REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1918

054
R3274
1918 [v. 4]
APR 5 1918
146069
Bind. Per.

LA FAMILLE MESSAL

PREMIÈRE PARTIE

L'HOTEL MESSAL

Les mains aux poches, je regarde le serrurier visser sur la porte de mon bureau la plaque de cuivre qui porte gravée en lettres d'un pouce de hauteur : JULIEN CERNAIS, *receveur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre.*

Quelle destinée bonne ou mauvaise me conduisit à Villefranche-de-Rouergue? Comment puis-je me trouver dans cette surprenante ville médiévale aux noires venelles sous un ciel d'un azur translucide? Deux cents lieues de France me séparent de mon pays nuageux où la vie des habitants semble n'être qu'une longue rumination dans ses brouillards. Oui, quel vent me souffla jusqu'en cet Aveyron, afin d'y enregistrer des actes au nom de l'État, quand j'avais peut-être imaginé une vie plus en accord avec mes goûts contemplatifs! Je dis bien : peut-être? car je me suis laissé glisser sans résistance au fil de l'eau dans l'embarcation que mes parents me destinaient : ainsi font les jeunes gens raisonnables. Dois-je le regretter? Je le saurai plus tard.

... Lorsque j'arrivai dans cette petite cité où nulle personne amie ne me pouvait conseiller, j'acceptai l'appartement de mon

prédécesseur et il me parut que je ne pouvais pas agir autrement. Ce n'était pas qu'il m'agréât, mais j'évitai des courses rebutantes et le déménagement redouté des cartons administratifs. Mon collègue s'était logé rue des Consuls, près la place Notre-Dame, dont les maisons sur arcades forment « les Couverts, » suivant l'expression locale. La formidable tour de l'église enjambe la rue qui s'engouffre sous sa voûte géante. Mon logis occupe l'angle de cette église et prend jour sur la rue des Consuls. Prendre jour? Il serait plus juste d'avouer : prendre nuit, car dans cette venelle étroite à pouvoir, en certaines de ses parties, serrer la main des voisins en vis-à-vis, les toitures débordantes projettent une ombre opaque sur la chaussée. Les maisons à crépis enfumés et huileux serrent le cœur par leur tristesse. Ce n'est pas que ces constructions à trois et quatre étages soient dénuées d'architecture ; — leurs baies à meneaux, croisillons et colonnettes à chapiteaux feuillagés révèlent un luxe ancien, mais leurs tons cadavéreux glacent l'intérêt. Pas un logis qui n'ait l'air d'un vieillard négligé et l'on ne compte plus les rapiécements de ces façades encrassées dont les vitres sont affligées de taies blanchâtres. Avec les siècles le sol s'exhaussa d'immondices et les rez-de-chaussée, devenus des caves, obligent à s'enfoncer en pleines ténèbres pour pénétrer dans les pièces aux portes pourries remplacées par des grilles où tissent les araignées. J'ai peine à considérer ces descentes inquiétantes sans croire à des *in-pace* où se consument des infortunés. Qui sait? Peut-être n'est-il pas nécessaire de franchir ces soupiraux pour trouver des prisonniers? En face de mon bureau, un hôtel, presque toujours clos du grenier au pavé, appelle souvent mon attention par son apparence énigmatique. Une famille noble l'avait édifié aux dernières années du xve siècle et il lui reste quelques vestiges de son ancienne dignité : une porte à pinacles et des baies à pilastres cannelés. Sous les chaulages qui les empâtent, quelques médaillons en frise se devinent : seigneurs et dames, lansquenets et dieux mythologiques aux visages écachés par le temps. L'expression sinistre de cet hébergement fait oublier la grâce de ses détails et ne laisse qu'une impression pénible. Acheté sous le premier Empire par un colporteur enrichi aux foires de Nijni-Novgorod, natif de l'Aubrac, cet hôtel fut abandonné une trentaine d'années au gel et aux pluies. Une vieille demoiselle,

petite-fille de ce négociant, vint ensuite s'y nicher. Depuis un an seulement, le frère de cette personne, le célèbre chirurgien Robert Messal, est venu réoccuper la maison qui le vit naître. Robert Messal! la première fois que ce nom fut prononcé, il m'évoqua des souvenirs confus. En mon enfance, mes parents s'étaient entretenus devant moi d'un Messal. Avaient-ils discuté sur son mérite de praticien? Je ne le crois pas, car, à cette époque, il devait encore manquer de renommée. Ne fut-il pas plutôt question d'un mariage à son sujet avec une de nos parentes? Cette histoire n'intéressait guère un petit garçon, aussi ne s'est-elle pas fixée dans ma mémoire.

Les Villefranchois appellent cet hôtel : la maison muette. Et, en effet, jamais habitation occupée par une famille de sept personnes ne fut plus silencieuse. Ce silence anormal inquiète, aussi m'arrive-t-il souvent d'observer l'étrange hôtel avec plus de curiosité que la bienséance ne le permettrait. Ces voisins exceptionnels me préoccupent autant par la haute situation scientifique du chirurgien que par l'attitude renfermée de sa sœur Balsamie, une demoiselle sexagénaire; de Jeanne Messal, sa femme, et de leurs enfants : Raymonde, une dolente jeune fille, Jean et Amédée, des collégiens. J'allais oublier la servante âgée, au nom du cru : Mioutou, dont l'allure hostile décourage les questionneurs les mieux intentionnés. Doit-on croire que les maisons révèlent un peu l'âme de leurs occupants? Quoique la faiblesse de mes intuitions me soit prouvée, entre deux enregistrements d'actes notariés, accoudé sur mon balcon, je scrute l'hôtel Messal que quelques mètres à peine séparent de mon appartement, et mes suppositions me distraient. Jusqu'ici, ses habitants restent invisibles sous leurs rideaux soigneusement baissés et le son de leurs voix ne parvient pas à mes oreilles. A défaut de leurs visages j'en suis donc réduit à demander des explications à la façade, cette figure d'une construction, ouverte d'yeux, les fenêtres, et d'une bouche, la porte. D'ailleurs en l'espèce, le portail du docteur Robert Messal parle plus à l'imagination que les croisées dont les volets, ramenés comme des paupières closes, dissimulent leurs pensées.

Trois gros boudins de pierre qui vont se réunir à l'écu du tympan encadrent ce portail qui conserve sa menuiserie ancienne, mais en quel état? Godrons et diamants sont entaillés, vermoulus, moulinés par les égratignures des fagots, les coups

de pieds des gens, les coulures des eaux ou les charançons. A la Révolution, la masse de fer qui voulut marteler l'écusson aux armes du gentilhomme bâtisseur de cet hôtel s'était égarée sur les chanfreins qui avaient reçu des blessures irréparables. En pierre du Causse, le seuil est usé comme une margelle de puits sur son côté droit correspondant au seul vantail qu'on ouvre. Tombé par plaques, le chiquetage des murailles laisse voir entre les fenêtres l'anatomie des murs à gros moellons. L'avancée du toit, sur la rue, rappelle une mâchoire brèche-dent, beaucoup de tuiles ayant été jetées bas par l'autan.

A cet aspect misérable j'avais plaint cette famille ; mais il me fut assuré que si Balsamie, la vieille demoiselle, ne possédait que des ressources limitées, son frère, le chirurgien, avait gagné une fortune. A quel motif fallait-il donc attribuer cette indifférence inouïe? avarice ou bien obsession de savant? Tout d'abord, pourquoi ce célèbre praticien avait-il abandonné Paris au moment où ses expériences sur la réduction des luxations congénitales le classaient, avec Laennec, Claude Bernard et Pasteur, parmi les bienfaiteurs de l'humanité?

A Villefranche-de-Rouergue plusieurs explications étaient données. La première, une raison sentimentale, voulait que l'illustre médecin, surmené, — il atteignait la soixantaine, — s'en fût venu travailler et mourir dans sa ville natale aimée. Cependant les rares personnes qui avaient approché le chirurgien, le prétendaient d'une constitution herculéenne et telle qu'il ne pouvait invoquer la lassitude comme cause de sa retraite. Quelques Villefranchois, se croyant mieux renseignés, chuchotaient que le caractère de Robert Messal l'avait rendu d'un commerce impossible, à Paris, où ses confrères de l'Académie de Médecine le détestaient pour la partialité de ses jugements et ses critiques acerbes de leurs méthodes et de leurs directions. Les personnes bienveillantes trouvaient au contraire naturel que Robert Messal, ayant renoncé à la clientèle et voulant se livrer exclusivement aux études neurologiques qui faisaient maintenant l'objet de sa préoccupation, fût revenu s'installer dans sa maison paternelle. Seuls les malveillants pouvaient s'en étonner.

Il fallait croire que le nombre de ceux-ci fut considérable, car il ne venait pas à mon bureau un Villefranchois, sans qu'aussitôt, son affaire réglée, il ne s'avançât jusqu'à ma fenêtre

en me signalant avec un sourire ambigu l'hôtel Messal. Et si je poussais mon visiteur, il me confiait bientôt qu'un docteur célèbre n'aurait pas abandonné la capitale sans raisons graves. Les novateurs ne risquent-ils pas quelquefois d'abuser de leurs patients? Messal n'aurait-il pas estropié des malheureux en voulant atteindre au comble de sa hardiesse opératoire? Son arrivée à Villefranche prouvait une fuite, devant le scandale. Il était assez visible que son isolement témoignait d'une conscience troublée. Ainsi la bourgeoisie jugeait-elle sans indulgence mon voisin. Les artisans, au contraire, avaient accueilli ce fils glorieux du pays avec une chaude sympathie méridionale. Grands lecteurs de journaux, les ouvriers se rappelaient les articles amphigouriques consacrés à la gloire de ce bienfaiteur des disgraciés qui avait donné une base scientifique au reboutage, cher au peuple.

Au restaurant du Guiraudet, où je prenais pension avec quelques célibataires, j'avais entendu le juge d'instruction, qui s'estimait psychologue, parce que la nature l'avait doué de petits yeux d'émerillon, soutenir que ce fameux docteur ne s'était pas enseveli de son plein gré dans son hypogée de la rue des Consuls, mais qu'il y avait été obligé par sa sœur Balsamie et par sa femme. Quelques rires ayant accueilli cette déposition inattendue, ce magistrat pugnace, posant son index sur la table, maintint son opinion; et les fronts sourcillèrent au pressentiment d'une énigme plus troublante que les curieux ne se l'imaginaient.

Examinant ces propositions, les unes après les autres, aucune ne me permettait pourtant de comprendre pourquoi M. et Mme Messal et leurs enfants s'isolaient farouchement, alors que les familles les plus notables se seraient fait un plaisir de les accueillir. Ici les suppositions se heurtaient encore à des faits contradictoires, les uns affirmant que le chirurgien séquestrait sa femme et ses enfants, par originalité d'esprit ou misanthropie naturelle, tandis que les autres prétendaient, au contraire, que le docteur, un caractère faible sous ses apparences bourrues, subissait la servitude de sa sœur despotique et de sa femme, une hypocrite du dévouement. Combien de personnes s'étant rendues à l'hôtel Messal pour consulter le savant ou lui présenter leurs compliments, avaient été éconduites par ces dames! Il n'était d'ailleurs pas jusqu'aux bizarres enfants de Robert qui

ne témoignassent d'une sorte d'horreur quand on frappait à leur porte. Raymonde s'apeurait et les garçons fuyaient comme des chats sauvages.

De ces bavardages, un seul fait était prouvé, c'est qu'il n'existait pas de communications entre les habitants de cet hôtel cantonné dans son « coin » et le monde extérieur. Ma surprise confina donc à l'émotion, lorsque, pour la première fois, j'aperçus ce docteur légendaire. Le carillonneur de Notre-Dame dont la tour touchait ma maison, ce matin-là, jouait sur son clavier l'air nostalgique de « J'aime mon clocher à jour » et les vibrations s'élevaient à tire-d'aile au-dessus des toitures carminées de la ville, lorsque le vantail fut entr'ouvert par la servante Mioutou.

Cette Caussignole, aux sourcils épineux et aux lèvres hérissées de poils follets, descendit les deux marches du seuil en tenant, en travers des bras, un jonc à béquille d'or. Elle regarda chaque extrémité de la rue avec une espèce d'anxiété. Pas un passant ne s'y apercevait à cette heure; elle en parut satisfaite et rouvrit la porte qu'elle avait ramenée derrière elle. Un homme de puissante carrure en sortit auquel elle tendit la canne qu'il lui arracha sans remercier.

Le visage court et bosselé de Robert Messal était bien celui d'un montagnard celte. Large et noueux comme une souche était son front, avancé du haut, qui faisait paraître plus profondes ses arcades sourcilières où luisaient des yeux métalliques dont les regards, en s'avivant soudain, poignardaient. Son nez droit et charnu, d'un rouge doré, annonçait un sang toujours riche. Énormes, les oreilles colorées sortaient d'entre les mèches grises, mêlées de roux ardent, d'une chevelure tenue longue. La bouche avait une largeur et une épaisseur dignes d'un grand appétit et d'une forte sensualité. Des sillons courbes, profilés dans les joues, accentuaient l'énergie du masque.

Pendant quelques secondes, le docteur hésita devant son seuil comme s'il ne savait quelle direction il allait prendre. Ses prunelles remontant le long des façades m'aperçurent et me jetèrent un regard dont j'éprouvai un malaise incompréhensible. Soudain je sentis la crainte m'envahir, et je rougis comme si je me reconnaissais coupable. Armé de sa canne qu'il plantait avec résolution à chaque enjambée, Robert Messal remonta vers l'hôpital d'un pas agressif, et il occupait le trottoir d'une façon si conquérante qu'aucun passant n'aurait osé lui en disputer l'usage.

Son cou à fanon ridé, tendu vers le docteur, Miouton l'observait avec inquiétude comme s'il risquait une grave aventure. Enfin, l'ayant vu pénétrer dans la cour de l'hospice, elle rentra, en hochant sa tête coiffée du bonnet caussignol à oreilles violettes.

Quelques instants plus tard, la baie cintrée du rez-de-chaussée, une fenêtre du premier étage et la large croisée à meneaux du second, furent ouvertes, ce que je n'avais jamais remarqué depuis les quelques semaines de mon installation rue des Consuls. Par ces ouvertures je pus apercevoir Mme Messal. Avec un calme qui devait être la caractéristique de sa nature, cette femme d'assez haute taille vaquait d'un pas harmonieux à ses occupations de maîtresse de maison. De profil, son visage avait la perfection un peu sèche d'un camée et gardait d'ailleurs l'insensibilité d'une pierre taillée. D'un noir velouté, ses yeux demeuraient inexpressifs, comme s'ils dormaient grands ouverts.

Une souple jeune fille, qui portait sa tête blonde penchée sur l'épaule avec une grâce mélancolique, vint lui remettre un objet que je ne distinguai pas. Jeanne accueillit son enfant avec un geste où je crus reconnaître cette bonté inactive et comme latente des natures lymphatiques. Le teint de Mlle Messal, d'une roseur précieuse, rappelait le coloris de ces fleurs nées trop tard dans un automne brumeux. Son charme lui venait surtout de sa fragilité. Ses prunelles, qui se dilataient comme étonnées de la tristesse de sa vie, avaient les reflets nacrés des coquilles perlières. Des sourcils minces comme des traits d'encre soulignaient le front qui, quoique parfaitement lisse, exprimait un souci constant. Sa petite bouche pâle maintenait serrées avec une sorte d'obstination ses lèvres sinueuses. Ne fallait-il pas reconnaître dans la tension constante de cette figure virginale le signe d'une peine contenue?

Placée devant un bureau à pieds de biche, face à la rue, Raymonde commença d'écrire. Ses cheveux, nattés avec un art savant, étaient ramenés sur ses tempes. Parfois, relevant son porte-plume tenu comme un pinceau, le petit doigt ployé, ses yeux remontaient vers l'humble échancrure du ciel aperçu entre les toitures qui s'affrontaient. Avec quelle insistance son regard poursuivait les libres nuages au firmament!

A ce moment, du perron de l'hôtel, sautèrent dans la rue

deux garçonnets d'une dizaine d'années, Jean et Amédée, cabris grêles à grosses attaches. Tous deux bondissaient sans autre motif qu'un besoin animal de détente. A la fenêtre du second étage, leur tante Balsamie, appuyée sur l'allège, les gourmanda. La large face couleur de caramel de cette vieille demoiselle était plantée en son centre d'un important nez camard. Caricature de son frère, Balsamie en possédait le front redoutable dont le sommet, protubérant, imprimait au masque tout entier une énergie sauvage. Une crinière blanche débordait la chenille de laine qui la coiffait. Sa bouche eut la profondeur d'un gouffre lorsqu'elle rappela ses neveux à l'ordre ; puis elle se rejeta dans la pièce aussi brusquement qu'elle était apparue.

Cependant Raymonde continuait d'écrire et d'implorer de temps à autre la nue. Tout à coup, j'entendis un homme crier dans la rue d'une voix impérieuse :

— Eh bien ! imbécile, qu'as-tu à me regarder? Passe au large.

S'en revenant de l'hôpital, le chirurgien vitupérait un ouvrier ratier du faubourg Sainte-Claire qui, ses nasses sur l'épaule, s'était arrêté à la vue du célèbre médecin dont chacun s'entretenait et que peu de gens avaient encore rencontré. Stupéfait de cette apostrophe, cet artisan rit bêtement. Après l'avoir toisé avec mépris, le docteur pénétra dans l'hôtel en marmonnant contre la niaiserie des badauds.

A sa fenêtre, Raymonde avait eu des gestes de crainte exagérés. Lorsque son père entra dans la pièce, je la vis se jeter à son cou d'un mouvement dont la précipitation semblait signifier : « A quel danger vous venez d'échapper! » Avait-elle cru l'ouvrier capable de le frapper? Robert, qui prolongeait son baiser, en apparence très affectueux, écarta vivement sa fille pour se plaindre de l'idiotie des gens et de leur indiscrétion.

Jeanne s'avançait, et son allure exprimait aussi de l'appréhension. Sourdement elle prononça quelques mots rapides, auxquels il repartit d'un ton hautain :

— Il suffit! Laissez-moi! Là! Là! Là!

A ces paroles maussades, Raymonde ferma la fenêtre. Au même instant, Mioutou ramenait les volets du salon.

Le hasard voulut qu'à ce moment, abandonnant à mon commis le bureau, je gagnai ma chambre à coucher à l'étage supérieur. Mon appartement, en cet étroit logis, ne comportait

qu'une pièce convenable par palier, et j'avais choisi la situation la plus élevée pour dormir avec un peu plus d'air et me réveiller à la clarté. Comme je m'approchais de la commode pour y prendre mes gants, je m'aperçus que la croisée à meneaux du laboratoire où le chirurgien poursuivait ses travaux se trouvait ouverte. Dans cette pièce, simplement chaulée, sur plusieurs longues tables peintes au vernis noir, des ossements humains : tibias, fémurs, omoplates ou rotules, impressionnaient par leur blancheur. Sous une garde-robe dont le rideau de percale était relevé, un long squelette était suspendu par le crochet de cuivre qui lui traversait le crâne, près d'un autre squelette de moindre taille, au large bassin. Un courant d'air faisait vaciller les jambes sur leurs armatures. Parfois le pied gauche de la femme effleurait le pied droit de l'homme et une sorte de frisson agitait les squelettes. Près d'un lit de camp couvert d'atlas anatomiques, restés ouverts, l'ossature d'un enfant difforme était maintenue par une tige de fer, à coulisse, sur un piédestal. Fléchissant sur les vertèbres du cou, le petit crâne aux yeux vides semblait regarder le plancher avec un désespoir immense.

La porte du laboratoire, poussée d'un coup de poing, livra passage au chirurgien, vêtu d'une blouse à cordelière qui augmentait encore le volume de son corps d'athlète. Il marcha vers la table centrale en grognant contre les niais de la rue et les stupides femmes de sa maison. Les épaules couvertes d'un châle de laine, comme s'il gelait, Balsamie le suivait. Son essoufflement gonflait et dégonflait ses joues. De toute la vitesse de ses jambes, elle trotta vers la baie dont elle voulut fermer les châssis.

— J'étouffe, ma sœur! Laisse cela!

La vieille demoiselle insista. Ne revenait-il pas en sueur de l'hôpital?

— Tu me fatigues, Balsamie, avec tes attentions absurdes. Est-ce compris? cria Robert à l'oreille de sa sœur; et comme elle s'entêtait, hors de lui, il reprit :

— Va-t'en au diable!

— Mais, mon pauvre ami, le tapage de la rue te gênera.

D'un air singulièrement ironique, il repartit :

— Par ma foi! te voilà bien attentionnée, ce matin! Je voudrais bien voir que la racaille, pour laquelle je me dévoue, m'empêchât de travailler!

Cette querelle s'étant apaisée, je pus constater que Balsamie, en s'éloignant, considérait son frère avec une tendresse profonde et, par des gestes qui lui indiquaient la fenêtre, marquait son regret de n'avoir pas été écoutée. Quand elle atteignit le seuil de la pièce, le chirurgien, malicieux, se jeta sur les châssis vitrés qu'il ferma l'un après l'autre en les faisant claquer.

Je redescendis et renvoyai mon commis installé dans l'antichambre dont la vue donnait sur un cabinet de l'hôtel Messal, qui se trouvait au-dessous du laboratoire. Sans doute à cause de la faible lumière de ce jour hivernal, les rideaux de guipure avaient été relevés, et je remarquai, penchés sur leurs pupitres affrontés, les fils du docteur, Jean et Amédée. Ces écoliers travaillaient, le nez presque au ras de leurs cahiers, ou feuilletaient leurs livres avec une fébrilité où il y avait quelque jeu. A un certain moment, Jean écrivit une phrase à la craie sur une ardoise et la tendit à son jeune frère, qui répondit à la question posée par quelques lignes. Les ayant lues, Jean manifesta son dépit avec une moue chagrine. Devant cette manifestation, Amédée s'inclina plusieurs fois, secoua sa main d'un geste bienveillant et, se levant, marcha sur la pointe de ses bottines, comme s'il redoutait de faire craquer le parquet. Avec d'infinies précautions qui lui écarquillaient les yeux, il rapporta un ouvrage, — peut-être un album d'images? — qu'il remit à son frère. Celui-ci, pour le remercier, baissa et releva sa tête plusieurs fois. Ses marques de satisfaction trop vives firent glisser le gros album sur la pente du pupitre. Il tomba. Les enfants relevèrent vers le plafond des visages effrayés, puis ils se penchèrent humblement sur leurs cahiers. Sans doute quelque avertissement redoutable leur était venu du laboratoire?

Après un certain temps, je vis la main de Jean monter dans l'air et ses doigts mimèrent l'alphabet des muets. De l'autre côté de son pupitre, Amédée répondit par le même langage, qu'il interrompait soudain avec terreur. Penchés sur leurs hauts tabourets, ces frères examinèrent ensuite avec crainte l'ouvrage étalé sur la carpette; ni l'un ni l'autre n'avait la hardiesse d'aller le ramasser. A tour de rôle, ils se désignèrent du doigt, ce qui signifiait : « Toi! Toi! »

Leur mère, de son allure presque somnambulique, pénétrait dans le cabinet de travail. Apercevant le livre d'images, elle

eut un mouvement de reproche, et elle se baissait pour le prendre lorsque le chirurgien surgit.

Bras croisés, son énorme tête tendue, il examina ses fils d'un air épouvantable. Les écoliers cillaient comme des malheureux redoutant la chute de l'avalanche qui va les anéantir.

La fenêtre fut fermée par Jeanne. Après quelques secondes, deux cris aigus s'élevèrent.

Une heure plus tard, comme le jour déclinait dans la rue, les rideaux de mousseline furent tirés par Raymonde et maintenus dans les embrasses. Je vis les collégiens, le menton sur le bois de leurs pupitres, encore inertes dans leur désolation. Leur sœur s'était retirée depuis quelques instants, quand Robert reparut dans le cabinet de travail. Il hésitait au seuil de la pièce, en souriant à ses fils. Ceux-ci tremblaient, et leurs expressions épouvantées voulaient dire : « Quelle nouvelle faute avons-nous commise sans le savoir? »

Les yeux levés, le chirurgien sembla s'apitoyer sur leur effroi. Ensuite, s'avançant vers eux, il posa doucement ses mains sur leurs têtes. Le front bas, avec un air de douloureuse réflexion, le docteur caressa les cheveux et le cou d'Amédée et de Jean qui, peu à peu, comme ces plantes flétries qu'une rosée amoureuse ranime, redressèrent leurs cous et regardèrent leur père avec un reste de crainte où luisaient les premiers rayons de la reconnaissance.

... Les jours qui suivirent, l'hôtel resta jalousement clos. Du ciel tombaient les aiguillées d'une pluie décourageante. Par ces mois d'hiver, une nuit perpétuelle s'était installée dans les logis de l'étroite ruelle des Consuls que ses toitures débordantes transformaient en tunnel. A l'ombre des encorbellements stationnaient parfois des êtres, silhouettes inconsistantes, fantômes de ces antiques hébergements que l'humidité faisait sortir comme des limaces de leurs sous-sols. Des « coins » de mon voisinage, l'air pluvieux dégageait l'odeur des vieux tonneaux cuirassés de tartre, des épices fermentées et des écuries souterraines où des ânes, par leurs braiments sanglotés à travers les soupiraux, réclamaient contre l'infortune de leur sort. Les coulures de l'eau accentuaient l'aspect fuligineux des façades, qui semblaient avoir été exposées, depuis des siècles, au contact des flammes du suif. Parfois une rafale venue de l'Aveyron s'engouffrait dans cette rue, perpendiculaire à la

montagne, chassant devant elle, comme des feuilles mortes, les passants.

Pendant ce long crépuscule de février, mes voisins ne signalèrent leur vie par aucun mouvement. J'aurais cru au sommeil interminable des hôtes de « la maison muette » si, le soir, par les découpures en cœur des volets du laboratoire, des rayons jaunes ne m'avaient appris les veilles laborieuses du chirurgien. Obligeait-il donc les siens à l'obscurité? car pas une autre lampe n'éclairait les étages inférieurs; ou bien devais-je supposer que sa famille s'était réfugiée dans les pièces ouvertes sur une cour intérieure ?

Aux premiers jours de mars, le beau temps sourit à Villefranche que ses ruisseaux torrentueux avaient lessivé, et, à l'extrémité de la rue des Consuls, la colline du Calvaire, surmontée de ses croix plantées sur le lieu même de l'ancien gibet féodal, verdit comme l'espérance. Alors, comme un escargot hasarde ses cornes tactiles hors de sa coquille, la servante Miette repoussa les volets après avoir jeté des regards soupçonneux vers Notre-Dame et vers le Calvaire, comme si de l'une et l'autre direction pouvaient surgir des ennemis.

L'après-midi, la baie cintrée du rez-de-chaussée fut maintenue ouverte, audace inouïe! Une table à ouvrage circulaire de style empire, à couronnes de bronze sur le tiroir, ayant été placée près de la baie par la servante, avec une mauvaise volonté qui se traduisit par la façon brutale dont elle la laissa retomber sur ses pieds, Jeanne et Raymonde vinrent se placer devant elle sur de raides fauteuils d'acajou semés d'abeilles d'or dans leurs encadrements. La fragilité de la jeune fille m'apparut encore plus évidente. Cette claustration de plusieurs semaines avait décoloré son teint. Une indicible mélancolie émanait de son attitude et, cependant, une singulière volonté s'affirmait dans sa petite bouche froncée. Entre ses doigts, dont la flexibilité indiquait l'adresse, elle tenait une verdure qu'elle examinait avec une vive attention. Reculant ensuite le morceau de tapisserie à bout de bras, elle l'examina, les paupières clignées, avec la grimace des artistes en face d'un tableau qu'ils cherchent à juger. Pendant ce temps, sa mère, dans une sorte d'attente, observait sa fille. Sur un signe de celle-ci, elle prit quelques écheveaux de laines et les lui offrit l'un après l'autre. Raymonde les refusait ou les acceptait d'un mouvement de tête.

Jeanne posait sur un guéridon les échantillons choisis. Ensuite, la mère et la fille se mirent à leur travail. Quelquefois, elles s'interrompaient pour se sourire dans une sorte de méditation où leurs âmes communiaient. Une fois, Raymonde murmura dans l'oreille de Jeanne quelques mots auxquels celle-ci répondit de la même façon prudente. Après ce bref chuchotement, Jeanne et Raymonde, l'oreille tendue, écoutèrent. Qu'entendaient-elles? Portant les mains à leurs yeux, elles demeurèrent dans une immobilité lourde d'accablement.

Le soir de cette belle journée, fut-ce par oubli? les persiennes d'une chambre au premier étage, qu'un mur de refend, sans communication, séparait du cabinet des écoliers, ne furent pas fermées. Au retour de mon restaurant, je vis, près d'un flambeau à trois bougies posé sur une commode à colonnettes, Balsamie toujours coiffée de sa « frileuse » et les épaules couvertes de son châle, agenouillée sur un prie-Dieu. Cette vieille demoiselle priait, comme sa large bouche dont le mouvement se communiquait à son menton et jusqu'à son front ridé me l'apprenait. Avec un geste vif, Balsamie sortit un chapelet de sa poche, le baisa et se couvrit de plusieurs signes de croix rapides. Tout à coup, l'oreille tendue, elle bouscula son prie-Dieu et marcha de long en large d'un air contrarié. Des coups sourds retentissaient dans l'hôtel, mêlés à des éclats de voix. Serrant les poings, elle sortit, tête basse. Par sa porte, restée entr'ouverte, le courant d'air coucha les flammes des bougies, et la pièce, obscurcie, prit une couleur d'un jaune sombre. Dans cette trouble atmosphère, une longue silhouette pâle se glissa. Les flammes s'étant redressées, je reconnus Raymonde. Elle allait et venait, égarée. Enfin, elle sortit avec le flambeau et ce fut l'obscurité. Alors, j'eus honte de guetter mes voisins contre les règles de la bienséance. Pourtant, je n'étais curieux que par pitié et j'éprouvais déjà une peine si vive chaque fois que j'apercevais cette jeune fille que j'en étais surpris. Rien ne justifiait encore un tel sentiment. Néanmoins, je conclus que mon intervention pourrait être plus tard de quelque secours à cette famille. Ainsi m'excusais-je devant ma conscience.

A trois heures du matin, par des ténèbres encore absolues, réveillé par l'horloge de l'église, j'aperçus de mon lit les cœurs découpés dans les volets du laboratoire ; ils étaient éclairés. Le chirurgien ne prenait donc jamais de sommeil?

LE VIOLON

Chaque matin, le carillon de Notre-Dame réveille les Villefranchois et ses cloches chantent des airs de la vieille France qui imposent aux premières pensées de la journée un sentiment traditionnel plein de grave douceur. Il semblerait que les ancêtres de la ville, rassemblés dans la haute galerie de la tour, veuillent ainsi affirmer leur pérennité et combien ils participent encore aux angoisses comme aux espoirs de leurs descendants. Lorsque les collines, presque verticales, qui entourent la ville resserrée dans l'étroite vallée de l'Aveyron, ont absorbé les dernières vibrations de ces âmes sonores, le silence prend une valeur auguste. Toute la cité médiévale paraît en adoration, lorsqu'une annonce joviale rompt l'enchantement et fait redescendre les habitants sur leur terre comblée des biens de ce monde. *Os poumpoum tout escau can ibol?* (1) crie dans sa langue d'oc, retentissante comme des cymbales, la marchande de ces gâteaux indispensables aux casse-croûte rouergats.

Un peu plus tard, avec une régularité fatale, deux petites Sœurs des pauvres descendent la rue des Consuls en escortant un fourgon en forme de corbillard, qu'un âne gris, si vieux qu'il semble lui-même un hospitalisé, remorque, la tête tombée jusqu'à ses paturons. Une Converse d'aspect campagnard guide ce bourriquet, pendant qu'une religieuse, au visage de bonne chouette sous sa coiffe en auvent, sourit de droite et de gauche, afin d'obtenir les humbles dons qui lui permettront de nourrir ses vieillards.

Jamais Mioutou n'apporte son aumône, et l'âne, convaincu qu'il ne doit rien attendre de ce seuil rechigné, trotte à son passage, tandis qu'il s'arrête de lui-même chez les charitables pratiques et les appelle d'un braiment de bonne compagnie.

Cinq minutes plus tard, avec la ponctualité d'un réveil-matin, mon commis, un séminariste renvoyé pour raison de santé, à jaquette longue comme une soutane et face creuse à lunettes, vient se jucher devant sa table encochée dont il commence par essuyer la poussière avec ses fausses manches de lustrine. Puis le facteur, un jovial caussenard qui semble tou-

(1) Les craquelins tout chauds, qui en veut?

jours vous porter la bonne nouvelle, même lorsqu'il vous remet des placards bordés de noir, pose le courrier dans l'antichambre en appelant d'un ton mélodramatique : « M. Julien Cernais, s'il vous plaît ? » et lorsqu'il me voit, il s'esclaffe.

Je reconnais aujourd'hui, sur l'une des enveloppes, le timbre de Vannes et l'écriture de ma mère. A ma surprise, elle m'apprend que ma mémoire n'est pas aussi défaillante que je le croyais, et, qu'en effet, les Cernais sont apparentés à la famille Messal. En l'année 1812, le procureur impérial, Charles-César Legall, avait épousé une demoiselle Léontine Cernais, ma grand'tante. La femme du docteur, née Legall, nous était donc apparentée à la mode de Bretagne ; et si ma mère l'avait perdue de vue, elle ne pouvait oublier qu'en son enfance elle avait été reçue au manoir de Langoat, chez le père de Jeanne. En souvenir de ces anciennes relations, ma mère me pressait de rendre visite à Mme Messal et au chirurgien, en me faisant valoir que nous ne pouvions qu'être flattés de nous savoir alliés à cet illustre savant.

Malgré l'insistance de ma mère, j'éprouvais quelque hésitation à me présenter chez mes « cousins » Messal.

L'opinion publique de Villefranche s'accordait de moins en moins sur le docteur, et cet exemple des jugements humains, toujours passionnés et divers, provoquait mes réflexions moroses. Comment posséder une seule vérité, si l'on ne pouvait pas même s'entendre sur la personnalité d'un être livré à vos observations quotidiennes ?

Qualifié par les uns de monstre, et par les autres de génie bienfaisant, Robert Messal pouvait être un mélange de l'ange et du diable. Quelques incidents devaient me révéler cette dualité de son caractère. Un dimanche, l'après-midi, que « l'Harmonie municipale, » réunie sous les platanes du Saint-Jean, couvrait du ronflement de ses cuivres les murmures de l'Aveyron, à la surprise de la foule rassemblée autour du kiosque à musique, le chirurgien apparut entre ses fils. Vêtu d'une redingote grise, un large panama ombrait sa puissante face. Il s'avançait avec une lenteur imposante entre Jean et Amédée dont les corps grêles se raidissaient de contention. Leur expression malheureuse me surprit. Parfois, à la dérobée, Jean guettait son père. Plus morne, Amédée portait devant lui les regards hébétés de la recrue qu'agonit son méchant adjudant.

Les élastiques trop courts des canotiers de ces enfants, en leur coupant les joues, leur donnaient une mine ridicule. A vingt pas des musiciens qui venaient de se relever, sur un ordre de leur chef, pour interpréter le deuxième morceau de leur programme, Robert commanda : « Halte ! » Le front relevé, avec un souverain sentiment de sa force et de sa valeur, le docteur promena ses yeux sur les groupes de son entourage ; la rigueur de ses regards faisait se détourner les têtes ou baisser les paupières. L'orchestre ayant préludé, Robert Messal, comme enivré par les phrases musicales qui réveillaient chez lui des images et des pensées, respirait largement. A un certain moment, il pressa de telle sorte les épaules d'Amédée et de Jean que ces garçonnets ployèrent en rougissant de leur posture absurde. Leur père parut indifférent à leur gêne. Rengorgé dans sa chemise au col échancré, Robert aspirait l'air et le soufflait avec une magnifique indifférence pour l'opinion des familles apitoyées par la mine de ses enfants. L'Harmonie jouait éperdument une fantaisie sur *Mignon*, lorsque le chirurgien fixa des yeux sévères sur un élégant commis qui plaisantait à l'oreille d'une grisette (1).

— Si vous écoutiez, imbécile! gronda-t-il.

Comme l'imbécile, fier de ses guêtres et de ses manchettes à chaînettes de vermeil, se cambrant avec superbe, assurait qu'il avait bien le droit d'en user à sa guise sur une place publique, un flot de sang au visage, Robert repartit qu'un courtaud de boutique n'avait que faire de musique et devait à l'instant se retirer. Se voulant héroïque devant sa petite amie qui tremblait comme une herbe sous son ombrelle, le commis crut glorieux de braver ce savant dont la célébrité ne lui en imposait pas. Il ricana si fort qu'il empêcha d'entendre le solo plaintif du hautbois.

A cette provocation, le chirurgien s'approcha du commis ; il le regarda dans les yeux avec un sourire si terrible que les pupilles du jeune homme vacillèrent et qu'il ne put soutenir ce regard véhément. Avec une grimace de dépit, il s'éloigna, en se tournant plusieurs fois, dans la crainte d'être poursuivi.

Déjà l'audition musicale absorbait Robert Messal, insensible aux expressions effarées des personnes qui l'entouraient.

(1) Le mot sert toujours dans le Rouergue, à désigner les jeunes filles honnêtes de la classe ouvrière.

Quelques dames s'étaient éloignées, malgré les objurgations de leurs maris pleins d'une bravoure affectée. Après tout, le sot employé avait un peu mérité cette leçon.

Quand « l'Harmonie municipale » se tut parmi quelques douzaines de claquements de mains qui ne firent pas plus de bruit, sur ce quinconce de platanes, que les battements d'ailes d'un vol de pigeons, le chirurgien se remit en marche avec satisfaction. Flanqué de ses enfants qui le suivaient comme des canots à la remorque d'un navire de haut bord, il souriait en regardant d'un air vague les frondaisons, la rivière ou la flèche de Saint-Augustin. Quand il se trouva en face de cette église, avant de volter au bord du trottoir pour s'en revenir vers le kiosque, il saisit chacun de ses garçons par le menton et leur ordonna d'examiner ce monument d'une silhouette douteuse. Comme s'il voulait donner une leçon à la foule, il clama :

— Mes enfants, je voudrais bien connaître la buse d'architecte qui restaura Saint-Augustin, pour le convaincre de son ânerie.

Jean et Amédée, consternés, rougirent de honte. Interloqués, ironiques ou mécontents, des promeneurs s'étaient arrêtés. Une famille d'artisans s'approchait, le père et la mère, deux êtres crapoussins, d'allure assez grotesque, tenant chacun par une main un petit bossu de sept ans coiffé d'un feutre en galette et cravaté, sur son étroite poitrine en carène de poulet, d'une lavallière rouge qui flottait comme un pavillon. Chaussé de bas à bandes vertes et blanches qui lui faisaient des mollets annelés comme une chenille, ce chétif gamin se déhanchait à chaque pas. Robert étudiait les balancements du petit coxalgique. Soudain, quand le garçonnet fut à portée de sa main, il le saisit à l'effroi des parents. D'une voix extraordinaire de tendresse et avec un pouvoir de séduction incomparable, il rassura d'abord le jeune estropié :

— N'aie pas peur, gentil ami. Loin de te vouloir du mal, si tu m'écoutes, je te guérirai. Tu n'auras plus à te plaindre de tes jambes et de ton dos. Je te ferai grand et droit comme un tambour-major. Oui ! Oui ! mon mignon, regarde-moi sans crainte, car je préfère ton petit visage aux épaisses faces des gamins qui te narguent.

De ses yeux pâles le bossu observait le docteur et son visage, qu'avait amenuisé la souffrance, s'illuminait d'une pensée très au-dessus de son âge.

Toujours agenouillé, Robert tâtait les hanches du garçonnet, sans se soucier de l'étonnement des promeneurs qui formaient un vaste cercle autour de cette consultation impromptue. Relevant la tête vers les parents, le chirurgien les questionna :

— Le nom de cet enfant? Son âge?

— Joséphin. Sept ans.

— Depuis quand boite-t-il ?

— De naissance. D'abord tout doux, tout doux, Monsieur le médecin ; et puis plus fort, encore plus fort. Certains soirs, il crie à la mort, tellement le mal lui tient les os. Ah ! ma foi ! il ne passe point un jour sans souffrir passion, répondit la mère. Que faire ? Seigneur Jésus ? Que faire ?

A ce récit naïf Robert serra contre sa poitrine l'avorton en lui disant :

— Veux-tu qne je te soigne, Joséphin ? Eh bien ! cher petit homme, viens me trouver demain et promets-moi d'être sage et soumis. Je ferai de toi un superbe gaillard.

Alors le coxalgique embrassa celui qui s'affirmait son sauveur, ce qui fit éclater la mère en sanglots ; le père, dans son émotion, semblait battre une caisse de ses poings.

Écartant d'une main dédaigneuse les badauds, le chirurgien regarda s'éloigner, avec une expression pleine de charité, le boiteux qui tanguait et roulait comme une barque dans la tempête. Au moment où Joséphin disparut dans les allées Villeneuve, Robert eut encore vers lui un geste de pitié, puis sa face s'obscurcit aussi sensiblement qu'un paysage s'ombre au passage d'une nuée. A haute voix, il fit cette réflexion :

— Lorsque ce petit fétu se sera fortifié, l'égoïsme et la bêtise, chassés par la maladie, destruction de la matière et élargissement de l'âme, rentreront en lui comme dans leur coquille naturelle. O faiblesse angélique ! Force, serais-tu brutalité ?

Indifférent au charme d'une variété sur « Rigoletto » jouée par la « Villefranchoise, » le chirurgien, de sa lourde allure conquérante, s'en revint vers son ténébreux hôtel de la rue des Consuls, flanqué des maigres Jean et Amédée que leurs vestons déboutonnés, flottant au vent, faisaient ressembler à des épouvantails montés sur des bâtons.

Je tardais toujours à entrer en relations de famille avec les Messal, malgré les instances de ma mère. D'un original comme

Robert qui refusait les avances de la société de Villefranche, je pouvais redouter une réception décourageante. D'autre part, à l'examen des quelques actes connus du chirurgien, tour à tour je le détestais ou l'admirais. Sa misanthropie pouvait s'expliquer par la certitu de qu'il avait de la médiocrité spirituelle de la foule ; en revanche, ses gestes de compassion pour les infirmes ne révélaient-ils pas un cœur apitoyé pour les victimes des exécrables effets du hasard ?

Donc, si je reculais ma visite, mon intérêt pour mes « cousins Messal, » comme je venais parfois à me le murmurer en souriant, ne diminuait pas, bien au contraire. Dans ce silencieux hôtel, Jeanne et Raymonde n'étaient pas les moins dignes d'une sympathique attention. Depuis le printemps, avec les crépuscules prolongés de mai et la tiédeur de l'air aromatisé par les acacias des vallées, vers la tombée de l'après-midi, quand la rue des Consuls s'alanguissait sous son firmament safrané, et que les artisans, leur labeur terminé, recueillis dans leur oisiveté, regardaient les étoiles s'allumer les unes après les autres comme les veilleuses du sommeil des hommes, Jeanne et Raymonde venaient s'installer près de la fenêtre ouverte du cabinet de travail des collégiens, sans doute afin de les surveiller ? Dans l'embrasure de la fenêtre, la jeune fille avait fait placer, par Mioutou, un guéridon, sur lequel, chaque jour, des fleurs nouvelles, spirées en arc ou siringas étoilés, étaient disposés dans un tube de cristal ; elle les peignait sur de grands cartons. Vêtue d'une robe dont la taille haut remontée et cerclée par un galon d'or ajoutait au galbe de son cou, Raymonde m'apparaissait de profil. Ses cheveux en bandeaux nattés auréolaient son visage incliné avec une expression suave et triste sur son travail. Elle évoquait ces vierges réservées dans leur douleur, imaginées par l'Angelico. Quelle peine silencieuse obsédait Raymonde? Je ne pouvais l'apercevoir sans éprouver une impression infiniment triste et pourtant délicieuse. Je m'y complaisais.

De l'autre côté des pupitres de ses fils, Jeanne dont aucune émotion n'animait jamais le visage classique et froid comme ces moulages antiques qu'on donne comme modèles aux élèves de dessin, parcourait chaque soir un livre.

Jean et Amédée, distraits, relevant le nez de leurs cahiers, chuchotaient ou se heurtaient de leurs pieds allongés hors des

barreaux d'appui de leurs tabourets. Abaissant sa brochure, l'index remonté vers sa bouche close, Jeanne contenait leurs étourderies. Les écoliers venaient de se tirer sournoisement la langue, quand une voix grognon les réprimanda d'un : « Eh bien ! gamins ? » dont ils demeurèrent saisis au point d'oublier quelques secondes à rentrer leurs langues.

Appuyée sur une canne à crossette et surabondamment vêtue d'un mantelet d'une coupe surannée, lui-même recouvert d'un châle, Balsamie, à chacune de ses apparitions, inquiétait non seulement ses neveux, mais sa belle-sœur. Mlle Messal rappelait Robert autant qu'une mauvaise copie peut évoquer un original. En écrasant son nez avec son pouce, elle scrutait les physionomies des enfants du docteur. Elle dit ensuite d'un ton saccadé :

— Moi, je ne sais pas, Jeanne... enfin il paraît qu'il doit en être ainsi... depuis quand laissez-vous ces garçons tenir leurs porte-plume comme des cuillers à potage ? Et quand m'écouteras-tu, Raymonde ? Quelle tenue ! Tu deviendras bossue. Un peu d'énergie ! Pendant ce temps, Jeanne, vous lisez ! vous lisez des romans ! Je suis encore à me demander comment une mère sérieuse ?... Il suffit !

Quoique Mme Messal et ses enfants eussent accueilli docilement ses observations, Balsamie, branlant sa forte tête couverte d'une « chenille » dont les festons lui faisaient une crête de dindon, reprit avec un accent plus acerbe :

— Mes réflexions justifiées ne vous agréent pas ? Pauvres ! Vous voudriez peut-être m'apprendre la sagesse ! Hormis que vous soyez nés, j'avais déjà la vue !...

La soumission de sa famille excitait Balsamie et, pourtant, il me parut que le grossissement de sa voix et les heurts de sa canne sur le parquet avaient pour but de renseigner Robert dans son laboratoire :

« C'est moi, ta sœur ! Ne t'inquiète pas ! Je veille sur les tiens afin qu'ils ne bronchent pas. Travaille en paix ! »

Jamais en effet, à ces apostrophes, je ne m'étais aperçu que le savant, susceptible pour sa tranquillité, se fâchât. Ce soir-là, l'agitation de Balsamie me parut factice. A peine son admonestation terminée, elle se pencha sur les fleurs plongées dans l'eau du vase de cristal, en s'exclamant :

— J'en avais de semblables sur ma capote de paille, le

jour de Pâques 1862... oui, avec des pannes vertes comme ces feuilles, et nos freluquets m'admirèrent à la sortie de la grand'messe.

Raymonde relevait vers sa tante un regard amusé, lorsque Balsamie qui s'éloignait à reculons, changeant d'expression, s'écria d'un air gourmand :

— S'il plaît à Dieu, mes enfants, nous mangerons des petits pâtés en croûte, dimanche!

Aussitôt cette annonce faite, son visage se plissa d'une infinité de rides. Elle acheva lugubrement :

— Il y a soixante-six ans que je goûtai pour la première fois ces petits pâtés à la mode rouergate, le premier jour de l'été de la Saint-Martin, pendant la saison du chasselas. Comme je suis vieille!

— Pas encore assez vieille, cria de l'étage supérieur une voix furieuse.

Mlle Messal s'enfuit, tandis que Jeanne, Raymonde et les écoliers s'inclinaient comme des herbes sous un vent d'orage.

Le silence avait cristallisé cette famille. Les garçonnets n'osaient plus même remuer leurs coudes, comme si le déplacement de l'air eût pu contrarier le chirurgien invisible. De quel despotisme effroyable Robert écrasait-il sa femme et ses enfants! Comment croire que cette atmosphère d'hypogée fût indispensable à son labeur?

Cette étrange famille occupa bientôt d'autant plus mon attention qu'il me parut, — était-ce illusion de ma part? — que Raymonde considérait avec une sorte d'insistance mes rideaux, quand, après une station sur le balcon, j'étais rentré dans mon bureau. A tort ou à raison, je croyais que ses regards imploraient secours. Ils eurent au moins ce résultat de m'excuser de mon guet, devant ma conscience.

Cette muette imploration de Raymonde me hantait, au point qu'au milieu de la rédaction d'un enregistrement, ses yeux m'apparaissaient en marge du papier timbré. Alors des voix secrètes m'ordonnaient de prêter tout mon concours à la délivrance de cette charmante fille. Je n'imaginais pas encore clairement quelle sorte d'appui je pourrais offrir; cependant, d'y songer sans cesse, grandissait mon désir de mériter sa reconnaissance.

Lorsque j'essayai de juger mon nouvel état d'esprit, j'eus

d'autant plus lieu d'en être surpris que je n'avais pas échangé avec Raymonde une seule parole, et qu'officiellement nous devions l'un et l'autre nous ignorer. La logique me commandait donc de me présenter chez les Messal; mais, bizarre effet de mon inclination pour Raymonde, l'idée de ma visite à ses parents m'effrayait. Je m'excusais en pensant que c'était sauvegarder mon espoir que de ne pas le risquer dans une démarche malheureuse. Avec les semaines qui s'écoulaient, Raymonde n'occupait plus seule mes méditations; toute cette famille Messal envahissait ma vie au point que, certains jours, je devais m'arracher à l'obsession de son voisinage. Aussitôt la clôture de mon bureau, fuyant ma ruelle, j'allais chercher sur la haute promenade du « Petit-Languedoc » un peu de clarté et de santé morale. J'éprouvais réellement le besoin d'oublier la funèbre rue des Consuls.

Le « Petit-Languedoc » dominait la ville. De sa terrasse, à la tombée du soleil, par ce printemps limpide, les toitures semblaient de chauds parterres de roses cramoisies, roses-thé ou roses cuivrées, suivant l'âge et la coloration des tuiles. Les collines rousses, balafrées par les verdures des céréales, dominaient Villefranche. Place du Savignac, les porches des auberges à l'ancienne mode exhalaient leurs odeurs cordiales; aux fenêtres, tentations irrésistibles, des guirlandes de volailles festonnaient parmi des saucissons pendus par leurs ficelles comme des cierges de pèlerinage. Couverts de l'argile rouge des coteaux, quelques vignerons, qui semblaient des statues ensanglantées, s'en revenaient, la sape sur l'épaule, et plaisantaient en leur patois piquant comme un chasse-cousin. Remontant les pentes de la rivière, les ménagères aux coiffes violettes ramenaient sur des charretons, en défilé triomphal, leurs cuivres fourbis : fontaines aux panses luisantes, seaux en forme de turbans, casses et bassinoires, chaudrons ventrus et casseroles donnaient les notes de la gamme, lorsque les roues sautaient à la pointe des pavés. De cette cuivrerie réjouissante s'exhalait une telle lueur, qu'on eût dit que ces Rouergates charriaient le soleil couchant, lui-même, afin de l'introduire dans leurs logis.

Devant une hôtellerie aux vitres scintillantes, expressives comme des prunelles, les chevaux râblés d'une diligence montagnarde secouaient leurs colliers dont les grelots répandaient sur la promenade un bruit de cascade qui rafraîchissait les

oreilles. Sous les acacias, quelques sveltes filles au teint ambrés se promenaient la main dans la main. A leur passage, un garçon perché sur un arbre leur jeta des grappes odorantes, tandis qu'un peu plus loin, bras dessus bras dessous, d'autres jeunes gens égayés, applaudissant à cette bataille de fleurs, prétendaient interdire la descente des escaliers de la promenade à ces fillettes, — éternel jeu de l'amour.

Par quelle association d'idées en vins-je à me rappeler Raymonde? Et je songeai que d'être la fille d'un savant illustre ne lui donnait pas le bonheur de ces artisanes. Fallait-il que sa grâce se fanât, inutile, par la volonté de son père? En serait-il d'elle comme de ces fleurs emmurées par un accident et qui agonisent avant l'épanouissement? Certes! nous sommes tous des éphémères qui ne chantons qu'un jour au soleil notre petite chanson, — au moins ceux qu'on nomme les heureux ont-ils connu une brève lumière avant la mort.

Plus je réfléchissais à mes « cousins » Messal et plus leur mystère s'épaisissait au lieu de s'éclaircir. Aucune raison valable n'expliquait leur genre de vie qui devait cependant résulter d'une nécessité. Ce mot fixa mon attention. Quelle nécessité pouvait leur imposer cette claustration et surtout ce mutisme de chartreux? Sans doute j'avais tort, avec le prétendu bon sens de la foule, de vouloir auner, à la commune mesure, une géniale intelligence comme celle du chirurgien. Le génie, ce tyran qui prend possession d'un corps comme un bernard-l'ermite s'empare d'une coquille, se refuse à ce métrage raisonnable. Certainement Robert subordonnait au plein exercice de ses facultés l'existence des siens, dût son formidable égoïsme les écraser.

Tout en remuant ces idées, mes pas m'avaient inconsciemment ramené dans la direction de Notre-Dame; pourtant cette soirée au ciel fleuri invitait à la promenade. Subissais-je donc déjà moi-même l'empire qu'exerçait le chirurgien sur les personnes de son entourage? Notre libre arbitre ne défaille-t-il pas quand nous nous trouvons dans le cercle d'attraction d'une personnalité puissante? On m'avait affirmé l'étonnante séduction de Robert sur ses malades, ranimés à sa vue, ou la terreur qu'il inspirait, rien qu'en fixant ses yeux d'acier sur les gens de sa déplaisance. Du chirurgien irradiait une force invisible qui faisait céder même les audacieux, racontaient les mieux rensei-

gnés. Jamais homme, assurait-on, n'avait encore osé contrecarrer ses desseins. Si Robert détruisait les volontés adverses rien que par son regard, c'est qu'un pouvoir spirituel, supérieur à celui des autres personnes, émanait de son front admirable. Comment donc la fragile Raymonde, et Jeanne qui semblait une effigie à peine douée de vie, auraient-elles pu réclamer leur liberté? L'autorité de Balsamie elle-même ne devait être qu'une apparence.

Sans m'en apercevoir, j'avais traversé la place des Pénitents-Noirs dont la chapelle retroussait ses campaniles en pointe de sabot. Tournant le dos à la haute ville, orangée par ce beau soir, je m'enfonçai dans la rue de la Miséricorde, dont les encorbellements formaient tunnel. A la croisée des ruelles, un être flou portait en sautillant une lanterne dont la clarté auréolait d'or le pavé d'un violet d'encre. Sous l'avancée d'une lucarne en visière, une poulie criait comme un courlis, pendant qu'un fagot halé par des mains invisibles remontait. J'atteignis la rue des Consuls dans un état de demi-conscience qui mélangeait les aspects véritables des choses aux rêves de mon imagination. Une fois encore, j'eus un sentiment pénible en revoyant l'hôtel Messal. Pas un de ses habitants, je l'eusse assuré, n'allait prendre son repos d'une âme quiète. Cet immeuble, dont la physionomie dégradée évoquait d'abord un abandon philosophique à son sort, mentait donc. Le découvrant, un étranger en aurait déduit que ses occupants étaient de ces cloportes provinciaux qui végètent sous leurs pierres. Les apparences abusent! Les petites villes somnolentes cachent souvent des vies cloîtrées, comparables par leurs vertus secrètes à ces poudres qui éclatent soudain avec d'autant plus de puissance qu'elles ont été plus comprimées. Serais-je donc quelque jour le témoin d'un drame chez mes voisins?

Remonté dans ma chambre, au second étage, après une inutile station dans ma bibliothèque, — je ne pus jamais me rappeler le sens des pages lues, — j'allais me coucher, quand les onze coups sonnés par l'horloge de Notre-Dame me surprirent à mon balcon. Leur dernier son s'évaporait lorsque je crus entendre appeler au loin. Ces cris sourds gagnèrent en force, et je reconnus qu'ils ne provenaient pas de l'extrémité de la rue, mais de l'hôtel Messal où tout était clos du rez-de-chaussée aux lucarnes, sauf les persiennes du cabinet de travail des enfants.

Aucune lumière ne filtrait sur toute la hauteur de cette façade. Comment s'expliquer cette discussion, — peut-être davantage! — en pleine obscurité? Des silences suivaient parfois d'impétueuses apostrophes. Jamais Jeanne ou Raymonde n'eussent été capables de braver le chirurgien avec cette énergie. Il me fallait écarter encore de cette scène la servante Mioutou, cette esclave. Restait, comme seul adversaire possible du docteur, sa sœur. Pour quel motif grave osait-elle, en pleine nuit, tenir tête à son frère sur ce ton furieux? Le chirurgien ne possédait-il qu'une illusion d'autorité? Brusquement la querelle cessa et les cœurs découpés dans les volets du laboratoire s'illuminèrent. A la netteté des rayons qui fusaient à l'extérieur, je compris que les châssis vitrés n'étaient pas clos derrière ces volets. Presque aussitôt la voix courroucée de Robert éclata :

— M'enfermer dans cette infecte chambre, sur votre cour puante, sous prétexte de m'obliger à me reposer! Je veillerai, si cela me plaît! Je travaillerai, si je le veux! Vraiment vous voulez que je dorme?

Quelques instants après, un violon dont l'archet trop pressé raclait les cordes joua : *Faust!* Dix fois le joueur inhabile, mais opiniâtre, recommença la même phrase; puis il chanta rageusement :

Ne donne un baiser ma mie, que la bague au doigt,
N'ouvre ta porte, ma mie, que la bague au doigt,
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Pendant son chant, il ne cessait d'en marquer le rythme du talon sur le parquet. S'interrompant tout à coup, il gronda :

— Il vous plairait maintenant que je me taise? Non! mille fois non! Voilà ce que vous avez gagné à vouloir m'enfermer pour « mon bien, » comme vous dites, hypocrite!

Il reprit d'un organe que le ressentiment exaltait, en tapant des semelles comme s'il écrasait des ennemis :

Le veau d'or est encor debout
Dans sa gloire dérisoire.
Le monstre abject insulte au ciel!

Au même instant, à l'étage inférieur, Jeanne entra dans le cabinet de ses fils, portant une lampe dont l'abat-jour émeraude la verdissait. Elle semblait égarée au point qu'elle demeura un

moment immobile sans se rappeler ce qu'elle venait faire dans cette pièce. Elle la parcourut ensuite comme une personne qui cherche à s'échapper d'elle-même. Dans le rectangle obscur qu'encadraient les chambranles, apparut Raymonde en blanche robe de chambre, ses cheveux en nappe sur les épaules. Elle s'approcha de sa mère, lui prit la lampe qu'elle posa sur un pupitre et la fit asseoir. S'agenouillant à ses pieds, avec une affection infinie elle entoura la taille de Jeanne et baisa ses mains. Au-dessus de leurs têtes, le chirurgien, exaspéré, continuait d'écorcher les cordes de son violon et d'accompagner sa musique frénétique à coups de pied. La mousseline des rideaux et le faible éclairage de la lampe enveloppaient les visages de la mère et de la fille comme d'une brume. Je les découvrais dans une sorte de nuée imprécise qui ajoutait au pathétique de cette vision. La joue contre l'épaule de sa mère, Raymonde relevait son front vers elle; l'attitude de Jeanne inclinée vers le sol indiquait une désolation sans espoir.

Devant cette scène intime, que je me repentais de surprendre, saisi de compassion, je résolus de me faire connaître, sans plus tarder, à ces cousines. Mon devoir me l'ordonnait.

LA FAMILLE MESSAL

Cependant, les jours qui suivirent, je restai dans une pitoyable incertitude, craignant encore de me présenter chez mes cousins Messal, comme à l'intuition d'un bouleversement de ma propre existence. J'en étais arrivé à me reprocher la témérité de mes premiers jugements. Les cris du docteur, au retour nocturne dans son laboratoire, obsédaient ma mémoire :

« Prétendriez-vous m'enfermer dans cette infecte chambre sur votre cour puante? » Ce reproche ne prouvait-il pas qu'il y avait eu tentative de reclusion? Me rappelant la querelle qui avait précédé cette accusation, j'en conclus qu'à moins de supposer la présence de personnes inconnues, Balsamic devait tyranniser cette maison. Lorsque Jeanne et Raymonde étaient arrivées dans le cabinet de travail des enfants, elles donnaient bien l'impression de pauvres femmes en déroute. Les bouches que vient d'animer le feu d'une dispute gardent encore une contraction dont je n'avais pas retrouvé la trace sur les traits de Mme Messal et de sa fille. D'autre part, dans leur acca-

blement, j'avais cru remarquer une nuance révélatrice. Si Jeanne et Raymonde n'avaient eu pour le chirurgien que de l'horreur, leurs expressions n'auraient pas révélé cet indicible regret, cette muette compassion. Une colère, légitime ou injustifiée, trouve d'autres accents. Une nouvelle voie s'ouvrait à mes investigations; je crus au pouvoir malfaisant de Balsamie.

Une personne que je savais de la parenté de Robert, le contrôleur aux contributions, René Orbal, avec lequel j'avais des rapports administratifs, aurait sans doute pu me donner des détails intéressants sur les Messal. Le voudrait-il? La plupart des fonctionnaires villefranchois qualifiaient Orbal de « pauvre homme. » Néanmoins, afin de rassurer ma timidité, je décidai de me faire présenter à cette famille par René Orbal.

L'occasion de régler une affaire domaniale qui mêlait nos deux services me permit de me rendre chez le contrôleur.

Était-ce par avarice, pauvreté ou détachement? Orbal s'était logé rue Pâtissière, méchante venelle étranglée par ses encorbellements où ne flottait qu'une clarté blême. Les jours de pluie, un ruisseau médian inondait ses pavés visqueux. Des façades, dont les hourdages se détachaient comme les chairs le font des côtes d'un cadavre, imposaient le spectacle de leur délabrement. Le contrôleur habitait un immeuble à hautes fenêtres qui, jadis, pouvait avoir eu une certaine mine, mais dont les soubassements inspiraient la répulsion. D'antiques carreaux à cul de bouteille dispensaient une lumière d'aquarium dans l'intérieur de cette demeure rébarbative. A droite et à gauche du seuil, en demi-lune, égueulé comme une poterie trop usagée, les soupiraux étaient défendus par des harpons de fer.

A mon coup de cloche, Orbal vint m'ouvrir, car il se privait de servante et de commis. Cet homme écourté, rebondi, avec une face de bouledogue aux prunelles de jade, avait passé la cinquantaine. Ses sourcils se retroussaient sur son front comme des moustaches. Dans les poches formées sous les yeux fatigués stagnaient deux larmes renouvelées aussitôt que taries. Pendant mon explication de l'affaire en litige, aux passages importants, un bourdonnement approbatif, fait de petites paroles informes, s'échappait de ses lèvres sensuelles. L'indigence d'esprit d'Orbal me parut conforme à l'image qu'on m'en avait tracée, mais l'humble douceur de l'homme attirait la sympathie.

Orphelin de père dès son bas âge, sa mère, femme à la fois

autoritaire et futile, ayant donné procuration à un notaire pour la gestion de ses biens, celui-ci l'avait ruinée et même endettée. A sa majorité, René se reconnut débiteur de cette somme et promit de la rembourser par versements de quelques centaines de francs, retenus sur ses modestes appointements. Mme Sylvie Orbal, dépouillée par le voleur, s'était installée chez son fils. Exigeante, gourmande et douée d'un appétit fabuleux, elle dévorait tout le jour. Comble de l'infortune de René, son frère Cyprien, comptable dans une banque, révoqué pour ataxie, était tombé à sa charge. Cet infirme brisait tout dans ses crises. Afin de pouvoir entretenir ses deux hôtes voraces, destructeurs et despotiques, Orbal avait su s'abstenir de prendre un expéditionnaire pour ses écritures et une domestique. On affirmait, en riant, que le contrôleur allumait lui-même le feu, brossait, frottait et faisait les courses. Ses doigts éraillés prouvaient en effet la vie en partie double de ce fonctionnaire-serviteur.

Notre débat administratif vidé, la conversation, plus familière, me permit de faire allusion à la lointaine alliance des Cernais et de Mme Messal. Un éclair de fierté ranima Orbal, lorsqu'il répondit à ma confidence :

— Nous sommes nous-mêmes issus de germain du père de Robert Messal, cette gloire de notre famille.

Après un ronron comme celui d'un chat caressé, René reprit :

— A la vérité, nous ne cousinons guère. Ce n'est pas que le docteur nous fasse mauvais accueil ; bien au contraire, il est toujours fort aimable, mais sa sœur Balsamie, Jeanne, et jusqu'aux enfants semblent vouloir rebuter nos visites. Expliquez cela ! Sans doute je ne suis pas distrayant et je ne flatte guère leur orgueil. Lorsque je me rends rue des Consuls, mesdames Messal évitent de prévenir le docteur ; si j'insiste pour lui présenter mes compliments, elles allèguent qu'il leur défend même de frapper à la porte de son laboratoire lorsqu'il travaille. C'est possible ! Cependant la susceptibilité de Robert me paraît un thème d'exploitation commode pour mes cousines. Dieu me pardonne ! il semblerait qu'elles veuillent confisquer leur grand homme, alors que ce bienfaiteur des souffrants devrait prodiguer ses soins, ce qu'il fait de moins en moins. Est-ce bizarre !

Un nouveau ronron ponctua cette déclaration.

— Enfin, puisque vous avez l'intention de vous présenter chez eux, je vous accompagnerai... si toutefois... je ne sais pas vos intentions?...

J'assurai vivement Orbal que je serais charmé de l'avoir comme introducteur ; nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi même.

De son mouchoir, René avait essuyé les gouttes qui perlaient aux poches de ses yeux ; aussitôt deux nouvelles larmes vinrent prendre, aux commissures de ses paupières, la place que la nature leur avait réservée sur cette figure humiliée. M'ayant saisi la main dans un élan d'affection, il me la secouait, quand, avec un petit gloussement de rire, il s'écria :

— Ne vous imaginez pas cette visite comme agréable, monsieur Cernais, parce que vous ferez connaissance d'une jeune cousine, ma foi ! délicieuse, mais d'une réserve ! Je ne puis préjuger de la façon dont nous serons accueillis. Et même, nous ouvrira-t-on ?

A ce moment, la voix grognon d'une femme âgée le héla.

— Tu t'oublies, je crois, René ? Je t'attends. Déjeunerons-nous, oui ou non ?

Honteux, il rougit en m'accompagnant dans l'antichambre et, afin de me faire oublier cette apostrophe, il me répéta jusqu'à trois fois qu'il viendrait me prendre à quatre heures, chez moi, sans faute.

— René ! René ! Oh ! quelle patience il nous faut ! s'exclamait sa mère, et une espèce de branle-bas de sièges déplacés me fit aussi deviner la présence de Cyprien, l'ataxique, qui, depuis quelques mois, était pris de colères enfantines à la moindre contrariété.

J'abandonnai René Orbal. Tout à l'heure, revêtu d'une large pèlerine, il allait furtivement se rendre chez ses fournisseurs, car la société voulait ignorer le scandale d'un contrôleur aux contributions choisissant lui-même poisson, viande et légumes, qu'il rapportait sous le manteau. On prétendait d'ailleurs qu'une passion soutenait René dans ses humiliations : la gourmandise.

Avec la ponctualité d'un employé modèle, au quatrième coup de l'heure, Orbal sanglé dans une redingote qui moulait son obésité, et cérémonieusement coiffé d'un haut de forme, pénétrait dans mon bureau le chapeau bas. Il maintenait les

distances d'inférieur à supérieur, ce qui me parut choquant, lorsque je considérais la disproportion de nos âges. Traversant la rue, nous allâmes aussitôt secouer le heurtoir du chirurgien. Frappé par le marteau, le vantail rendit un son creux qui se répercuta dans le vestibule à parements de grès. Orbal souriait déjà, comme s'il se trouvait en présence de ses parents. Nous entendîmes des pas précipités. Une personne atteignit presque à la porte et s'en retourna sans nous ouvrir. René avait perdu son sourire et je me disposais à regagner mon bureau, lorsque Mioutou retira des verrous, souleva une clenche qui retomba sur son mentonnet, enfonça une clef et nous ouvrit enfin. Après nous avoir fixés d'un air morose, elle nous introduisit à regret dans le salon du rez-de-chaussée. Les fauteuils d'acajou recouverts de velours cramoisi, d'un mobilier empire, étaient alignés comme des soldats à la revue. Sur la table, la console et la cheminée de même style, achetés en bloc par l'aïeul Messal, le colporteur de Nijni-Novgorod, pas un coquet objet, pas une fleur qui annonçât la présence de femmes dans cette maison. Une indifférence complète à l'agrément de la vie s'y révélait. En revanche, une étonnante tapisserie, à vastes panneaux inspirés par les événements d'Orient, la campagne d'Égypte et de Syrie, mettait du rêve et de l'animation autour de ce mobilier revêche. Sous un ciel d'azur aux nuées drapées comme des portières de soie, une foule en tuniques de la couleur des roses évoluait autour de mosquées à minarets dorés. A l'ombre des cocotiers, une bayadère, coiffée comme Mme de Staël d'un turban à plumes d'autruche, se déhanchait pour la joie du général Kléber, écarlate de chaleur sous son bicorne aigu. Quelques dames françaises aux yeux écarquillés d'admiration et les savants égyptologues de la mission, coiffés de gibus, l'entouraient. Un négrillon rieur abritait leurs fronts d'un parasol jaune. Sous un bananier, quelques nègres soufflaient ou frappaient de tout cœur flutiaux et tam-tams. Au loin, des gondoles promenaient sur une Méditerranée d'indigo quelques officiers aussi rouges de teint que leur grand chef. Les archéologues se distinguaient par leur lividité.

Nées de la savoureuse imagination d'un chromolithographe qui n'avait jamais dépassé les remparts de Paris, ces tapisseries m'avaient presque fait oublier ma présence chez le chirurgien, lorsque Mme Messal et Raymonde s'approchèrent de nous. Quand

René leur eut expliqué ma parenté, Jeanne m'accueillit avec une discrétion où il y avait autre chose que de la timidité, une sorte de défiance. Il me fut aisé de constater qu'elle évitait de prononcer aucune de ces phrases gracieuses qui engagent l'avenir des relations. Mme Messal et sa fille parlaient sur un ton trop bas pour être naturel. Chaque fois que j'élevais moi-même la voix, elles sourcillaient comme pour m'inviter à la modération. Leur indifférence pour ma famille me fut bientôt prouvée et aux bons souvenirs de mes parents, que j'étais chargé de leur transmettre, elles ne répondirent que par des sourires glacés. Une insignifiante conversation entre elles et René, sur l'état de santé de Mme Orbal et de Cyprien, en m'obligeant au mutisme, me permit d'observer mes cousines.

La beauté de Jeanne supportait l'examen le plus attentif et la jeunesse de sa figure m'émerveilla. Peut-être ces joues et ce menton, pour avoir gardé cette densité et cette pureté de contour, témoignaient-ils chez elle d'une certaine inertie. On eût souhaité de la mobilité à ses traits et quelque émotion dans ses yeux. Cette belle statue économisait jusqu'à ses gestes. Dissimulait-elle sa volonté sous cette apparente passivité ?

En revanche, je trouvai Raymonde telle que je me l'étais imaginée. La grâce souffrante de son attitude, la suavité de ses yeux nacrés et les inflexions découragées de sa voix me renforcèrent dans la conviction que cette jeune fille subissait une contrainte douloureuse. Une colombe faite pour voler dans la montagne et tenue en cage à l'ombre n'aurait pas eu un aspect plus languissant que Raymonde dans ce ténébreux hôtel. Néanmoins, et le cas n'en était peut-être que plus poignant, l'accoutumance avait pu créer chez ma petite cousine une seconde nature, amie du silence et de l'immobilité. Cette tourterelle silencieuse, qui ne savait plus s'envoler, ne pouvait que m'attendrir et elle m'attendrit au point que j'éprouvai le besoin de lui révéler quelque chose de ma vie passée, dans l'intention, en m'ouvrant à elle, de créer entre nous une atmosphère d'intimité.

Je lui contai que j'étais né, place des Lices, à Vannes, dans une vieille maison à escaliers de bois qu'habitaient toujours mon père, le conservateur des hypothèques, et ma mère. Mon enfance avait été la plus unie du monde dans cette ville où la vie glisse avec la lenteur des voiliers qui viennent s'amarrer dans le port. De ma fenêtre j'apercevais, à travers la porte Saint-

Vincent, les mâtures des caboteurs qui déchargeaient leurs bois aromatiques et, chaque fois que les voiles d'une goélette remontaient vers le golfe, il me venait l'envie de connaître d'autres firmaments. Je formai donc le projet, comme tant de jeunes Bretons, de concourir pour le *Borda*. Quand j'annonçai mon désir d'être marin, mon père me caressa la joue droite; ma mère, m'ayant ensuite attiré contre elle, me tapota la joue gauche. Aucune protestation! De temps à autre, quand le départ d'un navire réveillait en moi des désirs d'aventures qui n'étaient peut-être qu'un goût plus vif de l'existence, je rappelais mes projets à mes parents. Ils se contentaient de me sourire avec bonté et leur sourire l'emporta sur mes goûts, d'ailleurs sans élan. J'avais dix-huit ans.

A ce point de mon récit, Raymonde cligna les paupières comme une personne qui, considérant elle-même sa propre âme, se retourne vers son passé. Jeanne, qui ne prêtait aucune attention à ma présence, écoutait René se plaindre du coût sans cesse plus élevé de la vie.

Par une protestation délicate, — au moins je le crus, — contre l'indifférence de sa mère à mon égard, Raymonde insista pour obtenir d'autres détails sur mes parents et ma ville natale. Comme je reprenais mon histoire à l'instant de mes débuts administratifs, elle m'interrompit avec un sourire ravissant de douceur :

— Mon cousin, vous vous étiez arrêté à votre dix-huitième année. Revenons-y, s'il vous plaît ?

Croyant vraiment l'intéresser, je dis avec un plus vif plaisir :

— J'avais donc dix-huit ans, et, après des études sans ferveur, oublieux de mes projets aventureux, je me laissai guider par mes parents. Le frère de mon père occupant une enviable situation à l'Enregistrement, il fut décidé que je me présenterais au surnumérariat. J'y fus reçu. A peine commençais-je d'exercer mes fonctions que mille regrets m'y tracassèrent. Je ne pouvais plus voir un officier, un magistrat, un avocat ou un ingénieur, sans envier leur sort. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que si, brusquement, un magicien m'eût accordé les galons d'un capitaine, une toque de juge ou l'usine d'un industriel, d'autres souhaits impossibles fussent venus m'y contrister.

Un soupçon d'ironie brida les yeux de Raymonde, qui me chuchota, de sa voix qui semblait lointaine, à cause de l'étrange sourdine qu'elle y mettait :

— Alors, mon cousin, vous déplorez le succès qui fit de vous un surnuméraire? De plus beaux rêves ne vous sont pas encore défendus.

Je me récriai avec force contre sa supposition, ce qui la fit encore sourciller en regardant sa mère.

— Ne croyez pas, ma cousine, que je me tienne pour un héros méconnu. Il n'y a rien chez moi d'un René ou d'un Werther. Nous ne sommes plus à l'époque romantique et je n'appelle pas la mort à grands cris, parce que je ne suis qu'un receveur. Vous ne me surprendrez pas à m'arracher les cheveux au clair de lune, et j'éprouve peu de goût pour les blasphèmes. Ma situation ne me fait ni délirer, ni grincer des dents. Modéré comme les Français de ma génération, je conçois une existence calme, en harmonie avec mes dons modestes. Mon devoir quotidien loyalement accompli, m'est-il ensuite défendu d'avoir une vie de l'esprit, pleine de satisfactions? Je ne le crois pas.

Depuis quelques instants, Jeanne m'observait avec un certain étonnement et une sympathie naissante. De la voix basse qu'elle affectait comme sa fille, elle me demanda ce que j'entendais par cette vie de l'esprit : aimais-je la lecture?

— Elle est la meilleure partie de mon existence, cousine, répondis-je gaiement.

Mme Messal et sa fille parurent encore éprouver un malaise, comme si leur ouïe avait acquis une telle délicatesse dans le silence de leur hôtel, que le ton assez élevé de ma conversation les blessait. Je fus donc amené à baisser la voix pour leur dire que, depuis la belle saison, elles pourraient me voir dans les gorges de l'Alzou, juché sur un rocher, un poète ou un philosophe à la main. C'était exquis de lire dans l'admirable paysage villefranchois.

— Je lis beaucoup moi-même, murmura doucement Jeanne.

— Mais ne sortant guère, nous ne risquons pas de vous surprendre sur vos nids d'aigle, acheva Raymonde avec une sorte de regret.

Je m'étonnai qu'elle se privât d'un plaisir charmant dans un

pays aux perspectives pittoresques. Elle chuchota, si faiblement qu'il me fallut prêter toute mon attention pour l'entendre :

— Sans doute, ces promenades me plairaient beaucoup, si nos santés nous permettaient les longues marches. Les sorties en ville manquant pour nous d'intérêt, nous restons au logis.

Cette déclaration était-elle sincère?

Jeanne avait repris sa conversation paisible avec René Orbal. La tête fléchie sur ses mains jointes, Raymonde semblait attendre mes propos. Nous ne savions plus comment rompre un silence qui devenait gênant, lorsque, sans me regarder, et d'un accent où je crus deviner une pointe, elle me demanda si mes fonctions, mes lectures et mes promenades occupaient tous mes instants et comblaient tous mes vœux. Sans doute me surprenait-elle trop souvent à mes fenêtres, et elle tenait à me le faire sentir. J'eus cependant le courage de lui répliquer que mon devoir professionnel ou l'admiration des paysages ne m'empêchaient pas d'imaginer un bonheur plus délicieux. Cette allusion la rendit confuse, et son teint était encore nuancé de rose, lorsque l'entrée de Balsamie et des collégiens nous sortit l'un et l'autre d'embarras.

Couverte comme à son ordinaire d'un châle et les oreilles cachées par la fanchon qu'elle avait nouée sous son menton, la sœur du docteur n'était pourtant pas ridicule, tant il y avait de force et de caractère dans son énorme tête creusée de rides et plantée d'une chevelure rebelle à la coiffure. Pendant que René lui recommençait le récit de notre parenté, Balsamie fixait sur moi ses yeux, tachetés comme les fleurs des violiers, avec une expression qui justifiait quelques-unes de mes idées récentes sur l'existence intime des Messal. Avais-je en face de moi le tyran de la maison? Sans m'offenser de sa mauvaise grâce, je lui adressai quelques compliments. Ils ne lui firent aucun plaisir, car elle me coupa la parole. Tout autant qu'à sa belle-sœur et qu'à Raymonde, mon son de voix paraissait exagéré.

Baissant le ton, afin de lui être agréable, j'exprimai combien je serais flatté et heureux de connaître le docteur Messal.

Comme s'il y avait quelque extravagance à cette demande, mes cousines, troublées, s'interrogèrent du regard. Enfin, la vieille demoiselle, secouant l'index, nous avertit que son frère ne souffrait pas d'être dérangé lorsqu'il poursuivait ses

recherches. D'ailleurs, la servante l'avait prévenu; il saurait descendre s'il pouvait abandonner son travail.

A cette déclaration disgracieuse, Raymonde, — elle craignait sans doute que je ne jugeasse surprenant leur parti pris de ne point aviser le chirurgien, — insista pour aller lui rappeler ma présence. Mécontente, Balsamie repartit à sa nièce que le labeur de son père devait être sacré aux personnes intelligentes, mais comprenant le désir de M. Cernais, et au risque d'être mal reçue, elle irait elle-même trouver son frère. Elle me jeta un coup d'œil défiant et s'éloigna d'un pas agressif.

A peine leur tante disparue, Jean et Amédée commencèrent à gambader. Ces enfants étaient assez adroits pour bondir sans bruit, et, lorsqu'ils avaient à s'entretenir, ils se comprenaient plutôt au mouvement de leurs lèvres qu'au son qu'elles émettaient. Pourquoi ces précautions et ces grimaces? Leur frénésie silencieuse cessa subitement lorsque parut Robert.

Le chirurgien avait vraiment été créé surhumain par le volume prodigieux de son corps aux larges épaules et surtout par la lumière que son front et ses yeux d'acier irradiaient. Devant ce savant, dont le génie éclatait dans le sourire victorieux qui m'attirait déjà vers lui, on éprouvait aussitôt la sensation de son infériorité. Avec une prononciation dont le timbre ravissait comme le chant d'un mélodieux instrument, Robert s'étonna de n'avoir pas été plus vite avisé, et il m'en donna l'assurance avec une expression d'intelligente cordialité.

— Je me serais empressé de lâcher mes vilains travaux d'ostéologie pour accueillir le plus charmant des cousins, continua-t-il. Votre mère m'est connue, Julien, et j'ai pour elle le plus grand respect. Soyez donc le bienvenu dans cette vieille bicoque, et considérez-vous désormais, ici, comme dans votre famille.

Je crus m'apercevoir que son accueil obligeant n'agréait pas à Jeanne. A mon étonnement, Raymonde elle-même semblait plus soucieuse que charmée à l'idée que je pourrais profiter de l'invitation de son père; quant à Balsamie, elle avançait la lèvre inférieure d'une façon significative.

Cependant Robert me reprochait encore d'avoir tardé beaucoup trop longtemps à me présenter chez lui. Éclatant d'un rire qui faisait trembler par sa sonorité, il reprit :

— Jamais ces dames ne vous pardonneront vos hésitations.

Oh! vous êtes coupable, Julien, et vous serez condamné. A la rigueur je comprends qu'un barbon de ma sorte vous ait rebuté, mais vos cousines méritaient vos attentions. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne seraient-ils plus empressés auprès des femmes? Pourtant la politesse m'apparaît comme la vraie fleur de la vie, et je regrette de ne pouvoir y consacrer mes jours. Jamais assez je ne déplorerai la faute qui me fit biaiser vers la plus funèbre des sciences : la chirurgie. Telle une Madeleine repentie, je dois méditer devant mes crânes! Si encore j'avais goûté les amours de cette belle pécheresse!

A ces mots, Jeanne désigna du regard Raymonde au docteur. Après un rire violent, il s'approcha de sa fille qu'il baisa vite sur le front. La caresse imprévue de son père parut effrayer Raymonde, qui ferma les paupières.

Revenant vers moi, Robert laissa familièrement tomber ses mains sur mes épaules et scruta mon visage. D'abord je pus supporter ses regards lumineux, puis il me sembla voir danser dans ses prunelles des feux follets qui surgissaient du fond de son cerveau. Sentant ma tête se brouiller, je dus la détourner. Il rit alors glorieusement et me demanda ce que je pensais du Rouergue et de la bonne ville où j'exerçais l'Enregistrement.

Comme je lui avouais que la nostalgie de la Bretagne me venait parfois, il s'exclama :

— Réponse prévue! Les hommes ressemblent aux moutons de nos Causses qui s'usent les dents sur la misérable brousse de leur colline graveleuse. Leur berger veut-il les conduire sur un sol plus fertile, ils résistent. J'espère qu'un jour, Julien, vous goûterez notre beau Midi, et qu'alors vous mettrez à leur place vos coteaux bretons noirâtres sous leur ciel moisi.

— Permettez, docteur, vous ne nierez cependant pas qu'une poésie émane de...

— Holà! m'interrompit-il, je m'attendais à ce cliché : la poésie! Quelle poésie? Votre ponant détient-il le monopole du poétique? Mon cher, parce que certains hommes exceptionnels ont enrichi de leurs dons sentimentaux vos landes mendiantes, il ne faut pas se prévaloir de ces accents de l'art. Quand les Français apprendront-ils à juger leurs provinces en accordant un droit de préséance aux terres de vraie beauté : Languedoc et Provence?

— Cependant, docteur, de beaux artistes ont passionnément aimé les régions que vous critiquez!

— Parbleu! s'écria-t-il, vos gens ne connaissaient que leur poulailler. Allons! Allons! Julien, je le constate avec plaisir, vous appartenez à l'honnête foule, force et espoir du pays. Continuez, mon cher, car, en vérité, malheureux les esprits originaux, à eux l'enfer sur la terre!

Après cette déclaration, la physionomie du chirurgien garda une expression véhémente. Consternées, sa femme et sa sœur n'osaient plus respirer, lorsque Robert, satisfait de l'effet de terreur qu'il avait produit, prit une allure badine et saisit Orbal au poignet. Respirant sa manche avec une mine plaisante, il lui dit :

— Je devine ce que vous avez mangé et bu ce matin, René. Vous m'en défiez? Eh bien! poulet, galantine, mousseux de Gaillac! Oh! ne protestez pas, le fumet de ces bonnes choses s'exhale de vos pores comme l'oliban d'une cassolette!

A la fois amusé et gêné, le contrôleur protestait avec des gestes écourtés de ses coudes, ce qui le faisait ressembler à une grosse poule qui cherche à s'envoler sans pouvoir y parvenir.

— Montrez-moi vos doigts, René, réclama le chirurgien en s'en emparant. C'est ce que je pensais : vous vous êtes coupé en ouvrant la boîte de métal qui contenait la galantine, et cette brûlure témoigne de votre maladresse à la sortie de votre rôti du four.

Accroupis sur des tabourets de tapisserie, les enfants riaient aux larmes de cette scène, mais d'un rire muet, avec des convulsions de la glotte qui étranglaient les sons.

Aux observations piquantes du chirurgien, René répliqua qu'il savait comprendre les plaisanteries et s'en égayer, tout le premier.

— Hein! qu'est-ce à dire, Orbal, niez-vous la vérité?

En une seconde, l'expression de Robert avait changé. Ses iris flambaient d'un mauvais feu. Sa voix, tout à l'heure séduisante par ses modulations câlines, déchirait maintenant les oreilles :

— Mon cher René, acceptez quelques avis. Cela m'afflige de vous savoir un valet.

Comme le brave garçon ripostait qu'un fils serviable pour

sa mère ne saurait jamais être comparé à un valet, Robert prononça :

— Retenez, cousin, qu'un sacrifice dérisoire diminue toujours la personne humaine.

A cette sentence, le contrôleur baissa les yeux vers le tapis; puis, le sang aux joues, il marcha d'un air vindicatif vers la porte, comme s'il voulait se retirer. Enfin, il revint tomber sur le canapé avec un sourire humilié qui découvrait ses dents. Balsamie contemplait son frère d'un air de reproche, tandis que Jeanne et Raymonde évitaient au contraire de le regarder.

Robert s'aperçut-il du malaise qu'avait fait naître sa définition; on en pouvait douter, tellement son égoïsme d'homme supérieur se préoccupait peu des émotions de son entourage. Repris de gaieté, il courut vers ses fils restés à l'écart sur un tabouret que ces maigres garçonnets, dos à dos, occupaient par moitié.

— Voulez-vous bien courir, polissons; l'immobilité n'est pas de votre âge.

Afin de les amuser, il s'avança vers eux en imitant l'ogre, mais un ogre au masque si redoutable qu'ils détalèrent, pris de réelle frayeur. Robert voulut rattraper ses garçons et, par jeu, il rauquait comme un fauve. Les enfants me parurent alors au comble d'une terreur non simulée. Jean ayant voulu s'échapper, son père le cueillit à la cheville et l'étendit sur le tapis où l'écolier se raidit, imitant ces insectes en danger qui se donnent soudain les apparences de la mort, afin d'éloigner leurs ennemis. Robert releva son fils, qu'il emporta suspendu. S'étant assis, le docteur le mit de force, à califourchon, sur l'un de ses genoux.

— A cheval, mon beau mousquetaire! Au pas! au trot! au galop! Allons! du panache! Tenons-nous bien. Et rions, corbleu!

Au lieu de rire, le beau mousquetaire laissait pendre une lèvre navrante, et Amédée, son frère, redoutant son tour de cavalcade, roulait des yeux craintifs de sa mère à sa sœur dans un muet appel au secours. Jeanne et Raymonde ne semblaient attacher aucune importance à cet amusement de Robert, qui, à ce moment, fit tomber Jean sur le tapis.

— Désarçonné! A toi, mon gros Amédée.

Empoigné par la ceinture, le cadet cabriola si ridiculement que son père le gronda :

— Ah! le joli coco, mou comme une couette! Tu n'es guère un Messal, toi! Tu appartiens tout entier à la race des Legall. Comme eux, seras-tu avoué retors ou bien notaire gratte-sous? Choisis, drôle!

Hébété par les sauts du genou paternel, le drôle acquiesçait de la tête.

Devant la mine contristée de ma cousine Jeanne, et songeant à ma mère, fille d'avoué, j'allais intervenir, quand Robert jeta son fils sur le parquet et, se rapprochant de sa femme, déclara d'un ton ironique que la famille Legall avait cependant produit une bonne et belle personne. Jeanne eut un humble sourire de reconnaissance. Je voulais plaisamment faire remarquer au chirurgien qu'il n'en avait pas moins calomnié les Legall et j'allais parler, lorsqu'il s'exclama vivement :

— Qu'est-ce que j'aperçois dans votre veston, Julien?

Portant la main à ma poche, je fus confus d'en sortir un volume de poésies que je croyais avoir laissé dans mon appartement.

— Eh! cher ami, ne vous décontenancez pas, reprit Robert amusé. Je suis ravi de surprendre une âme de poète dans un fonctionnaire. Quelle rareté!

Raymonde, souriante, qui paraissait satisfaite de l'incident, apprit à son père que l'on pouvait me surprendre, chaque après-midi, grimpé sur les rochers de l'Alzou pour mieux goûter en plein ciel les œuvres de nos écrivains.

— Ah! çà, fit le docteur en venant poser ses mains sur mes épaules, ne seriez-vous point un jeune monsieur comme les autres, vous?

Et il me considérait d'un air qui m'emplissait de gêne et de vanité.

— Voulez-vous me donner ce livre, Julien?

Je m'empressai de le lui remettre. Il l'ouvrit :

— Les poèmes de Vigny! Dieu me pardonne, il y a bien trente ans que je n'ai relu cet illustre confrère.

Et comme il remarquait ma surprise, il dit gaiement :

— Pourquoi n'en ferais-je pas l'aveu? A mes instants de repos, je griffonne des vers et beaucoup de mes manuscrits les plus macabres de chirurgien sont noircis de sonnets ou de ballades, d'ailleurs détestables à faire grincer vos dents.

Il eut un rire jovial, avant de continuer d'un ton sérieux :

— Si j'avais plusieurs vies, je serais aussi musicien et peintre. Il m'arrive de transformer un schème d'ostéologie en esquisse picturale. J'habille d'une belle forme mon squelette. C'est une consolation à l'utile laideur de ma tâche.

Le front rembruni et ses yeux clignés semblant regarder à des distances incommensurables, il acheva d'une voix amère :

— Avoir le sentiment de toutes les beautés et passer à travers elles sans pouvoir les absorber, quel regret! Le héros omniscient qui pourra jouir de toutes les joies intellectuelles existera-t-il jamais? Parfois, lorsque je travaille à redresser d'infâmes corps, des harmonies me chantent dans la tête et des tableaux paradisiaques m'invitent à la création d'une humanité divine. Oui, je me crois parfois le statuaire de la chair vivante.

Pendant qu'il s'exprimait ainsi, il feuilletait le volume d'Alfred de Vigny et sa physionomie exprimait les impressions que faisait naître la vue des titres. A *la Mort du loup*, il l'annonça et nous jeta un regard éblouissant qui semblait nous prendre à témoin du mérite de cette poésie. D'un coup sec, il referma la brochure. Après un soupir, il la rouvrit précipitamment, en disant :

— Pauvre loup, mon frère!

Il lut ensuite sombrement :

Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Sur ce dernier mot, Robert releva sur nous un visage splendide d'exaltation, d'admiration et de douleur. D'un ton rauque, il acheva le poème :

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Sur ce vers suprême, les yeux en larmes, oubliant qu'il tenait le volume, il le laissa tomber à ses pieds et, sans se soucier de notre présence, sortit en respirant très fort.

Devant notre étonnement sympathique à René et à moi, Jeanne et Raymonde nous regardaient avec une sorte d'orgueil, lorsque Balsamie nous quitta pour courir rejoindre son frère. Bientôt, nous entendîmes une discussion s'engager dans le vestibule. Mme Messal nous entretint alors avec vivacité de faits insignifiants qui n'avaient d'autre mérite que d'alimenter la conversation. Raymonde s'agitait comme une personne qui cherche une échappatoire à une situation embarrassée et elle adressa la parole à ses jeunes frères, couchés dans la place. Enfin, Balsamie rentra dans le salon, à reculons, une main tendue vers l'escalier.

— Oui, je t'approuve, disait-elle. Renvoie-le! Tranquillise-toi, mes cousins te pardonneront.

Se retournant vers nous, la vieille demoiselle nous déclara que Robert s'excusait de nous avoir quittés brusquement. Il avait eu conscience du ridicule de son émotion exagérée. Nous protestâmes contre ces paroles. Je déclarai que mon admiration ne pouvait que grandir pour un savant sensible à toutes les formes de l'intelligence. Balsamie et Jeanne accueillirent ces paroles chaleureuses avec une froide politesse. Seule Raymonde en paraissait touchée, lorsqu'un débat animé qui nous parvenait de l'étage fit se rejoindre ses sourcils sur son front pâle.

— Mioutou a donc laissé monter au laboratoire l'interne de l'hospice? demanda Jeanne à sa belle-sœur qui acquiesça de la tête.

Penchée vers moi, Balsamie me dit :

— Les Villefranchois ne veulent pas comprendre que le chirurgien n'est pas venu dans cette petite ville pour exercer, mais pour s'y livrer exclusivement à des recherches théoriques. Néanmoins, chaque jour, ce sont des demandes qu'il faut refuser, quelquefois avec peine, lorsque de pauvres parents supplient pour leurs enfants. Nous sommes obligées, Jeanne et moi, de défendre Robert, trop charitable, contre ces sollicitations.

Lorsque sa vieille tante nous eut donné cette explication, Raymonde rougit. Amédée et Jean étaient restés sur le tapis dans la posture où les avait laissés leur chute des genoux de leur père. Il fallut que Balsamie leur intimât l'ordre de se relever pour que fût rompu l'espèce d'enchantement qui les

retenait sur place. Ils rassemblèrent leurs bras et leurs jambes, comme éparpillés autour d'eux, et, encore hagards, ils allèrent se placer dans une petite liseuse dont ils ne bougèrent plus.

René Orbal annonçait son intention de regagner son logis où sa mère et son frère pouvaient avoir besoin de ses soins, lorsque Balsamie lui barra le passage de la porte en s'écriant d'un air enjoué :

— Non, mon cher, vous ne nous quitterez pas encore. Vous seul savez bien me conter les nouvelles de la ville. Allons! venez vous asseoir près de moi sur ce canapé.

Elle lui prit la main et l'entraîna, bon gré mal gré. Quoique l'isolement de sa mère infirme le préoccupât, ce bon garçon consentit à répéter les commérages à sa connaissance, et même, peu à peu, il y prit goût. Sa vieille confidente ponctuait son racontage d'appréciations d'un accent méridional savoureux :

— Oille! Pécaïré! Vous m'en direz tant! S'il plaît à Dieu!

Aux annonces pathétiques, son visage bistré se contractait avec exagération. Impassible, Jeanne semblait écouter; j'aurais juré qu'elle n'entendait pas un mot des propos de René. Un heureux hasard me laissait en tête-à-tête avec Raymonde et je voulus en profiter pour lui poser quelques questions. Le récit que je lui avais fait de mon passé m'y autorisait, au moins il me le semblait. Je ne fus pas longtemps à constater que cette silencieuse jeune fille sentait la vie comme le poète le plus harmonieux. Le rétrécissement même de son champ d'observation, en aiguisant son esprit, lui permettait d'apercevoir dans les plus modestes événements de son entourage des nuances charmantes. Gens ou choses évoqués prenaient avec elle la valeur d'une révélation ; n'est-ce pas le propre des poètes de recréer la nature? Aucune plainte sur sa destinée. Tout au contraire, elle m'exprima son adoration pour son logis et cette ruelle recueillie dans ses souvenirs du moyen âge. Raymonde me parut chérir cette nostalgique atmosphère, à un tel point, que je ne savais plus si elle était devenue dolente d'exister dans cet hôtel, ou bien si, au contraire, son âme n'ajoutait pas complaisamment à la mélancolie du lieu.

Il me parut ensuite qu'elle ne voulait pas être plainte, car elle me dit avec une certaine fermeté :

— Les personnes sans grands dons trouvent satisfaction à s'effacer afin de permettre l'épanouissement des existences

vraiment supérieures. Quelle récompense d'apercevoir de son ombre l'autre vie riche, complète, glorieuse, bienfaisante!

La jeune fille s'était exaltée, douce exaltation d'ailleurs qui donnait à son pâle visage l'air d'être baigné par un clair de lune. Je crus alors converser avec une sylphide, un elfe des nuits. Quelle preuve d'amour pour son père que ce consentement avoué à n'être rien de plus que son ombre portée sur le sol! Ah! l'ivresse inouïe d'être aimé soi-même ainsi, quelque jour, et voir à son côté, comme l'émanation de soi-même, la silhouette de sa tendre compagne! Rien que d'y songer, un profond trouble m'émouvait.

Lorsque René, ayant satisfait à la curiosité de Balsamie, donna le signal du départ, Jeanne et Raymonde nous reconduisirent dans le vestibule voûté d'une sonorité impressionnante. Comme nous échangions avec elles des compliments, elles manifestèrent quelque hâte de nous renvoyer. Or, René, tout à l'heure pressé de s'arracher aux questions de Balsamie, s'attardait en confidences sur l'état lamentable de son frère l'ataxique. Nous nous retirions enfin, quand de petites mains saisirent mes manches. Jean et Amédée chuchotaient si bas qu'ils m'obligèrent à me baisser afin de les entendre. Ils m'apprirent que ma maison se trouvait en communication avec Notre-Dame et me demandèrent de les conduire au clocher, voir Campono, l'homme qui joue des airs avec son carillon de cloches. J'invitais bien volontiers les collégiens à cette ascension, quand des appels violents retentirent dans l'hôtel. Jeanne repoussa ses fils qui nous avaient retardés, Raymonde répondit à peine à mon dernier salut et referma la porte.

Le contrôleur rit aux anges de mon air interdit.

— Ne prêtez donc pas tant d'attention à ces choses-là, monsieur Cernais! Dans chaque famille, voyez-vous?... Et chez moi donc ce qui?....

Sans achever sa phrase, il agita ses coudes comme des ailes et prit la fuite avec une bouche encore amusée de ma confusion.

LA VEILLÉE

Une semaine s'était écoulée depuis ma visite, et j'avais eu le temps de réfléchir au faible désir de mes cousins Messal à me voir fréquenter leur maison. Si le chirurgien m'avait d'abord

invité à venir souvent chez lui, sa brusque sortie me déconcertait, car son émoi ne la justifiait pas suffisamment. Peut-être eût-il été désagréablement surpris de me voir prendre au mot sa politesse? Quant à Balsamie et Jeanne, elles ne m'avaient pas fait la plus légère avance. Ce n'était pas, d'autre part, à Raymonde d'exprimer à un jeune homme, fût-il son cousin, le désir de le retrouver près d'elle.

Dans l'hésitation où j'étais de savoir s'il me conviendrait de me présenter à nouveau chez mes cousins, il arriva que je repris mes habitudes de guet, avec le remords, et aussi l'excuse, que j'y trouverais une raison de déterminer ma conduite. Déjà je m'avouais qu'il m'eût beaucoup coûté de ne pas fréquenter la touchante Raymonde.

Quoique le docteur, à l'approcher, m'eût semblé moins redoutable que je ne me l'étais imaginé, et surtout d'un caractère différent des portraits exagérés que les Villefranchois traçaient de lui, je ne pouvais plus douter que Raymonde ne fût victime de sa misanthropie. A bien les examiner, les explications de cette jeune fille pour me rendre naturelle sa claustration ne pouvaient me convaincre qu'elle la chérissait sincèrement. Or, une seule façon m'était donnée de pouvoir retirer Raymonde à son milieu funèbre : notre mariage. Plus j'en examinais la possibilité, plus l'idée m'en devenait chère. Désormais, en mes imaginations, j'avais plaisir à mêler ma vie à celle de cette jeune fille. La pitié seule peut-elle engendrer l'amour? Je ne le croyais plus, maintenant qu'en connaissant cette délicieuse cousine, j'avais pu goûter le charme dolent qui se dégageait de sa silhouette frêle et de son regard d'une clarté de cristal. Jamais les sourires des grisettes de Villefranche, parfois surpris à mon passage, et leurs aventures insuffisantes n'auraient su me contenter. J'ambitionnais une affection assez noble pour occuper tout à la fois mon cœur et mon intelligence. Ces motifs, et le mystère même de l'existence de mes parents Messal, me portaient donc à leur accorder toute mon attention.

Au lieu de me dérober, je multipliais les occasions d'être aperçu de mes cousines, en stationnant sur mon balcon, et, à chacune de mes sorties, je longeais le trottoir de l'hôtel d'un pas ralenti, espérant pouvoir les saluer au passage. Or, jamais porte et fenêtres n'avaient été aussi soigneusement fermées.

D'autre part, il se confirmait en ville qu'à la fin de sa der-

nière opération à l'hospice, le docteur Messal avait brutalement annoncé au médecin qui l'assistait qu'il se refuserait désormais à toute nouvelle intervention chirurgicale. Ce jour-là, il était arrivé en coup de vent à l'Hôtel-Dieu et, après avoir opéré avec une habileté géniale, ses aides racontaient qu'il avait chassé de la salle d'opération les parents du malade, parce que ceux-ci lui témoignaient une reconnaissance bruyante.

« Croyez-vous, leur aurait-il crié, que la loque humaine que je viens de restaurer m'inspire le moindre intérêt ? »

Ces pauvres gens avaient d'abord cru à une terrible plaisanterie, car Robert Messal venait de sauver une vie en se refusant à toucher des honoraires ; mais lorsque le chirurgien leur eut arraché sa main prestigieuse d'habileté, qu'ils voulaient baiser, et s'était sauvé à toutes jambes, ils avaient été épouvantés.

Comment concilier cette misanthropie de Robert avec ses accès de charité ? Je me rappelai Joséphin, le petit bossu du Saint-Jean, aujourd'hui miraculeusement guéri.

Une histoire plus récente m'avait été racontée par le juge d'instruction, le plus bavard pensionnaire de notre restaurant.

Robert Messal, qui ne quittait guère son hôtel, s'étant trouvé rue des Pénitents-Bleus, à l'heure de la sortie des écoles, avait manifesté de l'horreur aux piaillements des enfants qui bondissaient comme des chevreaux autour de lui. Il leur avait commandé de se taire : leurs cris semblaient vraiment le faire souffrir. A ses observations, leurs clameurs redoublèrent. Le docteur irrité, empoignant les deux plus turbulents, les avait enlevés à bout de bras, lorsqu'une fillette de cinq ans apparut sur le perron de l'école. Elle s'en venait, la dernière, soutenue par des béquillons. L'une de ses petites jambes était arquée et l'autre rappelait un linge qu'auraient tordu des lavandières. Un fin réseau de rides couvrait déjà le visage de cette toute petite fille qui, le cou dans ses épaules remontées par la poussée des traverses sous ses aisselles, regardait avec un sourire blanc ses compagnes vibrantes et tourbillonnantes comme des abeilles au soleil.

Les écoliers, effrayés, s'attendaient à voir Robert lancer leurs deux camarades au milieu de la chaussée, lorsque le docteur les reposa négligemment et d'une voix inouïe de tendresse, après ses menaces aux polissons, avait demandé à la petite béquillarde le motif de sa maladie.

— C'est mes convulsions qui m'ont mis comme ça! avait répondu l'innocente.

— Oh! chère victime, s'était écrié Messal, tu fus bien mal soignée. Viens avec moi.

Enlevant la fillette, il l'avait emportée chez lui au pas de course, suivi par la centaine d'écoliers qui vociféraient de crainte, d'enthousiasme, de colère ou bien par jeu. Un voyou, ramassant les béquilles échappées aux mains de la petite fille, cabriolait dans les talons du chirurgien en imitant l'allure d'un estropié, aux rires des boutiquiers accourus aux seuils de leurs échoppes.

Son récit achevé, le juge, satisfait de l'impression produite, avait conclu :

— La fin de cette aventure ne justifie malheureusement pas les espérances que vous en attendiez peut-être. Jusqu'ici le chirurgien n'a pu rendre la vigueur de ses membres à cette pauvre gamine.

Un ingénieur fit observer que le rapt de cette enfant fragile aurait pu provoquer chez elle des convulsions nouvelles.

— Peut-être, dit le procureur, mais ce geste de Messal prouve surtout un grand cœur.

— Laissez-moi douter de sa bonté, reprit le juge avec un sourire ambigu. Accordez-lui un admirable dévouement professionnel, et du génie, autant qu'il vous plaira. Quant au cœur, lorsqu'on en possède, il devrait se manifester de tout autre sorte qu'en opprimant sa propre famille. J'en arrive à croire que les moindres de ses sévices seraient le silence et la reclusion auxquels il l'oblige. On n'a pas le droit de parler dans cette maison, entendez-vous, messieurs? Et il est interdit d'en sortir.

— Et d'y rentrer, ajouta le président du Tribunal. En effet, connaissez-vous une seule personne qui puisse se flatter d'être accueillie dans leur intimité?

Je me gardai de répondre à cette interrogation. D'ailleurs, comment aurais-je osé me prévaloir d'une unique visite, dans les conditions exceptionnelles d'un cousinage qu'il était difficile de rebuter au premier abord? Néanmoins cette histoire du juge augmenta mes inquiétudes et me fit craindre de ne plus pouvoir approcher Raymonde sans les difficultés les plus grandes. Les obstacles à ces visites étaient plutôt impondé-

rables qu'absolus, et néanmoins, leur invisible barrière me devenait difficile à franchir.

... Un matin de juin que le carillon de Notre-Dame m'avait réveillé au chant de l'*Ave Maris Stella* par une aurore cristalline, je m'étais hâté de sortir, afin de goûter au bord de l'Aveyron ces premières heures qui sont au reste de la journée ce qu'un frais enfant est au vieillard soucieux. Campono, le sonneur cher aux Villefranchois, sans doute charmé par la sonorité de l'atmosphère, jouait un cantique allègre qui conviait les habitants à la confiance, au moment où je passais devant le morose hôtel Messal. Mon œil, qui s'aiguisait à l'observation constante à laquelle je l'obligeais, lut sur le panneau à diamant du vantail quelques lignes tracées à la craie par Mioutou, si j'en jugeais par l'orthographe :

« Pausez la buire à lait san cogner.

« Maittez deux pains. »

Ces inscriptions me firent comprendre qu'on priait dorénavant les fournisseurs de ne point entrer dans la maison; ce procédé permettait même de ne plus échanger un mot avec eux sur le seuil.

Cette découverte retint mon attention. De toute cette journée je ne pus apercevoir Raymonde et, une seule fois, la porte entre-baillée permit à des mains furtives de saisir le filet à provisions suspendu par un livreur au heurtoir.

A la nuit, quand je m'en revins de ma pension, montant à ma chambre à coucher du deuxième étage, au lieu de me dévêtir, à califourchon sur une chaise, je demeurai les coudes au dossier en état bizarre d'obsession. L'image de Raymonde éplorée, réclamant mon soutien, m'apparut et j'eus l'impression de la faiblesse de ma volonté. Il me sembla que si, tout à coup, je m'étais trouvé en présence de ses parents, aucune parole sensée ne me fût venue. La disproportion entre la tâche qui m'incombait et mes moyens de la réaliser, m'accabla. Quel secours pourrais-je jamais offrir à Raymonde, prisonnière d'un génie farouche, le bon ou le mauvais génie, d'après l'angle suivant lequel on examinait Robert Messal?

Le front sur le dossier de ma chaise, je me perdais en réflexions nébuleuses, lorsqu'une singulière vision illumina cette obscurité. Un tableau bien souvent admiré, le chef-d'œuvre de Titien, *Persée délivrant Andromède*, me revint à la

mémoire. Attachée à son rocher par les liens d'un Neptune tempétueux en qui je voulais reconnaître Robert, Andromède-Raymonde, douloureuse et effrayée, en appelait au ciel. Et moi, devenu le fils de Jupiter, surgissant dans la nue en armure brillante, un glaive éclatant comme un rais de soleil au poing, je volais à la délivrance de ma bien-aimée. Le feu de mon cœur me donnait une telle vigueur que le monstre marin, sorti des flots, expirait aussitôt à mes coups. Au ciel s'élevait alors un hymne d'une ampleur majestueuse pour fêter ma victoire. Enfin la belle vision s'assombrit et s'éloigna dans les brumes de l'océan. Je n'entendais plus que le sourd déferlement des vagues, quand les douze coups du milieu de la nuit me surprirent. Ils sonnaient avec une force souveraine et j'eus l'impression de vibrer comme une vitre au son du canon.

Depuis que j'habitais près de ce clocher, cette grosse horloge me paraissait le chef d'orchestre qui commandait au rythme de nos existences; et il fallait, bon gré mal gré, obéir aux ordres de son airain. Cette nuit-là, l'avertissement des cloches retentit si profondément en moi que j'en fus ému. Abandonnant ma chaise, j'allai me pencher au balcon. La ruelle qu'encaissaient ses hauts logis était baignée d'une ombre bleue, réflexion du firmament étoilé. Cette douce atmosphère attendrissait ces logis médiévaux, farouches à la clarté diurne. Tout à coup, m'apercevant que la baie à meneaux de Robert était éclairée, je grimpai jusqu'à son grenier d'où mes regards pouvaient plonger dans le laboratoire. Quelle passion soudaine provoquait en moi cette curiosité? Le cœur me sautait jusqu'au cou. N'était-ce pas toujours Raymonde que je voulais atteindre?

La chaleur de l'été avait décidé le chirurgien à tenir ouverts les châssis. En longue robe de bure, il était étendu sur son lit de camp dont l'armature de fer clapissait à ses brusques mouvements. Près de lui, quelques atlas anatomiques, des ossements, des loupes ou des manuscrits aux feuillets cornés, chargeaient une table. A une patère, fixée au mur, le petit squelette d'enfant difforme était suspendu par le fil de cuivre qui lui traversait le crâne; le docteur le descendit jusqu'à ce qu'il reposât presque assis sur ses jambes; rien qu'en relevant un genou, il pouvait le rapprocher de sa main pour les besoins de son observation.

A chacun de ces mouvements, le grêle squelette, aux fémurs

arqués, se balançait lugubrement avant de retrouver son équilibre. Une grosse lampe répandait sa lumière ocrée sur le visage du chirurgien d'un modelé admirable de puissance à cet éclairage diagonal. Relevé en auréole, un béret coiffait le travailleur dont le front, d'une impressionnante surface, luisait comme un gorgerin d'or au-dessus des arcades sourcilières où s'enfouissaient les yeux dans une ombre opaque. Le nez brillait comme un métal rougi au-dessus de la bouche noire. Parfois un tressaillement mouvait ce masque formidable de volonté, d'intelligence et aussi de dureté. En son laboratoire, parsemé d'ossements humains, Robert Messal évoquait un docteur Faust s'acharnant à la création de quelque homuncule.

Tourné vers sa lampe dont la flamme baissait, le chirurgien en remonta la crémaillère avec une sorte de fureur et, dans le mouvement qui l'obligeait à se baisser sous l'abat-jour, ses yeux d'un vert translucide pointés d'or par leurs pupilles scintillèrent. Quelques instants plus tard, Robert repoussa d'un coup de pied le squelette enfantin, ce qui donna à ce pendu une attitude lamentable; ayant relevé les paupières, le docteur rit d'un rire fracassant semblable au bruit de cymbales heurtées. Puis, courbant le cou, il demeura fort longtemps immobile au point que je crus à une hallucination de ma part.

Je ne voyais pas cette scène, je la rêvais.

Robert appuyait un index sur un vaste schème de sa composition et tenait, dans la paume de sa main gauche, un ossement à concavité obscure qu'il considérait avec un ardent intérêt. Soudain, il sursauta, et tourné vers sa porte verrouillée, cria :

— Hein! Quoi! Qu'y a-t-il? Laissez-moi! Taisez-vous! Allez-vous-en! Est-ce compris?

Impatienté, il avait hurlé ces derniers mots.

Comme une heure du matin venait de sonner, je crus deviner que sa femme et sa sœur étaient venues le supplier d'épargner sa santé. Après quelques instants d'énervement, il tomba dans une profonde réflexion qui faisait toucher son menton à sa poitrine. Enfin il prononça d'une voix forte :

— Sommes-nous créés pour tenter d'atteindre un but que personne n'atteindra jamais? Par nos efforts, presque toujours vains, donnerions-nous à rire au Créateur? Je me l'imagine, au-dessus de nous, amusé de nous voir nous épuiser à la poursuite du vent? Éternelle illusion? La vérité fuit dans l'infini et

l'infini ne saurait être abordé. Errer toujours? Pensée humaine, fantôme absurde! On souffle sur toi et tu te dissipes comme une vapeur, car tu n'es que fumée. Ma science présomptueuse voulut planter un jalon dans le vide et j'ai perdu mon point de repère. Où suis-je?

Quelques minutes s'écoulèrent ensuite dans une attention prodigieuse du docteur qui faisait jouer avec lenteur l'articulation fémoro-tibiale du squelette enfantin.

— Non! non! non! impossible! maugréa-t-il.

Il respirait avec peine comme si une roche accablait sa poitrine. Empoignant le pied du squelette, il le secoua :

— Dire que tu fus un garçon aux joues roses et que tu portais un col rabattu par coquetterie maternelle! Ouais! cher ami, si tu refuses de m'aider, je ne guérirai pas les sots de ta sorte. Te voilà dans la nudité de tes os et tu trouves encore moyen de me rester secret. Le diable t'emporte!

Le chirurgien souleva ses genoux et les atlas tombèrent avec bruit. Sans prendre le temps de rechausser ses pantoufles, il courut à sa fenêtre. A peine eus-je le temps de me cacher derrière mon mur, car la lune éclairant ma façade, il m'aurait aperçu. Je ne pus donc savoir ce qui avait excité sa subite curiosité. Robert demeura penché un certain temps sur la rue. J'entendais son souffle. Ce colosse sanguin surmené par un labeur cérébral excessif n'était-il pas toujours menacé d'une apoplexie? En admettant qu'il en sentît les symptômes, comment aurais-je pu lui porter secours?

Le retour de Robert à son lit de camp, qui gémit sous la chute de son grand corps, me délivra de souci. Quittant mon abri, je revis le chirurgien assis, le dos voûté, les coudes aux genoux. Par un hasard macabre, le squelette enfantin suspendu au plafond reproduisait l'attitude découragée du chirurgien.

— Encore une nuit stérile après tant de jours inféconds! gronda-t-il d'un ton désespéré. Chercher toujours! Vouloir les hommes sains, forts et beaux, impossible vœu! Pourtant, si j'avais pu sculpter en pleine chair vivante des statues, quelle humanité j'aurais imaginée : Jupiter, Apollon, Hercule! Quelles foules divines! J'ai la haine de la laideur. Hélas! nature, peut-être en mes créations l'abjecte matière triompherait-elle? Horreur! douleur! vous devez avoir vos grandes raisons. Je vous salue.

Et le docteur esquissa une révérence. Les bras ouverts dans l'attitude d'un suppliant, il gémit ensuite :

— Quand je mourrai, je ne pourrai pas dire : mes espoirs se sont accomplis et j'ai rempli ma tâche. J'ai trop reculé mes horizons pour les atteindre jamais... Hein! qu'est-ce encore?

Furieux, Robert avait marché vers sa porte sur laquelle il frappa du plat de la main, en clamant :

— Au large! Au large! Est-ce compris? Quels tourments! Elles tourbillonnent autour de moi comme des guêpes! Allez-vous-en! Elles croient m'aimer et elles appellent la torture qu'elles me font subir de l'amour? Ah! Ah!

Il s'en revint s'abattre sur son lit en disant :

— Quelle âme a donc jamais compris une autre âme? Être seul! Ivresse! Seul, dans l'espace, n'est-ce pas devenir presque dieu? Allons! encore une nuit exécrable! Tout me fuit de ce que je recherche. Tout m'accable de ce que je voudrais fuir!

Aux soupirs qu'il continuait d'expirer, j'éprouvais de la compassion pour ce pauvre grand homme qui s'était condamné à l'existence la plus dure afin de racheter l'humanité de sa misère physiologique. Il marmonnait maintenant des phrases incompréhensibles. Enfin, assez fort pour que je l'entendisse, il dit en appliquant ses paumes sur ses tempes :

— Quelle lassitude! et ne plus espérer le sommeil! Aussitôt étendu, ce n'est pas le repos qui vient me trouver, mais des millions de voix m'obsèdent de leurs interrogations. Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? D'où viens-tu? Où vas-tu? Comment la santé, fabuleux hasard, parmi tous les éléments funestes? Pas de réponses et la vieillesse m'atteint. Bientôt va sonner l'heure de renoncer... Renoncer? Si nous commencions par sommeiller, ce premier des renoncements!

Le chirurgien serra sa tête entre ses mains.

— Ne plus pouvoir arrêter cela, jamais!

Il se releva.

— Il faut en finir!

Sa lampe au poing, pesant et énorme dans sa robe de chambre qui exagérait encore le volume de son corps, il s'approcha d'une tablette chargée de fioles pharmaceutiques. Lorsque je lui vis verser dans une éprouvette une liqueur brune, je tremblai. Voulait-il s'empoisonner? Révélant ma présence, devais-je l'interpeller, l'adjurer de reprendre son

calme? Convenait-il d'aller frapper à la porte de son hôtel et de prévenir les siens? Il me faudrait avouer dans quelles conditions j'avais surpris Robert. Par ce scandale je risquais de m'interdire toutes relations avec cette famille. Sans doute le chirurgien voulait-il seulement prendre le narcotique qui lui procurerait le sommeil que son cerveau surexcité refusait de lui accorder naturellement?

— Éteignons ce qui nous tue, prononça-t-il encore, et il but d'une gorgée le contenu de l'éprouvette.

Presque aussitôt un vertige le fit chanceler; puis sa physionomie tendue s'adoucit. Son visage prenait malheureusement les caractères de détente de la mort. A tâtons, comme s'il n'y voyait déjà plus, il atteignit son lit de camp sur lequel son buste se renversa. La lampe qui manquait d'aliment fumeronna et, sans s'éteindre, une lueur bleue qui n'éclairait plus la vaste pièce, couronna la mèche carbonisée. Dans cette obscurité, les soubresauts du docteur déplacèrent le squelette qui se heurtait contre la muraille avec le bruit grêle de la batte d'un arlequin.

Ensuite, ce fut le silence. Plein de terreur à la pensée que j'avais laissé le docteur Messal s'empoisonner, je redescendis à ma chambre dans un état d'incertitude horrible. L'appréhension d'un malheur, trop vraisemblable, me tint éveillé jusqu'à l'aube. Je n'eus pas le courage d'aller prévenir mes cousines.

Quand le matin fut venu, épuisé par ma nuit, je m'endormis malgré mes efforts.

CHARLES GÉNIAUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES
D'APRÈS GUERRE

I
L'ORGANISATION INDUSTRIELLE

Pendant la période d'attente que prolonge trop la durée de la guerre, il arrive à chacun de tourner sa pensée vers l'après-guerre et vers le monde renouvelé qui sera celui de demain : monde chargé de brume, inquiétant, auquel tous les organismes, individuels ou collectifs, auront besoin de s'adapter par un effort douloureux pour continuer à vivre. Ayant le temps de nous y préparer, il est évident que nous devons le faire, avec un esprit d'observation et une imagination très en éveil, pour ne pas être surpris par la forme inattendue de la paix, comme nous l'avons été trop de fois par la forme des combats. Imitons, sur ce point, la prévoyance minutieuse de nos ennemis qui avaient combiné dans le monde entier leur mobilisation économique et financière aussi bien que politique et militaire jusqu'au moindre détail et qui, aujourd'hui, nous en avons la preuve, organisent avec la même attention l'après-guerre. Sous des noms un peu divers, on retrouve, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, on observe également chez nos amis anglais l'application d'une idée aussi simple et aussi naturelle. C'est le « Commissariat pour la période de transition » allemand avec ses vingt sous-commissions ; c'est « l'Office impérial autrichien pour la période de transition économique ; »

c'est le « Ministère de réorganisation anglais. » Partout on s'est rendu compte, depuis longtemps, que, suivant la parole d'un ministre anglais, « le pays qui pourra commencer à produire le premier prendra sur les autres un avantage énorme. » Partout on comprend que ce premier problème résolu, il s'en imposera, pendant bien des années, toute une série d'autres. Chez nous aussi, je n'ai pas besoin de le dire, on est à l'œuvre et l'on prépare un plan de réorganisation économique, qui doit servir de base à nos négociateurs lorsqu'ils discuteront le futur traité de paix. La notion est si logiquement inspirée par les circonstances, elle a déjà donné lieu à tant de controverses, d'études, de rapports, d'articles, de livres, de vœux, de résolutions, que l'énoncer une fois de plus pourra sembler la redite vaine d'une banalité. Il ne s'agit pas, en effet, dans la série d'articles que nous nous proposons de publier ici, d'instruire les spécialistes, ni même les hommes d'État qui possèdent déjà tous les éléments de discussion, entre lesquels il leur reste seulement à faire un choix judicieux. Mais une mise au point impartiale pourra néanmoins sembler de quelque utilité. L'état de guerre a mis en lumière et révélé au public un certain nombre de problèmes, qui préexistaient et que les économistes connaissaient de longue date, mais dont eux-mêmes parfois ne soupçonnaient pas toutes les répercussions. A l'état de santé, un organe fonctionne et accomplit son office à notre insu. Le jour où il commence à pâtir, nous nous apercevons à la fois de son existence et de sa nécessité.

Le sujet très vaste, presque trop vaste, que nous nous proposons de traiter, comporte une série d'applications particulières qui seront envisagées plus tard et quelques principes généraux, auxquels nous voulons nous restreindre aujourd'hui. Nous allons développer cette idée que notre industrie doit être remise en marche suivant un programme de rigoureuse économie scientifique, associée à l'esprit d'initiative. Nous trouverons là incidemment une occasion de faire un peu mieux connaître le rôle national du technicien industriel, de montrer ce qu'il cherche et comment il travaille, de signaler l'importance que présentent parfois, pour les destinées mêmes du pays, des économies de centimes réalisées par lui judicieusement sur un prix de revient. Nous rappellerons, en effet, à l'occasion, que ces économies permettent de soutenir contre l'étranger une

concurrence commerciale, dont les résultats se chiffrent chaque année par centaines de millions, font vivre des ouvriers par dizaines de mille, et trouvent, au jour voulu, leur application immédiate pour la fabrication du matériel de guerre.

A l'exemple de ces techniciens, nous allons nous montrer conservateurs et empiriques dans les problèmes très vastes, où intervient la politique sociale et où nous nous méfierons du « sentiment; » mais novateurs et au besoin révolutionnaires dans l'agencement et le fonctionnement de l'usine. Peut-être apprendrons-nous à leur école que, pour réussir, il ne faut ni vouloir tout entreprendre, ni forcer les possibilités de la nature, mais localiser ses efforts suivant ses forces et les appliquer avec persévérance là où l'on a acquis la conviction qu'ils pouvaient devenir fructueux.

Nous ne nous placerons pas de parti pris dans l'hypothèse d'une offensive économique succédant à la défensive militaire des Alliés ; nous n'envisagerons cette offensive que comme le meilleur moyen de nous défendre. Mais, quels que soient la forme de la paix et le degré de la pacification, un groupement humain qui voudra prospérer, devra, comme un individu, s'appuyer sur le travail, l'ordre et l'économie, endurcir ses muscles et tendre son esprit vers la lutte. Plus les conditions de la vie seront ardues et les ressources de tous genres appauvries, plus il faut, dans nos prévisions, tenir compte de l'âpreté avec laquelle on se les disputera. Suivant toutes vraisemblances, rien ne ressemblera tant à une guerre que la prochaine concurrence économique d'après guerre.

Aussi sommes-nous conduits à agir comme un chef militaire qui ne sait pas où et avec quelles forces l'adversaire l'attaquera, mais qui se renseigne par tous les moyens possibles et qui tient compte des diverses hypothèses suivant l'ordre de leur vraisemblance. La fin de la guerre et les conditions de la paix présentent encore d'énormes incertitudes, dont nous avons eu la preuve au cours de cette dernière année par des imprévus tels que l'entrée en jeu des États-Unis et la trahison de la Russie. Mais ce n'est pas un motif pour nous abstenir de raisonner jusqu'à l'instant où toutes les équations du problème auront été déterminées. Il serait alors trop tard. Tout commerçant, tout industriel, si prudents soient-ils, doivent se risquer par moments à des prévisions presque spéculatives; sans quoi,

ils se trouveraient démunis de matières premières ou de main-d'œuvre et ils auraient écoulé leur stock de marchandises à bas prix la veille d'une hausse ; ils regorgeraient de produits coûteusement achetés ou fabriqués au moment d'une baisse. La France, dont la prospérité, dont la vie même va dépendre de l'essor que pourront prendre ses industries et son agriculture, se trouve dans la même nécessité de spéculer sur un avenir incertain ; nous allons le faire pour elle, en admettant comme un point de départ ce que les mathématiciens appellent des postulats, auxquels des esprits rigoureux reprocheront justement leur caractère hypothétique.

Le premier de ces postulats nécessaires est que les Alliés poursuivront la lutte jusqu'à la victoire et seront en mesure d'imposer les conditions qu'ils ont maintes fois énoncées : conditions qui comportent la liberté absolue pour les peuples alliés de choisir leur nationalité, leur gouvernement, leurs associations et leurs relations économiques. Cela signifie clairement que nous ne serons pas ligotés, comme nous l'avons été trop longtemps, par des conventions opposées à tous nos intérêts et que nous ne nous ligoterons pas nous-mêmes par des considérations sentimentales, de manière à nous mettre dans l'impossibilité de repousser une invasion commerciale ou militaire. Le danger du dehors, tout le monde le voit, il est inutile de le souligner. Celui du dedans, moins apparent, est peut-être plus grave encore par la séduction qu'exercent des formules retentissantes dont, à force de les répéter ou de les entendre proclamer à l'Ouest comme à l'Est, nous pourrions finir par être les dupes. J'entends là des mots comme la liberté des mers, l'interdiction de tout boycottage économique, de tout traité de commrce imposé par la force des armes, de tout accord douanier séparé gênant la liberté du commerce des pays tiers, etc. L'empressement avec lequel les Allemands s'emparent de semblables expressions, quand ils les rencontrent dans notre camp, montre assez l'erreur commise en les énonçant.

Mon second postulat sera le suivant. Nous regarderons comme indiscutable l'intérêt majeur, vital, qu'offre pour la France le développement de son industrie et de ses exportations. Nous ne nous demanderons pas, comme on le fait dans certains milieux, si cela ne pourrait pas aboutir à faire tuer nos enfants pour des marchands de fer, des filateurs et des finan-

ciers. Nous considérerons que tout le pays constitue un être indivisible, dans lequel les fonctions nourricières appartiennent aux organes maintenus en communication avec le dehors; la biologie nous apprend, en effet, qu'un corps vivant quelconque dépense sa propre substance et élabore des toxines, par lesquelles il est rapidement empoisonné, si on le maintient isolé et confiné.

Après ces deux postulats, faut-il en répéter un troisième que j'ai été conduit à énoncer dès les premières lignes : c'est que l'après-guerre demeurera, pendant un temps plus ou moins long, une prolongation de la guerre ? On ne transporte pas brusquement un convalescent, un opéré dans la vie active, un scaphandrier dans l'air libre. Nous serons anémiés, lassés; nous aurons perdu notre équilibre musculaire, ici par atrophie, là par surabondance. La démobilisation morale sera longue. Et, par le fait même que la guerre se continuera pour nous sous une autre forme, nous serons contraints à endurer d'abord un appui artificiel dont nous demanderons à nous libérer le plus vite possible. La mainmise de l'État, avec ses réglementations, ses restrictions, ses combinaisons factices et momentanées, ne pourra, malgré tous ses défauts et ses périls, manquer de s'imposer quelque temps à nos initiatives intérieures, de même que le régime des relations extérieures sera nécessairement soumis pendant de longs mois à une surveillance, à une contrainte rappelant l'état de blocus.

Regardons cet avenir en face, sans aveuglement comme sans défaillance. Les conditions de la vie future dépendront beaucoup de la patience que nos alliés et nous aurons apportée à la continuation de la lutte. Si nous tenons encore les mois nécessaires pour que l'assistance de l'Amérique devienne décisive, tout se simplifiera et nous pourrons organiser le régime rêvé de droit et de liberté, en paralysant ceux qui prétendaient lui substituer leur arbitraire et en leur imposant comme châtiment toutes les conditions de restitutions, de réparations, d'indemnités, de tarifs douaniers que nous jugerons utiles. Peut-être pourrons-nous alors parer à l'immense péril que constituent, pour les temps futurs, l'écroulement de l'Homme de neige et le rétablissement de l'ordre en Russie par les Allemands. Mais, si le malheur voulait que nous nous lassions trop tôt et avant de pouvoir dicter des stipulations économiques

d'une rigueur implacable, l'état futur de l'Europe serait alors celui sur lequel nos ennemis ont compté depuis le premier jour : une Allemagne toute-puissante avec des usines intactes, ou plutôt énormément accrues par des installations de guerre susceptibles d'être transformées rapidement en installations de paix; avec une flotte marchande reconstituée par leur travail intensif et protégée par le blocus même; avec des finances moins malades que beaucoup d'autres, puisque le pays a vécu sur lui-même et sur le pillage méthodique des régions envahies; avec une organisation de fer, dont l'événement aurait alors montré la puissance incoercible, la force de résistance contre l'hostilité du monde entier. S'il devait en être ainsi, nous aurions beau obtenir d'autres, satisfactions : nous serions, en fait, des vaincus. Cette défaite apparaîtrait d'abord dans la concurrence commerciale qui nous livrerait pieds et poings liés à nos adversaires; et elle ne tarderait pas à éclater sur le terrain militaire...

Écartons une telle crainte. Le monde n'en sera pas moins divisé en nations, dont les unes auront plus souffert et seront plus accablées de charges que les autres. La lutte commerciale entre elles, pour prendre des formes plus courtoises, n'en existera pas moins et n'en sera pas moins difficile pour notre pays qui, entre les grandes nations, se trouve avoir subi la plus lourde charge de la guerre. Nous nous trouverons en face d'immenses destructions ayant porté à la fois sur les choses et sur les hommes. Il y a là tout une reconstruction à entreprendre, pour laquelle nous voudrions suggérer quelques idées, en laissant de côté les problèmes politiques et sociaux qui pourront se poser à cette occasion, et en nous limitant au champ déjà large de l'économie industrielle.

Les divisions de notre sujet s'imposent à nous tout naturellement. Une industrie a besoin de matières premières, de transports, de main-d'œuvre, de force et de capitaux. Ce sont les points spéciaux qu'examineront nos articles ultérieurs. Mais le tout doit être combiné d'abord suivant des vues d'ensemble, que nous allons indiquer dans ce premier travail.

Nous avons un plan à tracer. Examinons le terrain sur lequel nous sommes appelés à construire et les ressources dont nous disposerons. Nous prenons la succession d'une entreprise obérée. Dressons le bilan de son actif et de son passif.

*
* *

Et, tout d'abord, le terrain est-il entièrement déblayé de constructions antérieures ; ce qui facilite toujours la tâche d'un architecte? Oui, dans certains cas ; non dans d'autres.

Nos pauvres régions envahies et la zone du front pourront être considérées comme un terrain neuf. Il faut compter que tout y sera détruit, soit systématiquement, soit par la fatalité de la guerre... Là nous nous trouverons débarrassés de ces sujétions qui pèsent généralement sur la vieille industrie européenne ; nous pourrons faire de l'américanisme plus scientifique, centraliser l'agriculture, unifier et spécialiser les usines. A l'intérieur du pays, nous conserverons notre industrie ancienne, avec certaines complications et quelques avantages introduits par les improvisations hâtives de la guerre. Nous aurons à chercher l'emploi pacifique d'immenses et coûteuses installations destinées à l'armement, afin que les millions dépensés ne se soient pas évaporés sans résultat durable. Nous rencontrerons beaucoup de matériel fatigué, des richesses naturelles gaspillées ; mais aussi des travaux de ports, de voies ferrées, ou d'usines en partie utilisables.

Ces quelques récupérations de dépenses militaires seront la partie la plus apparente de notre bénéfice. Il est logique d'y adjoindre la force que nos grandes sociétés industrielles tireront des profits accumulés pendant la guerre. Je ne voudrais pas soutenir la doctrine paradoxale que la guerre enrichit le pays en créant des milliards de papier fiduciaire, dont la contre-partie est seulement dans la richesse latente, jusqu'alors inutilisée. Il n'en est pas moins vrai qu'une partie de cette fortune publique a passé de l'état potentiel à l'activité, sauf les pertes qu'entraîne toute transformation semblable. Nos sociétés ont reçu un renfort réel et matériel, qui s'est traduit, tant par leurs installations, leurs recherches utiles, les laboratoires créés dans les usines, les sondages destinés à explorer le sous-sol minier, que par leurs réserves et leurs amortissements. Du matériel a été commandé à l'étranger, qui n'aura pas été entièrement détruit... Il est inutile d'insister sur les annihilements formant la contre-partie lamentable de ces légers bénéfices ; on les connaît assez. Quand nous établissons la balance, nous ne pouvons manquer d'en conclure que nous allons être des pauvres.

Il faut donc nous habituer à penser en pauvres, acquérir des vertus de pauvres, dont les premières, puisque le peuple français est dès à présent travailleur, seront l'ordre et l'économie. Devons-nous entendre, par une telle mentalité d'indigents cette lâche résignation à un sort misérable, qui le subit avec fatalisme et ne tente aucun effort pour s'y soustraire? En aucune manière.

A défaut de notre tempérament national qui se prêterait mal à cette déchéance consentie, le courant d'air venu à travers l'Atlantique a été trop violent et sera trop durable pour ne pas nous apporter les ardeurs du pauvre entreprenant, vigoureux et jeune, qui se connaît ou s'attribue toutes les possibilités d'un milliardaire. Dans la société moderne, un homme peut, en une seule génération, s'élancer de l'état le plus infime à la fortune la plus éblouissante; à plus forte raison, une industrie ou un pays. Un péril, contre lequel il faut ici nous prémunir, est seulement de vouloir aller trop vite au début. Les premières étapes d'un enrichissement doivent être lentes et, comme on l'a dit maintes fois, pour devenir (ou redevenir) millionnaire, le plus difficile est de conquérir les premiers écus.

Je crois, à cet égard, prudent de nous tenir en garde contre une illusion très fréquente et que certains écrivains encouragent avec la bonne intention de « soutenir le moral; » c'est l'hypothèse d'un réveil industriel et commercial, intense, fulgurant, dès le lendemain de la paix. On pense à ce qui s'est passé après 1871 et on amplifie dans la proportion des deux guerres. On dit : « tout sera à reconstituer dans le monde entier : » et l'affirmation est exacte; mais, précisément pour ce motif, la reconstitution ne pourra se faire instantanément et elle risquerait même d'être compromise si l'on prétendait atteindre partout, dès le premier jour, le maximum d'activité. Cela est facile à comprendre. Bien des industries sont solidaires entre elles et ne peuvent se réanimer que dans un ordre logique. A toutes il faut du charbon et des transports. Mais, en outre, un tissage a besoin d'une filature, qui nécessite une importation de coton : par conséquent, des plantations, des bateaux, des ponts et des voies ferrées. Un atelier de construction mécanique demande une aciérie, qui a besoin du haut fourneau, recourant lui-même à la mine de fer. Il est inutile de se mettre partout à reconstruire des maisons et des ateliers pour, dès le lende-

main, manquer de pierre, de chaux, de poutrelles et de charpentes. Une mobilisation rationnelle et méthodique de nos forces et de nos ressources s'impose donc, dès le premier instant, à nous. Si l'on ne veut pas éprouver la surprise de chômages dans les industries destinées logiquement à la plus grande prospérité, il faut éviter de leur donner leur plein rendement, avant qu'elles soient munies des approvisionnements nécessaires. Les industriels le savent bien, et c'est la notion la plus élémentaire de leur métier ; mais comptons néanmoins avec l'impatience naturelle d'hommes qui ont été soumis à un long jeûne et qui peuvent être tentés de travailler dès qu'ils auront réuni des stocks analogues à ceux qui leur suffisaient autrefois, pensant les renouveler comme jadis au fur et à mesure de leur épuisement, alors que, dans le cas présent, le réapprovisionnement pourra, au bout de quelque temps, devenir de plus en plus difficile.

En remontant à la source, on va être évidemment paralysé par la disette de machines motrices et de métiers. Toutes les usines des deux mondes, qui se sont tournées vers la fabrication de guerre, n'ont pas donné, pendant ce temps, leur rendement de paix habituel. Le retour inverse comportera un retard qui empêchera cette grande fièvre d'activité générale que l'on escompte, et qui aura d'ailleurs l'avantage de nous laisser souffler, en nous permettant de parer à d'autres difficultés, telles que la disette de main-d'œuvre et l'engorgement de nos ports ou de nos voies ferrées.

J'ajoute qu'entre le marché intérieur et la vente au dehors, nous allons être amenés souvent à faire un choix. Il faudra nous tourner, partout où ce sera possible, résolument vers l'exportation. C'est le moyen le plus prompt de retrouver des capitaux. Manquant d'hommes, de transports et de matières premières, nous devrons aller jusqu'à servir les autres avant de nous servir nous-mêmes. Car il n'y aura pas un instant à perdre. Une fois faites les réparations indispensables pour pouvoir vivre, appliquons-nous d'abord à produire pour l'étranger. Au dedans, nous nous priverons ; nous en avons pris l'habitude, et ce sera l'occasion d'appliquer le principe d'économie qui va dominer toute la question. Le luxe parisien, nous le laisserons entretenir par les étrangers plus riches qui viendront nous rendre visite ; avant la guerre, ils s'en chargeaient déjà.

Nous verrons sans doute à cette occasion reparaître le vieux sophisme que la prodigalité est utile pour « faire aller le commerce. » Combattons-le! Un pays ne s'enrichit pas par des dépenses ou des travaux inutiles. On raisonne toujours comme au temps où la fortune d'Harpagon consistait en pièces d'or enfouies dans un coffre au fond de son jardin; alors on pouvait à la rigueur soutenir l'utilité de remettre en circulation cet or, non pas comme représentant de la richesse, mais comme instrument d'échange. Aujourd'hui, la fortune d'Harpagon comprend presque uniquement des morceaux de papier dessinés et peints, auxquels on donne le nom d'actions ou d'obligations. Que ces papiers soient dans un coffre ou dans un autre, l'or qu'ils représentent n'en accomplit pas moins exactement de même son œuvre utile, en participant à l'activité commerciale et industrielle du pays. Et alors apparaît, dans toute sa clarté, l'autre côté de la question. Un pays n'a qu'une quantité limitée de ressources à dépenser. Si on les emploie à des œuvres de luxe inutiles, elles feront défaut ailleurs; on ne pourra les obtenir qu'à plus haut prix pour d'autres travaux nécessaires, dont le coût sera par conséquent accru. Le singe de la fable, qui jetait les pièces d'or de son maître dans la rue, ne nuisait pas à la communauté; mais il aurait accompli une œuvre néfaste si, comme le véritable prodigue, il les avait lancées dans la mer. Donc, tant que le pays devra rester « au régime » et se restreindre, ne nous laissons pas inciter à des dépenses vaines, si profitables qu'elles puissent sembler à certaines corporations.

On trouvera aisément l'application de cette idée pour toute une série de besoins factices que l'humanité avait fini par se créer. De même que nous mangions trop, nous poussions le besoin du mouvement jusqu'à l'agitation fébrile; nous abusions du chauffage et de l'éclairage. On pourra retrancher momentanément beaucoup de notre superflu, sans que la vie soit, pour cela, interrompue. La guerre aurait même rendu un immense service au pays, quoi qu'en puissent dire les viticulteurs, les marchands de vin, les fumeurs et quelques chimistes, si elle pouvait aboutir à éliminer ou à réduire ces deux inutilités nuisibles que l'on appelle l'alcool non industriel et le tabac. Le budget semblerait d'abord en souffrir un peu; mais, si agréable qu'il puisse être de voir grossir le produit d'un impôt dont on

se dispense dès qu'on le veut bien, on retrouverait vite mieux employé ailleurs l'argent dissipé sous ces deux formes de fumée.

Pour l'usine, c'est encore plus évident. La disette amenée par la guerre a fait apparaître au jour une foule de ressources, sur lesquelles on ne comptait pas, et appris à mieux tirer parti de ce qu'on possédait en s'ingéniant. Le besoin a créé l'organe. Ainsi, dans nos usines appliquées à la guerre, on a pu souvent doubler la production sans construire de nouveaux ateliers. Avec un nombre de bateaux moindre, on a réalisé plus de fret en les faisant circuler davantage. On est arrivé à des prodiges d'ingéniosité dont l'histoire ne pourra être écrite que plus tard. Du haut en bas, nous devons poursuivre, suivant la même méthode : la suppression des mouvements inutiles, des doubles emplois, des fausses manœuvres ; l'utilisation stricte de toutes les forces négligées ou perdues ; la récupération des énergies dépensées en chaleur, en électricité, en mouvement, en bruit, en gravité ; enfin l'utilisation de tous les déchets.

Nous sommes ainsi amenés à envisager le problème sous deux faces : 1° économies à réaliser dans l'ensemble de l'organisation industrielle ; 2° économies à obtenir dans chaque usine en particulier.

I

Si nous commençons par l'organisation d'ensemble, nous nous trouvons en présence d'une première très grosse question générale, celle du groupement, de l'association et de la centralisation, entraînant comme un corollaire la spécialisation dont il sera question plus tard. Tout le monde est d'accord, au moins en théorie, pour prêcher le groupement, d'après le proverbe que l'union fait la force. On ne peut manquer d'être douloureusement frappé par le contraste entre notre dispersion et la forte coordination allemande. L'Allemagne croit à l'organisation et sait qu'il en faut. Nous nous sommes bornés trop longtemps à en parler d'une façon abstraite. Il y a donc, comme on dit vulgairement, « quelque chose à faire. » Mais le premier point serait que l'entente désirée et officiellement provoquée entre industriels ne fût plus de nature à constituer, un peu d'arbitraire aidant, les éléments d'un délit. Certain article 419

du Code pénal, reste vieillot d'un autre temps, devrait être d'abord réformé, pour que l'association la plus correcte cessât d'être assimilable à un accaparement et n'exposât plus ses auteurs à la prison. En particulier, pour les industries d'exportation qui ne demandent aucune protection douanière, le danger d'accaparement est inexistant. On rencontre cependant des défenseurs de l'article 419, et ceux-là proposent au groupement industriel ce que j'appellerai des solutions politiques : solutions dont il faut commencer par parler, puisque nous serons appelés plus ou moins complètement à les subir.

La première, la plus radicale, est aussi la plus simple, et par conséquent, pour un algébriste, la plus « élégante ; » c'est le collectivisme. Il suffit d'assimiler les hommes à des termes de numération, tous identiques à leur place près, également disciplinés, désintéressés, vertueux, « sensibles et bons, » suivant la conception folle de Rousseau. Cela dit, le reste en découle par un enchaînement de théorèmes.

Nous voulons, n'est-il pas vrai? organiser la Nation comme une immense machine, dans laquelle chaque individu jouera le rôle d'un rouage et accomplira au poste assigné une seule tâche déterminée par un automatisme général. La construction et la mise en marche de la machine appartiendront de droit à l'État collectiviste, le seul être qui puisse échapper au reproche de poursuivre un intérêt personnel ou de vouloir accaparer (même quand il absorbe tout pour lui). Si la machine est parfaite, le rôle de l'État se bornera d'ailleurs à donner la chiquenaude initiale, comme le dieu des mécaniciens. Après quoi, tous les pistons, les bielles et les engrenages fonctionneront spontanément, jusqu'à ce qu'il se produise une modification du milieu extérieur, nécessitant une retouche, une remise au point que l'on pourrait elle-même concevoir automatique... Le seul malheur est que les hommes ne se conduisent pas comme la série des nombres entiers, ou comme les angles d'un triangle.

Mais on nous offre alors un collectivisme légèrement édulcoré, aux apparences bénignes : « l'organisation collective de l'industrie sous le contrôle de l'État. » N'est-ce pas le moyen de « supprimer la guerre civile industrielle, » en évitant avec une satisfaction toute ministérielle de laisser prospérer « les plus habiles? » Dans ce système, l'État achète toutes les matières

premières, vend tous les produits fabriqués, se charge de tous les transports, décide de toutes les questions ouvrières; sauf ces détails, l'industriel reste libre... suivant la formule de Figaro. La valeur du système dépend donc de celle que l'on attribue à l'État commerçant et industriel. Si on est convaincu par l'expérience que l'État ne sait ni acheter, ni vendre, ni transporter à bon compte, ni prendre à temps une résolution quelconque, on estimera le système mauvais. Nous le connaissons d'ailleurs, puisqu'il s'est introduit partout à la faveur de la guerre; ce sont tout simplement les conditions de guerre que l'on demande à prolonger dans la paix; ou, si on préfère, c'est l'application à la France de la méthode germanique aggravée, sans l'état d'esprit qui peut, en Allemagne, la rendre tolérable. On nous propose de garder ce que nous subissons par l'effet de la guerre : la disette, le renchérissement, l'arrêt de toute exportation, la paralysie de toute industrie ne fournissant pas l'État, la multiplication des fonctionnaires, etc. On nous propose, ou plutôt on nous impose; car il n'y a pas à se dissimuler que l'organisation étatiste, nécessitée par la discipline militaire, satisfait, à la fois, tous les théoriciens du jacobinisme, tous les adorateurs de l'État-fétiche, tous ceux qui prennent pour une solution un règlement, tous les amateurs de simplicité sur le papier : qu'elle existe et que, malgré tous nos efforts pour la localiser, elle subsistera.

Comme consolation, on nous dira que les Anglais nous ont devancés dans cette voie et on nous demandera d'admirer la disparition rapide des vieux principes libéraux chez nos alliés. Voyez ce qui se passe pour le coton, pour les graines oléagineuses, ce que l'on est occupé à généraliser pour le jute, les machines-outils, etc. L'État achète tout le coton après avis de deux conseillers, l'un commercial, l'autre technique; il a réquisitionné le fret et amène à un prix de... dans un port. Là la répartition se fait proportionnellement au nombre des broches; et le filateur doit livrer le fil à un prix de... Les grands principes d'égalité sont satisfaits. L'État pèse de toute sa force sur le marché et réglemente les prix à son gré; plus de concurrence; c'est l'idéal. De même pour le fret. Le gouvernement anglais a récemment institué trois grands chantiers nationaux de constructions navales destinés exclusivement aux vaisseaux marchands. Pour les desservir, il n'a pas seulement des prison-

niers de guerre, il « emprunte » les ouvriers des chantiers privés. De telles méthodes se justifient en guerre, alors que, nécessairement, les besoins de l'armée, les conditions de la défense passent avant tout : quand tout manque à la fois, le charbon, les bateaux, les wagons, le change sur l'étranger; quand les frontières sont fermées dans tous les sens; quand chacun est résigné d'avance à tous les sacrifices, à toutes les soumissions pour obtenir la victoire. Dans la première période de reconstitution et de démobilisation, qui ne peut manquer de ressembler beaucoup à la guerre, le procédé est également susceptible de rendre des services; mais à la condition qu'on nous ramène le plus vite possible à un état normal, comme un homme dont on a enfermé la jambe cassée dans le plâtre et qui aspire à sortir de sa gouttière.

Laissons donc de côté les solutions politiques pour aborder les solutions commerciales; car il ne faut pas que la crainte de l'État envahisseur et du fonctionnarisme microbien nous fasse négliger la nécessité impérieuse de l'association industrielle, mais d'une association librement consentie et fondée sur des intérêts communs.

Cette association, c'est la forme moderne de l'industrie, qui, par les facilités de transport plus grandes, par l'unification des continents, en un mot par tous les développements de la civilisation dont la guerre est la négation, tend à la centralisation spécialisée des productions aux points les plus favorables. La nécessité de fabriquer beaucoup et, par conséquent, d'étendre son rayon de vente, pour vendre à bon marché, amène à la constitution de sociétés anonymes puissantes, qui sont la réalisation pratique du collectivisme. Et ces sociétés ont intérêt à coordonner leurs efforts dans l'intérieur d'un même pays pour devenir plus puissantes encore. Ainsi, on aboutit à former, sans aucune intervention de l'État, sous un nom quelconque, des syndicats dans lesquels, pratiquement, tous les intéressés sont conduits à entrer, mais qui n'en gardent pas moins les avantages de la liberté par le fait seul que, le jour où un adhérent croit y trouver des inconvénients supérieurs aux bénéfices, il reste, à l'expiration de son contrat, libre d'en sortir.

Nous venons d'énoncer là un premier type d'association, sur lequel nous allons insister de préférence : l' « association dans

un plan horizontal, » qui peut avoir lieu, soit entre fabricants juxtaposés d'un même produit, soit, plus rarement, entre fabricants d'une même région ou d'un même pays. Mais il existe aussi « l'association verticale, » dont nous dirons quelques mots en terminant : association destinée à coordonner la série d'efforts successifs allant depuis la matière première jusqu'à l'objet fini et à unir les divers industriels dont le travail se superpose. La première association est plus commerciale, la seconde plus industrielle.

L'association « horizontale » entre fabricants d'un même produit peut elle-même prendre plusieurs formes. En Amérique, ce sera le trust ; en Allemagne, le cartel ; en France, le comptoir de vente. Le trust a de grands défauts, qui lui ont attiré de violentes hostilités. Il groupe, sous un comité de direction unique et omnipotent, la direction de toutes les usines, leur enlève toute individualité et toute initiative, ferme les unes et développe les autres, achète une invention pour éviter qu'elle soit utilisée et nécessite ainsi une réfection du matériel, fait à l'occasion des coups de bourse pour traquer les vendeurs à découvert et réaliser la hausse, confine en résumé, dans la mesure où ce danger peut devenir réel aujourd'hui, à l'accaparement. Le « comptoir » ménage beaucoup plus les intérêts du consommateur et la liberté du fabricant. S'il s'agit de vente, il est un accord conclu entre certains producteurs d'une même marchandise, en vertu duquel chacun d'eux s'engage à ne la vendre que par l'intermédiaire d'un vendeur unique, appelé comptoir ; c'est alors une société anonyme de vendeurs, qui ne limite pas en droit la production des usines, mais qui, en fait, la met en équilibre avec la consommation qu'elle centralise et qu'elle vise à accroître, en attribuant à chacun une part proportionnelle dans ses ventes. Au lieu de vendre, le comptoir peut se charger d'acheter en commun. Au lieu de se borner au marché intérieur, il peut organiser l'exportation, en provoquant la spécialisation de certaines usines, et c'est alors surtout qu'il nous intéresse. On peut même constituer des comptoirs de recherches scientifiques à frais communs, ou au bénéfice du payeur, sous le nom de laboratoires centraux. Des combinaisons multiples se présentent à l'esprit et, dans la plupart des cas, elles semblent avantageuses pour économiser du temps, des forces et de l'argent. C'est ainsi que le comptoir réduit les

transports au minimum, en tenant compte des situations topographiques dans la répartition des commandes; il peut faire des frais de publicité pour lancer un produit nouveau, etc. Le consommateur, d'autre part, n'est pas lésé, puisque le comptoir reste en concurrence avec tous les producteurs étrangers ou nationaux non affiliés et puisqu'il conserve toujours l'intérêt propre à tout fabricant isolé de développer sa clientèle en la satisfaisant. L'acheteur a le double avantage de rencontrer des cours stabilisés et de conclure des marchés à long terme qui lui permettent d'éviter les à-coups de la spéculation; il traite avec un fournisseur puissant qui lui offre toute garantie de bonne exécution et de livraison en temps voulu. Les principaux inconvénients sont ceux de toute association un peu nombreuse, mais restreints ici par le fait que les adhérents visent des opérations d'un ordre bien déterminé et que les agents d'exécution sont eux-mêmes en nombre très limité. La solution des comptoirs, qui a fait ses preuves en France, paraît donc à encourager, surtout pour l'exportation.

Des exemples typiques de comptoirs nous sont fournis par une industrie qui intéresse tout particulièrement l'avenir de la France comme pouvant devenir largement exportatrice, par la métallurgie. C'est le comptoir de Longwy, créé en 1876 pour permettre aux maîtres de forges de l'Est de faire connaître leurs fontes et qui, dès 1897, a groupé à peu près tous les producteurs de Meurthe-et-Moselle. C'est le comptoir des poutrelles qui est le vendeur unique en France et à l'étranger des poutrelles à ailes ordinaires et à larges ailes, ainsi que des fers en U et en T. Ce sont les petits comptoirs des tôles et larges plats, des ressorts de carrosserie. De même il existait déjà avant la guerre un groupement international de l'électro-métallurgie, qui n'a pas été sans susciter quelques objections. On peut encore citer au hasard, comme associations de producteurs, le syndicat des usines électriques de Paris, le syndicat des filateurs de Fourmies, ou, dans un tout autre ordre d'idées, le groupement que viennent de constituer les joailliers, bijoutiers et orfèvres parisiens. Le sens, dans lequel l'intérêt national commande de développer ce système, c'est l'exportation, qui avait été jusqu'ici négligée par nos comptoirs français pour le marché intérieur. Le commerce au dehors est celui où il y a les plus grosses économies à réaliser. Il a été établi, par

exemple, que le syndicat de l'acier aux États-Unis avait pu, en organisant la vente des produits américains à l'étranger, ramener les frais de 3 p. 100 à 0,8 p. 100 de la valeur des produits vendus. Sur un type analogue, les Anglais constituent un syndicat comprenant les principaux métallurgistes du Royaume-Uni. On connaît encore la méthode allemande qui consiste à créer des filiales, au besoin sous une étiquette neutre ou même avec un masque de la nationalité visée, pour représenter à l'étranger tout un ensemble d'usines.

Je viens de signaler l'industrie du fer comme appelée à prendre une part prépondérante dans notre commerce d'exportation. D'autre part, quoique l'étude faite ici s'applique à l'ensemble de notre industrie intérieure et extérieure, l'exportation nous offre un intérêt prépondérant, parce qu'elle fournit le moyen le plus rapide de reconstituer notre fortune disparue et c'est surtout dans les concurrences amenées par l'exportation qu'une organisation économique, scientifique et soustraite aux théories des politiciens, va devenir indispensable. Il peut être bon d'insister un instant sur ce rôle futur de la sidérurgie pour montrer que, si nous en reparlons souvent dans la suite, ce n'est ni par hasard ni par caprice.

Quand on cherche parmi les produits naturels de la France et de ses colonies ce qui peut fournir « du tonnage » et alimenter un grand commerce d'outre-mer, on ne trouve guère, à la réflexion, en dehors de quelques produits végétaux relativement accessoires, que deux substances minérales : l'une de premier ordre presque au même degré que la houille, le minerai de fer; l'autre d'un emploi croissant, actuellement secondaire, mais destinée à se généraliser de plus en plus, le phosphate de chaux fourni par notre prolongement africain. Je rappelle ce que j'ai eu l'occasion de dire ici sur notre richesse en fer. Elle va être énorme : fer de Lorraine; fer de la Normandie et de l'Anjou; comme appoint, fer de l'Algérie et peut-être du Maroc. Nous pouvons donc devenir de très gros marchands de fer : à la condition bien entendu de ne pas agir comme ces enfants trop sages qui enferment leurs étrennes dans du papier de soie au fond d'une armoire afin de ne pas les abîmer en s'en servant; et à la condition aussi de ne pas employer le beau système administratif qui, depuis tant d'années, immobilise les minerais de l'Ouenza comme les charbons de Lorraine. Toute la question

est de savoir dans quelle mesure nous aurons intérêt à vendre des minerais ou des produits de plus en plus finis.

Si nous avions assez de charbon, il est évident que, plus on incorpore de main-d'œuvre dans une matière première avant de la vendre, mieux on en tire parti. Pour le fer, il y a un premier échelon difficile à franchir, c'est la transformation en fonte; plus on pousse loin ensuite, plus le rôle du charbon se restreint par rapport à celui de la main-d'œuvre. Il semble donc que nous devions nous disposer à employer une très forte partie du charbon que nous pourrons extraire ou acheter au dehors pour développer notre industrie sidérurgique, quitte à faire peu de bénéfices sur l'élaboration première, afin de pouvoir gagner sur les transformations qui doivent aboutir à créer chez nous une industrie de construction mécanique à peu près inexistante. Nous y trouverons d'autant plus d'avantage que nous sommes gros consommateurs de telles machines et qu'il était un peu humiliant pour notre amour-propre national de voir, dans nos usines, des machines originaires d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, ou quelquefois de Suisse.

La lutte sur le marché du fer est particulièrement difficile, parce qu'il s'agit de la matière industrielle par excellence, produite abondamment dans les pays concurrents et fortement influencée par la dépense de houille. Pour faire de la fonte, on dépense en moyenne 700 kilogrammes de charbon converti en coke par tonne de minerai lorrain; pour transformer la fonte en acier, 300 à 400 kilogrammes par tonne d'acier Martin, etc. Sur ce marché où on lutte à coups de centimes, nous trouverons assez facilement à vendre des minerais, plus difficilement à vendre de la fonte ou de l'acier; avec plus de peine encore, des rails, poutrelles, grosses tôles, etc. Là, tout particulièrement, la nécessité d'une entente entre les producteurs s'impose pour spécialiser les fabrications et grouper les ventes. Mais, sur une échelle moindre, nous pourrions appliquer des conclusions analogues à toute autre industrie exportatrice.

Maintenant, faut-il adopter, pour toutes les industries, le principe de l'association et en pousser les conséquences jusqu'à leurs extrémités logiques? Nous croyons que, dans certains cas au moins, il convient de faire des restrictions.

Tout d'abord, il est des productions qui, par leur nature même, par leur irrégularité capricieuse, par le fini qu'elles

exigent, par l'initiative qu'elles comportent, amènent à restreindre le rôle du groupement. Telles ces fabrications très délicates, où le travail savant ou artiste tient une grande place et dont la valeur finale est hors de proportion avec celle des matières premières employées : les spécialités chimiques ou métallurgiques à production isolée et débouché restreint, les machines compliquées, les produits de luxe, les réparations. Dans ces cas, le rôle personnel d'un patron habile et d'une main-d'œuvre exercée formant équipe depuis longtemps entraînée à son travail devient tellement prépondérant que l'on peut trouver parfois quelque avantage à garder l'usine indépendante et petite. Or, nous allons voir que ces produits raffinés constituent le domaine propre de la France : celui où nous pouvons compenser par des qualités humaines notre disette de houille, qui nous empêchera toujours d'atteindre les gros tonnages industriels de l'Allemagne ou de l'Angleterre.

De même il ne semble pas que la méthode doive être appliquée brutalement à l'industrie agricole. Ententes pour l'achat des engrais, pour la mise en commun des machines agricoles, assurément; ou même pour la culture en grand sur de vastes plaines; mais, dès que le terrain devient difficile et accidenté, dès qu'il y a intérêt à morceler et à varier les récoltes, l'individualisme reprend ses droits. Le système qui existe dans beaucoup de nos campagnes françaises, où le cultivateur arrive à produire lui-même sur sa terre à peu près tout ce dont il a besoin, n'est pas non plus sans avantages; la dissémination de la propriété sert à la paix sociale; et les *latifundia* ont laissé des souvenirs peu favorables dans l'histoire de Rome, comme dans les pays d'Europe où ils se sont perpétués.

Le second cas, discutable, est celui des usines mal situées que l'on aurait avantage à supprimer, comme les Spartiates jetaient leurs enfants mal venus au barathre, pour coordonner ensuite en les associant les usines subsistantes. De telles résolutions sont appliquées couramment par les trusts américains et elles correspondent à cette loi générale, qui nous pousse logiquement à réduire les mouvements et les dépenses de forces reconnues inutiles. Pour construire le moindre mur de briques, il existe une certaine position des matériaux et de l'ouvrier qui réalise le maximum d'efficacité et de vitesse avec un minimum de peine. On peut faire la même réflexion pour

l'ensemble des usines dans un pays. Chaque fabrication, par le fait des matières premières, des combustibles et des travailleurs qu'elle emploie, comme en raison des clients auxquels elle s'adresse, comporte un ou plusieurs emplacements favorables, sur le choix desquels on n'hésiterait pas si l'on taillait dans le neuf. Cependant, d'autres usines se perpétuent par la force acquise, comme ces survivances d'un monde ancien que l'on rencontre en paléontologie.

Il faut un certain courage pour déraciner une main-d'œuvre ouvrière, pour changer les habitudes d'une clientèle, et l'on est alors tenté de laisser les lois de la concurrence accomplir plus lentement, quoique fatalement, leur œuvre; mieux vaudrait cependant pour tous gagner le temps de cette évolution : toujours en vertu du même argument que les ouvriers arrivant, j'imagine, à produire pour cinq francs de plus-value par jour en un point, rendraient service au pays en se transportant sur un autre, où ils en produiraient dix. Mais d'autres considérations peuvent intervenir, en sens inverse, parmi lesquelles je n'en citerai qu'une, à laquelle on n'eût peut-être pas pensé il y a quelques années. Le voisinage de la frontière ou de la côte, qui présente des avantages pour l'exportation, offre en cas de guerre, — et il faut malheureusement songer aux guerres futures, — des inconvénients graves qui viennent d'être cruellement soulignés par la situation actuelle de nos principales houillères, usines de tissage et mines de fer. En dehors même des intérêts particuliers, que serait devenue la défense nationale, si notre industrie métallurgique du Centre avait tout entière émigré dans le Nord ou l'Est?...

De toutes manières, il serait dangereux d'appliquer aveuglément les méthodes allemandes, non seulement parce qu'elles répugnent à notre caractère français, mais aussi parce que, nées de conditions différentes, elles nous amèneraient à des erreurs. Laissons nos voisins viser le « kolossal, » puisqu'ils ont à la fois le nombre des hommes et le type de matériel humain apte à constituer des troupeaux, avec la forme d'énergie indispensable aux mégalomanies modernes, des réserves de houille pratiquement illimitées. Nous aurons beau aménager nos forces hydrauliques et même un jour emmagasiner le soleil du Sahara, nous sommes et resterons « handicapés » par le manque de charbon, à la fois directement comme fabricants et indirec-

tement comme importateurs de matières premières destinées à être élaborées, puisque le charbon constitue le grand fret de retour à destination des pays qui pourraient nous les fournir. Il faut tenir compte de ces circonstances, auxquelles nous ne pouvons rien et nous y adapter pour remplacer la quantité par la qualité.

L' « entente verticale » dont il nous reste à dire quelques mots peut s'appliquer dans des conditions beaucoup plus restreintes et plus localisées que l' « entente horizontale, » examinée jusqu'ici ; elle se rattache déjà à l'organisation individuelle des usines, à laquelle nous allons consacrer le reste de notre étude. Au lieu d'envisager l'association de toutes les usines fabriquant le même produit, on considère maintenant la centralisation dans les mêmes mains de tout un ensemble de fabrications ayant pour but de constituer un état indépendant. De tels états peuvent, d'ailleurs, à leur tour, s'associer entre eux et reconstituer une entente horizontale. C'est la solution de la « mine-usine, » poussée à son terme extrême en Allemagne par Thyssen. Celui-ci voulait qu'une grande société pût se fournir à elle-même toutes ses matières premières et les conduire jusqu'aux articles manufacturés. On aurait ainsi, dans les mêmes mains, houillères, fours à coke, mines de fer, hauts fourneaux, aciéries, laminoirs, ateliers de construction, de manière à devenir totalement indépendant des fluctuations que peuvent présenter les prix du coke et des minerais sur le marché extérieur, à grouper les installations et à économiser du personnel technique et comptable. La guerre a beaucoup accentué en France cette tendance allemande à la mine-usine : chaque usine ayant, devant la crise du transport et les restrictions, reconnu l'avantage de posséder charbon, force et minerais.

C'est une idée du même genre qui conduit une fabrique de produits chimiques à associer des mines de pyrite avec des carrières de phosphates, des usines à superphosphates, des soudières, des glaceries, etc. L'idée a ses avantages ; en revanche, elle entraîne une dispersion de capitaux et d'activité directrice, qui n'est pas sans inconvénient.

Sans aboutir à cette unification absolue, on peut réaliser le même but en se bornant à associer les industries laissées indépendantes dont les objets se complètent : par exemple, charbonnages, fonderie et aciérie, tréfileries, usines de construction,

chantiers maritimes, compagnies de batellerie et de navigation, maisons de commission à l'étranger.

II

Laissant maintenant de côté ces questions générales dont la solution exige de vastes ententes et parfois même des interventions législatives, nous aborderons le domaine plus restreint, plus simple, plus concret, des économies que chacun peut individuellement réaliser dans sa propre usine. Ces économies porteront sur les frais généraux, sur les matières premières, sur les énergies utilisées, sur la main-d'œuvre, et comprendront notamment : pour les frais généraux, la spécialisation, le travail en séries et par types uniformes (standardisation) ; pour les matières premières, le choix rationnel des substances les plus avantageuses et la récupération des déchets ; pour la dépense d'énergie, l'emploi rationnel des combustibles, l'utilisation complète des chaleurs perdues, la manutention continue, l'adaptation de forces nouvelles, la bonne distribution des machines et des réparations ; pour la main-d'œuvre, le mécanisme et la détermination du rythme qui diminue l'effort (taylorisation).

Nous venons là de tracer les têtes de chapitres de tout un livre, dont nous ne pourrons donner, en ce moment, qu'un aperçu très sommaire, nous proposant seulement de revenir dans nos articles ultérieurs sur certains points, tels que la distribution des forces et la systématisation de la main-d'œuvre. Dans l'ensemble, le besoin de développer les économies de toutes natures est aujourd'hui si bien compris que certaines sociétés industrielles ont pris le parti d'instituer un service central, dit des « économies, » dont les résultats se sont fait immédiatement sentir dans des proportions presque inattendues. Il suffit, en effet, d'avoir quelque idée de l'usine moderne pour être frappé, quand on visite des installations archaïques, par des gaspillages de tous genres : des matériaux que l'on remonte à la pelle, au lieu de les faire descendre par la gravité ; des foyers de chaudières sans chargement mécanique ; des cheminées dégageant des fumées noires ; des chaudières d'où la vapeur s'échappe en tourbillons ; des gaz brûlants versés dans l'air ; des parois incandescentes ; des ouvriers inoccupés atten-

dant qu'une autre équipe ait fini son travail; un manque de coordination entre les appareils; une accumulation de déchets et de rebuts, etc...

La plupart des progrès que l'on peut réaliser dans tous ces ordres d'idées correspondent à une introduction des méthodes scientifiques dans l'usine et à l'application en grand des procédés rationnels, réservés trop longtemps au laboratoire. L'idée dont il faut commencer par s'inspirer est que l'empirisme industriel a fait son temps et que tout défaut de fabrication a une cause, dont on doit pouvoir se rendre compte et à laquelle on doit pouvoir porter remède par les méthodes et avec les instruments empruntés au physicien ou au chimiste. La révolution scientifique du XIXe siècle s'est produite quand on a admis que les phénomènes naturels étaient déterminés et obéissaient à des lois, quand on a supprimé comme explication le mot hasard, quand on a appliqué partout des instruments de mesure. L'industrie franchit, en ce moment, la même étape. Les appareils de laboratoire, simplifiés, vulgarisés, rendus d'une lecture courante et facile, envahissent l'usine, comme ils ont pris place dans le matériel de guerre. On n'a plus le droit d'ignorer l'usage d'un pyromètre et d'une bombe calorimétrique, quand on brûle des combustibles dans un four; il n'est plus permis d'employer des termes vagues comme rouge blanc, rouge vif, rouge sombre, ou de se borner à dire qu'un charbon est plus ou moins dur ou donne un coke plus ou moins collant. Les sciences nouvelles, comme l'électricité, qui ne traînent pas derrière elles leur passé, ont pris de suite cette allure de rigueur et de netteté scientifique qui doit s'introduire partout à leur exemple. Tout phénomène inattendu, tout accident doivent être étudiés, expliqués et classés, au lieu d'être attribués à une cause indéfinissable, de manière à en éviter le retour. L'usine moderne comporte, en conséquence, un laboratoire, un service d'études scientifiques, une bibliothèque abondante et bien fournie en revues techniques de toutes langues, des systèmes méthodiques de répertoires et de fiches, qui ne seront pas seulement réservés aux comptes des clients ou des fournisseurs, mais à tout ce qui intéresse la vie de l'usine.

Cette évolution doit nous être particulièrement facile en France; car la plupart des appareils et des méthodes qu'il s'agit ainsi d'utiliser ont été trouvés par des savants français. Il suffit

de citer, pour l'application de la chaleur, les travaux et les appareils de Berthelot, Mallard, Le Chatelier, Mahler, Damour, etc. De même, dans l'ordre des réalisations, les moteurs à gaz de hauts fourneaux ont été inventés en France, avant de nous revenir après leur vulgarisation en Allemagne. L'école de la guerre a contribué à créer, dans ce sens scientifique, un mouvement qui ne s'arrêtera plus et qui nous est nécessaire pour reconquérir la première place que nous avons trop souvent perdue.

Néanmoins, on ne saurait se dissimuler que, dans ces problèmes de science industrielle, il n'y a pas seulement une question technique, mais aussi, presque toujours, un problème financier. Si tant d'inventions faites en France ont été d'abord mises au point en Allemagne, c'est que l'adaptation d'une invention exige la mise en œuvre hardie et persévérante de très gros capitaux, fortement armés par la prépondérance commerciale, avec cette grande confiance industrielle dans l'avenir, que notre état permanent de crise sociale anticapitaliste a fait disparaître en France. L'État peut également exercer une grosse influence. Ainsi l'État allemand, qui gouverne en fait certaines industries, a pu, pour les développer, quelquefois avec un but militaire, pratiquer largement le « dumping » aux frais du contribuable. Chez nous, au contraire, l'État se conduit en ennemi et, quand on a affaire à lui comme client, on se heurte à la mesquinerie d'administrations qui pratiquent l'économie dans les cas de détail où elle est nuisible, pour se justifier de la négliger dans l'ensemble. C'est ainsi que l'on voit tel ministère, afin de gagner quelques milliers de francs sur une fourniture de machines, empêcher les producteurs de former le groupe puissant qui leur permettrait de ne pas laisser passer la fabrication à l'étranger.

Enfin, la transformation que tout le monde préconise n'est pas sans présenter d'autres difficultés, plus aisées à lever avec tact : difficultés que nous qualifierons de psychologiques, venant, les unes du personnel dirigeant, les autres des ouvriers.

Tout progrès scientifique, par le fait qu'il choque des habitudes reçues, dérange des positions acquises et exige un effort d'assimilation, suscite des hostilités. Pour introduire dans l'usine des économies fondées sur une méthode scientifique, il

faut commencer par organiser un service d'études, presque nécessairement indépendant de la direction proprement dite et du personnel ingénieur qu'il sera amené à critiquer. Le jour où l'on exige, dans un atelier, l'emploi indispensable des appareils de mesure rigoureux et perfectionnés, on a affaire à des hommes qui, peu familiarisés avec leur usage, sont disposés à leur faire cette éternelle objection aux nouveautés qu'elles « ne sont pas pratiques; » et tout en exerçant la pression nécessaire pour obtenir l'adoption des engins précis qui sont la base de tout perfectionnement, il faut néanmoins tenir compte des objections justifiées afin de modifier, en effet, l'appareil de laboratoire dans le sens de ses applications à un milieu moins averti.

L'opposition est plus grave quand elle vient des ouvriers. Ceux-ci ne sont pas seulement mûs par l'esprit de routine, mais aussi par ce préjugé, dont on les guérit très difficilement, que le progrès mécanique ou scientifique va diminuer la valeur de la main-d'œuvre. La disette d'ouvriers que nous allons subir après la guerre rendra peut-être les esprits plus souples. Mais, de même que l'on s'est opposé aux métiers Jacquard ou aux chemins de fer, on doit prévoir une résistance occulte aux engins modernes; et cette résistance sera d'autant plus à redouter que les facilités de sabotage seront plus grandes avec des instruments plus délicats, des mécanismes plus raffinés. C'est une question d'éducation qui n'est nullement insoluble avec des hommes intelligents comme le sont en général les ouvriers français, mais qui exige pourtant de l'adresse et de la patience, non des ukases prétendant tout révolutionner du jour au lendemain.

Dans l'énumération sommaire faite plus haut, et que nous allons reprendre maintenant point par point, nous avons placé en tête la spécialisation, le travail en série et par types uniformes. Plus on limite son effort, plus on est en état de l'intensifier sur un point déterminé, et plus on y acquiert d'expérience. Plus, en même temps, on trouve une vente facile en étant mieux connu. Cela est vrai des usines comme des individus. On peut seulement objecter que la spécialité doit avoir un débouché assez important pour couvrir les frais généraux et pour fournir un roulement de travail constant. Or, notre pays est généralement trop faible consommateur pour permettre à nos usines un

travail fructueux par spécialités restreintes. Il est, à cet égard comme à bien d'autres, très désavantagé par rapport à ses voisins. Une spécialité où les commandes procèdent par à-coups, comme les rails, est forcée de s'annexer d'autres fabrications connexes qui lui permettent d'occuper son matériel et ses ouvriers pendant les mortes-saisons. En outre, toutes les spécialités sont loin d'assurer des bénéfices équivalents; de manière que, si on prétendait les répartir avec rigueur, les industriels se disputeraient les plus avantageuses. A cet égard, le régime des comptoirs peut être un correctif très utile. Une autre influence vient lutter contre la spécialisation : c'est la tendance naturelle à étendre son champ d'action et à employer la force acquise ou les réserves de capitaux à la conquête de nouveaux marchés. Il y a là une loi d'entraînement qui aboutit à développer des sortes de monstres hypertrophiés dont la puissance financière masque parfois les défectuosités presque fatales de gestion économique. Ce cas est particulièrement fréquent en France par suite de l'usage très ancien qui y fait considérer l'actionnaire comme un faible d'esprit, auquel on ne distribue qu'une fraction infime de ses bénéfices par crainte qu'il ne les gaspille; et les progrès excessifs de la fiscalité ne pourront qu'accentuer cette tendance à greffer indéfiniment sur une affaire ancienne une série d'affaires nouvelles afin de disséminer de trop gros capitaux.

Je reprends le cas des usines à fer pour préciser ce que pourrait être la spécialisation. Une usine métallurgique réaliserait un prix de revient minimum si elle pouvait, d'un bout de l'année à l'autre, couler un seul type de lingot et laminer un seul profil sur un unique train de laminoir. Sans aller jusque-là, une petite usine peut ne fabriquer que des aciers marchands ronds, carrés et plats si elle possède un seul train de laminoirs, ou, si elle en a trois, spécialiser chacun d'eux, l'un pour les pièces de béton armé, le second pour certains profilés, le troisième pour les aciers marchands.

Cette spécialisation sera particulièrement indispensable pour les usines à ressusciter dans les pays envahis, afin de les mettre en mesure de répondre plus rapidement à des commandes qu'elles devront s'être distribuées par catégories. Mais, indépendamment de ce cas, elle permet de constituer un outillage à gros rendement et, par suite, économique.

Le travail en séries, auquel nous passons, nécessite une grosse vente et se rattache par là à la spécialisation. Il est facilité par l'établissement de types uniformes que l'on désigne généralement sous le nom de standardisation. Il y a un avantage incontestable, aussi bien pour le producteur que pour le consommateur, à ce que chaque produit, chaque machine, chaque outil soient établis en un certain nombre de types déterminés et constants, suffisamment nombreux pour répondre à tous les besoins. C'est la substitution du vêtement tout fait à l'habit sur mesure. En éliminant le caprice individuel, on permet l'établissement de grosses séries qui diminuent le prix de vente. L'acheteur n'a qu'à se référer à un numéro de catalogue pour obtenir immédiatement une marchandise, dont il existe constamment des stocks. Les réparations, les remplacements de pièces dans une machine deviennent ainsi d'une facilité extrême...

On travaille beaucoup en ce moment dans cette voie, en essayant d'abord de systématiser les commandes de l'État et des grandes compagnies de chemins de fer, en établissant des modèles uniformes de cahiers des charges, etc. On comprendra tout ce qu'il reste à faire, si l'on se rappelle que nos compagnies de chemins de fer françaises ont six modèles de rails quand deux suffiraient et que la même fantaisie règne pour les locomotives, les wagons, les appareils de voie, les signaux, les engins de chargement. Dans la construction des châssis de wagons français, il entre vingt profils différents de poutrelles et vingt-sept de fer en U. Tout cela pourrait être progressivement unifié et simplifier du même coup les installations des métallurgistes. Le matériel de mines prête à des observations analogues : rails du jour et du fond, rails-guides, cages, berlines, câbles, treuils, ventilation, etc. De même, les moteurs électriques. Et il en est ainsi un peu partout. La reconstitution des régions envahies va fournir une occasion admirable pour procéder à de telles unifications dans les mines. L'association qui s'en occupe a déjà pu réduire à deux ou trois types les quarante-quatre pompes d'ennoyage nécessaires à nos exploitations saccagées. Un rapport récent de M. Carlioz signale encore le cas de nos quatorze grandes forges envahies, qui vont avoir à refaire tout leur outillage. Dix au moins auront besoin d'un train de laminoir à marche réversible et de sa machine mo-

trice. C'est une installation qui, aux prix d'avant-guerre, représentait au moins 4 millions par usine. Si les dix commandes étaient uniformes à la suite d'une entente facile, les dix trains pourraient être entrepris en série après une seule étude, et il en résulterait une économie énorme.

De même pour les turbines, on devrait pouvoir établir des échelons de 500, 1 000, 1 500 kilowatts et ne pas en sortir. Pour les bateaux, on aurait des types invariables qui, par répercussion, entraîneraient l'uniformité de tous les appareils destinés à ces navires, etc.

On vise également à établir des types constants et garantis pour les divers produits fabriqués. On adopterait, par exemple, en métallurgie, un certain nombre d'aciers-standards pour canons, pour automobiles et aviation, etc. En Angleterre, aux États-Unis, on travaille dans cet ordre d'idées de même que chez nous, avec des facilités que nous n'avons pas actuellement, en systématisant les cahiers des charges des produits métallurgiques, en constituant des sociétés spéciales comme la Société américaine des méthodes d'essai. Mais, à l'application, certaines objections se présentent, auxquelles on ne pense pas d'abord et dont on aura une idée en remarquant qu'il est déjà presque impossible de définir avec précision et logique, des mots aussi courants que fonte, acier et fer : à plus forte raison, l'innombrable série des aciers ternaires ou quaternaires, qui constituent aujourd'hui les aciers spéciaux.

Une autre difficulté commune à toutes les standardisations est qu'elles doivent comporter des exceptions pour les produits exportés, afin de se conformer, avec la souplesse nécessaire, aux goûts et même aux caprices des clients étrangers.

Enfin, il ne faut pas que l'adoption de modèles uniformes paralyse le progrès.

La récupération de tous les déchets doit être un principe absolu de l'industrie moderne : aussi bien les détritus produits par la vie d'une capitale que la poussière de métaux précieux éparse sur le sol dans un atelier d'orfèvre. Cela aboutit à l'utilisation de ce qu'on appelle les sous-produits. Il suffit de prendre comme exemple la fabrication du gaz qui produit, en même temps, non seulement du coke, mais des produits ammoniacaux, des benzols et des goudrons, devenus à leur tour la base de toute une industrie de matières colorantes et

pharmaceutiques, sans compter les explosifs de guerre. L'emploi des gazogènes, de plus en plus développés en Allemagne pour l'utilisation des combustibles inférieurs, lignites, tourbes, etc., produit, outre les gaz pauvres employés dans des moteurs à explosion sur place ou distribués par tuyauterie, de l'huile lubrifiante, de la paraffine, du sulfate d'ammoniaque, etc. La métallurgie du fer par la déphosphoration donne des scories phosphoreuses qui ont pris, depuis vingt ans, une grande importance comme engrais phosphatés. Les laitiers pulvérisés trouvent un emploi dans la fabrication des briques à grande résistance (par exemple dans les voûtes du Métropolitain de Paris), au lieu de rester comme autrefois un encombrement. Le temps est loin où, autour d'une mine de cuivre comme Rio Tinto, la végétation était détruite à plusieurs kilomètres de distance par le dégagement des fumées sulfureuses. Aujourd'hui, le soufre des pyrites est employé à fabriquer de l'acide sulfurique. Cet acide lui-même, quand il s'est hydraté et déprécié en servant à la fabrication des explosifs, est maintenant de plus en plus reconcentré... D'une façon générale, l'Allemagne a appris, pendant la guerre, à ne plus gaspiller l'huile de graissage, à ménager les courroies, à épargner les garnitures, à employer le zinc, le fer, l'aluminium au lieu du cuivre, à tisser des étoffes avec de la pâte de bois transformée en papier, etc. Et beaucoup de ces progrès, que nous pouvons imiter, survivront aux nécessités qui les ont fait naître.

La force nécessaire à nos usines est fournie, indépendamment des moteurs animés, par la houille noire ou blanche. On peut économiser très souvent dans des proportions énormes, qu'on évalue en moyenne à près d'un cinquième, la dépense de houille. Il faut, de plus, étant donné le prix croissant des combustibles minéraux et les probabilités pour que la hausse survive partiellement à la guerre, envisager certaines transformations dans l'emploi de l'énergie industrielle, qui auraient paru absurdes aux cours d'avant-guerre.

*
* *

Sur les économies de combustibles qui sont le problème capital, nous allons donner par exception quelques détails un peu plus techniques, destinés à faire comprendre la façon dont se posent et se résolvent, dans une usine moderne, des pro-

blèmes que l'on a eu trop longtemps l'habitude de traiter négligemment par la routine.

Beaucoup de nos grandes usines métallurgiques sont entrées dans cette voie scientifique : notamment l'usine Saint-Jacques de Montluçon sous la direction de M. Charpy ; mais l'application la plus systématique est peut-être celle qui a été faite aux aciéries de la Marine et d'Homécourt, par l'initiative de M. Laurent et sous la conduite de M. Damour. Dans ce cas, qui nous servira de type, il s'agit de toute une industrie sidérurgique allant du minerai à la construction par l'intermédiaire du haut fourneau et de l'aciérie : par conséquent, d'un ensemble où le rôle des combustibles est très complexe, puisqu'ils servent tour à tour pour chauffer, élaborer, réduire et fournir de la force motrice.

Les études, commencées dès 1912, activées depuis 1916, ont porté d'abord sur les gaz de hauts fourneaux et leur utilisation plus complète; puis elles se sont étendues à l'ensemble de fabrications que comporte l'industrie du fer, prise dans son ensemble.

Pour économiser le combustible, le premier point est de déterminer très exactement et par des appréciations numériques comparables entre elles ce que l'on consomme dans chaque opération. Un tel désir, facile à énoncer, est moins aisé à satisfaire. Il exige d'abord une comptabilité remarquablement détaillée et bien tenue faisant connaître, période par période, la quantité de charbon entrée dans chaque atelier où utilisée sous la forme indirecte de vapeur, d'électricité, etc., avec la quantité correspondante de matières traitées et de produits fabriqués sortis; et, plus que cela, la répartition de ce charbon entre les divers modes d'emploi qu'un même atelier comporte. Pour que ces combustibles de natures variées soient comparables entre eux, il faut qu'ils soient numériquement définis : ce à quoi on arrive en envisageant ce qu'on appelle leur « valeur d'usage, » notion nouvelle où interviennent à la fois la notion ancienne de pouvoir calorifique (ou faculté d'élever d'un degré la température d'une quantité d'eau déterminée) et leur rendement maximum. Ce qui nécessite une étude attentive de ces combustibles (analyse chimique, calorimétrie, etc.).

Mais, une fois déterminée la dépense en charbon d'une opération, on ne va pas, pour la diminuer, tenter des modifications

au hasard, en se bornant à observer les résultats obtenus et en retenant ceux qui amènent une amélioration. On possède aujourd'hui, par la thermochimie et la thermodynamique, des moyens plus scientifiques d'apprécier les quantités de chaleur qui sont nécessaires théoriquement sous les trois formes principales où cette chaleur est employée : élévation de température, réactions chimiques entraînant une absorption de chaleur, transformation en énergie. Il est donc possible de préciser le point où se produit une dépense exagérée et d'en trouver le remède. Le rôle de l'ingénieur-conseil, chargé exclusivement du service des économies, sorte de médecin des fours, est de suggérer le perfectionnement, dont on s'efforce ensuite, autant que possible, de suivre la marche par des appareils enregistreurs. De semblables appareils, quand ils sont réalisables, ont pour avantage de renseigner constamment les contremaîtres sur le régime de telle ou telle partie d'un four, d'une chaudière ou de tout autre appareil métallurgique, en éveillant l'attention de l'ouvrier, qui sait que toute négligence de sa part sera mécaniquement notée et signalée.

Les résultats obtenus ont été singulièrement frappants et on peut dire qu'ils ne constituent pas une exception, mais le cas général, toutes les fois que l'on aborde sincèrement et avec ténacité une recherche particulière. Au haut fourneau, on a pu gagner 35 kilogrammes de charbon par tonne de fonte (sur 700); au four Martin, 100 kilogrammes (sur 350) par tonne d'acier. Si l'on veut se faire une idée de ce que peuvent représenter ces chiffres pour l'ensemble de la France, on peut les multiplier par les 5 millions de tonnes de fonte et les 1 500 000 tonnes d'acier Martin que nous fabriquions avant la guerre et qui seront largement dépassées dans la suite. Quoique ce genre de multiplication soit toujours dangereux, il nous donne l'ordre de grandeurs que représenterait ce seul bénéfice : 325 000 tonnes de combustible par an. Un danger, auquel il faut veiller toutefois, est que ces économies ne soient pas poussées trop loin, de manière à ne pas diminuer la qualité des produits fabriqués.

Comme utilisation moderne des combustibles, il y a lieu de mentionner spécialement la récupération des chaleurs perdues. Parmi les cas où cette pratique s'est le plus généralisée, nous nous bornerons à citer les hauts fourneaux, pour lesquels elle

a produit une véritable révolution. Dans le haut fourneau moderne, on s'attache à recueillir complètement les gaz sortant du gueulard, soit pour chauffer l'air qui doit être soufflé dans le haut fourneau lui-même sur le lit de fusion ou dans des cornues Bessemer associées, soit pour produire la vapeur d'autres machines. Ailleurs, on utilise des combustibles inférieurs dans des appareils où ils en remplacent de plus précieux. J'ai déjà cité à ce propos le développement pris depuis la guerre par l'industrie des lignites et des tourbes. On arrive même à reprendre, pour les laver et les utiliser, les déblais des mines de houille...

L'application rationnelle des combustibles comporte des problèmes d'un autre genre : par exemple, savoir si l'on doit transporter le charbon lui-même, ou transporter la force produite dans les gazogènes d'une centrale électrique au moyen de ce charbon. La seconde solution gagne chaque jour du terrain et tend même, en Angleterre comme en Allemagne, vers de larges projets de centralisation étatiste. L'électricité a un grand avantage : c'est qu'en tournant un commutateur, on arrête sa consommation, tandis qu'une machine, alimentée sur place par une chaudière, dépend de celle-ci. La centrale, menée plus industriellement, peut en outre utiliser des combustibles plus médiocres et obtenir des sous-produits. En revanche, il existe quelques inconvénients secondaires: centralisation excessive de l'énergie exposant à un arrêt général en cas d'accident, frais d'installation, perte dans le trajet et nécessité d'une organisation méthodique pour remédier à l'arrêt simultané de nombreux consommateurs. Tout compte fait, la dépense de charbon par cheval-heure peut être souvent réduite à la moitié, quelquefois au tiers, par substitution de centrales aux moteurs particuliers. L'avantage, qui existe pour la houille, s'accuse encore davantage pour les forces hydrauliques. Étant donnés les prix élevés que l'on peut prévoir pour les charbons dans l'après-guerre, il sera tout indiqué qu'une grande partie de la houille blanche actuellement employée à des industries de guerre ou à de l'électro-métallurgie cherche un débouché dans la consommation courante à grande distance : dans les petits ateliers, les maisons, et même, malgré les difficultés pratiques, dans les fermes.

*
* *

J'ai mentionné, parmi les économies à réaliser, le meilleur emploi des forces naturelles. Il en est une qu'une usine trouve à sa disposition immédiate et dont l'utilisation dépend beaucoup du plan d'organisation première, de la place choisie pour l'usine et de la distribution des ateliers : c'est la gravité. Les vieilles usines sont souvent gênées à cet égard. Néanmoins on peut, même dans un pays de plaine, arriver à n'effectuer qu'une seule élévation première suivie d'une descente continue; de même que, dans une mine, on commence par amener sans peine l'eau ou le charbon jusqu'à un point plus bas pour les extraire ensuite d'un seul coup dans le puits. Aussi bien dans une gare de triage qu'au voisinage d'une installation minière, c'est un spectacle curieux que de voir les wagons ou wagonnets choisir eux-mêmes leur direction et aller se grouper, se former par trains sélectionnés, d'une façon automatique. Cette solution idéale de la manutention continue n'est pas toujours possible. Du moins peut-on généraliser les engins mécaniques de tous genres, les chariots spécialisés, les trucks électriques à accumulateurs.

Mais il faut bien penser, quand on est tenté de raisonner dans l'abstrait sur les forces naturelles, que la pratique ne saurait, pour une foule de raisons locales et particulières, se plier à toutes les exigences de la théorie. Cela apparaît avec une netteté spéciale pour l'emploi de la houille blanche et contribue à vicier les calculs trop optimistes que l'on fait parfois sur notre richesse à cet égard. La houille blanche a les inconvénients de ses avantages. Tout ce qu'on n'en utilise pas immédiatement, tout ce qu'on n'accumule pas dans des réserves toujours très limitées est définitivement perdu, tandis que le charbon d'une concession inexploitée peut attendre des siècles dans la terre. Or, il se présente une foule de cas où, possédant une chute d'eau à sa disposition, ou même un moulin à eau aménagé, le calcul du prix de revient amène néanmoins à préférer l'usage de la vapeur. L'intérêt général serait alors de mettre à profit une force qui se perd; l'intérêt particulier conduit à la négliger. Le rôle de l'État devrait être de favoriser, par tous les moyens, la consommation fructueuse de cette force hydraulique, au lieu de poursuivre souvent un avantage financier momentané et local.

Ce genre de considérations n'intervient pas quand il s'agit d'employer à leur maximum les forces dont on dispose dans une usine et les machines qui les représentent. On peut signaler à ce propos l'avantage d'avoir sur place un service de réparations scientifiquement conçu dont le but est d'empêcher le retour des mêmes accidents, autant que d'y remédier avec calme et rapidité lorsqu'ils se produisent.

Quant aux forces nouvelles à capter, elles font beaucoup travailler l'imagination des inventeurs. Marées, vents, chaleur solaire, chaleur centrale de la terre, les projets se multiplient, tournant à peu près tous dans le même cercle. Actuellement, la plupart d'entre eux sont et vont sans doute rester inapplicables, non pour des motifs techniques, mais pour une question de prix de revient. Il faut, en principe, les considérer comme une ressource pour le moment où les réserves de combustibles et de pétrole seront épuisées dans les terrains géologiques, ou cesseront de suffire aux besoins sans cesse accrus de l'humanité. A mesure que nous nous rapprochons de ce jour, plus proche qu'on ne le croit par rapport à la durée de vie des nations, chaque hausse du charbon fera passer dans le domaine pratique toute une tranche de telles applications, qui, jusqu'alors, restaient théoriques. C'est ainsi que, pendant la guerre, nous avons vu remettre en marche de vieux moulins à eau ou à vent, exploiter des tourbes, des lignites, ou des combustibles inférieurs comme ceux des Alpes.

Enfin, pour la main-d'œuvre, bornons-nous à dire que le rôle du mécanisme et de l'organisation rythmée suivant le système de Taylor est tout indiqué. C'est un sujet que nous nous réservons de traiter dans un article ultérieur.

L. DE LAUNAY.

(A suivre.)

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

V [1]

GEORGE SAND

DEUXIÈME PARTIE

Au début de l'année 1838, George Sand est préoccupée d'un projet d'article sur Lamennais, projet auquel elle songe depuis quelque temps, un article sur le dernier ouvrage de l'abbé « Féli » : *Le livre du peuple*. Qui en fera la critique? Elle s'adresse à Mme F. Buloz :

4 janvier 1838.

« Mille tendres remerciements, ma chère Christine, pour la charmante coupe japonaise ou indienne que vous m'envoyez. Elle est du meilleur goût, et flatte, comme vous avez eu la délicatesse de vous en souvenir, la seule fantaisie élégante que je me connaisse. Elle va briller comme un astre au milieu de mes autres porcelaines, et les écraser de sa supériorité. Mais ce qui me fait le plus de plaisir dans ceci, c'est votre bon souvenir, et l'aimable intention que vous avez eue de me faire une charmante surprise.

« Chère belle, recevez tous les compliments de nouvelle

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 15 avril, 15 mai, 15 juin.

année, tous mes souhaits affectueux et sincères pour le raffermissement de votre santé, et pour la croissance prospère de votre bel enfant. Je ne puis rien souhaiter à Buloz de mieux que ces deux choses. Soyez mon interprète auprès de lui.

« Veuillez en même temps lui demander si l'on fait à la *Revue* un article sur le dernier ouvrage de M. de Lamennais. S'il n'existe pas sur le métier (car je ne veux faire de concurrence à personne), je prie Buloz d'en annoncer un de moi. Si, comme je le pense, M. Sainte-Beuve est prêt à en publier un, je prie Buloz de me laisser du moins la faculté d'en faire un immédiatement après, et dans lequel il me sera permis d'envisager la question à mon point de vue. Le tout dans les termes de la discussion la plus courtoise, et la plus mesurée du monde, pour le caractère et le talent de Sainte-Beuve.

« Je demande une prompte réponse à Buloz sur ce fait. Qu'il apprête des fonds. Je suis en veine de travailler terriblement. Mon cerveau se porte assez bien, les migraines m'ont quittée. Mais le foie est toujours bien malade et l'action physique d'écrire soit sur une table, soit sur mes genoux, me cause des douleurs insupportables. Je ne peux pas m'habituer à écrire debout, cela casse les jambes, je commence à pouvoir dicter, et si je peux en prendre tout à fait l'habitude, j'irai très vite en besogne, et je produirai beaucoup, car j'ai beaucoup de projets.

« Pardon, chère belle, je ne voulais pas vous parler de mes ennuyeuses affaires, je ne voulais vous entretenir que de ma sympathie pour vous, et, malgré moi, je vous envoie un bulletin des fonctions de la machine à Buloz. Donnez à cet homme des deux mondes une poignée de mains pour moi, et croyez-moi votre ami dévoué.

« GEORGE.

« Amitiés de Malefille à Buloz, et remerciements pour l'avance de fonds. »

Lerminier ayant été chargé déjà de la critique du livre de Lamennais, c'est à Lerminier que George, mécontente de son article, répondit dans la *Revue*, la quinzaine suivante. En passant, elle n'oublia pas de lancer à Sainte-Beuve, le relaps, un coup de patte. Alors F. Buloz :

« Vous ne trouverez pas mauvais, mon cher George, que j'aie

mis une note au paragraphe de votre lettre qui concerne Sainte-Beuve (1). Si j'avais lu votre lettre, lorsque je vous ai envoyé l'épreuve, je vous aurais prié d'ôter ce paragraphe qui n'était pas nécessaire à votre raisonnement.

« Vous ne sauriez me conseiller l'ingratitude envers un homme que j'ai toujours trouvé, depuis 1831, dans les cas difficiles, auquel je dois beaucoup, qui est un ami sincère, et le procédé eût été mauvais de ma part, si j'avais accepté le reproche que vous lui faites, et qu'à mon avis, il ne mérite pas. Vous avez bien le droit de dire votre opinion ; mais lorsqu'il s'agit des nôtres, je dois vous renvoyer toute responsabilité, si cette opinion leur est défavorable. Vous devez comprendre cela mieux que personne, et la *Revue* ne serait pas possible autrement.

« Jamais vous ne serez chicané dans l'expression de vos opinions politiques ou littéraires ; mais lorsque mes amis sont en jeu, je ne puis procéder autrement ; vous me mettez en demeure de leur donner une marque de sympathie.

« Je désire maintenant que Lerminier ne réponde pas (2), bien que dans le dernier paragraphe, vous le provoquiez à s'expliquer sur la philosophie moderne. En tout cas, s'il le faisait, je ne consentirais pas à ce qu'il s'écartât des convenances ; je crois d'ailleurs qu'il en est incapable, et vous lui avez donné l'exemple d'un ton excellent.

« Mais vous avez été fort dur pour mon ancien ami, et vous auriez pu le combattre, sans le blesser ainsi (3). »

Voici la réponse de George Sand :

« Mon cher Buloz,

« Je trouve fort bien que vous témoigniez en note votre sympathie à Sainte-Beuve, je ne suis pas jalouse, et pourvu que vous insériez mes articles tels que je vous les livre, il m'importe

(1) Voici cette note : « Nous regrettons vivement que l'auteur de cette lettre, entraîné sans doute par ses sympathies politiques, ait méconnu l'une des qualités distinctives de M. Sainte-Beuve. L'écrivain sincère et loyal qui a rendu compte du livre de M. de Lamennais sur les *Affaires de Rome* dans cette *Revue*, a toujours pris au sérieux les questions et les hommes dont il a parlé ; il n'a jamais mérité le reproche de frivolité. Mais notre respect pour la libre expression de toutes les pensées de quelque importance, ne nous permettait pas de modifier une opinion que nous sommes loin de partager. » (N. du D.)

(2) Lerminier répondit dans la *Revue* du 15 février 1838.

(3) Collection S. de Lovenjoul, inédite.

fort peu que vous fassiez couvrir les marges de réflexions, de dénégations et de renonciations. Je suis peut-être le seul de vos rédacteurs qui ne vous ait pas rendu solidaire de ses inimitiés, et il est vrai de dire qu'en fait de personnes, je n'en ai point. Je n'ai aucune rancune contre M. Sainte-Beuve, et vous approuve de lui rendre hommage. Vous pourriez lui faire des madrigaux sans me chagriner. Au reste, votre remarque était, je crois, inutile : je n'attaquais point le talent, ni la gravité habituelle du talent de M. Sainte-Beuve. Je disais seulement que son article sur M. de Lamennais était un jeu d'esprit, et je persiste à le croire, et j'aurais le droit de le dire, M. Sainte-Beuve fût-il mon ami, comme il l'a été autrefois. Il faudrait que M. Sainte-Beuve fût bien olympien pour qu'on n'eût pas la liberté de lui dire qu'il ne parle pas toujours sérieusement. Je crois qu'il sera moins susceptible que vous, et qu'il n'en dira ni plus ni moins de mal de moi qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, il m'a conseillé une fois de parler plus respectueusement de Mme de Staël; je n'ai pas trouvé cela mauvais, mais je peux bien, moi, lui conseiller de parler plus sérieusement de M. de Lamennais. M. de Lamennais vaut bien Mme de Staël, et je ne vois pas le droit que Sainte-Beuve a de juger les autres sans être jugé à son tour. Au reste, ne vous désespérez pas, ne vous arrachez pas les cheveux, cher Buloz, je ne dirai et n'écrirai jamais de Sainte-Beuve plus qu'il n'y a dans cet article, vu que c'est la seule lâcheté littéraire qu'il ait commise, et je pense que ce sera la dernière. Il l'a senti en se conduisant comme il l'a fait depuis à l'égard des Guizot, de Broglie, croix d'honneur, etc. Laissez M. Lerminier me répondre s'il le veut, je lui *re* répondrai. Je ne suis nullement inquiète de son *ton* avec moi, sûre que je suis de ne jamais l'autoriser à manquer de convenance dans la discussion... J'ai prié Planche de me renvoyer *Spiridion*, j'avais des changements à y faire, je l'ai reçu et vous l'aurez incessamment...

« Mon pauvre Maurice est bien souffrant, et il m'est impossible de le faire voyager. Je vous parlerai de mes projets quand il sera mieux, et que je pourrai fixer quelque chose. Si vous étiez *joli, joli*, vous me feriez cadeau des œuvres de Devigny (*sic*). Si Planche pouvait me faire donner par Huet un exemplaire des *Sources de Royat*, j'en serais très reconnaissante, et ce serait une bonne chose à mettre sous les yeux de Maurice,

qui est un petit artiste tout à fait. Je suis en train de mendier, hein? Bonsoir, mon vieux, séchez vos pleurs. Mon projet n'est pas d'empoisonner M. Sainte-Beuve, j'espère que M. Lerminier ne me passera pas sa philosophie au travers du corps, et le repos de la *Revue* n'est point menacé par mes idées anarchiques et subversives.

« Tout à vous de cœur.

« GEORGE (1). »

En effet la santé de Maurice ne se rétablissait pas. « Mon pauvre Maurice est toujours si souffrant, que je n'ai pu quitter Nohant de tout l'hiver, » écrit-elle; et encore : « Il faudra pourtant que je m'en aille en Italie, pour tâcher de fortifier Maurice, et j'y passerai le plus de temps possible, si je vois que le climat lui convient... » Mais en août, Maurice est toujours en France avec sa mère, et celle-ci a commencé *Spiridion*, qu'elle n'achève pas... Mme Buloz lui rappelle doucement *Spiridion*. Ne le finira-t-elle jamais? — Alors George Sand :

« Chère Christine,

« Je ferais tout au monde pour vous être agréable, mais l'*inspiration* (comme disent nos grands hommes littéraires) ne se commande pas. Vous savez que je ne fais pas mes *embarras*. Mais vraiment je ne peux pas toucher à *Spiridion* dans ce moment.

« Il faut vingt pages pour le terminer; le vrai coup de feu, pour écrire les vingt pages comme je les conçois, n'est pas venu.

« Au lieu de cela, j'ai pris tontaine pour un petit drame fantastique dont la moitié est bâclée. J'y travaille avec passion depuis cinq ou six nuits et je puis vous promettre que, dans huit jours au plus tard, vous l'aurez.

« Voulez-vous dès demain la moitié? Il y a deux feuilles environ, c'est-à-dire de quoi défrayer un numéro de la *Revue*.

« Buloz pourrait partir et être bien sûr que la fin suivra dans le numéro suivant.

« Il y va de mon intérêt comme du sien, il y va de son intérêt comme du mien, que je ne finisse pas *Spiridion* trop

(1) 4 février 1838. Inédite.

misérablement pour avoir voulu forcer *Ma Muse*. Soyez sûre que je ne *muse* pas, et que je m'amuse encore moins.

« Répondez-moi un mot, chère enfant. S'il le faut absolument, je reprendrai *Spiridion*, car je ne voudrais pas que la santé de votre pauvre Buloz fût sacrifiée à mes caprices d'imagination.

« Je ferais tout, même un fiasco pour vous rendre l'espoir et la joie.

« Adieu, à vous de cœur.

« GEORGE.

« Rue Grange-Batelière 15 (tous les soirs) (1). »

Mais, quoi qu'en dise George Sand, *Spiridion* n'est pas « repris. » Qu'y faire? En novembre, il ne sera pas terminé encore, et fera le voyage de George Sand avec elle. C'est en route qu'elle trouvera *l'inspiration* nécessaire. Car nous voici à l'époque du voyage à Majorque avec Chopin et les enfants (2).

LE VOYAGE A MAJORQUE

« Pitoyable expédition ! » a-t-on dit...

On sait que George Sand connut Chopin par le ménage d'Agout-Liszt; même, l'acquisition de Chopin désunit la compagnie des *Piffoels* et des *Fellows* (George Sand avait baptisé sa famille : les *Piffoels*, Mme d'Agoult et Liszt : les *Fellows*). Débarrassée de Michel de Bourges, peu embarrassée de Malefille qui, à cette heure, pour elle, ne pesait plus guère, George Sand fut attirée, — et elle devait l'être, — par le mélancolique, le génial, le phtisique Chopin. Au mois de mai, avant de se lancer dans cette nouvelle aventure, elle écrivit au Polonais Gryzmala une longue lettre, que Mme Komaroff (3) a publiée jadis, et qui est bien la chose la plus étrange qu'on puisse voir. Elle s'y confesse, elle pèse les chances de bonheur que lui donnerait

(1) Timbre de la poste, 8 août 1838. Inédite.

(2) Maurice définitivement appartenait à sa mère. M. Dudevant, pensant que les crises de cœur de l'enfant étaient dues à l'imagination maternelle, avait épié, surveillé, mais en vain. Maurice était véritablement malade et plus malade quand sa mère était loin de lui : force fut à ce vilain mari de se rendre à l'évidence. Maurice tomba malade chez lui, Casimir alla alors chercher la mère. D'ailleurs, le Dr Gaubert dit à George Sand : « Cet enfant ne respire que par vous, vous êtes le médecin qu'il lui faut, vous êtes son *arbre de vie*. »

(3) Wladimir Karenine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*.

cette liaison, car cette liaison la tente. Elle écrit en terminant : « Quant au *petit* (c'est Chopin), il viendra s'il veut, à Nohant, mais dans ce cas-là, je voudrais être avertie d'avance, parce que j'enverrai Malefille, soit à Paris, soit à Genève. Les prétextes ne manqueront pas et les soupçons ne lui viendront jamais. » Pauvre Malefille! C'est ainsi que Chopin « régna, » comme dit F. Buloz, au détriment de cet « être excellent, *parfait* sous le rapport du cœur et de l'honneur que je ne quitterai jamais, parce que c'est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas une seule fois, *une seule minute* fait souffrir par sa faute (1)... »

Pour aller à Barcelone, voici les *Piffoels* à Lyon. Chopin ne rejoindra qu'à Perpignan, descendant le Rhône jusqu'à Avignon, visitant Vaucluse, etc. A Perpignan, on retrouvera Chopin « frais comme une rose, et rose comme un navet. » Mais on s'est arrêté aussi à Nîmes, où l'on a vu en passant le fidèle Boucoiran, et de Nîmes George Sand écrit, le 1er novembre, à F. Buloz, pour lui annoncer la troisième partie de *Spiridion* (n'ai-je pas dit que *Spiridion* était du voyage?) et aussi pour complimenter son ami, qui vient d'être nommé Commissaire Royal; elle termine ainsi sa lettre :

« Adieu, monsieur le Commissaire!

« Je pars pour Perpignan, et vous la souhaite bonne et heureuse.

« Embrassez Christine pour moi.

« J'ai l'honneur d'être, de votre commissairerie, le très humble et très, etc., etc.

« GEORGE. »

Et Boucoiran ensuite écrit :

« J'embrasse le charmant Buloz, que je porte dans mon cœur. Mes amitiés à Mme Buloz. »

Et encore George Sand :

« Je vous dirai à propos de cela que j'ai une femme de chambre qui écrit ses impressions de voyage, vous les publierez. »

Et, pour finir, Maurice :

« Bonjour Buloz, salut Buloz, adieu Buloz »

« MAURICE. »

(1) Wladimir Karenine. *George Sand*. Tome III. Lettre à Gryzmala.

Tout ce monde est gai, d'ailleurs tout ce monde part, « le ciel est superbe, et la mer est la plus bleue, la plus pure, la plus unie. » George a prévenu F. Buloz qu'elle voyageait avec Mendizabel (1), et F. Buloz a répondu : « Gare à l'hidalgo ! »

Il viendra une heure, — et bientôt, — où cette joie sera changée en lassitude, cette gaieté exubérante en découragement. L'accueil hostile des Majorquins, la solitude, l'éloignement, la pluie... la pluie surtout, la pluie terrible qui inonde et submerge Palma, et la Chartreuse « la plus poétique du monde, » pendant vingt jours de suite. Comment résister à cela? et puis Chopin malade, énervé, fiévreux... Oui, c'est une « pitoyable expédition. »

Cependant F. Buloz s'impatiente, il ne reçoit plus rien (c'est que les bateaux ne quittent pas l'île par le mauvais temps, « les cochons ne pouvant supporter le mauvais temps »). Il ne reçoit ni *Spiridion*, qui décidément ne « vient » pas facilement, ni le fameux drame, qu'il désire apporter aux Français; et il écrit : « Tâchez donc que je l'aie pour le 1er décembre (la fin de *Spiridion*); vous me ferez bien plaisir aussi de m'envoyer d'autres *Lettres d'un voyageur;* vous visitez un pays tout nouveau pour vous, et qui doit vous inspirer de belles choses. J'ai parlé de votre drame au Théâtre-Français, vous serez la bienvenue; on est ravi de pouvoir jouer quelque chose de vous. Envoyez-moi donc votre drame aussitôt que vous pourrez, ce serait une excellente manière d'inaugurer mon arrivée là, si je puis y faire venir des compositions plus élevées qu'*Angelo* et *Caligula* (2). »

Pendant ce temps-là, George Sand voyage. « Nous voyageons, ou plutôt nous fuyons, car il ne s'agit pas tant de voyager que de partir, entendez-vous? Quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire, ou quelque joug à secouer? Aucun (3). »

Elle avait écrit à son amie, Christine Buloz, le 19 novembre 1838 :

« Ma chère Christine,

« Je suis à Palma depuis quatre jours seulement, mon voyage a été fort heureux, mais assez long comme vous voyez,

(1) Mendizabel, ministre d'Espagne, « mais il ne s'agissait pas de le retrouver à Perpignan, il s'agissait de retrouver Chopin » (Karenine).

(2) Collection S. de Lovenjoul. Inédite.

(3) *Un hiver à Majorque*, p. 29.

et pénible jusqu'à la sortie de France. En mer, nous avons été très vaillants, sauf Solange, qui a eu un peu de *mal au cœur*, comme on dit. J'ai pris vingt fois la plume (comme on dit encore) pour terminer les cinq ou six pages, qui depuis six mois manquent à *Spiridion*. Ce n'est pas la chose la plus facile du monde que de donner la conclusion de sa propre croyance religieuse, et je vous assure qu'en voyage c'est tout à fait impossible. Je me suis arrêtée dans vingt endroits, avec la volonté de me recueillir et d'écrire, mais ces repos ont été les pires fatigues du voyage. Les visites, les dîners, les promenades, les curiosités, les ruines. La fontaine de Vaucluse, Reboul et les arènes de Nîmes, les cathédrales à Barcelone, les dîners à bord sur les vaisseaux de guerre, les théâtres italiens d'Espagne (quels théâtres et quels Italiens!), les *guittares* (*sic*), que sais-je, moi? Le clair de lune à la mer, et Palma surtout, et Mallorque, la plus délicieuse résidence du monde. Voilà qui m'écarte terriblement de la philosophie et de la théologie. Heureusement, j'ai rencontré ici de superbes couvents en ruine avec des palmiers, et des aloès, et des cactus, au milieu des mosaïques brisées et des cloîtres délabrés, et cela m'a remis sur la voie de *Spiridion;* de sorte que, depuis trois jours, j'ai une rage de travail, mais jusqu'à présent impossible à satisfaire, car nous n'avons ni feu ni lieu. Pas d'auberge à Palma, pas de maison à louer, pas de meubles à acheter. Quand on arrive, on commence par acheter un terrain, après quoi on fait bâtir, et puis on commande des meubles. Ensuite on obtient du gouvernement la permission de demeurer quelque part, et enfin au bout de cinq à six ans on commence à ouvrir sa malle et à changer de chemise, en attendant qu'on ait obtenu de la douane la permission de faire entrer des souliers, et des mouchoirs de poche. Voilà donc quatre jours seulement que nous allons, de porte en porte, demander à ne pas coucher dehors et nous espérons dans trois jours être installés; car un miracle s'est opéré en notre faveur. Pour la première fois de mémoire d'homme, à Mallorque, une maison meublée s'est trouvée à louer, maison de campagne, charmante, dans un désert délicieux, mais que le propriétaire, juif, à ce que je crois, nous fait marchander.

« C'est pour vous dire que le bateau à vapeur d'aujourd'hui vous portera ma lettre seulement, ce qui ne charmera pas Buloz,

mais que le prochain bateau (il en part un par semaine) portera mon manuscrit au consul de Barcelone, qui le fera passer à Buloz par la voie la plus courte et la plus sûre. Mais malgré les promesses de toute la navigation, les vents et les flots de Neptune peuvent retarder l'envoi, car, quand le vent du nord souffle sur Palma, on y est bloqué. Cependant, quoi qu'il arrive, la fin de *Spiridion* ne manquera à la Revue que d'un numéro, si elle manque toutefois : je mets tout au pire.

« Voilà de nos nouvelles en attendant. Buloz fera la grimace. Vous qui n'êtes point éditeur, mais une petite amie bien gentille et bien aimable, vous m'en saurez gré, et vous prierez pour que l'hiver nous soit favorable, car les cheminées sont totalement inconnues à Mallorque. Jusqu'ici, Maurice va très bien. Il s'amuse comme un bienheureux. Sans les mosquitos, nous serions tous délicieux ; mais nous avons tous la figure et les mains tachetées comme des truites, et nous nous grattons comme des... suffit.

« Bonsoir, chère enfant; embrassez pour moi le beau petit Paul. Mes enfants l'embrassent et vous embrassent aussi. Pensez à nous quelquefois, et aimez-nous toujours.

« Je vous ferai un roman sur Palma, — qui pourra être divertissant; depuis le peu de temps que j'y suis, j'ai déjà vu des coutumes et des habitudes dont on n'a plus d'idée en France : c'est un pays en arrière de trois cents ans au moins. Voilà les voitures à la dernière mode... *(Ici un croquis.)* Ajoutez à cela quatre mulets et des rues en escalier. Quand on va au petit trot, on fait scandale, et on est traité de casse-cou. Du reste, palais arabes, orangers, citronniers, palmiers, montagnes magnifiques, la mer comme un beau lac, des vallées délicieuses, et une population excellente. Si nous pouvons nous caser commodément, nous y passerons l'hiver.

« Déposez vos lettres pour moi chez Marliani (1) ou bien à M. l'agent des Affaires étrangères à Marseille pour faire passer à M. Gauthier d'Arc, consul de France à Barcelone, et sous l'enveloppe seulement à Madame Sand, à Palma. Il me les fera parvenir.

« A vous de cœur, chère.

« GEORGE.

(1) Ami de George Sand.

« Pour la troisième ou quatrième fois, je vous préviens que la troisième partie de *Spiridion* a été envoyée du Plessis-Picard près Melun. La faire réclamer au besoin à M. Duplessis.

« Voulez-vous dire à Buloz de prévenir M. Molé que, pour plus de sûreté dans l'envoi des manuscrits, je me permettrai de les lui adresser nominalement; je n'ai pas songé à lui en demander la permission, mais il a été si gracieux pour moi que *j'oserai* (1).

« *P.-S.* — Mercredi. — Le courrier, c'est-à-dire le paquebot, n'est pas revenu de Barcelone, c'est-à-dire que ma lettre ne partira d'ici que demain. Je la laisse au consul pour vous l'envoyer, et je pars pour la campagne, où je suis installée, avec maison meublée et jardin, dans un site magnifique, pour 30 francs par mois. J'ai en outre arrêté une cellule, c'est-à-dire trois pièces et un jardin pour 35 francs par an dans la chartreuse de Valdemosa, immense et magnifique couvent, désert au milieu des montagnes. Notre jardin est jonché d'oranges et de citrons, les arbres en cassent. Nous avons des haies de cactus de vingt et trente pieds de haut, la mer à une demi-lieue, un âne pour aller à la ville, des chemins inaccessibles aux visiteurs, des cloîtres immenses et de la plus belle architecture, une église charmante, un cimetière avec un palmier et une croix de pierre comme celle du troisième acte de *Robert le Diable*, des parterres de buis taillé. Le tout habité par nous seulement, une vieille femme pour nous servir, et le sacristain porte-clefs intendant majordome, maître Jacques en un mot. J'espère que nous aurons des revenants. La porte de ma cellule donne sur un cloître énorme, et quand le vent pousse la porte, on entend comme une canonnade dans tout le couvent.

« Je suis dans l'enchantement, et je crois que j'habiterai la cellule plus que la maison de campagne qui en est, au reste, éloignée de deux lieues.

« Vous voyez que la solitude et la *poésie* ne me manqueront pas. Si je ne travaille pas bien, il faudra que je sois une f... bête. »

Cet enthousiasme n'eut qu'un temps et ne dura guère plus de quelques semaines; bientôt, on se heurta à mille difficultés

(1) Elle était allée voir M. Molé avec F. Buloz et celui-ci note : « Je l'ai menée aux Affaires étrangères par le petit escalier; » elle voulait obtenir alors l'*exequatur* de Marliani. « On n'est plus si républicain quand il s'agit de cela. »

de logement, d'approvisionnement, etc. ; et la lettre suivante, écrite en janvier, est fort désenchantée déjà :

A. F. Buloz.

« ... On m'avait incroyablement trompée sur la facilité de communiquer avec ce pays-ci. Il y a un seul bateau à vapeur, et une seule voie, savoir Barcelone où règne, je crois, une police ombrageuse, car ils ont peur de tout, ces braves Espagnols !... En outre, les vents du Nord soufflent sur notre île les trois quarts de l'année, de sorte qu'on y arrive mieux qu'on n'en sort ; le bateau, qui est censé partir tous les sept jours, reste souvent au port vingt et vingt-cinq jours. Et puis encore, l'Espagne va singulièrement... On ne sait d'ici ni qui vit, ni qui meurt. Les journaux, c'est-à-dire le journal majorquin, n'ose pas faire part à ses abonnés de la plus petite nouvelle, de crainte de se compromettre. Si l'on pouvait soupçonner qu'il s'avisât d'avoir une opinion, le malheureux journal, ce serait fait de lui. Ainsi l'Espagne peut être perdue et regagnée, et reperdue cent fois, personne ici ne s'en doutera de longtemps, ou n'osera dire ce qu'il en sait. Quels êtres que ces gens-là ! Je n'aurais jamais cru qu'il y eût à deux journées de navigation de la France une population aussi arriérée, aussi fanatique, aussi timide, pour *ne rien dire de plus*, et d'une aussi insigne mauvaise foi. Ils auront de mes nouvelles quand je les quitterai, cela soit dit sans préjudice de plusieurs personnes excellentes que j'ai trouvées ici comme on en trouve partout. Du reste, le pays est magnifique. Le climat est charmant, sauf des pluies, comme je n'en ai jamais vu, qui heureusement n'ont qu'un temps assez court. Mais nous y sommes en plein depuis vingt jours, et il y a des moments où nous en sommes effrayés. Bref, je suis au bout du monde, intellectuellement et physiquement aussi, car la difficulté des chemins peut compter pour plus que la distance réelle. Il n'y a pas une seule route dans l'île, ce sont des chemins à se rompre les os, et les voitures sont à l'avenant. Nous habitons une immense chartreuse abandonnée, et demi-abattue, mais où j'ai arrangé proprement une cellule. Nous sommes perchés sur les montagnes, et les vautours viennent faire la chasse aux moineaux jusque sur les orangers de notre jardin. Des deux côtés de l'horizon au delà des sites

sublimes, nous voyons la mer qui ne l'est pas moins. La chartreuse avec ses grands cloîtres, son cimetière, ses arcades, ses chapelles, ses sources d'eau vive, ses grands lauriers, ses bois taillés, et surtout son silence et son abandon, réalise toutes les poésies qui ont jamais pu traverser les cerveaux poétiques. Je me trouve tellement indigne d'habiter une demeure qui eût été à la taille de Byron, que je crois que je n'oserai jamais rien écrire là-dessus. Mais je dois aux Majorquins de parler de leur *piété touchante*. C'est ce qui me révolte le plus ici, moi qui ai jadis été dévote sincère. Ce que je vois me réconcilie avec Voltaire et ses lieux communs sur le fanatisme. On ne l'a pas encore lu ici, on a entendu vaguement parler d'un certain Boltaïré!...

« J'écrirai aussi sur mon voyage, mais je ne pourrais rien faire imprimer là-dessus, tant que j'habiterai ce pays. On m'y brûlerait vive, je suis déjà en assez mauvaise odeur dans ces montagnes, parce que je ne vais pas à la messe... (1) »

On voit combien le ton est changé. Chopin aussi était malade, et « doux, enjoué, charmant dans le monde, Chopin malade était désespérant dans l'intimité exclusive. » Délicat et fragile, le musicien souffrait de tout : du froid et du chauffage malsain, du vent qui soufflait à travers le cloître, et l'énervait au point de lui donner des hallucinations, de l'humidité qui *moisissait ses habits sur son dos*. Pendant que George Sand, bien portante et infatigable, explorait l'île par les chemins défoncés et « passait la montagne à pied avec des torrents à travers les jambes, » la solitude du pauvre grand homme était hantée de visions... Au retour George Sand, écrivain la nuit et professeur le jour (car elle faisait à cette heure l'éducation de ses enfants), cuisinait le dîner de Chopin qui, ne pouvant supporter l'huile rance et la graisse de porc, était malade toutes les fois que des « mains étrangères lui préparaient ses aliments. » Que d'épreuves pour un musicien génial et sensible! Ah! ne voyageons jamais! — de cette façon, s'entend.

Repoussé des habitants que sa phtisie épouvantait, mal soigné par « un médecin, deux médecins, trois médecins, tous plus ânes les uns que les autres, » il dut partir coûte que coûte, et il partit mourant; arrivé à Barcelone après une traversée

(1) Inédite.

terrible, il crachait toujours « le sang à pleines cuvettes. » Enfin, à Marseille, le docteur Cauvière le sauva et le remit momentanément sur pied. George Sand se plaignant de toutes ces tribulations s'écrie : « l'Espagne est une odieuse nation ! »

UNE BROUILLE S'ANNONCE

Au commencement de juin, George Sand est rentrée au bercail, c'est-à-dire à Nohant. La voici singulièrement irritée contre son directeur : ne lui a-t-il pas dit que « *Spiridion* a eu moins de succès que *l'Uscoque* et a été traité de mystique ? » Ne pourrait-elle lui donner autre chose avant la publication des *Sept Cordes de la Lyre...?* Quelque nouvelle moins philosophique?... Elle s'emporte ! S'il veut des nouvelles, qu'il « se réconcilie avec Balzac, ou qu'il attire F. Soulié à la *Revue.* » « Vous ne pouvez me refuser le privilège d'endormir vos lecteurs, quand vous l'accordez à d'autres moins anciens en titre à la *Revue.* Je vous demande la préférence sur Lherminier et compagnie... » Mais F. Buloz ne peut souffrir les *Sept Cordes de la Lyre :* il note sur la lettre que je viens de citer :

« Je n'aurais pas voulu l'insérer dans la *Revue,* je lui avais offert l'abandon de 5 000 francs pour ne pas publier ce pastiche. Il fallut céder... »

« Il fallut céder, » — car George Sand pressait Mme Marliani, de Nohant ; Mme Marliani était chargée du sort des *Sept Cordes,* en l'absence de l'auteur. — « Tenez ferme, chère amie, » écrivait ce dernier, « pour qu'elles soient insérées dans la *Revue...* Mais ne voyez-vous pas que notre Buloz hésite, et recule, parce qu'il y a cinq ou six phrases assez hardies, et que le cher homme craint de se brouiller avec son cher gouvernement...? Les abonnés aiment mieux les petits romans comme *André* et compagnie, qui yont également aux belles dames et à leurs femmes de chambre... J'espère que j'en suis sortie (de ce genre) pour toujours. Ne le dites pas à notre butor... Laissez gémir notre Buloz qui pleure à chaudes larmes quand je fais ce qu'il appelle du *mysticisme,* et poussez à l'insertion (1). »

C'est Leroux qui, en l'absence de George, corrigea les

(1) Wl. Karénine, qui publie ce fragment (du 14 mars 1839), fait remarquer qu'il a été changé et tronqué dans la correspondance. Maurice Sand, lorsqu'il le publia, ne voulut sans doute pas laisser subsister les gracieuses épithètes dont le romancier gratifiait son ex-ami dans ses lettres.

épreuves; car voici venir maintenant Leroux et sa philosophie humanitaire et fumeuse...

Bientôt George Sand écrit au directeur de la *Revue* (1) : « Pour la première fois, j'ai du manuscrit terminé en portefeuille, et loin de le demander, vous avez fait un assez triste accueil à mon dernier envoi. Peut-être que *je baisse?* Mon Dieu, dites-le-moi tout bonnement... car, croyez bien que s'il y a une conviction chez moi pour mes écrits, il n'y a pas d'amour-propre irritable. Je ne puis plus écrire agréablement, peut-être parce que je n'ai plus l'esprit agréable, mais qu'est-ce que cela fait? il y a tant de bons lecteurs par le monde! » Autre chose irrite à ce moment la « Reine : » l'insertion du *Faust* de Henri Blaze, car, elle aussi a fait un article sur *Faust*. « Vous saviez que je l'avais à votre disposition, et vous avez donné la préséance à celui de votre beau-frère! »

Mais la grosse question, comme toujours, c'est la question d'argent. « Mes fermiers ne me paient pas, mes ouvriers de la maison que j'ai fait réparer à Paris ne veulent pas attendre, et j'ai 60 000 francs de dettes sur ce que j'appelle mon *passif*, c'est-à-dire la fortune dont je suis censée jouir, en dehors de mon travail. » Dans ces conditions, qui pourra l'aider? « Vous faites en grand les affaires que vos rédacteurs font en petit, vous devriez donc être préparé à tout événement, et n'être pas à court d'écus comme un petit négociant, lorsque nous venons, nous qui n'avons qu'une corde à notre arc, frapper à votre porte... » et encore : « Ne refusez pas mes manuscrits; autrement, que voulez-vous que je devienne? Je ne vous dis pas que vous soyez fort à l'aise... si nos conventions ne vous vont plus, déchirons-les (2). »

Après avoir parlé ainsi, rudement, elle termine : « Bonsoir, mon cher Buloz, répondez-moi à Nohant, où je suis depuis cinq jours avec Maurice parfaitement guéri, et Solange toujours belle et forte, moi pas belle, pas riche, mais encore assez forte pour embrasser Christine, et vous donner des coups de poing (3). »

(1) Le 5 juin 1839.

(2) F. Buloz à cette heure ne lui avait rien refusé, mais elle semble ici faire allusion à son étude sur *Gœthe, Byron et Mickiewicz*, qui ne parut que plus tard à la *Revue* : 1er décembre 1839.

(3) Inédite : F. Buloz a écrit en guise de commentaire en tête de cette lettre : « Je garde ces deux lettres (celle-ci et la suivante)... qu'on n'a pas craint de m'écrire, quand on me devait plus de 10 000 francs depuis des années. »

A cette lettre, F. Buloz répond sans retard :

« Je ne veux pas tarder d'un jour à répondre à votre *aimable lettre*, et je vais tâcher de le faire avec un calme parfait, sans m'arrêter à l'aigreur que vous me témoignez, et aux insinuations injurieuses que vous n'hésitez pas à m'adresser. Je ne sais en vérité sur quelle herbe vous avez marché pour m'écrire de pareilles choses sans aucune espèce de raison.

« De quoi vous plaignez-vous donc? Vous me traitez comme votre débiteur; mais le suis-je en effet? Voyons ensemble, je vous prie. *(Du compte établi par Buloz il résulte qu'il n'est nullement son débiteur, au contraire.)* Ainsi en sept mois je vous ai compté 17 500 francs (1). Est-ce là faire un triste accueil à vos manuscrits? Vous vous plaignez que je n'aie pas demandé le manuscrit que vous avez, mais ne m'aviez-vous pas écrit qu'il était en route, que vous m'enverriez des lettres de Palma, et cela est-il arrivé?

« Tout ce que j'ai signé, je le tiendrai, je vous demande seulement la réciprocité.

« Je ne sais qui vous monte, et qui vous écoutez pour en venir à me traiter comme vous le faites. Mais ce qui précède, doit vous prouver que vous n'avez pas toujours trouvé fermée la caisse du *petit négociant* dont vous parlez; au reste, je n'ai nulle prétention à être un *grand négociant*, c'est un honneur dont je me passerai bien. Je n'ai pas non plus plusieurs cordes à mon arc, comme vous le dites avec votre bienveillance ordinaire; je n'en ai qu'une : celle du travail, modeste, pénible et honnête, qui est loin de me rapporter ce que vous croyez, mais qui, avec mes goûts simples et *républicains* (démocrate en cela seulement), me donnera toujours l'avantage sur vous, grands gargantuas, qui dépensez avec tant d'imprévoyance et de folie les magnifiques revenus de votre cerveau.

« Vous me reprochez aussi de ne pas avoir tout l'argent qu'il vous faut; à cela je réponds : il est vrai, mais je suis loin de vous en devoir...

(1) George Sand a reçu pour les *Sept Cordes de la Lyre* au lieu de 5 000 francs qu'elle avait demandés, 6 000 francs en octobre, « sur une simple demande de vous à cause des ajoutés que je vous ai fait payer pour l'édition des œuvres complètes, » pour la publication de *Lélia*, 7 500 francs, et pour *Gabriel* elle a demandé 4 000 francs, soit 17 500 francs en sept mois.

« Tous ces malentendus, toute cette aigreur qui se renouvellent périodiquement ne viennent que des rapports faits et mal faits par vos intermédiaires.

. . . . . .

« Qui vous a dit que vous baissiez ? J'ai dit que vous vous écartiez de votre véritable route, que vous aviez fait une fantasmagorie dans les *Sept Cordes*, que je n'y comprenais rien, ainsi que beaucoup de gens de bon sens, et que je voudrais voir Albertus au diable au lieu de mon argent.

« Si c'est là dire que vous baissez, il y a plusieurs mois que je vous ai écrit tout ceci. Vous savez le personnage que l'on mettait derrière le triomphateur romain; pourquoi n'auriez-vous pas un personnage de cette espèce à côté de vous? A qui va mieux ce rôle qu'à votre éditeur écorché des *Sept Cordes de la Lyre?* J'en dirais bien d'autres, si je savais que mes grincements de dents puissent vous dégoûter à tout jamais de votre métaphysique plus que *ballanchienne!*

« J'oubliais de répondre à un de vos prétendus griefs, l'insertion du *Gœthe* de mon beau-frère (1). Si vous voulez consulter vos Revues, vous verrez qu'il y a plus de deux ans que nous annonçons ce travail. En quoi d'ailleurs cela vous fait-il tort? Cela vous empêche-t-il de publier le vôtre? Bien loin de là, puisque vous ne connaissez pas le second *Faust*, cela peut vous servir.

« Henri a passé deux ans à étudier les œuvres de Gœthe, et quand la deuxième partie de son travail aura paru dans la *Revue*, il publiera la traduction entière du second *Faust* qu'il a terminée, et que lui seul, peut-être, pouvait faire maintenant.

« *Amen*. Vous avez réveillé le chat qui dort.

« Adieu, tigresse d'Arménie,

« F. Buloz (2).

« P.-S. — J'attends votre *Lettre* sur Palma et votre *Gœthe*. « Nous verrons si vous achevez le premier, je ne demande pas mieux...»

« Vous me dites que vous avez besoin de fortes sommes, je

(1) Allemagne : *Gœthe et le Second Faust* par Henri de Blaze Bury, *Revue de Deux Mondes*, 1er juin, 15 août-15 octobre 1839.

(2) Collection S. de Lovenjoul, inédite.

vous ai déjà écrit que le Théâtre-Français vous tendait les bras (1). »

Voici la réponse de George Sand, assez méchante, on le verra (2). Elle est adressée à

Monsieur Buloz, homme de lettres :

« Vraiment, mon cher Buloz, vous avez bien de l'esprit depuis quelque temps, et je vous trouve léger. Vous devenez ambitieux aussi, vous avez la prétention de comprendre ce que vous éditez.

« Pourtant, je veux bien être pendue, si vous comprenez quelque chose au second *Faust*, et quant au style de Henri Blaze, il est tout aussi métaphysique que le mien. Ainsi votre jugement ne ferait pas beaucoup à l'affaire, mais ce qui est plus sérieux, c'est que vous vous dites écorché,— le mot est grossier. A la bonne heure... Je viens, moi, vous offrir la restitution de l'argent que vous avez perdu sur les *Sept Cordes* et vous proposer très sérieusement de résilier nos engagements, car je ne suis pas habituée à écorcher personne. Je ne suis pas le Juif Shylock, et je ne vois pas trop ce que je pourrais faire de votre peau, quelque gênée que je sois dans mes affaires.

« Des critiques littéraires, tout ce que vous voudrez, vous y excellez, et je n'ai qu'à profiter d'enseignements comme les vôtres. Bornez-vous là, car les reproches d'argent ne méritent pour réponse que de l'argent.

« Au reste, cette lettre vous ferait honneur, car c'est un petit chef-d'œuvre, et j'y vois que vous devenez trop profond pour qu'on puisse vous contenter par un travail digne de vous, c'est décourageant prenez-y garde, n'en écrivez pas une pareille à Planche, car il *laisserait* à jamais sa plume.

« Bonjour, cher Buloz. Vous m'appelez tigresse d'Arménie : c'est une faute d'impression sans doute, car le mot classique est Hyrcanie. L'Arménie n'a jamais été, que je sache, renommée pour ses tigres, mais peut-être qu'on y trouve des éditeurs! Tout à vous quand même!

(1) Buloz avait été nommé *Commissaire royal*, près le Théâtre-Français en 1838 le 18 octobre.

(2) En travers de cette lettre, en haut de la page, George Sand a écrit : « Cette réponse, M. Rollinat à voulu me la faire recopier, et il en a recopié lui-même une partie. Il prétend qu'elle est utile. »

« Je ferai des pièces pour les Français, quand vous aurez perdu votre place, car vous êtes trop difficile.

« Embrassez Christine pour moi, je la plains d'être l'épouse d'un chacal d'Etuvie, — il y a autant de chacals en Etuvie, que de tigresses en Arménie (1). »

Le 25 juin, F. Buloz réplique :

« Ma lettre vous a piquée, mon cher George; tant mieux, j'aurais été trop malheureux de ne pas vous rendre une petite piqûre pour la blessure que vous m'avez faite. Vous le savez, je suis toujours sur la défensive avec vous. Mais quand on me mord trop vivement, je tâche d'égratigner.

« Or, si vous aviez votre dernière lettre sous les yeux, vous verriez que je ne vous ai adressé que des douceurs comparativement.

« Avant de répondre à la *partie positive* de votre dernière lettre, je m'arrêterai à la partie littéraire. Je vous dirai d'abord que j'accepte bien franchement la leçon classique que vous me faites, à propos des mots *tigresse d'Arménie*.

« J'ai fait une balourdise, il est vrai, — c'est un souvenir presque effacé de Virgile, qui m'a fait mettre *Arménie* pour *Hyrcanie*.

« Mais je suis plus vieux que vous, j'ai la mémoire moins sûre; vous avez des souvenirs plus frais de l'épopée latine; cependant je vous ferai observer, et cela sans malice, que vous avez pris quinze jours pour rafraîchir votre mémoire.

« Je vous ai entendu bien des fois crier contre le pédantisme, vous lui donnez des coups d'étrivière à chaque occasion, et voilà que vous donnez dans le pédantisme. Je vais donc prendre exemple sur vous, et vous ne pourrez pas dire que je choisis mal mes maîtres. A propos des mots « Éditeur écorché des Sept Cordes de la Lyre, » vous ne faites pas une balourdise moins grande que celle que je viens de reconnaître : j'ai voulu dire que la Musique de votre poème épique m'avait *écorché les oreilles*, que je n'y avais rien compris. Je me suis servi à dessein d'un terme musical, à propos d'une épopée musicale. Comment d'ailleurs vous étonner que je ne comprenne pas vos intentions philosophiques et fantastiques, puisque vous m'accordez si peu d'intelligence? Mon opinion ne fait rien à l'affaire, je le sais, je

(1) Collection S. de Lovenjoul, inédite.

n'ai nulle prétention à cet égard, mais j'ai la conviction que jamais des considérations d'intérêt n'entrent pour rien dans telle ou telle chose.

« Puisque vous m'amenez à vous dire ce que je pense du second *Faust*, j'ai regardé le travail de Henri Blaze comme bon, malgré ses défauts, parce qu'il faisait connaître une production bizarre d'un grand écrivain, production inconnue en France; mais, pour mon compte particulier, je n'aime pas mieux le second *Faust*, que les *Sept Cordes de la Lyre*.

« Je suis assez simple pour juger cela, sauf quelques parties, comme un cauchemar, et ce qui me console, c'est que M. Cazalès, qui est un homme très distingué, m'assurait, il y a quelques jours, que Schelling en disait autant; je me console en me disant que je ne suis pas tout à fait *abruti*, puisque Schelling a avancé publiquement la même chose.

« J'en viens à ce que vous me dites, que vous attendez que j'aie perdu ma place pour écrire une pièce. Je vous remercie de vos tendres souhaits, et de l'intérêt que vous me portez. Mais je suis assez désintéressé pour donner ma démission, si ma présence au Théâtre-Français doit vous empêcher de doter la France d'un grand ouvrage dramatique. Mettez-vous donc à l'œuvre, faites un *Hamlet* ou un *Othello*, et ma démission est au bout.

. . . . . .

« Je réponds maintenant à votre proposition de rupture partielle. Je ne l'accepte en aucune façon, et n'implore la pitié de personne. Je vous ai dit que j'exécuterais tout ce que j'ai signé ; je suis assez patient de ma nature et assez froid pour encourir toutes les chances d'un traité que j'ai consenti.

. . . . . .

« Je garderai tout, ou je céderai tout : jusque-là, vous me trouverez toujours prêt à exécuter nos conventions, et, quand vous le voudrez, les relations que vous rendez difficiles, deviendront plus faciles. J'ai la conscience de n'avoir rien fait pour amener l'aigreur qui se manifeste chez vous, à des intervalles trop rapprochés.

« Je vous le répète, c'est là le fait de vos intermédiaires; et pourquoi, encore une fois, des intermédiaires entre nous?

« Tout à vous donc, tigresse d'Hyrcanie (1). »

(1) Collection S. de Lovenjoul.

J'ignore ce que Mme F. Buloz a pu écrire, à la suite de cela, à George Sand; certainement la jeune femme a dû s'inquiéter du ton des dernières lettres qu'ont échangées les deux amis, car, à son tour, George Sand, s'adressant à Mme Buloz quelques jours après, la rassure (1) :

« Ne vous effrayez pas trop de mes fureurs et de celles de votre Buloz, chère Christinette. Tout cela n'est pas si sérieux que vous croyez, car au fond, je ne peux pas m'empêcher d'aimer le pauvre ours mal léché qu'il a plu à la divine Providence de vous donner pour époux; c'est un excellent homme, je le sais, mais il est bourru, et il a bien besoin que vous le passiez au rabot de temps en temps. C'est à vous d'adoucir un peu son naturel féroce, et si j'étais comme lui, dans la compagnie d'un petit ange de paix comme vous, je n'aurais pas toutes les colères que vous me reprochez. Je courbe donc la tête devant toutes vos gentilles admonestations, d'abord parce que je ne pourrais me disculper sans accuser votre client, et que malgré mes théories *subversives*, je ne voudrais pas (dussiez-vous m'écouter) faire auprès de vous ce rôle damnable; ensuite parce que je n'ai aucune animosité contre cette douce victime Buloz, qui vous fait croire qu'il est un petit saint. Je ne vous dirai dans tout ceci que deux mots sérieux. Le premier, c'est qu'il m'a adressé un reproche blessant et qui seul m'a fâchée; le second, c'est que ce qu'il a pris de ma part pour une provocation du même genre était fort loin de ma pensée.

« Je ne nie pas l'emportement de mon caractère : que Dieu m'accorde la grâce de ne me pas refroidir le sang, ma'gré l'âge philosophique qui m'atteint! mais dans toute cette affaire, j'ai la certitude de n'avoir pas commencé les hostilités. Vous voyez trop de gens de lettres pour croire qu'il en soit de naïfs et de sincères. Je vous prie de relire la lettre incriminée, sans subir l'influence de Buloz, vous verrez qu'elle est franche et enjouée, que j'y défends mes intérêts sans colère, et que de bonne foi, pensant que ma *métaphysique* peut fort bien déplaire à vos abonnés, j'offre à Buloz de ne pas lui imposer le danger de méditer davantage. Faut-il s'entre-dévorer après cela?

« Je ne voulais pas vous dire cela si longuement. Pardon

(1) 1er juillet 1839.

mille fois, toute discussion est ennuyeuse. Finissons-en et venez me voir. Si Buloz ne s'amende pendant son dîner à Nohant, je le régalerai de sa pendaison en effigie, avec sa Revue au cou, au plus bel arbre de mon jardin.

« En attendant, je me fais une fête de vous voir, avec votre cher enfant. Vous n'aurez pas beaucoup de peine à m'adoucir, d'abord parce que je n'ai rien à vous refuser. Ensuite parce que je suis l'offensé, et qu'il est plus facile, comme vous le savez, de pardonner les torts d'autrui, que de pardonner à autrui ses torts.

« C'est M. La Bruyère qui a trouvé cela, et qui le dit beaucoup plus élégamment.

« Au revoir donc, chère enfant, le plus tôt possible.

« A vous de cœur.

« GEORGE.

« Serez-vous assez bonne pour faire prendre chez Mme Marliani une caisse d'argenterie qu'elle doit m'envoyer, et qu'elle n'a pas voulu confier à la diligence?

« Si c'est elle que Buloz flétrit du nom d'*intermédiaire*, je vous dirai qu'il a grand tort. Je vous ferai voir la lettre qu'elle m'avait écrite, et vous y verrez que loin de l'accuser elle le défend (1). »

George Sand n'attachait donc pas d'importance aux duretés qu'elle écrivait à Buloz, et lorsque Mme Buloz s'en affligeait, elle ne faisait qu'en rire. Pourtant ces querelles de mots portaient de trop nombreuses atteintes à leur amitié, et F. Buloz s'en montrait blessé. Avec sa nature droite, il était dérouté par ces revirements, ces attaques, ces réconciliations inattendus. Il se méfiait aussi de la cour qui entourait George Sand à Nohant. Le 3 juillet 1839, à propos de *Gabriel*, il lui écrit : « La première partie de *Gabriel* est tout à fait charmante, je vous dis cela au risque de me faire traiter d'épicier par vous : c'est de votre bonne manière, quoi que vous puissiez dire. » F. Buloz gardait son opinion : il préférait les romans de George à sa philosophie, qui l'en blâmera?

En juillet il est attendu à Nohant, avec tout son monde.

(1) Inédite.

« Vous êtes trop bonne de vous occuper de nous. Nous tombons sur vous à l'improviste, mais ne vous gênez en rien. »

Ce voyage à Nohant fut remis au mois de septembre (1).... « Je suis fâchée que vous ne soyez pas venu, écrit la *Reine*, je vous attendais tous les jours. Enfin j'espère que ce qui est différé n'est pas perdu. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui seraient trop longues par écrit. Je n'ai pas reçu de nouvelles de Christine... Portez-vous bien malgré tous vos ennuis, et venez vous reposer un peu ici. »

Comme elle lui a glissé aussi ces mots : « Je ne me sens pas en bonne odeur à la *Revue*, » F. Buloz lui répond tout de suite (2) :

« Ne croyez pas davantage ce qu'on vous dit des prétendues mauvaises dispositions de la *Revue*, vous serez toujours, tant que vous le voudrez, notre Reine; chacun y accepte votre royauté, mais il y a beaucoup de petites envies et de petites rancunes, qui feront tous leurs efforts pour vous convaincre du contraire. J'espère prochainement ne vous laisser aucun doute à cet égard (3). »

***

Le drame que George Sand avait écrit et que F. Buloz était allé réclamer à Nohant, — *Cosima* (4), — le Théâtre-Français, en octobre, se préparait à le jouer. Le choix de Mlle Mars pour le rôle de Cosima effraie le Commissaire Royal... il redoute l'âge de Mlle Mars (5). Le rôle est écrasant : comment le supportera-t-elle? Il préférerait Mlle Plessy qui a dix-huit ans. Cependant George Sand est toujours dans le Berri. F. Buloz lui écrit, le 1er octobre :

(1) « J'ai oublié de te dire écrivit Mme F. Buloz à sa sœur, Mme R. Combe, que j'ai été voir Mme Sand à Nohan (*sic*) et qu'il faut encore que tu ajoutes à mes tours de force 32 lieues faites en patache en 30 heures, c'est-à-dire que nous sommes partis de la Brosse (propriété Bonnaire) le mardi à cinq heures du matin, que nous sommes arrivés à Nohan à cinq heures du soir et que nous sommes repartis dudit Nohan le lendemain à deux heures pour arriver à onze heures du soir à la Brosse. » (Inédite.)

(2) 5 août. Inédite.

(3) Collection S. de Lovenjoul. Inédite.

(4) C'était le nom de la fille aînée de Liszt que George Sand avait donné à son héroïne : elle épousa Wagner.

(5) Mlle Mars avait soixante ans à cette époque.

« Mon cher George,

« J'ai appris avec inquiétude que vous vouliez donner le rôle de Cosima à Mlle Mars; je crois que le talent de Mlle Mars serait d'un bon secours pour ce rôle, s'il ne dépassait pas ses forces. Mais je suis convaincu que Mlle Mars est hors d'état d'aller jusqu'au bout d'un rôle si fatigant. Je ne vois que Mlle Plessy qui soit assez jeune et assez belle pour se charger d'une si grande tâche; j'ajouterai que le talent de cette actrice est aussi la meilleure garantie pour vous. Menjeaud, d'ailleurs, qui se chargerait du rôle d'Ordonio, ou de celui du Duc, m'assure qu'il lui serait impossible de jouer le rôle avec Mlle Mars, sur laquelle (c'est lui qui parle) il ne pourrait prendre l'ascendant voulu. D'ailleurs, toutes les voix au théâtre sont pour Mlle Plessy en cette circonstance. Vous savez bien que nous voulons tous vous procurer les meilleures chances de succès pour votre pièce; aussi, laissez-moi agir ici malgré vous, s'il le faut : nous jugeons mieux des ressources du personnel du théâtre, et ne craignez pas que la moindre passion nous égare...

« Vous savez peut-être que Charles Maurice a donné, contre tout droit et sur une indiscrétion très coupable de ne je sais qui, une analyse mensongère de votre drame. Nous allons lui faire un procès pour arriver à lui infliger une peine pour son délit (1).

« F. Buloz. »

Voici la réponse de George :

« Mon cher Buloz,

« Je n'accepterai Mlle Plessy qu'après l'avoir vue jouer au théâtre, et faire preuve du talent que vous lui accordez. J'ai là-dessus des données si contraires aux vôtres, que j'aime mieux retirer ma pièce que de la voir *minaudée* et comprise de travers. Si vous pouvez avoir Mme Dorval, ou risquer les forces de Mlle Mars, je ne demande pas mieux que de vous laisser agir, mais ne dites pas du tout à Mlle Plessy que je lui donne le rôle, rien n'est moins sûr... Par exemple, je ne veux pas de Menjeaud pour Ordonio, mais seulement pour le Duc. Je veux Bocage ou Lockroy pour Ordonio, *pas d'autre*. Je ne veux de Ligier en aucune façon... En somme, votre théâtre est fort mal monté pour le drame, à ce que je vois, et je regrette

(1) Collection S. de Lovenjoul. Inédite.

amèrement la Renaissance et Mlle Dorval. Quand vous me ferez croire que celle-là n'est pas de force à jouer un rôle que peut jouer Mlle Plessy, qui a la réputation de la première grimacière du monde, vous serez bien habile. Cette lettre est entre nous deux, mais ma décision est prise : *je veux voir...*

« Je viens d'être horriblement malade d'un empoisonnement de *tomates*. Dieu vous préserve des tomates ! Je suis encore sur les dents, je n'ai pas la force d'écrire des lettres et je ne vois pas en beau l'avenir de ma pièce. Faites ce que vous jugerez convenable avec Charles Maurice. Quant à moi, je ne me mêle pas des cabales et des cabaleurs, c'est à vous de les expulser de la salle, et de m'en préserver par tous les moyens, mais je n'en veux rien savoir.

« Vous ne me dites pas si vous avez fait un bon voyage, si ma petite Christine et son cher Paul sont arrivés en bonne santé. Embrassez-les bien pour moi.

« Tout à vous de cœur.

« George (1). »

Après cela Mlle Mars est abandonnée, et c'est Mme Dorval que George désire : pourtant, Mlle Mars se serait volontiers chargée du rôle, aucun ne lui paraissant trop jeune. On se souvient que lorsque Scribe lui apporta *la Grand'Mère*, qu'imprudemment il avait écrite pour elle, l'actrice dit ingénument : « Le rôle de Cécile me va, mais qui jouera la grand'mère ? » Enfin, après une démarche de George Sand auprès du ministre Duchâtel, Dorval est engagée, et George Sand écrit à Hippolyte Chatiron : « J'ai renversé toutes les barrières et j'ai fait entrer Mme Dorval, qui n'en est pas plus contente pour cela. »

La pièce est distribuée, laborieusement, mais les répétitions ne sont pas encore commencées le 15 janvier. L'auteur se plaint amèrement de ces retards, dont elle accuse F. Buloz, — naturellement : « Quant à ma pièce aux Français, je vous prie de suspendre tout préparatif et de m'en faire rendre le manuscrit. M. Lockroy quitte le théâtre prétextant une maladie ; je vois qu'il y a là contre moi des intrigues avec lesquelles je ne veux pas me commettre. Ma tentative aux Français était impossible... (2) » Elle veut aussi aller trouver M. Duchâtel de nou-

(1) Inédite.
(2) 15 janvier 1840. Correspondance inédite.

veau, mais cette fois « pour lui dire que j'aime mieux retirer ma pièce, et lui dire de rompre l'engagement de Mme Dorval. Ni elle ni moi ne pouvons attendre indéfiniment et moi, je ne peux rester à Paris après le mois de mai. D'ailleurs on sait ce que devient une pièce dans les cartons du Théâtre-Français. On la donne à un auteur aimé de ces messieurs et de ces dames, on change les noms et les costumes, et on la joue au nez de l'auteur. Nous connaissons bien tous l'auteur véritable de *Mademoiselle de Belle-Isle*, et, quand vous voudrez, je vous montrerai le manuscrit. Ainsi finissons-en donc. Mettons *Cosima* dans la *Revue des Deux Mondes* (1). » L'auteur aussi est pressé par ses perpétuels besoins d'argent : « Si vous comptez sur M. Vedel, nous n'en finirons jamais... et surtout envoyez-moi de quoi dîner ou je serai obligée de dévorer mes enfants comme Ugolin ! (2) »

A la Comédie-Française aussi, on paraît être en pleine effervescence. « Ils sont tous en révolution à la Cour du roi Pétaud. Le Comité se prend aux cheveux avec le ministère. Le ministre veut donner sa démission, prétendant qu'il aimerait mieux gouverner une bande d'anthropophages que les comédiens du Théâtre-Français (3). »

Enfin *Cosima* est jouée le 29 avril. L'auteur redoutait une « sifflade de première classe. » Ce fut cela en effet : « J'ai été huée et sifflée comme je m'y attendais, écrit-elle à Calamatta : chaque mot approuvé et aimé de toi et de mes amis a soulevé des éclats de rire et des tempêtes d'indignation. On criait sur tous les bancs que la pièce était immorale, et il n'est pas sûr que le Gouvernement ne la défende pas... Les acteurs, déconcertés par ce mauvais accueil, avaient perdu la boule et jouaient tout de travers (4). »

*
* *

Cette chute de *Cosima* est de mauvais augure, et la « sifflade » présage d'autres orages. L'année 1840 verra naître le *Compagnon du Tour de France*, roman issu des idées sociales que Pierre Leroux avec George Sand cultivait. On verra surgir à cette époque

(1) Inédite.
(2) Collection S. de Lovenjoul, *ibid.*
(3) Correspondance de George Sand.
(4) Ibid.

autour de George Sand, et par suite dans ses romans, toute une floraison de prolétaires, prosateurs ou poètes, au génie desquels elle croyait : Charles Poncy, le père Magu, tisserand et poète, « qui s'inspirait de La Fontaine, » Agricol Perdiguier, le héros du *Tour de France*. Il y aura aussi Savinien Lapointe, Durand, Gilland, le serrurier. Hélas! leurs œuvres n'ont pas laissé de souvenir dans l'ingrate mémoire des hommes, et sauf Jasmin le coiffeur, et Reboul le boulanger, les poètes prolétaires de 1840 sont fort oubliés aujourd'hui.

Agricol Perdiguier, « ouvrier conscient, » auteur de plusieurs livres sur le « compagnonnage, » sembla à George un type idéal; elle voulut présenter cet ouvrier menuisier à la *Revue*, mais F. Buloz déclara n'en pas vouloir, et refusa *le Compagnon du Tour de France*. Plus tard, l'auteur crut trouver une fois encore la personnification vivante de son héros dans Charles Poncy; elle écrivit à celui-ci : « L'idée qui m'a fait rencontrer le type de Pierre Huguenin n'en était pas moins une conception de la vérité. Vous êtes autre, et vous êtes mieux. Vous êtes poète, donc vous êtes plus richement doué et vous êtes plus homme que lui. Vous n'avez pas cherché l'idéal de l'amour dans une caste ennemie, etc. (1) » Cet homme avisé était, au dire de W. Karénine, ouvrier vidangeur.

Il est à remarquer que les héros de George Sand, tels qu'elle les représente dans ses romans, s'éloignent souvent de leurs modèles, tels qu'ils étaient dans la réalité; les types créés par elle, désintéressés et sublimes, ne songent qu'au relèvement de leur caste, et noblement repoussent la main et les bienfaits des héroïnes sensibles qui veulent améliorer leur sort. Mais le bon Magu, ou le brave Agricol « ouvrier conscient, » ignorant ces délicatesses, acceptent avec une grande bonhomie les nombreux secours, que la main généreuse de Lélia leur prodigue.

Bref, plutôt que de laisser ces hommes à leur rabot ou à leur navette, quelques lettrés, les uns sincères comme George Sand, d'autres qui l'étaient certainement moins, les encouragèrent à publier leurs poésies et leurs « récits. » Perdiguier écrivit même une pièce en cinq actes. Quelques-uns, en 1848, firent de la politique, comme ce dernier qui, exilé sous l'Em-

(1) Cité par Karénine, *George Sand*, t. III,

pire, finit petit libraire sous la troisième République, et Gilland le serrurier, gendre du père Magu, qui mourut phtisique. Ce Gilland professait un socialisme évangélique, qui n'était pas sans beauté, et lisait saint Bernard dans sa prison; d'ailleurs reconnaissant à George Sand et l'adorant, s'épuisant à faire des serrures pendant le jour, et de la littérature la nuit.

Chez George Sand et autour d'elle, ce fut un véritable engouement; on se plaisait à découvrir le génial ouvrier, le nouveau Béranger, sorti du peuple une lyre à la main; et George Sand, généreusement, écrit des préfaces aux Magu, Gilland, Poncy, corrige leurs vers, etc. Devant ce délire, F. Buloz demeurait froid. Il ne partageait pas l'enthousiasme de la Reine et de sa cour, et estimait que le maçon n'avait que faire d'une plume; puis l'introduction du bon prolétaire dans le roman, et les amours des Irène de Villepreux, lui paraissaient dépasser la mesure du bon goût. De jour en jour, les idées de George Sand s'écartaient de celles de F. Buloz.

***

Enfin, il y eut entre le directeur et le collaborateur, cette même année, un procès.

Il est certain qu'on aurait pu l'éviter, et que ces dissentiments auraient pu se terminer amiablement, sans l'hostilité de la cour qui entourait George Sand. Cette cour, Pierre Leroux en tête, eut sur George Sand une influence qu'elle se plut, d'ailleurs, à subir. « Ce philosophe social est, dit Henri Heine, pour George Sand, un directeur de conscience littéraire, une espèce de capucin philosophique. » Pierre Leroux, on le verra dans l'histoire de la fondation de la *Revue indépendante*, travailla de tout son pouvoir à séparer George Sand de F. Buloz et à exciter ses rancunes contre lui. Les autres amis de Nohant ne furent pas étrangers non plus à cette querelle, ainsi qu'en témoigne un avis dicté par Rollinat, et qu'on a lu déjà sur une lettre de George Sand (1). Enfin, chacun donnait un conseil, et tout le monde, au lieu de l'éteindre, attisait le feu.

Nous ne pouvons faire ici l'exposé, forcément aride, de cette affaire. Disons seulement que le différend portait sur la propriété des œuvres de George Sand assurée naguère à Buloz et

(1) Voir lettre à F. Buloz, juin 1839.

Bonnaire par un traité dont Michel de Bourges poussa George Sand à poursuivre la rupture.

Voici le jugement qui fut rendu par le Tribunal de commerce, le lundi 16 mai 1842 :

« Le tribunal fixe au 24 décembre 1841 l'époque à laquelle cesse la jouissance de Buloz et Bonnaire sur les ouvrages compris au traité verbal de 1835 en exceptant le roman de *Lelia* (1).

« Fixe au 24 juin 1842 le terme de leur propriété sur ce dernier roman.

« Dit que pour les ouvrages non compris au traité de 1835, la jouissance exclusive de Buloz et Bonnaire et de Magen et Comon, leurs ayants droit, cessera le 1er janvier 1843.

« Dit qu'il n'y a pas lieu d'accorder de dommages et intérêts à F. Buloz et Bonnaire pour la non-livraison d'*Engelwald*.

« Condamne la dame Dudevant, par toutes les voies de droit, seulement, à payer à Buloz et Bonnaire la somme de 9200 francs avec les intérêts du jour de la demande, etc. »

Les dépens étaient partagés entre les deux adversaires.

George Sand, entraînée par ses conseils, poussée par eux, ne remportait pas la victoire qu'ils lui avaient promise.

HORACE ET LA « REVUE INDÉPENDANTE »

Malgré le refroidissement que le procès aurait pu amener dans les relations de F. Buloz et de son collaborateur, ce ne fut pas le procès qui les sépara. Ce fut *Horace* et le refus d'*Horace*. Mais Charles de Mazade l'a écrit plus tard : « Comment *Horace* et *le Compagnon du Tour de France* eussent-ils pu être insérés dans la *Revue*? Entre les emportements démocratiques de Mme Sand et l'esprit de ce recueil, l'incompatibilité était trop flagrante, et la force des choses amena la séparation. » Donc *Horace* déplut à F. Buloz, et cela ne me semble pas scandaleux. Mais cela sembla scandaleux à George Sand, qui reprocha à son directeur, et amèrement, d'être *juste milieu*, ministériel, que sais-je? Elle dit : « Que me reprochez-vous? je n'ai jamais changé. J'ai toujours aimé le peuple, haï et méprisé les bour-

(1) Réimprimé par Bonnaire, pour la première fois en 1839 seulement.

geois. Voyez mes romans: Benedict n'est-il pas un paysan, Geneviève une grisette? » Sans doute, mais ne voit-elle pas, à son tour, que ses précédents romans étaient tout simplement romanesques, et que les derniers sont remplis de thèses sociales? *Horace* est parfaitement ennuyeux.

Le contrat concernant *Horace* fut signé le 9 juin 1841 (1), le manuscrit remis à l'imprimerie, — l'épreuve de la première partie renvoyée par l'auteur. George Sand s'attend à voir cette première partie dans la *Revue* du 1er septembre; — elle n'y est pas.

« Mon cher Buloz, je m'attendais à voir la première partie d'*Horace* dans le numéro du 1er. Vous avez dû recevoir les épreuves le 25 ou le 26... Ce retard m'inquiète parce que je crains que la poste n'ait arrêté mes épreuves à cause des corrections (2). »

F. Buloz alors s'éleva résolument contre *Horace*, et voici, le 15 septembre, la défense par son auteur de ce livre et des idées humanitaires qu'il contient. Cette défense est éloquente certes et véhémente, mais il me semble que George Sand y perd de vue un point essentiel, c'est qu'un écrivain, par ses opinions, peut compromettre le recueil dans lequel il écrit : « Ne vous mêlez pas de mes affaires, dit George Sand à F. Buloz. Je ne me mêle pas des vôtres, laissez-moi dire ce qui me plaît... » La proposition paraît ingénue.

« Mon cher Buloz,

« Distinguons et tâchons de nous entendre. La *Revue* est-elle libre, ou ne l'est-elle pas? A qui ai-je affaire? A vous, à vos abonnés ou au gouvernement?... Vos idées et vos instincts n'ont que faire dans ma prose. Je ne me mêle pas de votre chronique, pas plus que de votre ménage. J'aime votre femme, je n'aime pas votre chronique, mais je ne prétends diriger ni l'une ni l'autre, et je vous prie de laisser mon cerveau et mon encrier tranquilles. Si c'est à vous que j'ai affaire, voilà toute ma réponse. Vous êtes effrayé, dites-vous, est-ce pour vous? Alors, ne prenez pas mon roman. Est-ce pour moi, cela ne vous regarde pas.

(1) *L'Étudiant*, premier titre d'*Horace*, est payé 9000 francs, dont 5000 francs à la remise du manuscrit.

(2) 7 septembre 1841.

« Maintenant, est-ce à vos abonnés que j'ai affaire? Je ne les connais pas... Je n'ai jamais travaillé pour leur plaire. J'ai travaillé pour gagner ma vie, en n'écrivant jamais une ligne contre ma conviction. Si j'ai plu à vos abonnés, peu m'importe, j'aurais pu tout aussi bien plaire à un autre public que je n'aurais ni ménagé, ni connu davantage... Depuis qu'il vous a plu de me sermonner comme si vous étiez un cuistre et moi un marmot, la *Revue* m'ennuie considérablement. Donc, si vos abonnés disent être indignés de mon roman, laissons-les tranquilles et laissez-moi tranquillement faire mes utopies, puisque utopies il y a.

« Enfin, est-ce au gouvernement que j'ai affaire? — Vous m'avez toujours dit, juré, répété, que la *Revue* était et serait toujours indépendante!...

« Pour les corrections... depuis votre seconde lettre, et après avoir examiné mon manuscrit, je vois clairement que vous me demandez l'impossible. Vous voulez tout bonnement que je parle d'une époque sans y faire participer mes personnages, que je vous montre des étudiants de 1830 dévoués au gouvernement de Louis-Philippe, un démocrate prolétaire qui ne s'afflige pas, après les journées de Juillet, du rétablissement de la monarchie, vous voulez des grisettes qui ne soient pas des grisettes, et dans la vie desquelles il ne faut pas entrer; vous voulez que je parle de la bourgeoisie, et que je ne dise pas qu'elle est bête et injuste; de la société, et que je ne la trouve pas absurde et impitoyable... relisez donc deux ou trois pages de *Jacques* et de *Mauprat*. Dans tous mes livres, et jusque dans les plus *innocents*, jusque dans les *Mosaïstes*, jusque dans la dernière *Aldini*, vous y verrez une opposition continuelle entre vos bourgeois, vos *hommes réfléchis*, vos gouvernements, votre inégalité sociale et ma sympathie constante pour les hommes du peuple. Benedict est un paysan, Mello (de la dernière *Aldini*) est un gondolier, Simon un autre paysan, Geneviève une grisette.

« Tout cela pour vous dire que je ne veux aucune coupure et aucun retranchement. Je puis changer un ou deux mots dans la première partie, pas davantage. Bonsoir; vous me prouveriez que cela me discrédite, me perd et me ruine, je suis têtue à cet endroit-là et me ruinerai de bon cœur, pourvu que je dise ma pensée.

« La deuxième partie n'est mêlée à aucune action politique,

et nous n'aurions rien à y changer, mais la troisième vous mettrait au désespoir.

« GEORGE (1). »

On pense que Pierre Leroux, dans tout ceci, n'est pas resté inactif, et l'idée d'une *Revue* qu'il avait projetée naguère avec George est reprise activement par lui, après le refus d'insertion d'*Horace;* voici ce qu'il écrit à George, à ce propos :

« J'ai à vous soumettre, chère amie, un projet que vous avez inspiré, et qui s'accomplira si vous l'approuvez... »

Ce projet s'est formé dans sa tête et dans celle de Viardot en conséquence de ce qu'elle lui a écrit des impertinentes critiques du Tyran de la *Revue des Deux Mondes :* ils ont l'idée d'affranchir la presse de cette « insolente protection. »

« Si vous le voulez, nous publierons, à compter du commencement du mois prochain, une Revue du même format que celle de Buloz, et paraissant, comme la sienne, tous les quinze jours, — philosophique, politique et littéraire comme la sienne, mais libre, et aussi franche et généreuse dans ses tendances, et dans ses inspirations, que la sienne est vénale et misérable. »

Ils pensent intituler leur Revue : *Revue sociale;* elle paraîtrait sous ce titre : *Revue sociale publiée par...* Suivraient leurs trois noms. Dans une autre combinaison, ils seraient cinq : les trois mêmes, plus Béranger et Reynaud. Ces deux derniers noms leur serviraient vis-à-vis du public « à masquer leur mouvement et leur excentricité. » Mais il doute de ces deux derniers venus, ils n'adhéreront sans doute pas à son projet; alors ce ne serait pas un directoire, mais un triumvirat, et « nous resterons une trinité parfaite. » Il ajoute : « Regardez en effet, et voyez si ce n'est pas une trinité que nous trois. » Il se donne quelques louanges : « N'est-il pas vrai qu'une direction ainsi composée représenterait autre chose que cet intrus de Buloz, Buloz qui, caché dans son officine, fabrique suivant son intérêt telle ou telle marchandise plus ou moins frelatée, voire même du poison ? »

Pour les collaborateurs, ils admettront naturellement ceux qui répondront à leurs idées républicaines et réformatrices. En ce qui concerne l'exécution : « Aucun de nous n'est apte au

(1) Inédite, datée de la main de F. Buloz : 15 septembre 1841.

travail journalier de rédaction (les fonctions de Buloz), mais nous avons l'homme propre à cette fonction. C'est Joanne, le cousin de Viardot que vous connaissez un peu. Il sait l'anglais et l'allemand, il écrit très proprement, est fort instruit sur les choses pratiques, et les siennes, qui se rapportent à ces choses directement, la géographie, la statistique, une certaine histoire. »

Ils ont aussi l'argent nécessaire, car ils ont calculé que les frais par an s'élèveraient à 50 000 francs; ils ont la moitié de cette somme, ils peuvent donc s'embarquer...

« Il nous faut votre *Horace, qui a été la première cause de toute cette belle imagination*, il nous le faut promptement, il faut donc l'arracher jusqu'à la dernière plume, des griffes de ce butor de Buloz. »

Ils ont été très prudents et discrets pour que Buloz n'ait vent de rien. Viardot serait en mesure de lui rembourser, à lui Buloz, les sommes qu'elle doit, et puis on lui ferait une aussi rude concurrence que l'on pourrait. Et maintenant, voici ce qui sera offert aux lecteurs de la *Revue sociale :* d'abord, les sept discours de Pierre Leroux, morceaux de consistance ; peut-être des vers de Béranger, si Béranger entre dans la combinaison; sinon, non. Ils ont plusieurs articles de Littré. Fortoul aussi donnerait volontiers les bonnes pages de son livre qui va paraître... et puis c'est tout : « Nous taillerons nos plumes (1). » Pour finir, Leroux conseille à George Sand de payer intégralement sa dette à cet « être détestable » et de charger Falempin de tout.

Le 8 octobre suivant, en effet, Falempin, qui avait déjà paru dans le procès en séparation de George Sand, reparaît, et, dévoué auxiliaire, rembourse à F. Buloz le paiement qu'il avait fait pour *Horace :* le traité est ainsi annulé.

« Mon avis moral, écrit encore Leroux à George Sand, est qu'il est absurde et déplorable que le journal ou *Revue* de Buloz soit l'arbitre de vos publications. Chère amie, tout cela mérite grande attention. Il y a longtemps que vous sentez comme moi votre position dans cette misérable boutique, où se sont conclus tant de marchés ignobles et où la littérature s'est prostituée comme Buloz l'a voulu. Vous échappez à tous les soupçons par votre grandeur, mais votre réputation de caractère y perd

(1) Collection S. de Lovenjoul.

beaucoup. Cent fois, j'ai entendu vos partisans déplorer votre participation à cette *Revue*. C'est une question générale dans le public : « Comment George Sand écrit-elle dans la *Revue des Deux Mondes?* »

Après cela, Leroux lit *Horace* et il en est bien entendu « ravi, très ravi. » Mais que va-t-on faire d'*Horace?* Justement Leroux est sans argent, *Horace* sans domicile, et voici la *Revue sociale*, devenue en dernier *Revue indépendante*, fondée. *Horace* y trouvera asile, ainsi que toutes les productions littéraires du prolétariat conscient (1).

*
* *

Mais il faut parler ici d'un roman dont le titre revient constamment dans les discussions et dans la correspondance qui les a précédées : *Engelwald*. J'ai dit qu'il fut brûlé de la main de George Sand en 1861. Mais qu'était-ce qu'*Engelwald?* Et pourquoi tant d'hésitation à terminer cette œuvre, alors qu'en général les œuvres de George Sand étaient si géniales et si abondantes? La réponse, je la trouve dans un long rapport résumant les griefs de George Sand contre Buloz, et destiné à l'arbitre. C'est une explication, tout entière de la main de l'auteur, contenant la genèse d'*Engelwald*, et son histoire.

« Le sujet et le dénouement de ce roman étaient l'histoire et la mort de F. Staab, jeune Allemand affilié à la société secrète des Illuminés, et qui, à l'âge de dix-sept ans, fit une tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon, à Schœnbrünn. Tout le monde sait cette histoire, dont on a fait une pièce à la Porte-Saint-Martin, peu de mois après la Révolution de Juillet. Dans cette pièce, au lieu de faire fusiller son assassin, comme il le fut en effet, l'Empereur lui faisait grâce, mettant sur le compte d'un patriotisme exaspéré, le geste de Frederick Staab. *(George Sand explique qu'elle n'a pas cru, elle, devoir se permettre pareille altération de la vérité.)*

(1) Voici l'avis de Sainte-Beuve sur la *Revue Indépendante :* « Quant à Mme Sand... sa *Revue* est un coup de tête; le but est le communisme. Leroux en est le pape, ils sont déconsidérés en naissant, et n'en ont pas pour six mois. Il n'y a à Paris que deux *Revues* qui vivent et qui paient tant bien que mal (et même assez bien) les nôtres. Et puis, il y a les journaux quotidiens : *les Débats, la Presse;* le reste ne vaut par l'honneur d'être nommé (littérairement parlant). Et puis rien. » (*Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, 1841, p. 280.)

« Pour motiver son acte de démence enthousiaste, il me fallut bien entrer dans les idées que ce jeune homme avait pu avoir sur l'oppression et l'avilissement de son pays, le despotisme du conquérant, sur le droit qu'un individu croit pouvoir s'arroger, etc. Toutes ces théories ne concluaient certainement pas à l'apologie du régicide. Mais j'avoue que, ne faisant pas un ouvrage politique ou philosophique, mais un roman pour amuser mes lecteurs, je leur laissais le soin d'absoudre ou de condamner les erreurs de Frederick Staab.

« Ce roman était fort avancé lorsque arriva l'explosion du complot de Fieschi. Alors les théories des Illuminés d'Allemagne, espèce de Tribunal secret qui s'était arrogé le droit de vie et de mort sur les hommes politiques, me parurent tout à fait hors de saison. Je n'ai pas plus songé à encourager l'application de semblables principes, que Voltaire n'y songea en écrivant *la Mort de César* ou M. Horace Vernet en faisant le tableau de *Judith immolant Holophorne*, etc.

« Mais du moment que des actes de ce genre passaient dans le présent, il devenait de mauvais goût de s'en occuper. Je fis part de mes répugnances à M. Buloz. Il convint que ce n'était pas le moment de faire paraître ce roman, etc. »

Certes George Sand écrit : « Toutes ces théories ne concluaient pas à l'apologie du régicide, » et elle se défend d'avoir voulu faire cette apologie. Mais nous connaissons ses sympathies et l'admiration qu'elle exprimait si vivement pour Alibaud, après l'attentat de 1836, dans une lettre à F. Buloz, — « Alibaud est un héros, son nom sera mis dans l'histoire à côté de celui de Frederick Staab, etc., » — nous a renseignés.

Après l'aventure d'*Horace*, le nom de George Sand disparaît des sommaires de la *Revue* pour un certain laps de temps, — à la vérité assez long : dix ans; encore les relations d'auteur à directeur ne reprirent-elles véritablement qu'en 1858 avec *l'Homme de Neige* et grâce à l'intervention amicale d'Émile Aucante. Est-ce à dire que toutes relations furent rompues entre eux pendant la période où le nom de George Sand ne parut plus dans la *Revue?* Non, et si leurs lettres, pendant les années qui suivirent 1841, sont moins fréquentes, la correspondance ne cesse jamais complètement.

D'ailleurs un événement cruel, un deuil, les rapprocha. En 1846, F. Buloz perdit son premier-né, « ce beau petit Paul »

qui était l'orgueil de la maison, sa lumière et sa gaieté. Quand George Sand apprit ce malheur, elle alla trouver son ancien ami, et lui tendit la main; F. Buloz ne put que lui dire : « Oh! George, que je suis malheureux! »

L'année suivante, elle écrivait à son ami : « Quand je vous ai vu dans la douleur, vous avez vu que j'ai tout oublié pour vous tendre la main. Votre pauvre femme a-t-elle repris le dessus? Il lui reste encore de charmants enfants pour la consoler. Dites-lui pour moi mille choses affectueuses, et que j'aurais été la voir depuis cette malheureuse circonstance si je n'étais pas un ours (1). »

En 1847, F. Buloz tenta de ramener George Sand au théâtre; il le tenta surtout quand il vit accroître ses pouvoirs à la Comédie, sous le ministère de Rémusat; quelque temps après la première du *Caprice*, il lui écrivait :

« Que diable! nous ne pouvons pas mourir séparés! Nous devons nous rejoindre de nouveau. Pour moi, j'ai toujours gardé le souvenir de nos jours d'amitié, et je voudrais les voir renaître. Le voulez-vous? Je n'ajouterai qu'un mot : la situation est toute nouvelle ici, et je voudrais que nous prissions une revanche sur notre soirée du 29 avril 1840 (2). La chose est facile si vous le voulez, le moment est bon. Voyez le succès d'Alfred de Musset! Quant à la *Revue*, votre place est toujours là, vous le savez... » Et le 10 décembre : « Ne repoussez pas l'idée de travailler pour le Théâtre-Français. Savez-vous, à ce propos, que Scribe fait une pièce intitulée *le Maréchal de Saxe* pour Mlle Rachel? Sa pièce sera jouée en mars.

« Ma femme est très sensible à la marque de souvenir que vous lui donnez, elle vous écrira. Allons, mon cher George, revenez à nous, comme à de vieux amis qui n'ont jamais cessé de vous aimer, et quelles qu'aient pu être les apparences et les colères. »

Pour la *Revue*, il y a quelques tentatives de rapprochement, de part et d'autre. George Sand, dans la lettre que j'ai citée, offre même un roman. « C'est M. Hetzel qui l'a entre les mains. Si vous voulez le voir ou lui faire parler, je ne pense pas qu'il ait disposé encore de ce roman... Ce serait très convenable pour une Revue et j'aurais quelque regret à le morceler en

(1) Inédite.
(2) Première représentation de *Cosima*.

feuilleton. » Et la *Revue indépendante?* George elle-même, sa marraine, sa fondatrice, écrit : « Je ne connais plus personne à la *Revue indépendante;* je ne sais même pas si elle existe encore, car je ne l'ai pas reçue depuis bien longtemps; je suis donc *indépendante* d'elle à l'heure qu'il est. » Quelques années plus tard, elle avouera : « J'ai mis bien forcément de côté depuis longtemps le scrupule d'écrire dans des journaux et recueils d'opinions diverses. Et à l'heure qu'il est surtout, si je voulais ne vendre mon travail qu'à un journal qui représente mes idées, je n'en trouverais pas un seul existant (1). »

Quant au théâtre, elle ne voulut pas alors en entendre parler.

« Mon cher Buloz,

« Ne me parlez pas du théâtre, même avec la bonne fortune du collaborateur dont vous me parlez, même avec une assurance contre tous les ennuis de la mise en œuvre d'une idée quelconque au théâtre... Je vous offre mon roman pour vous être agréable, car depuis un an je ne produis pas assez pour être en peine de mon débit. Depuis un an, je n'ai presque rien écrit. Mais je ne crois pourtant pas que nous puissions renouer des affaires ensemble, car vous me parlez de *toujours*, c'est-à-dire apparemment de quelque arrangement exclusif avec la *Revue*, et je n'ai pas la volonté de prendre un tel engagement. Je suis arrivée à cet âge où l'on donne son dernier coup de collier dans l'espoir de se reposer après, mais où l'on veut pouvoir changer de collier à chaque sillon (2). »

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

(1) Inédite.
(2) Inédite, 14 décembre 1847. Collection S. de Lovenjoul.

L'AVENIR DES PETITS ÉTATS[1]

V

LA BELGIQUE

La guerre a mis à l'ordre du jour, pour le relèvement de la Belgique, un certain nombre de questions, auxquelles il est nécessaire de donner une solution. Les principales me paraissent être notre neutralité, la question flamande et la restauration économique de notre pays.

Il y faut joindre évidemment une quatrième question, celle des garanties, dont notre indépendance, reconnue et proclamée à nouveau, devra être entourée. Mais les trois premières sont exclusivement belges. C'est pourquoi je me propose de les examiner séparément. La question des garanties intéresse l'avenir de tous les petits États européens, car une victoire de l'Allemagne dans une guerre future les condamnerait à disparaître, en tant qu'indépendants, quel que soit le genre de mort que leur réserverait l'ambition des Hohenzollern, annexion pure et simple, absorption dans l'Empire germanique ou vassalité. Je traiterai cette question dans les conclusions de mon étude.

***

Une neutralité perpétuelle avait été imposée non sans résistance au nouveau royaume de Belgique dans l'intérêt de

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier et du 15 mars.

la tranquillité européenne par les traités de 1831 et de 1839. La reconnaissance de notre indépendance signifiait le renversement de la barrière, élevée en 1814 contre la France et cimentée l'année suivante par le Congrès de Vienne. Mais, d'autre part, la neutralisation d'une zone, exposée de tout temps aux convoitises rivales de ses voisins, semblait être la paix assurée sur le champ de bataille séculaire, où la France s'était mesurée pour la dernière fois en 1815 avec l'Angleterre et la Prusse. Cette suprême rencontre appartenait désormais à l'histoire et à la poésie ; des luttes du passé, il ne restait de vivant sur notre coin de terre que le souvenir épique de Waterloo.

La Belgique, comme l'a supérieurement démontré notre regretté Waxweiler, n'a jamais cessé d'être « neutre et loyale, » également amicale envers tous ses voisins. Les différents gouvernements qui ont été au pouvoir se sont toujours renfermés, pour la politique extérieure, dans le rôle de stricte neutralité, assigné par les traités de 1839 aux dirigeants de notre pays. Si dures qu'en paraissent certaines clauses au patriotisme belge, ces traités étaient considérés par nos hommes d'État comme des engagements sacrés. M. de Jagow lui-même a confessé la correction parfaite de notre attitude, au cours du dernier entretien que j'eus avec lui le 4 août 1914, lorsqu'il s'épuisait à chercher des excuses à la félonie de son gouvernement à l'égard du mien.

« Vous oubliez, me crieront en chœur les publicistes allemands, la convention Ducarne-Barnardiston. » Cette fausse accusation, noyée sous des flots d'encre, remonte sans cesse à la surface. Il ne faut pas se lasser d'y revenir, puisqu'on ne se lasse pas d'en éclabousser notre bonne foi. Eh bien ! je mets nos ennemis au défi de fournir la preuve d'une convention militaire quelconque, passée par le gouvernement belge avec l'un ou l'autre de ses garants. Ils n'ont entre les mains qu'un schéma, préparé par des officiers agissant en leur nom personnel. Au surplus, le colonel Barnardiston (aujourd'hui général), connaissant la répugnance du cabinet de Londres et de l'opinion publique anglaise pour tout traité qui aurait fait sortir l'Angleterre de son splendide et traditionnel isolement, n'avait pas beaucoup d'illusions sur l'accueil que le gouvernement britannique réserverait à son initiative. Il me l'a fait savoir depuis lors. Quant au général Ducarne, l'écrit qu'il a

rédigé n'est, — il suffit de le relire pour en être convaincu, — qu'un compte rendu de ses entretiens, destiné à son chef, le ministre de la Guerre.

Pendant la longue série d'épreuves auxquelles il a fait face, le gouvernement de notre résistance nationale n'a pas dévié, que je sache, de la ligne de conduite que s'étaient tracée ses prédécesseurs du temps de paix. Il est resté le défenseur de l'indépendance et de la neutralité de la Belgique, indignement violées par deux des Puissances qui avaient juré de les garantir. Il n'était pas et ne pouvait pas être un belligérant ordinaire, ni accepter que son rôle combatif fût réduit, comme le prétendait l'Allemagne, à cette simple condition. Eût-il abandonné une attitude, dictée par sa fidélité au pacte qu'avaient souscrit ses devanciers, fût-il descendu volontairement de ce piédestal isolé, la protestation de la conscience humaine et de l'opinion publique, révoltées du manque de foi de nos ennemis, n'aurait été ni aussi unanime ni aussi vibrante en sa faveur.

Au cours de la guerre, la France, l'Angleterre et la Russie ont tenu à renouveler, par la déclaration de Sainte-Adresse du 14 février 1916, « les engagements qu'elles avaient pris envers notre pays héroïquement fidèle à ses obligations internationales. » Elles l'ont fait en tant que « signataires des traités garantissant l'indépendance et la neutralité de la Belgique. » Cette démarche était un hommage éclatant rendu à l'attitude du gouvernement du Havre.

Cependant, quelques Belges soutiennent que la violation du statut de notre neutralité par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie a délié la Belgique de ses engagements envers la Pentarchie. Ce mot grec, — qui veut dire gouvernement de cinq chefs, — désigne dans leur pensée les cinq Puissances signataires des traités de 1831 et de 1839. La Belgique avait conclu un traité avec cinq Puissances solidaires et non pas avec chacune d'elles isolément, et ce traité n'ayant pas été observé, lorsque son application était exigée, elle se trouverait dégagée des obligations qu'elle-même avait remplies scrupuleusement. Lord Derby, secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, disait, en revanche, à la Chambre des Lords, le 4 juillet 1867, que les Puissances, qui furent parties à la Conférence de 1830, s'étaient engagées solidairement et « individuellement » à maintenir l'intégrité du traité conclu par elles.

Je ne vois pas l'intérêt politique qu'a pour nous cette thèse juridique; mais j'aperçois nettement le grand avantage qu'en retireraient nos ennemis, si elle triomphait. Il leur suffirait d'avoir violé un pacte international pour que ce pacte fût complètement annulé et pour se soustraire ainsi aux réparations morales et matérielles qu'entraîne sa violation. Devenue une belligérante ordinaire, la Belgique, au dire des Allemands, ne doit pas être traitée autrement que les Puissances combattantes. C'est à tort qu'on la représente comme une victime spéciale, dont le sacrifice a indigné les neutres les plus indulgents, et « cet enfant chéri de l'Europe, » — pour emprunter le langage de M. Erzberger, — n'a pas droit par conséquent plus qu'une autre nation à être indemnisé et restauré.

Il est évident, d'autre part, que si l'agression allemande nous a affranchis seulement, *ipso facto*, de nos engagements envers les Empires germaniques, elle a démontré en même temps l'insuffisance et l'inefficacité du traité collectif de 1839. Par là elle a posé à nouveau devant le monde la question du statut international de la Belgique. Ce statut a besoin, pour la sécurité à venir de notre pays et pour la tranquillité de l'Europe, d'être revisé au rétablissement de la paix, et il doit l'être avec notre plein consentement. Aucun de nous, après l'expérience de 1914, ne consentirait à subir la pression morale qui fut exercée sur nos pères en 1830, afin de leur faire accepter la neutralité. Avant que nous arrivions au terme de nos sanglantes épreuves, nous avons donc à peser nous-mêmes à la balance des événements actuels les avantages et les dangers de ce régime.

***

La neutralité, malgré le malheur irréparable qu'elle a éprouvé, conserve des charmes aux regards d'un certain nombre de mes compatriotes. Ils estiment que la Belgique lui doit la tranquillité dont elle a joui pendant plus de quatre-vingts ans. A la vérité, durant cette longue période, notre neutralité n'a été exposée qu'une seule fois à un péril inquiétant. Ce fut en 1870. Mais alors le champ des hostilités n'a embrassé à l'origine que les bords du Rhin et de la Moselle; l'objectif de l'état-major prussien a été Metz d'abord, puis Paris. Par l'effet d'une stratégie malheureuse, la guerre s'est

rapprochée de notre frontière au point de la frôler. Français et Allemands ne se souciaient du reste nullement de se mettre sur les bras l'Angleterre, résolue à défendre par les armes l'intégrité du territoire belge. Je suis porté à croire qu'elle aurait agi de même en toute occurrence, que la Belgique fût ou ne fût pas vouée à la neutralité, parce que l'honneur et l'intérêt britanniques empêchaient qu'une pareille proie ne tombât entre les mains des belligérants. Le cabinet Gladstone, dès qu'il connut par une indiscrétion de Bismarck les anciens desseins de Napoléon III sur notre pays, mit un empressement significatif à faire signer par l'empereur des Français et par le roi de Prusse l'engagement de respecter la neutralité belge; son intervention hâtive montre le prix qu'il attachait à « l'existence même » de la Belgique.

On assure que la garantie, prévue par le traité de 1839, a, seule, décidé l'Angleterre, répondant à l'appel du roi Albert, à prendre les armes le 4 août 1914 pour la défense de notre neutralité. Cependant le prince Lichnowsky, dans son Mémoire retentissant, qui l'a livré à la vindicte de son gouvernement, exprime la conviction que l'Angleterre, en toute circonstance, aurait défendu les Français. A plus forte raison fût-elle venue au secours du petit royaume belge, dont la situation géographique et stratégique a autant d'importance que la France, — plus encore peut-être, — pour sa propre sûreté. Sans doute, me dira-t-on, mais son entrée en scène se serait produite trop tard et le sort de la Belgique eût été à ce point compromis que l'apparition de l'armée britannique aurait été inutile. On oublie que notre territoire était déjà aux trois quarts envahi quand cette héroïque petite armée tenta de barrer la route de Mons aux masses allemandes. Il est, d'ailleurs, probable que, s'il eût été trop tardif, l'appoint des forces anglaises aurait été largement remplacé par une proportion plus considérable de troupes belges, car une Belgique, que n'eût point protégée la fiction de sa neutralité conventionnelle, aurait cherché cette protection dans une augmentation de son armée, sans parler des alliances militaires qu'elle aurait été libre de contracter.

La France également, après avoir promis de respecter notre neutralité, si elle n'était pas violée par une autre Puissance, est accourue à notre aide. Son appui nous aurait été acquis en

tout cas, le traité de 1839 n'eût-il pas existé, parce qu'elle était menacée en même temps que nous par notre commune ennemie. Nous avons même reçu les premiers coups qui lui étaient destinés.

On a prétendu aussi que notre industrie fut redevable d'une partie de ses succès sur les marchés d'outre-mer au privilège que possédait notre nation d'être perpétuellement neutre. On aurait tort, à mon avis, de transporter la question dans le domaine économique. Que si les Chinois, par exemple, peu versés dans le droit des gens et ignorant la signification juridique du mot de neutralité, ont donné quelquefois la préférence à des sociétés belges, c'est que la Belgique, en tant que petite nation, leur inspirait plus de confiance que les grandes. Elle n'ambitionnait pas, comme quelques-unes, d'acquérir sur une partie de la Chine une mainmise politique au moyen de concessions économiques. Elle ne fortifiait pas des Kiao-tchéou et des Port-Arthur. Son désintéressement en cette matière était un rare mérite au jugement de ses amis de Pékin, autant que sa ponctualité à exécuter les contrats et l'excellente qualité de ses produits. N'enlevons pas pour cela à l'industrie belge la gloire d'avoir battu parfois à armes égales ses rivales des grands pays producteurs. Lorsqu'elle y est parvenue au Mexique, au Brésil, et ailleurs, c'est bien alors à elle seule qu'elle a dû la victoire.

*
* *

En regard de ces bienfaits illusoires, il convient de placer les mauvais services que la neutralité nous a rendus. Ici ses détracteurs ont beau jeu. Les Belges, disent-ils, se laissaient bercer et endormir dans une trompeuse sécurité, sous l'influence soporifique de leur neutralité perpétuelle. Se croyant, grâce à elle, à l'abri de toute agression, ils n'ont pas fait les sacrifices financiers et militaires que commandait la situation de leur territoire, dépourvu de défenses naturelles. S'ils avaient été en mesure, à la première menace d'un conflit européen, d'aligner le long de la Meuse une armée de 500 000 hommes, cette barrière d'acier aurait sans doute donné à réfléchir au grand état-major de Berlin. Il n'aurait pas pensé que le plus court chemin menant à Paris passait par Bruxelles. Voilà le plus grave reproche qui puisse être adressé à notre neutralité.

On essaye vainement de l'atténuer, en disant que la répugnance pour l'augmentation des charges militaires était partagée par toutes les nations démocratiques. Une faute commune, en présence des préparatifs de l'Allemagne, n'est pas une excuse. On invoque aussi les mesures législatives, — bien tardives, — prises pour le renforcement de notre armée. D'avoir vu le péril à la veille du conflit ne fait qu'aggraver le manque de clairvoyance du passé. Nos amis, les Français, n'ont-ils pas trop compté, eux aussi, sur la solidité du rempart artificiel que la neutralité avait élevé autour de nous et qui semblait couvrir par surcroît une partie de leur frontière ?

Il est d'autres griefs qu'on formule contre elle. Et d'abord, ce régime d'apparente sécurité, de paix soi-disant assurée, nous diminuait vis-à-vis des autres États secondaires. La Belgique ne paraissait pas capable, comme eux, de poursuivre sa libre existence sans une protection spéciale, qui avait un peu l'air d'une surveillance. Elle était traitée en jeune personne, à qui toute coquetterie est interdite avec le voisin. Ne confondons pas en effet son statut international avec celui d'une autre neutre, la Suisse. La neutralité de la République helvétique, admise de temps immémorial, reconnue et garantie par les Puissances signataires de la déclaration du Congrès de Vienne du 20 mars et du traité de Paris du 20 novembre 1815, avait été un acte de sa propre volonté. Celle de la Belgique fut le fruit de la volonté réfléchie des grandes Puissances, mues par des sentiments bienveillants, mais égoïstes.

En réalité, ces Puissances avaient empiété sur notre souveraineté nationale, en la grevant d'une servitude perpétuelle; elles avaient limité notre indépendance, puisqu'une alliance avec l'une ou l'autre d'entre elles ne nous était pas possible et elles nous condamnaient à un isolement indéfini. Cet isolement, nous l'avons patiemment supporté pendant près d'un siècle. La menace même d'une invasion de notre territoire par une armée allemande, que dénonçaient la plupart des écrivains militaires, n'a pas jeté nos hommes d'État dans une alliance préventive avec la France et l'Angleterre. Le droit des gens établit cependant une distinction entre l'alliance ayant un caractère défensif et les autres. La première est autorisée au profit d'un État neutre. Mais à voir le parti que l'Allemagne cherche à tirer aujourd'hui d'une prétendue convention anglo-

belge, qui n'aurait produit ses effets, — le texte du rapport Ducarne le dit formellement, — qu'après la violation de notre neutralité par les troupes du kaiser, nos gouvernants ont été sagement inspirés en évitant toute conversation, tout aparté sur ce sujet, avec qui que ce fût. Au surplus, l'idée n'est jamais venue à une grande Puissance de nous proposer une alliance défensive, quelque acceptable qu'elle pût être.

Si le gouvernement belge n'avait pas été si confiant, parce qu'il était lui-même si loyal, peut-être qu'il aurait songé à s'entourer, pour consolider sa neutralité, d'un triple rang de conventions et de contre-assurances militaires, conclues séparément avec ses trois grands voisins. L'Allemagne, pour sa part, y aurait volontiers consenti ; mais c'eût été un excès de prudence, que nous ne devons pas regretter. Le cabinet de Berlin n'aurait pas manqué de se prévaloir d'un accord de cette nature pour justifier l'entrée de son armée dans notre pays, qu'elle serait venue sauver d'une invasion française imaginaire, comme l'ultimatum du 2 août a essayé de le faire croire.

Sur le terrain commercial certaines entraves existaient aussi à une indépendance absolue. Il était impossible à la Belgique de contracter une union douanière avec l'un de ses garants, l'intérêt national l'eût-il exigé. Quand la proposition en fut agitée entre les cabinets de Paris et de Bruxelles, durant le règne de Louis-Philippe, elle rencontra l'opposition de l'Angleterre. Une guerre douanière était-elle aussi au nombre des pratiques, à nous interdites par la Faculté de Droit international ? En principe certainement non, mais en fait il en était autrement. L'État garant et voisin, contre lequel nous aurions voulu user, le cas échéant, de cette arme, n'eût pas manqué de protester et de mener un tel tapage que le bruit en aurait effrayé nos ministres, amis de la tranquillité.

*
* *

L'Allemagne parle de nous passer au cou le collier de fer d'une neutralité de son invention : une neutralité désarmée, qui nous enlèverait la faculté de nous défendre contre toute agression étrangère, qui nous forcerait à licencier nos soldats et à raser nos forteresses. L'Allemagne nous permettrait-elle une modeste gendarmerie nationale, gardienne de l'ordre et de

la propriété? On en peut douter. La Belgique resterait accessible en toute saison, comme une promenade publique, aux troupes du Kaiser. C'est bien là ce que les commentateurs officieux des discours pleins d'obscurités, où se complaisent les divers chanceliers de l'Empire, appellent à mots couverts des garanties.

Des garanties, et contre quoi, mon Dieu? Contre une mainmise de l'Angleterre et de la France sur la Belgique; contre un nouvel assaut des forces franco-britanniques, empruntant comme point d'appui le territoire belge. Des garanties imposées à la victime de l'Allemagne! Inutile de souligner l'odieuse hypocrisie d'une pareille interversion des rôles. Remarquez que de placer ainsi le peuple belge, comme un malfaiteur, sous la haute surveillance de leur police ne serait pour la plupart des Allemands qu'un pis aller, faute de pouvoir annexer sans phrases notre infortuné pays. Il va de soi que ledit peuple belge serait unanime à repousser avec indignation une neutralité de cette espèce, ignorée jusqu'à ce jour des doctes interprètes du droit des gens.

Resterait en fin de compte la neutralité conventionnelle, garantie par le concert des grandes Puissances belligérantes, qui s'élargirait de l'entrée de l'Italie, des États-Unis et du Japon, remplaçant la Russie effondrée. Cette neutralité paraît être le minimum des espoirs que nourrissent certains Allemands en ce qui concerne la Belgique : un retour au régime existant avant la guerre et que l'Allemagne a voulu détruire de ses propres mains. A quoi s'engagerait-elle dans un nouveau traité? A respecter dorénavant l'indépendance et la neutralité de sa petite voisine, ainsi que l'intégrité de son territoire? Promesse dérisoire, si elle ne comportait aucune sanction effective. A s'interdire, au début d'une nouvelle guerre, de pénétrer sur le sol belge, tant qu'il n'aurait pas été violé par un autre belligérant? Voilà qui serait plus précis. Mais le prétexte d'une violation préexistante et imaginaire ne manquerait jamais à l'état-major de Berlin pour renouveler le coup de 1914.

L'Allemagne nous a prouvé par son ultimatum le peu de cas qu'elle fait des traités solennels. Autant en emporte le vent, qui chasse avec les feuilles mortes les chiffons de papier. Quelles garanties nous offrirait-elle de sa loyauté dans l'avenir? Quelles sûretés nous donnerait-elle de la validité d'un instrument

diplomatique, revêtu de sa signature? Tout est là. Avant 1914 nous avons péché par excès de confiance. Il est à prévoir que le beau billet, que serait pour nous un traité international nous baptisant neutres pour la seconde fois, nous ferait vivre dans l'inquiétude et les alarmes, dès que l'horizon politique viendrait à s'embrumer. La neutralité, garantie officiellement sur le papier, sans qu'un désarmement général ait annoncé des temps nouveaux, ni qu'un miracle inattendu ait transformé la mentalité germanique, ne serait pour beaucoup de Belges que l'absence de sécurité.

Ils savent, d'ailleurs, par une cruelle expérience, que l'idée de neutralité et l'idée de garantie sont choses très différentes et difficiles à accorder. Qui dit garantie dit promesse de secours militaire. Or, il paraît impossible d'organiser ce secours, qui nécessite une préparation et un concert entre le gouvernement du pays menacé et les gouvernements garants, avant l'entrée de l'ennemi sur le territoire neutralisé en cas d'invasion brusquée, à quoi la Belgique sera toujours exposée. On verrait se reproduire quelques-unes des péripéties de la campagne de 1914, le même isolement, le même sacrifice de notre armée. La prestation de la garantie serait moins rapide que l'invasion, partant inefficace. Ne nous laissons plus abuser par des formules théoriques, après avoir subi la dure leçon de la réalité.

A tant de motifs, qui devraient nous faire refuser un présent aussi dangereux que la neutralité si le concert des Puissances s'obstinait à nous l'offrir, j'ajouterai une considération d'un autre ordre, parce qu'elle ne me semble pas sans valeur.

Rétablir le *statu quo* juridique de 1839 serait ouvrir bénévolement la porte à une perpétuelle intrusion de l'Allemagne dans notre vie intérieure. On devine ce qu'il fournirait de prétextes à la presse d'outre-Rhin et aux agents diplomatiques de l'Empire pour nous chercher chicane. La commémoration patriotique des événements de la guerre, où figureraient nos braves compagnons d'armes de l'ancien et du nouveau monde, leurs drapeaux acclamés dans les rues avec le nôtre, et jusqu'aux sonorités entraînantes de *la Marseillaise*, toutes ces démonstrations très naturelles donneraient lieu de la part des Allemands à des récriminations insupportables. Quelques plumitifs aux gages du gouvernement impérial n'ont-ils pas essayé de justifier son agression, en représentant d'inoffensives

manifestations franco-wallonnes, qui ont eu lieu avant les hostilités, comme des attentats contre notre neutralité? Le mauvais exemple étant contagieux, les ingérences des ministres de l'Empire provoqueraient celles des ministres des nations amies. Impossible de contenter tout le monde; aussi la vie du peuple belge et de son gouvernement serait-elle intolérable entre les reproches des uns et les exhortations des autres. La belle paix, calme et réparatrice, que cela nous ferait!

Un sentiment très noble parle enfin contre la neutralité obligatoire, plus haut que les critiques dont elle est l'objet. Les Belges, — ceux du moins dont je crois traduire la pensée, — ont conscience d'avoir fait leur devoir, tout leur devoir pour la cause de la civilisation et de l'humanité. Ils ont payé de leurs souffrances et de leur sang le droit d'être complètement indépendants vis-à-vis des autres nations, sans aucune réticence, sans aucune diminution.

Ils ne voudraient pas qu'après Liège, après les victorieuses mêlées de l'Yser, leur pays retombât dans la situation politique inférieure, dont il avait été obligé de se contenter avant la crise formidable, d'où son existence sortira forte et incontestée. Plus de tutelle des grandes Puissances déguisée sous un masque juridique! Ce que ces Belges réclament, ayant affirmé hautement la virilité de leur patriotisme, n'est après tout que le droit commun à tous les peuples libres, petits et grands. Songe-t-on à imposer une neutralité quelconque à la Hollande? Elle aussi garde le cours de larges fleuves et contrôle un secteur de la mer du Nord, champ de bataille des Anglo-Saxons et des Teutons. Nous avons droit au même traitement et à la même indépendance que les Néerlandais, les Scandinaves, les Balkaniques, et les autres; peu importe que leur vie nationale soit plus ancienne ou plus récente que la nôtre.

*
* *

Autant j'estime que nous ne devons pas renoncer pendant la guerre au bénéfice moral de la neutralité religieusement observée et faire ainsi plaisir à l'Allemagne, autant je voudrais que notre pays ne restât pas après la paix prisonnier de ce régime, qui s'est montré insuffisant, comme beaucoup de créations merveilleuses de la diplomatie. Mais je reconnais volontiers qu'une question aussi grave, dont la solution enga-

gera l'avenir de la Belgique ne peut être tranchée que par notre Parlement. Je pense même qu'elle ne saurait l'être, sans que l'opinion publique belge ait été pressentie et librement consultée. Comment y parvenir? Un silence de prison pèse sur le territoire, étroitement gardé, où une nation de sept millions d'âmes dépérit enfermée. Les appels qui s'en échappent par delà une barrière de fer, — celui, par exemple, des ouvriers belges qui ne veulent pas d'une paix allemande, — confirment la volonté inflexible de ce peuple de souffrir jusqu'au bout pour son indépendance.

C'est pourquoi le rôle qui reviendra à notre gouvernement au Congrès de la paix me paraît des plus simples : d'accord avec la France et l'Angleterre, qui ont exécuté, comme la Belgique, les prescriptions du traité de 1839, dénoncer l'article de ce traité relatif à notre neutralité; revendiquer pour notre pays le droit absolu de fixer lui-même son statut international; repousser fermement toute tentative de le lier de nouveau à la neutralité par des chaînes conventionnelles.

Est-ce à dire que la Belgique aspire à jouer un rôle actif dans la politique européenne? La Belgique ne désire que la paix et la sécurité, pour panser ses plaies, remettre en marche son industrie, frayer de nouvelles routes à son commerce. La politique loyale et pacifique, qu'elle a toujours observée sous le couvert de la neutralité, elle n'entend pas s'en départir, lorsqu'elle pourra respirer en pleine indépendance. Une déclaration, portant à la connaissance du Congrès que la Belgique suivra après la signature de la paix la même politique qu'avant la guerre et entretiendra avec les autres nations des relations empreintes du même esprit de droiture qui a toujours inspiré la conduite de son gouvernement, ferait justice des basses calomnies dont elle a été abreuvée et serait une assurance donnée à tous de sa fidélité à ses traditions pacifiques. Qui pourrait douter de sa parole et refuser de prendre acte de sa déclaration? L'Allemagne. Mais incapable d'imposer ses conditions comme de faire croire à ses mensonges, elle serait seule à ne pas vouloir s'incliner devant la loyauté de la Belgique, qu'elle a été seule aussi à contester.

Que si d'aventure le peuple belge penche pour une neutralité nouvelle, qui ne pourrait être que volontaire et librement proclamée, à lui de se prononcer en toute indépendance par

l'organe de son Parlement, après une discussion où partisans et adversaires d'une Belgique neutre auront fait valoir leur opinion dans le calme d'une assemblée souveraine.

*
* *

La question flamande est mal connue hors de notre pays. Des Belges en exil, Flamands et Wallons, la discutent avec passion, sans se préoccuper, me semble-t-il, d'éclairer le public étranger, qui n'y comprend pas grand'chose. Je voudrais essayer à mon tour de l'exposer en toute indépendance et telle qu'elle m'apparaît, heureux si je puis en même temps apporter une contribution désintéressée à sa solution, qui est le commun désir des esprits patriotes.

Les populations flamandes ont conservé à toutes les époques de notre histoire l'usage et le culte de leur langue. Campagnards et citadins n'en employaient pas d'autre entre eux pour exprimer leurs besoins et échanger leurs pensées. Au Moyen Age, dans le temps que les communes flamandes occupaient le premier rang de la civilisation par leur industrie et leur richesse, leur langue florissait avec leurs arts et leurs métiers. Quand la dynastie bourguignonne usa du français pour l'administration centrale de ses États des Pays-Bas, les provinces flamandes obtinrent d'elle le respect de leur langue maternelle, dont l'emploi resta libre devant les tribunaux. La souveraineté espagnole ne porta aucune atteinte à l'exercice de ce droit, mais, plus tard, les gouverneurs autrichiens obligèrent les échevinages flamands à se servir de la langue française. Celle-ci régnait en souveraine incontestée dans la société belge, comme dans la plupart des sociétés de l'Europe. Imposé aux provinces flamandes par la conquête républicaine et la centralisation impériale, le français fut relégué en 1822 par le gouvernement néerlandais, comme langue officielle, dans la partie wallonne, mais en Flandre même les couches supérieures demeurèrent profondément imprégnées de culture française.

Notre révolution de 1830 s'accomplit au nom de la liberté contre les tendances oppressives du gouvernement hollandais. Ne soyons pas surpris si, pour fortifier l'unité nationale, qui était le vœu unanime du pays libéré, les premiers gouvernements belges n'ont eu, comme organe de cette unité, qu'une seule langue officielle. Ainsi s'explique l'usage exclusif du

français en matière administrative pendant une période qui se prolongea jusqu'en 1878. L'administration du pays s'en trouvait, d'ailleurs, simplifiée. Mais les constituants de 1830 avaient l'esprit trop juste et trop libéral pour consacrer cette prédominance dans notre pacte fondamental. Bien au contraire, ils proclamèrent l'égalité linguistique et mirent la liberté des langues au nombre de celles qu'ils inscrivirent au fronton de notre Constitution.

Peu à peu l'apaisement s'était fait entre la nation belge et son ancienne associée, qui avait voulu être sa tutrice. Aucun danger ne menaçait plus notre indépendance du côté de la Hollande. On assiste alors, vers le milieu du siècle dernier, au réveil de l'esprit flamand; il se manifeste dès l'abord par une abondante floraison littéraire. Bientôt le mouvement s'étend et s'amplifie; il se propage dans les rangs inférieurs de la bourgeoisie et du clergé; il envahit le prolétariat des villes et les masses paysannes; il recrute des chefs enthousiastes chez les hommes de lettres et les jeunes intellectuels, fonde des journaux, des revues, des théâtres, crée des ligues littéraires et des associations flamingantes. Bref, il devient une force, une puissance, avec quoi les partis politiques doivent compter. Les catholiques l'accaparent dans les campagnes, mais, pour la conquête des grandes villes, il se partage entre eux et leurs adversaires, libéraux et socialistes. Les trois partis ouvrent leurs programmes à ses revendications, et leurs députés s'unissent pour les faire triompher des résistances parlementaires.

C'était le moment où, en d'autres pays de l'Europe parlant plusieurs langues, avait lieu une renaissance analogue. En face de la langue d'État, et souvent en hostilité avec elle, revivaient ou s'insurgeaient les idiomes régionaux. Le caractère distinctif d'anciennes provinces, membres séculaires de grandes communautés, aimait à s'affirmer par le culte renouvelé de leurs dialectes. Des nationalités opprimées cherchaient à se consoler, en conservant avec amour, comme une flamme inextinguible, leur langage populaire. Enfin les petits peuples libres s'efforçaient à l'envi d'enrichir le fonds de leur littérature indigène; ils ne se contentaient plus des productions toutes faites, prêtes à être traduites, que leur expédiaient les centres littéraires de l'étranger. Le phénomène de la résurrection linguistique, avec les conséquences qu'il entraîne dans une vie nationale, n'est

donc pas unique et particulier aux Flamands. On le retrouve à des degrés divers, sous des dehors différents, chez d'autres races, issues de souche latine, germanique ou slave.

***

En quoi consistaient au juste les revendications des promoteurs du mouvement flamand ? Il me semble qu'on peut résumer leur programme en une idée fondamentale, ayant son application dans l'existence politique et sociale de la population flamande.

Ils revendiquaient pour cette population « le droit inaliénable de développer elle-même, suivant son propre caractère et dans sa propre langue, sa vie et sa personnalité historiques. A chacun son droit, à chacun sa langue (1). »

En même temps, ils s'alarmaient de l'état d'infériorité du pays flamand vis-à-vis du pays wallon. Celui-ci avait été avantagé par la richesse de son sous-sol et par la naissance d'une grande industrie. Son instruction générale et sa formation technique en avaient bénéficié, non moins que le bien-être de ses ouvriers qui touchaient des salaires très supérieurs à ceux des agriculteurs des plaines flamandes. Les propagandistes flamingants voulurent mettre leurs congénères à même de développer intégralement, comme les Wallons, leurs capacités intellectuelles et morales, en vue des progrès à réaliser dans tous les domaines, économique, social et politique (2).

Pour y parvenir l'instrument tout trouvé était la langue maternelle, qu'il fallait perfectionner, polir, unifier, en la dépouillant des locutions locales, et rendre égale à sa sœur néerlandaise. Cet instrument, manié par une élite intellectuelle, servirait à instruire et à guider les classes populaires, mais l'élite avait besoin elle-même de recevoir en flamand un enseignement complet, depuis le premier degré, qui est l'école primaire, jusqu'au faîte, qui est l'université.

La culture de la langue maternelle dans le pays flamand et son adaptation à toute l'organisation administrative et judiciaire constituent ce que le programme flamingant appelle l'autonomie

(1) Protestation collective des Associations flamandes de Belgique au Chancelier impérial du 30 janvier 1918.

(2) Cf. le très intéressant livre de M. Ferdinand Passelecq, *la Question flamande* (Berger-Levrault), qui expose magistralement l'état de cette question.

culturale. Elle repose sur l'égalité parfaite de droits entre Flamands et Wallons, notre Constitution ne faisant entre eux aucune différence, et par conséquent sur leur égalité linguistique, qu'elle mentionne expressément. Son article 23 est ainsi conçu : « L'emploi des langues en Belgique est facultatif. Il ne peut être réglé que par la loi et seulement pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires. »

Quoi de plus légitime, convenez-en, que la poursuite de cet idéal : restaurer dans le milieu flamand la bonne vieille langue du terroir et en forger un outil perfectionné pour le relèvement de la race, pour l'épanouissement des dons qu'elle tient du sang généreux de ses ancêtres? Rien de plus blessant, d'autre part, que de représenter cette langue, parlée par la majorité des Belges, comme un idiome vulgaire, un patois à l'usage du bas peuple et des paysans. De quoi malheureusement on ne s'est pas fait faute, tant en Belgique qu'à l'étranger.

* * *

A partir de 1873, certaines satisfactions avaient été données au mouvement flamand par le pouvoir législatif sous forme de lois, ayant pour objet d'établir l'égalité linguistique dans la justice répressive, l'administration, l'armée et l'enseignement. La dernière en date, celle du 15 juin 1914 sur l'enseignement primaire obligatoire, n'a précédé que de quelques semaines le déchaînement de la guerre mondiale. Cette législation prend pour base la frontière linguistique : le pays est classé en territoires flamands ou wallons, suivant qu'ils sont situés d'un côté ou de l'autre de cette ligne de démarcation. Les communes mélangées sont rangées par arrêté royal au nombre des flamandes ou des wallonnes, d'après le parler de la majorité des habitants.

L'arrondissement de Bruxelles fait exception, vu son caractère spécial. Notre capitale n'est ni flamande ni française. Les deux langues y sont employées concurremment, mais le rayon d'action du français est beaucoup plus considérable ; c'est la langue de l'administration, de la société et des affaires, la seule qu'on parle aux étrangers. L'agglomération bruxelloise a donc été dotée avec raison d'un régime mixte et particulier.

Pour faire acte de bonne justice, le législateur avait réorganisé dans les deux langues l'enseignement primaire et secon-

daire; nous appelons ce dernier chez nous l'enseignement moyen. Mais l'étudiant flamand était abandonné au seuil de l'université. Il saute aux yeux qu'on ne pouvait s'en tenir là et que la formation de ce jeune esprit eût été incomplète, si la réforme était restée confinée aux degrés inférieurs. Le soin même qu'on avait pris de lui donner les éléments de l'instruction en flamand le plaçait dans un état d'infériorité manifeste pour l'achèvement de ses études en français vis-à-vis de ses condisciples qui avaient fait leurs classes dans cette langue. Il ne suffisait pas de créer pour lui des écoles et des athénées; il fallait lui ouvrir les portes d'une université flamande.

Était-il besoin, pour ce faire, de déloger l'enseignement français de l'université de Gand, siège d'ancienne culture, illustré par des maîtres, dont la réputation avait franchi nos frontières? En droit civil, l'opinion de Laurent, pour ne nommer que celui-là, est citée dans les Facultés françaises à côté des autres lumières qui éclairent le commentaire de notre code. Les professeurs d'aujourd'hui marchaient sur les traces de leurs aînés. L'un d'eux, Franz Cumont, a l'honneur envié de faire partie de l'Institut de France. Henri Pirenne, par ses travaux sur l'histoire de Belgique, était en passe d'acquérir une renommée européenne, quand les Allemands y ont imprimé le sceau glorieux de la persécution. Transformer l'université de Gand, c'était vraiment demander un sacrifice douloureux à beaucoup de Belges. Pour quelles raisons les Flamingants ne voulaient-ils pas qu'on érigeât dans une autre ville, à Anvers par exemple, leur université, Jérusalem nouvelle du culte flamand?

On pourrait alléguer que la Belgique possède déjà quatre universités : deux de l'État, à Gand et à Liége, et deux fondations libres, à Louvain et à Bruxelles. Elles suffisent à un pays de 29000 kilomètres carrés et de 7 millions et demi d'habitants. A dépasser ce chiffre, on risquerait d'abaisser le niveau des études par la difficulté de recruter des professeurs d'une notable valeur scientifique, de qui dépend le rayonnement exercé au dehors par un foyer d'instruction. Attirer le plus grand nombre possible d'étudiants n'est pas une considération à dédaigner en ce temps de concurrence effrénée dans tous les domaines, y compris ceux de la pensée.

Mais les motifs qui ont fait s'obstiner les protagonistes du mouvement à réclamer la flamandisation de l'Université de

Gand sont tout autres. Le pays flamand n'avait nul besoin d'une université française de l'État, dont la fréquentation causerait du tort à l'enseignement flamand et dont l'existence ne concordait pas avec l'égalité de droits et de culture, sur quoi se fondent les revendications flamingantes. Son maintien n'était demandé que par une minorité, qui se dressait contre les vœux et méconnaissait les besoins de la grande majorité de la population. L'enseignement français, possédant son université officielle à Liége, capitale intellectuelle du pays wallon, l'enseignement flamand devait avoir la sienne à Gand, centre universitaire de la région flamande.

La législation belge a toujours respecté le droit des parents de faire instruire et élever leurs enfants dans la langue de leur choix. Si la bourgeoisie flamande ne voulait pas abandonner ses traditions de famille, elle aurait à sa disposition dans son voisinage les Facultés françaises de Bruxelles et de Louvain. Nombre de Flamands envoyaient déjà leurs fils étudier dans la vieille maison Louvaniste, où fleurit depuis la fin du moyen âge en enseignement célèbre sous la haute direction de l'Église.

Comme les discussions prolongées n'ont généralement pour effet que d'échauffer les disputeurs, sans qu'ils démordent de leurs opinions, les partisans de l'Université flamande de Gand ne voulurent rien céder de leurs exigences. Ils entendaient qu'elle fût là et nulle part ailleurs.

Le 31 mars 1911, six députés, six des principaux chefs du mouvement flamand, appartenant aux trois partis politiques, déposèrent ensemble une proposition de loi tendant à la transformation graduelle de l'Université de Gand en université entièrement flamande. Cette proposition, renouvelée l'année suivante, fut discutée par les sections de la Chambre des Représentants, qui adoptèrent en principe la création d'une université flamande. De son côté, le gouvernement avait déclaré qu'il était du devoir des Chambres de trancher la question dans la prochaine législature, quand la lutte mondiale a éclaté, fermant les portes de notre Parlement, laissant en suspens la désignation de la ville universitaire. Mieux eût valu assurément que le différend eût été réglé d'un commun accord et la paix rétablie dans les esprits avant l'apparition de l'ennemi, car il s'est emparé de la question flamande pour souffler la discorde et jeter un brandon de guerre entre les Belges.

*
* *

Les faits étant ainsi brièvement rappelés, il faut les accompagner de quelques observations, sans quoi ils se présentent sous un jour faux qui les dénature et les déforme aux yeux des étrangers.

En premier lieu, on ne s'explique pas les longs efforts des propagandistes flamingants pour convertir à leur cause notre Parlement, dès lors que la population flamande compte un million d'âmes de plus que la wallonne et que ses élus étaient en majorité dans les deux Chambres. C'est que les classes supérieures, noblesse et bourgeoisie, se sont toujours tenues à l'écart de l'agitation flamingante, quand elles ne lui ont pas été ouvertement hostiles, et que leur influence, qu'on ne doit pas mésestimer, s'étend sur une large clientèle. Le flamingantisme n'en était pas moins un mouvement démocratique d'une grande puissance, assuré de triompher, conduit par des chefs convaincus de leur bon droit et par des agents infatigables, parmi lesquels les membres du clergé inférieur dépensaient pour la propagande flamande la même ardeur que pour la défense de la religion.

Mais ces chefs ne visaient que le redressement d'anciens griefs. Ils luttaient à visage découvert; ils ne poursuivaient pas un dessein secret, celui de semer la division dans le pays, en vue de l'acculer un jour à la séparation. Leurs attaques n'étaient poussées ni contre les Wallons, ni contre l'État belge, mais contre leurs propres frères, affublés du sobriquet de Fransquillons, parce qu'ils restaient fidèles à une autre culture. Les Flamingants plaçaient leur idéal d'émancipation dans le cadre de la patrie commune. Ils voulaient raffermir les fondements de l'édifice national, mal établis sur une inégalité entre les deux langues, existant sinon en droit, du moins en fait. Ils n'aspiraient qu'à une union fraternelle avec les Wallons. Je n'en veux pour preuve que le témoignage des représentants des villes flamandes, des puissantes associations littéraires et politiques, ainsi que des groupements ouvriers, affiliés au mouvement. Dans un document historique, aussi remarquable par le souffle patriotique qui l'emplit que par la fierté qui l'anime, ces Flamands disaient au Chancelier de l'Empire allemand, après qu'il eut reçu à Berlin une députation du soi-disant Conseil de

Flandre : « Notre réponse à cette politique (de division) sera brève. La séparation administrative ne fait pas partie du programme flamand... Nous tous, Flamands et Wallons, n'avons en ce moment qu'un seul désir, une seule volonté, une seule pensée : la patrie belge une et indivisible. »

On peut discuter le mouvement flamand, le combattre, le repousser, mais il n'est pas permis de le calomnier, de le dépeindre aux yeux des Français comme un ennemi de la France. Quels accents plus persuasifs trouverais-je pour exprimer les sentiments des Flamingants à l'égard de la grande nation amie que leur langage même? Voici ce qu'on lit dans une protestation des Associations flamandes de Belgique contre l'usurpation de pouvoir du prétendu Conseil de Flandre; elle est datée du 30 janvier 1918 : « Le mouvement flamand n'est « pas dirigé contre nos compatriotes wallons, à qui à aucun « prix nous ne voulons imposer notre langue. Il n'est pas non « plus dirigé contre la langue française, que nous respectons « comme le symbole d'une des plus nobles nations de la terre. » A quel personnage cette sympathie respectueuse pour la France était-elle hautement avouée? Au nouveau Chancelier impérial, le comte Hertling, dont ces courageux patriotes ne craignaient pas d'attirer ainsi le ressentissement sur leurs têtes. En vérité, lorsqu'on veut savoir ce que pense le peuple flamand, les voix éloquentes qu'il est bon d'écouter sont celles qui s'élèvent de cette terre douloureuse, où les mêmes passions et les mêmes espoirs font battre tous les cœurs patriotes à l'unisson.

***

Il est pénible à un Belge de parler de la gravité prise par la question flamande en pleine guerre, tant la conduite de certains extrémistes flamingants fut honteuse. Ils ont pactisé avec l'Allemand, maître de leur pays; ils ont souillé d'une tache indigne l'héroïsme de notre nation. Mais leur défaillance morale a fait ressortir par contraste l'attitude irréprochable de l'immense majorité des Flamands, ce qui est à la fois une consolation pour nous et un gage certain de la résurrection de notre patrie. Je vais parcourir rapidement ces tristes pages de l'occupation de la Belgique, pour suivre la question flamande dans ses développements inattendus.

Avant la guerre, les correspondants des journaux allemands

s'efforçaient à qui mieux mieux, comme s'ils en avaient reçu le mot d'ordre, d'exagérer l'acuité et de grossir les conséquences de la querelle des langues. Ils dépeignaient en traits sinistres l'oppression par la race wallonne de la race flamande, rameau vivant du tronc germanique. Le peuple belge, à les entendre, n'était que l'attelage hétérogène de deux nationalités qui se ruaient l'une contre l'autre, jusqu'au jour où elles se sépareraient violemment. L'invasion accomplie, le général von Bissing, gouverneur général du pays occupé, fut l'auteur responsable de la tentative de destruction, poursuivie contre nos institutions au mépris de l'article 43 de la convention de la Haye. Nous savons de reste, par son testament politique, que l'astucieux gouverneur, professant le même dédain pour les Flamands que pour les Wallons, rêvait d'une Belgique esclave de l'Empire germanique et qu'un despotisme de fer se chargerait de dompter.

Après une préparation de quelques mois, les actes de l'autorité allemande se sont précipités. Il suffit d'énumérer les principaux dans leur ordre chronologique ; l'on aperçoit aussitôt la manœuvre projetée. Le 5 décembre 1915 paraît le décret relatif à la flamandisation de l'université de Gand, mesure d'autant plus suspecte que le gouverneur se gardait bien de prescrire en même temps la réouverture dans l'intérêt des étudiants wallons de l'université de Liége. Ce décret provoqua une protestation éloquente chez les dirigeants des Associations politiques et littéraires, qui sont les véritables interprètes de le pensée flamande. Sans y accorder d'attention, le Chancelier annonça quelques mois plus tard au Reichstag (5 avril 1916) que l'Allemagne n'abandonnerait pas à la latinisation le peuple flamand, si longtemps asservi, qu'elle lui assurerait au contraire un développement sain, fondé sur le langage et le caractère flamands.

Ce discours était une seconde déclaration de guerre à la Belgique, pour la punir de son inflexible résistance. Peut-être ne l'a-t-on pas tout de suite remarqué. Cette fois l'union nationale, l'essence même de notre patrie, était menacée. Le gouverneur général ouvrit les hostilités l'automne suivant, en allant inaugurer en personne la nouvelle université flamande de Gand, vide encore d'élèves. Voilà donc la galère universitaire lancée sur une mer orageuse, avec un équipage de fortune

qu'on avait racolé à la hâte en Belgique, en Hollande et en Allemagne, demi-savants, professeurs besogneux en quête d'une prébende ou simplement d'un gagne-pain.

Ce n'était là qu'un premier coup porté à l'unité de l'État belge. Le plan de Bissing devait se poursuivre en trois étapes, sur trois plates-formes successives, langue, administration, politique. Mais, pour réussir, le gouverneur avait besoin de complices au sein même du pays flamand. Il les trouva dans une bande de traîtres et de fanatiques, sans autorité, sans valeur, dont fort peu avaient marqué parmi les Flamingants, au demeurant des ambitieux vulgaires. C'est chose incroyable le nombre des ambitions maladives que la guerre a fait éclore brusquement. Tel qui se serait contenté d'un rôle des plus modestes en temps ordinaire a voulu profiter du malheur général pour se hausser au premier plan.

Le 4 février 1917 se réunit à Bruxelles un soi-disant congrès national flamand qui rédige un programme de réformes, fondé sur l'autonomie de la Flandre, et élit dans son sein un comité exécutif, décoré du nom de Conseil de Flandre. Celui-ci désigne une députation de sept individus, laquelle court à Berlin recevoir l'investiture et les encouragements du Chancelier. Entre autres belles promesses, M. de Bethmann-Hollweg s'engagea envers ses hôtes à travailler la main dans la main avec le Conseil de Flandre; il leur annonça que l'Empire allemand réaliserait pendant l'occupation la séparation administrative entre Flamands et Wallons et que, lors des négociations de paix et même après, il assurerait le libre développement de la race flamande. Les mots de séparation administrative ne furent pas prononcés ce jour-là pour la première fois. Quelques années auparavant, des hommes politiques wallons s'en étaient servis, sans trouver d'écho chez leurs collègues flamands, dans un moment d'exaspération contre la durée du gouvernement catholique. Mais des oreilles attentives avaient recueilli leurs paroles au delà de nos frontières.

La séparation administrative fut promulguée par le gouverneur le 21 mars 1917. Elle ne tenait aucun compte des limites de nos provinces, divisions immémoriales de notre sol. Elle prétendait suivre la frontière linguistique, mais elle la violait, en donnant pour capitale à la partie flamande Bruxelles, qui est à cheval sur la frontière.

Cet audacieux abus de pouvoir, dont un ennemi loyal se serait abstenu, eut pour effet moral de montrer aux Allemands l'attachement des Flamands et des Wallons à l'unité nationale. D'une extrémité à l'autre du royaume, à tous les degrés de l'organisation politique et administrative, on rédige des protestations vigoureuses, signées des mandataires de la nation, des provinces et des communes. Dans ce concert d'indignation, le gouvernement du Havre n'est pas resté silencieux; il s'est chargé d'annoncer aux coupables que l'heure viendrait du châtiment, quand sonnerait pour la Belgique l'heure de la délivrance; la protection de l'Allemagne ne serait pas pour eux l'impunité.

En attendant, l'autorité ennemie, qui avait supprimé dans tout le pays la liberté de la parole et la liberté de réunion, levait l'interdiction en faveur de ses complices, dissimulés sous le nom d'Activistes. Et les Activistes d'en profiter, de mener une propagande effrénée, de multiplier les meetings, où ils exposaient librement leur programme. L'autorité complaisante leur ouvrit même les camps de prisonniers flamands en Allemagne, pour y semer leur mauvais grain. Ils eurent à compter en Flandre, non seulement avec le loyalisme irréductible de la population, mais aussi avec la haine que l'envahisseur ne se lassait pas d'attiser contre lui-même. En effet, tandis que le gouverneur général octroyait aux Flamands la séparation administrative, comme un présent magnifique du Kaiser, les autorités militaires faisaient peser sur eux un régime de terreur et de déportations. La maladresse de la politique allemande cimentait ainsi elle-même en Belgique l'union nationale.

Cependant les Activistes avaient hâte d'aborder, sous la direction de leur impresario allemand, le troisième acte du drame antipatriotique qu'ils voulaient représenter en entier sur la scène flamande devant le public européen. Le dénouement n'en pouvait être, — du moins s'en flattaient-ils, — que la séparation complète d'avec la Wallonie, l'indépendance du peuple flamand, délivré de l'oppression welche par la main puissante de l'Allemagne. Le conseil de Flandre, dans une assemblée de quelques centaines de ses affidés, réunie au théâtre de l'Alhambra à Bruxelles (20 janvier 1918), proclama l'autonomie de la Flandre. Puis il se déclara dissous, afin d'offrir au peuple l'occasion d'exprimer son approbation en le

réélisant. On procéda séance tenante à l'élection de deux membres brabançons du Conseil et la même farce fut jouée dans plusieurs villes. Une proclamation d'indépendance fut même affichée sur les murs de la capitale.

A parler de cette tragi-comédie trop connue, on éprouverait une étrange amertume, s'il n'y avait à rappeler en même temps la suite qu'elle a eue, revanche consolante du patriotisme belge sur la servilité de quelques hommes vendus à l'Allemagne. Les Activistes s'étaient moqués trop impudemment de la longanimité de leurs concitoyens. Un mouvement protestataire violent éclata, qui se traduisit par des ordres du jour et des adresses, que les conseils communaux des grandes villes flamandes dépêchèrent au chancelier. Tous les députés et sénateurs, présents dans le royaume, tinrent à honneur de s'associer à cette réprobation. Quant à la population, elle manifesta ses sentiments avec une énergie telle qu'il n'y eut pas moyen de s'y tromper. Les sifflets, les huées et les horions, essuyés par les cortèges activistes à Anvers et ailleurs, ne laissèrent aucune illusion aux Judas qui usurpaient les fonctions de représentants du pays. Le retentissement de leur piteuse aventure fut grand à l'étranger et les mensonges de la presse germanisée ne parvinrent pas à l'étouffer.

L'affaire eut, comme on sait, pour couronnement, deux coups de théâtre impressionnants : l'intervention de la Cour d'appel de Bruxelles, frappée aussitôt par la déportation en Allemagne de ses présidents, et, à la suite de cet attentat contre la magistrature et les lois du peuple belge, la décision de la Cour de cassation de ne plus siéger, donnant ainsi l'exemple aux autres tribunaux. La grève de la magistrature était une fière et silencieuse leçon pour le pouvoir occupant. L'autorité violée de la justice et le courage civique des juges venaient puissamment renforcer la résistance nationale. Les magistrats belges avaient bien mérité de la patrie.

*
* *

Ces événements ont-ils ouvert les yeux au gouvernement impérial, trompé par ses agents sur les progrès de l'activisme? On fut tenté de le croire, lorsque, quelques semaines après, le chancelier de l'Empire convia de la tribune du Reichstag le gouvernement du Havre à une conversation préliminaire en

vue de la paix. Du mouvement flamand, le comte Hertling ne souffla pas mot, mais il affirma que l'Allemagne n'avait jamais songé à garder la Belgique, ce qui pouvait passer pour une reconnaissance implicite de l'indépendance et de l'indivisibilité du royaume. Les commentaires de ce discours, faits par les orateurs du Reichstag et les grands journaux, furent décevants pour la cause de l'activisme. Plus significative encore, l'allocution dont le gouverneur général von Falkenhausen gratifia le conseil de Flandre, venu pour lui annoncer sa réélection. Il l'engagea à gagner tout d'abord le peuple flamand à ses projets. Autant dire que l'autonomie était loin d'être un fait accompli. Aussi comprend-on le désarroi qui régna quelque temps dans le camp activiste.

Qu'on ne se hâte pas pourtant de voir là un revirement de la politique allemande à l'égard de la Belgique. Le comte Hertling n'a nullement fait amende honorable des fautes de Bethmann-Hollweg. Son discours n'a précédé que de quelques jours l'offensive contre le front des Alliés. Peut-être le bon vieillard voulait-il simplement nous endormir par des paroles pacifiques, à la veille du grand coup de force que l'état-major s'apprêtait à frapper. Mais il a voulu aussi se garder à carreau contre la possibilité d'un échec, laisser une porte entr'ouverte à des pourparlers de paix sur la base indiquée par lui : reconnaissance de l'indépendance belge. Il n'aurait pas l'air ainsi de modifier son attitude sous l'impression de la défaite et par suite de l'avortement d'un immense effort militaire.

En réalité, le gouvernement impérial se moque de ses amis activistes. Ils sont des agents de dissolution, introduits par lui dans notre vie nationale, et aussi de simples marionnettes dont il tient les fils, pour leurrer la crédulité flamande et dissimuler ses véritables projets. Dominé par le parti militaire, le chancelier, — qu'il ait nom Hertling ou Bethmann-Hollweg, — souscrirait sans remords à une annexion réelle ou déguisée : Anvers, la côte flamande, la ligne de la Meuse, avec une mainmise politique et économique sur la Belgique qui, irrémédiablement divisée, serait plus commode à mater. Du développement social de la race flamande, de ses droits linguistiques, il n'a jamais eu cure et surtout il ne songe à lui accorder aucune indépendance. Les Machiavels de Berlin ont dû bien rire entre eux des délégués du Conseil de Flandre, tout fiers et tout

émus de vider un verre de bière avec Son Excellence le chancelier.

Viennent les événements à débarrasser les diplomates de la tutelle des pangermanistes et des militaires, le chancelier sera prêt à immoler les activistes au gouvernement du Havre en échange de bonnes garanties politiques et de bonnes concessions commerciales. Mais il demanderait que la question flamande fût discutée au Congrès de la Paix; il essaierait de sauver les débris de l'œuvre morbide entreprise par les gouverneurs de la Belgique; il arguerait hypocritement de la parenté de l'Allemagne avec ses petits-cousins germaniques et de l'intérêt que la guerre a réveillé dans son cœur maternel à leur endroit.

Les activistes subissent dès à présent la loi commune à tous les révolutionnaires : ils sont en train de se diviser. Le soviet du Conseil des Flandres compte déjà des modérés et des extrémistes; il a ses Girondins, les unionistes, qui ne veulent pas briser tout lien avec la Wallonie, et ses Jacobins, les jeunes Flamands, qui poursuivent la chimère d'un État de Flandre, monarchique ou républicain, mais indépendant. Entre ces deux groupes louvoient les opinions intermédiaires. Attendons-nous aux résolutions les plus osées contre l'unité nationale, le gouvernement belge et la Maison royale, car les violents finiront bien par l'emporter dans cette parodie d'émancipation, qui se joue sous l'œil ironique de la police allemande. Elle protège en Flandre les activistes, comme elle a soudoyé en Russie les bolcheviks, en se réservant de mettre le holà à leurs ébats, quand l'œuvre de décomposition politique et sociale sera suffisamment avancée.

Nos frères de la Belgique envahie s'étonnent de l'importance attachée au dehors à l'activisme. Quant à eux, ils le méprisent comme un suppôt de l'Allemagne. Gardons-nous donc de le grandir hors de proportions et de nous inquiéter outre mesure de ses agissements. Nous aurons quand même à laver les traces de son passage dans notre histoire intérieure, en même temps que nous effacerons celles laissées par l'invasion.

***

En protégeant l'activisme flamand, l'Allemagne comptait faire coup double : donner naissance par surcroît à un acti-

visme wallon. Elle a spéculé pour le succès de l'un comme de l'autre sur les terribles privations que le peuple endure et sur le mécontentement engendré par la misère. Le peu de terrain, gagné çà et là par l'activisme, provient effectivement de ces deux causes. L'activisme a poussé aussi, comme une plante vénéneuse, en Wallonie. Il s'efforce d'y propager l'idée du séparatisme, semée déjà dans quelques cerveaux avant la guerre; il s'abrite prudemment, de même que son confrère flamand, sous les plis du drapeau impérial. Des journaux wallons, avec l'appui de l'occupant, pratiquent une politique parallèle à celle des feuilles germanisées de Gand, d'Anvers et de Bruxelles.

Aux utopistes wallons, partisans sincères de la séparation, bornons-nous à répéter ceci : toute campagne séparatiste ne peut se faire qu'au profit de l'Allemagne. La continuation du régime administratif, instauré par feu Bissing, a pour corollaire une occupation militaire allemande, et ce serait l'annexion déguisée du pays tout entier. Nos ennemis ne parlent que de la côte flamande, mais, pour s'y installer, il faut tenir la vallée de la Meuse, et les canons, qui des dunes de la mer du Nord resteraient pointés contre l'Angleterre, auraient passé préalablement par Liége et par Namur.

*
* *

L'Allemagne a l'intention, — elle l'affirme du moins, — d'introduire la question flamande devant les assises de la paix, de la faire juger par le Congrès des nations; c'est ce qu'on appelle d'un néologisme courant « l'internationaliser. » En vertu de quel droit? Du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Au moyen des activistes, l'Allemagne rééditerait la comédie de consultation nationale, que nous l'avons vue machiner à Berlin avec des députations de Courlandais, d'Esthoniens et de Lithuaniens. D'infimes minorités sans mandat, triées parmi ses clients germaniques, ont été proclamées par elle les organes de la volonté populaire. Ne nous laissons pas prendre à une manœuvre aussi grossière. Qui ne sait aujourd'hui, par l'exemple des provinces russes, que le droit des peuples n'a de valeur aux yeux des hommes de Berlin que s'il est camouflé en droit germanique, servant à des fins purement germaniques? L'internationalisation de la question

flamande est la dernière carte que joueraient les délégués du Kaiser au Congrès de la paix, pour y faire sanctionner quelques-uns des actes perpétrés en Belgique et ne pas perdre complètement la partie aux yeux mêmes des Allemands. Je ne saurais trop répéter à ce propos ce que j'ai dit de notre neutralité : abandonner ces questions à la décision des Puissances, ce serait conférer à notre envahissante voisine le droit de s'immiscer dans notre vie intérieure; elle y viendrait sans cesse surveiller les intérêts du germanisme. La question flamande ne concerne pas les étrangers; elle est une affaire de ménage exclusivement belge. Elle ne peut être résolue que par la souveraineté nationale. Elle le sera au moyen d'un accord patriotique des partis et par le vouloir mutuel des Flamands et des Wallons, décidés à enterrer ce sujet de discordes. Nous repousserions fermement toute immixtion étrangère, — même si elle prenait, pour se faire écouter, le langage bienveillant d'un Congrès international où nous compterions certes beaucoup d'amis, — comme une atteinte à la souveraineté de la Belgique et à son indépendance, qui doivent rester entières vis-à-vis de tous.

Mais il faudra en finir le plus tôt possible avec les revendications de l'activisme, arracher ce dard empoisonné que l'occupation allemande aura laissé dans notre flanc, et du même coup résoudre une fois pour toutes le problème flamand. Il n'est pas de ceux dont on retarde impunément la solution. Il exige d'être étudié à l'avance, — et déjà une Commission a été instituée à cet effet, — pour pouvoir être inscrit à l'ordre du jour de la rentrée, si l'on ne veut pas que les esprits les plus patients et les plus calmes ne finissent par s'aigrir et s'exaspérer.

On méconnaîtrait, par des hésitations dangereuses, l'attitude magnifique de la plupart des Flamands en pays occupé et leur dévouement à l'union nationale. On semblerait ne pas tenir compte du sang que les soldats flamands ont prodigué, tandis qu'ils formaient plus des trois quarts de l'armée de l'Yser. Lorsqu'en Belgique les chefs les plus écoutés et les plus respectés des associations flamandes ont flétri l'activisme, ils n'entendaient renoncer à aucun article de leur programme. Mais, patriotes avant tout, ils en ont suspendu l'exécution devant l'ennemi, en attendant le grand jour de la délivrance.

La question flamande est le terrain où l'union sacrée des partis, que chacun de nous appelle de tous ses vœux, aura une

belle et prompte occasion de se manifester. Qu'elle s'y affirme donc, dans un geste large de conciliation et de concorde, tant chez les Flamands que chez les Wallons.

***

Quel est aujourd'hui le programme de revendications des Flamands, qui ont méprisé les cajoleries et repoussé les présents de l'Allemagne? Ils demandent ce qu'ils réclamaient avant la guerre. Rien de moins, rien de plus. « Ils veulent, — dans le pays flamand et pas ailleurs, — être jugés et administrés dans leur langue. Ils veulent, — dans le pays flamand toujours, — que l'organisation de l'enseignement flamand à tous les degrés soit en harmonie avec le caractère flamand du pays. Ils veulent qu'au sein de l'armée les soldats flamands se trouvent placés, au point de vue de la langue dont les chefs se serviront vis-à-vis d'eux, sur un pied de parfaite égalité avec les soldats wallons. Ils désirent enfin que la vie privée et publique, en pays flamand, ait un caractère flamand, tout comme, en Wallonie, elle doit conserver un caractère français. En un mot, ils veulent que, dans une Belgique une et indivisible, la culture flamande ait sa place au soleil, qu'elle soit respectée, favorisée et soutenue par les pouvoirs publics dans une mesure parfaitement égale à celle dont jouit la culture française. »

Qui s'exprime de la sorte? Un des ministres de notre défense nationale, M. Poullet, dans un appel aux soldats belges (1). Et il ajoute avec infiniment de raison : « Qu'y a-t-il dans ce programme qui attaque de la façon la plus indirecte les intérêts permanents et fondamentaux de la Wallonie? Qu'y aurait-il de changé à Liége, dans le Hainaut, dans le Luxembourg, si ce programme venait à se réaliser dans les provinces flamandes? Rien, absolument rien. » C'est l'évidence même. Les Wallons, j'imagine, en demeureront d'accord.

Les organes libres de la pensée flamande qui s'impriment à l'étranger protestent, de leur côté, que rien ne subsistera de ce qui porte en Flandre l'estampille et la livrée allemandes. Avant donc d'installer à Gand leur université, à laquelle les Flamands tiennent plus que jamais, en refusant de la recevoir des mains d'un gouverneur ennemi, ceux-ci purifieront eux-

(1) *Le Livre du Soldat belge pour 1918* (Berger-Levrault).

mêmes des gaz asphyxiants de la culture allemande l'établissement supérieur, que déshonore la protection insolente de l'aigle impériale; ils désinfecteront les salles, souillées par la présence des maîtres qui sont les valets du germanisme; ils feront table rase et maison nette.

De la séparation administrative ils ne veulent à aucun prix. Ils savent bien que, sous une étiquette belge, sous une appellation purement géographique, cette séparation créerait en réalité deux moitiés d'État, trop faibles, l'une et l'autre, pour mener une existence individuelle, dans un siècle où la vie des États moyens eux-mêmes est menacée par le colosse germanique. En se complétant mutuellement, en associant leurs dons personnels, volonté persévérante chez les uns, initiative hardie chez les autres, Flamands et Wallons ont fait belle figure de par le monde. Il n'a fallu rien moins que les misères de l'invasion et les intrigues allemandes pour développer des idées séparatistes dans quelques cerveaux malades. Voilà où aboutit un particularisme exagéré, mais le robuste bon sens, commun aux deux races, repousse la séparation administrative avec horreur.

Quelques publicistes flamingants préconisent tout de même deux ou trois ministères distincts. J'en vois bien le péril, qui serait de s'engager par un chemin détourné dans l'ornière de la séparation, mais nullement l'utilité. L'unité nationale ne serait qu'un mot vide sans l'unité de direction, laquelle a son siège dans la capitale. Nos amis les Suisses l'ont bien compris, qui, pour administrer un pays trilingue, ont un gouvernement fédéral unique et des départements ministériels communs. Ne touchons pas au cerveau où se concentre la volonté directrice, avant de se répandre dans tous les membres du corps social. Ne suffirait-il pas, en vue de faciliter l'égalité linguistique, de n'admettre graduellement à l'avenir dans les administrations centrales de l'État que des fonctionnaires connaissant bien le français et le flamand? Cette sélection, si elle était réellement pratiquée, ferait tomber un des principaux griefs des Flamands. Ils ne se plaindraient plus du mauvais vouloir que certains fonctionnaires ministériels, parce qu'ils étaient sans doute unilingues, mettaient à appliquer dans leur ressort les lois votées par le Parlement, et qui donnaient quelques satisfactions aux revendications flamingantes.

Une question plus grave est celle de la séparation de notre armée en régiments flamands et wallons, soulevée par des Flamingants intransigeants. Des régiments séparés, et bientôt sans doute des brigades et des divisions, pour finir par deux armées distinctes, car, sur cette pente fatale, il paraît impossible de s'arrêter. L'exemple de l'Autriche-Hongrie nous avertit que l'existence de deux armées nationales est une des caractéristiques du dualisme d'État.

Or, il n'y a aucune ressemblance entre la Constitution belge et le pacte politique conclu par l'Autrichien et le Magyar, dans le dessein de régner, chacun, d'un côté de la Leitha, en tenant asservies les nationalités qu'ils oppriment. En Belgique, où deux races se sont intimement associées pour conquérir et conserver leur indépendance, l'armée est un des symboles vivants de l'unité nationale et une école de fraternité, autant que l'instrument de notre défense et la gardienne de notre liberté. Avant 1914 cette armée, après quatre-vingts ans de paix, n'avait pas de passé; elle n'avait que des souvenirs de garnison, encore que ses officiers et ses gradés eussent montré en Afrique de quels exploits ils étaient capables. Mais l'invasion est venue, et l'armée belge a écrit de son sang une magnifique épopée sur le sol de la patrie âprement défendu. Et vous voudriez séparer dans l'avenir ces souvenirs de gloire et d'honneur, dissocier ces traditions d'héroïsme, disperser ces trésors d'abnégation, communs aux Flamands et aux Wallons, combattant coude à coude dans la boue des mêmes tranchées? Ne sentez-vous pas que c'est là un héritage indivisible, dont l'armée sera à jamais fière, qui la fera plus homogène et plus unie au dedans, plus forte et plus respectée au dehors?

J'entends bien que les soldats flamands, qui sont en grande majorité sous les drapeaux, par suite de l'envahissement plus rapide de la Wallonie, ont eu parfois à se plaindre de l'emploi trop parcimonieux de leur langue. Quel est le citoyen belge qui n'a pas souffert de quelque abus d'autorité en temps de guerre? Comment exiger sous le feu de l'ennemi l'exécution intégrale de la loi, à peine promulguée, qui réglait l'usage des deux langues depuis le général jusqu'au simple sous-officier? Le gouvernement s'est efforcé pourtant de l'adapter le mieux possible par des institutions heureuses aux exigences de la situation militaire. Attendez, pour la juger, qu'elle ait produit

ses effets dans le calme de la paix reconquise et sachez sacrifier aux nécessités de la lutte à mort que nous soutenons les froissements les plus légitimes de votre fierté flamande.

Que de sacrifices réciproques n'aurons-nous pas à faire, les uns et les autres, et de ménagements mutuels à garder, la Belgique enfin délivrée, pour asseoir l'unité nationale sur des bases indestructibles! En Flandre, les orateurs des meetings et ceux de la chaire chrétienne parleront-ils encore d'oppression wallonne et de francisation systématique, quand ils verront leur programme loyalement appliqué? Sauront-ils s'abstenir de maudire ou d'excommunier par habitude les éternels Fransquillons? Le lion de Flandre rugira-t-il toujours contre nos amis et nos alliés, lorsqu'ils l'auront délivré des chaînes allemandes? Pratiques oratoires, éloquence d'avant la guerre, il faut avoir le courage d'y renoncer définitivement par amour de la patrie belge reconstituée. Il serait très triste que de vrais patriotes continuassent d'omettre dans leur langage ou leurs écrits les noms de Belge et de Belgique, en n'ayant sur les lèvres ou sous la plume que ceux de Flandre et de Flamand.

Combien regrettable aussi serait la persistance chez les plus exaltés de leur hostilité d'antan contre le parler et l'étude du français! La Belgique est un État bilingue, ils n'y peuvent rien changer, et la langue maternelle des Flamands, si belle qu'elle soit à leurs yeux, n'est pas une des grandes langues véhiculaires de la pensée humaine. Pour améliorer leur condition sociale et économique, ils ont besoin de participer activement à la vie européenne. Quoi de plus dangereux que de rester cloîtré dans sa nationalité et dans sa langue en dehors de l'humanité environnante! La possession d'un autre moyen d'expression est utile, sinon indispensable, même sans sortir de la Flandre ; et, dans le reste de la Belgique, la langue usuelle, la langue nationale, est le français. Que les Flamands l'étudient donc volontairement avec tout le soin et le respect qu'elle mérite et qu'ils tâchent de se pénétrer des qualités maîtresses de son génie.

Le conseil que j'ose leur donner, les Wallons ne voudront-ils pas aussi l'écouter, ceux surtout que leurs relations de famille ou leurs intérêts privés appellent constamment dans la région flamande? Pour s'y trouver en communion de pensées avec leurs frères d'un autre lit, rien ne les servirait mieux que

de parler flamand, ce qui ne laisserait pas de leur être facile, si nos programmes scolaires étaient rigoureusement appliqués. Au surplus, l'étude des langues vivantes deviendra pour les Belges, comme pour tous les habitants des petits pays, un exercice obligatoire. Commençons donc par apprendre et par cultiver celles de la Belgique. C'est une excellente gymnastique; elle aidera nos fils à s'assimiler avec moins de peine les langues étrangères.

*
* *

Quelques mots encore pour terminer.

Pendant près de vingt ans j'ai eu l'honneur de représenter le gouvernement du Roi à l'étranger. Sauf en Allemagne, on y semblait ignorer nos divisions linguistiques. Notre seul nom, partout populaire, était celui de Belge. On admirait la Belgique. laborieuse et florissante; on la citait comme un exemple; on la prenait pour modèle; elle n'était alors qu'un objet d'envie, — pas encore un objet de pitié.

Ce nom de Belge, déjà célèbre du temps de César et synonyme de bravoure, n'a-t-il donc pas été assez bien porté dans la suite, que quelques-uns de nous en aient fait fi? Faut-il que la guerre et l'invasion, ces suprêmes épreuves où se trempe l'indépendance d'une nation, nous laissent, outre la dévastation et la ruine, une déchirure intérieure, pire encore et plus longue à réparer? Ne leur devrons-nous pas au contraire, quoi qu'en espèrent nos ennemis, la consolidation de notre unité, l'affermissement de notre patrie?

Notre devoir impérieux, après le retour de la paix, sera de rétablir la santé morale et matérielle de la Belgique, compromise par une accumulation de souffrances sans nom et une prolongation de privations sans précédent. Nous n'y parviendrons que par une cohésion plus forte de tous les Belges, par un groupement plus étroit des deux éléments ethniques, par une existence commune plus unie et plus intense.

BEYENS.

VERDUN

MARS-AVRIL-MAI 1916

II [1]

CINQ JOURS AU MORT-HOMME (*suite*).

Je sortis à midi ; j'avais besoin de me rassurer ; j'espérais rencontrer des têtes du régiment. Mais les abris étaient le plus souvent déserts et, sur la route, le danger créait la solitude. Parfois, le cœur battant, je soulevais une toile de tente et j'appelais dans la nuit d'un abri ; des hommes se réveillaient ; ils m'injuriaient, puis, à bout de mes instances, me jetaient le numéro d'un régiment inconnu. Je désespérais et j'allais m'abandonner au destin quand, à l'entrée d'une sape, au tournant d'un boyau, j'aperçus un soldat du régiment ; il était assis sur le bord, les épaules couchées à terre, la tête ouverte comme une noix, sa cervelle auprès de lui. A ses derniers sursauts, il m'apparut que la mort ne remontait qu'à quelques instants. Je lui tâtai le poignet ; il était tiède. Cette mort encore toute chaude me fut une boussole ; en présence de ce malheur, je me sentis moins seul ; je détournai la tête du spectacle d'horreur, et, l'esprit plus en place, je repris mon chemin.

Un abri s'ouvre devant moi, des voix en sortent ; j'en soulève la toile. Quel cri de joie, car Nicot est devant moi, les yeux

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

vitreux, vidés de toute pensée, les lèvres gourmandes, à plein dans une assiette; auprès de lui, Gelly. Ils s'étonnent de me voir quand le régiment est parti; je leur explique mon cas. Ils m'offrent une place et, de plus, de dîner avec eux. Ils étaient restés comme en-cas avec leur compagnie de mitrailleuses. Au moins, je n'étais plus seul; j'aurais des compagnons de retour.

Le café bu, Gelly sortit de sa poche un petit échiquier et me proposa la partie. J'acceptai : je perdis, puis je perdis encore; le temps passait. Au dehors, tombaient les obus.

On se conta les histoires du jour, celle de la dernière heure intitulée : « la surprise de Tison. » On la tenait du capitaine lui-même; la victime s'en était faite le narrateur; l'histoire se rapportait au jour précédent. Le capitaine était à l'instant de dire que son abri n'était pas sûr quand il se sentit frôlé par derrière. Il se retourna, et vit ses hommes épouvantés; au milieu de leur cercle brusquement élargi, assis sur le culot, vibrant, encore tout chaud, un magnifique 150 non éclaté et, dans le toit encore nuageux de poussière, le trou brutal et net qui témoignait de son passage récent. Il n'en crut pas ses yeux, mais se rendit grâce d'être en vie et, sans tarder une seconde, chercha un autre gîte. « Je ne me sentais plus le maître chez moi, » ajoutait-il en fin de narration.

On rit de l'aventure, mais Tison, lorsqu'il la conta dans la suite, gardait toujours son sérieux. C'est une de ces émotions dont un homme fait aisément l'un des points centraux de son existence.

J'allai voir le capitaine Le Boulanger; le colonel était avec lui; ils m'aperçoivent et me donnent une mission. Coureaux m'en dit les détails; nous la ferons ensemble; nous sommes de confiance, lui et moi. L'état-major craint l'encerclement de la division. La situation n'est pas définie : il y a sur le front un trou dont on ignore l'étendue; il s'agit, dès la nuit tombée, de le reconnaître et de l'organiser pour la défense. « Puisque Ganot est blessé, me dit le colonel, vous prendrez, dès le retour à la compagnie, son commandement. » Ainsi, ne puis-je m'empêcher de penser tout haut, je changerai de titre, mais non pas de rôle : la compagnie ne représente guère plus que l'effectif d'une section.

Le soir, je fus dîner chez le colonel Moisson. Il y avait là un autre colonel qui devait, le lendemain, prendre le comman-

dement du secteur ; au cours du repas, dans le détail, il reçoit les consignes. Un seul point l'inquiète encore, celui qu'avec Coureaux nous avons la mission de définir. Le « Martell » bu, nous partons dans la nuit. La reconnaissance faite, deux compagnies sont mises à notre disposition pour l'appuyer par une ligne de tranchées ; nous rétablissons ainsi le front sur près de huit cents mètres. Au matin, les yeux vides et les jambes flageolantes, appuyés sur l'affût d'un des quatre canons détruits qui couronnent les abris du colonel, nous choquons l'un contre l'autre nos quarts pleins d'un café brûlant.

Après le combat, il n'est meilleure sagesse que de dormir ; la fatigue passée, le cœur, au réveil, s'exalte de souvenirs. Les jours qui suivirent, nous fûmes en réserve. Des journaux passent de main en main, où l'on parle de nous. Comme on connaît ses saints, on les honore ; l'ordre du jour du général Pétain (1) nous va droit au cœur ; les têtes s'échauffent sous cet effluve de gloire.

Il y a des réactions singulières chez le soldat. Même à l'instant qu'on veut le flatter, il vous prend souvent en haine ; il faut avoir la main ; tous ne montrent pas patte blanche à son esprit. J'ai pu m'en rendre compte dans ce moment quand, dans l'exaltation d'un succès dont il savait la gloire, il s'emportait contre les chroniques fantaisistes qui lui gâtaient son action.

Tant d'erreurs ont été répandues sur notre compte, tant de détails multiples, d'équivoques, de confusion, d'uniformisation des mérites et des tâches que j'ai vu cent fois des combattants déchirer les journaux avec rage en lisant ce qu'écrivent ceux qui, sans avoir partagé nos souffrances, ont pourtant sur nous une opinion à placer. C'est qu'ils ne pouvaient s'empêcher de penser qu'en faisant état de nous à cette heure, l'écrivain, le journaliste a trop facile crédit sur l'opinion publique ; trop d'intérêts aussi travaillent derrière sa plume ; quand nous reviendrons, c'est nous qui en conterons, et nous qui aurons tort ; de plus

(1) Ordre de la 11e armée, le 10 avril 1916 : « Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs et aviateurs de la 11e armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous. Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage, on les aura.

Signé : Pétain.

en plus, en faveur de ceux qui l'ont versé, le sang cesse d'être un argument. C'est aussi qu'en lisant nos écrivains de guerre, le soldat songe que c'est de notre sang qu'est faite leur encre et le crédit qui s'attache aujourd'hui à leur nom. Nous les nourrissons de notre fatigue et de nos efforts, et le plus grand écrivain n'est, à cette heure, que le redevancier et le tributaire du plus humble d'entre nous ; encore devrait-il en conserver le ton. Le corps du soldat tué enfume le champ où il tombe ; de combien de cadavres héroïques nos hommes de lettres n'usent-ils pas chaque jour pour fumer leurs terres et faire dans une année vingt récoltes de gloire ?

Combien plus que tous ces chrysanthèmes de la littérature, ces horticultures des serres littéraires poussées sur nos charniers, je préfère la modeste fleur du coquelicot qui fleurit entre les deux lignes comme une tache de sang, la gloire saine et modeste d'un Dudot, d'un Beissert, cet homme aussi du 9 avril : la poitrine trouée d'une balle, il est jeté à terre ; sous ses yeux, des hommes cèdent à la peur, se terrent dans des trous. « Si la crainte s'y met, a-t-il encore la force de penser, l'assaut est compromis. » D'un effort suprême, il s'est relevé ; courant d'un trou à l'autre, il a, par la capote, tiré les hésitants ; chef jusque dans l'agonie, il leur a dit leur devoir, leur en a rendu la force jusqu'à ce qu'ayant épuisé toute la sienne, il fut retombé sur le terrain. Je le vois toujours à quelques pas de moi, ce mourant qui perd son sang, ranimant les vivants par les vertus de ce cœur dont la vie, en s'enfuyant, tachait largement sa poitrine et inondait ses genoux.

Nous avons beaucoup affaire avec l'héroïsme à cette heure ; s'il nous faut un jour gronder contre une imprudence inutile, le plus souvent, il passe inaperçu. Au reste, le soldat ne s'en soucie guère ; au combat, il ne songe point au mérite qu'il a, mais au rôle qu'il remplit. Il ne veut pas laisser sa vue bornée par un parapet ; il le dépasse de tout le corps souvent. Aussi comme, au combat, tout est simple et naturel ! A ce moment, l'ordre s'accepte sans discussion et la conscience du devoir à remplir diminue celle du danger. Et comme tous pensent ainsi, l'on passe inaperçu ; il faut être bien lâche au feu pour être remarqué. Au milieu du combat, on n'est guère qu'une vague dans la mer ; si haute qu'elle soit, elle ne fait que se confondre avec les autres. C'est un coup de pinceau perdu dans le tableau ;

mais s'il ne s'y trouvait pas, le tableau aurait moins de valeur. Ce n'est que plus tard que l'imagination nous retrace notre rôle; toutes les péripéties se groupent autour d'un fait dont on fut le premier rôle ; mais ce n'est que plus tard. Il faut changer de milieu pour connaître qu'on a changé d'esprit et que, dans l'intervalle, on s'est apparenté à l'héroïsme.

Le courage, de nos jours, est une monnaie non pas dépréciée, mais ternie par l'usage. C'est notre amertume quelquefois, mais c'est la preuve la plus évidente du cœur et des ressources de la race qu'il ne force plus l'attention.

XI. — DE BLERCOURT A JOUY-EN-ARGONNE

Il y a des heures de grâce. A Blercourt, des artilleurs nous ouvrirent leur maison ; ils nous offrirent leurs couchettes et étendirent sur nous leurs propres couvertures. Puis, tandis qu'à bout de forces, abandonnés, rompus, nous tombions au sommeil, ils allumèrent dans l'âtre et nourrirent un feu de bois dont la flamme enveloppa de sa chaleur la surprise de notre réveil.

Nous étions le capitaine Gelly, Nicot et moi. Nous avions quitté le Mort-Homme à la nuit ; mais, au départ, le ciel s'était mis contre nous : un nuage avait crevé sur nos têtes. Trempés, percés de pluie, nous avions longtemps piétiné sur place dans des terres grasses nous prenant à la cheville, dans une boue liquide qui se faisait gluante. Il semblait que, jaloux de nous laisser en vie, ne voulant espérer de nous que le charnier qui l'engraisserait et le rendrait fertile, le Mort-Homme voulût d'un dernier moyen tenter de nous retenir à lui. Après une marche de dix heures dans la torpeur nocturne d'abord, puis dans un jour timide noyé de brumes, puis par cette nuit pâle dans l'azur bleu qu'avant la guerre nous appelions « les larmes de la Vierge, » nous étions arrivés au lieu où nous devions embarquer. Vide de ses habitants, avec nos fantômes glissant sous le jour triste, Blercourt nous était apparu comme un groupe de chaloupes en détresse noyées dans une mer de boue.

Pressés l'un contre l'autre, nous dorant les doigts à la flamme, nous nous assîmes au bord de l'âtre, en groupe silencieux. Les cuisiniers nous servirent un repas dont, à ce moment, l'abondance et la variété nous surprirent ; ils avaient mis en

commun nos fortunes et, n'épargnant ni les sollicitations ni peut-être les rapines, tiré le meilleur parti d'un village dénué de ressources. Notre appétit s'alluma de cette constatation; l'estomac se sentit en confiance; nous allongeâmes des dents rapaces. La vie à la fois concentrée et nerveuse du combat n'engage guère à l'appétit. L'incertitude des heures, l'imprévu du service, les surprises du ravitaillement nous en ôtent l'agrément; les aliments répugnent; on ne mange que d'une dent, seulement pour se nourrir. L'absence de légumes, cette nourriture carnée, nous donnent la nausée dès la première bouchée. L'homme, au fond, se nourrit de peu; il ne s'accorde appétit que pour tenir compagnie; la gourmandise n'est qu'une joie partagée; encore en faut-il le temps. Nous émîmes quelques pensées de cette nature, puis la conversation dévia en gaieté.

Le danger passé, on cause de confiance; l'esprit s'est développé à revenir de loin. Minutes rares qu'un peu de gaieté colore de l'arc-en-ciel des cœurs; un rien les fait naître, mais un pleur les emporte. On frappa; il vint à moi un sous-officier d'un autre régiment; en peu de mots, sa politesse me découvrit une douleur.

— J'ai causé avec plusieurs de vos camarades; le lieutenant de Mondion m'a dit que vous vous souveniez peut-être du lieutenant Richard.

— Il a été tué le 30 juin 1915 à Bagatelle.

— Vous le connaissiez?

— Nous étions amis; il est mort sous mes yeux.

— Je suis son oncle, et sa famille n'a aucun détail sur sa mort.

Il me tendit une photographie où je l'ai revu, les yeux purs, le visage d'un ange de Vinci, son sourire léger sous ses cheveux blonds flottants.

Son oncle me pressa; je dus conter la triste histoire.

C'était aux jours tragiques de juin 1915 lorsque, à Bagatelle, l'armée du Kronprinz enfonçait les lignes françaises. Sur notre aile gauche, la division voisine avait cédé; nos chasseurs, enveloppés, s'étaient fait tuer sur place; réduits à rien, dignes de Sidi-Brahim dont ils avaient la gloire, ils étaient quittes avec l'honneur. Le premier vent du désastre avait soufflé jusqu'aux hauteurs de la Placardelle où, sous la menace immédiate, notre artillerie avait attelé; Sainte-Menehould était menacé. Appelés

de nuit de notre cantonnement de repos à la Croix Jeantin, nous allions contre-attaquer. Au Four de Paris, les mitrailleuses nous avaient éprouvés; à la Harazée, nous avions subi les premiers gaz; sur la route de Binarville et les clairières qui la bordent, nous subissions des pertes en attendant les ordres. Nous étions sans tranchées, à découvert, offerts sans défense à la vue de l'ennemi. Pelotonnés sur le sol, à défaut d'outils, nous le creusions avec nos mains; nos ongles étaient en sang. J'entends une voix : « Un pansement pour le lieutenant Richard. — Il est blessé? Où est-il? — A quelques pas de vous, étendu. » Je le vois encore, derrière un monticule, la tête sur un rondin, offrant aux brancardiers son bras blanc comme un bras de femme et qu'une balle venait de traverser. Il avait son visage d'habitude, des yeux doux comme à l'ordinaire et, quand il m'aperçut, le sourire que je lui connaissais. « Qu'as-tu, mon petit? — Tu vois, le bras cassé. — Il y a une Providence, dis-je : quelques mois d'hôpital. » Il sourit d'un sourire empreint de lassitude, ferma les yeux, manqua de voix pour me répondre : « Souffres-tu? — Oui, de vous quitter tous. » Sur le claquement d'une balle, il se dressa d'un coup : « Prends garde, prends garde, la mitrailleuse qui m'a blessé! » Puis, comme je ne semblais pas m'éloigner assez vite, sa voix suppliante cria mon nom. Quelques secondes après, un obus l'écrasait pendant qu'on l'emportait. Pauvre petit, il avait vingt ans; et son visage était d'une femme; blessé, il gardait encore sur ses traits son expression d'ange doux. La mort eût dû le respecter; il n'a eu le temps de donner à la vie qu'un sourire en tombant. Je n'eus pas le loisir d'aller ensuite vers sa tombe; le lendemain, le régiment, enveloppé, se faisait à son tour écraser sur place; après un atroce combat, un corps à corps furieux et d'homme à homme, on m'emportait, le pied, le bras et les deux jambes en sang. Il est mort; et son esprit retrouvera toujours en moi cette larme que je lui donne. Un danger que je courus fut sa dernière pensée...

Près de ce grand feu clair dont la chaleur déroute ma fatigue, je m'abandonnerais à la tristesse; mais la plus grande mélancolie de cette guerre est peut-être de ne pouvoir s'y attarder longtemps; jamais on n'y épuise d'un seul coup sa douleur. Nous pourrions croire que nos yeux sont secs; c'est le temps qui nous manque pour pleurer. Pauvre Richard, son

image m'est présente, et je le vois encore avec son sourire doux, qu'une minute, à mes yeux, nuançait sa souffrance. Mais voici, bruyant, réjoui, Godefroid qui m'apporte des ordres. Nous embarquons à quatre heures ; je n'ai que le temps. « La compagnie est déjà rassemblée, mon lieutenant. » Sur la route, autour des carapaces de toile usées qui enveloppent les lourds camions, j'aperçois dans la boue un grouillement fangeux à quoi je reconnais mes hommes.

Au débarqué, à Sandrupt, à trois heures du matin, nous nous jetons sur la paille. Sur un repas d'un œuf, je me suis endormi ; à deux pas de moi, une vache veillait, les pieds dans une batteuse. Qu'importait? la fatigue me tenait. Épuisé, à bout de forces, encore sous le coup d'un cahotement continu de dix heures, je dormis d'un sommeil où l'imagination me manqua. Quand on m'éveilla, il me sembla qu'à peine j'avais fermé les yeux.

— Mon lieutenant, disait Hespel, on nous réclame de suite les états.

— Quels états?

— De propositions et de citations.

— Quelle heure est-il donc?

— Six heures.

— Allez au diable, vous et vos états! Il n'y a pas deux heures que je dors.

— Il les faut pourtant, ces papiers.

— Je dors, je n'en puis plus.

— Mon lieutenant...

— Je ne tiens plus debout; je culbuterai en route.

— Le colonel envoie une note spéciale pour demander ce dernier effort à ses officiers.

— C'est bon, j'y vais.

La tête vide, l'œil trouble, les chaussures délacées, les molletières flottantes, par les rues qu'enveloppe la nuit, j'ai suivi Hespel jusqu'au petit café où, sur une table graisseuse qu'une chandelle enfume de clarté, il a installé son bureau. Une femme dépeignée, la gorge découverte, nous sert un café dont la brûlure couvre l'âpreté. L'estomac n'est guère délicat en pareilles circonstances; on ne cherche qu'un coup de fouet au sang. Plusieurs verres d'un pétrole noyé d'eau nous secouent de la torpeur.

Toute la journée, jusqu'à la nuit, dérangés par les camarades qui nous entourent, et, joyeux de notre colère muette, s'amusent à nous agacer, nous avons noirci des feuilles, rédigé des états : trente citations, quinze propositions, le rapport sur la conduite de la compagnie. Malgré mon sursaut d'une minute, je partage l'avis d'Hespel : ce sont choses où il faut ne pas perdre de temps. Un combat chasse l'autre, et le mérite d'une journée efface celui de la veille. Aux armées, il n'y a que l'instant présent. La guerre est une mascarade; on ne porte qu'un jour le masque de héros; encore faut-il le montrer pour qu'il fasse impression. Ai-je le temps de peser mes termes? Mon esprit est préoccupé des ordres qui nous viennent; je suis distrait des mérites de mes hommes; vraiment leur gloire mériterait mieux. Combien je comprends mes camarades qui, près de moi, secouent leur encre en cherchant une idée. Mes hésitations, ma cervelle vide me rappellent cet officier de ma connaissance qui déchirait ses états, par dépit de manquer d'une grammaire; avec un dictionnaire, il eût fait des heureux. On ne saura que plus tard ce que l'ignorance de l'orthographe a fait de tort à la gloire française.

Il s'agit bien d'être à la tâche: on se retrouve sur ses pieds de l'avant-veille. Guillot a pris le commandement de la compagnie; Erkens nous arrive aussi. Voilà des figures nouvelles. L'armée nous oblige sans cesse à changer d'habitudes. Rien n'est plus terre à terre ni plus routinier que cette vie qu'on y mène, et pourtant nous sommes déroutés continûment; sans cesse obligés à l'adaptation, ce nous est une rareté, aux armées, que six mois de repos dans le sein d'une amitié. Faut-il s'en plaindre? Tant de mutations obligent à la pensée; il n'y a meilleure école de l'âme humaine.

Peu de souvenirs marquent pour moi dans cette période où nous prîmes vingt jours de repos. Nous fûmes de Sandrupt à Haironville; nous y pêchions la truite dès que venait la nuit. Le bataillon fut, je crois, regretté des filles du village. Nous tâchions alors de nous distraire par de fréquentes promenades à Bar-le-Duc et à Brillon où nous avions des amis.

J'ai dans la mémoire deux tableaux de la guerre qui se situent à cette époque et qui, bien que de nature différente, ajoutent tous les deux à cette amertume et à cette âpreté de fond qui, malgré le masque que nous nous mettons par

moments, constituent les assises les plus solides de notre caractère. Ce qui fait la tristesse de cette guerre, c'est moins elle-même que les tableaux qui l'encadrent. On s'habituerait à sa vie si l'on perdait tout contact avec la vie; on se rirait de la mort si elle respectait les conditions où nous engageons notre sang. Ce n'est pas d'elle-même, mais de ses à-côtés que la guerre tire la plus grande part de sa tristesse.

Gund et moi, nous fûmes à Bar-le-Duc. Au sortir des combats, nous sentîmes là combien nous avions perdu le pied ordinaire du monde; les choses et les êtres prenaient un aspect étrange et nouveau à nos yeux; nous étions des Iroquois. Nous croisions avec stupéfaction de brillants militaires dont les costumes nous constituaient aux yeux une fête où nous nous sentions étrangers. Nos capotes fanées, des chaussures grasses de cirage, notre aspect piteux que nous renvoyaient sans cesse les glaces des vitrines nous faisaient prendre, par nous-mêmes, en pitié; la hauteur du coup d'œil de ces distants seigneurs nous montrait tout l'espace qui nous séparait d'eux. Il y a chez le soldat un esprit d'humilité que développe le combat; il souffre vite d'être différent; il regrette le danger; il sent alors qu'il n'est à l'aise que pour mourir.

Instinctivement, nous comprenions, sans nous l'avouer, qu'il en est dont cette guerre sera le meilleur souvenir de leur existence; célibataires ici, c'est pour eux une partie de chasse et qui se continue. Elle donne à tel une situation inespérée, une autorité d'arbitraire, mais surtout elle donne à certains l'occasion, la facilité et l'aisance du plaisir. Le revers sera sensible pour ceux-là; il y aura plus tard des nostalgiques de la guerre, du jour que leur manquera le sentiment continu et parallèle de cette indépendance dans le plaisir et de cette autorité parfois absolue qui en fait les émules et les successeurs des pachas.

En revanche, pour nous, il est curieux comme l'on désapprend le monde; nous sommes redevenus enfants. Nous entrons dans un restaurant. Autour de nous la fantaisie dans l'uniforme, la vie animée de l'élégance souriante et qui se plaît en elle; comme comparses, des femmes d'un âge certain avec, aux lèvres, le sourire béat de la maturité rayonnante et qui se sent soutenue. Il fallait estimer l'hôtel non à la pauvreté de son menu, mais à l'exagération de ses prix et à son souci de tenue;

nous en eûmes un exemple. Dans mon oreille, derrière moi, je saisis quelques mots : « Peut-on les recevoir?... — Mais, madame, ils sont si sales! — Pardon, madame, fait poliment un chasseur s'avançant, et interrompant le dialogue, cette table est-elle consignée aux militaires? » Et j'aperçus sur sa manche quatre galons noyés de boue; derrière lui, trois officiers dont un, la tête terreuse sous un bandage blanc. Ils ne furent acceptés qu'à regret. Dès qu'ils furent là, nous nous sentîmes plus à l'aise; nous comprîmes que la beauté avait changé de côté; ils la portaient en eux; elle transparaissait sous leur boue; l'équilibre était rétabli. Je cherchai la croix de guerre sur leur poitrine; j'en fis la réflexion à Gund. « Sans doute sont-ils les seuls à l'avoir méritée, puisqu'ils sont ici les seuls à ne la point porter. »

Je sortis réconforté, mais ces masses de chair poudrées, ces toilettes pâles, comme exotiques, ces joyaux de toc, ces sourires au carmin, ces langueurs de regard au khôl me soulevaient encore le cœur. J'ai, depuis la guerre, trop compris l'infériorité de l'argent et du luxe, la duperie du postiche, le néant des vanités et des voluptés artificielles; il est, dès qu'on joue avec la mort, des voluptés plus saines et des joies plus viriles. Ce sera peut-être le plus grand bénéfice moral de cette guerre de nous avoir rendus à l'humilité féconde des choses simples.

Quand je rentrai par Brillon, c'était une autre nouvelle; je croisai dans les rues un brancard, un drap sur un corps, une face blanche, un mort. « Plusieurs soldats tués, me crie un homme en courant, le commandant aussi. »

Je me rends au champ de tir où, la bouche ouverte, les yeux révulsés, le ventre en boucherie, le commandant Chamoussé gît mort, tué au cours d'un exercice de grenades. J'ai senti là combien la mort est cruelle dans ses jeux; elle serait humaine, si elle ne tuait le soldat qu'au combat. Cet homme aux gloires nombreuses, au passé magnifique, victime d'une maladresse! Nous verrons, le jour de la fin de la guerre, des soldats épargnés par trois ans de campagnes, broyés sur la voie du chemin de fer en sautant avant l'arrêt pour embrasser leur femme.

On fit à Brillon des obsèques militaires au commandant Chamoussé. Rien d'impressionnant comme cette fin de faits divers et ces honneurs rendus par ceux qui allaient mourir!

Nous partîmes le surlendemain après une prise d'armes où je vis, en souriant, la stupéfaction des jeunes de la classe 16 devant leurs camarades nouvellement décorés de la Croix de Guerre. Ils les avaient à peine quittés de huit jours; ils les retrouvaient héros. Nous campâmes au bois des Clairs-Chênes, puis à Jouy-en-Argonne; nous y vîmes, traînant encore sur le sol, la veste sanglante d'un colonel de spahis, tué par un obus. A deux lieues du combat, les crêtes successives de la Woëvre ne nous laissaient point parvenir aux oreilles le bruit des canons du Mort-Homme. Nous logions dans une baraque de terre; j'étais couché sur la paille, Goëb auprès de moi, les sergents à nos côtés. L'ennui fait qu'on s'emploie à tout. Dans les buissons humides, nous allions, cueillant des escargots. Et le soir, sur les coteaux dénudés, se couvrant de gros cailloux au risque de se blesser, veste bas, déployant leurs muscles de grenadiers, mes soldats, égayés, jouaient à la bataille.

XII. — UN DEUXIÈME ASPECT DU MORT-HOMME

Serait-ce que les hannetons sont friands de cadavres? Aux premières lignes du Mort-Homme, après la relève, j'ai passé toute la nuit enveloppé par le bombardement, sans cesse frôlé par leurs tourbillons.

Nous avions pris les tranchées à minuit, par une nuit d'encre qui en absorbait le relief. Où étions-nous? Je n'aurais su le dire; la nuit s'opposait aux investigations. Les fusées elles-mêmes ne laissaient dans le ciel qu'une sorte de lumière trouble, un halo noyé dans le lointain. Nous n'avions que les tâtonnements de la main pour suppléer à l'insuffisance du regard et à l'ignorance de la situation. Dans sa hâte, mon prédécesseur s'était borné à m'indiquer d'un mot la direction de l'ennemi. « Là! » En vain avais-je tenté de l'interroger; j'engageais à peine une première question qu'il avait déjà fait de la nuit sa complice; il avait fui, laissant à mon ignorance le souci de résoudre le problème.

Mes hommes en place, au choix du hasard, mes consignes données, mes recommandations faites, j'étais resté seul, isolé par un pare-éclats des derniers éléments de ma section. Point de niche où m'abriter; point de banquette où m'asseoir. De guerre lasse, et l'esprit occupé de ce secteur inconnu, j'étais

resté à veiller, debout, le dos au parapet, ma couverture nouée aux genoux, les pieds enfoncés dans la boue du Mort-Homme. Des hommes me heurtaient en passant; ils s'étaient perdus et m'injuriaient de n'avoir pas une direction à leur donner. D'autres, par groupes, me bousculaient, m'écrasaient; ils portaient des charges lourdes qui me frôlaient le visage; à l'odeur dont ils me suffoquaient au passage et dont, pour huit jours, ils imprégnèrent mes vêtements, je reconnus qu'ils portaient des cadavres.

Dès l'aube, je mis la tête hors du parapet. Alors m'apparut dans la tristesse grise du matin, et sous un nouvel angle, le vaste champ de bataille que je connaissais déjà. Nous sommes à vingt mètres, en deçà de la crête mère du Mort-Homme; et, vers l'Est, voici, sur près de deux kilomètres, les organisations allemandes, ses réduits du bois des Corbeaux; sur notre ligne, et leur faisant face jusqu'au bois des Caurettes, voici nos gains du 9 avril. Et voici, atteignant jusqu'au point où nous sommes, la tranchée continue, travail formidable d'une nuit, telle que, le 11, nous l'avions trouvée, et restée ce jour encore entre nos mains.

Quel aspect que ce champ de bataille! Depuis deux mois, il n'eut pas de repos. Cette tranchée où nous sommes, n'est-elle pas la plus disputée? Dix fois, vingt fois peut-être, elle a changé de mains. Et dans ce vaste champ de mort, creusé de cratères comme un paysage lunaire, voici sous mes yeux, sortant partout du sol, les cadavres de l'ennemi. Un casque brille à trente pas; je jurerais qu'il est d'un officier; je m'élance pour le ravir. C'est l'instant qu'une mitrailleuse me découvre; par dizaines, les balles m'assourdissent chacune d'un coup de fouet. Je m'aplatis; me voici au cadavre. Je m'accote à lui au fond d'un entonnoir; singulier voisinage dessous la mort qui frappe. Une cuisse sort de terre, élastique, sur quoi, pour m'étendre, j'ai appuyé ma main. Le dégoût me prend de cette masse, noir de jais, d'où monte l'odeur immonde; je me révolte de la laideur obscène. Il n'est meilleur instinct que le dégoût; mon casque au bras, je me suis dressé d'un bond; par les fondrières, j'ai pris mon élan; me voici ployé sous les balles, le pied incertain, butant sur des cadavres. La tranchée m'apparaît; deux pas, je suis sauvé. Mais qu'est cette trappe soudaine? Le sol fonce sous mes pas. Me voici déposé au fond de la tranchée, enten-

dant comme en rêve les cris de frayeur de plusieurs hommes que l'affaissement de leur abri, sa chute sous mon poids couvrent de planches, de boue, de sacs et de gravats.

J'ai désenseveli mes victimes, trois sergents surpris dans leur sommeil; ils n'en revenaient pas de ce projectile d'un nouveau genre; je les laisse à la peine de comprendre qu'on puisse ainsi tomber du ciel. Ils se regardent, se tâtent, me voient avec stupeur; toute la journée, je les entendrai à quelques pas de moi, encore frémissants de l'aventure. Un verre de rhum vidé, nous nous réconcilions d'un éclat de rire.

— Mon lieutenant, on vous demande.

C'est Guillot, inquiet de moi, qui m'appelle de son abri. Erkens est avec lui; on nous sert le repas. Mon casque à la main, je narre mon aventure; elle m'ouvre l'appétit.

— Le coin est mauvais, dit Guillot: on peut s'attendre à ce qu'il le devienne plus encore. Cet abri n'est pas sûr! c'est une cible de longtemps repérée par l'ennemi; Sainte-Croix y a eu quatre hommes tués à ses côtés. Au reste, ce n'est pas la seule légende de cet abri : Couplet y fut fait prisonnier; on y a engagé des corps à corps sanglants; voyez ces mille traces qu'en portent les parois.

— Vous m'enlevez l'appétit, dis-je; je regagne ma tranchée.

— Bah! vous aurez assez de cœur pour déjeuner. Le bombardement ne commence qu'à onze heures.

A l'heure dite, un premier obus nous ébranle si fort que la chandelle s'éteignit; il en fut ainsi plusieurs fois par heure, durant l'après-midi. Amusés du jeu, inlassablement, nous frottions des allumettes. Avec régularité, la mort frappait à notre porte; nous trouvions, à causer, un peu de distraction.

— Chose singulière que cette guerre de tranchées, disions-nous entre nous. Nous vivons dans des trous, réduits à notre solitude, les yeux sur des charniers; et le danger nous rend la mort plus présente qu'aucune imagination. Ne nous amène-t-elle pas, en le surpassant, à cet état d'âme jusqu'où n'ont pas atteint les trappistes? Ne se réduit-elle pas à cette impression qui m'obsède depuis vingt mois? On a creusé sa tombe, et l'on veille en attendant la mort qui la fera se refermer sur vous.

— Oui, chose singulière que cette guerre que nous vivons, répètent mes camarades. Qu'en pensez-vous?

— Elle m'a déçu dès le premier jour. Je l'imaginais sous

un autre aspect, et comme la pensée populaire la voit peut-être encore aujourd'hui, et comme les images d'Épinal prétendront sans doute nous la faire reconnaître plus tard. J'imaginais le rôle magnifique du fantassin, l'héroïsme en action tous les jours, l'âpre joie du combat, le risque auquel on se prétend supérieur et qu'on veut maîtriser, le premier rôle brillant de celui qui lance sa poitrine contre les balles, les charges héroïques, la vie colorée des uniformes dans le champ de la mort, et dans ce mouvement immense sous la lumière, de petites scènes où s'exaltent et s'achèvent des vies d'hommes, le sang éclos sous le soleil, la Meuse rouge et charriant des cadavres, et le soir, par milliers, sous la lune qui se lève, les faces blanches des morts qui couvrent le terrain... J'ai bien changé d'esprit.

« Le fantassin n'a d'autre mérite qu'à se faire écraser; il meurt sans gloire, sans un élan du cœur, au fond d'un trou, et loin de tout témoin. S'il monte à l'assaut, il n'a d'autre rôle que d'être le porte-fanion qui marque la zone de supériorité de l'artillerie ; toute sa gloire se réduit à reconnaître et à affirmer le mérite des canonniers; il donne son sang pour l'honneur d'une caste qui pour lui n'a pas assez de dédain. La vue du sang est moins impressionnante qu'on ne l'imaginait; depuis que pour nous il a perdu son mystère, on s'étonne que ce soit si peu, et l'on sourit de ses vertiges anciens. La Meuse passe indifférente, verte ou glauque. Suivant les jours, au milieu des massacres, le sang qui coule ne la rend ni plus grosse, ni plus tragique aux yeux. Un champ de bataille aujourd'hui n'est qu'un champ comme un autre; il n'a pour lui que d'être retourné. C'est une terre labourée plus profondément que les autres; ses sillons seulement y manquent d'alignement; il faut regarder de bien près pour y soupçonner des cadavres. Après vingt mois d'une lutte où vingt fois j'ai failli mourir, je n'ai pas vu la guerre comme on l'imagine. Non; pas de ces grands tableaux tragiques, aux coupes larges, aux couleurs vives, où la mort serait une touche, mais de petites scènes douloureuses et, dans des coins obscurs, de petits amas où l'on ne distinguait point si la boue était chair ou si la chair était boue.

« C'est la plus grande tristesse de cette guerre qu'elle ne parle pas à l'imagination; elle ne s'aide point des élans du

cœur, elle nous réduit aux frissons de la chair. L'honneur, cette exaltation hautaine de soi, et qui s'imposait aux autres, n'entre point dans son cadre; dès lors, rebuté d'idéal, l'esprit peut-il se distraire de la mort? Celle-ci n'est plus, comme autrefois, un accident heureux, un coup de théâtre ajoutant au succès du rôle de celui qu'elle touchait, le suprême effet d'un acteur applaudi; alors il chantait en tombant; ses souffrances lui faisaient une beauté. C'est une foudre soudaine et qui frappe dans la nuit : et son fracas vous étouffe tout cri.

« L'honneur se réduit aujourd'hui à ne faire que son devoir; encore n'est-il pas d'envergure. Notre rôle est borné; c'est un effort mesquin, régulier, continu, obligeant à l'humilité; il n'exige de nous que nos vertus médiocres. C'est devenu une faute militaire de le dépasser.

« La grandeur de cette guerre, si mesquine dans notre action, n'est plus dans la beauté d'un rôle, mais dans la durée d'un effort à soutenir. Il est plus beau d'avoir duré que d'avoir survécu; il n'y a que le soldat pour le savoir.

« Cette conception si nouvelle était contre l'âme française. Nous avons la parade dans le sang; nous n'avons si grande joie que d'être différents; ces principes, jusqu'alors, suffirent à notre action. Combien d'erreurs, de fautes du début s'excusent de cette façon! Notre cœur suivit ses traditions; nous faillîmes en mourir. Toute la difficulté ensuite fut de changer de vertus.

« La guerre, aujourd'hui, c'est un effort dans le temps, non un effort dans l'espace; il s'agit moins de gagner du terrain que de durer sur place. N'est-il pas un critérium absolu de toute beauté qui nous fait toucher du doigt la cause de notre tristesse : « En toutes choses, la vie étant le mouvement, la mort « dans le mouvement a plus de sublime que la mort dans l'im- « mobilité? »

« Si grandiose que soit le but, la tristesse de cette guerre, c'est la médiocrité des actes qu'elle exige. Il y faut servir non avec des mains nobles, mais avec des mains plébéiennes; on y est le serf d'un outil, non le maître d'une épée. Quel panache mettre quand le premier acte est de se tremper dans la boue et de s'y uniformiser? Quel cœur lui donner lorsqu'elle n'exige de nous que nos vertus médiocres et nous fait tenir en mépris celles sur quoi nous trouvions jadis quelque prix à nous estimer?

« Heureux le temps où, dans la pluie et la boue, les adversaires ne voyaient qu'un ennemi commun qui les réconciliait pour un jour et suspendait les hostilités! La guerre alors était un jeu; c'eût été contre ses règles de profiter d'un hasard aussi mercenaire; il eût fallu des mains et des bottes plébéiennes. La guerre était une parade, et l'on voulait à la mort une noblesse. Heureux jours où les jeux de la mort n'éclosaient que sous le soleil, où les adversaires opposaient aux temps roturiers le mépris des hostilités! Car, comme ils se paraient pour le combat, ils voulaient aux épées le reflet du soleil. Mais alors ce pouvait être ainsi. Une force guerrière était une force limitée, sans rapports avec le reste du pays, et les privilèges d'une noblesse unique qui, seule, avait des armes, dominaient encore les prétentions des combattants; nourris du même esprit, avant de se détruire ils se soutenaient d'un mutuel respect. Et dès lors, toute la guerre consistait à mettre en présence les deux forces guerrières adverses pour connaître celle qui, enfin, l'emporterait sur l'autre; mais la gloire mutuelle des combattants exigeait des conditions préalables, une tradition commune de longtemps établie. Le reste du pays était spectateur, attendant d'être vainqueur ou vaincu, mais il n'avait point l'accès du champ clos; l'honneur d'une caste unique, et qui s'allait tuer, y régnait tout entier.

« Aujourd'hui, c'est le caractère de cette guerre d'exiger autre chose que des vertus guerrières. Tout le pays y participe; rien n'est plus humble désormais que la tâche du soldat. La puissance guerrière est moins dans le combattant que dans la nation, et l'armée n'est que le butoir où manœuvre sans répit toute la force du pays.

« Oui, heureux temps où l'on exigeait le soleil pour témoin de ses combats. La guerre alors était un jeu où l'on faisait la grandeur et la beauté de la mort en lui donnant une parure. En ces temps, le courage personnel et le respect des conventions constituaient une noblesse; la galanterie en était le complément, car souvent les femmes en étaient les témoins. Le combat était une attitude, une tenue où l'on jugeait, par l'intervention d'un risque, de la force de l'âme, de l'éducation chevalière, de l'honneur aux dames et du mépris souriant de la mort.

« L'armée, aujourd'hui, est une boue, mais une boue vivante et qu'animent des yeux; ceci n'est pas moins grand.

Jadis, on ne se battait qu'en forme, et suivant les meilleures conditions ; ces conditions, choisies, arrêtées de tradition entre adversaires, se réputaient héroïques; elles engageaient au succès d'une caste l'imagination du serf qu'elle méprisait. Aujourd'hui, sans conditions, à n'importe quel moment, dans une nuit sans témoins. Cette guerre est ceci : plongez-vous dans la boue, puis trouvez-vous dans l'ombre ; la consigne est de tuer.

« Autrefois, le métier de guerre était une fonction ; on ne se battait qu'avec des armes professionnelles, suivant les règles de la profession.

« La guerre autrefois était noble, brillante; elle engendrait la vanité. La nôtre, l'humilité. La vertu n'y est pas l'héroïsme mais la patience. Aussi souffrons-nous qu'on nous fasse des éloges sur un rôle que nous n'avons point ; nous sentons trop bien que ce n'est pas nous qu'on loue, et, si glorieux que soit le mérite qu'on nous attribue, nous le refusons parce que nous avons, par sa durée et ses minuties, pris assez conscience de notre effort, si médiocre soit-il, pour que nous trouvions qu'il y a quelque prix à l'estimer aussi et pour prétendre être jugé sur lui et non sur un rôle brillant, éclatant d'honneur et dont nous sentons trop la vanité. Si parfois, avec tristesse, nous rêvons des héroïsmes anciens, un long effort, par contre, nous a fait perdre conscience de nos mérites plus humbles.

« Les réalités de cette guerre, une longue pratique de minuties et de médiocrités, ont trop pénétré le soldat dans les moindres recoins pour qu'il aime, lorsqu'on lui en parle, à ce qu'on ne les ignore point. Dans l'esprit, et jusque dans les attitudes du corps, nous avons trop pris les habitudes de cette guerre pour songer à les oublier un moment; ce n'est pas à nous qu'on la fera prendre sous un autre jour; ce serait méconnaître le prix de notre effort. Il n'y aura pour y tenir que ceux-là qui ne les auront pas vécues et à qui des hasards heureux, des complaisances inavouées auront, par écrit, fait un rôle de convention auquel ils prétendront se reconnaître. Le vrai soldat tirera toujours plus de mérite d'avoir duré que d'être un héros; il sent trop la vanité des mots, et comment ils s'adaptent mal aux choses; il ne se soucie d'être jugé que sur lui-même. Quand on parle de lui, il prétend à ce qu'on le connaisse, et, dès lors, il écartera avec malice ou amertume, selon son caractère, tous

ceux qui, sans avoir partagé ses souffrances, auront pourtant sur lui une opinion à placer.

« Il a trop vécu dans les réalités et les médiocrités pour ne s'être pas affranchi des illusions de l'école ; il a trop longtemps vécu les choses pour s'abuser sur les mots; il a trop lutté, il a trop souffert pour accepter d'être jugé sur autre chose que sur lui; il a trop pris conscience de ses fatigues et de ses souffrances pour croire gagner quelque chose en laissant fleurir des illusions dont il serait le centre. Un long effort lui tient plus qu'une spéculation heureuse; un jour de fièvre ne vaut pas cent nuits d'insomnie. Il sait le prix de la fatigue, et qu'il a souvent plus de mérite à stationner qu'à aller de l'avant; à se faire écraser qu'à briser une barrière. Interrogez-le, vous verrez, même dans les rares minutes de fièvre où se retrouve pour lui un peu de l'héroïsme ancien, combien peu il s'abuse sur lui-même. » « Quel sentiment sublime vous agitait en montant à l'assaut? — Je ne songeais qu'à me tirer les pattes de cette boue où elles enfonçaient. — Quel cri héroïque n'avez-vous pas poussé quand vous eûtes regagné la crête? — On ressuscite Cambronne parce qu'on se croit fichu. — Quelle impression de puissance n'avez-vous pas ressentie après avoir maîtrisé l'ennemi? — On râle, parce que la becquetance ne montera pas et qu'on va rester plusieurs jours sans pinard. »

... Après trois jours de veille, la compagnie voisine surprit des préparatifs de l'ennemi; à peine engagée, l'attaque fut déjouée. Mais avec le bombardement continu, des indices nouveaux nous engagèrent à nous tenir sur nos gardes.

Nous faisions chaque jour des reconnaissances; dès le premier soir, nous avions, à la nuit, dépassé la crête et mis le pied dans une tranchée abandonnée, tout entière comblée de cadavres; deux jours après, Vandervoorde y retournant distingua à cinq pas de lui une forme vivante ; il hésitait, lorsqu'il eut le visage frôlé d'un coup de feu. Erkens y alla ensuite; l'ennemi la déblayait des cadavres. Lanckmans et moi, nous entreprîmes d'y pénétrer; notre silhouette à peine détachée sur la crête, deux mitrailleuses, croisant leurs feux, entrèrent en action contre nous; terrés jusqu'au petit jour dans un entonnoir, nous entrevîmes des travailleurs. Ce fut l'opinion d'Erkens à quoi nous nous ralliâmes; l'ennemi déblayait d'anciens emplacements pour faire une tranchée de départ.

Sous le bombardement continu, nous n'eûmes que peu de pertes; les compagnies de réserve furent les seules à souffrir. Nos petits postes, nos tranchées, étaient trop près de l'ennemi; un obus à vingt mètres en arrière de nos lignes, des fusées vertes, par dizaines, partaient aussitôt des siennes, demandant l'allongement du tir. Ceci encore ajoute à notre conviction; l'ennemi apprêtait son effort : barrage dans notre dos avant l'attaque sur notre front. Il nous fermait les issues par un rideau d'acier; nous étions dans la souricière; il se sentait si maître de nous qu'il négligeait de nous frapper; il cassait la branche pour cueillir les fruits; nous serions dans ses mains dès qu'il en voudrait l'occasion.

Nous nous rassurâmes intérieurement en doublant la vigilance de nos hommes; nos reconnaissances nous prouvèrent que nous aurions encore un ou deux jours de répit; notre artillerie frappait maintenant sur les travaux qui nous constituaient une menace. Nous sentions venir le coup quand la relève s'annonça. C'était le 18 mai. Ce fut la dernière fois où je vis plusieurs de mes amis. Nous nous serrâmes la main, Castelbaron et moi; le petit Bouchery vint me montrer ses galons de caporal, neufs de la veille. Je partis, le cœur serré. Le danger tenait les deux tiers du régiment dans un cercle d'acier; il ne s'en faudrait pas de deux jours que, se resserrant sur eux, il ne m'écrasât des amis.

XIII. — LA TRANCHÉE DE LA MORT.

Nous nous flattons aisément d'être quittes avec le péril. Le malheur est usurier; s'il desserre sa main, c'est qu'il y trouve à gagner; ce n'est qu'un moment de répit; il ne vous broie ensuite qu'avec plus de force.

Le 19 mai, quand j'ouvris les yeux, j'eus l'impression qu'autour de moi le sol avait tremblé. Je me dressai; je regardai mes compagnons; leur calme dans le sommeil me surprit, auprès de la fièvre qui m'étranglait. Je n'eusse point juré de n'avoir point rêvé, mais une bousculade à la porte m'instruisit qu'il y avait des nouvelles. Des obus étaient tombés sur nos abris : Dupont, Perrin, Godard étaient tués.

« Ma section, » ai-je crié. Ceci m'a mis sur pied. De nouveaux ébranlements tourmentaient le sol; rejetée à tout

moment, la terre, comme une pluie intermittente, tombait à notre porte. Les hommes, affolés, se jetant, poussés, dans le couloir, se pressaient sur moi, menaçaient de m'écraser.

— Place! place! Et du poing, des coudes m'aidant, je traverse la cohue. A peine dehors, mes yeux aussitôt s'ouvrent sur le danger. En une chaîne continue, venant des lignes ennemies, plusieurs taubes stationnent au-dessus de nos têtes; et, tirant à mitrailleuses, par des signaux convenus qui se transmettent de proche en proche, ils rectifient le tir de leurs batteries dont les projectiles, de gros calibres, et par quatre à la fois, écrasent à plein la ligne d'abris où nous sommes, localisant à cette minute leur tir sur l'extrémité Sud où se trouve ma section.

L'épouvante sur la face, les yeux blancs, la bouche ouverte, sans cri, devant le danger, la compagnie reflue vers le centre, encore net de péril. Et des mots m'arrivent qui m'instruisent du désastre : Pascal, Vandervoorde disparus. Je crispe les poings : les noms de mes sergents!

Il n'y a point à déborder le reflux. Au reste, quel secours porter sur ces quarante mètres d'espace où, d'affilée et par quatre à la fois, se recueillent les obus? Je me glisse dans mon abri; j'en souris de pitié : vingt centimètres de terre sur une tôle ondulée, rideau dérisoire contre la mort. Guillot, Erkens sont réveillés, dressés sur le séant, instruits de notre sort, anxieux, avides de tout savoir.

— C'est l'écrasement? me demandent-ils.

— Quelques minutes, leur dis-je; puis, c'est la mort qui vient.

Il y a une revanche de vivre dans ces minutes ultimes. Une frénésie d'appétit nous prend; nous nous jetons sur nos conserves. Dans l'ébranlement sourd des coups qui se rapprochent et nous encadrent maintenant, claque net, obsédant, contagieux, le bruit de nos mâchoires avides.

— La dent creuse, dit quelqu'un.

— Oui, la dent de la mort.

Onze heures à ma montre; un faix de moins, les minutes qui s'écoulent nous donnent du répit. Nous attendions la mort; ne veut-elle plus de nous? Les obus s'éloignent; ils se perdent. Muets, n'osant y croire, nous tendons l'oreille au miracle. Le bombardement s'est ralenti; il cesse. « Les taubes sont partis, » dit une voix.

D'une haleine, suivi de plusieurs hommes, j'ai couru aux cadavres : des vivants d'abord, au fond de la tranchée, aplatis, le dos rond et la face à la terre; puis, la tête en sang, les mains rouges, les blessés, les yeux blancs, en effroi, oubliant de geindre, attendant l'accalmie pour souffrir. Un éboulis : une face blanche en sort, renversée, les yeux clos, bouche ouverte vers le ciel et à même hauteur, tendues, rigides, exposant leur paume, deux mains blanches, hors de terre, découvertes jusqu'au poignet; voici le premier mort.

D'autres suivent; par groupes maintenant dans l'espace bouleversé, comblé, effacé qu'occupaient mes deux sections. A mes yeux, point de sang, nul cadavre découvert en entier; mais d'énormes masses de terre meuble, en pyramides, d'où sortent, nus, sans blessures, mais blancs et comme verdis, des bras, des faces, des mains de marbre.

Un cri : c'est Keffmann. Il est à terre, jeté sur le dos, les reins sous l'éboulis, le buste dehors, la tête au sol, les bras en croix. Il m'a vu; dans un seul cri toute sa force. Il ne cause pas; mais ses yeux s'ouvrent; ils pleurent. Mon aspect l'a rassuré sur lui, l'a rendu à la vie; ainsi du premier visage humain pour celui qui s'est cru mourir.

Des hommes m'ont suivi; ils s'empressent à le dégager; sous la pression des outils qui le sauvent, le malheureux recouvre la souffrance et le cri. Je poursuis. Au dernier abri effondré d'où sort, repliée sur la poitrine, touchant du front au sol, une tête d'homme où je reconnais Valy, je m'arrête longuement. En vain, j'appelle; sans trace visible, là gisent mes deux sergents.

De retour à l'abri. Midi; les heures sont longues. Au milieu des formes humaines, brunes dans les couvertures, veste bas, la gorge nue sous la chemise découverte, une chandelle balayant de reflets étranges leur visage en sueur, Guillot, Erkens se sont rendormis.

— Ils reviennent, gémit une voix.

— Qui donc?

— Les taubes.

Leur repas pris, carnassiers à deux natures, les aigles vermeils reviennent chasser au sang. Et, dans nos tranchées, au-dessous de leurs ailes, voici revenue la panique aux yeux blancs. C'est l'instant qu'y ajoutant par ses fracas soudains, reprend le bombardement.

Par quatre à la fois, les obus tombent maintenant à l'aile Nord de la compagnie, sur la ligne d'abris épargnés ce matin. Mais, instruits par l'expérience, les hommes de mort ordonnent d'autres tirs; au tir localisé sur une zone réduite, ils adjoignent le tir progressif. Des pièces nouvelles s'ajoutent de la voix; elles sillonnent toute la ligne arrière de la compagnie où s'entasse le reflux de la panique.

J'étais à cet instant sur la porte de l'abri. A quinze pas, sans autre protection sur leurs têtes qu'une tôle ondulée jetée à même sur la tranchée, douze, quinze hommes sont groupés, debout, l'un à l'autre s'accolant, les bras ceignant les torses, le dos offert, en un bloc contre le péril : des hommes de la compagnie, les agents de liaison du colonel commandant le secteur, ceux des trois régiments dont, à ce moment, des éléments lui sont subordonnés. Un obus éclatant au milieu, sous l'explosion formidable qui nous cache une seconde le spectacle, fait d'un seul coup masse morte de toute cette chair vivante.

Pas un cri. La terre retombée, je m'élance, les yeux agrandis, vers l'horreur. Mais soudain dans mon dos : — Le vois-tu? le vois-tu? Il gagne; vois donc, il gagne. L'autre se sauve, mais il le gagne, il le gagne, le taube va se faire rejoindre.

— Où donc? Je ne vois rien.

— Là-bas, mon lieutenant, dans le blanc du nuage.

— Je n'y vois rien.

— Il tombe, mon lieutenant, il tombe. Bravo, les as, bravo! »

Après l'angoisse réfrigérante de la mort, les péripéties du combat ont mis une flamme aux joues des hommes. Déliés du mutisme, ils crient, ils applaudissent.

« Heureux pilotes! ai-je dit tout haut; leur victoire ou leur chute gagne également les applaudissements de ceux-là mêmes qui meurent hors de toute gloire. Il n'y a plus qu'eux, dans cette guerre, pour avoir la vie et la mort dont on rêve. »

Devant le danger subitement changé de camp, la chaîne des taubes s'est rompue; ils fuient, cependant qu'au-dessus de l'appareil écrasé sur le sol, Navarre couronne d'une cabriole audacieuse la chute de sa nouvelle victime.

— Le colonel de Matharel vous fait signe, mon lieutenant.

Pour l'atteindre, je dois enjamber par-dessus les victimes dernières, fumantes encore de sang, agitées des derniers réflexes; deux corps écartelés, toutes entrailles dehors; puis une

masse énorme de terre, ronde, pyramidale et faisant le vide autour d'elle d'où à même hauteur, à quarante centimètres environ du sol, sortent tout autour et comme symétriques des jambes, des bras, des mains, des têtes, comme les dents sanglantes d'un cabestan monstrueux.

Le colonel de Matharel est à cinq pas, devant sa porte, triste, la pâleur aux joues, le sang aux yeux, s'attardant d'horreur devant les victimes qui, tantôt, formaient son entour. Il me tend la main :

— Vous êtes très éprouvés, n'est-ce pas?

— Ma section est réduite au tiers; les autres sont également très diminuées.

— Je vais vous renvoyer à votre commandant. Je ne puis plus compter sur vous pour une contre-attaque; vous êtes trop réduits ou trop ébranlés. Appelez-moi votre capitaine.

Guillot mis au fait, je dirige le déblaiement des victimes. Un trou m'arrête, dans le toit d'un abri, à l'ouverture obstruée. A peine j'y jette les yeux que je m'écarte d'horreur; puis j'y reviens, fasciné comme l'on vient au serpent. Le torse nu, décharné, squelettique, se détachant en relief cru de l'ombre de l'abri, tous muscles tendus de marbre, Keffmann, ce blessé qu'ici j'ai fait transporter ce matin, de nouveau prisonnier de la terre et les deux jambes, cette fois, broyées par un obus; dressé sur le séant, il agonise, farouche. A ma vue, à mon cri, il n'a point tressailli; la mort dans les yeux, il ne voit plus les hommes.

Sur mon chemin, j'annonce la relève toute prochaine. L'indifférence de tous, à cet égard, me surprend; je m'étonne.

— A quoi bon bouger, mon lieutenant? dit quelqu'un. Ici ou ailleurs : nous sommes dans la main du malheur.

Toute la journée, ce mot me poursuit; il me tourmente, il m'enfièvre. Je le cache pourtant à mes camarades; c'est trop déjà d'être moi-même obsédé. A la nuit, par la brume où, dans les lointains, se succèdent les flammes brèves, seul, en tête du cortège de leurs ombres, j'emmène mes hommes dociles, muets, l'œil vide, fasciné, la tête basse, comme des gens qui n'ont pas achevé leur destinée. Je me fais l'effet d'un berger fantomatique, errant dans la nuit des âges, guide aveugle des destins, menant vers leur nouvelle étape de mort le troupeau silencieux des victimes.

XIV. — LA JOURNÉE DU 20 MAI

L'aube nous trouva, Erkens et moi, les yeux au ciel, la tête hors du parapet, les coudes appuyés sur une banquette de tir de cette même position d'où j'étais parti pour l'assaut du 9 avril. Luttant avec le jour, les étoiles, éclipsées, s'enfonçaient dans leur nuit; le matin, enveloppant toutes choses de son aube violette, faisait du Mont de Mort une gigantesque émeraude.

— Je ne pouvais dormir, me dit Erkens.

— Moi non plus. Tous mes morts me travaillaient l'esprit; je ne me suis jamais senti plus frôlé par des spectres.

A six heures, sur la crête du Mort-Homme, le bombardement commença; c'était l'instant que Guillot nous conviait à déjeuner. Dans la monotonie violette, la tristesse comme orientale du matin, les lourds shrapnells aux nuages d'ocre, les marmites aux lourdes fumées d'encens renouvelaient à mes yeux moins surpris la lutte des couleurs violentes sur la palette aux tons doux, le charme souillé du matin du 9 avril.

Le repas fini, cependant qu'aux lointains s'épaissit, s'alourdit jusqu'à rouler vers les ravins, la fumée du bombardement, nous sommeillons les poings fermés, séant sur des sacs à cartouches, affaissés, écrasés, l'un en face de l'autre, bras croisés, la tête cahotant au rythme de nos souffles. Minutes de grâce d'où la fatigue nous chasse toute pensée ; un importun les trouble.

— Mon lieutenant, dit-il à Guillot, on vous demande de suite au bataillon.

— Voilà, nous dit Guillot à son retour, on craint du mauvais. Les tranchées ennemies grouillent de monde ; on attend d'un instant à l'autre l'allongement du tir. Tenez-vous dans vos sections en attendant l'attaque.

L'équipement chargé, le revolver vérifié, casque en tête, les yeux troubles, fuyant sous les paupières, à grand'peine, par les boyaux encombrés de dormeurs, je rejoins ma section, huit hommes aux barbes drues dans la face de glaise dont les mains calleuses s'appliquent largement sur la mienne. Pauvres Jacques Bonhommes, tous hommes de terre et de charrue ; au combat, il n'y a que le paysan qui lutte.

— On vous attendait, mon lieutenant. Un officier du 267 a demandé à vous voir.

— Où est-il?

— Le voici.

— Monsieur, me dit l'officier en se présentant, c'est par vous que je suis en liaison avec la 42e division. Agissons d'intelligence, s'il vous plaît; communiquons-nous nos renseignements respectifs.

— Je vous serai bien obligé, dis-je, car j'ignore tout de la situation.

— Moi, j'ai l'avis que les Boches vont attaquer, — et même, ajouta-t-il, en me présentant, après l'avoir lu, un papier qu'on lui tendait, — qu'ils attaquent.

— Dans quelle direction?

— Nord, Nord-Ouest, par le ravin de la Hayette et vers la crête du Mort-Homme.

« Merci, » ai-je crié, et je n'ai fait qu'un saut jusqu'au commandant Malochet. Au bataillon, l'alerte se donne déjà; mon renseignement y ajoute.

— Voici mes ordres, me dit le commandant. Les 9e et 12e vont, en rase campagne, se porter en avant de la position jusqu'à hauteur du P. C. du colonel de Matharel; elles se déploieront vers l'Ouest, formant ainsi un rideau défensif devant nous. La 11e compagnie reste à mes ordres pour défendre l'ouvrage Laborderie et ses ailes, en connexion avec la compagnie de pionniers et deux groupes de mitrailleuses.

— Dans ce cas, je rejoins mon capitaine avec ma section.

— C'est inutile; vous n'avez plus d'hommes. Je vous détache de votre compagnie; assurez la défense sur l'aile gauche de la position.

Au retour, je croise Autier, Bouchot, Savary, la 9e. Sous mes yeux, ils franchissent le parapet, se déploient, ils entrent dans la zone des obus. « A vous revoir, » ai-je crié. Avec Le Gallo, Mondion, Dresseyre, la 12e est déjà en position. Les mitrailleuses en place, les hommes debout, tous la tête hors du parapet, anxieux sous le calme apparent, nous attendons l'ennemi; il ne tarde. Un mouvement se produit sur la crête du Mort-Homme; un afflux dans un brouillard de poussière et de poudre; à la jumelle, on distingue le gris des uniformes.

Étagés derrière les éléments qui nous couvrent et ont ouvert le feu, nous agissons de même. L'ennemi hésite; il se distend, il se rompt; puis, sur un autre mode, il reprend son

avance. Le voici, par isolés, progressant de trou d'obus à trou d'obus. Mais notre feu crépite; les mitrailleuses s'y ajoutent de la voix; l'acier s'échauffe entre nos mains; sa brûlure nous enfièvre; nous sommes à cette heure les maîtres de la mort. L'ennemi s'arrête; il recule; il se couche. Nos feux le cherchent; il regresse; le voici derrière la crête.

« A notre tour maintenant; nous voilà repérés, » me dit un mitrailleur. Deux taubes au-dessus de nos têtes jettent sur nous des fusées. Il ne s'en faut pas d'une minute; un bombardement furieux nous secoue, nous enveloppe. Sous le martèlement incessant, la tranchée s'élargit, elle s'écrase, elle se referme sur les explosions. Sans abris, le nez en l'air et tenant toujours sous nos fusils crépitants la crête du Mort-Homme, nous sentons sous nos pieds les ébranlements continus, sur nos têtes les éclatements assourdissants qui nous attestent les vibrations de plus en plus rapprochées, de plus en plus furieuses de la main de la mort.

— Voici mes derniers renseignements, me dit mon camarade. Les Allemands progressent par la Hayette; l'ouvrage Gers qui nous couvre à gauche est dans leurs mains; notre position menace d'être encerclée.

— Merci. Je cours avertir mon commandant.

— Une seconde. Voici du nouveau. On me donne l'ordre de contre-attaquer sur l'ouvrage Gers avec ma compagnie. Je m'y attendais.

— Nous nous élargirons sur vos emplacements à mesure que vous les délaisserez. Bonne chance.

Sur la route du bataillon, des cadavres, une vingtaine chauds encore, des isolés, des groupes; une mitrailleuse écrasée, ses quatre servants autour d'elle, comme en croix. En route, voici Erkens.

— Peux-tu me donner du renfort?

— Pour quoi faire?

— Je devais reprendre l'ouvrage Gers avec mes grenadiers; j'ai dit au commandant qu'il ne m'en reste qu'un. Je dois me débrouiller quand même; il faut que l'ouvrage soit repris.

— Rassure-toi, lui dis-je. Tu peux annoncer qu'à cette heure la division voisine engage le coup.

Le commandant vu, mes instructions reçues, j'ai retrouvé mes hommes.

— L'ouvrage Gers est repris, me disent-ils.

— Vrai!

— Cinquante Boches et deux officiers sont dans nos mains; ils ont fait *Kamarad!* sans combat.

— Bravo! nous voici dégagés.

Toute la nuit, au fond d'un abri léger où, la tête sur ma poitrine, les pieds sur mes genoux, s'entassent des hommes, l'oreille tendue au moindre bruit, nous entendons dans nos entours le passage des éléments de la 69e division. « Par régiment, un bataillon va s'engager; on attaque vers minuit. » Le bombardement s'est tu; le coup serait-il par surprise? La nuit alors était effrayante; les fusées, par vingtaines, éclairaient fantastiquement les masses jaunes des nuages roulés par la colère du ciel. Tableau grandiose, d'un tragique à peindre dans son relief terrible, décor surhumain d'un de ces drames de nuit où le sang même perd sa couleur. A onze heures, Vandervoorde me revient.

— Je vous croyais mort.

— Je n'étais qu'enterré; en dégageant les cadavres de deux hommes, Pascal et moi, nous avons pu sortir.

Il m'amène un renfort.

— Combien d'hommes?

— Huit.

— Des jeunes?

— Classe 16, neufs au feu.

— Marrons bien crus pour une poêle si brûlante, dis-je. Je les verrai demain.

Un officier du 332e vint à moi; sa compagnie m'encadre par les positions qu'elle doit prendre. « Serrez-vous à mon côté, lui dis-je; mais délivrons-nous d'abord de ces cailloux qui m'entrent dans les chairs. »

Dès l'aube, des éclatements dans nos entours me rendent à l'angoisse.

— Ma compagnie est par terre, me dit mon compagnon. J'ai sept pièces hors de combat.

— Et vos hommes?

— Mon fourrier en établit la liste; il n'en reste pas trente.

Il se lève pour sortir; il veut se rendre compte. Je me dresse pour l'accompagner; mes hommes sortent pour nous laisser passage. Saisissant l'instant, un obus dans leur groupe

en jette trois à terre; voici Coutharel tué. Bloch, venu du bataillon pour me demander de l'eau, s'enfuit, hurlant, la fesse en sang. L'explosion m'a renversé; suffoqué, toussant à en pleurer, j'entends une voix à mon côté.

— Vous n'avez rien?

— Je ne crois pas. Et vous?

— Moi non plus. Une veine. Mais voyez mon équipement. Coupé comme par un rasoir, le voici hors d'usage.

L'ordre me vient d'assurer, par delà la 69e division, la liaison avec le 15e corps. Tâche ardue; nous heurtant, nous pressant contre les éléments qui garnissent les tranchées, nous voici, sur plus d'un kilomètre, enjambant par centaines les cadavres. L'essai de massacre, localisé hier sur ma section, a pris ici toute son ampleur. Qu'importe à mes yeux? On ne m'apprend plus l'horreur.

— Et si vous voyiez la Place d'Armes, mon lieutenant! Le 2e bataillon y a trouvé sa tombe.

— A-t-on quelques nouvelles de l'affaire d'hier?

— Le 1er bataillon n'existe plus; on apprend seulement que le commandant Oblet n'est pas aux mains des Boches, mais on ne sait où le chercher sans tomber sur l'ennemi. Lanckmans va partir à sa recherche.

— Point de survivants?

— Des isolés, si perdus d'esprit qu'on n'en tire pas un mot. Le capitaine Ritter, blessé, a disparu. Le capitaine Boissin, les lieutenants Castelbaron, Jubien ont disparu; le capitaine Destrais est écrasé. Mais voici pour vous un avis, mon lieutenant: faites manger à vos hommes leurs boîtes de conserves; il n'y a pas de ravitaillement ce soir.

— Quoi? dis-je. Et moi qui ai une soif!

— C'est à cause de la relève.

« La relève! » ai-je crié. Alors ma soif a passé. Les hommes se regardent avec stupeur, muets; mais leurs yeux brillent. L'espoir de vivre les a repris. Une heure durant, sans répit, nous veillons en comptant les secondes, les minutes; mais je m'endors à ce jeu qui m'a bientôt lassé. Quand je me réveille, l'aube se lève; troublant leurs ronflements, je secoue mes voisins endormis.

— Alors la relève?

— On l'attend toujours, mon lieutenant.

— Vite sur pied! ai-je crié. Renseigne-toi. Va au P. C. du commandant, à l'abri du lieutenant. Serions-nous oubliés?

— Il n'y a plus personne de chez nous, me dit l'homme à son retour. Au P. C. du commandant, un officier d'un autre régiment m'a mis à la porte. A celui du lieutenant, j'ai demandé le 151e; on m'a dit : « Il est par terre. » J'ai allumé ma lampe; j'en ai vu des tas. Je les croyais endormis; j'en ai secoué plusieurs. Il n'y avait rien à faire; pas un qui ne soit mort. »

— C'est évident, dis-je tout haut, nous sommes oubliés. Rassemblez la section.

Nos hommes groupés, je leur découvre l'aube :

— Dans une demi-heure le bombardement. Inutile de perdre du temps par les tranchées obstruées; nous serions vite écrasés. Un peu de courage; sautons sur le parapet. Les balles peuvent nous manquer; tout à l'heure, les obus ne nous manqueront pas.

— Allons-y, mon lieutenant.

Par les trous, en courant, nous buttant, culbutant aux cratères, nous franchissons la vaste plaine. Une mitrailleuse seule nous a vus; encore ne nous juge-t-elle pas de bonne prise; plusieurs balles seulement sifflent dans nos entours. C'est contre toute attente; nous voilà plus gaillards. Même à six kilomètres du Mort-Homme, les relèves ne se faisaient qu'à la nuit; peuplé de fantômes, il semblait que le champ des morts ne laissât, par erreur, échapper que des ombres.

— On n'en peut plus, mon lieutenant.

— Au pas, mes enfants, leur ai-je dit. Cent mètres encore; puis, repos derrière la crête.

Quelques minutes après, derrière une batterie, nous nous étendons, abrités dans un petit bois.

— Reposez-vous le temps que vous voudrez. Combien sommes-nous?

— Neuf.

— Seulement? Et le renfort?

— Renfort compris. Des huit hommes arrivés hier, me dit un caporal se présentant à moi, nous restons deux.

Durant la pause, j'ai songé à cette tristesse de la guerre qui tue au hasard, dans la virginité aussi bien que dans la maturité du danger. Et voici que se détache dans ma mémoire un

tableau de la veille : sur ma porte, un enfant étendu, ventre au sol, dans son sang; son visage est pâle, ses yeux clairs; ses lèvres seulement laissent filtrer une goutte rose. Je le soulève; je l'étreins pour le mettre sur le dos; au collet, le numéro du régiment. « Un de mes renforts, ai-je pensé. Que la mort est aveugle! Il n'avait point servi. » Combien de son âge sont morts ainsi sans gloire, surpris dès le premier jour, sans un élan de ce cœur qu'ils étouffaient de larmes, de dépit, au dépôt, de n'être pas au feu. Ils ont donné leur vie, et nul n'a su leur nom. Les mères les pleureront, mais leur chef n'aura d'eux que le souvenir d'un cadavre qu'un soir d'assaut, peut-être, il a frôlé du pied... J'ai pensé à mon frère...

Mes hommes cherchent leurs sacs.

— Si on y allait? mon lieutenant.

— En route.

Passé les Bois Bourrus, jusqu'à Sivry-la-Perche, nos yeux s'ouvrent sur la nature verte.

— De l'herbe, dit quelqu'un. Je l'embrasserais.

A Jouy-en-Argonne, Minkozky, Micholet, des amis saluent notre retour.

— On ne comptait plus sur toi. Comment t'en es-tu sorti?

— Par le parapet.

— Tu sais qu'au seul bataillon, Bouchot, Le Gallo, Destrais, Savary sont tués?

— La guerre est triste, dis-je. Donnez-moi du pinard.

A mon exemple, les hommes boivent. Du vin à profusion. C'est le dernier bienfait des morts que leurs rations ajoutent au bien-être des vivants.

Le lendemain, dirigés sur le cantonnement de Blercourt, nous y attendons le convoi. Voici Sainte-Croix ; voici Webanck, revenu de Salonique. Et voici, survivants du 1er bataillon, Adam, Carrère, Antoine, le commandant Oblet.

— Toute la ligne était prise; nous étions encerclés par les Boches. Nous avions avec nous une mitrailleuse : Antoine, ma liaison et moi avons pris des fusils. L'ennemi s'avançait de confiance, il a fait demi-tour quand nous lui eûmes tiré dessus.

— Voici, à votre honneur, l'une des plus belles pages de l'histoire du régiment, mon commandant. »

Après le combat, il n'est sagesse que de dormir; le sommeil jette un pont par-dessus les tristesses de la veille, il nous

raccorde avec les douceurs du passé. Chargés de sommeil, nous tombons à terre, comme des portefaix.

« Ils sont trop fatigués, ne les réveillez pas, » dit une voix à côté de nous.

J'ouvre les yeux. Culotte rouge, képi rouge, taches vives, neuves à l'œil, le général Deville est devant nous; le colonel l'accompagne. Mes camarades, moi, nous nous dressons titubants; d'une main aveugle, nous cherchons nos vareuses.

— Je vous présente un de mes sous-lieutenants qui vient d'être cité à l'ordre de l'armée.

— Ah! oui, je connais : 11e compagnie.

J'ignorais la nouvelle. Me voici tout saisi, balbutiant mon émotion.

— Cela s'arrose, dit derrière moi une voix à quoi je reconnais Autier.

— J'y cours, dis-je, attends que j'aie mis ma veste. Où est mon ordonnance?

Des artilleurs me fournissent l'occasion de sceller d'accord ma joie et nos fringales.

« Du champagne, cela va nous laver le sang, dit La Ferrière. — Cela ne lavera pas celui de nos amis, » ai-je pensé. Mais, dans ce cercle de bons vivants dont, à cette heure, l'un entonne une chanson, et pris aux phrases de cette rude gaieté que développe le combat, j'ai gardé mon sourire.

J'admire le soldat. Son insouciance est telle qu'après le combat il se hâte d'oublier. Il a vu tant de morts qu'il n'en est pas à un linceul près, il en jette bien vite un sur ses souvenirs. Il peut ainsi renaître à la gaieté, il s'y plonge, il s'y retrempe et, comme une épée, hors de son bain d'acier il battra neuf sous le prochain coup à porter. En temps de guerre, l'insouciance cesse d'être le défaut de la race : elle est pour le soldat un élément de vertu.

CONCLUSION.

Ces jours de Verdun furent sombres; plusieurs fois, ils ont soulevé devant nos yeux le voile de l'enfer. Dante y eût trouvé plusieurs de ses plus pathétiques créations.

Nous avions mission de nous faire écraser. Les divisions se succédaient, retenant sur nos chairs l'acier de l'ennemi, elles

n'avaient d'autre rôle que de dresser chaque jour devant lui un véritable mur de cadavres.

Ce fut notre sort durant six mois : alors, tout le problème du commandement se réduisait à ne donner chaque jour que la part tout juste suffisante, la ration maigre au Minotaure.

L'histoire dira plus tard notre rôle et la tragique grandeur de notre sacrifice : nous pouvons déjà soupeser le poids qu'eut, dans la balance des armes, la consommation de notre chair et de notre sang.

S'il ne s'agissait que des maisons de Verdun, il n'en est pas une qui ne soit payée de la vie de cent hommes, il n'est pas dans Verdun une pierre qui ne puisse tout entière baigner dans le sang qui l'a laissée française.

Mais ce n'est pas cela. Les Alliés se préparaient, leur force avait encore besoin de grandir. Cette force, nous l'avons, six mois durant, nourrie de notre sang, de la moelle de nos os. En attirant sur nous et retenant, six mois durant, la foudre, nous rendions fertiles et brillants au soleil, l'épi des baïonnettes, la moisson des armées du Droit.

Avant la volonté de tous de vaincre, il fallut que la seule France affirmât sa volonté de n'être pas vaincue ; elle engagea sa parole comme prix de leur effort. Au regard du monde entier, Verdun fut pendant six mois l'enjeu de l'honneur français.

Que d'autres disent les gloires de novembre, leurs lauriers baignés de sang, la frénésie de revanche, les baïonnettes en action appuyant sur l'ennemi les avances de notre acier, la fuite comme extatique de l'Allemand sur le terrain même qu'il avait choisi. Avec ses deux tours intactes s'élevant de leur voile de brume, il me suffit aujourd'hui que Verdun se dresse, martyre, mais vierge, dans l'hémicycle de nos tombeaux.

RAYMOND JUBERT.

POÉSIES

LE VERGER D'ASSISE

ORAISON

L'étoile a rebrillé dans le matin fragile
    Sur les champs et sur la cité.
Dieu fait surgir François de la commune argile.
Il paraît : et l'on voit refleurir l'Évangile,
    Renaître le Ressuscité.

Pérouse fut le lac; Assise fut la ville;
    La montagne fut la Verna.
Il fit un trône d'or à la Pauvreté vile;
L'Obéissance, en robe ancillaire et servile,
    S'assit près d'elle et gouverna.

Sous leur sceptre, il rangea ceux que le Roi destine
    A la gloire des conviés.
Ils vont, comme jadis aux jours de Palestine,
Épandant l'amour simple et la joie enfantine
    Dans l'air bleu, sous les oliviers.

Ils vont, du municipe au seuil érémitique,
Le long des sentiers, deux par deux,
Heureux du ciel toscan, du souffle adriatique,
Ou quand un tisserand, au coin de sa boutique,
Les regarde et se moque d'eux.

Ils annoncent le Verbe au siècle qui s'étonne
Et le pacte qu'Il enseigna.
Leur voix fait assembler aux silences d'automne
Les bouviers de Fermo, les marchands de Cortone
Et les oiseaux de Bevagna.

Les uns sont mendiants, les autres sont apôtres.
Ils ont le bâton des bergers.
— Ces foules à genoux, ce ne sont plus les nôtres, —
Les uns font oraison, prêchent, quêtent. Les autres
Rêvent sous des arceaux légers.

Ils sont le sel promis, et la terre ancienne
S'orne comme un jardin béni.
Partout, — germe royal, flore patricienne, —
L'ordre couvre le sol, et la cloche de Sienne
Répond à celle de Terni!...

Tout ravissait leur âme : une fougère, une aile,
Un nuage sur l'orient.
Ce fut le pur instant dans la suite éternelle,
Une communion des êtres, fraternelle,
Un panthéisme souriant.

Les haines s'effaçaient avant que d'être écloses.
Les hommes étaient doux, conquis
Aux baisers de la source, aux caresses des roses,
Au rythme universel, au murmure des choses,
— Cœurs délicieux, temps exquis!

Hélas! ces temps sont morts; la semence abondante
N'aura pas levé; c'est en vain
Que certains garderont cette parole ardente,
Que Giotto peindra cette grâce et que Dante
Dira ce reflet du divin.

Hélas! François est mort et morte sa pensée,
La tombe enferme son corps nu.
Son frais cantique a fui notre lèvre oppressée
Et voici qu'aujourd'hui la terre est harassée
Comme s'il n'était pas venu.

François, nous te prions à cette heure indécise
Où l'ombre envahit le chemin.
Que ta blanche figure à nos yeux se précise,
O Père! et qu'un rayon de la clarté d'Assise
Réchauffe le vieux cœur humain!

LE REPAS SÉRAPHIQUE

Donc, — la bure à l'épaule et suivant le ruisseau, —
Avec l'un de ses fils, avant le crépuscule,
Saint François descendit à la Portioncule
Pour manger avec Claire, à leur commun berceau.

J'aime d'imaginer le tendre paysage
Où le Pauvre de Dieu menait ses pas bénis
Et les odeurs des fleurs et les chansons des nids
Qui mettaient leur liesse à son maigre visage.

C'était l'un de ces soirs limpides et touchants,
Comme le Ciel les fait pour la terre d'Ombrie,
Quand, semant de points blancs la colline assombrie,
Les bœufs aux mufles bas redescendent des champs.

L'heure insensiblement se faisait violette.
Après le chaud du jour, les plantes buvaient l'air
Chaste, — et que traversait le bourdonnement clair
Des couvents d'Antria, d'Assise et de Spolète.

Tous les contours étaient fondus et diaprés,
L'ombre, autour du soleil, flottait comme une cendre.
Heureux les yeux humains qui savent voir descendre
La beauté des couchants sur la grâce des prés !

— Quand il eut contemplé cette fête excellente,
François, le chef nimbé de son dernier reflet,
Vint au Logis et vit celle qu'il appelait
La Fille de son âme et sa petite Plante.

Elle priait tout bas, sous le voile léger,
Appuyée à la sœur qu'elle avait avec elle :
Cécile, Andrée, Agnès ou cette douce Angèle,
Lampe de la Demeure et Rose du Verger.

Près du bois de mûriers, visité des abeilles,
Le couvert était mis sous deux cyprès jumeaux;
Or, l'on n'y voyait point de vaisselle ou d'émaux,
Mais des vases grossiers et de pauvres corbeilles.

Nul ne s'était troublé de mets ou de liqueurs;
Un pain fut apporté du fournil d'une veuve, —
Car l'homme, au long du jour, se nourrit et s'abreuve,
Mais le Christ est le vin qui réjouit les cœurs.

Sa figure invisible animait cette scène;
On eût dit, — bien qu'on fût aux jours d'Honorius, —
Tant les fronts étaient purs, les témoins d'Emmaüs,
Tant l'air était fervent, la maison de la Cène.

Le Saint vint à la table et, très dévotement, —
Tous les regards étant fixés sur les stigmates, —
Fit, ayant étendu ses mains longues et mates,
Le geste de bénir sur le pain de froment.

Puis, quand ils eurent pris la nourriture utile,
Parlant entre eux ainsi que de petites gens,
Lui, commença d'ouvrir à leurs sens diligents
Le trésor de son âme embaumée et subtile.

La lune découpait les feuillages blanchis;
Dans le soir, s'écoulait des belles lèvres graves
Le flot délicieux des paroles suaves
Sur l'herbe pacifique et les cœurs rafraîchis.

— Cependant, vers le bois et l'église voisine,
Des flammes, tout à coup, s'échappèrent au vent,
Et voici que le ciel ardait jusqu'au levant
Comme s'il eût été de cire ou de résine.

Les objets réfléchis sur l'horizon cuivré
Se teignaient tour à tour de la pourpre indécise,
Tant que le populaire, en la Cité d'Assise,
Était plein de frayeur et grandement navré.

Mais, quand on eut franchi le seuil du monastère,
Ne trouvant aucun feu, brandon, ni murs roussis,
L'un connut, en voyant les convives assis,
Que cette flamme était divine et salutaire :

— Car, ils étaient séants, ainsi qu'il est écrit
Au livre de Thomas, pieux et véritable,
Tous bien rassasiés devant leur pauvre table,
Les yeux noyés d'amour et ravis en esprit.

FRA GUIDO

Fra Guido naquit au Val de Viterbe
Dans les temps d'effroi, d'ire et de superbe
Des barons de fer, des bourgs de granit.
Un jour qu'il jouait, dans la populace,
Le Père François passant sur la place,
Voyant ses yeux purs rit et le bénit.

Dans l'été suivant, il se mit en marche,
Franchit la Province et vint dans la Marche
Frapper au Logis de Soffiano.
Comme il était simple et de peu de lettres,
On ne lui laissa que les soins champêtres ;
Il ornait la ruche et gardait l'agneau.

Lorsqu'il fut sorti de l'adolescence,
Il alla quêter par obéissance :
Il cherchait les nids dans chaque buisson,
Il comptait les fleurs sur chaque pelouse ;
Comme il atteignait le lac de Pérouse,
Un homme passa, portant un poisson.

Guido l'arrêta : ses mains réjouies,
Saisissant la tanche aux fines ouïes,
Firent scintiller le dos de métal.
Il la caressa contre sa poitrine,
Puis, lui rappelant la merci divine,
Il la rejeta dans le lac natal.

Ensuite, il revint à son monastère.
On le vit, dès lors, rêveur solitaire,
Errant au jardin, nu-tête et déchaux,
Ou bien écoutant, au seuil des cellule
Les frelons bruire, ou les libellules
Crisser dans les soirs transparents et chauds.

Même il s'approchait, si quelque vieux Père
Évoquait Léon, Rufin, Junipère,
Ou Madame Claire ou Rivo-Torto;
Mais bientôt distrait, il cessait d'entendre,
Regardant d'un œil plus fixe et plus tendre
Sœur lune vêtir un pan du coteau.

En lui descendait la paix monacale;
Son être fondait dans l'ombre amicale;
Les pins montaient droits, purs, aériens.
Tout mourait : les fleurs fermaient leurs calices,
Et la nuit joignait ses tièdes délices
Aux enchantements des jours ombriens.

L'air sentait le cep, le buis, la rhubarbe,
Les ramiers du ciel jouaient dans sa barbe
Et les ans, ainsi, succédaient aux ans.....
Mais la vie est vaine et la mort ordonne :
Guido l'attendit de ce front que donne
La tranquillité du cœur et des sens.

Comme il sommeillait, environné d'anges,
La fenêtre ouverte, au temps des vendanges,
La Mère du Christ vint du haut des cieux;
Elle s'approcha du lit mortuaire
Et tendit au frère un électuaire
D'un parfum subtil et délicieux.

Lui, dès qu'il eut pris cette confiture,
Il abandonna l'humaine nature
Comme un incommode et pesant fardeau.
Et la douce Vierge, entre ses mains closes,
Emporta là-bas où vont toutes choses
L'âme de cristal du frère Guido.

RÉGIS DE BREM.

LA BATAILLE

VUE DU CÔTÉ DES CHEFS

Ces bons soldats ont de bons chefs.
G. CLEMENCEAU.

Depuis bientôt quatre ans que nous vivons dans l'atmosphère de la bataille, nous avons une littérature de guerre non pas innombrable mais nombreuse, où bien sûr tout n'est pas de même valeur, mais où se trouvent des pages admirables et qui devront être à jamais relues, parce qu'elles sont le témoignage, direct et pris à sa source, des vertus guerrières que la France, une fois de plus, a révélées intactes et telles qu'aux jours les plus glorieux de son histoire. Il est toutefois un aspect de la bataille dont on ne nous parle jamais et dont nous ignorons à peu près tout. Sur le combat, tel qu'il se développe depuis les parallèles de départ, à travers le terrain raviné de trous d'obus où chemine la vague d'assaut, les témoignages abondent, combien émouvants et combien magnifiques! Mais comment a été préparée, combinée, réglée, coordonnée l'opération? Et pendant qu'elle se poursuit, qui en surveille l'exécution? Qui en rectifie les flottements, en précipite ou en arrête la marche? Qui en est le cerveau et comment fonctionne-t-il? Là-dessus, on ne nous dit rien. Non du tout pour un motif de réserve et parce qu'il convient de ne pas divulguer et découvrir à l'ennemi les secrets de notre organisation, mais en raison d'un autre principe constamment appliqué au cours de cette guerre, depuis la rédaction des communiqués jusqu'à la confection des récits de bataille officiels. Il consiste à passer sous silence le

commandement, de propos délibéré et par système. Le commandement est celui qu'on doit ignorer. Qu'aucun éloge n'égale jamais la bravoure et l'esprit de sacrifice de nos soldats, cela ne fait de doute pour personne. Et nul ne conteste que ce sont les poilus qui gagnent les batailles : mais pourquoi vouloir qu'ils les gagnent tout seuls?

Notez qu'il n'est rien, je ne dis pas de plus injuste, ni même de plus paradoxal, mais qui soit en contradiction plus flagrante avec le caractère de la guerre moderne. Dans la guerre actuelle, le facteur moral, — mordant des troupes, bravoure individuelle, esprit d'initiative, audace et ténacité, — a gardé toute sa valeur, et il est exact qu'en dernière analyse c'est à lui que revient le gain du combat. Mais, d'autre part, à mesure que cette guerre se faisait plus scientifique et englobait des données plus complexes, un élément devait y jouer un rôle sans cesse grandissant : l'élément intellectuel. Je ne songe pas du tout à reprendre ce thème que les batailles des Turenne et des Napoléon étaient des jeux d'enfants au prix des batailles de maintenant, car je n'en crois rien : le génie des grands capitaines s'adapte aux conditions de la guerre, aussi souvent qu'elles se transforment, et il accomplit à chaque époque, dans les conditions qu'il rencontre, sa besogne géniale. Mais je pense que la partie de calculs et de prévisions s'est développée à proportion que croissaient l'énormité des masses à mouvoir et la puissance des engins. En d'autres termes, le rôle de l'état-major, à tous ses degrés, n'avait jamais été aussi considérable.

Et il n'a jamais été si différent de celui qu'on imagine et que peut-être a-t-il eu, en effet, dans les guerres d'autrefois. Nous avons tous dans les yeux ces rutilants états-majors groupés autour du chef dans les plus fameux tableaux de batailles. L'officier d'état-major est alors, par définition, le brillant cavalier qui porte dans toutes les directions les ordres du général. Les choses ont beaucoup changé, parce que la science a beaucoup marché, qu'elle a singulièrement allongé la portée du tir, et réalisé, entre autres inventions, celle du téléphone. Ni les généraux ni leurs officiers ne paradent plus en grand costume, chamarrés et dorés sur toutes les coutures. Et ce n'est pas du haut d'un monticule dominant le terrain qu'ils assistent à la bataille. Le panache a-t-il diminué? Ce qui est certain, c'est que la tension cérébrale a augmenté.

Le livre que publie M. Marcel Prévost : *D'un poste de Commandement*, (1) vient à propos pour nous faire comprendre ce rôle nouveau de l'état-major. M. Marcel Prévost a été admis à séjourner dans un P. C. de C. A. pendant les jours qui ont précédé la bataille de l'Ailette et pendant la bataille elle-même. Il rapporte ce qu'il a vu, avec une simplicité parfaite, sans recherche de l'effet, sans développement de littérature, et plutôt avec une netteté, je dirais presque une sécheresse voulue. C'est le récit de la bataille vue d'un côté d'où on n'a pas coutume de nous la montrer. De là son originalité.

La description du décor tient en quelques lignes, et on conviendra que le plus enragé descripteur s'y fût vainement mis en frais de pittoresque. C'est dans un petit château aux trois quarts démoli : un baraquement construit en planches non rabotées et rondins non écorcés renferme le bureau du général et de son chef d'état-major, la station du téléphone, la salle de la popote. Encore l'endroit peut-il être tenu pour privilégié, recevant par des vasistas la clarté du jour, tandis que la plupart des P. C., condamnés jour et nuit aux lumières artificielles, sont de véritables prisons souterraines. Dans ce cadre, on en croira sur parole M. Marcel Prévost quand il affirme que « rien n'est plus austère que la vie d'un état-major français. » Il ajoute : « Rien n'est plus laborieux... Le travail de bureau, le travail écrit, calculé, dessiné, qui prélude à cette offensive, est quelque chose d'énorme, une chose dont vous n'avez, lecteurs, aucune idée et dont je n'avais moi-même aucune idée avant de la jauger directement, tandis qu'elle s'effectuait sous mes yeux. » Ce travail, pour nous borner à l'essentiel, consiste d'abord dans l'examen du terrain. Chaque unité doit savoir à l'avance quels obstacles elle rencontrera dans sa progression : d'où la nécessité de décrire un à un tous les accidents du terrain, creutes, ravins, marais, villages. D'après les vues photographiques prises par les avions, la carte est sans cesse tenue à jour, marquant les trous suspects, les emplacements de batteries, de façon que l'artillerie puisse les atteindre à coup sûr. Ensuite, il faut savoir quelles troupes on a devant soi. C'est à quoi servent les renseignements fournis par les déserteurs et les prisonniers. Grâce à leurs indications, sévèrement contrô-

(1) 1 vol. chez Flammarion.

lées, on connaîtra aussi exactement que possible l'ordre de bataille de l'ennemi, ses voies de relève, etc. Bref, l'heure venue de déclencher l'attaque, les troupes se battront sur un terrain connu, contre un ennemi connu. Pour obtenir un tel résultat, on imagine quel labeur il a fallu, combien minutieux et précis jusque dans les moindres détails, où l'erreur la plus légère peut entraîner de terribles conséquences.

L'heure est venue, — l'heure H. du jour J. Le général entouré de son état-major va recevoir les nouvelles qui lui permettront de suivre le cours de l'opération. Ici M. Marcel Prévost me permettra de « recouper » ses renseignements par les miens. D'une lettre écrite au lendemain des plus dures journées de la Bataille de France, je détache ces lignes : « Je reverrai toute ma vie cette petite pièce mal éclairée, vide de tous meubles, avec seulement une grande table sur laquelle est accoudé le général P...; à côté de lui, lisant la carte avec lui, les généraux F... et H...; appuyé sur la même table un officier écrit ce que, d'accord avec ses deux chefs, dicte le général. Le chef d'état-major, les officiers de liaison de l'armée, du G. Q. G., du G. A. R., sont là qui attendent. Ce silence presque complet, cette impression de tous les nerfs tendus, ce calme voulu, nécessaire ! Pendant trois jours et trois nuits, le jeûne, l'insomnie, l'angoisse refrénée et que rien ne trahit. Et puis cette soirée où, après une lutte farouche de nos troupes, on sent l'ennemi qui avance, la canonnade qui se rapproche, le bombardement de la ville qui commence. Un à un les généraux, les officiers venus en liaison nous quittent avec un serrement de main significatif. Il reste le général P... avec son troisième bureau et quelques secrétaires. La nuit vient. A aucun prix le général ne voudrait quitter la ville : tout lui est prétexte à différer le départ. Cependant le moment arrive où le commandement va lui devenir impossible : il se résigne à partir, le dernier... » Et voilà un aspect de la bataille, à peine moins tragique que l'autre.

Dans l'action dont M. Marcel Prévost a été le témoin, l'enjeu n'avait pas la même valeur décisive : le cœur de la France n'était pas visé. Et pourtant ! La part de l'imprévu est si grande dans toute action, même la plus savamment combinée ! J'admets sans peine que la respiration doit être difficile pendant ce premier quart d'heure, où l'on ne sait rien. Enfin, une première

dépêche arrive, tapée sur un papier pelure. Elle est remise au chef d'état-major. Le jour de l'offensive est, par excellence, le jour du chef d'état-major : recevant les bulletins, c'est lui qui les déplie, les absorbe d'un coup d'œil et en rend compte au général. « A partir de la première pelure remise au chef d'état-major, les pelures vont, toute la journée, se succéder. Il y a des moments où elles arrivent par paquets. Elles sont issues de tous les points du secteur où progressent les corps d'attaque, des divers postes de commandement de divisions, de brigades, de régiments... Ainsi un réseau constant de nouvelles relie l'armée en marche à ses propres organes et au commandement. Et pour le général une journée de bataille, ce n'est plus la caracolade sur le front, c'est la réception, l'emmagasinage, l'utilisation immédiate des centaines de renseignements qui affluent à son P. C. » Oui, encore une fois, le pittoresque est moindre : la beauté est aussi grande.

J'entends : la beauté morale. Ce qui a frappé M. Marcel Prévost, fixant son regard de psychologue sur le général Degoutte, qui de son P. C. dirigeait la bataille, ç'a été cette maîtrise de soi qui est, à vrai dire, la qualité à laquelle on reconnaît un chef. « Qu'il fût ému, assurément ; mais quelle maîtrise sa volonté exerçait sur ses nerfs ! » Songez à la présence d'esprit, à la lucidité et à l'agilité de conception, à la sûreté de décision qu'il faut garder intactes, à tous moments et dans quelles conditions ! Songez aux responsabilités, vraiment affolantes pour qui n'aurait pas un sang-froid à toute épreuve ! Ce calme, c'est la première vertu indispensable à quiconque a sa part, si mince soit-elle, dans le commandement. Et c'est la vertu née de la guerre, créée par l'habitude du danger et par la volonté de vaincre. Admirons-la sans réserve chez nos chefs militaires et chez les officiers qui reflètent leur pensée, et sachons ce que nous lui devons. Nous lui devons qu'après quatre ans d'efforts acharnés et méthodiques, un déploiement de ressources inouïes et une folle dépense de ce qu'il appelle le matériel humain, l'ennemi soit moins avancé qu'il ne l'était après quatre semaines, aux derniers soirs d'août 1914.

RENÉ DOUMIC.

UN ROMANCIER ITALIEN

M. GUIDO DA VERONA

I

Mimi Bluette, Fleur de mon jardin : c'est le roman que les libraires vous tendent sans hésitation, lorsque vous demandez le livre à la mode. Leur vitrine n'a point d'ornement plus en vue que la couverture de *Mimi Bluette :* laquelle représente une femme douloureuse et dévêtue, qui s'avance à travers des stalactites bleues. Tout le monde lit *Mimi Bluette :* les femmes, les bourgeois, et les soldats au front. Les critiques protestent, s'indignent contre un public assez fou pour aimer un roman qu'ils n'aiment pas. Le public obstiné continue à lire *Mimi Bluette*, et ne lit pas les critiques. Alors ils se mettent tout à fait en colère, et s'en prennent à l'auteur, qu'ils accusent de tous les crimes. L'auteur reçoit des demandes d'autographes, des lettres d'amour, des lettres d'injures. Bref, c'est le grand succès.

C'est un succès de vente exceptionnel. Les éditeurs de M. Guido da Verona parlent de lui avec des inflexions de tendresse. Il n'est pas de ces écrivains misérables qui ne rapportent pas l'argent qu'on a risqué sur eux : c'est un capital vivant. Je sais bien que le mérite d'un auteur ne se mesure pas au nombre d'exemplaires vendus : cependant regardons les chiffres, par curiosité : les chiffres ont toujours quelque chose d'amusant. Il n'est guère de romancier plus illustre que M. Gabriele d'Annunzio. Ses *Vergini delle Rocce* sont à leur vingt-deuxième mille (nous parlons du texte italien, et non pas des traductions); *Forse che si* a été tiré à vingt-neuf mille exemplaires, *Il Fuoco* à trente et un mille; *Il Trionfo della Morte* à trente-deux mille; l'œuvre la plus favorisée a été *Il Piacere*, arrivé à quarante-

trois mille. — Si peu? — Pas davantage ; et ceci pour une carrière déjà longue, pour un talent hors de pair, pour une gloire que la guerre a, tout à la fois, purifiée et accrue. Or, les romans de M. Guido da Verona s'échelonnent dès aujourd'hui entre trente et cinquante mille exemplaires : exactement trente-six mille, quarante et un, quarante-deux, quarante-cinq, cinquante-quatre. Il dépasse d'Annunzio, et pour peu qu'il continue, il le laissera loin derrière lui : comme tirage, s'entend.

Et Fogazzaro? — Continuons pendant une minute encore ce petit jeu d'arithmétique. *Leila* n'est arrivée qu'au vingt-sixième mille : il est vrai qu'il s'agit du dernier en date. *Piccolo mondo moderno*, trente-cinq mille ; *Il Mistero del Poeta*, trente-sept ; *Il Santo*, quarante-trois ; *Malombra*, cinquante ; *Daniele Cortis*, soixante ; *Piccolo mondo antico*, soixante-cinq. La diffusion moyenne des romans de M. da Verona égale donc celle des romans de Fogazzaro. Les autres écrivains contemporains, même parmi les meilleurs, étant loin d'atteindre ces chiffres, on en arrive à cette conclusion surprenante et pourtant incontestable, que l'auteur de *Mimi Bluette* est le plus répandu parmi les romanciers italiens d'hier et d'aujourd'hui.

II

Il est arrivé très jeune à la renommée. Il est né à Saliceto Panaro, près de Modène ; mais sa patrie d'élection est Milan, la grande ville. C'est là qu'il suivit indolemment les cours du collège, et qu'il griffonna ses premiers vers. Puis, sa mère voulant qu'il eût quelque diplôme, comme toutes les mères, il se décida pour le droit, comme tous les fils qui n'ont pas de vocation déterminée, et se sentent un bel appétit pour croquer gaiement les écus paternels. S'il choisit l'Université de Gênes, ce n'est pas qu'il fût séduit par son rayonnement juridique ; mais les étudiants n'étaient pas forcés d'assister aux cours ; et il appréciait fort cette façon de pratiquer la scolarité. On ne s'étonnera point qu'il lui fallût, pour passer ses examens, beaucoup de bonheur et toute l'indulgence du jury. Il fit son volontariat dans la cavalerie, naturellement ; beau cavalier lui-même, il servit dans le beau régiment des dragons bleus. Et ce fut fini des apprentissages ; il avait vingt ans.

Aussi bien la vie qu'il aimait avait-elle déjà commencé pour lui : vie de plaisir et d'aventure ; non point dépensée tragiquement, à la façon des romantiques ; mais gaspillée, avec une sorte d'obstination.

Se coucher à l'heure où les autres se lèvent ; déjeuner à quatre heures de l'après-midi, et dîner à cinq heures du matin; vivre la nuit, dormir le jour : voilà ses habitudes. Sa grande affaire est le jeu : ne dit-il pas lui-même, en souriant, que sa patrie spirituelle est la principauté de Monte Carlo ? Il joue dans les cercles, il joue dans les villes d'eaux, partout où l'on peut défendre et perdre âprement sa fortune : il perd la sienne, en effet, tantôt avec l'espoir de revanches hypothétiques, tantôt, et plus souvent, avec la conviction qu'il importe peu de la perdre ainsi, ou autrement ; car il n'aime rien tant que la prodigalité, et il est trop grand seigneur pour ne pas dépenser sans compter tout ce qu'il a jamais eu, tout ce qu'il aura jamais. Un peu de la fièvre qui règne autour des tapis verts est restée dans ses yeux. Taille haute et démarche élégante, main fine, cheveux noirs rejetés en arrière, plaisant à voir, et d'ailleurs fort distingué, il va d'aventure en aventure. Il va de ville en ville ; il n'a pas de maison, bien que la maison maternelle lui soit ouverte toute grande ; il préfère l'hôtel. Il séjourne, ou plutôt il passe, en France : Paris l'attira toujours plus que toute autre ville; en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Suède, en Espagne ; en général dans les grandes cités ; mais quelquefois, un village au bord de la mer ou de la lande abrite son bonheur et son rêve d'un moment. Il a besoin de changement, et comme sa seule règle est son caprice, il change souvent : il voudrait changer tous les mois. « Ma vie est une collection de timbres-poste... » Il songe à s'établir au Transvaal, pour exploiter les mines de diamants ; ou en Argentine, pour y fonder une vaste *estancia* : autant en emporte le vent. Il lui faut le luxe, les amis, les amies, les chevaux, les cigares de prix, les grands lévriers russes et les minuscules chiens japonais. Il fait des dettes, et va frapper aux portes des usuriers. Il abîme sa santé, heureusement résistante...

Mais prenons garde : si nous nous arrêtions ici, nous serions injustes; ce que nous oublierions, ce serait précisément le meilleur. Ne le confondons pas avec le monde qu'il fréquente; il vaut mieux que ces viveurs vulgaires, et se distingue d'eux par un trait essentiel. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il aura beaucoup aimé les lettres; parce qu'il aura beaucoup travaillé, beaucoup peiné; parce qu'il aura eu le désir obstiné de réaliser la beauté par le tourment d'écrire ; parce qu'ayant choisi un métier, celui d'écrivain, il l'a exercé en conscience. Scrupules professionnels, recherche du perfectionnement, anxiété qui naît de la lutte avec la forme rebelle, il connaît tout cela. Sa production n'est pas celle d'une heure de caprice,

feuilles jetées au vent. Dans ses pérégrinations, au milieu de ses vicissitudes, il a des amis dont il ne se sépare jamais, et ce sont ses livres, qu'il emporte dans de grandes malles, d'hôtel en hôtel, de pays en pays. Il lit, n'abandonnant jamais le commerce des bons auteurs, qu'il possède à merveille. Il cherche, il étudie : car il y a des dictionnaires au milieu de ses livres. Après des heures passées au jeu, il rentre dans sa chambre, allume sa lampe, et se met à écrire. Ce n'est pas seulement le remède; ce n'est pas seulement la façon de chasser par une autre fièvre celle qui le tient possédé : c'est un élément d'unité et de dignité qu'il met dans sa vie. Il n'écrit pas le moins du monde pour le profit ; ni même pour la gloire, qui est encore une manière d'intérêt. Il écrit parce qu'il est beau d'écrire. Et cette passion du beau est peut-être chez lui la plus forte de toutes.

Mais cette passion, à son tour, relève d'une donnée profonde de son caractère, qui est la volonté. S'il y a place dans cette vie de désœuvrement apparent pour un labeur tenace, c'est qu'il y a toujours, chez ce capricieux, une volonté qui veille. La nuance est délicate. Je ne veux pas dire qu'il ait suivi ce genre de vie par pénitence, et suis bien convaincu, au contraire, qu'il s'est laissé porter où sa nature l'inclinait. Mais enfin, il n'est pas entraîné par le tourbillon au point de ne pas voir ce qu'il a d'anormal; il a la conscience très claire d'être lui-même une manière de paradoxe : et ce paradoxe, il ne l'atténue pas; il l'accentue volontiers. Il ne lui déplaît pas d'étonner le vulgaire. Il est blasé : un peu moins peut-être qu'il ne le paraît. Il ne croit pas à grand'chose : il tient à ce que personne n'ignore qu'il ne croit à rien. Il y a sans doute une fatalité qui le pousse à choquer les idées reçues : mais elle lui paraît plaisante et heureuse, et il lui cède sans combat. S'il écrit un passage licencieux, il lui est agréable de penser qu'il provoquera des clameurs. Une pointe de scandale assaisonne sa manière d'être. Ses prédilections vont plus facilement à ce que les autres n'aiment pas. C'est un rebelle, avec quelque chose de spontané, et quelque chose aussi d'un peu laborieux.

Ce portrait aidera, je l'espère, à comprendre l'œuvre : d'abord sa matière, puisque M. Guido da Verona peint tout naturellement le décor qu'il a vu; ensuite ses défauts très sensibles, qui semblent se rapporter tous à une exagération volontaire des procédés; et aussi ses belles qualités ; de sa clairvoyance, de sa faculté de rester observateur tout en étant acteur, naît le sens de la vie; et du don naturel d'écrire qu'il apportait avec lui en venant au monde, naît l'heureux privilège de se faire lire passionnément.

III

La matière de ses romans, d'abord, est celle qu'il a recueillie au cours de sa carrière vagabonde ; son domaine est la société moderne dans ce qu'elle a d'instable, de troublé, d'inquiétant. Les personnages sont des irréguliers : grands seigneurs ruinés, qui cherchent par tous les moyens à soutenir leur crédit chancelant ; arrivistes, qui tablent non pas sur leur intelligence ou sur leur mérite, mais sur leur cynisme; aventuriers qui frôlent la cour d'assises. Les femmes, qui sont leurs adversaires ou leurs complices, ne sont guère meilleures: frelatées, vicieuses. Lorsque l'amour qu'il dépeint n'est pas vénal, c'est une passion farouche, où le sentiment entre moins que la volupté ; souvent il voisine avec le crime. L'argent circule ; aussitôt gagné, aussitôt dépensé ou perdu. Beaucoup d'usuriers, dont il ne faut pas trop médire, parce qu'après tout, ils aident à faire face aux nécessités du lendemain : le surlendemain est encore trop loin pour qu'on y pense. De grands palais à l'antique, mais hypothéqués. Des toilettes de chez les grands tailleurs, mais non payées. Des champs de courses. Des cartes, des tables de jeu ; le bruit de l'or qui roule. Des bijoux qui ont une histoire. Des duels, du sang. L'aristocratie ne vaut rien. La bourgeoisie ne vaut pas davantage ; encore est-elle moins élégante, et a-t-elle une façon ridicule de dépenser ses millions mal acquis. Le peuple existe à peine ; il est comme les limbes : vague assemblée d'ombres, d'où sortent quelquefois ceux qui réussissent... Quelle humanité ! Rien qui l'élève ; aucun souffle pur qui vienne de temps à autre dissiper ces miasmes. Pas de conception religieuse ; et à vrai dire, pas de conception morale. Tous ces personnages sont la proie de leurs intérêts, de leurs désirs ; on ne peut même pas affirmer que l'exaltation de la passion soit la loi dont ils se réclament. Sans doute, ils la vantent, comme le seul bien. Mais les cris de défi qu'ils poussent (disons-le à l'honneur de M. da Verona) ne sont que des cris de tristesse. « Les hommes sont des bêtes contraintes de vivre sérieusement. Ce sérieux remplit l'univers de contradictions absurdes... » « Il y a beaucoup de choses graves dans la vie qui n'ont pas l'importance d'un verre de champagne, d'un buisson d'écrevisses, ou d'un *two steps*. » Mais champagne, écrevisses, ou danse, à leur tour, sont moins que rien ; et du bal masqué que M. Guido da Verona se plaît à nous peindre, se dégage la vanité des vanités. « L'énorme peine que les hommes prennent pour donner un sens à cette vie, qui n'en a

pas... » ... « Il avait compris que tout se résout, au fond, à se choisir une place au cimetière... »

En traitant une telle matière, il est malaisé de ne pas tomber dans quelque exagération : car elle ne comporte guère le souci des nuances ; elle invite à l'excès ; elle provoque pour ainsi dire le défaut de mesure et quelquefois le manque de goût. Qu'il plaise à un joueur de perdre en une seule nuit cinquante mille francs, c'est son affaire ; pour peu qu'il tienne à perdre davantage, libre à lui, un certain nombre de folies sont considérées comme permises : mais ce n'est pas une raison pour qu'il veuille se faire prendre au sérieux, et considère le jeu comme une manière de sacerdoce. Il y a des gens qui pensent faire bon usage de leur temps, en le consacrant à séjourner devant les comptoirs des bars, perchés sur de hauts tabourets, et buvant de l'alcool avec des pailles ; j'imagine qu'ils sont très contents d'eux : mais qu'ils prétendent par surcroît à l'admiration du vulgaire, voilà qui est excessif. Des occupations de ce genre ont perdu tout crédit, même sur l'esprit des collégiens ; à plus forte raison sur des lecteurs qui ont dépassé l'âge de l'extrême jeunesse. J'aimerais que M. Guido da Verona nous marquât la vulgarité, la sottise que comporte cette vie prétendue élégante, et nous fît mieux comprendre qu'il n'est pas dupe, puisqu'en effet il ne l'est pas.

L'insistance est plus déplaisante lorsqu'il s'agit de passages licencieux. Aucune interprétation de l'art, même la plus libre, ne me fera comprendre la nécessité de tant de garçonnières et de tant de déshabillés. S'il est contraire aux idées de l'auteur de parler d'épuration, parlons d'allégement, et disons que beaucoup de pages gagneraient à être considérablement allégées. Je suis tout à fait convaincu que M. Guido da Verona n'insiste pas plus qu'il ne le croit strictement nécessaire à son sujet ; je sais même qu'il est ému par le reproche de vouloir exciter la curiosité malsaine d'une certaine catégorie de lecteurs. Mais c'est déjà trop, en une matière aussi délicate, que de provoquer le reproche, même s'il n'avait pas l'air d'être justifié. Ainsi de suite, à l'avenant : parfois, c'est le ton qui est criard ; parfois, ce sont les ressorts de l'action qui sont plutôt que dramatiques, mélodramatiques ; parfois, c'est l'esprit qui manque d'atticisme. L'exagération du procédé : voilà le défaut.

Et puis, lorsqu'on a fait toutes ces réserves, insisté sur toutes ces critiques, reste toujours un incontestable don d'observer et de rendre un aspect de la vie. Certains passages agacent, irritent ; on voudrait laisser tomber le livre : il n'empêche qu'on achève la lecture et

qu'on va jusqu'au bout. Au moins les romans de M. Guido da Verona ne sont-ils pas des neutres ; et quelques défauts qu'ils aient, personne ne les accusera jamais d'hypocrisie. Cette société peu enviable offre, qu'on le veuille ou non, des passions ardentes, des désirs féroces, des caractères marqués, d'étranges aventures et des drames imprévus. Elle est riche en coups de théâtre. Les personnages louches qui la composent jouent un rôle, au réel, dans la comédie humaine : furent-ils jamais plus nombreux, plus remuants qu'aujourd'hui? et faudrait-il chercher très loin, pour en trouver d'analogues qui prennent part aux plus grandes affaires, je ne dis pas du monde, mais de l'État? Ne les voyons-nous même pas qui ont voulu s'insinuer jusque dans la conquête de la guerre? Or, l'écrivain a su saisir leurs gestes, fixer leurs traits, rendre leur sourire ou leur grimace. Ils sont présentés sous un éclairage spécial, cru comme celui de la rampe : mais ils vivent. Ils crient : mais c'est leur habitude que de crier.

Les acteurs secondaires ne sont pas des figurants; dans le rang inférieur où leur activité s'exerce : femmes de chambre, maîtres d'hôtel, parasites, ils mettent la même âpreté que leurs maîtres à satisfaire leurs vices ou à défendre leurs intérêts. A plus forte raison, les grands premiers rôles donnent-ils l'impression d'une vérité bizarre, exceptionnelle, mais certaine. Écoutez le récit que fait telle de ces héroïnes, pressée par un amant qui veut connaître son passé : vous verrez surgir et se mouvoir le type de l'aventurière d'aujourd'hui. « Plus tard, dans la nuit silencieuse, Hélène m'avait raconté l'histoire de sa vie. Et c'était une histoire bien triste pour une créature aussi belle. Elle me racontait avec mélancolie l'histoire de son enfance heureuse dans la paix un peu sévère d'un château hongrois, où les richesses de ses aïeux s'étaient accumulées... » Intelligente, cultivée, née pour une haute fortune, elle est ruinée par son père, qui est tué en duel après avoir gaspillé son patrimoine. Sa mère vend le château et toutes deux s'en vont vivre à Paris, donnant des leçons, traduisant des articles, souffrant du froid et de la faim, aidées par un peintre hongrois tuberculeux, aussi misérable qu'elles. Sa mère meurt; le rideau tombe sur le premier acte de sa vie. Elle commence une existence errante : à Berlin, chez son tuteur qui s'éprend d'elle et qu'elle doit fuir; dame de compagnie, obéissant au caprice d'une vieille qui la jalouse; seule. « Alors, parmi les cités étrangères, appelée ici, et là repoussée, au milieu des usages et des êtres les plus variés, avec le courage de ses vingt ans, avec l'intelligence souple qui naît des difficultés, apprenant à feindre, à se tirer d'affaire parmi les hommes,

commença la course errante, infatigable, qui était sa lutte pour la vie... » Elle s'enivre de littérature, et de Gorki. « Ses livres l'enflammèrent; ils lui parurent le poème épique de la misère, l'Évangile des déshérités. » Aimée d'un pasteur, dans une ville paisible des bords du Rhin, elle accepte de l'épouser et se sauve trois jours après les fiançailles. Elle rencontre un Parisien, Duvally, entrepreneur de spectacles, et rêve d'être actrice. Elle voit mourir le peintre hongrois qui l'aime et qu'elle n'aime pas ; elle se donne à un jeune officier autrichien, sans trop savoir comment ni pourquoi. Elle se rend à Rome, et c'est là que sonne l'heure où elle rencontre l'homme qui la fixera... Encore n'est-ce point le port; les mêmes fluctuations, les mêmes changements au gré de l'heure et du vent recommencent avec lui : parce que l'étoile qui préside aux destinées de ce genre s'appelle l'Aventure; parce que de telles femmes sont condamnées à n'avoir rien qui soit stable ou qui dure : et c'est ce qu'elles aiment aussi. Voilà sa vie; ou du moins une partie de sa vie; car, derrière son récit, il y d'autres péripéties, d'autres courses errantes, d'autres misères : et tout cela, ce qu'elle veut bien dire et ce qu'elle cache, sa sincérité d'une nuit et ses longs artifices, ce que le lecteur voit et ce qu'il devine, tout cela fait une vie étrange, cahotée, illogique, que l'on sent profondément vraie. « L'aube blanchissait derrière les vitres quand elle eut fini de raconter. » Les pages qui retracent une telle biographie, et beaucoup d'autres du même genre, se font lire avec un intérêt passionné. Elles montrent l'écrivain de race, celui qui sait découper un portrait dans la réalité mouvante, et le fixer tout en lui gardant l'allure de la vie.

La seule évolution qui se marquait jusqu'à présent, dans l'œuvre de M. Guido da Verona était l'accentuation de sa manière, à ceci près que l'influence de d'Annunzio, évidente dans ses tout premiers romans, est allée diminuant, jusqu'à disparaître. A ne parler ni de ses volumes de vers, auxquels le public fit peu d'accueil, ni du *Cavaliere Spirito Santo*, sorte de revue satirique de ses contemporains, le jeune auteur a déjà une œuvre copieuse derrière lui. Un être difforme qui se trouve être un peintre de génie aime d'un amour ingénu, total, désespéré, une femme qui le trahit. Il tue son rival, est condamné, devient une puissance de haine et de révolte, et meurt dans une émeute populaire dont il est l'âme : tel fut son début, *Immortaliamo la vita*. Il a considéré ce roman comme un péché de jeunesse et l'a désavoué : il a eu tort. Inégal, heurté, plein de fautes de goût et de mesure, le livre n'en est pas moins écrit avec une fougue qui le rendait aussi digne de vivre que ses successeurs. L'éditeur

audacieux qui le publia d'abord fit faillite : simple coïncidence sans doute. L'éditeur avisé qui le reprit, une fois tombé dans le domaine public, en a tiré le meilleur parti. En 1908 parut l'*Amore che torna :* un noble Romain est aimé passionnément par une jeune fille à laquelle il s'est fiancé; le mariage est pour lui une nécessité, car il est à la veille de la ruine et la jeune fille est riche. Il ne s'en éprend pas moins d'une aventurière qui finit par répondre à son amour; tous deux partent pour Paris, elle pour monter sur les planches, lui pour la suivre; et, comme l'argent manque, ce gentilhomme vit tantôt du jeu, tantôt d'expédients qui frisent la correctionnelle. Arrive la séparation, fatale en ces sortes d'amours. Il regagne l'Italie, retourne à celle qui l'aimait et qui l'aime toujours, l'épouse, redevient riche par le mariage. On voit suffisamment le genre : la vérité des caractères, la psychologie très poussée de deux femmes diversement aimantes, la désinvolture du récit, une certaine fraîcheur d'imagination, prêtent à cette donnée une grâce impudente et séduisante. En 1910, le plus gros scandale et le plus gros succès : *Colei che non si deve amare*, celle qu'on n'a pas le droit d'aimer : livre singulièrement riche, vigoureux, heurté, et qui mériterait à lui seul une étude. En 1912, *La vita incomincia domani*. En 1915, *La donna che inventò l'amore*. Et puis *Mimi Bluette*, que nous voudrions examiner d'un peu plus près pour finir.

IV

Le roman commence comme un conte licencieux, et finit comme une idylle.

Il y avait une fois une Italienne, fine, blonde, exquisement jolie, qu'un peintre qui la prit pour modèle appela Mimi Bluette, et le nom lui resta. Elle passe de mains en mains, plus semblable à un objet vénal qu'à une créature humaine. Un exploiteur la conduit à Paris, et là, elle sent s'éveiller en elle sa vocation, qui est d'être danseuse. Toute grâce et toute harmonie lorsqu'elle danse, elle conquiert la grande ville; elle devient l'artiste et la femme à la mode; elle a bijoux, automobiles, maison; financiers, industriels, ministres, se la disputent; il y a même un de ses amants qui découvre qu'elle a un esprit, et qui la fait instruire. Jusqu'ici, elle n'a pas encore d'âme et se laisse emporter par le tourbillon de la vie.

On pense bien que M. Guido da Verona, tel que nous le connaissons, ne se fait pas faute de décrire copieusement, jusqu'à satiété, le

Paris qui s'amuse. Le bar de la Grande Rouquine, par exemple, est un des endroits où il séjourne le plus volontiers. Aventuriers, tsiganes, boxeurs, alcooliques et morphinomanes, parasites se glissant aux tables des soupeurs riches et payant leur écot par un trait d'esprit, viveurs, escrocs et filles : il ne nous fait grâce de rien. Les plus moraux sont encore les danseurs, parce qu'ils ont au moins un métier avoué, et une manière d'idéal : jugez du reste.

Cette première partie du roman (nous verrons que la seconde est fort différente) est pittoresque et haute en couleur : elle a le tort d'être attardée. M. Guido da Verona, qui aime passionnément Paris, est le premier à s'en rendre compte. Entre le moment où il a écrit et celui où il a regardé, il y a eu la guerre. « Aujourd'hui, » écrit-il à la fin de son roman, « il n'y a plus que des mitrailleuses qui chantent... » Il estime même, par un sentiment de modestie qui nous aurait épargné bien des pages niaises, si tous les écrivains l'avaient eu au même degré, qu'il ne doit pas parler des événements contemporains, parce qu'il faudrait, pour ce faire, un génie qui n'est pas encore né. Il se déclare indigne d'un si grand sujet. « Si j'étais capable de produire quelque chose comme *la Guerre et la Paix*, j'écrirais sur la guerre. Autrement, non. » Et puisqu'il plaide les circonstances atténuantes, accordons-lui celle-ci : ce qui permettra tout à l'heure à Mimi Bluette, partie d'un tel milieu, de s'élever, de s'affiner, c'est encore Paris : le grand Paris où tout est extrême, le bien et le mal, le vice et la vertu; où tout est beauté, et où la beauté devient éducatrice : de sorte que, dans un certain sens, le livre tout entier est encore un hommage, et presque un hymne à Paris.

Tout de même, nous sommes habitués à d'autres visions. La véritable image de Paris, pour nous, est celle des jours anxieux de juillet 1914 : l'attente des événements redoutables ne suspendant pas la vie ordinaire, mais lui donnant je ne sais quoi de grave et de digne; tous les esprits, tous les cœurs unis déjà par le sentiment du danger; dans les rues, les passants moins fébriles et plus recueillis; les journaux dans toutes les mains, tous les yeux cherchant dans leurs pages humides encore le grand secret du lendemain; et puis les petites affiches blanches collées sur les murs, et les groupes qui les commentaient. Ensuite le grand élan : sans clameurs, sans rien qui pût ressembler à une provocation ou à une vantardise, l'élan du peuple de Paris pour la défense de la France attaquée ; la foule aux gares; les sifflets aigus des trains déchirant l'air; ouvriers, bourgeois, étudiants, apparaissant tous sous l'uniforme des vieilles gloires; et cette nuit

chaude du mois d'août, où l'on voyait courir sur le ciel les grands bras lumineux des projecteurs, qui semblaient vouloir entr'ouvrir les nuages pour y trouver les menaces cachées. Que d'autres images, aussi belles, aussi poignantes, dans le livre de l'histoire de Paris! Paris sous la menace; vide de tous ceux qu'y amenait seulement le plaisir, libre, spacieux; presque sans mouvement, sans autre mouvement que celui des autos militaires glissant à travers les rues silencieuses; se recueillant dès que venait le soir; grave, mais non pas triste...

Autre particularité qui nous surprend : presque tous les dialogues sont écrits en français. Ce français est correct en général; mais il manque de cette allure aisée qu'un étranger, si au courant qu'il soit de notre langue, atteint difficilement. Les mots d'argot ont toujours l'air d'être amenés. De même qu'il ne veut appartenir à aucune école littéraire, M. Guido da Verona a horreur d'un style classique, fondu ou simplement uni. Non pas du tout par négligence, car il lime ses phrases, les corrige jusqu'à cinq et six fois, les reprend d'édition en édition, mais par une volonté bien arrêtée, il est « moderniste. » Il est tout heureux de taquiner les puristes et d'entendre leurs cris d'horreur devant ses néologismes. Il lui plaît de rompre avec la tradition, de réagir contre le culte des mots, et d'exprimer sa pensée sous n'importe quelle forme, pourvu qu'elle lui paraisse juste et pittoresque. Cette fois, il est allé jusqu'au français pur et simple, voire plus simple que pur. Voyez le cas embarrassant où il s'est mis : les lecteurs italiens ne sont pas contents, et les critiques français font les difficiles.

En français donc, Mimi Bluette s'entretient avec les clients de la grande Rouquine; elle est retournée par caprice au bar qui vit ses débuts, et elle y soupe. Or ce soir-là, l'amour entre dans sa vie. « Elle avait cheminé à travers le vice; elle était le vice; mais il semble que rien de tout cela ne lui fût entré jusqu'au cœur... » Son cœur, encore naïf dans la dépravation de sa chair, s'éprend; elle aime éperdument, sans calcul, sans égoïsme ; plus rien n'existe pour elle, ni ses richesses, ni sa danse, ni Paris, qui l'idolâtre ; plus rien n'existe que son grand amour. Elle aime un homme mystérieux, qui a été ballotté par tous les flots de la vie, dont elle ignore le passé, et qu'elle ne connaît que sous le nom familier qu'elle lui donne : Laire. Un jour cet homme disparaît.

Les pages où nous voyons Mimi Bluette, exaltée, éprouvée par la passion, qui cherche, qui souffre, qui se désespère, sont fortes et belles. Laire, ayant épuisé ses dernières ressources, et ne voulant

pas descendre aux compromissions, s'est enseveli dans la tombe où se cachent les désespérés héroïques : dans la Légion étrangère.

Elle l'apprend ; et la voilà qui part à sa recherche sur les routes brûlées de l'Afrique, dans le désert, vers les oasis lointaines où seules accèdent les caravanes, à Beni Abbès, trois cents kilomètres plus au Sud que Colomb-Bechar. Quand elle arrive, elle apprend que Laire vient de mourir en combattant.

Elle rentre à Paris. Elle fait son testament. Tous ses biens, elle les lègue aux soldats de la Légion étrangère, « pour que leur vie soit moins dure, et pour qu'il y ait quelqu'un qui les pleure quand ils sont morts. » Comme adieux au Paris qu'elle aime, elle danse pour la dernière fois dans une soirée d'apothéose ; c'est la danse que lui a appris le balancement des caravanes, et dont elle a cru deviner le rythme dans les fureurs du soleil. Puis elle se tue.

« Écrit au lointain, avec poésie, » dit l'auteur en terminant l'histoire. C'est vrai ; un souffle de poésie soulève la deuxième partie du roman. Il a repris l'éternelle histoire des grandes amours inexplicables, nées brusquement, et qui ne pardonnent plus ; il l'a rajeunie, en la plaçant dans le décor féerique du grand désert, au milieu d'une nature enflammée, parmi les hommes farouches qui lavent dans leur sang les taches de leur passé ; des fantoches dépravés par le vice, il a fait sortir la nature ; et c'est précisément parce qu'il a repris, plus haut que les chansons fausses où il ne s'était que trop complu, les deux thèmes souverains, — l'amour, la mort, — qu'il a mis dans son roman plus d'humanité.

Souhaitons qu'il ne s'arrête point là. Ces touches sincères et douloureuses persuadent que M. Guido da Verona est capable, pour peu qu'il le veuille, d'élargir le genre qu'il avait d'abord choisi ; de gagner en beauté et en noblesse ; d'arriver, au delà d'une première vérité, où il entre encore trop d'éléments superficiels, aux traits qui demeurent pour toujours, et où l'homme se reconnaît de génération en génération. C'est un heureux présage, à l'heure où il arrive à la maturité de son talent. *Mimi Bluette, fleur de mon jardin :* le jardin peut produire des fleurs aussi belles, plus vigoureuses et plus saines ; il nous les doit, et nous les attendons.

PAUL HAZARD.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE (1).

Jules Lemaitre dit, à la première page de son *Fénelon :* « Lorsque j'étudiais Jean-Jacques Rousseau, il y avait deux hommes auxquels ses écrits me faisaient continuellement penser : Fénelon et Chateaubriand. Et je pressentais que les trois ensemble, Fénelon, Jean-Jacques et René, formaient, malgré toutes leurs différences, comme une dynastie spirituelle, une dynastie de rêveurs, d'inquiets et d'inventeurs. » Puis il raconte la jeunesse de Fénelon. Cette analogie de Fénelon, de Rousseau et de Chateaubriand ne l'a pas longtemps retenu. Il l'avait aperçue ; mais il ne s'y est point arrêté. Plus exactement, l'ayant aperçue, il ne l'oublie pas ; et, comme elle lui est sensible, son lecteur aussi la sentira. Ce qu'il a éludé, c'est la démonstration de cette analogie. En général, Jules Lemaitre s'abstient de la démonstration, soit qu'il la trouvât, comme il l'avoue, trop difficile à son gré, soit qu'elle lui parût, ce qu'elle est, trop facile : car il avait l'esprit merveilleusement ingénieux et doué d'une adresse à laquelle aucun théorème ne résiste. Alors, la dialectique, pour lui être si aisée, ne l'amusait pas beaucoup. Puis il avait le goût de l'exactitude qui le rendait un peu timide à l'égard d'une rude affirmation : c'est ce qui l'a fait prendre, quelquefois, pour un sceptique.

(1) *Madame Guyon et Fénelon, précurseurs de J.-J. Rousseau* (librairie Félix Alcan) et *Le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines, Rousseau visionnaire et révélateur* (La Renaissance du livre), par M. Ernest Seillière.

L'analogie de Fénelon et de Rousseau, l'influence de Fénelon sur Rousseau, est le sujet, l'un des sujets, enfin le sujet principal de deux volumes importants que vient de publier M. Ernest Seillière, *Madame Guyon et Fénelon, précurseurs de J.-J. Rousseau* et *le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines, Rousseau visionnaire et révélateur.* Quant à l'auteur du *Fénelon* que je disais, M. Seillière lui fait un reproche : « Lemaitre, qui, à l'exemple de Michelet, mais avec moins de brutalité que celui-ci, cherchait volontiers dans les passions de l'amour le ressort de tous les événements de l'histoire... » Il n'est pas juste, à mon avis, de prétendre que Lemaitre cherchait dans les passions de l'amour le ressort de tous les événements de l'histoire : car Lemaitre ne cherchait pas le ressort de tous les événements de l'histoire : une telle ambition l'eût alarmé... Donc, Lemaitre a écrit, « pour caractériser les relations de la comtesse avec son directeur, » les relations de Mme Guyon avec Fénelon, « qu'évidemment elle l'aimait. » Et M. Seillière : « Interprétation trop fruste d'un sentiment beaucoup plus complexe! » Trop fruste ou, autant dire, trop simple. Mais Lemaitre ne s'est pas contenté de croire qu' « elle l'aimait ; » il écrit : « La vérité, c'est qu'ils se sont aimés, d'une amitié mystique, sous des formes très spéciales et très pures... » Et il consacre plusieurs pages, délicates et douces, à l'analyse d'une tendresse toute mêlée de religion. Il dit de Fénelon : « Oh ! non, il n'était pas simple. C'était une âme de désir et d'angoisse. Dépris de ses rêves héroïques de jeunesse, déçu ensuite dans son apostolat à l'intérieur, rejeté à la direction des âmes de femmes, il cherchait, quoi? la sainteté, sans doute. » Ce n'est pas là, comme le donnerait à entendre M. Seillière, ramener à une élémentaire histoire d'amour la liaison spirituelle de la comtesse et de son directeur. Mais, si l'on nous invite à supposer, dans une si étrange aventure, un certain fonds d'amour, on nous aide à la comprendre. Comment faire, autrement ? Cette amitié mystique a un tel langage et a de telles manifestations si extravagantes qu'elle nous échappe et nous reste inintelligible, si nous n'avons pas soin de l'imaginer un peu sur le modèle d'un sentiment qui nous soit connu, quitte à indiquer bientôt les nuances qui cette fois rendaient ce sentiment très singulier, qui le dégageaient de tout ce qu'il est d'habitude, le compliquaient et le purifiaient aussi, et lui laissaient pourtant son caractère essentiel. L'interprétation de M. Seillière, la voici : « A notre avis, Mme Guyon trouvait en son conseiller illustre un appui, d'ordre affectif, qui lui permit d'atténuer quelque peu l'anarchie dont souffrait sa propre

affectivité, désagrégée par la névrose. » Cette formule paraît, à la première lecture, assez incommode. Mais enfin, si, avec son « affectivité désagrégée par la névrose, » cette espèce de folle trouvait en Fénelon ce conseiller « d'ordre affectif, » elle l'aimait; et la formule de M. Seillière ajoute à la constatation du sentiment le motif, ou l'un des motifs, du sentiment : cette folle avait besoin d'un moins fou qu'elle, et complaisant à sa folie, capable néanmoins de lui gouverner sa folie. Du reste, M. Seillière a très bien montré, dans le détail, et avec la plus heureuse justesse, comment Fénelon « rationalise » ou rend plus raisonnable, ou moins déraisonnable, la pensée de Mme Guyon.

Les formules de M. Seillière ont d'abord quelque chose qui déroute : c'est un langage dont il faut avoir la clef. M. Seillière est un philosophe; il a un système, et très original, très étendu, qui embrasse le temps et l'espace. Comme cet ample système, dit « la philosophie de l'impérialisme, » s'est déjà révélé par maints volumes d'un vif intérêt, l'auteur le tient pour admis et demande à son lecteur un effort de mémoire, qui d'ailleurs est celui qu'on fait si l'on vient à relire un chapitre de Kant ou un corollaire de Spinoza.

Il y a, au début d'un de ses ouvrages, *Mysticisme et domination*, le meilleur résumé de cette philosophie de l'impérialisme, en sept propositions, que je voudrais résumer à mon tour.

1° L'impérialisme, c'est à peu près ce que Nietzsche appelle « volonté de puissance; » restons chez nous : c'est à peu près ce que La Rochefoucauld appelle « désir du pouvoir. » Et, tout bonnement, c'est à peu près l'ambition. C'est un instinct, « primordial et sans cesse actif » en tout être vivant. M. Seillière le rattache à l'instinct de conservation, lequel nous incite à posséder plus que le nécessaire, à nous procurer ce que, dans la lutte, nous perdrions, le cas échéant, sans un mortel dommage.

2° Les phénomènes appelés mystiques ont une grande importance, et plus grande qu'on ne l'a vue, dans l'histoire de l'humanité. M. Seillière appelle mystiques les phénomènes que la conscience claire n'atteint pas : l'extase évidemment, puis l'inspiration, l'exaltation, l'enthousiasme, et d'autres encore.

3° Le mysticisme vous conduit, c'est un fait, à croire que vous profitez d'une alliance divine, et d'un secours, ou d'un surcroît de force, don du ciel : de là, une forme d'« impérialisme irrationnel, » une ambition qui dépasse les conditions ordinaires de l'humanité.

4° Le mysticisme a été, pendant des siècles, contenu dans « les

cadres » du christianisme. Il s'en est détaché ; il s'est laïcisé, pour ainsi dire, et, depuis la fin du XVIIIe siècle, il devint le romantisme.

5° Le socialisme est une sorte de mysticisme romantique. Peut-être le socialisme sera-t-il, plus tard, « rationnel : » mais il ne l'est pas encore.

6° Avec sa croyance à une collaboration divine, le mysticisme est « un tonique très efficace de l'action. » Il paraît indispensable même pour mettre en jeu l'activité humaine : il est à l'origine de tous les grands événements historiques. Et l'histoire est ainsi une aventure très mystique.

7° Mais, de sa nature, le mysticisme serait un principe d'absurdité, s'il n'obéissait à une discipline qui ne l'étouffe pas, qui le guide. Et le christianisme a été sa discipline la meilleure.

Voilà, en résumé, la philosophie de l'impérialisme. Et c'est une philosophie de l'histoire. Et il n'est rien de plus séduisant qu'une philosophie de l'histoire : aussitôt, il nous semble que tout le désordre d'ici-bas se range, que les hasards sont devenus intelligents et dociles et qu'un horrible scandale a cessé. A regarder l'histoire, sans philosophie, l'on se demande si l'on n'est point dupe d'un cauchemar. Ce qui s'est vu, se voit et se verra tant que le monde sera monde, l'Alighieri n'a pas vu pire, en ce voyage qu'il a fait au plus sombre séjour. C'est un spectacle que nous supportons par habitude et grâce à notre plus humble vertu de frivolité. « Les hommes, dit Pascal, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. » Et ils traitent pareillement l'histoire, où l'ignorance, la misère et la mort ont des compagnes monstrueuses. La frivolité, une sorte d'étourderie ou de naïveté, nous permet de vivre dans l'histoire et sauve d'un chagrin qui les tuerait la plupart des historiens. Si l'on n'est pas frivole, il faut, pour songer à l'histoire et la parcourir sans défaillance, un maître, comme Dante eut Virgile : le maître, c'est un philosophe de l'histoire. Il nous empêche de nous étonner ; il nous avait avertis : et il nous montre que tout cela dépend de lois sublimes et nécessaires. Il nous calme ainsi. Une philosophie de l'histoire est un bienfait que l'on n'a point à refuser.

Malheureusement, les philosophies de l'histoire ont l'inconvénient des métaphysiques. Elles sont diverses, nombreuses. On cherche vainement à les réunir : elles ne concordent jamais. Et l'on cherche malaisément à préférer l'une d'elles. Certes, il y en a de meilleures que d'autres ; mais il n'y en a pas une qui ait supprimé

toutes les autres et bien établi sa suprématie. Conséquemment, ces faiseuses d'ordre aboutissent à un désordre nouveau, le leur : nous leur devons une nouvelle incertitude.

En somme, une philosophie de l'histoire obéit au vœu le plus cher de l'intelligence humaine, qui est de réduire à l'unité la multiplicité apparente. Nous ne sommes pas satisfaits dans la multiplicité; nous avons la manie de l'unité. Mais on n'a pas encore démontré que ce fût également la manie ou l'usage de la réalité ou de l'histoire. Si peut-être l'histoire était essentiellement diverse, en dépit de nos goûts, la tentative de la réduire à l'unité serait imprudente. Aussi de bons esprits sans malice renoncent-ils à toute philosophie de l'histoire ; et ils se réfugient sans orgueil dans la frivolité ou le chagrin.

La philosophie de l'histoire que propose M. Ernest Seillière n'évite pas tous les inconvénients du genre : elle en évite quelques-uns. Elle n'évite pas de réduire très hardiment à l'unité des phénomènes qui n'ont pas moins de différences que d'analogies. Voici Fénelon ; c'est un mystique. Il a « rationalisé » les folies de Mme Guyon ; mais, rationalisées même, les folies de Mme Guyon mènent à l'extase. Et le romantisme? C'est une inspiration : mysticisme. Et le socialisme ? C'est une exaltation : mysticisme. Dans un de ses précédents ouvrages, M. Seillière a étudié *Les mystiques du néo-romantisme :* ce sont Karl Marx, Tolstoï et les Pangermanistes. Et alors, le quiétisme, le romantisme, le socialisme en général, le marxisme en particulier, le tolstoïsme et pangermanisme sont assemblés d'une façon très ingénieuse, très aventureuse. Le quiétisme, le romantisme, le marxisme, le tolstoïsme et le pangermanisme, autant de mysticismes, oui ; mais à la condition de donner à ce mot de mysticisme une extension telle qu'après cela nous verrons du mysticisme partout.

Je le crois bien ! vous répondra M. Seillière ; et je le veux ! car il y a du mysticisme partout ; et c'est précisément où j'avais dessein de vous conduire : à constater en toute activité humaine un vif élément de mysticisme. Oui ! répliquerons-nous ; mais, si vous appelez mysticisme le principe de l'activité humaine, ce n'est pas surprenant que vous découvriez en toute activité humaine ce mysticisme que votre vocabulaire y a placé.

Cette réplique est juste et ne l'est pas. Elle est juste, aux moments où M. Seillière abuse un peu de sa doctrine et, par des tours de prestigieuse dialectique, s'amuse, ou a l'air de s'amuser, à vous montrer,

de-ci de-là, dans les cantons le plus épars de l'histoire et de la pensée, sa panacée. Elle est injuste, si, négligeant ces jeux et prouesses, l'on examine la philosophie de M. Seillière en ce qu'elle a de meilleur et de très bon.

Quoi qu'il en soit de l'impérialisme et des sept propositions qui résument la philosophie de l'impérialisme, la philosophie de M. Seillière consiste à démêler, dans l'esprit humain, puis dans toute l'activité humaine, deux éléments, ou deux sortes d'éléments, les uns rationnels, les autres irrationnels; laissons les mots philosophiques : les uns raisonnables, les autres déraisonnables. Or, je disais que le système de M. Seillière n'évitait pas tous les inconvénients d'une philosophie de l'histoire, mais en évitait quelques-uns. Il évite le principal au moins, s'il ne déroule point une histoire logique, pareille à un théorème que ses corollaires suivent. Il introduit dans l'histoire la déraison, comme l'un des principes de l'activité humaine. Et c'est un grand soulagement pour qui regarde avec simplicité l'histoire et se désole de n'y point trouver du tout cette régularité, cette obéissance à des lois évolutives ou autres, que la plupart des philosophes de l'histoire y découvrent à leur gré. Il y a de ces miroirs où se fait une image déformée de l'objet qu'on leur présente; et il y a de ces miroirs à mille facettes qui éparpillent une image : on pourrait aussi fabriquer un miroir qui, d'un chaos, tirerait une image symétrique et ordonnée. La plupart des philosophies de l'histoire sont des miroirs de cette dernière sorte : vous leur présentez l'immense catastrophe du genre humain; elles vous rendent un jardin de Le Nôtre. Loué soit M. Seillière, qui n'a point méconnu l'absurdité humaine et le désastre de la raison dans l'histoire !

Mais alors, n'est-ce pas renoncer à toute philosophie de l'histoire, ou peu s'en faut, si la philosophie de l'histoire est, à ce qu'il semble, la recherche de la raison dans le hasard des événements ? Aucunement. M. Seillière ne dit pas que l'esprit humain ne soit que folie, et l'histoire une perpétuelle anecdote de folie. Pour lui, ou je me trompe, l'histoire est la lutte indéfinie de la folie et de la raison. La lutte des fous et des gens raisonnables ? Non. Les uns et les autres ne sont pas si nettement séparés. La déraison toute seule irait à sa destruction ; mais la raison toute seule n'est rien. La raison n'est qu'une discipline imposée aux spontanéités vitales des individus ou des collectivités. Elle n'est rien, si elle n'a rien à discipliner, et les spontanéités vitales, ou l'impérialisme, ont besoin de cette discipline. Il y a des époques et des pays où la vitalité manque ; il y a des époques et des

pays où la discipline de la raison se relâche. Voilà l'histoire, ou la constatation d'un équilibre toujours menacé entre les forces impulsives et les forces dirigeantes. Et voilà, en quelque manière, une loi de l'histoire. En quelque manière ! Et, d'autre part, il est agréable de noter que cette loi n'autorise aucune prophétie. Du moins, elle n'autorise aucune prophétie que conditionnellement. Elle nous engage à prévoir que, si la spontanéité vitale diminue, ou bien si la suprématie de la raison diminue, ceci arrivera, ou bien cela, en vertu de nécessités logiques et vivantes. Mais elle ne supprime pas l'importance des faits qui ralentissent ou déchaînent la spontanéité vitale, qui discréditent et accréditent la raison. Une philosophie de l'histoire qui tient compte des faits et de leur influence, qui ne prétend pas les éliminer et qui même ne les réduit pas à illustrer docilement les lois de l'histoire, ô merveille! Or, les faits, si nombreux et enchevêtrés, on n'aura jamais fini de les ranger en lignes de causes et d'effets, en lignes rigoureusement conséquentes. De sorte que, les faits et le hasard, si ce n'est pas tout un, peu s'en faut. Une philosophie de l'histoire qui ne croit pas avoir aboli le hasard prouve sa déférence honnête à l'égard de la réalité.

Une époque où l' « impérialisme » s'est dangereusement émancipé : la nôtre. On le voit bien. Cependant, beaucoup de moralistes se plaignent de son esprit positif et qui les désole. Les moralistes se plaignent toujours; et, le plus souvent, ils n'ont pas tort : ou ils ont tort de croire que leurs plaintes seront efficaces. Cette fois, ils se trompent. Notre époque n'est pas du tout positiviste : elle est mystique énormément. M. Seillière le dit et ne se trompe pas. Il le déplore; non qu'il souhaite de voir éliminé tout mysticisme : il a noté que le mysticisme est le « tonique » indispensable de l'action. Mais il déplore que le mysticisme contemporain refuse les disciplines de la raison. Quelles seraient ces disciplines? Celles que l'expérience des siècles continus a recommandées comme les plus salutaires. M. Seillière écrit : « Il convient de rallier aujourd'hui les bonnes volontés autour d'un mysticisme autant que possible dégagé de ses origines fétichistes et magiques, aussi rationnel en un mot que le comporte notre époque, la raison humaine étant soigneusement définie comme l'accumulation biohéréditaire, traditionnelle et individuelle des expériences, principalement des expériences sociales de l'espèce humaine... Nous devons, en d'autres termes, nous considérer comme les alliés d'un Dieu favorable, qui mène insensiblement l'hu-

manité consciente vers des destinées meilleures par l'accumulation et la synthèse opportune des expériences de cette humanité sur les lois de la nature et sur les concessions réciproques qui seules permettent la vie en commun à des individus, impérialistes par nature. » S'il y a peut-être un peu trop de choses, et un peu trop accumulées, dans ces deux phrases, le principal en est excellent : nécessité de soumettre à l'expérience et à ses leçons les velléités de l'impulsion mystique.

L'émancipation périlleuse du mysticisme impérialiste, à notre époque, M. Seillière la considère comme la suite du romantisme, lequel serait la suite du jacobinisme, lequel serait la suite de Rousseau, lequel serait la suite de Fénelon, lequel serait la suite de Mme Guyon. Je dis la suite : il me paraît, je l'avoue, hardi d'aller plus loin, jusqu'à imaginer que cette suite chronologique soit une dérivation véritable. M. Seillière a moins de timidité : le jacobinisme, pour lui, vient de Rousseau; et Rousseau, de Fénelon. Par les intermédiaires qu'il a cités, les « romantiques » de notre temps, — Karl Marx, Tolstoï et, sauf respect, les pangermanistes, — viennent de l'évêque de Cambrai. Ce n'est pas gai! mais il est plus gai d'apprendre que, par cet évêque, ils viennent de l'absurde Mme Guyon. Quelle situation faite à cette absurde femme!

Au surplus, ce ne sont pas les meilleures idées qui ont ici-bas la plus belle fortune ou la plus ample, ainsi que l'histoire en témoigne assez tristement.

Mme Guyon, Fénelon, Rousseau, les Jacobins, les romantiques, les socialistes, les tolstoïens, les pangermanistes... M. Seillière excelle à tracer ces grandes esquisses. Approchons-nous; cherchons le détail. L'influence de Mme Guyon sur Fénelon n'est pas douteuse. L'influence de Fénelon sur Rousseau, quelle fut-elle, tout au juste? M. Seillière a intitulé son plus récent volume *Madame Guyon et Fénelon, précurseurs de J.-J. Rousseau;* et l'on s'attend que l'auteur nous montre cette influence de Fénelon sur Rousseau. Mais l'ouvrage est consacré tout uniment à la comtesse et à son directeur, à Bossuet par endroits et, en somme, à la querelle du quiétisme : Rousseau n'y paraît presque pas. Évidemment, M. Seillière, tout plein de son sujet, se fie au lecteur et l'entend s'écrier, lisant Fénelon : « Voilà Rousseau! » Le lecteur, il me semble, n'est pas si prompt à conclure. Enfin, recueillons les petits faits, — c'est un plaisir! — les petits faits que l'auteur nous donne en passant.

La métaphysique fénelonienne est exposée au mieux dans les

Maximes des saints. Rousseau a-t-il lu ces *Maximes?* « Ce n'est pas probable, » répond M. Seillière; « mais il fut certainement un admirateur de cette correspondance spirituelle ou de ces manuels de piété dont Fénelon lui-même facilita l'édition et qui, dès les premières années du XVIIIe siècle, prirent leur place dans toutes les bibliothèques dévotes. » Les manuels de piété féneloniens se trouvaient-ils, Rousseau les a-t-il trouvés, dans la bibliothèque de Mme de Warens? « Sans nul doute! » répond M. Seillière; et, autant dire, c'est probable ou c'est possible. Mais il y a, pour nous convaincre davantage, ce passage des *Rêveries :* « L'étude des *bons livres* auxquels je me livrai tout entier renforça auprès de Mme de Warens, mes dispositions naturelles aux sentiments affectueux et me rendit dévot presque à la manière de Fénelon... » Beaucoup plus tard, il savait gré à ces *bons livres* d'avoir fourni « à son âme encore simple et neuve les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment, la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardée toujours... »

Il n'est pas défendu de conjecturer que ces bons livres, ou quelques-uns de ces bons livres, étaient précisément les manuels féneloniens; cependant, Rousseau ne le dit pas et dit seulement que ses lectures, — et la solitude champêtre, — le rendirent dévot presque à la manière de Fénelon.

M. Seillière revient à Rousseau dans *le Péril mystique, Rousseau visionnaire et révélateur :* « Jean-Jacques avait été, de son propre aveu, pénétré de la pensée fénelonienne à l'heure de sa formation intellectuelle et sentimentale... » Non, ce n'est pas exactement ce que dit Rousseau. Cherchons encore les petits faits. Si l'on n'ose affirmer que Jean-Jacques, à l'heure de sa formation intellectuelle et sentimentale, ait lu les manuels féneloniens, du moins avait-il lu le *Télémaque* et lu peut-être la préface du *Télémaque*, par André-Michel Ramsay, disciple de Fénelon : cette préface est un exposé du fénelonisme; ajoutons, du fénelonisme à la manière de Ramsay. M. Seillière note que Ramsay a très « légèrement » prêté à Fénelon plusieurs idées de Ramsay... Rousseau, se promenant avec Bernardin de Saint-Pierre aux environs de Paris, se souvenait de sa jeunesse, de sa piété, de Fénelon : « J'aurais voulu, disait-il, être son laquais pour devenir son valet de chambre! » Il y a là de l'impérialisme et de la modestie ensemble... Mme de Warens, qui avait eu sa jeunesse entourée de guyoniens et qui était « une guyonienne plus ou moins consciente, » — mais, reconnaissons-le, une guyonienne qui aurait

fait pousser des cris à Mme Guyon, — Mme de Warens « a donc pu transmettre à son protégé les consolations quiétistes. » C'est possible; et, dit M. Seillière, « il est probable que Mme de Warens avait emprunté de l'école quiétiste son ignorance voulue de l'enfer et sa préoccupation du purgatoire. » Bien ! Mais, s'il faut conclure de là qu'aux Charmettes l'influence de Fénelon « marqua Rousseau d'une ineffaçable empreinte, » M. Seillière n'hésite pas ; son lecteur hésite un peu. Saint-Preux, dans l'*Héloïse*, écrit à Julie : « Vous le savez, il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire... Vous ne voyez pas encore les piétistes, mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon; mais que faites-vous de sa disciple?... » Autrement dit, Mme Guyon n'est qu'une démente ; et Fénelon, c'est « le bon Fénelon. » Autrement dit, Rousseau, s'il est guyonien, ne s'en doute pas : s'il s'en doutait, il ne mépriserait pas l'auteur du *Moyen court* et des *Torrents;* s'il appelle Fénelon « le bon Fénelon, » ce n'est pas le signe d'un fénelonisme véritable.

On disait alors « le bon Fénelon, » comme on le dit encore . et cela n'engage à rien. En retour, on accuse volontiers Bossuet de férocité : cela non plus n'engage à rien. Fénelon, qui n'était pas simple, avait notamment de la bonté; ce n'est pas tout ce qu'il avait. Brunetière écrivait : « Il y a de tout en lui, Saint-Simon avait raison : du docteur et du novateur, pour ne pas dire de l'hérétique ; de l'aristocrate et du philosophe, au sens où le XVIIIe siècle allait entendre ce mot ; de l'ambitieux et du chrétien ; du révolutionnaire et de l'inquisiteur ; de l'utopiste et de l'homme d'État ; du bel esprit et de l'apôtre : tous les contraires dans la même personne, et dans un seul esprit toutes les extrémités. » Le XVIIIe siècle avait choisi de remarquer principalement sa bonté. Mais, dans la querelle du quiétisme, qui a raison, de lui ou de Bossuet? Bossuet, sans aucun doute. Or, le XVIIIe siècle a vivement préféré Fénelon. Pourquoi ? Parce qu'il n'aimait pas du tout Bossuet. Et Fénelon, pour enchanter les philosophes, avait sa qualité quasi hérétique : il avait pour lui d'avoir été condamné à Rome; après cela, que vous faut-il ? De nos jours, les plus fameux anticléricaux et libres-penseurs décernent leur indulgence ou leur amitié aux jansénistes : non que, sur la doctrine de la grâce, ils s'entendent avec Pascal; mais le jansénisme sent le fagot. Pareil fumet valut à Fénelon sa clientèle de philosophes. M. Seillière cite un article très amusant que publiait, dans le *Journal des Débats*, en 1802, l'abbé de Boulogne, qui devint évêque de Troyes.

L'abbé de Boulogne se plaint de l'usage et de l'abus qu'ont fait du nom de Fénelon les philosophes et les jacobins : « Tous les maniaques sentimentaux dressent des chapelles en son honneur et le placent sur le même autel avec Jean-Jacques ! Il n'y a pas même jusqu'à ces hommes qu'on n'appelle plus par leur nom, tant il est odieux, qui ne l'aient inauguré dans leurs repaires, après l'avoir plus d'une fois flétri dans leurs tribunes d'une mention honorable... De là, ce refrain éternel : la religion de Socrate et de Fénelon, la religion de Fénelon et de Marc-Aurèle !... » Le bon Fénelon de Rousseau, n'est-ce pas quelque chose de ce genre, au bout du compte?

Ces rapprochements de Socrate et de Fénelon, de Marc-Aurèle et de Fénelon, M. Seillière les réprouve, comme des facéties du « prétendu rationalisme révolutionnaire. » Le rapprochement de Fénelon et de Rousseau me paraît le triomphe de l'esprit théoricien. Les petits faits ne prouvent pas autant que le voudrait M. Seillière, et ne prouvent pas du tout que Rousseau ait subi profondément l'influence de Fénelon. Mais, leurs doctrines se ressemblent? On n'en finirait pas d'énumérer les différences : et qui ne les voit? L'analogie la plus frappante que signale M. Seillière, la voici. Le quiétisme divinise, en quelque sorte, les impressions et les spontanéités de l'homme intérieur; le quiétisme, en quelque sorte, a réhabilité l'instinct : bref, le quiétisme suppose l'âme humaine apte à connaître Dieu par le pur amour. C'est la négation du péché originel : et c'est proclamer la bonté naturelle de l'homme. La bonté naturelle de l'homme : voilà Rousseau. N'allons-nous pas un peu vite, un peu loin? « Soucieux de ne pas heurter de front le dogme, dit M. Seillière, les quiétistes présentent seulement cette bonté comme très facilement restaurée dans l'homme par l'élan effectif; les rousseauistes l'espéreront facilement réveillée d'un regrettable sommeil par la suppression de la culture sociale consciente, qui n'a fait que justifier le moi impérialiste dans l'homme. » Eh! bien, oui; mais enfin l'extase des quiétistes et la bonté naturelle que Rousseau attribue à l'homme, ce n'est pas la même chose!

L'idée de la bonté naturelle de l'homme fût-elle contenue, implicitement affirmée, dans l'extase des quiétistes, Fénelon ne s'est point avisé de l'y voir, ou de l'y voir comme Rousseau l'a vue. Il a fallu Rousseau! Et, que Rousseau soit déjà dans Fénelon, c'est difficile à voir. Mais, qu'il y ait un peu d'analogie entre eux, qu'ils appartiennent l'un et l'autre à une même « dynastie de rêveurs, d'inquiets et

d'inventeurs, » Lemaître le disait et, prudemment, ne disait pas davantage.

Une philosophie de l'histoire est toujours imprudente. Cela tient à ce que la réalité se moque de nos doctrines. Cela tient peut-être aussi à ce que la réalité est dans le détail : et la philosophie se moque du détail. Entre la philosophie et l'histoire, il y a cette contrariété de nature. Pour plier l'histoire à la philosophie, l'on a besoin d'aller fort, avec entrain.

Mais la philosophie de l'histoire que M. Seillière a élaborée, si nous la dégageons de l'appareil un peu systématique où il l'a contrainte, je crois que c'est la priver de ce dont elle s'enorgueillit; je crois pourtant que c'est la délivrer. Elle devient alors une opinion sur l'histoire : l'opinion d'un poète et d'un moraliste. Il y a de la poésie, et fort belle, dans cette vue mélancolique de l'humanité sans cesse tourmentée par les combats de la sagesse et de la déraison; la déraison ne devant jamais être éliminée, puisqu'elle est en l'essence même de l'activité; la déraison ne pouvant être que disciplinée par la sagesse ou l'expérience. Il y a l'œuvre utile et vraie d'un moraliste dans cette analyse des dangers de la sensibilité récente ou contemporaine qui refuse les disciplines, sacrifie l'expérience à l'idéologie et, par ses folies, serait assez guyonienne, en somme. M. Seillière n'a peut-être pas démontré que, par l'intermédiaire de Rousseau, la plupart de nos erreurs les plus périlleuses dérivent de cette folle femme : du moins nous donne-t-il à considérer ce terrible symbole de l'inspiration déraisonnable. Veuillent nos illuminés de toute sorte en redouter la ressemblance !

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Dès le commencement de juin, la deuxième, ou, selon la manière de compter, la troisième offensive allemande de ce printemps était à bout de souffle. C'était bien la troisième : 21 mars, précision astronomique; 9 avril, 27 mai. Et toutes les trois avaient suivi le même rythme : prépondérantes au début, et presque irrésistibles, puis contenues, puis équilibrées, puis fixées, d'un mouvement en quelque sorte uniforme et dans des délais, à des termes pour ainsi dire invariables ; soixante-douze heures, cinq jours, huit jours, dix jours. La dernière de ces attaques est celle qui le plus rapidement avait donné les plus grands résultats, mais non pas tels pourtant que le Kronprinz impérial et ses conseillers militaires se les étaient promis. Arrêté sur l'Aisne, à l'Ouest de Soissons, vers Pernant; de Longpont à Troësnes, aux lisières de la forêt de Villers-Cotterets; sur la Marne, vers Bonneil, en aval de Château-Thierry, il s'est retourné du côté de l'Oise.

Le 9 juin, ses bataillons se lançaient à l'assaut de nos positions sur une trentaine de kilomètres, entre le Sud de Montdidier et le Sud de Noyon. Mais ses progrès, ici, furent tout de suite plus lents, plus courts et payés très cher. Notre front, avant le combat, traçait sensiblement une ligne Rubescourt, Sud de Rollot, Orvillers-Sorel, Sud de Canny, le Plessier-de-Roye, Cuy, Vauchelles, Sud de Noyon. Sous le poids il plia, d'une de ses extrémités à l'autre, s'infléchissant et se creusant surtout au centre, où, le 10, de bonne heure, les Allemands avaient atteint Ressons et Mareuil-sur-Matz. A notre droite aussi, dans ce secteur, le long de la quadruple voie de descente vers Compiègne et plus bas, que forment la route, le chemin de fer, le canal

et la rivière de l'Oise, la poche s'approfondissait, le 1er au soir, au-dessous de Ribécourt, jusqu'à Machemont et à Mélicocq. La ligne était alors, à peu de chose près : Sud du Frétoy, Ployron, Courcelles, Est de Méry, Sud de Belloy ou de Saint-Maur, de Marquéglise, de Vandelicourt, Est de Ribécourt. A notre gauche, le terrain, en angle aigu, dessinait comme un bec qui allait se révéler dur et formidable. En effet, le 11, à l'aube, se détachait de là une riposte foudroyante. Le plateau de Méry était reconquis, la ligne reportée d'un ou deux kilomètres au Nord : le Frétoy, Sud du Tronquoy, la cote 90 entre Courcelles et Mortemer, Est de Belloy, Saint-Maur. Mais le gain ainsi mesuré en surface n'est rien. La violence du choc qu'il recevait dans son flanc gauche coupa la respiration à l'Allemand époumoné. Parti pour Compiègne à un pas que ses pertes ne lui permettaient point de dire un pas de parade, mais qui n'en était pas moins un pas allongé, il resta le pied suspendu. Il chancela, tournoya, reçut sans tarder une autre bourrade dans le flanc droit, et finalement, s'il ne tomba pas, dut s'asseoir au bord du chemin. La situation était rétablie dans la mesure où le plus pressant des périls était conjuré. Sur la rive opposée, rive gauche de l'Oise, notre front était bien ramené, par précaution, et pour alignement, à Bailly où il s'appuie à la rivière, et nous abandonnions la forêt d'Ourscamp et le bois de Carlepont. Nous les abandonnions malheureusement, mais volontairement encore, sous la menace, non sous la contrainte ; nous nous en retirions, pour n'y pas être enveloppés, mais nous n'en étions pas chassés, et, vers le Sud, vers leur objectif convoité, la forêt de Laigle couvrait et interdisait aux Allemands la forêt de Compiègne.

Ce n'est pas grossir l'événement que de dire qu'il a suffi d'une minute et d'un homme pour faire hésiter et peut-être changer le Destin : d'un homme qui aperçût et saisît l'occasion dans la seule minute où la Fortune pouvait être forcée. On nous a depuis quatre ans tellement condamnés, et nous nous sommes tellement accoutumés à l'anonymat de la gloire, que, ce général victorieux, il a semblé pendant toute une semaine qu'il y eût une consigne de ne pas le nommer. Mais l'ingénieuse indiscrétion de la presse, sûre de se rencontrer avec l'ingénieuse curiosité du public et son besoin profond de personnifier sa gratitude, a accumulé les périphrases, les épithètes, les allusions. Et le voile n'était ni épais ni difficile à déchirer. C'était le chef prompt et tenace qui avait arraché à l'ennemi les restes du fort de Douaumont ; celui qui, l'an dernier, l'avait bousculé sur l'Aisne et qui, dans le premier feu d'une action trop tôt interrompue par la faute d'autrui,

avait fait aux Allemands 8 000 prisonniers, leur avait pris 80 canons; celui dont ils ont gardé les marques partout où ils se sont frottés à lui, et dont le souvenir cuisant leur inspire une préalable terreur. On a célébré à l'envi son énergie, son sang-froid, sa possession de lui-même, son « coup d'œil d'aigle ; » la lointaine et toute proche Amérique a salué « sa jeune et radieuse étoile ; » des neutres plutôt germanophiles ont avoué que « l'enfonceur » von Hutier « a trouvé son maître. » A un certain degré d'admiration, on ne ferme à un héros devenu populaire les portes de l'histoire qu'en lui ouvrant celles de la légende. Son image se multiplie dans le cœur innombrable de la foule qui lui rapporte tout ce qu'elle aime ou tout ce qu'elle désire, et le met à la fois en dix endroits où il n'est pas. Ces sortes de sentiments, échauffés et comme dilatés par la puissance de l'instinct, ne se compriment plus. A quoi bon l'essayer, et pour quel intérêt? Dans cet élan de l'âme nationale, il n'y a qu'une juste reconnaissance. Au lieu de torturer l'innocence de l'adjectif possessif et de poser des énigmes aussi impénétrables que la devinette qui joue sur « un général bien connu » et « *ses* troupes noires, » il est beaucoup plus simple d'appeler l'homme et la chose par leur nom, et, quand on veut dire qu'il a plu un bon coup sur le Boche, de dire : le général Mangin.

Le remède, d'ailleurs, à ce qu'un « démocratisme » à tort et injurieusement soupçonneux pourrait craindre d'un excès de popularité, est dans ce fait que, s'il est équitable de rendre hommage à un de nos généraux, il ne serait pas équitable, et ce serait l'outrager tout le premier que de ne rendre hommage qu'à un seul. A l'Ouest de Soissons, les Allemands, montant d'Ambleny, s'étaient flattés de s'infiltrer, par le ravin de Cœuvres et de Saint-Pierre-Aigle, vers la forêt de Villers-Cotterets : ils ont été rejetés sur Cutry et Dommiers. Ils piétinent au carrefour de la ferme de Verte-Feuille. De Charly à Bouresches et à Belleau, les Américains les reconduisent avec une distribution magistrale. Autour de Reims, leur effort, trop impétueux pour n'être qu'une diversion, les laisse à distance respectueuse de la cité morte, mais inviolable. Un autre nom, cher et illustre, nous est livré : le nom du général Gouraud. Et que d'épisodes, que d'exploits, que de succès pareils dans l'immense bataille! La morale qui s'en dégage, c'est que ni un homme ni des hommes ne nous manquent, et qu'il suffit de savoir les employer à la meilleure place. Et la philosophie, c'est que cette bataille est de plus en plus, tous les critiques s'accordent à le noter, la lutte du temps contre l'espace.

Du temps, cela va de soi; contre l'espace, en raison du champ relativement étroit, et qui ne peut guère se restreindre davantage, où les armées alliées doivent manœuvrer. Les Allemands, remarque-t-on dans une observation plus complète encore, sont à 80 kilomètres du lieu géométrique de la victoire (toutes réserves faites sur la première partie de cette proposition, qui implique que la victoire ait un lieu géométrique), et l'Entente en est à trois mois.

Personne, nous pourrions en revendiquer l'honneur, n'a montré avant nous l'importance exceptionnelle qu'avaient et que prendraient nécessairement dans cette guerre ces deux facteurs des grandes affaires humaines, le temps et l'espace. Aujourd'hui que tout le monde l'aperçoit, nous nous contenterons de la formule la plus brève : c'est la bataille pour le temps. Nous nous battons pour garder le temps, les Impériaux se battent pour nous l'enlever; et qui des deux partis aura finalement gagné le temps aura gagné non seulement la bataille, mais la guerre. Le temps de quoi? Le temps de voir se réparer et se renouveler par l'afflux américain les forces de l'Entente, que cet apport n'augmente pas uniquement en quantité. La preuve de la qualité, si elle avait été à faire, vient d'être très brillamment faite : l'ennemi a été à même de la constater à ses dépens. Et le temps, par contraste, de voir décliner les forces irréparées et irrenouvelables de la Quadruple-Alliance, butée contre une volonté, une résolution qu'il ne dépend pas d'elle d'amollir et qu'elle aura de moins en moins les moyens de briser. « C'est le dessein ferme et inaltérable du peuple des États-Unis, a répondu M. Wilson au télégramme que M. Poincaré lui avait adressé le jour anniversaire de l'arrivée en France du général Pershing, d'envoyer constamment des hommes et du matériel en quantité croissante jusqu'à ce que l'inégalité temporaire des forces soit entièrement surpassée et que débordent les forces de la liberté; car il est convaincu que c'est seulement par la victoire que la paix peut être assurée et les affaires du monde établies sur une base durable de droit et de justice. » Là-dessus, M. Lloyd George, M. Orlando, M. Clemenceau, l'Empire britannique, le peuple italien, le peuple français, chacun selon les nuances de son tempérament, pensent, parlent, et agissent de même.

S'il leur avait fallu un motif de plus, un supplément d'ardeur à persévérer, l'Empereur allemand se serait chargé de le leur fournir. Par une coïncidence qui prêterait à des développements faciles, il avait, de son côté, dans le même moment, un anniversaire à fêter, celui de ses trente ans de règne, et il l'a fêté, au son du canon, avec

félicitations du maréchal Hindenburg, dépêches du chancelier de Hertling, et, naturellement, remerciements du Suprême seigneur de la guerre et de la paix à ses lieutenants militaire et civil. Or, de toutes les choses qu'il pouvait dire en cette circonstance, quelle est la chose qu'il n'a pas pu taire, qui s'est en quelque sorte, tant il en était plein, ou tant on la lui tirait, échappée de lui malgré lui? Écoutons ce discours; il en vaut la peine. « Lorsque la guerre éclata, proclame Guillaume II, je savais très bien de quoi il s'agissait, car la participation de l'Angleterre signifiait la guerre universelle. Qu'on le voulût on non, il ne s'agissait pas d'une campagne stratégique, mais d'une lutte entre deux conceptions du monde : ou bien la conception prussienne, allemande, germanique (remarquez la gradation, qui serait plus exacte à l'envers) du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale, doit continuer à être respectée, ou bien la conception anglaise doit triompher, c'est-à-dire que tout doit se ramener à l'adoration de l'argent et que les peuples de la terre devront travailler comme des esclaves pour la race de maîtres des Anglo-Saxons qui les tient sous le joug. Ces deux conceptions luttent l'une contre l'autre. Il faut absolument que l'une d'elles soit vaincue... La victoire de la conception allemande du monde; voilà ce qui est en jeu. » Et, dans le télégramme au comte Hertling, où il associe étrangement « Dieu qui a mis un poids bien lourd sur ses épaules, » la « conscience de son bon droit, » la « confiance en son glaive acéré, » sa force et le « bonheur d'être à la tête du peuple le plus capable de l'univers, » l'Empereur dévoile la face épouvantable, prononce le nom exécré, en haine desquels les trois quarts de l'humanité se sont levés contre l'Allemagne et ne veulent pas connaître de repos tant qu'ils ne s'en seront pas délivrés. « Je sais, affirme-t-il, que le militarisme prussien, que nos ennemis attaquent beaucoup, et que mes ancêtres et moi-même avons développé comme incarnant le sentiment du devoir, l'esprit d'ordre, de fidélité et d'obéissance, a donné au peuple allemand et à l'épée allemande la force de vaincre, et que la victoire apportera la paix qui garantira l'existence du peuple allemand. »

Oui, la conception germanique, allemande, prussienne, du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale (la plume saute des doigts, à ce rapprochement sacrilège), voilà l'enjeu de cette guerre où l'Allemagne a montré ce qu'elle faisait de la morale, de l'honneur, de la liberté, du droit; voilà ses « buts de guerre, » et, du même coup, voilà les nôtres.

L'Allemagne a voulu la guerre, et elle la fait, et elle la mènera

jusqu'à épuisement, pour que le monde soit prussien. Nous l'avons acceptée, nous la faisons, nous la mènerons jusqu'au bout pour qu'il ne le soit pas. Tout le reste, polémiques sur les origines et les responsabilités, au demeurant claires et certaines, ambitions territoriales ou appétits économiques, disparaît ou devient secondaire, par la déclaration de cette vérité, la vraie vérité, que l'Allemagne fait la guerre au monde parce qu'elle a du monde une conception à elle, proprement sienne, et ne se le représente que couvert et couronné de son casque à pointe. Ce n'est plus le Président Wilson qui le dit, c'est le Kaiser personnellement et solennellement. Et nous ne dirons pas d'un tel aveu, tombé d'une telle bouche, en un tel moment, — car ce serait trop contraire au langage des cours ou simplement à la bonne tenue du style, — que c'est, comme, ailleurs, on le dirait d'un autre, « la forte *gaffe*. » Mais nous oserons bien dire (au besoin, nous le dirions en latin : *felix culpa*) que c'est, de la part de l'Empereur, une « heureuse faute, » heureuse pour nous, qu'elle ne peut qu'affermir dans nos répugnances et soutenir dans notre résistance. Si jamais l'unanimité antiprussienne, entre les nations et à l'intérieur de chaque nation, eût couru des risques, Guillaume II, de ses mains et de ses lèvres impériales, pour la trentième année de son règne, l'aurait refaite.

Ce n'est pas, de la part de l'Allemagne, une moindre faute que d'avoir obligé l'Autriche-Hongrie à reprendre l'offensive en Italie, en liaison avec l'âpre et dure bataille qu'elle-même, depuis trois mois, poursuit en France. L'Autriche, non seulement libérée, dans le présent, de l'invasion et soulagée de la pression russe, mais débarrassée à l'avenir, du moins pour quelque temps, du voisinage immédiat, du contact d'une grande Russie ; entourée, comme d'une ceinture de sauvetage, de coussinets de petits États amorphes et inexistants ; affranchie aussi de la double hantise d'une grande Serbie et d'une grande Roumanie, réintronisée en Transylvanie, à Trieste et dans le Frioul, revenue au delà du Tagliamento dans son ancien royaume vénitien, tant pleuré de François-Joseph ; alléchée et satisfaite par la promesse d'un gros morceau de Pologne ; victorieuse en collaboration, mais dans l'illusion de l'avoir été grâce à la vertu de ses armes, contre toutes ses traditions et toutes ses habitudes ; anémiée enfin par les saignées et les privations ; l'Autriche ne demandait qu'à se reposer sur un lit de lauriers, en laissant aller seuls au bois ceux qui n'estimaient pas, comme elle, qu'ils fussent tous coupés, et qui ne trouvaient pas leur lit de triomphe assez haut.

Mais l'Autriche n'existe pas ou n'existe plus pour en faire à sa

guise et selon son goût ; sa vie d'État n'est plus qu'une fonction de l'Empire allemand, dont elle n'est plus qu'un organe : elle est la première victime et la première esclave de la conception prussienne du monde, comme, aux degrés inférieurs, la Bulgarie en est la troisième et la Turquie la quatrième. L'ogre allemand dévore et assimile d'abord ses alliés. Le puéril et déjà fantomatique prince, qui, vêtu d'une pourpre dérisoire, joue dans la Hofburg de Vienne un rôle d'empereur de théâtre, eût volontiers prêté à son suzerain ses artilleries pour lui désormais inutiles et consenti à le regarder les tourner contre nous, qu'il eût ainsi punis de lui avoir renvoyé un peu brutalement ses lettres; mais il aurait voulu s'en tenir là. Quoi qu'il en soit, et malgré qu'il en eût, il s'est vu contraint de repartir en campagne. Réduit d'autorité à ses seules forces, il a compris qu'il ne lui était pas loisible d'en rien perdre : aux quarante divisions qu'il avait auparavant dans le Trentin et sur la Piave, il en a ajouté une trentaine d'autres; à peu près, sauf les troupes d'occupation et de garnison indispensables dans une monarchie à police intense, toute l'armée autrichienne ; à peu près tout ce qui en vaut quelque chose. Cette masse d'hommes a été répartie en deux groupes d'armées : sous les ordres, à gauche, dans le Trentin et dans les Alpes, du maréchal Conrad de Hœtzendorff; à droite, sur la Piave, du maréchal Boroevic. Tout avait été soigneusement réglé à la prussienne : plan prussien, méthodes prussiennes, instructions prussiennes; il n'y a manqué que les Prussiens.

Une fois lancé, Charles Ier n'a pas marchandé sur le prix. Conrad et Boroevic ont attaqué simultanément sur un front total de 150 kilomètres. Mais ils embrassaient trop, ils ont mal étreint. Sur l'Astico, sur le plateau d'Asiago, sur le mont Grappa, Conrad a trébuché tout aussitôt. Sur le Montello, massif isolé, de deux cents à trois cents mètres de hauteur, qui forme transition entre la montagne et la plaine, et barre ou étrangle et commande le fleuve, les Autrichiens ont remporté un faible avantage, mais sans pouvoir ni l'élargir ni l'exploiter. Ils s'y sont taillé, de Ciano à Giavera, une écharpe qui ne flotte pas sur le sommet et dont le bout, après qu'elle a à peine touché Nervesa, à peine enveloppé San Mauro et Sant'Andrea, revient tremper dans la Piave au pont sur lequel la franchit le chemin de fer de Conegliano à Trévise. C'est, sur la rive droite, une boucle très courte et très mince. Plus bas, au-dessous de Zenson, Boroevic a réussi à passer le fleuve en plusieurs points. Autrement dit, il a réussi à jeter d'une rive à l'autre les détachements plus ou moins

forts dont on ne sait s'il vaut mieux dire qu'ils y sont en l'air ou qu'ils y sont dans l'eau. A Fossalta, à San Dona di Piave, ils sont dans les marais; à Capo Sile, ils ont le choix entre le marais et la lagune.

Pour en sortir, pas d'autre voie que la chaussée rectiligne du Taglio del Sile, laquelle n'a que la largeur d'une digue et peut être enfilée par le canon; même arrivé au canal Fossetta, si l'on est sur le chemin de fer de Portogruaro à Mestre, on y était dès San Dona, on a encore devant soi le Sile, et l'on n'est nulle part. En résumé, au bout de six jours de combats acharnés, où l'armée italienne, les contingents français et les contingents britanniques ont fait émulation de bravoure, l'initiative allemande au moyen de son instrument autrichien semble décidément avoir avorté; le bruit que Ludendorff, attentif à nous distraire, a jugé fin de faire en Italie avec le sabre de Conrad de Hœtzendorff s'éteint dans la vanité d'un bruit qui aurait été fait pour rien, s'il l'avait été sans effusion de sang et de larmes. Évidemment, l'affaire n'est pas terminée, mais le sort en est maintenant lié, et la portée en est circonscrite. Qu'elle n'ait pas donné plus, c'est un échec; mais unéchec, dans ces conditions et dans ces circonstances, c'est pour l'Allemagne une défaite; c'est peut-être pour l'Autriche un désastre; c'est pour l'Entente une victoire, et, sans doute, le commencement de la victoire.

D'abord et directement, un désastre pour l'Autriche. L'esprit déçu peut se reprendre et épiloguer. L'estomac vide n'attend ni n'entend. Or, ce n'est pas assez de dire que l'Autriche ne mange pas à sa faim. Elle a faim et ne mange pas. La ration de pain est de 90 grammes par tête et par jour. En blé ou en farine, la Roumanie n'a rien rendu; la Bessarabie, rien; l'Oukraine, rien; la Hongrie en fait tout juste pour elle. D'où viendrait le secours? De Berlin, mais Berlin est sourd; le proverbe est toujours vrai : ventre affamé, — et quel ventre! le ventre allemand, — n'a point d'oreilles. Le gouvernement autrichien a délégué, dans la capitale de l'Empire, le plus dénué de ses ministres, son ministre du ravitaillement. Autant aller frapper aux portes de l'Enfer! Ce que Berlin tient, il ne le lâche pas plus que l'avare Achéron ne lâche sa proie. Le Prussien envoie l'Autrichien *far' da se*, comme en Italie. Et, chez lui, par lui-même et pour lui-même, s'il n'a pas de quoi vivre, l'Autrichien a de quoi faire. Ses angoisses alimentaires sont les plus lancinantes, mais ne sont pas ses seules angoisses. La situation politique de l'Autriche n'est pas meilleure que sa situation matérielle. Les tiraillements parlementaires ne seraient rien, s'ils ne venaient tout ensemble de

l'estomac et de la tête, et les disputes des partis ne seraient rien, si elles n'étaient une manifestation du désaccord irrémédiable des races. Dans cette marmite, où ne cuit aucune nourriture, bout le conflit des nationalités, Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves contre Allemands et Magyars, Polonais contre Ruthènes, tous contre tous et chacun contre les autres.

Si, par hasard, de la seconde campagne autrichienne d'Italie, où l'on n'a copié de Bonaparte que ses proclamations (et il eût été prudent de ne les imiter qu'après la bataille), on avait eu l'idée de faire une manière de soupape de sûreté, cette soupape coincée ou fêlée, la chaudière pourrait éclater. On a pris grand soin de nous assurer que, « rivalisant avec les troupes allemandes d'Autriche et les troupes hongroises, les bataillons tchèques et polonais-ruthènes ont, par leur vaillante conduite, donné la preuve que les tentatives, réitérées chaque jour depuis des mois, de l'ennemi pour les amener à une trahison et à une coquinerie, sont restées sans résultat, » mais précisément on en a pris trop de soin, on nous l'assure, et on se rassure trop !

N'allons pas plus loin pour l'instant, et n'anticipons pas, mais constatons. La centenaire Autriche, l'Autriche de 1806, l'Autriche-Hongrie de 1867, éprouve, de toutes façons et sous tous les rapports, à tout le moins une certaine difficulté de vivre. On comprend que, lui non plus, le ministre commun des Affaires extérieures, M. le comte Burian, n'ait pas rapporté de Berlin, toute faite, la solution d'aussi graves problèmes. En eût-il, verbalement, nominalement, rapporté l'apparence dans la peau crevée par avance d'un pseudo-royaume de Pologne, qu'il n'en eût pas moins rapporté en réalité la subordination, la sujétion, l'inféodation de l'Autriche à l'Allemagne ; et peut-être qu'eux-mêmes les Allemands d'Autriche ne s'en réjouissent pas tous, à commencer par les archiducs, jadis si orgueilleux, de la maison de Habsbourg. Nous avons eu raison de le dire : les arrangements projetés entre l'Empire allemand et la Monarchie austro-hongroise, aussi bien l'alliance des armes, le *Waffenbund*, que le *Zollverein*, l'union douanière, et que les conventions financières et monétaires, tendent et conduisent à une concentration de ressources si générale et si complète que ce serait une unification. Il ne resterait plus de la couronne d'Autriche et de la couronne de Saint-Étienne que des ombres, qu'époussetterait de temps en temps dans leur vitrine, pour des cérémonies falotes, une ombre d'empereur-roi. De fait, serait reconstitué, sous le nom d'Europe centrale, le défunt Saint-Empire romain de nation germanique, avec cette différence,

dont l'Autriche ferait les frais, qu'il le serait au profit de la Prusse Mais ce n'est pas une révélation, que la faiblesse de l'ancien Saint-Empire provenait notamment, d'une part de ce qu'il renfermait des nations non germaniques, à une époque même où la notion de nationalité n'était pas à beaucoup près aussi claire, aussi déterminante, que de nos jours, et d'autre part qu'il obéissait tant bien que mal à la fragile hégémonie de l'Autriche, qui n'était qu'une dynastie et n'a jamais été une nation. Ces deux particularités lui ôtaient beaucoup de sa puissance et éventuellement de sa malfaisance. Dans la combinaison nouvelle, le Saint-Empire germanique se reformerait contre les nations non germaniques du dedans et du dehors, sous l'hégémonie de l'Empire allemand et la direction sans contrôle du roi de Prusse de qui le pouvoir de nuire en serait formidablement accru.

Là est le danger mortel, le perpétuel défi, l'usurpation et la provocation universelles. Là est l'impossibilité. *Non possumus*. Pour les nations non germaniques qui hier étaient au dedans, la question est de savoir si, devant se former nécessairement contre elles, le Saint-Empire se reformera avec elles ou sans elles. Pour les nations non germaniques du dehors, il n'y a pas de question ; formé sans elles, il ne le serait que plus nécessairement contre elles. Il appartient aux unes de tâcher de faire qu'il se reforme sans elles : il appartient aux autres de tâcher de faire qu'il ne se reforme pas du tout.

Il y a des pierres en travers du chemin. La Bulgarie, comblée des présents de l'Allemagne, ne s'en sent pas accablée, et n'est pas contente de son lot. Pourquoi la moitié seulement de la Dobroudja ? Pourquoi seulement cette demi-lune ? Il lui faut bel et bien la lune tout entière, et elle n'en veut pas restituer une rognure au Croissant. M. Malinoff continuera dans cette pensée M. Radoslavoff, et dans cette pensée le tsar Ferdinand, mariant au génie bulgare l'âme des Cobourg, continuera le prince et le roi Ferdinand. L'Homme malade, ragaillardi, s'interroge : va-t-il bâtir ou planter ? Des deux routes qui s'ouvrent à lui, vers l'Arabie et vers la Transcaucasie, laquelle va-t-il prendre ? Il se remet à rêver le vieux rêve d'un empire touranien, et, les détroits refermés, revit le souvenir d'une Mer Noire, lac ottoman. Mais l'Empire allemand n'admet pas qu'on rêve, en Orient, pour d'autres que pour lui-même. Ainsi l'Europe centrale n'est encore qu'une façade de toile peinte. Elle n'est pas encore faite. Elle n'apparaît triomphante qu'à un examen très superficiel. Sans doute elle a gagné militairement plusieurs manches de la grande partie. Mais aussi, même militairement, elle en a perdu plusieurs. Elle est

en posture bien moins favorable après l'offensive autrichienne en Italie qu'elle n'était avant cette offensive; en moins bonne posture après la quatrième et la cinquième poussée de l'offensive allemande en France qu'après les trois premières poussées. Et, au surplus, cette guerre où se heurtent, — l'empereur Guillaume le reconnaît à son tour, — deux conceptions opposées du monde, est exorbitante des champs de bataille ordinaires. Nos inquiétudes viennent surtout de ce que nous la fractionnons, et ne la voyons que par secteurs, par compartiments. Nous oublions toujours ou la terre, ou les mers, ou les airs. Nous découpons la Genèse en anecdotes. Si, cessant de les séparer, nous pouvions en rassembler tous les éléments, en ramasser tous les aspects, si nous la mesurions dans le temps autrement que par journées et dans l'espace autrement que par kilomètres, ce qui serait la mettre et nous mettre à sa mesure, alors, il ne faut pas dire l'espoir, qui ne nous a point, une seconde, abandonnés, ni même la confiance, qui n'a point défailli, mais la foi qui crée ce qu'elle croit, la certitude, principe d'action, monteraient en nous, et nous en serions tout réconfortés.

Sur terre, l'Allemagne est toujours redoutable, mais l'Autriche, la Bulgarie, la Turquie, ne sont plus pour elle que des poids morts qui se font traîner. Elle est expulsée des mers, où désormais des sous-marins détruisent moins que ne construisent les chantiers de l'Entente. Dans les airs, l'aviation franco-britannique domine, et bientôt l'aviation américaine va écraser la sienne. En vain se targue-t-elle de la supériorité de ses effectifs et enfle-t-elle le nombre de ses divisions fraîches. Il n'y a de forces fraîches, à la fin de la quatrième année de guerre, que celles qui ne font que naître. Sur terre, sur mer et dans les airs, se lèvent à nos côtés, la puissance toute neuve, l'ardente énergie des États-Unis. Ainsi garder le temps, c'est vraiment conquérir ou reconquérir l'espace. Mais, pour le garder, que faut-il? Tenir. Et pour tenir? Savoir que l'épreuve du dernier quart d'heure est la bonne souffrance, la souffrance libératrice.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

L

I
s'éte
nade
Frai
9 h.
(
mise
mili
guer
min
cloc
ront
I
l'All
actio
vif c
peup
aux
I
le n

LA BATAILLE DE FRANCE

DE 1918

LA BATAILLE ENTRE SOMME ET OISE

21 Mars - 6 Avril

I. — HINDENBURG ET LE FRONT OCCIDENTAL

Le 21 mars 1918, à 4 h. 40, sur les 90 kilomètres qui s'étendent de la Scarpe, au Nord, à l'Oise, au Sud, une canonnade d'une violence inouïe éclatait sur le front allemand de France : elle devait s'enfler encore cinq heures durant, jusqu'à 9 h. 40. Alors, l'infanterie germaine se jeta à l'assaut.

C'était le début de cette grande « bataille de France » promise depuis des mois par l'état-major aux impatiences du parti militaire comme la plus colossale des opérations de la grande guerre et à celles du peuple allemand comme le plus sûr acheminement à une paix prochaine, glorieuse, fructueuse. « Les cloches de Pâques, s'était écrié le kronprinz de Prusse, sonneront la paix ! »

Depuis l'année 1916, si funeste au prestige de ses armes, l'Allemagne n'avait, sur le front de France, tenté aucune grande action, et nul indice n'était plus significatif du sentiment très vif de mortification que le gouvernement, l'état-major et le peuple allemand avaient éprouvé de l'effroyable échec infligé aux armées impériales.

Instruit par la double déconfiture de Verdun et de la Somme, le nouveau chef d'État-major général, le maréchal von Hin-

denburg, avait paru disposé à réduire le front occidental, afin de s'y mieux fortifier, — sans plus, — pendant l'année 1917. Il avait alors abandonné une partie des régions encore occupées de l'Oise et de la Somme et reporté sa ligne de défense en arrière, de Ribécourt devant Marcoing, au Nord, à Anizy-le-Château au Sud, quitte, laissait-il entendre, à se faire de ses nouvelles positions, pour le moment infranchissable barrière opposée à l'ennemi, un solide tremplin pour s'élancer, quand les circonstances seraient favorables, à la reconquête de la France.

Tout en laissant devant le front occidental la grosse majorité de ses forces, le vieux vainqueur des lacs de Mazurie pensait probablement se débarrasser de la Russie par une campagne de quelques mois, lorsque la révolution vint, en paralysant d'abord l'armée moscovite, puis en la dissolvant, lui épargner ce soin. La campagne de 1917 contre la Russie ne fut pour les Allemands qu'une manière de « grandes manœuvres. » Ils exercèrent, sans grand risque, les jambes de leurs soldats et le cerveau de leurs officiers à la guerre de mouvement restaurée; ainsi nos malheureux alliés russes défaillants, tout en ne nous prêtant plus aucun concours, offraient à nos communs ennemis un facile champ d'expérience où les facultés combatives de ceux-ci s'entraînaient moins dans le dessein d'écraser les Russes, qui presque partout cédaient sans combat, que dans celui de se préparer, par ces marches stratégiques et ces assauts machinés, à attaquer avec de nouvelles méthodes de plus redoutables adversaires.

Hindenburg en effet, — ou plus vraisemblablement le groupe de hauts officiers qui travaillent, commandent et agissent sous cette prestigieuse « raison sociale, » — avait su tirer des mésaventures de l'armée allemande sur le front d'Occident des enseignements précieux.

Tout d'abord, une leçon d'ordre moral se dégageait pour l'état-major de l'aventure de Verdun : l'Allemagne, profondément mortifiée par un échec meurtrier, ne supporterait point deux fois une si cruelle désillusion ; il ne fallait donc attaquer derechef qu'avec toutes les chances de vaincre cette fois, et de vaincre rapidement, absolument et décidément. Or, la victoire n'était possible, contre un front aussi redoutable que celui de France, qu'à une condition, c'est que *toutes* les supériorités fussent du côté de l'assaillant. La Révolution russe, en dissolvant la Nation avec l'Armée, la honteuse capitulation du gou-

vernement révolutionnaire de Pétrograd mettant, à Brest-Litowsk, le sceau à la trahison, l'écrasement fatal de la Roumanie résultant de l'événement libéraient les divisions longtemps retenues sur le front oriental et, par là, restituaient, pour un temps, à l'armée allemande, sur le front occidental, la supériorité du nombre que l'accroissement de l'armée britannique depuis 1915 lui avait, peu à peu, fait perdre. Resterait à accumuler assez de matériel, pour que la voie fût, par l'artillerie et les gaz, frayée à l'infanterie si brutalement, que l'adversaire, pris de court, n'eût pas le loisir d'appeler à temps ses réserves, ainsi qu'il était dix fois advenu de part et d'autre lors des offensives de 1915, 1916 et 1917.

La situation très spéciale des armées alliées de France favorisait par surcroît les desseins de l'état-major allemand. On sait que, — sans parler du secteur fort restreint confié aux vaillantes troupes belges, — ce front était tenu par deux armées distinctes. Deux Grands Quartiers Généraux, certes liés par une entente cordiale dans l'Entente cordiale, mais absolument indépendants l'un de l'autre, régissaient les opérations du front occidental. De la mer du Nord à Barisis-aux-Bois, — au pied du massif de Saint-Gobain, — l'armée britannique occupait, depuis quelques mois, une partie importante du front de France, tandis que, de cette petite localité à l'Alsace, les Français continuaient à en tenir la plus grande portion, mais le partage de la ligne s'était réglé de telle façon que celle-ci en devenait quelque peu vulnérable : outre que l'unité de commandement, réclamée par de bons esprits, à qui l'événement allait de si éclatante façon donner raison, n'avait pu être finalement établie, l'entente avait abouti moins à un concordat nouveau qu'au maintien d'un *statu quo* un peu brutal : chaque armée s'en tiendrait si rigoureusement à la zone qu'elle couvrait, que les divisions mises en réserve en vue d'une attaque possible par l'une et l'autre des deux nations ne pouvaient stationner, les françaises dans la zone arrière anglaise, les anglaises dans la zone arrière française. Aucun chef suprême n'ayant, par ailleurs, qualité pour donner d'ordres aux deux états-majors, ceux-ci avaient la libre disposition de leurs réserves, et, encore que l'un et l'autre fussent résolus, le cas échéant, à se secourir, l'ennemi pouvait espérer qu'une telle situation, en cas d'une attaque brutale suivie d'un prompt succès sur l'un ou l'autre

point du front, compliquerait encore les mesures susceptibles d'y parer. Enfin, si unies que fussent les deux armées, elles n'en étaient pas moins simplement *juxtaposées*, et il n'est point besoin de s'appeler Hindenburg pour savoir que le point de soudure est plus qu'aucun autre point vulnérable, où s'accolent deux grandes armées indépendantes l'une de l'autre, obéissant à des chefs différents, ne parlant point la même langue, ne possédant point le même esprit et, en dépit de la relative unification des règles de combat, ne pratiquant point les mêmes méthodes.

Ainsi l'infériorité où, vis-à-vis du commandement allemand un et indivisible, nous mettait cette situation, ajoutait une supériorité à toutes celles dont l'armée allemande pensait jouir.

Jamais la situation ne serait si favorable, pensait-on à Berlin. Les Russes venaient d'abandonner l'Entente, mais si l'on différait, les Américains viendraient rétablir à son profit la supériorité du nombre qui restait, somme toute, l'essentiel. L'Anglais n'était que depuis quelques semaines en possession du secteur où il jouxtait la gauche française. L'armée allemande était encore toute remplie de l'orgueil que lui inspirait l'effondrement à ses pieds du colosse russe. Le moral de la nation en avait reçu un heureux coup de fouet. Il fallait attaquer en 1918. Fort de sa supériorité numérique momentanée, des nouvelles méthodes expérimentées en Russie, du matériel ramené du front oriental, de la foi, défaillante après Verdun, mais ranimée après Brest-Litowsk, de la nation, fort aussi de l'immense erreur qui avait fait rejeter par l'Entente l'unité de commandement et la doctrine de l'interpénétration, l'état-major se croyait plus sûr encore de la victoire qu'à la veille de sa grande défaite de la Marne. La victoire serait éclatante, rapide, écrasante, — et la paix allemande serait au bout.

II. — L'OBJET DE L'ATTAQUE

Sur quel point était-il le plus expédient d'attaquer?

Sur celui où, de l'attaque brusquée, devaient, pour le vainqueur, résulter le plus de bénéfices éventuels.

Depuis que, dans les mémorables journées des 6, 7, 8 et 9 septembre 1914, Maunoury avait barré à von Klück la route de Paris; depuis que, dans les journées des 10, 11 et 12 septembre, l'Allemand avait été reconduit, parfois en mauvais

arroi, vers les collines de l'Aisne, l'état-major allemand gardait une blessure au cœur. Le *Nach Paris* avait été le refrain dont la marche vers l'Aisne, l'Oise, la Marne avait été, du 28 août au 5 septembre 1914, scandée et excitée, mais Joffre avait fait rentrer dans la gorge des soldats allemands ce *leitmotiv* enivrant et brisé un rêve tout près de se réaliser. Mais ce rêve demeurait. Pourquoi, dans ces conditions, l'état-major avait-il, en 1916, usé tant de forces à attaquer si loin de Paris, sur les côtes de Meuse? C'est que les critiques militaires ne s'étaient pas fait faute, en 1915, de dire que l'erreur avait été, en 1914, de marcher sur Paris sans s'être assuré de Verdun et que le kronprinz Frédéric-Guillaume, plus sensible que tout autre, on ne sait pourquoi, à ce reproche, avait, dans les conseils du grand quartier impérial, fait prévaloir une opinion qui, si j'ose dire, s'inspirait de « l'esprit de l'escalier. » L'échec de la tentative sur l'Est en 1916 avait ramené l'état-major allemand à sa primitive idée : celle d'un coup à tenter immédiatement sur l'Ile-de-France. Mais la bataille de la Somme de 1916, en contraignant l'Allemand à abandonner la Picardie et, de Noyon à la Fère, une partie de ses positions de l'Oise, la bataille de l'Aisne de 1917, en le chassant des plateaux entre Aisne et Ailette, avaient singulièrement reculé au Nord et au Nord-Est la ligne de départ pour un nouvel assaut. Il fallait, pour reprendre la route de Paris, se l'ouvrir au préalable en abolissant par une première offensive les résultats, soit de la bataille de la Somme, soit de la bataille de l'Aisne.

Du côté de l'Aisne, la tâche paraissait assez ardue. On ne se décide d'enlever un massif que lorsqu'on n'a pu le tourner. On pouvait, à la vérité, tourner par l'Est les plateaux de l'Aisne : l'échec de notre attaque de 1917 sur le secteur de Craonne à Brimont avait laissé ouverte la trouée de Juvincourt. Et l'on pouvait penser que l'état-major allemand pourrait être tenté d'en profiter pour enlever Reims, tourner le massif par la vallée de la Vesle, le faire ainsi tomber et porter ses armées vers Soissons et Château-Thierry entre Aisne et Marne. Il y dut songer et notre état-major était autorisé à le croire.

En réalité, c'était par l'Ouest qu'Hindenburg s'était, dans les premiers jours de 1918, décidé à tourner l'obstacle. C'est que la bataille livrée en ces régions, entre Oise et Somme, pouvait ainsi être à deux fins. C'était frapper le front à un de

ses points les plus vulnérables : le secteur récemment transmis par la 3e armée française à la 5e armée britannique. Là était le point de soudure entre les deux armées. Ce serait sur ce secteur du front que devait donc être porté le coup le plus brutal et nous verrons que c'est là qu'il le fut en effet.

Déchaînée entre Oise et Somme, la bataille pouvait prendre une ampleur tout autre que dans la trouée de Reims ; car si elle réussissait à sa gauche, dans la vallée de l'Oise, tout en donnant à l'assaillant une chance de voir, par suite d'un grave accroc, s'ouvrir devant lui la route de Paris, *elle permettrait par un rabattement à droite de rejeter les troupes britanniques vers le Nord, de consommer la rupture des deux armées française et anglaise* et, tandis que la bataille ferait rage au Nord de Noyon, d'essayer de s'engouffrer dans le trou créé entre Lassigny et Amiens. Si les défenseurs de la Somme étaient attaqués avec violence à l'heure où ceux de l'Oise cédaient, Amiens pouvait être enlevé et la rupture rendue presque irrémédiable non plus seulement entre deux armées, mais entre deux pays.

Lequel des objets de la grande attaque était le principal ? On en discutera jusqu'à ce que nous possédions les documents allemands. Les Allemands ont-ils avant tout voulu se frayer, en attaquant les armées britanniques, tenues par eux comme moins résistantes que les françaises, un chemin vers Paris, quitte, en cas d'insuccès, à se rejeter sur Amiens ? Ont-ils, au contraire, pensé, en vue d'une attaque en direction d'Amiens-Abbeville, se créer simplement un « flanc défensif » de Noyon à Montdidier ? Il y a tout lieu de penser que la rupture des armées alliées, suivie du rejet vers le Nord des armées britanniques, constituait la manœuvre principale et était, le 21 mars, l'objectif à atteindre. Si, en cours de bataille, l'écroulement du front britannique entre Oise et Avre ouvrait une large trouée, si les réserves françaises n'arrivaient pas assez rapidement pour la fermer, si, partant, Clermont, Creil, Compiègne, après Noyon, Lassigny et Montdidier, devenaient accessibles, l'armée von Hutier, qui attaquait au Sud, n'hésiterait point à s'engager dans la trouée et à menacer l'Ile-de-France. Il est probable que, dès le 23, l'espoir naquit de réaliser la seconde fin. Ce qu'il faut retenir, c'est que la rupture entre les armées française et britannique, si elle était l'objectif primitif des stratèges allemands, n'excluait pas l'idée éventuelle d'un rabattement à

gauche vers Paris comme à droite vers Amiens, et qu'ainsi le champ de bataille le plus favorable à leurs complexes desseins était bien celui que les Allemands avaient choisi.

III. — LE THÉATRE DE LA BATAILLE

Entre l'Ancre au Nord et l'Oise au Sud, s'étend un énorme plateau traversé par la Somme, plateau ondulé, plus qu'accidenté, plateau extrêmement peu boisé où rien n'arrête sérieusement une irruption violente. C'est la Picardie qui, lorsqu'on y pénètre en sortant de l'Ile-de-France, couverte de ses royales forêts, semble si parfaitement dénudée.

La vallée de l'Oise est, au Sud, le fossé qui sépare de l'Ile-de-France le plateau de Picardie. Accourant du Nord, la rivière se coude au Sud de la Fère, pour couler sensiblement de l'Est à l'Ouest, jusqu'à Sempigny, au Sud de Noyon, où, contrariée par le massif de Béhéricourt (entre Guiscard et Noyon), par celui de Thiescourt (entre Lassigny et Noyon) dont le Mont-Renaud, la montagne de Porquéricourt et le Plémont sont vers le Nord les contreforts, la rivière reprend sa direction Nord-Sud, puis Nord-Est-Sud-Ouest pour s'acheminer par Compiègne, Verberie, Creil, Pontoise, vers la Seine qu'elle rejoint au Nord de Saint-Germain. Barrière couvrant, de la Fère à Noyon, un coin de l'Ile-de-France, elle est au contraire, après Sempigny, voie ouverte vers Paris. Se détournant brusquement au Sud, elle laisse sans défense, — le massif de Thiescourt excepté et la médiocre petite Divette, — le seuil de l'Ile-de-France entre Lassigny et Montdidier, — trouée naturelle que masquent bien mal les collines du petit massif de Boulogne-la-Grasse au Sud-Est, et au Nord-Ouest les hauteurs médiocres de la vallée supérieure de l'Avre. Au Sud de cette trouée de Montdidier, et une fois franchi le seuil de Clermont-en-Beauvaisis, une invasion retrouverait l'Oise inférieure, non comme un obstacle, mais au contraire comme une voie ouverte vers Paris. Il faut retenir ces détails pour l'intelligence des événements qui vont être l'objet de cette étude.

L'Oise, entre la Fère et Noyon, fait donc barrière. A 15 ou 20 kilomètres plus au Nord, la Somme coule, presque parallèlement à cette partie de l'Oise, de Saint-Quentin à Saint-Simon : entre les deux rivières, — en face de la ligne que, de la Fère à

Saint-Quentin, occupait, le 21 mars au matin, l'armée allemande, — s'ouvre une large trouée, barrée par le seul canal Crozat qui, de Saint-Simon sur la Somme canalisée, se dirige vers Fargniers où il rejoint le canal latéral de l'Oise : cette « bretelle, » tendue entre les deux vallées, paraissait constituer cependant une défense sérieuse en cas de repli. La Somme, après Saint-Simon et Ham, file soudain vers le Nord jusqu'à Péronne : par là, elle découvre une poche énorme, qui jusqu'à la vallée de l'Avre, à l'Ouest, est une vaste arène ouverte à l'invasion : Roye, Chaulnes, Rosières-en-Santerre sont des cités en pays presque plat. La Somme, coulant de Péronne à Amiens, borne à peine au Nord cette arène, tant sont basses ses collines. Mais près d'Amiens elle reçoit l'Avre qui, en revanche, peut constituer, au Sud d'Amiens, une ligne de défense : c'est l'Avre qui, tenue par les troupes de Debeney, arrêtera de ce côté l'invasion.

Celle-ci est tentante en ce vaste champ. Sans doute le rebord méridional du plateau, — petits massifs de la rive droite de l'Oise, — peut-il contenir, bien défendu, le flot qui vient le battre; sans doute bien défendue aussi, la ligne du canal Crozat est-elle susceptible d'arrêter quelque temps la marche des divisions; sans doute la Somme offre-t-elle de Ham à Péronne un obstacle assez large, mais le canal et la Somme sont-ils franchis, l'invasion peut s'épanouir à l'aise, et le pis est que, d'une part, s'il s'agit du Sud, le fond de la poche a une *fuite*, entre Lassigny et Montdidier, que, d'autre part, s'il s'agit du Nord, la Somme conduit à Amiens, — bien loin d'en interdire l'accès.

C'est le champ de bataille que l'état-major allemand avait choisi.

IV. — LA TACTIQUE DE VON HUTIER

La partie du front allemand qui présentement nous intéresse, courait, à la veille de la bataille, du Nord au Sud, sur une ligne presque droite entre la Scarpe qu'il coupait, à l'Est d'Arras, entre Rœux et Pelves, et l'Oise qu'il suivait de Moy à la Fère; ce front était desservi au Nord par le nœud de routes et de chemin de fer qu'est Cambrai, au Sud par le centre de Laon. Deux armées le tenaient, le 20 au soir : la IIe armée, commandée par von der Marwitz, au Nord, la XVIIIe, commandée

par von Hutier au Sud. Von der Marwitz est déjà un vétéran de la guerre de France; chef habile, allant, expérimenté, il jouit d'un prestige qu'éclipsera cependant promptement celui de von Hutier. Celui-ci a fondé sa renommée dans la dernière phase de la guerre de Russie. Il est l'auteur ou tout au moins l'exécuteur habile de ce colossal *Kriegspiel* qu'a été la « manœuvre de Riga, » c'est l'homme de la grande attaque brusquée, le spécialiste des surprises.

Je ne parle que pour mémoire de cette manœuvre, en voie de devenir célèbre dans nos états-majors (1); elle avait été, je l'ai dit, pour l'état-major allemand, une sorte de « répétition générale » du drame dont von Hutier était destiné à jouer encore le principal rôle sur le front d'Occident. Le principe en était la surprise : c'est dire qu'il n'est nouveau que très relativement; car depuis qu'il y a des stratèges, — et qui gagnent des batailles, — la surprise a été, neuf fois sur dix, considérée par eux comme le secret du succès : Frédéric II ni Napoléon Ier n'en ont connu d'autres, — ni aucun des grands capitaines de l'antiquité comme des temps modernes. Si le procédé paraît nouveau, c'est que, depuis trois ans, il avait paru difficile d'y avoir recours; les travaux préalables qu'exige la préparation d'une attaque à grand renfort de matériel sur le front bastionné où elle se doit déclencher signalaient, — que l'attaque vînt d'un côté ou de l'autre, — à l'adversaire la région où il devait porter ses réserves, et, si ces travaux n'avaient suffi à le fixer à ce sujet, la longue « préparation d'artillerie, » qui précédait en 1916 et 1917 les assauts de l'infanterie, était propre à l'alerter. Par ailleurs, la facilité que l'aviation a donnée aux états-majors pour surveiller les allées et venues des troupes adverses paraissait avoir achevé d'abolir la possibilité du secret. Ainsi avaient échoué, l'une après l'autre, les offensives tentées de part et d'autre sur le front bastionné d'Occident; — d'où était issue la doctrine de l' « inviolabilité finale des fronts, » trop généralement accréditée.

L'attaque par surprise de nos alliés britanniques sur Cambrai avait cependant démontré que, même sur le front occidental, une trouée était possible par un effet de surprise. Les Allemands avaient pu, par un concours de circonstances fortuites,

(1) Cf. une étude extrêmement frappante sur la manœuvre de von Hutier et son armée dans *l'Illustration* du 1er juin 1918.

parer après quelques jours à cette brusque déchirure de leur ligne, mais ils en avaient néanmoins tiré la conclusion que, sur un même front « *cuirassé,* » une tactique nouvelle et, partant, imprévue, pouvait obtenir de grands effets. Nos états-majors, de leur côté, très impressionnés par ces faits nouveaux, faisaient, en vue d'offensives futures, des manœuvres de Cambrai et de Riga l'objet de leurs études.

La guerre sur le front oriental avait, je l'ai dit, permis aux stratèges allemands d'éprouver le mode d'attaque qu'ils comptaient utiliser cette fois sur le front occidental, l'expérience faite à peu de frais sur l'autre. Le procédé était de grouper fort loin, — à 30, 35 ou 40 lieues du front à attaquer, — la masse des divisions d'assaut, exercées à cette mission spéciale, à ne les porter vers les secteurs d'attaque que dans les tout derniers jours par des transports et des marches de nuit, à ne les faire pendant le jour cantonner que dans les villages et l'artillerie sous bois, à interdire toute correspondance postale entre ces troupes et l'intérieur, à garder vis-à-vis des officiers même le secret de leur direction, en un mot à tout faire pour que ce secret atteignît un degré jusque-là inconnu. L'artillerie, amenée sous le couvert de la nuit et des bois, ne ferait, une fois installée, ses *réglages* qu'avec telles précautions que l'augmentation du matériel échappât à l'observation de l'adversaire. Enfin, la préparation d'artillerie serait violente et méthodique, mais courte, si bien que l'ennemi, endormi par les précautions préalables, ne fût, par le tir des canons, alerté que quelques heures avant le déclenchement de l'assaut. Par ailleurs, les obus toxiques joueraient tel rôle dans la préparation que celle-ci paralyserait la défense sans bouleverser le terrain, restant ainsi plus accessible. Par tant de mesures serait enfin dans l'esprit de l'état-major allemand réalisée la formule qui permettrait de rompre le front « inviolable, » sans que les réserves ennemies se pussent jeter au secours des défenseurs bousculés et presque anéantis. Resterait à réaliser l'avance : pour cela, les hommes devaient compter sur leurs ressources sans s'embarrasser d'attendre que gros canons et grosses voitures les suivissent : canons légers, mitrailleuses, autos-canons seuls seraient l'accompagnement de l'infanterie qui, jetée en avant, pousserait sans trop se soucier des liaisons, s'insinuerait dans tous les trous créés, tournerait les centres de résistance, s'infiltrerait dans les moindres fissures, de façon à

dépasser promptement la zone de défense forcée. Enfin, pour que la supériorité du nombre jouât, des divisions fraîches n'attendraient point, pour relever les divisions d'assaut, que celles-ci fussent hors de souffle; glissant entre deux divisions engagées, une autre division fraîche viendrait déboucher en face d'un ennemi fatigué, et le combat se poursuivrait ainsi sans arrêt, sans à-coup, de façon que, par l'afflux incessant de nouvelles divisions, s'accrût d'heure en heure la disproportion du nombre et de la fatigue.

La supériorité du nombre, les Allemands l'avaient, nous le savons, et elle se devait augmenter encore du fait de la surprise. L'armée von der Marwitz était composée de 10 divisions : elle devait, entre Fontaine-les-Croisilles, au Nord, et Demicourt, attaquer la 3e armée britannique Byng, forte, si l'on peut dire, de quatre divisions; mais l'énorme armée était celle de von Hutier : 37 divisions en face de la 5e armée britannique Gough qui ne leur en pouvait opposer que 10. Encore des réserves considérables devaient-elles promptement venir grossir l'armée assaillante, puisque finalement la valeur de 95 divisions aura été engagée dans ce formidable assaut. Quant aux pertes auxquelles expose un pareil système de « bourrage, » l'état-major allemand paraît en avoir accepté, sinon d'un cœur léger, du moins d'un cœur résigné, l'aléa; la bataille étant, pour lui, « décisive, » c'était sans doute, à son sens, une économie que de sacrifier à la victoire quelques centaines de mille hommes, « pertes supportables, » diront les journaux officieux; car ce qu'il faut obtenir, fût-ce en y mettant le prix, — qui bientôt cependant leur paraîtra excessif, — c'est la victoire : or, contre l'armée anglaise mise hors de combat avant que les divisions françaises puissent intervenir, et avec ce luxe de précautions et de mesures visant à doubler, tripler, décupler la valeur « incomparable » du *feldgrau* allemand, la victoire n'est point probable : elle est certaine.

V. — L'ATTAQUE DU FRONT BRITANNIQUE

Le 20 au soir seulement, les armées assaillantes sont en position. Depuis cinq jours, elles s'avançaient dans l'ombre des nuits, sombres, silencieuses, ordonnées, abattant parfois, du crépuscule à l'aube, 30 kilomètres, se terrant le jour, repre-

nant, au jour baissant, leur marche toujours enveloppée de ténèbres et se donnant à elles-mêmes le spectacle enivrant de la force et de l'astuce germaniques portées au maximum : « L'Allemagne en marche, » écrit avec exaltation un officier. Et ainsi s'étaient glissées ces masses vers le front britannique où, tout en attendant l'assaut, on ne pouvait prévoir quelle violence il revêtirait. Devant Gough, les deux fronts étaient séparés par un espace de près de 1 000 mètres, — *no man's land*, — ce qui pouvait rassurer, car avant qu'il fût franchi, pensaient nos alliés, les masses d'infanterie en mouvement seraient signalées, prises sous le feu des canons britanniques. Mais c'était compter sans le brouillard qui, dans la matinée du 21, allait se faire, par surcroît, le complice de l'armée allemande.

Le canon allemand qui depuis la veille se taisait, soudain se mit à gronder avant l'aube. Pendant deux heures, des obus toxiques tombèrent exclusivement sur les batteries, paralysant dans une certaine mesure la contre-batterie ; vers sept heures, les obus se mirent à pleuvoir sur les premières lignes avec une intensité presque inconnue jusqu'à ce jour. Et, à neuf heures quarante exactement, l'infanterie allemande parut soudain sur les premières tranchées, ayant franchi dans le brouillard, au milieu des barrages incertains des Britanniques, le *no man's land* où ceux-ci pensaient l'écraser. Un demi-million d'hommes était ainsi jeté, entre Fontaine-les-Croisilles, au Nord, et Fargniers, au Sud, contre les 14 divisions britanniques.

Celles-ci opposèrent une résistance inégale. La 3e armée Byng, attaquée par Marwitz entre Fontaine-les-Croisilles et Demicourt, accueillit avec une telle résolution l'ennemi qu'à peine elle fut ébranlée, encore que les soldats combattissent un contre trois ou à peu près. En fin de journée, c'est tout juste si les Allemands avaient pu, sur cette partie du front, conquérir, — ce qui était exploit fort ordinaire, — les premières positions, et une bien légère poche s'était, de ce fait, creusée au Nord de la zone attaquée. Mais, au Sud, l'armée Gough, après avoir disputé courageusement les premières lignes et infligé de fortes pertes à l'ennemi, avait cédé sous la formidable pression des troupes de Hutier. Elle avait reculé, en bon ordre d'ailleurs, sur la ligne dessinée par Gouzeaucourt-Epehy-Le Verguier, — à 4 kilomètres en moyenne en arrière de l'ancien front, mais plus au Sud sur la ligne Le Verguier-Grand Seraucourt-

Saint-Simon et le canal Crozat jusqu'à Fargniers, — ce qui, à la vérité, créait une poche considérable, profonde de 7 à 12 kilomètres : le 3e corps britannique à droite était serré d'assez près et on doutait déjà, le 21 au soir, au Quartier Général de Gough à Ham, qu'on se pût même maintenir sur le canal; lui-même, quittait Ham pour Nesle, puis pour Roye, — ce qui impliquait l'idée que la bataille allait être reportée fort à l'Ouest.

Les divisions britanniques cependant opposèrent, dans la journée du 22, une très belle défense sur le canal Crozat. Mais dans la soirée, nos alliés perdaient Tergnier et le fait était d'importance, car c'était l'Oise qui ainsi était menacée de forcement et les défenseurs du canal tournés sur leur droite. Par ailleurs, Gough avait ordonné un nouveau repli au Nord-Ouest du canal : la ligne était retirée derrière la Somme, jusqu'à l'Ouest de Ham, et une ligne passant par Offoy, Monchy-Lagache, Vraignes, Brusle, Tincourt et Nurlu, couvrant assez mal Péronne au Nord et déjà, à son centre, beaucoup plus proche de Chaulnes que de Saint-Quentin. Les progrès des Allemands devenaient sur le front Gough alarmants, tandis que l'armée Byng, se contentant de s'aligner, reculait de très peu en ces journées des 22 et 23. Le pis était que les divisions étaient maintenant singulièrement affaiblies et contre elles l'effort allemand croissait. Le repli allait donc s'accentuer encore dans la journée du 24. Si ordonné qu'il fût sur une partie du front, il était cependant trop précipité pour que, sans cesse, des trous ne se creusassent point. Par ailleurs, l'avance allemande se poursuivant au delà du canal Crozat au Sud, Chauny, Noyon étaient menacés autant que Guiscard, Roye, Nesle et Chaulnes (1). L'armée britannique, disloquée en certains points, essayait de rétablir ses liaisons, mais, tandis que certaines divisions restaient, au Sud-Est, définitivement coupées du gros, et, partant, isolées, se cherchant l'une l'autre et se trouvant mal, la 5e armée serrait sur sa gauche, ce qui risquait de découvrir, au Nord de la ligne Chauny-Noyon-Lassigny, le chemin de Paris.

(1) J'insiste peu sur cette bataille anglaise qui a trouvé dans cette *Revue* son historien averti (Henry Bidou). *Les Batailles de la Somme*. III. *L'offensive allemande en 1918*. Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1918, p. 417.

VI. — L'INTERVENTION FRANÇAISE

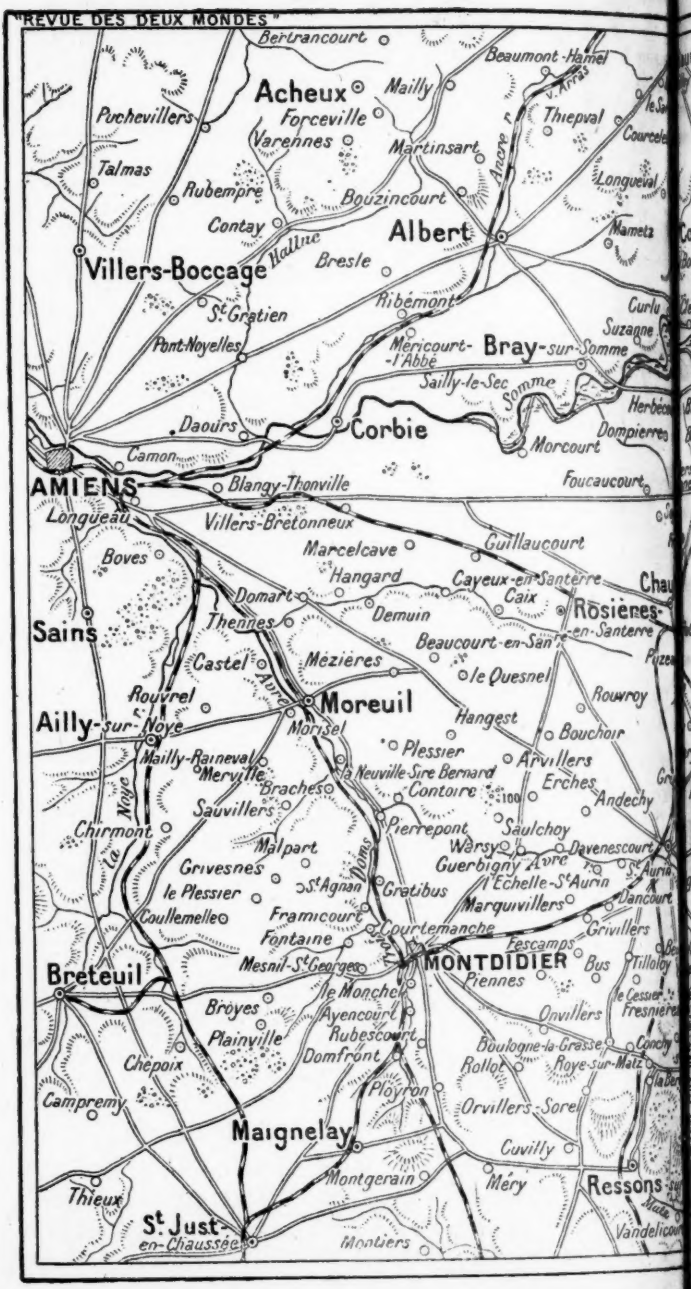
Dès le 21 au soir, le haut commandement français, apprenant le déclenchement de l'attaque allemande sur le front Gough et en appréciant l'importance, avait alerté ses réserves.

Le Grand Quartier Général avait en effet vu venir l'attaque. S'il avait constaté que, toujours pour ménager l'effet de surprise, les Allemands avaient en quelque sorte « paré » en vue d'attaque tout le front de la mer à l'Alsace, la nouvelle que de grandes masses d'attaque étaient portées sur Hirson, entre Rethel et Maubeuge, dans la première quinzaine de mars, ne lui permettait plus que d'hésiter entre deux hypothèses : attaque sur le front britannique entre Cambrai et la Fère, ou attaque contre le front français entre Coucy et nos positions de Champagne; si l'angle de l'équerre était à Hirson, les deux branches aboutissaient l'une à Saint-Quentin et l'autre à Reims. D'autres hypothèses ayant pu être précédemment envisagées, — attaque devant Verdun, attaque même sur le front d'Alsace, — chaque hypothèse avait fait l'objet d'une étude spéciale. L'articulation des réserves françaises sur le réseau ferré et le réseau routier avait été prévue de telle façon que, suivant que se réalisât l'une ou l'autre des hypothèses, les réserves pourraient être rapidement portées sur l'un ou l'autre point. Certains états-majors d'armée avaient été avisés d'avoir à prévoir et à préparer le retrait rapide sur leur front de divisions à faire transporter sur les points menacés : certains, de la possibilité pour eux-mêmes, — c'était le cas de l'état-major de la Ire armée, alors à Toul, — d'avoir à quitter en quelques heures le commandement de leur secteur pour être porté sur le champ de bataille. Enfin, en arrière des régions qui semblaient être spécialement menacées, Picardie et Champagne, des réserves avaient été formées : le 5e corps, commandé par le général Pellé, tenait ses divisions au repos au Sud de Compiègne; son état-major était disponible, ainsi que celui du général Humbert, commandant la 3e armée, ainsi que celui du général Fayolle, mis en réserve. Et ces états-majors avaient reçu mission d'étudier les différentes hypothèses plausibles et d'en tirer toutes les conséquences. Spécialement, en vue d'une attaque sur le front britannique, un accord était intervenu entre les

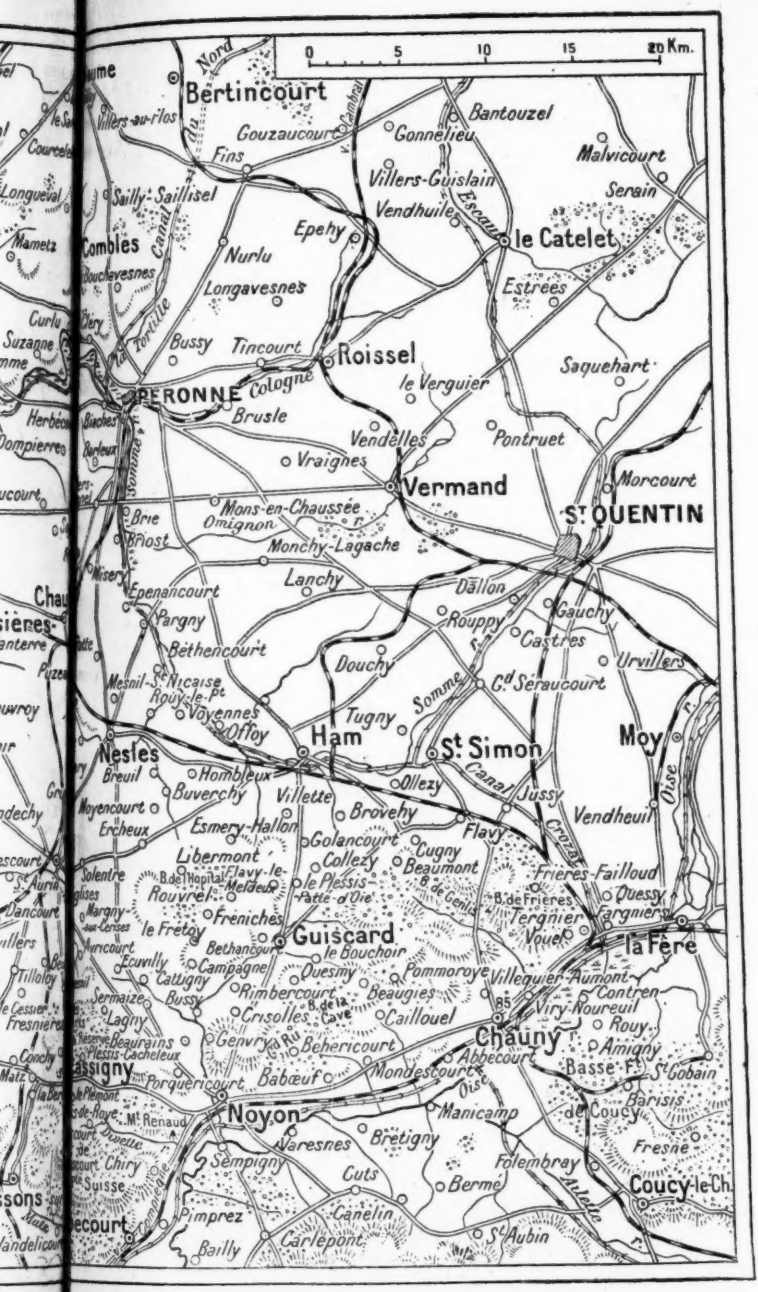
états-majors français et anglais qui fixait au sixième jour de la bataille, — la résistance britannique ayant été présumée plus longue ou la poussée allemande moins irrésistible, — l'intervention des troupes fraîches françaises dans la mêlée. Le général Pellé, le général Humbert se tenaient prêts à jouer leur rôle dans le délai convenu, — non moins que les généraux d'armée désignés, le cas échéant, pour abandonner en d'autres mains leur secteur de front. Wagons et camions étaient assemblés pour que le transport se fît dans les conditions prévues. Certes mieux eût valu que, sous un chef suprême unique, corps français et anglais fussent amalgamés, que des réserves françaises pussent être groupées derrière le front anglais, dans la zone britannique, que l'on n'eût point en pleine crise à conférer pour modifier les dispositions ou hâter les transferts; mais j'ai dit, et je n'y reviendrai point, la situation et ses conséquences. Il n'en est pas moins qu'en quelques heures, on allait voir apparaître sur la ligne de bataille les casques bleus de France et qu'en quelques jours, vingt divisions françaises allaient relever sur un front considérable, — de Noyon au sud d'Amiens, — nos alliés épuisés.

La seule surprise fut qu'il fallût intervenir si vite et dans des conditions si défavorables. Car autre chose était pour des états-majors et les troupes de venir sans hâte, avec tous leurs moyens, prendre, sous la couverture des alliés combattant sur leurs lignes de bataille, leur place de combat, autre chose d'être précipités en quelques heures, les états-majors parfois sans troupes, les troupes parfois sans artillerie ni ravitaillement, sur un champ de bataille où des trous étaient à boucher, des voies d'eau à aveugler, des positions essentielles à reconquérir. Mais Pétain comptait sur une armée qui, portée par ses soins constants depuis un an, à un haut degré de moral, entraînée par les heureuses offensives de l'été et de l'automne de 1917 sur la rive gauche de la Meuse et les collines de l'Aisne, était, à ses yeux, l'instrument le plus propre à rétablir énergiquement une situation compromise.

Le général en chef, instruit des péripéties de la première journée, avait jugé l'intervention française nécessaire au plus vite. Je dirai de quel œil clair Pétain avait, dès la première heure, envisagé l'événement, aperçu les conséquences qu'il comportait et, d'avance, envisagé les mesures qu'il entraînait. Il



CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE LA


0 5 10 15 20 Km.
Bertincourt
Nord
Canal du
Cambrai
Villers-au-flos
Gouzaucourt
Fins
Gonnelieu
Bantouzel
Malvicourt
Villers-Guislain
Vendhuile
Escaut
Senain
le Catelet
Sailly-Saillisel
Combles
Canal
Epehy
Nurlu
Longavesnes
Estrées
Bouchavesnes
la Tortille
Curlu
Suzanne
Bussy
Tincourt
Roissel
Saquehart
le Verguier
PERONNE
Cologne
Brusle
Vendelles
Pontruet
Vraignes
Vermand
Morcourt
Mons-en-Chaussée
Omignon
Brie
Briost
Monchy-Lagache
ST. QUENTIN
Lanchy
Dallon
Epenancourt
Pargny
Rouppy
Gauchy
Castres
Bethencourt
Urvillers
Douchy
Mesnil-St-Nicaise
Rouy-le-pt
Voyennes
Somme
Gd Seraucourt
Tugny
Offoy
Ham
St Simon
Moy
Nesles
Breuil
Hombleux
Ollezy
Canal
Jussy
Buverchy
Villette
Brovehy
Vendheuil
Moyencourt
Ercheux
Esmery-Hallon
Golancourt
Flavy
Croza
Libermont
Cugny
Collezy
Beaumont
Frieres-Faillouel
Solente
Flavy-le-Meldeu
B. de l'Hopital
Rouvrel
le Plessis-Patte-d'Oie
B. de Frieres
Quessy
Margny-aux-Cerises
Freniches
Tergnier
Fargniers
le Fretoy
Guiscard
Vouel
la Fère
Avricourt
Bethancourt
le Bouchoir
Ecouvilly
Campagne
Cattigny
Ouesmy
Pommoraye
Villequier-Aumont
Sermaize
Rimbercourt
Beaugies
Contren
Bussy
B. de la Cave
Viry-Noureuil
Lagny
Crisolles
Caillouel
Rouy
Genvry
Ru
Behericourt
Chauny
Amigny
Beaurains
Abbecourt
Basse-F.
St Gobain
Plessis-Cacheleux
Assigny
Porquericourt
Babœuf
Mondescourt
Oise
Barisis
Mt Renaud
Noyon
Manicamp
de Coucy
Chiry
Varesnes
Bretigny
Fresne
Sempigny
Folembray
Cuts
Bermé
Coucy-le-Ch.
Suisse
Pimprez
Canelin
Ailette
Carlepont
St Aubin
Bailly

était disposé à les faire très larges pour qu'elles eussent tout leur effet. Après entente avec le maréchal Haig, il donnait en attendant mieux, le 21, à onze heures du soir, l'ordre d'avancer dans la région de Noyon-Saint-Simon aux trois divisions : 9e, 10e et 1re de cavalerie à pied qui, sous les ordres du général Pellé, se trouvaient, nous le savons, dans la région Sud de Compiègne. La 125e division, de la 6e armée, placée à cheval sur l'Oise, était alertée, passant sous les ordres du général Pellé, et la 1re division de cavalerie était avisée qu'elle se devait tenir prête à renforcer éventuellement le 5e corps britannique. Par ailleurs, le général Humbert recevait le laconique avis : « Réaliser hypothèse A. » C'était l'intervention sur le front britannique, prévu par les accords pour une date simplement plus lointaine. Dès le 22 au matin, les troupes françaises couraient à la bataille.

VII. — LE GÉNÉRAL PELLÉ DEVANT LE FLOT

Le général Pellé, commandant le 5e corps, est une des personnalités les plus intéressantes de l'armée : les apparences d'un diplomate, l'âme d'un chef, un sang-froid souriant, — le meilleur parce qu'il se communique, — peu d'étonnement devant les cas les plus singuliers, et, avec du doigté, une poigne : il allait, en ces premières heures, jouer le rôle capital en cette bataille « mal partie, » et l'ancien attaché militaire à Berlin, sans rien perdre de son calme un peu ironique, allait fermer d'une main nerveuse aux Allemands la route de Paris.

Tout d'abord, il ne devait être qu'un auxiliaire : sa mission serait de « soutenir » la droite de l'armée Gough et d' « aider » nos alliés à maintenir l'intégrité de la ligne du canal Crozat, — subsidiairement de couvrir la région de Noyon. Mais lorsque, le 22, il accourait de Jouarre à Noyon, il trouvait la situation si empirée qu'elle exigeait de bien autres mesures. Le 3e corps britannique, retiré derrière le canal, se préparait à se replier; ne sentant plus le contact à sa gauche avec le reste de l'armée Gough, il flottait un peu. Mais dans cette journée. Pellé ne lui pouvait guère donner que l'appui de ses conseils. Car, si les camions amenaient et déversaient dans la région de Noyon la 1re division de cavalerie à pied (général Brécard), les 9e (général Gamelin) et 10e divisions (général Valdant), durant

toute la journée du 22, il s'en fallait que ces troupes pussent « relever, » ainsi qu'il en était maintenant question, les divisions anglaises épuisées. La 125e division (général Diebold), poussée vers la région de Chauny, seule était en mesure d'étayer la 58e division britannique, — extrême droite de Gough. Dès le début de l'après-midi, elle ouvrait le feu sur Fargniers et Quessy, occupés par les Allemands, et se préparait à reprendre Tergnier. Mais, au Nord, les Allemands, suivant les Anglais dans leur retraite, allaient, à Ham, franchir le canal de la Somme et atteindre Golancourt en direction de Guiscard. Il ne s'agirait plus alors de défendre le canal Crozat, mais de faire face à un ennemi débordant de toute part la région bornée par la Somme, le canal Crozat, l'Oise et la route de Ham à Noyon. Le général Pellé pressait le mouvement de ses divisions qui, aussitôt débarquées, seraient jetées sur la ligne Barisis-Frières-Faillouël-Beaumont-Le Plessis-Patte-d'Oie-Flavy-le-Meldeux-bois de l'Hôpital-Écuvilly, en avant des bois qui, de Vouël à Beaumont, s'étendent de l'Ouest du canal Crozat à l'Est de la route de Ham à Noyon.

Le 23, les divisions débarquaient : elles étaient aussitôt dirigées sur les points utiles; elles allaient être engagées dans les circonstances les plus défavorables, sans canons ou presque, sans fourgons de ravitaillement, sans matériel de combat, mais la belle humeur incroyable des soldats doublait leur vaillance, et c'était d'un viril élan qu'ils couraient faire barrage au flot allemand déferlant de toute part.

Celui-ci, dans la matinée du 23, avait fait d'inquiétants progrès : ayant forcé au Sud les passages de Tergnier et Jussy, l'ennemi n'était arrêté que pour un temps par la ténacité des Anglais qui, ayant perdu Jussy, le reprirent pour le perdre derechef. Au Nord, le flot roulait en direction de Golancourt-Esmery-Hallon. Il semblait qu'on fût vraiment débordé.

La 125e s'était, comme on l'a vu, la première, jetée dans le combat : entre l'Oise et les bois de Frières, elle luttait, dès l'aube du 23, avec acharnement; elle avait repris du terrain, mais cédait peu à peu sous la poussée, quand les cavaliers à pied de Brécard arrivèrent enfin : le 9e cuirassiers se rua sur l'ennemi : celui-ci a déjà établi ses mitrailleuses devant le bois de Frières, et c'est un massacre. Mais l'ennemi a été, de ce fait, arrêté quelques heures : les divisions Diebold et Brécard peuvent, par un repli ordonné, prendre des positions plus solides. La 9e divi-

sion déjà est, plus au Nord-Ouest, aux prises avec l'ennemi : elle a trouvé les troupes britanniques qui, après avoir disputé avec courage le terrain à Villette, Brouchy, Cugny, se replient au Sud de Golancourt. Gamelin n'a qu'un régiment disponible, le 4e d'infanterie : il le jette, puis ses autres troupes, sur le front Flavy-le-Meldeux-Collezy, barrant la route de Ham à Noyon, sur une largeur de 16 kilomètres. Que pourra durer sur un front aussi étendu la résistance d'une seule division? Mais Pellé a dirigé, au Nord-Ouest de Guiscard, la 10e division qui, dans la soirée, parvient dans la zone Freniches-Béthancourt et assure la gauche de Gamelin. Ainsi, le 23 au soir, les premières divisions du 5e corps sont en contact, — et en conflit, — avec l'ennemi du Sud de Tergnier au Nord de Guiscard; mais, engagées dans le désordre d'une résistance échevelée, sur des positions inconnues, elles n'ont pu que courir au plus pressé. Le général Pellé travaille à mettre de l'ordre dans l'attaque.

VIII. — HUMBERT PREND EN MAIN LA BATAILLE

C'était le souci du haut commandement : la bataille était confuse : troupes anglaises dissociées, troupes françaises hasardées. L'armée Gough, appuyant à gauche, ne laissait dans la région que son 3e corps isolé et exténué. Il fallait décidément reprendre en main toute la bataille sur un large front. Elle allait être confiée au général commandant la 3e armée française.

Le général Humbert était, on se le rappelle, en réserve, destiné à intervenir à un moment donné dans la bataille prévue. Dès le 22, le général Pétain, après accord avec le maréchal Haig, avait décidé que le général commandant la 3e armée (alors à Clermont) prendrait, le 23 à midi, le commandement de toutes les troupes alliées engagées entre Barisis et une ligne partant du Nord du canal Crozat et courant du Nord-Est au Sud-Ouest par Ollezy, Golancourt, Freniches, Avricourt et Beuvraignes. En exécution de cet ordre, le 23, le général Humbert prenait la direction de la bataille : le corps Pellé passait sous ses ordres, le 2e corps de cavalerie lui allait être envoyé et les 62e et 22e divisions, en voie de débarquement, mises à sa disposition ; les divisions britanniques engagées devaient se rallier à son commandement. Et aussitôt partaient de Clermont les ordres nets et fermes qui ne cesseront d'en venir.

La bataille en effet était en bonnes mains. Mince, vif, élégant, d'allures jeunes et d'ailleurs jeune, Humbert, c'est l'homme de Mondement, de l'énergie sans brutalité, un chef très français; une carrière militaire singulièrement active, — du Tonkin au Maroc en passant par Madagascar, l'état-major, les commandements, — l'a, depuis longtemps, entraîné à la décision; les combats de la célèbre retraite d'août-septembre 1914, — la fameuse mêlée autour du Mondement, la bataille de l'Yser, les luttes d'Argonne, l'ont porté, du commandement de la magnifique division du Maroc, au corps d'armée, à l'armée. Quatre ans de campagne n'ont fait que raffermir une main qui jamais n'a tremblé. Il saisit de cette main les rênes qui flottent. Il faut rétablir la bataille : il la rétablira.

Il faut la rétablir : car, le 23 au soir, la situation est très mauvaise. Certes, l'intervention de Pellé a retardé le flot, et Pellé restera le grand atout d'Humbert. Mais Pellé est lui-même arrivé quand tout craquait. L'ennemi occupe Tergnier, Flavy-le-Martel, Golancourt, Esmery Hallon; la ceinture d'eau qui couvrait la région est tout entière en ses mains, le canal Crozat, le canal de la Somme jusqu'au delà de Ham... Nos alliés pourront-ils, plus à l'Ouest, défendre le passage de la Somme? A l'Est, la prise de Tergnier menace Chauny : c'est l'Oise ouverte. Noyon n'est couvert, à son Nord, que par les petits massifs boisés en avant desquels se battent, ce 23, les troupes de Pellé. On tiendra tant qu'on pourra, encore faudrait-il qu'on fût assuré à sa gauche : les soldats britanniques, hier, occupaient encore Nesle, Roye, mais appuyant sans cesse vers le Nord-Ouest, ils peuvent découvrir Lassigny, Montdidier, et entre les deux villes, il n'existe pas, ou presque pas de défenses naturelles.

Pellé continuera à couvrir, en avant du massif, la région Chauny-Noyon, la 125e division essayant, ce pendant, de reprendre avec Tergnier la clef de l'Oise : le 2e corps de cavalerie (Robillot) va arriver; on le jettera, s'il le faut, dans la région d'entre Guiscard et Nesle avec la 62e (Margot) et la 22e (Capdepont) divisions : dès le 23 au soir, la 22e, qui à peine achève de débarquer à Roiglise (Sud-Est de Roye), déjà est poussée vers Hombleux et Rouy-le-Petit (Ouest de Ham); elle se liera à sa droite avec la 62e qui, elle, débarquant à Ercheu, entre Roye et Ham, déjà a été jetée vers Hombleux et Esmery-Hallon où elle

trouve la gauche de la 10e division ; à sa gauche, la 22e cherchera la liaison avec l'armée britannique vers Offoy et Voyennes sur la Somme. Le général Robillot, commandant le 2e corps de cavalerie, est déjà à Lagny et prend le commandement de ce groupe : c'est l'homme des « coups de chien : » on va le voir, en 1918, apparaître, cet infatigable cavalier, sur tous les champs de bataille, Picardie, Flandre, Champagne, aux heures difficiles. Humbert qui, avec Pellé, avait un si bon bras droit, a maintenant son bras gauche. Il peut embrasser le champ de bataille. Et il faut que tous ces chefs se cuirassent d'énergie, car si les troupes débarquent, vaillantes et pleines d'entrain, continuant à être engagées sans barguigner, elles le sont dans telles conditions, — 80 cartouches par homme, pas d'outils, les mitrailleuses portées à bras d'homme, les canons arrivant 24 et 48 heures après l'infanterie, — qu'il faut s'attendre encore à de terribles à-coups, à des surprises, à des reculs. Mais l'important est de retarder l'ennemi ; toute cette armée se forgera et se soudera à son feu. Et, un jour, elle sera une ligne de bronze où l'ennemi se brisera.

Comme déjà un autre état-major d'armée est alerté, qu'à son tour Debeney va être amené à relever, de Montdidier à Amiens, l'armée britannique et que Pétain entend achever l'organisation de la bataille sur un front plus large encore, il y faut un très grand chef ; le général Fayolle est, le 23 au soir, désigné pour prendre le commandement de tout ce groupe d'armées ; il le saisit aussitôt, de Chauny à Péronne. Ainsi la bataille française s'étend-elle et se magnifie-t-elle. Elle est confiée à un illustre soldat ; il serait impertinent de présenter au lecteur le vainqueur de la Somme, l'homme au regard clair, le « doux-fort » comme on l'appela devant moi, Fayolle, appelé à diriger de haut sur ce terrain qui lui est familier, — théâtre de sa victoire de 1916, — la bataille en mauvais arroi.

IX. — LA JOURNÉE DU 24

Le général Humbert transporte, dès le matin du 24, son quartier général à Montdidier : de là, tout en menant la bataille, il pourra assurer le débarquement des éléments de la future armée Debeney. Tandis que ceux-ci, des fronts les plus éloignés, s'acheminent vers le champ de bataille, on alimente

le corps Pellé, car les combats du 23 ont été meurtriers, le terrain est incertain, l'heure va venir où on aura partout relevé les Anglais; aux 125e, 9e et 10e divisions et 1re de cavalerie à pied, Pellé joindra la 1re, dirigée sur Noyon.

C'est qu'il faut proportionner la résistance à la poussée et la poussée devient tous les jours plus formidable. Encouragés par le succès de leur armée de gauche, les Allemands engouffrent dans l'énorme poche creusée en trois jours divisions sur divisions. Par surcroît, le brouillard, très épais, les favorise, empêchant notre artillerie, en voie d'installation, de régler ses tirs. Manifestement, l'ennemi vise à atteindre Noyon dans la journée. La carte où se dessine la marche des divisions vers l'Oise le révèle clairement. Les attaques convergent suivant l'axe Ham-Noyon, ayant pour but de nous déborder sur les ailes en contournant par le Nord et le Sud le massif boisé des bois de la Cave et de Beaugies couvrant Noyon. Si cette opération réussit, le massif de « la Petite Suisse, » au Sud de la ville, dernier obstacle naturel sur la route de Paris, tombera à son tour avant que l'armée française ait pu, renforcée, souder ses éléments. Car le 3e corps britannique, harassé par quatre jours de lutte sans répit, ne peut plus agir en masse; certains éléments s'encadrent dans nos divisions, mais il faut que celles-ci résistent à un ennemi trois fois supérieur en nombre et sans cesse renforcé par l'arrivée des divisions fraîches de von Hutier. Il faut « tenir à tout prix sur ses positions », ç'a été la première parole d'Humbert; Pellé n'a pas besoin d'entendre : depuis deux jours, il donne cette consigne à ses divisionnaires.

Ceux-ci, le 24 au matin, occupent une ligne partant de l'Oise vers Amigny-Rouy et Condren (points que tient encore la 58e division britannique) suivant le tracé : lisières Est de Viry-Noureuil, pentes Est de la cote 85, Est de la Croix-Saint-Claude (c'est le secteur de la 125e division), lisières de Villequier-Aumont et bois de Genlis (c'est celui des cavaliers de Brécard où ils se raccordent à la division Gamelin).

A 9 heures, la 125e division perd Viry-Noureuil et la cote 85; Chauny est directement menacé. Le général Pellé entend que la résistance s'intensifie de ce côté; il donne au général Diebold le commandement de toutes les forces de droite. Pendant ce temps, au centre, la division Brécard, vivement pressée, évacue Villequier-Aumont et le bois de Genlis, talonnée par

l'ennemi qui ne lui laisse aucun répit. Mais la vaillante attitude des cuirassiers du 9e a retardé la marche des Allemands; sous les assauts d'un ennemi très supérieur et en face de mitrailleuses crachant la mort, les cavaliers à pied ont fait front : ce n'est que lorsque les munitions ont manqué qu'ils se sont repliés. Nous voici donc, de ce côté, au pied du massif d'entre Chauny et Guiscard : Brécard donne l'ordre de se cramponner coûte que coûte à la nouvelle ligne Pommeroye, — croupe de Caillouel-Crépigny. Naturellement les divisions de gauche ont dû suivre le mouvement. La 9e s'est héroïquement opposée jusqu'à midi aux progrès de l'ennemi, jetant son 82e d'infanterie à l'attaque, reprenant du terrain, n'en perdant que sous d'irrésistibles pressions. L'ennemi pousse, bourre; nos unités semblent à certain moment submergées; plusieurs d'entre elles, encerclées, se font jour à coups de baïonnettes. Et c'est dans un enfer de feu que Gamelin établit sa nouvelle ligne sur le front Beaugies-Le Buchoire-Guiscard. A sa gauche, la 10e a fait appel à lui : débordée à son tour, elle s'est repliée au Sud de Guiscard. On a donc reculé sur toute la ligne, mais les chefs espèrent, car le moral reste étonnant : il y a entre les corps émulation de courage; pour ne citer qu'un trait, le 1er groupe du 41e d'artillerie, placé au Nord de Guiscard, menacé d'être tourné, a sorti ses pièces de positions et, plutôt que de les abandonner, les *a traînées à bras* sur une distance de 6 kilomètres, traversant Guiscard sous le bombardement et le feu des mitrailleuses ennemies.

A la gauche d'Humbert, la situation est devenue tout d'un coup plus tragique encore. Le 5e corps britannique a cédé, au Nord, sur la ligne de la Somme que l'ennemi a passée à Béthencourt, Pargny et Epenancourt : la 8e division britannique contient derrière ces villages l'ennemi qui se rue, mais on la sent fléchir sous la pression.

Humbert jette Robillot au-devant du flot. Il a les 22e et 62e divisions d'infanterie, et la 1re division de cavalerie; destinées à « relever » les unités anglaises entre la route de Freniches à Esmery-Hallon et la ligne Moyencourt-Buverchy, il leur faut en recueillir les débris. Il leur faut surtout boucher un trou : car, sous la poussée allemande venant de Béthencourt, une *voie* s'est produite dans les lignes anglaises entre Potte et Mesnil Saint Nicaise, au Nord de Nesle. Sur l'ordre d'Humbert,

la 22e est précipitée vers Nesle, tandis que le 2e cuirassiers, de la 1re division de cavalerie galope, vers la région Est de Chaulnes pour remplir l'intervalle qui s'est produit entre le 18e et le 19e corps britanniques. L'ennemi y est arrêté net et on espère que, contre-attaquant le lendemain, la 22e achèvera de rétablir là le combat.

Cependant, un autre renfort est arrivé ; le ciel s'est soudain rempli d'avions français ; ce ne sont plus escadrilles, mais escadres. On sait avec quelle rapide décision, à la nouvelle qu'une nouvelle trouée se faisait où les régiments ennemis tentaient de s'engager, le général Pétain les avait déchaînées (1). Pour la première fois, on va voir ces groupes d'avions évoluer, déployés en ordre parfait : descendant très bas, ils fondent sur les colonnes allemandes en marche, les bombardent, les mitraillent, les dispersent affolées. Quelques jours après, je rencontrais, encore tout frémissants de cette merveilleuse entrée en lice, des revenants de cette bataille entre ciel et terre. « Nos cris de joie à les voir s'égailler, me disaient-ils, se mêlaient à leurs cris de frayeur. »

La nuit n'interrompit pas le combat : c'était pour l'ennemi une nécessité essentielle de bousculer nos premiers éléments qu'il sentait mal ravitaillés et mal fixés, mais pour nous une question de vie ou de mort de ne lui rien céder avant de l'avoir momentanément rebuté. Dans l'épais brouillard, les *feldgrauen* se glissaient ; on tâtonnait dans cette obscurité opaque coupée par les éclatements, déchirée par les fusées. Ainsi se terminait ce tragique « dimanche des Rameaux. »

Dès le soir, la consigne courait pour le lendemain : « Tenir. » Fayolle recommandait que, tout en barrant la route de Paris, de Noyon à Lassigny, on ne perdît pour rien au monde le contact avec l'armée britannique retraitant vers le Nord-Ouest. Mais si cette retraite continuait, comment l'armée Humbert pourrait-elle suffire à la double tâche ? Si elle s'étirait, elle pouvait être déchirée à son centre par l'attaque vers Noyon, Compiègne, Paris. Ce soir-là seulement, Debeney quit-

(1) Pour les amateurs d'anecdotes historiques, je préciserai d'après le récit d'un témoin. Le général en chef était à table lorsque, le 22 au soir, la nouvelle survint d'une trouée à laquelle on ne pouvait immédiatement parer par des forces d'infanterie. Le général se tournant vers le colonel Duval, commandant l'aviation, lui dit : « Tout ce que vous avez d'aviation de bombardement sur l'Allemand. » Le colonel se leva, sortit, expédia l'ordre qui fut exécuté en trois heures.

tait Toul, mais le premier élément de sa future armée débarquait dans la région de Montdidier, cette vaillante 56e division qui allait se couvrir de gloire sur ces champs de Picardie.

Le 5e corps, de son côté, se renforçait : la 1re division et la 35e étaient débarquées au Sud de Noyon. Les camions couraient les routes dans le brouillard et déversaient au Sud de la bataille le flot des casques bleus.

X. — LE 25. LA BATAILLE DE NOYON

La « semaine sainte » commençait : elle allait être la « semaine historique. » S'ouvrant sur Noyon perdu, elle se fermerait sur Amiens sauvé; elle devait voir Pellé et Robillot, sous Humbert, fermer aux Allemands la route de Paris.

Pendant toute la nuit du 24 au 25, l'ennemi avait tâté nos positions : dès l'aube, une attaque de grand style se déclenchait sur tout le front, particulièrement violente sur le centre de Pellé, attaque redoutable, car ce sont troupes fraîches contre nos divisions déjà fatiguées. Dès huit heures, la manœuvre se dessine très nettement : séparer les armées franco-britanniques et, pour cela, déborder la 3e armée à sa gauche vers Nesle; ce pendant, Humbert étant occupé à sa gauche, foncer sur Pellé pour le crever : c'est la ruée *Nach Paris*. Et le soir l'ennemi croira avoir doublement réussi; la journée verra la chute de Nesle comme celle de Noyon.

Humbert a prévu que ce lundi allait être jour critique. Pense-t-il qu'on évitera qu'il soit jour funeste? En tout cas, il a prescrit au 5e corps d'enrayer les progrès ennemis, « quel que soit l'état des troupes. » Maintenant son poste de commandement à Noyon, le général Pellé devra, avec la 1re division de cavalerie, « garantir la route de Ham-Noyon; » on défendra « sans aucune pensée de repli » les premières pentes du massif, des bois de la Cave à Crisolles à gauche; à droite, la 35e division sera portée sur la ligne Caillouel-Abbécourt pour barrer la route de Chauny à Noyon.

Mais déjà les Allemands, perçant entre les divisions Gamelin et Brécard, ont pris pied dans le bois de la Cave, attaquant, à sa droite, la première, qui perd Quesmy et se replie, à sa gauche, la seconde dont les éléments sont refoulés sur la montagne de Grand Ru. Ce repli entraîne celui des deux ailes : la division

Valdant, à gauche de Gamelin, violemment attaquée dans les bois de l'Hôpital, se retire sur le front Frétoy-Rimbercourt où elle retrouve des débris de la 9e division.

Il était temps que la 1re division arrivât : elle arrivait, chargée de recueillir nos divisions abîmées ainsi que les restes de la 18e britannique, dont le général Grégoire formait, avec sa 1re, un groupement pour défendre la montagne de Béhéricourt, dernière couverture de Noyon.

Les Allemands se ruèrent à l'assaut. Les 10e et 9e divisions tinrent bon, faisant barrage à l'Ouest de Crisolles ; les soldats de Brécard, désespérément cramponnés à la croupe de Grand Ru, brisaient les assauts. Mais plus à droite, les 55e et 125e cédaient sous la pression ennemie et commençaient à passer l'Oise entre Bretigny et Manicamp, entraînant, par suite d'une erreur, le 9e cuirassiers, droite de Brécard, qui ainsi découvrait Babœuf, aussitôt occupé par l'ennemi, mais bientôt repris par les Anglais.

Seulement la ligne craquait à gauche : la 10e division, vers seize heures trente, avait dû céder, se replier sur Campagne et Bussy et, de ce fait, elle avait perdu le contact avec l'aile droite de Robillot, — la 62e division : déjà l'ennemi, s'insinuant dans le trou, avait conquis Catigny, Sermaize, Beaurains; cette fois, c'était le flanc Ouest de la montagne de Béhéricourt qui se trouvait menacé : un régiment de la 35e, le 144e, fut, à mesure qu'il arrivait, jeté bataillon par bataillon sur les trois villages qu'en une heure il reprenait glorieusement. Cependant une trouée restait ouverte vers Noyon entre Beaurains et Genvry; les Allemands débordaient derechef à flots; la montagne âprement défendue était menacée d'encerclement ; Noyon était perdu.

Pellé, toujours calme, envisageait le repli derrière la ville comme inévitable et l'organisait, car, la montagne de Béhéricourt perdue, c'était sur les collines au Sud et Est de Noyon que le chemin de Compiègne pouvait être maintenant barré. Il fallait que l'ennemi nous y trouvât solidement installés. Tandis qu'il bouchait provisoirement le trou fait et donnait l'ordre de résister en avant de la ville quelques heures encore, le général faisait évacuer la ville et organisait sa ligne de repli sur la rivière, le Mont Renaud, la montagne de Porquéricourt, la hauteur du Moulin Ruiné : ainsi serait singulièrement atténuée la perte de Noyon. Puis, couvertes par leurs arrière-gardes, les divisions gagnèrent ces nouvelles positions.

La nuit était tombée : Pellé quitta la ville après avoir donné l'ordre d'incendier les dépôts de la gare et les approvisionnements qu'on n'avait pu enlever. C'est à travers la malheureuse cité, complètement vide et violemment éclairée par les incendies, qu'en très bon ordre, la division Gamelin gagnait les positions du Sud ; les Allemands cependant se ruaient sur nos derrières; le général Dauve, commandant l'infanterie de la division, les contenait avec le 57e d'infanterie qui, se portant sur Porquéricourt, avait été par lui arrêté et opposé à la ruée. A deux heures du matin, le 57e lui-même, enfin, rétrogradait, livrant de partiels combats dans les faubourgs Nord de Noyon et, en ayant ainsi imposé à l'ennemi, pouvait gagner l'Oise. L'ennemi se jetait alors sur la ville abandonnée. Ce pendant, à droite, la division Brécard en lambeaux et les troupes anglaises franchissaient l'Oise à Varesnes sous la protection du 1er régiment qui, à son tour, passait le fleuve et faisait sauter le pont.

Maintenant, installé sur la rive gauche jusqu'à Sempigny, sur les hauteurs du massif du Mont Renaud, et sur les collines du Sud-Ouest de Noyon, le corps Pellé, reformé et bien assis, s'apprêtait à reprendre la lutte, résolu à barrer là, coûte que coûte, la route de Paris, et c'est sur cette ligne qu'il allait en effet repousser les assauts et faire décidément échec à l'Allemand.

XI. — LE 25 MARS. DE NESLE A MONTDIDIER

Si tragique qu'eût été pour la droite d'Humbert cette journée du 25, elle l'avait été bien davantage pour sa gauche qui occupait au matin une ligne allant de la région de Roye à celle de Guiscard, et si elle se terminait pour la droite par l'organisation d'un solide barrage, il n'en était pas de même plus à l'Ouest.

Dès l'aube s'était, autour de Nesle, engagée une bataille violente et, de notre côté, assez confuse. Les troupes britanniques, on se le rappelle, ramenées des rives de la Somme sur la région de Nesle, avaient fait appel à l'armée Humbert, et la 22e division avait été poussée rapidement vers la ville menacée ; elle avait trouvé la situation compromise : et, à onze heures, il avait fallu abandonner la ville.

Les troupes britanniques s'étaient alors retirées fort excentriquement vers Herly (à l'ouest de Nesle), laissant à la 22e le

soin de défendre la route de Nesle à Roye. Les Allemands s'y étaient rués et, nous faisant reculer, avaient ainsi derechef rompu la liaison entre les deux armées : de son côté, la 10e division avait, nous l'avons vu, à l'autre extrémité de cette partie du champ de bataille, dans la région de Guiscard, dû se replier sur Catigny : se maintenant difficilement en liaison avec son propre corps à sa droite, elle avait, par ce recul, perdu celle de la 62e division à sa gauche ; celle-ci, pour boucher le trou, avait étendu sa droite vers les bois de Libermont, au Nord-Ouest de Guiscard, soutenu dans cette région une lutte très âpre et perdu Libermont. Il y avait donc flottement, mais ce qui plus que toute chose inquiétait, c'était le trou qui se dessinait entre les Anglais rejetés à l'Ouest de Nesle et la 22e division en retraite. Le général Robillot fit appel aux vaillants cavaliers de la Ire division : la 2e brigade de cuirassiers fut poussée vers le petit ruisseau de l'Ingon juste au moment où les Allemands, désireux de creuser le trou, s'engageaient; la 22e se repliait devant eux vers le Sud-Est de Nesle sur Crémery, tandis que les Anglais étaient, d'Herly et d'Étalon, refoulés vers le Santerre, plus à l'Ouest. Les Allemands, se jetant au Sud-Ouest enfin, de Breuil à Buverchy, le corps de cavalerie devait se replier sur la ligne Gruny-Solente-Catigny; cependant des cavaliers avaient pu reprendre le contact à l'Ouest de Nesle avec les Anglais, mais, du fait de la retraite britannique vers le Santerre où, à la vérité, nos alliés s'allaient fixer, la gauche de la 3e armée avait à couvrir toute la région de Roye, et, si Roye était perdu, la région de Lassigny-Montdidier dont j'ai dit qu'elle était sans lignes sérieuses où s'accrocher. Sans cesse sollicitée de chercher la liaison à gauche, l'armée Humbert se distendait : le corps Pellé s'étant replié au Sud et Sud-Ouest de Noyon, il était assez difficile non seulement de se maintenir longtemps autour de Roye, mais encore de fermer la route de Roye à Montdidier, brusquement découverte par le retrait à l'Ouest de l'armée britannique. Le général Debeney, nous le verrons, venait d'apparaître dans cette région; mais il attendait encore ses troupes, et la situation paraissait inquiétante au suprême degré. Elle l'était à ce point qu'ordre fut donné au général Humbert de reporter son Quartier Général à Clermont, quand déjà on signalait des partis ennemis essayant de se glisser vers Montdidier.

Heureusement, du général d'armée au plus petit soldat, les

cœurs restaient fermes. Tandis qu'à la lueur des incendies de Noyon, le corps Pellé occupait le dernier rempart couvrant l'Ile-de-France, tandis que, dans la poche qui se creusait entre Guiscard et Nesle, tout semblait incertain, la voix du chef s'élevait pour adresser un suprême appel au courage. C'est ce soir-là que sur les rangs était lu l'ordre, — aujourd'hui célèbre, — du général commandant la 3e armée : « *Les troupes du 5e corps, du 2e corps de cavalerie, des 3e et 18e corps britanniques, défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir.* »

Cette voix n'avait pas à éveiller ni même à surexciter un courage qui, depuis trois jours, se dépensait sans compter, mais elle rencontrait, au contraire, du cœur des chefs à celui des soldats, un écho magnifique. Tous allaient en effet avec la même ténacité se jeter entre l'ennemi et Paris ; « le cœur de la France » était bien défendu.

XII. — L'ARRIÈRE DE LA BATAILLE

Le 26 au matin, un grand trouble régnait dans la région immédiatement située au Sud de la bataille. De Compiègne à Senlis, de Clermont à Chantilly, les populations prêtaient une oreille inquiète au bruit de la canonnade qui, depuis trois jours, se rapprochait. Celui qui écrit ces lignes se rappellera longtemps ces heures où, s'interrogeant d'une voix pleine d'anxiété, les habitants alertés se posaient la question : « Allons-nous *les* revoir ? » Les populations évacuées du Noyonnais passaient, mortellement tristes : plutôt que de subir une seconde fois le joug des Barbares, elles avaient préféré s'enfuir : les lamentables cortèges se déroulaient à travers les villes, les villages, l'homme cheminant, la face fermée et la tête basse, à côté des bêtes attelées aux charrettes, les femmes et les enfants assis sur les paquets entassés et les meubles pauvres, pâles de chagrin et ne pouvant plus pleurer. Les villes les plus rapprochées se vidaient. Une atmosphère lourde pesait.

Elle se dissipait soudain quand, montant vers la bataille, les troupes françaises passaient : rarement nous avons vu figures plus ouvertes, attitude plus crâne. Les camions, courant vers le Nord, retentissaient de lazzi ; les canons roulaient couverts de branchages et sur leurs sièges les conducteurs « blaguaient. »

On eût cru qu'ils couraient à une fête. Les habitants se regardaient rassurés : « Les *Boches* vont en prendre. » En effet, en ces heures tragiques, le soldat français ne rétablit pas seulement le combat; il relevait les cœurs; c'est sa crânerie, — avec le sang-froid de l'état-major, — qui sauva tout. Tandis qu'infatigablement penchés sur leurs papiers des officiers d'état-major organisaient les transports, des régiments couraient au combat avec un grand élan. Ils allaient défendre « le cœur de la France. »

Les renforts affluaient : du Grand Quartier, on pressait le mouvement; Pétain avait tout à fait pris en main l'affaire; il avait compris le dessein allemand; Paris était menacé autant que l'armée britannique, et c'était affaire française.

Un Pétain donne à de pareilles heures toute sa mesure. Cette bataille qui n'était point la sienne, il l'avait saisie spontanément d'une main ferme et d'un cœur assuré. L'émotion qui pouvait étreindre son âme, — car il y a derrière cette figure un peu marmoréenne une sensibilité frémissante, — ne faisait pas trembler son bras. Tout de suite il avait vu le péril, et toute sa grandeur. Sa large intelligence embrassait, dès le 21 au soir, toute l'étendue qu'à son sens allait prendre le champ de bataille. Il ne s'attardait point aux regrets. Il entendait secourir l'Allié; il savait qu'il n'y avait *qu'une* bataille et que, ce faisant, il allait défendre le seuil de Paris. Le maréchal Haig ne demandait que deux divisions; c'étaient vingt divisions que Pétain était prêt à jeter à la bataille. Avant même que l'ennemi eût dépassé le canal Crozat, il avait conçu que notre intervention ne se pouvait borner à quelques troupes jetées en renfort; il avait aperçu la progression de notre effort et la marche de notre intervention : avant quatre jours, tout le champ de bataille passerait entre nos mains de l'Oise à la Somme et d'avance il y plaçait Humbert et son armée renforcée, Debeney et son armée constituée, et, pour préparer, avant même que Debeney fût en place, la liaison entre les opérations, Fayolle au-dessus d'Humbert et de Debeney.

Rien de plus ferme que les ordres qui ont donné, le 22, à Humbert le commandement des troupes alliées du canal à la région de Nesle, à Fayolle le 23 la possession du champ de bataille de Barisis à Péronne, le 24 à Debeney la mission de rétablir la soudure brisée entre les armées alliées. « La mission du G. A. R. (Fayolle) est d'*assurer* et de *rétablir* la situation au

Sud du parallèle de Péronne sur la ligne Péronne-Noyon... » Et dans son esprit toutes les hypothèses sont prévues. « La 1re armée *ou* prolongera la gauche de la 3e armée pour la relier à la droite britannique, si celle-ci continue à tenir. » Voilà pour déjouer le plan de rupture; et voici pour couvrir Paris, si besoin se produit : « *ou* renforcera et étayera la 3e armée, soit en occupant à l'avance les positions de repli, soit en contre-attaquant. » Le 26, une instruction très ferme définira, en face de la double tentative, maintenant visible, de l'ennemi, le rôle de Fayolle. « La première mission du G. A. R. est *de fermer aux Allemands la route de Paris et de couvrir Amiens*. La direction d'Amiens sera couverte au Nord de la Somme par les armées britanniques aux ordres du maréchal Haig, qui tiendra à tout prix la ligne Bray-sur-Somme-Albert; au Sud de la Somme, par le G. A. R. sous vos ordres, en maintenant la liaison avec les forces du maréchal Haig à Bray et avec le G. A. N. sur l'Oise. » Les ordres se succéderont ainsi, nets, clairs, impératifs.

Quiconque a vu alors Pétain à son poste de commandement s'explique facilement telle chose. Jamais il n'avait paru plus tranquille, alors que sans doute les soucis l'assaillaient, et lui, d'aspect si froid à l'ordinaire, semblait de belle humeur. Ainsi l'avais-je vu à Verdun, aux pires moments. Pas une minute, la bataille ressaisie par lui ne flotta dans ses mains. Il voit tout à la fois précis et large. Il compte sur ses lieutenants, Fayolle qui est une des grandes *vertus* de cette guerre, Humbert qu'il sait agressif et allant, Debeney qu'il tient pour imperturbable et opiniâtre. Mais plus que sur personne, il compte sur ce soldat en l'âme duquel il a mis depuis un an toutes ses complaisances et à qui il a apporté tous ses soins. C'est à lui qu'il s'adresse le 25 et c'est, autant que le salut du grand chef, l'appel de l'ami : « *L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort. Il veut nous séparer des Anglais pour s'ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut l'arrêter. Cramponnez-vous au terrain! Tenez ferme! Les camarades arrivent. Tous réunis vous vous précipiterez sur l'envahisseur. C'est la bataille! Soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun, je fais appel à vous : il s'agit du sort de la France!* » Et à chaque heure, des divisions étaient alertées, des divisions étaient embarquées : il en venait d'Alsace, de Lorraine, de Champagne : la 4e de cavalerie, la 38e, la 133e, la 56e, la 53e, la 36e, la 77e étaient précipitées vers le champ de bataille. Déjà

un résultat semblait acquis : le général Pellé, qui jusque-là n'avait pu répondre que de retarder le flot, se disait assuré de l'arrêter net sur ses nouvelles positions; sans doute l'ennemi essaierait-il de briser cette barrière encore; refoulé, il refluerait plus à l'Ouest, tenterait de se jeter dans la trouée de Lassigny-Montdidier; s'il y était déçu, ce serait vers Amiens qu'il se tournerait. Mais l'Ile-de-France ne reverrait pas l'Allemand. Le monde avait les yeux fixés sur ce coin de France.

XIII. — LE 26 MARS. DEVANT « LE CŒUR DE LA FRANCE »

Le général Pellé avait fermé le verrou : il entendait bien le tenir fermé. «... Il faut tenir coûte que coûte sur les positions actuelles, » écrivait-il dès l'aube à ses lieutenants. « L'honneur de chaque chef militaire y est engagé » et, transmettant à ses troupes le fameux ordre d'Humbert : « L'honneur du 5e Corps est engagé. *Le Général commandant le corps d'armée compte que chacun fera son devoir.* »

Point de doute que les Allemands n'assaillent sans tarder le dernier rempart. Pellé fait occuper par Gamelin le mont de Porquericourt un instant laissé sans défense. Des cavaliers anglais l'y aident; séparées de leurs corps, des divisions britanniques se mettaient spontanément à la disposition des chefs français; le général Pittmann, entre autres, amenait ainsi à Gamelin sa brigade canadienne qui, lancée dans les bois de la Réserve et des Essarts, rétablissait la liaison rompue avec les défenseurs du massif de Thiescourt à l'Ouest, la 10e division; la hauteur du Moulin Ruiné est occupée par celle-ci. Le rempart est garni.

L'ennemi essaya de s'y insinuer, puis de l'assaillir. Il parvint à y prendre pied; la montagne de Porquericourt, le Mont Renaud se défendirent : de vigoureuses contre-attaques rejetèrent, dans cette journée du 26, en mauvais arroi, les assaillants. La 6e armée, — à droite, — envoyait spontanément aux défenseurs les escadrons du colonel Vieillard : c'est qu'on commençait à manquer de réserves. La 10e division, à bout de forces, avait dû céder le massif de Lagny et se replier. Ce n'était pas sans une âpre résistance : on avait vu le colonel Peyrotte, du 46e, saisir un fusil, se jeter au milieu de ses hommes et se battre comme un troupier. Mais derrière cette avancée, le massif

de Thiescourt et de Plémont seraient bastions beaucoup plus sûrs encore pour l'enceinte défendue. Le général d'Ambly venait d'y installer sa vaillante 77e division. Là se briserait enfin avant deux jours l'effort allemand vers Paris.

La gauche d'Humbert, à la vérité, flottait davantage. C'est que, devant l'âpre résistance opposée les jours précédents par le corps Pellé, l'invasion avait tendance à se porter à droite, vers l'Ouest, et, en attendant que la digue, s'étendant de plus en plus à l'Ouest, le fît refluer au Nord vers Amiens, le flot allemand se précipitait d'une façon presque irrésistible, balayant les défenseurs de Roye, vers la trouée de Montdidier.

La ligne avait quelque peine à s'établir dans cette région plate, peu boisée et que ne coupait qu'un ruisseau, — la petite Avre en son cours supérieur. A peine la 56e débarquait, premier élément de l'armée Debeney, on la poussait à la gauche de la 22e qu'elle essayait d'étayer, mais la 22e, fatiguée, entamée, défendant un front large et assez incertain, flottait, se repliait, entraînant à sa droite la 62e. Dès trois heures du matin, l'ennemi avait, au clair de la lune, — car le temps s'était remis au clair, — attaqué si vivement, que les deux divisions avaient dû se retirer sur la ligne Roye-Avricourt-Lagny. L'ennemi ne leur laissa point le temps de s'y installer. Dès six heures, il débouchait de Margny-aux-Cerises sur Avricourt, forçant la gauche de la 62e à reculer sur Amy, puis sur Fresnières : le centre étant ainsi défoncé, la 22e était attaquée à gauche, Roiglise perdu, Roye presque isolé. La liaison semblant brisée d'autre part entre 22e et 62e, la 1re de cavalerie (général Rascas), qui, dans toute cette bataille, jouait un rôle assez ingrat et d'autant plus méritoire, — fut portée dans le trou.

Roye était menacé; l'ennemi, maître de Roiglise, tournait la ville tandis qu'il l'attaquait par le Nord. La 22e, laissant quelques éléments dans la ville, gagna la ligne Crapeaumesnil-Beuvraignes où un ordre énergique du général Humbert arrêta son repli. Des escadrons de la 5e division de cavalerie étaient jetés dans Roye où ils retrouvaient encore les éléments de la 22e. Mais déjà l'ennemi était dans les faubourgs et la localité devenait indéfendable. Les obus y avaient mis le feu, et c'est une ville en flammes qu'à 11 heures, nos soldats abandonnaient. La 5e division de cavalerie se portait immédiatement à gauche pour défendre, à l'Ouest de Roye, la ligne de l'Avre à Saint-Aurin et

l'Échelle-Saint-Aurin. La 22e continuait cependant à tenir un front trop large qui sans cesse craquait : entre elle et la 62e, le trou se creusait derechef. Ce fut un moment critique : le général Robillot, qui suivait la bataille sur place, organisa lui-même un barrage de fortune : son escadron d'escorte et les agents de liaison de son corps furent jetés dans le trou, puis un groupe cycliste, et ces braves gens tinrent jusqu'à l'arrivée de deux escadrons de la 1re division poussés de Fresnières sur le Nord. Le front put tant bien que mal s'établir de Dancourt (entre Roye et Lassigny, par Fresnières) au Plessis-Cacheleux où la 62e trouvait un appui solide dans le régiment de gauche de la 77e division, établie, nous le savons, dans la région de Lassigny.

Nesle perdu le 25, Roye le 26, l'ennemi n'allait-il pas pousser jusqu'à Montdidier? Le général Humbert, le soir du 26, adressait à ses soldats un nouvel appel : Un « devoir impératif » exigeait « qu'on ne reculât plus d'une semelle de la position principale de l'armée. » « *Que tous les chefs*, ajoutait-il, *soient profondément résolus à accomplir ce devoir jusqu'à la limite extrême du sacrifice et sachent l'exiger de leurs hommes.* »

XIV. — LE 27 MARS. L'ENNEMI ARRÊTÉ

Le général Humbert pouvait cependant se déclarer rassuré. Sans doute l'effort ennemi allait continuer à se faire très pressant, mais on percevait chez l'Allemand quelques indices d'essoufflement. On arrivait au septième jour de la bataille et la résistance acharnée des troupes françaises jetées le 23 dans l'action avait produit un premier effet : l'ennemi, contrarié après une première avance victorieuse, n'avait plus l'élan des premières heures. A l'Est, il allait être arrêté net : le général Pellé, établi du Plémont au Mont Renaud, allait faire maintenant solide barrière. A l'Ouest, l'Allemand avait évidemment le champ plus libre : de Péronne et Ham, il avait gagné Chaulnes, gagné Nesle, gagné Roye, et son élan allait le porter jusqu'à Montdidier. Mais la rapidité même avec laquelle il y roulait, amincissait le torrent et l'appauvrissait ; loin de s'élargir, son lit se rétrécissait. L'infanterie allemande s'avançait à grands pas, mais son artillerie ne pouvait suivre. D'autre part, les renforts précipités par Pétain arrivaient : 36e, 77e, 70e, 53e divisions; l'état-major du 35e corps recevait un secteur à

gauche de Robillot ; la ligne s'organisait plus solidement; un jour encore, et toute la ligne ferait barrage. L'ennemi alors serait contraint de refluer vers l'Amiénois et la situation serait, entre la Picardie et l'Ile-de-France, définitivement fixée.

A droite, Pellé montrait une figure rassérénée : il était maintenant sûr de tenir bon, et cependant on venait d'allonger son front vers l'Ouest, et à son secteur de l'Oise on ajoutait, à l'Ouest, la région boisée de Thiescourt, le Plémont et ses alentours. Or, précisément l'ennemi se préparait, pour élargir la trouée de Montdidier, à attaquer la région de Lassigny, poussant dans la direction Canny-Conchy; mais Pellé y avait la 77e division, — une de ses meilleures, — à laquelle le général envoyait, en fait de renforts, tout ce qu'il avait sous la main, les escadrons du colonel Vieillard, le 319e d'infanterie, en attendant la 38e division d'infanterie qui allait débarquer.

Sur le Mont Renaud, on tenait fort bien : cinq attaques allemandes s'y brisèrent, ce jour du 27, avec de formidables pertes : les attaques de l'ennemi n'étaient pas plus heureuses sur le front Canny-Plessis-de-Roye et, encore que, nous l'allons voir, le corps Robillot eût été contraint, à la gauche de Pellé, de se replier, celui-ci donnait l'ordre de se maintenir à Canny. Dans le barrage qu'organisait Humbert sur tout son front, une partie, — essentielle, — tiendrait : la ligne de La Berlière à l'Oise par le Plémont et les positions de la Divette.

Mais précisément parce qu'il se heurte au barrage à sa gauche, le flot déferle d'autant plus violemment à droite où les défenses naturelles, nous le savons, sont presque nulles. A la gauche de Robillot, les Allemands enlèvent le Cessier, puis Tilloloy, à l'Est de Montdidier. La 22e division s'est repliée sur Bus, le dos à Montdidier, puis perd Bus et son bois. La résistance s'organise, à la vérité, et se fait acharnée; dans le bois Marotin, un groupe d'artillerie de campagne empêche à peu près seul par son tir, pendant deux heures, l'ennemi de déboucher des bois de Bus. Tout près de là, le groupement Bosquet formé du 22e territorial, de l'escadron divisionnaire et de deux compagnies du génie, disputait le terrain pas à pas, s'accrochait au sol, luttait des heures contre un ennemi dix fois supérieur. Aucun de ces efforts n'était perdu : l'Allemand allait arriver à Montdidier, mais à bout de souffle. Les Allemands ont-ils pénétré dans le bois Marotin, une concentration

d'artillerie les y décime. Ils débordent de toute part, à la vérité. Si on leur barre, — et avec quelles difficultés! — l'accès du massif de Boulogne-la-Grasse (Sud-Est de Montdidier), ils s'engagent entre ce massif et Montdidier. Une brèche profonde se fait entre la gauche d'Humbert et la droite (placée à l'Ouest de Montdidier) de cette armée Debeney qui, à peine s'installant, est ainsi mise en péril. Les Allemands poussent, poussent encore et toujours poussent. Ils atteignent Fescamps, ils atteignent Piennes, les voici courant vers Rollot au Sud-Est, vers Rubescourt au Sud-Ouest. Montdidier tombe. Mais c'est fini. A force de s'allonger, le flot s'est par trop aminci; la masse allemande engage une pointe; elle se heurte au Sud de Montdidier à un barrage reformé.

La 38e, à peine débarquée, a été immédiatement répartie sur les points essentiels à défendre; le 4e zouaves, — régiment d'élite qui va gagner en ces glorieuses journées sa fourragère rouge, — est venu dans le massif de Boulogne-la-Grasse étayer la 62e division passée aux mains du colonel Serrigny; d'autres troupes sont poussées à Rollot où elles relèvent les derniers débris de la malheureuse 22e division, réduite à la valeur de quelques bataillons. Et à gauche, des régiments frais peuvent, de Rubescourt à Ayencourt, au Sud de Montdidier, donner la main à la droite de Debeney, cette 56e division dont je dirai tout à l'heure combien elle tenait ferme. L'état-major de son 35e corps prend en main le secteur de gauche d'Humbert : il a mission de garder maintenant la ligne du Sud de Montdidier à Rollot renforcée par l'afflux des « Africains » de la 38e division.

La nuit tombait qui allait être étonnamment calme : en réalité, l'Allemand avait, pour des heures, épuisé sa force d'assaut au moment même où doublait notre force de résistance.

XV. — L'ESSAI DE CONTRE-OFFENSIVE. 28-29 MARS

De fait, la route était barrée à la ruée vers le Sud : de Fargniers au Sud de Noyon, l'Oise fortement défendue creusait un fossé difficilement franchissable; du Sud de Noyon au Sud de Lassigny, du Mont Renaud au Plémont, c'était, au contraire, un mur; à l'Ouest de Lassigny, le massif de Boulogne-la-Grasse se peuplait de vaillantes troupes qui, dès le 27, avaient fait sentir leur action; au Sud de Montdidier, la soudure se refai-

sait entre les troupes du 35e corps et la vaillante 56e division. L'ennemi était ainsi désorienté, jeté vers l'Ouest, obligé de remplacer une opération par l'autre et, faute de Paris, de viser Amiens exclusivement.

Il ne s'y résigna point en vingt-quatre heures. Pendant qu'à la vérité, une partie de ses divisions déferlaient de Montdidier à Moreuil, nous le verrons tout à l'heure, contre le front Debeney qu'il supposait encore faible et mal assis, il préparait une suprême tentative pour faire sauter, entre Lassigny et Montdidier, la défense que lui opposaient nos troupes rafraîchies.

Pellé s'y était attendu qui, le 28, prescrivait de pousser activement les travaux de défense sur sa ligne. Le Plémont, principal bastion, déjà semble peu abordable, même de flanc, puisque le Plessis-de-Roye, sur le flanc Ouest de la montagne, attaqué trois fois, trois fois a vu l'ennemi repoussé.

Humbert cependant rêve mieux sur son front qu'une simple défensive. Les Anglais, après avoir dû, au Nord, abandonner une partie du Santerre, ont repris l'offensive dans la zone Rouvroy et Rosières et fait reculer la ligne allemande : l'ennemi se trouve ainsi engagé dans une poche qui soudain s'est rétrécie. Le général commandant la 3e armée entend qu'on en profite pour attaquer au Sud, menacer l'ennemi. Robillot en est chargé : l'élan est d'abord magnifique et donne des résultats. Au Sud du massif de Boulogne, le 4e zouaves enlève Orvillers et Boulogne-la-Grasse. S'il pousse un peu, l'Allemand va se trouver singulièrement aventuré à Montdidier. Celui-ci comprend le danger, s'en émeut, contre-attaque, nous rejette en partie des positions conquises. Mais si le gain de terrain est finalement mince, l'effet moral est grand. Si légère que soit cette reprise d'offensive, elle a affirmé notre volonté de réagir et, après ces jours de recul, un moral supérieur aux pires fatigues comme aux pires épreuves. Devant certaines unités, l'Allemand a paru « à bout de souffle. » Nos soldats en montrent de la joie.

L'armée se vit par là encouragée à persévérer dans sa réaction. Si, le 29, elle ne parvenait pas à gagner plus de terrain, encore déconcertait-elle l'Allemand qui, pensant attaquer une suprême fois sur son front et s'y préparant, en était à se défendre avec de grosses pertes. Car notre artillerie, maintenant en nombre et bien établie, faisait terrible besogne, pointée sur l'ennemi sans abris. Ces combats d'Orvillers-Boulogne où,

appuyant la vaillante 62e, la 38e division indigène se couvrit de gloire, — une fois de plus, — mériteraient d'arrêter; le détail devra faire l'objet d'une étude spéciale. Si, ayant encore atteint d'un bel élan leurs objectifs, ces soldats durent se replier, ils avaient retenu sur notre front des troupes qui, portées vers l'Ouest, — où, nous le verrons, Debeney avait affaire à des forces écrasantes, — eussent peut-être mué en victoire l'échec que finalement les Allemands allaient essuyer. C'est dans ce dessein que le général Humbert prescrivait pour les jours suivants une défensive, mais une défensive « agressive, » — ce qui est de son tempérament, — destinée à « donner à l'ennemi l'impression qu'il est sous la menace imminente d'une attaque. » Mais celui-ci, à ce moment-là même, préparait sa suprême tentative de percement vers le Sud.

XVI. — LA SUPRÊME POUSSÉE ALLEMANDE VERS LE SUD

Dès sept heures du matin, le 30, après un violent bombardement, il attaquait vigoureusement sur tout le front Humbert.

Du côté de Pellé, on l'attendait de pied ferme. Depuis trois jours, du Mont Renaud au Plémont, on s'était fortifié sur les positions et quand, à neuf heures, le Mont Renaud fut attaqué, l'ennemi y fut reçu par l'infatigable 57e de ligne de telle façon qu'il dut se retirer, laissant des prisonniers et, sur les pentes, une belle jonchée de cadavres. Le général Gamelin, que je verrai toujours revenant ce jour-là du combat tout fumant encore d'ardeur satisfaite, avait le droit d'en montrer quelque orgueil, — après ces huit jours de lutte.

Mais le général d'Ambly fut cependant le héros de la journée. Chargé de la défense du Plémont et du parc de Plessis-de-Roye et encore qu'il se sût menacé, il n'avait pas hésité à détacher spontanément de sa 77e des troupes pour étayer la 62e fortement assaillie, nous le verrons, vers Orvillers-Sorel, à sa gauche. Cependant lui-même était attaqué violemment : les Allemands, après une lutte héroïque dont les péripéties seront, je l'espère, contées dans leur détail, parvenaient à s'emparer, sur le 97e d'infanterie, du château et du parc de Plessis-de-Roye, grave menace sur le flanc gauche du Plémont. En même temps, les Allemands attaquaient à l'Est du Plémont où le général Guillemin, commandant la 53e division, supportait avec sang-

froid un choc violent. Pellé jette en renfort à ses lieutenants tout ce qu'il a de réserves. Il le fallait : si notre ligne fléchit sur Thiescourt, à droite du Plémont, comme sur Plessis-de-Roye, à gauche, le Plémont est en grand péril, — bastion essentiel de la défense.

Mais si l'ennemi était maître du vaste parc de Plessis, le 97e y avait fait telle résistance que les Allemands y restaient comme épuisés par leur succès, trois de leurs régiments (le 97e avait combattu à un contre trois) y tourbillonnaient, presque tous leurs officiers supérieurs y ayant été tués, leurs bataillons très éprouvés, leurs cadres rompus. Le général d'Ambly était par là autorisé à espérer beaucoup d'une contre-attaque qu'il préparait. Mieux que personne, il comprenait la grandeur de sa mission. « La position occupée, écrivait-il à ses chefs de corps, est la principale de l'armée; la division a pour mission d'en assurer l'intégrité absolue. Tout élément de terrain qui viendrait à être perdu devra être immédiatement contre-attaqué. »

Déjà l'ennemi, cherchant à déboucher du Parc, y était rejeté, et le colonel Fournier, commandant l'infanterie de la 77e, s'apprêtait à venir le chasser du parc même.

A seize heures, le Plémont lui-même fut attaqué. Mais la 53e division contre-attaquait sur la droite et repoussait l'ennemi, et, à ce moment même, après une forte concentration d'artillerie sur le Plessis, le général d'Ambly lançait ses hommes sur le parc. Ce fut une action magnifique : le célèbre régiment d'infanterie coloniale du Maroc y jeta un de ses redoutables bataillons qui soudain fit brèche, appuyé par des éléments du 97e et du 236e, tandis que le 56e chasseurs attaquait de son côté. En une heure, le parc était assailli, en partie cerné, finalement enlevé avec 800 prisonniers et après une telle lutte, que huit jours après on n'avait point fini d'ensevelir les morts. Le Plémont dégagé devenait inattaquable, et la ligne de défense, — après cette formidable attaque, — restait intacte et nous savons aujourd'hui combien l'assaut avait coûté à l'ennemi. Dans un ordre du général commandant la 2e division bavaroise, saisi au cours de la dernière offensive, on lit « ce Plémont, mont de sinistre mémoire (*Berüchtiste Berg*) contre lequel était venu se briser (*zerschellen*) l'élan du 30 mars. »

A gauche, la défense avait été plus pénible, moins heureuse,

encore que finalement l'ennemi eût été arrêté, et en tout cas tout aussi glorieuse pour nos troupes.

A huit heures, après un bombardement très violent, les Allemands avaient attaqué sur le front Rollot-Roye-sur-Matz et très rapidement refoulé les troupes de Robillot jusqu'aux lisières de Rouance, d'Orvillers-Sorel, de Biermont. La percée sembla faite : les généraux rallièrent eux-mêmes leurs hommes et les ramenèrent au combat. Le général d'Ambly, nous l'avons vu, détacha à leur secours des bataillons : le bataillon de réserve du corps de cavalerie (du 319e) fut jeté dans la brèche ; le 369e qui débarquait fut rapidement avancé, et un violent barrage d'artillerie déclenché sur les ravins au Nord d'Orvillers. L'avance allemande se trouva de ce fait enrayée.

La 67e division survenait : elle fut portée vers Rollot avec mission de rejeter l'ennemi vers le Nord, et il était temps, car déjà celui-ci s'insinuait, fort au Sud, jusque dans le bois de Rouance, qui fut défendu opiniâtrément par une seule compagnie du génie. La contre-attaque se heurta à telle résistance qu'elle fut remise au lendemain. Elle fut en effet reprise le 31 mars. L'ennemi semblait « désorganisé par les combats acharnés de la veille. » Notre attaque reporta à plus d'un kilomètre au Nord notre ligne sans la rétablir entièrement.

L'ennemi, s'il résista, ne réagit point. Son dernier essai de percée vers le Sud avait échoué. Le dessein n'en était pas contestable : un ordre de la 7e division de réserve, trouvé sur un des officiers du 66e régiment de réserve, indiquait des objectifs tels donnés aux assaillants que c'était bien, non point d'une diversion, mais d'une suprême tentative vers l'Ile-de-France qu'il s'agissait. La route de Compiègne barrée au Mont Renaud, celle de Senlis par Estrées-Saint-Denis l'avait été au Plémont et, à la même heure, le général Debeney interdisait à l'ennemi, en des combats non moins valeureux, tout à la fois l'accès de Clermont au Sud et celui d'Amiens au Nord.

XVII. — DEBENEY DANS LA BATAILLE

Le 25, à l'heure où, jetées en avant de la ruée, les troupes du général Humbert tentaient d'arrêter, de la région Tergnier-Noyon à celle de Nesle-Roye, le flot allemand, un autre de nos grands chefs était apparu en ces régions : appelé à endiguer

plus à l'Ouest le torrent que la résistance d'Humbert allait fatalement faire dévier de ce côté, le général Debeney, commandant la 1re armée française, arrivait, en brûlant les routes, du fond de la Lorraine.

A vrai dire, il arrivait presque seul, car il précédait ses troupes. Toujours, les quelques officiers qui, le 24, l'avaient accompagné dans sa course à la mêlée, se rappelleront ce chef sans soldats, survenant sur le champ de bataille où l'incendie déjà s'allumait, où, à la lueur intermittente du feu tout proche, s'apercevaient des vides, des déchirures, des trames rompues, des troupes en retraite, quelques bataillons français cherchant leurs Alliés, des bataillons anglais se cherchant eux-mêmes, quelque chose de chaotique dans la pénombre d'une bataille trouble, — et ils se rappelleront aussi le flegme avec lequel le chef mesurait de l'œil ce champ de bataille plein de menaces.

Situation tragique, aussi tragique qu'avait pu l'être, derrière le canal Crozat franchi par les Allemands, l'heure qu'avait vécue Humbert, lui aussi presque sans troupes. Cette heure-là était d'hier : il s'en fallait que, le 25, la situation parût rétablie entre Noyon et Roye et déjà la trame à peine près de se renouer à l'Est se brisait à l'Ouest. Si Humbert avait pu retenir avec lui quelques-unes des divisions de la Ve armée britannique, le reste de l'armée Gough, appuyant sans cesse à sa gauche, créait une nouvelle trouée entre Lassigny et Montdidier, qui bientôt se pouvait élargir au Nord-Ouest jusqu'à Moreuil, — qui sait? jusqu'à Amiens.

La trouée de Montdidier était-elle moins redoutable que celle de Compiègne, et suffisait-il d'avoir fermé à von Hutier la route de l'Oise pour que Paris fût sauvé? Plus d'un chemin mène à Paris : on y va par Clermont et Creil autant que par Compiègne et Senlis. Mais en admettant que la capitale fût couverte par le général Robillot, aile gauche d'Humbert, entre Montdidier et Lassigny, comme elle l'était par Pellé, entre Lassigny et Noyon, une autre menace, presque aussi grave par ses conséquences, était maintenant suspendue sur l'Entente : Amiens était sérieusement compromis.

On sait ce qu'est cette ville et son rôle dans cette région Nord-Est, nœud sans pareil de rivières, de routes, de chemins de fer, un des centres artériels de notre pays et le lien exact

où se nouent en quelque sorte les mains qui depuis quatre ans s'étreignent, tendues de Paris et de Londres.

Si, devenu maître, ainsi qu'il menaçait de le devenir, de Montdidier et de Moreuil, l'Allemand parvenait non seulement à franchir l'Avre, mais à gagner la petite vallée de la Noye, les routes du Sud étaient coupées entre Paris et Amiens ; Amiens, menacé par le Sud, le serait par l'Est, si, dans le Santerre, la résistance britannique fléchissait ; et Amiens pris, c'était pour l'Entente telle mésaventure qu'elle pouvait alors être mortelle. Or, l'armée Gough ne s'arrêtait point et de grandes craintes assombrissaient les âmes et les visages.

Puisque les circonstances, à la veille d'imposer enfin l'unité de commandement, amenaient les Français à apporter partout où était nécessité, leur loyal, cordial et efficace appui à des Alliés si formidablement attaqués, puisque (les renseignements venus de toute part en faisaient foi) la bataille d'entre Oise et Somme devenait « la Bataille » tout court, le général Pétain, qui ne perdait pas plus de vue Amiens que Compiègne, était résolu à jeter délibérément de nouvelles armées dans la mêlée : pour l'heure, il fallait qu'au plus vite, entre Montdidier et Amiens, les casques bleus reparussent comme ils venaient de reparaître de Tergnier à Lassigny, comme ils devaient, quelques semaines plus tard, reparaître au Sud d'Ypres et à l'Est de Cassel menacés. Les Français entreraient, — c'était dans la logique, — franchement, largement, partout, dans *la bataille de France*.

En attendant qu'ils barrassent à l'Allemand la route d'Amiens nos soldats devaient, s'il en était temps encore, boucher la voie d'eau qui menaçait de se créer vers le Sud encore, à Montdidier. Or, la gauche de l'armée Humbert, nous l'avons vu, ne *sentant* plus l'Allié anglais, flottait forcément un peu, — en l'espèce la 22e division, — et quant à l'Allié, je disais à l'instant qu'il s'éloignait, cherchant, lui, sa liaison avec l'armée Byng au Nord : déjà son corps de droite, le 18e, était non plus dans la région Roye, mais dans celle de Moreuil, et la déchirure s'agrandissait. Flairant l'occasion plus qu'ils ne l'apercevaient nettement, les Allemands, on pouvait en être sûr, allaient pousser avec une énergie plus sauvage que jamais, tentant d'élargir le trou, isolant Amiens, menaçant Paris derechef, brisant en tout cas, une fois pour toutes, le front, séparant irrémédiablement l'armée Humbert des armées britanniques. Il

fallait que la liaison fût rétablie, mais l'effort fourni par l'armée Humbert était déjà démesuré; elle ne pouvait s'étendre sans risquer de se distendre et de craquer. Une nouvelle armée était nécessaire : le général Debeney arrivait de Lorraine.

Grand, vigoureux, la figure grave, l'expression pensive et un peu tourmentée, c'est le général Debeney. Le sort accouplait pour cette bataille à Humbert, dont la carrière, toute d'action, tenait avant cette guerre entre le Tonkin et le Maroc, cet ancien professeur de l'École de Guerre qui n'avait en 1914 quitté sa chaire que pour l'état-major d'une armée; sa valeur s'était confirmée, puisque, dès la première année de guerre, ce lieutenant-colonel de 1914 était devenu le commandant de la belle 25e division, à la tête de laquelle il avait devant Verdun arrêté les Allemands au Mort-Homme, le commandant, en 1916, du 32e corps, qu'il avait conduit de succès en succès pendant la bataille de la Somme, en 1917 le commandant de la 7e armée, et peu après, en 1918, le major général de l'armée : haut soldat qui ayant « enseigné » l'infanterie, allait une fois de plus montrer qu'il la savait manier et obtenir d'elle des miracles.

Seulement, je le répète, c'était encore un général sans troupes qui, le 25, apparaissait sur ce champ de bataille où déjà on sentait passer le souffle haletant de l'ennemi en marche. Ayant quitté Toul dans la matinée du 24, reçu ses missions de Pétain, puis de Fayolle, il était arrivé à Montdidier où était encore, on s'en souvient, le quartier général de la 3e armée française, avait pris langue avec le général Humbert, puis couru à Moreuil où le 18e corps britannique, aile droite maintenant de l'armée Gough, un peu désemparé, ne demandait qu'un chef. Puisque les circonstances, plus sages que les hommes, imposaient l'amalgame, il se faisait partout de lui-même; le 18e corps britannique passerait des ordres de Gough à ceux de Debeney dont il deviendrait l'aile gauche, tandis que la droite serait formée, aussitôt les débarquements opérés, par les 133e et 56e divisions précipitant à cette heure leur course vers le champ de bataille. Ce 25 au soir, les Allemands avaient, on se le rappelle, atteint la ligne Bray-Chaulnes-Sud de Nesle-Noyon.

XVIII. — DE MONTDIDIER A L'AVRE

Penser qu'ils pourraient être brusquement arrêtés là eût été folie. En attendant que ses troupes arrivées lui permissent d'accepter la bataille, le général Debeney organise une ligne de repli destinée à former « l'ossature » de cette nouvelle bataille, sur la ligne de l'Avre, de Moreuil à Roye-Guerbigny; sur cette ligne, les troupes qui vont débarquer, fatiguées par les longs trajets de chemin de fer et de camion, arrivant parfois sans artillerie et sans munitions, assez mal assurées sur leur droite où en quelque sorte la gauche Humbert cherche encore son terrain, sur leur gauche où le corps britannique tient peu au sien, pourront tenir ferme quelques jours, le temps qu'il faut pour qu'elles soient ravitaillées, renforcées, triplées. Ce sera leur tâche : se battant jour et nuit, ne reculant que pied à pied, ne se laissant pas arracher un lambeau de terrain sans essayer de le reprendre, ne se repliant que pour mieux se battre et souvent se relancer à l'assaut, les 56e et 133e divisions vont écrire une des pages glorieuses de notre histoire : elles seront pareilles à ces divisions que j'ai vues en avant de Verdun, dans les tragiques semaines de février et mars 1916, se faisant hacher pour assurer l'arrivée des grandes forces. Partout l'Allemand allait retrouver le soldat de Verdun. Commandant toute cette couverture, au-dessus des généraux Demetz (56e) et Valentin (133e), était placé un brillant et vaillant soldat, le général de Mitry, à cette date encore à la tête du 6e corps.

La division Demetz, accourue des cantons de Franche-Comté et d'Alsace, débarque, le 25, dans la vallée de la Noye; elle est incontinent poussée sur l'Avre et au delà : le général Debeney a rejoint dès onze heures Demetz à Etelfay et y dicte lui-même ses ordres, — car il ne s'agit point de perdre une minute aux transmissions : la 56e organisera, sans tarder d'une heure, la rive Sud de l'Avre entre Roye et Pierrepont, en portant au Nord une avant-garde destinée à recueillir les éléments anglais qui se replient. Outre ses propres éléments débarqués, Demetz aura sous ses ordres la 5e division de cavalerie : celle-ci, depuis vingt-quatre heures, sous le général de la Tour, s'est épuisée à assurer la liaison entre la droite anglaise vers Guerbigny et la 22e division, gauche d'Humbert, qui vient d'évacuer

Roye; les dragons de la Tour ont pu, tant bien que mal, entre ces voisins mal assurés, sauver la face et masquer le trou entre Saint-Aurin et Dancourt, Sud-Ouest de Roye. Mais voici la 56e en position, à laquelle les vaillants cavaliers se rallient après avoir couvert son installation; elle tient le front du Sud-Est de Roye, où elle se lie plus ou moins à la gauche d'Humbert, à Pierrepont, où elle recueille des Anglais.

C'est la 133e division qui est chargée d'organiser la ligne de l'Avre entre Braches et Moreuil : si la 56e est accourue de l'extrême droite de notre front, — région de Lure-Belfort, — la 133e, elle, accourt de l'extrême gauche, puisque, avec la seule 29e, elle représentait encore la veille l'armée française dans la région du Nord; elle ne débarquera que le 26, mais, dès le 25, son quartier général fonctionne à Moreuil, car partout les états-majors précèdent leurs troupes. De Moreuil, elle cherche à se lier avec les Anglais qui se maintiennent péniblement de Cayeux-en-Santerre à Arvillers, couvrant d'une façon incertaine le plateau d'Hangest, au Sud-Est. Heureusement, derrière nos alliés, la ligne de l'Avre se fortifie; car, pour renforcer la liaison entre les deux vaillantes divisions d'infanterie, la 4e de cavalerie (général Lavigne-Delville) vient à son tour de débarquer à Moreuil, et de tous ces éléments, Mitry fait une solide barrière. En avant de cette ligne, tout est confusion : profitant d'une brèche existant dans le front anglais entre la route Guerbigny-Andechy et le bois de la cote 100 à l'Ouest d'Erches, des reconnaissances allemandes assez fortes de cavalerie et d'infanterie se sont avancées hardiment. Les traits abondent, caractéristiques d'une situation mal fixée. Elle paraît plus sombre encore depuis que, d'une part, Roye est tombé entre les mains de l'ennemi, que, d'autre part, le repli des Anglais dans le Santerre peut d'un moment à l'autre découvrir Moreuil. Entre Moreuil et Roye, il faut qu'à tout prix on essaye de défendre l'Avre.

La petite rivière court de Roye à Pierrepont par Saint-Aurin, Guerbigny, Warzy, Davenescourt, de l'Est à l'Ouest; recevant à Pierrepont la riviérette des Trois-Doms qui lui arrive de Montdidier par Gratibus, elle se redresse brusquement vers le Nord et court à la Somme par Braches, Moreuil, Castel et Boves, entre lesquels elle reçoit la Luce qui, venue de l'Est, du Santerre, a arrosé Cayeux, Hangard, Domart. Le cours supérieur de l'Avre,

son cours inférieur et la Luce enferment entre trois côtés d'un quadrilatère le champ de bataille où se déroulera la première partie de la bataille. Il faudra l'irruption des Allemands à la droite de Debeney et le repli anglais à sa gauche pour que la bataille soit reportée sur la ligne droite tracée par les Trois-Doms, l'Avre et le cours inférieur de la Luce à Hangard.

Le 27, le plus pressant paraissait être, pour qu'Amiens ne fût point plus longtemps menacé, d'étayer le 18e corps britannique dans le Santerre; la 4e division de cavalerie et la 133e division furent poussées au Nord, afin de soutenir nos Alliés et, au besoin, de les relever sur le front Erches-Bouchoir : ainsi ceux-ci pourraient-ils concentrer leur résistance plus au Nord. Mais avant même que le mouvement eût toute son efficacité, l'ennemi, poussant de toute part, bousculait tout ; dès 8 heures, Erches était attaqué et enlevé et la ligne Saulchoy-Warzy-Guerbigny bientôt occupée par lui : c'était la ligne de l'Avre entamée, — dans sa partie Est-Ouest, — et, d'autre part, la 56e nettement coupée des Anglais, décidément rejetés au Nord de Bouchoir. Pour comble de disgrâce, à droite, Grivillers était perdu : le 69e chasseurs à pied avait résisté vaillamment, mais près d'être cerné, il avait dû, avec des éléments de cavalerie, se jeter vers Marquivillers, tandis qu'une compagnie, encerclée, continuait à se défendre, durant des heures, avec l'énergie du désespoir. C'était le débordement par le Sud; on précipita des troupes de ce côté, sur Fescamp, sur Piennes, pour couvrir Montdidier immédiatement menacé. On ne peut même atteindre Fescamp et quand on arrive à Piennes, c'est pour y être enveloppé dans la retraite des éléments de droite : ceux-ci ont épuisé leurs cartouches, que le retard du ravitaillement ne permet pas de remplacer. L'ennemi est maintenant sur Montdidier. Nous savons déjà que la 22e division, corps de gauche d'Humbert, a cédé à son tour, a reculé sur Rollot, au Sud de la ville, découvre même Maignelay où se trouve encore le général Debeney : derrière Montdidier même, le trou, nous l'avons vu, reste ouvert, et c'est en toute vérité que le général Debeney peut télégraphier au groupe d'armées : « ... Il y a un trou de 15 kilomètres entre les deux armées où il n'y a personne. Je demande au général Fayolle de faire prendre en camions des troupes et de les faire porter au Nord du Ployron, pour s'opposer au moins au passage de la cavalerie. »

Plus au Nord, les affaires n'allaient guère mieux : le général de Mitry avait pensé reprendre Erches, mais une violente attaque allemande débouchant d'Armancourt l'avait retenu ; sur son flanc droit, l'abandon de Montdidier, où l'ennemi entrait à 18 h. 30, par la 22e division, et, sur son flanc gauche, le recul des forces britanniques au Nord d'Hangest, lui faisaient déjà de la défense de l'Avre une grosse affaire. L'ennemi gagnait rapidement, si rapidement que le commandant de Banville, de l'état-major Debeney, envoyé en reconnaissance entre Davénescourt et Saulchoy, tombait dans un parti allemand, et, abattu à bout portant, restait entre ses mains.

La journée avait été terrible; si malheureusement qu'elle se terminât, elle n'avait pas été sans gloire, il s'en fallait. La 56e division et la 5e de cavalerie avaient défendu pied à pied chacun des villages, chacun des bosquets cédés. Derrière l'infanterie, l'artillerie n'avait reculé, pendant ces seize heures de rudes combats, qu'en remettant sans cesse ses canons en batterie; certains groupes avaient pu le faire *jusqu'à six fois* et, le soir, elle avait passé tout entière à l'Ouest de Montdidier, sans avoir laissé un canon à l'ennemi. L'Allemand avait dû payer de cruelles pertes des progrès qui, si inquiétants qu'ils fussent pour nous, étaient infiniment plus lents que ceux des jours précédents. Comme sur le front Humbert,— du 23 au 25, — l'action se trouvait, le 27, retardée : l'ennemi s'essoufflait maintenant et, pendant ce temps, les trains, les camions, les autocanons roulaient vers les derrières de l'armée; la vallée de la Noye se remplissait de troupes (celles du 36e corps), sous la protection des éléments regroupés de la 56e division et de la 5e de cavalerie. Un ordre énergique du général Debeney prescrivait de tenir à tout prix, le lendemain, à l'Ouest immédiat de Montdidier, derrière la riviérette des Trois Doms, la liaison rétablie avec l'aile gauche d'Humbert à Domfront. Par ailleurs, le tragique appel du général Debeney avait été entendu du groupe d'armées : deux divisions de la 3e armée étaient, nous l'avons vu, poussées dans le trou fait au Sud-Ouest de Montdidier et il semblait que, dans la nuit du 27 au 28, on pût, en dépit des pertes de la journée, envisager avec plus de confiance les heures qui allaient suivre. Du moins semblait-il que ce fût l'avis du général commandant l'armée.

Celui-ci avait bien prévu que, saisissant, en pleine déconfi-

ture et en y amenant d'abord de très petites forces, la bataille qui se déchaînait, il serait pendant les premiers jours contraint de céder du terrain. Mais, sauf la perte de Montdidier qui n'était point de son fait, — un de ces accidents toujours possibles à la soudure de deux armées, — chacun des reculs, parce qu'ils s'étaient faits en combattant et accomplis à toute extrémité, coûtait trop à l'ennemi pour que celui-ci ne s'en trouvât point entravé. Et ne s'agissait-il point de gagner du temps? Pour donner l'exemple du sang-froid et de la vaillance, le général n'avait pas cru devoir faire quitter à son état-major Maignelay jusqu'où soufflait cependant le vent de l'ennemi en marche et dont, en la nuit du 27 au 28, quelques soldats seulement interdisaient l'accès aux ennemis. Ainsi le général Humbert était-il demeuré à Montdidier jusqu'au 26 à midi et ainsi avait été, le 25, quelques heures avant l'abandon de la ville, maintenu à Noyon le quartier général du général Pellé. En cette bataille où « tenir » était le mot d'ordre, il fallait que les plus hauts chefs n'abandonnassent eux-mêmes leur poste de commandement qu'à toute extrémité. Ce ne fut qu'à six heures trente, le 28, que le général Debeney, partant fort tranquillement de Maignelay, installait à Breteuil son quartier général.

XIX. — LE TORRENT ALLEMAND DANS LA POCHE

Le choix de Breteuil, — au Nord-Ouest, — se justifiait d'autant plus que, le trou semblant momentanément bouché au Sud, on pouvait prévoir que la ruée allemande se pourrait bien orienter sur le front Mesnil-Saint-Georges-Moreuil. La 1re armée devait être appelée à supporter le choc sur sa ligne des Trois Doms et de l'Avre inférieure. Et ce choc promettait d'être terrible.

Les Allemands, lâchés comme un torrent dans la poche énorme qu'ils avaient, du 21 au 28, creusée entre l'Ancre au Nord et l'Oise au Sud, y déferlaient en masse de divisions; sans doute obéissaient-ils à un plan général, mais, ayant senti craquer le front anglais, ils se ruaient là contre à peu près dans toutes les directions, au Sud où, le 27 encore, ils espéraient, nous le savons, renverser la barrière que leur opposait Humbert, au Sud-Est où la prise de Montdidier surexcitait leurs espoirs, sur le Santerre où les Anglais cédaient, et

dans la direction d'Albert, avec l'idée d'investir Amiens par le Nord comme par le Sud et l'Est. Tandis que von Hutier battait à coups de divisions, le front du général Pellé de Noyon à Lassigny et essayait, en bourrant, d'empêcher le général Robillot de s'opposer au torrent entre Lassigny et Montdidier, des divisions serrées se ruaient contre la ligne Montdidier-Moreuil, tandis que d'autres, le 27 au soir, semblaient destinées à aller tâter l'Anglais entre Amiens et Arras. Soudain cependant celles-ci parurent, sur un ordre inopiné, modifier leur direction et s'orienter vers le Sud-Ouest. Rien n'est plus singulier que de suivre sur la carte la marche des 199e division, 2e division bavaroise, 54e et 53e divisions de réserve, 204e division, 2e division de la Garde, en cette journée du 28. Telle, la 199e, marchant nettement de l'Est à l'Ouest, brise sa marche en angle droit devant Albert, redescend sur Caix, du Nord au Sud, se jette du côté de l'Avre vers Thennes; telle autre, la 2e bavaroise, marchant sur Bapaume, s'arrête près de Ligny-Thilloy, revient sur ses pas, tourne après Villers-au-Flos, court vers le Sud jusqu'à Péronne, jusqu'à Villers-Carbonnel et Brie, se précipite alors vers la région de Moreuil; telle encore, la 53e division de réserve, semble presque se complaire aux zigzags, car, partant de Cambrai dans la direction de Bapaume, elle se tourne vers le Nord, se détourne vers le Sud, va à l'Est, à l'Ouest, pour apparaître soudain en plein sur Moreuil. On dirait qu'un ouragan soufflant du Nord a soudain rabattu vers le Sud-Ouest, les fouettant de tête ou de flanc, ces colonnes massives, et les a balayées toutes vers un étroit couloir qui déjà semblait l'objectif de bien d'autres masses d'hommes, puisqu'en cette journée du 28, quatorze divisions convergeaient dès l'origine sur le front relativement étroit de Montdidier à Thennes, — auxquelles vont s'ajouter ces sept divisions si brusquement ramenées vers ce front. On pourrait d'abord croire que, dans la poche d'entre Bapaume et Ham, l'ennemi, comme affolé, tourbillonne. Il n'en est rien : ces sept divisions, jetées soudain en formidable renfort à cette masse de quatorze autres, ont été détournées par un ordre donné presque à la même heure, probablement dans la nuit du 27 au 28.

L'ennemi a aperçu, — en même temps que le général Debeney, — le trou qui s'est creusé au Sud-Ouest et dont Montdidier est simplement le centre; par ailleurs, il sait que l'Anglais a

encore appuyé à gauche, que le Santerre est découvert, la vallée de l'Avre ouverte et l'accès d'Amiens facilité, tandis qu'au Sud de Montdidier une nouvelle voie se dévoile vers l'Ile-de-France. Vers cette trouée ouverte comme vers le mur démantelé qui la flanque à gauche, il entend lancer toute sa force : 14 divisions ne sont pas assez; il renonce momentanément à élargir la bataille à sa droite; ce qu'il veut élargir, c'est le trou à sa gauche. Et il n'y a pas une minute à perdre; déjà il sait que les gens de France sont apparus sur l'Avre, mais peut-être ne sont-ce qu'éléments de l'armée Humbert étendus et presque aventurés à l'extrême gauche de celle-ci. Soudain un officier d'état-major est tué près de Davénescourt : sur lui se trouve la preuve qu'une nouvelle armée française, qu'on croyait à Toul, a son quartier général dans la région de Montdidier. Ou cette armée française est déjà en nombre, et c'est un danger tel pour les divisions qui marchent vers le front de l'Avre, qu'il peut entraîner une funeste aventure pour l'armée allemande prise de flanc. Ou (on sait que c'est le cas) elle n'est constituée encore que par des forces médiocres, et il la faut bousculer avant qu'elle ait pu s'établir solidement derrière les Anglais rejetés vers le Nord. Dans les deux cas, il y a urgence à grossir la force assaillante ; si le trou créé peut être élargi de façon à y engouffrer une armée, il ne peut l'être que vingt-quatre heures, — peut-être douze, — peut-être huit; il faut précipiter l'assaut tout en le renforçant, bourrer, foncer irrésistiblement et une fois pour toutes transformer l'*Einbruch* (enfoncement) en *Durchbruch* (rupture). Et c'est ainsi que, le 28 au matin, 80 000 hommes, du Nord se ruent au Sud, courant tous vers le trou que par ailleurs les 160 000 camarades déjà visaient : en tout 240 000 hommes précipités sur un front de sept lieues à peine.

XX. — LA RÉSISTANCE DE LA 1re ARMÉE

Face à cette formidable ruée, le général Debeney ramassait ses forces; elles n'étaient pas encore bien grandes : la 56e, abîmée par la terrible journée du 27, le groupe Mesple, 133e et 4e division de cavalerie; à peine la 127e division atteindra pour y débarquer, le 27 au soir, la région de Breteuil ; à peine la 29e, à peine la 163e sont-elles en route. Et c'est déjà merveille que,

de toute part, des divisions, des corps puissent quitter les secteurs que, d'Alsace en Champagne, naguère ils défendaient, pour arriver en quelques heures sur ce champ de bataille où contre eux vont se briser les formidables forces de l'Allemagne. Quant aux Anglais, ils continuent à prêter un concours précieux, quand on le peut diriger, mais intermittent et parfois incertain : vaillants soldats qui tiennent où on les a mis, mais qu'on ne rencontre point partout où on les compte trouver. Debeney s'attend bien encore à subir, le 28, quelques pertes de terrain. L'Avre sera défendue, mais il sait bien que l'Avre déjà franchie ici, tournée là, n'est pas longtemps défendable; quant au plateau entre Avre et Noye, il entend bien s'y cramponner et pour de bon : de Coullemelle à Grivesnes, de Mailly-Raineval à Domart, et, au delà de la rivière, à Domart, à Hangard, il veut qu'on résiste sans recul, sans quoi Amiens sera perdu, — et la bataille.

Le plateau d'abord doit tenir : « *Il ne peut être question*, crierat-il tout à l'heure, *de passer sur la rive gauche de l'Avre.* » Il a raison de maintenir, pour des heures, en avant du plateau la défense acharnée, mais c'est avec une autre foi qu'il affirmera qu'il faut se cramponner au plateau même : « *tenir comme des teignes,* » traduira un de ses dignes lieutenants.

En somme, le 27 au soir, nous occupions Ayencourt, au Sud-Ouest de Montdidier, Mesnil-Saint-Georges (à l'Est), Gratibus (au delà des Trois Doms), Pierrepont (au coude de l'Avre), Contoire, Hangest-en-Santerre, le Quesnel, à 9 kilomètres à l'Est de Moreuil; là commençait la ligne anglaise, couvrant, de Beaucourt-en-Santerre à Proyart, Hangard et Villers-Bretonneux. C'est sur ces positions qu'on se ramasse pour subir l'assaut prévu pour les 28 et 29, journées que tous pressentent critiques, — jeudi et vendredi de la « semaine sainte. »

Dès l'aube, la canonnade a repris : à huit heures, les Allemands se ruent à l'Ouest de Montdidier, enlèvent Mesnil-Saint-Georges et le Montchel; déjà les patrouilles allemandes poussent vers l'Est, sur la ferme Belle-Assise. Et à l'autre extrémité de notre ligne, Hangest, attaqué, succombe. La 166e division vient de débarquer ; sans désemparer, on en pousse les premiers éléments entre Coullemelle et Thory, — où le général Debeney s'est rendu de sa personne ; l'artillerie de la division vient en toute hâte se placer sur la ligne Grivesnes-Coullemelle et de là arrête le débouché des Allemands

vers l'Ouest; à Grivesnes, au Plessier, les deux bataillons disponibles de la division prennent déjà position. A droite, tandis que les divisions de gauche de l'armée Humbert contre-attaquent, les débris de la vaillante 5e division de cavalerie formant un bataillon se rejettent sur le Montchel, sur le Mesnil, sur Fontaine-sous-Montdidier et reconquièrent les villages : au Montchel, on fait des prisonniers, on capture des mitrailleuses ; à Fontaine-sous-Montdidier, on enlève le village presque facilement, tant les Allemands, redoutant peu une réaction, ont dédaigné de s'y bien installer; ainsi cette journée redoutée est, au contraire, finalement heureuse, prouvant ce que peuvent encore des hommes qu'eussent pu avoir épuisés leurs luttes de la veille.

Mais au Nord, l'ennemi attaque avec une extrême violence : il déclenche à treize heures une attaque en masse sur le front au Nord de la route Amiens-Roye, occupe Guillaucourt (Nord de Cayeux), descend dans les bois de la vallée de la Luce, repousse les éléments anglais qui occupaient des positions vers Cayeux, à travers notre ligne Quesnel-Caix. Celle-ci, que commande le général Mesple, pourrait en être ébranlée, mais un ordre énergique de Debeney le maintient sur la rive droite de l'Avre. Et la journée se termine sans plus de pertes. Mais ce ne peut-être que le 29, — vendredi saint, — que l'effet du déplacement en masse des forces allemandes vers le Sud-Ouest peut produire son effet. On s'attend à l'assaut, on l'attend.

Cependant les forces de la 1re armée se sont grossies; la 127e division est maintenant sous la main du général Debeney. La 166e est portée dans la région de Pierrepont où elle forme soudure entre le 6e corps et Mesple ; ainsi débarrassé de tout souci à sa droite, celui-ci pourra plus aisément soutenir à sa gauche les Anglais que par ailleurs va venir renforcer la 29e division accourue de Flandre au Sud d'Amiens et prête à pousser ses bataillons sur Hangard et Domart. Enfin, la 163e, arrivée en camions, est prête à assurer, — sans son artillerie à la vérité, — la défense de Moreuil. Debeney a enfin vraiment une armée.

La ruée allemande se produisit très précisément de ce côté. Nous sommes assaillis devant Mézières, les Anglais à Demuin; nous ne pouvons tenir dans Mézières. Ainsi Moreuil est-il menacé. Les Allemands poussent, acculent notre ligne à l'Avre, entre Demuin et la Neuville-Sire-Bernard. En revanche, à droite, c'est nous qui attaquons sur Framicourt et Courte-

manche : la 56e progresse, est ramenée, mais sans perdre finalement un pouce du terrain occupé la veille. Au centre, la poussée ennemie nous fait reculer de quelques cents mètres entre Pierrepont et Gratibus. Mais, le soir, court la consigne : contre-attaquer pour reprendre les points perdus. Et la confiance est générale : puisque l'ennemi n'a pu, — en cette journée redoutable, — enfoncer nos lignes, tout va bien.

Je me rappellerai sans doute toute ma vie le spectacle qu'en ces heures tragiques du vendredi saint, offraient nos états-majors. Depuis des nuits, on n'avait pas dormi. Mais l'espérance grandissait qu'après la route de Paris, celle d'Amiens allait être, en dépit de tous ses efforts, fermée à l'assaillant. Un grand chef qui, à un haut degré, dirigeait la bataille, m'avait dit à midi : « Cette journée est la dernière d'une semaine d'angoisses : si les camions de la ...e division sont avant la nuit ce vendredi saint au Sud d'Amiens, tout sera dit : en ce cas, en effet, nous chanterons l'*Alleluia* le jour de Pâques. » Le jeune chef qui amenait ses divisions était là, frémissant, comme toujours, d'une énergie presque sauvage; toute sa physionomie respirait la confiance et l'entrain ; ses soldats seraient là puisqu'il fallait qu'ils y fussent. Trois heures après, je roulais vers Amiens, et, à Dury, je dépassais les camions de la division si impatiemment attendue. Nous les annonçâmes dans la ville où, parmi la désolation d'une cité désertée, les derniers habitants s'effaraient. Au centre de la ville, l'admirable cathédrale, — fermée, muette, silencieuse, en ce terrible Vendredi saint, — émergeait de ses sacs de terre, comme la borne splendide où se briserait la ruée des Barbares.

Le samedi 30, ce fut un assaut général sur Debeney comme sur Humbert : attaques sur le Montchel, attaques sur Mesnil-Saint-Georges, attaques sur la cote 104 et Fontaine-sous Montdidier, attaques sur Grivesnes, attaques sur Aubvillers : parfois, trois, cinq, sept attaques sur la même position. Toutes furent repoussées, et le 6e corps maintenait ses positions. A gauche, on était moins heureux : le général Nollet, commandant le 36e corps, avait pris le commandement des troupes; elles se grossissaient de nouvelles divisions, mais arrivant sur le champ de bataille fatiguées et parfois démunies. Moreuil fut perdu vers le soir. Mais la ligne se reformait derrière l'Avre.

Maintenant les Allemands étaient réduits aux attaques

locales. Il semblait que toute cette torrentielle irruption se diluât, n'assaillant que quelques points, refluant parfois sous la résistance, emportant parfois un morceau de la digue, se heurtant immédiatement à une autre digue. Le 31, jour de Pâques, notre armée paraissait maîtresse de la situation : l'ennemi, qui s'était porté à l'attaque de Grivesnes, prend-il pied dans le parc, une contre-attaque l'en rejette, et c'est nous qui attaquons le Mesnil-Saint-Georges, retombé la veille entre les mains de l'Allemand. A-t-il pénétré encore dans Hangard, on l'en expulse. En ce jour qui fut glorieux pour tous, la 56e division quittait le champ de bataille où elle venait d'égaler et peut-être de dépasser les plus beaux exploits. Soldats incomparables qui eussent arraché à tous ceux qui les avaient vus combattre le cri où l'un d'eux faisait tenir le *summum* de l'admiration désormais : « Ils ont fait mieux qu'à Verdun! »

XXI. — LE DERNIER ASSAUT SUR LE FRONT DEBENEY (3-5 AVRIL)

Ceux qui tout à l'heure voyaient l'énorme remous des divisions allemandes battant les parois de la large cuvette, puis convergeant vers la paroi Ouest, s'étonneront sans doute que l'assaut attendu avec tant de résolution, les 28 et 29 mars, par les troupes de Debeney, si violent qu'il ait été, n'ait cependant pas présenté le caractère formidable et presque irrésistible qu'on était autorisé à prévoir : vingt et une divisions allemandes venant assaillir, entre Guillaucourt et le Sud de Montdidier, un front relativement étroit, ne constituent point une médiocre force. Mais les nouvelles batailles ne ressemblent point aux anciennes, même récentes. Une force nouvelle, — offensive et défensive, — est entrée en jeu, depuis les derniers mois, qui, de notre côté, a acquis une puissance redoutable. A l'heure même où l'Allemagne rêvait d'un assaut géant, nous avions perfectionné l'arme qui, en attendant qu'elle en pût briser l'élan, le pouvait ralentir : *l'aviation*. Depuis des journées nos escadrilles étaient, nous l'avons vu, en action, et tandis qu'elles n'hésitaient point à attaquer les colonnes d'infanterie en marche, elles remplissaient leur autre office et, les unes mitraillant, d'autres bombardant, gares, dépôts, voies ferrées, convois, tout était, dans la « poche allemande, » l'objet de bombardements heureux; partout les transports allemands

étaient entravés depuis quatre jours : nul doute que ces entreprises n'aient grandement contribué à rendre moins effroyable le choc que l'état-major allemand avait cru irrésistible.

En fait, dans les journées du 1er et du 2 avril, l'assaut, attendu depuis le 28, subi les 29, 30 et 31, se fractionnait en attaques assurément violentes, mais localisées dans la région de Grivesnes et au Nord de Moreuil. De sept heures du matin à sept heures du soir, les Allemands étaient rejetés à trois reprises sur la première de ces localités; non seulement ils avaient été repoussés, mais nous avions achevé de nettoyer ce parc de Grivesnes où, la veille, nous avions obtenu un si beau succès. D'autre part, les Anglais, soutenus par nos troupes, avaient contre-attaqué dans la région Sud de Domart, vers le ravin Sud-Est de Thennes : nos Alliés, reprenant une attitude offensive, contre-attaquaient encore dans le bois au Nord de Moreuil. La bataille changeait donc de caractère et les Allemands repoussés étaient même parfois reconduits.

La 29e division avait pris position de façon à barrer la vallée de la Luce; des bataillons organisaient activement Hangard et Thennes : ainsi, en cas de fléchissement, serait interdite à l'ennemi toute irruption sur les deux routes d'Amiens, celle de Roye, comme celle de Montdidier. La limite entre les deux armées alliées avait été nettement tracée de façon qu'aucune confusion ne pût se produire dans le combat. Et derrière la ligne, tous les jours mieux tenue, Debeney organisait ses réserves grossissantes. Si l'assaut se produisait, l'ennemi trouverait maintenant non plus des troupes forcément tâtonnantes, mais une ligne de résistance rationnellement et méthodiquement organisée. Notre aviation continuait sur les gares de Rosières, de Chaulnes, de Roye, de Nesle, de Guiscard, de Ham son impitoyable travail, paralysant, ainsi que notre artillerie à longue portée, la marche de l'ennemi, et celui-ci, dans la journée du 2 avril, semblait peu tenté de reprendre ses assauts. Les journées des 2 et 3 furent aussi relativement calmes, heureuse circonstance au moment où nous relevions au Nord les troupes britanniques dans la vallée de la Luce et achevions de refaire la soudure entre les deux armées alliées.

Le général Debeney pouvait écrire le 2 : « La 1re armée a réalisé la soudure entre les armées françaises et britanniques; sa ligne de bataille est formée, son déplacement terminé. »

Il ajoutait : « Maintenant il faut agir. Les efforts doivent tendre à préparer la reprise de l'offensive vers la ligne Demuin-Moreuil, vers l'Avre et Montdidier. » On devait « rompre avec la mentalité du secteur » et aller de l'avant. « La première phase de la grande bataille est terminée, concluait-il; la deuxième va commencer. *Nous tenons le bon bout. Que tout le monde s'y mette sans compter.* » Mais, avant de pouvoir passer à cette offensive, le général Debeney devait encore subir, les 4 et 5 avril, un assaut qui devait réellement clore cette « première phase » dont il annonçait la fin.

Le 4, le temps était bas et nuageux; le ciel nous désarmait ainsi en partie, puisque, de son fait, nos avions pouvaient difficilement remplir leur double tâche d'observation et de combat. Les Allemands, ce jour-là, tentèrent leur dernière chance sur le front Debeney. Le front Humbert, nous l'avons vu, tenait bon du Mont Renaud au Plémont : il était logique que le torrent, se heurtant au mur du Sud, vînt derechef battre celui de l'Est. L'Allemand devait d'autant plus attaquer que, depuis deux jours, les intentions agressives du général Debeney étaient évidentes : avant l'aube du 4, nos troupes, jetées sur la ferme Saint-Aignan au Sud-Est de Grivesnes, s'en étaient emparées; on avait fait des prisonniers et élargi les positions.

Mais, au lever du jour, une violente canonnade sur tout le front avait averti que, du côté allemand, une grosse action se préparait, du Nord de Hangard au Sud de Grivesnes; encore cette attaque sur un front déjà large de plus de quatre lieues n'était-elle, dans l'esprit du commandant allemand, que le prélude d'un assaut d'enfoncement sur toute la ligne du Sud de Montdidier au Nord de Guillaucourt.

A sept heures trente, la bataille d'infanterie commençait. Dix assauts successifs en masses compactes devaient se succéder, formidables coups de bélier d'un ennemi que chaque échec enrageait.

Dès huit heures, le premier assaut était repoussé; la ferme Saint-Aignan, conquise pendant la nuit, devait être la première attaquée; le 67e régiment qui l'avait prise, la défendit et, sur cette avancée à peine conquise, tint tête à l'ennemi; Grivesnes, assailli à l'Est, était défendu avec la même ardeur et le même succès, par le 25e chasseurs à pied. Une deuxième, une troisième attaque se brisent, enrayées, dès le principe, par les tirs de barrage et de mitrailleuses. Or, c'était la Garde qui

donnait, — en l'espèce, son 2e régiment, — et l'attaque était donc d'importance. Mais la matinée n'était pas avancée, que déjà les cadavres de ces bons soldats de Prusse remplissaient les abords de Grivesnes et de Plessier.

La Garde ne se tient pour battue qu'après maints assauts. A 10 h. 45, le quatrième se déclenchait : il est repoussé. Il se déplace alors; ce n'est plus au Nord-Est de Grivesnes, sur Saint-Aignan, c'est sur la cote 104, au croisement de la route de Demuin à Moreuil et de celle de Roye à Amiens, qu'il se déchaîne; on saisit, sans plus de phrases, l'importance de ce nœud. L'Allemand arrive à 50 mètres de la cote, mais il est arrêté au pied de la petite éminence et reflue en mauvais arroi. L'ennemi cherche alors à s'infiltrer dans les ravins : notre artillerie l'y surprend, l'y écrase, de concert avec la britannique. De nouveau l'assaut se déplace : c'est maintenant entre Morisel et Moreuil qu'il se livre. Deux assauts repoussés, puis un nouvel essai d'infiltration ; lentement, l'Allemand s'insinue jusqu'aux lisières de Mailly-Raineval, et bientôt Castel tombe. Au moins ce succès est-il chèrement payé par l'adversaire sur tout le front du 36e corps, — gauche de Debeney.

Sur celui du 9e corps qui constitue le centre, la lutte est encore moins heureuse pour l'ennemi, car s'il fait de cruelles pertes devant le bois de Margival, il n'y gagne pas un pouce de terrain, et sur toute la ligne, le 9e corps résiste à une pesée générale de l'ennemi.

Ainsi quatorze divisions, dont six fraîches, ont-elles en vain attaqué sur un front de 17 kilomètres : les légers progrès au Nord ne pouvant compenser les pertes subies. C'est avec la confiance que la position défendue tiendra, qu'on a organisé cependant, dans la journée, de Rouvre à Coullemelle, une seconde ligne de résistance à laquelle, au pire, l'ennemi se viendrait heurter. C'est bien sur la première ligne, presque inentamée, que Debeney prescrit de tenir : l'ordre du 4 avril au soir en fait à tous une obligation; le moyen, c'est la contre-attaque; chacun des corps reçoit à cet égard une mission bien définie. De Castel à Grivesnes, nous reprendrons nos avantages; l'artillerie, qui maintenant a ses munitions, intensifie son tir. A la gauche, le général Robillot, qui, hier encore, menait si vaillamment le bon combat sur le front d'Humbert, reçoit la direction de la bataille; il défendra la trouée de l'Avre, fermera là le chemin d'Amiens, assurera

la liaison avec l'armée britannique. Le 9e corps réagira, ce pendant, et contre-attaquera par sa 17e division, — en direction de Moreuil.

Le temps qui reste couvert semble, j'ai dit pourquoi, favoriser l'ennemi : j'ai vu ce jour-là des aviateurs désolés de leur inaction. Mais Debeney n'est pas homme à s'embarrasser d'un tel contre-temps. Chacune des divisions en ligne a son objectif : le flanc gauche ennemi sera pris à partie; les 127e, 166e, et 59e divisions dans la direction de Mailly-Raineval, la 45e dans celle de Cantigny-Malpart, tandis que Robillot assurera la gauche : au Nord, la 17e débouchera de Rouvrel et Merville sur Castel et sur la croupe à l'Ouest de Morisel, sur la cote 104.

Au 9e corps, le groupement Philippot arrive aux lisières de Mailly; le 25e chasseurs dégage l'Est de Grivesnes; devant Sauvillers, où les chars d'assaut sont en action, on progresse sur le plateau. Et si, en fin de journée, les troupes fatiguées exécutent, des positions conquises, un léger repli, le gain reste, — et le principal gain n'est point gain de terrain. L'Allemand, qui, la veille, assaillait avec l'intention arrêtée de tout emporter, est refoulé. Au bois Sénécat, — à l'Ouest de Castel, — des combats très âpres nous ont valu plus de 100 prisonniers et des mitrailleuses. Dans la bataille que l'ennemi a entendu livrer, il est réduit à la défensive et cette heure marque pour de longs jours la fin de ses progrès.

C'est en toute justice que, le 5 avril, le général Debeney adressait à ses troupes l'ordre général suivant :

« Soldats de la 1re armée,

« Vous avez bien rempli votre rude tâche. La ténacité de votre résistance, la vigueur de vos contre-attaques ont brisé la ruée de l'envahisseur et assuré la liaison avec nos braves alliés britanniques.

« La grande bataille est commencée.

« *A cette heure solennelle, le pays entier est debout derrière nous et l'âme même de la Patrie vivifie nos cœurs.*

« *Nous voulons vaincre.* »

XXII. — LA PREMIÈRE PHASE CLOSE

En fait, si la grande bataille était commencée, sa première phase était close et elle l'était pour la plus grande gloire de nos

armes. Depuis le 21, l'ennemi avait pu, en dépit de résistances tenaces, obtenir des succès tels et faire de tels progrès que la victoire semblait devoir couronner aussitôt un prodigieux effort. Lorsque, dans les jours des 22, 23, 24 et 25, on avait vu les Allemands creuser dans les armées britanniques d'abord, puis entre celles-ci et l'armée française accourue à sa rescousse, une poche, et bientôt des trous menaçants, on était autorisé à croire sinon la partie perdue, du moins perdue la bataille d'entre Somme et Oise : l'ennemi qui, de toute part, au Sud, à l'Est, au Nord-Est, se frayait des voies diverses dans les directions de Compiègne, de Clermont, d'Amiens, paraissait devoir balayer, avec les troupes de la 5e armée britannique déconcertées, les quelques divisions françaises accourues à leur secours.

Lorsque Noyon était occupé, Roye enlevé, Lassigny emporté, Montdidier à son tour livré, lorsque, de Saint-Quentin et de la Fère, le front allemand était en quelques jours porté vers l'Ouest jusqu'à Péronne, Ham et Noyon, jusqu'à Bray, Chaulnes, Roye et Lassigny, jusqu'à Rosières et Montdidier, lorsque, à trois reprises, des trous s'étaient creusés où des corps de cavalerie ennemis se pouvaient hardiment jeter, lorsque les Français cherchaient, dans l'obscurité coupée d'éclairs d'une bataille chaotique, les Alliés qu'ils venaient appuyer et ne rencontraient que des ennemis se ruant à l'assaut, on pouvait, sans pessimisme exagéré, conclure que, sinon immédiatement Paris, du moins le Nord de l'Ile-de-France était livré, et perdue sinon notre liaison avec l'Angleterre, du moins cette ville d'Amiens où elle était principalement assurée.

Deux armées françaises étaient survenues qui, l'une entre l'Oise et la Somme, l'autre sur les rives de l'Avre, avaient opposé à l'ennemi une digue de poitrines, — une digue d'âmes. Car tout d'abord il avait fallu que la valeur suppléât à la force matérielle : elle y avait suppléé. Ne reculant plus que pied à pied après le 23, s'il s'agissait d'Humbert, après le 25, s'il s'agissait de Debeney, des armées à peine fortes de quelques divisions, en partie démunies et engagées à la hâte, avaient, en attendant qu'elles l'arrêtassent, fatigué à ce point l'ennemi qu'il avait dû tout d'abord ralentir sa marche, et, trébuchant dans ses cadavres, chercher à tâtons plus à l'Ouest, plus au Nord, le point où il ne nous rencontrerait pas. Et du jour où, au Plémont, les troupes d'Humbert renforcées et, du Montchel

à Grivesnes, les troupes de Debeney constituées l'avaient arrêté, il l'avait été pour de si longs jours que nous n'en avons pas vu la fin. Les casques bleus de France avaient surgi, et le flot germanique, une fois de plus contenu, s'était brisé et retombait, étale, au pied de la digue par miracle élevée.

L'effort allemand avait cependant été énorme, sans précédent. Quatre-vingt-neuf divisions avaient été engagées dans la bataille, dont plusieurs y avaient reparu deux et trois fois. C'étaient 1 300 000 Allemands qui s'étaient rués sur un front de 90 kilomètres. Nos forces n'avaient à aucun moment de la bataille atteint le quart de cette formidable masse d'effectifs. Elles lui avaient cependant infligé des pertes que les évaluations les plus modérées estimaient à plus de 300 000, et si on avait, au cours de la bataille, perdu trop de terrain, des résultats visés par nos ennemis, qui n'étaient ni la conquête de quelques petites villes, ni même celle d'une province entière, aucun n'était atteint. Ils avaient voulu rompre à leur soudure les armées française et britannique, rejeter à droite nos Alliés, les séparer de nous, les isoler au Nord d'Amiens, peut-être les achever d'un coup de massue. Ils avaient voulu, en investissant et prenant Amiens, saisir le nœud le plus précieux de voies de fer, de terre et d'eau de toute la région au Nord-Est, couper ainsi Paris de ce qui reste de ses provinces du Nord, et la France de l'Angleterre. Éventuellement ils avaient pensé, si l'occasion se montrait favorable, s'ouvrir les portes de l'Ile-de-France et, en vue d'une seconde offensive, les chemins de Paris. Dans les journées de mars et d'avril, ces trois desseins avaient échoué. Avec une rapidité inattendue, due aux combinaisons préalables de nos états-majors et à l'action personnelle du général en chef Pétain, des soldats français avaient pu, dès le deuxième jour, se jeter dans la bataille, qui s'étaient montrés dignes des soldats de Verdun, c'est-à-dire égaux à ce qu'ils avaient toujours été. L'ennemi le reconnaît. Avec quel souci un soldat allemand écrit : « Nous avons à présent devant nous les Français.... Ils se défendent comme des insensés. » Grâce à leur héroïque résistance, dirigée de haut avec une inlassable énergie par les grands chefs que nous avons nommés, le triple échec des Allemands avait été, en dix jours, consommé. Humbert avait, appuyé sur Pellé et Robillot, barré la route de Paris, Debeney celle d'Amiens; et, à travers maintes vicissi-

tudes, la liaison sans cesse rompue avec nos Alliés était, — en fin de bataille, — assurée.

Bien mieux, en posant, cette fois d'une façon singulièrement aiguë, la question de l'unité de commandement et de l'interpénétration des troupes alliées, la bataille l'avait soudain, au grand bénéfice de l'Entente, résolue. Réunis à Doullens, le 26 mars, les représentants les plus hauts des gouvernements et états-majors alliés avaient décidé que la mission de coordonner leurs efforts serait confiée au général Foch dont l'activité allait se faire sentir de si heureuse façon que, quelques jours après, il recevait enfin, avec le titre de général en chef des armées alliées en France, le commandement du front. Sans doute, n'avait-il pour l'heure qu'à homologuer des mesures qui, dès le 30, obtenaient de si beaux résultats. Mais ce qui restait, c'est que, inappréciable nouveauté, l'unité de front avec l'unité de commandement était enfin réalisée.

Ainsi se terminait au singulier avantage des Alliés la première phase de cette bataille de France dont les Allemands avaient, avec tant de foi, attendu l'écrasement de l'Entente et la fin de la guerre.

« Les cloches de Pâques sonneront la paix, » avait dit le kronprinz Frédéric-Guillaume à ses soldats. Mais dès le 29, un grand chef avait dit devant moi : « Je crois que nous chanterons l'*Alleluia* le jour de Pâques. » Les cloches de Pâques sonnaient le 31 mars non la paix allemande, mais la victoire de l'intervention française sur ce champ de bataille où les armées alliées semblaient devoir succomber sous le double coup du nombre et de la surprise, — parce que, pas un instant, on n'avait désespéré de regagner la partie et estimé trop bas, chez les chefs, la valeur du soldat de France.

Cette valeur allait se déployer dans les mois suivants au cours des furieuses attaques que l'ennemi, des Flandres à l'Aisne et derechef sur la région de l'Oise, multipliera sur notre front. Et toujours elle finira par opposer au flot allemand débordant une résistance qui fera que, pas plus que les cloches de Pâques, les cloches de la Pentecôte ne sonneront la paix allemande.

X...

(A suivre.)

LA FAMILLE MESSAL

DEUXIÈME PARTIE (1)

LE SONNEUR CAMPONO

Surpris de ne pas me voir descendre à mon bureau, mon commis vint me réveiller en s'excusant de la grande liberté qu'il prenait. Jusqu'à onze heures il avait hésité à me venir chercher, mais, devant lui-même se retirer, il se croyait obligé de me prévenir. Ce digne garçon m'observait avec un intérêt où perçait un peu de la condescendance d'un bureaucrate ponctuel devant une personne déréglée. A son expression placide je compris qu'il ne soupçonnait pas le drame. Peut-être Jeanne et la sœur du chirurgien, elles-mêmes, n'étaient-elles pas encore au courant du malheur qui les atteignait, car Robert, enfermé, devait refuser souvent de leur répondre.

A peine étais-je installé dans le bureau, lorsque Jean et Amédée s'y présentèrent. Ne doutant pas qu'ils ne vinssent m'avertir de leur deuil, je m'apprêtais à les serrer dans mes bras, lorsqu'ils m'apprirent gaiement que le cours de dessin ayant été supprimé ce jour-là, au collège, ils en profitaient pour me prier de les conduire à la galerie des cloches, comme je le leur avais promis. Ils seraient contents d'assister au jeu de Campono, le fameux carillonneur de Villefranche.

Leur air réjoui et leur demande confondaient mes supposi-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

tions macabres. Un peu troublé, j'acquiesçai à leur désir. Aussitôt mes petits cousins manifestèrent la joie exagérée des enfants sevrés de tous plaisirs. Une contusion violâtre marquait la pommette de Jean. Sur une question que je lui posai, il me répondit qu'il s'était blessé en voulant jouer à la glissade. Sa rougeur et son embarras me firent l'examiner plus attentivement et je découvris à ses oreilles des traces de pincements dont il aurait pu difficilement attribuer les effets à des chutes. Ces collégiens ne faisant aucune allusion à leur père, je ne doutai plus d'avoir été victime d'une hallucination. Comme ils ne devaient rien comprendre aux réflexions qui me retenaient adossé à mon cartonnier, ils trépignaient d'impatience. Je les accompagnai.

Dès que fut ouvert le vieil huis à chattière de mon galetas, Jean et Amédée s'y précipitèrent et atteignirent la porte à pentures de fer qui permettait jadis aux chanoines de la collégiale de regagner leurs appartements sans être obligés de sortir par la place Notre-Dame. Là, mes petits cousins et moi, nous luttâmes en vain contre les verrous.

— Frappez fort et Campono, s'il nous entend, viendra peut-être nous ouvrir? me conseillèrent-ils avec un dépit qui allongeait leurs figures rondes.

Nous désespérions d'être exaucés lorsqu'une barre de métal encastrée dans la muraille fut retirée, et le sonneur, grand vieillard aux longs cheveux blancs sur un teint d'argile cuite, flatté de l'intérêt que nous portions à son carillon, nous introduisit. Joyeux, Amédée et Jean bondirent sur la galerie extérieure.

— Ah! les fils du fameux chirurgien, murmura Campono; et, bras croisés, son corps sec rejeté sur une hanche, il les observait avec curiosité de ses yeux limpides comme le cristal. Enfin il leva une main et rentra dans la chambre des cloches.

Quand je rejoignis les enfants, leur bonheur effrayait par sa frénésie. C'était plus que de la joie, une espèce d'ivresse dionysiaque qui les faisait danser comme des faunes au-dessus du panorama de la ville. Ne pouvant pas exprimer ce qu'ils ressentaient, ils poussaient des clameurs inarticulées. Libérés pour une heure, ces pauvres prisonniers qui subissaient la plus inouïe des compressions, avec le pouvoir d'oubli de l'enfance, se croyaient à jamais délivrés.

Au-dessous d'eux, dans l'air doré et déjà chaud qui montait

avec des vibrations troubles, s'étalait la ville aux toitures de tous les roses des fleurs. Les douves plantées de marronniers et de platanes encadraient Villefranche de leurs exubérantes verdures. L'Aveyron partageait de sa chaussée liquide, ébouissante au soleil, les deux sols géologiques qui venaient s'affronter aux bords de la rivière : à droite, le Causse aux nobles collines argentées; à gauche, le ségala schisteux où les châtaigniers hérissaient les montagnes de leurs crinières brillantes. C'était bien là le paysage symbolique de la race rouergate, à la fois méridionale et septentrionale, heureuse fusion qui produisait des êtres gais et forts, rudes et cordiaux.

Comprimée dans sa vallée triangulaire, la ville poussait ses logis vers le ciel; tourelles bleu de roi et pigeonniers blancs s'érigeaient dans la lumière au-dessus du ramas des petites maisons. Amusés, les enfants reconnaissaient les clochetons à la chinoise des Pénitents-Noirs et la chapelle rivale des Pénitents-Bleus. Ils rirent ensuite des effets curieux de la perspective à vol d'oiseau. Les toits, les pignons et les charpentes prenaient ainsi l'apparence de chapeaux de gendarme, bonnets d'astrologue, capuchons, corbeilles ou visières. Toute la bonhomie de la vieille France se révélait dans les combinaisons ingénieuses des constructions, chaque propriétaire ayant accommodé son bien à sa fantaisie. De cet apparent désordre naissait pourtant l'harmonie dans la variété ; une âme française, identique en son fond, avait conçu ce paysage humain.

Il me fallut rappeler à Jean et à son frère qu'ils étaient venus pour applaudir au jeu de Campono. Ils voulurent néanmoins courir une dernière fois autour de la galerie à balustres en trèfles. Au passage, avec cet instinct de destruction inné chez les meilleurs des enfants, ils arrachaient les violiers d'or qui fleurissaient les pierres moussues ou donnaient des coups de pied aux lippes grotesques des gargouilles. En criant comme des hirondelles, ils se jetèrent dans la salle ogivale des cloches. Quatre baies géminées, sans verrières, orientées vers les quatre points cardinaux, permettaient au chant des cloches de s'évaporer. Une charpente aux poutres écorchées, comme roussies par une flambée superficielle, occupait la vingtaine de mètres qui séparait la clef de voûte du plancher. Les énormes essieux de bois qui supportaient le carillon avaient été renforcés d'armatures boulonnées.

A notre entrée, Campono vint nous accueillir avec solennité.

— Venez voir ma salle de concert. N'est-elle pas belle? Malheureusement, l'hiver, la bise y fait trop souvent entendre sa musique par ces quatre baies et je frappe mon clavier avec des doigts morts. Étonnez-vous donc que les sons en soient gelés! L'été, c'est le joyeux moment des longues sonneries qui trouvent les gens sur les promenades ou dans les rues.

Puis il posa ses mains sur la tête des enfants, en leur montrant avec une certaine emphase ses « dames, » comme il appelait ses cloches :

— Mes amis, chez moi, à l'ancienne mode, nous respectons la hiérarchie. Au sommet de la tour, saluez le maître chanteur de mon orchestre, le bourdon, le noble « ré » qui ne tinte qu'aux enterrements de première classe et les jours de grande fête. Un peu au-dessous, voici sa bourgeoise, dont le « mi » excelle dans le chant du *Dies iræ*, son triomphe. Cette gentille personne, à sa gauche, c'est la mandarelle, celle qui mande les fidèles pour les offices, de son « fa » de contralto. Ce « la » et ce « sol, » bons camarades, attelés côte à côte comme deux chevaux, galopent les jours des enterrements du commun. Cette demoiselle agile, le « si » à la voix enfantine, annonce les morts d'enfants. Retenez mes paroles, chers amis, car, moi disparu, mes successeurs ne connaîtront plus la tradition qu'avaient fixée les chanoines de l'ancienne Collégiale.

— Quelle est donc cette jolie chanson qui nous éveille à l'*Angelus*, Campono? questionna Jean.

— Vous allez le savoir, mon gentil, répondit le sonneur. Tourné vers moi, il ajouta :

— Je ne suis pas de ces carillonneurs craintifs qui se croient obligés de ne taper que des cantiques. A l'aube, je fais jouer à « mes dames » ce vieil air du pays dont je vais vous traduire les paroles.

Avec des gestes galants qui caressaient l'air, le sonneur chantonna :

Éveillez-vous, belle endormie,
Éveillez-vous, car il fait jour.
Mettez la tête à la fenêtre,
Vous entendrez parler de vous.

Il tenait encore la dernière note avec un trémolo qui faisait vaciller le *vou ou ou ous*, lorsqu'une compagnie de colombes, après avoir traversé le sommet d'une baie ogivale, s'abattit sur l'essieu du bourdon. Quelques-unes de ces oiselles, s'approchant de la muraille, en becquetèrent la chaux. Les mains jointes, Campono s'exclama :

— Oui ! Oui ! chères petites, picorez cette chaux utile à la coque de vos œufs. Picorez ! Je ne vous chasserai pas.

A l'extérieur de la tour des roucoulements éperdus s'entendaient. Son visage émerveillé, le carillonneur continua :

— Les pigeons sont là ! Ils vous attendent, colombes ! Roucoulements du printemps ! Ah ! oui, ma chambre des cloches renferme tout : l'amour, la vie et la mort. Hélas ! je dis bien, la mort, car la nuit, les hiboux des faîtages viennent parfois livrer bataille, et, le matin, je trouve des ailes blanches ensanglantées. Qu'y puis-je ? Pourtant je voudrais sauver les petits cœurs ailés qui m'entourent ! O chers enfants ! savez-vous qu'à ma première sonnerie de l'*Angelus*, les centaines de pigeons nichés sur les charpentes s'échappent et tournoient au-dessus des toits de la ville, afin de signifier aux habitants qu'il y a déjà du monde dans les voies du ciel pour célébrer Dieu ? Et la preuve que mes pigeons n'ont pas fui par crainte, c'est qu'ils reviennent, à travers l'ouragan des sons, se reposer sur les poutres aussi palpitantes que des poitrines à la vibration de mes cloches. Je n'ai qu'à lever les yeux pour savoir si mon carillon plait à mes colombes. Ouvrent-elles les ailes et se dressent-elles sur leurs petites pattes de corail, se rengorgent-elles et se pavanent-elles les unes autour des autres en roucoulant, c'est qu'elles sont en extase. Le dernier son tombé, mes pigeons s'apaisent soudain et deviennent soucieux. N'est-ce pas toujours triste de voir s'évanouir une belle chose qui a commencé ?

Après un silence, Campono, pensif, reprit :

— Allons ! midi nous menace. Sonneur, à ton siège !

Le grand vieillard s'introduisit dans la guérite qui l'abritait des tourbillons d'air en cette salle ouverte à tous les vents, et s'assit devant un clavier barbare dont les leviers agissaient sur des étriers reliés par des fils de fer aux « batails » des cloches. Le soleil tombait en averse d'or par l'ouverture au midi et baignait de son éventail de lumière les mains bronzées du sonneur, posées en attente sur les vastes touches. Le reste de la galerie

demeurait dans un clair-obscur où les visages des enfants, aux yeux écarquillés, semblaient violets.

De la tête de Campono, appuyé au fond de sa guérite, par un effet de réfraction, le menton seul luisait comme un cuivre dans le visage enténébré.

— J'atteindrai tantôt quatre-vingts ans, murmura le vieillard d'une voix pénétrée, et si mes cloches ne m'ont pas tué, c'est parce que nous nous aimons. A l'occasion, elles sont terribles, ces dames. Avant moi, d'autres sonneurs les ayant maltraitées, elles se sont vengées. A qui ferez-vous croire qu'une cloche n'ait pas de mémoire? Le sonneur Jean Bessou fut écrasé par la chute du bourdon sur lequel il assenait des coups à contre-temps, lorsqu'il était de méchante humeur. Des personnes dirent : « Un accident. » Quelle erreur! Le bourdon à nouveau suspendu, un carillonneur fut nommé. Il arrive, agite à tort et à travers le « batail » et, encore une fois, le bourdon se venge dans le sang de ce malheureux, au prix de sa propre vie, car dans sa chute, pour atteindre son bourreau, il s'était brisé. Pour le refondre, on mêle à sa chair le bronze d'un canon autrichien. Étonnez-vous donc si ce bourdon tonne maintenant comme une pièce d'artillerie. D'ailleurs, je l'ai remarqué, l'air sent la poudre d'Austerlitz quand il a parlé. Cette cloche en *si*, la Fabresse, fondue à l'Isle-en-Biscaye, royaume d'Espagne, est jalouse comme les gens de son pays. C'est elle que je redoute, quand je l'ai négligée. Elle danse à faire peur comme une gitane et, des fois, s'enlève autour de son essieu, toujours à la mode des clochers espagnols, brisant ses attaches, la diablesse! Attention! Attention! Écoutez, mes amis! Écoutez et attention!

Impressionnés, Jean et Amédée relevèrent les coudes sur la tête comme s'ils craignaient d'être frappés.

Après une sorte de formidable raclement de gorge, comme pour se faire la voix nette, l'horloge tinta les douze heures. Au dernier coup, Campono levé tapa les trois sons rituels de l'*Angelus*, et, beau dans son recueillement, pria entre les pauses de ses appels. Reprenant ensuite place à son banc, ses longs cheveux emportés par l'air sur un côté de sa tête, ce qui lui donnait l'aspect d'un prophète inspiré de la Sixtine, il frappa de ses mains énergiques les leviers. Les âmes mélodieuses des cloches s'exhalèrent pendant que les colombes volaient autour

de la charpente, et qu'à l'extérieur les pigeons, translucides au soleil, tournaient une ronde galante, glissant tantôt sur une aile et tantôt sur l'autre avec les grâces des danseurs de pavane. Grisés par l'énorme clameur des airains dont les voix allaient annoncer à plusieurs kilomètres à la ronde, aux hommes de bonne volonté, qu'ils pouvaient abandonner leur labeur et s'incliner devant leur pain quotidien, Jean et Amédée commencèrent à sauter au rythme du carillonneur. Enfin, affolés par les sauts des cloches géantes dont le chant de victoire montait à l'assaut du ciel, ces pauvres petits, bras levés, voulaient s'envoler vers ce pays de promission, où les enfants rient et dansent toujours dans des jardins fleuris, leurs mains dans la main des anges.

Au paroxysme de l'exaltation de ces collégiens, quel ne fut pas mon étonnement de voir s'encadrer dans le portillon, sur la galerie extérieure, Raymonde, en robe de mousseline blanche, à contre-jour du soleil qui la cernait d'un trait d'or. Je crus, au premier moment, pouvoir justifier son apparition par son désir, à elle aussi, d'entendre le carillonneur, et j'en étais ravi, car sa curiosité me valait sa chère présence. Aussitôt après, à son expression, j'eus peur d'apprendre une mauvaise nouvelle. Ne m'étais-je pas trompé dans mes suppositions de la nuit?

Épouvantée par le bruit, elle avait porté ses mains à ses oreilles, et, le cou tendu, ses yeux clignés au sortir de la lumière dont elle était encore éblouie, elle tâchait de nous apercevoir. Jean et Amédée ne l'avaient pas aperçue et continuaient leurs sauts en imitant les sonneurs qui s'accourcissent et se laissent ensuite enlever au renversement de la cloche sur son essieu. Raymonde était tellement effrayée, — le tapage du carillon ne devait pas être la seule cause de son émotion, — qu'elle répondit à peine à mon salut. Du geste, elle avertit ses frères de venir la rejoindre. J'essayai de lui expliquer comment ils se trouvaient au clocher; elle ne me comprit pas plus que je n'entendis sa réponse. Il fallut que Campono, le dieu de ce tonnerre, abandonnât son clavier pour que nous puissions nous entretenir. D'une voix qui haletait encore, autant par son escalade de la haute tour que par l'inquiétude, la jeune fille m'apprit qu'elle était venue chercher ses frères, aussitôt qu'elle avait su de Mioutou leur escapade.

— Vite ! Vite ! Suivez-moi ! Jean ! Amédée ! Si petit père savait ?

Ce simple avertissement réduisait à néant mes dramatiques suppositions de la nuit et j'en aurais souri, si les enfants n'avaient pas marqué de l'épouvante, lorsque la jeune fille reprit :

— Oh ! mon Dieu ! petit père apprendra que vous avez manqué votre cours de dessin.

— Ma cousine, ne pus-je m'empêcher de dire, leur faute est-elle donc bien grave ? Jetez vous-même un coup d'œil au panorama que nous apercevons de cette galerie, et vous leur pardonnerez d'avoir préféré ce tableau aux nez de plâtre de leur classe.

L'air inquiet, elle me repartit, tout en appelant d'un geste pressant ses frères :

— Oui ! peut-être avez-vous raison ?... Cependant, ils n'auraient pas dû... surtout aujourd'hui... Vite ! Vite ! Jean, Amédée ! Suivez-moi.

Les collégiens s'étaient rapprochés et cherchaient protection en se serrant de chaque côté de leur fragile sœur. Dans un mouvement affectueux, Raymonde passa ses bras autour de leurs cous et, délicieuse de candeur effarouchée, les entraîna. La mousseline de son ample jupe bruissait comme une feuillée en frôlant les parements de granit de la tour. Elle marchait courbée sur ses frères qu'elle entraînait de ses poignets nus posés sur leurs nuques découvertes. Pour regagner l'escalier à vis qui conduisait à l'intérieur de la nef, elle dut longer la balustrade à trèfles. Malgré son émoi, elle considéra la ville orangée entre ses vignobles fauves et ses collines d'émeraude. Ravie de cette beauté, elle eut une expression confuse d'émerveillement et d'angoisse dont les ombres et les lumières se succédèrent sur son visage.

Au moment de franchir le portillon en anse de panier que décoraient les armoiries du chapitre, trois grenades ouvertes entre des feuilles de figuier, elle me dit :

— Merci, cousin, pour Jean et Amédée... Ah ! Rentrons, mon Dieu !

En me remerciant, ses yeux souriaient encore, que déjà sa bouche avait repris son pli volontaire qui me surprenait toujours comme l'anomalie de cette douce figure. Elle s'engouffra dans l'escalier noir. Quand sa robe blanche y sombra, j'eus

froid au cœur. Comprenant que je ne devais pas l'accompagner, je m'accoudai sur la balustrade, au-dessus d'une chimère pensive qui considérait la ville avec détresse, ses griffes enfoncées dans sa crinière.

Le grand Campono, qu'attristait la pensée qu'une belle chose commencée pût finir, sortit de sa guérite; les voix de ses « dames » retentissaient encore dans sa tête et ses regards cherchaient dans l'air ensoleillé la trace des chants qu'il y avait répandus.

Oublieux de ma présence, le bras levé, du pouce et de l'index, il cueillit comme des fleurs dans l'atmosphère. Ce vieillard croyait-il recomposer son immatériel bouquet de sons égrenés? Ne faut-il pas être un peu insensé pour faire métier de réveiller dans la matière les âmes qui dorment?

Pauvre chère Raymonde! pensais-je, toujours appuyé sur la chimère dolente, au-dessus de la ville rose et jaune d'où s'exhalaient, comme des esprits familiaux, les fumées des âtres.

LA SONATE « APPASSIONATA »

Le besoin urgent de communication d'un dossier m'avait ramené chez René Orbal, aussitôt mon déjeuner terminé. Je trouvai le contrôleur dans son cabinet de travail, son gros petit corps abandonné dans un confortable fauteuil, les bras aux accoudoirs et fumant un épais cigare trop enfoncé dans sa bouche. Chaque jour il goûtait ainsi solitairement son bien-être matériel, à défaut d'autre bonheur. Quelques taches maculaient son gilet et la poussière du charbon cernait ses ongles.

— Heureux moment! m'avoua-t-il avec une humble béatitude. Que voulez-vous, je ne suis pas marié... alors... je prends mon bien où je le trouve!

Il rendit la fumée du tabac par les narines, ses petits yeux mouillés, presque clos, avec une grimace de satisfaction.

— A chacun son lot! Je ne me plains pas, reprit-il. Croyez-vous nos cousins Messal plus fortunés?

Saisissant l'allusion, je lui demandai ce qui empêchait le docteur, célèbre et assez riche, de connaître le bonheur et de le faire goûter à sa famille?

Sans retirer son cigare, René bredouilla :

— Eh! Eh! chacun mène sa barque à sa guise, les uns en

eaux calmes, les autres sur la vaste mer fertile en tempêtes.

Se renversant davantage sur son siège rembourré, il fit tomber son cigare entre son pouce et son index, d'une poussée des lèvres.

— Voyez-vous, l'erreur, Cernais, quand on n'est pas très intelligent, comme moi, — le jour où je me découvris médiocre, je fus presque content, parce que bien peu de gens veulent en arriver à cette découverte, — l'erreur c'est de faire de grands rêves avec des petits moyens de réalisation. Alors on devient malheureux. Comme tant d'autres naïfs, en ma jeunesse, je m'étais grisé de songes dont le moindre était d'épouser une petite femme accorte, toujours réjouie, avec des joues drues et des bras potelés ! Tant pis ! J'en ai fait mon deuil, comme l'on dit ; et, en effet, il me semble souvent que je suis veuf. Bah ! J'en arrive à prendre mon plaisir ailleurs. Mais un Robert Messal souffre en proportion de la grandeur de son cerveau, d'où sa misère.

Comme je faisais remarquer à René que la juste célébrité de Robert aurait dû le combler de félicité, il me repartit :

— Sa célébrité, il s'en moque puisqu'il la fuit. Vous ne saurez jamais les formidables espoirs déçus de cette tête. Ne croyait-il pas pouvoir abolir un jour la mort et fabriquer de la vie, plus belle que celle qui existe, où nous serions tous des Apollon ? Robert n'est pas seulement un savant, mais aussi une sorte de poète de la science qui voudrait recréer une humanité merveilleuse. Vous l'avez constaté, il ne peut voir un enfant difforme, sans avoir envie de le repétrir afin de faire de lui un séraphin. Une fois, Robert m'apprit qu'il ne s'était fait chirurgien que parce qu'il abhorrait les grotesques et que, si jamais je tombais sur sa table d'opération, il accomplirait un fameux travail de restauration. D'ailleurs la confiance témoignée par mon cousin, ce jour-là, fut si complète, qu'après avoir appuyé sur moi un de ces regards qui vous rendent malade, il m'assura qu'avec une tête en ballon comme la mienne, il était improbable que j'eusse même une valeur spirituelle quelconque. Peut-être avait-il raison ? Il mit tout de même trop de brutalité dans sa démonstration.

Par la porte entre-bâillée du bureau de René, une très vieille personne au profil de brebis, Mme Sylvie Orbal, se montra. Le mécontentement, en faisant trembler son menton, donnait à sa voix le trémolo d'un harmonica :

— Comment... Re... René, tu... tu ne viens pas m'ai... aider? Je me tue, mon ami.

— Bien, maman, j'y vais, répondit le quinquagénaire soumis.

Il éteignit avec soin son cigare sur un cendrier d'étain et me dit avec un bon sourire :

— Excusez-moi, n'est-ce pas?

En m'en revenant rue des Consuls, l'opinion inattendue du contrôleur qui représentait Robert comme une victime de sa trop grande imagination me hanta.

Mon travail assez considérable de ce jour me retint devant mes cartons bien au delà de l'heure réglementaire de la fermeture. Sans être de ces fonctionnaires outrecuidants qui croient que le bien de l'État tient dans leurs registres, j'avais néanmoins à cœur d'accomplir mon devoir.

Sept heures du soir sonnaient à l'horloge de Notre-Dame, lorsque je pus enfermer bordereaux, papiers timbrés, cahiers et livres. Dans la rue, le tintement des cuillers me rappela l'heure du dîner. Un ciel orageux de juin avait rendu cet après-midi pénible; avec le soir, les nuages, à moitié dissipés, laissaient place à un de ces couchants safranés, comme le Rouergue en offre souvent l'été. Ce radieux crépuscule avait décidé les Messal à laisser ouvertes les fenêtres de leur salle à manger. Quand je m'en aperçus, l'envie me vint d'abord de m'accouder à mon balcon, tant il me répugnait de les guetter sournoisement. Je ne pus cependant m'y décider. Le sentiment que j'éprouvais pour Raymonde me portait à ménager la susceptibilité de ses parents. Quoiqu'il m'en coûtât de dissimuler, poussant le châssis de mon antichambre, je pus à travers mon léger rideau apercevoir la salle à manger de mes cousins. Dans cette pièce aux lambris cannelés dans le goût du premier Empire, autour d'une table ovale, Robert et ses fils me faisaient face; Balsamie me tournait le dos; Jeanne et Raymonde étaient placées à chaque extrémité. Cette famille penchée sur les assiettes s'était immobilisée, sauf le chirurgien qui portait d'un air terrible des morceaux à sa bouche. Sa sœur, sa femme et ses enfants restaient figés comme les personnages d'un tableau vivant.

— Que signifie cette comédie, leur clama Robert? Vos figures désolées me coupent l'appétit.

Par bonne volonté, ils recommencèrent à manger.

— Pourquoi cette moue, Raymonde? Tes airs de martyre m'exaspèrent.

— Je n'ai plus faim, petit père.

— Allons donc!

— Je ne peux pas... j'étouffe, papa, vous... vous me...

— Quoi! Hein! des larmes? Comme je ne veux pas de malades dans cette maison, je t'ordonne de te nourrir, acheva Robert en frappant la table d'un tel coup de poing que le service sauta.

Jean et Amédée s'apetissèrent de terreur sur leurs sièges. Raymonde en pleurs s'efforçait de sourire à son père pour l'apaiser. L'expression du docteur restait effrayante de despotisme et d'ironie. Jeanne considérait son mari avec une douceur sainte.

— Vous me toisez bien résolument, madame! gronda le chirurgien.

La pauvre femme baissa les yeux avec un sourire conciliant, d'une infinie tristesse.

— Qui vous permet de vous moquer de moi, reprit Robert? Je sais la signification de votre grimace.

La servante Mioutou apportait le dessert avec l'allure furtive d'un fauve ravissant une proie. Avec prodigalité le docteur emplit de cerises les assiettes de ses fils. Quand ceux-ci, avec une gourmandise plus forte que leur gêne, picorèrent les fruits, Robert passa ses mains sous leurs mentons qu'il releva en maugréant :

— Vous n'avez fait que sottises sur sottises, cette semaine. Sortez!

Les garçonnets, auxquels leur maigreur communiquait une gaucherie de poulains montés haut sur jambes, s'éloignaient piteusement, lorsque, d'un geste courroucé, Robert répandit à pleines poignées les cerises dans la pièce.

Amédée s'apprêtait à s'agenouiller pour les ramasser, quand Jeanne vint clore la fenêtre.

Ce spectacle douloureux, loin de me décourager, me décidait enfin à la nouvelle visite tant souhaitée et toujours retardée qui me rapprocherait de Raymonde. Quel que fût l'accueil que me réservaient ses parents misanthropes, il me fallait l'éprouver pour l'affection que je portais à cette jeune fille.

Ce ne fut pourtant pas sans que le cœur me donnât l'impression de me sauter à la gorge que, le lendemain, je vins soulever le heurtoir des Messal. J'avais frappé deux fois et j'étais sur le point de me retirer, lorsque je m'aperçus que le vantail de l'hôtel n'était pas clos, sans doute à la suite d'une sortie fortuite de la servante. Avec l'audace d'un poltron, j'osai pénétrer dans le vestibule.

Le bruit de mes pas se répercutait jusqu'au sommet de la lanterne vitrée qui éclairait l'escalier. Que me convenait-il de faire? Appeler, ou bien tenter l'ascension de l'étage? La seule pensée de m'y rencontrer face à face dans l'obscurité avec Robert redoublait les pulsations de mes artères. Me fallait-il donc rentrer chez moi? Cette sortie à la dérobée, après mon introduction, m'eût laissé dans la situation la plus fausse. Je ne savais comment sortir de cette impasse, quand un léger froissement m'avertit de la présence d'une personne dans une pièce, au fond d'un couloir ténébreux, à la gauche du bûcher. En tâtant les murs où suintaient des gouttes d'eau, par cette moite journée estivale, je m'y hasardai; j'atteignis une cuisine à la mode rouergate : hauts placards d'attache, compagnie de chandeliers brillants et de « calels » à l'huile sur l'entablement de la cheminée à manteau, énorme tourne-broche à mouvement d'horlogerie dont la corde oscillait. Au plafond, sur des perches boutées de mur à mur, des guirlandes de saucisses et quelques saucissons à peau blanche étaient suspendus comme des chandelles par leurs mèches.

Penchée sur un potager de calcaire, la rousse Mioutou, les doigts introduits sous les oreillettes violettes de sa « caussignole, » lisait un feuilleton découpé dans un journal et cousu sur marge à la ficelle. Passionnée par sa lecture, sa bouche balbutiait les mots et, au mouvement de ses lèvres, les poils rouges dont elles étaient moustachues jetaient des luisants d'étincelles à la clarté de l'imposte vitrée.

D'abord Mioutou frémit de courroux contre l'audacieux étranger, peu visible dans la pénombre, qui se permettait de la surprendre. Lorsqu'elle me reconnut, elle attendit d'un air sévère que je voulusse bien lui expliquer le motif de mon arrivée insolite. Quand je l'eus priée de prévenir Mme Messal et le docteur, elle resta quelques secondes comme hallucinée avant de se décider à me conduire au salon. Elle ouvrit les

volets avec des soupirs et, d'un signe maussade, me fit comprendre avec une naïve insolence que je devais attendre, là, sans bouger.

Quand le bruissement des gros jupons de droguet de cette servante se fut évanoui, bravant sa consigne, je me risquai sous la voûte du vestibule jusqu'à l'entrée de l'escalier. Il m'intéressait vivement de savoir de quelle façon mes cousins qui, à la vérité, ne m'avaient pas prié de revenir, accueilleraient l'annonce de ma présence. Un long moment s'écoula. Je croyais que Mioutou, se moquant de moi, n'avait pas averti ses maîtres, lorsqu'une voix sympathique retentit dans l'escalier :

— Nous recevrons avec plaisir M. Cernais, s'il veut bien nous attendre quelques instants.

Sans bonne grâce, Mioutou vint me répéter les paroles de Mme Messal. J'imaginai que mes cousines, surprises en négligé, voulaient faire toilette avant de venir me retrouver.

Vêtue d'une robe d'étamine violette qui ajoutait à la sveltesse de sa taille restée très jeune, Jeanne vint à moi, ses yeux noirs brillants d'une animation dont je la croyais incapable :

— Quelle bonne surprise, mon cher cousin ! J'avais précisément reçu de votre mère une lettre aimable. Je voulais vous en remercier, car il me semble que vous lui avez fait de nous des portraits trop flattés.

A ces mots, je rougis un peu, car je me rappelai qu'au contraire ma correspondance peignait mes cousins dans leur réalité.

— Savez-vous, Julien, que votre mère, mon aînée seulement de quelques années, venait jadis passer chaque mois d'août à Langoat, chez mes parents ? Parlez-moi longuement d'elle et de votre père que j'ai connu receveur à Vannes. Il vous ressemblait, grand, mince, élégant et les manières les plus affables du monde.

Modestement je protestai que je ne pouvais pas briguer les qualités qu'elle voulait bien prêter à mon père. Balsamie pénétrait dans le salon, les pans de la fanchon qui lui couvrait la tête étroitement noués sous le menton ; Jeanne la prit à témoin, en lui répétant les derniers mots de notre conversation :

— Pauvre de moi ! s'exclama la vieille demoiselle avec bonne humeur, oubliez-vous que je n'ai pas connu M. Cernais, le père de votre cousin Julien ? Je puis seulement complimenter avec

vous le fils de sa propre perfection dont nous sommes les témoins. Certes! à Villefranche, on ne trouverait pas un autre fonctionnaire de son âge aussi réglé, poli et obligeant que Julien!

Ces éloges de Balsamie tout autant que son air avenant me donnèrent l'espoir de relations plus affectueuses. Mis en confiance par cette atmosphère de bonne grâce, très inattendue, j'allais demander si je n'aurais pas le plaisir de saluer Raymonde, lorsque la jeune fille se présenta, élégamment vêtue, un collier de perles de Venise autour du cou. Sa silhouette parisienne me rappela qu'elle n'était devenue une provinciale que depuis deux années seulement.

— Oh! coquette! s'exclama Balsamie, n'as-tu point honte de te faire attendre? Quelle fâcheuse opinion ton cousin Julien prendra-t-il de toi?

En m'offrant la main avec un gentil sourire, Raymonde repartit à sa tante qu'elle n'aurait cependant pas osé se présenter en blouse tachée de peinture.

— Pourquoi pas? m'écriai-je. J'eusse été charmé de présenter mes compliments à l'artiste en sa tenue de combat.

— Ne vous y trompez pas, me répondit-elle, mes travaux n'avaient aucun rapport avec l'art. Je lavais à l'aquarelle de grandes planches anatomiques dessinées par mon père. Je vous prie de croire que toute imagination et toute fantaisie me sont interdites.

— En effet, voilà des travaux austères, lui dis-je, et je conçois des sujets plus attrayants pour vos pinceaux.

Joignant les mains, elle prit un air extasié pour m'assurer que je ne pouvais me douter à quel point les admirables travaux de son père la passionnaient. Particulièrement, lorsqu'elle enluminait les images du système nerveux délié comme les plus fines radicelles, elle s'émerveillait.

— Jouer avec ces fils multiples de la sensibilité, comme mon père, et établir l'accord parfait de cet orchestre subtil, quel prodige! Mon premier effroi vaincu, ces figurations pathologiques, qui m'auraient autrefois fait m'évanouir, provoquent maintenant mon admiration. Néanmoins, Julien, comme vous n'auriez peut-être pas compris pourquoi j'étais barbouillée de jaune, de violet ou de carmin, j'ai dépouillé mon sarrau d'atelier, au risque de mériter les reproches de ma tante.

— Ah! casuiste, reprit Balsamie en menaçant d'un doigt amical sa nièce, tu ne m'empêcheras pas de répéter que tu as manqué de simplicité en allant te parer comme une bannière.

— Oh! mon cousin, se récria Raymonde, défendez-moi. Trouvez-vous que je ressemble à une bannière?

— Oui! Oui! processionnelle, insista la vieille demoiselle qui désigna les broderies du corsage.

Engagée sur ce ton léger, cette conversation me charmait parce qu'elle me découvrait mes parentes sous un jour inattendu et sympathique. Comment avais-je pu croire à la misanthropie de cette famille? Une fois de plus, j'avais eu le tort de généraliser quelques observations. Rien n'est plus périlleux que de se représenter les caractères humains comme des blocs de bien ou de mal, de cruauté ou d'amour. Peut-être mes cousines perdaient-elles quelque chose de leur mystère; mais en me devenant accessibles, leur bonne grâce me ravissait.

Avec simplicité Raymonde était venue s'asseoir, près de moi, sur le canapé aux abeilles d'or. Après son premier mouvement d'expansion, Jeanne demeurait assez indifférente à notre conversation et ses yeux noirs avaient pris une fixité pénible. Cependant une galopade ayant ébranlé le plafond, Mme Messal, sortant de sa rêverie, dit avec indulgence :

— Tes frères sont bien dissipés, aujourd'hui, Raymonde!

Ce fut Balsamie qui répondit à sa belle-sœur, après s'être tournée vers la pendule de la cheminée :

— Quatre heures. Ah! pauvre! ces « drolles » sont en récréation et nous le font savoir par leur tapage.

Bientôt Amédée et Jean descendirent quatre à quatre l'escalier, se ruèrent dans le salon, prirent à peine le temps de me presser les mains, et, les joues écarlates, les cheveux hérissés, à cloche-pied comme des fantoches, s'évadèrent en glapissant.

La vieille demoiselle les poursuivit jusqu'à la porte qu'ils avaient laissée ouverte et les réprimanda. Leur jeu les avait tellement excités que, sans l'écouter, ils s'amusèrent au cheval emballé.

Avec un sourire qui les excusait, Raymonde m'expliqua que ses frères avaient besoin de se détendre après les longues heures de travail auxquelles ils étaient obligés. En s'en reve-

nant de gourmander ses neveux, Balsamie s'installa devant une petite table circulaire et retira de son tiroir la navette et le fil à guipure d'un ouvrage commencé. Jeanne la rejoignit et ouvrit un nécessaire d'ivoire dont elle sortit des ciseaux d'or.

— Nous permettez-vous de vous traiter sans façons, en parentes? me demanda-t-elle.

Avec une petite rougeur de satisfaction, je l'en priai. Les occupations de Jeanne et de Balsamie nous donnaient donc l'occasion, à Raymonde et à moi, d'une conversation plus intime. Je lui rappelai son arrivée inattendue à la galerie du clocher et mon dépit de l'avoir vue s'en échapper trop vite, lorsqu'elle me repartit avec vivacité qu'elle n'aurait jamais osé quitter sa maison et monter seule au clocher, sans son désir d'éviter à ses frères une punition.

— Songez qu'ils s'étaient sauvés du collège et que petit père les attendait pour leur donner une leçon. Ah! s'il l'avait appris!

En souriant à son animation, je lui répondis que le péché de Jean et d'Amédée était véniel. Le docteur était-il donc terrible?

A cette simple allusion, — et encore l'épithète m'en avait-elle échappé, — les yeux transparents de Raymonde se troublèrent comme une eau dont on remuerait le lit, et ses sourcils minces se rejoignirent sur son front.

— Ne croyez pas mon père injuste, me répliqua-t-elle. Rigoureux pour lui-même, il l'est pour les autres. Travailleur acharné, il déteste les paresseux, les menteurs, les bavards. Pourquoi vous imaginer?... je veux dire que... Oh! ne jugez jamais sur certaines apparences!

L'embarras et l'insistance de Raymonde à m'expliquer les causes de la sévérité du chirurgien me surprirent.

Pour la première fois je remarquai que, lorsqu'elle s'animait, l'extrémité de son nez aquilin avait un léger mouvement en correspondance avec sa lèvre supérieure, un peu courte, qui lui donnait une expression candide. Enfin après s'être écriée : « Oh! ne jugez jamais sur certaines apparences, » elle avait porté vivement ses index à ses yeux qu'elle ferma. Ce geste, — il lui semblait familier, — rappelait celui des méfomanes qui s'aveuglent tout à coup pour mieux goûter une phrase musicale et s'en pénétrer. Ainsi Raymonde semblait prolonger le sens de ses paroles et en concentrer l'idée.

Néanmoins, sa conviction me toucha sans me convaincre.

Pouvais-je vraiment considérer comme de simples illusions ce que je connaissais des rigueurs de Robert?

Cependant par quelles qualités cet homme, d'allure terrible, pouvait-il se faire adorer de sa fille, car tout, dans l'expression de Raymonde, révélait un amour filial absolu. Voilà ce que j'aurais voulu savoir. Or, chaque fois que j'essayais d'entretenir la jeune fille d'elle-même, afin de mieux comprendre les raisons de son existence cloîtrée, surprenante à un âge où les jeunes filles recherchent d'ordinaire des compagnes, ma cousine, l'âme pleine de Robert, y revenait avec une obstination qui me parut un désir de me convertir à son admiration. Elle m'apprit qu'en ce moment, il fondait les bases d'une pathologie nouvelle, et que, grâce à ses études neurologiques, il sauverait de l'infirmité des milliers d'estropiés. Comme j'ignorais jusqu'à la signification exacte des termes qu'elle venait d'employer avec complaisance, elle me cita quelques essais récents de son père pour me rendre sensible son mérite.

Son explication terminée, Raymonde, les pupilles dilatées, parut avoir une vision de la multitude restaurée dans sa validité par le génie de son père. Elle conclut gravement :

— N'a-t-on pas le droit d'être personnel, disons même : original, lorsqu'on accomplit de telles merveilles? Les personnes, dites raisonnables, sauraient-elles jamais sortir d'elles-mêmes pour atteindre à ces découvertes?

Je m'inclinai, mais je ne pus m'empêcher de réfléchir que ces éloges ne pouvaient s'adresser qu'au savant dont la tendresse paternelle n'apparaissait point. Or, je doutais qu'un génie d'humeur farouche arrivât à se faire aimer des siens par ses découvertes les plus transcendantes. L'intelligence seule n'a jamais conquis les cœurs.

Derrière nous Balsamie s'impatientait contre un écheveau dont elle avait embrouillé les fils. Elle en vint à taper du pied en maugréant :

— Oille!... S'il plaît à Dieu! je n'en sortirai pas!

Jeanne vint à son aide. Tournée vers sa mère et sa tante, Raymonde sourit d'un air vague à leur petit embarras, mais sa pensée n'était pas là. J'eus la gloire de découvrir, dans l'écheveau, l'extrémité vainement cherchée, et quand j'en remis le fil à Balsamie, elle s'exclama :

— Hormis votre secours, j'étais perdue!

Elle rit de bon cœur et, pour la première fois, Jeanne posa sur moi des regards qui semblaient m'adopter. Quand je repris ma place près de Raymonde, celle-ci, qui poursuivait toujours ses mêmes pensées, me dit assez bas :

— Souvent mon père nous répète les paroles de l'Écriture : « Les tièdes, je les vomirai de ma bouche. » Vif et enthousiaste lui-même, il n'aime que les gens à caractère et les travailleurs fougueux.

— Hélas! Raymonde, comment doit-il donc juger un fonctionnaire routinier de mon espèce? Mes petites vertus, tout à l'heure vantées par votre tante, me perdront dans son estime.

Avec un sourire malicieux qu'elle prolongea pour mon supplice, Raymonde me répondit enfin que son père se gardait bien de juger les personnes d'après leurs fonctions. Chaque homme, il l'affirmait souvent, se plaçait à sa vraie hauteur, en dehors de toutes les attributions de la société. Elle croyait savoir qu'il avait pour moi beaucoup d'estime. Je lui repartis que l'opinion du docteur me touchait d'autant plus que je l'enviais d'être une personnalité, une cime au-dessus de la foule.

Brusquement attristée, elle me chuchota, comme si elle craignait d'être entendue de sa mère et de Balsamie :

— N'enviez pas le génie. Il n'est pas une cause de bonheur.

Sur cet aveu, sa physionomie exprima une telle gravité, que je n'osai d'abord pas l'interroger. Enfin je fis la réflexion que les personnes de l'entourage d'un être plein de gloire devaient participer aux ivresses que donne la conscience d'une haute valeur bienfaisante.

Elle laissa tomber ses bras en murmurant :

— Peut-être?

Après une longue expiration, elle reprit :

— Vous avez complètement raison, et je ne me conçois pas la fille d'un homme médiocre. J'en serais désolée. Néanmoins il ne faut pas se trouver dans le rayonnement d'une trop grande destinée, lorsqu'on veut s'appartenir.

Ému, je considérai Raymonde. Voulait-elle me signifier son malheur? Quand elle releva ses yeux, elle affectait d'examiner curieusement ses ongles; l'intérêt que je lui portais, et dont elle s'aperçut, la fit rougir comme une petite fille surprise en faute; ce fut d'une voix sans timbre qu'elle déclara :

— Mais à quoi bon s'appartenir lorsqu'on se trouve heureuse

de sa sujétion? D'ailleurs la liberté! Que serait la liberté d'une petite demoiselle? M'aiderait-elle à mieux concevoir les grands mystères qui intéressent seulement mon âme? A l'ombre de mon père, il me semble, au contraire, sentir passer parfois le souffle de l'infini.

Sa tante, que notre long tête-à-tête commençait à contrarier, ne me laissa pas le temps de répondre. Elle me pria de la suivre vers un secrétaire à cylindre, placé au-dessous de la bayadère qui divertissait le général Kléber.

— Petite, fit-elle à sa nièce, viens nous montrer tes dernières peintures. Figurez-vous, Julien, que cette ridicule enfant reproduit de vulgaires herbes ou des ronces, au lieu de peindre de jolies fleurs comme on le faisait en ma jeunesse. Comment appelles-tu tes longues bandes d'aquarelle avec ces vilaines choses répétées jusqu'à la satiété?

— Des frises décoratives, tante.

— Allons! explique-nous tes belles inventions?

La jeune fille déploya un rouleau de papier gris rehaussé de gouache.

— Voyez ce que des feuilles de marronnier d'un vert cru et d'une forme raide peuvent inspirer, cousin. Lorsque Jean me les apporta, leur gros aspect de santé me déplut. L'idée me vint de les laisser se flétrir et, à mesure qu'elles se mouraient, ces feuilles devenaient intéressantes. Les voilà sèches au point qu'elles tomberaient en poudre si je les pressais entre mes doigts. Ne sont-elles pas admirables avec leurs tons de cuir de Cordoue? La mort est donc quelquefois plus belle que la vie?

A cette interrogation, les épaules de Balsamie se soulevèrent, puis la vieille demoiselle me pria de gronder Raymonde de ses folles idées :

— Moi? je ne sais s'il faut manquer de sens commun pour devenir artiste. Dieu soit loué de m'avoir privée de ce don!

Pendant les observations de sa tante, Raymonde, sérieuse, continuait de tenir entre le pouce et l'index la brindille aride du marronnier.

En observant la physionomie pensive de ma jeune cousine, je songeais : « Prodiges toujours imprévus de la vie, dans quelque condition défavorable que tu places un être, il trouverait dans les pierres noires de sa prison des aliments pour son imagination. »

Restée à l'écart, Jeanne lisait le petit ouvrage de piété, relié de maroquin, que j'avais remarqué sur la table. Comme pour en mieux méditer un passage, elle l'avait porté à son menton en baissant les paupières. Afin de changer le cours soudainement mélancolique de nos idées, Balsamie pria sa nièce de prendre place à son piano.

— Je ne vous savais pas musicienne, Raymonde, m'écriai-je assez étourdiment.

— Comment le sauriez-vous, Julien?

— Parce que jamais le chant de votre piano n'est arrivé jusqu'à mon bureau.

Elle appuya sur moi ses regards qui me parurent pleins d'inquiétude.

« Pourquoi prêtez-vous tant d'attention aux bruits de notre maison? » semblaient-ils me dire.

Me sentant rougir, je m'empressai de l'assurer que je serais charmé de l'entendre jouer une sonate, si toutefois le docteur n'en devait pas être gêné.

Ce fut Balsamie qui m'avertit assez sèchement de la sortie de son frère, retenu à l'hôpital par une expérience. Au ton de la vieille demoiselle, je compris la leçon. Pas plus qu'à sa nièce il ne lui plaisait de savoir que je pouvais surprendre leurs conversations.

Pendant que Raymonde, penchée sur son tabouret à vis, le montait à la hauteur convenable, elle réclama mon indulgence; elle jouait bien rarement.

— Et vous aimez la musique, ma cousine?

— Si je l'aime! me répondit-elle d'un accent passionné.

J'allais repartir : « Pourquoi ne jouez-vous donc pas plus souvent? » lorsque l'avis de Balsamie : le chirurgien est absent, me revint à la mémoire. Une liaison s'établit aussitôt en mon esprit entre ce fait et l'attitude nouvelle de mes cousines à mon égard.

Debout derrière Raymonde, je m'offrais à tourner les pages de la musique, quand sa tante m'appela près d'elle : « La petite s'arrangerait bien seule de sa partition. » Sur cette déclaration, Balsamie, rejetant sa tête en arrière, prit l'attitude redoutable d'un dilettante. Demeurée devant sa table ronde, Jeanne reposa son petit livre de piété dont les pensées ennoblissaient encore son visage. J'aurais voulu connaître la page capable d'empreindre Mme Messal de cet air d'austérité et de résignation superbe.

Après avoir plaqué un accord qui résonna dans le salon avec une intensité surprenante, Raymonde se retourna vers sa mère et sa tante, la bouche à demi ouverte.

— Eh bien! qu'attends-tu, ma chère? s'écria Balsamie.

Après un regard au ciel, aperçu par la fenêtre, Raymonde commença de jouer la sonate *appassionata* où Beethoven nous propose les questions les plus angoissantes et fait vibrer, dans les souterrains de nos âmes, ces parties profondes où rarement pénètre la lumière. Les sentiments indéfinissables que nous portons en nous, sans en avoir la claire conscience, se réveillaient; et le divin chant les expliquait mieux qu'avec des phrases pauvres d'expression et des mots trop limités dans leur signification. Soulevé d'une indicible émotion, notre esprit nous rappelait que nous n'étions pas seulement matière, et qu'un Dieu y sommeillait qui se levait parfois dans sa gloire.

Nous n'étions plus à ce moment, moi, le médiocre Julien Cernais, receveur d'Enregistrement; Jeanne, l'humble satellite de son mari; Balsamie, une image déformée de son frère génial; Raymonde, un poétique feu follet dont la flamme vacillait au souffle du terrible héros de ce logis. Évadés de nos humbles conditions terrestres, nous participions au sacrifice célébré par le génial musicien sur l'autel qu'il avait dressé au cœur même de la passion.

Aimantée par ce chant sublime, Balsamie s'était rapprochée du piano. Elle vint se placer aux côtés de sa nièce et je la suivis. De ma nouvelle place, Raymonde m'apparaissait de profil. Son jeu cambrait son buste qu'elle tenait un peu voûté d'habitude. Une ardeur faisait refluer le sang de son cœur à son visage, et ses narines se dilataient comme à l'aspiration d'un vent puissant.

A cet instant, je fus le seul à m'apercevoir d'un léger mouvement de la porte. Aussitôt j'eus le pressentiment d'un incident extraordinaire.

Un premier craquement bruit. Jeanne, appuyée sur sa petite table avec l'air intérieur d'une personne qui poursuit la résolution d'un problème important, ne parut pas l'entendre. Il devenait évident qu'une personne essayait d'ouvrir à la dérobée. Les précautions de l'arrivant ne s'expliquaient que par son désir de ne pas troubler la musicienne. Ce pouvait être le fait d'enfants curieux, et je m'attendis à voir surgir la tête

ronde d'Amédée ou celle de Jean. Quel ne fut donc pas mon malaise, quand m'apparut, par l'ouverture entre-bâillée, la large face rutilante du chirurgien. L'effort que s'imposait Robert pour entrer dans le salon sans attirer notre attention, lui faisait mordre sa lèvre inférieure. Pour éviter le grincement des gonds, il s'introduisit de côté, par une épaule. Le piano éloigné de la muraille, et retourné, laissait une ruelle, et l'exécutante aurait aperçu son père, par-dessus la caisse, si celui-ci ne s'était pas avancé très courbé.

La difficile progression de ce sexagénaire herculéen, qui manquait de la souplesse nécessaire à un tel exercice, me troubla profondément. Le chirurgien m'avait certainement remarqué, mais il ne se souciait pas plus de ma présence que de l'impression qu'il pouvait produire sur sa femme et sa sœur; il était accoutumé à leur imposer ses fantaisies. Penchée sur mon fauteuil, une main ramenant le pavillon de son oreille vers le piano afin de mieux entendre, Balsamie eut un haut-le-corps à la vue de son frère, ramassé comme un lion prêt à bondir; puis elle me regarda d'un air mécontent, comme si j'étais coupable d'une indiscrétion.

L'apparition de Robert médusa Jeanne, qui n'en pouvait plus détacher ses regards.

L'*appassionata* avait enivré Raymonde, et son jeu chaleureux ravissait son père. Au bout de quelques instants, la fascination qui raidissait Jeanne l'abandonna, et, à moitié tournée vers moi, elle me parut préoccupée de ma présence. Son anxiété et celle de Balsamie devenaient de plus en plus manifestes. A un certain moment, la vieille demoiselle remonta ses poings aux grosses veines bleuâtres jusqu'à la hauteur de son front, dans un geste de découragement inexplicable. Ses sourcils roux remontés dans son haut front, Robert prêtait la plus vive attention aux phrases mélodiques qui retombaient en chutes sourdes pour se gonfler à nouveau de souhaits et d'espérances. Sa poitrine soulevée, le chirurgien respirait les sons adorables.

Je supposai qu'à sa rentrée de l'hôpital, Robert, entendant le piano, avait aussitôt imaginé d'écouter sa fille à son insu. L'attitude du savant révélait une passion violente pour la musique. Il me souvint qu'en ses nuits d'insomnie Robert jouait de son violon d'un archet ardent. Pour écouter les voix ailées

le docteur avait mis un genou sur le tapis et posé ses coudes sur l'autre. A ce moment, j'eus la révélation d'un nouvel homme qui n'était pas le Robert Messal au caractère parfois odieux, lorsque son labeur de Titan l'avait surmené. La divine musique dégageait son âme de sa gangue et la fraîcheur des herbes, l'élan des arbres, la félicité de l'amour, les jeux fugaces de la lumière et de l'ombre semblaient la réjouir. A l'allegro, Robert, joyeux, bascula sa tête de droite et de gauche; il sourit comme je ne l'avais jamais vu sourire. Au crescendo, quand la phrase initiale reprit plus passionnée, Robert fut entraîné à marquer la cadence de son front où les mèches rousses et blanches s'emmêlaient. Ses lèvres articulèrent tout bas, au rythme des notes :

« Doum... dou doum, doum... doum doum. »

Lorsque Raymonde commença « l'andante » dont les accords tombaient avec l'accablement des vagues qui déferlent aux soirs d'orage, brusquement, Robert, le menton sur la poitrine, parut considérer un abîme. Le doute, les souhaits insatisfaits, et l'inquiétude, lourde comme des gueuses de plomb, obligeaient le chirurgien à fléchir, s'humilier, se prosterner. Le délire de « l'appassionata, » en éclatant enfin, le redressait : un galop haletant évoquait le cortège des passionnés de la gloire, de la science, de la beauté ou de la volupté, devenus la proie de leurs passions qui les entraînaient enchaînés, rugissants. Après les célestes Élévations, la réalité tumultueuse et sombre nous emportait. Les furies galopaient maintenant vers les horizons sans cesse reculés où l'on n'aborde jamais. De plus en plus enfiévrés, presque démente « l'appassionata » sonnait le tocsin des âmes en détresse, et Robert s'étreignit lui-même, désespéré de l'éternelle solitude de sa pensée.

Sa sœur et sa femme, blêmes d'émotion, allaient marcher vers lui, lorsque la sonate mourut sur une dernière plainte. Alors le visage de Robert devint d'une douceur sublime, tandis que les larmes les plus humaines, qu'il n'avait pas la faiblesse de nous cacher, mouillaient ses mains.

Tout à coup je m'expliquai l'adoration de Raymonde pour son père et je la partageai. J'eusse été heureux de témoigner mon respect affectueux au chirurgien, lorsque je le vis s'éloigner à reculons et refermer vivement sur lui la porte, à l'instant où le dernier accord s'éteignait.

Réveillée de son extase, la pianiste demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Un index levé, Balsamie regardait toujours la porte comme si elle redoutait de la voir se rouvrir. Jeanne vint enlacer sa fille et lui apprit que son père l'avait entendue et s'en était allé plein d'émotion.

Stupéfaite, Raymonde se fit répéter ces paroles auxquelles elle ne semblait pas croire; quand elle en fut persuadée, son regard effrayé interrogea sa mère; celle-ci sourit, heureuse. Alors elles s'embrassèrent avec une fougue incompréhensible.

Lorsque Raymonde se fut rapprochée de moi, je lui appris quels pleurs précieux avait versés son père. Elle en fut remuée au point qu'elle demeura quelques instants comme hors d'elle-même, répétant :

— Vraiment! Oh! Mon Dieu!

Lorsqu'elle reprit conscience, elle dit d'un air pénétré :

— Rien ne lui reste indifférent. Tout le touche. Les arts l'émeuvent à un point inouï. Sa sensibilité est même trop vive!

Par leur expression presque religieuse, Jeanne et Balsamie confirmaient cette déclaration de la jeune fille. Cette dévotion aveugle pour un père et un époux d'une humeur souvent effroyable me laissa perplexe.

Lorsque je quittai mes cousines, leur maison restait encore pour moi un pays plein de mystère. J'avais déjà conscience qu'on ne pouvait aimer la fille de Robert Messal sans risquer de grandes traverses. Mais quels obstacles auraient pu désormais me rebuter? Le cœur gonflé de tendresse, il m'apparaissait que la douleur, brasier ardent, forge les âmes les plus admirables, et je croyais pressentir en l'amour filial de Raymonde quelque mobile sublime.

LA VIE ET LA MORT

Par ce soir de juillet, les combles des hautes maisons de Villefranche s'orangeaient dans un ciel où paraissaient s'effeuiller des capucines. A la réflexion de ce firmament, les ruisseaux médians, au fond de leurs ruelles, semblaient rouler de l'or. Je m'en revenais du Guiraudet à travers la place Notre-Dame, lorsque j'aperçus, sous l'arcade Alphonse de Poitiers, un petit

homme obèse aux vêtements noirs, qui, la canne derrière le dos, musait entre les piliers, tournant sur lui-même comme une personne qni ne sait de quelle façon dépenser ses heures. Simultanément, nous nous reconnûmes, René Orbal et moi. Aussitôt j'allai lui serrer les mains en l'assurant de la part que je prenais à son deuil.

— Ce rude coup frappe surtout ma mère, Cernais. Sans doute, mon oncle Sébastien Alzou atteignait sa quatre-vingt-neuvième année, mais dans une famille qui compte des centenaires, ma mère trouve que ce bon propriétaire fut enlevé dans la fleur de l'âge. Cette brusque mort lui rappelle, — redoutable avertissement, — qu'elle atteint elle-même soixante-dix-neuf ans. Depuis notre retour de Gourgassier, qu'habitait l'oncle Sébastien, ma pauvre maman ne cesse plus de m'entretenir de cette horrible chose : la mort. Que répondre? Quel espoir lui donner? Ce soir, ses propos funèbres empoisonnèrent notre dîner. Me sentant devenir malade de tristesse, et aussi parce qu'il faut bien prendre un peu d'exercice, n'est-ce pas? j'ai fui. Julien, si rien ne vous presse, je vous demanderai de vous promener avec moi en attendant ma rentrée, tout à l'heure, à la maison, car je ne puis abandonner trop longtemps mon frère Cyprien, toujours bien infirme, et ma mère.

J'acquiesçai volontiers à sa demande, ajoutant même que, si je savais n'être pas indiscret, j'irais offrir mes condoléances à Mme Orbal. Il parut touché de ma proposition et, en me pressant le poignet, il me dit :

— Quoique vous ne nous soyez pas apparenté, vous nous prouvez plus de sympathie que la famille Messal. Figurez-vous qu'aucun d'entre eux ne se trouvait à Gourgassier aux obsèques de leur cousin! Trois lieues seulement séparent cette bourgade de Villefranche : Balsamie et Jeanne ont prétexté qu'elles ne pouvaient quitter Robert. Quant à celui-ci, pourquoi ne s'est-il pas souvenu qu'en son enfance si dénuée d'affection, Sébastien lui témoigna quelque intérêt? Il passa plusieurs semaines de vacances à Gourgassier. A vous parler franchement, nous eussions été flattés de l'hommage suprême du docteur. J'imagine que sa sœur et sa femme n'ont guère dû l'encourager à ce déplacement. Enfin, Robert a fait annoncer sa visite avec Raymonde pour ce soir. Viendront-ils? Drôles de parents!

La sombre humeur inaccoutumée du contrôleur me sur-

prenait. Il eut un plissement du front avant de reprendre :

— Pénible digestion, ce soir. Ah ! ces jérémiades de ma pauvre mère !

Il ouvrit ensuite un étui et m'offrit un cigare. Lui-même prit un havane, l'alluma et en aspira goulûment la fumée ; ses yeux humides clignotaient.

Tout en continuant à m'entraîner sous « les Couverts, » la figure rebondie du contrôleur souriait avec amertume.

— Cernais, je fus toujours ce qu'on appelle un bon fils... et un bon frère... c'est peut-être pourquoi ma vieille maman et Cyprien ne m'ont jamais témoigné grande reconnaissance. Je crois même qu'ils me trouvent, et avec raison, un peu simple.

Son jugement sur lui-même le fit éclater d'un rire creux qui l'essouffla. Le sang au visage, il toussa longuement.

— Vous voyez, me dit-il, lorsqu'il put respirer librement, j'ai l'air d'un joyeux vivant et je ne sais pas même rire sans m'étrangler.

— La faute en est peut-être à votre cigare, trop âcre, mon cher Orbal ?

— Vous avez raison, convint-il en s'inclinant.

Puis il donna le coup d'épaule du portefaix qui veut s'alléger d'un fardeau accablant.

L'église et les maisons de la place s'irisaient de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et les murailles prenaient une sorte de fluidité. Au soleil mourant la place Notre-Dame était devenue vision et l'on pouvait craindre qu'elle ne s'effaçât subitement comme un songe. Sous les voûtes des « Couverts » les ténèbres avaient comme des palpitations. La nuit réveillait les siècles échus dans les retraits de l'église médiévale. Glissant de son porche, quelques silhouettes s'en évaporèrent. Étaient-ce des fidèles ou des fantômes ?

René, qui se taisait depuis quelques instants, s'arrêta.

— C'est l'heure des examens de conscience, ne trouvez-vous pas, Cernais ? Il fait plus clair dans l'esprit quand la lumière est tombée. Tout le jour on est entraîné par ses occupations. Je crois qu'assez rares sont les gens qui s'interrompent, tout à coup, au milieu de leurs travaux pour s'interroger : « Tiens ! pourquoi suis-je ainsi ? Pourquoi suis-je condamné à l'accomplissement de telle besogne ? » Depuis quelque temps je me posais ces questions et j'ai fait une découverte : le mal

vient de ce que les hommes luttent contre leur destinée. Examinons mon cas. Inutile de vous le dissimuler, Julien, je ne suis pas seulement un fonctionnaire mais aussi le serviteur de ma mère et de Cyprien. J'allume le feu, je cours aux provisions, j'aide à la préparation des aliments. Eh bien ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Embarrassé, je lui répondis que sa famille avait peut-être abusé de sa complaisance. A l'avenir, il n'aurait plus à se soucier de ces soins pénibles puisque l'héritage de son oncle allait améliorer leur existence.

A cette allusion, Orbal eut un petit ricanement :

— Qui sait, Julien, si je ne vais pas justement regretter des obligations auxquelles je commençais à m'accoutumer? Que devenir maintenant? Souvent, déjà, j'avais regretté de n'avoir pas suivi la voie selon mon cœur. Mes prédispositions m'inclinaient à devenir un heureux maître d'hôtel et mes parents firent de moi un contrôleur honteux. N'est-il pas pitoyable de voir un fonctionnaire notable courir les marchés comme un domestique? Indignité! s'écrient les Villefranchois quand ils m'aperçoivent chez les fournisseurs. Eh! non, braves gens, l'indignité, c'est d'avoir usurpé la qualité d'administrateur de vos contributions, quand je me sentais mieux doué pour tenir une office et le ravitailler. L'ordre naturel me voulait donc un joyeux hôtelier à l'ancienne mode, de ceux qui mettent la main à la sauce et prennent goût à leurs plats réussis.

A ce point de ses confidences, René essuya les gouttes qui perlaient à ses yeux et m'entraîna d'un pas plus vif vers sa maison. Il lui venait des remords à la pensée de laisser Mme Orbal et Cyprien sans aide.

Quand nous atteignîmes l'étroite ruelle Pâtissière, les lucarnes des greniers plongeaient dans un ciel semblable pour la verdeur à une prairie avec ses étoiles pour pâquerettes. Les ténèbres, en évidant les rez-de-chaussée en retrait de leurs encorbellements, leur donnaient des apparences de grottes.

— Attention! Ne vous embrochez pas aux crochets de nos soupiraux, m'avertit René. Quel coupe-gorge, notre coin, la nuit! Et maintenant, cinq marches de descente. Y êtes-vous? Levez le pied, à présent.

Il m'introduisit dans un petit salon Louis-Philippe. Le portrait de ce roi débonnaire, sa poitrine dodue traversée d'une

écharpe tricolore, suspendu sur la cheminée, dominait le mobilier de son règne. Dans cette pièce humide en sous-sol de la venelle, le reps vert des sièges, les cantonnières en velours épinard et l'abat-jour de métal à cabochons d'émeraude d'une lampe me donnèrent l'impression d'entrer dans un aquarium. Sous le plafond bas, parmi la multiplicité des rideaux et des portières, les voix s'étouffaient.

A la surprise de René, la porte de la salle à manger s'ouvrit sur l'épaisse Balsamie, soutenant Sylvie défaillante de sénilité. A l'octogénaire qui chancelait en lançant tout de travers ses jambes, Balsamie disait :

— Chère amie, il fallait me prévenir que vous vous trouviez souffrante.

— J'essayai de vous prévenir, pauvre! mais je ne trouvais plus de sons dans ma gorge. Je me croyais à mon dernier souffle.

D'une voix dont le trémolo fluet évoquait les gémissements d'un fifre, Sylvie ajouta :

— Vous êtes encore jeune, Balsamie, soixante-dix ans à peine, et vous pouvez braver bien des fatigues que ma quatre-vingtième année ne saurait supporter. Enfin, la disparition de mon frère Sébastien m'achève. L'air me manque. Ouvre la fenêtre, René!

Sylvie évoquait une vieille brebis maigre et la chenille de soie frisée recouvrant son crâne augmentait encore sa ressemblance avec les moutons dont elle avait les yeux d'albinos exorbités.

Dès qu'elle fut assise dans un fauteuil, le nez presque à hauteur des genoux, j'allai lui présenter mes condoléances. Elle les accueillit avec de petites plaintes entrecoupées qu'elle accompagnait de coups de tête pareils à ceux d'un casseur de bois à son dur travail.

Balsamie s'étant laissée tomber à côté de l'octogénaire, sur un pouf, Sylvie haleta :

— Ne plus pouvoir respirer tout son saoûl, cousine, quelle cruauté! Et je n'y vois plus guère depuis ma cataracte. A ce sujet, Robert fut vraiment détestable quand je le consultai : « Puisque vous y voyez encore un peu, réjouissez-vous, » me dit-il.

— Mon frère plaisantait, Sylvie. Grâce au ciel! votre appétit vous soutient. Vous dévorez!

— Oui, c'est tout ce qu'il me reste, un estomac. Et encore, je ne perçois plus la saveur des aliments, c'est-à-dire que j'engloutis mets délicats ou grossiers, sans presque m'y reconnaître. Est-ce triste! Le chagrin que j'ai de la perte de mon pauvre frère achèvera de m'enlever le goût.

— Pauvre Sylvie, vous manquez de raison. Sébastien n'atteignait-il pas sa quatre-vingt-neuvième année? n'était-il pas perclus, aveugle?

— Qu'importe! je l'aimais mieux ainsi qu'au cimetière.

— Au cimetière, répéta Balsamie. Vous avez raison. En effet, pourquoi sommes-nous séparés de ceux que nous aimons? Pourquoi l'avez-vous perdu, ce bon frère? Racontez-moi la triste cérémonie de ses obsèques, Sylvie!

— Ah! pauvre, c'est plus pénible que les imaginations que je m'en étais fait, surtout quand on se sait soi-même un fruit mûr prêt à tomber. Lors de ma dernière visite à Gourgassier, Sébastien m'avait dit : « Ma sœur, je ne vais pas trop mal, quoique je me sente comme pétrifié. Pour ce qui est de l'ouïe, j'entends de temps à autre l'explosion d'une mine chez les carriers de mon voisinage. Tout le reste est silence. Ainsi, n'essaie pas de te faire comprendre. Je n'ai donc plus de communications avec les hommes par les yeux ou par la parole. D'un autre côté, je ne veux plus guère penser, car cela m'attriste. Presque tout le jour, je suis à l'état de veille comme une mèche de lampe trop baissée, et je clignote, à moitié réveillé, sautant de petits souvenirs en petits souvenirs. Quand ma servante m'apporte mon lait sucré, le croirais-tu? je suis tout de même content d'exister. Exister, ah! ma sœur, c'est quelque chose de fameux, quoi qu'en racontent les petits jeunes gens de quarante ans qui souhaitent de mourir jeunes. Plus tard, ils verront, ils regretteront, et ils voudront revenir en arrière. Trop tard! la vie, c'est en avant, toujours en avant. » Ainsi parlait ce bon Sébastien. Tu t'imagines donc ma peine, Balsamie, lorsque j'appris sa mort. Je ne pouvais pas y croire. Il avait tellement pris l'habitude d'exister! Cependant, depuis quelques mois, j'écoutais tous les glas de Villefranche et, chaque fois, je me disais : « C'est un avertissement. Quatre coups à la suite et une pause, » c'est une femme, hélas! Une femme comme moi. « Trente coups précipités, » mon Dieu! vous avez rappelé à vous un religieux. « Cinq coups espacés. » C'est un homme comme mon

frère! Pourtant, j'avais toujours de l'espoir, bien à tort, car en quelques secondes Sébastien, qui avait duré presque un siècle, s'est éteint.

Soulevant sa canne à chaînette, Sylvie la maintint élevée d'un geste tragique qui voulait dire : « Fatalité! » Rien ne bougeait du visage bistré de Balsamie que ses lèvres, qu'elle rentrait et sortait.

Saisissant tout à coup les mains de sa cousine, Mme Orbal les lui secoua convulsivement en disant que son frère Robert devrait bien leur venir en aide.

— Il y travaille, Sylvie, et croit qu'il n'est pas impossible d'allonger le terme de l'existence...

— Oh! mon Dieu! il me faut donc durer jusqu'à sa découverte. Je le veux! je le veux! je le veux!... et l'octogénaire ponctuait chacune de ses affirmations d'un coup de sa canne sur le plancher. Crois-tu sincèrement, Balsamie, qu'il reculera l'affreuse échéance?

Avec extase, la sœur de Robert prononça :

— Il a fait davantage, puisqu'il a vaincu la mort.

— Jésus! Comment cela?

— Combien de malades ont été arrachés au tombeau par une opération de Robert!

Les yeux jaunes de Mlle Messal brillaient d'une clarté mystique. A l'idée d'un miracle encore possible, Mme Orbal s'exclama :

— Seigneur Jésus! accordez à Robert Messal de pouvoir sauver les corps de la mort comme vous-même délivrez les âmes du péché! Ah! cher cousin, sois béni!

Un violent coup de sonnette répondit à cette invocation.

— Tu l'appelais! Le voilà! dit Balsamie.

René qui somnolait rougit de surprise en se précipitant dans le couloir. Presque aussitôt, l'énorme corps du chirurgien parut emplir le petit salon vert. Raymonde qui le suivait me sourit d'un air gêné comme si ma présence l'étonnait.

Ses bras agités vers le docteur, Mme Orbal cria de toute la force de sa voix de flageolet :

— Sauveur de la pauvre humanité, soyez le bienvenu!

Robert retint dans une seule de ses paumes les mains squelettiques de l'octogénaire et l'assura de la part qu'il prenait au deuil qui la frappait. Comme la vieille dame protestait contre

l'injustice du sort qui retire à la terre ses hommes les meilleurs, le chirurgien reprit du ton le plus glacé :

— Vous et vos semblables, Sylvie, ne cessez de vous insurger contre les lois de la nature. Recourez au diable si vous voulez éluder les volontés de Dieu !

— Robert, mon cher thaumaturge, repartit l'octogénaire, votre mécontentement me prouve que vous n'êtes pas au courant des questions que nous débattions avant votre arrivée, Balsamie et moi. Votre sœur m'affirmait que vous arriveriez à reculer les limites de l'existence. Ce n'est pas blasphémer que de vous souhaiter cette gloire, cher grand homme ! Et dépêchez-vous, le temps me presse.

Préoccupée par la fâcheuse tournure de cette conversation, Raymonde ne me répondait qu'à regret et même, comme si mes paroles pouvaient la distraire de ses pensées, elle s'éloigna et vint se pencher au-dessus de la lampe. Les cabochons sertis dans le réflecteur métallique projetaient sur elle des fusées de lumière verte ; sa robe de mousseline devenue de la nuance des herbes ondoyait comme une prairie à la brise, dès qu'elle bougeait. Autant qu'il me parut, Raymonde ne voulait pas perdre un mot de la discussion dont elle paraissait éprouver de l'appréhension. Bientôt elle posa son index sur sa bouche en soutenant son coude de son autre main et je fus complètement oublié. Que redoutait donc cette jeune fille ?

Rapproché de moi, René, ne sachant quels propos agréables me tenir, souriait d'un air absurde.

Son agitation avait fait glisser Sylvie sur son fauteuil et elle s'efforçait en vain à redresser son buste dont l'épine dorsale déviée ne lui permettait jamais de se présenter de face. Lorsque Balsamie secourut sa cousine, le chirurgien, de mauvaise humeur, gronda :

— Attention ! la vieille charpente sur laquelle tu portes la main, est moulinée.

— Oh ! Robert ! s'exclama sa sœur désolée.

— Père ! supplia Raymonde.

— Exécrable cousin, dit l'octogénaire avec une expression radieuse, il ne tient qu'à vous de me remettre à neuf !

Le chirurgien haussa les épaules.

— Vous aurez beau me dédaigner, Robert, chevrota Sylvie, vous ne m'empêcherez pas de prier le ciel de bénir vos travaux.

Créés à l'image du bon Dieu, nous voulons sauver son ouvrage jusqu'à la dernière limite de nos forces. Vous me direz, je le sais, que ma santé serait meilleure sans les privations souffertes à cause de René qui ne sut pas obtenir une situation suffisante. Si mon triste fils avait...

S'approchant avec vivacité de la vieille dame, Robert, les yeux dans les yeux, lui clama :

— Votre fils n'eut-il pas tort de s'embarrasser de vos dettes et de vos folies, ingrate ?

Puis, éclatant d'un rire méprisant, il quitta le salon à vastes enjambées.

Sans prendre le temps de nous faire ses adieux, Raymonde effrayée courut rejoindre son père dans la rue. J'en fus consterné au point d'avoir envie de me précipiter à mon tour hors de la pièce pour la retrouver.

La malheureuse Sylvie oscillait entre les accoudoirs en volutes de son fauteuil Louis-Philippe. René semblait plutôt honteux que satisfait de sa défense par le chirurgien. Seule, Balsamie, par la façon dont, la tête haute, elle reniflait avec satisfaction, n'avait pas l'air mécontent du départ précipité de son frère.

A cet instant, la portière de la salle à manger s'entr'ouvrit : des béquilles, un corps malingre et enfin la face chevaline de Cyprien, apparurent.

— Que se passe-t-il ? balbutia-t-il. Robert n'était-il pas là ? Parti ? Je voulais le consulter. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, René ? Tu n'es guère obligeant.

— Ton frère, mon pauvre Cyprien, a-t-il jamais pensé aux siens ? maugréa Sylvie ranimée.

— Rentrez-vous rue des Consuls ? Julien, me demanda Balsamie que l'injustice de Mme Orbal et de Cyprien mécontentait. Eh bien ! accompagnez-moi. A mon âge ce n'est pas que je redoute les « drolles ! » N'importe !

René fut abandonné aux reproches immérités qui n'allaient pas manquer de l'accabler.

Pendant notre course, Balsamie, obsédée, poussait de temps à autre quelque interjection. Arrivée devant son hôtel, elle releva la tête vers le laboratoire éclairé de son frère et fit sourdement :

— Pauvre frère, au lieu de dormir, encore au travail !

Ensuite, considérant ma maison, elle me dit avec une brusque familiarité :

— Allez dormir! Bonsoir.

Mioutou lui ayant ouvert en tapinois, elle se glissa dans le vestibule. Le vantail fut refermé avec une lenteur précautionneuse.

Malgré l'avis de l'autoritaire Balsamie, comme je n'éprouvais aucun besoin de sommeil, j'essayai de lire. De perpétuelles distractions détournaient mes yeux des pages en songeant à l'air absorbé de Raymonde chez Mme Orbal. A peine m'avait-elle témoigné quelque semblant d'intérêt; j'en souffrais.

J'osai m'avouer que je devenais jaloux de Robert, brutal et indifférent, dont je rêvais de la délivrer. Me fallait-il admettre une passion filiale tellement exclusive que Raymonde ne voulait pas même s'apercevoir de mon affection? A certaines nuances, un regard plutôt inquiet qu'aimant, un mouvement de ses petites mains serrées résolument au moment où le docteur manifestait son humeur sauvage, me laissaient croire qu'il y avait une grande part de volonté dans les attentions de cette jeune fille pour son père. Je me consolais donc un peu de son attitude à mon égard, pendant cette soirée, en croyant que le devoir plus encore que son cœur la retenait attentive aux gestes du chirurgien lassé et sombre.

L'horloge de Notre-Dame venait de tinter onze fois, quand le châssis central du laboratoire fut ouvert, et Robert, vêtu d'une blouse blanche, s'encadra entre les chambranles. Les poings sous le menton, il examinait quelques étoiles qui viraient au bleu et au rouge, clignaient et scintillaient. Il tendit vers elles une de ses mains comme s'il voulait les cueillir; puis, après un geste de renonciation, il rentra dans la pièce. Quelques instants plus tard, retentirent les sons d'un violon dont l'archet sciait les cordes plutôt qu'il ne les faisait vibrer. Cette musique atroce rappelait le battement d'un corps de troupe en marche ou le déferlement des vagues sur un rivage désolé.

Soudain, sans aucune transition, une sorte de gazouillis s'éleva. Était-ce un concert d'oiseaux dans les ramées vermeilles, à l'instant où le soleil vient d'expirer à l'occident? Fallait-il plutôt reconnaître dans ces pépiements flûtés les cris instinctifs d'amour des petits êtres qui s'ouvrent aux baisers maternels comme les boutons de rose à la chaude haleine du

soleil ? Comme un oiselet, l'archet, en sautillant sur les cordes, faisait chanter des voix fraîches comme des sources printanières. A ces touches alertes du musicien il semblait aussi que des myriades de pâquerettes s'épanouissaient dans une prairie de mai pour réjouir les yeux des hommes assombris par l'hiver.

Je ne pouvais apercevoir Robert et pourtant je le devinais dodelinant de la tête au-dessus de son violon avec ces tendres attitudes des jeunes pères au-dessus des premiers pas dans la vie de leurs bébés. Peu à peu ce gazouillis enfantin, léger, aérien, séraphique, prit de l'ampleur, s'articula, gronda. Maintenant l'instrument vociférait des reproches, blasphémait, semblait crier :

« Pourquoi avons-nous été créés? Depuis que la conscience nous est venue, nous souffrons! En vain nous réfléchissons et nous ne trouvons pas. Nous croyons avancer et nous tournons sur nous-mêmes! O ciel! O ciel! Vengeance sur toi! Vengeance! Nous espérions! Plus d'espérance! Nous croyions! Néant! Néant! Nous attendions justice! Damnation! Damnation! »

Violenté par la main enragée de Messal, le violon répandait à flots les éclats du sarcasme et de la haine.

Pendant une trop longue heure je dus subir le supplice de cette musique dérisoire. Enfin elle cessa et la nuit se fit dans le laboratoire. Épuisé, Robert avait dû s'endormir ou se retirer dans quelque chambre sur la cour intérieure. La main sur l'espagnolette, j'allais clore mes persiennes, lorsque de faibles voix, qui semblaient réciter des prières, me parvinrent cependant aux oreilles. Pas une pièce de l'hôtel Messal n'était éclairée. Ces chuchotements avaient l'air de m'arriver de très loin. Quels pauvres êtres affligés se tournaient donc, dans leur obscurité, vers la lumière céleste? Je tendis mon attention et je perçus ces paroles murmurées avec ferveur :

« Il nous a précédés portant sa Croix, afin que nous aussi portions notre Croix.

« La Croix est donc toujours préparée; elle nous attend partout! »

Il y eut une pause. Je croyais cette supplication terminée, lorsque les voix de la nuit, pleines d'effusion, recommencèrent à se faire entendre :

« Si vous portez votre Croix à regret, vous en augmentez le

poids, vous rendez votre fardeau plus dur; et cependant il faut la porter. »

Après un nouveau silence, une seule personne répéta sur un ton pathétique :

« Et cependant il faut la porter... la porter!... »

Quelles âmes en peine en appelaient ainsi au Consolateur? Je crus le deviner. Mais de quelle Croix écrasante se plaignaient-elles donc? Ce que j'avais aperçu ou soupçonné n'était-il donc que peu de chose au regard des malheurs secrets qui les chargeaient?

Les implorations avaient cessé et les épaisses ténèbres ne furent plus troublées que par le ululement ricaneur des hiboux, surprenant, dans le clocher de Notre Dame, les tendres colombes de Campono endormies sur les cloches de son carillon. Autour de la haute galerie ogivale, des plumes neigeuses, teintes de pourpre, devaient tourbillonner comme des fleurs arrachées à poignées.

Cette phrase, tout à l'heure gémie par les âmes en détresse, me revint à la mémoire :

« La Croix est donc toujours préparée; elle nous attend partout! »

CHARLES GÉNIAUX.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

UNE JEUNE FILLE

AU TEMPS DE LA FRONDE

MADEMOISELLE DE LA VERGNE
PLUS TARD MADAME DE LA FAYETTE

M. Le Pailleur est un charmant bonhomme qui, durant toute sa vie, baguenauda et qu'une de ses journées recommande à la postérité. Un souvenir auguste consacre sa futile renommée : il a été ici-bas la deuxième personne informée du génie de Blaise Pascal. La première, ce fut M. Pascal le père, lequel s'aperçut que l'enfant inventait les mathématiques. Épouvanté, M. Pascal le père alla trouver M. Le Pailleur, son ami intime, et d'abord sembla interdit; des larmes lui mouillaient les yeux. M. Le Pailleur le pria de ne lui pas celer plus longtemps la cause de son trouble : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie..., » répondit M. Pascal; et il montra ce que son fils avait su faire. M. Le Pailleur en eut la plus grande surprise et dit qu'on ne devait plus « captiver cet esprit, » mais au contraire favoriser son vif élan. C'est ainsi que le petit Pascal obtint la liberté de son génie. Plus tard, au cours de sa querelle avec le Père Noël, jésuite, sur le sujet du vide, il adresse une longue lettre, et qui forme traité, à M. Le Pailleur. Et M. Pascal le père appelait M. Le Pailleur « un de mes intimes amis depuis trente ans et plus, homme d'honneur, de doctrine et de vertu. »

M. Le Pailleur mérite ces compliments; il en mérite d'autres.

Il adorait les mathématiques et leur préférait encore le plaisir. Il écrivait peu et n'imprimait rien : il avait médité sur les vanités de la gloire, sur les règles de la prudence et les conditions du repos. Il se mêla, ainsi que Roberval, Descartes, Mersenne et Carcavi, d'une polémique engagée par Longomontanus et John Pell et relative à la quadrature du cercle : son avis ne fut pas négligé. Il s'occupa de résoudre les équations cubiques, « par le cercle et la parabole, sans les purger du plus haut degré. » Ces études lui amusaient et ne lui alarmaient pas l'intelligence : il leur savait gré d'être difficiles et anodines. Mais, quand on veut l'embarquer à prendre parti dans l'affaire de Galilée, touchant le mouvement de la terre, on l'ennuie, on l'effare; il se récuse et ne répond qu'en petits vers badins, où il proteste de sa révérence à l'égard des mystères de la nature. Il ne va pas déchiffrer le firmament! Il se moque d'une science présomptueuse et lui oppose une divinité plus belle et plus sage, l'Ignorance, qui est la sœur de l'Innocence. Cette divinité ne nous trompe jamais. Ce n'est pas elle qui fomente les opinions, l'erreur, l'hérésie et les factions... Laissant donc les hasardeuses rêveries, il conclut d'aller boire et « faire grillade » au cabaret du Bon Puits.

C'était un fameux drille. Il faisait la débauche à Paris et n'y renonça que pour suivre en Bretagne le comte de Saint-Brisse, cousin germain du duc de Retz. Et, à cette époque, le duc de Retz était à Belle-Isle, où il faisait la débauche avec divers seigneurs et des lettrés tels que Saint-Amant. Les deux cousins durent, en Bretagne, réunir quelquefois leurs gaietés et le mathématicien Le Pailleur au poète des *Goinfres*. D'ailleurs, le poète des *Goinfres* est un galant homme, de la meilleure compagnie, grand poète et qui a les plus fines délicatesses de la pensée; quant à M. Le Pailleur, il suffit que M. Pascal le père lui attribue de la vertu. Ces débauchés, ce sont des épicuriens. Mais l'épicuréisme n'est pas une doctrine méprisable, ni une pratique aisée : Aristippe de Cyrène a ses disciples dans la crapule, en général; Épicure a les siens parmi les bonnes têtes qui savent administrer leurs plaisirs. Et l'on n'administre pas ses plaisirs beaucoup plus facilement que ses devoirs. M. Le Pailleur est à sa manière un sceptique et, si l'on veut, un libertin : mais avec tant de précautions! Plus il était jaloux de son indépendance, et plus il avait soin de la rendre digne de son

amour. Il l'ornait de sentiments scrupuleux et exquis. Tout jeune, sans fortune, fils d'un simple lieutenant à l'élection de Meulan, on le mit aux Finances, petit commis de l'épargne. Il connut qu'autour de lui l'on grivelait sur les pensions : il ne put souffrir ces « pillauderies ; » et il s'en alla. Il vécut désormais un peu au hasard, avec dignité. Quand il était auprès du comte de Saint-Brisse, il veillait à ne pas lui coûter cher ; et il payait, par son agrément, les bontés qu'on avait pour lui. L'un de ses talents était la musique : il l'avait apprise « comme une partie des mathématiques; » et il la cultivait, ainsi que les mathématiques, en guise de divertissement. Il chantait; et son répertoire était si étendu qu'un soir de carnaval il donna quatre-vingt-huit chansons. Il dansait aussi. Et il composait des ballets. Et il écrivait à ses amis des billets joliment rimés, où il mettait un peu de philosophie, avec beaucoup de badinage. Il était si gai que le messager de Rennes à Paris le voulait pour rien, tant il tenait les autres voyageurs en bonne humeur, patience et aménité distraite. Une aimable femme un peu toquée, veuve de trois vieux maris et craignant de s'ennuyer dans la solitude où finalement l'avait laissée le maréchal de Thémines, sut l'attacher à sa personne, en qualité de secrétaire ou intendant, en qualité mal définie et précieuse d'ami, de compagnon. Il ne la quitta plus et n'eut d'autre zèle qu'à la préserver des périls du désœuvrement.

Voilà M. Le Pailleur. J'ai cru qu'il fallait tracer de lui cette petite image, parce qu'il est le seul de son temps qui nous ait laissé quelques mots relatifs à la petite fille qui sera Mme de La Fayette.

En 1637, quand Marie-Madeleine a trois ans, M. Le Pailleur, « estant à la campagne avec Mme la maréchale de Thémines, » écrit à M. de La Vergne son ami et, en vers pimpants, lui fait part de tout le bien qu'il entend dire de cette « petite Ménie, » si gentille,

Surtout quand elle fait le loup,
Son devanteau dessus sa tête (1).

Et c'est tout. Mais, le plus souvent, on n'a rien, sur les primes années des personnes qui sont devenues célèbres. Les

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 4127.

témoins, parce qu'ils ne devinent pas, sont inattentifs. Ils n'ont rien vu et ne disent rien. Puis, au XVIIe siècle, si Descartes formule la théorie des idées claires, il ne l'invente pas : cette époque, à la différence du moyen âge, néglige ce qu'on appellera les petites perceptions ou la subconscience, enfin le travail obscur de l'âme qui est toute la vie mentale des enfants. Le devanteau, ou le tablier, que cette petite enfant ramène dessus sa tête, afin de jouer à faire le loup, c'est tout ce qu'ont laissé de souvenir les puériles années de Marie-Madeleine de la Vergne. Et il ne faut point abuser d'une si frêle indication, la mener loin, conclure de là que cette Ménie donnait déjà la comédie, créait fictions et personnages, préludait à son talent. J'ai cité M. Le Pailleur avec un peu de complaisance, parce qu'il nous conduira dans le milieu ou Mlle de la Vergne eut son enfance.

Elle était née à Paris et fut baptisée dans la paroisse Saint-Sulpice le dix-huitième jour du mois de mars 1634. Sur l'acte de son baptême, elle est dite « Marie-Magdeleine, fille de Marc Pioche, écuyer, sieur de La Vergne, et de damoiselle Élisabeth Pena, sa femme. » Elle a pour parrain « messire Urbain de Maillé, marquis de Brézé, chevalier des ordres du roi, conseiller en son conseil, maréchal de France et gouverneur des villes, châteaux et citadelles de Saumur, Calais, etc., » et pour marraine « dame Marie Magdeleine de Vignerot, dame de Combalet. »

Cette dame de Combalet, et qui sera duchesse d'Aiguillon, c'est la nièce de Richelieu. Elle a trente ans alors, et sa destinée se fixe à peine, après de romanesques tribulations. Quand elle avait quinze ans et qu'elle était Mlle de Pontcourlay, un joli garçon de dix-sept ans, Hippolyte de Béthune, comte de Selles, neveu de Sully et gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans, s'éprit pour elle d'une passion si ardente que même un voyage en Italie ne l'en put distraire. Mlle de Pontcourlay répondit à cet amour, et l'on vint aux fiançailles. Puis les intrigues de la cour amenèrent une querelle fameuse entre le cardinal de Richelieu et le duc de Luynes. Ce dernier, pour l'accommodement, offrit une alliance de famille : son neveu, le marquis de Combalet, épouserait la nièce du cardinal. Mlle de Pontcourlay dut renoncer à son choix. Elle épousa M. de Combalet, sur la fin de novembre, en 1620. M. de Combalet, comment l'eût-elle aimé ? Car il était mal bâti et le teint

couperosé. Comment ne l'eût-elle point haï ? Car il n'était pas M. de Béthune. Mais la volonté du cardinal ne tolérait pas l'indécision. M. de Combalet, tout laid qu'il fût, ne manqua ni de grâce ni d'habileté : il sut, par un déférent amour et discret, forcer la patience et l'estime de la jeune femme à qui on l'avait infligé. Il eut, en outre, l'art ou le hasard de n'être pas importun. Comme il était colonel du régiment de Normandie, six mois après son mariage, il suivit le cardinal à la guerre, et la seconde année de son mariage n'était point achevée qu'il fut tué, le 3 septembre 1622, au siège de Montpellier. La petite veuve se retira aux Carmélites. Mais Richelieu la fit retourner au monde et vivre à la cour, dame d'atours de Marie de Médicis. Alors se présenta de nouveau M. de Béthune, qui l'aimait encore et la priait de l'épouser. Mais elle ne rêvait qu'aux tranquillités de la vie religieuse ; et l'on ne sait pas ce que pesa, dans sa résolution d'éconduire M. de Béthune, le souvenir de M. de Combalet : on est tenté de voir un peu cette aventure analogue à celle de Mme de Clèves qui éconduit, dans le roman, M. de Nemours, après la mort de M. de Clèves. Pour garder à la cour Mme de Combalet, la reine et le ministre eurent à lutter et durent même invoquer l'autorité de la cour romaine. Ensuite, Mme de Combalet subit les péripéties de Richelieu, fut chassée de la cour et y revint. Il semble qu'elle ait eu longtemps de l'aversion pour les fêtes et les honneurs et qu'elle en ait enfin pris son parti et pris le pli, jusqu'à devenir assez remuante et intrigante. Les bontés du cardinal lui furent d'abord fastidieuses et, à la longue, précieuses. Il courut des libelles où elle est présentée comme l'une des maîtresses de son oncle. Mais il ne faut croire les libelles que dans la mesure où il est prudent de mitiger l'enthousiasme des panégyriques.

Le parrain de Mlle de La Vergne fut un grand personnage, beau-frère de Richelieu, qui le combla de faveurs. Mais le maréchal de Brézé conservait, malgré la gratitude, le souci de sa fierté. Il se brouilla plus tard avec le tout-puissant ministre et lui renvoya ce qu'il tenait de lui, du moins ce qui pouvait être ainsi renvoyé, comme les provisions du gouvernement de Calais : quant au cordon bleu et à la qualité de maréchal de France, c'était à lui, et le cardinal avait seulement devancé l'époque où la naissance et les services lui auraient sans doute valu ces récompenses. La belle maison qu'il habitait dans la

province d'Anjou, dont il était gouverneur, portait en exergue ces mots : *Nulli nisi vocati*. C'est une devise à la fois peu accueillante et amicale, socratique, mais avec de la hauteur.

Ainsi, par sa marraine et son parrain, la petite de La Vergne se trouve, en quelque façon, liée à la maison de Richelieu, liée au pouvoir. Nous verrons ce qu'elle deviendra et comment elle profitera de ces grandeurs tutélaires, ou bien les écartera : ses destinées se préparent, et l'on dirait qu'il ne fût pas question d'elle ; ce sont pourtant ses futures initiatives que déterminent de loin les hasards.

Dans le même temps et l'année même qu'elle a trois ans et fait le loup, il y a, mais à Paris et à la cour, une jeune fille de dix-neuf ans à peine et qui endure de singuliers tracas. Elle s'appelle Mlle de La Fayette (1). Elle a été élevée par une mère pieuse et bonne. A quatorze ans, vers 1632, elle est devenue fille d'honneur de la reine. Et puis, peu à peu, non par un élan soudain, mais avec une lenteur pénétrante, elle a séduit le cœur, l'imagination, la confiance du Roi, le mélancolique, rêveur et inquiet Louis XIII, sans le vouloir et sans qu'alors la malice de ses ennemis ou maintenant l'autre malice des chercheurs et curieux puisse découvrir dans son aventure aucune habileté que de parfaite innocence. Le Roi aima son amitié, l'aima timidement et lui accorda une sorte de ferveur jalouse et dangereuse. Il renonça pour elle au sentiment que lui avait inspiré Mlle de Hautefort, très pure aussi, mais plus hardie. Et Mlle de Hautefort était blonde, Mlle de La Fayette était brune. Le Roi causait longuement avec elle, à condition qu'ils ne fussent pas seuls, car il était pusillanime et scrupuleux, sévère à lui-même. A ce moment, le cardinal avait de la difficulté à se maintenir : les partis de la cour lui multipliaient les tourments. Il arriva que Mlle de La Fayette fut réclamée par les ennemis du cardinal. Trois de ses parents, deux oncles, dont l'un évêque de Limoges et aumônier de la Reine, et une tante, Mme de Sennecé, tâchaient de l'endoctriner. Il est malaisé de dire jusqu'où elle entra dans un complot qui, d'ailleurs, paraît assez vague. Mais elle adopta sans doute, ainsi qu'une partie de la cour, l'idée que le cardinal était mauvais au Roi et à la Reine, mau-

(1) Au sujet de Mlle de La Fayette : Archives nationales, LL. 1717 et 1718; Sainte-Geneviève, manuscrit 2569 ; et divers documents manuscrits conservés au premier monastère de la Visitation de Paris.

vais à la France et mauvais à la religion. La pensée de sauver la France et la religion, de délivrer la Reine et le Roi, dut l'effleurer, dut la tenter. Surtout, elle obéissait à un sentiment de tendresse où elle était sûre de ne mêler aucune ambition et qu'elle s'appliquait à préserver contre l'ambition d'autrui. Le cardinal essaya de la gagner à sa cause et n'y réussit pas : alors, il décida de la perdre; et il était le plus fort. Mlle de La Fayette s'aperçut un jour qu'elle avait de terribles ennemis et des amis plus redoutables. Elle eut peur. Et bientôt elle eut peur du Roi, qui tout à coup s'émut d'un entrain tel qu'en ont par crises les timides. Il la pressa de céder à cette impulsion de son amour : il l'installerait à Versailles, loin de tout le monde; elle serait l'amie du Roi et, car il délirait, ne serait-elle pas la maîtresse du Roi ?... Elle fut nonne au couvent de Sainte-Marie. Elle quitta pour jamais la cour, le siècle et oublia toutes choses dans le soin de l'éternité.

Mlle de La Fayette, qui prend à la Visitation le nom de sœur Louise-Angélique, ne connaît pas la petite fille au devanteau. Dans quelque vingt ans, cette petite fille sera sa belle-sœur et portera le nom de La Fayette. L'aventure qui mena au couvent l'amie de Louis XIII aura de l'influence, plus tard, sur l'âme qui est enfantine encore. Les hasards font leur jeu séparément. Et, dans sa série, chacun d'eux suit une logique de réalité. Aucun d'eux n'est un hasard. C'est leur rencontre qui, étant imprévue, compose le mystère étonnant d'une destinée. Une petite enfant qui vient de naître et qui, frivole, attend et qui ne sait ce qu'elle attend et ne sait même pas qu'elle attend, ressemble à cette jeune guerrière de Virgile, Camille allègre et menacée, — *nec ipsa nec aurae — nec sonitus memor aut venientis ab aethere teli.* — Elle ignore qu'un trait siffle dans l'air autour d'elle et vient à elle infailliblement, suivant la ligne des fatalités. Elle ne devine pas; et elle ne pourrait deviner : il y a, entre la sûreté des hasards et sa naïveté, le contraste pathétique et dur qui est le caractère étrange et vain de toute vie humaine.

Approchons-nous de Marie-Madeleine de La Vergne, mais sans hâte et connaissons d'abord ses parents.

Son père, Marc Pioche, écuyer, sieur de La Vergne, n'est pas illustre; et, sans elle, on ne parlerait pas de lui. C'était un gentilhomme, de petite noblesse, et qui eût fait dans l'armée

une carrière un peu modeste, si la faveur de ces Richelieu que nous voyons au baptême de sa fille ne l'avait tiré des emplois subalternes et, du grade de capitaine au régiment de Picardie, amené à quelques honneurs. Mais il était, dans le métier des armes, une sorte de savant et un lettré. Il fut choisi comme gouverneur du jeune duc de Fronsac, Jean-Armand de Maillé-Brézé, fils du maréchal, ainsi neveu du cardinal et frère de Claire-Clémence de Maillé, qui épousa le grand Condé. Le jeune duc mourra en 1646 à la bataille d'Orbitello, tué d'une volée de canon et âgé de vingt-sept ans. Les témoignages sont unanimes à lui accorder toutes les vertus : vaillant, libéral et courtois, une intelligence très fine et de l'esprit, de la bonté souriante; aucun vice, et non pas même l'envers de ses qualités. On a dit qu'il était « l'honneur de la France et de la cour (1). » Il avait quinze ans, lorsque Marie-Madeleine de La Vergne naquit.

M. de La Vergne était veuf et, d'un premier mariage, avait trois filles, — deux entrèrent au couvent; — puis il épousa, au mois de février 1633, Élisabeth ou Isabelle, — Isabelle probablement; mais on lui donne l'un ou l'autre de ces noms dans les actes, — fille de François Pena, médecin du roi. C'est la mère de Marie-Madeleine. Elle appartenait à une famille provençale qui avait, dit-on, « marqué au parlement d'Aix. » Deux de ses ancêtres méritent d'être mentionnés : l'un du XIIIe siècle, Hugues de Pena, qui servit le roi Charles de Naples et à qui la reine Béatrice donna le laurier de poète l'an 1280; l'autre fut, au XVIe siècle, un fameux mathématicien, Jean Pena. De Thou parle de lui dans son histoire. Il cultiva l'optique et l'astronomie. Il eut Pierre La Ramée dit Ramus pour son élève ou bien pour son maître : pour son élève, si nous en croyons de Thou; mais, comme il l'appelle une fois *praeceptor meus*, il est possible que les rôles soient tout au contraire. Jean Pena mit au jour plusieurs ouvrages d'Euclide, les traduisit en latin, les commenta et, dans la préface des *Catoptriques*, « il dit plusieurs choses du miroir cylindrique, qui sont presque incroyables et qui donnent de l'étonnement, comme si les effets n'en étaient pas naturels. » Le cardinal de Lorraine fit créer pour lui, au collège royal de France, une chaire de mathéma-

(1) Sur les Brézé : *Mélanges* inédits de Philibert de La Mare. Plusieurs copies; notamment celle de la Bibliothèque nationale, fonds fr. 23251.

tiques. Il mourut bientôt, et à trente ans. Son arrière-petite-fille, Isabelle Pena, je ne crois pas que les mathématiques l'aient tourmentée. Elle eut d'autres attraits : la beauté, semble-t-il, et aussi la gaieté. Elle ne démentit pas le sang provençal; et sa vie a de l'entrain. N'oublions pas ses vertus. Le Pailleur l'appelle « une belle et bonne dame. » Il ajoute : « oiseau rare en cette saison! » Ce n'est pas là signe de pessimisme; c'est pour la rime seulement et parce qu'il vantera Mme de La Vergne de « bien garder la maison. » Femme d'intérieur; et qui reçoit et, comme dit le même Le Pailleur, « entretient bien la compagnie. » C'est une femme distinguée, assurément, et que Mme de Combalet ne dédaignera pas d'avoir dans son entourage habituel. Mais aussi nous la verrons faire, à l'occasion, de ces petites choses où quelque vulgarité d'âme se révèle : et c'est le coût de son entrain. Comme elle a plus de spontanéité que de réflexion, les vivacités de sa nature ne sont pas apprêtées, arrangées ou ornées. Il faudrait un don du ciel pour être toujours parfaite avec étourderie.

A peine au sortir de l'enfance, le marquis de Brézé reçut le titre de grand amiral. M. de La Vergne était alors son gouverneur. Et il avait pour précepteur un personnage un peu bizarre, éminent, de compétence variée, qui s'est lancé plus tard dans une aventure absurde et à laquelle il doit cependant la seule célébrité qui lui reste : Hédelin, abbé d'Aubignac, celui-là qui s'avisa de prouver que l'*Iliade* n'était qu'un méchant poème et qu'il ne fallait pas s'en étonner, Homère n'ayant point existé. Quand il formulait ce paradoxe, il ne songeait qu'au plaisir d'un jeu littéraire et au divertissement de plusieurs lettrés qu'il assemblait en sa maison le premier jour de chaque mois et qu'il appelait son académie. Seulement, les philologues d'outre-Rhin, Wolf et d'autres, prirent au sérieux sa plaisanterie, au bout d'un siècle et ensuite : ils donnèrent de la rigueur à sa démonstration badine, la changèrent en doctrine et l'abbé d'Aubignac se trouva le précurseur, plus ou moins franchement reconnu, de toute une école et de toute une folie. Ses contemporains ne le méprisaient pas. Boileau le disait « fort habile. » Racine lisait et annotait sa *Pratique du théâtre*. Dacier voyait en lui le continuateur d'Aristote. Perrault le déclare « l'homme du monde qui a le goût le plus fin et le plus délicat pour toutes choses. » Et Chapelain le signale comme « un esprit tout de

feu, qui se jetait à tout. » Il est vrai qu'Hédelin, d'abord avocat, puis entré dans l'état ecclésiastique, fut un orateur sacré, fut l'auteur de tragédies, de romans, de traités érudits, narquois, polémiques, fut un homme d'affaires très adroit, fut ce qu'il avait envie d'être : et ses goûts, d'un jour à l'autre, tournaient au vent de sa fantaisie. Son élève ayant été nommé grand amiral, l'abbé d'Aubignac étudie et promptement connaît « les affaires de mer, les armées navales, la fabrique des vaisseaux, la clôture et l'ouverture des ports; » il se mêle de « négociations importantes » et n'est pas un intrus dans le « cabinet des ministres. » Faut-il l'en croire? Un homme qui dit de soi tant de bien ne prouve que sa sincérité. Toujours est-il que ce cocasse et très intelligent abbé d'Aubignac fut nommé conseiller du roi en ses conseils. Mais sans doute le petit grand amiral avait-il besoin d'autres collaborateurs, moins agités, plus compétents. Je crois que M. de La Vergne le servit plus précisément, avec beaucoup de simplicité. Comme son maître était grand amiral, il passa des rôles de la guerre aux états de la flotte; et son titre fut capitaine de la marine. Mais il ne paraît pas avoir navigué. Son activité est plutôt celle d'un officier du génie.

En 1636, les Impériaux, avec Piccolomini et Jean de Weert, ayant pris Corbie et forcé le passage de la Somme, envahirent la Picardie. La cavalerie espagnole et des bandes de Croates et de Hongrois pillèrent, incendièrent, emplirent de leurs cruautés le pays entre la Somme et l'Oise. A Paris, il y eut quelques jours d'épouvante : la renommée de Jean de Weert, sa vérité autant que sa légende, avait de quoi jeter l'effroi. Soudain, l'on s'aperçut que Paris était mal protégé. Le peuple se fâcha; voire il accusa le cardinal : si Paris manquait de défense, eh! bien, c'est que le cardinal n'avait songé qu'à se bâtir son palais!... Et pourtant les impôts étaient lourds!... On mit en doute la fidélité du comte de Soissons, chef de l'armée qui couvrait Paris. Telle fut cette alarme qu'il y eut à craindre des émeutes. Mais Richelieu montra l'homme qu'il était. Son carrosse le mena près de l'Hôtel de Ville. Seul, sans nulle escorte, il traversa la foule remuante et, par sa fierté brave, lui imposa. En peu de temps, il transforma l'opinion du populaire. Un grand élan patriotique succéda aux troubles et aux soupçons. Les corps de métiers affirmèrent leur dévouement au roi, contribuèrent à la

dépense de guerre : les jurés des savetiers, le Roi les embrassa et les complimenta des cinq mille livres qu'ils donnaient, quasi autant que le corps des notaires... Et l'on reprit Corbie, l'on repoussa l'invasion.

Mais comme, après le danger, l'on se souvient encore un peu d'avoir été fort imprudent, le premier loisir on l'emploie à des mesures de précaution. Bref, on s'avisa de mettre en état de résister les environs de Paris. Au mois de novembre de cette année 1636, le marquis de Brézé, qui avait dix-sept ans, reçut mission de fortifier Pontoise. Il y achemina un régiment. La ville dut pourvoir à la subsistance des hommes d'armes et les collecteurs des tailles recueillir à cette fin trois mille livres tournois. Les paroisses étaient pauvres : déjà plusieurs passages de troupes les avaient éprouvées. Il y eut des chicanes, des plaintes; il y eut de la politique. Néanmoins, les travaux se firent : c'est M. de La Vergne qui les dirigea. M. Le Pailleur lui écrit : « Un soldat me dit l'autre jour — que Pontoise était ton séjour. — Il me raconta des merveilles — de tes fortifications; — il me nomma des bastions, — des forts, des pièces détachées, — des retranchements, des tranchées, — des angles flanqués et flanquants, — des demi-lunes et des pans, — des contrescarpes, des courtines, — des parapets, des contremines, — des banquettes, des corridors, — et des dedans et des dehors, — et mille autres termes semblables — que je prenais pour nom de diables... » Il tient à honneur de s'embrouiller dans tout cela ; mais il célèbre la vigilante ardeur de son ami, créateur d'une forteresse si puissante « qu'un Alexandre — en dix ans ne la sauroit prendre. » Cependant, le marquis de Brézé, par sa douceur et son joli air, conquiert et les notables et la multitude. Chacun travaille selon ses aptitudes les meilleures. Hédelin se rappelle qu'il est abbé : il prêche contre les vices de la chair et de la bonne chère avec une si persuasive éloquence « qu'on ne voit plus dedans les rues — que des vendeuses de morues. » M. de La Vergne avait amené sa famille, sa femme et la petite Ménie, et aussi son beau-frère, Gabriel Pena, seigneur de Saint-Pons, un garçon qui prenait la vie doucement, chassait et, autour de la chasse, trouvait des occasions de rurale galanterie.

Voilà un peu les alentours de cette petite fille, quand elle a deux et trois ans : la France envahie, des périls, un grand zèle

à s'en délivrer, l'activité des uns, la nonchalance des autres, les honnêtes velléités de l'ordre dans le désordre coutumier.

A Pontoise, M. de La Vergne dépensa beaucoup de talent. C'était un homme qui ne se ménageait pas. M. Le Pailleur en éprouvait un amical ennui; et, dans une invocation qu'il adresse à la grande reine Oisiveté, bonne déesse à laquelle il dédie un culte continuel, il s'écrie, avec autant de feu que le permet son génie calme et que le tolère sa religion paresseuse: « Fais que La Vergne se repose... — qu'une prompte paix le ramène, — vers son jardin et sa fontaine, — son cabinet et son billard ; — fais que je le trouve gaillard, — sans trouble et sans inquiétude; — ôte-lui le soin de l'étude — et lui donne la volonté — d'aimer sans fin ta déité! » Il ajoute, et c'est hors du vers, et c'est hors du rythme : *Amen;* et met une sollicitude amicale dans le sincère badinage de sa prière. M. de La Vergne usait sa vie, par trop d'assiduité ; il négligeait le repos, comme souvent ont fait ceux qui meurent jeunes et qui paraissent ensuite s'être dépêchés de vivre en peu de temps autant que d'autres à loisir.

Son jardin, sa fontaine, son cabinet et son billard, c'était à Paris ou, pour mieux dire, à Saint-Germain-des-Prés, au coin des rues Férou et de Vaugirard, le coin de droite, si l'on vient de Saint-Sulpice et l'on va au Luxembourg. Ce quartier, ce faubourg de Paris, fait quasiment village : il est un bailliage soumis à la juridiction de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés. M. de La Vergne possédait là une belle maison : celle qu'habitera Mme de La Fayette; et Mme de Sévigné en célébrera le jardin, la fontaine. L'année même que naquit Marie-Madeleine, M. de La Vergne acheta le terrain d'en face, à l'autre coin des rues Férou et de Vaugirard ; il y construisit une autre maison, qui ne resta point dans la famille. Et, cinq ans plus tard, il établit une communication très jolie entre ses deux maisons, par-dessus la rue Férou, une sorte de couloir en l'air, un pont des Soupirs. Il eut à solliciter, pour ce faire, l'autorisation de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui soumit l'affaire aux officiers de son bailliage et finalement considéra que cette fantaisie contribuerait à la décoration de son faubourg (1). M. de La Vergne avait le goût de l'architecture. Tallemant des Réaux

(1) Archives nationales, *Inventaire de l'émigré La Trémouille*, T. 1051².

accorde qu' « il y entendait un peu. » Un jour, le roi, étant plus gai que de coutume, se divertissait avec M. de Bassompierre. Survint le fils de Sébastien Zamet, accompagné de M. de La Vergne. Or, ce Zamet, un homme grave et cérémonieux, faisait des révérences compassées : « le Roi disait qu'il lui semblait, quand Zamet faisait des révérences, que La Vergne était derrière pour le mesurer avec sa toise. » Il aime l'architecture et, généralement, les beaux-arts. Il est un homme d'étude : nous le tenons de M. Le Pailleur. Il avait un « cabinet, » chambre où il réunissait diverses curiosités et objets d'art. Il avait une bibliothèque assez importante pour qu'elle ait compté dans sa succession. Il avait de la fortune et savait parer son existence.

De l'autre côté de la rue de Vaugirard, il y avait le couvent des Bénédictines du Calvaire, avec une chapelle au clocher pointu. Et, auprès de ce couvent, il y avait le Petit Luxembourg, palais somptueux et charmant, où s'établit Mme d'Aiguillon. Le ménage de La Vergne était voisin de sa protectrice et voisin du service à lui rendre, Mme de La Vergne étant quasi-dame d'honneur de la duchesse ou dame de sa suite et M. de La Vergne étant devenu son intendant, au moins son homme de confiance. Il l'accompagnait dans ses déplacements.

Une fois, — et il semble que ce fut à l'automne de l'année 1637, — elle se rendit à Richelieu, non loin de Loudun, petite ville encore tout agitée par les scandales de l'affaire Urbain Grandier. Trois ans plus tôt, on brûlait Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, beau garçon qui, recherchant les femmes, agaçait aussi les religieuses. On l'accusait d'avoir ensorcelé les Ursulines. Après sa mort sur le bûcher, ces folles filles continuèrent de se croire aux prises avec les démons qu'il leur avait incorporés. De toute la province et d'ailleurs, on les venait voir : ce n'était pas pour les calmer! Ces visites ajoutaient à leur sincérité de nerveuses un involontaire souci du spectacle. Elles avaient leurs crises les plus remarquables à l'occasion des compagnies les plus illustres : et, si la compagnie manquait, par malchance, elles demeuraient penaudes. Étant à Richelieu, Mme d'Aiguillon voulut, elle aussi, voir les possédées : curiosité de tout le monde ; et puis le cardinal son oncle avait si peu laissé l'affaire aller toute seule qu'on prétendait qu'il s'y était vengé d'un libelle injurieux d'Urbain Grandier. Très pieuse, Mme d'Aiguillon se prêterait avec une humble

déférence à tout ce qui serait glorieux pour l'Église; mais, la possession démoniaque des Ursulines de Loudun n'étant pas article de foi, elle réservait sa créance. Elle envoya un jeune prêtre, l'abbé D., aux fins d'esquisser une enquête. L'abbé n'est pas de ceux à qui l'on en conte (1). Il a du scepticisme; et il a même de la méthode : il ne veut pas qu'on lui mélange le naturel et le surnaturel et il écarte l'explication mystique assez rudement dès qu'il trouve l'explication vulgaire suffisante. Il fit plusieurs séjours à Loudun, seul d'abord, ensuite avec Mlle de Rambouillet, — Julie et qui sera Mme de Montausier; — puis vinrent Mme d'Aiguillon, le marquis de Brézé, Voiture, et M. de La Vergne. M. de Laubardemont, terrible organisateur du procès de Grandier, les accompagnait. Il y avait de la folie, à Loudun. Autour des possédées, les exorcistes ne sont pas sans nulle analogie avec des entrepreneurs de spectacles. Des cris, des hurlements, des rires plus affreux que des sanglots, des contorsions dans la poussière, des grimaces, de très sales ignominies. Une foule railleuse ou délirante, allant, venant, courant d'un diable à un autre, de Béhémoth qui habite la supérieure des Ursulines à Léviathan et Lorou qui habitent ensemble une veuve. Cette foule répand une odeur d'ail. Et l'on interroge les possédées, ou leurs démons. Les incrédules tâchent de les dérouter, en leur parlant latin, que les démons ne doivent pas ignorer, mais que les possédées ignorent : si les possédées répondent juste, c'est que les démons s'expriment par leur bouche. On leur tend des panneaux, où elles tombent, mais d'où les tirent tant bien que mal leur rouerie et la subtilité des exorcistes. On feint de leur parler grec : et c'est de l'anglais; mais en définitive, si les possédées ne savent pas le grec, les démons ne sont pas forcés de savoir l'anglais, de sorte que le traquenard est esquivé. Les possédées produisent de grands effets d'étonnement par la rigidité qu'elles donnent à leur corps. Le jeune prêtre n'est pas dupe et trouve le moyen de leur faire plier le col en leur prenant la tête sous les oreilles ou en leur levant une jambe lorsqu'un ami s'occupe de leur tête. Les exorcistes se fâchent : il y a querelle entre l'un d'eux et l'abbé. Mme d'Aiguillon finit par éconduire les imposteurs : « Ne nous faites plus passer cela pour possession! » dit-elle.

(1) La relation inédite de l'abbé D. est à la Bibliothèque nationale, fonds fr. 12801.

Mlle de Rambouillet, que le jeune prêtre avait avertie, manœuvrait gaiement têtes et jambes de possédées. Voiture, au parloir des Ursulines, recevait une fille absurde et maligne, qui d'abord l'effraya par son élan ; mais il lui déclara que, si son diable avait l'intention de faire des sottises, lui s'en allait : et la fille, flattée de causer avec M. Voiture, devint sage. Quant à M. de La Vergne, il suit cette compagnie un peu amusée, un peu effarée, un peu dégoûtée. Il est doux et discret, ne parle guère. Le jeune prêtre, moins réservé, le prend à témoin de ses trouvailles et l'appelle « un gentilhomme dont la foi ne sera suspecte à quiconque le connaîtra. » Il est de ceux qui se révèlent à leur silence et à leur tranquillité réfléchie, comme d'autres à leurs gestes et à leur discours.

Plus tard, M. de La Vergne eut le titre de lieutenant au gouvernement du Havre. Richelieu avait donné ce gouvernement à son neveu le duc de Richelieu, sous la tutelle de Mme d'Aiguillon tant que le duc de Richelieu serait mineur. Après la mort de Richelieu, Mazarin fit délivrer à la duchesse d'Aiguillon brevet du roi qui lui octroyait le gouvernement du Havre au nom de son neveu : et c'est alors qu'elle en confia la lieutenance à M. de La Vergne, lequel obtint également le grade de maréchal des camps et armées de Sa Majesté. Je ne sais pas combien de temps il résida au Havre, et si même il y résida d'une manière continue, et s'il y établit sa famille, et si Marie-Madeleine de La Vergne y demeura.

Mais il mourut bientôt et fut inhumé le 20 décembre 1649. Marie-Madeleine avait quinze ans et demi. Malgré le soin qu'il faut avoir de ne pas inventer ce qu'on ignore, — ou bien tout le charme d'une histoire vraie est perdu ; comme la beauté d'une ancienne architecture est gâtée, si l'on mêle aux pierres d'autrefois des pierres neuves, — cependant il est difficile de ne pas imaginer entre la petite fille et son père, la mère étant d'une tout autre nature, une entente peut-être à peine avouée, mais intime. On aperçoit des analogies de lui à elle. Il aimait les livres, l'étude, et ne redoutait pas l'activité. Il avait, dans le caractère et dans l'esprit, quelque chose de retiré, de secret ; et il réunissait au goût d'une certaine solitude, mais ornée, une adresse à vivre et qu'elle eut pareillement.

D'ailleurs, c'est tout ce que j'ai recueilli sur l'enfance de Marie-Madeleine de La Vergne. On voit assez bien son milieu.

C'est aux abords de la cour, non pas tout à fait à la cour, mais dans la plus haute société : pour ainsi parler, dans une de ces petites cours où l'ancienne féodalité garde quelques-uns de ses privilèges sous l'autorité de la monarchie. Il y a plusieurs de ces petites cours : et elles ne sont pas toutes également dociles à la royauté. Certaines ont de l'impatience ; on le verra bientôt. Celle où grandit Marie-Madeleine de La Vergne, dominée par Richelieu, eut de l'hésitation par moments, lorsque l'ennemi de la féodalité, Richelieu, fut en difficultés avec la monarchie. Mais enfin, Richelieu et la monarchie s'étant identifiés, la société de Mme d'Aiguillon, Richelieu mort, est loyaliste à Mazarin. Ces gens sont au service du Roi. Et le service du Roi leur laisse du loisir. Ils mènent une vie élégante, mêlée de guerre et de plaisirs. Ils accueillent les beaux esprits, tiennent en honneur les poètes : Corneille a dédié *le Cid* à Mme de Combalet. Et nous avons aperçu Mlle de Rambouillet, Voiture, sans compter M. Le Pailleur. Il y a de la littérature autour de Marie-Madeleine de La Vergne. Elle, malheureusement, nous l'apercevons à peine. Ce n'est qu'une petite enfant. Elle a son devanteau dessus sa tête. Elle écarte le devanteau et voit de-ci de-là ce qui éveille sa curiosité non loin d'elle ; et elle, comme toute autre petite enfant, on ne la voit guère. Elle est cachée sous le devanteau ; elle est déguisée, un peu farouche et mystérieuse avec ingénuité.

*
* *

M. de La Vergne fut mis en terre le 20 décembre 1649. Un an jour pour jour après cela, le 20 décembre 1650, Mme de La Vergne signait le contrat de son nouveau mariage avec le chevalier de Sévigné. Cette coïncidence de l'anniversaire et de la consolation franche, elle ne l'a ni recherchée ni évitée. C'est une étourdie : elle a distraitement célébré ce bout de l'an, voilà tout. Elle a une vive allure, allégrement désempêtrée. Un beau contrat de mariage! Elle, la fiancée, amène à la signature vingt-cinq témoins : son frère, le seigneur de Saint Pons; un oncle, Lazare Pena, seigneur de Moutiers; et divers parents. Puis Mme d'Aiguillon, la maréchale de Guébriant, le marquis de Richelieu ; dame Catherine d'Angennes, gouverneur de Mgr le duc de Valois; et n'oublions pas messire Jacques Le Pailleur. Parmi les témoins du fiancé, l'un pique l'atten-

tion : illustrissime et révérendissime seigneur messire Jean-François Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêché de Paris. Et, le fiancé, l'acte le désigne ainsi : messire Renault-René de Sévigné, chevalier, seigneur et baron de Champiré, conseiller du roi en ses conseils et maréchal de camp ès armées de Sa Majesté, demeurant à Paris, cloître Notre-Dame, paroisse Saint-Jean-le-Rond, fils de défunts haut et puissant seigneur Joachim de Sévigné, vivant aussi chevalier, seigneur d'Olives et autres places, et de dame Marie de Sévigné.

Ce mariage fit assez de bruit pour émouvoir la *Muse historique*, malicieuse et un peu sotte de Loret, lequel raconte que Sévigné, renonçant au voyage de Malte, — et à ses vœux de chevalier de Malte, — a fait halte, et c'est la rime, auprès d'une veuve, « cette affaire lui semblant bonne. » Il ajoute : « Mais cette charmante mignonne, — qu'elle a de son premier époux, — en témoigne un peu de courroux, — ayant cru, pour être fort belle, — que la fête serait pour elle, » etc. Là-dessus, on a posé, sans la résoudre, la question de savoir si Mlle de La Vergne n'avait pas été un peu éprise du chevalier, lorsque sa mère s'apprêtait à l'épouser. Subtile aventure du cœur, et l'esquisse d'un roman qui peut aguicher l'imagination, mais que rien ne permet de croire authentique. Nous verrons Mlle de La Vergne demeurer sans alarme auprès de sa mère et de son beau-père. Après la mort de sa mère, elle continuera d'avoir avec M. de Sévigné les relations les plus naturelles, un peu cérémonieuses, très courtoises, malgré les intérêts de chacun. Et, quand il mourra, Mme de Sévigné, la nièce de ce beau-père, écrira tout bonnement à Mme de Grignan : « J'oubliais de vous dire que notre oncle de Sévigné est mort. Mme de La Fayette commence présentement à hériter de sa mère. » Au surplus, le futile Loret ne dit pas ce qu'on lui fait dire. Le sentiment qu'il prête à Mlle de La Vergne est plutôt le dépit d'une jeune fille, et très jeune, — elle n'a pas seize ans, — qui s'attendait qu'un mariage, dans sa famillle, fût le sien. Mais il ne faut pas se fier avec minutie à ce gazetier, qui bavarde, et qui bavarde en vers dont il n'est pas le maître souverain. Puis, Loret, les mariages sont l'un des sujets principaux de ses chroniques. C'est un homme qui a besoin de mariages pour manger. S'il n'en a pas de tout faits, il en fabrique. Au mois de juillet 1651, c'est une demi-année après le mariage de la mère,

et non de la fille, il annonce que Mme de l'Hôpital vient de mourir; et il assure que déjà « plusieurs belles » accepteraient la main du maréchal « et le trouveroient encor bon, — bien qu'il soit tout à fait barbon. » Qui, ces belles? Il en cite, au courant de la plume, au gré de la rime, deux douzaines, et puis trente : « Et La Vergne mord à la grappe, — quand on lui donne pour mari — ce maréchal au poil fleuri. » La Vergne, assez probablement, ne s'en doutait pas. Des bavardages de Loret, ce qui reste, c'est qu'on parlait de Mlle de La Vergne, et qu'elle était « fort belle, » car il le dit.

Elle était devenue, depuis la mort de son père, fille d'honneur de la Reine. Au plumitif de la Chambre des Comptes pour le premier semestre de l'année 1661 (1), elle figure comme bénéficiaire de douze cents livres sous la mention « cy-devant l'une des filles d'honneur de la Reine, mère de Sa Majesté. » Il est probable qu'elle dut son entrée à la cour au zèle obligeant de Mme d'Aiguillon. Mais on a beau chercher, on n'apprend véritablement rien de sa vie à la cour en qualité de fille d'honneur. Un peu plus tard, le charmant troupeau de ces jeunes beautés qui, auprès de la Reine, sont auprès du Roi, aura de folâtres attraits. Le Roi les trouvera gentilles et, à leur égard, il n'aura pas du tout la pudibonderie du Roi son père, si chaste et perpétuellement amoureux, si chaste qu'un jour sa blonde bien-aimée Hautefort lui sut rendre intangible un billet qu'il la pressait de lui montrer : elle mit ce billet dans l'abri de son corsage ouvert; où Louis XIV l'aurait pris, comme eût fait aussi son aïeul Henri IV. Le jeune Louis XIV, on le verra très curieux des filles de la Reine. Il se fera servir à table par elles plus volontiers que par ses officiers. Et il goûtait leur familiarité. Cette petite Mlle de La Mothe, qui devint la duchesse de La Vieuville et qui, avant cela, conquit une sorte de renommée en résistant aux claires avances de Sa Majesté, premièrement fut son amie avec une liberté assez anodine. Dans la chambre de la Reine, elle s'émancipait à pincer le Roi, qui s'écriait : « Ha! la chienne! » avec peu de rancune. Et La Mothe avait peur des souris; mais le Roi détestait les grenouilles. Pour la taquiner et l'agacer, le Roi lui fit porter une jolie boîte, qui contenait quatre souris. Mais elle se venge à ce repas où, d'une main,

(1) Archives nationales, P. 2770.

versant à boire à Sa Majesté, elle lui montre une grenouille qu'elle tient dans l'autre main. Le Roi s'écrie : « Ha! la vilaine! » et ne dit pas si la vilaine est La Mothe ou la grenouille. Voilà de petits jeux. Les petits jeux du Roi et des filles d'honneur ont plus d'une fois tourné à des galanteries, à des amours. Mais, à l'époque où Mlle de La Vergne fait son entrée à la cour, le Roi n'est point à cet âge des adolescentes poursuites. Il a douze ans. Et Mlle de La Vergne demeura probablement fille d'honneur jusqu'à son mariage : et alors le Roi venait à dix-sept ans. Du moins, elle paraît avoir gardé son titre de cour jusqu'à son mariage; mais, dans les dernières années, elle n'est plus ni à la cour ni à Paris. Au temps de son service, la cour était un endroit sévère. Anne d'Autriche, quoi qu'il en fût de ses amitiés avec Mazarin, montrait de l'austérité. Je ne crois pas que Mlle de La Vergne l'aimât beaucoup. Elle a tracé de sa maîtresse d'autrefois, dans l'*Histoire de Madame Henriette*, le portrait d'une assez bonne femme, un peu agitée ou, mettons, inquiète du vivant de son mari, désormais calme jusqu'à la nonchalance. On l'avait connue « portée aux affaires: » puis, régente, les affaires l'ennuient. Son ambition, naguère inopportune, tombe dès le moment que l'activité serait son devoir. Elle ne songe qu'à « mener une vie douce; » et elle s'enfonce dans la dévotion. Elle témoigne « une assez grande indifférence pour toutes choses. » Elle est contente, pourvu que le Roi et Monsieur lui prouvent de la « sujétion : » elle n'est pas capable de prendre aucune autorité sur eux. Elle a de bonnes intentions et, manque d'esprit, commet parfois des fautes « qui ne se peuvent pardonner à une personne de sa vertu et de sa bonté. » Ce n'est pas à dire que Mlle de La Vergne eût de l'antipathie pour la Reine et dût pâtir à lui être attachée. Mais, toute sa vie, et même à l'âge où l'on a de l'indulgence, et sans doute à l'âge où l'on a de l'ignorance, elle gardait, dans l'amitié la plus dévouée, un clair discernement : elle n'eut jamais le don de prêter à son cœur.

Le chevalier de Sévigné, son beau-père, est un singulier personnage et qui alla jusqu'à la sainteté par des chemins fortuits. Il était né en 1607, au château des Rochers : il a donc quarante-trois ans lors de son mariage. Il appartenait à une famille d'anciens ligueurs. C'était un cadet de Bretagne. Son frère aîné, Charles de Sévigné, baron d'Olivet, et qui avait

épousé la fille d'une Gondi, fut le beau-père de Mme de Sévigné l'épistolière. Renault de Sévigné, tôt orphelin, n'eut qu'un tiers de la fortune paternelle : son frère lui donna en sus la seigneurie et la terre de Champiré dans la province d'Anjou. En 1630, il est capitaine au régiment de Normandie. En 1642, maréchal de bataille à l'armée d'Italie : il se distingua au siège de Tortone. Maréchal de camp l'année 1646, il est à Piombino; l'année suivante, à Crémone. Ce fut la fin de son service régulier; puis commence l'époque de ses vivacités. Henri de Campion, qui l'a connu à la campagne de Franche-Comté, parle de lui comme d'un garçon qui avait de la lecture et de la pensée. Voici un petit groupe d'officiers du roi, digne d'estime et de quelque étonnement charmé : « Après avoir raisonné ensemble sur les sujets qui se présentaient, sans dispute ni envie de paraître aux dépens des autres, l'un de nous lisait haut quelque bon livre dont nous examinions les plus beaux passages pour apprendre à bien vivre et à bien mourir, selon la morale, qui était notre principale étude. » Ce petit groupe d'officiers moralistes, il y aurait plaisir à lui en comparer d'autres qui sont bien d'une autre sorte et, par exemple, celui avec lequel Bussy fait la campagne de Catalogne : l'on y aime aussi la lecture, mais plus gaillarde; et l'on y « raisonne, » mais d'autres sujets, sur les intrigues de l'amour et de la politique; et l'on y dessine, avec un vif entrain de libertinage, la carte du pays de Baquerie... Le chevalier de Sévigné, très jeune, au temps de ses batailles, eut des velléités édifiantes. On rapporte qu'à la prise et au sac d'une ville, ayant trouvé une fillette sans parents et toute dépourvue, il s'arrêta, l'enveloppa dans son manteau, la confia aux soins d'un monastère, où il paya sa pension et où plus tard elle fit ses vœux. Il y avait du saint Vincent de Paul en ce militaire. D'ailleurs, on rougirait de ne pas admirer ce grand souci de la morale qui, dans les camps, lui fait rechercher les bons livres et les plus honnêtes leçons pour bien vivre et pour bien mourir. Cependant, il manque de naïveté, comme en ont besoin les hommes d'action; mais il a une autre naïveté, celle qui est dangereuse aux théoriciens. Et, de ses méditations, résultera de la chimère. Il ne sera ni tout à fait simple, ni tout à fait avisé. Il sera d'une espèce de gens d'armes qui ne profitent excellemment ni à eux-mêmes ni à leur cause.

Pendant les derniers mois de son séjour militaire en Italie,

il fut accueilli à la cour de Turin, où il gagna la confiance de la duchesse régente de Savoie, Christine de France, sœur de Louis XIII. De retour à Paris, il continuera d'être avec elle en relations, sera son correspondant et, en quelque sorte, son informateur parisien. Il rentre à Paris vers la fin de l'année 1648. Alors, il s'approche de Retz. Deux hommes qui ne se ressemblent pas, ceux-là : l'un qui est en perpétuel dialogue avec sa conscience, l'autre qui ne consulte sa conscience jamais; et l'un qui n'a pas beaucoup d'esprit, l'autre qui est tout esprit. Ce qui les réunit, c'est leurs chimères : l'un qui a toutes les chimères de la conscience, et l'autre toutes les chimères de l'esprit. Ces deux hommes, très inégaux, sont également déraisonnables. Sévigné sera le subordonné de Retz. Et comment n'eût-il pas trouvé quelque chose, en Retz, qui dût le séduire, quand il y avait de tout en Retz, une extraordinaire diversité d'attraits? Et comment Retz n'eût-il pas empaumé ce garçon peu défendu, quand il empaumait les plus malins? Bref, Sévigné se vit confier le régiment de Corinthe, lequel éprouva, au pont d'Antony, sur la route de Paris à Longjumeau, vers la fin de janvier 1649, cette défaite ridicule et qui fut appelée « la première aux Corinthiens. » Il y eut des chansons, d'où résulte un Sévigné dérisoire. Et, comme il y a beaucoup de chansons dans la Fronde, on a coutume de traiter gaiement cette aventure où faillit succomber la monarchie. Ce fut, en réalité, une horrible histoire, avec du sang, des dévastations, tous les commencements de l'anarchie, ses conséquences immédiates de misère, de famine et de calamité universelle. Non, la Fronde n'a pas été cette plaisanterie que les chansons donnent à imaginer. Saint Vincent de Paul y eut l'occasion de ses charités; et, par le remède qu'il apporta, l'on juge aussi du fléau. Quant à la gravité de cette crise, il suffit de rappeler qu'elle est contemporaine de la révolution d'Angleterre : il n'y a que l'espace de quelques jours entre la première aux Corinthiens chez nous et, à Whitehall, l'exécution de Charles Ier. Cependant, voici le scrupuleux Sévigné dans cette affaire. Tel était le trouble des opinions. Parmi les frondeurs, il y a des gens de toute sorte, une majorité d'ambitieux et, dans le nombre, des coquins; il y a d'honnêtes hommes et qui, de bonne foi, songent à leur pays et même à leur roi. Bassompierre, interrogé par Louis XIV plus tard sur ses états de ser-

vice, badinera un peu, mais aura de la sincérité dans sa hauteur, quand il affectera d'y compter ses années de Fronde, « les années qu'il servait Sa Majesté contre le Mazarin. » Les révolutions sont des époques où le mal est déguisé de tant de manières honorables ou attrayantes que de bonnes âmes s'y trompent. La Fronde est une révolution.

Les secondes noces de Mme de La Vergne ont désorienté cette famille, qui était si près du pouvoir et qui soudainement a pour chef un frondeur. Cependant, Mlle de La Vergne ne cesse pas d'être fille d'honneur auprès de la souveraine qui, dans la nuit des Rois 1649, était partie de Paris en fugitive, enlevant ses deux fils et cherchant un abri calamiteux au château de Saint-Germain, parce que les frondeurs et le chevalier de Sévigné lui rendaient la situation redoutable.

Le ménage Sévigné paraît avoir, en son début, mené un joli train d'existence. Le chevalier, à qui la seigneurie de Champiré valait le titre de baron, préféra s'appeler marquis : c'était sans doute afin que Mme de Sévigné fût marquise. Elle le fut, et sans chicane. On disait, pour la désigner, « Mme de Sévigné la marquise ; » et l'autre, qui eut son mari tué en duel, et qui était la vraie marquise, « Mme de Sévigné la veuve. »

Le ménage reçoit, comme en témoigne une lettre de Scarron à Mme de Sévigné la marquise. Il se fait, dans la maison de la rue de Vaugirard, de « grosses assemblées » de « beaux esprits » et de « beaux hommes. » Ces beaux hommes, qu'est-ce que c'est ? De la part du cul-de-jatte, ce sont des hommes tout entiers, qui tiennent sur leurs jambes, qui ont l'usage de leurs bras et qui font de larges saluts : il les admire avec un chagrin gouailleur. Les beaux esprits, il n'aurait pas à les envier, s'il pouvait plus facilement se joindre à leur troupe. Mais on a de la peine à le bouger : dans les moments de crise, on ne le touche pas sans le faire crier ; dans les relâches même de la souffrance, il est un ballot peu mobile. Cependant, il sort quelquefois. Il est célèbre, l'auteur du *Typhon*, le maître du genre burlesque : et, à cette époque, Boileau n'a pas encore fixé la hiérarchie des genres littéraires, de sorte qu'au milieu d'un certain désordre qui a des inconvénients (si l'on n'y voit pas en plein la juste suprématie des véritables grands poètes) et qui a des avantages (si de charmants poètes n'y sont pas anéantis) il est un personnage. Il a des imitateurs, les uns francs, et d'autres sournois.

Son humeur railleuse lui vaut tant de renommée qu'on lui attribue quantité de facéties poétiques, bonnes ou méchantes. Il s'en plaint, et il le tolère : il accepte le tout de la gloire, les embarras et les profits. Il a de la simplicité. Souvent, il en a trop : le badinage qu'il fait sur la disgrâce de sa tournure est pénible. Mais il le relève aussi de fierté : alors, il a de la gentillesse. Ce qu'on aime le mieux en lui, c'est le zèle avec lequel il réagit contre la littérature frelatée, contre l'affectation, la préciosité, l'hypocrisie du cœur et de l'esprit. Les « pousseurs de beaux sentiments » l'exaspèrent. C'est à cause d'eux que, vers le temps où nous le rencontrons, il a formé le plus extravagant projet qui pût venir à un tel infirme. Il s'est mis pour mille écus dans la nouvelle compagnie des Indes, qui va fonder une colonie en Amérique sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque. Il a résolu de partir avec les colons et d'être un colon. Là-bas, il croit qu'il va trouver un Eldorado, où il ne redoutera ni « faux béats, » ni « filoux de dévotion, » ni l'hiver qui l'assassine et fluxions qui l'estropient. Ce qu'il fuit, en outre, ainsi que d'autres poètes et gens de lettres, c'est « la guerre qui le fait mourir de faim, » la guerre civile, la Fronde. Il ne partira pas. Sans doute s'est-il aperçu de son imprudence. Puis, il a senti que la tranquillité revenait dans le royaume. Enfin, ce qui le retient, c'est l'amour : un amour bizarre, absurde, où il y a du libertinage et de la bonté. Il épousera dans quelques mois, lui quadragénaire et deux années en plus, impotent, presque monstrueux, une fille de seize ans, belle comme le jour au matin, malheureuse dès sa naissance et qui l'agrée au titre d'une commutation de peine, Francine d'Aubigné... Il s'adresse à Mme de Sévigné, afin qu'elle lui vaille la faveur de sa « grande duchesse, » Mme d'Aiguillon. Et il baise humblement les mains à Mlle de La Vergne, « toute lumineuse, toute précieuse, toute (dit-il), etc... » Plus tard, après la mort de ce pauvre garçon, Mme de La Fayette remerciera Ménage de lui envoyer les *Dernières Œuvres* du « petit Scarron. » Voilà tout. Et l'a-t-elle apprécié? Du moins, elle n'a guère aimé Mme Scarron, pas du tout Mme de Maintenon.

Les beaux esprits et les beaux hommes qui fréquentaient rue de Vaugirard, nous ne les connaissons pas tous. Mais voici deux personnes avec qui Mlle de La Vergne se lie intimement, Mme de Sévigné la veuve et M. l'abbé Gilles Ménage.

Mme de Sévigné a huit ans de plus qu'elle et elle a vingt-cinq ans au mois de février 1651 lorsque son mari est tué. Son mari, c'était un débauché, qui ne tâchait point de réparer ses fautes par de gracieux procédés. Elle n'avait pas avec lui ces revenants-bons d'une épreuve où l'on a payé d'exacte patience; ni la douceur des pardons joliment demandés et obtenus; ni les promesses qui donnent peu d'espoir, mais qui tournent en mélancolie le chagrin, la rancune en complaisance et les larmes en sourire. Il était grossier, brutal et, hors de chez lui, charmant. Il « aimait partout : » c'est que partout on l'aimait. Et ce fut Ninon, jeune déjà; puis cette « belle Lolo, » Mme de Gondran; puis les mille et trois d'un coureur. Il n'aima, dit Bussy, « jamais rien de si aimable que sa femme; » et Tallemant : « Pour moi, j'aurais mieux aimé sa femme. » Il l'aurait mieux aimée, lui pareillement, si elle n'eût pas été sa femme; et, un peu de temps, il la préféra : mais il préférait aussi les autres... Il est tué. Elle en a la plus vive douleur. Elle mène un grand deuil, et sincère. Elle pleure, elle gémit. Et Bussy s'en étonne : un si détestable mari ! Bussy, comme d'autres amis des femmes, ne connaît pas les femmes. Désolée, elle quitte Paris, se retire en Bretagne : on ne la verra plus jamais; elle est inconsolable. Elle a été inconsolable toute la fin de l'hiver, tout le printemps, l'été, le début de l'automne et, pendant ces longs mois, deux saisons et quelques semaines des deux autres, on ne l'a pas revue à Paris. Elle y revint à la mi-novembre et vêtue encore, dit Loret, de sombres atours, mais consolée. Et, consolée, ce n'est rien : ce n'est que l'effet du temps. Le temps cicatrise les blessures, tant bien que mal, et souvent mal. On ne fait rien sans lui; mais il ne faut pas se fier à lui seul. Mme de Sévigné a laissé le temps la consoler : en outre, elle a veillé à l'œuvre du temps et l'a dirigée. Dans le loisir de la campagne, elle a pris ses résolutions, certes au gré de sa nature, qui est douce, frivole et prudente, au gré aussi de la sagesse et du devoir. Elle a une tête bien faite, où les idées se rangent à merveille, où les idées du plaisir et de la vertu se réunissent volontiers. Elle ne prétend pas éluder tous les hasards; du moins, elle saura tenir les hasards dans les limites où les peuvent garder quelques volontés. Ses volontés sont claires ; on les numéroterait : elle ne se mariera pas de nouveau, elle n'aura point d'aventures galantes, elle ne sera ni austère ni refrognée,

elle aimera ses enfants et le monde et les agréments d'ici-bas. Elle ne renonce point à se divertir; elle ne renonce pas à plaire. Elle est jolie, blanche et rose. Elle sera désirée : elle veut l'être. Elle se refusera, mais sans la rudesse qui ensuite écarte les hommages. Elle sera une très honnête femme, dont les autres envieraient la destinée amusante. Elle ne doute pas du péril de cet arrangement. Elle se confie à ses goûts de netteté. Elle est un peu une chatte blanche. Elle se confie, pour un surplus de précaution maligne, à ce bon abbé de Coulanges : une chatte blanche, sous la tutelle du Bien-bon.

D'ailleurs, elle n'a point encore tout son génie. Son génie, ce fut bientôt l'épanouissement d'une âme gaie, tendre, curieuse, et d'une intelligence qui compose l'univers autour d'elle; ce fut la spontanéité la plus heureuse, avec le don miraculeux d'avoir toujours sa plus parfaite expression dès le sentiment et puis dans les mots. Il lui manque, à la date où nous sommes, l'occasion de fleurir. L'occasion pouvait être un amour et sera l'amour maternel. Mais il faut que sa fille grandisse, se marie, aille au loin. Présentement, la future Mme de Grignan n'a pas cinq ans; son fils a deux ans de plus. Mme de Sévigné la veuve est une petite veuve très entourée, très demandée, qui ne craint pas de vivre un peu dangereusement, qui surmonte tous les dangers : Bussy l'amuse, l'agace et ne la trouble pas. Le comte du Lude pense, un jour, l'avoir alarmée : ce n'est rien ; ce n'est que ce qu'elle a permis. L'abbé Arnauld l'a vue, peu d'années plus tard et quand elle a pris à peine un peu plus de placidité; mais, avec beaucoup de grâce, elle en a déjà; l'abbé Arnauld l'a vue, qui arrivait, dans son carrosse ouvert, entre M. son fils et Mlle sa fille, deux enfants : et « tous les trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agrément et de beauté dans la mère et dans les enfants... »

En ce temps-là, M. Ménage, étant né en 1613, n'avait pas quarante ans. Il n'était pas célèbre; il commençait d'être connu. En 1649, Gui Patin, qui l'a rencontré dans la rue, l'appelle « un bénéficier angevin, homme de savoir et d'esprit. » M. Ménage lui a donné des nouvelles de M. Heinsius le fils, fameux philologue de Hollande, son ami. M. Ménage est lui-même un philologue. Il imprime ses *Origines de la langue française*, ou dictionnaire étymologique de notre langue, trésor un

peu mêlé, beau livre cependant. Il est facile d'y relever des bévues. Les ouvrages de science ne sont-ils pas ceux qui datent le plus? L'œuvre de science est un essai de l'imagination : comme, en outre, elle a des prétentions à la vérité, c'est de l'imagination qui n'est pas libre et doit risquer le péril du contrôle. Mais enfin, M. Ménage a inventé, ou formulé de très bonne heure, maintes lois de phonétique, dont quelques-unes ont assez bien l'air de suffire à l'explication de plusieurs phénomènes. Il a tenu compte des influences populaires. Il a connu, avec plus de justesse que ses contemporains, les écrivains et le vocabulaire du moyen âge et de la Renaissance. Il a fait preuve d'une intelligence limpide, souvent trop ingénieuse, et d'une érudition surprenante. Les *Origines de la langue française* lui mériteraient aujourd'hui encore une large renommée, si les Français n'avaient accoutumé de mépriser les débuts français de l'érudition. Il est vrai aussi que M. Ménage a des torts. Il aimait l'érudition, mais il la trompait. Il avait la manie d'être poète. Alors, il méprisait l'érudition; puis il retournait à elle et consentait que sa poésie n'était que badinage. Il hésita sans cesse entre les deux futilités, la sérieuse et la plaisante. Deux ans après avoir donné les *Origines*, il prélude à ses fantaisies par le recueil des *Miscellanea :* une églogue où il est Ménalque, une « Rechute amoureuse » où il tente d'être élégiaque, une farce relative à un pédant ridicule, et des galanteries pour les dames. Cependant, il est abbé.

Il ne l'est pas énormément. Fils de M. Guillaume Ménage, écuyer, sieur de la Monnerie, avocat du roi au siège présidial d'Angers et, dit le fils pieux, l'oracle non seulement de sa province, mais des provinces voisines, il a débuté comme avocat lui-même, à dix-neuf ans. Amené à Paris par M. Loyauté, ami de son père et avocat au Parlement, il eut pour maître de droit M. Sengebère, lequel, voulant répudier une infidèle, lui confia sa juste cause. Gilles donnant alors des espérances, M. Ménage le père se démit en sa faveur de la charge qu'il avait d'avocat du roi. Mais Gilles refusa de retourner à Angers et, plutôt que de quitter Paris, se brouilla net avec son père. Il fut conséquemment privé de ressources et devint abbé en vue d'obtenir des bénéfices : il obtint le doyenné de Saint-Pierre d'Angers et ne quitta point Paris. Sa vocation religieuse est un établissement. Toutefois M. Ménage

sut ce qu'il devait à son état et, par un scrupule honnête et assez rare, il porta soutane : mais ce fut tout ce qu'il accorda aux règles et coutumes ecclésiastiques. Il était « beau garçon, » dit Tallemant, qui ne le dirait pas, si la vérité ne l'y obligeait : beau garçon, de petite santé. Nanteuil a gravé son portrait : un long visage maigre, une petite moustache noire, les cheveux un peu longs et bien arrangés, les yeux très vifs, très en dehors, une physionomie attentive, gracieuse, narquoise et mélancolique; et la clarté de l'intelligence répandue joliment sur ce visage. Tallemant, qui doit consentir à ne le trouver pas laid, se rattrape d'ailleurs. Il l'a vu, dans l'alcôve de Mme de Rambouillet, « se nettoyer les dents, par le dedans, avec un mouchoir fort sale, et cela durant toute une visite. » Une autre fois, « il s'est rogné les ongles devant des gens avec lesquels il n'était pas familier. » Petites erreurs, et très fâcheuses, mais enfin qui n'empêchaient pas les meilleures compagnies et les plus délicates de l'accueillir le mieux du monde.

Il vieillit assez tôt. Quand il eut quarante ans, il était un peu cassé. Il se plaignait d'avoir mal aux jambes. Une dame lui répondit : « On ne peut pas être et avoir été. » Une autre dame, à la même doléance, répondit de même. Il rentra chez lui et surprit son petit laquais en train d'écrire : « On m'a placé chez un vieux garçon... » Bref, conclut-il avec un triste sourire, « quoique je n'aie que quarante ans, il faut que je sois vieux, puisque tout le monde le veut. » Pourtant, il n'y a pas si longtemps qu'il était jeune et, avec son bon ami M. Thévenot, dansait au chant des vers d'Anacréon dans le jardin royal des Plantes. « C'est en ce temps-là qu'il fallait me voir ! » réplique-t-il à qui le complimente de garder sa gaieté parmi ses maux.

Tel que le voilà, il fait bonne figure. Il a perdu son père en 1648 et reçu en héritage une terre qu'il a vendue à M. Servien soixante mille livres, pour quoi M. Servien lui sert trois mille francs de rentes. Divers bénéfices, qui sont venus s'ajouter à son doyenné, lui assurent le jour et le lendemain. Il demeure au cloître Notre-Dame, de compte à demi avec M. Parfait, chanoine de l'église de Paris. Sans grosses dépenses, il vit bien : il a son carrosse, il a ses gens; il a pour domestique M. Jean Girault, maître ès arts en l'Université d'Angers, et qui fera une carrière dans l'Église. Il n'est pas opulent, mais libéral : en 1649, il décerne audit sieur Girault, pour de bons et agréables

services, une rente viagère de trois cents livres tournois. Il appartient à la maison du coadjuteur. Il ne s'y plait pas : il y fréquente peu. Mais, à l'époque où le coadjuteur était bien en cour, la complaisance du coadjuteur a valu à M. l'abbé Ménage le titre de conseiller du Roi et son aumônier, qualités vaines et honorables.

M. Ménage était grand ami de Mme de Sévigné, jusque-là qu'il devint amoureux d'elle; et elle ne devint pas amoureuse de lui : mais elle eut pour lui beaucoup d'amitié. Il avait l'amitié orageuse; il était jaloux : il ne tolérait pas que Mme de Sévigné fît de nouveaux amis. Elle en faisait très volontiers, ayant au cœur cette exubérance qu'on remarque dans sa façon d'écrire. Il était alors boudeur ou querelleur : et, boudeur, elle attendait qu'il eût fini; querelleur, elle le rabrouait. Il ne lui cachait pas son amour. Elle ne l'engageait pas à se taire; elle ne s'en fâchait pas : elle en riait, dont il enrageait. Un jour, il arrive chez elle dans le moment qu'elle sortait pour une emplette. Elle l'emmène : il semble gêné. Elle le presse de monter en carrosse et, comme il montre de l'embarras, elle voit ce qu'il a et, gaiement brave, assure qu'elle ne craint pas d'être compromise. Il est fort dépité : le méprise-t-elle au point de croire qu'on ne saurait rien dire de lui et d'elle? Aussitôt, elle le bouscule : « Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon carrosse; si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous!... » Cette anecdote, c'est Bussy qui la raconte dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. Quand parut l'*Histoire*, M. Ménage entra dans une de ces colères qui, parfois, ne l'inspiraient pas mal et qu'il traduisait en latin : sans tarder, il composa ce poème vengeur : *In Bussium Rabutinum, hominum quot sunt, quot fuerunt, quot futuri sunt, maledicentissimum*. Cela suffisait à sa rancune; et plus tard il tint ce propos, qu'on a recueilli dans les *Menagiana* : « C'est un bel et bon esprit que M. de Bussy Rabutin. Je ne puis m'empêcher de lui rendre cette justice, quoiqu'il ait tâché de me donner un vilain tour dans son *Histoire des Gaules*. On ne peut écrire avec plus de feu qu'il a fait dans cette histoire... » M. Ménage s'est vengé; M. Ménage a pardonné : M. Ménage n'a pas démenti. L'anecdote est vraie. M. Ménage y paraît un peu vaniteux; il n'admet pas qu'un lettré parfait ne tire point à conséquence. Mme de Sévigné avait su le dresser à ses disciplines; et il ne s'obstinait pas à refuser

fièrement son plaisir. Ils se voyaient beaucoup, sortaient ensemble. M. Ménage menait Mme de Sévigné au sermon. Si elle avait à solliciter pour un procès, il la menait chez le magistrat. Et il était un peu pédant; elle n'en était pas embarrassée. Elle lui demandait s'il allait bien; mais il était enrhumé. « Je *la* suis pareillement... » Et lui : « Selon les règles de notre langue, il faudrait dire : Je *le* suis. — Vous direz comme il vous plaira; mais, pour moi, je ne dirai pas autrement, que je n'aie de la barbe! » Le 19 août 1652, elle lui écrit : « J'ai bien de l'avantage sur vous; car j'ai toujours continué à vous aimer, quoi que vous en ayez voulu dire; et vous ne me faites cette querelle d'Allemand que pour vous donner tout entier à Mlle de La Vergne. Mais enfin, quoiqu'elle soit mille fois plus aimable que moi, votre conscience vous a donné de si grands remords que vous avez é é contraint de vous partager plus également que vous n'aviez fait d'abord. Je loue Dieu de ce bon sentiment et vous promets de m'accorder si bien avec cette aimable rivale que vous n'entendrez aucune plainte ni d'elle ni de moi... »

C'est ici que Ménage entre dans la vie de Mlle de La Vergne. Et ces quelques lignes montrent à merveille les trois personnes qu'elles concernent, l'état de ces trois amitiés. De Mme de Sévigné à Ménage, une amitié, chez elle moins ardente et qui, à petit feu, couvera plus longtemps; d'elle à Mlle de La Vergne, de gracieuses relations, de la sympathie, et la distance qui sépare une femme de vingt-six ans d'une fille de dix huit ans, si la dernière n'a pas eu envers la première un élan de câline tendresse : et Mlle de La Vergne n'est pas une petite folle de douceur et d'enthousiasme; entre Ménage et Mlle de La Vergne, il y a la flamme de l'un, toute neuve, et la patience amusée, flattée même, de l'autre. M. Ménage s'est épris de Mlle de La Vergne : il n'a pas éconduit Mme de Sévigné. Les deux rivales ne se haïront point : il faut que M. Ménage prenne son parti de ne pas les troubler si fort. Néanmoins, il y eut quelque émulation, — ce n'est pas de la jalousie, — entre elles. Et Tallemant a beau dire qu'elles le trouvent importun, il ajoute : « Mais la vanité fait qu'elles lui font caresse. » Dix ans plus tard, M. Ménage imprimait chez les Elzevir d'Amsterdam une jolie édition de ses poésies : le désir lui vint d'y consacrer le souvenir de son double amour. Il écrivit à son ami, M. Pierre-Daniel Huet :

« Je pense que vous m'avez ouï dire autrefois que j'avais aimé Mme de La Fayette en vers et Mme de Sévigné en prose. Mme de La Fayette m'a obligé de mettre cette pensée en vers, quoiqu'elle ne soit pas à son avantage :

De Parménis, de Timarette,
A qui j'ai dit mainte fleurette,
On fait cent jugements divers.
Pour moi, je n'en dis qu'une chose :
J'adorai Timarette en vers
Et j'aimai Parménis en prose.

Vous me direz, s'il vous plaît, à votre loisir, si ce sixain peut faire le voyage de Hollande (1). » M. Huet accorda son *imprimatur*. Il suggérait un petit changement pour le dernier vers : « La clausule de l'épigramme sera plus belle de moitié, si vous mettez : *Mais j'aimai Parménis en prose*. Cela fait une opposition bien significative... » Ménage se rendit au conseil de son ami ; et l'épigramme tourna ainsi plus nettement à l'avantage de Mme de Sévigné, si l'on est tenté de comprendre que l'amour de Ménage pour Timarette n'était qu'une poétique rêverie; pour Parménis, une réalité. Cependant, M. Huet ne trouve pas que le sixain soit au désavantage de Mme de La Fayette : « Vous donnez à entendre que vous avez davantage aimé Parménis, quoique vous jugeassiez l'autre plus digne d'être aimée, c'est-à-dire que vous aimiez mieux l'une et que vous estimiez davantage l'autre... » Ou, si l'on veut, l'autre lui plaisait davantage : mais, avec l'autre, il avait, en quelque sorte, une tendre habitude. Mme de Sévigné se prêtait plus obligeamment à la passion de M. Ménage. On épiloguerait longtemps là-dessus et l'on y perdrait son temps, M. Ménage n'ayant peut-être pas été lui-même tout à fait sûr de son intention. L'épigramme pouvait, sans offenser personne, être publiée : « outre qu'on ne sait, — ajoutait assez drôlement M. Huet, — qui est Timarette ni qui est Parménis. » Il y a cela encore !

Les envieux se moquaient de M. Ménage, lui conseillaient de laisser là comtesse et marquise : il y perdrait son latin ! Mais lui ne cédait pas aux narquoises remontrances. Il ne perdait pas son latin; même il ne perdait pas la tête et se félicitait

(1) Correspondance de Huet et de Ménage : Bibliothèque nationale, fonds fr., manuscrits 15189 et n. a. 1341.

d'orner sa vie morne d'érudit par la société fréquente, égayante, un peu alarmante et pudiquement voluptueuse de Timarette et Parménis, femmes qui l'enchantaient et entre lesquelles il n'eût pas eu la maladresse de choisir. C'était, M. l'abbé Gilles Ménage, un homme qui avait soin de ses journées et de leur divertissement.

Pour Mlle de La Vergne, l'amour de M. Ménage est de tout repos. Mais il a des rivaux, et quelques-uns très dangereux, des gaillards qui ne passent point en poésie leurs velléités entreprenantes et que la candeur des jeunes filles aguiche au lieu de les effaroucher. Mlle de La Vergne vit dans un monde où il y a de la vivacité. Ce n'est pas sa faute, si elle se trouva mêlée à des intrigues; et c'est assurément son mérite, si elle en tira bien sa renommée : toutefois, elle eut à l'en tirer.

Quel âge avait-elle? en tout cas, elle était fort jeune... Henri de Sévigné mourut le 4 février 1651. L'aventure que voici se rapporte aux fêtes du carnaval ; et celles-ci commençaient à l'Épiphanie. Mettons que cette aventure soit du mois de janvier 1651 : Mlle de La Vergne a seize ans et demi. Sévigné alors était l'amant de Mme de Gondran. Cette belle eut envie d'éclipser, dans un bal, les rivales de sa beauté. Son amant dut lui procurer des pendants d'oreilles : et, comme il était prodigue, on lui pardonnait de manquer d'argent. Sévigné, qui « n'était pas honnête homme, » emprunta les pendants d'oreilles de Mlle de Chevreuse et dit que c'était pour Mlle de La Vergne : il préservait ainsi la réputation de Mme de Gondran, non celle de Mlle de La Vergne. Et, deux jours après, les malins demandaient à Mlle de La Vergne d'où venait qu'elle eût prêté des bijoux à la belle Lolo. Il fallut que Mlle de La Vergne allât remercier Mlle de Chevreuse. Elle le fit certainement avec autant d'esprit que de complaisance. Mais la voilà tôt informée de galanteries un peu audacieuses: elle a frôlé, innocemment, cette bohème du plaisir; et elle est avertie de bonne heure.

Elle a pour amie une jeune fille plus avertie encore, Mlle de La Loupe, Catherine-Henriette d'Angennes, qui devint Mme d'Olonne et, sous ce nom, fut célèbre. Mme d'Olonne est l'une des plus folles épouses qui, sous le règne de Louis le Grand, brillèrent dans la chronique du libertinage. Bussy la met au premier chapitre de son *Histoire amoureuse* en compagnie de Mme de Châtillon, quand il se fait l'historien des plus

jolis scandales de son temps, pour amuser, — et pour excuser ou venger par la comparaison, — sa maîtresse Mme de Montglas. Mlle de La Loupe valait déjà Mme d'Olonne, s'il est vrai qu'à son mariage, comme Bussy le raconte, « ses charmes avaient fait, deux ans durant, tous les souhaits de la cour. » Mlle de La Loupe était la voisine de Mlle de La Vergne, rue de Vaugirard. Retz dit qu' « elles avaient même percé une porte par laquelle elles se voyaient sans sortir du logis ; » et Guy Joly, qu' « il y avait une porte de communication d'une maison à l'autre. » Cependant, la maison de La Vergne n'était pas appuyée sur une autre, à ce qu'il semble. Je suppose que M. de La Vergne avait loué ou vendu aux La Loupe d'Augennes sa maison de de l'autre côté de la rue Férou, laquelle était reliée à celle qu'il habitait, et que sa veuve continua d'habiter, par ce pont couvert, bâti en 1641, avec la permission de l'abbé de Saint-Germain-des-Près. Les deux jeunes filles profitaient du passage et, selon Guy Joly, « Mlle de La Loupe était à tous moments chez Mlle de La Vergne. » Évidemment, la future Mme d'Olonne, déjà cette petite de La Loupe, n'est pas l'amie la mieux trouvée pour Mlle de La Vergne : et l'on peut ici remarquer la légèreté de sa bonne mère.

Or, au mois de mars 1652, Retz, nommé cardinal, mais n'ayant pas encore reçu le chapeau, était un jour à Luxembourg, — c'est le palais du Luxembourg, — auprès de Monsieur. S'il faut l'en croire, les serviteurs de M. le Prince entretenaient alors contre lui des criailleurs à gages qui, ce jour-là, au nombre de deux ou trois cents, font du tapage devant le palais et crient que Retz trahit Monsieur et va le tuer. C'est ce qu'on vient lui annoncer, et à Monsieur, qui ne paraît pas tranquille. Avec MM. de Château-Regnaut et d'Hacqueville, Retz quitte le palais, sort dans la rue, s'adresse aux manifestants, demande le chef. Un gueux se présente, qui a une plume jaune à son chapeau. Retz parle à ce drôle et sait lui parler. Il a de l'entrain populaire, de la bravoure, de l'insolence et de la cordialité. La bande qui s'égosillait contre lui n'aime plus que lui et propose de l'accompagner. Il n'a pas besoin d'une escorte. Il n'a même plus besoin de ses deux amis et, tout seul, s'en va, mais à deux pas de là, chez son parent le chevalier de Sévigné. C'est qu'il a son idée : une idée galante. Ou peut-être l'idée galante lui vint-elle une fois qu'il eut trouvé son refuge dans

la maison de Sévigné. Toujours est-il qu'ayant l'esprit sans cesse occupé de projets de toute sorte et ne languissant pas d'un plaisir à l'autre, il mit à profit le délai qu'il fallait aux manifestants pour vider la rue et les alentours. Mme de Sévigné le reçut fort bien. Elle était, dit-il, « honnête femme dans le fond, mais intéressée au dernier point et plus susceptible de vanité, pour toute sorte d'intrigue, sans exception, que femme que j'aie jamais connue. » L'intrigue pour laquelle il réclamait ses bons offices était, il l'avoue, « d'une nature à effaroucher d'abord une prude : » Mme de Sévigné n'avait pas cet inconvénient de pruderie. Quelques jours auparavant, il avait rencontré, dans le cabinet de Madame, en petite compagnie, Mlle de La Loupe. Il l'avait trouvée gentille : « elle était jolie, elle était belle, elle était précieuse par son air et par sa modestie. » La modestie faisant les dehors d'une effronterie principale, c'est un attrait. Le cardinal protesta de ses bonnes intentions, si pures : le commerce où il suppliait qu'on le servît ne devait être « que tout spirituel et angélique. » Mme de Sévigné fit un instant la renchérie : du moins, le cardinal s'engageait-il à ne jamais prétendre plus qu'il ne souhaitait en ce jour, au delà des offices « que l'on peut rendre en conscience pour procurer une bonne, chaste, pure, simple et sainte amitié? » Tout ce que voulut Mme de Sévigné, le cardinal le promit. Mme de Sévigné consentit à favoriser de si nobles sentiments. C'est un étrange métier qu'elle fait là : elle connaît le cardinal ! et cette petite de La Loupe, c'est l'amie de sa fille ! et sa fille sera de la confidence ! N'a-t-elle aucun scrupule? Si elle en a, la politique lui fournira cet alibi que cherche et trouve une conscience ingénieuse. Le cardinal avait, avec Mme de Pommereux, une liaison que ses partisans n'approuvaient pas : la sainte amitié de Mlle de La Loupe l'en détournerait ! Mais il fallait une naïveté que n'avait pas Mme de Sévigné, pour attendre du cardinal et de Mlle de La Loupe ce genre d'amitié; le cardinal s'en égayait sans rire et déjà se félicitait... Mais il avoue qu'il ne fut pas heureux. La belle ne lui arracha point les yeux ; même, à de certains airs, il s'aperçut que « l'on n'était pas fâchée de voir la pourpre soumise, toute armée et toute éclatante qu'elle était : » néanmoins, il trouva de la sévérité, une sévérité qui lui « lia la langue, bien qu'il l'eût assez libertine. » Il ajoute que son insuccès doit surprendre « ceux qui n'ont point connu

Mlle de La Loupe et qui n'ont ouï parler que de Mme d'Olonne. » Son aveu surprend surtout ceux qui savent comme il avait de la fatuité. Mais il avait de la bonhomie, en outre; et il conclut : « Cette historiette, comme vous voyez, n'est pas trop à l'honneur de ma galanterie. » Mais cette différence si honorable qu'il fait de Mlle de La Loupe à Mme d'Olonne? Il est possible qu'il ait gentiment réservé sa courtoisie à Mlle de La Loupe, ayant eu affaire à elle, tandis qu'il n'eut point affaire à Mme d'Olonne: et celle-ci, d'ailleurs, on ne peut rien pour la sauver de son aimable déshonneur. Le mieux est de songer que Mlle de La Loupe a épousé le comte d'Olonne en cette année 1652 et qu'elle ménageait ses fiançailles.

L'historiette, dans le récit du cardinal, reste là. Guy Joly la mène plus loin. Guy Joly nous présente, en 1652, un cardinal de Retz qui baguenaude avec son cousin le duc de Brissac, Louis de Cossé, lequel avait épousé Mlle de Scepeaux, Marguerite de Gondi, cousine du coadjuteur. M. de Brissac s'était insinué dans les bonnes grâces de Retz par « les voies les plus agréables, » en lui organisant ses parties de plaisir, ses promenades, ses chasses, ses folâtreries. Nous suivons Guy Joly : M. de Brissac avait alors un commerce de galanterie avec Mlle de La Vergne: et, quand le cardinal se fut épris de Mlle de La Loupe, ce cardinal et ce duc « allaient souvent, de nuit, entretenir ces deux demoiselles. » Pour ces visites nocturnes, le cardinal s'était fait faire « des habits fort riches et fort galants, suivant son humeur vaine qui le portait à se tenir ordinairement, le jour aussi bien que la nuit, paré d'habits extraordinairement magnifiques, dont on se moquait dans le monde. » Quelle aventure! Et comment ces rendez-vous nocturnes étaient possibles dans la maison de l'honnête Sévigné, c'est ce qui étonne. On peut noter qu'au dire de Tallemant, la « demoiselle, » — c'est la fille de confiance, — de Mme de Sévigné ne méritait aucune confiance et passait pour délurée. Puis il est facile de traiter Guy Joly de calomniateur, à tout hasard. L'ennui serait de retrouver ailleurs le duc de Brissac auprès de Mlle de La Vergne. C'est dans le *Pays de Braquerie;* et, dit Bussy, « par le mot de Braquerie, le prince (de Conti) entendait parler des dames qui étaient galantes. » On lit dans le *Pays de Braquerie :* « Olonne. C'est un chemin fort passant. On y donne le couvert à tous ceux qui le demandent... » Et

La Vergne? « La Vergne est une grande ville fort jolie et si dévote que l'archevêque y a demeuré avec le duc de Brissac, qui en est demeuré principal gouverneur, le prélat ayant quitté... » Guy Joly et Bussy ne sont pas des camarades : et il ne faut pas dire que les deux témoignages se réduisent à un seul. Un témoignage n'est pas rien; mais deux, non plus. Évidemment, il a couru des bruits fâcheux, et des calomnies, touchant Mlle de La Vergne et le duc de Brissac. Une petite de La Vergne, honnête fille, mais sans pruderie, et tout à fait déniaisée, assez imprudente : je n'en sais rien; je le croirais.

*
* *

Le chevalier de Sévigné se lie de plus en plus étroitement au cardinal de Retz. Il croit en lui et se prépare de cruelles déceptions. Il a déjà des craintes, mais avec beaucoup d'espoir. Jamais la situation n'a été plus confuse : et ce n'est pas pour déplaire au cardinal, qui s'amuse dans ce brouillamini. Que fait-il, en effet? Il s'amuse. On a beau chercher son idée, on ne la trouve pas. Que le bien public ne le touche guère, ce n'est que trop certain. Mais que veut-il? C'est l'ambition qui le mène. Et quelle est du moins son ambition? Voilà ce qu'on ne saurait dire. La Rochefoucauld l'a bien vu : « Il parait ambitieux, sans l'être... Il a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir... » La Rochefoucauld lui refuse l'ambition, mais lui décerne la vanité. Ce mot de vanité sert à deux fins : il désigne la qualité de l'homme vaniteux et la qualité de la chose vaine ou inutile. Si l'on regarde Retz dans le tracas de son existence, il est surtout l'émule de Mazarin; d'ailleurs, cette émulation ne va pas tout de go à l'hostilité déclarée : elle emploie les petits moyens et les stratagèmes de la bonne intelligence. Mais enfin, Retz a-t-il le projet de supplanter Mazarin? Non, répond La Rochefoucauld; « il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. » Il est un homme de désordre et qui fait du désordre autour de lui, comme il n'a que du désordre en lui-même : il donne ce qu'il a. Mais comment impose-t-il à tant de gens? Il y a, parmi ses partisans nombreux, des hommes de désordre aussi, de moindre désordre, et qui ont en lui leur chef; il y a des malins qui profitent de sa fortune et qui, dans ses réussites imparfaites,

trouvent leur avantage plus modeste; il y a les dupes : le chevalier de Sévigné est l'une d'elles. La Rochefoucauld dit que Retz était « faux dans la plupart de ses qualités : » c'est qu'il avait l'apparence de ces qualités; et il savait « donner un beau jour à ses défauts. » Sévigné n'a pas résisté aux séduisants défauts et aux trompeuses qualités de ce très grand homme de rien. La France était bouleversée par les coquins, en l'absence d'un maître. A de telles époques, les fins ne se voient pas : les causes mènent tout. Les causes se réunissaient en une, et qui était le mécontentement. Le mécontentement n'est pas un programme : le mécontentement faisait tout.

Le coadjuteur fut nommé cardinal le 19 février 1652; il en reçut la nouvelle le dernier jour du mois. Sévigné, le lendemain, écrit à la duchesse de Savoie (1) : « J'en ai une joie très grande, sachant que cela l'attachera davantage dans le service du roi... » Sévigné, lui, tout frondeur qu'il est, ne badine pas avec le service du roi : sa fronde même, il la croit et la veut royaliste; mais il n'a pas manqué de s'apercevoir que Retz était moins ferme à cet égard et subissait l'entraînement des factions. Il esquisse le projet d'une politique : cardinal, Retz n'a plus besoin de Mazarin, de sorte que ses ennemis ne l'accuseront plus de mazarinisme : « Il n'en est pas entaché. Au contraire, il servira Monsieur dans le dessein de chasser ledit cardinal Mazarin; mais il servira la cour très puissamment contre monsieur le prince... » Retz servira la cour : il la servira contre elle-même et, malgré elle, contre toute folie. Le 23 août, Sévigné mande à la duchesse de Savoie : « Les princes sont tout à fait résolus de déposer les armes et de consentir à la paix; nous verrons si la cour agira comme il faut : ce n'est pas sans sujet que j'appréhende sa mauvaise conduite. » Mlle de La Vergne est fille d'honneur de la reine; le chevalier de Sévigné, son beau-père, attribue à la reine tout le malheur du royaume. Il la soupçonne d'entretenir en sous-main le désordre, afin de rappeler Mazarin. Le 6 septembre, il y revient : « La reine, au lieu de suivre le conseil des véritables serviteurs de Sa Majesté, prend tout le contre-pied et veut que les brouilleries continuent, afin de faire croire que ce n'était pas le cardinal Mazarin qui était cause des désordres de l'État. » C'est Mazarin,

(1) *Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France*, publiée par Jean Lemoine et Frédéric Saulnier, Paris 1911.

qu'on l'aime ou non, qui remettra l'ordre dans le royaume. Il suffit de le constater pour voir Sévigné sur le mauvais chemin : il souhaite l'ordre dans le royaume; et il l'attend du cardinal de Retz. Il a, tout auprès de lui, une autre source d'erreur, sa femme, telle que nous la connaissons et qu'il admire au point d'écrire que peu de femmes, en France, ont l'esprit meilleur et plus solide. Avec de si étranges illusions, où va ce bonhomme?... Il est malheureux, et comme un patriote. Il écrit, le 8 novembre 1652 : « La perte de Casal, celle de Barcelone et celle de Perpignan font pleurer tous les bons Français... Jugez, madame, si la France ne court pas fortune et si nous ne sommes pas bien malheureux de la voir perdre pour conserver un homme de cette nature... Tant que Mazarin sera en France, nous n'y aurons que malheurs... »

Six semaines plus tard, le 19 décembre, le cardinal de Retz, au moment qu'il sortait du Louvre, est arrêté, conduit à Vincennes. Sévigné frémit de douleur. Retz arrêté : pourquoi? la jalousie de Mazarin : « C'est là tout son crime et je puis jurer avec vérité qu'il ne se mêlait présentement d'aucune intrigue. » Sévigné ne sent pas l'imprudence et le paradoxe naïf d'imaginer un temps où Retz n'intrigue pas. Sa lettre à la duchesse de Savoie ne montre que sa colère. Mais une lettre du baron de Cize de Grésy, secrétaire de l'ambassade de Savoie, révèle un Sévigné qui ne s'en tient pas là. Pour ouvrir à son ami les portes de Vincennes, il a conçu le dessein le plus hasardeux : la cour de Savoie susciterait l'intervention de l'Espagne contre la France. Il est patriote; mais il l'est dans le désordre de l'époque.

Six jours après l'arrestation du Cardinal, le chevalier reçut de la cour l'ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et de se retirer chez lui à la campagne. Le même jour, la reine faisait dire à Mme de Sévigné que l'ordre du roi n'était ni pour elle, ni pour sa fille et qu'elles pouvaient l'une et l'autre demeurer à Paris. Désormais, Sévigné datera ses lettres « de ma solitude » ou bien « de mon désert. » Sa solitude ou son désert, c'est, dans la province d'Anjou, la terre de Champiré, lieu triste, abandonné, un vieux château qu'il a laissé se délabrer; mi-château et mi-forteresse, avec des tourelles, des douves, des ponts-levis : ni la forteresse n'est une sauvegarde, ni le château n'est une résidence. Il y a de la tristesse à demeurer dans

ces repaires féodaux, si dérisoires et tant surannés que le roi vous y met en pénitence ridicule.

Mme de Sévigné et Mlle de La Vergne restèrent à Paris. Le baron de Grésy allait leur rendre visite. Il trouvait Mme de Sévigné « fort belle; » et malheureusement il ne parle pas de Mlle de La Vergne. Si Mme de Sévigné ne partit pas avec le chevalier, ce fut sans doute afin de ne pas dédaigner la bienveillance de la reine, sans doute aussi afin de veiller aux intérêts de l'exilé; mais elle annonçait le projet de le rejoindre vers le printemps, lorsque la campagne serait moins affreuse et que l'infortuné châtelain de Champiré aurait mis en état d'habitation sa prison soudaine. Elle continuait de recevoir beaucoup de monde; et le baron de Grésy note qu'on rencontrait chez elle plusieurs mazarinistes avérés : « Il ne faut pas douter, dit-il, que ce ne soit pour voir ceux qui fréquentent chez elle et savoir ce qui se dit, tant sur la détention de M. le cardinal de Retz que sur l'éloignement de l'ami... » L'ami : c'est le nom qui désigne le chevalier de Sévigné, dans cette correspondance diplomatique et circonspecte.

A Champiré, le chevalier de Sévigné s'ennuya trop pour y être seul jusqu'au printemps. Puis il était « un peu malade. » Dès le mois de janvier 1653, il appelait sa femme. Le 30 janvier, Mme de Sévigné comptait partir dans les quatre ou cinq jours : huit jours après, elle était partie.

Voilà, et pour de longs mois, Mlle de La Vergne loin de Paris et de la cour, en Anjou, dans la compagnie habituelle de sa mère, qui est une femme agitée, et de son beau-père, un bonhomme assez chagrin. Celui-ci, ce qu'il endure, c'est le tourment des conspirateurs désœuvrés; c'est aussi l'ennui d'être sans nouvelles et de croire, tantôt qu'il ne se passe rien, tantôt qu'il ne se passe rien de bon. La pensée du cardinal le harcèle. Par moments, il court de mauvais bruits : « Le dernier que l'on nous a écrit de mon ami, — 3 août 1653, — c'est qu'il écoute des propositions qu'on lui fait, qui seraient tout à fait honteuses s'il les acceptait. Pour moi, je crois qu'il périra, plutôt que de rien faire d'indigne de sa réputation. » Savoir! Et s'il transigeait, tant il a l'esprit mobile? Sévigné languit, dans la détresse d'un partisan qui ne sait pas si son chef est sur le point de périr ou de se déshonorer. Mais il a, pour se consoler, sa fierté, sa fidélité souffrante : l'orgueil, même

endolori, vous requinque. Ne plaignons pas Sevigné outre mesure; ne plaignons par les révolutionnaires au martyre : ils croient qu'ils ont raison. Mais réservons notre sympathie apitoyée pour Mlle de La Vergne. Ce ne sont pas ses idées ni ses passions politiques qui l'ont menée à la retraite angevine. Elle était de famille docile, attachée à la cour. Elle avait, dans les environs de la cour, les appuis de sa jeune destinée et son espérance. Elle paye assez cher l'honneur d'avoir un beau-père fameux dans l'opposition. Comment subit-elle cette avanie du hasard et quelle est son humeur?

Excellente! Il faut qu'on lui en sache gré. L'abbé Arnauld — le fils aîné de M. d'Andilly, charmant et qui, après avoir connu les libertins et les dévots, garda de l'aménité pour le prochain — la vit alors. Il avait trente-sept ans et, voyageant, trouva la société très agréable dans la province d'Anjou. M. de Fourilles était gouverneur de la ville et du château d'Angers. La marquise de la Porte, une Brissac, était la personne la plus considérable par la qualité; d'autres dames n'avaient pas moins de mérite : « On n'aura pas de peine à me croire, quand je compterai de ce nombre Mme de La Fayette, qui, n'étant encore que Mlle de La Vergne, avait déjà tous ces talents acquis et naturels qui la distinguent si bien aujourd'hui parmi toutes les personnes de son sexe. Elle était avec Mme sa mère... » Mais, de Mme sa mère, l'abbé Arnauld ne dit rien, sinon qu'elle avait épousé depuis peu M. de Sévigné, auparavant chevalier de Malte. Et il vit encore à Angers la marquise de la Troche, la Trochanire de Mme de Sévigné la veuve, amie gênante par trop de jalousie affectueuse, amie parfaite cependant et qui savait les potins. Bref, l'exil angevin n'est pas une telle solitude qu'on n'y rencontre une compagnie. Mlle de La Vergne brillait dans cette compagnie. Nous le saurons de nouveau par un bonhomme assez ridicule, assez drôle si l'on n'en prend qu'un peu, M. Costar.

André Beaunier.

(A suivre.)

LES
NOUVEAUX RICHES

« On se plaint à Paris de n'y voir que de nouveaux riches, qui mettent l'enchère sur les loyers des maisons, de sorte qu'on n'en trouve plus du tout à louer. On ne voit dans les rues que des équipages remplis de gens ci-devant inconnus, ou qu'on a vus dans les postes les plus bas. Ce sont tous gens des vivres, des fourrages, des hôpitaux ou autres entreprises militaires, où ils ont eu trop à gagner. De quoi l'on s'en prend à mon frère, qui n'a fait qu'enchérir sur les Pâris dans cette habitude ruineuse de favoriser des gains excessifs, de peur que le service ne manque. »

C'est sous Louis XV, le 4 avril 1751, que d'Argenson, ministre des Affaires étrangères, consignait dans ses *Mémoires* les réflexions qui précèdent. Les « nouveaux riches, » contemporains de la victoire de Fontenoy, auxquels il fait allusion, maltôtiers, partisans, intermédiaires indispensables qui tondaient les peuples d'assez près pour la gloire de ces guerres de magnificence du XVIIIe siècle, — « guerres en dentelles » à nos yeux, — étaient de tout autre taille, plus voyants et surtout moins nombreux que les nôtres.

Ceux d'aujourd'hui se comptent par centaines de mille, voire par millions, et appartiennent à toutes les classes sociales. Au quartier des Gobelins, rue des Cinq-Diamants, — dont tous les habitants réunis ne possédaient peut-être pas hier

les « Cinq Diamants » dont leur rue porte le nom — loge un ménage dont la femme « travaille aux munitions, » pour 10 francs par jour, pendant que le mari se fait 25 francs dans une usine de tubes d'acier pour gaz asphyxiants. Avec leur 35 francs quotidiens « ils vivent dans l'opulence, » me dit narquoisement un voisin. La locataire d'en face est une fleuriste-plumassière, veuve depuis 1912 et mère de deux jeunes enfants : habile en sa profession, son salaire était de 4 francs avant la guerre; seulement, comme les plumes et les fleurs ne se portent guère, elle n'a plus d'ouvrage et, comme elle n'est pas assez robuste pour prendre un métier de force, qu'elle n'a droit à aucune allocation et que les vivres ont doublé de prix, elle meurt de faim, elle est à l'aumône. Voilà de « nouveaux riches » et de « nouveaux pauvres. »

I

Une fois de plus, nous constaterons que la force des choses l'emporte sur la force des hommes. Nous avions été amenés, dans des études antérieures (1), à remarquer que le XIXe siècle, où s'est fondée l'égalité politique, avait vu surgir et croître, parallèlement, des inégalités pécuniaires inconnues des siècles passés, — ce qui prouve, entre parenthèses, que les révolutions politiques et les phénomènes économiques sont indépendants les uns des autres, qu'il n'y a point entre eux de connexité nécessaire, encore moins un rapport de cause à effet; puisque, sur le point même qui lui tenait le plus à cœur, notre démocratie, passionnée pour le nivellement, s'était vue *contrainte par ses intérêts* d'élever dans son sein des Altesses financières plus éminentes que toutes celles des monarchies abolies.

Seulement la richesse avait changé de caractère : si l'on s'était enrichi au moyen âge en dépouillant ses voisins, aux temps modernes en volant l'État, on s'enrichissait, au XIXe siècle et dans les premières années du XXe, en enrichissant ses voisins et l'État. L'opération était certainement plus honnête. Durant les quarante-quatre années qui séparent la guerre de 1870 de la guerre actuelle, il plut à la collectivité de payer ceux qui organisaient, non ses gendarmes comme aux temps

(1) Voir *Les Riches depuis sept cents ans*, page 3.

féodaux, ou ses impôts comme sous l'ancien régime, mais son bien-être, ses jouissances privées. Et ces jouissances, multipliées sans relâche par l'émulation des producteurs, devenaient si abondantes et si bon marché que les plus humbles en avaient leur part et que le nivellement s'opérait par la satisfaction universelle des besoins accrus.

Quatre ans de guerre ont renversé cet édifice d'un labeur centenaire; des constructeurs de systèmes se consolaient en pensant que cette guerre, qui bouleversait tant de choses, en mettrait beaucoup sous la main de l'État, qu'il en résulterait une heureuse extension du « socialisme, » c'est-à-dire de l'égalitarisme pécuniaire, le vrai, le plus goûté; car ce n'est rien d'avoir le même vote si l'on ne mange pas le même poulet.

Or, c'est le contraire qui se produit : des inégalités brutales et douloureuses apparaissent du haut en bas de l'échelle; et notamment dans les classes populaires, entre ceux qui souffrent et meurent au front pour cinq sous par jour et ceux qui, pour quinze francs, travaillent à l'intérieur sans danger. Régression formidable, dont personne n'est responsable. C'est que la richesse nouvelle est factice, elle ne correspond à aucune « production, » à aucune « création » de biens ou de choses utiles; c'est un simple « déplacement. » Des *Français* s'enrichissent, plusieurs, il faut le dire, en sauvant l'État, d'autres avec moins de mérite; mais la *France*, hélas! se ruine et perd beaucoup plus que n'ont pu gagner ses citoyens.

A combien donc se monte en bloc la fortune des nouveaux riches et en quoi consiste-t-elle? Comme la fortune ne peut être invisible, il a fallu que ces enrichis aient placé leur argent; cependant ni la propriété foncière, urbaine ou rurale, des départements non envahis n'a augmenté en quantité, — il n'existe pas un plus grand nombre de maisons de ferme ou d'habitations bourgeoises, — ni les valeurs mobilières ne se sont accrues par des émissions nouvelles..., sauf une seule catégorie : celle des rentes sur l'État.

II

« Nouveau riche » est celui qui a profité de la guerre; or, il a été institué un impôt sur les « bénéfices de guerre. » Pensez-vous que la matière imposée, telle que la taxe officielle l'établit,

nous révélera la somme globale des gains réalisés et le nombre des bénéficiaires? Nullement. L'administration des Contributions directes a été, par certains parlementaires, accusée de mollesse dans la recherche des contribuables; il lui serait facile de se défendre en faisant ressortir, pour la première période de dix-sept mois, — 1er août 1914 au 31 décembre 1915, — la différence entre les 656 millions de francs avoués tout d'abord par 8 000 déclarants bénévoles, et les 1 442 millions finalement taxés par les agents du fisc chez 17 000 « assujettis. »

Cet écart tend à prouver : et que les Français manifestent peu de goût pour la déclaration, et que les préposés au recouvrement n'ont pas dû laisser échapper grand'chose *de ce que la loi soumet à leurs prises.* Pour l'année 1916, le chiffre tout d'abord déclaré de 711 millions, porté plus tard à 900 par taxations administratives, tend à grossir de mois en mois. Dépasserait-il le milliard, et semblable chiffre devrait-il s'appliquer à 1917, il ressortirait ainsi, pour les premiers trois ans et demi de guerre, un total de moins de *quatre milliards* de bénéfices officiellement reconnus dans quelque *vingt mille caisses.*

Caisses de deux sortes, fort inégales : les petites, celles des légions de mercantis du front, regratiers de boissons, de denrées ou d'objets divers, tous commerçants improvisés qui tombaient, sans fuite possible, sous l'application de la loi; les grosses, celles des usines travaillant pour la guerre, des fournisseurs et fabricants que l'État connaît parce qu'il est leur client et parfois leur commanditaire; ce sont aussi celles des armateurs ou des exploitants de mines. Sur ces quelques milliers de *gagnants taxés*, peut-être quinze mille se partagent-ils quinze cents millions, en des parts variant de 20 000 francs à 500 000; tandis qu'un millier de cotes seulement se divisent deux autres milliards, avec deux millions chacune en moyenne. Seulement, ce millier de gros contribuables, ce sont, pour les dix-neuf vingtièmes, des sociétés anonymes et non des patrons, uniques propriétaires de leurs usines.

De ces derniers, dont les noms font parmi la foule un bruit triomphal de millions, croissant de bouche en bouche, il en existe fort peu. Les plus connus ne sont pas proprement de « nouveaux riches; » il est impossible de nommer ainsi tel manufacturier à qui, depuis nombre d'années avant la guerre,

sa maison rapportait net un million par an. Mais le plus curieux est que, si vous recherchez l'énorme supplément de richesse que la guerre leur a apporté, vous trouvez parfois ce bénéfice presque entièrement immobilisé en agrandissements d'usines anciennes ou en nouvelles créations.

Dans le premier cas, il a fallu payer le terrain dix fois sa valeur à des voisins habiles à profiter de leur situation; dans tous les cas, la construction et l'équipement hâtif de ces établissements, aux prix actuels des matériaux et des métaux, exigeaient un débours très supérieur à ce qu'ils vaudront après la guerre. Surtout qu'alors l'outillage exclusivement militaire sera sans objet et certaines sortes de machines sans emploi, en raison de leur nombre excessif sur le marché.

Les chefs d'entreprises, à qui l'on fait envisager les perspectives brillantes que promet, dans la lutte mondiale, la puissance quadruplée de leurs ateliers, se demandent anxieusement de quelle hauteur seront, au lendemain de la paix, les barrières douanières autour de chaque pays. Ignorant les conditions futures de la production dans l'univers, et si leur nouvel outil pourra servir, ils prétendent tous plus ou moins *obtenir cet outil gratis;* c'est-à-dire opérer son amortissement intégral avant de donner à l'État sa part de 80 pour 100 des bénéfices de guerre.

C'est affaire aux commissions de divers degrés d'admettre ou de repousser ces prétentions. Disons toutefois que l'on se tromperait étrangement si, prenant pour base les dividendes distribués par de très importantes sociétés, aujourd'hui supérieurs de 10 ou 15 pour 100 seulement à ce qu'ils étaient en 1913, on en concluait que les profits réels n'ont pas augmenté davantage. On se tromperait de même si, constatant aux bilans publiés dans les journaux, que la valeur des usines ou le chapitre des « immobilisations » n'ont guère varié depuis le commencement de la guerre, on croyait, ou que le matériel nouveau est de peu d'importance, ou que les administrateurs l'ont mis au rang des dépenses ordinaires à déduire de leurs recettes annuelles.

Les bilans sommaires, livrés à la publicité, ne sont pas les comptes dans l'intimité desquels le fisc est admis, et qui lui servent à asseoir l'impôt. Si ces comptes, — protégés par le secret professionnel, — étaient connus, l'on serait surpris des

grandes et inévitables disparités entre ces contribuables, exceptionnels comme leurs bénéfices : des entreprises nouvelles, à capital modique, vouées exclusivement à la fabrication des obus, des avions ou autres fournitures de guerre, ont été admises à amortir dès la première année ce matériel qui sera sans valeur à la paix; d'autres ont eu le droit d'amortir un tiers par an, d'autres moins encore.

Certaines usines du Centre avaient, en pays envahis, des filiales ou des associées que l'ennemi a dévalisées ou démolies; elles ont, de ce chef, éprouvé des pertes qui balancent ou atténuent dans leurs écritures les profits réalisés ailleurs. Dans ces écritures mêmes, le chiffre des débours effectués hier ou l'estimation d'inventaire d'aujourd'hui est souvent *très au-dessus* de la valeur réelle de demain.

Le fait est surtout remarquable pour l'armateur, dont la richesse nominale s'accroît à mesure qu'il s'appauvrit effectivement; je veux dire qu'il gagne d'autant plus d'argent qu'il a moins de navires : l'affrètement « au temps, » c'est-à-dire par tonneau de jauge et par jour, est monté de 31 centimes, au 1er octobre 1914, à 1 fr. 22 en 1915, à 2 fr. 94 en 1916 et à 4 fr. 08 au 31 décembre 1917. Seulement, un tiers de la flotte française étant coulé et la moitié du tonnage depuis longtemps réquisitionné par l'État, à combien de navires ces prix s'appliqueraient-ils au 1er janvier 1918?

L'Angleterre, sur ses 21 millions de tonnes de marine marchande, en a perdu dans la même proportion quelque 7 millions. Ses constructions neuves, de 2 millions de tonnes par an avant la guerre, lorsqu'elle vendait des navires à l'étranger, tombaient à 600 000 en 1915. Sous une impulsion vigoureuse, les chantiers anglais, en 1917, ont fourni 1 500 000 tonnes; mais à leurs nationaux seulement, car la vente au dehors est interdite. Lorsqu'il existait encore un marché libre et mondial des navires, l'une des dernières transactions porta sur un vapeur japonais de 6 300 tonnes, le *Kuhorime-Maru*, vendu 762 500 francs en mars 1913 et *huit millions et demi* en mai 1917. Le Japon d'ailleurs est, sur ce chapitre comme sur beaucoup d'autres, un « nouveau riche; » depuis la guerre, sa capacité de constructions navales a *vingtuplé*.

Chez nous, où la flotte haussait de valeur et se réduisait en nombre, l'augmentation est nominale et la diminution est

réelle. Les profits réalisés par les armateurs isolés ou les compagnies de navigation offrent de singulières anomalies : tel, dont les bateaux ont été réquisitionnés en 1914, a été réglé en 1917 sur la base des prix d'avant guerre; tel autre, mobilisé, revend 500 000 francs un navire qu'il avait acheté moitié moins, mais doit à l'État 125 000 francs sur son bénéfice; tandis qu'une compagnie de chemin de fer français, en acquérant pour 12 millions une flotte qui naguère en valait 6, a dû prendre à sa charge exclusive, par contrat, tous les impôts dont ce marché pourrait être l'objet. Ici l'acheteur devra donc payer, en plus de son prix, l'impôt de guerre de 80 pour 100 sur le profit de 6 millions que son vendeur gardera intact.

Un navire, partiellement amorti, qui figurait aux écritures pour 600 000 francs en 1914, vaudra très bien aujourd'hui 4 millions pour lesquels il est obligatoirement assuré. S'il vient à être coulé, l'impôt sera de 2 720 000 francs, c'est-à-dire de 80 pour 100 des 3 400 000 constituant la plus-value récente. L'armateur, qui gagne encore 680 000 francs, ne semble pas à plaindre ; sauf que, s'il voulait remplacer son bateau par un autre, il n'en trouverait pas à ce prix et que, si le fait se renouvelle souvent, il finit par n'avoir plus de bateaux, tout en ayant largement doublé son capital.

Ce capital, comme celui de la plupart des grosses affaires, appartient à des sociétés anonymes ou autres ; de sorte que les profits s'y divisent entre des centaines, voire des milliers d'actionnaires. Ainsi, bien qu'aucun des fournisseurs de l'État ne soit ignoré du fisc, l'impôt sur les bénéfices de guerre, si les rôles en étaient rendus publics, ne nous ferait pas connaître la *part individuelle* de chaque actionnaire ; ni d'ailleurs le *gain positif* de chaque entreprise, parce qu'au profit taxable s'ajoute un amortissement admis, représenté par un matériel immobilisé dont la valeur est inconnue... et sera nulle peut-être.

III

Surtout cet impôt ne nous donne qu'une idée très fausse du nombre et de la fortune des nouveaux riches, puisque l'on a vu qu'il frappera tout au plus 4 milliards pour la période comprise entre le 1er août 1914 et le 31 décembre 1917. Or, durant cette période seulement, il a été créé en France pour 74 milliards

de « valeurs mobilières » nouvelles. Ces valeurs, dont l'inventaire est facile à faire, consistent en : 31 milliards des trois emprunts en rente perpétuelle, souscrits depuis la guerre; en 20 milliards de bons de la Défense nationale; en 1500 millions d'émissions diverses autorisées depuis 1916, — dont 600 millions par la Ville de Paris, — et en 21 milliards d'augmentation, depuis le 1er août 1914, du total des billets émis par la Banque de France.

Pour les billets de banque, stock énorme de 450 millions de morceaux de papier de tous les types, depuis 5 francs jusqu'à 1 000, le plus grand nombre d'entre eux ont disparu de la circulation, thésaurisés dans les coffres et les tirelires. De même 600 millions de francs de monnaies divisionnaires d'argent ont été, au fur et à mesure de la frappe, subtilisés et enfouis; éléments, non de fortune, mais de sécurité pour leurs craintifs détenteurs.

De ces 74 milliards de valeurs nouvelles, il faut déduire les deux milliards et demi d'or que le public a patriotiquement apportés aux caisses de l'État, les milliards de bons de la Défense qui, dans l'actif des établissements de crédit, remplacent les effets de commerce, inexistants aujourd'hui, et permettent un emploi liquide des dépôts à vue et des comptes créditeurs de la clientèle. Il faut déduire aussi les valeurs étrangères vendues par les Français. Le Trésor, *à lui seul*, en a négocié 500 millions pour le compte des particuliers qui, de leur côté, en ont réalisé directement au moins autant sur les marchés extérieurs.

Malheureusement pour nos compatriotes, cette ressource ne leur a pas fourni des disponibilités en rapport avec l'importance de leurs placements ; les valeurs qu'ils avaient le plus abondamment dans leurs portefeuilles, comme le Russe, le Turc, les Balkaniques, le Mexique ou certaines républiques Sud-Américaines, ont subi, du fait de la guerre ou pour d'autres causes, une dépréciation notable; les porteurs répugnaient à s'en défaire à perte et trouvaient même difficilement preneurs. Plus heureux que nous, les Anglais, créanciers des États-Unis dans une large mesure, ont rapatrié avec profit les fonds qu'ils avaient placés dans l'Amérique du Nord. Un détail en donnera quelque idée : le trust de l'Acier, — l'*United States Steel Corporation;* — dont les actions sont répandues un peu partout dans

l'univers, a publié le chiffre de celles qui étaient rentrées aux États-Unis par suite des ventes de l'Europe. L'Angleterre, en trois ans, s'est procuré une somme approximative de 425 millions de francs par la réalisation de la majeure partie des titres qu'elle possédait *en cette seule affaire;* tandis que la France, dont le stock était comparativement modeste, n'a tiré de la portion vendue qu'environ 22 millions de francs.

Est-ce à dire que, ces déductions opérées sur les 74 milliards de *nouvelle richesse*, le surplus corresponde au gain des *nouveaux riches?* Il en faut encore retrancher les économies *normales* que les Français de toute classe faisaient en temps de paix; on les estimait à 3 milliards par an dans la période quinquennale 1909-1913. L'envahissement partiel d'une dizaine de nos départements les plus riches et, dans le reste de la France, la révolution économique conséquente à la guerre qui a changé l'état des personnes et transformé d'anciens riches en nouveaux pauvres, ont réduit les facultés d'épargne de la nation, et l'on peut admettre que la part des rentiers de 1914 dans les nouvelles rentes ne soit guère, *de ce chef*, que de 6 milliards. Par l'ensemble de ces divers retranchements il reste, sur les valeurs mobilières de nouvelle création, une somme d'environ *58 milliards de francs* à laquelle nous estimons la fortune actuelle des nouveaux riches.

Mais, dira-t-on, comment se fait-il que l'État, sur ces 58 milliards, n'en connaisse et par conséquent n'en taxe pas plus de 4? C'est que ces milliards sont trop divisés, trop fluides, trop cachés et que, pour la plupart d'ailleurs, la loi s'est sagement interdit d'en faire recherche. D'abord, tous les bénéfices inférieurs à 5000 francs sont exempts et l'on comprend que, *pratiquement,* par ce chiffre de « 5000 » francs, l'on doit entendre 20000, 30000 ou davantage, pour peu que la boutique ou l'atelier soient de tranquille apparence, et fondés d'assez vieille date pour n'attirer point l'attention.

Pour les bénéfices agricoles, l'exemption est, de droit, illimitée. Pour les intermédiaires sans patente, l'exemption est de fait; parce que les plus difficiles à atteindre sont précisément les plus louches, ou mieux, les moins intéressants, « agents de liaison » de l'arrière qui offraient des obus sans risquer d'en recevoir : la demi-mondaine qui a vendu des explosifs, le député qui a vendu des draps ou des bœufs, le « marchand de

charbon » amateur, opérant en chambre, ou plutôt en appartement si doré que l'acheteur pénétrait en s'excusant : « Je me trompe sans doute; on m'a dit de m'adresser ici? — Du tout, monsieur, c'est bien ici. »

En ce dernier cas, l'intermédiaire a édifié sa nouvelle richesse aux dépens, non de l'État, mais du public. On en peut dire autant du petit épicier de la zone de guerre ou du paysan audacieux qui achète une barrique de vin, puis deux, puis dix, pour les revendre aux soldats et arrive à gagner, sur le pied de 50 francs par jour, quelque 18 000 francs par an. A l'intérieur du territoire, la même observation s'applique à des millions d'agriculteurs, qui ont vu doubler le prix de leurs bœufs ou de leurs beurres, tripler le prix de leurs porcs ou de leurs bois, quadrupler le prix de leurs vins. Les viticulteurs seuls, aux prix prestigieux où s'est payée leur dernière récolte, ont réalisé, *tous frais payés*, en une seule année, 2 milliards et demi de « nouvelle richesse, » c'est-à-dire de profit supplémentaire à celui des années d'avant-guerre.

Faites le calcul pour les autres denrées, en appliquant les prix pratiqués pour chacune d'elles, depuis le 1er août 1914, aux quantités livrées à la consommation, vous trouverez une « nouvelle richesse » d'une quinzaine de milliards, qui s'est répartie dans les campagnes entre une infinité de copartageants.

Le même calcul appliqué à une autre catégorie de bénéficiaires, — les ouvriers des usines travaillant plus ou moins directement pour la Défense nationale, — dont l'effectif atteint plusieurs millions, donnerait un total de 20 milliards de salaires, *en plus* de ce que les mêmes individus auraient gagné naguère dans le même laps de temps. Seulement, de ces 20 milliards qui eussent constitué pour chacun d'eux un pécule de quelques milliers de francs, il n'est resté qu'une portion aux mains de ceux qui l'ont reçu. Une minorité seulement s'est senti du goût pour la capitalisation.

C'est ainsi qu'une partie des bénéfices de guerre sont *invisibles*, parce qu'ils n'existent plus. Ils ont été détruits, ou mieux dépensés, à mesure du gain; ils se sont transformés en jouissances et ils ont contribué à la hausse des prix, parce que leurs détenteurs voulaient, à toute force, leur part d'un stock de marchandises déjà réduit par les circonstances, donc moins

offert. La concurrence de ces nouveaux consommateurs a créé la cherté, *dont ils sont les artisans et les victimes, en même temps que les profiteurs.* Ces bénéfices de guerre ont donc souvent changé de mains; ils ont, en se transférant, créé d'autres bénéfices au profit des commerçants.

Il n'y a d'ailleurs aucune correspondance de chiffres entre l'accroissement de fortune privée des « nouveaux riches » et la diminution de la fortune publique ou, pour mieux dire, l'appauvrissement de l'État. La France devrait présentement, si elle liquidait tous ses engagements, beaucoup plus du double de la somme que certains Français ont pu gagner depuis la guerre; à l'étranger seulement, sa dette nouvelle, tant flottante que perpétuelle, est de 21 milliards de francs. Mais c'est indirectement que la guerre a créé ces gains particuliers, par voie de renchérissement.

Chacun comprend que lorsque l'État achète pour 1 000 francs d'obus à l'étranger, les 1 000 francs ont irrémédiablement disparu; mais bien des gens se figurent que, lorsque ces obus ont été fabriqués avec du fer français et payés à une usine française, le pays n'a rien perdu, puisque, disent-ils, « les mille francs sont toujours en France. » Or, bien que ces mille francs soient toujours en France, pour la collectivité la perte n'en est pas moins absolue, parce qu'ils n'ont servi à créer aucune « richesse, » dans le sens le plus général du mot, aucune « valeur » nouvelle. Le fournisseur et ses ouvriers n'ont produit ni une marchandise consommable en nature, comme du blé ou du drap, ni quelque outil de travail ou de distribution comme une pompe, un fourneau ou un chemin de fer; ni même une chose de luxe ou d'agrément, un diamant ou un objet d'art.

En échange des 1 000 francs, ils ont livré une valeur *moralement* inestimable et la plus précieuse de toutes, puisque, au bon éclatement de ces obus, est liée l'indépendance de la patrie, mais une valeur *économiquement* nulle, du bruit, de la fumée, du néant. A force de répandre à flots sur le marché un argent dont la contre-partie manque, il s'établit un déséquilibre entre cet argent qui subsiste, qui grossit sans cesse, et le stock des marchandises utilisables qui, lui, n'a pas augmenté, qui même, pour certaines d'entre elles, a décru.

Depuis quatre ans il a été distribué par l'État dans le public des milliards et des milliards, avec lesquels on ne peut rien

acheter, puisque ces *nouveaux milliards* ne correspondent à aucune *marchandise nouvelle*. Le matériel de guerre que ces milliards ont payé n'est pas susceptible de consommation privée; nul particulier n'achète un char d'assaut, un avion de bombardement ou même une simple grenade. Ces milliards nouveaux se porteront donc, pour se satisfaire, sur la masse réduite des marchandises anciennes et, pour les obtenir, en doubleront le prix.

IV

Qui s'étonnerait en effet que ces innombrables « nouveaux riches, » surtout parmi la classe ouvrière, soient impatients de jouissances et que des appétits nouveaux se soient éveillés chez eux, comme chez de simples bourgeois avec la capacité de les assouvir ? A chacun le luxe est apparu sous des aspects divers : plus matériels, les hommes ont été tentés principalement par la bonne chère, les fins morceaux, la pâtisserie, les liqueurs fortes et les parties de campagne en automobile; plus éprises d'idéal, les femmes se sont lancées dans les parfums et la toilette, parfois avec une sorte de gloutonnerie : telle court au grand magasin faire peau neuve des pieds à la tête, de la chemise et des bas jusqu'au chapeau; sa métamorphose une fois opérée, elle paie et sort radieuse en ses frais atours, après avoir bouchonné son vieux linge et ses vieilles hardes en un paquet qu'elle a jeté dans un coin de la salle d'habillage, avec une hautaine indifférence, sans vouloir même l'emporter.

Aux plus favorisées, à celles dont le mari, promu contremaître d'usine, gagne 1 600 et 1 800 francs par mois, leur aisance nouvelle permettrait vingt acquisitions utiles ou même nécessaires au ménage. Mais, comme les jouissances sont affaire d'imagination, ce n'est pas de nécessaire ou d'utile que se soucie cette ouvrière en cheveux, qui marchande des oiseaux de paradis et choisit une aigrette de 180 francs. Non moins attirée par le surperflu est cette autre qui se couvre d'une étole d'hermine de 2 500 francs; ou cette troisième qui prie la dame, dont hier elle était servante, de l'accompagner chez un bijoutier de la rue de la Paix pour s'y choisir une paire de petites boucles d'oreilles en diamants.

Il faut comprendre l'ivresse naturelle qu'éprouve à s'offrir

une chose « chère, » uniquement parce qu'elle est « chère, » l'individu de l'un ou l'autre sexe qui, par ses ressources exiguës, était condamné à liarder. L'amour-propre en est aussi fort chatouillé dans notre démocratie, où chacun supporte avec peine l'inégale répartition des pièces de cent sous, à moins d'en avoir plus que le voisin. Sentiment que rend bien ce propos triomphal de l'ouvrière à la bourgeoise entendu dans un magasin de chaussures : côte à côte assises, la bourgeoise examine, se lamente sur les prix excessifs et se décide par économie, après longue discussion, pour une qualité inférieure à celle qu'elle avait accoutumé; l'ouvrière achète royalement sans marchander la paire de bottines la plus coûteuse, et ne se tient pas de dire à sa voisine avec une bonhomie gouailleuse : « Maintenant, c'est notre tour. »

Ce n'est pas d'hier que l'humanité, celle de l'antiquité aussi bien que celle du moyen âge, a recherché le *luxe* bien avant l'*utile;* elle a excellé à faire des statues et des temples avant de faire des lampes ou des parapluies et, depuis le roi Chilpéric qui s'était commandé un plat d'or de 25 kilos afin, dit très sérieusement Grégoire de Tours, « d'honorer la nation des Francs, » jusqu'au prolétaire contemporain qui s'achète une bague plutôt que du linge, le faste a toujours précédé la commodité. Le fait est une fois de plus confirmé par la hausse extraordinaire des bibelots, des vieux meubles, des pierreries et des œuvres d'art, sur lesquels il apparaît bien que se jettent avec avidité de nouveaux riches de tout calibre.

V

Reconnaissons du reste que l'avènement de la nouvelle richesse a été accompagné de peu de déclassement social : si les ouvriers d'usines, les petits commerçants et les cultivateurs-propriétaires faisant valoir par leurs propres mains ont gagné, *globalement*, plusieurs dizaines de milliards, qu'ils les aient ou non économisés, la part de chacun n'était pas telle qu'elle pût transformer sa condition. Tout au plus quelques patrons à demi bourgeois le sont-ils devenus tout à fait, comme ce maître au cabotage dans un port breton, qui emprunte 30 000 francs en 1914 pour acheter un bateau, avec lequel il fait le transport du charbon et qui, après avoir sur ses frets remboursé ses prê-

teurs et acquis 2000 francs de rentes, revendait le bateau 100000 francs en 1917.

Pour gagner de grosses sommes dans l'industrie, le commerce ou même l'agriculture, il fallait opérer sur de gros chiffres, c'est-à-dire posséder des capitaux ou des biens préexistants; d'où il ressort que la nouvelle richesse a été surtout annexée à une richesse antérieure et l'a multipliée;... à la condition, bien entendu, que son détenteur n'ait pas perdu, par suite de la guerre aussi, une partie de sa fortune ancienne égale ou supérieure à la nouvelle fortune que la guerre lui procurait.

Ancienne ou nouvelle, la fortune s'exprime aujourd'hui en chiffres qui, depuis quatre ans, ont changé de valeur. Jamais dans le passé une révolution aussi brusque ne s'était opérée dans les prix; jamais une baisse aussi rapide ne s'était vue dans le pouvoir d'achat de la monnaie. Aussi bien, dans la majeure partie de l'Europe, n'y a-t-il plus de « monnaie, » j'entends de *monnaie-marchandise*, consistant en rondelles de métal précieux, ayant un poids correspondant à leur prix dans le libre commerce du monde. La monnaie est présentement remplacée par le « crédit » national, que les Banques d'État se chargent de découper en carrés de papier avalisés de leur signature.

Et comme l'émission de cette monnaie d'opinion et de confiance atteint chez nous un total presque cinq fois supérieur à celui de la *monnaie-marchande* de 1913, l'on paraît croire que cette abondance du papier diminue son pouvoir d'achat. Cependant la hausse des prix n'est pas du tout imputable à une inflation du papier. S'il nous tombait du ciel demain trente milliards d'or, les prix ne baisseraient pas à l'intérieur du pays et, dans les paiements internationaux, il est certain que cela ne rétablirait pas le change au pair. L'histoire des prix dans le passé, leur examen dans le présent, en fournissent la preuve.

En cas d'afflux, comme au XVIe siècle après la découverte de l'Amérique, d'une masse d'or et d'argent, la vie renchérit sans que le papier-monnaie y fût pour rien; elle tripla en quatre-vingts ans parce que le stock des métaux précieux offert fut plus grand que le stock des marchandises produites. Au XIXe siècle, où se reproduisit le même phénomène, les prix

enflèrent seulement du double, bien que la somme de l'or et de l'argent répandue sur la surface de l'Europe ait peut-être sextuplé de 1800 à 1900; mais, d'une date à l'autre, la quantité des marchandises produites avait sans aucun doute plus que triplé.

Or, depuis quatre ans, en face d'une production partiellement tarie et d'une circulation paralysée, le monde des consommateurs s'est accru d'une foule d'enrichis, prodigues et pressés de jouir. Ce n'est pas parce qu'ils paieraient en or qu'il y aurait plus de marchandises à vendre. Il y a, parmi les belligérants, des peuples qui paient en or, les Anglais, les Américains; chez eux comme chez nous les prix ont monté, ou, s'ils sont plus bas, comme par exemple ceux du charbon, du sucre ou du papier aux États-Unis, cela tient à ce que, chez nous, la hausse de ces articles importés vient surtout du fret, dont on est exempt de l'autre côté de l'Atlantique.

En Espagne, non seulement on paie tout en or, mais l'on regorge d'or, — au cours de la seule année 1917 il est entré 750 nouveaux millions d'or à Madrid à la Banque d'État dont l'encaisse a augmenté de 50 pour 100. — Les Espagnols sont tellement encombrés d'or qu'ils ne l'acceptent qu'à perte; ils repoussent, par un change défavorable d'environ 6 pour 100, cet or étranger, au lieu duquel ils voudraient recevoir des marchandises dont ils ont besoin, et qui ont enchéri chez eux comme en Suède, dans les Pays-Bas et ailleurs. Ce qui se passe est donc *tout le contraire* de la dépréciation des assignats au temps de la Révolution; nos billets de banque sont si appréciés des porteurs qu'ils les thésaurisent, avec la même passion que les deux milliards d'or qui restent encore dans leurs coffres ou leur bas de laine. Ils font des amas de ces billets, tandis qu'ils pourraient les employer à acheter des immeubles, dont le prix a peu varié depuis quatre ans.

Une autre preuve en effet qu'il n'y a pas avilissement du papier de crédit, — parce que papier, — mais bien hausse des prix, comme au XVIe siècle, par rupture d'équilibre entre la monnaie et les marchandises, c'est que partout ces prix ont *très diversement* augmenté, suivant que la guerre a plus ou moins affecté, depuis quatre ans, la production ou la consommation *particulière* de chaque chose. Il est des objets, des services ou des loyers qui, moins recherchés ou largement offerts,

n'ont pas ou presque pas subi de majoration ; d'autres ont doublé, quintuplé, décuplé, bien que la monnaie, l'instrument de paiement, soit le même pour tous.

VI

Par cette hausse même la nouvelle richesse est en partie factice. De combien, voilà qui n'est pas facile à dire ! Pour apprécier ce qu'elle pourra valoir demain par rapport au train de vie d'hier, il faudrait évaluer la *moyenne* de l'enchérissement en tenant compte de la place que tient chaque dépense : il est clair qu'une hausse du sextuple sur le savon n'a pas la même répercussion qu'une hausse de 50 pour 100 sur le pain ; et il va de soi que chaque nature de dépenses ne tient pas la même place dans tous les budgets ; que chacun, suivant son degré d'aisance ou de richesse, est plus ou moins touché par la hausse de tel article ou de tel chapitre. Certaines hausses, s'il s'agit d'honoraires ou d'appointements des professions libérales, sont, suivant les situations respectives, une charge pour les uns, un avantage pour les autres.

De plus, les prix, à l'heure où nous sommes, étant soumis à de brusques fluctuations, une solution, exacte aujourd'hui, ne le serait plus demain et surtout ne le serait plus après la guerre. Quels seront les prix du temps de paix ? Qui pourrait se hasarder à dégager cet inconnu, soumis à tant d'influences contradictoires qui ramèneront l'abondance ou provoqueront la rareté ?

Pour les salaires, par exemple, l'extension du machinisme, son application à l'agriculture, comblera-t-elle les vides que le feu de l'ennemi a fait dans nos rangs ? Le travail féminin persistera-t-il ? La main-d'œuvre étrangère, immigrée de pays amis, d'Italie ou de Belgique, sera-t-elle offerte et accueillie ? La nôtre sera-t-elle sollicitée au dehors, ne fût-ce que par les dollars des États-Unis ? Les nouveaux et inévitables impôts feront-ils obstacle à la dépense et, réduisant plus ou moins la consommation, ne réduiront-ils pas la production ? Comment les industries françaises qui vivent de l'exportation arriveront-elles à franchir les murailles douanières, derrière lesquelles chaque pays s'abritera, autant pour protéger son industrie nationale, surchargée de taxes intérieures, que pour alimenter sa caisse ?

Toutes ces questions et bien d'autres, que l'on doit se poser, aideraient, si l'on y pouvait répondre, à pronostiquer l'avenir des prix. Un élément vital des prix n'est-il pas le transport, intimement lié à la concurrence mondiale des marchandises? Or, le transport maritime, le fret, ne dépendra pas seulement du nombre des navires à flot au jour de la cessation des hostilités, mais du coût de la tonne de bateaux à construire, de la valeur des charbons et des prétentions des équipages.

Si nous admettons l'hypothèse, d'ailleurs plausible, que le pouvoir de l'argent ait baissé de moitié, que la pièce d'un franc du lendemain de la guerre vaudra 50 centimes de 1913, nous devrions en conclure que la richesse nouvelle ne satisfera pas plus de la moitié des besoins que son chiffre total eût satisfait il y a quatre ans. Mais la différence, pour les capitalistes de fraîche date, ne sera pas telle parce que, dans l'intervalle, le taux de l'intérêt a haussé et que, par conséquent, le nouvel argent rapportera plus que l'ancien.

Seulement la nouvelle richesse a ceci d'artificiel qu'elle représente non pas une *production*, mais une *créance*, sur un débiteur qui a dissipé la somme empruntée. Ce « débiteur » n'est autre que la nation française elle-même dont les nouveaux riches font partie. Il faudra qu'ils fournissent à la nation de quoi les payer; ils ne peuvent conserver leur richesse qu'à la condition de verser, comme contribuables, une part de ce qu'ils toucheront comme rentiers. Quelle part? Nul ne saura, jusqu'à la fin de la guerre, à combien pourra monter le chiffre du budget futur. De ce budget, proposer, discuter ou même imaginer les bases possibles, nous ferait sortir aujourd'hui du cadre de cet article. Chacun sait qu'il faudra, pour balancer la recette et la dépense, recourir aux deux catégories d'impôts : aux « bons, » c'est-à-dire ceux que paie le voisin ; aux « mauvais, » ceux qu'il faut payer soi-même.

VII

La brèche ainsi faite à des revenus largement atténués déjà par la hausse de toutes choses aura pour effet de réduire la fortune des riches nouveaux, mais aussi celle des anciens. Lorsqu'il entend énoncer que, par la baisse du pouvoir d'achat

de la monnaie, douze ou quinze milliards de budget après la guerre ne seront pas pour la France un poids plus lourd que six milliards ne l'étaient auparavant, l'ancien riche, qui peut-être n'est plus qu'un bourgeois aisé, consulte son porte-monnaie ou vérifie son portefeuille pour savoir si vraiment le chiffre *nominal* de son capital ou de ses revenus a augmenté de 150 pour 100.

Rien de pareil n'est constaté par le possesseur de rentes sur l'État, d'obligations de chemins de fer et généralement de valeurs mobilières à revenu fixe, par le propriétaire de fermes ou de maisons louées à long bail, par le fonctionnaire des administrations publiques ou privées que « l'indemnité de vie chère » gratifie d'un supplément de 10 ou 20 pour 100. Tous ceux-là pensent qu'on se moque d'eux. Il n'est pas ici question des victimes *directes* de la guerre, habitants ruinés des régions envahies ou simplement titulaires de créances irrecouvrables sur des locataires, des débiteurs, des emprunteurs mobilisés, insolvables ou récalcitrants. Je ne parle pas non plus des familles plongées dans la misère par le chômage d'un travail lucratif ou par la mort de leur chef, depuis celle de l'artiste, du médecin, du professeur, jusqu'à celle du garçon de café qui gagnait 18 francs par jour et dont les six enfants se partagent maintenant une pension de 600 francs par an. Il se trouve dans notre capitale nombre d'anciens occupants d'appartements de 1 500 francs réfugiés aujourd'hui dans un logis de 300 et, sur toute la surface de la France, à tous les degrés de l'échelle, à côté des nouveaux riches, les nouveaux pauvres se comptent par milliers, et la baisse du pouvoir de l'argent, qui atténue l'aisance de ceux-là, aggrave la détresse de ceux-ci.

Mais ce que nous envisageons, c'est la répercussion en quelque sorte mécanique des prix, le jeu normal des budgets bourgeois qui n'ont ni gagné, ni perdu par la guerre. Par ce seul fait que leur chiffre n'a pas varié, ils ne correspondent plus au même train de vie; la destinée de leurs possesseurs sera d'ailleurs très différente, suivant la nature de leur fortune.

Les propriétaires de biens ruraux, exploités en métayage ou affermés, bénéficieront, les premiers très vite, les seconds plus lentement, lors du renouvellement graduel de leurs baux,

de la hausse des produits du sol, comme ils l'ont fait depuis cent ans et même depuis cinq cents ans. L'hectare de terre labourable, qui valait en France *intrinsèquement* 47 francs en 1475, c'est-à-dire quarante-sept fois cinq grammes d'argent, à la fin de la guerre de Cent Ans, valait, en 1913, 1 400 francs, c'est-à-dire *trente fois plus*. Mais il ne se louait que dix fois plus cher, parce que le taux de l'intérêt foncier était tombé, d'une date à l'autre, de 10 pour 100 à 3 et demi pour 100.

Les propriétaires de maisons de location profiteront de même peu à peu de la plus-value que la hausse des matériaux et de la main-d'œuvre confère aux immeubles existants. Quant aux détenteurs des anciennes valeurs mobilières, la demande générale de capitaux dans l'univers, en accroissant leurs exigences, fera grossir les bénéfices et, par suite, les dividendes des *actions;* tandis que, pour les *obligations*, cantonnées par leur contrat dans une rente invariable, c'est leur capital qui baissera pour se proportionner au taux nouveau de l'intérêt.

Ces évolutions très diverses des fortunes et des revenus privés ne s'opéreront pas en un jour; tandis qu'ils devront porter immédiatement leur part d'un budget d'État que l'on peut évaluer déjà à une quinzaine de milliards. Lorsque, sur les recettes françaises qui pouvaient avant la guerre monter à 30 milliards par an, — salaires compris, — l'État, les départements et les communes en prélevaient 6, c'est-à-dire à peu près le cinquième, il n'en faudrait pas conclure que chaque citoyen abandonnât *uniformément* à la communauté 20 pour 100 de la somme qu'il tirait de ses revenus ou de son travail. La classe ouvrière des champs ou des villes, et généralement les familles qui ne gagnaient pas plus de 2 500 francs par an, ne payaient guère en moyenne plus de 5 pour 100 de leur budget; encore était-ce à condition de consommer du tabac et de l'alcool.

Au contraire, la classe que l'on appelle « possédante » payait, sous diverses formes, 30 pour 100 et plus, tant sur son capital que sur ses revenus, tant sur ce qu'elle encaissait que sur ce qu'elle dépensait. Seulement elle ne s'en apercevait pas. Chaque année l'enregistrement, à lui seul, prélevait sur ses capitaux quelque 900 millions de francs, correspondant à 10 pour 100 du revenu de la fortune française, foncière ou mobilière qui

montait à peu près à 9 milliards; mais, comme les biens ainsi frappés à tour de rôle sont ceux qui changent de mains, l'acheteur et l'héritier pouvaient se figurer que l'impôt pesait sur le vendeur ou sur le défunt.

Les impôts actuels et futurs vont « socialiser » une portion beaucoup plus forte de l'avoir des nouveaux comme des anciens riches. Ils ne détruiront pas la richesse, et c'est à peine s'ils augmenteront son instabilité, tellement, en tous les temps, le privilège d'argent fut précaire et bref. Peut-être en changeront-ils quelque peu la forme, qui deviendra plus fluide et collective, avec une agriculture industrialisée et la terre mobilisée par des sociétés anonymes.

Mais l'Europe, dans son ensemble, sera longue à recouvrer le niveau de bien-être, péniblement acquis par les générations précédentes. S'il a surgi de « nouveaux riches, » il n'a pas été créé de nouvelles richesses; au contraire, il s'en est détruit beaucoup. Le gain des plus heureux ne représente qu'un « chiffre, » et ce chiffre n'est qu'une partie de la dette à payer par tous.

G. D'AVENEL.

POÉSIES

CONFIDENCE

Donne-moi ta douleur, donne-moi ton ivresse,
Ami que je n'ai pas connu!
Donne-moi ce collier, donne-moi cette tresse
Qui caressait un beau col nu;

Conte-moi longuement ton plaisir et ta peine
Et le délice de tes yeux,
Et rappelle-toi l'heure envolée et lointaine
Et son éclat mystérieux;

Dis-moi les mots secrets et la parole tendre
Que l'on te murmurait tout bas;
Montre-moi sur la grève où l'amour vint s'étendre
La marque double de vos pas;

Redis-moi tout cela pour que je le redise
Et ton bonheur et ton tourment,
Et ton âme donnée et ton âme reprise,
Ton rire et ton gémissement.

Et vous que, comme moi, le souvenir fait vivre
Mieux que la vie et dont la main
Page à page a tourné les beaux feuillets du livre,
Écoutez-en l'écho divin.

C'est l'Amour orgueilleux, content ou misérable
Qui s'exprime ici par ma voix :
Je suis un sablier où s'écoule du sable
Que n'ont pas recueilli mes doigts.

LES EXILÉS

Le beau jardin fermé repose en la jeunesse
De ses printemps pareils à d'éternels étés
Et tous les jours n'y sont qu'une même paresse
Où volent dans l'azur des oiseaux argentés;

Avec sa claire voix dont le cristal s'irise,
La fontaine en secret parle au bosquet ombreux,
Les papillons mêlent leurs ailes à la brise
Et les fruits sont de l'or dans le feuillage heureux;

Mais dans le beau jardin d'extase et de lumière
Aucun pas ne résonne en l'écho qui le fuit;
Nulle lèvre en riant ne boit l'eau solitaire,
Nulle main aux doigts frais ne cueille l'or du fruit,

Et, debout sur le seuil avec ses ailes d'aigle,
Taciturne gardien de la porte et du lieu,
Le grand ange d'airain, protecteur de la Règle,
A laissé devant lui choir son glaive de feu...

C'est lui qui, noir témoin du geste et de l'étreinte,
De l'Éden pour jamais a chassé les amants,
Et là-bas, au dehors de la céleste enceinte,
Il les regarde au loin s'en aller, lentement.

Se retourneront-ils avant que disparaisse
L'asile merveilleux qu'ils ne reverront pas?
L'air apportera-t-il l'appel de leur détresse?
Lèveront-ils la tête ou tendront-ils les bras?

Non! Ceux dont le baiser joint les lèvres ardentes,
Que la ronce cruelle écorche leurs pieds nus,
Ou que la source manque à leurs haltes brûlantes,
Ne se souviennent pas des paradis perdus!

Et, sur le sol pierreux que hérisse l'épine,
S'éloignant côte à côte en se tenant la main,
Le beau couple banni fièrement s'achemine,
Farouche, dans la paix de son péché divin.

SÆVUS AMOR

« Je suis le dur Amour. C'est moi qui, de mes mains,
Dispense le désir au rêve des humains
Et qui fais, dans les cœurs qu'asservit ma puissance,
Triompher tour à tour la joie et la souffrance;
Mais rapide est la joie et long est le tourment!
Sache-le donc. Eh! quoi! Te voici cependant
Qui viens à moi, docile à l'avenir que crée
La pointe sans repos de ma flèche acérée...
C'est bien. Tu connaîtras le pouvoir furieux
Que j'exerce sur tous, fussent-ils fils des Dieux.
Rien ne t'épargnera ce Destin que tu braves.
Tu le veux. Tu seras pareil aux vils esclaves.
Je prendrai ta pensée et je prendrai ton corps
Et peut-être vivant, envieras-tu les morts?
Et quand j'aurai, suivant le jeu de mon caprice,
Assez cruellement prolongé ton supplice
Et que, du geste, un jour, de mon doigt irrité
Enfin je te rendrai ta sombre liberté,
Tu t'en iras blessé, solitaire, farouche,
Mais en te souvenant d'avoir baisé sa bouche... »

SONNET ET STANCES DANS LE GOUT ANCIEN

I

Il fait beau dans mon cœur, il fait clair dans ma vie;
L'air est plein de parfums, l'azur est glorieux;
La lumière du ciel se reflète en vos yeux
Et votre bouche semble une rose fleurie.

Vous êtes le bois sombre et la fraîche prairie,
La fontaine secrète au flot mélodieux
Et le sentier obscur marqué du pas des Dieux,
La grotte où l'on repose et l'autel où l'on prie.

Vous êtes le rayon et vous êtes la flamme,
Vous êtes à la fois le philtre et le dictame,
Car l'amour éblouit et consume à la fois;

Et, dans mon cœur soumis qui devant lui s'incline,
S'il a pris vos regards, vos traits et votre voix,
C'est pour que sa beauté m'en parût plus divine.

II

Amour, qui fut mon maître, a pris votre visage
Afin de m'apparaître ainsi que je vous vois,
Et j'ai prêté l'oreille à son divin langage
En lui reconnaissant le son de votre voix;

Et voici maintenant que toute ma sagesse
S'en va comme un manteau déchiré par le vent
Et qu'une éblouissante et terrible allégresse
Me brûle de sa flamme et de son feu vivant;

Mes mains qui ne tressaient que la pâle couronne
Que pose le regret au front du souvenir
Ont cueilli dans l'éclat de leur pourpre d'automne
Les feuilles de l'espoir et la fleur du désir.

Qu'importe, je le sais, cette heure est éphémère,
Car le plus beau destin est cruel malgré lui,
Même quand il emprunte une voix printanière
Pour nous parler d'aurore alors que vient la nuit.

Et quand vous partirez et que ma vie obscure
Sera plus sombre encor de cet éclair trop court,
N'écoutez pas crier le sang de ma blessure,
Si je pleure dans l'ombre en maudissant l'amour,

Car votre chère voix et votre cher visage
Un instant m'ont sauvé du temps injurieux,
Et c'est un dieu qui m'a, debout au noir rivage,
Parlé par votre bouche et souri par vos yeux.

ODELETTE

Demain ce sera l'automne,
Hier c'était le printemps;
La vie au pas monotone
Parcourt le cercle du temps.

L'hiver à l'été s'oppose.
Janvier passe comme fuit
Avril, et l'on voit la rose
Fleurir quand est mort le gui.

Tout s'achève et recommence,
Meurt et renaît tour à tour,
Car de joie et de souffrance
Est fait l'éternel amour!

Le ciel s'argente ou se cuivre,
Aube ou couchant radieux...
L'essentiel est de vivre
Sous le regard de vos yeux!

L'ANNEAU

Les longs rideaux tirés pendent à la fenêtre
En plis droits et pesants ;
Le feu brûle et soudain l'on voit mourir ou naître
Ses fantômes ardents;

Le vieux bureau de laque et la commode peinte
Près de l'écran chinois
Et le lustre dont le cristal s'irise et tinte
Sont là, comme autrefois;

Comme autrefois aussi le vieux portrait s'écaille
Par le temps déverni,
Et le miroir, en son lourd cadre de rocaille,
S'embue et se ternit.

Rien n'a changé, mais tout, aujourd'hui, semble attendre
Mystérieusement
Quelque chose que je vais dire, et pour l'entendre,
Tout le silence attend...

Ne pensez pas, ô chers témoins des heures mortes,
Que je revienne ici
Comme ces voyageurs dont la mémoire apporte
De fabuleux récits.

Ou comme un conquérant qui suspend à sa poupe
L'héroïque Toison,
Et de qui la stature en airain se découpe,
Sur l'or de l'horizon.

Non! Celui qui revient sans trophée et sans gloire,
C'est moi, c'est toujours moi,
Et de quel vain laurier m'eût paré la victoire,
Car je porte à mon doigt,

Plus beau que nul trésor, puisque son cercle cèle
Un nom que seul je sais,
L'anneau mystérieux de la chaîne éternelle,
Qui me lie à jamais!

L'ADIEU

« Fermez, — dit-il, — fermez sur ce grand ciel d'automne
Cette fenêtre ouverte où s'accouda l'Amour;
Que, de ses plis muets, l'ombre nous environne,
Et qu'au dehors sans nous s'achève ce beau jour!

« Emportez en vos bras ces roses trop ardentes,
Et joignez-y ces lis qui sont trop parfumés,
Afin que nous puissions, à la clarté des lampes,
Ne plus nous souvenir des couchants trop aimés.

« Une dernière fois reflétez votre image,
Au miroir de ces yeux que le temps va ternir,
Puis détournez de moi votre tendre visage,
Pour que ma solitude ait moins peur de mourir... »

ESTAMPE

Filles du vaste amour qui vous posséda toutes,
Elvire aux yeux baissés, Lucinde au corps divin,
Du fond du souvenir, ô lointaines, j'écoute
L'écho de votre voix qui s'exalte ou se plaint,

Julie en qui pleura la honte d'être heureuse,
Et toi, Pauline, et vous, Coryse, Aline, et vous,
Alberte, qui chacune, en estampe amoureuse,
Charmâtes tour à tour mon désir à genoux,

Vous dont j'ai célébré jadis le cher visage
Et le regard avide, hypocrite ou charmant,
Accueillez cette sœur dont je mêle l'image
A celles que de vous trace un trait différent,

Car, si l'amour en songe a fait trembler sa bouche
Et palpiter son cœur de se sentir aimé,
Elle est plus purement et tendrement farouche
Qu'une fontaine close en un jardin fermé.

C'est pourquoi laissez-la, lumineuse colombe,
Traverser d'un vol doux vos lourds soirs orageux
Et rêver longuement à la feuille qui tombe
Loin de la rose ardente où s'acharnent vos jeux.

Laissez-la s'éloigner et, le doigt à la tempe,
S'asseoir, silencieuse et pudique Psyché,
Pour qui ne luira pas la flamme de la lampe,
Près de la source sombre où le Dieu s'est penché.

INVOCATION

Absence, te voici! Sur ta face lointaine
Le regret et l'attente ont empreint leur pâleur;
Tu portes à ton front la couronne d'ébène
Et tu tiens à la main le spectre d'une fleur.

Debout, demi-vivante, en tes voiles rigides,
Tu restes immobile et pourtant n'es plus là,
Et tu regardes, de tes yeux graves et vides,
La rose dont au loin le parfum s'envola.

Tu parles, et nul mot ne vibre en le silence;
L'écho ne répond pas au nom que tu redis,
Et si parfois s'allège un instant ta souffrance,
C'est que tu te souviens des heures de jadis.

Salut ô toi! Les jours en cendre dans ton urne
Mélancoliquement s'effeuillent un à un;
O toi, toujours lointaine et toujours taciturne,
Qui rends les cœurs sans joie et les fleurs sans parfum!

APOLLON ET DAPHNÉ

Quand la Nymphe eut senti l'écorce protectrice,
De la nuque au talon, l'enserrer peu à peu
Et que l'abri vivant du feuillage complice
Eut enfin délivré son corps rebelle au Dieu,

Apollon ravisseur, devant Daphné ravie
Au lumineux désir qu'elle avait évité,
S'arrêta, contemplant avec mélancolie
Le vert laurier promis à l'immortalité;

Puis, baissant tristement sa tête sans victoire,
On vit le Dieu pleurer dans l'ombre, le front lourd,
Car que vaux-tu, Laurier, si la main de la gloire
N'a pas cueilli ta feuille au soleil de l'Amour?

DÉCOR

Palazzo Vendramin ai Carmini...

Le Palais Vendramin est près des Carmini...
Le soleil du matin caresse sa façade,
Qui se mire au rio, couleur d'ambre ou de jade,
Où le ciel tour à tour s'éclaire ou se ternit.

Un étroit escalier monte à ses chambres basses
Dont les murs aussi bien que les plafonds sont peints
Et où viennent à nous, du fond des vieilles glaces,
Des visages fanés avec des yeux lointains.

Venise, et son passé somptueux et baroque,
Toute Venise, en *baüta è tabaro*,
En ce décor galant se prolonge et s'évoque
Quand le pas au pavage y réveille l'écho.

Au sommet du miroir qu'encadre la rocaille,
L'Amour, son arc en main, rit dans un médaillon
Aux beaux stucs dédorés qui parent la muraille
Où rôde un lézard courbe et vole un papillon;

L'arabesque en jouant s'enlace et s'entre-croise
Autour des panneaux de faïences où l'on voit
Le cortège persan et la chasse chinoise
Et la princesse turque, une rose à ses doigts,

Qui regarde, d'un air tendre et mélancolique
La fleur voluptueuse au cœur ensanglanté,
Tandis que sur le sol parmi la mosaïque
Luit un fragment de nacre en son marbre incrusté !...

Comme vous êtes chère au cœur qui vous regrette,
Douloureuse douceur de tout ce qui finit!
Et ces mots font trembler ma voix qui les répète :
Le Palais Vendramin est près des Carmini.

L'AMI

C'est ainsi que, joyeuse ou triste, tour à tour,
J'ai prêté dans ces vers ma voix à ton amour,
Et maintenant relis les pages du poème...
C'est pour toi que j'ai dit : « Je sens, je souffre, j'aime. »
Ai-je bien reproduit ta pensée et ton cœur,
En sa détresse, en son espoir, en son ardeur?
Sont-ce bien là tes yeux, ta bouche, ton langage?
Ai-je fidèlement offert à ton visage
Le fidèle miroir des rythmes et des mots?
Est-ce là ton reflet, sont-ce là tes échos ?
Allons, relis encor les strophes du poème,
Et, si ma voix n'est pas ton souffle et ta voix même,
Disperse aux quatre vents le feuillet déchiré,
Et si j'ai fait mentir le visage sacré
Qu'au plus humble de nous donne un instant la vie
Lorsque se montre en lui le Dieu qu'elle humilie,
Alors brise d'un geste amical et déçu
Le miroir où l'amour ne s'est pas reconnu!

HENRI DE RÉGNIER.

LE FRONT D'ASIE

ET

LA TÂCHE DES ALLIÉS

La présente guerre a eu, sinon pour vraie cause, du moins, et par la volonté des puissances germaniques, pour occasion ou prétexte, la question serbe, fragment elle-même de la question balkanique et de la question d'Orient. Dès le troisième mois de la guerre, au mois d'octobre 1914, l'Empire ottoman, travaillé d'ailleurs depuis quinze ans par l'action allemande, se rangeait aux côtés de nos ennemis. Au mois d'octobre 1915, c'était la Bulgarie, à son tour, qui, elle aussi sondée, préparée depuis le traité de Bucarest par les offres tentantes des cabinets de Vienne et de Berlin, passait à la coalition germano-turque et payait sa bienvenue par le coup de poignard contre l'héroïque Serbie. Et cependant, ce n'est qu'à la fin de l'année 1915, et non sans de grandes hésitations et difficultés, que fut constitué par les Alliés de Salonique à Monastir, puis à l'Albanie, le front d'Orient qui jusqu'alors s'arrêtait à la frontière russo-roumaine, sur le Dniester.

Mais lorsque, deux ans plus tard, par la défaillance de la révolution russe et par les désastreux traités de Brest-Litovsk, le front russe, de Riga à Czernovitz, s'effondra et que la Russie tout entière se trouva ouverte et livrée aux convoitises et à l'audace des puissances centrales, la nécessité est apparue, et de plus en plus s'impose, d'un front qui n'est plus seulement

le front d'Orient, qui, en réalité, et par le vide créé à l'extrémité orientale de l'Europe, devient le front d'Asie.

Ce que peut et doit être ce front, comment il paraît appelé à se constituer, quels seraient son but et sa tâche, tant pour la préservation et la défense des intérêts des Alliés que pour la résipiscence, la récupération, le relèvement de la Russie elle-même, — c'est ce que je voudrais indiquer ici en marquant la situation actuelle, les mesures déjà prises, celles qui se préparent, celles sur lesquelles il est urgent que les Alliés s'entendent pour ne pas nous laisser devancer par un ennemi que le temps presse, que le besoin talonne, et qui n'hésite pas à brûler toutes ses cartouches. Dans cette phase de la guerre et dans cette évolution du destin se découvre, se dessine le rôle d'alliés qui déjà ont rendu à la cause commune de précieux et signalés services, mais dont le concours peut être beaucoup plus essentiel et plus efficace encore pour le quart d'heure proche et décisif que nous avons appris à baptiser de leur nom.

I

Le programme d'avant-guerre de la coalition germanique comportait, comme moyen principal de domination et de conquête, l'établissement au centre de l'Europe d'un « trust » politique et économique qui, en unissant sous la même direction et dans les mêmes mains les intérêts des associés, ferait de l'Europe centrale un seul État. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la Turquie étaient les membres de ce « trust » de la « Mittel-Europa, » dont la ligne Hambourg-Bagdad était l'artère vitale.

La création, même tardive, du front allié de Salonique à Monastir et jusqu'à la côte albanaise, et l'occupation par les armées britanniques de la Mésopotamie méridionale et de la Palestine ont fait échec au programme dont Guillaume II réclamait si fièrement la paternité, et fermé à la coalition l'accès de la Méditerranée, ainsi que cette grande voie impériale de l'Asie-Mineure qu'elle croyait déjà tenir et exploiter. Toute cette région du proche Orient, un moment si menacée et exposée, était ainsi soustraite à l'ennemi.

Mais l'effondrement du front russe, la défaite de la Roumanie et l'abandon, par la paix de Brest-Litovsk, de toute la Russie

aux entreprises germaniques risquent, si les Alliés n'y mettent obstacle, de substituer à la « Mittel-Europa » un programme singulièrement plus vaste et plus dangereux, visant la pénétration, l'absorption de l'immense domaine russe de la Baltique à la mer Noire et à la mer Caspienne, de l'océan Arctique et de l'Oural jusqu'à la Sibérie et jusqu'au Pacifique, l'Empire des Huns joint à l'Empire d'Alexandre.

Dès à présent l'Allemagne s'est mise à organiser les gouvernements ou protectorats de la Courlande, de l'Esthonie, de la Livonie, de la Lithuanie. Elle s'est assuré le contrôle et la maîtrise de la Finlande, prenant hypothèque sur le golfe de Botnie et jusque sur les ports de l'Arctique. En Pologne, où le régime demeure par calcul provisoirement indéfini, dans l'Oukraine où elle a installé un hetman dont elle s'efforce, non sans peine, de consolider l'autorité, sur les côtes de la mer Noire où elle s'est attachée à désarmer la flotte russe, dans les vastes étendues du Caucase et de la Caspienne, elle travaille, avec les forces militaires très réduites qu'elle a laissées, avec ses ambassadeurs, ses commissaires, ses délégués, ses agents financiers, ses espions de tout calibre et de toute provenance, à tout accaparer, à tout exploiter, à tout gouverner et soumettre. Elle voudrait, pour suppléer la voie de Bagdad qui lui a échappé, capter ces lignes du Transcaucasien, du Transcaspien, de Samara à Orenbourg, Tachkent et Samarkande qui, à défaut des plateaux et des vallées de l'Asie-Mineure, lui ouvriraient les routes de la Perse, de l'Afghanistan et des Indes. Elle tente enfin, pour prévenir des éventualités qu'elle redoute, ou se ménager des chances que l'insolence de trop faciles succès lui permet de ne pas croire chimériques, d'obtenir du gouvernement bolcheviste une sorte de mainmise sur le Transsibérien, qu'elle lui représente comme la route d'invasion des puissances asiatiques, du Japon et de la Chine.

Ces plans et projets, si démesurés qu'ils soient, ne découragent pas le robuste appétit des Empires de proie, qui trouveraient dans le butin russe et asiatique un dédommagement inespéré aux déconvenues relatives de la « Mittel-Europa » et de la ligne Bagdad-Hambourg. Ils démontrent, d'autre part, outre le péril mortel qui menace la Russie, le devoir qu'impose aux Alliés la nécessité de protéger la malheureuse signataire des traités de Brest-Litovsk et de se protéger eux-mêmes

contre la plus fatale et la plus désastreuse conséquence desdits traités et de l'abdication consentie par le gouvernement des « soviet. »

II

Les Alliés ont vu et compris le péril. Les gouvernements français et anglais n'ont pas hésité à le signaler et à examiner les moyens d'y parer. Le Japon et la Chine, voisins immédiats de la Russie, se sont rapprochés et concertés dans la recherche et la détermination des mesures à prévoir et adopter. Les États-Unis, si attentifs tout ensemble à l'évolution générale de la guerre, aux intérêts communs des Alliés et à l'observation des principes selon lesquels la victoire doit être poursuivie et atteinte, ont, dans la conciliation de ces divers soucis et scrupules, le désir dominant d'assurer, par l'issue heureuse de l'inexpiable lutte, la grande cause de l'indépendance des nations et de la liberté du monde. Leurs déclarations à l'égard de la Russie et leur ferme résolution d'entente intime avec les Puissances asiatiques nous sont le gage qu'ils sauront, sur le front d'Asie comme sur le front d'Occident, fixer et hâter le dénouement. En Russie même enfin, malgré le désarroi des partis, des opinions et des classes, malgré la détresse des esprits et des âmes, malgré les puissances de ténèbres qui ont obscurci tant d'intelligences et perverti tant de volontés, des consciences peu à peu s'éclairent, des résolutions s'animent et s'éveillent, des groupes se forment, des éléments de résistance et de relèvement s'organisent qui, l'exemple aidant, et sur un signal opportunément donné, permettraient le redressement de ce grand corps désemparé, la restauration de cette force anéantie.

Il reste à préciser, pour ce qui concerne chacun des Alliés, les traits de l'esquisse ici tracée, en rappelant tout d'abord l'état présent de ce qu'il y a lieu de considérer comme le front d'Asie, l'ensemble des conventions et accords qui y ont défini les droits, les intérêts, les obligations des diverses Puissances et la façon dont chacune aurait à agir pour concourir efficacement à l'œuvre commune de préservation, de défense et de salut.

III

L'immense frontière entre la Russie et la Chine, qui s'étend du 72e au 136e degré de longitude orientale, a été successivement délimitée entre les deux Empires, et les relations des deux voisins ont été définies de 1689 (sous les tsars Ivan et Pierre Ier) jusqu'à 1913 (sous le règne du tsar Nicolas II) par une série de traités, les traités de Nertchinsk (1689), Kiakhta (1768), Kouldja (1851), Tien-tsin et Pekin (1858-1860), Saint-Pétersbourg (1881, 1896), y compris le dernier traité de 1913 relatif à la Mongolie. Entre la Russie et le Japon ont été de même réglées, depuis la paix de Portsmouth (1905), par les conventions et accords de 1907, 1910, 1912, 1916, toutes les questions concernant les limites des deux Empires, leurs zones respectives d'influence en Mandchourie et en Mongolie, le raccordement de leurs réseaux ferrés, la défense de leurs intérêts communs dans l'Asie orientale.

Les États d'Occident le plus intéressés à l'équilibre et à la paix de l'Orient, la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis, ont, de 1905 à 1917, reconnu et ratifié, en ce qui les concernait, les arrangements passés entre la Russie et le Japon, et, par conséquent, le régime selon lequel ont été définis et ordonnés les rapports de voisinage et la protection des intérêts, soit respectifs, soit communs, entre les trois Puissances limitrophes de l'Asie septentrionale et orientale. Durant le cours même de la présente guerre, la Russie et le Japon, par l'accord du 3 juillet 1916, ont été amenés à resserrer encore, par une précision plus grande, les liens qui déjà les unissaient si fortement dans la sauvegarde de leurs communs intérêts. Les États-Unis, d'autre part, ont estimé le moment venu de reconnaître, par les lettres échangées le 2 novembre 1917 entre M. Lansing, secrétaire d'État, et le vicomte Ishii, ambassadeur extraordinaire du gouvernement japonais, les intérêts et droits spéciaux que la proximité et la contiguïté géographique conféraient au Japon sur les frontières de Mandchourie et de Mongolie.

Ces accords et arrangements destinés à maintenir et préserver le *statu quo* territorial de l'Asie orientale, ainsi que l'équilibre et la paix de l'Orient, ne peuvent être diminués et ébranlés par la révolution russe, et moins encore par les traités

de Brest-Litovsk que, d'ailleurs, les Alliés ont aussitôt considérés comme nuls et non existants. Tout au contraire, la menace que l'annexion et la domination allemandes font peser sur la Russie défaillante oblige-t-elle les Alliés à fortifier et consolider les étais et appuis par lesquels la Russie peut se soutenir ou se redresser. Ses possessions, ses intérêts, ses droits dans tout l'Orient de l'Empire et en Asie sont, à cet égard, placés sous une garantie et protection qui doit lui être d'autant plus assurée que le devoir et l'intérêt de tous les Alliés concordent avec l'intérêt essentiel de la Russie.

Les engagements que la Russie a envers les Alliés, notamment la Chine et le Japon, comme envers elle-même, ne permettent pas d'abandonner la moindre parcelle du domaine et de l'influence qui lui appartiennent dans la lointaine Asie. Par voie de conséquence et de réciprocité, la Chine et le Japon, et d'une façon générale, les Alliés sont engagés et obligés de même à sauvegarder et défendre des avantages et des droits dont ils partagent avec la Russie la protection, comme le bénéfice. N'y eût-il que cette considération, elle suffirait pour tracer aux Alliés leur devoir. Dans le programme de justice et de revendication qui est le leur, ils ne sauraient sacrifier et livrer à l'avidité et à la rapacité germaniques des territoires, des richesses, des réserves d'avenir, des débouchés et des passages que, depuis si longtemps, les diverses puissances de l'Entente ont eu l'ardent et constant souci de soustraire à l'action et aux desseins des Empires de proie. C'est un patrimoine commun qu'il s'agit de sauver, c'est aussi une voie sûre et un moyen efficace, non seulement de récupérer de riches et précieuses épaves du naufrage russe, mais peut-être de relever le bâtiment et le pavillon.

IV

Le Japon, en recueillant au traité de Portsmouth certains des droits, avantages, baux et privilèges que la Chine avait concédés à la Russie en Mandchourie, avait eu la sagesse de laisser à la Russie elle-même dans la Mandchourie du Nord la zone d'influence et la voie de transit qui lui étaient nécessaires pour la communication rapide et facile entre l'Europe, l'Asie et le bassin du Pacifique. — Bien mieux, il a su, dès la pre-

mière heure, pressentir et percevoir que le succès, l'avenir de sa politique d'expansion résidait dans le rapprochement, dans la prompte et loyale entente avec l'adversaire de la veille. L'Angleterre et la France, désormais unies par la convention du 8 avril 1904, secondèrent et facilitèrent cette œuvre de réconciliation qui, moins de deux ans après la paix de Portsmouth, fut, par les accords de juillet et août 1907, heureusement accomplie. La Mandchourie, après avoir été le champ de bataille des deux ennemis, devenait le terrain de raccordement et d'union des deux associés. Le chemin de fer transmandchourien, d'abord objet de compétition et de lutte, devenait le principal instrument de rapprochement, de cohésion, d'intime et étroite collaboration des deux Puissances, dont les yeux étaient dessillés.

Que cette politique qui, du 30 juillet 1907 au 3 juillet 1916, n'a cessé de se confirmer et de s'étendre par quatre accords de plus en plus précis et confiants, soit demeurée celle du Japon, les déclarations du Gouvernement japonais et la seule présence au pouvoir du maréchal Teraoutsi et du baron Goto suffiraient à le démontrer. Qu'elle continue de même à être la foi et l'espoir de tout ce qui en Russie a échappé à la corruption teutonne et au vertige bolchéviste, il n'y a pas à en douter. Qu'elle doive rester pour les Alliés la ligne directrice d'inspiration et d'action, rien n'est plus évident et plus sûr. L'intérêt et le devoir du Japon, de la Chine, de la Russie et des Alliés réclament unanimement, pour la défense de la cause commune et le relèvement de la Russie, pour la conduite de la guerre et de l'après-guerre, le maintien de cette politique qui, née de la paix de Portsmouth et des accords de 1907, a été le vrai pacte d'entente et d'alliance entre l'Europe et l'Asie.

Le Japon, en se rangeant dès le 15 août 1914 aux côtés des Alliés, ne s'est pas borné à reconquérir sur l'Allemagne le territoire de Kiao-Tchéou et à éliminer le pavillon germanique de l'océan Pacifique et de l'océan Indien. Il a monté une garde vigilante sur toute l'Asie orientale et s'est fait le factionnaire des postes de protection et de sauvegarde destinés par les accords internationaux à assurer le *statu quo*, l'équilibre et la paix de l'Orient. Il ne peut donc que poursuivre avec plus d'attention que jamais l'œuvre qui a été la sienne, dès lors qu'une situation plus grave et une menace plus directe l'exigent. Et, de fait, quand aux mois de février et de mars de cette année les maxi-

malistes commencèrent à se montrer en Sibérie et tentèrent de s'y emparer des municipalités, l'envoi de bâtiments de guerre à Vladivostok et le débarquement de marins japonais dans ce port furent la riposte immédiate à ces premières alertes. Depuis cette date le gouvernement japonais n'a négligé aucune occasion, non seulement de surveiller d'aussi près que possible les événements, mais de préparer ou de prendre les mesures que les circonstances imposeraient. Il avait certes à tenir compte, soit des dispositions et sentiments de son Parlement, de l'opinion, de la presse qui, malgré la ferveur du patriotisme nippon, offraient parfois certaines divisions et divergences, soit de la pensée et de l'attitude des gouvernements amis et alliés qu'il avait le plus sincère souci et scrupule de consulter et de respecter. Quelques-unes des séances des Chambres de Tokyo ont prouvé que le gouvernement impérial avait, même en pleine guerre, à manœuvrer avec les partis. Parmi les Alliés, de même, le Japon ne pouvait se dissimuler qu'il avait certaines réserves ou susceptibilités à ménager. Il n'ignorait point enfin les difficultés d'exécution auxquelles il pourrait se heurter. Mais, avec sa méthode et sa lucidité coutumières, il se représentait avant tout la tâche qu'il pouvait avoir à accomplir, les moyens auxquels il devrait avoir recours pour s'en acquitter, les ressources et auxiliaires qu'il aurait à s'assurer.

C'est dans ce dessein qu'au mois de mars dernier, lorsque les visées allemandes parurent se diriger au delà même de l'Oural et jusqu'au plus lointain Orient, dont l'aveuglement ou la complicité maximaliste ouvraient la route, le gouvernement japonais prenait l'initiative d'entamer avec le gouvernement chinois des pourparlers qui, activement conduits, ne tardèrent pas à aboutir. Dès la fin de mars, les cabinets de Tokyo et de Pékin étaient d'accord en principe sur la nécessité de défendre le territoire chinois contre l'éventualité d'une entreprise hostile et sur les mesures à prendre à cet effet. Quelques semaines plus tard, vers la mi-mai, était signée entre les deux gouvernements une convention dont le texte n'a pas été publié, mais dont une note officielle, reproduite le 30 mai dans la presse chinoise et japonaise, a nettement spécifié le caractère. « Étant donnée (ainsi s'exprime la note) la pénétration continue de l'influence ennemie dans le territoire russe, qui met en péril la paix et le

bien-être de l'Extrême-Orient, reconnaissant en outre la nécessité impérative de la coopération adéquate de la Chine et du Japon pour y faire face, les gouvernements des deux pays, après un loyal exposé de leurs vues, ont échangé le 25 mars deux notes entre le ministre des Affaires étrangères du Japon et le ministre de Chine à Tokyo. En conformité avec le but de ces notes, le gouvernement impérial a envoyé ultérieurement des commissaires représentant l'armée et la marine à Pékin, où ils ont conféré avec les autorités militaires et civiles chinoises. Deux accords ont été conclus, l'un le 16 mai relativement à l'armée, l'autre, le 19 du même mois relativement à la marine. Ces accords ne renferment que des arrangements concrets concernant la procédure et les conditions de la coopération des armées et des marines des deux pays à la défense commune contre l'ennemi en conformité avec les notes ci-dessus mentionnées du 25 mars. »

La convention militaire et navale ainsi conclue entre les deux gouvernements a pour objet la défense des deux pays, non-seulement sur leurs propres territoires, mais, le cas échéant, sur les territoires russes limitrophes. — Des dispositions ont été prévues, tant pour les opérations qu'il y aurait lieu d'effectuer, que pour l'utilisation des territoires, des ports, du matériel et des lignes ferrées. — Il est expressément stipulé que les territoires qui auraient été occupés pendant les opérations militaires seront évacués dès qu'aura pris fin l'état de guerre entre les deux gouvernements contractants et les puissances centrales. Il est marqué en outre qu'un accord devra être fait avec la compagnie sino-russe de l'Est chinois, soit pour le transport des troupes et du matériel, soit pour la garde de la ligne qui était jusqu'alors confiée à des troupes russes et qui sera désormais remise à des troupes chinoises.

Les stipulations ici résumées témoignent d'une part de la parfaite entente entre les deux puissances asiatiques qui ont les premières à se défendre contre la menace germanique à l'Est de l'Oural, et d'autre part de la préoccupation qu'ont ces deux puissances, non seulement de se préserver elles-mêmes, mais de sauvegarder les intérêts des Alliés et tout d'abord de la Russie. C'est donc une pensée généreuse et désintéressée, la pensée même de l'alliance qui, en présidant aux accords des 16 et 19 mai, les définit comme destinés à prévenir et combattre la pénétration, l'infiltration germanique dans les territoires

d'Asie. Ces accords sont ainsi comme la première reconnaissance et constitution du front d'Asie appelé à suppléer le front écroulé de l'Orient russe pour la lutte sans interruption ni fissure contre l'ennemi qui déjà croyait libres et sans obstacle la route et l'Empire de l'Est.

V

La France et l'Angleterre étaient d'avance acquises à cette conception du front d'Asie, et aux mesures proposées à cet effet. M. Stéphen Pichon et M. Balfour avaient, en prévision des nouveaux empiétements germaniques, signalé eux-mêmes ce que l'effort de nos Alliés d'Extrême-Orient pourrait avoir d'opportun et de décisif contre la menace d'un tel péril. L'Italie et les autres Alliés d'Europe étaient de même tout préparés à bien accueillir le précieux concours leur venant ainsi de la lointaine Asie. Les États-Unis enfin, si ardents à organiser la résistance du monde entier contre la tyrannie germanique et si résolus à ne pas laisser la Russie exposée sans défense aux entreprises d'un envahisseur qui avait eu la victoire si facile, ne pouvaient récuser une assistance dont l'efficacité apparaissait si évidente. Ils désiraient toutefois, dans leur sincère attachement aux principes de l'indépendance et de la liberté des peuples, avoir apaisement et certitude sur l'accueil que la Russie elle-même réserverait à la tentative conçue pour son salut, comme pour l'intérêt général des Alliés.

Dans la situation faite à la Russie par les traités de Brest-Litovsk et les conditions d'anarchie et de terreur dans lesquelles ces traités avaient été signés, il était assurément malaisé d'obtenir sur les sentiments et les volontés d'une nation ainsi éprouvée les clartés et certitudes ci-dessus requises. Il ne pouvait être question de consulter les bolcheviks et les soviet avec lesquels n'existait d'ailleurs aucune relation officielle. Quant à la nation, en proie à la guerre civile, aux factions et aux désordres, il n'était permis, pour deviner ou préjuger ses pensées ou désirs, que de faire des suppositions et de lui prêter, selon l'humeur bienveillante ou sévère de ceux qui tentaient de l'apprécier, les intentions et aspirations dont ceux-ci la croyaient capable.

Depuis lors, un peu de lumière s'est faite ; l'âme russe,

écrasée et affaissée par tant de malheurs et de revers, a commencé à se ranimer; la conscience nationale s'est çà et là ressaisie; de premiers groupes ou noyaux de vie collective se sont reformés; quelques voix se sont élevées pour rallier les bonnes volontés éparses. Dans certaines provinces du pays, des organismes se sont constitués. Sur la frontière d'Asie notamment, dans plusieurs districts sibériens, ces organismes paraissent avoir pris quelque consistance. Des forces militaires s'y sont agrégées, dont les Cosaques, commandés par le colonel Semenow, et les prisonniers tchéco-slovaques, cherchant à rejoindre le port de Vladivostok, ont été les premiers éléments. Ces différents groupes se tournent d'instinct vers l'Est, c'est-à-dire vers la Chine et le Japon, pour y trouver encouragement et assistance. Dans l'intérieur même de la Russie, une sorte d'enquête faite récemment sur l'opinion des diverses Doumas établissait que, parmi les membres de la dernière Douma de l'Empire, 280 à 290 sur 410, et parmi les membres de la Constituante, expulsée par les soviet, 345 sur 568 étaient favorables à une intervention japonaise en Sibérie. La plupart des Russes installés ou réfugiés en Europe partagent le même sentiment et l'ont exprimé, soit comme l'ambassadeur Maklakoff, par des « interviews » de presse, soit par des adresses et manifestes communiqués aux divers gouvernements.

A mesure que ces tendances se produisaient et se confirmaient, se faisait naturellement aux États-Unis, d'abord dans l'opinion, puis dans les cercles du Parlement et dans les régions voisines de l'administration, une évolution correspondante. L'un des membres du Sénat, M. King, appartenant au parti démocratique et l'un des plus zélés partisans du président Wilson, a, dans les premiers jours de juin, déposé une motion demandant l'envoi en Russie d'une commission américaine chargée de rechercher avec les Alliés les moyens de neutraliser les influences germaniques et d'aider la nation russe à reconquérir sa liberté. L'ex-président Taft a, d'autre part, dans plusieurs discours, dont l'un prononcé à l'Université de Yale, appuyé la thèse de l'intervention en Asie et en Russie pour le rétablissement d'un front oriental, d'accord avec le Japon et tous les Alliés. Deux autres sénateurs, MM. Lewis et Fall, déclarent, à la date du 20 juin, que les États-Unis devraient eux-mêmes envoyer des troupes au front oriental, que ce serait

le meilleur moyen d'aider la Russie et de combattre l'Allemagne. Ils reconnaissent toutefois que les autres alliés et le Japon devraient joindre leurs ressources. Ce serait, ajoute le correspondant du *Daily Telegraph* à New-York qui transmet ces informations, « la reconstitution du front oriental avec le Japon comme allié et associé. » Et ce même correspondant n'hésite pas à mander à son journal que cette opinion commence à prendre corps au Congrès de Washington et que la presse et le public s'y rallient.

Les dernières nouvelles venues de Russie et surtout de Sibérie sur les progrès de la résistance organisée contre les maximalistes, sur la création en Sibérie même d'un gouvernement indépendant et sur la résolution des Cosaques de Semenow, des troupes tchèques et slovaques, de se mettre à la disposition de ce gouvernement, ne pourraient que faciliter et hâter la diffusion aux États-Unis du mouvement ainsi noté et signalé en faveur du front à constituer en Orient et en Asie contre l'agression allemande. Ainsi serait apaisé et levé le scrupule qui avait au début, semble-t-il, gêné l'opinion américaine. S'il était démontré que la Russie elle-même appelle de ses vœux et seconde de sa collaboration les efforts tentés par la voie de l'Asie pour lui venir en aide, les États-Unis seraient désormais en possession de la preuve, du témoignage qu'ils attendaient avant de se prononcer. C'est donc avec confiance et sécurité qu'ils pourraient se livrer à l'espoir de voir se traduire en réalité les projets dont la haute et importante signification ne leur avait point échappé, et dans l'exécution desquels déjà ils réclamaient leur part. Du jour où l'opinion serait de la sorte convertie et gagnée, il était permis de prévoir que les sphères officielles elles-mêmes ne tarderaient pas à se laisser convaincre et que, comme dans toutes les phases de la présente guerre, c'est d'en haut, du puissant esprit et de l'âme généreuse où avaient pris naissance toutes les nobles résolutions de la nation américaine que, cette fois encore, partirait le mot d'ordre destiné à entraîner les vaillants fils de la République étoilée.

VI

A la même heure où se dessine aux États-Unis l'évolution ci-dessus indiquée, nous parviennent du Japon, sur l'état de

l'opinion et de la presse, sur les tendances des partis, sur les délibérations et les mesures du gouvernement impérial, des révélations, commentaires et impressions qui nous mettent à même de mieux comprendre et nous représenter les pensées, dispositions et sentiments du peuple et du gouvernement japonais, leur attitude dans la période actuelle de la guerre devant la menace germanique qui, à travers la Russie, les vise eux-mêmes plus directement et que, de concert avec les Alliés, ils ont plus que jamais intérêt et obligation à parer.

Le maréchal Teraoutsi et le vicomte Motono avaient, dès la première apparition du danger, au lendemain des traités de Brest-Litovsk, signifié leur résolution de faire tout ce que la situation exigeait d'eux. Le baron Goto, en succédant au mois de mai au vicomte Motono, que la maladie forçait à résilier ses fonctions, s'était déclaré prêt à suivre la même politique : « Nous avons comme pivot central de notre action, disait-il, l'alliance anglo-japonaise, nos engagements avec les États-Unis, nos accords avec les Puissances alliées et notre désir sincère de coopérer avec nos voisins de Chine et de Russie. » — « Le Japon ne perd pas de vue, ajoutait-il, que la Russie est un pays s'efforçant de réorganiser une machine temporairement troublée et détraquée. Il doit donner encouragement, aide et appui à ce travail de réorganisation. » Quelques députés au Parlement de Tokyo, dans leur esprit d'opposition contre le cabinet du maréchal Teraoutsi, avaient émis certaines réserves sur les intentions manifestées par le gouvernement impérial. Quelques organes de la presse indépendante ou hostile avaient de même critiqué les déclarations et les actes du cabinet. Celui-ci n'en poursuivait pas moins sa tâche et préparait les mesures qui, le moment venu, deviendraient nécessaires. C'est en ce sens et dans ce dessein qu'il avait ouvert avec le gouvernement chinois les négociations qui aboutirent aux accords des 16 et 19 mai ci-dessus analysés. C'est avec les mêmes préoccupations qu'il avait réuni le conseil des maréchaux chargés d'examiner les préparatifs à faire, les amendements ou réformes à apporter à l'organisation militaire, et qu'il avait créé une administration spéciale pour la mise au point de toutes les questions d'armement, de ravitaillement, d'équipement.

Les ministres du Mikado suivaient en même temps, dans leur désir de rester en entière harmonie avec les Alliés, les

mouvements de l'opinion soit aux États-Unis, soit en Europe et plus particulièrement en Russie, concernant le programme à adopter et l'action à exercer dans les régions d'Asie d'où pourrait être tout ensemble combattu le péril germanique et préparé le relèvement de la Russie. — L'évolution faite dans ces dernières semaines tant aux États-Unis qu'en Russie n'a pu qu'encourager le Japon dans la poursuite d'une politique qui concilie si complètement la sauvegarde de ses intérêts et la défense générale de la cause commune de tous les Alliés. La presse japonaise de son côté n'a pas manqué de traduire l'heureux progrès survenu à cet égard dans ses propres impressions et sentiments, ainsi que dans les dispositions des États Unis et dans les quelques îlots de l'immense Russie où apparaissent les premières lueurs d'un réveil de la conscience nationale. Si elle n'est pas unanime, si à Tokyo et dans les provinces quelques journaux ne se sont pas encore convertis à l'idée qui peu à peu fait son chemin, les organes les plus importants, tels que le *Kokumin* qui peut être considéré comme l'interprète officieux du cabinet, le *Yomiuri* qui reflète la pensée du vicomte Motono, le *Hochi*, qui a longtemps subi l'influence du marquis Okuma, l'*Asahi*, organe indépendant, s'accordent à penser que l'heure a sonné d'agir, et que l'imminence du danger fait aux Alliés une loi de se rallier aux décisions nécessaires.

Ce sont les accords sino-japonais des 16 et 19 mai et les mesures déjà concertées entre les cabinets de Tokyo et de Pékin qui paraissent avoir le plus contribué à déterminer ce ralliement jusqu'ici différé et hésitant. — Du moment que les deux Puissances le plus immédiatement intéressées, les deux voisines de la Russie, le plus exposées, par conséquent, aux entreprises allemandes, s'entendaient pour y faire obstacle ou les prévenir, les autres Alliés devaient être amenés à comprendre le parti qu'eux-mêmes pouvaient tirer de la résistance opposée à l'ennemi commun et du front de bataille réédifié ainsi en substitution du front russe. — Il est heureux, à cet égard, que, — malgré les divisions subsistant en Chine entre les Nordistes et Sudistes, le gouvernement japonais se sente en confiance avec le gouvernement de Pékin, notamment avec le général Touan k'i jouei, qui a, depuis la fin de mars de cette année, réassumé la présidence du Conseil. C'est Touan qui, par ses bonnes relations avec les hommes d'État japonais, et par la claire intelli-

gence que, dès le début de la crise, il a eue de la situation présente, a rendu possible l'entente entre les deux gouvernements. C'est lui qui, avec son neveu, le général Touan k'i jouei, ministre de la Guerre, présidera à l'exécution des accords si opportunément intervenus entre les deux grands États de l'Asie orientale. — Certains membres du Parlement japonais avaient fait un grief au maréchal Teraoutsi de ce qu'ils appelaient sa partialité envers le général Touan k'i jouei. L'événement a jusqu'ici prouvé que le maréchal Teraoutsi n'avait pas été mal inspiré en accordant crédit à celui des membres du cabinet de Pékin qui a le plus délibérément décidé la Chine à se prononcer pour la cause des Alliés et qui a montré le plus de fermeté, de persévérance dans le maintien de cette politique.

VII

Comment pourrait se réaliser le programme de défense ou d'action conçu pour ce front d'Asie, jusqu'où s'étendrait il, c'est ce que, d'une part, les circonstances concourraient essentiellement à déterminer, c'est ce que, de l'autre, les conditions mêmes de l'exécution et du succès ne permettent évidemment pas de divulguer. Le premier ministre de la Grande-Bretagne, M. Lloyd George, dans le discours qu'il a prononcé le 24 juin devant la Chambre des Communes, a sagement évité de s'expliquer, et même de répondre aux questions qui lui étaient posées concernant le problème russe et la solution éventuelle à attendre de l'Asie. Il s'est borné à dire que « la difficulté était d'accéder à la Russie, et que la seule Puissance ayant accès à la Russie était le Japon. » A bon entendeur, salut!

Qu'il suffise, jusqu'à présent, de constater que, par leur récent accord, la Chine et le Japon se sont précisément mis en mesure d'accomplir la tâche qui pourrait être la leur, et que, dans l'accomplissement de cette tâche, l'intérêt des Alliés et de Russie ne se sépare pas de leur intérêt propre. — Pour ce qui touche les territoires de la Mandchourie, de la Mongolie et de la Sibérie orientale, la Chine et le Japon sont à pied d'œuvre, les frontières de la province de l'Amour pouvant être facilement couvertes par les forces des deux pays établies à promixité et qui auraient tôt fait de se concerter et de se joindre. — Une progression ultérieure pour la protection des territoires et la

garde des lignes ferrées n'offrirait jusqu'aux limites sino-russes, c'est-à-dire jusqu'aux stations de Mandchuria et de Tchita, que d'assez médiocres obstacles. — Au delà de ces limites, et s'il faut en croire les plus récentes informations transmises d'Orient, l'influence bolchéviste, qui n'avait pas d'abord rencontré grande résistance, serait, au contraire, aujourd'hui avantageusement combattue, non seulement par les Cosaques de Semenow et les Tchéco-Slovaques, mais par le gouvernement indépendant qui s'est constitué en Sibérie et qui ne reconnaît plus la loi des soviet.

Plus loin, à l'Ouest, s'ouvre la région plus exposée, d'Irkoutsk et de Krasnoïarsk à Tomsk, Omsk et Samara. Les dépêches des dernières semaines annonçaient que les Tchéco-Slovaques, rassemblés en trois ou quatre groupes distincts, dominaient dans les gouvernements de Tobolsk, de Tomsk, de Samara et dans les steppes des Kirghiz, et qu'ils s'étaient emparés des villes principales, notamment d'Omsk, de Samara, d'Ekaterinenbourg.

S'il en était ainsi, non seulement la pénétration germanique serait dès à présent enrayée, mais la reconstitution de centres russes où la vie nationale et la force de résistance se ranimeraient pourrait être envisagée comme prochaine. Il y aurait de la sorte entre les régions du Volga, du Baïkal et de l'Oural comme une première zone de restauration d'une Russie prête à se ranger sous une loi régulière et à demeurer attachée à sa tradition domestique, à la liberté et aux intérêts permanents du pays. Entre cette zone elle-même et les lignes de protection de l'Asie orientale s'établiraient, le cas échéant, des rapports, des contacts, ou même une action commune. Dans la région plus méridionale, sur toute la frontière du Turkestan, la Chine saurait, avec ses alliés, opérer le barrage nécessaire, que les obstacles naturels, d'ailleurs, l'aideraient à préserver et maintenir.

La Russie, que l'empereur Alexandre III appelait la sixième partie du monde, est à la fois si vaste et si continue, la communication entre les diverses régions est, en général, si unie et égale que, par les lignes ici mentionnées de l'Asie orientale, de la Sibérie et de ce que M. Edmond Demolins, dans son essai de géographie sociale sur les grandes routes des peuples (*Comment la route crée le type social*), nommait la route des steppes, la jonction, la collaboration des deux grands États

asiatiques et des provinces russes de l'Est et du Centre peuvent être considérées comme aisées.

De proche en proche, par cette jonction et cette contiguïté graduelle entre les forces japonaises et chinoises et les territoires russes, le front d'Asie se déplacerait de façon à faire de plus en plus l'office de l'ancien front effondré. Et derrière ce front une Russie se reconstituerait.

Tel est l'espoir que forment et qu'expriment le « Comité russe d'Extrême-Orient » créé à Kharbine sous la présidence du général Horwath, directeur du chemin de fer de l'Est chinois, et la plupart des organismes qui, sur la route de la Sibérie à l'Oural et au Volga, essaient de lutter contre la tyrannie bolcheviste. Tous sentent que c'est de ce côté et par cette voie que peut venir le salut. A mesure que les difficultés s'accroissent pour l'Allemagne dans ses tentatives alternativement hypocrites ou violentes dans l'Oukraine, en Crimée, sur la mer Noire et le Caucase, le relèvement russe se ferait sur l'antique route des steppes entre les frontières de Mandchourie, de Mongolie et l'immense vallée du Volga.

Au moment où j'achève cette étude, les derniers télégrammes d'Extrême-Orient annoncent que les Tchéco-Slovaques, poursuivant leur marche, auraient atteint Vladivostok, y auraient renversé le gouvernement du soviet et installé une administration contre-révolutionnaire. — La ville d'Irkoutsk, d'autre part, serait tombée au pouvoir des troupes tcherkesses (circassiennes) commandées par le général Alexeieff. Enfin nous parvient le texte de l'ordre du jour qui aurait été voté le 18 juin à Kharbine dans une imposante manifestation provoquée par le Comité russe d'Extrême-Orient, et qui constitue l'appel le plus pressant aux Alliés pour les supplier de venir en aide à la Russie. « Seul un secours immédiat des Alliés, est-il dit dans cet appel, pourrait arrêter la marche de l'Allemagne, contribuer à l'assainissement moral du peuple russe et à la création d'une nouvelle armée russe, prête à assister les Alliés dans la lutte commune contre le militarisme germanique pesant sur l'univers. Le Japon seul, étant notre voisin, peut, de concert avec les autres Alliés, nous envoyer sans délai des troupes vaillantes. En adressant aux Alliés la prière instante de nous donner leur secours, nous espérons trouver auprès d'eux un accueil favorable. »

Un tel ordre du jour, si pathétique, ne peut-il être considéré

comme le témoignage que désiraient les États-Unis de la pensée et de la volonté de la Russie? Si le malheur des temps a fait que c'est à l'extrémité de l'Asie et dans une ville étrangère, bien qu'alliée aujourd'hui, qu'a pu s'exprimer le vœu ardent de la Russie, ce vœu n'en a pas moins toute sa force et n'en mérite pas moins l'accueil espéré des patriotes qui l'ont formulé.

L'ancien ministre allemand des Colonies, M. Dernburg, celui-là même qui échoua si piteusement dans sa campagne de propagande teutonne aux États-Unis, s'efforce d'autre part de démontrer dans la presse berlinoise que le Japon ne peut être un allié de l'Entente, que tous ses intérêts et le souci de son avenir font de lui un adversaire de la Grande-Bretagne et des États-Unis, et que l'Allemagne n'a rien à redouter des projets qui lui sont faussement attribués. Mais sans doute cette nouvelle campagne ne paraîtra-t-elle pas très bien inspirée à l'heure même où la Russie adresse son appel aux Alliés et où l'Empereur du Japon vient de recevoir solennellement du Roi George V le bâton de maréchal de l'armée britannique.

M. Dernburg ne fait ainsi, ou que persister dans les erreurs de psychologie et de diagnostic qui l'ont si complètement égaré au delà de l'Atlantique, ou que trahir, en affectant de la dissimuler, l'appréhension que lui cause l'éventualité de l'intervention japonaise par la voie de l'Asie. L'empereur Guillaume II avait, lui, mieux pressenti l'arrêt du destin lorsqu'en 1894 il dénonçait, sous le nom de « péril jaune, » le danger que fait courir aujourd'hui aux plans de l'Allemagne la résistance du Japon apparaissant sur les confins de la Russie envahie et dépecée par les chacals des armées germaniques. Aurait-il l'instinct et la vision qu'au « dernier quart d'heure » de la guerre, pour reprendre l'expression du général Nogi, c'est des deux peuples contre lesquels il avait successivement cherché à éveiller et provoquer les défiances de l'Europe, c'est des deux grands riverains du Pacifique, du Japon et des États-Unis, que serait dirigé et assené contre lui le coup fatal, décisif, celui dont il ne se relèverait pas? Puisse cette vision être pour les Alliés une exhortation nouvelle à la politique qu'ils ont à suivre, une confirmation certaine qu'ils sont sur la bonne voie!

A. Gérard.

LA
TERRE PENDANT L'ÉPREUVE

LA VOCATION PAYSANNE

Nous avons déjà parlé dans la *Revue* de la vocation paysanne (1). Nous y revenons aujourd'hui parce que, du fait de la guerre, qui prépare à nos campagnes une crise effrayante de main-d'œuvre, la question prend un intérêt immédiat, comme aussi sur certains points une véritable nouveauté. Et, si cette dernière a besoin qu'on la montre et l'explique pour devenir profitable, n'est-ce pas un devoir de le faire?

Les événements actuels sont d'une telle ampleur qu'ils amèneront forcément de nombreux et profonds changements : on s'applique à les prévoir, non sans en être ému; la pensée se hausse pour les comprendre, le langage pour les exprimer; on évoque les plus grands moments de l'histoire, et ceux que nous vivons n'en sont pas dépassés. L'humanité franchit un passage : on parle d'un « ordre nouveau des choses » qui va naître, on l'annonce plus lumineux et plus beau. Il y a de l'anxiété dans les âmes, peut-être quelque chose du solennel frisson, noté, dit-on, par Virgile, dont se sentit tressaillir

(1) *La Vocation paysanne et l'École.* — *Revue* du 1er juillet 1912.

l'univers aux paroles nouvelles et étranges qui partaient des bourgades de la Judée :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Les réflexions qu'on va lire nous sont inspirées par le souci de la terre, et même, si l'on veut, un souci paysan; mais, en dépit des apparences, il n'en est pas de moins égoïste. Tout le monde doit rester attentif à nos inquiétudes. Elles sont grandes. Le commerçant et l'industriel n'en ont pas de semblables. Ils pensent, et on est généralement de cet avis, qu'au lendemain de la guerre le commerce et l'industrie prendront un essor merveilleux. Personne n'en dit autant de la terre. Son avenir apparait incertain et sombre; plus d'un envisage secrètement l'éventualité possible de son partiel abandon. Or, de l'inculture du champ son possesseur ne serait pas seul à souffrir; le beurre et la côtelette monteraient à des prix que nous commençons présentement à connaître, et de cela personne que je sache ne se désintéresse.

Vers la fin de l'Empire, les citoyens romains, oublieux de Cincinnatus, se refusèrent à cultiver les terres fertiles de l'Italie. La vie matérielle y devint impossible. Ce fut une des raisons, au dire de Ferrero, qui firent sortir les Barbares de la Germanie. Certes, les choses du présent ne sont jamais exactement superposables à celles du passé, mais tout de même restons sensibles aux leçons de l'histoire.

En définitive, le danger pour la terre est tout entier dans une seule difficulté celle de la main-d'œuvre, qui n'est pas nouvelle. Déjà, depuis longtemps, avant la guerre, une crise intense sévissait, liée au phénomène capital de l'hyponatalité, comme elle générale, et de gravité variable selon les régions.

Déficiente avant la guerre, la main-d'œuvre agricole le sera beaucoup plus après : tant de laboureurs sont morts en défendant la terre qu'ils aimaient, tant d'autres reviendront mutilés, et ne faut-il pas songer à ceux qui, sortis indemnes de la bataille, renieront au retour leur ancienne amie? Quatre ans sont une longue absence, et l'absence est funeste aux amours. La terre, maîtresse ensorcelante, mais dure, ne garde l'homme que s'il reste ignorant de certaines douceurs qu'enseignent les voyages.

A ce déficit de la main-d'œuvre on nous annonce des remèdes : organisation nouvelle du travail, méthodes scientifiques, machinisme. Nous les accueillerons avec joie. Mais il faudra toujours des paysans, de vrais paysans. C'est une nécessité dont on ne peut sortir, ni rien retrancher, qu'un peu plus loin nous mettons hors de doute, en pleine lumière.

Pour avoir des paysans, il faut sauver la vocation paysanne des jeunes. Tout est là. C'est le point vif de notre avenir agricole, par conséquent une affaire de première importance, d'ailleurs toute morale, de pure psychologie, et qui regarde l'éducateur. Le rôle de ce dernier grandit singulièrement, puisqu'il tient un peu dans ses mains le sort de bien des choses : notre fortune nationale, nos budgets privés, nos menus, nos estomacs. D'autres biens précieux, d'un ordre tout différent, sont encore attachés au salut des vocations paysannes.

I

Elle n'est pas rare, cette vocation : tout enfant qui naît dans une métairie l'apporte en venant au monde. Il la précise insensiblement en essayant ses premiers pas dans la tiède chaleur des étables ou sur la bordure du champ que son père laboure. La vie agricole déroule chaque jour devant lui l'admirable variété de ses tableaux : les grands bœufs qui docilement se vont mettre sous le joug et d'un pas grave s'avancent au moindre geste du bouvier; les semences d'automne sous les nuages bas, qui rendent la colline plus haute et sur sa crête amplifient jusqu'au ciel le geste large du semeur; le miracle d'avril en fleurs au lendemain d'un jour de neige, celui de la Saint-Jean d'été, le triomphe doré des moissons. Ses yeux sont émerveillés, et que d'émois dans cette âme naissante, trempée de vie nationale comme un bourgeon de rosée! Chaque soir l'enfant dit à son âme : oui, je serai laboureur! Voilà la vocation dans son origine et vérité psychologiques, une ferveur d'admiration.

L'admiration est tout dans le principe; plus tard l'imitation s'y joint pour alourdir, matérialiser et aussi consolider la vocation. L'imitation, — il s'agit ici de l'imitation consciente ou demi-consciente, — est une grande force dans notre vie psychique, mais toujours seconde à partir de l'admiration, d'ail-

leurs grossière, et où l'on sent le mécanisme. L'admiration reste très haute et très pure, non par son objet, qui peut être bas, mais par son essence, noble privilège du cœur humain.

L'admiration est une des choses les plus extraordinaires qu'il y ait en nous : par elle nous sortons de notre égoïsme, nous nous plaisons à un sentiment, très voisin de la fierté, auquel pourtant le moi reste étranger, ce qui est presque une antinomie, et nous recevons en échange un accroissement de nous-mêmes, une vraie richesse. L'admiration commande notre éducabilité. Le maître augure mal du disciple qui craint d'admirer, refusant d'ouvrir ses ailes. Elle est dans l'homme à la racine de deux choses, la plus douce qu'il puisse ressentir, la plus belle qu'il puisse faire : l'amour et le sacrifice.

Pour le moment, cette même analyse nous montre la vocation du jeune paysan tout entière dans une simple et touchante candeur d'enthousiasme débordant, par cela même délicate et fragile, exposée à mille dangers, dont le premier est la rencontre d'une admiration nouvelle qui chassera l'autre pour prendre sa place.

Chaque matin cette vocation passe devant ma porte, fraîche, rieuse, charmante, un sac de toile bleue en bandoulière, où le déjeuner dispute la place aux livres, sautant à cloche-pied les gondoles de l'accotement, guignant les nids sur les arbres. On tremble pour elle. Elle va droit au pays des dangers. L'école est ce pays parce qu'il est celui des merveilles. L'école découvre à l'enfant le spectacle merveilleux de l'univers. L'imagination s'élance et voici de nouveaux rivages. Chacun d'eux peu retenir le voyageur sous son charme. Adieu les bœufs, les champs et les moissons! De fait, la jeune vocation paysanne se ruine chaque jour à l'école, malgré les soins dont elle y est entourée. Le dévouement de l'école n'est pas douteux. Les directions venues d'en haut ne manquent pas, ni les circulaires bien pensées et bien écrites, ni les ressources et moyens techniques, ni l'application et le zèle des maîtres. Le succès ne répond pas à l'effort. C'est donc que la méthode doit être défectueuse. Elle l'est en effet, faute de bien connaître la nature intime et profonde de l'âme paysanne.

C'est une très vieille chose que l'âme paysanne et qui très lentement évolue : une évolution rapide risquerait de la dissoudre. Sa vieillesse s'entretient dans les régions sub-

conscientes de notre pensée, qu'on appelle encore *subliminales*, où se conserve ce qu'il y a de plus primitif et de plus permanent en nous. Elle y plonge par trois racines principales sur lesquelles il importe d'arrêter notre attention.

***

On ne comprend pas l'âme paysanne si l'on ne connaît le rôle et l'importance de la subconscience dans notre activité psychique. Le moment est bien choisi pour en parler, puisque la guerre, comme tous les grands chocs, nous la découvre. C'est la partie du moi, qui se dérobe à notre connaissance directe et cependant nous conduit : l'oracle de Delphes n'en détachait pas ses yeux, quand il donnait aux pèlerins son invariable réponse. Quelques uns, il est vrai, prétendent qu'elle n'existe pas; ils sont rares. L'opinion commune ne doute pas de sa riche réalité. Mais pour les uns tout y est bon, pour les autres tout mauvais. En vérité, les deux s'y rencontrent et s'y mêlent, le bien l'emportant sur le mal. Cette supériorité des forces positives dans la subconscience nous est attestée par le succès quotidien de notre vie morale individuelle et collective, qui plus qu'on ne pense repose sur elle. Nous tenons le coup chaque jour dans une partie, dont la moitié seulement se joue sur la table, au grand jour, l'autre se poursuivant dessous et dans l'ombre. Il n'est pas rare que la partie visible nous montre perdants, et nous le serions en effet, si nous n'étions relevés par ailleurs. Les Allemands n'ont vu de nous que la partie qui se jouait sur la table, attentifs aux incidents extérieurs du jeu, livres, journaux, théâtres, intrigues politiques, scandales mondains et financiers, procès célèbres. Ils nous ont cru perdus, et ce fut leur plus grande erreur psychologique. Ils comptaient sans les réserves cachées de l'âme profonde. Bien d'autres parmi nous n'y croyaient pas davantage, et plus d'une fois ont souri quand on leur en parlait. Pourtant nous leur devons le salut.

La bataille de la Marne restera comme un des événements les plus solennels de l'histoire et peut-être la victoire la plus surprenante qu'on ait jamais vue : militaires, historiens, philosophes s'efforceront à l'expliquer et ont déjà commencé. Toutes les explications, quelle qu'en soit la valeur, se devront ordonner sur celle-ci, générale et irrécusable que la victoire a été rendue

possible par l'extraordinaire richesse du potentiel moral que chaque soldat avait emporté dans son cœur en courant à la frontière. Quinze jours d'une retraite précipitée et sanglante ne purent sérieusement l'entamer.

Du 28 août au 10 septembre 1914, notre hôpital lointain du Midi reçut presque chaque jour des blessés qui venaient de ces durs combats. Ils nous arrivaient exténués par 90, 95 et même 102 heures de chemin de fer. A peine déshabillés, lavés, couchés, pansés, les hommes avaient de belles paroles. Sur le carnet du médecin, à chaque page, on peut lire ces mots : « blessés de retraite, non de défaite. » Ah! ces premiers blessés, dont plusieurs, hélas! ne nous quittèrent que pour mourir dans des batailles nouvelles, qui de nous, médecins ou infirmières, perdra jamais leur souvenir? Aux jours d'angoisse ils furent notre réconfort.

Et pourtant un mois avant ces hommes, — c'est là que nous en voulons venir, — gens de tous les pays de France, de toute origine, de toute condition, étaient à leur travail, à leurs soucis, à leurs espoirs, leurs rêves, leurs passions, la plupart alourdis, accablés par la dureté des tâches quotidiennes, de tout occupés, sauf de guerre et de gloire, quelques-uns sur ce point fascinés par des mirages dangereux. D'où leur est subitement venu cet extraordinaire moral de la bataille? D'où, sinon d'une invisible mobilisation de forces plus invisibles encore. Pour celle-là point d'appareil extérieur, aucune matérialité comme recrutement, livrets, gendarmes, chemin de fer et horaires. Nous sommes à un moment de spiritualité pure, où l'âme de la France révèle sa présence réelle à chaque âme individuelle et semble lui dire : « J'étais en toi, cachée, sans que tu t'en doutes, j'attendais, et maintenant me voilà dans ma splendeur tragique qui t'éblouit et te transfigure. » Une minute a suffi, celle de l'indicible émoi dont la France a tressailli le soir du 2 août 1914. Elle a suffi pour faire surgir des profondeurs de la subconscience et précipiter au combat toutes les réserves morales de la race.

***

Mais comment l'âme paysanne sort-elle de ces réserves profondes et cachées? Nous touchons à un point délicat, mais essentiel, dans l'histoire de la subconscience. Il n'est pas

possible de saisir directement ce qui s'y passe, puisqu'elle ne commence qu'au point exact où s'arrête notre clair regard. Il la faut atteindre de biais, par voie détournée, par un travail d'approche, patient et souterrain, qui permet, dans le silence intérieur, une fine auscultation de nous-même, tel l'écouteur des tranchées, au fond de la sape, muni de son microphone. Ce n'est d'abord qu'un vaste et confus bouillonnement; mais peu à peu les échos se distinguent, les résonances se précisent, aussitôt saisies dans de brèves notations. Sur certains points les bouillons sont plus forts et retiennent l'attention; on sent de la pensée qui s'y dépose; peu à peu, couche par couche, un îlot se forme, s'accroît, monte et finalement émerge dans la zone balayée par les faisceaux lumineux de la conscience. A peine repérées, ces émergences sont saisies et livrées aux catégories de la pensée et du discours. Les voilà dénommées, étiquetées. Nous voyons apparaître ainsi les modalités diverses de notre âme profonde, sous figures et noms distincts : âmes paysanne, guerrière, démocratique. religieuse. Il y en a bien d'autres. On n'entreprend pas ici le dénombrement de toutes nos richesses. Ces prolongements extérieurs de notre moi subconscient ne se différencient que dans le bain de lumière qui les enveloppe, et par l'objet auquel chacun d'eux s'applique; immédiatement, au-dessous, ils se rejoignent et se confondent. Or, ce fond commun a pour triple caractère d'être *héréditaire*, *traditionaliste* et *mystique*, marquant des mêmes traits toutes les formes de la pensée qui en sortent, l'âme démocratique comme les autres. Elle est psychologiquement, et tout à fait, de cette compagnie.

Pourquoi ce triple caractère dans les dépôts importants que garde la subconscience? Parce qu'elle est le domaine réservé de l'instinct de vie. Par lui tout s'explique et ne le pourrait autrement. Il veut assurer à tout prix le succès de son entreprise, qui est la vie, aussi bien morale que physique, et ne néglige aucune précaution. Il apprécie le jeu brillant de l'intelligence et largement l'utilise, mais il en connaît les hardiesses et les imprudences : il se tient donc prêt à nous tirer d'affaire, si par elle « nous tombons en panne » et restons en détresse. Il veut des moyens sûrs et les prend. Il veut des forces d'action et sait où les trouver. Il dédaigne le pur phénomène intellectuel, incapable de mouvoir un grain de poussière et va droit à

l'autre extrémité de l'âme, où traditionalisme, hérédités, mysticisme travaillent ensemble. Ce sont de grandes forces; il s'en empare, les porte et les applique aux points par lui choisis. Il met tous ses soins à certaines choses qu'il arme et fortifie. Il aime ces choses, qui sont fonction de vie, *la terre qui nous nourrit, l'épée qui nous défend, l'esprit de solidarité*, si puissant dans l'âme populaire, sans lequel l'homme ne peut vivre, enfin pour les jours difficiles l'Impératif qui, nous élevant au-dessus de nous-même, nous permet de faire ce qui doit être fait sur les champs de bataille, dans les hôpitaux et ailleurs, dans tant de vies silencieuses où le simple devoir est parfois si dur qu'il semble impossible.

Les philosophes nous enseignent cet Impératif sous différents noms et l'humanité, depuis ses premiers bégaiements, l'a toujours adoré sous le vocable de Dieu. La pensée du philosophe nous peut donner un Impératif, dépouillé de tout mysticisme, mais cette pensée reste alors solitaire, ne dépasse pas quelques initiés : l'essentiel lui manque, précisément le mystique, pour devenir l'âme innombrable des paysans, des guerriers, l'âme populaire, l'âme religieuse.

*
* *

Voilà donc l'âme paysanne dont l'instinct fait dans la subconscience une fonction de vie avec les trois caractères communs aux grandes forces qu'il emploie.

Elle est héréditaire avant tout. Il n'est pas de jour où l'on n'entende dans les champs ce cri du cœur exaspéré par l'ingrate dureté du travail : « Faut-il qu'on ait cette sale terre dans le sang pour rester avec elle acoquiné ! » Rien de plus vrai. Celui que la seule nécessité conduit à labourer n'attend que l'occasion pour quitter la charrue. Il n'est pas un vrai paysan. On ne le devient pas par raison et souvent par elle on cesse de l'être. L'expérience agricole dans un laboratoire, où vous déterminez toutes les conditions de l'expérience, satisfait pleinement la raison, non sur votre champ, où ces mêmes conditions en partie vous échappent, et, comme vous en attendez le pain de la maison, l'insuccès est irritant, douloureux. A qui se pique de raisonner, le métier ne paraît guère rationnel, et celui-là l'est au contraire, où de son effort on est payé chaque mois, à jour fixe. Que de fois nous avons pu suivre cette crise morale! La

terre ne se défend dans le cœur du paysan que par le travail obscur des hérédités qui maintiennent le charme.

***

L'hérédité de l'âme paysanne explique son traditionalisme. Le passé la tient. Elle s'attache à tout ce qui le représente. Elle s'y fixe comme si elle en tirait forme et consistance. Si on l'en sépare, elle s'anémie jusqu'à s'éteindre. Dans les vieux usages, dictons et proverbes, contes et légendes elle se retrouve et se reconnaît. Elle adore les vieilles chansons dont la vertu d'évocation fixatrice est si grande. En les chantant, on croit entendre et voir les ancêtres : intonation, timbre, accent, jeu du visage et gestes, rien n'y manque. Que de fois l'esprit du passé nous fut porté sur les ailes de la chanson! Dans un village franco-canadien un voyageur s'étonne de la fidélité des cœurs au souvenir de la mère patrie et en demande le secret. « Allez dans la rue, » lui dit-on. Elle était grouillante d'enfants qui du matin au soir chantaient les vieux refrains de Saintonge et de Normandie.

Sur la sensibilité des paysans à la chanson voici deux faits qui ne laissent pas d'être intéressants. On sait l'histoire de ces admirables écoles à l'aide desquelles le Danemark a fixé l'âme de son peuple à la terre et élevé son agriculture à un degré de prospérité merveilleux : les vieilles chansons y furent beaucoup employées comme méthode éducative. En Gascogne, les jeunes paysans ont un répertoire assez varié de chansons modernes, quelques-unes peu recommandables. Ils se les interdisent sur les labours et ne chantent à leurs bœufs que de vieilles mélopées patoises, ou mi-patoises, dont la lenteur s'accorde à celle des attelages.

Le patois tient une grande place dans l'âme paysanne et la guerre nous le prouve chaque jour. Ce n'est pas que l'on en trouve dans les lettres du front; les paysans n'écrivent guère en patois et pour deux raisons : d'abord l'orthographe, d'ailleurs difficile, leur fait défaut et puis, comme à l'école ils ont appris à écrire en français, celui-ci reste à leurs yeux la langue noble, seule digne de la plume. Mais quand des profondeurs l'âme monte aux lèvres, c'est en patois qu'elle éclate. Toutes les choses inoubliables m'ont été dites en patois, par des gens qui parlent facilement le français, celles du début et celles d'au-

jourd'hui, trop souvent mouillées de larmes. Un permissionnaire, après vingt mois de front, embrasse en repartant sa mère et sa jeune femme : « Per qué plouratz ? Nous aut, lu jouens, bézéts bé quén pas meyt gens d'aci. » Ceux qui savent la langue sentiront dans l'arrangement et la résonance de la phrase le prolongement de la pensée. « Pourquoi pleurez-vous ? Nous autres, les jeunes, vous le voyez bien, nous ne sommes plus gens d'ici... » mais d'un autre pays... lointain.

Une mère vient d'apprendre la mort de son fils. Elle reste un instant immobile, hébétée, comme si elle avait reçu un coup de massue sur la tête. Puis les sanglots arrivent, se précipitent, se prolongent, suivis d'une sombre vocifération, qui se déroule et se rythme en phrases et pauses alternées, chaque phrase se terminant par ces mots : « Machanto guerro ! Guerro machanto ! Méchante guerre ! Guerre méchante ! » Le mot patois est plus sévère que le français; on y sent le cri suraigu de la douleur maternelle, celui que les poètes latins, malgré la dureté romaine, recueillirent dans leurs vers : *bella, horrida bella... Matribus detestata !*

*
* *

Cette âme patoise est mystique et l'origine de son mysticisme nous est donnée par une très vieille histoire. Quand l'homme ouvrit pour la première fois ses yeux au spectacle de l'univers, la virginité de son regard tomba sur la splendeur d'une matinée printanière et son cœur ébloui fut pénétré d'une tendre allégresse. Le soir, la tempête déchaînait ses fureurs : la forêt fut fracassée, les rivières sortirent de leur lit, la mer ébranla ses rivages. L'homme glacé de terreur décida de ne pas rester seul. Il donna figure et âme aux forces de la nature, et, comme elles le dépassaient infiniment, dans un bel élan d'anthropomorphisme, il les divinisa. Ainsi naquirent les Dieux, les uns bons qu'on craint et conjure, les autres favorables qu'on aime et implore.

Primus in orbe Deos fecit terror
Et gratia...

L'émoi solennel, que le poète place à l'aurore des temps, se renouvelle chaque jour et marque chez le petit paysan l'éveil de son âme. Le sentiment évolue à mesure que l'enfant grandit

comme il a évolué dans l'humanité au cours de son histoire. Notre vie morale inscrit en raccourci sur sa courbe toute celle des générations qui nous ont précédés. Ne nous dit-on pas que notre développement physique dans les entrailles maternelles répond jour par jour aux étapes successives du règne animal?

Mais, malgré l'évolution, le sentiment mystique de la terre persiste toujours. Il se confond avec la forme dominante de la pensée religieuse et parfois ne fut pas étranger à sa détermination. Il en suit les fluctuations et partage les destinées. Très puissant aux époques de foi vive, il se traduit alors par une foule de pratiques qui portent la marque des dogmes acceptés. Sous la couche épaisse du christianisme, qui le recouvre chez nous, on distingue la trace des imprégnations antérieures. Le curé, qui bénit le feu de la Saint-Jean, bénit un feu païen, et, le soir du solstice d'été, devient grand prêtre du soleil. Joignez à cela que la vie de la terre est une source jaillissante d'émotions poétiques et il n'y a pas de vraie poésie sans mysticisme : le poète est un inspiré, que le souffle intérieur emporte au delà du plan visible des choses, si bien que pour exprimer son âme il a recours à certains artifices, où le choix, la richesse, l'arrangement sonore des mots forcent le verbe à dépasser son sens clair. Quand la religion perd de son empire, l'âme paysanne, dont une des racines se nourrit mal, s'appauvrit visiblement et du même coup la vocation des jeunes devient languissante et incertaine. Une population agricole, qui cesse d'être religieuse, est ébranlée sur ses sillons, et, au moindre incident, prête à les quitter. La religion est l'amie de la terre. La raison doit prendre les faits tels qu'ils sont et non pas tels que parfois elle voudrait qu'ils fussent. L'observation rigoureuse des faits est une servitude étroite de l'esprit, qui se rachète par une vraie grandeur, celle de la vérité.

Mais notre servitude à l'égard des faits ne doit pas nous ôter l'ambition de les expliquer. Dans le coin rural, où nous vivons, trois phénomènes sociaux sont très apparents, qu'on retrouve un peu partout, en France et ailleurs, à des degrés divers : la diminution du sentiment religieux, l'abaissement de la natalité, l'abandon de la terre. Ils sont concomitants d'un autre, plus général, universel, de première grandeur, le progrès de la civilisation. Ce dernier fait peut-il se relier aux trois autres? Le rapport existe en effet, précis, direct; mais il faut le chercher

où il est, c'est-à-dire dans la démarche intime de l'âme.

Le progrès de la civilisation n'est-il pas le progrès des lumières, celui de l'intelligence claire, représentée par la science? Il semble bien que la science, avec ses prodigieux succès, soit l'indice lumineux de la civilisation. Celle-ci dans un peuple ne se mesure-t-elle pas à son degré de culture scientifique? Cette opinion, très allemande et très fausse, renferme tout de même une part de vérité. On ne peut nier que la science ne soit facteur important dans l'œuvre civilisatrice. Or l'homme, à mesure que la science le civilise et que devant lui les ténèbres se dissipent, apprécie la certitude; il en prend le goût et l'habitude. Une affaire se présente : il ne l'entreprendra que par une confiance fondée sur la précision des calculs, c'est-à-dire à base de science. Il dédaigne une autre confiance, celle de l'optimisme, à base de foi.

L'homme, dont l'âme est cultivée par la science, répugne à l'aventure, à cause de l'incertitude qui la domine. Pour la tenter, il faut la foi, et la foi chaque jour s'exclut du jeu de sa pensée. Or, la religion, qui nous impose de si durs sacrifices en vue des récompenses éternelles dont personne n'est jamais venu rendre un scientifique témoignage, est-elle autre chose qu'une aventure? Aventure aussi l'hypernatalité, qui remplit la maison de berceaux, avec les incommodités, les fatigues, les charges pour le présent et tant d'incertitudes pour l'avenir. Aventure encore la terre, qu'on recommande à notre amour, qui nous demande un travail épuisant pour le morceau de pain qu'elle nous promet, si la gelée, la chaleur et la grêle y veulent consentir. Décidément l'homme, dont l'œil s'est ouvert aux clartés nouvelles, se refuse à courir tant de risques. De ce refus on donne bien des raisons, plus ou moins valables, et on oublie la première de toutes, qui dispense des autres, et c'est que l'aventurier se meurt. Les succès de l'intelligence, le refoulement de l'instinct de vie, le dédain de la foi dans le mécanisme psychologique et de l'optimisme qui en sort ont tué le superbe aventurier. Il manque maintenant au village et voilà comment l'église est désertée, la mairie inscrit peu de naissances et les champs sont menacés d'abandon.

II

Nous avions donc raison de dire que l'âme paysanne est une très vieille chose. Quelques-uns la trouvent si vieille, si finissante, qu'ils enregistrent déjà sa mort et s'en montrent d'ailleurs consolés. Ils semblent nous dire : il n'y aura plus de paysans et la terre n'en sera que mieux cultivée. Chaque région aura sa culture unique, distribuée en vastes ateliers, munis d'un machinisme puissant. Le charbon, le pétrole, la houille blanche animeront les machines. Il y aura des ingénieurs, des techniciens, des contremaîtres, des équipes d'ouvriers. Mais l'être étrange, que La Bruyère distinguait à peine d'un animal, qui depuis longtemps a pris figure d'homme, âme de citoyen, qui tout de même retarde un peu sur l'humanité moderne, le paysan que vous aimez, ne sera plus qu'un mythe. Faut-il regretter la routine, la grossièreté, la superstition, l'avarice qu'il représentait ? L'air sera traversé de souffles nouveaux. Sur les champs et les bois, les vignes et les prés, la science régnera, noble et bienfaisante souveraine. Tout sera mieux dans un monde meilleur.

Que le rêve soit beau, nul n'y peut contredire. Mais, hélas! la beauté d'un rêve n'implique pas sa facile réalisation. Et d'abord, combien faudra-t-il de temps pour que celui-là se réalise? Il y a des obstacles économiques, financiers, juridiques, sociaux, politiques et bien d'autres. En attendant, il faut vivre et chaque jour se mettre à table. Restons provisoirement fidèles au vieux paysan qui, jusqu'ici, nous a nourris.

On voit bien d'ailleurs ces vastes ateliers dans les plaines du Nord pour les céréales, dans celles du Midi pour la vigne; mais, au sortir de la plaine, notre terre se ride, se soulève et s'affaisse, se hérisse, se crevasse, se tourmente en mille accidents divers, où ne peuvent s'abriter que de modestes métairies. En voici une de trente hectares, qui se baigne dans la rivière par ses molles prairies, se relève en pentes assez vives avec des terres franches et saines, prend des cailloux vers la crête et s'amaigrit au point que le sillon y double à peine la semence. Le paysan, que je connais, en bas met le troupeau, qui mugit autour des abreuvoirs, au flanc du coteau la nappe ondulante des épis, plus haut les grappes vermeilles où s'emmagasine

l'énergie du soleil, qui passe avec le vin dans nos veines pour s'y transformer intégralement, — les savants nous le disent avec chiffres à l'appui, — en chaleur, mouvement, pensée..., oui pensée, gaie ou sévère, couplets à *Madelon* ou *Marseillaise*, courage physique et moral, héroïsme, car là-bas, dans la boue de la tranchée, en attendant l'attaque, salut et gloire au pinard divin! La métairie porte d'ailleurs d'autres cultures très prospères, dont quelques-unes demandent des soins minutieux, délicats, presque tendres. Que deviendrait tout cela dans la vaste simplicité de l'organisation nouvelle?

Mais allons droit au cœur de la question pour dissiper certaines illusions sur le machinisme agricole. La métairie n'est pas, ne peut pas être une usine.

A l'usine, la machine fait tout sans le secours des animaux. Ils sont indispensables aux champs pour certains travaux, auxquels la machine ne s'adapte pas, et pour fournir le fumier. Grave question que celle du fumier. J'en sais qui rêvent de s'en passer, grâce aux engrais chimiques et à l'exaltation des forces nitrifiantes, dont on aperçoit la promesse dans certains procédés nouveaux de culture par l'émiettement continu du sol. Il ne faut jurer de rien avec la science : en attendant, conservons le troupeau, qui nous donne chaque jour un triple profit par le travail, le fumier et la chair qu'il met sur ses os.

A l'usine, on travaille tout le temps, au besoin la nuit comme le jour. Ici nous ne travaillons que le jour et si le temps le permet. Le paysan change souvent le programme de sa journée. Quatre attelages besognaient à pleine charrue qu'il faut vite ramener sous l'orage et les gens aussitôt de se mettre à botteler du foin ou laver des topinambours.

A l'usine, autour de la machine, les ouvriers qui la servent divisent leur tâche de telle manière que chacun d'eux fait tous les jours, du matin au soir, le même geste, invariable. La machine imprime à ses serviteurs l'automatisme dont elle est trépidante. Elle les transforme *en matériel humain*. La machine agricole s'emploie surtout au travail grossier, pénible, et laisse à l'ouvrier toutes les parties fines de ce travail, qui sont nombreuses. Pas de machines pour tailler un pied de vigne, éclaircir un semis, œilletonner les artichauts, pincer les tomates, ni pour choisir dans le troupeau les élèves qui promettent, ni pour calmer la nervosité d'une jeune mère, qui refuse la mamelle à

son premier-né, ni pour juger, après la pluie, si le sol est au point de siccité qui permet la charrue, point délicat et dont la décision, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, donne un labour bienfaisant ou franchement nuisible. L'empirisme paysan connaît bien ce problème, qui varie selon la nature du sol, son tassement, son exposition, l'époque de l'année, la culture immédiatement précédente. La science moderne nous en précise les curieuses données sans nous apprendre à le résoudre : c'est toujours affaire d'habitude, d'observation, de coup d'œil, de maîtrise dans le métier.

*
* *

Il y a donc une différence psychologique entre l'ouvrier d'usine et le paysan, et qui tient à une autre, celle-ci fondamentale, dans le travail lui-même, et d'une certaine portée philosophique.

L'usine travaille sur la matière. A sa porte un fragment de matière se présente, qui tout à l'heure sortira, définitivement ouvré, prêt à l'usage. A la métairie on ne travaille pas sur la matière. Le grain de blé que nous confions au sol n'est pas un fragment de matière, mais un échantillon de vie; également, la tige presque desséchée que l'on plante pour en faire sortir une vigne ; également, le couple de jeunes bêtes qu'on lâche dans les prairies pour que les souffles du printemps les invitent à l'amour. Le paysan prend une tranche de vie, l'entoure de conditions qu'il choisit afin qu'elle évolue dans le sens qu'il veut, à son profit. En écrasant les raisins dans la cuve, le vigneron force les microbes, qui tout à l'heure sur la peau dorée des grappes puisaient dans l'air l'oxygène dont ils sont avides, à chercher cet oxygène dans le sucre du moût : ils l'y trouvent, et le sucre décomposé donne de l'acide carbonique, qui s'échappe, et de l'alcool, qui transforme le moût en vin. Le vigneron n'attendait que ce dernier. Voilà plusieurs années que, plantant sa vigne, il a ouvert une expérience de vie, qu'il suit et surveille avec des soins de tous les jours : l'automne venu, il provoque l'incident de la cuvaison, incident vital s'il en fut, tumultueux et bouillonnant qui tombe vite, faute d'aliments et se résout en déchets, dont l'un, recueilli précieusement au robinet, était l'unique ambition du descendant de Noé, l'unique raison de son effort.

Quelle que soit l'expérience agricole, comme elle porte sur la vie, le paysan est obligé d'accepter certains collaborateurs, partout et toujours les mêmes, qui sont les grands agents de la vie, chaleur solaire, pluie, lumière, électricité, forces radioactives, les activités microbiennes du sol, cet extraordinaire bouillon de culture. Ce sont, à tout prendre, les conditions de son expérience, qu'il ne maîtrise pas à sa guise : il doit patiemment, ingénieusement s'adapter à elles pour en tirer parti, les incliner à ses fins. Il faut donc qu'il se montre très souple, toujours prêt au changement de manœuvre, souvent improvisateur. Or, ces qualités, par leur degré rare et extrême, touchent à la distinction la plus élevée de l'esprit. Qu'est-ce à dire, sinon que le paysan est à sa manière un artiste? Et il l'est pleinement, car il adore son œuvre et plus qu'on ne pense en sent la grandeur, la beauté, la poésie.

Le machinisme sera sans doute notre salut dans la crise terrible qui nous attend : c'est dire les espoirs que nous mettons en lui. Mais autour de la machine l'homme doit rester paysan. Il le faut pour cette partie du travail, que la machine ne peut atteindre, encore très étendue, un métier, un vrai métier où l'ouvrier donne sa mesure. Il nous faut aussi des paysans pour résoudre une grave question, qui demain va se poser, très pressante.

***

Beaucoup de régions comptent sur une main-d'œuvre nouvelle, française ou étrangère, pour maintenir leurs cultures : j'en sais qui ne pourront s'en passer. Mais pour encadrer, conduire, initier, éduquer cette main-d'œuvre, les chefs de chantiers nécessaires et de choix seront les paysans, les vrais paysans, à qui le travail, ses procédés, ses secrets et tours de main sont familiers, comme aussi le climat, le sol, ses exigences, ses traîtrises, car chaque terroir a son individualité, une sorte de susceptibilité, que la tradition apprend à connaître, et telle pratique, bonne en Vendée, peut être détestable en Gascogne. Pour fixer ces nouveaux venus dans le métier, et c'est par là que les apports nouveaux seront surtout profitables, il faut des éducateurs au vrai sens du mot, des fixateurs de vocation, et nul ne peut l'être si dans le métier il n'excelle. Sur ce point l'expérience a prononcé et chaque jour prononce :

qu'un jeune homme, ouvrier agricole, encore imprécis, tombe chez un laboureur habile et de tous admiré, il sera souvent gagné par la charrue, jamais si le patron travaille sans goût et mal. L'appel à notre âme (*vocare*, vocation) est une admiration qui considère au début le métier, non dans sa forme abstraite, mais sous les traits de celui qui le représente supérieurement à nos yeux.

Il y a parmi les paysans d'admirables éducateurs, qui prennent une main-d'œuvre quelconque, l'utilisent, l'améliorent, l'attachent à la terre : nous les avons signalés pour qu'on les recherche et les récompense. Mais qui s'occupe d'eux? La terre, depuis longtemps *grande malade*, et maintenant *grande blessée*, voit les médecins s'empresser autour d'elle avec des remèdes économiques, financiers, juridiques, sociaux, dont la valeur est grande et l'indication certaine. Mais il y en a d'autres auxquels on ne pense guère. Le médecin est pourtant au-dessous de sa tâche, s'il n'a cure de son malade tout entier, l'âme aussi bien que le corps.

L'âme tient sa place dans la question de la terre. Si demain le paysan disparaissait, une partie de l'effrayant dommage échapperait aux calculs de la statistique. Il y a des choses qui ne se pèsent pas comme l'or au trébuchet, ni ne s'inscrivent dans un chiffre. Avec le paysan s'en irait notre paysannerie, non seulement la classe la plus nombreuse de la nation, mais une forme définie, très profonde et très belle de l'âme française. La paysannerie est une des grandes forces qui ont façonné la France : sans elle on ne comprend ni notre histoire, ni notre caractère national, qui lui doit son courage, sa patience, sa ténacité, son robuste bon sens, sa modération et sa douceur, l'intelligence pratique de la nature et le sens délicat de sa poésie. Elle a donné au charme du génie français la variété du paysage où elle baigne son regard : les herbages de Normandie, parsemés de ces grandes vaches couchées que Flaubert fait lever au passage de Mme Bovary, une olivaie de Provence derrière un arc romain, bruissante du chant des cigales comme une page de Mistral, la forêt bretonne de Chateaubriand et de Lamennais, où la rivière, à marée haute, fait glisser les voiles blanches sous les grands bras noueux des chênes druidiques, et les labourages du Berry si chers au génie de George Sand, et la verte pâleur des peupliers sur la Dordogne, où, dans l'île de

Beaulieu, Fénelon rêva peut-être de celle de Calypso, et la « doulce » Loire de Ronsard, et la grâce de l'Ile-de-France, légère et achevée comme les vers de Racine et de La Fontaine.

III

La paysannerie française ne disparaîtra pas si nous savons défendre la vocation paysanne, et d'y manquer nous serions inexcusables puisque la guerre, au lieu de contrarier notre effort, le vient favoriser. On pouvait tout craindre de la guerre pour la famille agricole, le découragement des femmes, l'abandon des chantiers : la vocation des jeunes n'y aurait pas résisté. Elle n'est encore qu'un charme, celui de la nature et des grands travaux qui marquent chaque saison, celui des journalières musardises entre le tas de fumier et la mare aux canards, où il se passe toujours quelque chose : la glousse hérissée et en bataille contre le chat qui s'en va piteux, le cochon qui se vautre et qu'on insulte, la vieille vache qui boit et se laisse voler les crins de la queue dont on fera des collets. Si l'on s'éloigne de ces choses exquises, le charme est rompu. Un rien suffit à tout gâter et les preuves abondent. Le village étant loin et les chemins mauvais, le petit paysan est confié au maître d'école du lundi matin au samedi soir : la vocation en souffre, dépérit, et plus d'une fois fut compromise.

Grâce au courage des femmes, le charme n'est pas rompu et la guerre le rend plus fort. Voici la nouveauté, vraiment inattendue, qu'il faut expliquer. Les enfants, employés aux travaux agricoles, à huit ans pour garder les oies, à dix les vaches, plus tard pour tenir la charrue, sont des *apprentis de la terre*. C'est le nom que nous leur avons donné et qui leur convient. La gravité de l'heure présente les a touchés : ils ont connu toutes les émotions de la maison, et, selon leur sensibilité, l'émotivité de l'ambiance, la gravité de l'épreuve familiale, les ont atteints différemment. Mais une émotion leur est à tous commune, bien différente, toute de joie et de fierté, et telle que la peut donner une soudaine promotion, qui de deux ans et plus vous met en avance sur votre âge.

Entrons bien dans l'âme d'un enfant de la terre. Bien qu'il soit encore à sa première culotte, son cerveau a déjà beaucoup travaillé, et, — chose précieuse, — *bien travaillé :* le petit Pari-

sien de son âge, même comblé des faveurs de la fortune, doit se résigner à l'infériorité. C'est que le hasard, qui nous fait naître aux champs, si misérable que soit le logis, est un hasard heureux : du même coup il nous met dans le plus admirable « jardin d'éducation, » qu'on puisse imaginer. L'horizon et le ciel sont les limites de ce jardin ; il renferme toutes les richesses de la nature et les merveilleuses inventions de l'homme pour forcer la terre à le nourrir. L'enfant se projette dans la réalité qui l'entoure avec toutes les forces de son être physique et moral : il voit, touche, tourne, retourne, manie, pratique familièrement cette réalité. Il y gagne des images psychiques, des idées, chargées de concrète vérité. Le petit Parisien, qui mange un poulet, ne sait rien de son histoire; le petit paysan la sait toute, depuis le matin ensoleillé, où, sur le bord du nid, la poule, ayant fait son œuf, joyeusement chanta.

Ces idées sont directes, passant de la réalité dans le cerveau, sans le secours de personne, sans maîtres, livres, images ou jouets. Elles s'y rangent dans un ordre naturel et logique. Ce n'est pas par le bouquet dans le vase de fine porcelaine qu'on commence à s'instruire sur les fleurs; mais par la petite graine qn'on a vu mettre en terre, d'où sort le brin d'herbe qui monte pour se couronner de boutons épanouis. On va du premier au second, du simple au composé, comme a fait l'humanité au cours de son histoire. Pendant que le petit citadin lance son élégante automobile qu'un ressort fait courir sur le parquet, le petit paysan du matin au soir est aux prises avec la brouette de son père sous le hangar : la brouette fait plus d'honneur au génie de l'homme primitif que l'automobile à celui du savant contemporain. Et, comme l'enfant sans aucun guide acquiert ses idées de haute lutte, par ses seuls moyens, par l'emploi de tous ses sens, de toutes ses facultés, par *l'action intégrale de son être*, il les trouve nettes, valables, motrices, prêtes, quand il veut les réaliser, et n'a pas d'autre ambition ; sur la citrouille abandonnée il découpe la roue et le bâti de la brouette; une broche sert d'essieu ; voilà l'outil monté. Il ne fabrique pas des jouets, mais des outils. Il s'est donné sans réserve au métier paternel et très sérieusement il l'exerce. Il ne joue pas, il travaille.

Contre le mur de la maison, il a rangé quatre pierres et auprès de chacune d'elles il met un caillou. Il se promène au-

tour, recule et avance les cailloux avec des paroles de douceur et d'impatience. Je ne comprends pas : la mère m'explique que c'est la tetée des veaux. Par une belle journée d'hiver, il a saisi la famille au bois, où l'on travaille à la coupe, et il a vu le vieux chêne condamné s'abattre avec fracas. Il revient dans une sorte d'ivresse. Le lendemain, armé d'un court bâton, il va droit au chardon épineux, qui dresse sur le bord du chemin sa tige desséchée. Il le mesure du regard, prend sa distance, s'arc-boute sur les jarrets, crache dans ses mains, et, saisissant le bâton, détache de grands coups, chacun suivi d'un han étouffé, qui bientôt se précipitent. Meurtri, le chardon à la fin succombe, et le bûcheron, les deux mains appuyées sur sa cognée, contemple sa victoire, anhélant et glorieux. La scène s'est déroulée gravement, avec une sincérité parfaite.

L'ambition du jeune travailleur se précise d'ailleurs dans un seul rêve, celui du labour. Depuis « qu'il s'en va seul, » comme on dit, il cherche à le réaliser avec les pauvres moyens dont il dispose. A chaque instant, il fouaille de sa gaule et de ses jurons deux morceaux de bois placés côte à côte : c'est son attelage. Plus tard Bergère et son fils Médor, entourés de ficelles, sont reliés à un bâton : encore son attelage. Vers l'âge de dix ans, il met sa main sur le mancheron de la charrue en marche à côté de celle de son père : celle-ci discrètement se retire et l'enfant du geste reste maître d'un quart de sillon.

Son impatience s'enflamme. Il doit pourtant attendre la fin de son temps scolaire, le certificat d'études, et aussi d'être plus fort, deux, trois, quatre ans peut-être. Et voici que soudain, au lendemain d'un jour où tout le monde a pleuré, on est venu lui dire : Prends la place de ton père, son aiguillon, sa charrue, ses grands bœufs, vieillards pacifiques et habiles au travail. Il croit rêver. Le rêve est réalité. Il part et les bœufs le suivent, — ah ! les nobles bêtes, bonnes comme le pain ! — il arrive au village, s'engage dans la rue, où tout le monde le regarde, et les bœufs le suivent toujours, — ah ! les nobles bêtes, franches comme l'or, fortes comme des chênes ! — de temps en temps il se retourne, de l'aiguillon dessine un appel pour marquer sa maîtrise, et il repart, la terre claquant sous ses talons, très droit, très grand, très beau, tel un jeune demi-dieu. Jamais cœur humain ne fut à plus belle fête.

Hier j'ai rencontré le jeune demi-dieu, qui conduisait trois

barriques de vin à la gare. « J'ai chargé tout seul avec ma mère, » m'a-t-il dit, en mettant la charrette en contre-bas. Il n'aura quatorze ans qu'aux cerises prochaines. La terre peut se flatter d'avoir en ce moment de fiers apprentis !

*
* *

Les plus grands seront sans doute définitivement conquis par le métier : ils se sentent aux yeux de tous laboureurs confirmés, chefs de chantier, d'ailleurs des hommes, des soldats attendant leur tour, prêts à partir. Parfois sur la route ils cambrent leur taille et cadencent leur pas, comme à la vigne ils prennent mesure du sac en portant la sulfateuse. Le sort des jeunes est plus inquiétant : sans doute ils ont reçu le choc comme leurs aînés, mais il y a toujours pour eux le danger de l'école. Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. L'abandon de la terre est un phénomène très complexe, dont l'école n'est pas seule responsable ; mais, comme c'est avant tout un phénomène moral, nous pouvons agir sur lui, dans l'âme de l'enfant par la force morale de l'école. Cette force morale est-elle vraiment, sans réserve, au service de la terre? C'est toute la question. On doit à ses amis la vérité. L'école, du fait de sa méthode, malgré ses intentions et ses efforts, est franchement nuisible à la vocation paysanne.

C'est un grand malheur, et qui doit cesser, si nous voulons sauver la terre. Il ne cessera que par une réforme profonde de l'école du village. *Cette école doit être paysanne, tenue par un maître paysan.* Que personne ne se récrie : c'est une très haute ambition que nous avons pour l'un et pour l'autre. L'âme paysanne n'exclut aucune distinction intellectuelle ou morale, et même, dans l'application que nous en voulons faire à l'école, ne saurait s'en passer. Dans cette petite école, à l'orée des prairies ou des bois, on enseignera des choses très scientifiques et d'autres qui seront exquises. Le maître ne laissera pas d'être un savant ou un poète parce que chaque matin, en ouvrant sa fenêtre, il souffrira dans les plantes de la pluie qui n'est pas venue, ou qui, trop abondante, les noie. Mais il aura son cœur à l'unisson de tous les cœurs qui l'entourent, écoliers, parents, voisins. L'école sera vraiment accordée avec sa fin, la fin paysanne que nous lui voulons, sans exclusion des autres fins que l'école doit avoir.

Aussi, quelles que soient leur origine, fortune et condition, tous les enfants de la commune y pourront venir avec confiance, qui plus tard ne seront pas paysans, mais maçons, avocats, charpentiers, écrivains, épiciers, artistes, parlementaires, ministres. Un bain de paysannerie, réalité concrète et riche, est nettement salutaire au départ de l'intelligence. Plus d'un, pour l'avoir pris, en porte toujours la marque heureuse.

On n'attend pas de nous que nous exposions aujourd'hui le programme de cette réforme. Le moment viendra quand, la bataille ayant cessé de découdre, il faudra recoudre. Des gens qualifiés interviendront alors, qui mieux que nous à ces affaires s'entendent : si quelques idées, sorties non des livres, mais de l'observation minutieuse des faits, dans leur grossièreté et leur finesse, sans crainte du patois, ni des jurons, ni de l'odeur des étables, en sympathie profonde avec la spiritualité cachée des choses, peuvent intéresser les réformateurs, nous ne leur refuserons pas les nôtres.

En ce moment, et pour terminer, nous voudrions simplement montrer que rien d'utile ne sera fait, si l'on n'apporte à l'entreprise une pensée très libre, très large, très souple, infiniment de bonne volonté, de sincérité. Si l'éducateur veut être décidément l'ami de la terre, il lui faut un clair regard et un ferme courage, celui d'accepter un ordre nouveau des valeurs de l'âme.

***

Il y a cinq ans, nous avons posé devant l'école la question de la vocation paysanne. Nous la posons de nouveau avec plus de force et de précision que jamais, à cause de la détresse dont la terre est menacée, *et aussi plus d'espoir*. On a vu que la guerre a mis du nouveau dans l'âme des jeunes paysans : pourquoi n'en aurait-elle pas mis dans celle de l'école ? L'un a été visible tout de suite ; l'autre ne sera sensible que peu à peu. Au fond le véritable obstacle à la réforme souhaitée est moins dans certaines difficultés secondaires, qu'on aperçoit nombreuses, que dans l'esprit général dont est animé tout notre effort d'éducation nationale, un intellectualisme sévère, par cela même exclusif et ombrageux. Or, avant la guerre, cet intellectualisme perdait déjà du terrain : loin de le regagner, depuis qu'elle est déchaînée, il en aura perdu davantage. Le

mode purement intellectuel de la pensée s'accommode mal de certains événements qui le dépassent. Une terrible réalité comme la guerre a tôt fait de renverser les ingénieuses constructions de l'esprit, et cela seul résiste, qui vient du cœur autant que du cerveau, de tout notre être moral.

S'il est difficile de prévoir avec précision les courants nouveaux de la pensée, déterminés par la guerre, on peut être sûr qu'ils différeront de ceux qui dominaient avant, ne serait-ce que par cette loi d'alternance, — action et réaction, — qui semble régler le rythme de tant de choses, comme aussi leur nouveauté, si grande qu'elle paraisse, ne sera que relative. Il n'y a pas de nouveau possible en philosophie, et tout a été pensé depuis si longtemps qu'il y a des philosophes. Mais une vieille idée, qu'on reprend, s'étend et s'enrichit du fait des circonstances qui la remettent en faveur, des aspirations auxquelles elle répond, des succès qu'elle obtient, du bien qu'elle fait, et surtout par la qualité de ceux qui la reprennent. La même idée ne saurait se retrouver identique à elle-même dans deux cerveaux, non plus qu'un arbre porter deux feuilles absolument semblables. La différence est plus inévitable encore, si tout distingue et sépare les deux penseurs.

Les jeunes penseurs d'aujourd'hui, philosophes de demain, ne ressemblent pas à leurs devanciers. D'azur vêtus, du casque coiffés, le fusil à la main, ils trépignent depuis quatre ans dans la boue des tranchées. Comment vouloir que dans cet accoutrement ils pensent les idées de Descartes ou de M. Bergson comme l'un dans son poêle et l'autre dans son cabinet?

Ils nous diront que la vérité sort de l'expérience, et nous le savions déjà, mais ils le savent avec plus de chaleur et d'efficace que nous. Ils auront fait de leur âme une expérience incomparable et y auront appris que la pensée claire, par ses succès si grande et de gloire si riche, ne nous donne pas tout, ni même le nécessaire, dans les moments difficiles, qui nous forcent de choisir entre la vie très haute ou la défaite. Quand on se propose la suprême élégance morale, on va d'abord vers elle avec la lumière de la raison et à son allure : mais, au point où le chemin montant devient tout à fait malaisé, un autre guide nous prend pour gravir le sommet. C'est à tort que nous enfermons tout le mysticisme dans sa forme religieuse : libéré de celle-ci, nous croyons l'être de celui-là. Profonde illusion :

le mysticisme ne lâche pas sa prise au gré de nos désirs; il nous tient plus profondément, puisqu'il remplit notre subconscience, où il a, comme nous l'avons vu, partie liée avec l'instinct de vie, son inséparable compagnon. Notre âme en est pétrie et par lui seul atteint le sublime. Ceux qui pour le Devoir, l'Honneur, la Patrie, la Vérité, la Justice, la Paix et le Bonheur futurs de l'Humanité, délibérément donnent leur vie, sont des mystiques, qui confessent une idée mystique, hors de la pensée claire. De la plus nuageuse des abstractions ils font une *réalité* concrète, visible et tangible dans le sang qui s'échappe de leurs blessures, ils *réalisent* l'Esprit, et, par l'essentiel de leur acte, tout comme les martyrs voués aux bêtes du cirque, ils rendent Dieu présent parmi nous.

Cette vérité n'est pas nouvelle; mais nos philosophes l'auront sentie, pratiquée, éprouvée, vécue, au prix d'indicibles souffrances; elle aura pour eux une force d'action qu'elle n'a pas pour nous. Ils seront par elle préservés d'une erreur générale, qui sans cesse nous guette et chaque jour nous prend au piège. L'erreur varie de nom et de forme et selon le point où l'on achoppe, mais non dans son principe, toujours le même, qui est de s'attaquer avec l'intelligence aux choses que l'on peut seulement atteindre par un certain jeu, très direct et très cognitif, de l'âme tout entière. C'est l'erreur intellectualiste. Nous ne faisons aucune découverte.

L'erreur intellectualiste est fréquente, et nous en voyons un bel exemple à l'école du village quand elle veut fixer et exalter la vocation du petit paysan en lui donnant des notions de science agricole. Rien d'excellent comme ces notions, et plût au ciel qu'on en donnât davantage! Mais, de grâce, ne comptez pas sur la géologie et la météorologie, ni sur la physique et la chimie, si bien enseignées qu'elles soient et adaptées aux travaux des champs, pour sauver la vocation paysanne. Celle du prêtre ne s'entretient pas par l'exégèse, ni celle du marin par l'hydrographie, ni celle du philanthrope par la démographie, mais toutes par d'autres voies et moyens, par d'autres forces.

L'intellectualisme est un jardin de délices, où les haies odorantes et les bosquets en fleurs cachent des murs qui en font une prison. Dans certaines questions, on touche vite les murs, qu'on presse au point de les rompre, comme par exemple

dans l'enseignement de la morale, si l'on a l'ambition qu'il soit déterminant et décisif pour l'écolier, devenu disciple. L'école, dans les soins qu'elle veut donner à la vocation paysanne, est arrêtée par les murs de sa prison. Rompons avec son intellectualisme abusif pour cultiver cette vocation dans ses trois racines profondes. La vocation et la science ne se connaissent pas, étant aux deux extrêmes de l'âme. L'une a besoin de chaude amitié et l'autre n'en a pas ni n'en saurait avoir. La vocation est à part de la science, *d'un autre ordre*. C'est le mot de Pascal qui vient sous ma plume : je ne l'écarte pas et lui veux même laisser ici toute sa plénitude.

La terre, notre terre nourricière, a toujours fait son devoir : en temps de paix par ses moissons, et aux jours de péril extrême, comme depuis quatre ans, par la force vive et profonde de sa paysannerie, musculature robuste et endurante de la nation en armes, dont le sang a si généreusement coulé sur les champs de bataille. Dans mon voisinage immédiat, sur neuf jeunes hommes qui, chaque année, venaient en amis m'aider à vendanger ma vigne, sept sont morts et un autre est mutilé. Notre coin a été particulièrement frappé. Mais voici un document d'une précise et douloureuse signification : à l'heure où j'écris ces lignes, il y a deux mille cinq cents aveugles de guerre *dont dix-huit cents étaient des laboureurs*. O race paysanne, mère des hommes durs au travail et à la bataille, comme tu as fait ton devoir! Saurons-nous envers toi faire le nôtre? L'heure est grave pour la terre, ravagée dans dix départements et dans tous désolée par la mort de ses fils, sans compter que d'autres formes de l'effort national ne manqueront pas de lui disputer les survivants. Son avenir dépend du courage et de la liberté d'esprit avec lesquels nous aborderons certaines questions, notamment celle de l'école paysanne.

Notre devoir envers la terre est multiple, et il s'en faut qu'il soit tout à l'école. Mais il y est et cela suffit. Saurons-nous le voir et le faire? L'école saura-t-elle aimer d'une tendresse sincère, profonde et clairvoyante le petit apprenti qui chaque jour laboure avec Bergère et Médor?

Dr Emmanuel Labat.

REVUE DRAMATIQUE

Au Conservatoire : *Concours de tragédie et de comédie.*

Les concours du Conservatoire, pour la tragédie et la comédie, tels qu'ils se présentent aujourd'hui, n'ont plus aucun rapport avec ce qu'on appelait jadis de ce nom. Ils ont encore l'air d'exister, mais ce n'est qu'un air. Les changements qu'on y a apportés équivalent à leur suppression. Le mal, cette fois, ne vient pas de la guerre. Il date du jour où le Conservatoire a été transféré de la rue Bergère à la rue de Madrid : les concours se sont perdus en route. Avec eux ce n'est pas seulement un peu du pittoresque de nos mœurs théâtrales qui a disparu, c'est un des meilleurs soutiens de notre art dramatique qui a fléchi.

Ce qu'étaient les concours de jadis dans la salle pompéienne de la rue Bergère, on l'a conté mille fois. Nul thème ne fut plus parisien, nulle matière ne fut plus admirable à mettre en chroniques éblouissantes. On décrivait ces salles bondées où s'entassait, par un miracle de compression, un public d'artistes, d'écrivains, de journalistes et de parents d'élèves. On raillait la fièvre qui régnait dans une atmosphère surchauffée beaucoup moins par l'étouffante chaleur que par l'ardeur des passions. Après quoi, pour humilier gentiment les lauréats les plus acclamés et les convaincre de la fragilité de leurs couronnes, on évoquait le souvenir de quelques-uns de leurs aînés qui, après d'étourdissants succès d'école, avaient connu les pires déboires et fini dans d'obscures tournées de province. Et cela parfois était très spirituel, mais était un peu moins intelligent. Cela n'atteignait pas le fond des choses. Ce qu'on ne disait pas, c'était la forte conviction dont tous étaient animés, l'intime certitude que « c'était arrivé, » le souci du métier, le respect de l'ouvrage bien fait,

la conscience professionnelle, le dévouement à ce que Paul Bourget appelle d'un mot juste et profond : le besoin du service.

J'ai connu ces concours dans leur plus beau temps : mes souvenirs remontent à plus de cinquante ans. J'ai été un peu de la maison et, — sinon pour la déclamation, du moins pour la musique, — j'ai approché de très près la fièvre de ces fins d'années. Quand on parle de l'importance que prenaient aux yeux des lauréats et de leurs maîtres ces concours publics, on n'exagère pas ; et je croirais plutôt qu'on s'en rend insuffisamment compte. Rien vraiment n'existait pour eux en dehors du succès ardemment convoité et l'on eût dit que la vie du monde entier se fût confinée dans cette petite salle. Jamais n'avait été mieux appliqué le précepte qui veut qu'on appartienne entièrement à sa tâche, et qu'on fasse ce qu'on fait.

En ce temps-là, une scène de concours donnait vraiment l'illusion du théâtre. Et puisque ces jeunes gens devaient faire leur carrière au théâtre, je ne trouve pas cela si ridicule. Non seulement les élèves jouaient dans un vrai théâtre, un des mieux agencés et des plus harmonieux qui soient, mais ils jouaient en costume, et même avec un certain luxe, tout relatif, d'accessoires. Dès les premières répliques, ils sentaient s'établir la communication avec le public, souvent partial, mais si vivant, et qui leur épargnait, — oh, combien ! — l'impression de jouer dans un désert et de déclamer dans le vide. Un prix, remporté en de telles conditions, marquait une étape dans la carrière d'un comédien. L'heureux vainqueur, qui venait de triompher dans une scène brillamment enlevée, était aussitôt célèbre et son nom volait sur les lèvres des amateurs de théâtre. Tout Paris apprenait qu'un jeune premier, une ingénue, une soubrette lui était née, et il l'attendait à ses prochains débuts.

Le premier coup porté à ce système éprouvé fut l'interdiction du costume pour les concurrents. On prétexta que quelques-unes de ces demoiselles trouvaient le moyen de paraître en de coûteux accoutrements : cela créait une infériorité pour les autres, qui n'avaient pas les mêmes ressources. Il fut décidé que les élèves femmes joueraient Phèdre et Célimène en toilette de ville, et que les élèves hommes seraient Oreste ou Sganarelle en habit noir. Décision fort morale, et pourtant regrettable, car c'est une grande partie de l'art du comédien que de se costumer, et en costume on ne se tient, ni ne marche, ni ne parle de même qu'en vêtement de confection. Désormais, un contraste violent existait entre le rôle lui-même et l'image que son interprète en présentait aux yeux. C'est le trait dont s'était naguère emparé

Jules Lemaitre et qu'il avait merveilleusement fait ressortir dans d'inoubliables feuilletons. Comme il arrive, rien qu'en enlevant une pierre on avait ébranlé tout l'édifice. Cependant à tous les degrés et dans toutes les catégories d'enseignement se poursuivait une campagne, que nous connaissons bien, et qui avait pour objet de niveler tout ce qui dépasse, d'éteindre tout ce qui brille et de répandre partout une même teinte de médiocrité et de grisaille. Au Conservatoire, l'esprit de réforme s'attaqua d'abord aux concours publics ; il en fit ce qu'ils sont devenus : l'ombre d'eux-mêmes.

Rue de Madrid, les concours se donnent dans une longue salle, toute en longueur, aux murs nus et froids. Par les fenêtres, ouvrant sur la rue, entrent le jour et les bruits du dehors : l'une d'elles, où sont demeurés des vitraux mélancoliques, nous rappelle que c'est ici une chapelle désaffectée. Pas de loges, pas de balcons, mais des rangées de fauteuils sur un plan incliné descendant jusqu'à une table recouverte d'un tapis vert : les membres du jury s'y aligneront tout à l'heure, et nous aurons, entre les concurrents et nous, la rangée solennelle de leurs dos importants. Sur des tréteaux, une scène est ménagée dans le fond obscur de la salle : une boiserie tapissée de vert forme coulisses. Quand il n'y aura pas moyen de faire autrement, on apportera deux chaises de paille, une table de bois blanc et même un canapé verdâtre : c'est tout le mobilier de l'établissement. Soudain une rampe et deux lustres s'allument : maintenant leur lumière factice va lutter avec la lumière naturelle que ne masque nul rideau. C'est dans ce faux jour que nous verrons les jeunes gens s'agiter... oh! s'agiter sagement, posément, froidement... et on ne peut leur en vouloir, dans un tel cadre et dans une telle atmosphère! Bien entendu, les quelques auditeurs conviés à la cérémonie ont la consigne de ne pas bouger, de ne manifester ni approbation ni désapprobation. Ils s'y conforment scrupuleusement, ne se grouillent en aucune manière, et rien n'indique qu'ils soient morts ou vifs. Les répliques tombent dans un silence de glace. Il y a de quoi figer les emportements les plus tumultueux et geler les plus brûlantes ardeurs.

A vrai dire, ce n'est pas ici un théâtre, mais une salle de classe. On l'a voulu ainsi ; on l'a fait exprès ; on a tout combiné pour que l'épreuve eût nettement un caractère scolaire. Nous sommes au collège, un jour de composition de récitation. Le but est que l'épreuve n'ait par elle-même aucune valeur ; il ne faut pas qu'elle existe en soi et par soi : elle ne doit être que le dernier exercice de l'année, la dernière classe, la suprême colle. C'est moins que l'actuel baccalau-

réat : c'est le baccalauréat tel qu'il sera, lorsqu'on l'aura réduit à n'être qu'un certificat d'études.

Cela explique l'extrême indulgence dont a fait preuve le jury. Presque tous les concurrents ont été récompensés, comme dans les cours d'éducation où les plus mal partagés ont du moins un prix de bonne volonté. On a mis cette mansuétude sur le compte des gothas. La vraie raison est tout autre. Puisque le vague parchemin qui va être délivré à des concurrents falots n'a aucune importance, il s'ensuit qu'il est bien inutile de faire de la peine à de bons jeunes gens en leur refusant une satisfaction aussi parfaitement vaine. J'ai connu de même des professeurs en Sorbonne qui, de parti pris, donnaient une boule blanche à tous les candidats : ils exprimaient ainsi, à l'adresse des brevets qu'ils décernaient, un mépris transcendant.

J'arrive aux scènes qui ont été interprétées devant nous, et je m'empresse de dire que plusieurs l'ont été de façon plus qu'honorable. Le choix des morceaux, à quelques exceptions près, était excellent. Et quel délice que cette succession des plus belles scènes empruntées à l'histoire de notre théâtre! On passe de Molière à Beaumarchais, de Musset à Dumas fils et à Meilhac. Tant pis pour ceux qui ne voient de ces morceaux détachés que la bigarrure et l'incohérence! Pour moi, je ne me lasse pas d'en goûter la variété : c'est un raccourci des mille ressources de notre génie dramatique, une fête pour l'oreille et pour l'esprit. Chaque scène, tirée d'un ouvrage fameux, éveille le souvenir de la pièce tout entière. Arnolphe et Harpagon, Célimène et Lisette, Froufrou et le duc de Septmonts, tous ces grands amis de notre imagination, tous ces familiers de notre souvenir défilent devant nous, et nous les comparons aux images qu'en ont dessinées hier et jadis les plus fameux interprètes de ces rôles.

Qu'on me permette à ce propos une remarque : aucun élève ne devrait quitter le Conservatoire avec son premier prix, s'il n'a concouru dans un morceau classique. Que ces jeunes gens fassent apprécier dans des scènes modernes leurs plus heureuses qualités d'entrain, de verve et de sensibilité : tant qu'il leur plaira. Mais leur degré d'instruction ne se mesure qu'à la façon dont ils disent les vers de Corneille et de Racine, et dont ils jouent Molière, Marivaux et Beaumarchais. Là même est la raison d'être du Conservatoire et il est toujours dangereux qu'une institution laisse tomber en désuétude ce qui est sa raison d'être. Nous avons besoin d'une école de déclamation pour que les acteurs français soient capables de jouer les

classiques français, et pour que cette partie du patrimoine national ne devienne pas une chose morte. Et c'est en travaillant ces rôles du répertoire que les futurs comédiens prennent cette ampleur et ce style qu'ils porteront plus tard dans les créations les plus modernes et qui feront d'eux vraiment des artistes.

Je n'aurai garde de discuter les décisions du jury. Presque toujours il juge autrement que nous ne jugeons dans la salle : c'est qu'il a des éléments que nous n'avons pas. Les notes de classe, les succès précédemment obtenus, l'opinion du professeur, l'âge du concurrent, tout cela influe sur une décision qui, somme toute, a les plus grandes chances d'être équitable. Nous autres, tout ce que nous pouvons faire, c'est de signaler ceux des concurrents qui nous ont paru donner de belles promesses.

Comme c'est la coutume, le concours de tragédie a été le moins bon. Cinq concurrents se sont livrés devant nous à des récitations, dont il était facile de voir qu'elles les laissaient tout à fait indifférents. Et pourtant c'était Racine, c'était Sophocle! Je fais une exception pour Mlle Delaur qui a dit avec intelligence une scène d'*Antigone*. La physionomie est expressive, le geste a de la vigueur et la diction de la netteté. La pieuse héroïne dont le poète antique a fait l'interprète de cette loi sacrée, inscrite non dans les codes mais dans nos cœurs, nous est apparue dans sa rigidité intransigeante et son intraitable fierté. Mlle Delaur semble appelée à réussir sinon dans les rôles de tendresse, du moins dans ceux de volonté et d'énergie. Ce sera une héroïne cornélienne plutôt que racinienne.

A la Comédie, vingt-neuf concurrents.

J'ai remarqué tout particulièrement Mlle Roner qui a montré dans le rôle de Camille d'*On ne badine pas avec l'amour* des qualités de premier ordre. Elle a rendu toutes les nuances de ce rôle si complexe : l'orgueil, la hautaine mélancolie, l'ardeur passionnée, et le je ne sais quoi de mystérieux et de déconcertant. Car, elle m'a toujours semblé, cette Camille, terriblement instruite pour une si jeune fille et si bien gardée par dame Pluche. Elle est très jeune fille et elle parle un langage de femme. Elle se détache sur la blanche théorie créée par le rêve de Musset, et il n'en est point parmi ses sœurs charmantes dont le cœur enferme une pareille richesse de sentiments. Aussi l'honneur lui revient-il, et ne pouvait-il revenir qu'à elle, d'avoir inspiré à Perdican son immortel couplet sur cette beauté de l'amour qui fait de l'union entre deux êtres imparfaits quelque chose de sublime. Ce qui caractérise cette étrange

fille, c'est un mélange d'ingénuité et d'amertume; et c'est précisément ce que Mlle Rouer a compris et traduit de façon remarquable.

Mlle Rouer est, comme on dit, une nature, et elle a beaucoup de distinction. Mlle Roseraie est non moins une nature, et elle n'a aucune distinction; même elle en manque totalement, à un degré qui devient un mérite et une originalité. Elle est faite pour interpréter ces rôles de franchise toute ronde et de vulgarité généreuse, que les auteurs dramatiques se plaisent à camper au milieu des complications et des défaillances de nos sociétés trop civilisées. Le type en est Mme Guichard dans *Monsieur Alphonse*. Un autre est Mme Georges dans *Par droit de conquête*, une pièce bien oubliée de Legouvé. Mlle Roseraie a interprété devant nous des fragments de ces deux rôles. Elle est peuple. Au théâtre, il est convenu que le peuple est toute bonté, qu'il a de mauvaises manières et bon cœur et ce cœur toujours sur la main. Mlle Roseraie a été créée et mise au monde pour incarner cette fiction de théâtre. Elle serait encore une excellente Mme Sans-Gêne. Et puis, si elle réussit, on lui fera des rôles.

Dans tout le répertoire, je ne connais guère de type plus difficile à personnifier que celui de Célimène. Songez à tout ce que réunit en elle cette jeune veuve : outre la jeunesse, c'est la beauté et l'esprit, avec une fleur d'aristocratie. Elle ne se contente pas d'être coquette, elle est grande coquette. Cette grande coquetterie est l'écueil : ces grands airs auxquels se sont guindées beaucoup d'aimables comédiennes leur ont fait perdre toute aisance et toute grâce. Ce dont je loue surtout Mlle Delannoy, c'est de la liberté de son jeu. Elle a été une Célimène spirituelle et hautaine, heureuse de vivre, et qui respire avec délices cette atmosphère de compliments et de galanterie où s'épanouissent tous ses dons d'incomparable mondaine.

Mlle Diétry a montré sous les traits de Bélise de réelles qualités de comique. J'ai noté encore une agréable Agnès, Mlle Marciac, et Mlle Caillol qui, dans le rôle de Margot, de Meilhac, a eu de la sensibilité, de l'espièglerie, de la grâce. Et je m'aperçois que je n'ai cité que des femmes. C'est que les concurrents hommes n'ont pas été excellents; et c'est plus qu'excusable, une année où la plupart de ceux qui pouvaient concourir sont au front, et où tel des concurrents est un combattant ou même un blessé d'hier. Je n'ai pas trouvé que M. Coutant ait fait assez chanter les vers de l'Amour dans *Psyché*, ni que M. Escande ait eu dans *Fantasio* assez de fantaisie. Je me hâte d'ajouter que le rôle de Fantasio est un de ceux où il est presque impossible de réussir, parce que c'est moins un rôle qu'une longue

rêverie, une conversation à bâtons rompus, en prose poétique et lyrique, plutôt qu'un dialogue de scène.

Tels sont ceux des concurrents qui tranchent sur l'ensemble par leur personnalité. Mais c'est par les autres qu'on juge de la nature d'un enseignement, et c'est à eux qu'il faut demander l'impression générale. Or, à voir ce qu'ils font, on est amené à une constatation fort différente de l'opinion généralement répandue. On a coutume de dire que l'enseignement du Conservatoire façonne tyranniquement les élèves et leur met une empreinte désormais ineffaçable. Plût au ciel qu'il en fût ainsi! Tout au contraire, c'est de cette forte éducation que la plupart sont cruellement dépourvus. A défaut d'aucun mérite original, ils devraient posséder ce qui s'apprend, le métier ou du moins les éléments du métier, grammaire et orthographe. Ils devraient avoir une diction impeccable : beaucoup d'entre eux ne se font pas même entendre, dans une salle pourtant sonore, des spectateurs les plus rapprochés; beaucoup ne savent pas dire les vers, et, manifestement, ignorent ce que c'est qu'un vers français. Ils devraient savoir se tenir en scène : ils s'y montrent terriblement gênés. Quand ils sont debout, que faire de leurs bras? et, quand ils sont assis, que faire de leurs jambes? là est pour eux la question.

De tels résultats ne sont pas sans m'inspirer quelque inquiétude. Loin que l'enseignement du Conservatoire ait cette autorité impitoyable qu'on lui prête, je craindrais plutôt qu'il ne se fît un peu incertain et flottant. Il est très attaqué; il l'a toujours été; mais, depuis quelque temps, ceux qui avaient la tâche de le défendre, s'en sont acquittés mollement. Déjà, ils ont sacrifié les concours publics. Ces concours à la manière d'autrefois étaient un des bastions qui protégeaient la place; et tous les stratèges vous diront qu'une place risque fort à livrer ses ouvrages avancés. J'admets que, pendant la guerre, on doive continuer à faire passer dans la salle de la rue de Madrid des examens de fin d'année, à la manière confidentielle usitée en ces temps derniers. Mais plus tard, — bientôt, j'espère, — si l'on veut venir au secours de notre art dramatique, très menacé et en voie de se perdre, il faudra réorganiser l'enseignement du Conservatoire, — en le renforçant : la première mesure sera de nous rendre les concours publics dans leur éclat de jadis, entourés à nouveau de tout leur antique et jeune prestige.

René Doumic.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES CANONS A FIL D'ACIER

Depuis les tirs de « Bertha » sur la région parisienne, l'attention du public... et des techniciens eux-mêmes s'est portée plus que jamais sur la puissance des pièces d'artillerie, sur ce qu'on en peut attendre dans le présent et dans l'avenir.

Il n'est guère de question plus passionnante à l'heure actuelle, que l'on considère les faits de guerre d'aujourd'hui ou ceux de demain. Et l'on a non seulement le droit, mais le devoir absolu, au point de vue technique, de faire l'hypothèse que la guerre peut encore durer très longtemps. C'est pour avoir eu peur de cette perspective qu'en 1914 on arrêta d'abord et on cessa de perfectionner l'étude des engins de combat, erreur provenant d'une vue trop courte et timide des événements, et qui ne fut pas sans conséquences déplorables.

Vive ut cras moriturus, proclamait le poète antique dans la douce ataraxie du farniente pacifique. Il faut, au contraire, quand il y a la guerre, — et c'est une preuve de plus que celle-ci n'a que de lointains rapports avec la poésie, — vivre et agir comme si elle devait durer toujours. C'est sans doute la meilleure manière d'en abréger la durée. Et c'est pourquoi il n'est guère à l'heure actuelle de question plus passionnante que l'étude des moyens qui permettent ou permettraient d'augmenter la puissance des canons.

On n'attend point de moi d'ailleurs que j'apporte ici à cet égard des données qui doivent rester secrètes. La censure personnelle que

chacun de nous doit exercer sur ses paroles et ses écrits, — et qui est plus impérieuse que celle qui siège au temple de Plutus, — est là pour me l'interdire. Ce que je voudrais seulement, c'est, évoquant des données depuis longtemps connues de tous les artilleurs et publiées bien avant la guerre, montrer qu'on pourrait peut-être, par un mode de fabrication des canons depuis des années très usité à l'étranger, et mis d'ailleurs jadis au point par des cerveaux français, apporter un nouvel appoint de force à notre artillerie.

Les balisticiens, — ces métaphysiciens du canon, — ont accoutumé de définir la *puissance* d'une bouche à feu par la force vive du projectile au point de chute et par la portée maxima. Comme toutes les définitions, — car nos mots sont toujours impuissants à embrasser, dans leurs cadres étriqués, la complexité fluide du réel, — celle ci est incomplète. Il faudrait pour le moins, si on voulait un peu plus explicitement définir la puissance, c'est-à-dire le *pouvoir d'agir* d'une bouche à feu, faire entrer en ligne de compte la vitesse de son tir qui en multiplie l'efficacité, sa mobilité qui étend son rayon d'action. Il faudrait ainsi faire entrer en ligne de compte non pas seulement la force vive *mécanique* du projectile (fonction de son poids et de sa vitesse) mais aussi, si j'ose dire, sa force vive chimique (fonction de son rendement en puissance explosive). Mais c'est assez, car la rectification des manières de parler des balisticiens nous mènerait trop loin.

J'ai expliqué naguère ici même, à propos des explosifs, que les poudres pyroxylées, à cause de leur combustion progressive, avaient permis d'augmenter beaucoup la vitesse initiale des bouches à feu. Cela provient, je le rappelle, de ce que, au lieu du choc violent que les poudres anciennes imprimaient au projectile, les poudres sans fumée maintiennent un temps assez long, pendant qu'elles brûlent, la pression maxima qu'elles produisent, ce qui a pour effet d'augmenter l'impulsion finale donnée au projectile, sans que pourtant la pression maxima à laquelle est soumis l'intérieur du tube soit devenue plus grande. Autrement dit avec les poudres nouvelles cette pression maxima n'est pas plus grande qu'auparavant, elle est seulement moins soudaine, plus prolongée.

Il est clair d'ailleurs que tout ce qui permettra, sans nuire aux autres qualités d'un canon, à sa légèreté par exemple, d'augmenter la pression maxima des gaz de la poudre, la pression de tir, comme on dit, augmentera du même coup sa puissance, puisque la vitesse initiale, la portée et la force vive du projectile seront accrues du

même coup. Le perfectionnement des aciers à canon auxquels l'incorporation de petites quantités de nickel ou de chrome et des opérations spéciales de trempage ont abouti, dans les vingt dernières années, à donner des qualités nouvelles, a permis d'accroître peu à peu les pressions maxima auxquelles on peut soumettre sans danger les bouches à feu. Aujourd'hui ces pressions dans l'âme dépassent parfois 3 000 kilogs par centimètre carré. On imagine quelles qualités particulières d'*élasticité* doit posséder l'acier des canons pour résister sans *déformations permanentes* à de pareils efforts. Car ce qui importe à cet égard, c'est qu'après le départ du coup, le tube soumis à cette pression énorme reprenne exactement sa forme et ses dimensions primitives. A côté de ces qualités d'élasticité, le métal doit avoir une qualité en quelque sorte contradictoire avec elles, une *dureté* qui permette à la surface de l'âme de résister longtemps aux érosions chimiques, aux morsures, que les gaz de la poudre à très haute température produisent peu à peu sur elle.

Quoi qu'il en soit de tout cela, un acier à canon étant donné, doué de qualités bien définies, les pressions de tir que peut supporter sans dommage une bouche à feu faite de cet acier ne sont pas déterminées pour cela; elles dépendent beaucoup du mode d'utilisation de cet acier, du mode de construction du canon. C'est ce côté fondamental que je voudrais examiner maintenant.

Je voudrais le faire, balistiquement parlant,

... Avec la netteté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Mais, il me faudrait pour cela le secours austère de quelques équations, de quelques formules mathématiques. On me pardonnera, — et peut-être on me saura gré, — de renoncer pourtant ici à cet appareil ésotérique, et de n'exposer ces choses, autant que faire se peut, que dans le simple langage de tout le monde, dussent la précision et la rigueur de l'exposé en souffrir un peu. Mais, la précision et la rigueur scientifiques ont pris l'habitude d'être parfois égratignées depuis que, descendant de leur tour d'ivoire, les Fontenelle, les d'Alembert, les Arago nous ont enseigné qu'il n'est arcanes dans la science où le net langage français ne sache porter à l'occasion un clair rayon de lumière... peut-être un peu trop monochromatique.

Un canon dans lequel brûle une charge de poudre chassant vers la gueule un projectile est soumis aux efforts suivants :

1° Un effort transversal, perpendiculaire à la paroi cylindrique et

qui tend à fendre le tube dans sa longueur, suivant une génératrice de moindre résistance, à le faire éclater ;

2° Un effort longitudinal qui s'exerce contre le culot du projectile qu'il chasse, contre la culasse qu'il tend à arracher et qui produit le recul.

Il se développe en outre d'autres actions secondaires plus ou moins dangereuses : la fatigue du métal due aux vibrations que cause la pression brusquement développée, la tendance à l'arrachement des couches intérieures du tube et la torsion des rayures par le projectile, les capricieuses érosions chimiques que causent les gaz de la poudre et auxquelles nous avons déjà fait allusion. La plupart de ces effets ne sont pas calculables. Aussi pour en tenir compte on se borne dans la construction des bouches à feu à s'imposer une certaine marge de sécurité, au delà de ce qu'a indiqué le calcul pour les résistances transversales et longitudinales de la pièce qui sont d'ailleurs les données de beaucoup les plus importantes ici.

Il va sans dire qu'avant tout le canon ne doit pas se rompre sous l'action des efforts transversaux et longitudinaux dus à la pression de tir. Mais cette *résistance à la rupture* ne suffit pas. Pour que la pièce puisse faire un bon service, il faut, nous l'avons dit, qu'après chaque coup tiré elle revienne, en vertu de l'élasticité du métal, exactement à sa forme et à ses dimensions primitives. L'*élasticité* d'un métal est définie pratiquement par la plus grande résistance qu'il peut présenter à la déformation permanente : ainsi on dit que la limite d'élasticité d'un acier est de 30 kilogs par millimètre carré, c'est-à-dire 3000 kilogs par centimètre carré, lorsqu'un fil de cet acier, de un millimètre carré de section, subit un allongement permanent si on y suspend un poids de 30 kilogs, tandis que, sous une charge moindre, il s'allonge mais reprend ses dimensions primitives si la charge cesse d'agir.

Considérons maintenant l'effort transversal que subit un canon constitué par un tube simple et d'une seule pièce, et qui tend à le faire éclater. Sous la pression de la poudre, les couches concentriques de ce tube travaillent très inégalement et la résistance de l'ensemble est naturellement limitée par celle de la couche la plus fatiguée. Or, il est facile de voir et de montrer que c'est la couche interne qui est celle-ci.

En effet, la pression des gaz distend cette couche annulaire interne dont le diamètre augmente ; elle presse donc sur la couche suivante qui s'allonge à son tour et ainsi de suite. Or, si l'on admet que les

pressions des gaz sur la couche interne se transmettent intégralement de cette couche aux suivantes, comme celles-ci ont une surface de plus en plus grande, il est clair que par unité de surface, par centimètre carré, la pression transmise diminue peu à peu vers les couches externes du tube. Cela est d'autant plus vrai, *a fortiori*, que les pressions ne sont certainement pas transmises intégralement d'une couche à la suivante, une partie en étant absorbée par la compression moléculaire du métal.

De là découlent diverses conséquences importantes : 1° Pour assurer la résistance d'un canon formé d'un tube simple il faut et il suffit de mettre la couche interne à l'abri de la déformation permanente. Par exemple si la limite d'élasticité de l'acier employé est de 3 300 kilogs par centimètre carré (1), un tube si épais qu'il soit ne pourra, sans subir une déformation permanente, résister à une pression intérieure de plus de 3 300 kilogs par centimètre carré, c'est-à-dire environ 3 300 atmosphères, puisqu'une atmosphère vaut 1 kilog 03 par centimètre carré.

2° La pression interne que peut subir un tube homogène croît évidemment avec l'épaisseur de ce tube. Elle ne pourrait être égale à la limite d'élasticité que pour un tube d'épaisseur infinie. Mais en fait, en augmentant beaucoup l'épaisseur du tube, il arrive un moment où on n'accroît plus guère la résistance à la pression interne.

C'est ainsi que les pressions maxima que l'on peut imposer à des tubes d'épaisseurs égales à un quart, un demi, trois quarts du calibre, et à une fois celui-ci, sont respectivement égales aux fractions 0,38; 0,60; 0, 72; 0, 80 de la pression limite.

Par là, on voit que la règle empirique des anciens artilleurs tendant à donner aux canons une épaisseur égale au calibre était justifiée puisque, dans ces conditions, le canon possède les huit dixièmes de la résistance qu'il aurait si son épaisseur était infinie. Si on augmentait alors son épaisseur de moitié, d'un demi-calibre, on doublerait son poids tout en n'augmentant sa résistance à la pression que d'un dixième seulement.

(1) Les balisticiens, — quel est le corps, si éminent soit-il, qui n'ait dans le bloc de ses perfections une petite faille? — ont l'habitude d'exprimer les tensions du métal, les limites d'élasticité, au millimètre carré, et la pression des gaz au centimètre carré. Cette habitude est déplorable et contraire aux nécessités d'un système de mesure normal. Mais c'est une habitude, une tradition, c'est-à-dire une chose indéracinable et à qui son âge donne un caractère presque inviolable. On nous permettra pourtant de ne pas nous y conformer ici et d'exprimer tout en centimètres carrés.

En fait, nous l'avons dit, la limite de pression, la *charge de sécurité* qu'on se fixe est très inférieure à la limite d'élasticité du métal considéré. Ainsi on ne fait guère travailler à plus de 2000 kilogs par centimètre carré un acier à canon dont la limite d'élasticité est de 4000 kilogs, ce qui laisse une marge égale pour les actions secondaires et les surpressions accidentelles de la poudre.

Pour bien montrer à quel point, dans un tube homogène, la couche intérieure est de beaucoup celle qui travaille le plus, il nous suffira d'indiquer que, dans un pareil tube d'épaisseur égale au calibre, si la tension produite dans sa couche interne est de 2000 kilogs par centimètre carré, elle n'est plus que de 650 kilogs au milieu de l'épaisseur du tube et de 400 kilogs sur sa couche externe.

Est-on donc condamné à ne pouvoir construire que des canons incapables de supporter une pression de tir inférieure à la pression de sécurité qu'on s'est fixée pour le métal employé ? Oui, si on s'obstine à ne faire les canons qu'au moyen de tubes d'une seule pièce. Non, si au contraire on emploie le procédé du *frettage* aujourd'hui généralisé dans tous les pays, et qui a été un des plus grands progrès que l'artillerie ait jamais faits.

Qu'est-ce que le *frettage* ? Si nous ouvrons maint dictionnaire célèbre, notamment celui de Littré, nous en déduirons que c'est une chose inexistante, car ce mot n'y figure pas. La science et la technique ont cet heureux privilège que les faits, les phénomènes nouveaux y surgissant sans arrêt, les choses y naissent avant les mots, alors qu'il en est, hélas ! si souvent autrement dans le domaine moral.

Donc le frettage est un procédé de construction de bouches à feu qui consiste à substituer au tube simple un tube composé plus résistant, formé de plusieurs enveloppes successives et qui se compriment les unes les autres. — Une *frette* est donc en général un tube que l'on emboîte sur le tube central d'un canon. Cet emboîtement est réalisé le plus souvent en chauffant la frette de telle sorte que, dilatée par la chaleur, elle puisse venir se glisser sur ce tube. Une fois refroidie, elle se rétrécit et son diamètre interne a été alésé de manière à être de quelques dixièmes de millimètre plus petit que le diamètre externe du tube à fretter. Il s'ensuit que la frette, une fois posée et refroidie, exerce une certaine compression sur le tube central et tend à rétrécir son diamètre, comme fait un corset un peu trop serré sur une taille féminine que la coquetterie voudrait plus fine.

Cherchons maintenant à comprendre sans calculs, — c'est beaucoup moins commode qu'avec calculs, mais cette petite difficulté

n'est point, j'en suis sûr, pour faire peur à mes lecteurs, — cherchons à comprendre comment le frettage peut augmenter la résistance de la bouche à feu.

Considérons un canon constitué par un tube central sur lequel est fixée une frette. Il est certain que ce canon sera plus résistant qu'un tube unique homogène de même métal et de même épaisseur totale. Il y a à cela plusieurs raisons qui sautent aux yeux :

D'abord la frette exerce sur le tube central une compression qui tend à en diminuer le diamètre, une sorte de tension du métal vers le centre qui est exactement de sens contraire à la tension qu'exercera sur lui la poudre au moment du départ du coup. Lors donc qu'on tirera, une partie de la pression de tir sera employée d'abord à vaincre la tension causée par la frette et à ramener le tube interne à l'état d'équilibre qu'il aurait s'il n'était pas comprimé par la frette. Il ne restera donc plus qu'une partie de la pression initiale des gaz pour produire sur le tube un travail d'extension. Donc la valeur de cette pression initiale pourra être beaucoup plus grande qu'en l'absence de tout frettage, et pour une limite de sécurité donnée. Il est clair en effet que le métal pourra ainsi supporter une tension égale à la somme de celle qu'on s'était fixée et de la tension vers le centre que produit le frettage. — En somme, grâce au frettage l'action des gaz de la charge sert d'abord à ramener, si j'ose dire, le tube central *à l'état naturel;* ce n'est que le surplus de cette action qui fait travailler le tube à l'extension. — Dans ces conditions la résistance maxima de la couche interne d'un tube fretté est évidemment égale à la limite d'élasticité à la compression, augmentée de la limite d'élasticité à la traction.

Il y a d'autres phénomènes encore qui expliquent l'efficacité du frettage. Il y a d'abord le fait que c'est, comme nous l'avons vu, la couche interne des tubes qui travaille le plus. Or, quand un tube est serré dans une frette, celle-ci se comporte, par rapport à lui, comme lui-même par rapport à la poudre, c'est-à-dire que c'est sa couche interne qui travaille le plus. Dans un tube portant une frette on a donc deux couches internes travaillant au maximum ; le travail est donc mieux réparti et par conséquent proportionnellement moindre sur la couche interne de l'âme que dans un tube unique de même épaisseur totale. Donc plus il y aura de frettes superposées, l'épaisseur totale restant la même, mieux la tension sera répartie de l'intérieur à l'extérieur du canon, plus celui-ci sera résistant.

On peut d'ailleurs montrer encore autrement, et par le raisonne-

ment suivant (qui est, comme disent les mathématiciens, un raisonnement de *récurrence*) que la résistance d'un canon d'épaisseur donnée s'accroît avec le nombre des frettes : nous avons expliqué ci-dessus pourquoi le serrage d'une frette permet d'augmenter la pression limite à l'intérieur d'un tube ; si nous considérons l'ensemble de ce tube et de sa frette comme un tube unique, il est clair qu'en faisant agir sur celui-ci une nouvelle frette, notre raisonnement sera toujours valable. Par conséquent, en raisonnant ainsi de proche en proche, on voit que, pour une épaisseur totale donnée, la résistance d'un canon augmente avec le nombre de frettes. Il y a d'ailleurs évidemment une limite qu'il ne faut pas dépasser dans le serrage des frettes, sous peine d'écraser le tube interne, et qui est fournie par la limite d'élasticité à la compression, laquelle, pour les aciers à canon, est d'ailleurs égale à la limite d'élasticité à la traction.

Un tube composé d'un grand nombre de frettes pourra donc supporter une pression interne bien plus grande, et par conséquent donner une vitesse initiale bien plus considérable, qu'un tube unique de même épaisseur. Ou encore, et pour prendre la chose sous un angle différent, un canon fretté aura une épaisseur et un poids bien moindres qu'un canon à tube unique de même puissance. Ou encore, la pression de tir et le poids de la pièce restant identiques, un canon fretté sera beaucoup plus long qu'un canon non fretté et, par conséquent, sa portée pourra être bien supérieure.

Tout cela montre que le frettage a permis d'accroître considérablement la puissance de l'artillerie, et dans des proportions que limite seulement le nombre de frettes réalisables.

Imaginons un canon comportant une infinité de frettes infiniment minces superposées et telles que, dans le tir, elles travaillent toutes également au taux de sécurité adopté. On peut calculer qu'un tel canon, — que le commandant Moch appelle *tube théorique*, — aurait une résistance égale à 3,40 fois celle d'un tube simple de même épaisseur, 1,92 fois celle d'un tube simplement fretté, 1,57 fois celle d'un tube à deux enveloppes. Ou, si l'on veut renverser la comparaison, on voit que les épaisseurs du tube théorique et du tube à une ou deux frettes seraient respectivement égales à 0,29, 0,52 et 0,54 de celles des tubes homogènes correspondants.

On voit par là l'intérêt très grand qu'il y aurait à augmenter beaucoup le nombre des frettes et, partant, à en diminuer l'épaisseur. En fait, dans les canons frettés des plus gros calibres, on n'a pas jusqu'ici dépassé le nombre de trois ou quatre frettes, car il faut,

pour diverses raisons, qu'elles aient plusieurs centimètres d'épaisseur et il est impossible d'aléser exactement et de tourner des gros tubes très minces.

La difficulté a pourtant été vaincue grâce à un procédé admirablement ingénieux, réalisé pour la première fois il y a quarante ans par le capitaine français Schultz, et dont il y a trente ans le capitaine français Moch (il a eu de l'avancement et est aujourd'hui commandant) a donné la théorie exacte. C'est le *frettage en fils d'acier*, qui consiste à remplacer le frettage en tubes épais par des couches de fil enroulées simplement à froid, qui constituent autant d'enveloppes minces réduites chacune à sa partie intérieure à celle qui contribue le plus à la résistance du canon. On se rapproche ainsi, autant qu'il est possible, de la structure d'un tube théorique comportant un très grand nombre de frettes très minces superposées.

Créée tout entière par des cerveaux français, réalisée d'abord par Schultz, mise au point et systématisée par les beaux travaux de Moch qui l'ont codifiée, tirée définitivement de l'ornière tâtonnante de l'empirisme et fait entrer dans la voie rationnelle, dans la voie scientifique, cette invention est bien connue des artilleurs du monde entier. Pourtant elle n'est pas, dans sa patrie d'origine, appliquée comme elle le mériterait à mon sens. C'est assurément un peu le sort de la plupart des belles idées qui germent chez nous : *nul n'est prophète en son pays* est un proverbe français, trop français même. Mais enfin, aujourd'hui les canons en fils d'acier sont couramment réalisés à l'étranger, et le moment est venu où l'on peut espérer que, revenus au bercail sous ce patronage exogène, ils seront, au bout du compte, comme l'enfant prodigue rentré au bercail, accueillis comme ils le méritent dans leur pays natal.

Le contraire serait pour étonner, comme j'espère le montrer par les détails suivants dont il n'est aucun qui ne soit connu des spécialistes et que j'emprunte aux ouvrages classiques de Moch et à ceux qu'a publiés dès avant la guerre le gouvernement britannique, et notamment le *Text book of gunnery* et le *Treatise on service ordnance* édité en 1908 et qu'on trouve partout dans le commerce.

Chez nos alliés britanniques, — trop de gens ignorent ce détail, — tous les canons construits depuis plus de quinze ans, tant pour la marine que pour l'armée, l'ont été exclusivement en fils d'acier. Les Anglais sont à tel point convaincus de la supériorité de ce procédé que leur *Treatise on service ordnance* divise l'histoire des progrès de l'artillerie en cinq périodes dont la dernière, la période actuelle,

qu'ils font débuter en 1890, est appelée par eux la période des canons à fils d'acier.

Le procédé consiste essentiellement à enrouler autour d'un tube central, avec une certaine tension, un fil ou un ruban d'acier formant des spires jointives ; sur la première couche est enroulée une seconde couche avec une tension plus grande et ainsi de suite. Les couches successives jouent le même rôle que les rangs de frettes. Les tensions successives à donner au fil se calculent très facilement, grâce aux procédés élégants de Moch.

Les avantages du procédé sautent aux yeux :

1° La réduction de chaque frette à la partie utile, l'augmentation très grande du nombre des frettes donnent des canons de résistance maximum pour un poids donné, ou, ce qui revient au même, les canons les plus légers possibles pour une résistance donnée;

2° Cela, nous l'avons établi théoriquement, en considérant un acier donné toujours le même. Mais c'est en réalité encore bien plus vrai lorsqu'on considère les métaux pratiquement employés. Le fil d'acier par suite du travail de la tréfilerie, qui lui donne une structure fibreuse spéciale, a en effet une résistance par unité de section bien supérieure à celle des meilleurs aciers.

En fait, la résistance des fils d'acier est au moins triple de celle du lingot d'où ils proviennent.

3° Il est beaucoup plus facile de donner à ce fil la tension voulue que de poser une frette avec un serrage donné. Il suffit de faire supporter au fil pendant qu'on l'enroule un poids déterminé.

Pratiquement, l'opération se fait avec beaucoup de simplicité, à froid, au moyen d'un tour sur lequel est le canon et d'une bobine de fils que déroule automatiquement le tour, à une vitesse de plusieurs dizaines de tours par minute, tandis qu'un poids suspendu à une poulie donne au fil la tension nécessaire. Le frettage d'un canon se fait ainsi mécaniquement, sous la surveillance d'un ou deux simples manœuvres dont le seul rôle est de modifier le poids tenseur et de passer le fil au bout de sa course dans les gorges placées aux deux bouts du tube et où on le force d'un coup de marteau.

En fait, ce ne sont pas précisément des fils, mais des rubans d'acier, que l'artillerie anglaise emploie pour ses canons, rubans qu'on a gardé l'habitude d'appeler fils (*wire*), dont l'usage a été introduit par la maison Armstrong et qui ont de 1 à 1 mm. 5 d'épaisseur. Ils sont livrés en brins de 1 000 ou 1 500 yards (914 ou 1 371 mètres), qu'il faut d'ailleurs raccorder, puisque, par exemple, la pièce de

381 millimètres de marine porte 270 kilomètres de fil d'un seul tenant. Une rupture locale du fil dans l'intérieur du canon n'a d'ailleurs aucune importance, car l'expérience et la théorie montrent que même alors, maintenu comme il l'est par la compression des couches adjacentes, il ne peut se détendre que sur une longueur insignifiante. L'inconvénient est beaucoup moindre que celui des défauts ignorés, des cavités ou des fissures qui subsistent dans les épaisses masses d'acier des canons ordinaires.

Quant à l'objection faite naguère que les canons à fil ne présentent pas de résistance longitudinale, de résistance au déculassement, l'expérience des dizaines de milliers de canons construits en Angleterre par ce procédé et utilisés pendant quatre ans de guerre prouve qu'elle ne tient pas et que cette résistance est parfaitement assurée par la jaquette, par le tube extérieur en acier qui entoure les canons à fil. C'est cette jaquette qui porte la culasse, exactement comme avec notre 75, et à l'encontre de ce qui a lieu dans les canons de Bange, où, beaucoup moins rationnellement à notre avis (car il est mauvais que les mêmes organes aient à résister à des efforts distincts), c'est le tube du canon qui porte la culasse, bien que ce soit lui déjà qui ait à résister aux efforts transversaux.

Quels que soient d'ailleurs les procédés employés pour améliorer la résistance du tube central d'un canon, il est clair que le frettage à fil d'acier ne peut qu'en améliorer, qu'en renforcer les effets.

Quelques chiffres pour finir : les canons anglais en fil d'acier sont calculés de telle sorte que leurs pressions de sécurité étant supérieures à 5 100 kilogs et atteignant même près de 5 800 kilogs dans leur canon de 343 millimètres, la tension du tube reste pourtant inférieure à 3 150 kilogs.

Le *Treatise on service ordnance* de 1908 que nous avons déjà cité contient des données qui résument bien les résultats et les progrès concrets obtenus dans cette voie. Il en résulte que, lorsque le canon de 12 pouces (305 millimètres) à trois frettes fut remplacé par un canon à fil de même poids et de même sécurité, celui-ci avait pu être porté à 35 calibres de longueur au lieu de 25. De ce chiffre, comme de tous ceux qui résultent également de la comparaison faite dans les documents anglais entre des canons donnés à frettes ordinaires et leurs substituts à fils d'acier, il résulte que le rendement de ceux-ci est de 150 à 160 pour 100 de celui des premiers. Le rendement est en réalité encore bien supérieur, si l'on tient compte de la prudence vraiment excessive des artilleurs anglais qui n'emploient jamais en

régime normal de pression de tir supérieure aux deux tiers de la pression de sécurité admise.

Mais admettons les chiffres précédents qui sont d'ailleurs confirmés par différents calculs, qu'on peut faire à cet égard sur des exemples précis.

Il en résulte nettement que le métal, les conditions du tir et les résistances étant les mêmes, le poids d'un canon fretté ordinaire l'emporte de 50 à 60 p. 100 sur celui du canon à fil. Ou, si l'on préfère comparer le rendement en force vive par kilogramme de la bouche à feu, on trouve naturellement les mêmes rapports.

En somme, 150 tonnes de canons frettés ordinaires peuvent être remplacées à puissance égale par 100 tonnes de canons à fil. — Chose curieuse, ce chiffre aujourd'hui expérimentalement établi est très exactement celui que, d'après ses prévisions théoriques, Moch indiquait, il y a 25 ans. (*Vue générale de l'artillerie actuelle*, p. 54.)

Il y a autre chose encore à en déduire, par ces temps de matières premières coûteuses et de tonnage rare : c'est que, pour un même résultat que les outillages existants permettent de réaliser facilement et vite, il est moins coûteux et moins difficile d'acheter et de transporter 100 tonnes d'acier que 150. Encore n'ai-je pas tenu compte ici du fait que, dans le canon en fil, aucune parcelle de métal n'est perdue, tandis que dans la fabrication des canons en tubes une grande partie des lingots tombe comme déchets et ne peut être récupérée qu'en partie et après remise au four.

Pour augmenter beaucoup le rendement de notre artillerie, pour la munir de canons aussi puissants et plus légers, ou de même poids et beaucoup plus puissants, il nous suffira d'entrer dans cette voie si brillamment parcourue par nos Alliés britanniques et qui est une voie française, comme Suez, comme Panama... comme tant d'autres chemins tracés dans la matière ou dans l'esprit,

De tout cela je ne veux pas tirer la conclusion; car elle se dégage d'elle-même, impérieuse.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La situation militaire sur la Piave en était arrivée, le 22 juin, au point que l'on pouvait prévoir non seulement que l'armée du maréchal Boroevic courait à un échec, mais que cet échec, à cause des circonstances, tournerait au désastre. De fait, le dimanche 23, un bref communiqué du commandement suprême italien, — *imperatoria brevitas*, — a annoncé avec l'accent tonique de la victoire : « Du Montello à la mer, l'ennemi, défait et talonné par nos braves troupes, repasse en désordre la Piave. » Mais ce n'est point une petite affaire, dans certaines conditions, quand on est défait, talonné, et quand d'ailleurs les eaux sont hautes, que de repasser la Piave : il faut bien la repasser « en désordre, » et le mot même doit être faible.

Il n'y a pas de raison de ne pas accepter dans leur ensemble les déclarations que le président du Conseil des ministres hongrois, M. Wekerlé, a faites sur la mésaventure de Boroevic à la Chambre des députés de Budapest; en s'y tenant, on sera certain de ne point forcer la mesure. Mais d'abord son introduction met au point son propre récit, l'exorde donne au discours tout son sens. Si M. Wekerlé a désiré s'expliquer publiquement, c'est, a-t-il averti, « pour rétablir les faits, pour ramener à leur véritable valeur les rumeurs excessives qui circulent et pour calmer l'opinion. » Ainsi les faits, sur le premier moment, avaient été dénaturés; « il avait circulé des rumeurs excessives, » et l'opinion, à Budapest, du moins, avait besoin d'être « calmée. » A cet effet, les phrases de M. Wekerlé deviennent un chapelet d'euphémismes. Il glisse en douceur : « Le Parlement sait que nous avons avancé sur la Piave et la Brenta et que, pour éviter des pertes de vies humaines, le maintien de nos positions devant entraîner des pertes énormes, nous nous sommes retirés sur la Piave et n'avons gardé que certaines régions occupées

sur la Brenta. » Nous avons avancé, » c'est-à-dire « nous avons attaqué » sur la Piave et sur la Brenta; « nous nous sommes retirés sur la Piave, » c'est-à-dire de l'autre côté de la Piave; « nous n'avons gardé que certaines régions sur la Brenta, » c'est-à-dire « nous avons été repoussés devant Asiago et sur le mont Grappa ; » ou plutôt c'est ne pas le dire, et la prétérition est forte. Mais il suffit de traduire et de commenter. Pourquoi, au surplus, l'armée de Boroevic s'est-elle retirée ? « Pour éviter des pertes de vies humaines » (ce qui n'est pas, évidemment, le principal objet de la guerre, sans quoi il serait si simple de ne pas la faire), « le maintien de ses positions devant entraîner des pertes énormes. » En conséquence, les positions n'ont pas été maintenues; pourtant, les pertes n'ont pu, à ce prix, être évitées, et pourtant, elles ont été « énormes; » M. Wekerlé va dire davantage : elles ont été « gigantesques. » Premièrement en prisonniers. Le premier ministre hongrois s'arrête au chiffre de 12 000 prisonniers; et, comme preuve de sa sincérité, il invoque les rapports du général Diaz lui-même. Précédemment, on avait dit 8 000, parce qu'alors le général Diaz disait 8 000; après que le général Diaz a dit 12 000, M. Wekerlé dit 12 000 : il s'en rapporte à la personne qui doit être la mieux informée. Maintenant les Italiens disent 20 000, et M. Wekerlé dirait sans doute : 20 000, soit.

« Beaucoup plus triste, ajoute-t-il, est la statistique de nos pertes en morts, blessés et malades, car il faut dire que la plus grande partie de nos pertes est constituée par des malades. » La confidence est extrêmement intéressante. Tant de malades ! et de quelle espèce de maladie? Tout de suite une idée se présente à l'esprit, tout de suite un mot monte aux lèvres : « Et la faim ? » s'écrie un député. Mais le président du Conseil ne répond pas : il ne se souviendra que plus tard d'avoir entendu. M. Wekerlé continue : « Le chiffre des malades et blessés ne peut pas être exactement fixé, parce que, d'ordinaire, on prend comme base, pour en établir le compte, le chiffre des troupes qui reviennent. » Si, cette fois, on ne peut pas ou l'on n'ose pas procéder comme à l'ordinaire, serait-ce qu'il en est revenu trop peu ? Et s'il en est revenu trop peu, mais si les Italiens n'ont fait que 12 000 ou même que 20 000 prisonniers, où sont les autres? M. Wekerlé ne suit pas jusqu'au bout le général Diaz; il ne dit rien des 20 000 hommes qui se seraient noyés dans le désordre de la retraite, en voulant repasser le fleuve. Mais, tout affligé, il le reconnaît : « Nous avons subi des pertes gigantesques

et très regrettables... A l'heure actuelle, elles approchent de 100 000 hommes. Je suis obligé de faire cette pénible constatation. »

Ici, une nouvelle interruption part des bancs de plus en plus houleux : « Hongrois seulement ! » Tâchons de bien comprendre. L'observation peut vouloir dire deux choses. Ou c'est une sorte de patriotisme commun, s'il existe, de patriotisme austro-hongrois qui s'alarme, et elle signifie : « 100 000 Hongrois, sans compter les Autrichiens? » ou c'est le patriotisme magyar, particulier et particulariste, qui s'indigne, et elle signifie : « Les Hongrois ont encore été sacrifiés ! » Mieux vaut, pour ne pas en tirer une induction fausse, adopter la première version. Dans ce cas, le chiffre de 100 000 n'exprimant que les pertes hongroises toutes seules, il faudrait approximativement le doubler pour avoir le total des pertes hongroises et autrichiennes ensemble, et on peut le faire, ou même faire un peu plus, puisque M. Wekerlé nous apprend « qu'à l'offensive et à la retraite ont participé 33 régiments hongrois et 37 autrichiens, soit 47 p. 100 de Hongrois et 53 p. 100 d'Autrichiens. » M. Wekerlé cite ces chiffres, parce que, dit-il, « les ennemis présenteront certainement nos pertes avec exagération. » Mais il les devance. Ils ne l'ont pas fait. Ils n'ont point exagéré, au contraire. Les Italiens ont été modestes, ils n'ont parlé que de 150 000. Une telle peur de l'exagération possible chez les autres est par elle-même significative. Le reste du discours est pâle auprès de cette partie-là. Ce n'est qu'un plaidoyer médiocre. Si les troupes ne mangèrent pas, ce n'est point qu'on n'avait pas de quoi leur donner à manger ; c'est qu'on ne put pas le leur faire parvenir. Toutefois, « contrairement aux rumeurs qui ont couru, il n'y a pas eu un seul cas de mort par inanition. » — « Bruit à gauche, » enregistre le compte rendu ; et il est à supposer que, dans ce bruit, s'est élevée la voix du député qui avait crié : « Et la faim? » En ce qui touche les conditions du combat et de la retraite, M. Wekerlé fournit un renseignement qu'on ne jugera pas, historiquement, sans intérêt. « Le premier des trois ponts jetés sur la Piave s'était écroulé, et les deux autres avaient été emportés. Malgré tout, la retraite se fit tout à fait systématiquement. » Mais, en ce point encore, le président du Conseil hongrois s'écarte du communiqué italien. Le général Diaz ne nie pas que des ponts de fortune aient été construits par les Autrichiens, pour suppléer aux ponts démolis ; mais il dit qu'à leur tour ponts et passerelles furent battus et abattus par son artillerie, si bien qu'en somme la retraite ne réussit pas du tout. Des troupes qui la couvraient, 20 000 hommes furent faits prisonniers ;

de celles qui l'exécutaient, 20 000 se seraient noyés; si, du Montello à la mer, 50 000 hommes seulement, comme on l'a prétendu, étaient passés sur la rive droite de la Piave, il n'a pas été long de compter ce qu'il en est resté.

Quel que soit le déchet, M. Wekerlé s'évertue à se consoler de la réalité par des imaginations, des visions et des chimères. Il se fait un tableau de ce qui aurait pu être, si ceci n'avait pas été. « Nous avons empêché une partie importante des troupes italiennes de partir pour le front occidental; » et il les voit déjà parties, bien qu'il n'ait jamais été question qu'il en partît plus qu'il n'y en a d'arrivées et qui marquent si honorablement leur présence. Mais, autant qu'une consolation pour soi-même, c'est une excuse envers le terrible allié allemand. Empêcher ces troupes de rejoindre le front occidental, le front français où l'Allemagne a fort à faire, voilà « le but qu'il était certainement de notre devoir d'atteindre, dans l'intérêt de la conduite générale de la guerre. » Ce qui est bien autrement certain, c'est qu'il y a de 150 000 à 200 000 Austro-Hongrois qui ne rejoindront de si tôt ni le front français ni le front italien. Au demeurant, M. Wekerlé se garde de dire qu'immobiliser une partie importante de l'armée italienne fût tout le dessein de Boroevic, inspiré par Ludendorff; il confesse que le but de l'entreprise « était de faire de grands progrès, » et qu'il a été manqué. « Cependant, conclut-il, nous n'avons aucune raison de perdre confiance. » Confiance « dans les actes de notre armée, » confiance « dans l'issue de la guerre. » Mais, de tout cet étalage de confiance, est étrangement absent tout sentiment de confiance; il n'y a que tristesse avouée : « Si tristes que soient les événements; » il n'y a que lassitude et dépression.

Tel est, avec ses obscurités, ses réticences et ses contradictions, le récit, par M. Wekerlé, de la déconfiture austro-hongroise de la Piave, et il eût été fâcheux d'en préférer un autre, justement parce que celui-ci est du président du Conseil des ministres hongrois. L'impression qui en demeure est que l'opération de Boroevic en Vénétie s'est finalement soldée ou, sans allusion à la colère du fleuve, liquidée par un vrai désastre. Les Italiens auraient-ils dû serrer de plus près, pousser plus vite et plus loin les troupes autrichiennes qui refluaient « en désordre? » Le général Diaz était le meilleur juge de ce qu'il voulait et de ce qu'il pouvait faire. Peut-être a-t-il pensé qu'il se trouverait, devant la Livenza et le Tagliamento, qui ont le même caractère, en butte aux mêmes difficultés, exposé aux mêmes risques, que les Autrichiens sur la Piave. Pour la contre-

attaque, n'était-il pas en même temps plus sage et plus profitable, abandonnant Boroevic à ses réflexions, d'essayer de déloger du Trentin Conrad déjà ébranlé? C'est ce parti que paraît avoir choisi le général Diaz; les combats ont repris sur le plateau d'Asiago, où les alliés ont enlevé à l'adversaire le Mont Val Bella, le col del Rosso et le col d'Echele. Sur la basse Piave, vers Capo-Sile, on ne poursuit plus que par des tirs de harcèlement les traînards de la déroute autrichienne. Il semble que la retraite de Boroevic ait désormais porté à peu près toutes ses conséquences militaires; attendons-nous pourtant à ce que l'Autriche, stimulée et au besoin redressée par l'Allemagne, mise aux ordres immédiats d'un général allemand, s'efforce de couper le jeu, si elle n'est pas absolument à bout. Mais le peut-elle, et que peut-elle? Il y a, en Autriche, des signes de plus en plus nombreux, de plus en plus évidents, de plus en plus concordants, d'une situation politique grave.

Dès le lendemain de la débâcle, le 24 juin, M. Lloyd George, à la Chambre des Communes, en marquait les répercussions et en mesurait la portée. « Ce qui vient de se passer en Italie est plein de promesses, disait-il. C'est un des événements les plus prodigieux de l'année... C'est une défaite infligée à une puissance *qui ne se trouve pas dans les conditions les meilleures pour la supporter...* La faim pousse les populations non pas seulement au mécontentement ou à la sédition, mais même à la révolte dans quelques-unes des plus importantes villes d'Autriche. »

Le ministre autrichien du ravitaillement, le Dr Paul, avait fait à Berlin un voyage d'imploration inutile. L'empereur Charles ne pouvait demeurer sur cet insuccès: il a sollicité personnellement l'empereur Guillaume, qui a feint de se laisser attendrir. Tandis que Ludendorff lâchait avec parcimonie, pour soutenir surtout l'armée austro-hongroise épuisée, quelques milliers de tonnes de farine, l'Empereur allemand jurait de partager avec son fidèle second jusqu'à son dernier morceau de pain. Et peut-être était-ce un prétexte pour diminuer la ration de l'Allemagne, mais celle de l'Autriche n'en sera guère ni pour longtemps augmentée. Il est vrai qu'il n'est nécessaire, à la saison où nous sommes, que de « faire la soudure, » et qu'on la ferait en gagnant deux ou trois semaines, s'il y a une récolte suffisante et si l'on ne doit pas voir se répéter cette année encore la déception de l'Oukraine et de la Bessarabie. Mais, de toute façon, il faut gagner des semaines, et il n'est pas, selon le proverbe, de jours plus longs que les jours sans pain. Vivre, pour l'Autriche,

est un problème, non seulement, militaire, politique, économique, mais proprement et réellement physiologique, qui résume et absorbe toute autre question. Que le ministère cisleithan se maintienne ou se démette, que son président, le chevalier de Seidler, reste ou s'en aille, qu'importe? S'il reste, qu'importe qu'il gouverne avec le Parlement, qui se réunirait bientôt pour un simulacre de session, ou sans le Parlement, en vertu du paragraphe 14 de la loi constitutionnelle? Et, s'il s'en va, qu'importe qu'il soit remplacé par le comte Silva Tarouca, Tchèque repenti, ou par M. de Banhans, fonctionnaire incolore? Qu'il trouve ou qu'il ne trouve pas, et, s'il n'en trouve pas, qu'un autre cherche une majorité précaire, en amadouant, alléchant et dupant le Club polonais, il importe peu. Il ne s'agit ni de garder un ministère, ni de former une majorité; il s'agit de vivre. De *vivre*, dans l'acception la plus stricte, la plus rigoureuse, dans la limite *minima*, qui est de ne point mourir. Or, à cette heure, en Autriche-Hongrie, politiquement, économiquement, socialement, qu'on regarde l'État, les races ou les classes, en dépit de complicités qui se perdront sans sauver rien, toutes les forces de dissociation sont à l'œuvre. Il n'y aurait de force de reconstitution que la victoire. Mais un Empire ne se dérobe pas aux fatalités de son histoire, et la victoire n'a jamais été autrichienne.

Sera-t-elle, peut-elle être allemande? C'est sur quoi toute l'Allemagne discute, à la suite de l'exposé que le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. de Kühlmann, a fait devant la Commission plénière du Reichstag, le 24 juin, le jour même où M. Lloyd George parlait à la Chambre des Communes. Cet « exposé, » pour une fois, n'a pas volé son titre. M. de Kühlmann a développé les vues de la Wilhelmstrasse sur presque toutes les questions d'ordre territorial présentement posées, et quelques-unes de celles qui se poseront, en n'exceptant que les plus délicates, ou en se bornant à les effleurer aussi légèrement que peut le faire une main allemande, et en commençant par le traité de Bucarest, puisque, aussi bien, c'est ce traité qui était en discussion. Le secrétaire d'État a ainsi successivement abordé la question turco-bulgare, la paix roumaine du point de vue des Empires, les relations avec et entre les alliés d'Orient, la révolution russe et ce qui en est sorti, la séparation de la Finlande, la création des États baltiques; puis la question polonaise, les questions caucasiennes et transcaucasiennes, Géorgie, Arménie, État tartare du Caucase oriental, puis de nouveau les questions baltiques : c'est le gros morceau, et il ne fallait pas oublier la mer. Ensuite M. de

Kühlmann ayant donné aux neutres, Danemark, Hollande, Suisse, Espagne, une mention sympathique, en vient à la situation militaire. Là, naturellement, derrière l'armée allemande, sous la protection de Dieu et la conduite géniale de l'État-major, le ministre impérial des Affaires étrangères marche de victoire en victoire ; il va même au-devant, et s'élance vers une victoire autrichienne que, dès cet instant, il devait savoir ne point rencontrer. Enfin, il reprend le thème fastidieusement rebattu des « responsabilités de la guerre, » et après tant d'autres, après lui-même peut-être en d'autres occasions, il y introduit sa variante. Les responsabilités de la guerre, c'est surtout à la Russie qu'elles incombent ; la France et l'Angleterre en ont bien leur part, mais la Russie est la grande coupable : seule l'Allemagne est innocente ; elle n'a jamais voulu la guerre, et justement, le mois de juillet 1914, c'est le moment où elle devait la vouloir moins que jamais ; si elle le devait, elle l'a fait parce qu'elle est l'infaillible autant que l'invincible Allemagne. Mais, aujourd'hui, que veut-elle ? C'est le point à retenir. Le reste, toutes les questions territoriales, nous les retrouverons à l'heure des négociations, quand elles se présenteront une à une comme autant de parties du statut universel que sera, en un seul tout et en un seul texte, le futur traité de paix. Sur chacune d'elles, nous tirerons alors de l'exposé de M. de Kühlmann des indications utiles. Pour aujourd'hui, contentons-nous d'apprendre de sa bouche, puisque c'est, officiellement, la bouche de la vérité, ce que veut le gouvernement de l'Empire.

« Nous voulons sur terre pour le peuple allemand, — et il en est de même, *mutatis mutandis*, pour nos alliés, déclare le secrétaire d'État, — dans l'intérieur des frontières tracées par l'histoire, vivre en sécurité, libres, forts, indépendants. Nous voulons avoir au delà des mers des possessions répondant à notre grandeur, à l'étendue de nos capacités colonisatrices éprouvées ; nous voulons avoir la possibilité et la liberté de porter sur la mer libre notre commerce et notre trafic dans toutes les parties du monde. » Remplir ce triple objet est, pour l'Allemagne, « une nécessité vitale ; » autrement dit, il y a, pour l'Allemagne, une nécessité vitale, qui est tout bonnement de vivre, et, pour vivre, de réaliser trois conditions de vie qui, à première vue, paraissent raisonnablement et modérément énoncées ; mais regardons-y de plus près : tout y rentre et l'on en peut tout faire sortir. Que de vague en cette fausse précision ! « Dans l'intérieur des frontières tracées par l'histoire ; » mais à quelle époque de l'histoire, qui est écoulement perpétuel et perpétuel changement, qui

n'est jamais achevée, qui a non seulement ses heures, mais ses minutes, et où il ne s'agit que de choisir et de saisir la minute? « Des possessions répondant à notre grandeur; » mais tout dépend de l'idée qu'on se fait de sa grandeur, et nous savons l'idée que l'Allemagne se fait de la sienne. « Répondant aussi à l'étendue de nos capacités coloniales éprouvées » lesquelles ne se mesurent pas uniquement à la population, sont intellectuelles et morales autant que physiques, politiques et économiques; mais l'Allemagne, dans l'image qu'avec complaisance elle présente d'elle-même à elle-même, n'est-elle pas la nation « capable » par excellence? Guilaume II le disait l'autre jour encore : « Le peuple le plus capable de l'univers. » Cela, sur terre; sur mer, la liberté; la liberté sur la mer libre; le mot revient à trois reprises; c'est dommage qu'à la première, tout en se doublant du mot « indépendants, » il se corrige par le mot « forts, » qui, en allemand, veut dire plus forts que tous et plus forts que tout. Grandeur, capacité et force suréminentes : sur ces fondements il est possible de bâtir une théorie de l'hégémonie universelle; ce ne sera qu'un exercice d'académie ou de bureau pour le philosophe ou le politique allemand, et, pour dire le vrai, cette croyance enracinée, cette foi dans la suréminence de grandeur, de force et de capacité de l'Allemagne, c'est la source profonde d'où l'horrible guerre est jaillie.

Néanmoins, l'Allemagne, ou les Allemands, ou des Allemands, se sont montrés très indignés de ce programme du secrétaire d'État auquel ils ont reproché sa réserve, sa tiédeur, comme une trahison. M. de Kühlmann ne s'était-il pas avisé de répéter, après le vieux Moltke, que, d'une pareille guerre, nul ne saurait « prévoir la durée, ni la fin; » que ce pouvait être « une guerre de sept ans, une guerre de trente ans, » et de faire observer, de son chef et de son cru, « qu'étant donné l' « extension inouïe de cette guerre de coalition, étant donné aussi le nombre de puissances transocéaniques qui y sont mêlées, » les armes ne la finiront pas, sans la diplomatie? Aussitôt, clameurs de réprobation dans la Commission plénière même, avec écho grondant, feu roulant, *Trommelfeuer*, dans la presse pangermaniste ou simplement impérialiste; désaveu, moitié miel et moitié vinaigre, du chancelier comte Hertling; bruits de démission de M. de Kühlmann. Singulier pays, où tout le monde contredit, dément et renie tout le monde! Entre le discours de l'Empereur du 16 juin, et le discours du secrétaire d'État du 24, à huit jours de distance, qu'y a-t-il de commun? Et quoi de commun, à deux heures d'intervalle, entre les paroles de M. de Kühlmann et celles de M. de Hertling? Entre les condi-

tions du secrétaire d'État et celles de l'État-major, et celles des Junkers, ou industriels de Westphalie, ou agrariens de Poméranie, telles, par exemple, que les a formulées dernièrement un descendant ou un parent d'un autre militaire illustre, membre de la Chambre des Seigneurs, M. de Roon, qui avale le globe d'une bouchée, quoi de commun? Le jeu; car ce n'est qu'un jeu, et c'est un vieux jeu : « L'Empereur fait comme il a coutume, de guerre en guerre et de pratique en pratique, » écrivait à Machiavel l'ambassadeur florentin Francesco Vettori, le 20 août 1513. C'est toujours le même système, qu'on a, d'une expression familière, mais pittoresque, appelé le système de la « douche écossaise. » Alternatives de chaud et de froid, de brutalité et d'hypocrisie, de rapacité et de feint désintéressement. Quoi de commun encore? Le but : ronger l'Entente pour la dissoudre; la secouer pour la disloquer. Faire à l'un les gros yeux, à l'autre les yeux doux; offrir à l'un de laisser l'Allemagne se payer aux dépens de l'autre, et, si quelqu'un tombait dans le piège, gorger l'Allemagne aux dépens de tous. Dans le discours de M. de Kühlmann, la face féroce était tournée contre la Russie, les attentions étaient pour l'Angleterre, nommément pour M. Asquith. Le jeu aurait réussi et l'Allemagne toucherait à son but, si, ayant réduit la Russie en décomposition par empoisonnement, elle obtenait de l'Entente que, sur l'appât d'une paix soi-disant tempérée, elle lui en abandonnât les débris. L'ancienne politique a consisté longtemps à empêcher qu'il ne se formât auprès de soi une unité nationale qui pût devenir redoutable; la nouvelle consisterait à empêcher qu'il n'en subsistât une qui pût gêner et arrêter en faisant équilibre. « Offensive de paix, » certainement, quoique M. de Kühlmann en maugrée. Nous ne nous lasserons pas de redire que la seule réponse est le silence. M. de Kühlmann lui-même nous le facilite, par la remarque parfaitement juste que tout échange d'idées suppose, « comme condition préalable, qu'on ait une certaine dose de confiance dans l'honnêteté et l'esprit chevaleresque réciproques. » L'honnêteté de l'Allemagne qui, en août 1914, a envahi la Belgique au cri : « Nécessité n'a pas de loi; » l'esprit chevaleresque de l'Allemagne qui, en juin 1918, sans le moindre intérêt militaire, et au plus grand dégoût de toute conscience saine, s'obstine à torpiller les navires-hôpitaux; cette « condition préalable » est la condition impossible. Et le trait serait d'un assez bon comique, si nous n'étions pas plongés dans le plus noir et le plus rouge des drames, où il n'y a pas de place pour le sourire.

La seule réponse, non, n'est point le silence. Il faut l'action;

l'action militaire, l'action politique et diplomatique. L'Allemagne joue son jeu; jouons le nôtre. Aucune carte n'est à rejeter; aucune, peut-être, n'est annulée définitivement. Nous ignorons à peu près tout de ce qui se passe en Russie : le chaos ne serait plus le chaos si on le débrouillait et si l'on y reconnaissait quelque chose. De loin, pourtant, et dans les ténèbres, on dirait que, parmi tous ces gouvernements qui naissent, s'opposent, se posent, se combattent, s'entretuent et s'évanouissent, voici on ne sait quoi qui tend à prendre davantage figure de gouvernement. Si vraiment un gouvernement s'ébauche à Kharbine ou à Omsk, si M. Milioukoff et M. Goutckhoff ont pu vraiment le rejoindre, c'est une amorce, appuyons-la et appuyons-nous-y. La réapparition de M. Kerensky, au milieu du « Congrès travailliste » de Londres, de quelque crédit que l'ex-dictateur doive jouir encore, n'est pas un incident entièrement négligeable. Il semble avoir compris que son rôle, en Angleterre, en France et aux États-Unis, est, en faisant appel à la coopération des Alliés, de provoquer et de déterminer l'intervention japonaise. Sa réapparition, alors, pourrait être plus que la résurrection indifférente d'un homme. En attendant, préparons-nous, comme nous le faisons, à soutenir le choc d'une cinquième offensive allemande; usons-la d'avance, en quelque sorte, à coups de lime, affaiblissons-la, comme nous venons de le faire, en collaboration avec les Anglais, les Italiens et les Américains, devant Amiens, devant Soissons et devant Château-Thierry. Fêtons avec les États-Unis, dont nous ne saluerons jamais trop le magnifique élan, le Jour de l'Indépendance. Accueillons dans notre Conseil supérieur de guerre, sous l'égide de la Grande-Bretagne fidèle, les fidèles Dominions britanniques, en reconnaissance de leur effort égal au sien, que ne dépasse et n'effacera nul autre effort. Commémorons l'installation à Athènes du gouvernement de Salonique. Distribuons des drapeaux neufs à la jeune armée polonaise et à la jeune armée tchéco-slovaque. Jadis les droits des nations se conquéraient par les nations mêmes sur le territoire national. C'est la marque de cette guerre sans précédent qu'ils se conquièrent par tous et pour tous sur le sol français, devenu comme la patrie de l'humanité. Dans ces fêtes et dans ce fait, voyons ce que contiennent ce fait et ces fêtes, un symbole. La stratégie allemande et la politique allemande veulent nous vaincre par la diversion, par la division. Que nos étendards, nos souvenirs, nos espoirs, nos gloires, nos douleurs, en se mêlant, nous rappellent que nous vaincrons par l'union et par l'unité.

Vaincre, pour nous, qu'est-ce à dire? M. Wilson l'a dit, avec la noblesse ordinaire de sa pensée et de son langage, le 4 juillet, à Mount-Vernon, sur la tombe de Washington : « Le passé et le présent sont engagés dans un corps à corps mortel... Le règlement doit être définitif. Il ne peut comporter aucun compromis. Aucune solution indécise ne serait supportable ni concevable. » *Mors et vita duello conflixere mirando*. D'un côté, la conception allemande du monde, la conception prussienne, définie par l'Empereur allemand, roi de Prusse ; de l'autre, la conception, non point américaine, non point anglo-saxonne, non point slave, ni française, ni même latine (encore qu'elle nous vienne à tous de la Grèce et de Rome), la conception humaine du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale. Sans doute, ces oppositions du passé au présent sont un peu verbales. Il y a toujours du passé dans le présent, il y avait déjà du présent dans le passé ; et d'ailleurs il y a passé et passé, présent et présent. Il y a éternellement le bon et le mauvais, le bien et le mal. Avant qu'il y eût l'Allemagne ou seulement la Prusse, il y avait une humanité ; avant que le Prussien eût engendré l'Allemand et que l'Allemand se fût achevé dans le Prussien, il y avait l'homme. Vaincre, c'est transmettre le flambeau. C'est ne pas souffrir qu'il s'éteigne, et que la lumière soit submergée.

« Mon compère, avait écrit Machiavel dans la lettre à laquelle celle de Vettori répondait, ce fleuve allemand est si gros qu'il a besoin d'une grosse digue pour le contenir. » Heureusement, les Américains ont appris à endiguer les plus grands fleuves de la terre. Contre la fureur dévastatrice de l'Allemagne, ils font dresser en toute hâte par un premier million de soldats une levée où leur puissance est le ciment de leurs principes.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

r

d
d
t
s
d
t
M
e
t
v
r

Q
l
l

d
a
i
s
e
o
t
s

AOÛT 1914 - AOÛT 1918

La cinquième année de la guerre a commencé.

L'heure n'est-elle pas propice à jeter un regard sur le panorama des quatre années que nous venons de vivre?

Du 1er août 1914 au 1er août 1918, quelle succession tragique de péripéties! La mobilisation : spectacle d'une émotion, d'une beauté inoubliables, qui portait en soi la promesse de toutes les merveilles de dévouement et d'héroïsme qui l'ont suivi. Le sacrifice belge : l'immolation sans une réticence de tout un peuple au devoir et à l'honneur. La réponse britannique à la félonie allemande retentissant aux oreilles de M. de Bethmann-Hollweg comme le présage de la défaite. Nos espoirs des premières semaines tout d'un coup dissipés à la lecture, un matin de la fin d'août, du communiqué cruellement et volontairement brutal : « De la Somme aux Vosges... » Le retournement. La victoire de la Marne qui fixe le destin!

L'empire britannique déploie son incomparable effort. Quelle vision, en janvier 1915, que celle des superbes bataillons accourus volontairement à l'appel de Lord Kitchener qui les passe en revue! Des soldats magnifiques, — sans armes.

L'Entente doit forger son armure en pleine bataille. Au mois de juin 1915, pas un fusil n'est sorti des manufactures anglaises. Chez nous, il a fallu d'abord donner du pain aux 75, improviser toutes les fabrications qui, en ces mois de début, se commandent et se gênent l'une l'autre. Peu à peu, la clarté et l'ordre se dégagent du chaos et des ténèbres. Grâce à nos ouvriers et à nos ouvrières, à nos ingénieurs, à nos industriels tendus d'un effort désespéré vers le but qu'il faut atteindre sous peine de mort, des miracles se réalisent. Notre industrie

chimique sort des limbes. Les explosifs se font. La fabrication du 75 et de ses obus se régularise. A l'anniversaire de la déclaration de guerre, au seuil de la seconde année, notre armée compte 272 batteries d'artillerie lourde au lieu des 68 du début. Fin octobre 1915, les trois quarts des pièces de gros calibre sur lesquelles nous vivrons jusqu'au milieu de 1917, sont en commande.

En mai 1915, aux accents d'un poète de génie, sous l'inspiration d'un Roi imbu des traditions de sa maison, par la volonté bienfaisante d'hommes d'État comme les Salandra et les Sonnino, l'Italie, accomplissant son destin, se range à nos côtés. Le 24 août 1915, à la nouvelle de la mobilisation bulgare répond l'ordre lancé de la rue Saint-Dominique au général Bailloud de prendre toutes les mesures pour envoyer par Salonique une première division au secours de la Serbie. L'expédition de Salonique est faite.

Le second hiver de la guerre. L'année 1916, l'année de Verdun! En arrêtant l'Allemand devant la ville qu'il voulait à tout prix conquérir, notre Poilu a dépassé le but qui lui était assigné. Il n'a pas seulement conservé à la France sa citadelle : il a gagné la guerre.

L'entrée en scène des États-Unis fut le prix de son héroïsme. Avant qu'elle ne se produisît, un grand espoir vite éclipsé a illuminé les premiers jours de la troisième année de guerre : la Roumanie s'est jetée dans la lutte. L'Allemagne ne négligera rien pour l'écraser. La vaillante armée roumaine, après avoir cueilli de brillants succès, puis subi de durs revers, s'était reprise. Elle le devait pour une grande part, — sa gratitude l'a maintes fois proclamé, — à l'appui de la mission française.

Saluons après nos poilus leurs chefs, ces officiers formés à notre École de guerre, auxquels la France et l'Entente devront pour une grande part la victoire. Sans désigner personne, qui ne sait l'œuvre que nos états-majors ont silencieusement accomplie dans les jours les plus tragiques? Depuis les transports par chemin de fer de la mobilisation jusqu'à l'organisation de la navette automobile sur la Voie sacrée de Bar-le-Duc à Verdun, — pour ne citer que deux faits entre mille, — quelle valeur professionnelle, quelle maîtrise affirmées! Qui a vu fonctionner en pleine retraite de Charleroi le grand Quar-

tier Général, avec la sûreté et la précision d'un mécanisme bien réglé, ne l'oubliera de sa vie.

Sous l'impulsion et le contrôle de chefs tels que ceux-là, on pouvait beaucoup attendre des divisions roumaines. C'était compter sans la défection russe. L'Entente n'y eût sans doute pas résisté, si à la même époque n'avaient surgi la décision du président Wilson et la déclaration de guerre des États-Unis.

La quatrième année des hostilités a vu se développer les conséquences fatales de la défection russe et poindre, plus rapidement qu'il n'était permis de le prévoir, les premiers résultats de la coopération des États Unis. Paris, sous le canon ennemi, comme Londres sous les Gothas, a gardé le calme et la tenue qui conviennent à des capitales dignes de leurs peuples et de leurs armées. La cinquième année de guerre trouve tous les peuples de l'Entente maîtres de leurs nerfs, sûrs de leur volonté, résolus à aller jusqu'au bout.

Comment oublieraient-ils que les maux subis depuis quatre ans passés, les deuils innombrables infligés, les pertes de toute nature accumulées, l'ont été par la volonté d'un homme et d'un peuple étroitement unis dans une folie de domination?

La responsabilité de la guerre, l'Allemand a tout tenté pour la rejeter de ses épaules. La diplomatie tudesque a d'abord essayé d'attribuer à la Belgique l'initiative et la préparation du conflit : réédition sans grâce et sans profit d'une fable trop connue. Elle a voulu imputer à la France l'odieux de l'agression; ses propres compatriotes l'ont saisie en flagrant délit de mensonge : la légende de l'avion français survolant Nuremberg fut démentie par le bourgmestre de la cité allemande. Elle a accusé l'Angleterre : invention ridicule, lorsqu'on se rappelle les initiatives multiples, les efforts incessants du gouvernement britannique au long des douze jours qui séparèrent l'ultimatum autrichien de la déclaration de guerre afin d'obtenir une solution pacifique. En désespoir de cause, l'ingénieux M. de Kühlmann, dans le discours qui fut son chant du cygne, s'est avisé de dénoncer le tsarisme : c'était bien joué. Un léger détail s'oppose à ce que cette dernière invention trouve même un instant créance près de l'auditoire le mieux disposé. Je veux parler de la dépêche que, le 29 juillet 1914, Nicolas II adressait au Kaiser pour lui demander de soumettre le différend austro-

serbe au Tribunal de la Haye. Le gouvernement impérial allemand a, il est vrai, négligé de faire figurer ce télégramme trop significatif à son Livre Blanc... Ainsi s'écroulent l'un après l'autre, l'un sur l'autre, les mensonges de l'Allemagne. L'accumulation même de ses fourberies démontre assez le prix qu'elle met à tromper l'opinion universelle.

Elle a raison. Question capitale en effet qui doit toujours être présente à nos esprits, que celle de l'origine de la guerre. S'il est exact, comme il l'est, qu'un gouvernement et un peuple aient déchaîné sur le monde le fléau dont il est dévoré, qui doutera que la paix ne peut être réellement établie que le jour où ce peuple et ce gouvernement criminels auront été mis dans l'impuissance de renouveler leur forfait?

Ainsi la connaissance des origines de la guerre dicte sa conclusion nécessaire.

Depuis quatre ans, on a souvent, et d'autant plus souvent qu'on s'éloignait davantage du début des hostilités, posé ce point d'interrogation : quels sont nos buts de guerre? — Rectifions avant tout une terminologie impropre. Que l'Allemagne, qui a voulu et déclaré la guerre, se propose des buts de guerre, d'accord. L'Entente, qui l'a subie, ne connaît que des conditions de paix. — Quelles sont donc les conditions de paix qu'elle serait disposée à accepter?

Notons qu'elle n'a pas eu jusqu'ici à en refuser. Des esprits inquiets se sont parfois demandé si les gouvernements de l'Entente n'auraient pas laissé d'aventure échapper le rameau d'olivier qui leur aurait été tendu. De récents événements ont dû apporter quelque apaisement à leur souci. L'Allemagne a montré avec éclat, par deux fois, coup sur coup, ce qu'elle cache sous le nom de paix. La paix de Brest-Litovsk en premier lieu : *Ubi* servitudinem *faciunt*, *pacem appellant*. Et la paix de Bucarest a, j'imagine, achevé de convaincre ceux que l'expérience précédente n'aurait pas encore éclairés.

En présence de tels actes, quelle imagination serait assez folle pour rêver que le militarisme prussien ait pu jamais concevoir la pensée de se condamner lui-même, de se suicider, en offrant à la France la restitution de l'Alsace-Lorraine, symbole vivant de sa puissance? Il est d'ailleurs d'autres Alsaces-Lorraines. Quand l'Italie est entrée en guerre, n'est-ce

pas dans l'espoir de libérer les terres *irredente*? Le jour où la Roumanie a pris la résolution de se joindre à l'Entente, ne se proposait-elle pas de délivrer du joug hongrois pour les réunir à elle ses frères de Transylvanie? L'Entente ne l'ignorait pas. La force et l'honneur de notre cause, ce qui en assure le triomphe, c'est que notre salut est lié au salut, à la libération des nationalités opprimées.

La conséquence la plus heureuse sans doute du retentissant incident Czernin aura été de dissiper l'illusion autrichienne. Des politiques subtils, autant que bien intentionnés, nourrissaient l'espoir de se faire une alliée de l'Autriche délivrée, grâce à nous, du pesant joug de l'Allemagne. Ils ne mettaient pas en doute que le jeune empereur ne subit avec impatience le rôle qui, pour « brillant » qu'il soit, ne laisse pas d'être humiliant, d'éternel second. A supposer exacte l'analyse psychologique des sentiments prêtés à l'impérial et éventuel interlocuteur, restait à mettre sur pied la solution destinée à établir l'accord entre l'Entente et lui. Se figurait-on bonnement qu'en même temps qu'il offrait à la France l'Alsace-Lorraine qu'il ne détenait pas, il était prêt à amputer son empire de Trente et Trieste en faveur de l'Italie et à abandonner à la Roumanie les parties qu'elle réclame? Y eût-il été par impossible disposé, comment l'aurait-il pu? L'explosion de l'affaire Czernin a fait évanouir ces imaginations dont le moindre inconvénient n'était pas de nous détourner de la seule politique réaliste, loyale et susceptible d'aboutir.

Pour combattre l'Allemagne, on s'est enfin résolu à faire appel sans ambages aux éléments anti-allemands. Aux Tchèques, aux Tchéco-Slovaques qui réclament l'accès à une vie nationale et libre, l'Entente s'est décidée à répondre publiquement qu'elle faisait siennes leurs revendications. De même pour la Pologne. Ainsi s'éclairent et se coordonnent les conditions de paix acceptables par l'Entente. Elles s'opposent par une suite naturelle et logique aux desseins ennemis.

L'Allemagne a mis le monde en feu pour fonder sa domination économique et politique. Dès avant la guerre, ses dirigeants avaient prononcé l'arrêt de mort des petites nationalités. Fidèle aux principes formulés avec tant de précision et d'élévation par le Président Wilson, l'Entente lutte pour la réparation des crimes du passé par la délivrance des nationalités opprimées.

Elle leur fait appel pour l'aider à atteindre la solution d'où découleront tous les autres résultats : la barrière posée pour jamais aux empiétements des insatiables ambitions germaniques, l'avènement d'une Société des Nations entre nations libres et maîtresses de leur sort.

Six mots résument les conditions de paix acceptables par l'Entente : « Il faut détruire le militarisme prussien. »

Que ce soit jusqu'à la fin de la guerre notre unique pensée, notre immuable mot d'ordre!

Rendre l'Alsace-Lorraine à la France; réunir à l'Italie les terres *irredente*, à la Roumanie ses fils gémissant sous la domination hongroise; appeler à l'indépendance les Tchèques, les Tchéco-Slovaques; restaurer, avec les réparations qui lui sont dues, la glorieuse et infortunée Belgique ; relever la Serbie ; reconstituer la Pologne écartelée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, qu'est-ce donc sinon détruire le militarisme prussien ?

Ce n'est un paradoxe qu'en apparence de dire qu'il ne dépend plus de nous d'être vaincus.

Le Nouveau Monde n'est pas entré en scène, il ne franchit pas l'Atlantique, il n'accomplit pas les miracles quotidiens dont nous sommes les témoins émerveillés et reconnaissants, pour se contenter d'une paix bâtarde et trompeuse, grosse de tous les périls. Les États-Unis, et nous avec eux, nous ne nous arrêterons que le but atteint : le militarisme prussien détruit.

Si la partie est virtuellement gagnée, nos erreurs, nos fautes peuvent en retarder l'issue, prolonger les souffrances, augmenter les deuils. Quel moyen d'éviter, autant que possible, les fautes et les erreurs? Un seul : tout oublier, tout écarter qui n'est pas le gain de la guerre.

Demain nous reviendrons, si nous en avons par malheur gardé le goût, aux mœurs et aux discussions d'antan. Aujourd'hui et jusqu'à la fin de la guerre, que rien n'existe pour nous que la victoire à remporter.

« Il faut détruire le militarisme prussien. »

A. Millerand.

RÊVERIES D'APRÈS GUERRE SUR DES THÈMES ANCIENS

V [1]

SUR LES ROUTES DE LA DOUCE FRANCE

M. Reichard, de Gotha, conseiller de guerre, était, en sa qualité d'Allemand, doué du génie de l'organisation. Comme, en outre, à l'égal de tous ses compatriotes, il se plaisait à professer, il s'avisa, vers la fin du XVIIIe siècle, que nul mortel avant lui n'avait su voyager avec commodité et profit, et il résolut de contribuer au bonheur de l'humanité en faisant part à ses contemporains des résultats de sa culture personnelle. Ce beau trait nous vaut un *Guide des Voyageurs en Europe*, trois volumes in-octavo, du format et de l'épaisseur d'un *Gradus ad Parnassum*, dédiés à Sa Majesté Impériale Alexandre Ier, « autocrateur de toutes les Russies, » et dont la préface, compendieusement réduite à 228 pages, peut être considérée comme l'une des conceptions les plus divertissantes de la pédanterie teutonne.

Persuadé que « le devoir d'un ami des hommes est de communiquer les lumières qu'il a acquises, » M. Reichard pose en principe que tout voyageur doit avoir pour buts « sa propre instruction, le bien de la société et la prospérité de sa patrie ; » tâche « extrêmement pénible, » exigeant de préalables et longues initiations. D'abord il est nécessaire qu'un touriste, avant de se mettre en route, étudie à fond « l'histoire naturelle, la mécanique, la géographie, l'agriculture, les langues, le dessin, la calligraphie, la sténographie, la natation, la médecine

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mai 1917, 15 mars et 1er avril 1918.

et la musique, » en donnant, pour ce dernier article, la préférence « aux instruments à vent qui peuvent se démonter et se mettre en poche. » Cette préparation menée à bien et le plan du parcours combiné, il sera indispensable au voyageur de « se procurer la liste des manufactures qui se trouvent dans chacune des villes par où il doit passer et dans leurs environs, avec un détail du nombre des artisans de chaque classe, leur âge, etc., la quantité de matières premières qu'on y met en œuvre, les endroits où elles se débitent et autres renseignements similaires. » Dans tous les bourgs et villages qu'il traversera, il devra « s'informer de l'accroissement ou de la diminution de la population, quelles en peuvent être les causes, de même que de la consommation actuelle qui s'y fait, surtout dans les cinq, dix ou vingt dernières années. » Sans se douter que, par instinct national, il rédige bien plutôt le manuel du parfait espion que celui du bon voyageur, M. Reichard conseille au touriste qui visite les pays étrangers « de ne pas confier ses intentions à ceux qui se donneront de la peine pour les pénétrer, » remarquant « qu'on peut toujours trouver des prétextes honnêtes pour éluder les questions sans offenser la vérité; » mais qu'il faut aussi « éviter avec soin tout air de mystère pour ne point exciter la curiosité des avides examinateurs. »

Ainsi admonesté, le candidat voyageur se mettra en quête « d'un domestique ayant quelque notion de chirurgie pour que, dans un cas de besoin, il puisse faire une saignée à son maître; » puis il lui faudra écrire son testament, « afin d'éviter toute discussion entre les membres de sa famille s'il venait à décéder au loin, » et procéder à la composition de son arsenal de route : une paire de pistolets à deux coups ou de tromblons à mitraille « qui sèment et éparpillent bien une douzaine de petites balles dont on les charge. » Il s'occupera ensuite de ses bagages : outre les livres, les cartes géographiques, les vêtements de rechange, le linge, les chaussures, il lui faudra se pourvoir de quelques petits objets indispensables, à savoir : « un cric, un fort marteau, une ou deux chaînes de fer, de bonnes cordes, une couverture de soie, un étui de mathématiques, de l'encre de Chine, une boussole, un pot de graisse, de la bougie, un télescope, une seringue, une chambre obscure, des draps de lit, des verrous postiches qu'on puisse adapter à toutes les portes, deux peaux de cerf cousues ensemble d'environ six pieds six

pouces de longueur sur trois pieds six pouces de large, » — sauvegarde assurée contre la fraîcheur des lits d'auberge et la morsure des punaises, — une pharmacie sommaire contenant obligatoirement « une provision de bon vinaigre distillé, de l'eau d'arquebusade, du baume du Pérou, du vin de Hongrie et du Cap, du vinaigre des Quatre Voleurs, de la rhubarbe, de l'ipéca et un flacon de sel ammoniac contre les évanouissements. » Si, ces préparatifs terminés, le futur touriste se sent encore assez de jeunesse et d'énergie pour affronter les hasards du chemin, si le courage ne lui défaut pas aux lugubres perspectives envisagées par le *Guide*, il se mettra, durant une quinzaine de jours, « au régime des purgatifs doux, » avant de monter en berline et M. Reichard lui promet un heureux voyage, si toutefois il ne meurt pas en route frappé par la foudre en traversant un bois, ou noyé au passage d'une rivière, ou écrasé par la chute d'un ciel de lit d'auberge, ou victime d'un accident de voiture, d'une maladie inflammatoire, d'une apoplexie due aux trépidations de la chaise de poste ; et encore, à la condition qu'il s'astreigne à ne point porter de jarretières, à ne pas s'endormir sous un arbre, à ne jamais boire de l'eau sans y avoir fait macérer une croûte de pain grillé, à ne pas se refroidir s'il a chaud, à ne pas s'approcher d'un grand feu s'il a froid, à garder dans sa bouche, quand il traversera quelque région insalubre, une éponge ou un tampon de papier gris, et, par les temps de soleil, de neige, ou de vent, à tenir attachées sur ses yeux de petites tablettes d'ivoire percées dans leur milieu d'une fente mince (1).

Je pense que, après s'être pénétré des deux cent vingt-huit pages de *Conseils pratiques* inspirés par l'expérience à M. Reichard, aucun de ses lecteurs n'aura eu le cœur de quitter son chez soi et de risquer tant de tribulations pour l'avantage problématique de contribuer à l'amélioration du genre humain. Cet ouvrage étrange demeure cependant précieux en quelque façon, parce qu'il nous révèle une partie des tracas et des incommodités auxquels se devait résigner, il y a quelque cent vingt ans, l'homme assez téméraire pour courir le monde. De tels embarras sont si loin des aises actuelles que nous ne pouvons exactement nous représenter ce qu'était un voyage au temps d'avant les chemins de fer. Ceux qui prirent la peine de

(1) *Guide des Voyageurs en Europe*, par M. Reichard, conseiller de guerre. Trois volumes, à Weimar, au Bureau d'Industrie.

se déplacer et qui nous ont laissé le récit de leurs pérégrinations se sont montrés, par malheur, plus soucieux de nous exposer leurs impressions artistiques que de nous prendre pour confidents de leurs déceptions et de leurs contraintes; de sorte qu'il est assez difficile aujourd'hui de connaître les moyens pratiques qu'il fallait mettre en œuvre, les obstacles et les fatigues qu'on devait braver pour se rendre à une ville d'eaux, gagner une province quelque peu éloignée, ou passer « les Monts » afin de visiter l'Italie.

***

A vrai dire, on ne quittait guère sa maison, à Paris surtout. Mercier, à l'époque de Louis XVI, constatait avec amertume que les riches sortaient peu de la ville : « Tous ceux qui voyagent, écrit-il, ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de quarante mille livres de rente; il a visité tour à tour les belles villes de ce superbe royaume, et tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire (1). » Ce garçon tailleur, de même que certains peintres nomades, ou les ouvriers d'art, fort nombreux alors, parcourait à pied le pays, son porte-manteau à l'épaule, et ce genre de locomotion supprimait pour lui la majeure partie des inconvénients de la route. On possède le journal de voyage d'un « faiseur de bas » d'Avignon, venu à Paris au printemps de 1789 : il accomplit en dix-sept jours ce parcours de cent quatre-vingt-cinq lieues, et son récit, encore que très laconique, offre des particularités qui méritent attention. Pourtant le négociant que ses affaires appelaient au loin, le bourgeois allant recueillir en province un héritage, l'étudiant se rendant à quelque centre de Faculté éloigné de sa bourgade, employaient, pour économiser le temps et les écus, la voiture publique, et de celle-ci nous sont conservées quelques descriptions pittoresques. Dans les années qui précédèrent la Révolution, la *Turgotine* était en grande faveur. Elle datait de 1775. Son surnom indique suffisamment qu'elle était due à l'initiative de l'infatigable Turgot, et l'engouement fut, d'abord, unanime : c'était le *nec plus ultra* de la rapidité. Mais, comme il arrive, l'innovation connut bientôt la critique : ces voitures portaient, il est vrai, une masse énorme de marchandises;

(1) Mercier. *Tableau de Paris*, CCCCVII.

mais elles étaient trop lourdes, leur caisse était étroite et les places y étaient si pressées que chacun redemandait « sa jambe ou son bras à son voisin, lorsqu'il s'agissait de descendre (1). »

Les zoïles, en outre, ou, pour mieux dire, les concurrents évincés, accusaient la *Turgotine*, — qui l'eût cru? — de tendances philosophiques et subversives; les anciens entrepreneurs de voitures devaient, en effet, par leur cahier des charges, assurer aux voyageurs la possibilité d'entendre la messe; ainsi les bureaux de la diligence de Lyon, qui partait, de deux jours l'un, du Port Saint-Paul, contenaient une chapelle où l'on célébrait l'office, à trois heures et demie du matin, les dimanches et jours de fête (2). Or, l'activité imprimée par Turgot aux services de voitures publiques supprimait messe et chapelain. Puis l'on jugeait que, s'il y avait péril pour l'âme, les corps mortels transportés par la *Turgotine* n'étaient guère plus en sécurité; cela allait trop vite : songez donc! trois jours seulement de Paris à Rouen, douze jours de Paris à Strasbourg, vingt jusqu'à Bayonne! N'était-ce pas là précipitation démoniaque? Ce fut bien autre chose quand parurent les malles-poste, roulant jour et nuit avec leur moyenne de deux lieues à l'heure; mais on était alors en 1793, et les gens se montraient moins timorés; on allait voir mieux encore, et les diligences Lafitte et Caillard se révélèrent, dès leurs premières sorties, comme de tels miracles de luxe, d'exactitude et de vitesse que les plus audacieux et les plus férus du progrès déclarèrent qu'un tel moyen de transport ne serait jamais détrôné.

Lafitte et Caillard : ces deux noms sonnent encore familièrement à nos oreilles, tant ils ont été répétés et vénérés par nos grands-pères; leur association évoque un passé déjà lointain, garde une sorte de grâce fanée, éminemment bourgeoise et « Louis-Philippe; » elle fait songer à Henri Monnier et à son *Monsieur Prudhomme*, à Jérôme Paturot ralliant son château d'Auvergne avec tout un étalage de parapluies en coton rouge, de sacs de voyage en tapisserie, et de malles élégamment recouvertes de peau de sanglier. Ce qu'on sait de l'histoire du banquier Lafitte justifie ces prosaïques réminiscences; quant à celle de Caillard, il en est peu de plus singulièrement romanesques : la voici. Quelques années avant la Révolution, un

(1) Mercier. *Tableau de Paris*, CCCCLII.
(2) M. Du Camp. *Paris, ses organes et ses fonctions*, I, 223.

petit paysan quittait son village de la Beauce, portant tout son avoir, — quelques hardes, — noué dans son mouchoir au bout d'un bâton, suivant la tradition séculaire des piétons arpentant les routes de France; il s'appelait Vincent Caillard, ne possédait pour pécune qu'un demi-louis, ne savait ni lire ni écrire, ne connaissait nul protecteur et n'attendait aucun héritage. Il se rendit à Orléans, fut admis comme manœuvre chez un entrepreneur, travailla avec obstination, se conduisit bien, passa piqueur, puis surveillant, ensuite conducteur; en 1790, il s'établissait et devenait entrepreneur à son compte.

Peu de temps auparavant étaient venues se fixer à Orléans deux personnes étrangères au pays, une dame âgée et une jeune fille; bien que leur séjour défrayât les commérages, personne n'avait appris d'où elles venaient ni qui elles étaient; elles vivaient honorablement, menant avec décence un train fort modeste. La vieille dame, d'aspect tout à fait aristocratique, avait l'air hautain d'une femme de cour; sa tenue était recherchée et elle se promenait, poudrée à frimas, tenant en main une canne à pommeau d'or qui impressionnait les passants. La curiosité des Orléanais s'aiguillonnait d'autant plus que le nom sous lequel vivaient les deux étrangères était, — on ne l'ignorait pas, — un nom de fantaisie. La jeune fille, d'une saisissante beauté, disait s'appeler Madeleine Trotereau; le bruit courait qu'elle était une fille naturelle de Louis XV.

Vincent Caillard épousa Madeleine le 9 février 1790 : elle n'avait pas un liard de dot et son mari lui en constituait une sous forme d'une petite vigne achetée à Meung-sur-Loire. Le texte de l'acte de mariage ne laisse place à aucune supposition de fraude ou de mystère : le père et la mère Trotereau y sont désignés et le signent; mais, d'après la tradition de la famille Caillard, c'étaient là figurants de complaisance et la naissance de la belle Madeleine demeura une énigme. Le mariage célébré, la vieille dame disparut et, comme il convient dans les légendes, on ne la revit jamais (1).

Madeleine fut une épouse modèle : l'amour donna à Caillard du génie. Durant la Terreur, il est conducteur des Ponts et Chaussées à Beaugency : au début de l'Empire, il dirige les travaux de réfection de la grande route Paris-Bordeaux dans la

(1) *Un coin du Pré-aux-Clercs...* d'après des documents inédits, par Léo Mouton, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

traversée du département du Loiret. Il explore ainsi les vastes landes de la Sologne, consacre ses minces économies à l'aménagement d'immenses territoires incultes qui lui sont cédés pour rien et qu'il plante de pins des Landes. En quinze ans sa fortune est faite : il s'installe à Paris, achète l'hôtel de Juigné, — un palais qu'ont habité les Conti et les Mazarin, — et réalise un projet qui, depuis longtemps, le hante : à force de vivre sur les routes et d'y voir passer des diligences disparates, des coucous délabrés traînés par des haridelles fourbues, il rêve de centraliser en une grande administration le service des voitures publiques réparti alors entre trois mille cent trente-quatre entreprises rivales. Il expose l'affaire au banquier Lafitte qui ouvre ses coffres-forts, fournit les fonds et associe un de ses cousins à Vincent Caillard. Bientôt les *Messageries générales* desservaient trente grandes routes et deux mille deux cents postes; les actionnaires recevaient des dividendes de 15 à 18 pour 100... On était loin des *Turgotines* et, vers 1840, les vieux Parisiens qui voyaient passer la Lafitte et Caillard à heure fixe, comparaient avec extase et fierté cette voiture merveilleuse aux lourds et bruyants véhicules de leur jeune temps : carabas, pots-de-chambre, désobligeantes, accélérées, gondoles, diligentes, guimbardes, inversables et autres qui reliaient jadis la capitale à la province, poudreuses, cahotées, penchantes, remplissant du vacarme de leurs chaînes et de leurs vitres secouées les rues du centre de la ville; tirées par six chevaux blancs ou gris, la queue nouée, couverts de harnais rapiécés, stimulés par les claquements de fouet des postillons sautillant droit sur leurs selles dans leurs bottes bordées de pièces de bois; lourdes, massives, énormes, laissant apercevoir la silhouette des voyageurs entassés dans des compartiments trop étroits; — bâches informes, larges roues, paniers attachés par derrière et débordant de paquets; « sabots » brimbalant et sonnant la ferraille, essieux grinçant, soupentes gémissantes, cercles des roues broyant les pavés, et, juchés à côté du conducteur, *les lapins*, — sur l'impériale *les singes*, et, par derrière, *les araignées* (1), clients en surnombre, accrochés de-ci de-là au hasard d'une courroie ou d'un marchepied. Exténué, moulu, courbaturé, ahuri par les heurts, le fracas, le vent, la poussière, les

(1) Babeau. *Paris en 1789*. M. Du Camp, *ouv. cit.* et baronne d'Oberkirk, *Mémoires*.

appels de trompe, ce chargement humain se déversait dans la cour qu'a peinte Boilly, rue Notre-Dame-des-Victoires, parmi la foule des badauds, des commissionnaires, des porteurs de malles, et se dispersait dans les hôtels du quartier dont la plupart des maisons portaient enseigne et « logeaient » à l'heure, à la nuit, ou à la semaine.

Certes ceux qui s'exposaient au supplice de ces arches de Noé sur roues consacrées aux transports en commun, ne s'y résignaient pas sans motifs impérieux : ils supportaient l'inévitable épreuve sans penser que le tableau des affligeantes sensations qu'elle leur procurait pût être de nature à intéresser la postérité. Toutes leurs impressions de route, révélées en des lettres intimes qui n'ont pas connu l'honneur de la publicité, se résument en des souvenirs d'ankylose, de meurtrissures, de crampes variées, de fourmillements occasionnés par la stagnation et d'âpres discussions qui se prolongeaient durant des lieues à propos de « pieds croisés » ou d'une vitre ouverte. C'est donc dans les récits des plus heureux, de ceux qui voyageaient « pour leur plaisir, » qu'il faut chercher trace des désagréments que réservait à ces privilégiés la circulation sur les routes de France. Car si, comme le dit Mercier, les Parisiens ne se risquaient qu'à regret hors de leur ville chérie, il était de tradition que tout provincial suffisamment renté entreprît une fois en sa vie le voyage de la Capitale. Il tenait le journal de cette exceptionnelle et mirifique exploration et, au retour, en rédigeait une relation qu'il déposait dans les archives de la famille pour transmettre à ses descendants un témoignage de sa hardiesse et leur donner en exemple le plus grand exploit de son existence. Sans nul doute ces longs voyages à petites journées devaient déjà paraître en leur temps bien timides et bien arriérés à quelques « avancés » qui brûlaient sous le moindre prétexte le pavé du Roi et se mobilisaient pour un simple caprice : tels ces amis du prince de Ligne qui, au grand étonnement de Mme Vigée-Lebrun (1), « partaient de Bruxelles après leur déjeuner, arrivaient à l'Opéra de Paris tout juste à l'heure de voir lever la toile, et, le spectacle fini, retournaient à Bruxelles, courant toute la nuit. »

Mais c'étaient là folies de jeunes snobs, — il y en eut de

(1) *Souvenirs*, édition Charpentier, I, 55.

tout temps, — et le hobereau de nos provinces, le conseiller au Parlement de Metz ou de Toulouse, qui entreprenaient le pèlerinage de Paris, s'y préparaient longuement et supputaient toutes les chances bonnes ou mauvaises d'une si périlleuse pérégrination. Les femmes se donnaient pour but l'achat d'une parure depuis bien des années retardé; les hommes mettaient au nombre de leurs projets le bonheur d'apercevoir le Roi, se promettaient de prendre l'avis d'un célèbre médecin au sujet de quelque rhumatisme récalcitrant que ne parvenait pas à guérir le praticien local, ou bien caressaient en secret l'espérance d'échapper, durant quelques heures, à la surveillance conjugale, pour goûter, au moins une fois, à quelqu'un de ces fruits défendus si abondants au verger parisien et dont les explorateurs revenus de ce lieu de délices contaient merveille d'un ton de discrète fatuité. Bref, on rêvait à cette grosse détermination longtemps à l'avance, on en parlait à tous ses voisins, on se chargeait des commissions de tous ses amis, on se mettait ainsi dans l'obligation de ne pas reculer; et, quand tout retardement eût compromis l'honneur, on montait en voiture et on se mettait en route, le cœur gros, sans trop regarder derrière soi, pour ne pas faiblir au dernier moment.

Le 9 juin 1782, le chevalier de Kerpoisson, Mme de Kerpoisson, M. et Mme de Rouaud quittent Guérande qu'ils habitent, afin d'accomplir, sans autre motif que leur amusement, le traditionnel voyage à Paris. M. de Rouaud se charge de tenir le journal de l'expédition, et il s'y astreint fidèlement (1). Le premier soir, les voyageurs s'arrêtent à Donges, après avoir parcouru six lieues; ils s'y reposent durant cinq jours : le 14 juin, ils traversent la Loire, passent à Paimbœuf et arrivent à Nantes, — lourde étape de dix lieues. Là, ils louent, à raison de cent dix livres, une chaise de poste qui doit les porter jusqu'à Paris, et les voilà s'acheminant, avec courage. La première couchée est à Ancenis, la seconde à Angers où, contrairement à leurs projets, ils ne peuvent séjourner dans la crainte de n'en pouvoir repartir, le comte du Nord, le futur empereur de Russie, Paul Ier, ayant retenu sur la route tous les chevaux de poste. D'Angers à Durtal, de Durtal à la Flèche, puis à Guécelard, au Mans, à Conneré, à la Ferté-Bernard... Ils se traînent ainsi sur

(1) Comte L. Remacle. *Voyage de Paris en 1782. Journal d'un gentilhomme breton*, Vannes, 1900. Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou.*

les grands chemins, se querellant aux relais, logeant en de mauvais gîtes, un peu déçus des embarras qu'ils rencontrent, mais se réconfortant à l'espérance « des commodités qu'ils se procureront à Paris... » s'ils y parviennent jamais! Il faut noter que l'usage autorise, sur cette route très fréquentée, les voyageurs à se délasser de la voiture en chevauchant, sans supplément de prix, les bidets de la poste (1); mais, dans ce cas, ils doivent veiller personnellement à la monture qui leur est confiée et lui donner des soins en cas de blessure. Reichard abonde à ce sujet en conseils aussi minutieux que peu pratiques : « Ne jamais aller qu'au pas; — ne pas laisser le cheval entrer à l'écurie quand il est en sueur, mais le promener aux environs de l'auberge en le tenant par la bride jusqu'à ce que tout son poil soit sec ; — lui frotter les cuisses avec de la lavure de vaisselle dans laquelle on aura fait bouillir de petits os concassés, du vieux lard et de la vieille graisse; — envelopper les sabots dans des feuilles de chou salé cru à quoi on mêle de la bouse de vache..., » toutes opérations éminemment utiles, on n'en peut douter, à la santé du cheval, mais qui ne devaient rien ajouter à la satisfaction du cavalier.

M. de Kerpoisson, M. de Rouaud et leurs compagnes n'eurent point, d'ailleurs, à subir des contrariétés de ce genre : après quatorze jours de route, des « nuitées » à Mont-Landon, à Chartres et à Trappes, ils passaient enfin, le 22 juin, au pied des terrasses de Versailles et arrivaient le soir à Paris, but de ce voyage entrepris « sous l'étendard de l'amitié. » Nous les y retrouverons plus tard, ne nous intéressant, pour le moment, qu'à leurs procédés de pérégrination. Quand ils décidèrent de retourner chez eux, ils renoncèrent à la chaise de poste dont ils n'avaient point gardé bon souvenir, s'empilèrent bourgeoisement dans la diligence d'Orléans et, parvenus aux bords de la Loire, firent achat d'une « cabane, » sorte de bateau plat qu'ils chargèrent de provisions et qui les porta jusqu'à Nantes, après escales à Saint-Dyé, à Blois, à Amboise, à Tours, à Langeais, à Saint-Martin de la Place, aux Ponts-de-Cé et à la Meilleraie... Huit jours de navigation avant d'aborder au quai de la Fosse : ces téméraires Guérandais se seraient charitablement employés à faire interner comme dangereux le devin assez clairvoyant

(1) *Souvenirs d'un nonagénaire*, publiés par Célestin Port. *Passim*.

pour leur prédire que, avant un siècle écoulé, ce même parcours s'effectuerait normalement en moins de trois cents minutes.

Qu'on courût la poste en simple particulier, ou qu'on circulât avec tout un train d'écuyers, de piqueurs, de courriers, de majordomes et d'estafettes, il ne fallait point ambitionner beaucoup plus de confortable ni moins de lenteur. En 1783, âgée de treize ans, Lucie de Dillon accompagne, de Paris à Montpellier, son oncle, l'archevêque de Narbonne, président des États du Languedoc. L'archevêque ne ménage pas la dépense : il a 510 000 livres de revenus, ce qui ne l'empêche pas « d'en être toujours aux expédients. » Outre le prélat et sa nièce, la grande berline à six chevaux contient la grand'mère de Lucie, Mme de Rothe, et un ecclésiastique, secrétaire de M. de Narbonne. Deux domestiques sont assis sur le siège extérieur. Une seconde berline également attelée à six est réservée aux deux valets et aux deux femmes de chambre. Une chaise de poste suit, emmenant le maître d'hôtel et le chef de cuisine. Un courrier précède le convoi d'une demi-heure ; deux autres accompagnent les berlines. Le précepteur de Lucie voyage par la *Turgotine*. On se lève à trois heures du matin, on monte en voiture à quatre heures, on roule tant bien que mal jusqu'à deux heures, on dîne, on repart, on est cahoté jusqu'à la nuit et l'on met pied à terre, brisé, exténué, moulu, malade de fatigue et d'engourdissement. Les routes de la vallée du Rhône sont en si mauvais état qu'on risque de verser à chaque tour de roue. Certain torrent qui court à travers la ville de Montélimar, et qu'il faut franchir à gué, est, pendant l'hiver et au printemps, si grossi par les pluies ou la fonte des neiges qu'on est obligé souvent d'attendre durant plusieurs jours que le passage soit praticable. Lucie de Dillon se souvenait, cinquante ans plus tard (1), de la traversée de ce torrent : l'eau se précipitait avec tant de violence qu'elle soulevait les voitures, et il fallut ouvrir les portières « pour qu'elle pût passer au travers ; on avait attaché aux ressorts des pièces de bois sur lesquelles se tenaient des gens armés de longs pics, pour empêcher l'équipage d'être entraîné ; la grand'mère et la fillette étaient grimpées sur les coussins, jupes retroussées ; les hommes, prélat compris, juchés sur l'im-

(1) Marquise de la Tour du Pin. *Souvenirs d'une femme de cinquante ans*, 1778-1815, publiés par son arrière-petit-fils le colonel comte de Liedekerke-Beaufort. Librairie Chapelot. I. 48.

périale, et l'on naviguait ainsi, au péril de ses jours, en pleine grande rue de Montélimar. Ce que Lucie ne dit point, — il lui arriva depuis lors tant d'autres et plus tragiques aventures! — c'est l'état de la belle berline archiépiscopale, après un tel arrosage et comment on pouvait, le mauvais pas franchi, reprendre ses places sur ces banquettes soyeuses et sur ces oreillers de plume aussi bousculés, maculés et imbibés que s'ils s'étaient trouvés entre les deux portes d'une écluse rompue, envahie par l'afflux des eaux. C'étaient là, manifestement, petits inconvénients habituels et avec lesquels on était si bien familiarisé qu'on ne jugeait pas qu'ils valussent la peine d'être mentionnés.

Les téméraires, — très rares, d'ailleurs, — qui, vers la même époque, formaient le dessein d'aller à Nice, se heurtaient à un obstacle bien autrement périlleux : l'exemple est d'autant plus démonstratif que cette excursion est aujourd'hui consacrée, en quelque sorte classique, et si communément réalisable dans des conditions de facilité et d'agrément qu'elle est promue au rang de « voyage de noces. » Or, de tous ceux de nos contemporains qui vont se délasser dans l'ensorceleuse capitale de la Côte d'Azur, combien peu se sont avisés que, avant de s'engager dans les faubourgs de la ville, le train passe sur un pont qui ne se distingue que par sa banalité des autres travaux d'art de la voie! Le site n'a rien de « romantique; » la plaine est vaste; les montagnes n'apparaissent qu'au loin et, le plus ordinairement, le cours d'eau qu'enjambent les arches ressemble si peu à un fleuve et si bien à un banc de sable qu'on le confond facilement avec le champ de courses tout voisin. C'est le Var, jusqu'en 1792, frontière de la Provence et limite du royaume de France; le Var, barrière, sinon tout à fait infranchissable, du moins si unanimement redoutée qu'il fallait, pour en affronter le passage, porter autour du cœur le triple airain de l'homme d'Horace. Les relations de ceux qui l'ont effectué font frémir : une douzaine d'indigènes absolument nus sont à demeure sur les bords du fleuve : agréés et taxés par le gouvernement, ils ont pour mission de guider d'une rive à l'autre les voitures et les chevaux et de porter sur leurs épaules les voyageurs. Ils ne doivent passer personne de nuit, sous peine des galères; prennent leur poste dès l'aube et se disputent les arrivants : hommes ou femmes sont empoignés par

ces tritons qui, se tenant enlacés deux à deux, vous les hissent sur leur dos et se lancent intrépidement à travers l'effroyable courant, en recommandant bien au patient de ne pas regarder l'eau, « si rapide que la tête tournerait et que porteurs et clients seraient engloutis. » Quelquefois, le torrent se précipite avec tant de fureur et de fracas qu'il faut attendre durant vingt-quatre heures, et davantage encore, que la hauteur du flot soit diminuée. Au vrai, ces gueyeurs exagèrent le péril et spéculent sur les craintes que provoquent leurs hâbleries : une femme terrorisée par le tableau qu'on lui présente de « la fureur de ces eaux qui brisent les montagnes et charrient des rochers, » n'hésitera pas à payer un louis, au lieu de six sous, les courageux Hercules qui vont risquer leurs jours pour la porter sur l'autre bord. Encore n'est-il pas bien sûr que, par astuce et pour ajouter à leur apparent mérite, ils ne choisissent pas l'endroit le plus profond et le plus dangereux, dût la voyageuse sortir de leurs bras trempée d'eau, percluse de peur et trop heureuse d'être en vie pour s'attarder à marchander sur le pourboire (1).

A ceux et à celles que rebutent de tels malencombres s'offre l'éventualité de gagner par mer l'inaccessible Nice ; mais l'entreprise est ardue : on trouve facilement, il est vrai, à Antibes, des felouques qui font la traversée, mais, pour peu que le passager tienne à ne point partager l'ordinaire peu appétissant des matelots, pour peu qu'il ne lui suffise pas, comme à Chateaubriand, de « souper d'un biscuit, d'un peu de sucre et d'un citron, » il doit se pourvoir de provisions et se résigner à cuisiner ses repas tout le temps qu'il sera en mer. Les plus avisés se procurent un petit four de tôle et une marmite à esprit-de-vin : on vend même des « machines à rôtir très pratiques et peu encombrantes; » mais il est de toute nécessité d'emporter de l'eau potable, du pain, des œufs conservés dans la graisse fondue, des noix, des fruits confits et aussi, — car si l'on connaît à peu près le jour du départ, la durée du voyage est le secret de Dieu, — des moutons vivants, un ou deux porcs, des volatiles, des légumes secs, sans oublier un boulet de canon de deux livres qu'on jettera dans la marmite pendant la cuisson de la soupe, afin que, mis en mouvement par le roulis, ce pro-

(1) Docteur A. Barety. *Le voyage de Nice autrefois*, extrait du *Nice historique* (d'après les relations de Lalande, de Papon, de Roland de la Platière, etc).

jectile fasse l'office de pilon et écrase les pois et les haricots qui refusent de s'amollir dans l'eau de mer. Tout cela pour aller d'Antibes à Nice? Six à sept lieues? Une promenade en barque? — Eh! oui, tout cela. Quand le capitaine Gal qui commande la felouque les *Ames du Purgatoire*, ou le capitaine Clerici, propriétaire de la *Vierge de la Garde*, vous ont admis à prendre place sur leur bateau et ont reçu le prix du trajet, fixé à quatre louis d'or (cent francs), ce serait se bercer d'un espoir fallacieux que de se croire assuré du voyage. Les vents de la baie des Anges sont contraires et les courants perfides : « tel qui part pour un an croit partir pour un jour » menace le proverbe, et il arrive bien souvent que, prenant la mer à Antibes pour débarquer le soir aux rives du Paillou, on ne mette pied à terre, — après quelles secousses et quelles péripéties! — qu'à Savone, à Gênes, voir à Livourne ou à Bastia.

Quand, dans l'été de 1780, Mme de Genlis, accompagnant la duchesse de Chartres en escapade sur la côte de Provence, s'embarqua à Antibes pour gagner Nice, elle attendit durant dix jours les vents favorables : encore le commandant du port n'accorda-t-il l'autorisation de sortir des jetées que sous la condition qu'une felouque d'escorte « portant un régiment tout entier suivrait l'embarcation de la princesse pour la garantir des corsaires. » Il y a les corsaires d'Afrique, que j'allais oublier, et aussi le *Ciabattino* (le Savetier) gros écueil qui barre l'entrée de la rade de Nice et sur lequel le vent du Sud pousse invariablement les navires qui se dirigent vers le port. Certain voyageur italien a conté comment le bateau qui le portait faillit, par un gros temps, se briser contre ce rocher, aux yeux ravis de toute la population de Nice, massée sur les rives et bien persuadée qu'un équipage, assez aventureux pour s'engager en de tels parages par une mer aussi démontée, ne pouvait appartenir qu'à quelque pirate de Barbarie. En vain le patron agitait-il son chapeau en signe de détresse, en vain les passagers poussaient-ils des appels de désespoir, les Niçois, groupés là pour assister au naufrage des bandits africains, engeance détestée, s'obstinaient à ne point faire un mouvement. Ils ne reconnurent leur erreur qu'au moment où le navire allait se briser sur le Ciabattino : une barque, montée par vingt rameurs, fut lancée à son secours et l'amena heureusement au port (1).

(1) *A journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and*

On parvenait donc quelquefois à Nice, — non sans peines, — mais, quelque délicieux que fût l'endroit, à moins d'y passer le reste de ses jours, il fallait bien se décider à en sortir et cette opération se hérissait de difficultés devant lesquelles reculaient les plus braves. La résidence des princes de Savoie présentait en effet cette particularité qu'elle n'était reliée au reste du monde par aucune route carrossable : le chemin de Turin était impraticable, si ce n'est pour les mulets, et l'on était forcé de démonter les voitures pour franchir le col de Tende. Vers Savone et Gênes la seule voie était un sentier qu'on appelait la *Corniche*, « si étroit qu'une personne y pouvait à peine passer », reste informe de la Voie Aurélienne établie par les Romains un siècle avant l'ère chrétienne et que personne n'avait réparée depuis le temps de Jules César. La description laissée par Mme de Genlis, qui se hasarda sur cette effrayante Corniche lors de son voyage en Italie, n'était point de nature à y attirer les touristes : « d'un côté d'énormes rochers formant une espèce de muraille qui paraît s'élever jusqu'aux cieux, et, de l'autre, des précipices de cinq cents pieds au fond desquels la mer, se brisant contre les écueils, produit un bruit aussi triste qu'effrayant... Tout le pays est aride et affreux... L'horreur des précipices me fit faire plus des trois quarts du chemin à pied sur des cailloux et des roches coupantes... » La malheureuse parvint à Gênes « sans souliers, les pieds enflés et pleins de cloches, » déclarant que ce voyage est « le plus dangereux que l'on puisse faire (1). » Saussure constate que même pour les mulets la Corniche est très périlleuse, « parce que la terre qui paraît solide manque sous les pieds de ces animaux et, s'ils tombent, ils sont perdus et roulent infailliblement dans la mer sans que rien puisse les retenir (2). » Et Lalande, dans son *Voyage d'Italie*, conserve un souvenir tragique de ces rochers sur lesquels on passe en montant ou descendant alternativement des uns aux autres, faisant saillie sur les ondes effrayantes qui se brisent au bas avec un mugissement épouvantable »... Assertions qu'on ne peut suspecter, mais qui étonnent les gens d'aujourd'hui : la Corniche existe encore, elle a même conservé son

France, by Joseph Baretti, 4 vol. 1770. Cité par le docteur A. Barety. *D'Antibes à Gênes par la mer*, p. 11 et suivantes.

(1) Genlis, *Mémoires* et descriptions similaires dans *Adèle et Théodore* du même auteur.

(2) *Voyage dans les Alpes*, 1794.

nom : il n'y a pas de route en France qui soit plus parcourue, plus vantée, plus fameuse; il n'y en a pas de plus belle, de plus facile, de plus douce, de mieux entretenue, — une allée de parc, — et les paysages « épouvantables » et « affreux, » qu'elle domine ou qu'elle contourne, si attristants et repoussants au dire de nos pères, paraissent à nos yeux d'à présent les plus enchanteurs et les plus merveilleux qui soient au monde.

***

Une si complète modification des impressions optiques n'est pas aisément explicable. D'ou provenait la répugnance unanime que témoignèrent les touristes d'autrefois pour les régions montagneuses ou d'aspect sauvage? Des peines dont il leur fallait payer le plaisir de les contempler? — Non point : ces peines mêmes sont un attrait ajouté au plaisir de l'excursion et dont s'amplifieront largement les relations qu'on en infligera aux sédentaires. — Nos pères étaient-ils à ce point férus de sage ordonnance, de mesure, de symétrie qu'ils appliquaient ce goût inné aux beautés naturelles et n'appréciaient point en elles les apparences indisciplinées et chaotiques? Qu'ils aimassent la campagne, cela ne peut être mis en question; mais ils la voulaient proprette, peignée, reposante et productive. Sans parler des châteaux, les maisons bourgeoises de la fin du XVIIIe siècle abondent aux environs de Paris : toutes sont des modèles de simplicité, de disposition et d'aménagement. Point d'ostentation ni d'étalage : sur la rue du village une rustique porte charretière entre deux pilastres qu'enguirlande une glycine ou que couronne un lierre; les vantaux pleins découragent l'indiscrétion ou la curiosité des passants; c'est presque l'entrée d'un couvent ou celle d'une ferme et il faut pénétrer dans la propriété pour s'aviser qu'elle est un lieu de plaisance. La maison est grande, orientée savamment à l'Est et au couchant de manière à ne rien perdre des rayons du soleil. Les pièces sont vastes et, le plus souvent, prennent jour sur les deux faces; tout est riant, clair, attachant, intime. On peut vivre sans sortir de chez soi : il y a un puits dans la cour; l'écurie du cheval, la remise, l'étable, le bûcher sont dans les communs; le potager, de bonnes dimensions, se termine par une carpière; dans le verger pâturent deux ou trois vaches, et il y a toujours une charmille bien taillée où l'on peut lire à l'ombre et dîner au frais.

On aurait trop beau jeu à comparer ces demeures rustiques avec les contrefaçons de « villégiatures » dont notre banlieue parisienne s'est peuplée depuis un demi-siècle : minuscules pavillons prétentieux, entassés, pressés dans une mitoyenneté besogneuse, hérissés de clochetons, plaqués de céramiques dissimulant mal l'indigence de la bâtisse. Le long d'avenues rectilignes et poussiéreuses où l'ombre est plus rare que sur les boulevards parisiens, une grille, un carré de fleurs, un cube de briques ou de béton aggloméré... et ces alignements de « lots, » mesurés au mètre, sans aucune licence à la fantaisie ou à la personnalité, évoquant la lugubre pensée d'un cimetière de vivants, divisé, comme l'autre, en concessions provisoires, en attendant la perpétuelle, d'une disposition toute semblable : une grille, un carré de fleurs, un cube de maçonnerie.

Au XVIIIe siècle tous les Parisiens aisés possèdent dans les environs de la ville leur maison des champs; les moins fortunés ont, pour la grande majorité, une guinguette, un vide-bouteille, un « ermitage » où ils vont, en tapecu, passer le dimanche. Toutes les grandes villes de France se ceinturent de propriétés d'agrément : près de Tours, de Reims, de Rouen, d'Angers, les maisons d'été sont en nombre surprenant. « Ce ne sont ni manoirs, ni parcs profonds, » mais une vieille baraque de vendangeoir, une bicoque, une « closerie » où « marchands, boutiquiers, artisans même » se rendent après la Fête-Dieu pour rentrer en ville vers la Toussaint (1). Les Marseillais ont leurs bastides; autour de Montpellier les « campagnes » foisonnent; près de Bordeaux « le pays en est couvert, » toutes « plus jolies les unes que les autres et rivalisant de beauté et d'agrément (2). » Aux entours de Lyon, chaque marchand, chaque boutiquier, chaque ouvrier de la ville possède un petit bien rustique : tout est là si bon marché « qu'un homme peut, avec sa femme et une petite famille, bien vivre de soixante livres par an (3). »

Voilà qui explique pourquoi les Français voyagent peu.

(1) Daniel Mornet. *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.*

(2) *Journal de mes voyages en France*, manuscrit. Bibliothèque nationale. — *Recueil amusant de voyages en vers et en prose*, 1787. — F. Marlin, *Voyages en France et pays circonvoisins*, etc., cités par D. Mornet.

(3) *Voyage d'un Anglais en France. Lettre du docteur Righy*, traduite de l'anglais par M. Caillet, avec une introduction et des notes par le baron A. de Maricourt.

Iraient-ils courir les routes et enrichir les aubergistes, quand presque tous ont pour la durée des beaux jours un abri auquel ils sont attachés? Ils préfèrent à tout la vigne qu'a plantée leur père, le potager où ils ont couru alors qu'ils étaient enfants. A quoi bon aller en Suisse quand on possède à sa portée la Brie, le Hurepoix, le Valois, la Beauce, la Touraine, régions les plus attrayantes et les plus policées du monde et où on ne risque pas de se casser le cou en roulant dans un précipice? Aussi la montagne n'a-t-elle point de fervents : il semble qu'aucun de ceux qu'un mauvais sort y a conduits n'en a compris ni la grandeur ni le pittoresque. Montesquieu voyage dans le Tyrol : « sans cesse entre deux montagnes, sans rien voir qu'un petit morceau de ciel et il est au désespoir que cela dure si longtemps; » Henault traverse le Jura : « toujours un ruisseau à côté de soi et des rochers sur la tête qui font appréhender de se noyer ou de se précipiter; » un autre, revenant de Suisse, garde l'impression « d'une contrée fort inégale et très désagréable à la vue. » On va à Plombières pour se soigner; mais la reine Marie Leczinska a jugé que « c'était le plus vilain lieu du monde. « Le pays de Cauterets « ressemble à l'enfer comme si on y était, excepté cependant qu'on y meurt de froid. » Bagnères et Barèges sont « des lieux hideux au fond de gorges épouvantables, » et certain abbé De La Porte, très méfiant, insinue que tous ces pays « où l'on ne voit que des précipices, des torrents, de la neige et des glaçons, pourraient bien n'être pas des séjours aussi charmants qu'on voudrait nous le persuader. » Ces « glaçons » surtout terrifient : de la neige en plein été! Quelle horreur! Voltaire lui-même qui, pourtant, s'est fixé au Mont-Blanc, écrit à d'Argental que le pays de Ferney est délicieux, « à condition de ne point se tourner du côté des montagnes de glace... Et nul n'éprouve le désir de parcourir ce « pays de loups-garous » quand parait *la Nouvelle Héloïse*. Clarens est « immortalisé; » subitement la mode exige qu'on parte en pèlerinage pour les bords du Léman et qu'on y pleure les malheurs de Julie. On promène aux abords de Vevey des âmes avides de s'émouvoir et des cœurs suffoqués par les soupirs : certains parcourent le pays épongeant leurs larmes d'une main et, de l'autre, tenant ouvert le livre de Rousseau qu'ils consultent comme un guide, empressés d'errer dans ces lieux où Saint-Preux et sa loquace amie ont respiré, pensé,

aimé. « Monsieur a sans doute lu la *Nouvelle Héloïse ?* » demandent d'un air narquois les paysans du Valais à l'étranger qu'ils rencontrent, les yeux rougis et un mouchoir trempé à la main. Et, une fois consolés, ces pèlerins profitent du voisinage pour pousser jusqu'en Savoie et s'égarer du côté de Chamonix; on voit errer par là, dès 1777, de jeunes Parisiens « en culotte soufrée et manchettes de filet brodé (1). » Bientôt, la vogue aidant, le beau monde voudra connaître ces « sublimes horreurs » et respirer l'air des montagnes; mais il faudra attendre près d'un siècle avant que M. Perrichon s'y hasarde et que le bourgeois de chez nous quitte son vendangeoir ou sa closerie pour aller s'essoufler au Montanvert ou passer une nuit blanche au Righi (2).

La mer, chez nos paisibles aïeux, ne compte pas plus d'admirateurs que n'en ont les Vosges, les Alpes ou les Pyrénées. On la dédaigne; personne n'en parle : Rousseau l'a vue et il ne lui consacre pas une ligne (3). Quelques Parisiens vont à Dieppe par curiosité; mais il ne paraît pas qu'ils soient émerveillés, ni même intéressés par le spectacle de « cet élément. » Le prince et la princesse de Condé, avec une douzaine de compagnons, s'y rendent en partie de plaisir; ils restent trois heures sur la jetée et s'en reviennent largement satisfaits (4). A part quelques « âmes sensibles, » dont l'émotion semble être plus artificielle et littéraire que sincère, le bourgeois terrien est dérangé de ses impressions coutumières en présence de ce grand spectacle qui ne lui est pas familier. Il juge la chose exagérée. Croyez bien que l'exclamation prêtée par Henri Monnier à *Monsieur Prudhomme :* « Une telle quantité d'eau frise le ridicule, » est un mot de boutiquier parisien ébahi à la vue de l'Océan. Même ceux qui, comme l'Ariste du P. Bouhours, font le voyage exprès pour le contempler, paraissent n'en comprendre ni le charme ni la puissance. Deux Nancéiens, venus en 1787 de leur Lorraine à Paris, poussent jusqu'au Havre : dans le journal très détaillé qu'ils nous ont laissé de leur expédition, ils ne gaspillent pas une épithète à peindre ce spectacle qu'ils sont venus chercher si loin, et ne trouvent pas un mot qui sente le recueillement ou l'admira-

(1) Mayer, *Voyage en Suisse*. Amsterdam, 1786.
(2) D. Mornet, *ouvrage cité. Passim.*
(3) D. Mornet, *ouv. cit.*
(4) *Mémoires* du duc de Croy, p. 146, cité par Mornet.

tion : ils visitent une corvette, mangent des moules et de la raie, parcourent la ville et reprennent la diligence (1). On les eût grandement surpris en leur prédisant qu'un temps viendrait où, dans la belle saison, plusieurs millions de Français iraient, chaque année, s'installer incommodément sur les plages et y vivraient durant des semaines et des mois, sans autre distraction que la contemplation du flux, la flânerie sur les galets ou la sieste alanguie sur le sable, en plein soleil.

***

La montagne dénigrée, la mer sans attraits, où se rendent les gens qui arpentent le pavé du Roi ? Car, si l'on voyage peu, au sens propre du mot, on circule incessamment. A lire les mémorialistes de la fin du XVIIIe siècle, on constate que leurs contemporains sont toujours en course ; on entreprend rarement de longues randonnées ; mais, sous le moindre prétexte, on attelle la calèche, le cabriolet, la carriole ou la tapissière : ceux qui n'ont pas de voiture vont à cheval : s'ils sont chefs de famille, ils prennent la femme en croupe et les enfants trouvent place sur l'encolure. On va ainsi surprendre ses voisins de campagne, chez qui l'on séjourne ; consulter le notaire ou le procureur de la ville prochaine ; une fois dans l'année on se rend aux foires lointaines, le Landit, Guibray, Beaucaire, Lyon, selon la région. Les relais de poste fournissent des chevaux jour et nuit ; pour trente sous on a un bidet qu'on échangera contre un autre au relais suivant. On n'allait pas vite : deux lieues à l'heure étaient l'allure habituelle ; mais comme on cheminait plus lentement qu'aujourd'hui, le monde semblait à nos pères être beaucoup plus vaste qu'il ne le paraît à nos yeux blasés, et on était dépaysé dès qu'on perdait de vue son clocher. On n'avait pas besoin d'aller loin pour se donner l'illusion d'une expédition de découverte et tout était nouveauté après trois heures de route.

Il est manifeste que, de nos jours, s'il n'a pas au moins traversé l'Afrique ou exploré la Micronésie, nul ne se risquerait à publier ses « impressions de voyage. » Tel prend place dans le rapide au crépuscule et s'éveille avec le jour à trois cents lieues de son point de départ ; mais il n'a pas, en quelque

(1) *La Vie parisienne sous Louis XVI*, p. 123 et suiv.

sorte, quitté son domicile : il n'a rien vu, il ne lui est rien arrivé qui vaille d'être noté, et il a traversé la France sans même savoir, s'il ne consulte l'indicateur, quelles sont les villes importantes devant lesquelles son train aura soufflé. Eût-il voyagé de jour qu'il en eût été exactement de même : comment et pourquoi s'intéresser à un pays que l'on parcourt à la vitesse de cent kilomètres à l'heure quand on est assuré qu'on n'a à se préoccuper de rien, qu'on franchira montagnes et fleuves sans même ralentir et qu'on touchera le but à la minute fixée? A-t-on remarqué combien peu de gens, en express, « regardent par la portière ? » Ils lisent, ils fument, ils somnolent, ils causent, ils jouent aux cartes et si, par lassitude, ils vont se dégourdir dans le couloir du wagon, le nez aux glaces, ils contemplent d'un air consterné la fuite éperdue du ballast et le fascinant défilé des poteaux du télégraphe, sans paraître accorder un regard aux paysages incessamment changeants qui s'encadrent dans le châssis de la vitre. Soyez persuadés que si l'on n'écrit plus d'impressions de voyage, c'est que les voyageurs n'ont plus d'impressions : en ressentiraient-ils qu'elles seraient parfaitement semblables à celles d'autres indifférents qui, pour le même prix, dans les mêmes conditions, aux mêmes heures, ont effectué la veille le même parcours ou l'effectueront demain.

Au temps des grandes routes il en était autrement : une côte à gravir faisait événement; le relais ménageait toujours quelque incident, ne fût-ce que le manque de chevaux ou les discussions avec le maître de poste; l'imprévu de l'auberge, le hasard de « la couchée, » les rencontres de la table d'hôte offraient autant de surprises et d'amusements. Surtout, celui qui courait les chemins n'abdiquait pas toute personnalité; il n'était pas un colis qu'on transporte et qu'on dépose en lieu convenu : il lui fallait s'ingénier de cent façons, combiner son trajet selon ses ressources, ses goûts, le temps dont il disposait : qu'il fût à cheval, en voiture, à pied, tout lui était spectacle, motif de curiosité ou sujet d'émotion.

Qui donc a dit que, grâce à la rapidité de nos moyens de transport, nous vivons « plus que nos pères? » Le contraire paraît bien probable, si vivre c'est éprouver des sensations nouvelles et exercer son individualité. Ce qui est sûr c'est qu'ils avaient du temps pour tout, — comment s'y pre-

naient-ils? — et que nous n'avons le loisir de rien. Le rapide, c'est reconnu, « supprime les distances » : eux se traînaient nonchalamment sur les routes et s'arrêtaient à tous les carrefours. Si nous écrivons, c'est à la hâte, deux lignes de griffonnage : ils traçaient posément des lettres de seize pages et attendaient durant trois mois la réponse. Nous restons vingt minutes à table : ils s'y attardaient joyeusement durant des heures. Grâce au téléphone, nous traitons en quelques instants des affaires qui exigeaient d'eux des semaines et des mois de rendez-vous, de visites et de pourparlers. Tandis qu'ils se complaisaient en de longues et cérémonieuses formules de politesse, nous avons réduit à la plus mince expression nos épanchements affectueux : — « Quoi de neuf? — La santé? — Bonjour chez vous! » et nous passons, tout courants, sans même attendre la réplique. Nos demeures et nos rues sont, quand vient le soir, éclairées comme en plein soleil, ce qui nous permet de nous démener une bonne partie de la nuit : nos aïeux, dès le crépuscule, demeuraient forcément oisifs sous la lueur de la bougie vacillante ou d'un « creuse-yeux » fumeux. Et ils trouvaient cependant le moyen de s'acquitter comme nous, mieux que nous peut-être, de leurs devoirs de vivants : ils lisaient les classiques, tenaient minutieusement les comptes de leur maison, faisaient « des extraits » des bons auteurs, suivaient assidûment les offices, assistaient à de longs sermons, écoutaient consciencieusement des tragédies, traduisaient Horace ou mettaient leur vin en bouteilles; et lorsqu'ils arrivaient sans fièvre au terme de leurs jours, ils ne laissaient ni plus ni moins que les hommes d'aujourd'hui leur tâche inachevée. Encore une fois, comment faisaient-ils? C'est la question qui harcèle quand on lit leurs récits de voyage. Personne n'est pressé; le but n'est pas, semble-t-il, d'arriver, mais de flâner et de prendre plaisir à la lenteur du trajet. Quand on quitte la grand'route pour s'engager sur les chemins de traverse, non desservis par les voitures publiques, — et c'est le plus fréquent, — le moindre parcours exige une singulière provision de patience. Sous la Restauration, pour aller de Segré à Angers, — onze lieues, — il faut deux jours : on part, au matin, dans une charrette sur laquelle on a placé des chaises et que tirent des bœufs; on s'arrête, le soir, au *Lion d'Angers* où l'on soupe et où l'on passe la nuit; une voiture à deux roues, traînée

par un cheval, vous prend là le lendemain et vous dépose à Angers vers la fin du jour (1). Rien de plus variable et de plus varié qu'un itinéraire de ce temps-là : chacun suit sa fantaisie. Sans qu'il soit permis de généraliser l'expédient très économique du pastelliste Latour qui, lorsqu'il voulait voyager, gagnait le bord de l'eau, se déshabillait complètement et, accroché à l'arrière d'un chaland, se laissait flotter jusqu'au point où il prenait pied, à moins que, pour changer de direction, il ne s'amarrât à quelque autre bateau (2), il paraît bien qu'on usait, la plupart du temps, d'une diversité de moyens de locomotion tout à fait récréative : pour aller de Paris au Havre, par exemple, deux jeunes gens, en 1787, se gardent de prendre la *Turgotine*, trop banale et trop rapide au gré de leur curiosité : ils partent à pied, par Marly et Saint-Germain, arrivent à Poissy, s'y embarquent sur la galiote qui les descend à Rolleboise, vont à pied jusqu'à Bonnières, y dorment quelques heures; à l'aube, ils prennent place sur le coche d'eau, le quittent au Roule, louent deux mazettes (bidets de poste) qui les portent au port Saint-Ouen, laissent là leurs montures et arrivent en barque à Rouen. Une autre galiote les conduit à la Bouille, d'où ils gagnent, à cheval, Pont-Audemer, puis Honfleur où ils s'embarquent pour le Havre (3).

La patache desservant Corbeil, — le Corbillard, — est d'allure si retenue que l'on a donné son nom aux chars funèbres qui portent les morts vers le cimetière, au petit pas des chevaux empanachés; et si l'on fait usage des coches d'eau qui remontent la Seine et l'Yonne jusqu'à Auxerre et descendent la Saône et le Rhône de Chalon à Avignon, il convient de s'armer d'une sérénité angélique en désaccord apparent avec la traditionnelle impétuosité du tempérament français. Le coche d'Auxerre a son port d'attache au quai Saint-Paul : c'est « une arche immense, toute pleine, à l'arrivée, de raisiné, de futailles et de nourrices. » Les passagers s'entassent sur le pont, ou, moyennant un supplément de prix, s'abritent dans « la cabane, » assis sur des sacs de laine ou de coton filé. — « En jetant les yeux sur le toit du bateau, il me sembla voir les restes mourants des Troyens fugitifs, » écrit un ecclésiastique

(1) *Mémoires d'un Royaliste*, par de Falloux, I-16.
(2) *Mémoires* de Mme de Genlis.
(3) *La vie parisienne sous Louis XVI.*

italien qui usa de ce mode de transport; « parmi les cris des enfants et des femmes et le désordre de tous ces gens qui se disputaient un peu d'espace, je croyais passer le Styx sur la funeste barque de Caron... Assis avec mes compagnons sur des ballots de marchandises... j'eus grand'peine à terminer mon bréviaire (1). » Et il tient son « journal de bord; » après trois heures de navigation et quatre lieues de parcours, escale à Châtillon pour dîner; dans l'après-midi, trois lieues sans plus : on soupe et on couche au Coudray. Quoique les bateliers exigent des passagers qu'ils se lèvent à minuit, c'est le lendemain seulement que le coche croise devant Melun et, le jour suivant, on découvre Montereau... A chaque pose on descend à terre; on boit, on mange, on festoie; dans les bousculades du rembarquement, des femmes tombent à l'eau, — grande diversion! — les mariniers les repêchent à l'aide de solides crocs de fer. Le dimanche, tout l'équipage et tous les passagers descendent à terre et se mettent en quête d'une messe à entendre. Voilà comment, après une traversée de cinq jours, si le vent est bon et le flot propice, on atteint Joigny, distant de Paris de trente-cinq lieues.

De Chalon en Avignon les coches se livrent au courant et leur marche est un peu plus rapide : ils sont, d'ailleurs, plus confortables : Mme Cradock qui, en novembre 1784, se rendit par ce moyen en Provence, parle du « joli bateau à voiles » où elle prit passage : « il y avait, à peu près, trente passagers et les cabines, nouvellement tendues de soie, ressemblaient à de petits salons. » La « diligence d'eau » qui fait le service du Rhône est beaucoup plus vaste et moins élégante : « les cabines sentent mauvais, elles sont sales, petites, sombres, les passagers trop nombreux. » On embarque humains, bagages, volailles, marchandises, bestiaux, chaises de poste, pêle-mêle; les gens fortunés qui voyagent en berline, peuvent, une fois à bord, s'isoler dans leur voiture et y passer la nuit. Plusieurs fois par jour l'embarcation s'échoue sur un banc de sable : en voilà pour des heures : il faut que les bateliers gagnent le rivage, aillent requérir dans des villages souvent éloignés du fleuve, toute une cavalerie : trente chevaux sont nécessaires pour désensabler la pesante machine qui, à peine à la dérive, va heurter quelque

(1) *Voyage en France de Sébastien Locatelli*, 1664-1665, traduit et publié par A. Vautier, 1905.

autre îlot... Au total, malgré la force et la rapidité du courant, cinq jours pleins de Lyon à Avignon (1).

Eh bien, malgré cette lenteur dont la pensée seule nous est exaspérante, pas trace d'une plainte ou d'une critique dans les récits ou journaux de voyage; pas l'ombre de maussaderie, d'impatience ou d'ennui. Chacun met en pratique ce sage prétexte que n'a pas encore formulé Töpffer : « il est très bon d'emporter, outre son sac, provision de gaîté, de courage et de bonne humeur; il est très bon de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades plus que sur les curiosités des villes ou les merveilles des contrées. » Ceux que véhiculaient des chars à bœufs ou que portait le somnolent coche d'eau nous imaginons qu'ils s'affectaient de la monotonie du trajet, qu'ils trépignaient d'impatience ou se désolaient du retardement apporté à leurs affaires... Pas du tout : ils jouissaient avec exubérance de cette diversion au trantran de leurs habitudes, saluaient d'exclamations admiratives les paysages variés de cette douce France dont tous portaient au cœur l'amour inné; ils se sentaient fiers de la découvrir; ils chantaient des chœurs et, par la pluie battante ou le soleil cuisant, amoncelés sur le toit de la galiote, ils s'amusaient de tout ce qui, à l'idée des actuels « bouffeurs de kilomètres, » donnait à leur voyage une ressemblance marquée avec celui de galériens à la chaîne traînés vers le bagne. Les étrangers, auxquels les inconvénients du transport plaisaient moins, restaient confondus de cette joyeuseté : « Vivre est un art où le peuple français n'a pas d'égal, » a dit un Anglais. Aussi fallait-il voir, quand, l'heure de la « nuitée » venue, le coche ou la patache s'arrêtaient à quelque bourgade, avec quel entrain ces nomades épanouis se mettaient en quête d'un solide souper et d'un logis quelconque où ils s'installaient pour peu d'heures comme s'ils y devaient passer le reste de leurs jours.

*
* *

Ces auberges de France, réjouissant souvenir des anciens qui les avaient pratiquées, regret de ceux qui ne les connurent que par ouï-dire, gloire et attrait de nos grandes routes jadis grouillantes et maintenant délaissées, quelle réputation elles

(1) *La vie française à la veille de la Révolution. Journal inédit de Mme Cradock*, traduit de l'anglais par Mme O. Delphine-Balleyguier.

avaient conquise; comme elles ont porté loin le renom de l'hospitalité française, des accueillantes et expertes ménagères de chez nous et de la cuisine abondante et délicate, monopole de notre pays! C'est merveille de suivre, à travers les âges, leurs transformations et leurs efforts vers l'idéal du genre, idéal qui n'est point, comme on l'imagine à présent, d'offrir au passant l'abri d'un simili-palais où s'impose une étiquette d'apparente et banale élégance, mais, bien au contraire, de suggérer au voyageur, à force de cordialité et de prévenances, qu'il a retrouvé son chez soi, ou, tout au moins, qu'il est personnellement l'objet d'attentions particulières.

Si l'on écrit un jour l'histoire, déjà tentée, des auberges françaises, on constatera que tel était le but vers lequel tendait, depuis l'origine, l'ingéniosité des hôteliers et plus spécialement celle des hôtelières. D'abord leurs maisons furent des lieux de refuge, presque des abris de charité où seuls fréquentaient les nomades douteux, trop peu recommandables pour se permettre de frapper à la porte d'un monastère ou d'un château, ménétriers, pardonneurs ou marchands de reliques, joueurs de dés, jongleurs, trouvères et autres « malandrins (1). » Promiscuité louche et lieux si peu sûrs que, dès le début du xve siècle, l'autorité imposa aux tenanciers l'obligation du registre d'entrée et de sortie. Cette formalité, toujours en vigueur, est l'une de nos plus vieilles institutions : elle date de 1407; elle eut pour heureux effet de former aux hôteliers une clientèle et de distinguer les maisons honnêtes des bouges mal famés Dès Henri IV, il y avait dans nos provinces des auberges où l'on fréquentait, sinon par plaisir, du moins en sécurité et, dans le cours du xviie siècle, l'hospitalité s'y manifeste à ce point accueillante qu'elle y devient quelque peu suspecte.

A l'époque dont nous cherchons à fixer quelques traits, c'est-à-dire dans les cinquante années qui précédèrent le premier établissement des chemins de fer, l'auberge de France est respectable comme un lieu familial; on y est accueilli non en étranger, presque en ami. L'hôtellerie est habituellement au relais, le plus souvent dans la maison de poste; ce n'est point une construction babylonienne à balcons et à dômes, mais une bonne maison campagnarde, avec un banc près de la porte, une enseigne pendue à un bras de fer ouvragé, un

(1) *Comment on voyageait autrefois*, par H. de Gallier, *La Revue*, 1er juin 1907.

grand porche, une vaste cour encombrée de voitures et des écuries profondes où s'alignent devant les râteliers, sur la paille fraîche, trente ou quarante chevaux, — de ces robustes chevaux de poste à lourde queue, à longue crinière, aux pieds pattus (1). Rien à l'intérieur de l'auberge ne vise à l'apparat : s'il y a une salle à manger, ce qui n'est pas commun, sauf dans les villes, elle est des plus modestes; les chambres à coucher sont ordinairement, en revanche, d'un luxe sérieux, tendues le plus souvent de tapisseries, parfois même d'étoffes plus somptueuses : à *l'hôtel Gallère*, à Blois, sur le quai de la Loire, en aval du pont, Mme Cradock est logée, en 1786, dans un appartement dont « les portes, les fenêtres et le plancher sont d'une chaumière, mais dont les murs sont couverts d'un brocart ancien tissé de soie et d'argent; le sofa est de velours vert, richement brodé (2). » Partout les pièces sont vastes : à Rochefort, dans *l'hôtel du Grand Bazar*, pas une chambre ne contient moins de quatre lits ; dans l'auberge d'un petit village de Vendée, la pièce la plus exiguë contient trois lits et elle est de telles dimensions qu'on y peut sans embarras dresser, en outre, une table pour de nombreux convives (3). Car c'est une habitude dont nul ne s'offusque : on partage la chambre, voire le lit d'un inconnu. Quelquefois on est gité dans un dortoir : à Toulouse, au *Griffon d'or*, en 1784, sept « messieurs » couchent dans la même chambre. Encore est-on entre hommes; mais quand le hasard ou l'affluence oblige à l'empilement, il se joue des scènes étranges : Mme de Nouaillé arrive à Niort et descend dans une hôtellerie fort encombrée, au moment même où s'y présente un jeune homme nommé Patrot; les gens mettent les hardes du voyageur et de la dame sur l'unique lit demeuré libre. Cela fit contestation. Patrot dit : — « Je coucherai dans ce lit-là. — Je ne dis pas que vous n'y coucherez point, riposte Mme de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. » Par point d'honneur et, pour ne pas céder, ils y couchèrent tous les deux (4). Tard, dans le XIXe siècle, il y avait encore des auberges et non des moindres ou, sans gêne ni protestation, on faisait chambre

(1) Lettres du docteur Rigby, p. 8.
(2) Cradock, 293.
(3) *Idem*, 245.
(4) *Comment on voyageait autrefois*, par H. de Gallier. *La Revue*, 15 septembre 1907.

commune avec des compagnons de rencontre : le comte de Puymaigre rapporte que, à Nuits, il fut logé dans une pièce contenant deux lits : « Le second était occupé par deux jeunes époux mariés depuis peu et d'un physique fort agréable. Il dormirent si peu que je ne dormis pas du tout (1). »

Si, pour les Français dont la bonne humeur est inaltérable, cette promiscuité devient motif à plaisanteries ou prétexte à gaillardise, elle paraît à certains étrangers importune et désagréable. Ils ont, pour tout dire, d'autres griefs : glissons sur la vermine dont sont infestées certaines régions de l'Ouest de la France ; mais, en général, même dans les plus pauvres villages, l'hôtellerie est « propre et bien tenue. » Mme Cradock, fort sévère sur cet article, et dont les appréciations sont par conséquent très précieuses, descendant à Amboise dans une auberge de rouliers, — *au Cheval bardé*, — constate que le gîte est attrayant et la nourriture excellente. A Mortagne, en bas Poitou, l'*hôtel Louis le Grand* dont l'extérieur est « minable » la séduit par les mêmes avantages, et aussi *l'hôtel de la Poste*, à Saint-Herman, « modèle de propreté et de confortable, » et encore à Langon *l'hôtel des Princes*, qu'elle ne peut mieux louer qu'en le comparant à une auberge anglaise, et pareillement à Castelnaudary, le *Lion d'Or*, « vieil hôtel propre, gens attentifs et nourriture bonne, » et même dans un simple hameau, situé au bord du canal des Deux Mers, hameau dont elle ignore le nom et où elle trouve « des chambres parfaites et un souper délicieux, » preuves, ajoute-t-elle, que « la maîtresse préside elle-même à tout (2). »

L'hôtesse, en effet, est la magicienne grâce à qui « l'hospitalité de l'auberge perd quelque chose de sa laideur d'hospitalité payée. » Elle a de ces fines attentions de femme, « qui voilent la vénalité de l'accueil. » Au vrai l'hôtesse est admirable : son mari s'occupe des chevaux ou boit avec les rouliers; elle « va, vient, ébauche tout, achève tout, complète tout, talonne les servantes, mouche les enfants, chasse les chiens, complimente les voyageurs, stimule le chef, sourit à l'un, gronde l'autre, surveille un fourneau, porte un sac de nuit, accueille celui-ci, embarque celui-là (3)... » Jour et nuit, à

(1) Comte Alexis de Puymaigre. *Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration*, p. 99.

(2) Cradock, 169, 170, 198, 242, 291.

(3) V. Hugo. *Le Rhin*. Lettre III.

toute heure, les voitures s'arrêtent à sa porte ou s'engouffrent sous sa voûte; il lui faut tenir toujours prêts son sourire avenant et des repas chauds. Des Anglais, en novembre 1784, décident de courir la poste sans désemparer; le premier jour on n'a pas dîné, et, dans la nuit, l'appétit réclame compensation. Un relais. Où est-on? A Arnay-le-Duc. Quelle heure? Une heure du matin. « On réveilla le maître de poste et sa fille, qui nous introduisirent dans la cuisine; là, j'aidai de mon mieux la jeune fille à confectionner une omelette, à griller des côtelettes de mouton et à rôtir un canard; puis, assis autour du feu, nous fîmes un repas des plus amusants (1). » A Villeneuve-le-Roi, à cinq heures de l'après-midi, tandis qu'on change les chevaux, les voyageurs, dans la cuisine, se restaurent « d'un délectable pot-au-feu. » A Moret, après un excellent café au lait, l'hôtesse empressée met dans la voiture « un pot de confitures d'abricots de sa façon; » ailleurs, « à la suite d'un succulent dîner dans une salle très modeste, et la note acquittée, la maîtresse de l'auberge les presse d'accepter des pêches magnifiques pour qu'ils se rafraîchissent durant la route. » Et à ces passants succèdent d'autres passants : pas d'heures pour les repas, point de table d'hôte; et c'est miracle de trouver en ces villages isolés, à tous instants de la journée et de la nuit, pareille abondance improvisée, poissons frais, gibier à point, fruits savoureux, laitages candides et volailles grasses; et c'est miracle plus grand encore de rencontrer chez ces hôtelières, à qui ne sont permis ni sommeil, ni loisir, ni repos, de si infatigables prévenances, une si affable activité. L'une est « une enfant de seize ans, qui est partout et qui mène merveilleusement cette grosse machine, tout en touchant, par moments, du piano (2); » une autre « s'occupe de tout et trouve encore le temps de filer elle-même tout le linge de la maison (3) : » femmes de France, incomparables, prodiges d'adaptation, de résistance et d'aménité!

Le domaine de l'hôtelière est sa cuisine; c'est là aussi le cœur de l'auberge : on s'y réunit, on s'y tient, on y mange, on y vient aux nouvelles, on y discute le trajet à effectuer, la route à suivre, le nombre de chevaux imposé ou indispensable. Des

(1) *La Vie française à la veille de la Révolution.* Journal de Mme Cradock, 95-96.

(2) V. Hugo. *Le Rhin, loc. cit.*

(3) Cradock, 242.

rouliers, des étrangers, des bourgeois du pays, des marmitons, des servantes, des postillons s'y coudoient, s'y démènent, s'y disputent, y boivent ou s'y repaissent vingt-quatre heures par jour. Rien de l'appentis, exigu et obscur, niché au bout d'un couloir sombre où, trop souvent, est de nos jours reléguée l'officine des petits hôtels provinciaux. La cuisine de l'ancienne auberge n'est pas la coulisse, c'est la scène : tout s'y prépare au grand jour; qui ne connaît la description qu'a notée Victor Hugo d'un de ces honnêtes et rutilants laboratoires de bonnes choses, au temps béni des feux de bois où les sauces blanches étaient sans tromperie et les « liaisons » sans mystères? « Une salle immense : un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et, au centre, une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard... L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins... et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise... Des marmites gloussent, des fritures glapissent... Le couperet cogne, la lèchefrite piaille, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre... Cette forge à indigestions... est, jour et nuit, pleine de vacarme (1)... »

C'est qu'on y doit se prémunir contre de terribles appétits : ce qu'on mange en France, au XVIIIe siècle, depuis la table de Versailles où le Roi s'assied presque toujours seul, jusqu'à celle autour de laquelle s'empile toute une famille d'artisans, bisaïeux, grands-parents, papa, maman, oncles, tantes, cousins, marmaille, ce qu'on mange est invraisemblable. On n'est plus, certes, au temps où l'on engouffrait n'importe quoi en quantités formidables, sans ordre, sans choix, sans méthode, comme, par exemple, à ce dîner maigre, servi, un jour de carême, chez l'archevêque de Paris et où paraissent sur la table quatre grands saumons frais, dix turbots, douze homards, cinquante livres de baleine, deux cents tripes de morue, un panier de moules, neuf aloses fraîches, dix-huit truites d'un pied et demi,

(1) V. Hugo. *Le Rhin*. Lettre III.

dix-sept brochets, soixante-deux carpes, dix-huit lamproies, deux cents grosses écrevisses, deux cents harengs blancs, deux cents harengs saurs, vingt-quatre saumons salés, dix-huit barbues, trois paniers d'éperlans et six cents grenouilles (1). Je suppose que Monseigneur n'était pas seul et avait convié quelques chanoines à faire abstinence avec lui ; n'importe, après les tripes de morue et les deux cents harengs saurs, un Français d'aujourd'hui se serait avoué vaincu. Au XVIIIe siècle, on procède avec plus de mesure, et une sage ordonnance préside à la conduite d'un repas : on sait distinguer une entrée d'un rôti, et, si le menu débute par les hors-d'œuvre, il se termine par les entremets. Ces hors-d'œuvre et ces entremets n'étaient pas ce que vous pensez : le premier de ces termes éveille aujourd'hui la perspective de trois ou quatre olives ou d'une coquille de beurre grosse comme noisette; le second évoque quelque mousse de blancs d'œufs, une crème légère... Attention : les hors-d'œuvre de nos pères, — et, sans être centenaire, on peut s'en souvenir, — consistaient en boudins, saucisses, côtelettes et andouilles; comme entremets, on admettait des jambons ruisselant de graisse sous le couteau, des pâtés de nouilles baignant dans des sauces présentant la consistance du bitume en fusion, ou des hures embaumées, dressées sur un coulis d'oignons, d'échalottes et de laurier. Entre cette préface et cet épilogue... on dînait.

Il serait facile de terrasser les incrédules en reproduisant ici l'un des menus de la table de Louis XVI lors d'un repas du Petit Trianon, menu qui compte environ vingt pages pleines et comprend sept à huit cents plats. L'argument pêcherait précisément par son énormité : il est évident que, à ces repas de Cour, les convives ne touchaient qu'à certains mets préparés à leur intention; le surplus passait au *Serdeau :* on sait que tout Versailles vivait de l'opulente desserte du château. En se tenant dans l'ordinaire, on peut citer des exemples moins suspects et, partant, plus saisissants. M. de Védel invite, en 1760, Mme de Saint-Vincent à dîner au restaurant : deux couverts seulement deux convives venus là bien plutôt pour causer à l'aise que pour faire bombance. Voici le menu de cette agape : bisque d'écrevisses, caneton à la Provençale, grenade de laitances de

(1) H. de Gallier. *Usages et mœurs d'autrefois.*

carpes, petits pigeons innocents, anguille à la remoulade, hure de saumon, un turbot, une poule de Caux, truffes au Champagne, asperges, artichauts, pommes à la Charlotte... Le chevalier d'Eon, un sobre celui-là, affectant d'être petit mangeur et de se contenter d'un rien, déjeune seul : il commande un melon, une matelotte d'anguille, une carpe, deux poulets, une noix de veau à l'oseille, une compote de quatre pigeons, un lapin à la poulette, un aloyau à la sauce, une tourte à la frangipane, des haricots verts, poires, pêches, cerneaux, échaudés (1). — J'estime d'un admirable scrupule l'échaudé survenant après cet entassement de nourriture. D'ailleurs, une telle abondance est si bien passée dans les habitudes et considérée comme indispensable que, au même chevalier d'Eon, détenu à Dijon en 1779, l'administration des prisons sert, chaque jour : potage et bouilli, truite ou saumon, écrevisses, poularde ou bécasse, légumes, asperges, café, eau-de-vie, une ou deux bouteilles de Clos-Vougeot (2).

Ce sont donc des appétits de ce genre auxquels les cuisines d'auberge doivent satisfaire, avec cette aggravation que, en voyage, on est plus exigeant qu'à la table de famille : le cheval, la marche ou la voiture « creusent » et c'est une tradition de bien manger quand on est en route. Il faut compter que, en ce temps-là, un bourgeois de France absorbait régulièrement dans sa journée quatre à cinq livres de viande et quatre bouteilles de vin : vous pensez bien qu'il ne faisait pas abstinence lorsqu'il passait par l'hôtellerie. Voilà pourquoi, d'un bout de l'année à l'autre, sans un répit, actionnées par des barbets encagés et toujours en mouvement, tournent dans la cheminée profonde trois ou quatre étages de broches garnies de dindonneaux, de poulardes, d'oies suantes de graisse, de gigots joufflus et de pièces de bœufs qu'arrosent continuellement des marmitons accroupis; voilà pourquoi bouillonnent au croc des crémaillères des pots-au-feu gigantesques, mijotent dans les cendres brûlantes des ragoûts onctueux et rotissent sur des braises de sarments les perdreaux, les cailles, les bécasses et les ortolans.

Certains jugeront qu'il est cruel de rappeler, en l'actuelle période de restrictions, ces époques fortunées; mais il n'est pas

(1) Regnault de Beaucaron, *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes*. Cité par H. de Gallier, ouvrage indiqué.
(2) *Idem*.

sans intérêt pour l'histoire économique de constater l'extraordinaire et habituelle abondance dans laquelle vivait l'ancienne France : nos compatriotes n'en étaient pas surpris et n'en parlaient guère, mais les étrangers s'extasiaient. Sir John Carr passe à Mantes à huit heures du matin; il s'arrête à l'auberge et demande à déjeuner : la table est dressée et, sur les réchauds sont placés un potage, un quartier de viande, une volaille... Non sans difficulté l'Anglais fait entendre qu'il ne déjeune pas de cette façon et que du café et une flûte lui suffisent. Tandis qu'il discute avec l'hôtelier consterné, ses compagnons de diligence, tous français, se sont joyeusement installés, serviette au cou, et font large brèche aux mets consistants qu'on leur présente. « Quel heureux peuple ! » écrit John Carr : « toujours prêts et à toute heure! Il n'a même pas l'idée de ce qui peut le gêner (1) »... Locatelli n'a-t-il point parlé des voyageurs qui « par habitude des privations ou par économie, se *contentent*, le matin, de jambon, de viande salée et d'œufs? » Que dévorent donc ceux qui ne regardent pas à la dépense? Il est vrai que les déjeuners d'auberge sont bien alléchants : partout en France on trouve d'excellent lait, le beurre « sortant de la baratte » est un enchantement; partout l'hôtelier s'ingénie et excelle en quelque plat inimitable : « ragoût d'œufs de carpes avec des champignons, des truffes, des pistaches et des câpres », ou « tourtes de queues d'écrevisses au beurre de noisette ». Chaque province, chaque ville, presque chaque bourgade a sa « spécialité » dont les ménagères locales se transmettent pieusement le secret; et comme la réputation de ces bonnes choses n'est pas « industrialisée, » on n'en peut goûter les délices qu'à leur lieu d'origine : pâtés de Chartres ou de Toulouse, madeleines de Commercy, saucisson de Lyon ou d'Arles, cassoulets variés, bouillabaisse légendaire, macarons de Nancy, andouilles de Vire, de Troyes ou de Cambrai, langues de Valenciennes, pieds croquants de Saint-Menehould, rillettes de Tours... c'est par les auberges que se sont établies ces renommées européennes qui contribuent, plus qu'on ne le pense, au prestige de notre pays.

Dans le récit du voyage de Mme Cradock, document précieux touchant ces matières, reviennent à chaque arrêt ces mots : « excellent souper, vin délicieux. » La dame note avec atten-

(1) *Impressions de voyage en France de Sir John Carr*, traduites par A. Babeau, correspondant de l'Institut. (*Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, p. 125).

drissement certaine auberge ou lui furent servis des ortolans dont elle aperçoit, dans l'office, « un amoncellement. » A Toulouse, un jour de fête, elle compte dix-sept plats au dîner de l'auberge, et s'effraie d'un voisin de table, — un Français, — qui n'en laisse point passer un seul et dont elle s'attend à voir craquer le beau gilet de soie bleue brodé d'argent (1). A l'auberge de Bessay, la cave était si riche en vins parfaits et la broche sans cesse si opulemment garnie de volailles et de gibiers de choix, qu'il y eut parmi les voyageurs de la diligence une émeute certain jour où les conducteurs prétendirent relayer ailleurs (2).

Comment procédaient les hôteliers du vieux temps pour s'approvisionner, avec tant d'exactitude et de profusion, de victuailles à ce point recherchées? A quel marché se les procuraient-ils? Eh! Ils les avaient sous la main et n'avaient pas besoin de recourir à des intermédiaires onéreux ou à des commissionnaires cupides; toute maison d'auberge possédait son étable, son « toit à porcs, » sa basse-cour; toute ménagère était laitière et battait son beurre, lequel, destiné à être consommé le jour même, n'exigeait ni lavage, ni mixture d'aucun genre. Le ruisseau, la rivière, le torrent ou l'étang voisin foisonnait de brochets, de truites, de carpes, d'anguilles et d'écrevisses; le gibier pullulait en toutes les régions de France et n'était pas l'apanage des « plaisirs seigneuriaux; » sinon on ne pourrait expliquer la débauche qui s'en faisait à la table des moindres hôtelleries. La production de chaque coin de France suffisait plantureusement aux besoins de ses régionaux et aux fantaisies des étrangers de passage. Mais ce qui devient mystère, — du moins pour qui s'étant aiguillonné l'appétit aux souvenirs émerveillés des voyageurs d'autrefois, a souffert par sa propre expérience de la pénurie de nos modernes auberges de campagne où, dans les années qui précédèrent la guerre, l'œuf frais devenait une rareté et l'on ne trouvait à peu près rien que du vermouth et de l'absinthe, — ce qui reste mystère, ce sont les causes qui ont amené l'abolition de ces richesses locales. Les droits de pêche et de chasse, tant enviés, dit-on, par nos ancêtres, sont accordés à tous moyennant des rétributions minimes; avec une sollicitude méritoire, les pouvoirs

(1) Cradock, 173.
(2) *Comment on voyageait autrefois, loc. cit.*

publics ont créé des milliers d'emplois attribués à des fonctionnaires chargés de veiller au repeuplement de nos cours d'eau, de « protéger » notre gibier, d'enseigner aux paysans, dès l'école, les raffinements de l'élevage et de la culture maraîchère, d'inspecter, de garder, de diriger, de perfectionner tout ce qui se rapporte aux productions de notre sol prodigue... et c'est depuis ce temps-là que nous avons été réduits à réclamer de l'étranger ce que nous possédions jadis en pléthore ; au temps qui précéda le coup de tonnerre d'août 1914, nos faisans venaient de Hongrie, nos lièvres de la Forêt Noire, nos écrevisses étaient nées dans la Havel ou dans la Sprée, et la France de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône achetait annuellement pour dix millons de brochets, de truites et de saumons au Weser, à l'Elbe et au Rhin ! Les économistes allèguent qu'il ne convient pas de confronter notre époque aux jours d'autrefois, les conditions de la vie ayant totalement changé depuis cent ans, argument chétif auquel les esprits simples seront toujours en droit de répondre : « C'est bien dommage ! » jusqu'au temps où l'expérience les aura convaincus que leurs regrets ne sont pas justifiés. Encore faudrait-il expliquer pourquoi tous les étrangers qui avaient des loisirs et de l'argent à dépenser ne venaient jadis que chez nous : notre France était l'hôtesse sans rivale, même sans concurrente ; elle n'a point perdu ce renom, certes, mais peut-être l'a-t-elle, par insouciance paresseuse, quelque peu compromis. Aussi n'est-il pas superflu de rêver un peu maintenant à ce qui le lui avait valu et pour quelles séductions les oisifs, curieux de se procurer, ainsi que disait Montaigne, « une continuelle exercitation à remarquer des choses nouvelles, » se figuraient découvrir en elle un coin de l'Eden et ne la quittaient point sans lui vouer un sentiment fécond de respect, de gratitude et d'amour.

G. Lenotre.

(A suivre.)

LA FAMILLE MESSAL

TROISIÈME PARTIE (1)

RAYMONDE.

Un être exceptionnel ne saurait vivre dans une petite ville de province sans exciter la curiosité des habitants. Dans leurs discussions au sujet de Robert Messal, les Villefranchois arrivaient d'autant moins à se mettre d'accord que rares étaient les personnes capables d'apercevoir les merveilleuses avenues nouvelles, ouvertes par leur savant compatriote à la science chirurgicale. Si le petit peuple tenait ce médecin pour un sorcier bienfaisant, la bourgeoisie qui ne pardonnait pas à la famille Messal son attitude distante, lui restait peu sympathique. De bonnes âmes se passaient une gazette publiant une étude sur les dernières communications du chirurgien à l'Académie de médecine. L'écrivain faisait remarquer que M. Messal abandonnait la chirurgie dont il avait été un maître incontesté, s'adonnait à la neurologie et à des recherches plus curieuses que scientifiques. L'auteur concluait que l'imagination dominait de plus en plus ce savant et qu'il pourrait bien errer. De la lecture de cette feuille, les Villefranchois sans bienveillance inférèrent que l'isolement, loin de lui être favorable, le détraquait. A Paris, l'entourage de collègues éminents contenait dans la réalité et la modestie l'original Robert, en lui donnant la

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet.

mesure de ses découvertes, tandis qu'à Villefranche il risquait, par trop d'audace inventive, d'estropier et même de tuer, s'il se mêlait d'appliquer ses rêveries. Ce qui donnait quelque crédit à ces critiques, c'est que le chirurgien qui refusait désormais ses soins aux châtelains du pays, opérait parfois à l'hôpital de pauvres diables aux cas désespérés. Certains de ces malheureux moururent. On en induisait que le docteur tentait des opérations d'une telle audace qu'elles confinaient à l'assassinat des patients.

Lorsque je rapportai ces méchants récits à René, il repartit :

— Quel intérêt trouvez-vous à ces propos, mon cher? La famille Messal, que Paris avait accoutumée à la fréquentation d'hommes éminents, ne tient pas à gaspiller son temps avec les sots. Le secret de l'hostilité générale contre nos cousins doit être le dépit.

A quel sentiment de réserve obéissait René en s'abstenant de porter aucun jugement sur Robert?

Ainsi les véritables raisons de la bizarre existence de la famille Messal me restaient inconnues. Sans mon affection pour Raymonde, — et cependant quelle tiédeur vraie ou feinte elle me témoignait! — je me fusse découragé de fréquenter mes cousins. Plusieurs fois leur porte me resta fermée, alors que je les savais chez eux. Je le soupçonnais même, mon voisinage leur était désagréable...

Si mon amour et ma piété excusaient un peu ma curiosité, — je m'aperçus que l'on me guettait moi-même comme l'ennemi. Parfois, entre ses rideaux écartés, Balsamie de ses yeux voraces semblait vouloir me mordre. Après une grimace, elle disparaissait sous les mousselines retombées. Jean et Amédée s'ingéniaient à plonger leurs regards dans mon bureau, au moyen de systèmes assez ingénieux : une lamelle mobile de leur persienne leur permettait de m'apercevoir sans être vus — au moins ils le croyaient. Ces enfants agissaient-ils de leur propre iniative ou bien avaient-ils entendu leurs parents s'entretenir de ma gênante personne? Cependant j'avais la satisfaction de constater que Raymonde, lorsqu'elle examinait ma maison, le faisait avec une franchise qui excluait chez elle toute idée de défiance. Mieux encore, j'y voulais voir une attention sympathique et, lorsqu'elle s'était retirée, je restais délicieusement hanté par son expression amicale. D'ailleurs cette jeune

fille timide, qu'effarouchait un regard, ne s'enhardissait à témoigner ainsi quelque intérêt à mon appartement, que lorsqu'elle me croyait absent...

Depuis quelques semaines, Robert dessinait des schèmes anatomiques, rehaussés de vermillon pour les muscles, de bleu pour les nerfs, de jaune pour les cartilages. Ces épures de vastes dimensions étaient fixées sur des panneaux. Quand arrivait la nuit, le chirurgien, avec une exaltation joyeuse, marchant de long en large, chantonnait en faux bourdon, chassait à travers la place les sièges qui gênaient son passage, riait à ses pensées, claquait des mains ou soufflait avec la force du jet d'échappement d'une chaudière. Quelquefois il empoignait une table et la portait à bout de bras; en un mot, il cherchait à rendre leur puissance et leur souplesse à ses membres ankylosés par l'immobilité du labeur intellectuel. Aussitôt sa lampe allumée, il recommençait de travailler avec opiniâtreté. Son ardeur d'apprendre et d'inventer, loin de s'apaiser avec l'âge, s'exaspérait. Il devenait également évident qu'avec l'égoïsme des conquérants et des créateurs, Robert prenait peu de souci de sa famille. Autant que j'en pouvais juger, il ne récompensait guère les soins de sa femme, de sa sœur ou de Raymonde par des marques de tendresse. D'ailleurs, je devais le constater, les attentions de Balsamie et de Jeanne ressemblaient quelquefois à une garde montée autour de leur grand homme.

Fait plus étrange, lorsque le chirurgien quittait seul la rue des Consuls, sa sœur, qu'on ne voyait guère en ville, le suivait à une certaine distance. Aux heures des repas, Robert apparaissait à peine dans la salle à manger, le temps d'engloutir ses aliments et de prononcer quelques réflexions amères, toujours accueillies avec un silencieux respect.

A la fin d'un déjeuner, il eut pourtant un mouvement d'affection pour Raymonde. La serrant dans ses bras, il maintint son menton appuyé sur ses cheveux en lui murmurant des paroles qui devaient être d'une douceur exquise, si l'on en jugeait par l'expression attendrie de sa fille. Ensuite, il eut un galant baise-main pour Jeanne et, en passant près de Balsamie, avec un geste gamin, il pressa ses grosses joues entre ses paumes d'un air qui signifiait : « Ravi de ta superbe santé ! »

D'habitude, aussitôt la dernière bouchée avalée, il bouchonnait sa serviette, la jetait sur sa chaise et courait s'enfermer

dans son laboratoire où son lit de camp lui permettait de ne jamais plus retourner à sa chambre à coucher. Les jours et les nuits de ce savant n'étaient donc qu'un long effort cérébral avec de courts repos obtenus au moyen des narcotiques. Cette existence devait alarmer les siens et, en effet, leurs visages témoignaient d'une anxiété constante.

Je croyais m'être enfin donné une explication défendable de l'attitude de mes cousins Messal, lorsque deux scènes, dont je fus d'abord le témoin, puis l'un des acteurs, confondirent mes inductions.

Raymonde continuait de mener, à l'ombre de cet hôtel, l'existence à la fois rétrécie et poétique dont elle m'avait fait sentir, non pas les côtés pénibles, mais le charme caché. Souvent j'apercevais sa silhouette à travers les vitres d'une fenêtre près de laquelle elle venait peindre des natures mortes, un faisan, un lièvre ensanglantés qui semblaient raviver en elle je ne sais quel affreux intérêt pour les choses ou les êtres en destruction.

Lorsque la douceur du temps lui permettait de tenir sa fenêtre ouverte, elle esquissait les bustes des seigneurs taillés par les imagiers de la Renaissance et nichés dans les médaillons aux façades des vieux logis de notre ruelle. Une jeune dame à collerette regardait un chevalier à feutre empanaché et barbiche follette qui tournait vers elle des regards amoureux. Par cette représentation galante à la manière hardie du siècle de Brantôme, ces anciens propriétaires avaient affirmé leurs amours à la ville entière. Or, le crayon de Raymonde n'épargnait rien des dégradations subies par ces sculptures : nez troué du cavalier aux yeux aveuglés par les pleurs du ciel, bouche rongée de l'amante. Me fallait-il croire que les goûts de désolation de cette jeune fille lui venaient de l'existence anormale imposée par la misanthropie de son père? Quelquefois j'avais la fatuité de m'imaginer que je n'étais peut-être pas étranger au choix de ces études qui l'obligeaient à regarder le côté de la rue que j'occupais. Alors, enfiévré d'espoir, je me jurais de la délivrer d'une vie qui ne pouvait être qu'une longue misère noblement acceptée.

Plus tard, à quelques indices, il me parut que les stations de Raymonde devant sa table, installée sous la baie vitrée du laboratoire, avaient un autre but. A travers le plafond de bois

rien ne pouvait lui échapper des mouvements de son père. Parfois une discussion éclatait à l'étage supérieur et Raymonde abandonnait sa chaise. Lorsque tout était apaisé, la jeune fille, qu'accompagnait souvent sa mère, rentrait avec lenteur; avant de se séparer, elles s'embrassaient tristement.

Certains jours, tempe contre tempe et les yeux relevés, les deux femmes demeuraient immobiles. A pas de chat, et les bras en balanciers comme s'ils marchaient sur une corde raide, Jean et Amédée venaient rejoindre leur mère et leur sœur. Ces garçons tournaient autour d'elles ne sachant comment témoigner leur affection. Le plus hardi, Amédée, lorsqu'il voyait pendre la main de Jeanne, la baisait; il se sauvait ensuite comme s'il avait commis une mauvaise action. Plus réfléchi, Jean, accroupi contre l'embrasure, sa petite figure ridée par des réflexions au-dessus de son âge, regardait insatiablement sa mère. Lorsque Balsamie venait surprendre, dans ces moments d'angoisse, sa belle-sœur et ses neveux, le charme qui retenait les enfants alanguis près de leur mère, s'évanouissait. Par sa simple présence, la vieille demoiselle autoritaire dissociait les bras réunis et rendait Jeanne, Raymonde et ses frères presque honteux des témoignages de leur union. Pendant quelques instants, la sœur de Robert rôdait dans la chambre en gourmandant sa belle-sœur et ses neveux; elle s'éloignait en se balançant lourdement d'une jambe sur l'autre et, pendant un certain temps, l'on distinguait dans la pénombre du couloir son châle qui lui donnait l'apparence d'un grand ours noir.

La vision de ces sacrifices silencieux ne m'aidait guère à m'orienter dans le labyrinthe de ces cœurs soumis à une discipline occulte. Sous le calme de cet hôtel silencieux couvait un orage en profondeur dont quelques lames affleuraient soudainement pour disparaître à nouveau dans le gouffre.

Une nouvelle preuve de la volonté de mes cousines pour dissimuler les actes les plus poignants de leur existence allait m'être donnée. Une nuit d'automne qu'il avait plu sur la ville et que les conduites d'eau de nos maisons sanglotaient, engorgées, j'aperçus le grand feu de bois qui flamboyait dans la cheminée à baldaquin du chirurgien. Frileux, Robert se chauffait aux bûches jetées avec prodigalité sur les chenets. Cependant, les flammes l'ayant incommodé, il vint ouvrir un châssis avec une telle brusquerie que les vitres faillirent éclater. Une

sorte de robe monacale, serrée par une cordelière, le vêtait ; il l'arracha plutôt qu'il ne la retira et son torse épais apparut moulé dans un gilet de velours. Le visage congestionné, il n'eut pas la patience de retirer le bouton de sa chemise afin de libérer son cou serré et, dans son emportement, il déchira son col. En grondant de satisfaction, il revint aux tréteaux du pupitre mobile qui lui servait à étaler ses atlas quand il travaillait debout. Il posa dessus la plus grosse des lampes de bronze dont le corps cannelé luisait à la vacillation de la flambée des bûches.

Le masque bosselé du chirurgien avait pris devant son foyer l'éclat d'un fer rouge. Robert déroula une étrange image à la gouache sur papier d'emballage. Une silhouette humaine y était esquissée. Des centres nerveux partaient des trajectoires pointillées qui se terminaient aux jointures du squelette. Ces petits traits, d'un blanc éclatant sur le fond brun, imitaient les étincelles électriques qui allaient réveiller les réflexes par leurs commotions. Ainsi le docteur s'acharnait toujours à des recherches jugées utopistes par les écrivains raisonnables de la médecine officielle. Robert Messal tenait donc la tête humaine pour la station dynamique d'où toute énergie émanant, il suffirait de guérir les nerfs lésés pour combattre jusqu'aux déviations de l'ossature ? Parmi l'innombrable réseau des fils sensibles, Robert voulait découvrir ceux qui feraient courir les estropiés, marcher les ataxiques, ouvrer les mains nouées.

Le docteur fixa contre la muraille son schème, considéra les ossements étalés sur un marbre, et, avec un morceau de craie, rectifia son esquisse. Pendant son labeur, il soufflait avec un bruit d'orage. Pour une erreur de sa main, il frappa du pied. Enfin ses pupilles étincelèrent comme deux clous d'or dans son visage illuminé par une joie excessive :

— Ah ! Ah ! J'approche.

Aussitôt après, tourné vers sa porte, il cria, furieux :

— Allons bon ! Encore vous ? Allez au diable !

Il se couvrit les oreilles pour ne plus entendre les appels qui lui venaient.

Dans le cabinet de travail des enfants, Raymonde veillait près d'un guéridon supportant un flambeau. Pour lutter contre le sommeil qui la gagnait, elle feuilletait, et de plus en plus lentement, un ouvrage illustré. Son poignet, reployé sous son menton, fléchissait peu à peu. Enfin, le sommeil effaça de ses

pommettes leur roseur délicate, et des ombres apparurent sous ses cils rejoints. A cet instant, le docteur, sans doute sollicité par les appels de sa sœur qui lui parvenaient à travers sa porte, fut repris de colère. Il donna si fort du poing sur sa table que les préparations, les livres, les instruments et les flacons tombèrent. S'approchant ensuite de la fenêtre, il laissa pendre ses bras avec exaspération.

Peu à peu sa tête inclinée parut regarder la flaque du ruisseau médian, au luisant sinistre. Alors il monologua d'un accent amer :

— Songer que la plus belle cervelle du monde, dont les circonvolutions actives élaborent à torrent des pensées, tombant de cette hauteur, trouverait là son silence!

L'étroite ruelle nocturne faisait porte-voix aux paroles désespérées de Robert. Subitement le chirurgien ferma sa fenêtre. Quelques minutes s'écoulèrent.

A l'étage inférieur, Raymonde, à moitié endormie, s'était levée avec une expression d'effarement à l'entrée de sa mère, pâle et les cheveux répandus en désordre sur ses épaules. Du geste Jeanne indiquait le plafond à solives. J'entendis un fracas répété.

Raymonde sortit. Restée seule, Jeanne s'agenouilla sur un tabouret, près d'un fauteuil auquel elle appuya ses mains dans l'attitude de la supplication. Emmitouflée d'un châle par-dessus la fanchon qui couvrait sa tête, Balsamie vint bientôt rejoindre sa belle-sœur. Sans échanger un mot, après s'être considérées avidement, leurs physionomies exprimèrent une même angoisse. Puis la vieille demoiselle leva les bras d'un geste qui signifiait :

— J'ai fait de mon mieux. Hélas!

Aux bruits qui retentissaient tout à l'heure dans le laboratoire avait succédé un silence, plus angoissant encore. Un coup de vent rouvrit le châssis central de la baie, seulement repoussée par le chirurgien dans son énervement. Pupitre, chaises, tables, étagères étaient renversés sur le parquet avec les livres, les feuillets, les bocaux brisés et le squelette de l'enfant. Adossé contre sa cheminée où achevait de se consumer le bois, Robert, bras croisés, les joues du même ton que les braises, regardait d'un air vindicatif Raymonde, courbée sur les objets précipités dans toutes les directions. Les mains de la jeune fille

se blessaient aux tessons, parmi lesquels elle recherchait les manuscrits de son père. Les signes d'une impatience grandissante apparaissaient chez le docteur. Lorsque sa fille eut posé quelques feuillets sur la table, il les rejeta dans la place. Sans protester, Raymonde, humiliée, baissant son doux front entêté, recommença de trier les papiers épars parmi les morceaux de verre et les ossements. Quand ses doigts durent se glisser sous l'épine dorsale de l'enfant difforme, elle eut un tremblement de répulsion.

Le docteur lui ordonna de laisser les choses en l'état et de se retirer. D'un geste attendrissant, elle lui fit comprendre qu'elle souffrirait de l'abandonner parmi cette dévastation. Elle s'inclinait vers le plancher, lorsque Robert, outré de sa désobéissance, lui clama :

— Parions-le, tu étais envoyée par ta mère ou par ma sœur? Va les rejoindre! Je veux vivre seul et ne plus jamais vous entendre. Dehors! Est-ce compris? Voyons! Hors d'ici, malheureuse, ou sinon!...

L'exaltation du chirurgien devenait effrayante. Plusieurs fois, il se tourna vers la rue et, le torse penché, il eut la pose extraordinaire d'un homme qui veut fuir un danger ou une tentation atroce et ne peut cependant soulever ses pieds. Le sang congestionnait ses joues bleuies.

Avec le geste désordonné d'un être qui perd définitivement la maîtrise de soi-même, il revint vers sa fille en secouant ses poings dressés :

— Encore toi? Tu oses! Va-t'en! Garde à toi!

Le visage de Raymonde avait pris la lividité de la mort et, de ses grands yeux clairs, elle regardait son père avec une tendresse sublime. D'un ton affreux de rage, celui-ci reprit :

— Tu m'as poussé à bout. Eh bien! tu en subiras les conséquences.

Au paroxysme de sa frénésie, Robert traversa son laboratoire comme s'il ne savait plus exactement ce qu'il allait tenter; puis, remarquant sa fenêtre ouverte, il courut la fermer en criant :

— Tu l'auras voulu! Malheur! malheur!

La suite de cette horrible scène me fut cachée. J'entendis un piétinement confus et le claquement violent et répété d'une porte qui semblait refuser de se tenir fermée. En même temps,

le laboratoire s'obscurcit et, à l'étage inférieur, la lumière disparut de la chambre où Jeanne veillait.

Un peu plus tard, de surprenantes plaintes rythmées retentirent. A la voix élevée qui gémissait d'abord seule, répondaient ensuite plusieurs personnes. Ces appels d'une douleur que je ne pouvais secourir me désolaient.

Comme la deuxième heure sonnait à Notre-Dame, ces gémissements diminuèrent d'intensité et ce fut le silence. Presque aussitôt après, une faible lumière reparut dans le cabinet de travail, et Mioutou, en longue camisole brune, portant bas une petite lampe Pigeon qui creusait de son insuffisante clarté son masque austère, s'avança suivie de Jean et d'Amédée hâtivement rhabillés comme en témoignait le désordre de leurs vêtements. Se campant toute raide entre eux, la vieille servante descendit ses mains sur les cheveux des jeunes garçons qu'elle lissa, très préoccupée. Ensuite, ayant levé l'index vers le plafond d'un air solennel, elle les fit s'agenouiller. Se laissant elle-même tomber entre eux, avec une ferveur presque fanatique qui tendait son cou et soulevait ses épaules par saccades, elle pria, les obligeant de temps à autre à se prosterner afin que le Seigneur prît en pitié leur misère. Las et blêmes, Amédée et Jean imitaient docilement les mouvements de Mioutou; mais une fois qu'ils s'étaient inclinés jusqu'à faire toucher leurs fronts aux tabourets qui leur faisaient face, ils ne se relevèrent point. La fatigue l'avait emporté sur leur chagrin. Cessant d'invoquer le ciel, la Caussignole recommença de caresser les chevelures de ses petits maîtres qui se reveillèrent. Elle les emmenait, lorsqu'ils eurent l'hésitation de l'épouvante, au moment où la porte rouverte découvrit l'ombre noire de cette maison pleine de son lugubre mystère. Enfin les enfants, rétrécis par l'appréhension, disparurent dans le corridor.

Je restai longtemps attentif aux moindres signes qui auraient pu me venir de l'hôtel. Dans ma fièvre, mille projets plus irréalisables les uns que les autres se présentèrent à mon esprit. Pourquoi n'enlèverais-je pas immédiatement Raymonde à ce père monstrueux? J'avais aussi l'envie d'aller offrir à Jeanne et à Balsamie de venir se réfugier chez moi. Me souvenant du tiède accueil de ces parentes, je doutai qu'elles goûtassent une intervention qui ferait scandale, et mon imagination échafauda d'autres chimères. Mes adjurations confondaient le docteur et

mes paroles émouvantes le convertissaient. A la réconciliation pathétique de mes cousins, je gagnais leur cœur et leur reconnaissance. La pauvre Raymonde venait se jeter dans mes bras...

Il ne fallut pas moins que la réapparition de la clarté dans le laboratoire pour interrompre mes divagations. Précipitamment, Robert rouvrit les châssis vitrés de la baie à meneaux et s'appuya sur l'une et l'autre allège en prenant les bruyantes respirations d'un homme qui étouffe.

— Que s'est-il passé? monologua-t-il enfin. Pauvre fille! Je ne voulais point! Non! Non! je n'avais pas eu l'intention. D'où vient la volonté? Innocente créature! Elle m'aime et je l'aime. Pourtant, pourtant! Y a-t-il donc quelque principe de haine dans l'amour? Nuances fragiles! Pentes glissantes! Précipices des âmes les meilleures. Il suffit que ce qui est au-dessus nous abandonne un instant, pour que ce qui est au-dessous nous submerge. Mal, giterais-tu dans le cœur des pères comme le ver dans un beau fruit? On ne voit rien! On ne sait pas! L'âme embaume et, soudain, quelle horrible pourriture! Comme un petit enfant, j'ai envie de crier vers toi, mon Dieu : « Ce n'est pas de ma faute! Je ne sais pas, je ne comprends pas! » A la vérité, je ne comprends rien à moi-même. Choisir! Se déterminer! O libre arbitre, n'es-tu pas double? Et, comme des combattants, les arguments s'entre-choquent en m'écrasant entre eux! Pitié!

Revenant près de la lampe, Robert approcha près de la flamme ses mains dont il écarquilla les doigts puissants. Après les avoir examinées avec une vive surprise, il les éloigna de ses yeux, mais quand il eut tendu les bras et qu'elles furent arrivées à la limite possible de l'écartement de son corps, il les secoua, plein de dégoût, comme s'il voulait les lancer loin de lui.

— Les misérables! gronda-t-il.

Il les mit derrière son dos où elles se griffèrent comme des sœurs ennemies qui se reprochaient l'une à l'autre leur conduite. Pendant ce temps, il marchait de long en large avec la mine d'un homme qui subit une humiliation intolérable.

— Ah! malheureux que je suis, dit-il enfin avec un soupir déchirant.

Il s'enfuit.

La journée du lendemain fut étrangement muette chez les

Messal. Plusieurs fois, au cours de l'après-midi, l'idée me vint de me présenter chez eux. J'y renonçai ; mes cousines n'auraient pas manqué de voir une corrélation entre ma venue et les faits dont j'avais pu me trouver le témoin pendant la précédente nuit. J'eus l'angoisse de ne pas apercevoir Raymonde.

Un fait m'inquiétait. Jean et Amédée, retenus à la maison, ne s'étaient pas rendus au collège. Quel motif grave pouvait décider leurs parents à cette mesure ?

Le surlendemain, je décidai d'aller coûte que coûte frapper au seuil de mes parents. J'avais posé les doigts sur le heurtoir, lorsque à l'idée de me trouver face à face avec Robert auquel je n'aurais pu dissimuler mon horreur, je courus chercher René Orbal. Je ne crus pas devoir lui cacher les motifs qui me faisaient lui demander de m'accompagner chez nos cousins. Plusieurs fois le contrôleur m'interrompit d'interjections qui semblaient mettre en doute la véracité de mon récit.

— Vous m'étonnez, Cernais, cette famille fut toujours unie. Enfin, je vous suis. Peut-être aurons-nous la satisfaction de constater que vous avez vu le tableau trop en noir.

Pendant notre traversée de la ville, par une journée brillante qui mettait en joie les petits marchands sortis sur leurs seuils afin de commenter, avec un accent au poivron, leur *Dépêche du Midi*, je n'étais plus éloigné de croire que j'avais souffert d'un cauchemar.

Orbal frappa à la porte du docteur. A ses coups décidés le vantail fut entre-bâillé de la largeur d'une main et le visage pointu de Mioutou s'y coinça. Sans nous permettre de nous expliquer, cette servante nous apprit qu'il leur était arrivé un accident : Mlle Raymonde était tombée.

— Tombée? répétai-je malgré moi d'une voix stridente.

Mioutou me regarda d'un air détestable.

— Eh bien! oui, à cette heure, le monde ne peut-il pas se blesser?

Devenu rouge, René dit à Mioutou que sa mère s'étonnerait d'avoir été laissée dans l'ignorance.

La Caussenarde assura la rectitude de sa coiffe à oreillettes avant de répondre froidement :

— Eh! pauvre monsieur, on avait autre chose à faire que courir les rues. Fallait-il pas d'abord soigner mademoiselle?

Sur cette explication ambiguë, Orbal la pria d'avertir Mlle Balsamie de notre présence.

La paysanne prit un temps de réflexion avant de repartir que Mlle Balsamie et madame ne pouvaient qnitter Mlle Raymonde.

— Prévenez donc le docteur, insista René mécontent.

A cette demande, les yeux de Mioutou se retrécirent au point de ne plus laisser de visible que leurs iris entre les cils rouges.

— Monsieur ne se laisse pas déranger quand il travaille, prononça-t-elle d'un ton d'emphase.

C'était une fin de non recevoir, à peine polie.

Aussitôt la porte refermée, l'accès de bravoure de René l'abandonna et il me quitta pour n'avoir pas à m'accorder que mes soupçons pouvaient être fondés.

Au premier moment, je me sentis presque soulagé d'apercevoir quelques lueurs de la triste vérité. Un peu plus tard, à la réflexion, des larmes me vinrent aux yeux car cette vérité douloureuse dépassait mes plus sombres pressentiments.

... Une semaine encore s'écoula, morne et désolée. L'accueil de Mioutou m'avait découragé de toute nouvelle tentative d'approcher Raymonde. Volets et rideaux restaient fermés et je constatai qu'à la nuit aucune lumière n'éclairait le laboratoire.

Le lundi suivant, un peu avant huit heures, Jean et Amédée sautèrent les marches du perron et, chargés de leurs cartables, s'éloignèrent à toutes jambes. Dans l'émotion du premier jour, leurs parents avaient-ils redouté les bavardages de ces enfants? Devais-je maintenant croire à une amélioration de l'état de Raymonde? A onze heures, je m'arrangeai pour me trouver sur la place du Savignac, au moment de la sortie des collégiens; mais comme des lièvres effarouchés, mes petits cousins m'ayant aperçu se sauvèrent vers l'Aveyron. Leur sauvagerie corroborait mes doutes.

Aucun docteur n'avait été mandé et il me fallait supposer que Robert soignait lui-même sa fille. Quelle singulière expression devait être la sienne quand il approchait son enfant!

Le samedi suivant, un hasard jeta presque dans mes jambes Jean et Amédée. Ils s'amusaient sur le « Petit Languedoc » avec l'ivresse de pauvres gamins auxquels tout mouvement et toute parole étaient interdits chez eux, à sauter les bancs de

pierre de cette promenade. Sur un bond maladroit Jean ayant perdu l'équilibre, ce fut moi qui le relevai.

En me reconnaissant, cet enfant me sourit sans émoi.

— Ah! c'est vous, grand cousin.

De son coude il frottait son genou nu que la terre salissait, pendant qu'Amédée me tirait le bras par jeu. Je lui demandai des nouvelles de sa sœur.

— Ah! dame! bien sûr, elle a fait une mauvaise chute, me dit-il posément, mais elle va mieux.

Jean cessa de polir sa jambe pour m'apprendre que sa mère et Raymonde s'étonnaient de ne plus voir le cousin Julien.

A cette invitation inattendue, je m'offris à les accompagner chez eux, persuadé qu'ils chercheraient de mauvaises raisons pour ne pas accepter. Ils se regardèrent interrogativement; Amédée secoua la tête et, à ma surprise, Jean me dit d'un air plein de suffisance :

— Je crois que vous pouvez venir.

Et chacun d'eux me prit une main.

Pendant notre route, — trois cents mètres à peine nous séparaient de la rue des Consuls, — j'évitai de leur poser des questions qui les auraient effarouchés. Malgré leur air candide, ces enfants savaient dissimuler et de la façon la plus habile. Pourquoi m'avaient-ils fui quelques jours auparavant et pourquoi ce revirement, aujourd'hui?

A l'instant où ces collégiens m'introduisirent dans le noir vestibule, ils devinrent soudainement muets. Ils gravirent l'escalier en affectant de poser les pieds avec précaution. Au palier du premier étage, Amédée ouvrit une porte capitonnée, me poussa dans un tambour obscur et, après avoir eu soin de ramener derrière nous, dans sa feuillure, l'huis rembourré comme un sofa, il tourna le bec de canne d'une seconde porte. Je me trouvai dans une chambre à tapisserie fleurie, qu'une cour étroite éclairait insuffisamment. Sur une chaise-longue aux accoudoirs en col de cygne, Raymonde, en longue robe blanche à ceinture orange, était étendue. Jeanne, rigide, se tenait debout derrière elle.

Jean chuchotait à sa mère :

— Vous nous aviez demandé pourquoi le grand cousin ne venait plus nous voir; alors nous vous l'amenons.

— Il est le bienvenu, dit Jeanne d'un ton glacé.

Elle me pria de m'asseoir.

Je considérai Raymonde avec une curiosité poignante qui aurait dû me trahir. La jeune fille avait beaucoup souffert ; sur son front légèrement plissé, ses fins sourcils remontaient avec une sorte d'étonnement.

Je regardais, avec une insistance qu'expliquait ma tendre pitié, le bandage qui grossissait son bras sous la large manche de cachemire de sa robe de chambre. Au pli volontaire du menton de Raymonde, je devinai qu'elle s'armait contre sa sensibilité. Spontanément, elle m'entretint de sa chute :

— Sans ma fragilité, cette glissade eut été insignifiante, Julien. Elle n'est d'ailleurs pas grave et seulement un peu douloureuse.

Elle sourit avant d'ajouter :

— Ne nous donnons pas pour plus braves que nous ne le sommes. Lorsque je manquai la marche usée de notre escalier, je me fis un grand mal aux genoux et surtout au bras gauche que j'avais porté instinctivement en avant. Dans quelques semaines je ne me souviendrai plus de cette méchante aventure qui me punit de mes perpétuelles distractions.

Le ton uni avec lequel elle m'avait donné cette explication inattendue, me déconcerta. Raymonde eut un sourire charmé avant de reprendre :

— Si quelque chose peut me consoler de ce petit malheur, ce sont les admirables soins que je reçois de mon père. Grâce à lui, je sais qu'avant longtemps je recouvrerai l'usage de mon bras.

Cette fois, je fus confondu. Comment aurait-elle pu me vanter le dévouement du docteur, de cet air reconnaissant, si celui-ci avait été la cause de son accident? Je me repentis d'avoir pris prétexte d'une brutalité paternelle déplorable pour accuser Robert d'un crime. L'explication de Raymonde rétablissait la vérité, moins tragique que je ne l'avais supposée. Dans ma satisfaction, j'exprimai en termes presque gais à Raymonde qu'elle m'avait délivré d'inquiétude. Mon air la surprit et Jeanne appuya sur moi ses yeux noirs avec appréhension.

— Mon cousin, reprit doucement Raymonde, je ne suis pas encore guérie.

Je fus honteux d'avoir laissé transparaître mes doutes par cette joie déplacée.

Elle continuait de me sourire mélancoliquement; sa mère, pensive, s'obstinait à regarder le haut de la fenêtre. Quelques instants plus tard, Mme Messal prit prétexte d'une demande murmurée à son oreille par Amédée pour quitter la chambre avec lui. Un silence, que nous ne savions plus comment rompre, nous contraignit, Raymonde et moi. Jean s'étant approché, je l'assis sur mes genoux pour me donner une contenance. Une petite porte recouverte de tapisserie, que je prenais pour un placard, s'ouvrit alors, et la grosse figure bistrée de Balsamie s'y montra. Quand la vieille demoiselle me reconnut, elle me salua d'un hochement si bref et disparut si vite que je ne pus retenir un rire, que je forçai un peu pour faire diversion à ma gêne.

Jean posa son index sur mes lèvres, par plaisanterie ou pour me donner une leçon.

— Comment oses-tu? le réprimanda sa sœur.

Mais j'avais compris et, après avoir levé les paupières vers le plafond, je baissai la voix pour me mettre à l'unisson de Raymonde et de l'enfant.

— Pourrez-vous, retirée de vos occupations, supporter patiemment ces semaines de convalescence, lui demandai-je?

Mes paroles déguisaient une avance. J'espérais qu'elle allait me répondre par une invitation à la venir voir, l'après-midi. Or, bien sagement, elle me murmura :

— Je lirai, cousin, je penserai.

— Au passé ou à l'avenir, Raymonde?

Une roseur légère nuança ses pommettes et, le front baissé, elle resta silencieuse. Je ne savais plus quels propos lui tenir.

— Quel déplaisir pour moi, repris-je, d'être privé trop longtemps de la joie de vous entendre jouer une sonate!

Elle parut n'accorder qu'un faible regret à la musique. Qu'est-ce qui l'intéressait donc? ou, mieux, quel était l'objet de ses méditations?

Quelques instants plus tard, devant son attitude réservée et souffrante, je pris congé, après lui avoir répété qu'elle s'était méprise sur mes sentiments. Elle devait bien penser avec quelle peine j'avais appris la nouvelle de son accident; et je formai des vœux ardents pour sa guérison.

A mes paroles, inclinant la tête, elle m'offrit tièdement sa main que je baisai et qu'elle me retira sans sourire.

... Dès que je me retrouvai devant ma table, je regrettai ma maladresse, sans trop savoir pourtant de quelle façon j'avais pu offenser mes cousines. Mes fâcheuses suppositions étaient-elles tellement invraisemblables, après la triste scène que j'avais surprise? Au contraire, sans le savoir, aurais-je deviné trop juste? Dans ce cas, l'amour de cette jeune fille pour son père devenait de plus en plus inexplicable et son récit révélait une habileté singulière. Dans quel dessein? Il fallait admettre que le violent Robert possédait un cœur et des vertus qui me restaient inconnus. Aucune créature humaine avait-elle jamais aimé son bourreau? Si les Saints martyrs, eux-mêmes, avaient pardonné à leurs tortionnaires, il n'avait jamais été dit qu'ils leur eussent porté de l'affection. Une fois de plus, je m'égarais dans les ténèbres.

LE CRUCIFIX

Les messieurs sur l'âge, sages péripapéticiens Villefranchois qui se rendent chaque jour des platanes du Guiraudet aux marronniers du Saint-Jean, se racontaient que Robert Messal refusait d'opérer, quelle que fût l'importance des honoraires offerts. Ils discutaient même jusqu'à quel point un docteur avait le droit de laisser mourir des patients qu'il pouvait sauver. N'était-ce pas un crime? Les plus vifs de ces vieillards réclamaient un décret obligeant les gens de l'art, comme Messal, à soigner les malades. Comme ces philosophes corpulents qui promenaient sur l'allée du Tribunal des parasols doublés de serge verte n'ignoraient plus ma parenté avec la famille Messal, ils me pressèrent de leur révéler le genre d'existence de mes cousins. Je sus ne rien leur apprendre d'essentiel.

Malgré la douceur de ces promenades en compagnie de ces bonnes gens encore émus par leur Gaillac mousseux et les foies d'oie aux truffes de leur Causse, l'ombre de ma rue des Consuls ne cessait de me hanter et j'en goûtais le poison délicieux au moment où, baigné par une lumière chatoyante, l'Aveyron chantait à mes oreilles entre ses collines empourprées par leurs vignobles.

Lentement Raymonde se rétablissait. Comme je m'étonnais un jour que de simples contusions fussent aussi longues à guérir, elle rougit en me considérant avec inquiétude. L'immo-

bilité à laquelle elle était condamnée semblait la laisser indifférente. De loin en loin, il m'était accordé de pouvoir l'approcher pendant quelques minutes. Ses jeunes frères avaient pris l'habitude de venir me chercher lorsqu'ils savaient que ma présence serait agréée de leur mère et de leur tante. Jamais je n'osais me présenter de moi-même. Mes visites devaient être préparées par un ensemble de circonstances favorables. J'approchais toujours avec émotion de Raymonde et mon manque de sang-froid me retirait beaucoup de mes dons d'observateur. Si je laissais lire aisément en mon cœur, tout gros de tendresse et de pitié, en revanche, il ne m'était pas aisé d'avancer dans la connaissance de ma cousine. Une résignation chrétienne communiquait à son délicat visage une sérénité qui me laissait peu de prise. Imaginatif et amoureux, plus j'ouvrais mon âme, plus je me répandais en confidences et plus j'accentuais mon infériorité dans la lutte secrète qui se trouve toujours à la base de toutes les amours. Dans sa défensive, pleine de réserve, il était facile à Raymonde de me dominer.

Après chacun de mes retours chez moi, je m'apercevais que, si je m'étais livré tout entier, la prudente expectative de la jeune fille ne m'avait point permis d'avancer dans la connaissance de son cœur et rien ne me permettait encore de croire qu'elle m'accordât seulement sa franche amitié. Sur mes allusions fréquentes à sa vie pénible, elle m'écoutait d'un air paisible et pas une plainte ne s'élevait de ses lèvres. Jamais d'ailleurs elle ne parut touchée de la tendresse que je pouvais lui témoigner. Si j'insistais, ses sourcils descendus sur son front me laissaient croire que les témoignages de mon intérêt la fatiguaient. Enfin, lorsqu'elle était poussée à bout, elle portait ses index à ses yeux fermés et, la tête penchée, elle gardait une méditation qui lui permettait de ne point me répondre.

Malgré ou peut-être à cause de ces preuves de sa tiédeur où je voulais découvrir de la candeur et le mystère le plus exquis, mon amour, en s'élargissant sans cesse, occupait tout mon horizon. De quelque côté que je jetasse désormais les yeux, je n'apercevais plus que cette jeune fille à m'intéresser dans le monde, qui, privé de sa personne, m'eût semblé sans attrait ni signification.

Si elle continuait de souffrir par son père, — et j'avais la conviction de l'effrayante oppression de Robert, — puisqu'elle

refusait de m'en faire l'aveu, je n'insistais plus afin de l'obtenir. Pendant ces entrevues, d'un commun accord à ce qu'il semblait, mes cousines et moi nous nous abstenions de faire aucune allusion au docteur, et j'aurais pu croire à son absence, lorsqu'un soir son laboratoire, fermé depuis plusieurs semaines, fut éclairé pour la première fois depuis la pitoyable scène dont j'avais été le témoin. Presque aussitôt des voix aiguës d'enfants parvinrent à mes oreilles.

« Accourir, verbe neutre ou intransigeant. Il prend : avoir, quand on veut exprimer l'action, et : être, quand... quand.... »

La basse-taille de Robert acheva :

« Quand on a en vue l'état qui résulte de l'action. Exemple : Ses amis ont accouru le féliciter. Je suis accouru pour ta fête. »

Pourquoi le chirurgien s'était-il décidé à faire répéter leur grammaire à ses fils ? Avait-il donc renoncé lui-même à ses travaux ?

Une autre nuit, je crus entendre additionner des chiffres ; ensuite, les déclinaisons latines furent répétées. Il n'y avait plus aucun doute, Robert surveillait l'instruction de ses enfants. Comment ne pas trouver touchant ce père illustre qui s'astreignait à perdre des heures précieuses pour servir de répétiteur à de jeunes collégiens ?

Le lendemain d'une soirée où la leçon d'arithmétique avait provoqué les gronderies du chirurgien, comme je revenais du restaurant, Jean traversa mon antichambre en courant. Il pleurait. Sur un geste de compassion, il se jeta sur ma poitrine. Jamais cet enfant réservé et craintif ne m'avait donné cette marque d'amitié. Je me gardai d'abord de l'interroger. Deux heures tintèrent à Notre-Dame et je sentis le collégien frémir entre mes bras. Il portait sur son dos un sac à bretelles gonflé de ses cahiers et livres. Ses larmes coulaient toujours. Une deuxième fois, l'horloge répéta l'heure.

— Mon cousin, balbutia-t-il, je devrais... il faut que... Non, je ne pourrai pas...

Des hoquets l'interrompirent. Je l'obligeai à s'asseoir et il parut honteux de me découvrir son visage qu'il baissait. L'interrogeant sur les causes de son chagrin, il fut forcé de retirer le bras qu'il maintenait à la hauteur du front. Mêlés d'encre, ses pleurs le balafraient ridiculement de l'oreille au cou. D'une voix saccadée par ses sanglots, il me dit :

— Je devrais être en classe... cousin Julien, mais j'ai eu trop peur... je ne pourrais pas. Ne dites rien, n'est-ce pas?... Il ne faut pas qu'on sache...

Sachant Amédée vigoureux et agressif, — plusieurs fois j'avais surpris ses coups de pied à Jean pendant leurs études, — j'imaginai une rixe des deux frères.

A mes suppositions, Jean secoua la tête et me prit la main qu'il approcha de ses lèvres avec effusion :

— Je vais tout vous apprendre... Cousin Julien... ne le répétez jamais, jamais... sans cela, qu'arriverait-il? J'étais allé voir une nouvelle peinture de Raymonde dans sa chambre. Depuis qu'elle se guérit, ma sœur recommence à prendre ses pinceaux pour se distraire. C'était drôle ce qu'elle peignait; elle avait fait un bon Dieu qui portait sa croix et ressemblait à maman, avec ses grands cheveux quand elle les peigne le matin, et puis un nez comme le sien, et des yeux noirs pareils, pareils! Tout à coup arrive papa et il entre dans une si grande colère!... Je ne sais plus ce que j'ai fait, ni comment je me suis réfugié ici.

Je caressai l'enfant qui se convulsait encore à l'évocation de cette scène. Ensuite, sa physionomie puérile prit une expression profonde. Après une réflexion, vaincu par la grandeur du problème qui se posait à son intelligence, il bégaya :

— Comment le bon Dieu permet-il ces choses, au moment où je le regardais? Et pourquoi petit père que j'aime bien cherche-t-il à me faire du mal?

Cette affirmation d'amour, en un tel moment, me remua profondément. De quelle fatalité Robert, au génie anxieux, Jeanne, dont l'holocauste semblait journalier, leurs enfants et jusqu'à Balsamie étaient-ils la proie? Les supplications d'enfants et de femmes ne touchent-elles jamais Dieu qui, pour continuer d'être le justicier universel et sublime, ne doit rien entendre des appels particuliers de la détresse?

Avec la mobilité de son âge, Jean, apaisé, était redevenu le collégien de nature moyenne que je connaissais. Il m'apprit que sa classe finissait à quatre heures. Par là, je compris qu'il me demandait la permission de rester chez moi assez longtemps pour faire croire à sa famille, lors de sa rentrée, qu'il arrivait du collège. Je lui offris un magazine qu'il feuilleta et je compulsai moi-même le dossier d'une affaire domaniale assez

embrouillée. Jean se percha sur le haut tabouret de mon commis, les talons au barreau le plus élevé, ce qui lui donnait, avec ses jambes maigres aux mollets nus, l'allure d'une grenouille prête à bondir.

— Pourvu qu'Amédée fasse croire au professeur que je suis malade! réfléchit-il à haute voix. Il ne faudrait pas que M. le principal écrive à la maison... sans cela, mon Dieu!

Des coups sourds retentirent dans la rue. Le collégien alla se cacher entre deux cartonniers.

— Cousin, viendrait-on me chercher? J'ai peur!

J'aperçus le fourgon des Sœurs quêteuses, arrêté devant l'hôtel Messal. La religieuse à l'aspect de chouette bienfaisante considérait de ses yeux lenticulaires la façade close, tandis que la converse, sa jupe grise relevée à la mode paysanne par des épingles de nourrice, retenait l'âne chenu qui voulait continuer sa route, certain de l'inutilité de sa station. En effet, la converse dut lâcher la bride du bourriquet dont les babines retroussées semblaient dire : « Parbleu! je le savais! » Et le couvercle de zinc, en sautant à la pointe des galets, vibrait comme un tonnerre de théâtre.

Le bourdon de Notre-Dame venait d'annoncer de sa voix de basse-contre la quatrième heure, quand mon commis, qui travaillait dans l'antichambre, m'avertit « qu'une des dames d'en face » me réclamait au rez-de-chaussée. Elle avait refusé de monter.

Pris de frayeur à cette annonce, Jean s'écria qu'on l'avait vendu et se jeta sous ma table. Je trouvai dans le couloir Balsamie, coiffée d'une petite capote dont le jais scintillait au mouvement de sa tête. Rudement, elle me demanda s'il était vrai que Jean fût venu me voir. Sur ma réponse affirmative, elle me pria d'aller le chercher. Elle était très pressée.

En me voyant revenir, Jean se sauva. Ne pouvant supporter son attente, Balsamie pénétra dans mon bureau d'un pas violent qui rappelait celui de son frère.

— Jean, où te caches-tu, « drolle? » Ah! Je te vois derrière ce rideau. Ici! vite! Jean?

Aussitôt après, avec inquiétude, elle me demanda ce que ce polisson avait pu me raconter. J'atténuai le récit de l'enfant et, néanmoins, Balsamie m'interrompit pour justifier Robert. Ce menteur de Jean n'avait pas confessé ses sottises.

Très humble, l'enfant accorda que « les enfants, ça faisait des bêtises sans le savoir. »

A cet aveu Balsamie sourit d'un air glorieux en caressant le coupable.

Tout à coup j'eus l'impression d'une entente de la tante et du neveu pour m'abuser. En un moment de désespoir, Jean avait rompu un pacte de famille. Il s'en repentait déjà. Ses adieux furent donc assez mous et il se garda, devant sa tante, de me témoigner aucune reconnaissance pour n'avoir pas à l'expliquer. Balsamie, en m'offrant la main comme par charité, me faisait comprendre que je n'aurais pas dû accueillir son neveu. J'en fus décontenancé au point de la laisser partir sans lui demander des nouvelles de Raymonde. Soudain, un rapprochement se fit dans mon esprit. Les brusques dénégations du collégien, après son récit émouvant, me firent songer aux explications données par sa sœur au sujet de son insignifiante chute dans l'escalier !

LE VOYAGE

Ce matin de novembre, à ma stupéfaction, Jean et Amédée, fenêtres ouvertes, jouaient avec des cris aigus. Ils m'interpellèrent :

— Bonjour cousin ! Bonjour ! Salut ! Salut !

Ils cabriolaient au risque de passer par-dessus la barre de l'allège et leur jubilation effrayait par son intensité. Instinctivement, j'interrogeai du regard le second étage de l'hôtel.

— Père se trouve au Mur-de-Barrez, m'avertit Amédée.

— ... avec tante Balsamie, pour voir là-bas la maison de grand-père, continua Jean.

— ... afin de la réparer, savez-vous ?

Se rejetant aussitôt dans la pièce, comme de jeunes chiens joueurs, ils roulèrent sur eux-mêmes.

L'après-midi même, je me présentai chez mes cousines. A mon coup de heurtoir, les enfants qui rentraient du collège m'ouvrirent avec précipitation et me firent tourner une folle ronde. J'eus peine à me dégager. Mioutou, dont les prunelles luisaient de mécontentement entre leurs cils rouges, sortit de l'office afin de les gourmander.

« N'avaient-ils pas honte? Ils allaient fatiguer leur pauvre mère. »

Sans s'expliquer davantage, la servante me conduisit à regret au salon. Elle ne savait d'ailleurs point si ces dames pourraient me recevoir.

Ma belle humeur m'abandonna. Mes parentes me firent tellement attendre leur arrivée que j'eus beaucoup trop de temps pour contempler à nouveau les tapisseries orientales et le général Kléber plus rouge qu'une pivoine à la vue des bayadères.

Raymonde se présenta lentement. La préoccupation ombrait ses yeux. Comme je me réjouissais de sa convalescence, elle eut un sourire désolé avant de m'apprendre qu'elle éprouvait beaucoup plus d'inquiétude pour la santé de sa mère que pour elle même.

— S'il en est ainsi, comment votre père a-t-il pu vous abandonner en ce moment? lui dis-je étonné.

Au froncement de ses sourcils, il me parut qu'elle cherchait à composer sa réponse. Enfin elle m'assura que le voyage du docteur était urgent. Balsamie et lui venaient de donner à bail leur propriété paternelle du Mur-du-Barrez, et ils n'avaient pu se dispenser d'aller installer leur locataire.

La porte se rouvrit sur Jeanne. Son visage livide, mais toujours beau, semblait fait de marbre blanc; une extrême lassitude courbait sa taille ordinairement un peu raide. Elle avait fait effort pour venir me trouver, mais elle devait avoir quelque intention secrète en se montrant à moi.

Quand elle s'assit sur le canapé, elle ne put retenir un cri. D'un geste instinctif, Raymonde voulut la soutenir et souffrit, car elle avait oublié l'infirmité de son bras gauche. Déjà, Mme Messal, avec une froide volonté, et quoique encore blême, compatit à l'infirmité de sa fille pour détourner mon attention de son propre malaise.

— Je suis surpris qu'un docteur, de l'habileté de mon cousin, n'ait pas encore parfaitement guéri Raymonde, lui dis-je. Et pour vous-même, cousine Jeanne, combien je regrette son absence au moment où la maladie vous atteint si brusquement!

A contre-jour de la fenêtre, les yeux noirs de Mme Messal, agrandis, gardèrent une fixité pénible. Notre conversation se mourait à chaque phrase. Raymonde, pressée contre l'épaule

de sa mère, pleura. Bouleversé par cet aveu de son angoisse, je lui pris affectueusement les mains en la suppliant de me mettre à contribution. Quels services pourrais-je leur rendre?

— J'ai tort de me chagriner, reprit-elle calmée, père a fait ce qui était humainement possible en ce qui me concerne et le malaise de maman n'aura pas de suites, nous a-t-il assuré.

Lorsqu'elle se fut ainsi exprimée, les lèvres de la jeune fille, en se serrant, tirèrent un peu sur l'extrémité de son nez aquilin, ce qui donnait à son visage un air de résolution. Attristé, je me sentis une fois de plus l'hôte auquel on ouvre sa porte mais guère son cœur. Pour rompre le silence, je leur demandai si elles prévoyaient la date du retour de Robert. A cette question elles eurent un frémissement vite réprimé.

De ma voix la plus chaleureuse, je voulus alors les assurer de mon dévouement absolu. Sans prononcer un mot, Raymonde me tendit avec un tel élan de confiance sa main, que j'osai la porter à mes lèvres et elle ne me retira pas ses doigts. Jeanne, impassible, nous observait.

Partagé entre l'espoir et l'incertitude, je pris alors congé de mes cousines. Mme Messal m'accompagnait, lorsqu'elle chancela, s'évanouit, tomba. Valide d'un seul bras, Raymonde n'avait pu empêcher la chute de sa mère.

— Allez chercher Mioutou, me demanda-t-elle avec un effroi qui ne l'empêchait pas de garder la maîtrise d'elle-même.

A mon appel la servante accourut avec des sels, ranima sa maîtresse et me demanda de l'aider à l'étendre sur le canapé.

En rouvrant les paupières, Jeanne chuchota :

— Quel dommage que Robert ne soit pas ici pour me secourir!

Ce simple propos réduisit à néant les odieuses suppositions qui m'étaient venues depuis quelques minutes. Raymonde me témoigna une reconnaissance très exagérée pour mon faible secours. Il me parut que l'incident permettait enfin à cette jeune fille de me dévoiler sa tendresse, et ce fut le cœur bondissant d'amour que je la quittai.

... Le lendemain, rencontrant Orbal, rue de Lorraine, en contemplation devant des chasselas de Montauban dont les grappes d'or semblaient des gouttes de soleil, je lui appris la syncope de Jeanne. Il en parut désolé.

— Le plus regrettable pour notre cousine, conclut-il, c'est l'absence du docteur, sollicité par des châtelains de Rodez, comme vous le savez peut-être? Quoiqu'il refusât d'opérer, depuis quelques mois, il s'y est décidé par humanité. Une lettre de Balsamie en prévint ma mère.

Bien que très surpris, je gardai le silence, afin de ne pas mettre en contradiction Jeanne et la sœur de Robert. Entre ces deux versions y en avait-il une seule de véritable? Cette famille ne se serait-elle point définitivement séparée? Balsamie et Robert allaient-ils vivre seuls dans leur montagne du Mur-de-Barrez? L'évanouissement de Jeanne et l'état d'abattement de Raymonde ne s'expliquaient-ils pas par leur désespoir d'un abandon qui ferait bientôt scandale à Villefranche?

Pendant que je réfléchissais à ces tristes éventualités, René avait saisi, avec des doigts qui tremblaient d'envie, les raisins diaphanes, et, comme on regarde un vin, par transparence, afin de se réjouir à ses feux, il les élevait à contre-jour de la lumière avec une mine d'adoration.

... La certitude où je croyais être maintenant du départ définitif de Robert gênait mes rapports avec mes cousines au lieu de les rendre plus faciles.

Avec l'insouciance de leur âge, Amédée et Jean continuaient à crier dans l'hôtel. Leur liberté les affolait. De leur lever à leur coucher, je les entendais dégringoler les escaliers ou je les voyais apparaître aux fenêtres, comme s'ils prenaient possession de la vaste maison dont ils avaient été les prisonniers. Deux semaines s'étaient écoulées de la sorte, lorsqu'un jeudi matin une dépêche fut remise à Mioutou.

Une minute plus tard, et de même qu'une averse abat un grand vent, les collégiens qui jouaient au palet avec leurs livres, en vociférant comme de petits sauvages, vinrent humblement reprendre place à leurs pupitres affrontés. En grimaçant d'un air détestable, Mioutou refermait les persiennes du rez-de-chaussée.

Ce même après-midi, je stationnais sur le vénérable pont en dos d'âne de l'Aveyron, intéressé par les irisations des eaux sur leur lit de galets, lorsqu'une large main couvrit mon épaule et une voix cuivrée emplit mes oreilles :

— Je vous surprends à badauder, monsieur le receveur.

Au fait, vous vous rappelez sans doute que les vieillards de *Faust* chantent :

J'aime à voir passer les bateaux
Tout en vidant, vidant mon ver...er...erre!

Sans souci de l'opinion publique, Robert avait entonné cette partie de chœur. Ma surprise fut telle que le docteur éclata de rire. Ses yeux, aux reflets de métal, étincelaient d'ironie.

— Holà! Remettez-vous, Cernais! Par Dieu! Ne croyez pas à une apparition. C'est moi. Éprouvez-le!

Il ponctua cette déclaration d'une nouvelle tape cordiale. Derrière lui s'en venait Balsamie, engoncée jusqu'aux oreilles dans le triple collet de son manteau. Une expression maussade couvrait ses joues de petites rides réticulées. Deux commissionnaires, halant une voiturette chargée de vastes chapelières qui supposaient un voyage au long cours, suivaient. Comment le docteur et sa sœur avaient-ils pu s'embarrasser de ces volumineux bagages pour une absence si brève?

D'autorité, Robert me prit le bras, en me demandant de l'accompagner. Il semblait heureux de vivre et répondait avec urbanité aux salutations des passants, honorés de reconnaître leur gloire locale. Une redingote grise le vêtait et un feutre à larges bords, de même nuance, couvrait sa chevelure rousse assez longue pour s'ébouriffer sur son col rabattu. Un air de bienveillance était répandu sur son visage vermeil de santé, au nez sensuel et à la large bouche rouge. Son pouvoir de séduction était si grand qu'il lui suffisait, au passage, de regarder les gens qui s'en venaient vers nous, pour qu'aussitôt ceux-ci se sentissent attirés vers lui par une sympathie presque irrésistible. J'en reconnus, des plus acharnés à le dénigrer dans leurs conversations, qui le saluaient jusqu'à terre et se retournaient ensuite pour le suivre d'un regard bienveillant, lorsqu'il avait daigné les distinguer.

Balsamie, qui s'obstinait à marcher, non pas à notre côté, mais derrière nous, observait les passants d'un air défiant, comme s'ils eussent voulu lui dérober son sac à main. Lorsque l'un ou l'autre des Villefranchois de rencontre s'approchait, la vieille demoiselle haussait brusquement les épaules et se mettait en flanc-garde du chirurgien.

Plein d'humour, Robert me contait son voyage à Mur-de-Barrez et quels fils de Pantagruel et grands dépendeurs d'andouilles habitaient cette montagne, lorsqu'il s'aperçut de la grise mine de sa sœur :

— Chère amie, lui dit-il, rentre donc la première avec les commissionnaires. Va préparer mon bon retour. Il en est besoin. Va! ma sœur.

Contrariée, Balsamie roula les yeux sous ses sourcils broussailleux et repartit qu'il ferait mieux de l'accompagner.

— Rentre, ma chère, et ne te soucie point de moi, reprit-il avec un geste moqueur. Et sois éloquente, ma sœur!

La vieille demoiselle voulut décider son frère à rentrer avec elle. N'y parvenant point, fâchée, elle nous quitta sans répondre à mes adieux.

— Ah! la bonne ourse, s'exclama gaiement le docteur. Sachez-le, Julien, je dois à mes femmes mon érémitisme. Le diable m'emporte si elles ne se sont pas imaginées de transformer ma maison en thébaïde!

Nous étions arrivés sur le Saint-Jean et nos pieds faisaient craquer les feuilles sèches, lorsque Robert, tourné vers moi, dit avec le plus malicieux des sourires :

— Hum! N'exagérons pas! Lorsque je vous assure que Mmes Messal inclinent à la solitude, j'aurais dû marquer une exception pour une petite demoiselle qui vous verrait avec plaisir, si ma sœur et mon épouse ne craignaient que vous ne déchiriez leurs toiles d'araignées à votre passage. Ne rougissez pas, jeune homme! J'avais percé votre secret. Cher monsieur Cernais, vous ne me déplaisez pas et je verrais volontiers en vous mieux qu'un cousin à la mode de Bretagne.

Profondément ému, je le remerciais, lorsqu'il éclata de rire en me frappant en mesure la main qu'il m'avait prise et qu'il retenait. A quelques pas de nous, près du kiosque à musique, des promeneurs, amusés par sa mimique expressive, écarquillaient des yeux narquois; il ne s'en souciait point. Ennuyé de servir de plastron à ces moqueurs, j'eus peine à lui retirer mes doigts. D'un ton plein de bonhomie, Robert me dit alors qu'il ne lui restait plus qu'à prévenir sa fille de sa résolution.

Troublé, je lui fis remarquer que je n'osais pas me flatter d'avoir inspiré le moindre amour à Raymonde : elle ne voyait sans doute en moi que le cousin.

— Quelle touchante modestie, Julien! Il me vient l'envie de vous prendre au mot et de renoncer à ma démarche.

Tout à coup son expression devint soucieuse, et, sans me quitter de son regard perspicace, il marmonna :

— Du bonheur! il est possible que vous en soyez comblé. Quel hasard, pourtant! Pourquoi, lorsqu'on se fiance, croire au bonheur? Hélas! Nécessaire illusion! Regardez autour de vous : tous furent des fiancés, et concluez! O misère universelle!

Marchant avec lenteur les bras derrière le dos, il continua, comme s'il rêvait seul :

— Ils me paraissent assortis, bonne condition pour atteindre au moins à la paix conjugale. Je connais leur valeur, au total assez faible. Raymonde délicate santé, fragile intelligence, une de ces petites lumières qui éclairent un peu ou fumeronnent suivant les circonstances.

En s'apercevant de mon air déconcerté, il me pressa le poignet avec amitié.

— Excusez-moi, Julien, d'exprimer ce qu'un autre père dissimulerait. Est-il au monde un seul homme sincère? Hélas! Pas même moi. Car cet homme ne serait plus un être civilisé, c'est-à-dire un simulateur comme l'exige la politesse. Quelquefois je m'imagine que je suis une force élémentaire, franche comme la foudre, violente comme la tempête. Plus de faux-fuyants, aimer d'un amour absolu ses amis, anéantir les sots. Quelle ivresse d'avoir une âme limpide comme l'air et livrée à tous les tourbillons de ses passions! Être ce que l'on est! O joie!

Il se tut et me jeta ses mains sur les épaules en me disant avec un sourire :

— Vous ne m'aimez pas, cher ami, mais comme je fais votre jeu, vous me présentez une bouche en cœur.

Ses propos me confondirent. Leur accent profond ne pouvait que m'émouvoir. Je protestai que si j'avais d'abord éprouvé pour lui de l'admiration et du respect, pourtant je ne le connaissais pas assez. Désormais j'aimerais de toute mon âme celui qui voulait bien m'accueillir comme son fils.

Il secoua la tête avant de répliquer :

— Vous ne me connaîtrez jamais, quel que soit votre effort bienveillant pour comprendre. Vous vivrez autour de moi, pas davantage. Suivant votre humeur, comme les autres, vous

m'exalterez au delà de mes mérites, ou m'exécrerez. Et votre faux jugement, mon gendre, confondra le jour et la nuit.

Sur ces mots il me tendit une main cordiale avec l'intention de me quitter. Je m'élevai de mon mieux contre ses paroles mélancoliques. Il m'interrompit :

— A quoi bon vous insurger, Julien? La vie des âmes n'est qu'une effroyable méprise. Il n'est pas d'affinités totales. La solitude toujours et surtout pour les plus élevés. Il suffit! Venez dîner dimanche soir. Je ne doute pas que ces dames n'en soient ravies.

Il eut un petit rire attristé et il s'était déjà éloigné de quelques pas, lorsqu'il se retourna :

— Entendu, n'est-ce pas, à dimanche?

Son visage lumineux respirait une bonté un peu méprisante et son bras restait levé dans un geste de protection.

En ces quelques minutes j'avais passé par tant d'émotions, où la joie la plus imprévue succédait aux humiliations, qu'il me fallut un certain temps avant de pouvoir me rendre compte des conséquences de cette rencontre. Des préoccupations troublaient mon bonheur inespéré. Était-il possible que la solitude fût imposée au chirurgien par sa sœur et sa femme, comme il me l'avait fait entendre? Avaient elles, malgré les apparences, une autorité dissimulée mais réelle? Dans ce cas, de quelle façon Mme Messal et Balsamie accueilleraient-elles la nouvelle de ma brusque acceptation comme fiancé de Raymonde? L'attitude peu bienveillante de sa tante et la froideur que m'avait toujours témoignée sa mère m'inquiétaient. Pour des raisons, qui ne m'apparaissaient d'ailleurs pas, je redoutais leur sourde opposition.

Aussitôt rentré chez moi, j'écrivis à ma mère et à mon père ce grand événement probable de ma vie en les priant d'adresser leur demande. Cette longue lettre terminée, je descendais l'escalier afin d'aller moi-même la porter à la poste, ne voulant pas qu'elle fût retardée d'un courrier, lorsque Jean courut à ma rencontre. Les yeux clignotants, comme un enfant qui vient d'être semoncé, il me pria de vouloir bien l'accompagner, tout de suite, tout de suite! Son père et sa mère m'attendaient.

Assez anxieux, — un revirement de mes bizarres cousins était toujours possible, — je suivis Jean qui ne répondait à mes questions que par des bredouillements incompréhensibles.

Aussitôt franchi le seuil de l'hôtel, il m'indiqua d'un signe la porte du salon et détala sur la pointe des pieds comme s'il fuyait un danger.

Une scène propre à me décontenancer m'attendait.

Tournant le dos à la cheminée dans laquelle brûlait un feu à longues flammes, le chirurgien donnait du pied dans les bûches qui s'affrontaient mal à son gré. A chaque bourrade elles répandaient des fusées d'étincelles. Des rides énormes tourmentaient son visage, et sa mâchoire inférieure, poussée en avant, lui donnait une expression farouche. A moitié étendue dans une bergère, les bras allongés sur les accoudoirs, Jeanne, les yeux mi-clos, réfléchissait à quelque sujet discuté avant mon entrée. Un coude sur le dossier de cette bergère et l'index reployé sur sa bouche, Raymonde, presque aussi décolorée que sa mère, poursuivait également ses pensées. A petits pas lourds, Balsamie, couverte comme un catafalque d'un châle noir par-dessus sa fanchon, secouait sa grosse tête, comme si elle se refusait à l'acceptation d'une proposition faite avant mon arrivée.

Contre un paravent, pelotonné en rond sur lui-même comme un chat, Amédée se réduisait le plus qu'il pouvait et n'osait pas même remuer les yeux de crainte de se faire remarquer. Dans le silence absolu, seuls, les sifflements des rondins humides sur leurs chenets se faisaient entendre.

Depuis deux heures à peine, Robert était rentré de son voyage!

Mes cousins me laissèrent quelques instants debout, sans paraître remarquer mon entrée. Enfin le docteur, m'ayant aperçu, prononça d'un ton autoritaire, sans daigner faire un pas vers moi :

— Jeanne, n'avez-vous pas vu Julien? Veuillez l'accueillir.

A voix basse, elle lui répondit :

— J'ai peine à me lever. Vous le savez assez.

A ces mots Balsamie vint regarder dans le visage sa belle-sœur avec une muette supplication. Puis la vieille demoiselle fit observer à son frère que Jeanne, vraiment souffrante, avait besoin de ses soins les plus attentifs.

A la réflexion de sa tante, Raymonde, avec une expression de douleur concentrée, marcha vers la fenêtre dont elle souleva le rideau. Elle affectait de regarder dans la rue, mais son atten-

tion demeurait intérieure. Tout à coup elle lâcha le tulle, qu'elle avait froissé, pour se rapprocher de moi. Alors Robert fonça sur nous à croire qu'il voulait nous renverser, m'empoigna une main, prit ensuite celle de sa fille et prononça d'un ton impérieux.

— Celui-ci sera ton mari, Raymonde! Voici votre fiancée, Julien!

Nos expressions partagées parurent le ravir ; il sourit en se rengorgeant, puis il toisa Jeanne enfoncée dans sa bergère et sa sœur contractée par une sorte de regret.

— Dimanche soir vous convient-il pour le dîner des fiançailles, mesdames?

Sans attendre leur réponse, — d'ailleurs elles semblaient avoir l'intention de n'en faire aucune, — Robert ajouta d'une voix flûtée en appuyant un regard incisif sur moi :

— C'est donc entendu. Charmant, la famille, n'est-ce pas, Julien? Bonsoir. Je vous laisse tous à votre joie.

Hochant le front, il s'avançait vers la porte lorsqu'il s'aperçut de la présence d'Amédée à croppetons dans un angle du paravent.

— Viens me réciter tes leçons.

Atterré, l'écolier sortit tout de travers comme s'il ne savait plus marcher.

Au moment de refermer l'huis, Robert retourna vers nous sa tête aux cheveux roussâtres en crinière, et susurra, les yeux bridés par la moquerie :

— Voyons! Voyons! Un peu d'animation! Des fiançailles! Quelle belle fête!

La porte refermée, son rire ironique éclata.

Nos doigts, à Raymonde et à moi, étaient restés liés. Peu à peu, et comme des fruits mûrs tombent de leurs tiges, ils se séparèrent. Balsamie s'était rapprochée de sa belle-sœur qui, toujours livide, semblait insensible à nos émotions et lui chuchota vivement à l'oreille. D'une inclination lassée de la tête, Jeanne parut l'approuver. Avec un évident embarras, la vieille demoiselle vint me demander de remettre à quelques semaines ce dîner des fiançailles. La santé de Mme Messal l'exigeait et elles eussent d'ailleurs voulu voir Sylvie et René Orbal participer à cette réunion de famille. Je n'avais qu'à m'incliner.

Un long silence suivit. Les uns et les autres nous n'osions

exprimer nos véritables sentiments; j'en eus la sensation cruelle au point que le courage me vint de demander à Jeanne si mon mariage lui déplaisait.

Faiblement, elle protesta de sa réelle sympathie pour moi.

— Certes! tout nous convient en vous, jusqu'à votre famille qui nous est chère, crut devoir appuyer sèchement Balsamie.

Sur nous continuait de peser une gêne indéfinissable qui me prouvait combien mes parentes restaient effarouchées de la brusque décision de Robert.

Le bruit d'une descente précipitée dans l'escalier éveilla notre attention. La porte du salon fut rouverte et Robert nous apparut, le visage passionné par un sentiment extraordinaire de curiosité. Bientôt ses traits s'adoucirent et il murmura d'une voix profonde :

— Voilà bien ce que j'avais redouté! Pauvres petits fiancés, je ne veux pas qu'un pareil jour soit pour vous un jour de mélancolie! Levez-vous, Julien, Raymonde. Venez chez moi.

A cette invitation imprévue, Jeanne et Balsamie, par leur attitude, ne purent s'empêcher d'exprimer leur contrariété. Croisant les bras derrière le dos, le docteur reprit amèrement :

— M'expliquerez-vous, mesdames, pourquoi je vous vois glacées, quand vous devriez accueillir chaleureusement M. Cernais?

D'un ton rude, Balsamie osa riposter :

— Oublies-tu que tu nous fais défense de gêner ton labeur par nos conversations?

A cette repartie qui fit rougir Jeanne, le chirurgien porta vivement une main à son front et, sous son abri, parut réfléchir. Sa respiration faisait monter et descendre ses larges épaules. Sans nous regarder, à voix basse, il dit en se retournant à moitié vers le vestibule :

— Raymonde, Julien, suivez-moi! Vous, Jeanne, vous, Balsamie, demeurez!

Comme ma fiancée jetait un coup d'œil effrayé à sa mère, sans faire un pas, son père reprit doucement :

— Passez devant moi, mes pauvres enfants.

Lorsque nous fûmes dans le couloir, Robert referma soigneusement derrière lui la porte et nous pria de monter à son laboratoire. Dans cette pièce chaulée, grande cellule monacale que le lit de camp, quelques tréteaux, des tables et une biblio-

thèque meublaient seulement, j'aperçus au mur la gravure d'un saint Jérôme ascétique dans une grotte, parmi des manuscrits, un de ses coudes appuyé sur un chef édenté, ses yeux rougis par les veilles, levés vers le firmament.

Lorsqu'il surprit mon regard, Robert me déclara que s'il avait eu, lui-même, la possibilité de s'exiler au sommet de quelque montagne libyque, il l'eût fait. Il enviait ce Père ! Qui sait ? Au IVe siècle, peut-être aurait-il été quelque ermite de son genre ? Il y rêvait souvent. Le docteur me fit asseoir et prit place dans le seul fauteuil d'osier de cette pièce. Ouvrant ses bras à sa fille il l'enlaça et la maintint debout entre ses genoux. Raymonde tremblait d'une angoisse que rien ne justifiait dans ce geste simple et bon.

— Je vous ai prié de venir chez moi, Julien, me dit Robert, parce que je me suis douté que vous ne trouviez pas l'accueil que mérite un fiancé chez ses futurs parents. Pourquoi cette tiédeur de ta mère et de ta tante ? Réponds-moi, ma petite fille.

Sur cette interrogation il fit ployer Raymonde afin de la baiser sur la tempe. Elle restait silencieuse. Il reprit avec une intonation douloureuse :

— Toi aussi, mon enfant, tu te tais ? Quel mystère y a-t-il donc dans vos vies ? Je le subis sans le comprendre. Oh ! parle, chère fille ! Fais-moi l'aveu des raisons pour lesquelles ta mère et ma sœur semblent n'accepter qu'à regret l'idée que bientôt Julien sera ton mari et mon gendre.

Cette question plongea Raymonde dans l'étonnement le plus prodigieux ; il eût semblé que, jamais, elle ne se fût attendue à l'expression de telles pensées dans la bouche de son père. Ses grands yeux d'eau grise dilatés, elle balbutia confusément. Nous ne comprîmes rien à son essai d'explication.

— Ne pas même pouvoir obtenir la vérité de sa fille ! fit Robert ulcéré en écartant Raymonde de son embrassement. Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ? Qu'y a-t-il entre ma femme, ma sœur et surtout toi et moi, ma fille, pour que vous m'abandonniez à ma solitude et que vous la favorisiez singulièrement ? Car je sens que ma sauvagerie vous ravit, et vous avez rompu toutes relations mondaines pour mieux me tenir enclos entre ces murs, mes atlas et les morts ! Je cherche vos raisons. Je ne les ai pas trouvées. Donne-les-moi !

Cette scène étrange, qui renversait toutes les idées que je

m'étais faites de mes cousins Messal, plongeait Raymonde dans des abîmes de terreur et de regret. Ma fiancée se rejeta contre la poitrine de son père. Elle pleurait en l'embrassant. Puis elle se laissa tomber à ses genoux.

— Parleras-tu, ma fille aimée?

Elle joignit les mains, mais à travers ses soupirs, ses larmes et ses sourires, elle gardait cependant la volonté de se taire.

— Chère créature, disait le docteur, j'attends de toi ce secret qui rend parfois notre vie exécrable. Allons! en ce jour de tes fiançailles, pour l'amour de ton père et de ton fiancé, avoue-nous la raison de votre contrainte, de votre dissimulation. Je me sens guetté, suspecté, environné par vous, de jour, de nuit. Qu'y a-t-il donc, ma chère enfant?

A ces appels émouvants Raymonde regarda son père avec une expression inouïe d'admiration et surtout de pitié. Enfin elle vint appuyer ses joues mouillées des pleurs les plus purs de l'affection contre la tête effrayante de force de Robert. Celui-ci la repoussa en grondant :

— Ah! je devine! Sous vos apparences dévouées vous me haïssez. Ayez donc la franchise de m'avouer que je suis le monstre qui vous écrase!

— Père! Cher papa! Je vous jure notre tendresse, une tendresse comme jamais famille n'en eut peut-être pour l'un des siens, repartit Raymonde avec un élan qui lui permit d'entourer de ses bras le cou de Robert.

Une fois encore, le docteur l'écarta :

— Vains témoignages! des mots! des gestes! s'écria-t-il. Les faits sont les faits! Je sais la valeur unique de l'expérience et elle me prouve l'exécration en laquelle on me tient, ici, ailleurs, partout.

Il se releva brusquement et ses sourcils roux remontèrent dans son grand front avec une expression de surprise énorme.

— Pourquoi donc suis-je exécré? continua-t-il. Me diras-tu quel mal j'ai fait, Raymonde?

— Cher père, rien dont vous ne puissiez vous enorgueillir, lui répondit-elle fougueusement.

A mesure que cette discussion se développait, ma stupéfaction grandissait. Une Raymonde véhémente que je ne soupçonnais pas sous l'attitude réservée et dolente que je lui connaissais, se révélait à moi.

Le chirurgien s'était laissé choir sur son fauteuil et, d'une voix profonde qui semblait celle même de sa conscience, il prononça :

— Ce que tu n'oses m'exprimer, ma fille, je vais le déclarer pour toi. Ne suis-je pas fantasque et bourru, parfois? Il me plaît d'en faire la confession devant celui qui sera mon gendre. Je ne veux pas qu'il soit tenu dans l'ignorance de ce qui désormais l'intéresse autant que toi-même.

— Père! s'écria Raymonde en donnant des baisers multipliés à Robert pour l'empêcher de continuer ses aveux, vous vous calomniez, cher père aimé. Julien n'en croira rien.

Il y avait dans les embrassements et les protestations de ma fiancée une certaine part de terreur à l'idée de l'explication qui pouvait s'ensuivre. Indifférent à cette intention, ou ne sentant pas quelle diversion cherchait sa fille, Robert, laissant tomber son menton sur sa poitrine, ajouta :

— Lorsqu'il m'est arrivé d'être violent, et que mes sens se calment, je me demande ce qui s'est passé. Il serait à croire qu'il y a des heures où je suis dominé par quelque chose d'étranger à ma nature. D'où m'arrivent ces tempêtes? Voilà l'énigme! Par l'amour que tu sembles me porter, ne me l'apprendras-tu jamais, ma petite fille?

Raymonde fut près de défaillir. Il semblait que son père venait de lui poser la question qui lui fût la plus douloureuse.

Robert qui ne la voyait pas, car il tenait les mains sur sa figure, ajouta :

— Sans doute ne le sais-tu pas toi-même... Quel infini sépare parfois une fille de son père! Cette âme formée d'une vapeur de cette âme ne se souvient plus d'où elle est issue! Puisque chacun ne se connaît point lui-même, comment oserais-je te demander l'explication de mon caractère? D'ailleurs, lorsqu'il pèche, un être n'a pas toujours conscience, au premier moment, de faire le mal. Si je fus mauvais, je n'en eus jamais l'intention : la charité pour les souffrants ne fut-elle pas ma seule passion?

— Vous êtes là tout entier, mon père, dit Raymonde avec ravissement.

— Hélas! ma fille, l'enfer est pavé de bonnes intentions. Quand mon démon parle, je ne puis le dominer. Aussi je reste seul, tout seul dans ma misère.

— Non! Non! cher père, nous sommes tous affectueusement avec vous, protesta Raymonde.

— Oui, si vous appelez affection, l'espèce d'encerclement où vous me maintenez, prononça-t-il attristé. Quelle force étrange vous donnez à vos attentions! Celle des geôliers pour leur prisonnier. Oserais-tu le nier?

A cette interrogation, ma fiancée ferma les paupières comme pour éviter l'éblouissement qui précède la perte de la connaissance. Sans comprendre la raison de son effrayante émotion, je m'élançai pour la soutenir. Elle me remercia d'une voix mourante, se raidit et rouvrit des yeux énormes qui ne voyaient plus. A ce moment Robert m'attira contre lui, en disant :

— Ah! Julien, croyez à ma sincérité lorsque je vous affirme que jamais personne plus que moi ne rêva la joie et le bonheur, la santé et la force. Pour moi, les corps malingres de nos contemporains, victimes d'un état industriel abominable, sont la cause de la mélancolie moderne. Ce n'est pas une pitié sentimentale qui m'inclina vers les hommes, mais un raisonnement. J'ai cherché scientifiquement à réaliser le bien et la beauté. Pourquoi ne m'a-t-on pas tenu compte de cette intention, même dans ma propre famille? Après des nuits de veille, lorsque j'avais les yeux brûlés, je lisais la défiance et la crainte sur les visages des miens. Pourquoi les larmes de ceux qu'on aime, lorsqu'on croit mériter leur amour?

— Vous le possédiez, père, s'exclama Raymonde qui voulait se jeter aux pieds de Robert.

Il l'en empêcha en niant de la tête l'affirmation de sa fille.

— Des mots! Des mots! fit-il peiné. Contre vos actes, tes assurances ne me convaincront jamais. Je sais bien aussi que si je vous soutenais que vous êtes ma préoccupation, vous ne me croiriez pas davantage.

Le docteur me saisit le poignet qu'il pressa nerveusement avant d'achever :

— Les apparences peuvent être mensongères. Et puis fait-on jamais ce que l'on veut? L'on vole vers les siens, plein de satisfaction, et que se passe-t-il soudain? votre sourire se mue en grimace! le compliment en reproche! On veut embrasser et l'on repousse. Qui donc oserait ne pas frapper chaque soir sa poitrine, en gémissant : Par ma faute! par ma très grande

faute! Raymonde, viens m'accuser devant ton fiancé! Je le veux. Que me reproche-t-on?

Le docteur fit asseoir sa fille sur son genou et lui murmura d'un accent qui la fit frissonner :

— Auras-tu le courage de raconter à Julien que ton détestable père ne sait pas se dominer? Oui, quelle absurdité! Des êtres peuvent avoir une volonté héroïque dans la poursuite d'un but idéal et ces êtres renient l'amour au premier chant du coq. Sur une méprise, une expression mal interprétée, moins encore, ce sont des orages qui brûlent le cœur au fer rouge. Allons! ma fille, parle. Julien t'écoute, et il est à cette heure où l'haleine de la fiancée ne peut exprimer que la vérité. Déclare-lui votre détestation.

— Détestation? cher papa non! La vérité, c'est que jamais père ne fut autant que vous l'unique objet de la pensée des siens. Nous vous avons consacré nos cœurs et nous vous offririons nos vies. Dieu m'est témoin de ma sincérité.

A l'air ardent de Raymonde, je ne doutai pas de son absolue véracité. L'ayant écoutée, le chirurgien posa ses lèvres sur le front de sa fille et, pensif, s'oublia dans un baiser interminable. Enfin, ses yeux d'acier, en s'attendrissant, prirent le ton de la pervenche, et il dit avec l'émotion la plus profonde :

— Est-ce une illusion? Je me croyais bon! Si je ne l'avais pas été, comment me serais-je sacrifié? Je ne puis voir souffrir sans être saisi de chagrin. Je me le demande à nouveau et je m'en poserai sans cesse l'interrogation : qu'y a-t-il donc en moi qui m'arrache à ma nature? Quelle puissance étrangère m'entraîne quelquefois là où je ne voudrais pas aller? Je te l'ai demandé, aujourd'hui, devant Julien, et si tu ne m'as pas répondu, ma fille, je veux croire que tu ne le sais pas toi-même. Adieu, mes enfants! Laissez-moi. Chers amis! Adieu! J'attendais quelque autre résultat de cette entrevue.

Le chirurgien s'était levé et, par là, nous signifiait notre congé.

Tandis que nous redescendions l'escalier, Raymonde marquait une satisfaction inexplicable de cet entretien qui m'avait été personnellement douloureux.

Au moment de notre séparation, nous nous donnâmes, ma fiancée et moi, une étreinte chagrine, sans comprendre ni l'un ni l'autre la cause de notre désolation soudaine. Je rentrai chez moi dans un état de trouble extraordinaire.

Une fois de plus, des suppositions qui m'étaient déjà venues m'obsédèrent. Dans une certaine mesure, je crus Robert victime de son caractère exceptionnel. Cet homme d'un génie passionné avait-il trouvé autour de lui un amour assez éclairé? Les âmes rassises et, tout au moins, passives de sa famille, l'avaient sans doute peu à peu durci. Raymonde elle-même avait-elle eu la tendresse active dont il semblait avide? Songeant ensuite à la discrétion et à la réserve vraiment excessives de ma fiancée, seulement alors je m'avisai qu'en ce qui me concernait, elle n'avait pas trouvé les termes qui pussent me laisser croire à son bonheur de nos fiançailles. Quant à sa mère et à Balsamie, n'allaient-elles pas biaiser devant l'autorité de Robert pour empêcher qu'il fût donné suite à ce projet de mariage? Pourtant, je ne croyais pas leur être antipathique. J'éprouvais la plus vive peine à constater combien cette famille me restait secrète tout en semblant m'accueillir. Seul, le docteur avait voulu m'ouvrir son cœur.

... Étant monté à ma chambre, je surpris Robert dans une pose étonnante. Le buste penché, un coude appuyé sur une table et une jambe étendue, d'une main large ouverte, il semblait implorer. Peut-être les idées qu'il avait remuées devant nous, sur l'énigme des destinées, le hantaient elles encore? Enfin, il laissa retomber son bras. Renonçait-il à chercher ce qu'on ne trouve pas et à obtenir ce qui ne se donne pas, car l'homme n'est pas Dieu et l'ombre emplira toujours ses yeux mortels?

Un instant plus tard, Robert Messal marcha pesamment vers ses atlas et ses manuscrits et son attention le courba devant eux dans la posture d'un fidèle en prière. Parfois, en une sorte d'effusion, il relevait son front génial vers le ciel.

*

LA CRÈCHE DE BETHLÉEM

Comme je l'avais prévu, le lendemain, quelques lignes assez froides de Balsamie me firent savoir, qu'après en avoir entretenu Robert, il avait été décidé que le dîner des fiançailles serait reculé jusqu'au soir de la Noël. Quinze jours nous en séparaient. Dans son carton, Balsamie se gardait de m'inviter à venir « faire ma cour, » suivant l'habitude des fiancés. L'absurdité de cette situation me désola. Était-ce oubli de Balsamie ou

bien désir de me faire comprendre que nous n'avions pas à nous revoir, Raymonde et moi, avant cette fête ? Et comment Robert, après m'avoir imposé à sa famille, s'était-il incliné devant la détermination de sa sœur ? Par protestation, je fus tenté de me présenter chez mes cousins ; puis, me sentant offensé, j'évitai même de jeter un regard sur leur hôtel.

Un pressentiment m'avertissait que si Raymonde l'avait résolument souhaité, elle aurait pu faire changer cette consigne blessante.

Je doutai d'elle et j'en souffris.

Depuis le retour du chirurgien, l'existence des Messal était encore plus dissimulée pendant le jour. A la nuit, les ouvertures en cœur des volets du laboratoire brillaient et, quelquefois, les cris déchirants du violon, — car on ne pouvait les qualifier de chants, — traversaient la rue. Ces explosions étaient bientôt étouffées. Quelle satisfaction Robert pouvait-il trouver à lancer ces violents coups d'archet sans suite ?

Un samedi que je me promenais, assez affligé, sur la promenade du Petit-Languedoc qui dominait les campaniles à la chinoise de la chapelle des Pénitents-Noirs et les toitures en tuiles, de la nuance des violiers par le rouge soleil hivernal, un gros petit monsieur s'avançant sous les acacias défeuillés, gesticulait de loin afin d'attirer mon attention. A sa face de boule-dogue, je reconnus René. Avant de m'avoir rejoint, il me clama :

— Compliments ! Prospérité ! Bonheur !

Lorsqu'il eut saisi mes doigts, il continua :

— Nous avons été invités. Vous nous verrez à votre dîner de fiançailles, mon cher.

Plus doucement, il ajouta :

— Vous serez donc de ces gens qui ne ratent pas leur vie. Tant mieux ! J'aurais aimé moi-même faire sauter des moutards sur mes genoux. J'étais né papa, vous savez de ces pères ridicules qui poussent la voiture du bébé et jouent avec les enfantelets en secouant leurs têtes comme des hochets, ou bien leur parlent nègre pour se mieux faire entendre. Allons ! vieux quinquagénaire, n'y pense plus ! Mais, Dieu me pardonne ! vous ne semblez pas gai, Julien ? Je m'imaginais les fiancés comme des gens enivrés de joie.

Le contrôleur me contemplait de ses yeux humides avec inquiétude. Après quelques secondes, il reprit :

— Je l'espère bien, vous n'êtes pas attristé par les commérages imbéciles qui courent sur nos cousins Messal ?

Devant ma surprise, il continua plus vivement :

— On répand des bruits ineptes. Des gens prétendent que Robert ne s'était pas rendu dans un château pour y soigner un client de haut lignage. Son départ aurait été réclamé par Jeanne... Son mari devait vivre au Mur-de-Barrez en la seule compagnie de Balsamie... D'autre part, un employé du télégraphe indiscret raconte que le docteur fut rappelé par une dépêche de Jeanne. Expliquez ces contradictions! Je n'ai pas à vous démontrer l'absurdité de ces bavardages.

Tâtant alors la poche intérieure du pardessus brun qui le vêtait, Orbal en sortit un portefeuille, et consulta sa montre.

— Excusez-moi de vous quitter, la Banque de France ferme ses guichets à quatre heures et je dois y régler un compte sérieux.

Il respira de toute sa force et, son portefeuille levé à hauteur de sa bouche, il prononça lentement :

— Certes, oui, sérieux! Depuis trente-deux ans je vivais dans le souci, et je touche au terme de mes misères.

De ses yeux s'échappèrent alors des gouttes qui pouvaient bien être des larmes, peut-être aussi des pleurs de joie; et, sans s'expliquer davantage, René marcha vers sa banque du pas d'un troupier allant à la bataille.

A ma rentrée, rue des Consuls, je ne pus m'empêcher d'appuyer sur les fenêtres de l'hôtel Messal un regard où l'affliction et le ressentiment se mélangeaient. Même en faisant la part de l'originalité de Robert et de la misanthropie de Jeanne et de sa sœur, je ne pouvais admettre leur conduite à mon égard.

Ma mère m'écrivait avoir reçu une lettre affectueuse et assez obscure de Raymonde en réponse aux compliments qu'elle lui avait adressés. En acceptant, avec un apparent bonheur, la déclaration de nos fiançailles, la jeune fille semblait croire que de longs mois s'écouleraient avant notre mariage. Frappé des termes singuliers employés par Raymonde, mon père m'avait fait part de ses réflexions :

« Mademoiselle Messal peut avoir pour toi de l'inclination; cependant il ressort du ton assez ambigu de sa lettre, qu'elle consentirait volontiers à ce que votre union fût reculée. Tire

cela au clair, Julien. Quant à moi, trop éloigné pour juger, et prisonnier de mes « Hypothèques » qui m'empêchent d'aller t'embrasser et de connaître cette jeune fille, je ne puis qu'être surpris. Il est possible, après tout, qu'elle ne veuille pas s'exprimer plus explicitement par timidité virginale. »

« Nous ne pouvons te conseiller à si longue distance, m'avertissait ma mère. Assurés de ta sagesse, nous acquiesçons par avance à tes décisions. »

Hélas! chers parents, votre confiance n'est-elle pas imprudente ? Un amoureux saurait-il rien examiner avec sang-froid et impartialité?

Chaque matin ma tenace espérance me laissait croire que la journée ne se passerait pas sans que le docteur ou Jeanne ne me fissent prier à les venir visiter et, chaque soir, aucune invitation ne m'ayant été transmise, je m'étonnais de n'avoir pas violé la consigne tacite qui me signifiait d'attendre la Noël pour revoir Raymonde. Quelle situation plus paradoxale pour un fiancé! Jean et Amédée, parfois aperçus sur le parcours de leur collège, me fuyaient, et leur sauvagerie m'était une indication des sentiments de leur famille. Aussi, découragé, j'en étais venu à croire que mes prétendues fiançailles n'étaient qu'imagination, lorsqu'un jeudi, Mioutou, comme cinq heures sonnaient, vint m'avertir que Mmes Messal me priaient de venir prendre une tasse de thé, sans façons. La bizarre servante répéta : sans façons.

Cette soudaine invitation m'eût étonné si je n'avais déjà éprouvé trop de surprises de la part de mes cousines.

Je trouvai mes parentes à leur salle à manger. L'air de sagesse de Raymonde glaça mes effusions. La théière venait d'être posée sur la table, lorsqu'une marche pesante, entendue à l'étage supérieur, décida Balsamie à faire descendre au salon le plateau et les tasses.

— En effet, nous y serons beaucoup mieux, déclara Jeanne, sans que son affirmation me parût bien justifiée.

Nous prîmes le thé sur la table ronde à galerie de bronze, placée contre une mosquée de la tapisserie. Ce fut une cérémonie sans cordialité. Plusieurs fois nos regards, à Raymonde et à moi, se croisèrent. Elle rosissait un peu et baissait les paupières. Pas un instant Jeanne ou Balsamie ne nous quittèrent. Lorsque je rentrai chez moi, fort dépité, l'idée me vint

que mes cousines m'avaient joué une petite comédie. Aussi sévères que fussent leurs mœurs, il me semblait excessif de soumettre nos fiançailles à une telle surveillance.

La semaine suivante, une seconde invitation m'était faite dans les mêmes conditions. On eût dit que l'idée en venait tout à coup à mes cousines, ou bien que certaines circonstances leur permettaient de me recevoir quelques instants. Ayant essayé d'exprimer à Raymonde avec quelle impatience j'attendais la Noël, Balsamie ou Jeanne me coupèrent la parole et firent dévier la conversation. J'avais demandé des nouvelles de Robert et elles me répondirent qu'il eût été heureux de participer à ce goûter, sans la discipline qu'il s'imposait de ne jamais rien accepter entre ses repas. Mais qui l'empêchait de venir me serrer la main ? Son effusion m'eût réconforté, car lui seul me semblait sincère.

Ce fut encore plus contrit que je regagnai mon bureau. J'accusais presque la pauvre Raymonde de se prêter à un jeu cruel. Comment n'avait-elle pas même osé témoigner un peu de joie de ma présence ? Mes doutes recommencèrent à me faire souffrir. Mon amour ne vivait-il pas seulement de mes illusions? Cette jeune fille n'acceptait-elle son mariage que comme une union de convenance, décrétée par son père contre son gré, celui de sa mère et de sa tante ?

... Quelques lugubres journées de brouillard ajoutèrent à mon pessimisme.

Depuis son retour du Mur-de Barrez, Robert n'était plus sorti de sa maison, lorsqu'une nuit pluvieuse que les ruisseaux bruissaient sur leurs pavés, la porte de l'hôtel fut heurtée à coups précipités. Une fenêtre s'ouvrit. Du trottoir des voix suppliantes s'élevèrent. Je crus entendre une femme s'écrier d'une voix pathétique : « Un enfant, un pauvre petit enfant! »

Avais-je rêvé? Le roulement d'une voiture, — il n'en passait guère dans notre ruelle, — m'assura que je n'étais pas la proie d'un cauchemar, et je me levai pour connaître les causes de cette scène. Un coupé, qui stationnait, s'ébranla. Son cocher fouaillait à tour de bras ses chevaux dont le galop fit disparaître l'équipage par la rue Durand-de-Montlauzeur. Le vantail de mes cousins fut refermé, et la sonorité creuse de son vestibule me transit le cœur. Pendant quelques minutes des lumières voltigèrent, comme des feux follets, des impostes vitrées du

rez-de-chaussée aux fenêtres des étages. Tout s'éteignit. L'obscurité m'avait empêché de reconnaître quelles sortes de gens avaient eu l'audace de réclamer le chirurgien, en pleine nuit, et la fortune inouïe de l'enlever; mais n'était-ce pas préjuger que de croire à son enlèvement?

En effet, le lendemain, n'ayant pas constaté la rentrée de Robert, je ne doutai plus que les inconnus n'eussent été éconduits.

L'approche du dîner de nos fiançailles, loin de me rassurer, redoublait mes craintes. Chaque matin j'appréhendais de recevoir un avis de mes cousins, reculant encore la soirée qui nous consacrerait, officiellement, l'un à l'autre, Raymonde et moi. La veille de la Noël, songeant que j'approchais du terme de mes inquiétudes, ma surexcitation fut à son comble. Incapable de rester immobile à la vue de l'hôtel Messal, et d'ailleurs désireux d'aller choisir moi-même les fleurs que je voulais envoyer à ma fiancée, je quittai mon logis.

Une foire plantureuse encombrait les allées de Villeneuve. La foule, par son mouvement et ses cris, me guérit un peu de mes obsessions. Autour de moi, les Caussenardes, coiffées de leurs chaperons à la mode de Catherine de Médicis, se penchaient avec sympathie sur leurs chariots chargés de gorets, roses comme des pâtes de guimauve. De noiraudes paysannes du Ségala, équarries comme des charpentes, serraient contre leurs poitrines, avec des gestes de nourrices, des dindons plumés d'un jaune de beurre dont elles offraient aux passants les corps dodus, espoirs des galantines.

Entre les « Couverts » à arcades et la tour Notre-Dame qui semblait Gargantua lui-même enjambant les victuailles de son futur repas, Caussignols, Pétarines ou bouviers aux bottes rouges d'argile, citadins obèses ou forains au langage épicé, Andalous maigres, dorés comme les oranges qu'ils venaient vendre, ou Catalans en espadrilles, cauteleux et lestes, accourus pour acheter des mulets, déferlaient dans les rues qui rayonnaient de la place centrale.

A gauche de l'église, derrière l'énorme croix de ferronnerie sur laquelle un Christ gigantesque offrait son corps martyrisé à la vue de cette multitude passionnée pour les biens matériels, les villageois exposaient les foies onctueux des oies que les truffes du terroir allaient farcir pour la satisfaction des

gourmets. L'entablement de la balustrade qui courait tout le long d'une terrasse dominant la place était chargé de gourmandises à donner de l'envie à Lucullus. Au-dessous de ces victuailles, un truand aux pommettes vineuses, étendu sur le pavé, chantait d'un air radieux :

Il n'y a pas de malheur plus triste, bonnes gens,
Que d'avoir des dents et perdu ses jambes!

Brusquement, je me rappelai que la rue des Consuls, consumée et verdâtre, n'était pas éloignée de plus de cent mètres de cette cohue. Quelle pouvait y être, à ce moment même, l'attitude de la pauvre Raymonde dont quelquefois les yeux m'apparaissaient, à travers le vitrage de sa fenêtre, presque semblables à ces coquilles nacrées qui dorment au fond des océans? Quelles pensées l'occupaient? Attendait-elle avec la même impatience que moi cette soirée qui fixerait nos destinées?

Sous l'arcade Alphonse-de-Poitiers où les gâteaux du pays, poumpoums et fougasses, gimblettes et petits Jeannots dorés, scintillaient comme des montres de bijoutiers, je fus appelé par René Orbal. Sa figure cramoisie par la froidure exprimait l'allégresse et sa respiration envoyait des jets de vapeur. En riant, il s'excusa de porter sans vergogne ses filets chargés de truffes et de morilles, ce qui l'empêchait de me serrer la main.

— Quel parfum! Je m'embaume moi-même. Respirez, Cernais. Ah! ma foi! je rends gloire à Dieu dans les biens succulents de notre Rouergue. D'ailleurs, pourquoi ne serais-je pas content? Depuis son héritage, ma mère rajeunit, parole d'honneur! Ah! la volonté de vivre! Tout est là! Quant à Cyprien, ne pouvant plus se résoudre à l'abandon des douceurs qui nous sont enfin permises, il reprend des forces. Nous avons une servante, mais, par le diable! je ne lui confie pas ces achats précieux. Il y faut un esprit avisé et un flair!

L'expression du contrôleur se fit plus sérieuse, lorsqu'il ajouta :

— Évidemment vous avez été prévenu de l'accident arrivé à Robert? Non! Pas possible! Hier, Balsamie nous avisait que le chirurgien, mandé en pleine nuit par d'importants personnages de son ancienne clientèle, au cours d'une opération difficile, se serait fait une piqûre anatomique. Quoique les craintes de

complications soient écartées, il reste un peu fiévreux. Sa pauvre sœur s'inquiète. Un accident de cette nature est toujours assez grave pour qu'on ait le droit d'être préoccupé. Fâcheuse histoire! Bah! Foin du pessimisme! le bonhomme Noël vous apportera le bonheur dans ses sabots. A ce soir!

Relevant les bras, le fonctionnaire fit glisser jusqu'à ses coudes les anses de ses filets qui lui coupaient les doigts. Depuis son héritage, René avait pris de l'autorité et dédaignait l'opinion de la foule. Il continua d'inspecter avec des yeux émerillonnés par la concupiscence les étalages des marchands.

La nouvelle qu'il m'avait apprise me mécontentait tout autant qu'elle me peinait, car j'en voulais à Raymonde et à sa mère de m'avoir laissé dans l'ignorance. Mais jusqu'à quel point devais-je croire à la réalité de cette blessure? N'était-ce pas un prétexte de la dernière heure pour différer encore nos fiançailles? Je m'attendis à en trouver l'annonce à mon retour et ma tristesse grandit de me croire le jouet des desseins inavoués de mes cousins Messal. Cependant, pourquoi Robert me souhaitait-il pour gendre?

Ces réflexions m'avaient immobilisé sous l'enjambement de la tour de Notre-Dame, quand j'en sentis vibrer le formidable appareil jusqu'en ses assises. Au clocher, le sonneur commençait sa volée triomphale. Le bourdon tonna, puis le grand Campono mit successivement en action ses autres cloches. Cet hymne d'allégresse semblait crier : Noël! Noël! et les façades médiévales de la place, et les échos des collines répétaient : Noël! Noël! Noël!

J'aurais dû me trouver à l'unisson de cette joie, en cette journée de mes fiançailles, et, tout au contraire, j'éprouvai le besoin de fuir cette allégresse et de regagner les venelles crépusculaires.

Un tel peuple était accouru des campagnes que les paysans remplissaient même les auberges ordinairement inanimées de ces « coins. » Au fond des couloirs ténébreux, les portes vitrées rougeoyaient aux vastes feux des rôtissoires où, pigeons et chapons, canards et oies, victimes désirables, se vêtaient d'or. Les étages de ces hôtelleries installées dans des logis d'apparence sinistre tremblaient aux danses des jeunes Rouergats, qui faisaient valser à pleins bras des filles mûries comme de

beaux fruits par le soleil méridional. En arrivant à la hauteur de l'hôtel Messal, fuligineux et verdâtre, malgré l'habitude que j'avais de le considérer chaque jour, cette joie de la ville me le fit paraître plus triste encore. Quelle malédiction pesait sur lui? Puis, songeant qu'il recélait les espérances de bonheur de mon humble vie, arrivé dans ma chambre, je me laissai tomber avec préoccupation sur un siège.

D'où viennent les pressentiments, ces pâles éclairs qui parfois irradient notre nuit, atmosphère habituelle de l'homme qui s'avance à tâtons vers l'avenir, et s'y cogne et s'y blesse, pour n'avoir pas su prévoir les obstacles? Lorsque mon anxiété se calma, par les raisons bonnes ou mauvaises qui me vinrent à l'esprit, de même que le fer est attiré par l'aimant, je me dirigeai vers ma fenêtre avec l'espoir de surprendre, ne fût-ce qu'une seconde, la silhouette de Raymonde à son passage devant un rideau. Malheureusement, l'éclairage, vertical à cette heure du jour, opacifiait les mousselines. Déçu, je considérai la chaussée que traversaient les cultivateurs qui revenaient du Savignac, le visage enflammé autant par leurs discussions que par le vin. Ils se huchaient avec des voix que l'on eût entendues jusqu'au sommet de la colline du calvaire.

Soudain, Robert, bronzé par la colère, parut à la baie de son laboratoire et il eut un geste de menace en considérant les campagnards tapageurs qui l'arrachaient à ses réflexions.

A son énervement j'augurai mal de la soirée. Ensuite je me consolai. Son apparition me prouvait au moins qu'il était capable d'assister au dîner.

Un peu plus tard le cabinet de travail fut ouvert par les enfants. L'air était devenu d'une douceur printanière, avec ce grand repos du ciel qu'on voit parfois en Rouergue, aux derniers jours de l'année. Raymonde vint appuyer sur ma maison des regards pensifs. Le cœur bondissant, j'allais me montrer, quand un instinct me fit au contraire me cacher derrière mon rideau. Ma fiancée s'était déjà retournée vers les enfants qui disposaient sans bruit une table près de la fenêtre. Jean s'étant placé à une extrémité, son frère lui fit face. Raymonde leur remit deux boîtes de sapin. Transportés d'une muette allégresse, ils en sortirent des soldats de bois enluminés de gros bleu, des canons d'un jaune canari et des cavaliers vermillon. Ils se les partagèrent et, avec une mimique passionnée, ils jouèrent à la guerre.

Les ayant considérés avec une pitié qui inclinait son visage sur l'une de ses épaules, après un signe pour recommander la sagesse à ces généraux, Raymonde s'approcha de la cheminée où je la vis chiffonner sur le marbre de l'entablement du papier gris, gouaché, pour imiter la neige. Elle en fabriquait une petite grotte, derrière laquelle une aquarelle, représentant Bethléem parmi ses palmiers, fut disposée. Malgré sa responsabilité de chef d'une armée périlleusement engagée, Jean ne put se retenir de considérer les Rois Mages et leurs chameaux que sa sœur plaça devant le paysage de sa composition. Décidé à vaincre, Amédée poussait à pleines mains ses fantassins vers l'artillerie de son ennemi; la bataille s'engagea désastreuse pour son frère qui perdit ses canons jaunes. A ce moment, ces enfants excités, hors d'eux, poussaient des cris muets, si l'on pouvait ainsi qualifier les souffles ardents sortis de leurs bouches contorsionnées. Sans doute, en leur imagination, croyaient-ils vociférer des commandements à leurs soldats de bois et rugir d'enthousiasme ou de fureur. Or, l'effroyable carnage, le bombardement et les charges de leurs armées ne produisaient pas plus de bruit que le bsillement d'une guêpe. Cependant, Raymonde, après avoir couché un petit Jésus en cire rose dans la paille de sa crèche, essayait de faire tenir sur leurs jambes l'âne de carton et le bœuf, lorsque Jean tourna la tête afin d'examiner ces bêtes si bien imitées. Tandis qu'il se trémoussait de satisfaction à la vue du bourriquet qui lui rappelait celui des petites Sœurs quêteuses, Amédée s'empara de l'escadron de spahis, orgueil de l'armée de son frère. Celui-ci s'aperçut de sa déroute et protesta contre cette razzia par sa mimique passionnée.

« Ce n'est pas de jeu! Traître! Tu as profité de ce que je regardais le bœuf et l'âne. Rends-moi mes Arabes! »

Grimaçant des yeux et du nez, Amédée agitait ses mains relevées comme des sonnettes, et sa gesticulation voulait dire :

« Tant pis! Tu n'avais qu'à mieux commander tes troupes. A la guerre comme à la guerre! Je t'ai vaincu! Tu n'as pas un prisonnier et j'ai mis la moitié de tes soldats dans ma boîte. Ils sont à moi, à moi, à moi! »

Quoiqu'ils s'abstinssent même de chuchoter, la trépidation de leurs corps dut inquiéter Raymonde que je vis poser son index sur sa bouche. Cet avertissement les désespéra. Secouant tête, jambes et bras, ils voulurent faire comprendre à leur

sœur que, dans de telles conditions, ils ne pouvaient plus guerroyer. Elle haussa doucement les épaules sans s'occuper davantage de leur contestation, et reprit l'arrangement de sa grotte devant laquelle elle plaça de minuscules chandeliers de plomb.

Une troisième étourderie de Jean, — il examinait les petites bougies bleues et roses de la crèche, — permit au subtil Amédée de dérober une demi-douzaine d'artilleurs et leurs caissons verts. C'était, cette fois, l'irrémédiable défaite.

— Rends-les-moi !

Cette clameur jaillit, irrésistible, de la gorge du général malheureux.

— Rends-les-moi ! Voleur ! Voleur !

— Il n'y a pas de voleur à la guerre ! repartit Amédée d'un ton aigu.

Dans sa joie cet enfant se prit à danser autour de ses troupes ; puis il se précipita vers la crèche de Bethléem, en criant :

— *Te Deum ! Te Deum !* allumons les bougies. Feu ! Feu ! Feu !

Jean qui remettait tristement en leur boîte ses derniers soldats, fut consolé par l'idée d'une illumination. Sautant plus haut qu'Amédée, il clama comme lui :

— *Te Deum ! Te Deum !* Allumons les bougies, Raymonde.

Ils bondissaient encore, lorsque le chirurgien se ruant à travers la pièce, balaya d'un revers de main les soldats de bois qu'il lança dans le foyer, écrasa crèche, personnages et animaux. La colère convulsait sa puissante face.

La disproportion du châtiment avec la légèreté de la faute, et pouvait-on même reprocher à ces enfants leur innocent jeu? me stupéfia.

Jeanne languissante, puis la sœur du docteur lourde et pressée pénétraient dans le cabinet. Elles ne protestèrent pas. Mieux encore, Balsamie passa sur le front livide de Robert une main apitoyée. Raymonde fit un signe à ses frères qui sortirent après avoir jeté un coup d'œil lamentable à leurs soldats de bois qui s'enflammaient au contact des braises.

Le chirurgien défiait de ses regards cruels sa femme et sa fille qui fléchirent humblement le front ; lorsqu'il se fut apaisé, Balsamie put l'entraîner. Tête baissée, Jeanne suivit. Demeurée seule devant la grotte détruite par son père, Raymonde en

constatant l'affreux état de la crèche qu'elle avait construite avec amour, s'immobilisa dans la pose d'une personne qui cherche à résoudre une énigme.

Quelques instants plus tard, en se glissant à quatre pattes dans le cabinet de travail, comme si cette manière d'avancer les rendait invisibles, Jean et Amédée, ébouriffés et hagards, s'approchèrent de la cheminée dont ils retirèrent, avec de petits hoquets contenus, leurs troupiers sans têtes ou sans jambes, fumerons informes.

Sur le marbre du foyer ils assemblèrent ces reliques mêlées aux débris des chandeliers de plomb et des animaux de la grotte. Leur sœur tendit alors vers eux à moitié son bras gauche qui, n'étant pas encore guéri, en retrécissant son geste, ajoutait à la détresse de sa compassion.

Les larmes m'en montèrent aux yeux. Quelles fiançailles seraient les nôtres!

A partir de cet instant la journée s'écoula pour moi dans une austère méditation. Quelques minutes avant mon départ, une pensée étrange me traversa; je me demandai si j'allais me présenter chez Robert Messal? « Puisque je ne connais pas le bonheur en ces jours qui devraient être comme l'aube d'un printemps, c'est à tout abandonner. »

Or, au premier coup du bourdon de Notre-Dame annonçant l'heure à laquelle j'étais attendu, je fus remué jusqu'au fond de l'âme. Quand je laissai retomber le heurtoir, j'eus conscience qu'on ne résiste guère à sa destinée.

CHARLES GÉNIAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

VI[1]

SAINTE-BEUVE

« J'ai été jeudi à la réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie (2), écrit Mme Buloz le 2 mars 1845; quoique Sainte-Beuve m'eût lu son discours, et que le discours m'eût paru excellent en tous points, j'étais très inquiète de l'effet qu'il produirait sur le public et de la façon dont on l'accueillerait. Le succès a été complet. Tout ce qu'il y avait d'ingénieux et de spirituel dans ce charmant morceau a été profondément senti par un auditoire, il faut le dire, bien disposé et bien prévenu en faveur du nouvel arrivant (3). »

Sainte-Beuve! étrange physionomie de chanoine spirituel, un peu concupiscent, étrange physionomie et insaisissable : face pleine, rasée, rusée, petits yeux pétillants de malice, fureteurs, pénétrants, sous des sourcils roux embroussaillés, crâne recouvert de cette éternelle calotte de velours noir que sa main pétrit sans cesse. Voilà Sainte-Beuve âgé. Il parle vite, ses phrases sont souvent hachées, coupées, il appuie sur certains

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 1er juillet.

(2) Élu le 14 mars 1844, Sainte-Beuve fut reçu à l'Académie par Victor Hugo, le 27 février 1845.

(3) Lettre de Mme F. Buloz à Mme R. Combe, *inédite*.

mots, sa conversation est « sautillante. » « C'est un des esprits les plus pervers et les plus ambigus de ce temps, » a dit Dubois (1), qui le connut, je crois, mieux que personne...

Tout de suite Musset l'avait surnommé Mme Pernelle, à cause de son « furetage tracassier, » et aussi *Sainte-Bévue* (2). Musset ne l'aimait pas. De beaucoup de femmes il fut le confesseur, en matière d'amour : il conseillait, il consolait aussi... Après sa rupture avec Alfred de Musset, alors que George Sand, de retour à Paris, souffrait encore, pleurait son poète, et ne se décidait à rien, elle se confiait à Sainte-Beuve, elle lui demandait : « Qu'est-ce donc que l'amour? » et il répondait « Des larmes! » Mais elle aimait à pleurer!

Joseph Delorme, dilettante, goûtait les confessions, les intrigues, les correspondances subtiles, il aimait les femmes, leur charmante admiration flatteuse, et leurs confidences, qu'il écoutait d'un air paterne en caressant leurs mains, et ne pourrait-on dire de lui ce qu'il a dit lui-même de Balzac : « Il sait beaucoup de choses des femmes, leurs secrets sensibles ou sensuels, il s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur? » Mais c'est maintenant le Sainte-Beuve jeune qu'il faut évoquer ici, le Sainte-Beuve d'Adèle; et à cette heure il n'est pas laid. Une lithographie du temps nous le montre de profil, mélancolique, le nez trop long, mais le front intelligent, réfléchi, presque soucieux, déjà creusé d'un pli; le bas du visage s'enfonce dans une haute cravate : c'est le Sainte-Beuve des *Consolations*, Joseph Delorme, l'Amaury de *Volupté*.

C'est lui que Juste Olivier voit derrière son carreau, quand tout de go il se présente à lui en 1830. Sa mère, sur la demande du visiteur, l'appelle : « Sainte-Beuve, es-tu là? » et l'on voit un jeune homme derrière une petite croisée; puis voilà Sainte-Beuve dans sa chambrette, abrité par un paravent, et, dans cet étroit enclos, des tables chargées de livres et de journaux; — dans cet enclos, qu'il soit situé rue Notre-Dame des-Champs, passage du Commerce, à Lausanne, à Liège, ou encore rue du Montparnasse, Sainte-Beuve passa sa vie : des livres, des journaux, un paravent pour limiter le champ de ses rêves. ... De ses rêves, mais non de ses idées, qui dans sa petite

(1) Mémoires inédits de Dubois. Les extraits qu'on en lira plus loin m'ont été communiqués en 1908 par M. Lair, de l'Institut.

(2) On a attribué le mot à la duchesse d'Abrantès, mais il est de Musset.

chambre naquirent profusément, et furent quarante ans ingénieuses, subtiles et étincelantes.

Sur la personne de Sainte-Beuve que n'a-t-on dit? de quelles trahisons aussi n'a-t-on pas chargé son ombre?

Malgré ses défauts, et il en a, — combien il est attachant!...

J'aime à le suivre depuis sa studieuse enfance à la pension Landry, à travers sa vie de jeune homme, ses débuts au *Globe*, alors qu'une « sombre mélancolie dévorait cette jeune âme, » — et cette mélancolie, bientôt, ce sont *Les Consolations*, puis *Volupté*. J'aime sa jeunesse laborieuse et pauvre, son avidité à lire, son désir d'apprendre, l'activité de son esprit, sa conscience dans le travail... Déjà à cette époque il est divers, inquiétant un peu, et déjà son esprit, « c'est un de ces parfums composés et précieux où l'on respire à la fois vingt essences choisies, et adoucies par leur mutuel accord (1). »

Je possède quelques-uns des carnets de l'étudiant (2) : j'en veux donner ici quelques extraits. On y verra le Sainte-Beuve de seize ans, le chercheur qu'il est déjà. Dans ces carnets, rien n'est classé ni apprêté, et c'est ce qui me plaît en eux, car j'y trouve la révélation de sa jeune vie intellectuelle, et au jour le jour. Il indique ses lectures, — il lit terriblement, — il jette, çà et là, des pensées qui l'ont frappé, une note, une appréciation; il blâme, il loue : ainsi il se découvre à nous dans le passé. Ici c'est l'étudiant studieux et inexpérimenté, là c'est déjà le critique. En vérité, la lecture de ces petites notes est émouvante, comme tout ce qui touche à la formation d'un esprit supérieur, à son développement.

Et d'abord, aux premières pages, cette citation :

Le plus homme de bien est celui qui travaille.

Comme il note ses lectures au jour le jour, on peut voir que cette semaine (du 10 au 17 avril 1820), il lit les auteurs latins et grecs : Ovide, *le Cyclope* de Théocrite, la *Germanie* de Tacite, et aussi Catulle (ce qui ne l'empêche pas de lire *le Distrait*, *Attendez-moi sous l'Orme*, *le Joueur*, enfin le théâtre de Regnard, cette semaine encore) et c'est déjà le même Sainte-Beuve que celui qui notera vingt-six plus tard : « Aujourd'hui 13 sep-

(1) Taine.

(2) Voir dans la *Revue Hebdomadaire* 29 juillet 1916 et 31 mars 1917 : Les petits Carnets de Sainte-Beuve.

tembre 1846, j'ai achevé la lecture des lettres de Rancé, et j'ai traduit une idylle (la quatrième) de Théocrite, *Croisons nos plaisirs.* »

Un peu plus loin l'étudiant de seize ans écrit :

« Je me rappelle toujours avec un nouveau plaisir cet hymne à l'hyménée, et ce vers enchanteur :

Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ.

. . . . . .

Saxea effigies Bacchantis. »

Voltaire occupe beaucoup le jeune Sainte-Beuve, et nombreuses sont les citations qu'il fait de ses œuvres; *Œdipe, Adélaïde du Guesclin, Alzire, Zaïre, le Fanatisme, Mérope.*

D'*Alzire*, il a noté ces quatre vers :

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre, la vengeance,
Et les miens, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonnent de te plaindre et de te pardonner...

Non seulement il lit beaucoup, ce qui n'est rien, mais il retient admirablement ce qu'il lit, s'en souvient à propos, compare les auteurs entre eux, fait des rapprochements, les oppositions lui sautent aux yeux. Ainsi il transcrit :

Cicéron qui d'un traître a nourri l'insolence
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme la patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.

Les vers sont médiocres, et ce n'est pas pour leur beauté que le jeune Sainte-Beuve a noté ce passage, car après l'avoir noté, il ajoute : « Rapprocher de cela ce qu'en dit Shakspeare dans *Jules César* (1). »

De même pour Rousseau ; il cite ce passage sur le printemps :

« Au printemps la campagne presque nue n'est encore couverte de rien, ne fait que poindre, et le cœur est touché à son

(1) *Brutus.* — Ne parlons pas de lui (de Cicéron)... il n'exécutera jamais un projet que d'autres ont conçu.

Cassius. — Laissons-le en dehors.

Casca. — En vérité, il est indigne (*Jules César*, acte II, scène I).

aspect, — en voyant renaître ainsi la nature on se sent ranimé soi-même... ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières... Mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable, on le voit toujours d'un œil sec, pourquoi cette différence? etc. »

Sainte-Beuve répond à Rousseau : « La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est pas touchante, elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Voyez Delille dans sa charmante épître à une demoiselle de huit jours... »

A la date du 9 juin, l'étudiant écrit :

« Quelques malheureux pédants, pour prononcer en connaisseurs, disent à leurs élèves en parlant de l'immortel Tacite :

Brevis esse laboro
Obscurus fio.

Insensibles, ils critiquent ce qu'ils n'entendent pas. »

Si l'on ne rencontrait, de temps en temps, sous la plume du jeune homme, quelques-uns de ces traits dirigés contre les professeurs, on ne croirait pas que ce laborieux, cet érudit, a seize ans!

Bien entendu, les vers qu'il transcrit sont ceux qui l'ont frappé, pour une raison ou pour une autre... Je n'ai pas besoin d'indiquer pour quelle raison le jeune homme se plaît à relire ceux-ci :

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
. . . . . .
Je sens de veine en veine une secrète flamme
Courir par tout mon cœur sitôt que je te vois,
Et dans les doux transports où s'égare mon âme;
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue :
Je ne vois plus, je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue
Je pousse un long soupir, je tremble, je me meurs (1).

(1) Ode de *Sapho*, citée par Boileau dans la traduction du *Traité du Sublime* de Longin. Le texte de Sainte-Beuve diffère légèrement de celui que donnent les éditions de Boileau.

Que l'on rapproche ces vers, dont Sainte-Beuve s'émeut à seize ans, de ceux qu'il écrivit plus tard pour Adèle :

... L'oiseau dans le feuillage
Aux instants les plus doux n'a de chant ni de voix
. . . . . .
Il soupire, il se tait, il palpite, il expire,
. . . . . .
Tout son souffle amoureux est à la Volupté.

Ce sont les mêmes images, le même rythme.

On en a assez vu, je pense, pour se rendre compte de la culture de Sainte-Beuve. Mais, dans ces cahiers, aucune trace de cette station qu'il va faire comme « roupiou » à l'Hôtel-Dieu; aucune révélation non plus de ce « goût décidé pour l'étude de la médecine. » Il suivra cependant, en faisant sa philosophie avec Damiron, un Cours de physiologie, de chimie, etc.; il n'en parlera pas une fois : il ne parle que de lettres.

Mais il nous faut quitter l'étudiant, pour retrouver le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

Sainte-Beuve entra à la *Revue* en 1831; il a écrit : « M. Buloz, homme de grand sens, et d'une valeur qu'il a montrée depuis, débutait alors fort péniblement : il essayait de faire une Revue qui l'emportât sur la *Revue de Paris*. Il avait le mérite, dès lors, de concevoir l'idée de cette Revue élevée et forte, qu'il a réalisée depuis. Il vint nous demander à tous, qui étions plus ou moins en vue, de lui prêter concours (1). »

D'après la correspondance qui s'établit entre le directeur de la *Revue* et Sainte-Beuve, il me semble que celui-ci s'intéressa tout de suite au succès de l'entreprise. Plusieurs lettres en témoignent : la *Revue* c'est Sainte-Beuve ; son succès est le sien ; il la considéra un peu, au début, comme lui appartenant, et s'il s'en sépara par la suite, je pense que c'est parce qu'il ne s'y sentit pas suffisamment le maître. Certes, il y eut d'autres causes aussi, mais celle-ci a dû prévaloir : il n'est pas le maître. Il s'en plaint à M. Gaullieur en 1844 (2). « Je dois pourtant vous prévenir bien franchement d'un point, bien qu'il doive coûter à mon amour-propre ; c'est qu'il ne dépend aucunement de

(1) *Ma biographie. Souvenirs et indiscrétions.* Sainte-Beuve.

(2) Sainte-Beuve à M. Gaullieur, 25 octobre 1844 (Bulletin de l'Institut National Genevois, 1895).

moi de faire insérer dans la *Revue* un article, même intéressant, et que j'insérerais si j'étais le maître : j'ai mon blanc-seing personnel (dont je n'abuse pas) et c'est tout. »

Ceci n'est pas une défaite vis-à-vis de son correspondant : ce qu'il écrit en 1844, il le répète deux ans après, et toujours avec amertume : « La *Revue des Deux Mondes* me cause bien des ennuis, malgré l'utilité dont elle nous est... » et il trouve cette utilité dénuée « de tout agrément, de toute gaieté, de tout sentiment de chez soi. » « Après quinze ans de collaboration, je m'y sens moins chez moi que le premier jour. » Et ce sont des reproches. « Buloz, homme de sens et de vigueur, manque d'horizon étendu, d'élévation dans ses vues. » Il lui fait un grief aussi de ne connaître que les hommes politiques, et d'ignorer « tous les ressorts qui meuvent les natures littéraires ! » Certes, que de ressorts devaient mouvoir le délicieux et ingrat Sainte-Beuve, « nature littéraire » s'il en fut ! Encore : « il ne croit qu'au positif, à l'intérêt du moment. » — Voilà les griefs ; cependant Sainte-Beuve répète que F. Buloz est « nécessaire, » mais « ai-je jamais pu y installer (à la *Revue*) les Olivier comme je l'aurais voulu ? — ils lui auraient été pourtant utiles (1). »

Il n'y installa pas les Olivier ; il y installa Cousin, et c'était mieux ; du moins, il l'y attira, et ainsi il flattait Cousin, servait la *Revue*, et préparait pour lui-même l'avenir.

« Vous devriez bien demander à Peisse, écrit-il en 1836 à F. Buloz, un article un peu étendu sur la publication de l'*Abeilard* en tête duquel Cousin a mis un morceau, selon moi, de la plus grande beauté ! Peisse s'est fort occupé de ces matières, et son amitié pour Cousin le déciderait. *Il le faudrait également pour plusieurs raisons, d'équité d'abord, et autres que je vous dirai* (2). »

Cette préface qui, au dire de Jules Simon, « était un livre, » et dont le philosophe avait fait précéder l'ouvrage autrefois célèbre d'Abélard le *Sic et non*, le directeur l'avait déjà demandée pour la *Revue* ; il arrivait trop tard néanmoins, et Cousin répondit : « Je suis extrêmement flatté que la *Revue* pense à *Abélard* et à moi, mais le morceau que je devais lire est un *mémoire*, lequel a passé par les épreuves régulières et a été

(1) Sainte-Beuve à M. Gaullieur, 2 juin 1846.
(2) Sainte-Beuve à F. Buloz, inédite.

admis dans la collection officielle. Il ne m'appartient plus, et son sort est d'être enseveli dans les Mémoires de notre classe... je vous avoue que votre proposition me donne quelques regrets (1). »

Une autre fois, Sainte-Beuve (toujours pour rendre service à Cousin) envoie à F. Buloz un billet du philosophe. Je ne sais ce que celui-ci désire, mais il le désire ardemment, et prie Sainte-Beuve de porter le « coup décisif » — il lui en saura, lui Cousin, un gré infini. Au bas de ce billet, le critique astucieux ajoute : « Je reçois ce mot, je prie Bonnaire de ne pas perdre le fruit de la bonne grâce en trop tardant :

« *Ingrate gratia tarda venit.* »

En échange de ce coup décisif, voici le fruit de la bonne grâce demandée : « Cousin vous fait un article pour la *Revue des Deux Mondes.* » Selon lui, ce dernier argument devait l'emporter, et peut-être l'emporta-t-il.

Pourtant, quand cet article est terminé, F. Buloz ne se presse pas de le publier; le trouve-t-il trop sérieux pour ses lecteurs? Sainte-Beuve s'inquiète :

« Mon cher Buloz,

« J'ai vu ce matin Ampère, lequel avait vu Cousin, lequel paraissait un peu fâché, ou du moins étonné que l'article qu'il vous a donné n'ait point passé. Je vous le rappelle donc pour cette Revue, c'est un nom à désirer que celui de Cousin, quand l'article ne serait pas très amusant; c'est d'ailleurs un article non payé (2), mais il paraît désirer une douzaine de tirages à part. Tâchez d'accommoder cela, et de le satisfaire pour les relations futures possibles... (3) »

Sainte-Beuve a écrit : « J'ai éprouvé de la part de Cousin à des époques différentes diverses sortes de procédés, et à une certaine époque, les meilleurs, les plus cordiaux et les plus empressés. »

L'époque des bons procédés, — de 1836-37 à 1840, — c'est l'époque où Cousin, grand maître de l'Université, nomma

(1) V. Cousin à F. Buloz, 1836, inédite.

(2) Cet article devait être le premier que Cousin écrivit pour la *Revue*, 1er décembre 1836 : *Visite à l'École primaire de Harlem.*

(3) Inédite.

Sainte-Beuve à la Mazarine. Pourtant, même à cette époque, et non sans raison, celui-ci se méfiait, et écrivait à Juste Olivier avant de partir pour Lausanne : « Si on l'écoute, il me nuira. »

Cette nomination, on le sait, n'alla pas sans difficultés, ce républicain de Sainte-Beuve ne voulant rien recevoir du « tyran. » Voici l'intéressant entretien que Dubois (du *Globe*) eut avec F. Buloz (1) à ce sujet; il fait partie de ses Mémoires inédits et éclaire bien des points inconnus :

« En 1838, dit F. Buloz à Dubois, lorsque je tourmentais M. Molé pour faire quelque chose pour lui, — à quoi celui-ci répugnait toujours, — et lorsque Salvandy vint sans crier gare lui jeter à la tête la croix de la Légion d'honneur, Sainte-Beuve, qui était alors au *National* et y avait le matin même inséré une lettre de refus fort dure, vint me trouver de bonne heure, en expliquant les motifs de son refus. Il ajouta : *Je ne me donne pas pour si peu.* Aujourd'hui, en effet, on le traite un peu mieux : 1 500 francs par mois au *Moniteur*.

« En 1839, sous le ministère du 12 mai, je me mis de nouveau en campagne, mais le temps manqua. En 1840, Cousin et Rémusat surtout mirent l'empressement le plus bienveillant, et par une combinaison qui plaça Naudet à la Bibliothèque Royale, on put faire vaquer une place à la Mazarine, et M. de Rémusat me l'écrivit pour me l'annoncer, en me chargeant toutefois de m'assurer de l'acceptation. L'affaire s'était traitée tout à fait en dehors de Sainte-Beuve; il parut touché, me remercia avec effusion, accepta, et me dit qu'il irait faire lui-même ses remerciements à M. de Rémusat. Cependant l'affaire faite, sa vieille mère allait disant partout qu'on n'avait pas fait assez pour son fils... Je regrette bien, ajoutait Buloz, de lui avoir laissé le billet de M. de Rémusat. C'était entre mes mains une preuve du zèle que j'avais mis à le servir, et de la bonne grâce dont on avait usé envers lui. »

Sainte-Beuve était-il satisfait? Il écrivait quelque temps après : « Je suis là comme un épicier en détail à son comptoir; voilà pourtant mes invalides de poète, et je dois écrire à ma porte : *Deus otia fecit* (2). » C'est l'amertume d'un homme qui s'estime fort au-dessus de sa tâche, certes, c'est aussi le *De profundis* jeté à son passé de poète.

(1) Communiqué par M. Lair.
(2) Sainte-Beuve à Turquety, 22 septembre 1841.

J'ai noté que Sainte Beuve, au début, considéra la *Revue* comme sa maison (« *La Revue des Deux Mondes*, ma patrie depuis longtemps, » a-t il écrit), et en effet, chaque jour, c'est un billet nouveau, tracé de sa main, et la concernant :

« Voici la note de M. de la Tour du Pin sur Bougie, tâchez qu'elle aille dans l'une ou l'autre de vos *Revues*, vous qui portez deux mondes. Pour moi, je n'en porte pas un seul, et je suis bien en désarroi de travail... (1) »

Un autre jour : « Je viens de lire la chronique. Je me suis mis à la place de la *Revue*, à votre place, je n'ai pas eu besoin de beaucoup d'effort d'esprit pour cela. J'ai tâché de me dépouiller de toute espèce de partialité d'ailleurs. Et je puis vous assurer que je la trouve très satisfaisante, dans une haute et sage direction, prudente et convenable ; si vous renonciez à cette habileté-là, vous feriez une perte irréparable selon moi. Agissez sur le pilote, causez avec lui, chantez-lui une gamme, mais surtout gardez-le (2). »

Tel est l'avis de Sainte-Beuve vers 1840, alors que la critique, prenant de jour en jour plus d'importance, était, en haut lieu, surveillée et menacée.

C'est encore Sainte-Beuve qui recrute Lamennais et qui annonce ses premiers articles ; déjà, en juillet 1834, il a commenté les *Paroles d'un croyant ;* deux ans après : « Vous recevrez demain l'article de Lamennais ; il faudra le faire imprimer bien vite ; il passera dans le prochain numéro. » Mais l'ami qui a porté l'article repart lundi, et « il serait bon qu'il pût emporter le prix de l'article qu'il faudrait payer le plus possible, n'est-ce pas ? » Au moment où Hugo, mécontent, se sépare de la *Revue*, la lettre que F. Buloz écrit au poète, c'est avec Sainte-Beuve qu'il la rédige ; quand G. Sand envoie son roman d'*Horace*, qui paraît trop « radical-socialiste » au directeur, c'est encore à Sainte-Beuve que le directeur demande son avis. « L'affaire Balzac, dira un jour F. Buloz, dont la colère n'éclata qu'à la suite d'un article de vous, qu'il ne m'a jamais pardonné..., etc. »

Maintes notes dans la *Revue des Deux Mondes*, ou la *Revue de Paris*, que F. Buloz dirige depuis juin 1834, sont de Sainte-Beuve, sans signature... Le 11 décembre de cette année 1834, il écrit au directeur : « ... Je vous enverrai une petite et courte

(1) Inédite.
(2) Inédite.

note demain, sur la vacance de l'Académie, et les candidats nouveaux. J'y parlerai de Ballanche et de Hugo; je tiendrais fort à ce que cette petite note passe. »

Dans la *Revue* du 15 décembre, après le compte rendu officiel de Planche consacré à la réception de M. Thiers à l'Académie, il y a en effet une « petite et courte note » qui ne me paraît tenir aucunement à l'article précédent. Pourtant, elle fait partie de l'article, qui est signé G. P. et on peut, on doit l'attribuer à Gustave Planche... Dans cette note, Hugo est loué certes, — on conseille à l'Académie pour se réhabiliter (elle venait de nommer Scribe sur le fauteuil d'Arnault) d'appeler dans son sein « M. Ballanche ou M. Hugo; » « que M. Hugo se présente, et qu'il ne recule pas devant l'ennui d'une candidature officielle. » — Un coup de patte cependant... « Si chacun des membres de l'Académie peut aller jusqu'à proclamer individuellement la supériorité de l'auteur des *Orientales*, on ne peut pas exiger d'un corps tout entier la même humilité et la même abnégation. Une société littéraire qui peut nommer comme siens Chateaubriand, Lamartine, Lemercier, Cousin, est en droit de traiter avec le poète le plus illustre et le plus populaire sur le pied d'une égalité parfaite. » Visiblement, c'est pour Hugo que Sainte-Beuve a écrit cette note, — Ballanche n'y apparaît qu'au second plan, — c'est pour : « le poète le plus illustre, » etc...

Or, si l'on veut se souvenir que Hugo et Sainte-Beuve étaient brouillés depuis avril 1834, officiellement brouillés, et définitivement cette fois, après beaucoup de ruptures et de réconciliations déjà, cette note sur Hugo, que Sainte-Beuve glisse sous la signature de Planche, est curieuse, et d'autant plus, à cause de la situation actuelle de Sainte-Beuve et de Mme Hugo :

Approche, ô ma Délie! approche encor ton front;
Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront;
La faute disparaît dans sa constance même (1)...

Sainte-Beuve, chassé par le mari et s'entretenant ainsi avec la femme, ne peut ouvertement engager Hugo dans une candidature académique... Pourtant il veut complaire à Délie... Déjà, en 1829, lorsqu'il était ami innocent encore, Sainte-Beuve

(1) *Le Livre d'amour*, pièce XXV, Sainte-Beuve.

avait écrit pour lancer les *Orientales* une note préface, « superbe réclame, » qu'il n'avait pas voulu signer. « Il convient... que des initiales quelconques seraient nécessaires, écrit Hugo à l'éditeur... Il faudrait donc deux lettres, ou mieux encore le nom en toutes lettres de quelqu'un, qui le voudrait bien (1)... » Mais personne ne prête son nom, et le « prospectus » paraît signé au hasard E. T. (2). Le procédé n'était donc pas nouveau en 1834, mais que la situation était différente!

Sainte-Beuve, d'ailleurs, a noté quelque part (3) que, pendant les quinze années de collaboration active et continue à la *Revue des Deux Mondes*, il eut maintes fois à faire des articles, « impersonnels et collectifs..., » « des articles ou morceaux *faits pour d'autres*, et quelquefois *signés par d'autres*, » — et voilà l'histoire de la note académique confirmée... Il remarque aussi que « la lettre du vieux ami de province, » citée dans l'article de George Sand sur Maurice de Guérin (4), est de lui. Il y a bien d'autres exemples, et on pourrait les multiplier aussi bien pour la *Revue des Deux Mondes* que pour la *Revue de Paris*.

C'est par Hugo que Sainte-Beuve fut mis en relation avec la *Revue des Deux Mondes*. Au début de la fondation (en avril 1831), le directeur vint demander au poète des *Orientales* sa collaboration, et celui-ci l'engagea à frapper aussi à la porte de Sainte-Beuve; d'ailleurs, Hugo écrivit à son ami :

« ... Permettez-moi de vous adresser M. Bulos (5), directeur de la *Revue des Deux Mondes*, recueil qui se régénère et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Bulos, qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

« Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez (6)... »

Aussitôt à la *Revue*, Sainte-Beuve s'applique à servir le grand homme; sa reconnaissance, qu'on a niée, se manifeste,

(1) *Victor Hugo après 1830*, Biré, vol. I.

(2) Voir le chapitre que M. de Lovenjoul consacre à la préface des *Orientales*. M. de Lovenjoul prétend que ces deux lettres seraient les deux dernières des nom et prénom d'Amédée Pichot.

(3) Table générale et analytique des *Causeries du Lundi*, p. 40.

(4) *Id., ibid.*

(5) Le nom de Buloz est souvent écrit par les contemporains avec un *s*.

(6) Correspondance de Victor Hugo.

il me semble, aussitôt et de la façon qui put plaire davantage, non seulement par des articles louangeurs, qu'il signa, mais dans ces petites notes de rappel au public, dont il usa et abusa pour Hugo.

En 1831, à son arrivée rue des Beaux-Arts, naturellement Sainte-Beuve s'est vu demander par le directeur un article sur Hugo, et il s'empresse :

« Mon cher ami, Buloz me tourmente pour un article; il voudrait que je lui en fisse un sur vous. J'ai pensé que cet article biographique, repris (1), complété, développé surtout dans les dernières parties avec un jugement littéraire, ferait l'affaire de Buloz. Mais serait-ce le vôtre, mon ami? » Cette question est assez comique; Sainte-Beuve devait pourtant savoir qu'Hugo ne se dérobait pas à ce genre de louange. « Cela vous accommodera-t-il? Il désirerait aussi que la pièce, dont j'ai cité quelques vers sur votre naissance, s'y trouvât, sinon entière, du moins en grande partie (2)... » et il termine en demandant à son ami comment il va. (C'était quelque temps après l'explication qu'ils avaient eue ensemble, au sujet de Mme Hugo.) Il veut savoir « s'il est plus content, » si « les nuages s'en vont de ce front et les soupçons de ce cœur, » s'il y « a toujours sa place, » lui, Sainte-Beuve, « cruelle pour vous, et irritante (3), » etc.

Hugo, en lui envoyant la pièce de vers à insérer dans l'article de la *Revue*, lui répondra : « Vous êtes mille fois bon de vous occuper encore de moi. »

Malin, Sainte Beuve! et pervers, oui, en vérité, car cette lettre du 19 juillet, dans laquelle il propose un article qui ne sera qu'un long chant de louange, cette lettre suit de très près une autre lettre de Victor Hugo, belle et confiante, dans laquelle le poète déclare : « Votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé, ni dû blesser personne; tout est dans ma malheureuse tête, mon ami (4)! » Et pendant que Victor Hugo, magnifique, s'accuse ainsi, le subtil Sainte-Beuve écrit des hymnes pour le mari, et pour la femme ceci :

(1) Déjà le 1er juin il écrivait à Hugo : « Je suis en train de faire votre biographie..., » etc.

(2) Ceux-ci, alors inédits : « Ce siècle avait deux ans... »

(3) 19 juillet 1831.

(4) 7 juillet 1831 : *Victor Hugo à Sainte-Beuve.* Correspondance de Victor Hugo.

. . . . . .
— Oui — si tu m'aimes plus que l'ombre de l'amie,
Que ta mère, martyre au cercueil endormie,
Plus qu'un premier enfant ou qu'un suprême adieu,
Que l'époux dans sa gloire, et ta fille, et ton Dieu,
— Oui — si jusqu'à la mort, dans nos charmantes ruses,
Aux plus divins moments de nos âmes confuses,
Tu me redis... Etc. (1).

Si Hugo amena Sainte-Beuve à la *Revue*, Sainte-Beuve, nous l'avons vu, y amena Cousin et Lamennais; il y retint Michelet, qui, en 1833, s'éloignait; il écrit, le 3 mai, à F. Buloz : « M. Michelet, que je vois, m'apprend qu'il a un morceau étendu de faits historiques qu'il imprimerait volontiers, et volontiers chez vous; mais il faudrait pour cela que vous le lui demandassiez, car il vous croit fâché... Il hésite à prendre l'initiative; comme je crois que c'est une bonne chose pour la *Revue*, je vous en informe (2). »

Et Michelet rentra au mois de juillet suivant.

Quoique Sainte-Beuve se plaigne de n'être pas suffisamment libre sous la férule du directeur, il n'en fait néanmoins qu'à sa tête. A une demande de F. Buloz pour le changement d'un mot dans un article, il riposte assez sèchement : « J'ai le regret de vous dire que je ne puis rien changer. Le mot d'*irriter* substitué à celui d'*offenser* était déjà un changement de nuance, et je m'en tiens là... » Puis il se plaint de son prétendu esclavage. « Je deviens du reste de plus en plus persuadé que la critique des contemporains est impossible, à moins d'avoir un journal à soi et de n'être que trois au plus, parfaitement d'accord de conscience et de direction, et ne cédant jamais à ces petites considérations de relations et d'intérêts. »

Évidemment Sainte-Beuve ici oubliait la « courte note » sur la candidature de Victor Hugo, qui lui avait pourtant été dictée par une de ces petites « considérations de relations » qu'il blâme; il oubliait aussi les « ménagements » qu'il préconisait à l'égard de Cousin, etc.; il oubliait beaucoup de choses enfin.

Il faut répéter que dans ses débuts, tout ce qui concerne la *Revue* l'intéresse; il y attire les collaborateurs célèbres; il y introduit les jeunes gens chez qui il devine un talent quel-

(1) *Le Livre d'amour*, pièce IV. *L'Enfance d'Adèle*, 9 août 1831.
(2) La Bretagne (fragment de la Préface de l'histoire de France), 15 juillet 1833.

conque, de l'avenir. Il y voudrait voir M. Damiron, « qui désire entrer à la *Revue* maintenant qu'il y flotte tant de bannières amies; » il donnerait quelques morceaux « sur la philosophie du XVIIe siècle, Descartes, Malebranche et Gassendi, ce qui n'a jamais été fait... » Puis : « En causant avec Vitet l'autre jour, il m'a paru très disposé à entreprendre pour la *Revue* une histoire de la peinture française au XVIIe siècle, etc. » Il se mêle de tout, pour le bien de la *Revue*, et, bien entendu, il est écouté.

En 1846, c'est lui qui parlera de M. Aubert Hix, jeune professeur de l'Université. « Il lui est très recommandé par Patin, comme un jeune homme de talent; » de M. de Bezins « qui a passé des années en Italie, jeune homme dont je crois qu'il y aurait à tirer parti, » et dans le même billet : « Avez-vous jeté les yeux sur l'article de M. Gaullieur, son histoire de la fabrication du papier? Ne pourrait-on donc pas insérer dans la *Revue* son travail (1)? »

Tout l'intéresse, il furète, et s'applaudit de « dénicher; » notez que ce n'est pas uniquement de littérature qu'il s'enquiert; dans un billet de 1836, il écrit : « M. Fauriel, que j'ai vu hier, me recommande vivement, pour que vous l'insériez dans la *Revue*, un article savant sur la grammaire égyptienne de Champollion. Il n'y a, m'a-t-il dit, que deux personnes bien compétentes à juger ce travail. C'est M. Étienne Quatremère, et M. le Dr Dujardin, l'article est précisément de ce dernier, il est en certains points opposé à Champollion, mais avec modération, l'article n'est pas long, et n'a pas une feuille : Fauriel l'a et me l'enverra. Ce serait une bonne chose, d'après ce qu'il m'en dit (2)... » Et l'article paraît le 15 juillet.

*
* *

En 1834, Sainte-Beuve donne à la *Revue des Deux Mondes* un article sur Balzac; le romancier est collaborateur aux deux *Revues*... et ce n'est, en aucun sens du mot, un collaborateur ordinaire : inexact, insaisissable, sans cesse absent, reprenant la veille de la publication ses épreuves, pour les revoir, et ne les rendant qu'un mois après... proposant des

(1) C'est sans doute après le refus d'insérer cet article de M. Gaullieur, que Sainte-Beuve écrivait à celui-ci la lettre citée ci-dessus : 2 juin 1846.

(2) Inédite.

romans qu'il assure avoir terminés, et dont il n'a encore écrit que le titre, etc... Mais c'est Balzac! il faut bien composer avec lui, et voici Sainte-Beuve « qui, depuis *Volupté*, est son ennemi, » préparant un article à sa louange; mais cet article contiendra aussi des critiques, relèvera des faiblesses — tout cela déplaira au maître.

On lira les deux lettres suivantes qui ont rapport à l'article de Sainte-Beuve :

« Mon cher Buloz,

« Merci de tous ces livres, il ne me manque plus, pour faire mon article, que le volume où est — 1, le *Réquisitionnaire* — 2, *La femme abandonnée* — 3, *Eugénie Grandet* — 4, *La Physiologie du mariage;* — de plus, je voudrais savoir sous quels noms divers l'auteur a publié ses premiers romans.

« Dès que j'aurai cela, je m'y remettrai et avec goût. Ce sera fait vers la fin de la semaine prochaine. Mais pas assez à temps pour entrer dans le numéro du 1er (1). Ce sera sans doute dès les premiers jours du mois que vous aurez mes pages.

« Après cela je passerai ou à Mme de Staël, ou à Mme Dudevant (2). »

Parlant, dans son article, des pseudonymes de Balzac, qui le préoccupent ici, Sainte-Beuve écrira : « *La Bibliographie romancière* en main, nous étions ballotté de M. Horace de Saint-Aubin, bachelier ès lettres, à M. de Villerglé, de M. de Villerglé de Saint-Alme, à Lord O' Rhoone. Enfin nous avons eu la satisfaction de dresser une filiation aussi complète qu'il nous a été possible, bien que nous y sentions encore beaucoup de lacunes. » Et il cite la longue liste des premiers ouvrages de Balzac : *les deux Hector*, *le Centenaire*, *le Vicaire des Ardennes*, *Charles Pointel*, etc.; il reproche aussi, en passant, au libraire Pigoreau, chargé de la vente de ces ouvrages, de les avoir comparés aux romans de Pigault ou de Rétif...

Voici la deuxième lettre de Sainte-Beuve à F. Buloz (3) :

(1) Du 1er novembre : l'article parut le 15 novembre 1834.

(2) Inédite, le timbre de la poste porte 25 octobre 1834.

(3) J'ai trouvé l'original de cette lettre dans la collection Spœlberch de Lovenjoul : je la crois inédite, mais sans pouvoir l'affirmer.

1834, ce mercredi matin.

« Mon cher Buloz,

« Vous avez oublié que dans la dernière liste que je vous donnais de Balzac, il y avait non seulement la *Physiologie du mariage*, mais *Eugénie Grandet* et le volume des *Scènes de la vie de province* où est *La femme abandonnée*. En quelle année a paru, d'abord, la *Physiologie du mariage?* Car ç'a été le premier ouvrage notable de Balzac. Qu'avez-vous donc pour vous tourmenter ainsi? La *Revue* va bien, vos peines prospèrent. Vous vous fatiguez beaucoup, mais le succès vient : il ne faut pas prendre à cœur ces fatigues d'intérêt, au point d'en faire des chagrins, pour quelques lenteurs, comme dans des affaires d'amour.

« Tout à vous. « SAINTE-BEUVE.

« *P.-S.* — Il s'est imprimé en 1832, chez Félix Locquin, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16, sous le titre de *Hermès dévoilé*, une histoire vraie, toute pareille à celle que Balzac a voulu donner dans la *Recherche de l'Absolu :* ne pourriez-vous faire acheter cette brochure chez l'imprimeur, ou savoir où elle est? Je vous demande pardon de toutes mes demandes ; mais courir moi-même pour ces objets est une énorme distraction. Je suis aussi accablé de fatigues et de travaux. Quand j'aurai fini, je vous rendrai exactement tous vos livres. »

En somme, cet article de Sainte-Beuve (qu'il signe C. A.) est plutôt favorable, et ce n'est pas lui qui déchaina la « colère » de Balzac. Certes, ce n'est pas la longue suite de louanges accordées naguère à Hugo; pourtant, sauf quelques chicanes de style, l'article est élogieux. Mais Sainte-Beuve, puriste, ne peut s'empêcher de noter certaines expressions qui le choquent : « mnémotechnies pécuniaires », « un enfant dont je partageais l'idiosyncrase *(Louis Lambert)* », « une raison coefficiente des événements, » des « plaintes » jetées en avant par les tuyaux capillaires de grand conciliabule femelle *(Les Célibataires)*, etc. (Balzac s'en souviendra à l'occasion). Enfin, aux deux dernières pages, voici venir la brochure de Félix Locquin, *Hermès dévoilé* que le critique réclamait quelques semaines auparavant à son directeur. Buloz la lui a procurée : il est enchanté de pouvoir en parler, à propos de la *Recherche de l'absolu*. C'est une his-

toire vraie, qu'il a lue, et qu'il présente, lui, à Balzac. « Nul doute que si M. de Balzac avait connu ce petit écrit, il n'eût donné à son livre le cachet de réalité qui y manque et il se fût garanti de beaucoup d'à peu près. » Voilà Sainte-Beuve, tel que le verra la Princesse : « souriant à toutes les malices, en découvrant partout. »

La grande colère de Balzac éclata, comme l'écrira plus tard F. Buloz, à la suite d'un article de Sainte-Beuve, que Balzac ne pardonna jamais au directeur de la *Revue*, ni à Sainte-Beuve, bien entendu, le fameux article sur la *Littérature industrielle*. Certes, le remancier y était visé, nommé même : « j'y frappe à droite et à gauche, et le plus de la pointe que je puis, » dit Sainte Beuve. Cet article eut un retentissement énorme : « on a crié, on m'a répondu des injures. » Aussi lorsqu'en 1840 Balzac fut une fois encore à la tête d'une *Revue* — la *Revue Parisienne*, — il se vengea vivement, et Sainte-Beuve fut un des premiers à recevoir de lui sa « volée de bois vert. »

Le critique venait d'être nommé conservateur à la Mazarine : « Il faut féliciter M. de Rémusat d'avoir mis à un poste littéraire un homme qui s'occupait peu ou prou de littérature... contrairement à l'axiome de Figaro, qui régissait les résolutions ministérielles, qui mettait des Italiens à la chambre des Pairs, *des Suisses anciens chercheurs de produits chimiques au Théâtre français.* » (*Les Suisses*, c'est François Buloz, né en France, mais ayant été employé, jeune étudiant, dans une fabrique de produits chimiques. Continuons :) « La muse de M. Sainte-Beuve est de la nature des chauves-souris : elle aime les ténèbres. La phrase molle et lâche, impuissante et couarde, côtoie les sujets, se glisse le long des idées. Elle tourne dans l'ombre comme un chacal. » Et encore : « Sa blafarde muse a rouvert les cercueils où dormait toute la famille entêtée, vaine, orgueilleuse, ennuyeuse, dupée et dupeuse des Arnaud. » Il blâme, cela va sans dire, ce réveil, le trouve inutile : parler de Port-Royal après Racine, après Bossuet et les Jésuites, « dans une époque *où ces questions n'existent plus!* » Dans son article de 1834, Sainte-Beuve avait reproché à Balzac ses métaphores, « la « raison coefficiente des événements, » etc. Aujourd'hui, le romancier raille les « coteaux modérés » et les « zéphyrs mûrissants » du critique, « ces tropes faux où la pensée est à l'état de germe et qui le constituent l'inventeur du têtard littéraire.

Quel autre nom donner à ces embryons d'images flottant sur une mare de mots ? » Le style de Sainte-Beuve est « intolérable : la langue y est constamment outragée. Ses poésies m'ont toujours paru être traduites d'une langue étrangère par quelqu'un qui ne connaîtrait cette langue qu'imparfaitement. Nous devons cet auteur à la crasse ignorance du Suisse qui possède le recueil où Sa Candeur M. Sainte-Beuve s'est tranquillement livré à ses excès. » Telles sont les vengeances de Balzac. Se souvient-on qu'à la mort du romancier, Sainte-Beuve écrivit sur l'ensemble de son œuvre un article du ton le plus mesuré, où le jugement est excellent? On y trouve cette note : « Voir dans la *Revue parisienne* de M. de Balzac l'article qui me concerne. Si je l'ai oublié, qu'on sache bien que je ne crains pas que d'autres s'en souviennent. De pareils jugements ne jugent dans l'avenir que ceux qui les ont portés... »

*
* *

On a vu plus haut la part que Sainte-Beuve prenait aux succès et aussi aux difficultés de la *Revue des Deux Mondes*. Malgré son labeur, il se tient au courant de tout ce qui s'y passe : les inquiétudes de F. Buloz sont les siennes, et s'il critique souvent son directeur, plus souvent il l'admire...

Mais cette admiration, souvent manifestée, et une fidélité de dix ans, n'empêchèrent pas les brouilles; avec la *Revue* il y en eut, certes, et je pense que Planche fut l'auteur d'une des premières, avec son article sur les *Pensées d'Août*. (1) Sainte-Beuve le jugea sévère à son endroit, il se froissa — (et en vérité comme ces auteurs étaient susceptibles!) Il se froissa surtout de la fin de l'article, car Planche reprochait au poète son manque de clarté, mais après des louanges délicates, qui auraient dû lui plaire (d'ailleurs ce livre n'est pas son meilleur livre, il s'en faut). Ceci se passait en octobre 1837, époque où Sainte-Beuve se préparait à partir pour Lausanne, et à y faire son cours sur *Port-Royal*... A la suite de l'article de Planche, Sainte-Beuve boudera la *Revue*, ne lui donnera pas la chronique sur les Mémoires de La Fayette qu'il devait publier avant son départ, et il écrira à F. Buloz (2) :

(1) Voyez cet article, dans la *Revue* du 1er octobre 1837.

(2) Cette lettre ne porte aucune date. Mais elle doit être située entre l'article de Planche, 1er octobre, et le départ pour Lausanne, 15 o tobre, donc vers le 8.

« Mon cher Buloz,

« Ne vous ayant pas trouvé ces dernières fois quand j'ai passé à la *Revue*, et n'ayant pas eu le temps hier d'y retourner, je tiens avant de partir à régler un ou deux points avec vous.

« Vous me demandez l'article *La Fayette* pour le 15. Je n'aurais guère le temps, même en m'y mettant tout entier. Mais quand je le pourrais, j'en serais empêché par un motif de convenance. Il ne me paraît pas très convénable pour moi, en effet, de rentrer dans la *Revue* immédiatement après l'article de Planche sur moi.

« Cet article, dont je n'ai nullement à discuter et contester le fond, est, dans les trois dernières pages, d'un ton qui m'a choqué, et a dû choquer. Entre gens qui de part et d'autre savent (j'ose le dire) au moins également la langue, il est incongru de venir se régenter à ce point, et sur ce ton, en reprenant les éléments de la syntaxe avec une complaisance souverainement pédantesque. On est tout à fait dans son droit de critiquer en le prenant sur ce ton; mais de l'autre côté, on est tout à fait dans son droit, aussi, en trouvant que cela est d'un homme malappris, sans bon goût, et tout à fait malotru (sauf ses autres qualités).

« On peut s'entendre régenter ainsi en face, mais non pas à côté, dans ses propres rangs, et par-dessus l'épaule. Planche, qui a de mauvaises habitudes, jointes à de hautes qualités, objectera en vain, et vous m'objecterez vous-même inutilement, qu'il ne fait autrement avec personne. Je n'ai pas habitude de me régler sur les autres en ce qui touche ma convenance personnelle; Planche m'a dit des choses peut-être vraies, sur un ton que je trouve incongru, et j'en suis quitte pour lui tourner le dos: la *Revue* a participé quelque peu à cette incongruité envers moi, et je suis obligé de mettre quelqu'intervalle, et quelque quarantaine, avant de lier de nouveaux rapports avec elle.

« Cela au reste est moins fâcheux, mon cher Buloz, à un moment où je vais être, bon gré mal gré, dans l'impossibilité de vous servir... »

Il achève d'ailleurs sa lettre par ces mots : « tout à vous quand même. »

Cependant, en décembre, Sainte-Beuve écrivait à Marmier : « Je me suis réconcilié avec la *Revue*, après l'avoir boudée un

peu; mais, au fond, cette bouderie n'était que pour la *forme* et je tenais seulement à paraître un peu digne, et à avoir l'air de *quelqu'un*, tandis que Planche, vers la fin, m'avait un peu troussé sans façon (1). »

Le voilà réconcilié, cette fois. A Lausanne, il a commencé son cours : « Tristesse à part, je suis content » (car il ne faut pas oublier qu'il allait à Lausanne pour effacer de trop charmants souvenirs.) Et il écrit à F. Buloz :

« Je suis très absorbé par mon cours, trois fois par semaine j'improvise ou à peu près, moyennant force notes. Cela ne va pas très mal. S'il ne vous contrarie pas trop d'insérer mon discours d'ouverture plein de *Messieurs*, plein de compliments au début, pour le Conseil d'État, le recteur, l'Académie, etc., toutes choses dont je ne peux retrancher un *iota*, si vous vouliez insérer un tel discours, d'ailleurs substantiel, et je crois important au fond, je vous l'enverrais (2). »

Bien entendu, F. Buloz accepte, et Sainte-Beuve envoie la leçon d'ouverture qui doit paraître le 15 décembre. Le 23 novembre, il écrit à nouveau : « Je vous envoie l'article *à une seule condition*, c'est qu'il ne passera pas le 1er. C'est impossible que je reçoive d'ici là les épreuves, et il est de toute nécessité que je les voie. Faites-le composer avec soin et relire, et puis adressez-moi le par la poste. Je garderai l'épreuve aussi peu de temps que je pourrai; pourtant je suis si entièrement occupé qu'il vous faudra peut-être attendre quelques jours... Je vais d'ailleurs assez bien; j'en suis à ma 9e leçon, il y a grande foule, et je ne m'en tire pas trop mal. Il y a ici comme partout des critiques et quelques méchants, mais beaucoup de bienveillance et d'honnêtes gens. Je suis, en somme, content du parti que j'ai pris, mais sans rien de décidé pour l'avenir... »

A propos de « l'avenir » cette phrase sur Molé, qui était à cette heure « très bien disposé » pour Sainte-Beuve : « Je vous remercie de ce que vous me dites de M. Molé; mais tout cela est devenu impossible, et je ne vois réellement rien qui me convienne, et à quoi je convienne. Je ne vois aucun jour à vous envoyer de longtemps La Fayette (3), étant à la lettre absorbé

(1) Lettre du 29 décembre 1837. Correspondance.

(2) Inédite.

(3) Toujours l'article sur les Mémoires de La Fayette qui ne parut dans la *Revue* que le 15 juillet 1838.

dans toutes mes minutes ; mais j'y gagnerai d'amples matériaux d'où je vous tirerai plus tard plus d'un article... »

A Lausanne, Sainte-Beuve, avec ses trois cours par semaine et son travail — « toutes ses leçons étaient écrites dans l'intervalle d'une séance à l'autre », était absorbé, fatigué — et d'autant plus que la voix souvent lui manquait ; il écrivait sur ses feuilles volantes : « Je n'ai pas de poumons, je n'ai pas de mémoire, rien de l'orateur ! » Il travaillait à l'hôtel, chaque jour assidûment jusqu'à quatre heures, — trois heures les jours de cours. Après le dîner, il reprenait son travail de recherches et de rédaction « jusqu'à ce que le sommeil le prît. »

Sauf une légère opposition de quelques esprits malveillants au début, le cours sur Port-Royal fut goûté, les relations de Sainte-Beuve avec les Juste Olivier devinrent, pendant ce séjour, plus étroites, et celles qu'il forma avec Vinet, Espérandieu, Lèbre, qu'il amena à la *Revue*, lui furent un attrait. D'ailleurs, au pays de Vaud Sainte-Beuve demeura fidèle. Combien de fois dans ses lettres aux Olivier ces noms reparaissent-ils : Aigle, le Léman, Rovéréa !..

Étrange est la musique aux derniers soirs d'automne
Quand vers Rovéréa, solitaire j'entends
Craquer l'orme noueux et mugir les autans (1)...

Sainte-Beuve affirmait (le 1er décembre) : « Je travaille beaucoup, mais sans pouvoir me distraire de l'unique objet ; je vous reviendrai avec force matière sur toutes choses... » Puis il aborde un sujet qui visiblement le préoccupe — et c'est le passage de Cousin à Lausanne ; il redoute le terrible homme. Déjà il avait prévenu les Olivier ; « vous avez en ce moment en Suisse un de mes amis voyageurs que je redoute un peu : Cousin (2). » Il écrit à F. Buloz :

« J'ai appris à n'en pas douter que M. Cousin, dans son passage ici, avait dit de ces petits mots sur mon compte faits pour me *desservir ;* mais il n'y a pas réussi. Je ne serais pas fâché qu'il sût que je le sais. C'est un grand esprit mais une âme de laquais et de boue. Enfin, cela ne m'a pas étonné ; car apprenant de Paris qu'il était à Lausanne, j'avais à l'instant écrit à mes amis pour leur dire de prendre garde, et qu'il

(1) Correspondance avec M. et Mme J. Olivier, p. 71.
(2) 26 septembre 1837. *ibid.*

arrivait là un *ami de Paris*, qui pourrait nuire par des mots perfides à mon affaire, si elle n'était pas déjà arrangée (1).

« Vivez avec tous ces gens-là, mon cher Buloz, avec vos ministres, avec Thiers et autres, mais sans vous y fier et en ne vous *donnant* jamais à eux, car il faut avoir contre eux ses garanties toujours prêtes, c'est le seul moyen de se tenir et de se faire ménager.

« Mille amitiés à nos amis, mes respects à Madame Buloz, et à vous de cœur.

« Compliments à Bonnaire,

« SAINTE-BEUVE.

« Que fait Marmier? (2) »

Et voici le souhait de Sainte-Beuve pour l'année 1838 :

« Bonjour, mon chez Buloz : je vous souhaite, ainsi qu'à la *Revue*, une bonne année. Je vous arriverai pour le second semestre, et tâcherai de donner alors avec quelque vigueur et de réparer l'absence. Il m'a semblé que mon article avait été imprimé sans faute, ce qui m'est très à cœur, vous savez; je vous remercie de ce soin.

« Je voudrais, vous qui êtes une puissance, vous prier de négocier près de M. Salvandy ceci : ce serait qu'il voulût bien accorder en présent à la bibliothèque de l'Académie de Lausanne la *Collection des documents historiques publiés par le Ministère de l'Instruction publique et de la Guerre* (les mémoires sur la succession d'Espagne, les Albigeois, etc.); il fait ce présent très volontiers; il ne saurait le mieux placer qu'ici, où de plus, cette gracieuseté irait bien pour effacer les préventions que cette affaire du blocus hermétique a laissées au cœur de la Suisse française. Soyez assez bon pour lui en parler : accorder à la bibliothèque de l'Académie de Lausanne une collection des Souvenirs historiques qu'il publie.

« Mille amitiés à nos amis, à Quinet, à Cochut, à Bonnaire, à M. Gerdès... J'offre mes humbles hommages à Mme Buloz avec tous mes vœux. »

Sainte-Beuve revient le 2 juin 1838. A peine arrivé, le voici à la *Revue;* il revoit F. Buloz, qui l'accueille, Sainte-Beuve le note, — « plus en ami qu'en intéressé. » Il est heureux de

(1) Son cours à Lausanne.
(2) Inédite.

retrouver ses confrères, d'entendre mille petits cancans auxquels il s'attarde. (Musset ne l'appelle-t-il pas Mme Pernelle ?) Il revoit Charles Labitte, qui lui a été si dévoué pour son *Port-Royal*, et Ampère, Lerminier, Guttinguer... Il apprend que Vigny ne fait rien, et il rit sous cape, « il est réputé ne plus pouvoir rien faire... Mais quand il voit Buloz il dit « je travaille beaucoup, vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous porterai bientôt... et Buloz rit... » Malicieux Sainte-Beuve! Lausanne ne l'a pas changé, quoi qu'il dise.

Et puis, à l'Abbaye-au-Bois, Mme Récamier est satisfaite ; *Port-Royal* a plu : c'est Ampère qui vient de le lui dire... Il a revu en quelques jours Mme de Tascher et la délicieuse Valmore, qui va publier *Pauvres Fleurs!* Il a repris sa place au cours d'Ampère; il était professeur, le voici auditeur à nouveau. Enfin il trouve Paris beau, la Seine « souveraine, » et, après avoir admiré Rovéréa et les Alpes, il se reprend à aimer la vieille cité, les tours de Notre-Dame, et la flèche pointue de la Sainte-Chapelle, dont il regarde la fine silhouette dans la brume dorée des soirs.

Cependant, il a repris son labeur, il travaille à cet article sur La Fayette qu'il refusait après la critique de Planche, il commence la publication de *Port-Royal*, — effort colossal, — entre temps il s'occupera de Mme de Charrière (1).

* * *

L'année suivante, Sainte-Beuve est en Italie. Il a eu tout d'abord d'autres projets : aller à Lausanne chez ses amis Olivier en passant par le Midi de la France, — Mormoiron, — où il devait faire un séjour chez la sœur de Mme Buloz, Mme Combe.

Il aurait retrouvé là tous ses amis. Mais la chute du ministère Molé et la prolongation de la crise empêchent F. Buloz de s'absenter : Sainte-Beuve change donc son itinéraire, et le voici en route pour l'Italie. Les deux lettres qui suivent sont datées de Naples :

Naples, ce mercredi 22 mai (2).

« Mon cher Buloz,

« Depuis que je vous ai quitté, il n'y a que peu de jours encore, mais j'ai fait bien du chemin, vu bien des choses; vous-

(1) Ce portrait n'a paru que le 15 mars 1839.
(2) Inédite, 1839.

même de votre côté me paraissez avoir eu vos petits événements aussi. Je ne sais que très sommairement l'émeute et la constitution du ministère : on en est encore ici aux journaux du 8.

« J'ai beaucoup pensé à vous et à la *Revue* dans ces secousses; les républicains ont rendu là un nouveau et grand service à Louis Philippe; ils n'en ont jamais fait d'autre. Tâchez dans ces crises de louvoyer le plus prudemment possible sans trop engager l'avenir de la *Revue*, et en vous souvenant de son passé. J'ai lu avec contrariété, dans un journal à Marseille, la proposition faite dans un bureau de la Chambre, de supprimer les Commissaires Royaux : j'espère que cela n'aura pas eu de suite. Dans tous les cas cela m'a paru un acte d'inimitié contre vous, de la part de quelque Chambolle, ou autre; on n'aurait pas eu cette idée autrement.

« J'ai vu de bien beaux lieux depuis mon départ, à commencer par Avignon, Nîmes, Arles. J'ai eu le temps de parcourir le Palais et les Églises à Gènes : je n'ai aperçu Mme Dudevant à aucun balcon. On dit qu'elle y est. J'ai eu le temps d'aller de Livourne à Pise, et maintenant je suis à Naples, dans cette belle lumière, et m'y plongeant dans tous les sens. J'ai à voir beaucoup encore : j'avalle *(sic)*, cela ressortira un jour par quelque ouvrage. Je n'ai pas encore travaillé pour vous, je le ferai dès qu'il le faudra : et il le faudra bientôt, car l'argent coule vite dans ce pays, où chaque beauté est taxée, et où l'on ne voit que moyennant finance. Sans cette lèpre, ce serait délicieux.

. . . . . .

« Écrivez un mot, s'il vous plaît, qui me donne de vos nouvelles, et de celles de la *Revue*... Faites bien mes respectueuses amitiés à Mme Buloz : où en sont ses projets de voyage? Amitiés à Bonnaire, Marmier, s'il y est encore, Gerdès, à tous nos amis, à Lerminier.

« Tout à vous d'amitié.

« SAINTE-BEUVE. »

Le 30 mai, il écrivait encore (1).

« J'ai déjà vu de Naples, et des environs, ce qui est le plus cité : il y a de bien belles choses, mais pourtant on a fait bien

(1) A F. Buloz, inédite.

des phrases là-dessus, dont une moitié, au moins, serait à rabattre, chacun voyant dans les objets ses propres impressions, plutôt que les objets mêmes; on a fait une Naples, un cap Misène, un golfe de Baïa à sa fantaisie : les beautés les plus réelles n'ont pas été assez distinguées du reste, et là, comme ailleurs, on s'est succédé, on s'est copié, on a été la gent moutonnière, on s'en est tenu au célèbre. N'allez pas me croire toutefois désappointé; plus on vivrait ici, moins on le serait. Ce sont des beautés de nature, et celles-là sont de plus en plus profondes et variées, dans l'habitude même.

« Si rien ne m'a paru plus triste et plus désolé que Baïa, rien ne m'a paru plus enchanté et plus délicieux que Sorrente. Je resterais volontiers ici encore quelque temps, pour compléter mes excursions, et me reposer dans une société fort aimable qu'on y rencontre, mais le *mot* des choses est un peu trop court pour cela...

« Tenez-moi au courant de la *Revue* et de sa fortune en deux mots : je suis en arrière de tout, et le moins que vous me direz sera une grande lumière sur l'état où vous êtes pour le quart d'heure. Je n'ai pas encore travaillé à proprement parler : avec les journées de voyageur, c'est impossible, — j'écris quelques notes; pour tirer parti de tout cela, il faudrait disposer d'une quinzaine quelque part, et ce serait sans doute à Lausanne seulement. Mon séjour à Rome sera court : ce que j'ai voulu en venant, c'est surtout reconnaître les lieux et jeter le premier coup d'œil qui n'est pas si trompeur, quand on ne le croit pas trop profond.

« Je sais combien Mme Buloz a de bontés pour ma mère; remerciez-la, et offrez-lui mes respectueuses amitiés. Je voudrais donner un bonbon à Paul, mais il attendra mon retour. — Amitiés à nos amis Labitte, Lerminier, Bonnaire, Marmier, le fidèle Gerdès. »

Concernant son beau voyage, ce pèlerin n'est guère lyrique! et ne semble-t-il pas apporter ici quelque méfiance? Il ne veut pas être dupe de l'enthousiasme général... il trouve, — et en cela il demeure encore critique, — que Naples a été trop chantée, trop vantée; il semble qu'il dirait volontiers de l'admiration pour Naples, ce que La Rochefoucauld disait de l'amour : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour... » et il se garde.

Après cette lettre, il y a encore une autre lettre de Marseille à F. Buloz; mais ici le voyageur est « las » et « si pressé » qu'il « charge sa mère » de lui en dire plus sur son compte : « Je n'ai que le temps de vous saluer du cœur, ainsi que Mme Buloz... Un mot à Lyon... dites-moi comment va la *Revue?* »

Enfin, le voici encore de retour à Paris, et tout de suite au travail. Aussi bien a-t-il besoin d'argent.

*
* *

Cette année 1839 fut, pour la *Revue*, difficile à traverser. Sans cesse harcelée, et menacée même par Guizot qui voulait, à cette heure, la rallier. Mais F. Buloz désirait maintenir son indépendance, et s'irritait fort de ces tentatives... Sainte-Beuve, lui, déplore la situation : « On le fait menacer (Buloz) tous les matins de destitution, on veut l'effrayer pour éteindre son opposition... » Quelquefois, il s'indigne : « C'est d'un cynisme révoltant... » Bref, F. Buloz obtient une audience du maréchal Soult, alors président du Conseil, et Sainte-Beuve écrit : « Nous sommes occupés d'y rallier (à la *Revue*) pour le quart d'heure les doctrinaires, M. Guizot, de Rémusat, l'ancien *Globe*, de faire une vraie coalition (le mot était alors en faveur) de bon sens et de bon goût, et non de passion ; y réussirons-nous ? »

Dans ces occasions, Sainte-Beuve savait prêcher la patience, et vanter à son directeur l'efficacité de vertus que, lui, Sainte-Beuve, ne possédait guère, malgré sa « souplesse ; » il lui écrivait dans un moment de crise semblable à celui-ci : « Je vous en supplie, ne faites pas de coups de tête ni même de coups de cœur, voyez le fond des choses, voyez-les comme vous les verrez dans un mois, ou dans deux au plus tard... Tâchez d'arriver sans rompre et par transaction... »

Et en vérité, tout ceci le démontre avec évidence : Sainte-Beuve fit mieux que de collaborer à la *Revue*, il la soutint et la défendit, il revendiqua ses difficultés et endossa ses querelles. Il répondit à M. Walewski en 1840, lorsque celui-ci dans son journal *le Messager* attaqua F. Buloz, et il lui répondit si vertement que, vingt-cinq ans après, M. Walewski se souvint de cette algarade, dont il avait gardé rancune au critique (1).

J'ai encore sous les yeux de nombreux billets de Sainte-

(1) Voir *Lettres à la Princesse*, page 175.

Beuve, mais je n'ai plus de longues lettres de lui à cette époque. Je donnerai ici pourtant un de ces billets, écrit du Marais (1), qu'habitait surtout Mme de la Briche et où Sainte-Beuve, on le sait, allait volontiers, — il y retrouvait Mmes d'Arbouville et Molé; il aimait le château du Marais..., les longues causeries féminines, les promenades sur les pelouses, à l'ombre des arbres :

... Bouquet des ormes d'autrefois.

. . . . . .

Il a écrit :

Nous foulions doucement ces doux prés arrosés,
Nous perdions le sentier dans les endroits boisés...

Dans ce billet, il s'agit de la pièce de vers *La Fontaine de Boileau*, écrite justement au Marais. F. Buloz a, sans doute, demandé à Sainte-Beuve d'y insérer quelques strophes sur l'actuelle sottise :

« Je viens de finir cette pièce sous forme d'épître sérieuse, de 150 vers environ. J'y ai trouvé moyen de faire entrer quelque chose sur la sottise; ce n'est pas tout à fait ce que vous demandiez, mais il y en a un grain... Si vous vouliez la mettre dans la prochaine *Revue* du 1er septembre, cela me conviendrait assez... »

Suivent les vers, avec le « grain » sur la sottise :

Tous cadres sont rompus, plus d'obstacle qui compte,
L'esprit descend, dit-on, la sottise remonte,
Tel même qu'on admire, en a sa goutte au front..., etc.

Nous touchons au moment où la *Revue* sera privée de la collaboration de Sainte-Beuve..., éclipse de quatorze années pendant lesquelles un jeune écrivain prendra presque sa place, et c'est Émile Montégut (2), esprit varié, brillant, plume vivante... Mais ce n'est pas Sainte-Beuve!

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

(1) 1843, août. Inédite.

(2) Sur Émile Montégut et son œuvre si multiple un livre nous est promis dans un avenir prochain. Félicitons-nous qu'un érudit, M. Laborde-Milaa, ait entrepris cette étude : elle comblera une lacune regrettable.

LES
BATAILLES DE L'AISNE

I

DANS L'HISTOIRE

Le 8 mars 1914, on célébrait, autour du « monument d'Hurtebise », le centenaire de cette « bataille de Craonne, » glorieux épisode de la bataille de l'Aisne de 1814 et dernière victoire de l'Empereur.

La fête était d'ailleurs modeste, car tout à nos *Gloria victis!* depuis 1871, nous avions pris l'habitude de négliger nos plus prestigieux centenaires. Un peuple qui n'a fêté le centenaire ni de Fleurus, ni de Rivoli, ni de Marengo, ni d'Austerlitz, ni de Friedland, ni de Wagram, est excusable de n'avoir que médiocrement célébré celui de cette bataille de l'Aisne qui fut bien, quelques heures, une victoire, mais à la manière de celles du roi Pyrrhus. C'était déjà belle concession au *Gloria Victoribus!* que l'on eût dérangé un sénateur, un député, un général de brigade, les pompiers du canton et 84 hommes du 45e de ligne pour commémorer l'héroïsme de ces « jeune garde, » que nous verrons tout à l'heure mourir sans faiblesse de la Mutte au Vent au bois Marion, de ces canonniers novices à qui le « sage » Drouot enseignait, sous une pluie de boulets démontant leurs batteries, le maniement de leurs pièces, de ces dragons de Grouchy qui forcèrent l'isthme d'Hurtebise, refoulant jusqu'à Paissy la cavalerie cosaque, de ces soldats de Ney qui,

d'Ailles et de l'Abbaye de Vauclerc, escaladèrent trois fois les pentes abruptes de la vallée de l'Ailette, des cavaliers de la vieille garde qui, de la vallée Foulon, prenaient d'assaut les *balcons* du Trou d'Enfer, de toute cette vaillante petite armée, qui, le 7 mars, au soir, saignant cependant de mille blessures, reconduisait « tambours battant » Russes et Prussiens sur le Chemin des Dames jusqu'à l'auberge de l'Ange Gardien d'où Napoléon datait son bulletin de victoire.

Sous un ciel sourcilleux, M. le sénateur Ermant célébra, selon l'usage, l'alliance franco-russe et salua les petits soldats de vingt ans, appelés à la caserne par la nouvelle loi et qui seraient « nos Marie-Louise. » M. Garrault, député, s'écria : « Gardons comme un réconfort la leçon qu'ils nous ont léguée, gardons-la pour nos enfants, afin que *demain*, s'il était nécessaire, ils y puisent le précieux enthousiasme d'un inoubliable et grandiose exemple ! » M. Henri de Verneuil, conseiller général de Craonne, se glorifia de représenter « un canton historique jusque dans ses plus petites communes » et s'écria : « Vive Craonne de 1814 et vive Craonne de 1914 ! » Le matin, dans la modeste église d'Ailles, M. l'abbé Ambroise, curé de Chermizy, — que nous retrouverons au cours de cette étude, — avait célébré la messe pour le repos de l'âme des soldats de Ney tombés entre Ailles et Hurtebise.

« Vive Craonne de 1814 et *vive Craonne de 1914!* » M. de Verneuil ne savait pas si bien dire...

Car, malgré les bruits menaçants, on eût sans doute grandement étonné les orateurs si, dans une vision tragique, on leur eût montré une autre armée de héros donnant, moins de sept mois plus tard, l'assaut au plateau de Craonne ; mais on les eût bien autrement étonnés si on leur eût révélé que cette bataille durerait fort exactement 1136 jours, du 13 septembre 1914 au 25 octobre 1917 — coupés, il est vrai, par les longs mois d'une guerre de siège.

Ce sera, en effet, l'originalité de cette bataille de l'Aisne de 1914, — lien entre les batailles de l'Est et les batailles du Nord, — qu'elle aura duré plus de trois ans : commencée les 12 et 13 septembre 1914, s'affaissant après le 30, se réveillant, parfois de notre fait et parfois du fait de l'ennemi, au cours de 1915, elle devait soudain reprendre, le 16 avril 1917, sur ces mêmes positions où les engagements de 1914-1915 avaient laissé les com-

battants, et, menée par assauts successifs d'avril à juillet, se terminer, — si on la borne à la conquête du plateau méridional, — les 24 et 25 octobre par les combats dits de la Malmaison. Il n'est donc pas trop osé de dire que la bataille, — s'il s'agit du simple massif entre Aisne et Ailette, — se sera terminée 1136 jours après avoir été engagée. L'événement est, dans l'histoire, sans précédent.

Aussi bien, la bataille que nous appelions *bataille de l'Aisne*, — en 1914 comme en 1917, — n'est pas tout entière, il s'en faut, limitée à l'assaut donné par les armées françaises aux plateaux de l'Est; pas plus que la bataille de l'Aisne de 1814 ne tient dans la journée de Craonne. De même, en effet, que Napoléon n'a pensé, en assaillant par Craonne et enlevant jusqu'à la Malmaison le massif entre Aisne et Ailette, qu'à assurer le succès d'une opération à très large envergure, qui s'étendait de Compiègne à Reims et de Soissons à Rethel, de même, en 1917 comme en 1914, les armées françaises se proposaient un autre but que de saisir le mur qui couvre la formidable montagne de Laon. Le nom de *bataille de l'Aisne* s'étend aux opérations qui, de l'Oise à la Suippe, ont eu pour objet de rejeter sur la Meuse les armées allemandes. Le dessein de Joffre et de ses successeurs est, à cet égard, très pareil à celui que Napoléon, — après César lui-même en l'an 56 avant le le Christ, — concevait en mars 1814, et il donne à la bataille de l'Aisne une ampleur qu'aussi bien, nous l'allons voir, lui impose d'une façon inéluctable la géographie de cette partie si passionnante de notre territoire : la région de l'Aisne.

La bataille de 1917 est encore de trop récente date pour qu'on puisse, sans d'assez sérieux inconvénients, en faire une étude complète et approfondie; celle-ci paraîtra à son heure (1). Nous devons nous contenter aujourd'hui de remplir un dessein moins téméraire. Après avoir, pour l'intelligence de ces études présentes, — et futures, — situé, en quelque sorte, les batailles de l'Aisne, je voudrais, ne parlant que pour mémoire des combats moins éclatants, m'arrêter à trois batailles qui, — en attendant la quatrième, celle de 1917, — sollicitent spécialement l'intérêt et qui peuvent être rapprochées avec profit : celle de César en l'an 56 avant notre ère, celle de Napoléon en

(1) A plus forte raison peut-on le dire de celle de 1918 qui s'est déroulée quand la présente étude était sous presse.

1814, celle enfin que, depuis le soir de la Marne, — car les deux batailles se soudent, — les armées Maunoury, French et d'Esperey, sous le haut magistère du général en chef Joffre, livrèrent en cette région fatidique.

I. — LA RÉGION DE L'AISNE

« La rivière de l'Aisne, disait M. G. Hanotaux au cours d'une conférence évocatrice sur les *Falaises de l'Aisne*, est *l'articulation* qui rattache les provinces orientales aux provinces septentrionales. »

Ce seul mot suffit à faire prévoir, à expliquer, à résumer le rôle que doit jouer dans une campagne menée de la mer du Nord aux Vosges la contrée qu'arrose cette rivière, — la plus historique de France, si j'ose dire.

On est à peu près d'accord pour dénommer région de l'Aisne la large province que l'on peut inscrire entre Compiègne, la Fère et même Saint-Quentin, Laon, Rethel, le camp de Châlons, Fismes et Villers-Cotterets : région qui, aussi boisée qu'accidentée, constitue, au Nord-Est de Paris, contre une invasion venant de la Haute-Meuse, la principale couverture de la grande ville.

Mais, en fait, l'Aisne, lien de ces cantons, vient de bien plus loin ; issue près de Vaubecourt, en Barrois, de très médiocres hauteurs, ayant traversé Sainte-Menehould et Vienne-le-Château sur le versant occidental de l'Argonne, elle a, après les eaux du versant occidental de l'Argonne, reçu, par la trouée de Grandpré, l'Aire, autre rivière meusienne, et ce sont leurs eaux réunies qui roulent vers le massif ardennais, contre lequel, après avoir arrosé Vouziers, l'Aisne se heurte et se casse. Retenons déjà que notre rivière relie ainsi à l'Ile-de-France ce coin du gigantesque champ de bataille qu'est le Verdunois.

Le coude fait à Attigny rejette la rivière sur Rethel et Château-Porcien où, contrariée de nouveau, elle s'infléchit vers le Sud-Ouest. Laissant alors à sa droite notre camp de Sissonne et à sa gauche la plaine de Reims, elle court entre de médiocres hauteurs, vers Berry-au-Bac et Pontavert, où elle s'engage dans un couloir, large en moyenne d'un kilomètre, entre les plateaux désormais célèbres où nous verrons s'affronter les armées.

Un peu avant, elle s'est, par un de ses affluents, reliée à la Champagne : c'est la Suippe qui lui apporte les eaux blanches du camp de Châlons et la lie à la région de la Marne avec laquelle elle ne va pas cesser de voisiner. En effet, après avoir pénétré dans le large couloir dont Beaurieux au Nord et Maizy au Sud marquent à peu près l'entrée, baigné, sur sa rive droite, Soupir, Chavonne, Vailly et Condé, — tous noms qui nous sont aujourd'hui si familiers, — elle reçoit, en aval de cette dernière localité, au pied du plateau de Chivres, la Vesle, autre rivière bien champenoise, car elle ne traverse Fismes et Braisne qu'après avoir eu la gloire de mirer dans ses eaux la royale ville de Reims qu'elle rattache ainsi étroitement à la région de l'Aisne. Elle relie par ailleurs celle-ci à la basse Marne par son voisinage avec la vallée de l'Ourcq ; car, peu après Fismes, à Bazoches, la Vesle a paru courir au-devant de la riviérette qui, à Fère-en-Tardenois, n'en est guère éloignée de plus de quatre lieues et séparée que par un mouvement de terrain. L'Ourcq et la Vesle sont les rivières qui, en 1914 comme en 1814, ont mené une partie de nos armées de la Marne a l'Aisne derrière les Prussiens en retraite.

Après avoir reçu la Vesle, l'Aisne a sensiblement son plein : elle coule des eaux lentes, « paresseuses » écrira French, mais qui, parfois, se gonflent de redoutable façon, sous les ponts de Venizel et de Soissons, le long des bourgs de Pommiers, de Vic, d'Attichy, de Rethondes et de Choisy-au-Bac et apporte, en amont de Compiègne, son important tribut à l'Oise.

C'est l'Oise qui, coulant, elle, beaucoup plus délibérément, du Nord-Est au Sud-Ouest, met la région de l'Aisne en communication directe avec l'Ardenne belge et française au Nord, la Picardie et la Normandie au Nord-Ouest, la région proprement parisienne au Sud. Aisne et Oise se valent à peu près par leur débit lorsqu'elles se rencontrent et ce sont leurs eaux qui, mariées, viennent arroser Compiègne, Verberie, Creil, avant d'aller, au Nord de Saint-Germain, grossir la Seine. Les deux rivières sont du même « système. » Elles embrassent entre leur cours l'énorme massif accidenté qui, entre Noyon, Chauny, la Fère, Laon, Craonne, Beaurieux, Soissons et Compiègne, va nous retenir.

***

Lorsque, de la plaine champenoise qui s'étend entre Châlons et Vouziers, on pense gagner Laon ou Soissons, on se trouve en face d'un changement total de décor. Si on escaladait jadis une des tours, aujourd'hui ruinées, de la cathédrale de Reims, le contraste qu'offraient de là les deux contrées était frappant. Sans doute la plaine au Sud et à l'Est de Reims n'est-elle point complètement plate. Des éminences s'y remarquent : les hauteurs de Moronvilliers, au Sud-Est, forment même massif, et nos soldats de 1917 savent que les pentes de ce massif ne sont point si médiocres; les hauteurs de la Pompelle, de Nogent-l'Abbesse, de Vitry-lès-Reims à l'Est, celle où, au Nord-Est, a été établi le fort de Brimont, sont assez marquées pour qu'elles aient pu constituer des positions où se sont, en 1914, dépensés, — finalement en vain, — les héroïques efforts des soldats de Franchet d'Esperey. Mais plus au Nord, la plaine reprend sans accidents sensibles : entre Brimont et les premières pentes du plateau de Craonne, une trouée fort large s'ouvre, *défaut* de la défense, qu'elle se fasse d'un côté ou de l'autre, que seuls coupent la croupe qui s'allonge de la ferme du Choléra au Camp de César, enveloppée au Nord et à l'Est par la marécageuse Miette, et les hauteurs de la Ville-aux-Bois, qui se rattachent, mais comme des îlots prolongent en mer un continent, au massif de l'Aisne.

Celui-ci, de ce côté, l'oriental, commence aux pentes de Beaurieux, d'Oulches, de Craonne, de Bouconville, et dès lors ce ne seront jusqu'à la forêt de Laigue, au-dessus de laquelle se dresse Tracy-le-Mont, jusqu'à l'éminence où Coucy-le-Château s'est bâti, jusqu'aux dernières pentes occidentales du massif de Saint-Gobain, entre l'Aisne, au Sud, l'Oise et la plaine de Laon, que plateaux coupés de vallons, creusés de cirques, effilés en éperons ou terminés en falaises, traversés de couloirs étroits et de capricieuses entailles où se reconnaissent, après le plissement très ancien, l'œuvre des flots marins, puis le travail des eaux souterraines.

Ce n'est pas pour faire image que M. G. Hanotaux intitulait sa conférence : *les Falaises de l'Aisne* (1). Des hauteurs

(1) Conférence prononcée le 12 mars 1915 à la Société des Conférences. *Revue hebdomadaire* du 27 mars 1915.

plus médiocres de la rive gauche de l'Aisne, on aperçoit proprement se dresser une falaise marine. Il faut toujours, — Vidal La Blache suffirait à nous en convaincre, — pour expliquer le sol, ses aspects, les raisons de son histoire, « passer au déluge. » En fait, l'Ardenne émergeant seule, les plateaux actuels de l'Aisne ne se sont dégagés que bien plus tard, mais la falaise calcaire où se retrouvent tous les indices de l'origine sous-marine, — coquillages, squelettes de poissons, poches de phosphates, — a été, des siècles encore, battue par les flots. La paroi dessine tantôt des caps aigus, tantôt une muraille rigide que l'érosion seule a pu sur certains points briser. Au-dessus ou au flanc de ces falaises, des corniches courent, les *balcons*. Escaladant, — dans les premiers jours de la bataille de 1917, — ces pentes, ces corniches, ces « balcons », je disais à un camarade : « C'est un champ de bataille perpendiculaire. » Cependant un palier inférieur parfois permet de faire étape dans l'ascension : c'est qu'au pied de la falaise, les sables se sont accumulés qui forment un premier étage élevé de 50 ou 60 mètres au-dessus du niveau de la rivière. C'est généralement sur cette banquette que, l'eau des plateaux s'y faisant jour, la végétation est luxuriante et c'est là encore que, à mi-côte, entre la vallée, qui est souvent marécageuse, et les plateaux plus âpres, se sont fondés les villages. Presque tous sont ainsi à flanc de montagne. Nos soldats le savent qui ont dû décomposer l'action et prendre la ligne des villages et des fermes à une étape, le faîte des plateaux à une autre. Quelques heures avant que, dans le tapage de la bataille du plateau, je gravisse ces pentes, nos hommes l'avaient fait sous les obus et la mitraille. Cet assaut avait emprunté à la nature abrupte des deux paliers un caractère prodigieux qui, à la vue des lieux, m'arrachait des cris d'admiration.

Aussi bien, la géologie qui a, là comme ailleurs, déterminé la physionomie de ces éperons, impose toutes ses conséquences. Ce sol si dur a été cependant travaillé par les eaux de telle façon que, à l'intérieur même du roc, des galeries naturelles se sont creusées. D'autre part, l'excellence de cette belle pierre blanche aux arêtes nettes a tenté les constructeurs : ces galeries naturelles ont été vite découvertes et agrandies par l'exploitation. D'où ces *creuttes* de l'Aisne, à tout jamais célèbres aujourd'hui, ces *boves* où la résistance allemande a trouvé de

si utiles auxiliaires. « Si on découvrait la crête de nos collines, disait M. Hanotaux en 1915, on s'apercevrait sans doute qu'elles ne sont *que de puissantes taupinières.* » C'est du flanc de ce massif qu'ont été extraits les moellons énormes avec lesquels ont été bâtis non seulement les célèbres basiliques qui, à Reims, Soissons, Laon, enferment ce pays en un triangle mystique, mais tant d'églises, d'abbayes, de monastères, de châteaux, monuments de la piété chrétienne ou de la guerre féodale, mais les fermes massives et les maisons même des paysans qui, dans le Laonnais, le Soissonnais, ont un aspect facilement monumental. Des tours de Reims au donjon de Coucy, tout a jailli de ce fond. D'ailleurs, la richesse du sol, — autant que les ressources du sous-sol, — permettait aux plus modestes de bâtir : « sur le limon roux » dont parle Vidal La Blache, le blé a toujours été beau et toutes les cultures prospères. De grandes fermes s'étaient fondées dès le moyen âge, centres de culture opulente (la ferme Hurtebise est citée dès 1185 sous le nom de *Vetus Hurtebise*, vieille Hurtebise, dans le cartulaire de l'abbaye de Vauclair). En revanche, les eaux, en se taillant partout passage, dit Vidal La Blache, à travers les sables et argiles de l'étage inférieur de l'éocène, « n'ont pas seulement créé de larges et fécondes vallées, entretenant une végétation épaisse et drue d'arbres et d'herbes ; » les eaux que laissent filtrer les calcaires des plateaux et les sables des pentes se rassemblent dans le lit des vallées pour nourrir des marécages. « On voit ainsi, au Sud de la montagne de Laon, s'allonger jusqu'à Anizy-le-Château, une ligne d'anciens marais qui a contribué à renforcer la position stratégique de l'ancienne cité épiscopale. » Ceux de nos soldats qui, le 26 octobre 1917, atteignaient le fond de la vallée de l'Ailette, savent si le géographe écrit vrai.

Des pentes abruptes, des fossés marécageux, des galeries souterraines, faciles à agrandir, des tunnels, des chemins profonds, un dédale de vallons encaissés, dans tous les temps pareil pays a constitué une forteresse naturelle où les hommes devaient être tentés d'installer leur résistance à l'ennemi qui les cherchait. Par surcroît, de la pierre et du bois en abondance, éléments de défense encore, de la barricade à la muraille. Nous verrons les conséquences. Notons dès maintenant ces détails si gros de destinées.

***

Ainsi géologiquement constitué, le massif, d'une altitude moyenne de 150 à 200 mètres, s'étend sur une longueur de plus de 15 lieues, des pentes de Craonne jusqu'à Tracy-le-Mont, dominé à sa partie occidentale par l'un des monuments les plus célèbres de la féodalité, le château de Coucy, et, à sa partie septentrionale, par l'un des monuments les plus célèbres de la chrétienté, la cathédrale de Laon, terminé, à sa partie orientale, par l'éperon effilé, le *musoir* de Craonne, que nos soldats de 1917 ont baptisé *plateau de Californie.*

Le plateau entier de l'Aisne, dont nous savons, par sa constitution géologique, l'aspect général, le voici devant nous; mais il jouera un tel rôle dans les batailles de l'Aisne, de la bataille de César contre les Belges à celle que livraient, en octobre 1917, les troupes du général Maistre, qu'il nous faut maintenant le visiter en détail.

A l'Est, le voici tout d'abord s'élevant au-dessus d'une vraie couverture de bois : du Sud au Nord, bois des Couleuvres (à l'Est de Beaurieux), bois de Beaux-Marais (à l'Ouest de Craonnelle), enfin bois de Corbeny. Derrière cette couverture, du Sud au Nord encore, vers Beaurieux, vers Vassogne, vers Oulches, vers Craonne, vers Bouconville, vers Vieux-Laon, vers Montaigu, les pentes de six plateaux s'élèvent au-dessus des bois.

Montaigu est, au Nord-Est, la pierre d'angle : en allant maintenant de l'Est à l'Ouest, voici les plateaux que j'appellerai de Festieux, de Parfondru, de Bruyères, d'après les bourgs qui en occupent les pentes. Entre les deux premiers, une dépression permet le passage à la route de Reims à Laon qui, ayant cheminé par Berry-au-Bac et Corbeny, prend le plateau en écharpe à Festieux, rentre en plaine, — la plaine de Laon, — à Athies, dont je rappellerai de quel drame il fut, en 1814, le théâtre, tandis que le chemin de fer a, de Reims à Laon, tourné le massif par l'Est.

Au Sud de la montagne de Laon, qui n'est que le donjon de ce gigantesque château fort de l'Aisne, celui-ci infléchit sa muraille vers le Sud-Ouest. Le plateau au pied et au Nord duquel s'est construit Laniscourt est une sorte d'isthme, à la vérité très large, rattachant au système le considérable massif boisé de Saint-Gobain-Coucy et cet énorme plateau d'entre

Oise et Aisne dont les parties septentrionales portent Massenancourt, Moulin-sous-Touvent, Nampcel, Quennevières, Tracy-le-Mont, dont les pentes occidentales meurent en face de la forêt de l'Aigue et dont les éperons méridionaux dominent l'Aisne de Rethondes à Soissons. Ce sera, ce plateau de l'Ouest, le champ de bataille en 1914 du général Maunoury.

Mais ce plateau n'est qu'un énorme appendice : le plateau de Soissons-Laon-Craonne doit, beaucoup plus spécialement, nous retenir et nous y revenons. La dépression qui a permis le passage à la belle route de Paris à Maubeuge, entre Soissons et Laon, le borne à l'Ouest. La limite occidentale du plateau entre Aisne et Ailette est, en effet, à Chivy, Étouvelles, Pinon, Vauxaillon, Neuville-sous-Margival, Crouy. Ce couloir, ne nous le figurons point comme plan; le chemin de fer, entre Vauxaillon et Laffaux, a dû s'enterrer sous un tunnel long de 600 mètres; le canal sous un autre d'une demi-lieue; la route, elle, enjambe, si j'ose dire, le massif, mais à sa partie la moins élevée où elle a dans le fameux Chemin des Dames un embranchement nettement orienté de l'Ouest à l'Est.

Le plateau, — à l'est de Soissons, — présente, face à l'Aisne, sa muraille dentelée : hauteurs autour de Crouy; plateau de Chivres au Nord de Missy; éminence où, au Nord de Condé, s'est bâti le fort; cote 169 et grand plateau de Jouy (188 mètres), au Nord de Celles; puis le vaste plateau d'Ostel, au Nord de Vailly et Chavonne; l'étroit plateau 197, qui, au-dessus de Soupir, s'allonge de la Cour Soupir à Froidmont; le plateau de Beaulne et Chivy, au Nord de Pont-Arcy; le plateau de Comin; le plateau de Paissy, au Nord d'Ocilly et de Pargnan; et enfin le plateau de Craonne, qui, trois fois étranglé, se décompose, après l'isthme d'Hurtebise, en trois tables : le plateau de Vauclerc, resserré à la hauteur du moulin de Vauclerc, s'élargit une seconde fois, — c'est la partie qu'on baptisera après 1916 du nom de *plateau des Casemates*, — se rétrécit encore à l'Est pour s'épanouir, puis s'effiler en un dernier plateau qui, pour Napoléon, s'appelait « le petit plateau de Craonne » et pour nos soldats de 1917 le plateau de Californie. L'isthme d'Hurtebise, — le plus fameux point de toute cette ligne de hauteurs, — est une manière de col où, le nom le fait pressentir, le vent souffle fort, mais col aux parois fort peu aménagées, du côté de la forêt de Vauclerc comme vers la vallée Foulon; les sol-

dats de Ney l'assaillant du Nord et ceux de Nansouty l'assaillant du Sud en sauront quelque chose, et nos soldats de 1914 comme ceux de 1917. Craonne est accroché à flanc de falaise, vers l'Est, au pied de la terrasse, où se terminent, à proprement parler, vers la plaine de Reims à Rethel, les plateaux de l'Aisne.

Le plateau oriental, — entre la plaine de Laon, Soissons et Craonne, — présente donc un mur crénelé du côté de l'Aisne, d'un aspect assez abrupt et peu engageant à l'assaut. Par surcroît, il est, les premières crêtes franchies, coupé par un fossé profond, creusant le massif qui enveloppe ainsi Laon de deux murs de circonvallation. Entre le musoir de Craonne et celui de Berrieux, l'*Ailette* pénètre dans le massif et le creuse. Ce ruisseau aux rives marécageuses va passer à l'histoire. Il en était déjà sans cesse question dans les rapports des lieutenants de Napoléon, mais sous le nom de *Lette*, et Vidal La Blache, il y a quinze ans, ne lui donnait encore que ce nom. L'état-major en avait, à la vérité, décidé autrement et adopté sur ses cartes la forme Ailette, qui est charmante et s'est imposée. Mais le nom fait illusion : la riviérette ne coule point vive et claire, capricieuse et cascadante, telle qu'une petite rivière vosgienne. Elle est médiocre, trouble, marécageuse. Ce fossé boueux sépare nettement en deux le massif. Ayant cheminé, libre d'abord, ensuite canalisée entre la forêt de Vauclerc et Bouconville, entre Ailles et Chermizy, entre Cerny et Chamouille, entre Courtecon et Grandelain, entre Pargny-Filain et Chevregny, elle tourne brusquement vers le Nord, confondue parfois avec le canal de l'Aisne à l'Oise, et, se dirigeant vers Coucy-le-Château, vient en baigner les pieds avant de s'aller jeter dans l'Oise en aval de Chauny, après un cours singulièrement long pour son médiocre débit. Il n'en va pas moins que ce cours d'eau a joué et continue à jouer un rôle historique. Le fossé qu'il creuse augmente sensiblement les difficultés d'une bataille de plateaux : les soldats de Napoléon ayant pu, de Corbeny, s'engager dans son étroite vallée, en connaîtront moins que les nôtres la malfaisance; mais les Prusso-Russes de Winzingerode et de Blücher, courant au secours des Russes de Woronzof engagés sur le plateau de Craonne, s'y embourberont proprement, nous le verrons, au point d'y perdre la partie. Les avant-gardes de Maud'huy et de Haig, en 1914, le franchiront assez allégrement, mais non leurs

gros; les soldats d'octobre 1917 ont été arrêtés par ordre devant ce ruisseau fangeux, constituant la limite des deux armées.

Bornant au Nord la première partie du plateau, l'Ailette donne à cette partie une personnalité : le mur entre Aisne et Ailette est le premier rempart de Laon, mais c'est le plus haut. Qui le tient menace ou Laon ou Soissons, suivant le cas, du haut du Chemin des Dames.

Ce Chemin des Dames, — et c'est par là que je finirai, — est le chemin de ronde du rempart. Sa possession est capitale pour qui veut aborder Laon de front.

Il commence devant la ferme d'Hurtebise où, courant vers l'Ouest, il constitue une des branches de l'étoile que forment les chemins allant vers Craonne, vers Oulches, vers Vassogne, vers la Bove. Laissant à sa gauche, au Sud, le village Vauclerc, la vallée Foulon, et la plus grande partie du plateau de Paissy, à sa droite le village d'Ailles, il chemine entre Troyon et Cerny, entre la ferme Malval et la Creutte, franchit entre Filain au Nord et Ostel au Sud l'épine de Chevregny, longe la ferme de la Royère, le pied du fort de Malmaison et la ferme du même nom pour rejoindre, entre la ferme de Vaurains et l'Ange Gardien, la route de Paris à Maubeuge par Soissons.

Pour tout le monde, ce *Chemin des Dames* fut, geste de courtisanerie ou galanterie, tracé et bâti en 1770 par le comte de Narbonne pour que vinssent le visiter plus commodément en leurs carrosses, à son château de la Bove, les filles de Louis XV, les *Dames* de France. Henry Houssaye a adopté cette version et elle permettrait des rapprochements piquants, pittoresques ou pathétiques; car une route jetée sur ces plateaux par un galant courtisan comme un tapis sous les pieds de princesses royales serait devenue le plus sanglant des champs de bataille. Il était déjà curieux que les grognards de l'Empereur l'eussent, moins d'un demi-siècle après sa naissance, annexé à l'histoire; il était plus curieux encore que, après le *Royal North Lancashire* de Sir Douglas Haig, après les zouaves et les biffins de Maud'huy en 1914, les Marocains à djellabah brune du général Pellé l'eussent, en 1917, les premiers abordé et y eussent à genoux, disent les témoins, chanté en l'honneur de leur victoire un hymne à Allah, — toutes choses qui eussent étonné le comte Louis de Narbonne.

En réalité les Dames de France semblent n'être pour rien

dans ce chemin sauf qu'elles le purent, comme bien d'autres, employer. En réalité le Chemin des Dames est marqué très nettement sur la carte de France de Cassini (carré de Soissons) dressée bien avant la naissance des filles de Louis XV. Son tracé est tellement indiqué par le faîte des plateaux qu'il doit être fort ancien : il existait là une voie romaine que Jeanne d'Arc avait suivie se rendant de Corbeny (où, après le sacre de Reims, Charles VII était venu, suivant la tradition, toucher les écrouelles) à Vailly où la Pucelle reçut les clefs de Laon et les remit au « gentil roy. » Quand Napoléon, sur son cheval de bataille, poursuivait « tambours battant, » d'Hurtebise à l'Ange Gardien, les troupes de Woronzof, il ne marchait pas sur les traces seulement des insignifiantes filles du roi Louis XV, mais sur celles de Jeanne, et le souvenir de l'héroïque fille était là, comme en bien d'autres champs de bataille, pour accueillir nos héros de 1914 et 1917 quand ils sautaient sur le Chemin des Dames.

Pourquoi ce nom gracieux, dès lors? Probablement parce que le chemin reliant Laon et Soissons à Vauclerc, les religieuses d'un des monastères de dames avaient coutume de le suivre ou que, suivant une tradition, les *dames* de Proisy, possédant la Bove depuis longtemps, l'avaient tracé et employé; ainsi la *route des seigneurs*, reliant le bois de Beaurieux à la ferme de la Tour, tenait son nom des sires de Roucy, qui, à l'Est du plateau, jouèrent, des siècles, le rôle prépondérant que les sires de Coucy assumaient à l'Ouest. Aussi bien, que le nom charmant sous lequel s'inscrit sur les cartes cette belle route, — aujourd'hui bouleversée, — vînt des dames religieuses de Laon, des dames de Proisy ou de Mesdames de France, qu'elle ait été parcourue par les haquenées des châtelaines du XIVe siècle, les chaises des nonnes du XVe siècle ou les carrosses des princesses du XVIIIe, ce Chemin des Dames est aujourd'hui le Chemin des Soldats, triplement si les soldats de Maud'huy en 1914, avant les poilus de 1917, y trouvaient, — les Anglais étant d'ailleurs, chose piquante, de la partie, — avec le souvenir de Napoléon, l'ombre lumineuse de Jeanne d'Arc.

*
* *

Nous voici au terme de ce tableau. Embrassons-le d'un coup d'œil : Laon est le donjon d'un énorme château fort qui se dresse entre l'Ile-de-France et les régions du Nord. Deux grands

plateaux le couvrent au Sud : double enceinte, entourée chacune d'un fossé profond, le fossé de l'Aisne qui enveloppe le mur extérieur, le fossé de l'Ailette qui sépare celui-ci de la seconde enceinte. Et si, à l'Est, la gigantesque forteresse s'élève à pic au-dessus de la plaine, du côté de l'Ouest, d'autre part, elle se couvre encore de la formidable et double ceinture de Saint-Gobain-Coucy et de Moulin-sous-Touvent-Carlepont-Tracy-le-Mont. Face au Sud, un double mur, haut parfois de près de 180 mètres, large, entre Soissons et Laon, de cinq lieues. Face à l'Ouest, une avancée non moins gigantesque qui semble, autant que le mur du Sud, défier l'assaut. Face à l'Est seulement, — Napoléon le devait comprendre qui s'y jettera vivement et les Allemands de 1914 qui la tiendront avec acharnement barrée, — une brèche au mur, la porte de l'Ailette entre Craonne et Berrieux, mais bien étroite poterne pour un château fort de cette importance. Par surcroît, des souterrains tels qu'une pareille forteresse en méritait : *creuttes* et *boves* naturelles que les eaux ont creusées, que les hommes ont élargies, quand ils ne songeaient qu'à tirer du sous-sol des millions de moellons, que d'autres ont aménagées pour s'en faire des abris secrets ou, — s'il s'agit des féodaux du XIIIe siècle, bien avant les Allemands du XXe, — un redoutable lacis de défenses.

II. — CHAMP DE BATAILLE DEUX FOIS MILLÉNAIRE

Voilà la forteresse. Toujours elle a été considérée comme redoutable. César n'osa l'attaquer de front et, la menaçant sur le flanc Est, la tourna par l'Ouest pour s'en rendre maître. La Monarchie de Paris ne se considérera comme solide que lorsqu'elle en aura démantelé, en paralysant les Coucy et les Roucy, les principaux bastions. Napoléon, lorsqu'il entendra soudain délivrer Paris des menaces que l'Europe coalisée suspendra sur sa capitale, pensera aussitôt à frapper là et, parce que finalement, il y échouera, perdra l'Empire. C'est parce que, s'étant fait assommer d'un seul coup à Sedan, la France ne pourra défendre le massif, qu'elle semblera impuissante à rétablir sa fortune. Et le génie militaire le comprendra si bien qu'il bâtira entre Soissons et Laon ces forts que malheureusement l'ennemi en août 1914 trouvera désarmés et, — d'après l'aveu de la

carte d'État-Major elle-même, s'il s'agit de Malmaison, — « en ruines. » La montagne de Laon n'est, pour Henry Houssaye, qu'une « immense redoute. » Et si on lit le rapport du maréchal French de 1914, on semble le voir s'arrêter, en ces jours de septembre, frappé d'anxiété devant le mur qu'il va falloir réduire et qu'il décrit en termes si expressifs, ces « éperons et rentrants » de la falaise au-dessus de ce traître fleuve « sans gués, » aux ponts tous exposés au feu de l'ennemi, ces bois épais « semés sur les bords des pentes » qui sont de redoutables couverts, ces « positions masquées » par la nature elle-même, avant même que l'ennemi en ait aménagé les secrets réduits.

En réalité, c'est là le *front* presque inattaquable et il a fallu vraiment à nos soldats un héroïsme au-dessus de l'imagination pour avoir, en des journées célèbres de 1917, enlevé cette barrière de falaises. En fait, on pouvait penser jusque-là qu'on *n'enlevait* pas le front de l'Aisne, qu'on n'assaillait même pas le massif, mais qu'on le tournait. Ni César, ni Napoléon, ni Joffre ne paraissent avoir conçu le dessein de *forcer* une forteresse dont il reste dès lors à surprendre une des portes ou à déborder la masse. Et c'est, en effet, en forçant la porte Craonne que Napoléon put entrer en coin par l'Est, en forçant la porte Laffaux-Malmaison que nos soldats, en octobre 1917, firent sauter définitivement la résistance organisée par l'ennemi sur le Chemin des Dames.

Quant à négliger le massif, aucun chef de guerre prévoyant ne put jamais y songer. J'ai dit quel rôle il joue dans l'économie d'une grande bataille engagée des provinces du Nord à celle de l'Est. C'est, à dire vrai, le cœur de cet énorme tournoi.

C'est par sa bataille de l'Aisne que César a démoli l'énorme confédération de la Gaule Belgique; et c'est devant Soissons que, triomphant de Syagrius, gouverneur pour Rome de la Gaule latinisée, Clovis, en 486, fonda son pouvoir. C'est en chassant de l'Aisne les derniers fils de Charlemagne, puis en renversant la féodalité de l'Aisne, dans une bataille d'un siècle, que les Capétiens devaient fonder et assurer la leur.

Car ce pays de l'Aisne, débordant de souvenirs historiques, est, plus même que tout le reste de l'Ile-de-France, la terre de la vieille histoire de France. « Nous sommes habitués, écrit Vidal La Blache, à faire pivoter notre histoire autour de Paris :

pendant longtemps elle a pivoté entre Reims, Laon, Soissons et Noyon. » Rien n'est plus vrai : des Mérovingiens aux Capétiens, notre vieille histoire est là.

C'est à Reims que Clovis, par son baptême, a, en quelque sorte, transformé l'histoire des Gaules, car, de ce jour, une tribu de barbares, pas très différente jusque-là des autres, a reçu droit de cité dans cette civilisation gallo-latine, vaincue par les armes à Soissons, et licence de l'employer à de grands desseins. Et si le sacre des rois se fait traditionnellement à Reims, c'est cependant à Noyon que Charles, le futur Charlemagne, a reçu la couronne passée à une nouvelle famille. Et quand à cette deuxième race une troisième tente de se substituer, c'est le massif de l'Aisne qui est, entre les « ducs de France » prétendants au trône et les derniers descendants de Charlemagne, le grand champ de bataille. Celui qui enlèvera ou gardera le massif sera roi. Le comte de Paris, Eudes, s'empare-t-il de Laon en 891 sur le Carolingien, il devient roi; Charles le Simple le reprend-t-il en 897, il redevient roi ; Robert, fils d'Eudes, après avoir battu Charles le Simple à Soissons, enlève-t-il derechef Laon au prix de sa vie, son frère Raoul sera roi; le Carolingien Louis IV en est-il redevenu maître qu'aussitôt il s'y fait sacrer; il abandonne la ville, il la reprend. Et le dernier des ducs de France, Hugues Capet, y assiège le dernier des petits-fils de Charlemagne, Charles de Lorraine, qui, réduit à ce mince domaine, reste roi tant qu'il est, ainsi que le disent les chroniqueurs, « le roi de Laon. » Ainsi Hugues tient-il à gagner les gens du massif; c'est l'évêque de Laon, Adalbéron, qui, à Noyon, le fait acclamer *rex Francorum* et c'est donc sur ce champ de bataille, un siècle disputé entre les deux races, que le vainqueur fonde la troisième dynastie, comme Clovis a fondé vraiment la première entre le champ de bataille de Soissons et le baptistère de Reims, Charles, — très réellement, — la seconde au sacre de Noyon.

C'est à ce massif que reviennent, au XIIe et au XIIIe siècle, les petits-fils d'Hugues parce que, ce massif leur échappant, ils entendent le ressaisir. Que seront-ils à Paris si la voie de Reims leur est coupée par les féodaux qui ont mis la main sur le massif? Le Coucy qui « n'est roy ne prince ne comte, » mais « qui est le sire de Coucy, » tient tout l'Ouest, vrai souverain qui a Saint-Gobain, qui a Pinon, qui, au Nord, a la Fère, Marle

et Vervins, qui possède autour de Coucy seul vingt et un villages et cent en ses autres seigneuries, le Coucy, qui de ses hautes tours domine, comme un aigle de son aire, la région de Noyon à Soissons et qui, de ce fait même, est le premier des féodaux, puisque Enguerrand III, au milieu du XIIIe siècle, en arrive à prétendre à la couronne de France.

Mais ce que le Coucy est à l'Ouest, le Roucy l'est à l'Est, Roucy qui ne tient pas seulement ce château dominant le massif de la rive gauche, entre Maisy et Cormicy et sur la tour duquel nous verrons Maud'huy surveiller sa bataille, mais qui, par cette tour, tient Vesle et Aisne, Roucy qui, descendant du Normand Ragenold, est devenu prince en cette région de l'Aisne, car, tenant encore Braine, Neufchâtel, Sissonne, il a acquis, après le bastion Sud-Est qu'est Roucy, le bastion Nord-Est qu'est Montaigu. Et, à côté des Coucy et des Roucy, il y a les sires de Parfondru, les seigneurs d'Anizy, les seigneurs de Vassogne, les seigneurs de la Bove, etc. Tant que ces gens, de Coucy à Montaigu, de Roucy à Anizy, seront maîtres, la dynastie de Paris ne sera pas solide. Imaginez ces gens qui, bien avant l'Allemand, ont utilisé les *creuttes*, liant leurs souterrains par un réseau de galeries à travers le massif. Les Capétiens ont, — des siècles, — mené la *bataille des Féodaux*, l'une des plus compliquées, capitale pour leur royaume. Ils sortaient de Reims sacrés, mais en regagnant Paris, ils passaient, — très vite, — sous les tours crénelées. Ils tournèrent, eux aussi, le massif, mais à leur façon qui fut toujours de préférence politique ; avares de concessions aux communes dans leur domaine, ils s'insinuèrent dans le pays en montant les bourgeoisies contre les seigneurs : quand Noyon et Laon les reconnurent pour les protecteurs de leurs petites républiques, les rois avaient à leur manière mené leurs sapes vers le massif. Alors ils entamèrent la lutte et les châteaux durent baisser pavillon sous peine d'être de haut en bas fendus. Ainsi, par deux fois, le Capétien a, par des batailles de l'Aisne, fondé et assuré son trône.

Et c'est là encore que le Valois vient, — en 1429-1430, — ressaisir ce trône derrière Jeanne d'Arc. Les Bourguignons ont livré le massif à l'Anglais : une lutte très âpre s'est engagée depuis quinze ans. Pour ne citer qu'un épisode, ce château de Montaigu, jadis possession des Roucy, est aux Bourguignons en

1417; La Hire, un des meilleurs soldats du roi, les en a chassés en 1418; ils l'ont repris en 1421; le roi les en chassera en 1441 et pour plus de sûreté le rasera. La Bove a été envahi par les Anglo-Bourguignons en 1400; Laon a été livré à la coalition; Soissons semble pour eux. Lorsque, ayant tiré le roi de Bourges, lui ayant par sa campagne de la Loire, puis par sa campagne de la Marne, frayé la voie vers Reims, la bonne Lorraine l'a fait sacrer, elle se demande, dans une veillée d'angoisses douloureuses, si sa mission est remplie. La dynastie est-elle restaurée et la France sauve? Mais le massif n'a pas reconnu le roi. Elle s'y engage de Corbeny, suit la crête du Chemin des Dames, descend à Vailly, y reçoit les clefs de Laon; elle rend au roi Noyon, Compiègne. Et plus tard c'est à la nouvelle que cette cité est assiégée, principe d'une nouvelle bataille de l'Aisne, qu'elle reprend l'épée : on peut dire, puisque c'est là, en vue du massif, qu'elle fut prise, que c'est encore pour défendre sur une de ses avancées la région de l'Aisne que la noble fille a sombré dans la gloire.

Les siècles passent; des féodaux, les châteaux de l'Aisne, Coucy, Anizy, ont passé aux Condé. La Fronde s'adosse au massif. Le gouverneur de Coucy, Hébert, refuse de reconnaître l'autorité du roi. Mazarin y jette des troupes : le 10 mai 1652, le célèbre château de 10 000 pieds carrés avec ses tours, ses murs, ses courtines, son donjon, est pris : une mine y est placée, car il faut en finir avec cette éternelle bataille de la Monarchie et des arrière-Féodaux dans le massif; et l'énorme tour se fend des fondations au sommet. C'est par cette brèche que la Monarchie enfin rentre en maîtresse dans la région. La bataille des Féodaux est close.

Et c'est encore en cette contrée où, après César et Clovis, Carolingiens et Capétiens ont fondé leur fortune et l'ont disputée, où les fils d'Hugues et les Féodaux se sont affrontés, et Français contre Bourguignons, et Mazarin contre Condé, c'est en cette contrée fatidique, à Soissons, Reims, Laon, que Napoléon est ramené lorsque, d'un coup hardi, il tente de relever nos armes et son trône. Point de doute que si le vainqueur de Craonne eût été, le lendemain, le conquérant de Laon, l'armée coalisée tout entière, — l'hypothèse fut par elle envisagée, — n'eût rétrogradé vers la Meuse et le Rhin. L'Empereur eût en quelque sorte rétabli sa fortune dans cette région même où

Clovis, Charlemagne, Hugues Capet avaient, en des circonstances diverses, fondé celle de leurs maisons, où contre les Coucy les premiers Capétiens avaient assuré la leur, où Jeanne avait, en y menant Charles VII, achevé de restaurer la « Maison de France. »

III. — LA BATAILLE DE CÉSAR

Lorsque l'Empereur, en 1814, accourant de la Marne sur l'Aisne, passait la rivière à Berry-au-Bac, il savait, ayant étudié à fond les *Commentaires*, mettre une fois de plus ses pas dans les pas de César. Et d'ailleurs, marchant sur Corbeny, il pouvait voir s'élever à sa droite une croupe allongée et régulière dont le sommet a gardé à travers les siècles la mémoire du vainqueur des Gaules : à l'est de la ferme du Choléra, s'élève en effet le « Camp de César. » Enfin, lorsque Napoléon étudiait sa marche sur Laon, son œil, couvant le massif, avait dû apercevoir, sur les pentes orientales du massif, entre Saint-Thomas et Erne, ce *Vieux Laon* où, à 206 mètres d'altitude, s'inscrit le « camp des Romains, » l'antique *Bibrax, oppidum Remorum*, ville forte des Rémois.

C'est en effet César qui ouvre la série des batailles de l'Aisne.

Appelé en Gaule par les gens de la région d'Autun, les Éduens, il avait, en l'an 696 de Rome, 58 avant notre ère, refoulé les Helvètes au delà du Jura, rejeté, en 57, les Germains d'Arioviste de l'autre côté du Rhin ; et maintenant il se heurtait à l'énorme confédération des Belges, occupant le pays entre la mer du Nord, la Somme, l'Aisne et la Meuse, *Remois*, *Suessions* (gens du Soissonnais), *Bellovaques* et *Ambiens* (gens du pays de l'Oise et de la Somme), *Atrebates* (gens de l'Artois), *Nerviens* (gens du Hainaut et des Flandres). Puissante confédération puisqu'elle pouvait mettre sur pied une armée de plus de 250 000 hommes, alors qu'après ses deux campagnes, le général romain voyait ses six légions tombées chacune des 6 000 hommes de l'effectif normal à 4 000 et moins.

César, ayant résolu de marcher contre les peuples belges, reconstitue son armée. Recrutant dans le Nord de l'Italie deux nouvelles légions régulières, que lui amena Quintus Pedius, il grossissait ses troupes noires de plusieurs milliers d'archers et

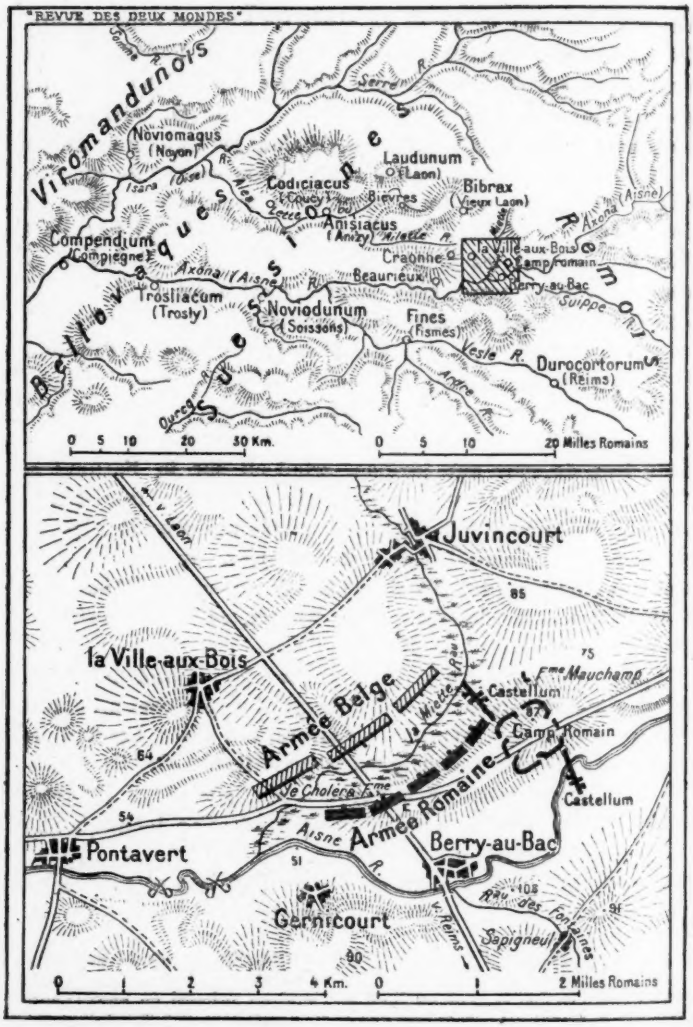
de frondeurs enrôlés en Afrique et dans les Baléares et allait bientôt voir les escadrons de cavalerie légère numide s'ébattre aux côtés des solides corps de cavalerie d'Aurunculeius Cotta. Cette question d'effectifs réglée, il disposait de 50 000 hommes environ, ce qui était peu encore en face des 250 000 Barbares que lui dénonçait son service de renseignements. Mais le chef était César et ces 50 000 hommes, c'étaient les légions de Rome.

La guerre pouvait être d'autant plus scabreuse que les Belges occupaient par tous les côtés le massif de l'Aisne ; les Bellovaques à l'Ouest, les Suessions au Sud, les Rémois à l'Est en tenaient les fronts. De la région de la Saône où il avait reconstitué son armée, le proconsul avait l'œil fixé sur cette énorme forteresse naturelle qu'il allait falloir, avant toutes choses, faire tomber, — barrière élevée entre lui et la Belgique. Sa fortune, si constamment menacée à Rome par les intrigues d'illustres politiciens, n'avait pas bénéficié des premiers succès contre Helvètes et Germains, qui, tenus pour médiocres, avaient coûté trop de sang aux légions, criait-on sur le Forum ; sa politique de guerre était désapprouvée, combattue, incriminée ; s'il échouait contre les Belges, si même un combat plus ou moins heureux laissait derechef les légions en lambeaux, le proconsul était perdu. C'était contre le massif de l'Aisne que pouvait, battue en brèche sur le Forum, se briser, après ses premiers pas, la fortune de Jules César.

Grand politique déjà, plus encore que grand militaire, obligé d'ailleurs de ménager ses forces et d'agir avec prudence, il cherchait par des intrigues à s'assurer des alliés. Les Rémois, seuls parmi les Belges, penchaient vers Rome Or, ils étaient alliés précieux, autant que l'avaient été, contre les Helvètes, les Éduens maîtres de la vallée de la Saône. Car, tenant le pays entre la Meuse et le massif de l'Aisne, ils avaient, leur capitale *Durocortorum* (Reims) étant en plaine, bâti une place forte au flanc oriental du massif, *Bibrax*, probablement Vieux Laon (1).

(1) Les uns placent Bibrax à Beaurieux, au Sud-Est du massif de l'Aisne, les autres à Bièvres en plein massif, les autres au lieu dit Vieux Laon entre Saint-Thomas au Sud et Erne au Nord, sur le glacis oriental du massif ; après avoir relu la *Guerre des Gaules* de César, il me paraît bien que l'hésitation n'est guère permise. Bièvres, qui ne se recommande que par son nom, doit être cependant écarté ; César situe son camp à 8 000 pieds de Bibrax, soit 11 kilomètres 8 280, — disons 12, — ce qui est la distance exacte de Vieux Laon comme à la vérité de Beaurieux. Mais l'examen permet, entre Beaurieux et Vieux Laon, — « Camp des Romains », — de pencher fortement pour ce dernier.

Qu'il s'agisse de Beaurieux ou de Vieux Laon, pentes du



CARTES POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE LA BATAILLE DE CÉSAR

Sud-Est ou pentes de l'Est, Bibrax, place forte importante était

une clef du massif (1). Les Rémois la livrèrent à César en se livrant eux-mêmes. Mais les Belges sentant d'instinct que, tenant le massif, ils barraient la route au Romain, se jetèrent sur Bibrax où commandait Iccius, Rémois romanisé. Ils établirent leur armée autour de la forteresse, annulant ainsi en partie l'avantage que César croyait avoir acquis.

Celui-ci continuait à réfléchir, tout en agissant. Il s'était, de la Franche-Comté actuelle, avancé sur la Champagne. De la Marne, il gagna la rivière *Axona*, l'Aisne actuelle. Attaquer le massif lui paraissait sans doute folie : même Bibrax tenant, il fallait maintenant, pour délivrer la ville, escalader les pentes sous les flèches, les balles des frondes et les pierres des balistes. Son plan paraît avoir été, tout en tâtant le flanc Est, de faire tourner le massif à l'Ouest par l'Aisne inférieure et l'Oise, alors *Isara*. Il savait que les Bellovaques, gens de ce pays, fournissaient, pour l'heure, la plus grosse partie de l'armée belge qui occupait la région de l'Aisne. Tandis qu'il fixerait les Barbares à l'est du massif, les attirerait peut-être en plaine et les déconfirait, il jetterait un corps allié à l'Ouest, qui, marchant sur *Braduspantium* (probablement Breteuil, dans l'Oise), déborderait le massif, par un large mouvement tournant. « Cela était possible, écrit-il, une fois que les Éduens auraient fait pénétrer leurs troupes sur le territoire des Bellovaques (2). » Négligeant d'attaquer le front Sud des plateaux tenu par les gens du Soissonnais, qu'il ne comptait réduire qu'après la chute du massif, il donna à Diviciac et à son armée éduenne mission de marcher sur le Beauvaisis actuel en suivant probablement la rive gauche de l'Aisne et, après Compiègne, la rive droite de l'Oise. — Diviciac recevait donc de César à peu près la mission que, vingt siècles après, le général en chef Joffre devait confier au général Maunoury, tandis que lui, César, fixerait les Barbares dans la région où, en 1914, le même général en chef Joffre attribuerait un rôle analogue à l'armée du général Franchet d'Esperey. Tant la géographie impose les mêmes gestes!

Le proconsul passa délibérément l'Aisne à Berry-au-Bac, — où Napoléon la franchira lui-même, — avec ses huit légions et ses troupes africaines. Il y organisa une forte tête de pont, un

(1) Cf., pour toute cette géographie, Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. II.

(2) *Id fieri posse si suas copias Haedui in fines Bellovacorum introducerent.*

castellum, où il laissa Quintus T. Sabinus avec six cohortes (environ 3000 hommes). Une butte, — celle qui aujourd'hui s'étend de la ferme du Choléra à la ferme de Mauchamp, — lui paraissait fort propre à porter un beau camp. Car, couverte par l'Aisne au Sud, elle l'est au Nord et à l'Ouest, nous l'avons vu, par le petit ruisseau marécageux de la Miette qui court de Juvincourt vers l'Aisne. Le camp lui-même fut établi à l'extrémité orientale de la longue butte, où s'est conservé le nom de *Camp de César* (notre 287e de ligne l'assaillera, avant tant d'autres, le 14 septembre 1914); César le fit entourer d'un retranchement de 12 pieds et d'un fossé de 22 et flanquer du côté de l'Aisne d'un redan, — autre *castellum*. Là il attendit que la diversion des alliés à l'Ouest du massif produisît son effet.

Cependant il importait que Bibrax, sur le flanc Est, ne succombât point; car les Barbares pouvaient dès lors, de leur côté, y attendre l'attaque des Romains, ce qui eût indéfiniment prolongé la situation. Or, la ville, serrée de près, appelait à l'aide; résolu à ne pas engager son armée dans une aventure, le proconsul se contenta d'y jeter un gros d'archers Numides, entendant garder pour une bataille possible ses solides légions. Ces indigènes d'Afrique firent si bonne besogne sous les murs de Bibrax, que les Barbares, désespérant de réduire la ville, dévalèrent soudain en plaine où ils vinrent à leur tour, à 2000 pas (environ 13 kilomètres) de celui de César, établir leur front de bataille qui semble avoir été énorme (1).

Le camp des Belges était, — on ne peut en douter, — sur le petit massif où s'élève la Ville-aux-Bois, que devait enlever, le 16 septembre 1914, le 18e de ligne, du corps Maud'huy. Les Barbares alors déployèrent leur armée au Nord de la Miette et semblèrent attendre les Romains. Mais César était patient : audacieux dans ses conceptions, il était souvent assez prudent, le cas échéant, pour s'exposer au reproche de pusillanimité ou

(1) Nous savons toute cette histoire par le général lui-même, porté naturellement, après victoire, à grossir le mérite avec le péril; on a émis l'hypothèse que les chapitres des *Commentaires* pouvaient bien être, sinon des *Communiqués*, au moins des *Bulletins de l'Armée des Gaules*, fort analogues à ceux de Napoléon, expédiés aux amis de Rome et par eux répandus, ce qui expliquerait la rapidité étonnante avec laquelle, six ans plus tard, César put écrire son admirable chronique. En ce cas, il faut faire la part de ce que nous appelons le *battage*. Napoléon écrivait, le 19 février 1814, à Josepb : « Les journaux ne sont pas l'histoire, *pas plus que les Bulletins ne sont l'histoire* »

tout au moins de lenteur. Il envoya simplement sa cavalerie inquiéter les avant-postes ennemis : ainsi s'engagèrent dans les marais de la Miette quelques combats équestres. Jugeant que la disposition des lieux lui donnait l'avantage (1), il *organisa* en outre son champ de bataille, creusant deux longs fossés qui, jusqu'à la Miette au Nord et l'Aisne au Sud, couvraient son camp (2); à l'extrémité, il établit un ouvrage où il installa ses *tormenta*, balistes qui, infiniment plus perfectionnées que celles des Gaulois, constituaient cette grosse artillerie dont la vue et l'action avaient si souvent démoralisé les Barbares. Cela fait, il rangea, lui aussi, son armée en bataille devant la Miette, laissant simplement deux légions à la garde du camp lui-même.

Mais aucun des deux partis n'entendait engager ses gros dans le marécage (celui-là même que traverse en chaussée la route de Reims à Laon). Les Belges essayèrent alors d'une manœuvre : ayant découvert des gués, *vadis repertis*, — actuellement entre Gernicourt et Pontavert, — ils tentèrent de passer l'Aisne. Ils entendaient ainsi tourner et emporter l'ouvrage que tenait, on s'en souvient, Titurius Sabinus, dans le dessein de couper ensuite le pont qu'il commandait. Averti par Sabinus, César fait passer le pont à sa cavalerie latine et à la légère d'Afrique, ainsi qu'aux frondeurs et archers indigènes. Assaillis dans le fleuve même, les Belges devaient succomber. Le massacre fut terrible; César donne ce détail que, sur les cadavres mêmes accumulés dans l'eau, les survivants essayèrent encore, — c'étaient des Gaulois, — de se faire un pont; mais arrivés sur la rive gauche, ils y étaient entourés et mis en pièces. L'armée belge n'était plus de force, après ce massacre, à livrer une bataille rangée : elle se rejeta brusquement dans le massif. Mais elle y manquait de vivres, *ipsos res frumentaria deficere cœpit*, et César, plus résolu que jamais à ne pas faire massacrer ses légions dans un assaut prématuré, attendait, par ailleurs, les effets du mouvement tournant par l'Oise. Il n'attendit pas très longtemps : à la nouvelle

(1) Il dit que la butte était inclinée, comme la pente d'un toit (*fastigatus*), des deux côtés; la description de la butte de Mauchamp est des plus exactes.

(2) Nos hommes devaient creuser là une longue tranchée, qui reçut le nom de *tranchée du Capitole*. Parmi tant de dénominations fâcheuses, celle-là fait plaisir, liant nos *poilus* aux grands ancêtres légionnaires.

que leur pays était envahi, les Bellovaques de l'Oise déclarèrent qu'ils y couraient; les Belges, désormais trop faibles, ne pouvaient, en face de l'armée romaine intacte, s'exposer à un désastre. Ils décidèrent la retraite.

César l'apprit un peu tard. Il jeta cependant la cavalerie de Pedius et de Cotta à leurs trousses : elle les suivit pendant plusieurs lieues, taillant en pièces les arrière-gardes.

Quant à César, il quitta son camp, descendit rapidement l'Aisne, marcha sur *Noviodunum* (Soissons), capitale des Suessions, qui, quoique ville forte *(propter latitudinem fossæ murique altitudinem)*, émue par le spectacle des Belges en fuite qui l'envahissaient, et prise de panique devant l'installation des grosses machines de siège, se rendit sans combat.

César entendait accentuer le mouvement tournant. De *Noviodunum* (si on adopte l'hypothèse de Napoléon III dans sa *Vie de César*), il continua à descendre l'Aisne jusqu'à son confluent avec l'Oise, passa ce fleuve à Compiègne, se dirigea sur *Braduspantium* (Breteuil) devant lequel il dut rejoindre les troupes de Diviciac et, ayant fait capituler la place, marcha délibérément vers le Nord, — c'était sa « course à la mer », — où il allait réduire à la soumission les *Ambiens* (Amiens), puis battre derrière la Sambre, au Sud de Maubeuge, *Atrebates* (Artésiens), *Viromandunois* (Vermandois) et *Nerviens* (Flamands et gens du Hainaut) qu'il devait achever d'écraser près de Namur.

Mais dès que, de Soissons à Beauvais, César avait triomphé, le massif de l'Aisne tombait. César l'eut désormais sous la main. Il en fit une de ses plus sûres forteresses. A l'heure où la Gaule se soulèvera, en 51, Suessions et Rémois lui resteront fidèles. Assaillis par les Bellovaques révoltés, ils appelleront à l'aide, et c'est alors que César, pour les dégager, livrera, à l'Est de la forêt de Compiègne, cette bataille de Trosly qui, rejetant les ennemis au delà de l'Aisne inférieure, fut le point de départ d'une nouvelle campagne de l'Oise. Le massif de l'Aisne était sauf.

On peut dire que César y avait gagné sa première grande bataille. Sa qualité maîtresse, — qui était le sang-froid, — s'y était révélée. La diplomatie qui lui avait valu, avec l'alliance des Rémois, un pied sur le plateau, l'intelligence stratégique dont il avait fait preuve en faisant tourner par les troupes alliées

le massif à l'Ouest, le soin avec lequel il avait installé son camp, l'entêtement qu'il avait mis à s'y maintenir, la résistance qu'il avait opposée aux sollicitations d'Iccius qui eût voulu entraîner toute l'armée sur Bibrax, la patience avec laquelle il avait supporté les provocations de l'armée ennemie sur la Miette, l'à-propos avec lequel il l'avait surprise en flagrant délit au passage de l'Aisne et la rapidité foudroyante avec laquelle il avait, de Berry-au-Bac à Soissons, de Soissons à Breteuil, enveloppé le massif, font de cette première bataille de l'Aisne un des gros événements de sa carrière militaire. Il était guetté à Rome, compromis, presque perdu. On peut dire qu'il gagna l'Empire de loin, — là même où Napoléon devait vingt siècles plus tard, tenter de rétablir le sien et le perdre : — la région de l'Aisne.

IV. — LA BATAILLE DE NAPOLÉON. — DE L'OURCQ A L'AISNE

Les Gaules sont de nouveau envahies. L'invasion, — sans précédent, — a, dès les dernières heures de 1813, débordé l'Empire et pénétré en France par toutes les voies : Schwarzenberg, par la Suisse violée, a gagné la Haute-Seine, avec ses 200 000 hommes ; Blücher, traversant la Lorraine, avec ses 46 000 hommes, a occupé l'entre Marne et Seine ; les corps Bülow et Winzingerode, par la Belgique, ont envahi le Nord avec 66 000 hommes : 512 000 Allemands, Autrichiens et Russes, formidable avant-garde de deux millions de soldats, ont, dès les derniers jours de janvier, paru devoir se rencontrer sans éprouver de résistance sérieuse autour de Paris.

Napoléon, refoulé au delà du Rhin, avec des lambeaux de la Grande Armée, a dû employer décembre et janvier à se refaire, avec ces débris et de jeunes conscrits, une armée de fortune : soldats fatigués et soldats inexpérimentés, vieille garde usée, jeune garde novice, cadres insuffisants, artillerie médiocre, dans un pays qu'on peut légitimement tenir pour las sous un empereur qu'on croit à bout. Le Grand Empire est en ruine, l'Empereur condamné dans l'esprit de l'ennemi, la France envahie, menacée de dépècement. Mais Napoléon ne s'est pas un instant abandonné. Appelé à défendre contre un ennemi cinq fois supérieur en nombre la France avec sa couronne, on l'a retrouvé soudain tel que, quinze ans auparavant, il

apparaissait à la nation : c'est le chef qui, dès le milieu de février, va pouvoir s'écrier : « Cent mille hommes et moi, cela fait 200 000; » l'homme aux décisions promptes, aux infatigables combinaisons, à la ferme direction. Seul le nombre lui manque; mais, dès la fin de janvier, il compte remédier à l'infériorité des effectifs par la supériorité du génie chez lui, de la valeur chez les Français. La nation, — tardivement, mais ardemment, — a répondu à son appel. Rien ne semble perdu s'il est là. Et il ne désespère point de rejeter sur la Meuse, puis sur le Rhin, les armées de la Coalition déconfites.

On sait comment, se jetant d'abord sur Blücher, il l'a accroché à Brienne le 27 janvier, tenu en échec à la Rothière le 1er février, a presque anéanti à Champaubert, le 10, le corps Olsufjew, battu les corps York et Sacken à Montmirail le 11 et rejeté derrière l'Ourcq, le 12, ces corps désemparés, chargé le 14, à Vauchamps, le feld-maréchal lui-même, enfoncé, bousculé son armée, et ne perdant que 600 hommes, tué, blessé, pris 6 000 Prussiens; comment, se retournant contre l'armée de Schwarzenberg qui, descendant la Seine, menaçait Paris, il a, par un simple geste, figé sur ses positions la grande armée alliée, puis, en refoulant les avant-gardes de Fontainebleau, Provins, Montereau, reconduit dans sa retraite jusqu'à Troyes le feld-maréchal autrichien si effrayé, que, le 23, celui-ci se dérobe dans une nouvelle retraite, 150 000 hommes refusant le combat à 70 000; comment enfin, le 25 février, les souverains et généraux alliés assemblés en un conseil de guerre à Bar-sur-Aube ont délibéré de regagner le Rhin. C'est alors que l'armée Schwarzenberg, se retirant tout au moins sur Langres, Blücher, plus audacieux, — le « général *Vorwaerts*, » — franchissait l'Aube et, pensant enlever Paris d'un coup de main, pendant que Napoléon poursuivrait Schwarzenberg, se jetait, à destination de la capitale, sur la grand'route de Coulommiers, le 24 février.

Il n'avait que 48 000 hommes; mais il appelait à lui le corps russo-prussien Bülow (30 000), le corps russe de Winzingerode (36 000) qui, en ce moment même, opéraient dans les vallées de l'Oise et de l'Aisne. Ç'avait été pour eux campagne sans grand mérite, tout leur semblant livré des Ardennes à l'Oise; Bülow, venant de Mons, occupait ce jour-là même (24 février) la forte position de Laon démunie de troupes. Par ailleurs, les Cosaques de Winzingerode, arrivant de Rethel, avaient, dès le 6,

enlevé Reims. Poussant son avant-garde sur Soissons, le général russe Tchernitchef avait trouvé la ville évacuée et Winzingerode y était entré le même jour. Il est vrai que, persuadé que tout allait se terminer sous Paris, il l'avait évacuée à son tour le 16 pour installer son quartier général à Reims. Soissons avait alors été réoccupé par une petite garnison française. Mais un corps franc ennemi, le corps Geismar, ayant, le 26, occupé brusquement Noyon et Chauny, et la Fère ayant été, le 27, enlevée par le général Thumen, le massif de l'Aisne paraissait tout entier entre les mains des coalisés, l'encadrant par Rethel, Reims, la Fère et Noyon. C'est sur ces entrefaites que Blücher appelait, avec l'autorisation des souverains coalisés, les corps Bülow et Winzingerode, à le rejoindre devant Paris.

Le feld-maréchal prussien, — persuadé que Napoléon était entraîné et comme enchaîné par la retraite même de l'armée Schwarzenberg, — avait, en effet, délibérément marché sur Paris, que couvraient seuls les deux faibles corps de Marmont et de Mortier. Dans la nuit du 27 au 28, il avait traversé la Seine à la Ferté-sous-Jouarre et porté ses divisions sur la rive gauche de l'Ourcq, qu'il comptait franchir facilement. A la vérité, les deux maréchaux s'étaient, à Lizy, opposés à son passage, et Marmont se portait à May à la rencontre des Prussiens, quand le feld-maréchal apprit que, tenu en échec par les lieutenants de l'Empereur sur son front, il était menacé d'être attaqué sur ses derrières, — et par qui? Par Napoléon lui-même.

Celui-ci, dès qu'il avait eu vent de la marche de Blücher sur Paris, avait délibérément abandonné la poursuite de Schwarzenberg. Laissant 40 000 hommes à Macdonald pour contenir celui-ci derrière l'Aube, il avait quitté Troyes et, à la tête d'une armée de 35 000 hommes, couru droit à la Marne; Victor, avec les deux divisions de jeune-garde Charpentier et Boyer de Rebeval, Ney avec deux autres (Meunier et Curial) et la brigade d'Espagne Pierre Boyer, Friant avec la vieille garde, la division du duc de Padoue, enfin Belliard et Grouchy avec 6000 cavaliers de la Garde et dragons d'Espagne constituaient cette petite armée. Le 2 mars, Napoléon était à la Ferté-sous-Jouarre.

Blücher, s'il délibérait vingt-quatre heures, était pris entre deux feux. Ainsi que devait le faire, en 1914, Klück, pris entre Maunoury, French et d'Esperey, il ne songea qu'à une

prompte retraite vers l'Aisne, espérant passer sans encombre la rivière et tenir dans le massif. Napoléon entendait non seulement l'y suivre, mais, le débordant, l'y précéder et lui couper la retraite. C'est ainsi qu'un siècle avant que des circonstances pareilles amenassent pareil événement, une *bataille de l'Aisne* s'allait souder à une *bataille de l'Ourcq* (1).

*
* *

Napoléon croyait tenir Blücher; s'il parvenait à le gagner de vitesse, il lui fermerait le passage de l'Aisne. Cette victoire serait de la plus grande conséquence. Car, redevenu maître de la région de l'Aisne, l'Empereur, qui avait écrasé Blücher entre les maréchaux et lui, se trouverait en situation de recommencer la campagne en des conditions singulièrement plus favorables. S'étant jeté ainsi sur les communications de l'ennemi avec le Nord, il appellerait à lui les garnisons immobilisées dans les places des Ardennes et de la Moselle, se jetterait, avec une armée doublée, sur les derrières de Schwarzenberg à Saint-Dizier, le couperait, le chasserait, rétablirait totalement la situation. La reprise du massif de l'Aisne, après l'écrasement d'une des armées alliées, restaurait à coup sûr la fortune de l'Empereur avec celle de la France. Il fallait avant tout détruire Blücher.

Celui-ci ne pouvait passer l'Aisne que fort en amont de Soissons. La ville en effet avait été réoccupée, nous l'avons vu, par une petite troupe qui, si elle tenait bon, lui barrerait le passage, le forcerait à l'effectuer plus haut dans des conditions en tout état de cause très défectueuses, même si le feld-maréchal parvenait, ainsi qu'il y prétendait, vingt-quatre heures avant Napoléon au pont de Berry-au-Bac.

Il ne lui fallait pas, en ce cas, perdre une heure. Laissant Kleist sur l'Ourcq, pour masquer sa retraite à Marmont et le contenir, le feld-maréchal remontait promptement la vallée de l'Ourcq qui le menait à celle de la Vesle par où il aboutirait à l'Aisne. Mais, redoutant d'être acculé par Napoléon à une bataille rangée, il adressait appel sur appel à

(1) Au moment où la guerre survint, je venais d'étudier, pour trouver place dans une histoire de l'Empire, la campagne de 1814. Je ne renverrai pas aujourd'hui à mes sources, me contentant de dire que, en complétant le célèbre *1814* de Houssaye, aujourd'hui un peu vieilli, par l'ouvrage en quatre tomes du commandant Weil, *La Campagne de 1814*, écrit en 1892 d'après les archives de la guerre de Vienne, on a déjà sur la campagne un bien excellent ensemble.

Bülow et à Winzingerode afin qu'ils vinssent au-devant de lui dans la région de Fismes. Par ailleurs, il leur demandait, sur un ton où, malgré son affectation de confiance, perçait l'anxiété, de lui indiquer les points de passage de l'Aisne. Bülow et Winzingerode ne songeaient, eux, qu'à faire tomber Soissons qu'ils abordaient l'un par la rive droite, l'autre par la rive gauche. L'occupation de Soissons par les Français semblait, de l'avis des lieutenants, placer le feld-maréchal dans tel péril qu'il faudrait, si Soissons tenait, un miracle pour l'en tirer.

Blücher, cependant, gagnait précipitamment Oulchy-le-Château, puis Fère-en-Tardenois, courant vers Fismes. Marmont avait, à May, bousculé et repoussé jusqu'à la Ferté-Milon le corps Kleist et n'avait été arrêté à Neuilly-Saint-Front que par la supériorité d'artillerie de l'ennemi. D'autre part, l'Empereur, ayant franchi la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, marchait droit au flanc de Blücher. Celui-ci, averti, exigeait de ses troupes des marches folles : en réalité, essayant, avec l'habituelle morgue prussienne, de faire illusion à son entourage, affirmant qu'il était sans inquiétude, ayant tout prévu, il était rongé d'anxiété, haletant de crainte. En admettant qu'il pût garder son avance, non de vingt-quatre, comme il le dit, mais de douze heures, sur l'Empereur, et arriver ainsi avant lui à Berry, il était matériellement impossible qu'il pût, en ce laps de temps, faire passer l'Aisne à toute son armée sur le seul pont de Berry : il risquait donc d'être saisi par Napoléon en flagrant délit de passage, attaqué lorsque son armée, éreintée au témoignage de tous les témoins, serait par surcroît en partie passée sur la rive droite. Or, il recevait de Winzingerode avis que celui-ci ayant tenté un coup de main sur Soissons, y avait échoué; il avait, à la vérité, sommé la place de se rendre, mais il ne paraissait pas espérer grand'chose de cette démarche et promettait, si elle échouait, de rejoindre le maréchal à Fismes sans plus insister.

Blücher dut connaître, en cette matinée du 4 mars, des heures terribles. La résistance de Soissons anéantissait la seule chance que, malgré les affirmations de ses apologistes, il eût d'échapper aux « serres de l'aigle. » Mais en arrivant à Buzancy, à midi, il y reçut une dépêche triomphante de Winzingerode : Soissons avait capitulé : le passage était libre.

La capitulation de Soissons est peut-être l'événement le plus néfaste de la campagne de 1814 et par conséquent l'un des plus

graves de notre histoire. Quoique Napoléon ait tenté d'en réparer le mal, il devait rester finalement irréparable. On sait quels projets fort réalisables l'Empereur avait échafaudés sur l'écrasement de Blücher ; on sait que, selon toutes les probabilités et de l'aveu des propres lieutenants du feld-maréchal, cet écrasement le 3 mars au soir semblait à peu près inévitable. Il fallait que Soissons tînt quarante-huit heures : le gouverneur de la place, un général Moreau, médiocre, pusillanime et crédule, s'en laissa imposer par les artifices du parlementaire de Winzingerode, le général de Löwenstern (1) et capitula sans aucune nécessité pressante, encore qu'il dût entendre le canon de Marmont à quelques lieues au Sud. C'eût été, en tout état de cause, une faute très grave ; les circonstances en faisaient un crime.

Napoléon arrivait, le 4, à Fismes, avec la vieille garde et le corps de Ney ; il croyait toucher au but ; en fait, il barrait la route de Berry-au-Bac à Blücher. Par surcroît, Corbineau, détaché sur Reims, allait reprendre cette ville, ce qui garderait le flanc droit de l'armée de toute surprise. Et enfin Marmont et Mortier, l'Ourcq passé, talonnaient l'armée Blücher de telle façon que l'étau semblait près de la broyer. A Hartennes, les maréchaux apprirent que Soissons avait capitulé et que toute l'armée prussienne franchissait sur les quatre ponts le fleuve dont, quelques heures avant, le passage lui semblait interdit. Ils s'arrêtèrent et expédièrent à Napoléon avis de l'événement. Napoléon reçut à Fismes la nouvelle : il ne perdit que cinq minutes à écrire cette lettre foudroyante en sa brièveté au ministre de la Guerre où l'on sent, contre ce « misérable » Moreau, gronder une fureur bien légitime ; puis, à son ordinaire, il se rejeta sur ses cartes et chercha, — c'était le propre de son génie, — à reconstruire une situation avec les morceaux de sa combinaison mise en pièces.

V. — CRAONNE ET LAON

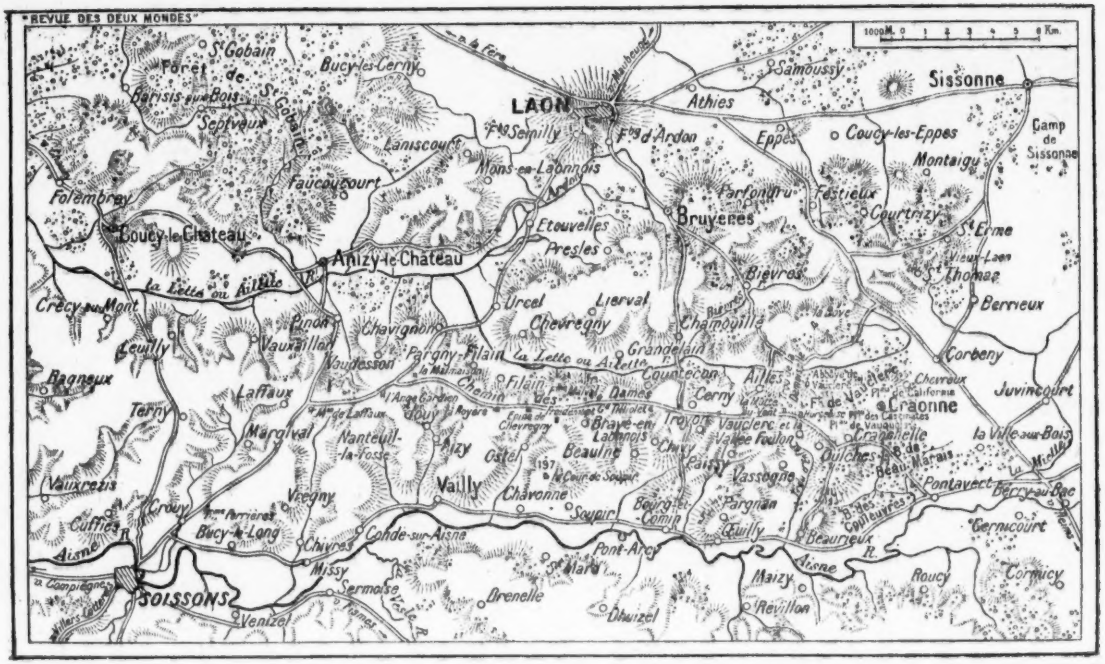
Encore que maîtresse de quatre ponts, l'armée de Blücher passait très lentement l'Aisne ; d'autre part, l'Empereur la savait fatiguée, et, avec la complaisance que tout chef militaire,

(1) Nous possédons ses *Mémoires*, édités par le commandant Weil.

fût-il le plus grand, accorde aux renseignements favorables, la tenait pour plus démoralisée qu'elle ne l'était ; si, voulant éviter encore la bataille, Blücher essayait, par la route de Paris-Maubeuge à travers le plateau, de gagner Laon, Napoléon, dont les avant-gardes atteignaient Berry-au-Bac, pouvait espérer encore l'y précéder en utilisant la route de Reims à Laon, un peu plus courte et moins accidentée. Par Corbeny et Festieux, il gagnerait la plaine et Laon plus rapidement que Blücher ne saurait le faire par Laffaux, Chavignon et Étouvelles. Arrivant à Laon avant les Prussiens, il leur offrirait la bataille, adossé à cette formidable redoute. Il poussa son armée vers Berry, pressant par ailleurs Marmont et Mortier de le rejoindre.

L'Empereur ne craignait qu'une chose, c'est que Blücher, au lieu d'essayer de se porter sur Laon, tentât de lui disputer le passage de l'Aisne. Effectivement, Blücher en avait l'intention, mais ne pouvant s'imaginer que l'Empereur fût déjà sur Berry-au-Bac, il s'attendait à lui voir tenter de forcer le passage vers Venizel ou Micy. Le 4 mars au soir, il avait établi ses troupes sur les premières crêtes du plateau ou sur la rive droite de l'Aisne : Langeron était à Crouy, Bucy-le-Long, Vregny et Nanteuil-la-Fosse et Sacken le long de l'Aisne, de Soissons à Vailly; Winzingerode occupait au centre les hauteurs au Nord de Vailly ; Kleist s'installait à Vaudesson, Pinon, Pargny-Filain, Chavignon, Anizy-le-Château ; York bivouaqua dans la région de Margival à Laffaux ; Bülow gardait la route de Soissons à Chauny, entre Cuffies et Terny.

C'était bien mal connaître Napoléon que de le croire capable de commettre la folie qu'eussent été, sous le feu de Blücher, le passage de l'Aisne et l'attaque du plateau sur le front Sud : le lecteur qui a bien voulu nous suivre tout à l'heure sur ces pentes comprend assez que, n'ayant qu'une petite armée, l'Empereur était doublement tenu, — tout comme César en 56, — d'éviter une opération qui, même heureuse, lui eût coûté les trois quarts de ses effectifs. Il ne songeait qu'à tourner le massif par l'Est : l'important était que Blücher n'eût pas incontinent étendu son armée à sa gauche jusqu'à Berry et Corbeny. Il l'étendait au contraire à sa droite, vers Vic, n'ayant fait garder le pont de Berry que par quelques régiments de Cosaques et deux canons. L'Empereur n'hésita plus à marcher de l'avant: Nansouty enlèverait le pont avec ses lanciers polonais et la cavalerie de la garde.



CARTE POUR SUIVRE LA BATAILLE DE NAPOLÉON

Vers deux heures de l'après-midi, cette cavalerie arrivait devant Berry; le chef d'escadron Skarzynski se précipitait avec sa simple avant-garde sur le pont et l'emportait, bousculant les Cosaques surpris et enlevant leurs deux canons. Les Cosaques essayant de se rallier au delà de la Miette, — là même où la cavalerie de César s'était engagée avec celle des Belges et que devaient connaître en 1914 les soldats du général Brulard, — les Polonais de Skarzynski les chargèrent derechef avec tant de succès que, écrit un témoin, « je ne crois pas qu'on ait jamais vu de cavalerie fuir avec un abandon aussi désespéré. Pendant plus de deux lieues que dura la poursuite, aucun de ces cavaliers russes ne fit mine de regarder derrière lui (1). » Les nôtres, arrivant sur Corbeny à leurs trousses, occupèrent le village.

Le pont libre, les divisions passèrent le fleuve et vinrent s'échelonner entre Berry-au-Bac et Corbeny. Le passage continua durant les journées du 5, du 6 et du 7. L'Empereur, enchanté, voyait dans ce facile passage une relative revanche de la chute de Soissons. Sur son flanc droit, Corbineau, le 5, venait d'enlever Reims aux Russes : Napoléon en montra une vive satisfaction. S'il parvenait à Laon, il allait, maître des deux villes, donner la main aux garnisons de l'Ardenne d'une part, de la Moselle de l'autre. Cependant son flanc gauche l'inquiétait : pouvait-on marcher sur Laon, en laissant Blücher sur le plateau? Si celui-ci, sortant de son erreur, tombait sur l'armée impériale en marche, on risquait un désastre. L'Empereur faisait surveiller le plateau de Craonne, tout en appelant à lui les maréchaux qui, de Braine, se livraient à des démonstrations sur Soissons.

Ces démonstrations confirmaient le feld-maréchal dans son opinion erronée. Brutal et audacieux, il continuait à prêter à l'Empereur le dessein que le « général Vorwaerts » eût peut-être conçu : ses divisions restaient, face au Sud, le dos à l'Ailette, attendant l'attaque de front, Winzingerode, entre Braye et Cerny, constituant sa gauche, avec la mission de surveiller le terrain, mais « en avant de lui. »

Dans la nuit du 5 au 6, le feld-maréchal apprit le passage de l'Empereur à Berry et sa marche sur Corbeny. La surprise de Blücher surprend ; ses lieutenants montrèrent quelque

(1) Cf. dans les *Mémoires* du général Dautencourt le joli récit, très enlevé, de ce combat.

mécontentement. « *Il est bien fâcheux*, écrit Woronzof à Winzingerode, *que nous n'ayons pas pu défendre ce pont, et Votre Excellence peut voir, en calculant le temps, que la chose était impossible*, l'infanterie n'étant partie de Soissons qu'hier, vers le soir. » Signalant cependant comme une hypothèse peu croyable la marche audacieuse de l'Empereur sur Laon, il ajoutait que, sans attendre les ordres du feld-maréchal, il massait ses troupes, soit pour attaquer l'ennemi en route, soit pour lui résister sur le plateau, ajoutant d'ailleurs : « Si je suis contraint de me replier avant d'avoir été renforcé, j'exécuterai ce mouvement par la route qui, venant de Craonne, rejoint près de l'Ange Gardien la chaussée de Soissons à Laon. » Déjà il délibérait d'abandonner le Chemin des Dames à l'Empereur.

Encore que Winzingerode « ne pût croire que l'ennemi se dirigeât sur Laon, » le départ des maréchaux abandonnant soudain la région de Soissons pour gagner à leur tour Berry-au-Bac, achevait d'éclairer Blücher. Avec un bel à-propos, il modifia en quelques heures, avec son plan, le dispositif de ses troupes. Il entendait maintenant précipiter son armée vers l'Est, occuper le plateau de Craonne, menacer Napoléon, l'attaquer de flanc. Suivant le Chemin des Dames, il descendrait en plaine entre Corbeny et Berry-au-Bac. L'armée reçut l'ordre de pivoter sur sa gauche et de faire face à l'Est : la droite, vers l'Aisne, de Cerny et Paissy à Craonne; la gauche, de Bruyères à Festieux; le centre, à la Bove et dans la vallée de l'Ailette. Le front ayant ainsi été modifié, l'armée russo-prussienne foncerait sur le flanc de l'Empereur en flagrant délit de marche.

Napoléon continuait à pousser droit sur Laon. Déjà, avec la promptitude d'esprit qui le caractérisait, il entendait que la combinaison prît corps dont la possession du massif, tourné, était la base. « Sa Majesté, écrit Berthier au ministre de la Guerre, va aujourd'hui sur Laon et ordonne de faire sortir des places des Ardennes et de la Moselle deux fortes divisions. Sa Majesté compte (le chef d'état-major général prévoit évidemment l'écrasement de Blücher devant Laon) se jeter sur le flanc droit de la Grande Armée ennemie (Schwarzenberg) par Saint-Dizier et Joinville, dans le temps qu'Augereau (qu'il suppose en Franche-Comté) se jettera sur son flanc gauche par Bourg, Lons-le-Saunier et Besançon. » On voit à quel projet grandiose

l'opération de l'Aisne devait servir de point de départ et quelle foi l'Empereur avait dans son succès.

Mais il était, par ailleurs, trop prudent pour continuer à marcher vers le Nord, en laissant à Blücher, sur son flanc, la disposition de la partie orientale du plateau. Il était renseigné sur les mouvements de l'ennemi : Blücher avait quitté Chavignon, le 6 au matin, pour se porter sur Craonne ; à la même heure, Napoléon faisait occuper le bourg par deux bataillons de la jeune garde ; après un court combat, ces conscrits étaient restés maitres de la situation. Napoléon avait fait par ailleurs avancer sur l'abbaye de Vauclerc, dans la vallée de l'Ailette, la division Meunier, du corps de Ney, qui en avait délogé les Russes et pénétré assez avant dans ce couloir pour que Ney pût, sans crainte d'être surpris, établir son quartier général au château de la Bove, sur le plateau septentrional.

*
* *

« L'offensive prise par Napoléon déconcertait Blücher, écrit Henry Houssaye, mais le mouvement de Blücher sur Craonne déconcertait Napoléon. » Le maréchal devait renoncer à surprendre Napoléon en marche et lui livrer bataille en plaine, mais Napoléon devait renoncer à marcher délibérément sur Laon par la plaine avant d'avoir nettoyé d'ennemis les plateaux orientaux du massif. Il était ainsi entraîné vers le Chemin des Dames et la route de Soissons à Laon où celui-ci l'amènerait ; il lui faudrait refouler l'ennemi sur Laon, au lieu d'aller l'y attendre. Il espérait, à la vérité, ne rencontrer, barrant le chemin, qu'une très forte arrière-garde dont il aurait raison en quelques heures ; portant sur le plateau son armée, il entendait que Marmont et Mortier, qui allaient passer l'Aisne, marchassent sur Laon par la route de Reims. Peut-être arriveraient-ils assez tôt pour n'avoir à écraser sous la ville que les débris de l'armée alliée battue par l'Empereur sur le plateau.

Blücher pénétra le dessein. Ayant appris l'occupation par les Français de Craonne et de la vallée de l'Ailette, il jugea que la position devenait moins bonne qu'il ne l'avait espéré et qu'il serait téméraire d'y compromettre toute son armée. Par ailleurs, il paraissait que le problème étant d'arrêter les Français sur le Chemin des Dames, point n'était besoin pour barrer l'isthme d'Hurtebise d'une armée entière ; ce serait déjà beau-

coup d'y placer quelques corps, une trentaine de mille hommes. Pendant qu'ils arrêteraient l'armée impériale, un corps de cavalerie, passant l'Ailette, gagnerait, à travers le plateau septentrional, la région de Festieux et, débouchant ainsi sur les derrières de l'assaillant, le tournerait sur la route de Reims entre Coucy-les-Eppes et Montaigu. Préférant d'ailleurs faire tuer des Russes plutôt que des Prussiens, le vieux maréchal jeta vers Hurtebise Woronzof, avec 16 300 fantassins, 2 200 cavaliers et 96 canons, le corps prussien de Sacken, fort de 16 000 hommes, devant ne former en arrière qu'une réserve; Winzingerode, avec sa cavalerie (10 000 chevaux) et 60 pièces de canon, suivi par l'infanterie de Klüst, opérerait la marche sur Festieux, après avoir franchi l'Ailette entre Chevregny au Nord et Filain au Sud.

Rappelons en peu de mots ce que nous avons dit du champ de bataille. Craonne est accroché sur le flanc oriental d'un plateau qui, de son rebord Est à Hurtebise, se trouve deux fois étranglé : ainsi forme-t-il trois presqu'îles qu'en 1917 on devait baptiser plateau de Californie, plateau des Casemates, plateau de Vauclerc. Aucun de ces étranglements ne laisse un passage aussi étroit que le troisième, l'étranglement d'Hurtebise, par lequel le plateau de Craonne se rattache aux grands plateaux d'entre Ailette et Aisne. De la vallée toujours marécageuse de l'Ailette, la forêt de Vauclerc monte à l'assaut de la pente et s'enfonce en coin dans le plateau : c'est le ravin qu'en 1814 on appelait le *Trou de la Demoiselle :* au Sud, un autre ravin vient creuser le plateau : il part de la vallée Foulon et escalade la hauteur par une pente plus abrupte encore : c'était le *Trou d'Enfer*. C'est entre le Trou de la Demoiselle et le Trou d'Enfer que s'allongeait l'isthme d'Hurtebise. A l'entrée de l'isthme se trouvait la vieille ferme d'Hurtebise devant laquelle commençait le Chemin des Dames, courant vers Cerny à l'Ouest, à travers le large plateau qui s'étend de Paissy au Sud aux pentes qui dominent, dans la vallée de l'Ailette, le village d'Ailles.

Après avoir pris Craonne, les bataillons de jeune garde s'étaient avancés sur le plateau, mais, chargés par les hussards russes Pawlograd, ils avaient été rejetés dans le bourg où ils se maintenaient. En revanche, la division Meunier, s'étant emparée de l'abbaye de Vauclerc, sur les pentes de l'Ailette, avait refoulé l'ennemi sur la ferme d'Hurtebise qui, prise et perdue trois fois,

avait été finalement évacuée par nous à la nuit. Le corps de Ney avait pu cependant s'établir en toute sécurité sur les deux rives de l'Ailette, à Chermizy, Bouconville, Ailles. Le reste de l'armée était resté en plaine entre Berry-au-Bac et Corbeny où Napoléon avait encore son quartier général, à l'hôtel de l'*Écu de France*, depuis démoli. Il s'en fallait que toutes les troupes eussent passé l'Aisne : une partie de l'artillerie divisionnaire de Charpentier était encore sur la rive gauche que Mortier et Marmont n'avaient pas encore atteinte. La bataille allait donc s'engager, le 7, au matin, dans des conditions assez défavorables pour nous.

Par surcroît, Woronzof, chargé de la défense de l'isthme, avait, dit avec raison le commandant Weil, « admirablement tiré partie du terrain » qui, à la vérité, se prêtait à une défense aisée. Sa première ligne barrait l'isthme : forte de quatorze bataillons, elle faisait face au débouché d'Hurtebise, à 1200 mètres en arrière de la ferme qu'occupait un poste russe avancé : la gauche s'appuyait à la crête de la montagne dominant le Trou de la Demoiselle, la droite débordait l'isthme et s'allongeait un peu sur les pentes du Trou d'Enfer vers la vallée Foulon. Une deuxième ligne de sept bataillons, une troisième de neuf étaient à cheval sur le Chemin des Dames, l'une à 500 et l'autre à 1000 mètres en arrière de la première. La droite de la première ligne était couverte par le régiment Pawlograd et quatre régiments de Cosaques, face à la vallée Foulon et à Vassogne. Mais la force de Woronzof était dans son artillerie très supérieure, par le nombre des pièces comme par l'expérience des canonniers, à la nôtre : 26 pièces, dont 12 de gros calibre, commandaient le défilé, 12 étaient braquées sur les fonds du Trou d'Enfer, 18 sur ceux du Trou de la Demoiselle et 6 sur le village d'Ailles, 30 bouches restant en réserve.

Peu de positions avaient offert à Napoléon, soit par la disposition du terrain, soit par la façon dont l'ennemi l'avait utilisé, plus de difficultés.

Il eut la chance de rencontrer dans le maire de Beaurieux un de ses anciens camarades de la Fère, Bussy, qui le renseigna sur ces difficultés, — ce qui était déjà aider à les vaincre. L'Empereur avait l'intention de canonner le débouché de l'isthme pour faire croire à une attaque de front : cependant, Ney, escaladant de l'abbaye de Vauclerc les pentes du

Trou de la Demoiselle, déboucherait sur le flanc gauche de Woronzof, et les cavaliers de Nansouty feraient, de Vassogne, la même opération sur son flanc droit. Mais pour Bussy, c'était folie d'essayer de faire gravir à des cavaliers les pentes Sud de l'abbaye de Vauclerc; mieux valait partir d'Ailles : la pente était moins raide et le débouché se ferait un peu en arrière de l'isthme, double profit. Napoléon, qui aimait employer les gens compétents, nomma incontinent colonel cet ancien lieutenant et le chargea de guider la cavalerie sur la pente Sud dont le maire de Beaurieux connaissait tous les sentiers.

L'artillerie était encore, dans la nuit du 6 au 7, près de Craonne ou en plaine. Une assez forte gelée avait, cette nuit-là, verglassé le sol, et les équipages eurent quelque peine à hisser les pièces, si bien qu'elles ne furent le 7 mars qu'entre neuf et dix heures en position, — retard qui fut très préjudiciable, — sur le petit plateau (Californie actuelle). Pendant que l'on échangeait des boulets, Blücher, qui s'était porté près de Woronzof, attendait avec anxiété des nouvelles de Winzingerode; il était résolu à ne pas rester sur la défensive : il prendrait l'offensive dès qu'il aurait de bonnes nouvelles du corps chargé d'exécuter, par Festieux, un grand mouvement tournant. Mais, apprenant que, loin d'être à Festieux, ce corps complètement envasé piétinait encore dans la vallée de l'Ailette, il quitta le champ de bataille pour l'aller presser et donna l'ordre à Sacken, qui le suppléerait, et à Woronzof, de se contenter de résister jusqu'à nouvel ordre.

*
* *

L'Empereur eût de son côté volontiers attendu, ainsi qu'il l'avait fait en avant d'Iéna sur le plateau de Landgrafenberg, l'arrivée de toutes ses unités avant d'entamer le combat. Et ce fut encore Ney qui, comme huit ans avant sur le Landgrafenberg, l'engagea prématurément. Tandis que l'artillerie amusait le tapis, soudain une terrible fusillade éclata sur la gauche de l'ennemi. C'était Ney qui escaladait les pentes du Trou de la Demoiselle par sa brigade Pierre Boyer : le terrible maréchal, chez qui la valeur ne se modéra jamais de prudence, avait du moins les avantages de ses défauts. C'était un entraîneur d'hommes ; son audace se communiquant à ses troupes,

celles-ci avaient, avec une surprenante vigueur, grimpé à travers les arbres de la forêt de Vauclerc et pris pied en quelques instants sur la crête du plateau; mais elles restaient en l'air, notre attaque de front ne se pouvant déclencher, et, en butte bientôt à un feu nourri d'infanterie et d'artillerie, elles étaient bientôt rejetées avec pertes dans les fonds. Nansouty cependant, parti de Vassogne, gravissait moins rapidement les pentes du Trou d'Enfer.

Il était urgent qu'engagé par Ney le combat ne semblât pas s'affaisser : l'Empereur attendait Victor et la division de jeune garde Boyer de Rebeval ; car, s'il avait autour de lui la division Friant, il n'entendait pas la lancer dès le début d'une action difficile : c'était la vieille garde, « espoir suprême et suprême pensée. » Victor enfin arriva : ordre lui fut donné de côtoyer le ravin de Vauclerc jusqu'au Chemin des Dames ; Ney tentant un second assaut sur le flanc gauche de l'ennemi, Victor, longeant la crête du plateau, essaierait de lui donner la main.

Ces soldats de Rebeval étaient tout jeunes : « Le général, écrit son chef d'état-major, était loin de s'attendre à entrer en ligne avec des troupes formées de conscrits réunis depuis vingt jours, pendant lesquels ils avaient fait plus de cent lieues et *avaient en conséquence à peine eu le temps d'apprendre à charger un fusil* (1). » Cependant ces enfants s'élancèrent avec le courage de vieux soldats.

Ayant contourné le plateau, ils débouchèrent devant la ferme d'Hurtebise; les Russes l'évacuèrent après y avoir mis le feu, — fort heureusement, car telle circonstance permit aux jeunes soldats de Rebeval, sous le couvert de la fumée et malgré le feu de quarante-huit pièces, de gagner sans trop de dommage la Mutte-aux-Vents, derrière laquelle ils s'abritèrent. « La division, ployée en colonne serrée, franchit le défilé et se porta en avant afin de gagner le terrain nécessaire pour favoriser le déplacement de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des troupes qui ne purent monter que lentement. » Le feu continuait à être intense : derrière la Mutte-aux-Vents, les *Marie-Louise* s'apprêtaient à une nouvelle marche, résignés, bons petits Français

(1) *Rapport du chef d'état-major de la division Boyer de Rebeval.* C'est un des documents (aux Archives du ministère de la Guerre) qui paraissent les plus exacts. Il a été publié dans Bertin. *La campagne de 1814, d'après les témoignages oculaires.* Paris, 1887.

qui ce jour-là attendrirent les grognards. L'artillerie de la division s'était mise en batterie; mais les canonniers, tout jeunes, valaient les fantassins; le général Drouot qui survint en eut pitié : l'illustre artilleur, le héros de Hanau, « montrait à nos canonniers, avec autant de douceur que de sang-froid, comment on chargeait et pointait un canon. »

Infanterie et artillerie avaient tout de même si bien travaillé que le défilé était libre. Ney, par ailleurs, se liant à Victor, avait pu, après un second assaut, s'accrocher au flanc Nord de l'isthme et, sous la pression de cette attaque, la gauche ennemie fléchit : Victor en profite pour ordonner un second bond à l'infanterie de Rebeval qui, avançant de mille mètres, se jette dans le petit bois Marion. Victor, blessé, passe le commandement à Rebeval qui, entouré de feux, voit avec désespoir ses pauvres Marie-Louise « fondre » dans cette fournaise, suivant l'expression qu'emploiera l'Empereur.

Il était urgent de les renforcer : la brigade Sparre franchit le défilé : les dragons d'Espagne débouchent sur le bois Marion, chargent les batteries, sabrent les servants, emportent les canons. A ce moment où la gauche ennemie fléchit, où son front supporte ce rude assaut, grand tumulte à sa droite; Nansouty débouche enfin de Vassogne en haut des pentes du Trou d'Enfer; ses escadrons, chargeant hussards et Cosaques, coupant ces cavaliers de l'armée Woronzof, les rejettent à gauche, les refoulent jusque près de Paissy, s'apprêtent à les précipiter dans les ravins quand l'artillerie de la réserve ennemie, intervenant, interrompt cette poursuite.

Il n'en va pas moins que Woronzof est fort inquiété sur ses flancs; sans doute son centre résiste, mais qu'en restera-t-il s'il ne met fin aux attaques répétées par une contre-attaque? Ne faut-il pas laisser à Winzingerode le temps d'arriver par Festieux sur les derrières des Français?

Soudain l'armée russo-prussienne s'ébranle. A sa droite, elle rabat Nansouty, le ramène aux crêtes du Trou d'Enfer; au centre, elle avance droit aux jeunes gardes de Rebeval qui tirent mal; elle se rue à gauche, sur les soldats de Ney qui, pris de panique, et malgré les coups de plat de sabre du maréchal et ses furieux jurons, se précipitent dans la vallée de l'Ailette. En quelques moments, Woronzof a rétabli sa situation.

Le malheur est que Napoléon continue à ne pouvoir faire

donner sérieusement sur le centre. Les troupes, — cavaliers, fantassins, canonniers, — si vite qu'elles arrivent par Craonne de leurs bivouacs de plaine, trouvent les pentes si verglassées qu'elles les escaladent avec une pénible lenteur. A une heure seulement, les grenadiers à cheval, l'infanterie de la division Charpentier, la réserve d'artillerie abordent enfin l'extrémité du plateau. Mais enfin ils y sont. Napoléon, — comme jadis à Iéna, — s'avance sur le plateau : le petit chapeau se voit au-dessus des baïonnettes, l'Empereur domine le champ de bataille. C'est toujours l'indice que l'heure a sonné de vaincre.

La cavalerie de la garde, grenadiers à cheval, s'avance au galop vers l'isthme; en un instant, le centre ennemi est chargé; il répond par un feu meurtrier qui fait reculer les cavaliers; mais derrière eux la division Charpentier s'est avancée, qui occupe l'entrée du Chemin des Dames, prolongeant ainsi la gauche de la division Rebeval dont les derniers survivants se rallient aux camarades. A son tour, Ney aborde pour la troisième fois le plateau. Enfin à notre gauche, entre Vassogne et la ferme des Roches, Nansouty reparait avec 5 000 cavaliers. Mais la décision n'est pas là. Elle est dans l'artillerie : l'Empereur dispose enfin de ses soixante-douze pièces : elles s'avancent. L'Empereur les pousse vers le défilé. Le front russe sous leur tir oscille et vacille.

Woronzof résiste encore, mais pour combien de temps? Sa gauche est derechef repliée, sa droite entamée, son centre ébranlé. Winzingerode ne viendra-t-il pas tout sauver?

Or, à cette heure, ce Winzingerode, tant attendu, se trouvait engagé dans la pire aventure. Le fond de la vallée de l'Ailette n'avait pas bénéficié de la gelée : elle était restée si marécageuse que les cavaliers, la traversant entre Filain et Chevregny, s'y étaient embourbés, y perdant dans un incroyable désordre près de trois heures. Il avait fallu ensuite escalader les pentes du plateau septentrional, elles, verglassées, glissantes, raboteuses : sur le plateau même les chevaux buttaient, s'abattaient ; des années après, les officiers gardaient un souvenir odieux de cette marche : « De toute ma vie, écrit Henckel von Donnersmarck, je n'ai fait une marche plus horrible », et un officier d'York : « Je ne saurais indiquer les villages que je traversais... *L'état de rage continuelle* où je me trouvais, m'a empêché d'en garder la mémoire. *Ce que je sais, c'est que, pour être sûr de ne*

pas arriver à destination, il n'y avait qu'à suivre cette route et marcher dans cet ordre. Le terrain entre l'Aisne et la Lette (l'Ailette) est très accidenté, très coupé, les chemins de traverse y sont détestables et la gelée, survenant après de grandes pluies, les avait rendus absolument impraticables. Force fut de hisser en haut des côtes les canons, de les retenir à bras d'hommes sur les descentes couvertes d'une épaisse couche de glace. » Dans la vallée bourbeuse, sur l'autre plateau, on n'avança pas (1). Le vieux Blücher lui-même survenant, avec ses gros jurons prussiens, n'y fit rien. Il fallut bien reconnaître qu'à s'acharner, on s'exposait à pire mésaventure. On avait mal calculé le temps ou mal étudié le terrain. La diversion se produirait trop tard. Qui sait si, débouchant à Festieux, on n'y trouverait pas des corps français faisant tête? Qui sait surtout si on ne serait pas pris dans le massif entre ceux-ci et les vainqueurs de Craonne?

Blücher renonça; il entendait maintenant ramener son monde à Laon pour y pouvoir, appuyé sur la montagne, gagner la seconde manche. Il fallait livrer les plateaux. Il expédia à Woronzof, à Sacken l'ordre de se replier. Woronzof, si ébranlé que fût son corps, refusa d'abord, puis se soumit. Il le fallait bien d'ailleurs, car l'ordre de Blücher ne sauvait que l'honneur; déjà les Russes lâchaient pied; Belliard arrivant par leur droite les harcelait, tandis que, débouchant d'Ailles, la brigade Boyer faisait mine de leur couper la retraite.

Celle-ci commença : Woronzof y maintenait de l'ordre, mais ayant pensé trois fois s'arrêter pour faire front, il en fut trois fois empêché. Les deux armées suivaient le Chemin des Dames et ses bas côtés, l'une harcelant l'autre. A Cerny, où Woronzof faisait mettre ses pièces en batterie, il devait aussitôt abandonner la position; Belliard sabrait ses arrière-gardes, débordait le chemin. Sacken dut faire établir du canon au grand Tilliolet (ce qu'on appelle aujourd'hui le Tilleul de Courtecon), mais Drouot marchait avec son artillerie et, en quelques salves, démonta les pièces; de Cerny à Courtecon, de Courtecon à l'Épine de Chevregny, de l'Épine à la Royère, la retraite harcelée continuait. De temps en temps, un corps à corps s'engageait; des hommes étaient précipités sur les pentes de l'Ailette que longe le Chemin des Dames. Enfin, arrivé à la

(1) « Quelle belle canonnade on eût fait là dedans! » écrit Henry Houssaye avec un soupir de regret.

jonction de la route de Soissons à Laon, Woronzof se jeta vers Chavignon au Nord; nos avant-gardes arrivaient, après avoir dépassé la Malmaison, à l'auberge de l'Ange Gardien. On avait tout le Chemin des Dames : la nuit seule empêchait de poursuivre plus avant. Napoléon arriva lui-même à l'Ange Gardien : il y écrivit à son frère : « Je leur ai pris leur canon; je les ai poussés jusqu'à l'Ange Gardien depuis Craonne. » Il revint coucher à Braye chez M. de Noue de Villers (la maison existait encore en 1914). Il écrivit de là à Berthier : « Faites afficher que *nous les avons menés tambours battant sous la mitraille de cent pièces de canons depuis Craonne jusqu'à l'Ange Gardien.* »

Ainsi le Chemin des Dames entra définitivement dans l'histoire.

***

L'armée s'était arrêtée à sept heures du soir, la cavalerie de Colbert cantonna à Aizy, la cavalerie de la Garde bivouaqua à hauteur de Jouy entre Aisne et Ailette, la division Roussel vers Ostel, le gros de l'artillerie entre Filain et Ostel, la garde avec l'Empereur à Braye. A l'aube, l'infanterie arrivait à son tour sur la route de Soissons à Laon. Derrière la cavalerie remise en route, elle essaya de déboucher dans la plaine de Laon à Urcel et s'y arrêta. La division Friant était à Chavignon, les divisions Charpentier et Rebeval à la Malmaison.

Napoléon espérait emporter Laon par une attaque brusquée. Ayant perdu 5 400 hommes, il était affaibli; mais, incontestablement vainqueur, il estimait en outre bien supérieures, — en quoi il se trompait, — les pertes de l'ennemi, qui étaient simplement égales. Ignorant que le feld-maréchal fût parvenu à Laon, le 9 mars, il poussa les dragons de Roussel sur la ville; ils furent reçus par des salves de mitraille et durent se replier. Napoléon pensa réduire la ville par une bataille en règle. Il ne se résignait point à une victoire qui, ayant coûté cher, resterait en outre sans lendemain. Ici son dépit l'inspira mal. Il fallait bien reconnaître que la bataille de Craonne, si glorieuse qu'elle fût pour nous, avait, en le retardant, fait échouer une partie de son plan. Il avait voulu tourner le massif pour arriver promptement à Laon; on l'avait forcé à le conquérir pour garder son flanc; il l'avait conquis, mais il arrivait trop tard en face de « la grande redoute. » Il lui paraissait cependant

qu'il ne pouvait, sans avoir au préalable anéanti Blücher, poursuivre le grand plan de rabattement sur la Haute-Marne dont la bataille de l'Aisne était le principe. Il eut la prétention, presque folle, de compléter sa victoire en forçant Laon, la ville inforçable.

On sait ce qui se passa : je ne m'y arrêterai que pour le rappeler en quelques mots. Pendant deux jours l'Empereur se consuma en de vains assauts.

D'abord refoulés, le 9 au matin, jusqu'aux premières rampes dans les faubourgs d'Ardon et de Semilly, les Prussiens par des contre-attaques débusquèrent les Français de Semilly et encore que, d'Ardon, une aventureuse compagnie fût parvenue à escalader les sentiers escarpés de cette « formidable falaise, » la division Poiret de Morvan fut à son tour expulsée du faubourg.

L'Empereur, arrivé de Chavignon, combinait pour le lendemain une nouvelle attaque. Marmont, arrivant fort en retard de Corbeny sur Festieux par la route de Reims, y devait jouer un rôle important; or, cette nuit du 9 au 10, le Maréchal (« le duc de Raguse, dira Napoléon, s'est conduit comme un sous-lieutenant ») laissait surprendre à Athies son corps qui, pris dans une formidable *hourrah*, faillit y rester tout entier, ne s'en tirant qu'en y perdant la moitié de son effectif. Cependant l'Empereur maintint ses plans; le résultat fut qu'il fit en vain, le 10, attaquer derechef les faubourgs. Cette attaque n'eut qu'un avantage : elle en imposa à Gneisenau qui remplaçait Blücher, terrassé par la maladie. Celui-ci qui, après le coup d'Athies, croyait à la retraite immédiate des Français, avait dicté un ordre de poursuite sur les routes de Soissons et de Reims. Décontenancé par l'offensive de gens qu'il s'apprêtait à poursuivre, Gneisenau avait naturellement dû renoncer à pourchasser un ennemi qui, si hardiment, le relançait; mais son impression avait été si forte que, le 10 au soir, Napoléon se décidant à la retraite, le général prussien n'osa reprendre l'ordre de poursuite de Blücher, craignant une feinte.

Napoléon put donc gagner Soissons, — la ville avait été la veille réoccupée par les Français, — assez tranquillement; Charpentier et la cavalerie marchèrent par Mons, Anizy et Laffaux; Mortier et Friant par la grand'route; Ney resta devant Laon pour en imposer et ne retraita que le lendemain 11 à l'aube.

Ce n'est qu'à ce moment que Gneisenau se décida à lancer ses hommes à la poursuite.

Seuls les Cosaques de Benkendorff avaient été, le 10 au soir, jetés dans le massif pour inquiéter nos derrières : ils en avaient abordé le Sud par un énorme détour (Anizy-le-Château, Coucy-le-Château, Bagneux et Vauxrezis). Mais, débouchant du côté de Crouy, ils avaient été si mal reçus qu'ils avaient dû se replier, n'ayant pu qu'enlever dans sa voiture le préfet de l'Aisne, le baron Malouet, qui, sur le bruit prématuré de la reprise de son chef-lieu, courait en poste de Soissons à Laon. Ce qui permit plus tard à Benkendorff d'écrire une brochure : *Des Cosaques et de leur utilité à la guerre.*

Si « utiles qu'ils soient à la guerre, » les Cosaques s'y laissent parfois prendre ; car, poursuivie par eux, toute une vaillante compagnie, devant le Moulin de Laffaux, — que les affaires de 1917 ont rendu glorieusement célèbre, — les attira dans un guet-apens et en nettoya la région pour un jour. En fait, le 11 à trois heures, toute l'armée était en sûreté à Soissons, couverte à la ferme La Perrière, au Nord de Crouy, par les avant-postes.

Gneisenau songeait moins à aller relancer l'Empereur à Soissons qu'à envelopper, à l'Ouest, le massif de l'Aisne, qu'il n'osait reprendre par le Nord. Bülow reçut l'ordre de gagner, par la Fère et la vallée de l'Oise, Compiègne qu'on espérait enlever aussi facilement que, le 3 mars, Soissons. La cavalerie battrait le pays entre l'Aisne et l'Oise. Sacken, le 15, reçut cependant mission de marcher sur Chavignon, Kleist d'occuper le plateau du Nord de Chermizy à Bouconville, York de se porter sur Corbeny et Berry-au-Bac. Sacken resta derrière l'Ailette, tâtant simplement le plateau méridional sans trop s'y aventurer. Bülow qui, à Compiègne, avait échoué devant la ferme attitude du général Othenin, se replia sur Laon.

Mais déjà Napoléon était loin de Soissons. Il avait perdu la partie. La bataille de l'Aisne, c'était pour lui la destruction de l'armée Blücher. Celle-ci lui avait deux fois échappé. Certes il avait fallu un coup du *Fatum*, — la lamentable capitulation de Soissons, — pour qu'il ne l'acculât point sur la rive gauche même du fleuve à un engagement qui, étant donné l'état de l'armée prussienne, avait neuf chances sur dix de tourner pour elle en désastre. Il avait admirablement manœuvré de la Ferté-sous-Jouarre à Berry en tournant le feld-maréchal ; il avait

vu juste en ne l'attaquant point sur la rive droite où la possession du plateau assurait à Blücher une supériorité écrasante; il avait conçu un projet plein de simple grandeur en courant de Berry-au-Bac vers Laon ; il avait été prudent en s'assurant le plateau de Craonne et son armée y avait montré une valeur que pour la dernière fois la fortune avait couronnée. Mais la bataille de Craonne au lieu de durer cinq ou six heures, ainsi qu'il eût pu très rationnellement arriver, dura, — en raison du verglas, — toute une longue journée. Et cela suffisait à changer le destin, puisque, durant une journée, elle rendait caduc le projet sur Laon ; l'Empereur eut tort de ne pas s'incliner devant un fait, l'arrivée de Blücher dans Laon, et de s'entêter, n'ayant pu l'y précéder, à l'y suivre. Car, l'y précédant, il l'y écrasait presque à coup sûr ; mais, presque à coup sûr, l'y suivant, il s'y faisait repousser.

Sans doute, le soir de cette victoire à la Pyrrhus qu'était la victoire de Craonne, s'était-il dit que, de toute façon, la bataille de l'Aisne échouant, mieux valait tenter une suprême chance pour qu'elle réussît. Que Blücher fût, le 7 au soir, atteint du mal qui lui faisait, le 11 au soir, passer le commandement au médiocre Gneisenau, la fatalité, qui s'était si nettement, le 4 mars, à Soissons, tournée contre Napoléon, lui eût ainsi assuré une revanche. Mais il était dit qu'en 1814 la fatalité serait toujours contre lui.

C'est bien en cette région de l'Aisne, — de Soissons à Laon, — qu'elle se prononça le plus haut contre lui, là que plus qu'en aucun lieu il joua et perdit sa fortune. En ces lieux où César avait de loin gagné l'Empire, Napoléon le perdit.

C'est là également qu'un siècle après, allait se livrer, — au lendemain de la bataille de la Marne de septembre 1914, — une partie où peut-être s'est jouée la fortune de la guerre, car, suivant qu'on y réussît ou qu'on y échouât, la durée de l'énorme lutte pouvait être prolongée, — et partant modifié, dès l'automne de 1914, le sort de la France et de l'Europe.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

POÉSIES

LE JEUNE MORT

Tu meurs, ces mots sont brefs. Quelques mots pour nous dire
Ce qu'on ne peut pas concevoir!
Ta voix se tait, ton cou jamais plus ne respire,
Tu ne peux entendre ni voir.

Tu fus et tu n'es plus. Rien n'est si court au monde
Que ce pas vers l'immensité.
Le plus étroit fragment des légères secondes
T'a saisi et t'a rejeté.

En quel lieu s'accomplit ce suffocant mystère
Dont s'emparent l'air et le sol?
Le souffle, quand le corps se mélange à la terre,
Monte-t-il vers les rossignols?

Où vis-tu désormais? Étranger et timide
Combles-tu l'air où nous passons?
Flottes-tu dans les nuits, lorsque la brise humide
A la froide odeur des cressons?

Quelle fut ta pensée en ce moment terrible
Où tout se défait brusquement?
As-tu rejoint soudain, comme une heureuse cible,
L'allégresse des éléments?

L'azur est-il enfin la suave patrie
Où l'être attentif se répand?
Rêves-tu comme moi, au bruit mol et coupant
Du rouleau qui tond la prairie?

— O mort que j'ai connu, qui parlais avec moi,
Toi qui ne semblais pas étrange,
D'où vient ma sombre horreur lorsque je t'aperçois
Moitié cadavre et moitié ange?

Les respirants lilas, dans ce matin de mai,
Sont de bleus îlots de délices;
Jeune instinct dispersé, n'entendras-tu jamais
Le bruit d'un jardin qu'on ratisse?

Comme tout nous surprend dès qu'un homme est passé
Dans l'ombre où ne vient pas l'aurore!
Se peut-il que l'on soit, l'un du côté glacé,
L'autre du côté tiède encore?

Un mort est tout grandi par son puissant dédain,
Par sa réserve et son silence;
Ah! que j'aimais ton calme et mon insouciance
Quand tu vivais l'autre matin!

Tu ne comptais pas plus que d'autres jeunes êtres,
Comme toi hardis, fiers et doux :
O corps soudain élu, te faut-il disparaître
Pour briller ainsi tout à coup?

— Le vent impatient, qui toujours appareille
Vers quelque bord réjouissant,
Qui se dépêche ainsi que la source et le sang,
Que la gazelle et que l'abeille,

Le vent, vif compagnon du souffle, gai transport
Qui s'allie avec la poitrine,
Qui fait danser la vie, ainsi que dans les ports
Les bricks sur la vague marine,

Le clair vent printanier qui ressemble à l'espoir,
Vient-il s'attacher comme une aile
A ton corps embué que je ne sais plus voir,
Perdu dans la vie éternelle?

***

O Mort, secret tout neuf, et l'unique leçon
Que jamais l'esprit n'assimile,
Mendiant affamé, dont la noire sébile
Fait tinter un lugubre son;

O Mort, unique but, abîme où chacun verse,
Sans que jamais nul ne l'aidât;
Cadavre humain qui fis, dans un jardin de Perse,
Trébucher le jeune Bouddha;

O Mort, dont la cruelle et sordide indécence,
Provocante et s'étalant là,
Rendit sombre à jamais, au sortir de la danse,
L'adolescent de Loyola;

Figure universelle, et que toujours l'on voile,
Montre-moi bien tes yeux rongés,
Afin que, sous la paix divine des étoiles,
Dans ce parfum des orangers,

Ce soir, le front levé vers la nue qui m'enivre
Par son éclat voluptueux,
J'oppose à la fureur unanime de vivre
Un cœur à jamais dédaigneux!

LES BICHES

Biches qui rôdez dans le bois,
Calmes, perplexes, attentives,
Et qui, dans l'instant où j'arrive,
Vous dissipez autour de moi

Lentement, mollement, chacune,
En cercle autour de mon regard,
Comme un nuage au ciel du soir
Se défait autour de la lune,

Que j'aime vos airs vaporeux,
Et ces grands flocons de silence
Qui tombent avec nonchalance
De vos pas prudents et peureux!

Douces, et pourtant infidèles,
Vous fuyez en tressant vos pieds,
Avec des regards effrayés,
Comme un oiseau avec ses ailes!

Tendres animaux clandestins
Vêtus de bure, Couventines,
Qui frémissez dans le matin
Comme des cloches en sourdine,

Dans cette suave saison
J'entends bien vos songes qui volent,
Lorsque les calmes chemins sont
Pleins de sentiments sans paroles!

— O rêveuse Communauté
En oraison dans le feuillage,
Immenses papillons d'été,
Corps qui ne semblez qu'un sillage,

Vous êtes de dolents soupirs
Dressés sur la brise amollie;
Mais puisque la mélancolie
N'est que le voile du désir,

En quel lieu, dans quelles ténèbres,
Le crime enivrant du plaisir,
A la fois bachique et funèbre,
Vient-il sur vous s'appesantir ?

Quand glissez-vous, furtives, promptes,
Voraces aussi, vers celui
Dont le cri puissant vous conduit
Par delà l'espoir et la honte ?

— O biches, dont le noble ennui
Dans les bleus matins se promène,
Je songe à ces heures des nuits
Où vous avez une âme humaine...

SOLITUDE

Je t'aime, mais je rêve, et mon être sans borne,
Quand le croissant des nuits montre sa belle corne,
Attiré vers les cieux par des milliers d'aimants,
S'élance, et va s'unir à tous les éléments.

Pourtant c'est toujours toi que mon désir réclame,
Mais comment pourrais-tu dominer sur mon âme,
Si tu ne peux bannir de mon cœur ébloui
Ce pouvoir d'espérer par quoi je te trahis?

MÉDITATION

L'orage est en suspens, l'espace se recueille;
Dans le jardin où brille une vapeur de four,
Les oiseaux ont un cri fané comme une feuille.
Partout gît mollement, fardeau subtil et lourd,
La chaleur insensée qui fait aimer l'amour.
J'ai recherché Ronsard dans la bibliothèque;
Ma chambre, où les volets emprisonnent le jour
Et d'un tranchant léger et laiteux le dissèquent,
A l'obscure fraîcheur d'un tranquille vallon.
Un blanc magnolia, froid comme une pastèque,
Épanche son parfum de neige et de melon.
Et je vois tout cela avec des yeux si tendres
Qu'ils émettent un chant que l'on devrait entendre.
La pendule, incessante autant que l'univers,
Accompagne humblement, seconde par seconde,
Le tumulte secret et céleste des mondes.
Et j'écoute l'énigme obsédante de l'air
Et ce cri des oiseaux emplis d'inquiétude...
— Se pourrait-il, ô cieux, que j'eusse l'habitude
De vivre, de goûter le suave désert
Que forme le repos songeur après l'étude!
Ne sais-je pas qu'assis, ou debout et courant,
L'homme est toujours un même et régulier mourant!
Le Sort, qui le poursuit, ne le guette pas même,
Tant le pauvre vivant est désigné : s'il aime,
Quelque chose toujours lentement se défait
Dans son bonheur craintif, sa détresse ou sa paix;
Il ne peut persister en son choix noble et tendre,
Il lui faut regretter comme il lui faut attendre,
Il ne connaît jamais les vœux du lendemain.
Et pourtant, moi, le plus combattu des humains,
L'âme la plus souvent par l'orage étonnée,
Qui toujours vit les pleurs au plaisir se mêlant,
Je ne vous reprends pas ma confiance innée,
Querelleuse au beau front, secrète Destinée,
Favorable aux cœurs violents!

MATIN DE PRINTEMPS

La pluie, enveloppante, ombrage
L'espace, les bois, la prairie,
Et forme sur le paysage
Une cage en verroterie.
C'est la pluie allègre d'avril,
Elle est mince, dansante et lâche
Comme des perles sur un fil.
Elle est joyeuse! C'est sa tâche
De descendre en jets allongés,
De se glisser, de se loger
Dans les fentes et les entailles
Des bourgeons aux vertes écailles
Acérés comme un dur métal.
— Soudain la voici qui s'arrête
Et qui suspend ses gouttelettes
Comme une glycine en cristal.
Déchaînant son étourderie,
Le vent, trébuchant et dansant,
Éparpille sur la prairie
Ses lambeaux d'air réjouissants.
Le soleil renaît, résolu.
Que l'air est bon quand il a plu!
Le sol, que l'onde pénétrait,
Délivre ses parfums secrets :
Odeur de résines, de graines,
Fines essences souterraines,
Secs effluves des minéraux...
La vrille du chant d'un oiseau
Fouille le ciel et le perfore.
L'azur est peinturé d'aurore.
Jamais midi n'a tant brillé,
Tout éclate de bonne chance!
Un jardin, respirant, élance
Ses mols aromes vanillés.
Une poule, ivre de jactance,
Lasse, heureuse, les yeux cillés,
Adresse au poudroyant silence
Son long hoquet ensoleillé...

LE PLAISIR

Peut-être n'avons-nous aimé que le plaisir.

Malgré la scrupuleuse et l'ascétique vie,
Malgré l'enchantement innocent des loisirs
(Sans tentation nette et presque sans envie,
Tant l'azur, l'horizon, l'imagination
Comblent une excessive et vague passion),
Peut-être n'avons-nous, femmes candides, sages,
Aimé que le plaisir. Peut-être n'avons-nous,
A travers la beauté des calmes paysages
Où le profond bonheur semble enclos et dissous,
Jamais rien aperçu, jamais rien voulu même
Que le désordre ailé des instants où l'on aime.
— Bourgeonnement du chant des oiseaux au matin,
Lac où la blanche barque ondule sous sa tente,
Bonté, compassion, rêve, mémoire, attente,
Berline aux gais grelots passant dans le lointain,
Sacrifice accepté, refus de ce qui tente,
Tout ce que nous avons aimé, donné, souffert,
Amour pour les humains, amour pour l'univers,
Notre vie épandue, active, combattante,
Peut-être n'eurez-vous, — ô multiple soupir! —
Que la forme infinie et sainte du plaisir...

APPEL

Vous qu'étant morte j'aimerai,
Jeunes gens des saisons futures,
Lorsque mêlée à la nature
Je serai son vivant secret,
J'ai mérité d'être choisie,
— Perpétuité des humains! —
Par votre tendre fantaisie,
Car lorsque sur tous les chemins
Je défaillais de frénésie,
Je tremblais d'amour et de fièvre,
J'ai soulevé entre mes mains
Une amphore de Poésie
Et je l'ai portée à vos lèvres!

LE REPROCHE

Il n'aurait pas fallu que vous fussiez méchant,
Ou du moins seulement à ces moments extrêmes
Où les femmes, gisant dans un rêve oppressant,
Ne cherchent plus le cœur des hommes qu'elles aiment.

Mais j'étais ce soir-là sage et triste. Pourquoi
Ai-je vu votre injuste et brumeuse colère?
Je ne connaissais plus vos yeux ni votre voix,
Et votre cruauté ne savait pas me plaire.

Mon esprit, recherchant la céleste amitié,
S'épouvantait ainsi qu'un vaincu qu'on désarme;
Vous n'aviez pas le droit de m'infliger des larmes
Hors du plaisir, qui n'a pas besoin de pitié!

J'accepte que votre âme âprement se soulève
Aux instants où ma vie en la vôtre s'achève
Parmi tant de fureur et d'intrépidité;
Mais parfois le désir impétueux fait trêve,
Ces jours-là ont besoin de charme et de bonté;
Il faut plus de bonheur à l'amour lorsqu'il rêve
Qu'il n'en faut à la volupté!

SCINTILLEMENT

Le frais printemps est revenu,
Sa tiède atmosphère ébahie
Répand ce plaisir vif, ténu,
Qui semble toujours inconnu.
Les bois sont imbibés de pluie;
Les lourds bourgeons gonflés, mouillés,
Scintillent d'eau et de lumière.
— O verte éponge printanière,
Tu fais ruisseler sur le cœur
La joie humide des odeurs!

Comme des elfes invisibles
Tous ces petits parfums contents
S'en vont s'insinuant, sautant
Sous les fins herbages flexibles :
Frais piétinement clandestin
Qui rend la Nature attentive!
Les vents légers ont ce matin
Cette odeur d'onde et de lointain
Qu'ont les vagues contre les rives.
— Divine spontanéité,
Jeunesse éternelle du monde,
Verte cosse où mûrit l'été,
Printemps en qui l'espoir abonde,
Ah! demeurez à peine ouvert,
Ne déplie-z pas vos feuillages,
C'est vous la fierté du jeune âge,
Car les étés vont vers l'hiver!

ESPÉRANCE

La couleur onctueuse et suave du soir,
Où le soleil couchant répand une eau dorée,
Enveloppe le cœur d'une joie mesurée
Où s'insinue un vague et désirant espoir.

Espoir de quoi, pauvre être? Oui, un orchestre tendre
Semble jouer au fond de l'horizon vibrant,
Comme ces violons secrets et murmurants
Qui dans des loggias masquées se font entendre.

Et je rêve, et j'espère, et ne sais point pourquoi.
L'espace sans défaut est une perle immense;
Chaque fois que le soir est rêveur, clair et coi
Il semble qu'un bonheur quelque part recommence.

— Le temps ne peut-il donc enseigner le plaisir
(Le dur plaisir, hélas! stoïque et monotone),
De contempler l'espoir sans penser le saisir;
D'aimer que le malheur n'ait plus rien qui étonne;
De renoncer à vous, ouragan des désirs!
Et de savoir quitter ce qui nous abandonne...

RÊVERIE LE SOIR

Un attelage est arrêté
Dans la rue, où le soir d'été,
Avec ses longs cris d'hirondelles,
Aiguise ses légers couteaux
Sur le cœur, la chair et les os
Qui souffrent de langueur mortelle...
— Le pied du cheval ennuyé,
Que la solitude nargua,
Fait un clapotement brouillé
Dans le vide et dans la tiédeur
De la rue, où traîne une odeur
De poussière et de seringa.
— L'azur est de chaleur voilé.
C'est un de ces soirs dont le calme
Oppresse l'esprit désolé,
Immobile comme une palme.
Et je ne sais quoi d'immolé
Fait qu'en nous plus rien ne résiste
A la faiblesse d'être triste;
O langueur du cœur et des mains!
— Et je songe, parmi ce dolent examen,
A l'enfance joyeuse où tout est lendemain,
A cette certitude exacte et sans limite
D'être un hôte espéré, que tout l'espace invite,
Qui met, en respirant, le monde dans son cœur.
Je songe à la maison de campagne, amicale,
Dont les corridors sont des méandres d'odeurs.
Je songe à la gaîté d'une chambre en percale,
A cet éclatement de bonheur au réveil!
Aux rideaux contenant le poids d'or du soleil.

Je songe, en ce soir triste où j'ai l'âme épuisée,
Au jardin qui rejoint l'enfant par les croisées,
A cette immensité de soi-même, pourtant
Modeste, où l'on se sent le serviteur content
D'un Destin vague encor, mais radieux et sage,
Dont notre être emporté va former le visage...

TRISTESSE DE L'AMOUR

Les femmes, mon amour, craignent la rêverie.
Tu ne peux pas savoir de quel poids la langueur
Les accable. Le soir, quand la calme prairie
Émet des parfums frais comme un sorbet d'odeur,

Quand le vent noir circule, invisible danseuse,
Et semble vouloir plaire aux astres attentifs,
Quand, au bas du coteau, un train prompt et furtif
Lance comme un torrent sa force aventureuse,

Quand sur la ville calme, et que l'ombre abolit,
Tout à coup le suave et copieux silence
Noblement se construit, navigue et se balance,
Aérien vaisseau sur l'éther amolli,

Les femmes sont sans joie, et se désintéressent
Du sublime univers, plein de vœux inconnus;
L'esprit bouleversé, ces ardentes prêtresses
S'épouvantent du rêve en leur cœur contenu.

— Amants, ayez pitié de ces bêtes divines,
Aimez ce corps qui meurt, ce corps qui va mourir,
Ces fronts contemplatifs que la beauté chagrine,
Que rien, hormis l'amour, ne pourrait secourir!

Les femmes ne sont pas romanesques, l'espace
Qui cherche leurs regards et les vient envahir,
Ne leur offre jamais aucun but qui dépasse
L'éblouissement grave et constant du désir.

Ne leur demandez pas d'être amplement sincères,
Les mots ne servent pas leur vaste vérité,
Ces rêveuses, tandis que vos bras les enserrent,
Poursuivent le divin parmi la volupté.

Ne leur demandez pas d'être humblement fidèles,
Leur cœur puissant a droit à d'infinis détours;
Leur détresse ressemble à ces cris d'hirondelles
Qui jettent sur le soir tant d'adieux et d'amour!

Lorsque leur turbulent et confiant désordre
S'abat entre vos mains, dans leurs instants sacrés,
C'est l'immense univers qui leur donne des ordres,
Et vous n'êtes jamais qu'un répit préféré.

Rien d'autre que l'amour n'occupe ces furies,
Leur douceur, leur bonté n'est qu'un humble présent
Que leur âme attentive, anxieuse et meurtrie,
Accorde à vos désirs, moins que les leurs puissants.

C^sse^ DE NOAILLES.

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES
D'APRÈS GUERRE

II[1]

LE RAVITAILLEMENT EN MATIÈRES PREMIÈRES
L'ARME ÉCONOMIQUE

Le problème des matières premières se posera à l'état aigu dès la cessation des hostilités. Le jour où les efforts et les pensées cesseront d'être exclusivement tendus vers la lutte, où les relations internationales reprendront avec une apparence de liberté, il se produira partout une course effrénée pour se procurer les substances nécessaires à la nourriture, à l'habillement, à la construction. Avant de consommer, d'élaborer et de vendre, il faut des matériaux de toutes sortes, et le monde entier s'apercevra, quand il voudra recommencer à travailler, ou seulement à vivre à peu près normalement, combien il manque de tout. Depuis quatre ans, nous menons une existence factice, en consommant nos réserves, pendant longtemps accumulées. Dans les pays envahis, c'est maintenant le vide presque absolu ; mais, ailleurs même, et cela chez tous les belligérants, chez les neutres eux aussi, tandis que tous les bras, toutes les machines, toutes les énergies morales, physiques et chimiques abandonnaient les tâches fécondes, tandis qu'on

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1918.

cessait de produire, on dépensait; les stocks s'épuisaient, les magasins se vidaient, les réserves latentes des particuliers rentraient dans la circulation pour y fondre; tout ce qui ne présentait pas un caractère d'urgence absolue était remis à la paix. Pour revivre, pour reconstituer, pour reconstruire, les besoins seront énormes. Peut-être même s'apercevra-t-on, dans bien des cas, au début, que les consommations courantes seront devenues supérieures à ce qu'elles étaient autrefois Malgré toutes les résolutions d'économie que les hommes auront pu être invités à prendre, beaucoup d'entre eux se seront accoutumés, par les enrichissements de guerre, par les salaires accrus, par les allocations, par le non-payement des loyers, à des dépenses qu'ils ne restreindront pas du jour au lendemain. Les appauvris, de leur côté, n'auront pas encore appris suffisamment à se réduire, ou, devant la menace croissante d'être dépouillés par le fisc, ils préféreront vivre plus à l'aise.

Nous allons donc nous trouver en présence d'une concurrence qui ne viendra pas seulement de nos ennemis, mais aussi de nos alliés. On se disputera les rares ressources disponibles à coup d'argent, dans la mesure où l'on aura conservé des capitaux et du crédit; on se disputera aussi les moyens de transporter les matières premières obtenues.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, éclate l'imprévoyance de ceux qui escomptent une réconciliation générale et universelle, l'établissement d'une paix sans fin et l'association sentimentale de tous les peuples. Tant que les hommes auront un ventre, ils s'arracheront la nourriture et les moyens de se la procurer. Le problème que nous envisageons ici présente, pour un Français, deux faces distinctes et pourrait être examiné de deux manières : ravitaillement propre et mesures d'hostilité contre l'ennemi. En réalité, ces deux points de vue se confondent. Il faut, d'abord, assurer à notre pays la satisfaction de ses besoins légitimes, et nous devons nous rendre compte aussitôt que ce sera souvent difficile; car nous allons être, parmi les grands belligérants, les plus défavorisés. L'Angleterre et les États-Unis auront, à la fois, leurs usines intactes, leurs approvisionnements assurés sur leur propre territoire (métropole et colonies), avec une flotte commerciale devenue ou restée puissante et d'abondantes ressources financières. L'Allemagne, si elle manquera de toutes les matières premières,

gardera du moins ses usines largement outillées et accrues. La France, elle, se trouvera en face d'usines saccagées et pillées, obligée d'importer la plupart des produits nécessaires, avec des moyens financiers fortement atteints et une flotte commerciale réduite au néant. Pour remédier à cette situation comme pour empêcher le recommencement rapide d'une aussi abominable guerre, nous sommes amenés à nous entendre avec nos alliés afin d'obtenir un privilège sur leurs fournitures de matières premières et afin d'empêcher que l'Allemagne, librement ravitaillée, outillée d'avance, ne nous écrase. C'est ce second problème de défensive économique que nous allons étudier avec un soin particulier. — Il ne s'agit pas ici de débattre théoriquement si nous admettrons un jour les Allemands à la vie commune des peuples civilisés : c'est un sujet qu'on pourra envisager philosophiquement dans quelques années. Pour l'instant, la question est de savoir si nous voulons que la France vive ou meure. Ne pas restreindre l'arrivée des matières premières en Allemagne, ce serait d'abord tuer notre industrie, ensuite assurer à nos adversaires une telle force, qu'au bout de quelques années ils recommenceraient la bataille interrompue avec la certitude de nous anéantir.

On va voir, au contraire, que l'union homogène et inébranlable des Alliés peut, avec un peu de résolution et quelques sacrifices nécessaires, affamer cette industrie allemande, si directement appropriée à la préparation de la guerre, et réduire, par conséquent, au minimum les chances d'un nouveau conflit. L'industrie allemande vit presque totalement sur des importations de matières premières qui, pour la très grande majorité, viennent des pays alliés. Interrompre ce ravitaillement par les Alliés, c'est contraindre les Allemands à amoindrir leur commerce extérieur, c'est les réduire à se replier sur eux-mêmes, avec l'impossibilité de venir traquer et pourchasser notre commerce et le commerce de nos Alliés dans le monde entier. On ne peut même pas dire, comme contre-partie, que les producteurs de notre camp en souffriront les premiers, suivant la thèse germanique. Car, dans une foule de cas, l'Allemagne jouait uniquement le rôle d'un intermédiaire, ne produisant rien et vendant tout. Il suffira de consolider les relations directes entre le producteur et le consommateur que la guerre a déjà permis souvent d'établir, pour supprimer ce parasitisme

lucratif. — Quant à des représailles, l'Allemagne, de son aveu même, n'en a aucune à sa disposition. Elle ne peut priver les Alliés d'aucune substance : la potasse, pour laquelle elle détenait son seul monopole, devant revenir en partie à la France par la réintégration de Mulhouse. Devant de tels avantages, les difficultés d'exécution qui existent, et que nous ne dissimulerons pas, ne doivent pas nous arrêter. Ces difficultés pourraient sembler prohibitives s'il s'agissait d'une situation destinée à durer. Mais, pendant une courte période d'après-guerre, qui sera en fait une prolongation de la guerre, nous serons tous prêts à sacrifier des commodités, des avantages, des intérêts ou même des principes, comme si la guerre continuait, à la défense indispensable de notre pays.

Pour comprendre comment la situation se présente et comment les Allemands eux-mêmes la conçoivent, combien ils se sentent menacés par cette « arme économique » et comment ils comptent se défendre, il suffirait de citer les nombreux discours récents où leurs orateurs ont affirmé la nécessité d'obtenir « des conditions avantageuses de paix économique. » La thèse a été résumée dans un discours prononcé le 16 mars 1918 par M. Helfferich, l'ancien vice-chancelier chargé du travail de réorganisation économique de l'Empire : « Si la paix, a-t-il dit, ne nous rend pas au dehors ce que les ennemis ont pris et saboté, si nous ne recouvrons pas la liberté entière de travailler, la liberté d'action pour notre esprit d'entreprise dans le monde, le peuple allemand est battu et devient un impotent pour un temps indéfini. Nous devons encore conquérir une paix dont nous avons besoin : une paix économique en première ligne. C'est la dernière lutte la plus dure. A ceux qui veulent établir contre nous des différences, nous répondons en demandant la clause de la nation la plus favorisée et l'égalité de traitement. A ceux prononçant des exclusives, nous répondons par le principe de la porte ouverte : la liberté des mers. A la menace de nous refuser les matières premières, nous répondons en demandant qu'on nous les livre. »

Le problème est ainsi nettement posé sur son vrai terrain qui est, en définitive, avant tout, un terrain militaire. L'Allemagne prétend briser, par la force de ses armes, le nœud coulant qu'elle sent déjà passé autour de son cou. Si ces armes devaient, en effet, obtenir un tel succès, tous nos raisonnements

deviendraient inutiles; mais ce qui serait impardonnable de notre part, ce serait, ayant la possibilité de serrer le nœud, d'y renoncer par je ne sais quelle insouciance, quelle ignorance entêtée de nos forces économiques, ou quel sentimentalisme bêlant.

Il est assurément fâcheux de prévoir le retour, même temporaire, de cette paix armée qui conduisait le monde à l'épuisement. Nous ne pouvons rien à cette fatalité que l'on nous impose. Depuis deux mille ans, les incursions des pillards septentrionaux et asiatiques menacent ainsi périodiquement la civilisation de paix et de lumière. Au xxe siècle, les Barbares se retrouvent toujours les mêmes. Pour les arrêter définitivement, il aurait fallu une organisation vigilante de nos marches avancées, une prévoyance du danger, un réalisme, une cohésion qui nous ont manqué, à nos amis et à nous; il aurait fallu ne pas avoir dans notre parti autant de théoriciens, de tolstoïsants, de bolcheviks, de défaitistes. Le sort en est jeté : nous n'avons plus qu'à poursuivre le combat.

Montrons aussitôt la compensation. Cette résolution, fermement prise et publiquement annoncée de poursuivre l'après-guerre avec un esprit de décision implacable n'est pas seulement le moyen d'empêcher les guerres futures; elle est aussi peut-être notre ressource la plus efficace pour réduire la durée de celle-ci. Les Allemands ont beaucoup de défauts; mais on ne saurait leur refuser des qualités de calculateurs pratiques. La guerre est, pour eux, une affaire. Ils la continuent, tant qu'ils ont l'espoir d'y réaliser un bénéfice, ou tout au moins de sauver leur mise. Leur démontrer qu'en la poursuivant ils s'exposent à des représailles économiques, contre lesquelles, quoi qu'il arrive, leurs armées ne pourront rien, puisqu'elles n'ont aucune prise sur les États-Unis, sur les Dominions anglais, sur l'Amérique du Sud, sur le Japon ; leur prouver que notre bloc ne se divisera pas (ce qui reste leur principal espoir), ce serait accélérer la paix! Ils vont avoir, comme nous, d'énormes besoins à satisfaire ; ils le savent et ils en sont très préoccupés; il s'agirait de leur faire comprendre que les Alliés ont le moyen de se servir avant eux; et que, plus la guerre se sera trouvée prolongée, plus nos besoins seront accrus, plus par conséquent la période de transition sera longue et plus le moment où eux, Allemands, pourront à leur tour s'installer à

table se trouvera retardé; plus, également, nous aurons eu le temps de créer les industries destinées à déraciner des monopoles germaniques, de faire traverser à ces créations nouvelles la première période difficile, d'assurer leur développement et leur stabilité. Bien des circonstances de la guerre ont tourné, sur le front oriental, contre nos espoirs les plus légitimes; mais il n'en subsiste pas moins ce fait capital que, depuis bientôt quatre ans, l'Allemagne est privée de relations commerciales avec la presque totalité du monde, que le fruit de ses longs efforts en Amérique, en Afrique, en Extrême-Orient, est, pour le moment, annihilé, et que, plus cette séquestration durera, plus les conséquences en seront définitives.

On doit remarquer d'ailleurs que les résolutions à prendre ne regardent pas la France seule et que celle-ci est même, dans notre camp, la nation la moins en mesure d'exercer à elle seule une pression efficace. Nous ne pouvons, nous, que susciter, encourager et adopter pour notre part les mesures défensives de nos Alliés. Les substances nécessaires à l'Allemagne, dont nous détenons le marché, soit dans notre métropole, soit dans nos colonies, se réduisent à peu de chose. Pour la plupart des matières premières, pour les vivres, les textiles, le charbon, presque tous les métaux, nous n'arrivons même pas à nous suffire. Nous ne pouvons guère produire un effet un peu sérieux que pour le fer et quelques matières minérales, telles que les phosphates et les minerais de nickel, ou pour certains produits coloniaux : encore en rencontrant chaque fois des concurrences plus ou moins nombreuses. Nous dépendons en général de nos alliés; dans un cas même, pour le charbon, de nos ennemis. Nos alliés, au contraire, peuvent, s'ils le veulent, priver l'Allemagne de coton, de laine, de soie, de caoutchouc, de graines oléagineuses, de cuivre, d'étain, d'argent, etc. Toutes les conditions de l'existence future et des peuples et de leurs rivalités économiques sont donc suspendues à la forme que prendront, dans l'après-guerre, les alliances actuelles et à l'énergie active qu'elles sauront déployer contre les ennemis, ou contre tels neutres qui ne seraient que les ennemis sous un masque. C'est là le gros point d'interrogation qu'il serait imprudent de nous imaginer tranché dès aujourd'hui suivant nos désirs et nos illusions, le problème dont chaque heure écoulée modifie l'aspect.

A n'envisager que ce ravitaillement en matières premières,

quelle différence entre le temps où nous comptions, dans notre camp, l'immense Russie avec la Roumanie et la situation actuelle! Ce sont des ressources énormes en céréales, en pétrole, en minerais de fer, de manganèse, en or, en platine, en phosphates, etc... qui ont passé d'un camp à l'autre. Quand on cherche à prévoir les résolutions de nos alliés militairement les plus solides, il s'en faut que leurs dispositions économiques nous inspirent une complète assurance. Évidemment, l'Angleterre a fait des pas de géant dans la voie des frontières fermées aux Allemands et du boycottage économique. Mais jusqu'à quel point cette mentalité de guerre survivra-t-elle à la guerre, ou subira-t-elle la contre-attaque du vieil esprit libre-échangiste? Et, si l'union des Dominions prend la force d'une association douanière, dans quelle mesure le sang versé en commun sur tant de champs de bataille nous assurera-t-il le droit de participer à cette « concentration ?... » Il en est de même des États-Unis, où le brassage des considérations philosophiques, des intérêts matériels multiples et discordants, des vieilles sympathies et hostilités, de l'ancienne indifférence aux conflits européens et du nouvel impérialisme aboutit à des résultats dont le déroulement confus nous surprend si souvent, tantôt avec satisfaction, tantôt avec quelque inquiétude. Quelle sera l'attitude finale de l'Amérique du Sud et celle du Japon, toujours sur ce même terrain des relations commerciales?... On est si nombreux sur notre côté du front qu'il en résulte des combinaisons pareilles à celles de l'échiquier, où l'on ne déplace pas un pion, sans qu'il risque d'en résulter un peu plus tard la prise d'un cavalier, d'une tour ou d'une dame...

Et, cependant, malgré ces réserves nécessaires, l'intérêt de rester unis jusqu'au bout est tellement fort; il va se trouver encore tellement accru par l'expansion germanique vers l'Est à travers l'émiettement de la Russie, que l'on veut, que l'on doit avoir foi dans la solidité inébranlable du bloc occidental.

C'est avec la conviction de cette bonne volonté et de cette union persistantes que nous allons étudier ce problème des matières premières, à la fois en ce qui concerne nos propres besoins et en ce qui touche nos possibilités d'action sur l'Allemagne. Nous commencerons par envisager les moyens généraux qui peuvent permettre de continuer cette sorte de blocus économique dans la première période de l'après-guerre. Nous

passerons ensuite très sommairement en revue les principales substances, en choisissant quelques-unes de celles pour lesquelles cette bataille économique paraît devoir être le plus décisive. Si nous voulions traiter le sujet complètement, il y aurait encore à examiner à ce propos les moyens que l'on peut employer pour remédier à certaines disettes de matières premières : soit par des économies, soit par des remplacements. Les Allemands ont fait un très grand usage de ces succédanés (Ersätze) depuis le blocus et se sont montrés très fiers du secours que leur a apporté leur chimie. Ils ont trouvé quelques artifices ingénieux ou hardis. Mais le problème de paix, qui nous intéresse en ce moment, est, à cet égard, très différent du problème posé par la guerre. Il ne s'agira plus de « tenir » coûte que coûte, mais de commercer ; et, le prix de revient recommençant alors à jouer son rôle implacable, la plupart de ces remplaçants coûteux ne constitueront plus que des palliatifs tout à fait insuffisants.

*
* *

On pourrait entendre les matières premières dans un sens très général, en y comprenant ces deux groupes de substances essentielles qui servent d'aliments, les unes aux moteurs animés, les autres aux moteurs ignés : les vivres et les combustibles. Forcé de me borner, je les laisserai ici de côté (1). Je me bornerai à examiner les textiles (coton, laine et soie), le caoutchouc, les graines oléagineuses, le fer, le cuivre, l'étain, le nickel et les phosphates.

Quelle que soit la substance visée, le but et les moyens d'action seront à peu près les mêmes. Il s'agit toujours de réserver aux Alliés la préférence pour les achats de matières premières à effectuer chez eux. Je rappelais, dans un article précédent, ce mot d'un ministre britannique que le peuple le premier prêt à la lutte économique internationale acquerrait, de ce chef, un avantage énorme. Nous pouvons et nous devons, très simplement, très légitimement, nous assurer cet avantage. Si on examine la question en théorie, nous n'avons qu'à le vouloir. Le monde, dans les premières années qui sui-

(1) Je rappelle au surplus que j'ai déjà traité ici même le sujet des combustibles. Voir mon article : *Le problème de la houille*, dans la *Revue* du 1er septembre 1915.

vront la guerre, n'aura qu'à rester coupé, comme il l'est actuellement, en deux grands blocs économiques : ce que les Allemands, auxquels l'idée plaisait quand ils croyaient en tirer profit, appellent des *Wirtschaftgebiete*. Cette division étant perpétuée, la supériorité du bloc allié est immense, générale et incontestable. Même sans faire état de la Russie, notre bloc n'a, je l'ai dit, besoin de l'autre pour aucune matière essentielle, tandis que le bloc de la Mittel-Europa ne peut absolument pas se passer de nous, du moins sans être réduit, comme l'annonce M. Helfferich, à l'état d'un impotent. L'Allemagne, qui est outillée tout entière dans le sens de l'exportation intensive, serait alors amenée, — c'est tout ce que nous lui demandons, — à interrompre ou à réduire ses exportations, à sacrifier par conséquent toutes ses combinaisons industrielles qui reposent sur une fabrication démesurée à l'usage des deux mondes.

Les difficultés d'exécution réelles, auxquelles j'ai déjà fait allusion, consistent dans la gêne que comportent toutes les mesures restrictives, surtout quand elles atteignent une telle envergure, et dans le « manque à gagner » qu'entraînera souvent la cessation d'un commerce considérable avec l'Allemagne. Il y aura évidemment alors des compensations à trouver pour des pays et pour des industries dont la plupart des exportations se dirigeaient autrefois vers nos ennemis et qui vont perdre cette grosse clientèle. Une telle considération n'est pas négligeable. On ne saurait oublier que, dans une opération commerciale, chacun trouve son avantage et reçoit en définitive plus qu'il n'apporte, puisqu'il échange une marchandise qu'il possède en surabondance contre une autre dont il a besoin. La suppression définitive de tout commerce entre le bloc allié et le bloc central ne nuirait pas seulement à ce dernier, mais aux deux. Nous n'admettons pas, en effet, qu'elle puisse durer... et, si on s'en étonne, par un sentiment de réprobation légitime, on comprendra bientôt nos raisons quand nous aurons fait voir ce qu'il nous sera nécessaire de subir pour réaliser ce blocus d'après-guerre. Mais, à titre provisoire, nous croyons indispensable que les matières premières produites dans les pays alliés ne puissent, pendant un temps à déterminer (le temps de remettre à flot nos industries), aller dans aucun cas et par aucun chemin en Allemagne. Le prolongement de la

guerre, en déplaçant les courants commerciaux, en accoutumant le monde entier à conduire ses opérations d'achat et de vente comme si l'Allemagne n'existait pas, aura singulièrement facilité cette prohibition momentanée.

Arrivons donc à l'exécution de ce programme, qui, nécessairement, exigera la prolongation de mesures restrictives analogues à celles dont la guerre nous a inculqué l'habitude. Pour éviter que les matières premières n'aillent chez les centraux, il ne suffit pas d'énoncer une interdiction illusoire que le moindre intermédiaire suisse, hollandais ou suédois, qu'un allié complaisant, toujours facile à trouver en y mettant le prix, arriverait trop vite à tourner. Nous avons vu, dans les premiers temps du blocus, quand le commerce des neutres était resté à peu près libre, avec quelle facilité scandaleuse se ravitaillait l'Allemagne. Non, si l'on veut aboutir, il faut adopter des résolutions extrêmes, fermer les frontières dans le sens de l'Allemagne pour les substances en cause, établir des prohibitions de sortie ou des tarifs de douane draconiens, contingenter tous les neutres sans tenir compte de leurs plaintes ni des rapprochements qui pourront en résulter entre eux et nos ennemis; il faudra même peut-être, ne nous le dissimulons pas, supporter, dans une certaine mesure, la mainmise des divers États, ou d'un Conseil des États Alliés, sur les grands commerces d'exportation qu'on voudra réglementer et sur les flottes marchandes destinées à les transporter. Si on envisage avec horreur de telles conséquences, si on veut sauver la liberté commerciale pendant cette période d'après-guerre armée, il est tout à fait inutile de rien tenter dans cet ordre d'idées, car on serait sûr de ne pas aboutir.

Parmi les procédés pratiques, auxquels on peut songer, le premier, et peut-être le plus efficace, est de garder au début le contrôle des mers et la réglementation du fret. La presque totalité des matières premières qui manqueront aux Allemands doit leur arriver par mer. Quand même ils auraient, comme nous savons qu'ils l'ont fait, constitué des stocks dans les pays neutres, ou négocié des achats à terme pour « la fin de la guerre; » quand même ils continueraient ces achats par quelques collaborateurs interposés, si, pendant plusieurs mois, ils manquent de transports vers l'Allemagne, un premier point très important sera atteint, puisque cela

permettra à nos propres usines de recommencer à vivre.

Mais ce n'est pas assez; en même temps que l'on établira une interdiction absolue de sortie vers l'Allemagne, il faudra rationner très rigoureusement les neutres sur le taux de leur propre consommation intérieure; d'où revision ou interruption des traités de commerce : mesures qui pourront paraître quelquefois vexatoires, mais qui resteront fondées sur l'état de guerre. Les Alliés seront forcés, dans cette occasion, d'expliquer aux neutres avec netteté qu'entre les deux blocs ils ont à faire leur choix et que le pays qui n'est pas avec nous est contre nous. La Hollande, en particulier, pourra être invitée à ne pas envoyer ses produits coloniaux et son étain des Détroits en Allemagne. Il reste aujourd'hui, dans cet immense conflit, si peu de neutres réels qu'une telle « neutrophobie » ne doit pas sembler ici bien périlleuse.

Les mesures prohibitives que nous venons de prévoir, ce n'est pas, en général, nous Français, ce sont les États-Unis et l'Angleterre qui auront à les établir. Un autre côté de la question intervient alors. Notre intérêt français et l'intérêt commun du bloc allié à ce que la France vive et prospère, demandent qu'il existe, pour nous, de toutes manières et en tout temps, un tarif douanier plus favorable que pour les neutres, ou, plus tard, pour les ennemis. Si, par exemple, tous les Dominions concluent entre eux une alliance économique, les sacrifices faits par la France à la cause commune peuvent être considérés, sans établir aucun rapprochement entre les deux ordres d'idées, comme méritant, sous une forme quelconque, une association à cette entente.

J'ai fait allusion plus haut à l'Étatisme que de telles restrictions pourront entraîner. Une surveillance et un contrôle exercés sur le monde entier sortent, en effet, tellement d'un régime commercial normal et exigent, pour être effectifs, des prescriptions si sévères qu'on est amené à se demander si l'action directe des gouvernements ne serait pas utile pour centraliser les ventes et réduire ainsi les possibilités trop grandes de fraude et de contrebande. On arrive à concevoir des bureaux centraux de vente, analogues au « Wheat Executive, » qui, depuis la fin de 1916, s'occupe de rassembler et de répartir des stocks de blé pour les Alliés. On a même parlé à ce propos d'instituer des monopoles du coton, de la laine brute, des

graines oléagineuses, du caoutchouc et de certains métaux. Sans doute, nous savons tous par expérience qu'un État ou un groupe d'États s'acquitte mal d'opérations commerciales. On devra donc étudier les détails du mécanisme de manière à réduire cet Étatisme au minimum et à le remplacer toutes les fois qu'on le pourra par des syndicats commerciaux indépendants. En tout cas, les mesures dont il est ici question ne sauraient être, j'y insiste, regardées comme correspondant à une situation stabilisée : ce sont essentiellement, dans l'après-guerre, des mesures de guerre et, disons-le nettement, d'avant-guerre nouvelle, ou plutôt, si on me permet cette expression, d'anti-guerre.

Afin de voir si une telle réglementation a des chances d'être appliquée, passons en revue les grands États intéressés et voyons quelle a été, jusqu'ici, leur attitude.

Le premier État à considérer, ce sont les États-Unis : d'abord parce que leur action peut être décisive pour certaines substances particulièrement importantes, coton, cuivre, etc. ; ensuite parce que le caractère de froide résolution américain et l'unité de commandement réalisée par le rôle personnel du Président dans la constitution peuvent éviter les débats stériles, les incertitudes et les retards inhérents au parlementarisme confus des autres alliés. Désireux d'éviter des effusions de sang dans l'avenir, les Américains comprennent particulièrement bien les services que peut rendre à l'humanité le maniement un peu rude de l'arme économique. Ils ont pu apprécier en témoins impartiaux la profondeur de la mauvaise foi allemande et l'impossibilité de se fier à une parole germanique. Derniers venus dans la lutte, ils ont appliqué rapidement des idées qu'ils avaient eu le temps de mûrir pendant leur neutralité et ils se sont montrés des premiers disposés à porter la lutte sur ce terrain des matières premières.

Dès le 15 juin 1917, ils constituaient une Commission d'exportation, sans l'assentiment de laquelle aucune exportation ne pouvait plus avoir lieu. C'est l'organisme qu'on aura à conserver pendant la phase de « reconstruction. » Puis, le 4 décembre 1917, M. Wilson s'est proposé d'assurer la paix future contre une Allemagne « qui continuerait à vivre sous le gouvernement d'hommes ou de classes d'hommes, auxquels les autres peuples du monde ne pourraient pas se fier. » « En ce

cas, a-t-il dit, il pourrait être impossible d'admettre l'Allemagne aux libres rapports économiques qui doivent inévitablement sortir des autres associations pour une véritable paix. » Toutes les mesures prises dans la suite par le gouvernement américain montrent sa décision de poursuivre la lutte jusqu'à ce résultat définitif qui doit empêcher son renouvellement futur. Il suffit de citer la loi Palmer du 14 mars 1918, par laquelle le Sénat américain a autorisé le gouvernement à saisir tous les biens possédés ou contrôlés par les Allemands aux États-Unis. On sait, en outre, que les États-Unis ont déjà eu l'occasion, avant la guerre, d'appliquer un protectionnisme intensif: ils n'ont pas, à cet égard, à remonter un courant d'opinion et d'habitude comme en Angleterre. Séparés de l'Allemagne par toute la largeur de l'Océan, ils n'en attendaient que des marchandises, dont ils auront tout intérêt à se passer en les fabriquant eux-mêmes, comme ils sont parfaitement en mesure de le faire.

La Grande-Bretagne possède également, dans ses colonies, le monopole ou la prédominance pour certaines substances dont l'Allemagne ne peut se passer si elle veut continuer son commerce d'exportation. Il suffit de citer le coton, la laine, le caoutchouc, les graines oléagineuses, l'étain, le nickel, etc. Elle était, avant la guerre, tout particulièrement visée par l'invasion du commerce allemand, qui venait, dans le monde entier, refouler son propre commerce avec des marchandises, pour lesquelles bien souvent la matière première était anglaise. La riposte apparait donc tout indiquée. Cependant les conditions de la lutte ne sont pas tout à fait aussi simples que pour les États Unis, par le fait que la Grande-Bretagne a toujours été libre échangiste et aussi parce que les Dominions ont, chacun pour sa part, à y intervenir. Avant la guerre, le lien des Dominions avec la mère patrie pouvait paraitre un peu flottant. Il y avait parfois concurrence directe entre les industries naissantes des colonies et celles de la métropole, elle-même tributaire de ses colonies pour les matières premières. Une des nombreuses erreurs psychologiques commises par les Allemands a été de s'imaginer que ce lien se relâcherait jusqu'à se rompre. Il a été, au contraire, resserré par la guerre au point de sembler maintenant indissoluble ; et l'idée d'une vaste Union douanière pan-britannique a fait un chemin rapide.

L'Angleterre a, depuis longtemps, un ministère de « reconstruction, » qui s'occupe avec un soin particulier de la question ouvrière (rapports du capital et du travail). Nous aurons à y revenir. En fait, les lois militaires ont supprimé, en Angleterre, toutes les libertés lentement conquises dont l'esprit aurait pu sembler contradictoire avec le régime proposé; elles ont institué un droit de réquisition absolue des personnes et des choses; et la résistance des ouvriers a seulement abouti au *Munitions of war act* du 2 juillet 1915, sorte d'accord entre patrons, ouvriers et gouvernement limitant ses effets à la guerre.

Il faut, à ces institutions officielles, ajouter, en Angleterre comme aux États-Unis, les *rings* qui se sont constitués pour empêcher les centraux de s'approvisionner en matières premières, ou pour les leur faire payer très cher, pour interdire l'accès des Allemands dans la marine britannique, etc.

Parmi les colonies anglaises, l'Australie, où les idées neuves n'effrayent pas, a été, pour ce qui regarde la question dont nous nous occupons, particulièrement militante, et son gouvernement a agi dans un sens résolument protectionniste. On sait ce qui s'est passé pour les minerais de zinc, dont presque toute la production était exportée en Allemagne. Les contrats ont été rompus et, dès 1916, il s'est constitué une association dont l'objet est de contrôler entièrement les opérations d'embarquement et de vente effectuées par les principaux producteurs. Plus tard, un groupement du même genre a été également réalisé pour le cuivre, dont l'Australie produit environ 40 000 tonnes entièrement raffinées dans le pays.

Le Canada peut intervenir de son côté pour le nickel, l'argent et le blé; les Indes, pour le coton; les États de Malacca, pour l'étain et le caoutchouc; l'Afrique anglaise, pour les graines oléagineuses, le caoutchouc, etc. Or, dès la première conférence interalliée, réunie à Paris le 14 juin 1916, on semble avoir combiné, pour ces colonies, un programme de politique douanière assignant un tarif minimum à l'Angleterre, moyen aux Alliés, plus dur et contingenté aux neutres, sévère à l'Allemagne. Il a été admis en principe qu'on ne démobiliserait pas sans s'être d'abord assuré la possession des matières premières indispensables. Tout, depuis lors, indique la tendance à persévérer dans la même voie, avec accentuation progressive d'un régime étatiste, qui n'est pas sans susciter des

craintes très justifiées dans une partie importante de l'opinion anglaise. Souhaitons, à ce propos, qu'une réaction contre les accaparements par l'État et contre la cherté croissante de la vie amenée par des causes diverses n'aille pas jusqu'à vouloir renverser trop vite des barrières douanières, qui sont nécessaires pour réaliser la juste répartition des matières premières britanniques entre les Alliés.

La France, je l'ai déjà fait remarquer, n'a qu'un petit nombre de substances à offrir. Cependant, par le retour de l'Alsace-Lorraine, l'une d'elles va se trouver tout particulièrement indispensable à nos ennemis, c'est le minerai de fer. Il est tout indiqué de ne pas laisser sortir une tonne de nos minerais, tant que nos usines du Nord et de l'Est n'auront pas été entièrement reconstituées, et, même alors, de n'autoriser les exportations que dans des conditions permettant à notre industrie métallurgique de soutenir victorieusement la concurrence. On peut en dire autant pour les minerais de nickel dont nous partageons le monopole dans le monde avec le Canada, et pour les phosphates dont, avec les États-Unis, nous détenons les gisements mondiaux les plus importants. On jugera assez naturel également de nous réserver nos bauxites, minerai d'aluminium tout particulièrement avantageux, auquel néanmoins les Allemands peuvent suppléer par des minerais moins riches. Les tendances gouvernementales sont, chez nous, suffisamment orientées vers la fermeture des frontières (peut-être à l'excès) et même vers les monopoles d'État, pour qu'il soit inutile d'insister.

Enfin, il est un grand pays que la prudence nous commande aujourd'hui de considérer comme étant en grande partie sous la dépendance de nos ennemis et qui, cependant, peut nous réserver, un jour ou l'autre, de brusques surprises : c'est la Russie. Je me borne à dire que la Russie détient le monopole du platine (sauf une petite production colombienne); qu'elle partage, avec les Indes et le Brésil, celui du manganèse; qu'elle possède des ressources abondantes en pétrole, considérables en phosphates, et que sa richesse en blé est bien connue.

***

Nous allons maintenant passer en revue quelques-unes des grandes matières premières, pour lesquelles la lutte écono-

mique paraît devoir être le plus vive, en insistant particulièrement sur la situation des deux belligérants qui nous intéressent avant tout en des sens contraires, la France et l'Allemagne. Toutes ces substances ne se présentent pas dans les mêmes conditions. Pour certaines que nous laisserons de côté, comme les céréales et les combustibles, la question sera de ravitailler la France, l'arme économique ne pouvant ici blesser l'Allemagne. Pour d'autres qui nous occuperont seules, il faudra examiner avec quelles chances de succès nous pouvons essayer de rationner nos adversaires. Au risque de troubler un instant certaines illusions, nous signalerons, dans chaque cas, les difficultés, généralement peu inquiétantes, que doit rencontrer notre offensive, soit par la possibilité pour les Allemands de puiser chez les neutres, soit par la ressource qu'ils auront de développer la production dans les pays soumis à leur pouvoir, soit enfin par les produits de remplacement qu'ils pourront utiliser. Ces fissures prévues à notre blocus d'après-guerre ne l'empêcheront pas d'être extrêmement gênant pour eux dans la plupart des cas, alors qu'il s'agira de soutenir avec avantage une concurrence industrielle.

Nous ne pouvons songer à dresser ici une liste complète qui tournerait en une sèche statistique. Nous ne pouvons non plus développer l'étude des substances choisies qui, pour la plupart, comporteraient chacune une monographie. Nous nous bornerons donc à des exemples typiques, en mentionnant à ce propos les éléments essentiels de la discussion. Dans les statistiques suivantes destinées à montrer la nécessité d'importer une matière, soit en France, soit surtout en Allemagne, les chiffres donnés pour les importations représenteront toujours, sauf avis contraire, la balance nette entre les importations et les exportations.

Les matières premières nécessaires aux industries textiles et, en premier lieu, le coton, par lequel nous allons commencer, constituent une de nos meilleures armes économiques. Les refuser à l'Allemagne serait la toucher à l'un de ses points les plus sensibles. Au total, l'industrie textile occupait en Allemagne plus d'un million d'ouvriers et il lui fallait chaque année 1 100 000 tonnes de fibres, dont 950 000 lui étaient fournies par les pays en guerre avec elle. Nous envisagerons successivement le coton, la laine et la soie, en montrant

d'abord, suivant un ordre que nous allons adopter pour chaque substance, comment se répartit la production mondiale, et, notamment, quelle est la part de la France, puis comment se présente le cas particulier de l'Allemagne (besoins et ressources).

La production mondiale de *coton*, qui était, vers 1880-90, de 8 à 9 millions de balles (de 226 kilogrammes), dépassait, avant la guerre, 25 millions de balles, dont, en moyenne, 14 à 15 millions venaient des États-Unis, 4 millions des Indes, 1 500 000 de l'Égypte et 370 000 du Brésil : soit à peu près 20 millions pour le bloc allié. En tête des autres pays producteurs vient le Turkestan russe, où l'on est arrivé à 1 500 000 balles en 1915-1916 : ce qui a permis à la Russie de couvrir les quatre cinquièmes de sa consommation. Puis environ 400 000 sont réparties entre le Mexique, le Pérou, la Perse et la Turquie d'Asie. Depuis la guerre, les récoltes ont baissé partout et sont descendues à 18 millions de balles pour les Alliés.

Quand on calcule en tonnes, on peut fixer approximativement à 5 ou 6 millions de tonnes la consommation mondiale, sur laquelle les Centraux consomment près de 700 000 tonnes et ne produisent rien.

Si on prend la question sous une autre forme, le groupe allié, défalcation faite de la Russie, représente 110 millions de broches, dont environ 56 dans le Royaume-Uni, 30 aux États-Unis, 7,4 en France, 6,4 aux Indes. Le groupe des Centraux comptait 16 millions de broches et les neutres, avec la Russie, environ 16. L'Alsace-Lorraine, qui, dans cette statistique de 1913, figure en Allemagne, représente à elle seule 1 900 000 broches de filature. Ces chiffres montrent dans quelles proportions l'industrie cotonnière de la France va se trouver accrue par la désannexion de l'Alsace-Lorraine. Aux 1 900 000 broches de filature alsaciennes, qui représentent à peu près le quart de ce que nous possédons actuellement, viendront s'adjoindre 46 000 métiers à tisser et 160 machines à imprimer. Pour le sujet spécial des matières premières qui nous occupe ici, ces usines bénéficieront de tout ce que nous nous proposons de refuser aux Centraux. L'Alsace retrouvera ses fournisseurs habituels. Comme il faudra le temps de remettre en état nos usines du Nord, et celles également qui ont pu souffrir en Alsace, il n'y a pas à prévoir, pour le ravitaillement de la France en coton, d'autres

difficultés que celles amenées, d'une façon générale, par la hausse du change et par la rareté du fret.

Les mêmes statistiques montrent, au contraire, le coup qui pourra être porté à l'industrie de la Mittel-Europa, si les États-Unis et la Grande-Bretagne lui refusent le coton. Les Allemands perdront le bénéfice de l'élaboration, du transport intérieur et de la commission commerciale. Laissons de côté l'élévation de prix que pourront subir les marchandises de coton consommées par eux à l'intérieur; une immense industrie peut se trouver annihilée, entraînant dans sa ruine les banques et cartels intéressés.

En argent, le montant total du commerce spécial d'importation allemand étant de 13,3 milliards de francs, la part du coton brut, manufacturé et confectionné, montait à plus d'un milliard; à l'exportation, le chiffre correspondant atteignait 805 millions sur 12,6 milliards. En Autriche-Hongrie, le coton représente également 11,9 pour 100 du commerce d'importation et 7 pour 100 du commerce d'exportation.

Pour l'Allemagne seule, faute de coton allié, 11 millions de broches de filatures, 236000 métiers à tisser, toutes les usines de blanchiment, de teinture, d'impression, toutes les fabriques auxquelles ces produits de coton servent de matières premières se trouveront dans une situation désastreuse. Ce sera l'état actuel de guerre empiré et rendu encore plus douloureux par le contraste avec la situation des nations voisines. Or, cet état de guerre apparaît, actuellement, en dépit de l'optimisme officiel, comme lamentable. L'industrie textile allemande a été pratiquement arrêtée par la guerre en dehors des fabrications d'armée. La plupart des grandes entreprises textiles n'ont eu d'autre ressource que de se transformer peu à peu en fabrications militaires. Le régime des allocations et l'emploi fructueux de tous les chômeurs dans l'industrie de guerre masquent seuls un état de choses qui deviendra grave en restant durable.

Pour montrer dans quelle mesure notre programme peut être réalisé, voyons d'où venaient avant la guerre (1913) les 470000 tonnes de coton importées en Allemagne. Il en provenait 370000 tonnes des États-Unis, 97000 tonnes des possessions anglaises (Indes et Égypte). En 1913, l'Afrique Orientale allemande comptait seulement pour 1300 tonnes, la Turquie pour 1900 et les Indes néerlandaises pour 1900. L'Allemagne

importait, en outre, un supplément de 10 000 tonnes en filés fins venant du Lancashire. L'excédent des importations en Autriche était de 224 000 tonnes, dont une partie venait d'Allemagne.

Quels seraient les moyens pour l'Allemagne de lutter si elle ne réussissait pas à se procurer le coton par l'intermédiaire des neutres? Le développement des plantations en Mittel-Europa ou dans les colonies qu'on aura pu lui rendre et l'emploi des succédanés. Les deux procédés sont également insuffisants, surtout s'il s'agit, non pas de se fournir à tout prix, mais de concurrencer les manufactures alliées. On peut sans doute produire quelques balles de coton en territoires germaniques. De 1900 à 1905, des essais faits en Hongrie ont permis d'y trouver des terrains favorables à la culture du coton, et celle-ci est également possible en Dalmatie, Bosnie, Herzégovine, Bulgarie et Turquie, au Sud du 45e degré. Les Allemands se vantent beaucoup des cultures organisées par eux en Turquie d'Asie, dans la plaine de Konia et dont la production est, en effet, rapidement croissante. En 1915, ils disent en avoir tiré plus de 10 000 tonnes. On peut faire plus en employant des graines du Turkestan, en asséchant des marais et en irriguant. Mais les facteurs de main-d'œuvre et de transport sont, de leur aveu même, défavorables. Partout il y a de grands capitaux à immobiliser pour un résultat financier très incertain.

Des colonies africaines, du Togo et de l'Afrique Orientale allemande, l'Allemagne recevait par an de quoi alimenter les filatures allemandes pendant un peu moins d'une journée. Les Pangermanistes prétendent constituer, dans le Centre africain, une production cotonnière qui leur permettrait de devenir indépendants. Mais ils n'occupent pas le Centre africain et, quand ils le tiendraient, la culture du coton n'y est encore qu'à l'état de rêve pour un lointain avenir. Quant à l'Amérique du Sud, elle ne paraît pas pouvoir produire avantageusement.

Il faut ajouter que les métiers allemands, construits pour se servir des filés américains, ne peuvent s'adapter aisément même aux cotons égyptiens et hindous : à plus forte raison à ces cotons nouveaux que l'on prétend leur substituer. Tous les cotons sont loin d'être identiques et interchangeables. On ne peut pas faire, par exemple, des tissus légers et fins avec des fils en coton des Indes, dont les fibres sont trop courtes pour

permettre un étirage suffisant; avec des cotons soyeux d'Égypte, on ne peut obtenir des tissus grossiers qu'à des prix hors de toute proportion.

La même réflexion s'applique bien plus encore aux succédanés : pâte de papier (textilose), orties, tourbe, etc., dont l'Allemagne a tant développé l'industrie depuis quatre ans. La fabrication de la textilose, antérieure à la guerre, a beaucoup prospéré par suite du blocus et lui survivra pour les tissus d'ameublement, les sacs ou même certains vêtements, mais remplace plutôt le jute que le coton. Il est évident que ce n'est pas avec des orties ou de la tourbe filée, ni même en général avec de la textilose, que les Allemands alimenteront leurs exportations.

Reste la ressource des stocks constitués par les Allemands en pays neutres ou même belligérants. De tels stocks existent, on le sait, en Suisse et en Espagne.

Les Allemands accaparent la fabrication des usines suisses et la règlent au fur et à mesure, la livraison ne devant se faire qu'à la paix. Des dépôts de coton ont pu être établis également à Barcelone et à Madrid par l'intermédiaire de banquiers américains avant l'entrée en guerre des États-Unis. En Amérique, les Allemands avaient passé des marchés considérables. Par exemple, au début de 1916, ils ont pris livraison, à la Nouvelle-Orléans, Galveston et Mobile, de 500 000 balles de coton, soit 125 000 tonnes, qu'ils ont payées comptant 130 millions de francs. Une grande partie de ces cotons était entreposée à bord des navires marchands internés. D'autres ordres avaient été passés, avec livraison *after peace*. Il y avait également des achats d'option avec faculté de résiliation dans un certain délai après la conclusion de la paix, etc. Tous ces artifices se sont trouvés mis en défaut par la déclaration de guerre américaine. Les Américains ont commencé à saisir les stocks allemands et, à la fin de 1917, ils en avaient déjà atteint pour près de 800 millions. On peut aller plus loin et rompre les contrats par voie de réquisition. La difficulté pratique la plus sérieuse est dans le « manque à gagner » qui en résultera pour la partie du commerce américain précédemment orientée dans le sens de l'Allemagne. Il pourra y avoir là un embarras momentané, nécessitant des compensations offertes par l'ensemble des Alliés à ceux qui seront particulièrement lésés. Mais, dans un avenir

assez proche, il est permis de concevoir que le développement de la consommation aux États-Unis et l'exportation nord-américaine vers l'Amérique du Sud viendront aisément reprendre les marchandises que plusieurs années de guerre auront déjà habitué à ne plus faire passer par l'Allemagne. La consommation mondiale restant la même, le fait que les Allemands ne joueront plus le rôle d'intermédiaires ne doit finalement rien changer aux débouchés.

Pour la *laine*, la situation des Alliés est également favorable, sans que les Centraux soient réduits à la même impuissance. On peut grouper de la manière suivante les chiffres relatifs à la production de laine en 1913 : Nations ayant rompu avec l'Allemagne : 950 000 tonnes; Centraux, Neutres, Russie et Roumanie : 500 000 tonnes. Sur ces chiffres, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie fournissent seulement 30 000 tonnes contre 54 000 pour l'Angleterre, 35 500 pour la France. La production de l'Australie représente près de 500 000 tonnes; celle de l'Amérique du Sud (Argentine, Brésil, Uruguay, Chili) fournit 263 000 tonnes, dont 188 000 pour l'Argentine; la Russie 145 000; l'Afrique (colonie du Cap, Algérie, Maroc) 72 000. Quant aux broches de filature, les Alliés en comptaient, défalcation faite de la Russie, environ 15,4 millions et les Centraux 6 millions. Envisageons d'abord comment nous pourrons satisfaire à nos propres besoins, ensuite ce que nous pourrons organiser contre l'Allemagne.

L'industrie lainière française a tout particulièrement souffert de l'invasion et aura un besoin spécial d'être protégée par des mesures de répression, si nous ne voulons pas que sa ruine soit définitive. La France comptait, avant la guerre, environ 3,2 millions de broches contre 5,2 en Allemagne. Mais les centres de Roubaix, de Fourmies, du Cambrésis, de Reims, de Sedan, qui produisaient près des quatre cinquièmes de la production française en fils et tissus de laine, ont été détruits ou immobilisés. Si on laisse de côté les installations de fortune faites depuis la guerre, on estime qu'il fonctionne au plus 6 pour 100 des broches de filature de laine peignée et 50 pour 100 des filatures de laine cardée. 80 p. 100 de nos métiers à tisser sont dans les régions envahies ou sous le feu de l'ennemi. Or, nos exportations de laine peignée montaient à 25 000 tonnes, valant 150 millions de francs. D'autre part, on estime à

300 millions de francs les stocks de laine brute ou manufacturée volés par les Allemands à Roubaix et Tourcoing seulement. A quoi on peut ajouter la Belgique, qui possédait près de 700 000 broches et 100 000 métiers. Les usines de Dinant ont été détruites et celles de Verviers fortement endommagées. Tout cela devra être restauré et remplacé. D'autre part, l'industrie lainière française éprouvera une certaine gêne pendant que le commerce sera supprimé avec l'Allemagne : impossibilité de se procurer des laines très fines de Silésie, dont nous prenions 1 200 tonnes ; suppression d'un débouché pour notre industrie de Mazamet et surtout pour la laine cardée et peignée.

L'Allemagne, en sens inverse, a bénéficié de ses pillages, non seulement sur notre front, mais aussi en Pologne, et a conservé ses usines intactes. Néanmoins, le blocus a fait sentir progressivement son influence sur cette industrie.

En temps normal, les importations de laine brute ou lavée en Allemagne s'élevaient à près de 200 000 tonnes, dont 11 pour 100 en laine lavée et le reste en laine brute. Sur ce total, 77 000 venaient de l'Australie, 50 000 de l'Argentine, 26 000 de l'Afrique méridionale anglaise, 11 000 de Belgique, 9 000 de l'Uruguay et 6 000 tonnes de France. L'Allemagne importait, en outre, pour la laine cardée et peignée, un excédent d'environ 11 000 tonnes et autant de filés de laine ou d'autres poils d'animaux. Au total, l'excédent des importations pour les matières premières des lainages s'élevait, en 1913, à 500 millions de francs. Dans le commerce spécial d'importation, la part de la laine montait à 817 millions de francs à l'importation et 708 millions à l'exportation. En outre, l'Autriche-Hongrie importait 42 000 tonnes de laines, cardées et peignées. Ainsi, contre une importation de 240 000 tonnes dans les Empires centraux, la production indigène était seulement de 12 000 tonnes pour l'Allemagne et 19 000 pour l'Autriche-Hongrie.

Si l'Allemagne, après la guerre, ne pouvait plus s'alimenter en Australie, dans l'Afrique du Sud, en Belgique et en France, elle n'aurait plus comme gros fournisseur possible que l'Argentine ; car la Russie, qui lui a fourni au total 2 000 tonnes en 1913, a ses propres usines à alimenter et sa balance était au total très largement importatrice (pour près de 200 millions de francs).

La fermeture des Colonies anglaises serait un coup très grave

pour une industrie qui comportait 16 000 entreprises, 2 000 peigneuses, plus de 5 millions de broches, 600 000 métiers et qui occupait 230 000 personnes sans compter toutes les industries greffées sur la laine : teinturerie, feutres, passementerie, bonneterie, vêtements, tapis, ameublement, etc.

On peut, d'ailleurs, se rendre compte du résultat à espérer en voyant ce qui se produit actuellement depuis que les produits de pillage sont épuisés : l'industrie lainière allemande ne vit plus que par la fabrication des tissus pour l'armée, à laquelle on réserve les matières premières disponibles.

Les efforts tentés en ce moment pour remédier à la disette de laines importées donnent également une idée de ce que pourrait faire l'Allemagne pour soutenir cette lutte. Le premier palliatif serait de développer l'élevage des moutons sur son sol ou dans les pays qui dépendent d'elle. L'Allemagne, qui avait possédé, en 1892, jusqu'à 13,5 millions de bêtes ovines, n'en avait plus que 5,5 avant la guerre et, à la fin de 1916, elle était tombée à moins de 5 millions. On a nettement orienté l'élevage dans ce sens, de manière qu'en dix-huit mois on a gagné près de 1 200 000 bêtes. Si l'on se rappelle que la production allemande atteignait seulement 12 000 tonnes pour une consommation de 200 000, on voit que cette extension de l'élevage national sera un bien médiocre remède. La Bulgarie et la Turquie pourraient fournir un appoint; mais la Bulgarie ne suffisait pas encore à sa propre consommation et la Turquie produit des laines médiocres, qui lui seront nécessaires à elle-même si elle ne peut plus importer des tissus et des vêtements. Quant aux colonies allemandes, elles peuvent fournir du kapok, mais semblent mal placées pour la laine. Une ressource beaucoup plus sérieuse pourrait être fournie par l'Argentine et le Chili, dont on sera amené à se disputer les produits entre les deux camps. Avec l'Uruguay qui a maintenant rompu, ces pays vendaient, en 1913, pour 150 millions de laine à l'Allemagne et pourraient monter à 200 millions. Il y a lieu également de prévoir des protestations des Australiens, auxquels l'interdiction de vendre à l'Allemagne enlèverait un débouché de 80 000 tonnes.

Ici, comme pour le coton, nous retrouvons la politique allemande des stocks accumulés. Notamment à la Plata, les Allemands ont accaparé une grande partie des laines des récoltes 1914 à 1916 représentant plus de 250 millions de francs.

Ils ont opéré de même en Australie, en Nouvelle-Zélande et jusqu'en Suisse, entreposant la laine sous de faux noms jusqu'à la conclusion de la guerre. C'est un des très nombreux cas où l'on peut voir l'importance que présentera, pour notre cause, l'orientation plus ou moins favorable des pays encore divisés et partiellement germanophiles qui existent dans l'Amérique du Sud.

De notre côté, du reste, on pratique également une politique d'achats. Par exemple, au Brésil, les États-Unis et l'Angleterre ont acheté d'avance pour 80 millions la production de laine de l'État de Rio Grande do Sul évaluée à 23 000 tonnes.

La question de la *soie* se présente également dans des conditions très favorables aux Alliés, quand on se borne à examiner les chiffres de production et de consommation. Il faut toutefois tenir compte, dans ce cas, des intérêts divergents qui risquent d'occasionner des malentendus et des froissements entre l'Italie, le Japon, les États-Unis, etc. En outre, la soie est une matière moins indispensable que le coton et la laine; elle peut, dans une certaine mesure, être remplacée par la soie artificielle; et elle joue un rôle bien moindre dans l'industrie allemande. Néanmoins, nous avons là encore un moyen d'action, dont on doit tenir compte d'autant plus que la soie peut, comme cela se passe depuis le blocus, remplacer les autres textiles dont l'Allemagne serait privée.

Dans la production de soie grège, le groupe allié (sans la Russie) représente approximativement 91,25 pour 100; le groupe neutre avec la Russie 3,3, et le groupe ennemi 5,45 pour 100. Le plus gros fournisseur est le Japon, où la production a plus que décuplé depuis 1875. Elle y atteint près de 12000 tonnes (à raison de 1 kilogramme de soie pour 12 kilogrammes de cocons) : soit environ moitié du total mondial. La Chine vient ensuite avec une exportation de 8 500; puis l'Italie avec 3 540. Dans le camp opposé, la Turquie monte à 1 175. La France a une petite production de 350 tonnes dans la métropole et de 12 tonnes en Indo-Chine. D'une façon générale, la production baisse en Chine, aux Indes, en France et en Italie; elle progresse un peu en Turquie et beaucoup dans le Turkestan et la Perse qui n'exportent pourtant au total (1913) que 435 tonnes.

Dans l'ensemble, on peut dire que le Japon est maître du

marché de la production. Les États-Unis tendent à prendre une supériorité analogue pour la consommation (11 000 tonnes par an). On sait quelle est la situation de la France et de l'Italie pour le marché des soies brutes et pour la soie ouvrée. Quant à l'Allemagne, qui ne produit pas de soie grège et qui exporte pour une valeur sensiblement égale à celle de son importation, son rôle est surtout celui d'un commissionnaire diligent et d'un intermédiaire, dont les bénéfices ne sont pas négligeables. Les régions de Crefeld et d'Elberfeld pourraient être particulièrement frappées.

Actuellement, il y a lieu de remarquer que le tissage de la soie est la seule industrie textile qui, en Allemagne, marche à une allure demi-normale : les articles de soie remplaçant dans bien des cas ceux de coton et de laine. Cette situation tient au moins en partie au retard qui a été apporté dans le blocus, du côté de l'Italie et de la Suisse et qui a favorisé la constitution de stocks. L'Italie perdait, en effet, en Allemagne, un débouché considérable : 140 millions de francs de soie naturelle, 7 millions de filés de soie, etc. Ce sont des difficultés de ce genre que l'on peut prévoir dans l'avenir. Néanmoins, une entente entre la France et l'Italie ne paraît pas impossible. Et, d'autre part, le Japon, où l'on tend à multiplier les tissages, pourrait développer ses spécialités sans nuire aux industries européennes.

Si nous privions l'Allemagne de soie, elle aurait comme ressource de développer la production en Turquie et en Russie : quoiqu'en Turquie, une bonne partie du tonnage (environ 500 tonnes, valant 25 millions de francs) vienne de la Syrie, où la France possède une situation économique toute spéciale. Elle pourrait également reporter son effort sur la soie artificielle, dont elle produisait déjà 1 200 tonnes et l'Autriche 300 tonnes (sur 8 000 dans le monde) ; mais on sait que, pour les beaux articles, le produit artificiel ne peut lutter encore contre le produit naturel.

Le problème du *caoutchouc* a pris une importance de guerre que démontre le progrès rapide de sa consommation dans les pays alliés ; les principaux de ses emplois survivront à la paix. En temps de guerre, c'est un des points où nous sommes arrivés par le blocus à amener chez les Centraux une disette réelle. Ils auront, de ce chef, outre leur consommation courante, tous leurs stocks à reconstituer. Si l'on ajoute que l'Allemagne

faisait une grosse exportation d'objets caoutchoutés, chiffrée par environ 200 millions de francs, et si on remarque que la presque totalité de la production est, pour les prochaines années, aux mains des Alliés, tout particulièrement des Anglais et des Brésiliens, accessoirement des Français et des Belges, on voit qu'il y a là encore un point fort intéressant à étudier.

Le grand emploi du caoutchouc, celui qui s'est surtout accru depuis vingt ans, c'est l'industrie des automobiles, bicyclettes, etc. Cette industrie est importante par elle-même ; et elle l'est également, en paix comme en guerre, par les facilités qu'elle contribue à donner pour les transports et, par suite, pour le reste du commerce. L'industrie de l'automobile va accélérer son développement, du fait même que l'usage des automobiles aura été vulgarisé par la guerre, qu'un grand nombre d'appareils militaires passeront aux civils et surtout que nombre d'usines outillées pour le matériel de guerre seront amenées à employer leur outillage à la fabrication des véhicules. Aux États-Unis en particulier, la multiplication des automobiles entraînera une consommation croissante de caoutchouc.

Le caoutchouc est une de ces substances dont les deux courbes de production et de consommation montent très vite, en sorte que, tantôt l'une, tantôt l'autre, se trouve en retard : d'où de violents mouvements de prix accrus par la spéculation. Quelque temps avant la guerre, le caoutchouc manquait. Sans la guerre, on prévoyait, au contraire, vers 1918 à 1920, un excès notable de la production. En fait, avec les restrictions imposées à son usage, le caoutchouc, par une exception rare, n'a guère augmenté de prix.

La production a presque triplé de 1900 à 1915, passant de 54 000 tonnes à 158 000. Par la mise en valeur progressive des plantations, ce mouvement s'est accéléré depuis la guerre. On évalue couramment la production à 200 000 tonnes en 1916, 250 000 en 1917, 340 000 en 1920. Il semble donc qu'il doive y avoir alors un moment de surproduction contraire à toute idée de restriction ; et on s'est demandé si, pour l'empêcher, l'État anglais ne devrait pas réglementer la culture du caoutchouc comme celle du tabac, en trouvant du même coup une source de revenus importante. L'objection très forte est l'existence d'immenses plantations hollandaises qui échapperaient à de

telles mesures, sans compter les cueillettes de l'Afrique centrale ou de l'Amérique du Sud.

Si l'on examine les chiffres de production actuels, le bloc des Alliés a une prépondérance évidente. Les plantations déjà fructueuses, dont la part contributive s'accroît de jour en jour, sont surtout dans la Malaisie britannique, qui a déjà atteint 100 000 tonnes en 1916 et qui montera, dans quelque temps, à 180 000 tonnes. Le marché neutre comprend seulement : 12 000 tonnes pour la Bolivie, l'Équateur, le Mexique, le Pérou, le Venezuela; 16 000 tonnes (chiffres de 1916) pour Java et Sumatra. Quand même les Allemands réussiraient à s'en réserver une forte proportion, ils seraient loin d'être fournis. Pour leurs anciennes colonies africaines, malgré ce que peuvent dire les pangermanistes sur les vastes « possibilités » de l'Afrique centrale, elles leur fournissaient tout au plus 3 000 tonnes.

La consommation, d'autre part, a doublé, depuis 1900, dans les grands pays européens et a suivi une marche encore plus rapide aux États-Unis. En 1916, on a atteint environ 154 000 tonnes, non compris les Centraux, dont 80 000 aux États-Unis, 25 000 en Angleterre, 12 000 en France, 8 000 en Italie. Les besoins des Alliés ne paraissent pas devoir être très difficiles à servir; car les stocks s'accumulent, en ce moment, faute de fret chez les producteurs. Il pourra en être autrement pour les Centraux, qui absorbaient déjà, en laissant de côté leurs exportations, environ 20 000 tonnes, et qui, avec les stocks à reconstituer, auront besoin de 40 000 tonnes après la guerre.

Ces besoins de l'Allemagne sont faciles à comprendre. Avant la guerre, ce pays possédait déjà 92 000 automobiles. La guerre a dépensé beaucoup de caoutchouc pour les fabriques de dynamite, les bottes et couvertures de tranchées, les masques contre les gaz, les services de chirurgie, l'aviation, l'électricité, etc. Les besoins de paix sont restés sans satisfaction depuis quatre ans. L'efficacité de notre blocus sur ce point est prouvée par le seul fait que le sous-marin *Deutschland*, à son second voyage, a choisi, comme cargaison, du caoutchouc. Le manque persistant de caoutchouc ruinerait, en outre, une industrie qui occupait 40 000 personnes et qui travaillait beaucoup pour l'exportation (160 millions d'ouvrages en caoutchouc, 27 de caoutchouc brut, 15 de tissus caoutchoutés, 4 de gutta-percha et de

balata). Néanmoins, si on ne veut pas se leurrer, il faut envisager certaines objections, qui joueront surtout dans l'après-guerre.

La première vient des neutres, et particulièrement de la Hollande, dont la germanophilie est connue. Même en temps de guerre, la Hollande a réussi à ravitailler par fraude l'Allemagne : à plus forte raison, en temps de paix. Or, les plantations hollandaises, encore jeunes, sont en voie de développement rapide. Java et Sumatra ont passé de 9000 tonnes en 1915 à 16000 en 1916. La superficie plantée a presque doublé de 1913 à 1915. Il existe actuellement 180 000 hectares de plantations dans ces deux îles et 10000 à Bornéo. L'accroissement, fort heureusement, ne produira pas son effet de suite après la guerre, dans la période la plus importante; mais il empêche d'envisager des mesures bien durables. Pour les possessions anglaises elles-mêmes, on pourra rencontrer quelques difficultés du côté des producteurs lésés.

Il faut également considérer les caoutchoucs régénéré ou artificiel et les succédanés. La régénération des déchets s'est beaucoup développée, la guerre aidant; elle ne peut encore donner le caoutchouc de bonne qualité pour pneus de poids lourds; mais elle réussit dans beaucoup d'autres cas. Le caoutchouc de synthèse, cherché depuis longtemps par la maison Bayer de Cologne et par une maison de Charlottenbourg, donne des résultats médiocres, qui sont périodiquement tambourinés avec fracas. Cependant, on a réalisé des progrès depuis la guerre pour le caoutchouc durci et, aux cours actuels d'Allemagne, on a pu commencer en 1917 à travailler couramment avec le carbure de calcium transformé en acétone. On a encore remplacé les bandages par des entrelacements de fils d'acier, par des alternances de papier mince goudronné et de toile métallique, par du bois, du chanvre, etc.; mais ces essais, qui montrent seulement l'intensité de la disette, ne pourraient avoir aucune valeur en temps de paix.

Les *produits oléagineux*, dont on extrait des corps gras et de la glycérine employée pour les fabriques d'explosifs, appartiennent, eux aussi, presque totalement aux Alliés. Sur 14 000 000 tonnes de produits exportables, les Alliés disposent de 12 000 000, les neutres et les Russes de 2 000 000, et les ennemis en tiraient seulement 184 000 de leurs colonies,

actuellement en notre pouvoir. On sait que le manque de corps gras est un de ceux qui se sont le plus fait sentir en Allemagne et qui ont exercé l'action la plus efficace, non seulement sur l'alimentation (ration tombée de 100 grammes à 30 par jour), mais encore sur l'industrie et sur les transports.

En temps normal, l'Allemagne produisait 1 135 000 tonnes de corps gras, dont 710 000 d'huiles et graisses animales, 400 000 de beurre et 25 000 d'huiles et graisses provenant des graines récoltées dans le pays. Elle importait, en outre, environ un million de tonnes d'huiles et graisses de toute nature, dont plus de moitié sous la forme de graines oléagineuses : 1 727 000 tonnes de graines fournissant 574 000 tonnes d'huile, dont la valeur représentait 668 millions de francs, en 1913. Ces graines et ces fruits laissaient, dans le pays, pour les usages agricoles, 1 153 000 tonnes de tourteaux.

Parmi ces graines, 560 000 tonnes de graines de lin venaient surtout de l'Argentine et des Indes; 236 000 tonnes de noix de palme (94 000 tonnes d'huile) étaient originaires des colonies allemandes; 220 000 tonnes de graines de coton (44 000 tonnes d'huile) étaient tirées de l'Égypte et des États-Unis. Au total, les Alliés fournissaient un peu plus de moitié de ces importations, et la possession des mers leur permet de contrôler à peu près tout le reste.

L'Allemagne importait, en outre, des quantités croissantes de graisses et d'huiles animales : 347 000 tonnes valant 318 millions, dont 51 pour 100 venaient des Alliés, 30 pour 100 du Danemark et de la Hollande, 10 pour 100 de Russie.

Ici, il s'agit surtout de gêner la consommation intérieure, plutôt que d'empêcher un commerce d'exportation, quoique l'Allemagne exportât pour 82 millions d'huiles diverses (noix de palme, coprah, sésame, arachide). Le manque de tourteaux comme engrais et surtout comme aliment pour le bétail se ferait vivement sentir. L'Allemagne produisait seulement 60 000 tonnes de tourteaux indigènes ; elle en obtenait 1 153 000 par le traitement des produits oléagineux et elle en importait 828 000, dont 349 000 venant des Alliés et 320 000 de Russie, et n'en réexportait que 294 000.

Depuis la guerre, on a essayé, en Allemagne, d'augmenter la production indigène. L'huile végétale a pu passer de 20 à 60 000 tonnes (sur un total de 619 000 tonnes). On a retiré les

corps gras des noix, des marrons d'Inde, des noyaux de fruits, des algues; on a récupéré la graisse des eaux d'égout et des cadavres d'animaux; on a obtenu quelques corps gras minéraux en Galicie et en Roumanie.

Après la guerre, nous ne pourrons sans doute empêcher les neutres, qui étaient les principaux fournisseurs de matières grasses alimentaires, de reprendre leur commerce; mais, pour les graines oléagineuses, l'Angleterre et la France peuvent aisément se réserver un monopole.

Si, après les produits végétaux, nous abordons maintenant le monde minéral, je rappelle seulement en deux mots ce que j'ai dit autrefois ici pour le *fer*. Tout dépend de la destinée du bassin lorrain. Admettons qu'il passe tout entier entre nos mains, nous aurons là une arme formidable, qui doit non seulement nous permettre de prendre en sidérurgie le rôle attribué jusqu'ici à l'Allemagne, mais qui, point vital, constituera la plus sûre mesure défensive contre une nouvelle agression des Allemands. Ici nous ne dépendons que de nous-mêmes et nous n'avons pas à négocier avec nos alliés pour obtenir leur intervention. La France va dominer le marché des minerais de fer européens, avec une production qui sera déjà, aux taux d'avant-guerre, pour le seul bassin lorrain, le cinquième de la production mondiale et qui est susceptible de s'accroître presque dans la mesure où nous le désirerons. L'Allemagne, au contraire, perdra la région minière qui alimentait avant tout sa métallurgie, et ce ne sont ni ses minerais de Siegen, ni ceux qu'elle pourra tirer de la Suède et de l'Espagne qui lui permettront de conserver sur son pied actuel son industrie de paix et de guerre. Avec une substance d'aussi faible valeur que le minerai de fer, les pays exotiques n'ont aucun rôle à jouer pour combler ce vide, quelles que soient, d'ailleurs, chez certains d'entre eux, les immenses ressources en minerais; et il n'a pas encore été question, même en Allemagne, de trouver au fer des succédanés.

Pour beaucoup d'autres métaux, on connaît les manœuvres habiles par lesquelles l'Allemagne s'était assuré ou allait bientôt conquérir le marché européen, même quand elle ne produisait elle-même à peu près rien. Le rôle de sa *Metall-Gesellschaft* est assez fameux, et l'on se rappelle comment cette société s'était, par exemple, assuré pour plusieurs années le zinc d'Australie.

De même, le marché du tungstène appartenait à une seule maison de Hanovre. La question se pose souvent ici pour nous sous une forme nettement défensive. Il s'agit, avant tout, de nous affranchir, comme nous aurons à le faire pour les matières colorantes.

Dans cette intention, le 11 décembre 1917, à la Chambre des Communes, M. Bonar Law, chancelier de l'Échiquier, a fait approuver un projet défendant, pendant cinq ans après la paix, tout commerce de certains métaux, tels que le plomb, le zinc, le nickel, l'étain, l'aluminium, le cuivre, etc., entre les maisons anglaises et les maisons ennemies. Ce projet, a-t-il dit, né des délibérations de la première Conférence de Paris en juin 1916, appliquait la première résolution de ce Congrès ainsi conçue : « Les Alliés décident de prendre sans délai les mesures nécessaires pour s'affranchir de toute dépendance des pays ennemis relativement aux matières premières et objets fabriqués essentiels pour le développement normal de leur activité économique. »

Je vais me borner à insister sur deux ou trois métaux, pour lesquels nous avons mieux à faire que de nous défendre, l'Allemagne ayant besoin de nous pour se les procurer.

Parmi les grands métaux, le *cuivre* est le plus important après le fer et l'un de ceux pour lesquels nous sommes le mieux armés, sans même avoir à faire intervenir un déplacement espéré des frontières. Il ne faudrait pas, à cet égard, se laisser abuser par certaines déceptions qu'a pu causer l'expérience du blocus. Des esprits trop optimistes avaient cru trouver là un moyen décisif pour empêcher l'Allemagne de fabriquer ses munitions. On pouvait facilement voir, et je l'ai montré ici à une époque où je partageais d'autres illusions dissipées depuis, que les stocks latents de cuivre travaillé fourniraient longtemps les quantités nécessaires à l'armée, étant donnée surtout la possibilité de piller systématiquement jusqu'à la dernière parcelle de métal dans d'immenses territoires envahis. Il n'en est pas moins vrai que les Allemands vivent, à cet égard, d'expédients, de réquisitions et de succédanés; et que c'est un régime auquel ils ne pourraient continuer à se soumettre pendant la paix sans ruiner nombre de leurs industries, et d'abord les industries électriques si florissantes. Où est pour eux le beau temps de l'avant-guerre, alors qu'ils s'efforçaient d'absorber le

marché du cuivre européen, en le transportant de Londres à Hambourg et à Berlin?

Posons les données précises du problème. Si nous prenons les chiffres de 1913 : sur 1 000 000 de tonnes au total, la production de cuivre des Alliés montait à 792 000 tonnes, celle des ennemis à 31 000, celle des neutres (Russie incluse) à 170 000. Les États-Unis tiennent de loin la tête avec une production qui dépasse 55 pour 100 du total. Il faut ajouter que la production des neutres est, en grande partie, dans des mains alliées qui contrôlent effectivement les mines d'Espagne, le Boleo au Mexique, Corocoro et beaucoup d'autres mines au Chili, etc.

D'autre part, les Centraux employaient annuellement 300 000 tonnes, dont 260 000 pour l'Allemagne seule (198 000 prises aux États-Unis, 13 000 en Australie), et cette consommation croissait très rapidement d'année en année. Actuellement, en poussant les mines allemandes du Mansfeld, les mines serbes de Bor, quelques gisements turcs, ils ont pu doubler à peu près leur production de paix. Néanmoins, la disette sera grave le jour où ils voudront reprendre les industries normales et restituer aux particuliers tout au moins une partie des objets en cuivre réquisitionnés. Sans doute, une partie du cuivre utilisé par l'armée, ou mis en stocks par les sociétés de guerre, reviendra à la vie civile; mais une partie seulement. La restriction du cuivre agirait sur le commerce d'exportation de ce métal et de ses alliages, bruts, mi-œuvrés et manufacturés (soit 400 millions). Les machines et appareils électriques représentaient à eux seuls 120 millions et occupaient, en 1907, 119 000 ouvriers; le travail des articles de cuivre et alliages en cuivre 151 000; celui des appareils d'éclairage, 26 000. Avec les ouvriers occupés à la métallurgie du cuivre, on dépasse un total de 320 000 hommes, qui peuvent être mis sur le pavé par une simple décision des États-Unis et de l'Angleterre.

Dans quelle mesure les Allemands pourraient-ils se passer du cuivre? La répartition de leur consommation comportait 50 pour 100 pour l'électricité, 38 pour 100 pour la mécanique et 12 pour 100 pour emplois divers. Cette dernière catégorie peut substituer d'autres métaux au cuivre. Pour la mécanique, c'est déjà plus difficile. Le fer, la fonte et le bois, qu'on a essayés, s'usent trop rapidement. Quant aux applications électriques, on a bien préconisé des fils de fer, ou de zinc, ou même

des tubes de fer creux remplis de sodium. Avec le fer, le poids est plus fort, l'altération plus rapide; le magnétisme du fer donne lieu à des phénomènes d'induction. Le zinc manque de résistance à la traction et s'altère vite quand il n'est pas pur. En réalité, on n'a pu opérer ces remplacements que pour les téléphones ou télégraphes à petite distance.

Reste le procédé de défense ordinaire, qui a consisté à rassembler des stocks aux États-Unis, un peu en Espagne et en Suède. Mais le raffinage du cuivre aux États-Unis appartient seulement à 22 sociétés, dont 5 fournissent à elles seules les quatre cinquièmes de la production. A elles seules, deux d'entre elles, l'United Metal Selling C° et l'American Smelting C° fournissaient un tiers. Un contrôle exercé sur les ventes de ces grandes sociétés est donc particulièrement facile.

L'*étain* est encore un métal pour lequel les Alliés peuvent assez aisément s'assurer le monopole. La question se présente ainsi. Sur une production mondiale de 131 175 tonnes en 1913, l'Angleterre et ses colonies en ont produit 83000, soit environ les deux tiers : États malais, 66 800; Afrique du Sud, 5700; Cornwall, 5300; Australie, 5200. Puis viennent la Bolivie avec 23200, les Indes hollandaises (Banka et Billiton) avec 17400, la Chine avec 8400. Par suite des minerais qu'elle importe et sur lesquels elle peut exercer un contrôle, l'Angleterre alimente la moitié de la consommation mondiale et le grand marché de l'étain est à Londres.

Si nous plaçons en regard les besoins, nous voyons que la France absorbe 7 400 tonnes d'étain, l'Angleterre 12 000 et l'Allemagne, en temps normal, 18000. Cette forte consommation allemande s'explique par le commerce très important d'étain brut et manufacturé que fait l'Allemagne. A cet effet, elle traite chaque année 17000 tonnes de minerais étrangers (notamment un quart de la production australienne), dont elle retire 11000 tonnes d'étain. Sa propre production de minerais indigènes est tout à fait insignifiante. Néanmoins sa *Metall-Gesellschaft* occupait une place disproportionnée sur ce marché, dominait les ventes en France et en Italie, agissait à la Bourse de Londres par de puissants organismes anglo-hollandais. Il semble qu'on puisse tout au moins arrêter le commerce allemand d'exportation de l'étain. L'Australie est toute disposée à lui retirer sa production, ayant officiellement reconnu et dénoncé

les tentatives d'accaparement allemandes. Aux États malais, il se présente, comme pour la Chine, une petite difficulté tenant au grand nombre d'exploitations appartenant à des Chinois; mais elle ne semble pas impossible à lever. Reste la Hollande qui, depuis la guerre, a été le fournisseur unique de l'Allemagne et qui, en fait, élabore à peine, pour elle-même, 250 tonnes d'étain par an. Quant à la Bolivie, où l'Allemagne tente de grands efforts, l'exportation se dirige actuellement vers l'Angleterre et les intérêts français y sont importants.

On retrouve une situation analogue pour le *nickel*, dont la production mondiale se divise à peu près totalement entre le Canada et la Nouvelle-Calédonie. Tandis que les Alliés fournissent 389 000 tonnes de minerai, les ennemis n'en ont que 14 000 à leur actif et les neutres 7 000.

Enfin, sans vouloir poursuivre indéfiniment cette énumération pour des substances de moindre importance, comme le jute des Indes anglaises, les peaux de bœuf sud-américaines, le tabac, le cacao, le café, etc., nous signalerons encore la force de la France sur le marché des *phosphates*, qui sont devenus une matière première tout à fait indispensable à l'agriculture. Ces phosphates ont deux sources principales d'inégale importance : les phosphates de chaux naturels que l'on transforme en superphosphates et les scories phosphatées produites par le traitement de certains minerais de fer. La production mondiale des phosphates, qui atteignait environ 7 millions de tonnes en 1913, provient presque exclusivement des pays alliés : 45,25 pour 100 de la France et de ses colonies, 43,8 pour 100 des États-Unis (Floride, Caroline, Tennessee, avec d'immenses réserves peu utilisées dans l'Ouest); 5,4 pour 100 des colonies anglaises; 2,6 pour 100 de Belgique; au total 97,3 pour 100. Il reste 2,3 pour 100 pour les ennemis, venant en grande partie des colonies allemandes d'Océanie et 0,4 pour 100 pour les neutres (Russie incluse). En particulier, nos gisements africains peuvent être considérés pratiquement comme une source inépuisable. Quant aux scories phosphatées, le grand centre de production européen est le bassin lorrain, qui va nous revenir.

Avant la guerre, les Centraux consommaient environ 1 000 000 de tonnes d'acide phosphorique par an : dont 270 000 sous forme de superphosphates et 733 000 sous forme de scories. Les phosphates importés venaient : pour moitié des États-Unis et

pour 40 pour 100 des colonies françaises. Quant aux minerais de fer phosphoreux, il leur resterait les minerais importés de Suède et ceux tirés de leur propre sol. Si on fait le calcul, on voit qu'ils seraient réduits à 325 000 tonnes d'acide phosphorique, soit le tiers de leurs besoins. On peut ajouter que nous sommes également en mesure d'exercer une action très efficace sur leur ravitaillement en acide sulfurique, nécessaire pour la transformation en superphosphates, à la condition de limiter les fournitures de pyrites norvégiennes et suédoises destinées à l'Allemagne. Cette disette serait particulièrement grave si l'Allemagne prétendait, question que nous avons laissée de côté ici, developper son agriculture jusqu'à rendre son ravitaillement alimentaire indépendant de l'étranger. La principale difficulté que l'on aperçoit ici pour réaliser ce blocus de l'Allemagne, c'est l'existence de grands gisements phosphatés en Russie : gisements fort peu utilisés, mais que les Centraux pourraient d'ici quelques années réussir à mettre en valeur.

Ces considérations et ces calculs auront suffi, je pense, pour montrer la valeur de l'arme économique que les Alliés tiennent en mains et qui peut leur permettre de ruiner l'échafaudage de combinaisons artificielles, sur lequel nos ennemis avaient édifié leur fortune. Si nous savons en user, si nous et nos amis faisons tous les sacrifices nécessaires pour rendre notre entente durable, nous possédons là un moyen d'assurer la paix future et le développement de l'humanité, beaucoup plus certain que toutes les conventions et tous les traités. Dans les cas où la France peut exercer une action déterminante (fer, nickel et phosphates), il dépend de nous de donner l'exemple. Dans la plupart des autres, nous devons compter sur le sens des réalités que la vision horrible de la guerre, telle qu'elle nous est faite, accentue progressivement chez nos alliés.

L. DE LAUNAY.

REVUE LITTÉRAIRE

NAPOLÉON JOURNALISTE (1)

« Journaliste nous-même, dit M. Périvier, c'est uniquement au point de vue professionnel que nous avons essayé de faire revivre la figure du plus illustre et du plus redoutable de nos confrères. » Ce confrère de M. Périvier : Napoléon. Et l'ancien directeur du *Figaro* vient de consacrer à *Napoléon journaliste* une étude fort amusante, écrite peut-être un peu vite et où ne manquent pas toutes les petites fautes que l'on commet au courant de la plume. Ainsi, cherchant des précurseurs de Napoléon journaliste, il a trouvé le cardinal de Richelieu, lequel, dit-il, insérait parfois des articles dans le *Mercure de France*. Mais il y avait trente ans que Richelieu était mort, quand parut le premier numéro du *Mercure*, alors *galant* et qui ne devint *Mercure de France* qu'un bon demi-siècle plus tard. Qu'importe ? Et, en somme, l'exactitude méticuleuse n'est pas tout le mérite d'un ouvrage : une certaine promptitude a bien son charme.

« Avant d'aborder Napoléon journaliste, dit encore M. Périvier, il n'est pas hors de propos d'établir qu'il fut un grand écrivain, un maître dans l'art d'exprimer sa pensée, sans quoi il n'eût point été un vrai journaliste... » Un grand journaliste, si l'on veut ! Mais un vrai journaliste n'est pas, de toute nécessité, un grand écrivain : les directeurs de journaux n'arriveraient pas à recruter leurs équipes. Les vrais journalistes ont en général une simplicité, une bonhomie, une modestie que l'on connaît peu. Ils sont rarement de grands écrivains :

(1) *Napoléon journaliste*, par M. A. Périvier (librairie Plon).

car ils sont beaucoup plus nombreux dans une seule année que les grands écrivains de tout un siècle. Et ils pratiquent des vertus qui ne sont guère napoléoniennes. Après cela, que Napoléon fût un grand écrivain, personne n'y contredira. Pour y contredire, il n'y eut que Chateaubriand, qui déclare « fautive » la parole de l'Empereur et qui ajoute cependant : « Mais il donnait le mot d'ordre à l'univers ; ses bulletins ont l'éloquence de la victoire. » Chateaubriand, qui volontiers « disait, en parlant du grand César : nous deux ! » lui accordait au bout du compte la suprématie de l'action, mais réclamait la suprématie de la littérature. M. Périvier, lui, considère « que, chez Napoléon, la parole est aussi admirable que l'action. » Même, ayant choisi de célébrer Napoléon journaliste, peu s'en faut qu'il ne sacrifie le capitaine. Les prodiges des champs de bataille, remarque-t-il, perdent au cours de l'histoire leur vif éclat et finalement ressemblent aux « planètes refroidies qui errent dans l'espace. » Les victoires de Napoléon rejoignent celles d'Alexandre, d'Annibal et de César : et l'on dirait qu'Alexandre, Annibal et César, n'ayant pas été journalistes, s'évanouissent. « Déjà, à l'heure même où nous écrivons... » A l'heure où écrivait M. Périvier, les campagnes de Napoléon « s'éclipsaient » devant les batailles de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser, de la Vistule et de Verdun ; Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna commençaient « à pâlir dans le recul des temps. » M. Périvier concluait : « Il faut donc convenir que les victoires de Napoléon passent au second plan et ne seront plus désormais qu'un sujet d'études pour les historiens et les critiques militaires... » Quelle erreur ! Et comment ne pas voir, dans les nouveaux exploits de la France, la suite de sa plus glorieuse aventure ? L'énergie française, Napoléon ne l'a pas créée; mais il l'a puissamment fortifiée : notre valeur militaire, telle qu'aujourd'hui elle se révèle, doit à l'Empereur assez pour qu'on n'ait pas le droit de reléguer parmi les anecdotes surannées des âges défunts Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna... « Bien au contraire, certains mots de Napoléon, certaines phrases, certaines pages, certaines conversations, certaines correspondances demeureront aussi longtemps que vivra la langue française... » Allons ! disons-le, Napoléon journaliste empêchera que l'on n'oublie Napoléon capitaine?... C'est bien d'aimer le sujet qu'on traite : et l'auteur, ainsi pourvu de zèle, animera sans doute sa besogne. Mais il faut pourtant garder la mesure, mettre les choses à leur plan, consentir que le journalisme ne fut jamais, dans l'activité de Napoléon, le principal et enfin ne pas approuver le dictionnaire de biographie et d'histoire qui rédigerait

l'article de l'Empereur comme ceci : « Napoléon, journaliste français... »

A Lodi, en 1796, Bonaparte cessa, — et c'est lui même qui l'a dit, — de « se regarder comme un simple général » et se sentit un homme qui « influerait sur le sort du peuple. » C'est à ce moment que lui vint le souci de l'opinion publique, à ce moment qu'il entrevit l'importance des journaux, l'utilité ou l'inconvénient d'une presse dirigée bien ou mal. Et, de Milan, le 26 août, il écrit au Directoire. Il se plaint des « absurdités » que les journalistes de Paris publient quotidiennement sur le compte du roi de Sardaigne : ces « coups de plume écrits sur des ouï-dire et sans mauvaise intention, » dit-il, « nous font grand mal. » Et il lance cette idée : « Peut-être serait-il bon qu'un journal officiel insérât un article qui démentit ces bruits absurdes et ridicules. » Le Directoire avait un journal à sa disposition, *le Rédacteur*. Mais c'était un pauvre journal et qui n'imposait pas le silence à l'opposition royaliste ou révolutionnaire, très ardente contre le Directoire et son général. Bonaparte fit passer aux directeurs ce petit article : « Comment pourra-t-on espérer la liberté sans révolution, selon le juste désir de Bonaparte, si ceux qui sont chargés de l'établir trahissent impunément ses intérêts ? Nous avons déjà des Cazalis, des Maury, qui bravent le juste ressentiment des patriotes indignés de lire, au lieu des actes majestueux de l'Assemblée libératrice de l'Italie, les subtilités, les sophismes d'avocats payés pour soutenir la *prepotenza* de quelques individus et perpétuer l'avilissement du plus grand nombre. Ils veulent nous enchaîner une seconde fois pour prix de leur avoir confié l'auguste mission de fonder une seule nation de plusieurs peuples comprimés par la tyrannie et à qui la fortune présente la liberté. » Le Directoire défendait mal son général, laissait la presse d'opposition l'attaquer avec fureur. Ces journaux parvenaient à l'armée d'Italie.

Pour se défendre, Bonaparte eut recours à ce stratagème. Il adressait au Directoire ses réponses. Et qu'en faisait le Directoire ? Mais lui, Bonaparte, en Italie, les imprimait sur des feuillets qu'on distribuait aux régiments.

Le 15 juillet 1797, il écrit au Directoire : « L'armée reçoit une grande partie des journaux qu'on imprime à Paris, surtout les plus mauvais. Mais cela produit un effet tout contraire à celui qu'ils se promettent : l'indignation est à son comble dans l'armée... Je vois que le club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la destruction de la République... Faites briser les presses des journaux

vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne fut jamais Marat ! » Et deux jours plus tard : « Voulez-vous épargner cinquante mille hommes de l'élite de la nation, qui vont périr dans cette nouvelle campagne ? Faites briser avec quelque appareil les presses du *Thé*, du *Mémorial* et de la *Quotidienne*, faites fermer le club de Clichy et faites faire cinq ou six bons journaux constitutionnels... » Le Directoire, évidemment, ne fit rien du tout.

Dès cette époque, Bonaparte a, sur les journaux et les journalistes, les sentiments qui seront les siens toute sa vie. Les journaux, il les croit fort influents; les journalistes, il les méprise. Et en somme, ici comme ailleurs, il constate l'existence d'un pouvoir et constate que ce pouvoir est en mauvaises mains. Que faire alors ? Ce qu'il a toujours fait : tâcher de mettre ce pouvoir en mains meilleures ; et, faute d'y réussir, prendre ce pouvoir. C'est ainsi que d'abord il songe à créer un journal officiel, autant dire un journal confié à des hommes dont il serait sûr. Et c'est ainsi que, faute de trouver les hommes qu'il lui faudrait, il fut journaliste lui-même.

Les Directeurs étant négligents à Paris, Bonaparte fonde à Milan, l'année 1797, un journal, *Le Courrier de l'armée d'Italie ou le Patriote français à Milan, par une société de Républicains*. Ce journal, qui dura jusqu'au 2 décembre 1798, est malheureusement perdu. Bonaparte fonda bientôt un autre journal, *La France vue de l'armée d'Italie, journal de politique, d'administration et de littérature française et étrangère*. Le but de ce journal était « de faire connaître la vérité sur ce qui se passe en Italie, sur la manière dont on y envisage la situation de la France, enfin de défendre la liberté et ses amis contre les partisans de la tyrannie ou de la terreur. » Donc, trois articles au programme ; le deuxième était le principal, qui invitait la France à ne pas négliger l'opinion de l'armée d'Italie, et de son chef, sur les événements de Paris. Bonaparte ne dissimule pas qu'il a constitué en Italie, autour de lui, en sa personne, une puissance avec laquelle ont à compter les royalistes, les terroristes, et les Directeurs. Cela est dit assez nettement et les Parisiens sont avertis, quand ils ont lu dans *La France vue de l'armée d'Italie* ce passage d'un entrefilet que Bonaparte, s'il ne l'a pas écrit, a commandé : « Telle est la position de Bonaparte vis-à-vis des États qui l'environnent... » Est-ce que la France n'est pas l'un de ces États?... « Telle est la puissance de la République et de ses armées en Italie que le sort du roi de Piémont, le maintien ou le renversement de son trône a déjà dépendu du général en chef de l'armée d'Italie. Il n'avait qu'à dire un mot, qu'à faire

un signe d'approbation, et le Piémont cessait d'être un État monarchique et ses provinces étaient réunies à la république cisalpine ou peut être partagées entre celle-ci et la république de Gênes. » Le quatrième numéro de *La France vue de l'armée d'Italie* publia, au mois d'août 1799, un manifeste intitulé : « Ce qu'on pense en Italie de l'état de Paris. » En Italie, à l'armée d'Italie, « on n'est pas tranquille ; » en d'autres termes, Bonaparte n'est pas tranquille. Les partis sont toujours en présence. Des bruits courent : la Liberté, les Constitutions, la République seraient en péril ; la Patrie serait en péril. Eh ! bien, qu'est-ce qu'en dit le Directoire ? Il ne dit rien, mais dit ceci, ou cela, corrige ce qu'il vient de dire, se contredit et enfin ne dit rien. Ce qu'on attend de lui, c'est la vérité, même sévère, ou effrayante. Le pouvoir exécutif du « premier peuple de l'Europe » se déshonore, s'il prend « l'attitude mesquine et timide d'une faction alarmée. » De deux choses l'une... Après cela, qu'il parle et qu'il agisse ! « Quoi ! la France commande la paix aux nations ; et les chefs de ce peuple tout-puissant hors de chez lui ne réussissent pas à s'entendre ? Les lauriers se flétriront, l'olivier se séchera... Voilà ce qu'on dit, ce qu'on pense, dans cette armée placée près des lieux où se tiennent les conférences avec l'Autriche, loin du siège des deux premières autorités de la République, plus loin encore de la ville où sont réunis les plénipotentiaires français et anglais. Nous sommes livrés à des incertitudes, à des craintes, à des conjectures ; mais ce n'est pas l'ennemi du dehors qui cause les alarmes ; ce sont les troubles intérieurs, c'est la discorde civile, c'est la lutte, le choc, l'ébranlement des pouvoirs constitués, qui fait trembler les amis de la liberté. » Un bel article de journal, sans doute ! Mais beaucoup d'autres confrères de M. Périvier, jadis et naguère, en ont écrit d'analogues et ont pressé les « autorités de la république » de n'être pas nonchalantes, disant : « Il n'y a plus une faute à commettre... » La différence est que le journaliste de *La France vue de l'armée d'Italie* donne à entendre son projet d'intervenir. Les autres, quand ils déclarent qu'il n'y a plus une faute à commettre, la faute sera commise : et ils n'auront pas bougé. Le journalisme de Bonaparte et celui de Napoléon, c'est l'efficacité du général et de l'Empereur qui le caractérise. Alors, ce n'est pas du journalisme.

Bonaparte fonda aussi deux journaux en Égypte, le *Courrier d'Égypte* et la *Décade égyptienne*. Et puis, ce fut le Consulat. Bonaparte, au lendemain de Brumaire, disait : « Si je lâche la bride à la presse, je ne resterai pas trois mois au pouvoir. » La Constitution de

l'an VIII n'avait pas réglé la question des journaux. Bonaparte réunit un conseil, où il appela Rœderer, Emmery ; un conseil où il fut : et l'avis de Rœderer ou d'Emmery, ce n'était rien. Bonaparte dit : « Qu'est-ce qu'un journal ? Un club diffus. Un journal agit sur ses abonnés à la manière d'un harangueur de club sur son auditoire. Vous voulez que j'interdise des discours qui peuvent être entendus de quatre ou cinq cents personnes et que j'en permette qui le soient de plusieurs milliers ! » Le décret du 17 janvier 1800 remit au ministre de la police le soin de ne laisser publier et distribuer, pendant la durée de la guerre, que treize journaux : les autres, étant « des instruments dans les mains des ennemis de la République, » supprimés. Les propriétaires et rédacteurs des journaux maintenus avaient à justifier de leur qualité de citoyens français. Et le ministre de la police supprimera, sans autre forme de procès, les journaux jusque-là maintenus et qui inséreraient « des articles contraires au respect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple et à la gloire des armées. » Là-dessus, M. Périvier se désole. Voilà, dit-il, la presse « ravalée à ce bas niveau. » Il plaint « la pensée humaine. » Et il écrit : « le printemps du Consulat, comme on a si gracieusement et si justement appelé cette époque riche de tant de promesses, vint brusquement anéantir dans sa fleur le journalisme fraîchement éclos de la Révolution. » La fleur du journalisme révolutionnaire ? et ce journalisme révolutionnaire si fraîchement éclos? et tant de regrets sur la perte d'une si belle et jolie chose ? En vérité, non ! Un peu plus loin, M. Périvier dit que Bonaparte « avait assisté à l'orgie des journaux révolutionnaires et royalistes avant et après Thermidor » et qu'« il en avait conçu un profond dégoût. » Veuillez lire les journaux de l'époque révolutionnaire : et vous en aurez le même dégoût que Bonaparte.

Thiers, cité par M. Périvier, commente les mesures que prit Bonaparte contre les journaux : mesures qui auraient été plus tard impossibles, mais qui alors étaient légales, puisque la Constitution ne les interdisait pas, et qui, étant donné l'esprit du temps, parurent insignifiantes. Les révolutionnaires avaient préféré aux journaux les tribunes des assemblées et des clubs. A l'époque du 18 fructidor, ce sont principalement les royalistes qui se servirent des journaux : et les révolutionnaires s'accoutumèrent ainsi à mépriser les journaux. Conséquemment, on souffrit à merveille que la presse pâtît au 18 fructidor et que la Constitution de l'an VIII, la négligeant, ne la protégeant pas, la soumît au bon plaisir du gouvernement. Plain-

drons-nous aujourd'hui, en vertu de principes nouveaux, des gens qui ne se plaignaient pas ? La presse de la Révolution ne fut pas regrettée, sous le Consulat : nous n'allons pas la regretter.

Qu'est-ce que reprochait Bonaparte à ces journaux qu'il traita rudement? Thiers le dit aussi : le Premier Consul commençait à s'inquiéter « des indiscrétions que la presse commettait à l'égard des opérations militaires et des attaques virulentes qu'elle se permettait contre les gouvernements étrangers. » Il voulait réconcilier la République avec l'Europe. Les journaux allaient à l'encontre de ses volontés pacifiques. Il voulait « effacer partout les traces de la violence. » Les journaux entretenaient la violence. Il supprima le plus grand nombre des journaux; ceux qu'il conserva, il les soumit. Thiers note que l'opinion publique n'était aucunement opposée à cette politique et ne réclama point la liberté de la presse : elle en avait trop vu l'effronterie et la licence.

Avant de nous attendrir à l'excès sur la presse admirablement libre que Bonaparte a supprimée, sachons ce dont nous privait ce tyran. La presse était libre en Angleterre ; et certains journalistes de chez nous travaillaient là-bas. Il y eut là-bas ce Peltier qui rédigeait de ces « Paris. » Il annonça l'avènement du Premier Consul : « Et alors a commencé le règne de Sa Majesté très incroyable Napoléon, alias Bonaparte, premier du nom, chef d'une nouvelle dynastie corse et soixante-huitième roi de France par la grâce de l'abbé Sieyès, de Lucien Bonaparte et de M. Saladin, héros du XVIIIe siècle, premier Consul de la grande nation, généralissime de la race des Braves, etc... Et, suivant tous les honnêtes gens, misérable lieutenant de Barras, époux avili de la concubine de ce dernier, mitrailleur de Toulon, mitrailleur de Paris, massacreur d'Alexandrie, boucher du Caire, aventurier, charlatan, hypocrite, ambitieux effréné, révolutionnaire outré, traître à son armée, déserteur d'Égypte, fuyard de Syrie, bourreau de l'espèce humaine, homme sans foi et sans loi, inconséquent, perfide, extravagant, athée, chef de brigands, usurpateur, tyran, l'Attila et le Tamerlan modernes, enfin le plus odieux des hommes... » Peltier racontait que Bonaparte avait pour mère cette Mme de La Motte, fameuse depuis l'affaire du Collier : porté en Corse, il aurait grandi par les soins de Lætitia, sa mère putative. Un autre jour, il racontait que Bonaparte était le fils du marquis de Marbeuf, gouverneur de la Corse et l'amant de Lætitia. Il publiait un dessin qui montrait Bonaparte empoisonnant les malades et les blessés de Jaffa, tandis que Desgenettes, le médecin, s'éloigne avec horreur. Il

imprimait une ode sur le 18 brumaire, à la fin de laquelle les « derniers Romains » sont invités à poignarder Bonaparte. Et le voilà, ce journalisme en fleur, dont Bonaparte n'a pas craint de priver la France. Les Français d'alors s'en consolèrent plus facilement qu'aujourd'hui M. Périvier. Leur avis n'est pas du tout négligeable, si l'on y songe.

D'ailleurs, M. Périvier ne le nie pas ; car il écrit : « La liberté absolue de la presse était incompatible avec le programme de pacification et de réparation que s'était donné Bonaparte. » Alors, que reprochez-vous à Bonaparte? M. Périvier le blâme de n'avoir pas « desserré progressivement l'étau, à mesure qu'il rétablissait l'ordre et qu'il affermissait son gouvernement. Une critique, même modérée, lui eût peut-être épargné bien des fautes, bien des folies et bien des désastres. » Peut-être ! Mais, lui, ne le croyait pas. Et, dans la peinture qu'a faite M. Périvier des journalistes de l'époque, on ne voit pas l'homme qui aurait été l'utile conseiller de Bonaparte. Mais on y voit les hommes qui auraient envenimé les querelles dont la France, avait à se guérir, troublé l'opinion publique et parfois aventuré le succès des opérations militaires.

Bonaparte écrit à Fouché : « Je voudrais que les rédacteurs des journaux conservés fussent des hommes attachés. » Et M. Périvier : « C'est le mot juste : la chaîne au cou ! » Bien riposté. Mais, sans plaisanterie, ce que souhaitait Bonaparte, c'était des journalistes attachés aux mêmes idées que lui, l'aidant et, avec lui, travaillant à calmer l'opinion publique, à la diriger dans le sens ou il la dirigeait lui-même : son œuvre n'était pas méprisable. Et, ce qu'il rencontrait en fait de journalistes, ce furent des ennemis, sournois ou déclarés, et des maladroits.

Il n'eut pas moins de mal avec les maladroits qu'avec les perfides. Les maladroits l'adulaient sottement. Et il fit insérer dans les journaux cet avis : « On prétend que Bonaparte refusera sa porte à quiconque se permettrait contre lui des éloges emphatiques ou ridicules. » La censure de Bonaparte fut très vigilante et ne le fut pas autant que Bonaparte le désirait. Le 2 octobre 1801, la *Gazette de France* rapporte qu'un malheureux portier, las de la vie, s'est tué d'un coup de pistolet, non sans avoir ôté ses bottes, afin d'épargner à ses enfants la peine de le déchausser : la *Gazette de France* eut à se repentir d'avoir publié « des plaisanteries atroces sur la mort d'un portier. » Le 13 février 1802, la *Vedette de Rouen* raille le président de l'Institut qui, haranguant le Premier Consul, s'est « inspiré du vingt et unième

livre de *Télémaque :* » supprimée, cette *Vedette!* Supprimé, l'*Ami des Lois*, pour s'être moqué de l'Institut! Et, la *République démocrate d'Auch*, supprimée, pour avoir signalé le renchérissement des grains! Et la *Gazette de France* et le *Journal des Débats*, suspendus, pour avoir inséré le bref du Pape aux évêques émigrés! Et le *Bien informé*, les *Hommes libres*, les *Défenseurs de la Patrie*, condamnés à présenter des rédacteurs « d'une moralité et d'un patriotisme à l'abri de toute corruption : » quel ennui!... Voilà beaucoup de tracasseries? Probablement.

Bonaparte eut son journal, le *Moniteur;* il ne le dirigeait pas seulement : il y écrivait. Il y écrivait contre l'Angleterre; il y soutint, contre la presse anglaise et le gouvernement britannique, une polémique très longue et très violente. Ses articles sont, au gré de Thiers, « des chefs-d'œuvre de raison, d'éloquence et de style. » Au lendemain de brumaire, Pitt reçut de Bonaparte ce papier : « Il est impossible, s'il n'est pas le plus obstiné des hommes, qu'il ne reconnaisse enfin la profondeur de l'abîme dans lequel il va précipiter sa nation; il faut qu'il en soit le plus insensé, s'il n'emploie pas autant de moyens pour le combler qu'il semble en avoir pris pour le creuser. De tous ces moyens, le plus puissant, le seul peut-être qui soit véritablement efficace, c'est la paix. » Et il est, lui Bonaparte, l'homme de la paix. Seulement, Pitt l'oblige à la guerre : il fait la guerre, et la fait aussi dans le *Moniteur*, avec une brutale sûreté.

Il y avait, au *Moniteur*, Sauvo, rédacteur en chef. Mais le rédacteur en chef qui a pour collaborateur le Premier Consul n'est pas un maître tout-puissant. Bonaparte secoue Sauvo. Et Sauvo, quand le Premier Consul lui donne de la copie, est bien tranquille. Les autres jours, Sauvo a des ennuis. Que publier? Sauvo croit se tirer d'affaire en publiant des articles fades, étrangers à toute politique. Un temps, il recourut au citoyen Goërtz, médecin, qui ne lui refusait pas un abondant éloge de la vaccine. Mais le Premier Consul : « Toujours de la vaccine! C'est bien ennuyeux! » Il faut l'avouer, les jours que Bonaparte n'y écrivait pas, le *Moniteur* était ennuyeux. C'est le danger des journaux qui sont l'organe d'un seul écrivain; puis, les divers inconvénients d'un journal officiel, le *Moniteur* ne les évitait pas.

A défaut d'articles, Bonaparte envoyait divers communiqués et de bons démentis, comme ceci : « *L'Ami des lois* dit que le Premier Consul Bonaparte vient de commander une fête qui coûtera deux cent mille francs. Cela est faux! Le Premier Consul Bonaparte sait que

deux cent mille francs sont le prêt d'une brigade pendant six mois. » Ou bien, si les journaux anglais annonçaient que la femme du Premier Consul cédait à quelque velléité d'anglomanie : « Il est faux que Mme Bonaparte ait commandé une voiture à Londres. » Ou bien, si le *Journal des Hommes libres* louait un peu étourdiment la piété de Joséphine à Rueil : « Il n'est pas vrai que la citoyenne Bonaparte doive rendre le pain bénit dimanche prochain. Cette circonstance eût été vraie, qu'elle ne prouverait que la piété particulière de la citoyenne Bonaparte, qui est aussi libre qu'une autre de faire ce qui lui convient à cet égard, sans qu'on en doive tirer les conséquences. » Or, le *Journal des Hommes libres* appartenait à Fouché, ministre de la police. A qui se fier, si Fouché devient maladroit? Une autre fois, mais plus tard, sous l'Empire, c'est Joséphine qui fut maladroite. L'Empereur était en Espagne et, de Madrid, il avait envoyé au Corps législatif plusieurs drapeaux pris à l'ennemi. Fontanes, président du Corps législatif, alla présenter à l'Impératrice les remerciements et les hommages de l'assemblée. Joséphine, un peu émue et sachant mal la politique, répondit que l'avait touchée cette démarche d'une assemblée qui représentait la nation. Le *Moniteur* ne manqua point de relater les paroles de Joséphine. Et l'Empereur, ayant lu le *Moniteur*, se fâcha : « L'Impératrice n'a point dit cela; elle sait bien qu'il n'y a qu'un représentant de la nation, c'est moi ! » Oui, Joséphine le savait, un peu; mais Joséphine s'était embrouillée. L'Empereur fit insérer par le *Moniteur* cette rectification vive : « S. M. l'Impératrice n'a point dit cela ; elle connaît trop bien nos constitutions ; elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur, car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation. Dans l'ordre de nos constitutions, après l'Empereur vient le Sénat, après le Sénat le Conseil d'État; après le Conseil d'État est le Corps législatif; après le Corps législatif viennent chaque tribunal et fonctionnaire public dans l'ordre de ses attributions. » Ce mémento, pour Joséphine et aussi pour le Corps législatif.

Sous l'Empire, Napoléon collabora beaucoup moins souvent au *Moniteur*. Alors, le *Moniteur* était vide. Le rédacteur en chef n'osait y rien mettre qui pût lui valoir une réprimande. Napoléon se faisait apporter les épreuves et les corrigeait sans pitié. En 1811, il y eut à révéler que l'Empire attendait un héritier. Le rédacteur dit bonnement que l'Impératrice était grosse. L'Empereur, en marge de l'épreuve : « C'est inconvenant ! » Et il rédigea comme suit la nouvelle : « Sa Majesté l'Impératrice, vu son état, n'a pu assister à la

parade. » Le déplorable rédacteur en chef du *Moniteur* essayait d'emplir ses colonnes en racontant que la Grande-Duchesse de Toscane... « C'est ridicule ! s'écriait l'Empereur. L'Europe s'embarrasse peu de ce que fait la Grande-Duchesse. Les souverains laissent imprimer ce qu'ils font ; mais c'est malgré eux et pour empêcher les bruits ridicules. On laisse mettre dans les journaux que l'Empereur est allé à la chasse : c'est parce que le public qui n'en entendrait pas parler ferait des nouvelles. Il y a de grands intérêts attachés à ce que font les souverains, au lieu qu'aucun intérêt n'est attaché à ce que fait la Grande-Duchesse ! » Mais alors, qu'est-ce que le *Moniteur* et, à plus forte raison, les autres journaux, pouvaient bien raconter à leurs lecteurs ? Ils ne racontaient rien, leurs lecteurs ne lisaient rien, et vivaient cependant.

En pleine campagne de France, au mois de février 1814, Napoléon donne encore des idées aux journalistes. Il écrit à Savary : « Monsieur le duc de Rovigo, au lieu des bêtises dont on remplit chaque jour les petits journaux, pourquoi n'avez-vous pas des commissaires qui parcourent les pays d'où nous avons chassé les ennemis et recueillent les détails des crimes qu'ils y ont commis ? Il n'y aurait rien de plus fort pour animer les esprits que le récit de ces détails. Dans ce moment, il nous faut des choses réelles et sérieuses, et non pas de l'esprit en prose et en vers... » Qu'on aille dans les communes, interroger les habitants, les témoins, juges de paix, curés, maires, anciens seigneurs, qui diraient ce qu'ils ont vu, qui l'écriraient volontiers... « Voilà ce qu'il faut publier. Or, pour avoir ces lettres, il faudrait les leur demander. Il ne faut pour tout cela ni esprit, ni littérature... » Les ennemis ont pillé, volé, saccagé, brûlé partout. Ils ont répandu la terreur, se vantant d'aller à Paris, de mettre la ville en cendres après avoir tout enlevé... « Ce n'est pas en faisant un tableau général que l'on pourra dire du prince de *** qu'il s'est couvert de boue. Il a volé et pillé partout où il a passé. Pourquoi ne pas citer ce fait ? Il est impossible que les bourgeois de Paris et les hommes du gouvernement ne reçoivent pas des lettres de toutes les parties d'où les ennemis ont été contraints de se retirer. Ne peut-on pas recueillir ces lettres et les imprimer ? C'est alors, après que tous les détails particuliers auront été signalés, que des articles bien faits seront d'un bon résultat. Ce seront des tableaux faits sur les éléments dont tout le monde connaîtra la vérité... » Voilà tout un programme d'enquête ; et c'est le journalisme d'à présent, — le reportage, — que l'Empereur invente. Qu'est-ce que faisaient donc les journalistes ?...

On est toujours à blâmer Napoléon d'avoir bâillonné la presse, La presse qu'il a bâillonnée, je ne crois pas du tout qu'elle fût digne d'une grande liberté. Mais une presse qu'il a tâché de susciter n'a montré que paresse et nullité complète. En 1814, il lui offre des sujets d'articles, affreux sans doute : l'invasion, la calamité de la France. Avant cela, et pendant toute l'épopée victorieuse, il lui offrait et lui fournissait à profusion les sujets d'articles qu'on voudrait avoir depuis lors. Les journalistes ne s'en apercevaient-ils pas? Il les conviait aussi à l'aider dans son œuvre qui était premièrement de guérir la France et bientôt de la glorifier. Qu'ont-ils fait?

Et lui, que leur reproche-t-il? Le 24 avril 1805, il écrit à Fouché : « Remuez-vous donc un peu plus pour soutenir l'opinion. Dites aux rédacteurs que, quoique éloigné, je lis les journaux; que, s'ils continuent sur ce ton, je solderai leur compte. Dites leur que je ne les jugerai point sur le mal qu'ils auront dit, mais sur le peu de bien qu'ils n'auront pas dit. Quand ils représenteront la France vacillante, sur le point d'être attaquée, j'en jugerai qu'ils ne sont pas Français ni dignes d'écrire sous mon règne... » Il menace de supprimer plusieurs journaux encore : « Je conserverai, non ceux qui me loueront, je n'ai pas besoin de leurs éloges, mais ceux qui auront la touche mâle et le cœur français... » Il ajoute : « ceux qui montreront un véritable attachement pour moi et mon peuple. » Pour moi, dit-il : et c'est qu'il a conscience d'incarner la France. Il dit, et maintes fois : « Je suis mal servi! » Et c'est-à-dire qu'on refusait de servir avec lui sa cause; mais, sa cause, il ne la distinguait pas de la cause française. Vers la fin de son règne, il disait à Narbonne : « Ce que j'ai fait, j'ai dû le faire, car il n'y avait que moi, moi tout entier, pour succéder à la Révolution et tenir la place... » Orgueil peut-être, ou peut-être la plus exacte vue de la vérité, Napoléon s'est toujours senti seul. Et, s'il ne désirait point un compagnon de sa fortune, on doit aussi noter qu'il n'eut point d'égal. Mais il a cherché des collaborateurs : il n'en trouvait pas, ou croyait n'en pas trouver. Donc, il prenait toute la besogne. Mettons qu'il était difficile à servir. En tout cas, plutôt que d'être mal servi, comme il craignait de l'être, il supprimait le serviteur. Il a supprimé les journaux qui le desservaient, éconduit ceux qui le servaient sottement. Et, faute de journalistes, quelquefois il a été journaliste, seul, avec génie, de même qu'il a été tout le reste.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE DRAMATIQUE

L'ECOLE DES FEMMES, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

La Comédie-Française, pour les débuts des récents lauréats du Conservatoire, nous a conviés trois fois pendant cette semaine du 15 juillet, que d'autres événements devaient faire entrer dans l'histoire. Le premier soir, Mlle Lagrange débutait dans *l'École des Femmes*, où elle joua le rôle d'Agnès avec toutes les grâces dont on l'entoure aujourd'hui, — à grand tort, comme j'essaierai de le montrer. Puis ce fut M. Escande, un Hippolyte élégant et tendre : peu de force, un geste emprunté, mais de l'intelligence et de la distinction, et même de la chaleur et de la sensibilité vraie dans la déclaration à Aricie. Enfin Mlle Roseraie a joué le rôle de Frosine avec correction, mais sans ombre de cette vulgarité puissante qui nous avait frappés dans ses scènes de concours et qui s'est évanouie comme un rêve.

Nous retrouverons ces jeunes gens dans des épreuves plus significatives. Ce que je retiens de cette triple visite à la maison de Molière, c'est d'abord que M. de Féraudy est un merveilleux Harpagon, un de ceux qui auront marqué le personnage de leur empreinte. La trouvaille est d'avoir rendu sensible l'obsession qui isole en quelque sorte l'Avare de tout ce qui l'entoure et tient sa pensée comme absente : on n'oublie plus cette tremblante silhouette de vieillard soupçonneux que possède une perpétuelle inquiétude... Et maintenant je voudrais dire un mot de la façon dont on interprète l'*École des Femmes* à la Comédie Française et qui me paraît en contradiction à peu près formelle avec le texte.

On a fait maintes fois cette remarque, que les chefs-d'œuvre conti-

nuent de vivre à travers les siècles et qu'ils ne sont pas immuables. Ils changent légèrement d'aspect en passant par des milieux différents et, d'une génération à l'autre, leurs admirateurs les admirent pour des raisons qui ne sont pas tout à fait les mêmes : M. Henry Bidou nous le rappelait, cet hiver, avec ingéniosité, dans sa conférence sur *la Dame aux Camélias*. A vrai dire, c'est nous qui changeons et non pas eux ; nous leur appliquons une intelligence et une sensibilité qui se modifient sans cesse. Encore faut-il prendre garde de les dénaturer, et c'est à maintenir les pièces de théâtre dans leur vrai jour, à rappeler leur sens d'origine et leur signification initiale, que servent les fameuses « traditions, » très décriées parmi nous, comme chacun sait. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de rechercher ici comment on en est venu à jouer les deux rôles d'Agnès et d'Arnolphe à peu près au rebours des intentions que pourtant Molière a inscrites d'un bout à l'autre de sa pièce en caractères bien lisibles.

Le rôle d'Agnès, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, est un rôle piquant où l'ingénuité est assaisonnée de malice, la simplicité relevée d'espièglerie et l'innocence agrémentée de rouerie. Agnès baisse les yeux par modestie, mais aussi pour nous y dérober une fugitive lueur d'ironie. Et dans la façon dont elle débite ses plus authentiques naïvetés, passe un imperceptible accent de moquerie... Eh bien ! le voilà le contresens et dans toute sa beauté ! Car Agnès est une ignorante et n'est pas autre chose. C'est un esprit qu'une culture attentive a empêché de se développer et tenu en enfance. Il n'y a en elle pas un grain de malice et, pour que nous n'en puissions douter, elle prend soin de le dire et de l'écrire. Comme elle ne reconnaît pas quand on se moque, elle ne se moque point aussi, ni des autres ni d'elle-même. Elle est telle que l'a faite la nature, qui physiquement l'a très bien faite : égoïste, insensible à tout ce qui n'est pas son plaisir, dissimulée et secrète. Elle suit uniquement son instinct. Cela même est le sens du rôle : Agnès est un petit être selon l'instinct, une « fille sauvage, » comme dirait M. de Curel, l'éternel féminin à l'état de nature. Et le rôle est simple, uni, dans la manière large et directe du XVIIe siècle, dans la grande manière qui est celle de Molière.

Le XVIIIe siècle a changé tout cela. C'est le siècle de Favart et de Greuze, de la *Chercheuse d'esprit* et de la *Cruche cassée*. Il s'est avisé qu'un petit air candide est parfois une suprême coquetterie et qu'il peut y avoir dans la naïveté bien de l'esprit. Il a raffiné, compliqué, mis des mouches aux plus purs visages et des sous-entendus aux

dialogues les plus limpides. Longtemps, cet art avec ses grâces mièvres fut tenu pour inférieur à celui du siècle précédent qui était robuste et sain. Puis la mode s'en empara : ce fut un engouement, et on se souvient quelle vanité tiraient les frères de Goncourt d'y avoir été pour quelque chose. A la tranquillité des lignes on préféra les élégances contournées. On ne fit plus la différence entre le classique selon Molière et le classique selon Marivaux et Beaumarchais. On emprunta à celui-ci quelques-uns de ses agréments pour en orner la franchise de celui-là. Agnès devint une « fausse Agnès. » — Au goût pour le XVIIIe siècle ajoutez une invention qui date du théâtre d'Henry Becque et de ses imitateurs du Théâtre-Libre. Dans ce théâtre, apprêté et tendu et d'où le naturalisme avait banni le naturel, il était convenu que les personnages devaient faire au public les honneurs de leur propre caractère, dont ils s'instituaient les ciceroni et les commentateurs, s'ingéniant à le mettre en formules laborieusement expressives. Par une sorte de dérision, ces mots forgés et qui sentaient l'enclume furent dénommés : mots de nature. Molière fut annexé à l'école, cela va sans dire, et Agnès se mit à souligner chacune de ses répliques d'un : « Voyez jusqu'où va ma simplicité ! » Alors il ne resta plus rien du rôle. — C'est cette contrefaçon d'Agnès qui est maintenant installée à la Comédie Française, celle que les chefs d'emploi nous présentent avec assurance, et celle où s'essaient plus timidement les débutantes empressées à les suivre dans une erreur consacrée par le succès.

Pour ce qui est du rôle d'Arnolphe, dont on force d'abord le comique pour en exagérer ensuite le côté douloureux, la faute est aux romantiques. Dominé par le génie de Victor Hugo, notre romantisme a adopté la forme même de ce génie qui était l'antithèse. Il l'a appliquée à la psychologie, et c'était une erreur à la vicier totalement. Il a posé en principe que la nature humaine est toute en contrastes violents et que cela même est la réalité. Il a mis partout des oppositions tranchées, où il eût fallu voir ce qui y est : le mélange, la complexité, les transitions et les nuances. Il ne s'est pas douté que le propre signe de la vie, c'est la souplesse. Il a opposé dans une même pièce le rire et les larmes, dans un même rôle le tragique et le comique, et d'ailleurs, enflant et grossissant toutes choses, défini le comique par le grotesque et le tragique par le mélodramatique. Ainsi il a faussé toute l'interprétation de Shakspeare et une bonne partie de celle de Molière. Parce qu'Arnolphe est le ridicule de la pièce, il faudra, pendant les quatre premiers actes, que chacun de ses gestes et

chacune de ses intonations prête à rire; et parce qu'il se trouble au cinquième, et que sa voix se mouille de larmes, il faudra que soudain nous soyons plongés en plein drame.

Ni l'un ni l'autre.

Pour saisir la nuance exacte où doit être tenu le rôle d'Arnolphe, dans sa partie comique, — en admettant pour un instant que le rôle ne soit pas uniquement comique et d'une parfaite unité, — il n'est que de se rappeler les déclarations mêmes de Molière et qu'il a faites justement à propos de *l'École des Femmes*. C'est dans la *Critique* qu'il définit la comédie, l'art « d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement les défauts de tout le monde... Lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent... » Arnolphe est l'un d'entre nous, fait comme tout le monde, et qui a son ridicule comme nous avons les nôtres. Fort honnête homme, au surplus, et qui a du mérite, généreux, entouré d'estime et d'amitié; mais sur un point il raisonne mal, parce qu'il raisonne trop. Une idée le hante, celle du risque que l'on court dans le mariage : s'il est parvenu jusqu'à quarante-deux ans sans se marier, c'est par crainte d'être trompé. Ne nous en étonnons pas trop, s'il est vrai que beaucoup de célibataires au temps de Molière et beaucoup en notre temps n'ont pas eu d'autre motif de s'obstiner dans leur célibat. La mésaventure conjugale est chez lui à l'état de cauchemar : il en a sans cesse présents à l'esprit maints exemples dont il fait d'abondants et plaisants récits. C'est un conteur gaulois à qui sa gauloiserie a fait prendre peur. Curieux jusqu'à la manie de ce qui se passe dans le ménage du voisin, et toujours prêt à en faire des gorges chaudes, il a, pour se mettre lui-même à l'abri et préserver son front, ourdi la trame la plus savante et agencé la mieux concertée et la plus sûre des combinaisons. Et voilà son tort! Il philosophe trop, il croit à la vertu des théories et à l'efficacité de l'artifice; il a une « méthode » et il s'y entête; il est dupe de son pédantisme. C'est un homme à idée fixe et à système; la nature se rit de son idée fixe et déjoue son système : en cela consiste tout le comique du rôle.

Poursuivons. Poussons jusqu'au bout cette logique des choses qui s'achève en ironie. Arnolphe s'est pris à son piège : ce redoutable seigneur et maître n'est plus, aux pieds d'Agnès, qu'un pauvre homme amoureux. Il souffre et nous le prenons en pitié. Mais nous n'avons garde de prendre sa souffrance au tragique : nous

en savons de plus misérables. L'amour a de ces coups auxquels on ne s'attend pas. Arnolphe en sera quitte pour redoubler à l'égard des maris ses railleries de célibataire, à moins qu'il ne donne un démenti à ses quarante-deux années de prudence en faisant quelque sot mariage. Le cas non plus n'est pas rare. Et le monde ne s'arrête pas de tourner, pour si peu... Encore une fois, ce n'est rien : une peine d'amour perdue, la fin d'un rêve absurde. Mais les romantiques nous ont appris à transformer en affaire d'État, à tourner au sombre et pousser au noir le plus banal des dépits amoureux. Si nous nous reportons à la *Critique*, nous verrons que l'endroit de *l'École des Femmes* où Molière, qui jouait Arnolphe, se montrait le plus comique, est celui où nous voulons maintenant que l'acteur nous émeuve.

Ainsi le sens de la pièce se dégage de lui-même et elle prend sa place dans l'ensemble de l'œuvre. On a fait de Molière un apôtre de la nature, et ce n'est pas tout à fait exact, — un ennemi de l'instruction des femmes, et ce n'est pas vrai du tout. Molière a trop de bon sens et trop vigoureux pour ne pas savoir que tout n'est pas bon dans la nature, et que le meilleur naturel a beaucoup à attendre d'une culture intelligente : après quoi, fiez-vous à lui et laissez-le s'épanouir sans contrainte. C'est exactement la nuance indiquée par Rabelais : « En leur régle n'estoit que ceste clause : *Fay ce que tu vouldras*, parce que gens libères, bien nez, bien instruicts, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les poulse a faicts vertueux et retire de vice... » Ni Rabelais ni Molière n'ont cru à cette dangereuse chimère que la nature est parfaitement bonne et que l'instruction est seulement pour la gâter. L'esprit a besoin d'être ouvert, la raison développée, la sensibilité affinée : dans quelques-uns de nos meilleurs penchants et qui nous paraissent le plus naturels, il y a beaucoup d'appris. Mieux élevée, façonnée par une de ces éducations qui font à une jeune fille une jolie âme, reconnaissante à celui qui fut pour elle un bienfaiteur, Agnès eût hésité sans doute à le désespérer. Et qui sait? Plus instruite et mieux renseignée sur le train du monde, peut-être eût-elle préféré à cet étourdi d'Horace, pour qui elle pourra bien n'avoir été qu'un caprice, l'affection lentement mûrie d'Arnolphe qui est dans l'âge de la passion.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Après s'être fait attendre un peu plus longtemps qu'on ne le croyait, subissant ainsi un retard dont les causes, incertaines encore, étaient probablement multiples et d'ordre divers, la cinquième offensive allemande du printemps et de l'été de 1918 a été, puisque c'est le terme consacré, « déclenchée » sur le front de Champagne le lundi 15 juillet, au petit matin. Comme nous connaissons cette sorte de passion ou de culte que professent nos ennemis pour les anniversaires, même pour les nôtres, sauf à les célébrer à leur façon, nous avions vu non sans étonnement se passer en parfaite tranquillité, et le 4 Juillet, fête de l'Indépendance américaine, et le 14 Juillet, fête nationale de la République française. C'était une ruse, et de leurs plus fines : les Allemands, se doutant que nous nous méfierions, ne bougèrent point de ces deux journées, et rirent bien du bon tour qu'ils nous avaient joué en ne bougeant pas. Sans doute aussi s'imaginèrent-ils que, rassurés par leur inaction, nous allions nous endormir d'un profond sommeil. Mais, à leur habitude, ils manquèrent de mesure; ils « en mirent trop, » ils firent les morts plus qu'il n'était naturel; et leur passivité même, devant les attaques locales par lesquelles nous les tâtions et assurions nos positions depuis une quinzaine, était un indice d'un prochain accès.

On ne dépouille jamais tout à fait le vieil homme, et jamais on ne se refait entièrement. Plus de raids d'avions sur Paris depuis le 1er du mois. L'indiscrète « Bertha » elle-même s'était tue. Songez donc : son silence devait faire oublier au peuple frivole et écervelé que nous sommes la présence des armées du kronprinz à soixante-quinze kilomètres de la capitale; et puis, quand sa grosse voix recommencerait à déchirer les airs, le réveil serait si affreux que nos nerfs, ni nos muscles, ni nos os n'y résisteraient, et que nous

tomberions à genoux dès la minute où elle nous rappellerait au sentiment de la réalité. Singulière contradiction du génie ou du caractère allemand; d'une part, il se croit supérieur, unique, surhumain, *uebermenslich;* et, d'autre part, il agit comme si tous les hommes étaient bâtis et conformés sur son modèle : l'Allemand est ainsi; en conséquence, il faut que tout le monde soit ainsi. L'Allemand tremblerait de constater le synchronisme astronomique des coups intermittents que tire le « canonissime » et de la reprise de la bataille, du déchaînement d'une nouvelle ruée; par conséquent, Paris ne peut qu'en trembler, et la France qu'en être plongée dans une angoisse qui paralyse sa volonté de continuer à se défendre. Le procédé est destiné à agir, en outre, autant sur l'esprit public en Allemagne que sur l'opinion française; et, autant qu'à déprimer l'une, il vise à remonter l'autre. Cette fois, la Bertha n'ayant pu nous couper bras et jambes, ni le souffle, ni la confiance, le service berlinois de la propagande affirme que du moins elle a coupé nos fils télégraphiques et que nous ne communiquons plus, soit avec Genève, soit avec le Midi! Nous voudrions que toute l'Allemagne pût entendre les propos que de pareilles calembredaines inspirent aux Parisiens. Elle n'en serait évidemment pas flattée, mais tant pis pour elle : il n'y a que la vérité qui blesse. Lorsque, à l'heure fatidique où Ludendorff donne le signal de l'attaque, se remet à tonner le supercanon, ce que nous disons n'a rien de commun avec ce que la puérilité allemande pense nous faire dire.

Mais revenons aux affaires sérieuses, à la seule affaire sérieuse. Le 15 juillet, au matin, nous ne dormions pas. Nous attendions si bien la cinquième offensive que nous n'étions inquiets que de l'attendre trop, et que notre unique surprise était de ne pas la voir venir. Ce ne serait pas tout dire. Nous l'attendions très exactement sur le front même et aux endroits mêmes où elle s'est produite. On n'aime pas ici à entrer dans le détail des opérations militaires, d'abord parce qu'on sent profondément à quel point la compétence ferait défaut, et ensuite, ou en même temps, parce qu'on les connaît mal; qu'on n'a, pour sources authentiques, que les communiqués, dont la sécheresse n'augmente pas toujours la précision; que tout ce qu'on pourrait mettre autour ne serait qu'impressions ou reflet d'impressions, choses plus ou moins bien vues par des hommes dont chacun n'en a vu qu'un coin, récit par Fabrice de la bataille de Waterloo; et qu'ainsi on risquerait de commettre, sur d'autres choses, et sur celles-là même, des inexactitudes; envers d'autres hommes, d'après

le témoignage peut-être partial, en tout cas partiel, de ceux-là, des injustices. Ce sont des sujets où il est aisé, et où il n'est pas indifférent, de se tromper : on peut faire passer, à tel moment, la ligne par tel point où, dans les fluctuations du combat, elle n'avait passé qu'un instant avant, ou n'allait passer que le moment d'après; attribuer à tel chef d'armée la conception de tel dessein que tel autre n'aurait fait qu'exécuter; prononcer à bon droit un nom, à tort en taire d'autres ; confondre les unités et en brouiller les numéros ; menues erreurs presque inévitables, et qu'il n'y a point à s'excuser de n'avoir pas sans une défaillance évitées. Mais il n'y a d'histoire, comme il n'y a de science, que « du général ; » elle s'écrit, comme la guerre se fait, par masses. Le reste n'est que l'anecdote. Prenant l'ensemble de haut et de loin, on est sûr de tenir l'important, l'essentiel, on a des chances d'approcher le certain, le définitif.

Il est certain, répétons-le, si l'Allemagne, déçue et piquée, ose insinuer le contraire, que, le 15 juillet, nulle part sur toute l'étendue du front engagé, nous n'avons été surpris par l'attaque, à laquelle nous étions prêts et parés, mais que, tout à l'opposé, c'est nous-mêmes qui avons surpris. La preuve en est non seulement dans l'ordre du jour, d'ailleurs admirable, que, dès le 7 juillet, le général Gouraud adressait à ses troupes françaises et américaines : « Le bombardement sera terrible, vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude, dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz, mais votre position et votre armement sont formidables. Dans vos poitrines battent des cœurs braves et forts d'hommes libres. Personne ne regardera en arrière ; personne ne reculera d'un pas. Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez. » La preuve est, par surcroît et par-dessus tout, dans le fait que, dix minutes avant que les Allemands ouvrissent leur feu, nous ouvrions le nôtre. On conte même à ce sujet un épisode amusant. Un de nos généraux, qui savait l'heure fixée par le commandement ennemi, comptait les secondes. Elles s'écoulaient, et l'artillerie allemande demeurait muette. N'était-ce que l'hésitation causée par l'étonnement d'avoir été devancée ; y avait-il eu contre-ordre? Soudain, des coups éclatent; un obus démolit la maison où le général, un peu morose, s'interrogeait; et le général sort des décombres, avec le sourire que l'obus libérateur lui avait rendu. A de tels signes, reconnaissons une bataille qu'il serait insuffisant de dire attendue, mais désirée, espérée; et espérée et désirée, parce que, de notre côté, elle avait été soigneusement, minutieusement, amoureusement préparée.

Préparée sur le front de Champagne par le général Gouraud ; de longue date, pendant de longs mois, avantage de la stabilité du commandement, et, mise au point pendant les derniers jours, bienfait d'une vigilance incessante. C'est contre lui qu'allait principalement porter, dans le début, l'effort allemand. Ludendorff avait choisi et machiné pour théâtre de son cinquième acte le long secteur de 80 kilomètres qui, contournant Reims par le Nord, s'étend de Château-Thierry, sur la Marne, à Massiges, à l'entrée de l'Argonne. Sa direction générale était Nord-Sud, et il avait sa droite à l'Ouest, sa gauche à l'Est de Reims. Sa gauche allait aussitôt se heurter et se butter à l'obstacle. La porte que fermait le général Gouraud avait, pour un de ses gonds, le massif de Moronvilliers, ces hauteurs désormais célèbres, le Mont Cornillet, le Mont-Haut et les autres. Mais le moyen le plus sûr de la tenir inébranlablement close était-il de s'accrocher au gond où de se barricader derrière la porte? Le général Gouraud, s'étant arrêté au second parti, ne laissa sur les hauteurs mêmes que tout juste ce qu'il fallait d'hommes pour ralentir à son départ et briser l'élan de l'assaillant. Pour cette tâche suprême, il les fallait déterminés, héroïques, pénétrés de l'esprit de sacrifice. Il les fallait, et le général les eut, tous des volontaires, et il en eut plus qu'il ne lui en fallait. Bien peu d'entre eux sont revenus : mais tous ensemble, les vivants et les morts, ils continrent deux ou trois heures l'ennemi, fou d'impatience. Alors, des batteries dont l'espionnage allemand n'avait pas révélé l'existence ou tout au moins l'emplacement, se démasquèrent et prirent pour objectif nos propres réseaux de fils de fer, en avant desquels se formaient et s'apprêtaient les bataillons de *Stosstruppen*. Ce fut un massacre. L'abus, chez les Allemands, du mécanique et de l'automatique, l'exagération de prévoyance d'un État-major qui d'avance prédispose et coordonne tout, au mépris de l'imprévisible, de l'accidentel et de l'incoordonnable, y travaillèrent avec nous. Leur artillerie d'accompagnement, — une véritable artillerie montée, — qui devait soutenir les colonnes, vint, à l'heure dite, selon les instructions, se déployer à notre vue, et à l'heure dite, selon les instructions, les canons de l'ennemi commencèrent leur tir de barrage que, selon les instructions, aux heures H + 1 + 2 + 3, ils allongèrent mathématiquement, sans que personne parût avertir que les *Stosstruppen*, retenues par le dévouement sacré de nos Spartiates, manquaient d'une, deux ou trois heures à l'horaire. D'où le massacre redoubla. Quand enfin, déjà las, décimés, usés avant d'avoir servi, ces bataillons d'élite eurent franchi le rideau de feu que l'in-

faillibilité allemande avait pris soin de tendre elle-même devant eux, ils trébuchèrent sur les positions de combat qu'avait aménagées, à contre-pente, le général Gouraud.

C'était fini, et ce ne fut pas long. La porte n'avait pas cédé. Nulle part dans toute sa largeur, elle n'était fendue ni faussée; elle ne semblait pas avoir bougé. A peine en un seul point, non loin de la charnière, à Prunay, la pesée avait-elle marqué sa trace; mais un coup de masse avait tout redressé. Ils n'étaient point passés, ils ne passeraient pas. Le général remerciait ses soldats avec des mots inoubliables; et les soldats ont remercié leur général de leurs yeux où se donnait leur cœur; mais nous, avec quels mots et de quels yeux remercierons-nous le général et les soldats? Je « n'ai jamais été salué par de pareils regards, » a dit le chef glorieux. Ces regards lui renvoyaient le sien, l'étrange et fascinant regard où se réfléchit, comme en une eau bleue et profonde, la pureté d'une âme chevaleresque qui, pour l'honneur de notre race, apparente un Gouraud à un Bayard, par delà un Marceau et un Hoche.

A la droite de leur front d'attaque, les Allemands avaient eu d'abord meilleure fortune. Une de leurs armées avait réussi à passer la Marne en plusieurs points, de part et d'autre de Dormans, et à creuser sur la rive gauche une petite poche, mais étroite et plate; elle n'avait pu « décoller » de la rivière. Leur dessein était vraisemblablement, ayant échoué sur Châlons, de s'infiltrer par la vallée vers Épernay, non sans jeter vers Montmirail une couverture qui, l'autre partie de l'opération achevée, se serait transformée en avant-garde pour la reprise de la marche sur Paris. *Nach Paris!* C'était enfoncé dans toutes les têtes avec le marteau du dieu Thor, plus solidement que les clous d'or et d'argent dans la statue de Hindenburg, et ce qui est enfoncé dans une tête allemande n'en sort plus. On ne l'en arrache qu'avec le fer. L'espèce de hernie formée ainsi, en deçà de la Marne, sur les pentes de Saint-Agnan et de la Chapelle-Monthodon, aussitôt comprimée par nous, devait être bientôt réduite. Adieu, Paris!

Château-Thierry marquant, à l'Ouest, l'extrême pointe, ou à peu près, de l'avance allemande à la suite de l'offensive du 27 mai, à partir de là, la ligne remontait, en potence, vers le Nord. Dans nos deux secteurs, entre l'Aisne et l'Ourcq, armée Mangin, entre l'Ourcq et la Marne, armée Degoutte, la bataille avait été également préparée. Et préparée à la mode française, suivant les méthodes classiques, par toute une série de combats locaux qui avaient rempli la deuxième

quinzaine de juin, et dont chacun, pris isolément, n'était rien, mais qui tous concouraient et disposaient à une plus grande action. Si les Allemands avaient eu moins d'admiration pour eux-mêmes, plus d'estime pour leurs adversaires, ils se seraient souvenus que c'était justement la doctrine enseignée par le général Foch, cette préparation de la bataille, du terrain et des hommes, par des combats préalables où l'on met l'un en forme et les autres en haleine. Car voici que, chez nous, il s'était éveillé, il s'était réveillé une pensée. Le tort de Ludendorff a été de n'y pas croire, ou de croire que nous n'avions plus assez de ressources, ou assez de ressort, pour passer du projet à l'exécution.

Tout à coup, Mangin a bondi. Foch, qui, depuis le 15, trois jours entiers, le retenait à deux mains, l'a lâché. Peu de bombardement. Des tanks, et puis l'infanterie, la reine des batailles, celle qui les gagne avec ses jambes, avec ses bras aussi. Vague par vague, elle progresse, et jamais on n'a fait comparaison plus juste. Il semble qu'à chaque étape, la vague revienne lécher la vague pour la dépasser. Au Sud de l'Ourcq, Degoutte suit, d'un mouvement d'abord plus lent, puis accéléré. Deux ou trois kilomètres, puis cinq ou six, puis on ne mesure plus le gain. On compte les prisonniers faits et les canons enlevés. Les bulletins vont grossissant : 17 000 prisonniers, 360 canons, plus de 20 000 prisonniers, plus de 400 canons. A l'une des extrémités, nous dominons Soissons; à l'autre, nous saisissons Château-Thierry. Mais, d'une extrémité à l'autre, la pensée unique. La pensée unique, la volonté qui organise et ordonne, le verbe qui commande. A la voix du chef unanimement accepté comme le plus digne, les éléments multiples et divers d'une armée immense et rajeunie par un afflux de sang jeune, par un apport de nerfs frais, se joignent, se soudent, s'articulent : Américains, Anglais ou plutôt Britanniques (il y a des contingents de tout l'Empire), Italiens. Simultanément, de la rive gauche de la Marne, le général Berthelot et le général de Mitry, poussant du Sud au Nord, crèvent le fond du sac. L'Allemand se retire de nuit, pour éviter un pire destin. La rive gauche est nettoyée. La rive droite n'offre à l'ennemi qu'un abri précaire. Il envisage la possibilité, la probabilité d'un plus long recul que, s'efforçant de sauver la face, il proclamera d'autant plus élastique qu'il pliera et reculera davantage. Ce recul sur une ligne qui serait peut-être la Vesle, une division de la garde prussienne, non loin d'Oulchy-le-Château, deux ou trois autres divisions de choix dans la montagne de Reims, se font hacher pour le permettre ; le canon fait rage pour le

couvrir. Ce n'en est pas moins une retraite en assez mauvais arroi par des chemins médiocres et enchevêtrés, les bonnes routes, qui sont rares, étant toutes interdites ou menacées. Le nombre n'est une force que dans l'ordre ; dans le désordre, ce n'est qu'une gêne. « Plus il en viendra, disait Bugeaud, regardant tourbillonner des nuées d'Arabes, plus ils se nuiront. » Assurément, les Allemands font une autre nuée que les Arabes du temps de Bugeaud. Mais, dans certains moments, il y a, pour la plus obéissante, la plus disciplinée, la plus mécanique, la plus automatique des armées, un minimum de confusion irréductible. En de tels moments, le vent des catastrophes peut toujours se lever. Et il peut souffler de plusieurs côtés à la fois. N'est-ce qu'une brise fugitive qui se lève sur la vallée de l'Avre, au Nord de Montdidier, vers Mailly-Raineval, où nous avons ajouté 2 000 prisonniers de Picardie aux 20 000 prisonniers de Champagne?

Nous, cependant, refrénons nos désirs, bridons nos espérances : domptons, pour parler avec Bossuet, car nulle parole aujourd'hui n'est trop grande, domptons ces chevaux sauvages. Si demain la réalité rompt les liens où, par prudence, nous voulons les entraver, si nos désirs se trouvent comblés et nos espérances dépassées, notre joie en sera plus large et plus chaude. Toutefois, dès à présent, en ne considérant que les résultats acquis, osons écrire le mot : c'est la victoire. C'est une seconde victoire de la Marne, qui, fidèle à sa fonction historique, a accompli, hier encore, son devoir de rivière française.

Dans un miracle qui se renouvelle, il entre une forte part de vertu. Valeur des chefs, vaillance magnifique des troupes, patience et endurance de la nation. Qu'a-t-il fallu pour libérer toute cette énergie, pour dégager toute cette puissance latente? Simplement, que nous eussions un gouvernement qui dît : « Je fais la guerre, » et un commandement qui la fît. Plus simplement, que ce peuple eût le gouvernement, et cette armée, le commandement qu'ils méritent. Tout simplement, qu'on nous donnât, après tant d'essais et de déceptions, un gouvernement et un commandement. Qu'on en finît avec la commode et mortelle habitude du gouvernement de Pas-de-gouvernement, avec la commode et mortelle formule du N'importe qui. Qu'au gouvernement et au commandement, l'homme qu'il fallait fût mis à la place où il le fallait dans l'instant où il le fallait ; qu'un Clemenceau tendît et fît vibrer la corde ; qu'un Foch mûrit et combinât le plan ; et qu'un Fayolle utilisât l'instrument merveilleux qu'un Pétain avait reforgé, tandis qu'un Castelnau, et ses émules ou ses élèves,

enviant en silence la chance de leurs camarades, montent la garde de Dunkerque à Belfort. Quel spectacle que celui de ce rétablissement, non seulement stratégique, mais politique, et comme il nous invite à nous détourner d'un autre où la France, qui ne se reconnaît pas dans l'image de certains ministres qu'elle dut trop longtemps subir, ne pourrait que s'écrier, humiliée et indignée : « Quoi ! j'étais cela, et j'avais cela ! » Mais non : la Marne lui rappelle à point qu'elle est la France. Qu'elle se contemple, et qu'elle passe.

Pour l'Allemagne, le Grand Quartier impérial en est à bredouiller des explications. A propos, où est Hindenburg? Il ne se montre plus, on ne le montre plus, et Ludendorff s'est substitué à lui dans l'adulation des foules. Mais Ludendorff lui-même, où en est-il? Sur la foi qu'on avait en lui, sur ses assurances positives, M. de Kühlmann, coupable de s'être permis de recueillir une phrase de Moltke l'ancien et de douter qu'on arrivât à la paix par la supériorité exclusive des armes, avait été congédié. Afin de bien accuser l'intention et la prétention, on l'avait remplacé par un marin, à défaut de militaire, par le contre-amiral, versé dans la diplomatie, de Hintze, et dans la germanique et même pangermanique école de diplomatie, dans celle des Bernstorff et des Luxburg. A quinze jours de distance, il est bien vengé ; vengé de tous les abandons et de toutes les trahisons. La vérité, si peu originale, qu'il avait énoncée, éclate. Dans quelles conditions, et dans quel dessein, M. de Kühlmann s'était-il enhardi à émettre ce jugement? Il y a là un curieux problème, moins de politique que de psychologie allemande ; un problème à la fois politique et psychologique, où la psychologie éclaire jusqu'au fond et dévoile la politique.

Que le secrétaire d'État, vite démissionnaire ou démissionné, ait parlé à l'insu de l'Empereur, il est au moins difficile de l'admettre. Alors, il y avait concert, collusion, entre ce très haut et ce haut personnage? Mais, alors, comment accorder le projet de M. de Kühlmann avec la thèse impériale la plus récente, la théorie des deux conceptions du monde, l'allemande et l'anglaise, qui s'opposent si radicalement, si inexorablement que l'une doit exterminer et éliminer l'autre? Et si ce n'était qu'un jeu subtil et compliqué où le ministre serait sacrifié ou se sacrifierait avec promesse de compensation ; une balance, une bascule, une machine à double commande, une arme à double détente? Suivons ce jeu, pour l'amour de l'art. L'Empereur se couvre avant que M. de Kühlmann se découvre. La loyauté voudrait que l'Empereur, à son tour, couvrît M. de Kühlmann. Mais

il ne le couvrirait qu'en se découvrant; il le laisse donc découvert et nu comme un cadavre. Ainsi M. de Kühlmann, ayant contredit l'Empereur, le chancelier de Hertling désavoue M. de Kühlmann, quitte à se reprendre le lendemain et à se rectifier lui-même. Quand il disserte, en exégète et en casuiste qu'il est de nature et de profession, sur le « gage » dont l'Allemagne s'est nantie en Belgique, le gage, c'est lui qui le donne, et il réalise ce chef-d'œuvre de le donner successivement et alternativement deux fois, aux droites qui veulent le garder, et aux gauches qui veulent le rendre. Et ainsi toujours une issue reste ouverte : celle de la paix de domination, ou celle de la paix de conciliation. La sortie dépendra des succès militaires. L'État-major exige une « paix forte, » la paix de violence, la paix allemande. Soit, et tant mieux : qu'il la gagne! On ne lui demande que de réussir. Néanmoins, si, par aventure, il ne réussissait pas, en ce cas, la diplomatie et la majorité libérale du Reichstag seraient sur leurs pieds pour revenir à la raison et négocier un arrangement.

Tout en Allemagne, toute l'Allemagne, tourne de plus en plus autour de cette idée obsédante de la paix. Si la figure du comte Hertling nous apparaît entachée de duplicité, ce n'est pas tout à fait sa faute. Son jeu est double, parce que l'opinion, qu'il a à ménager, la situation, qu'il a à dénouer, sont doubles. D'une part, le besoin d'une paix quelconque; d'autre part, l'espoir, le rêve, le mirage d'une paix allemande. Les yeux et le ventre. Des rations de famine et l'appétit de l'Ogre. Mais la paix! Il n'est pas jusqu'à la dernière offensive, « — dont on s'était flatté qu'elle serait la dernière, au sens absolu, — qu'on n'ait baptisée « l'offensive de la paix, » *Friedenssturm*. Si l'on eût pu, par elle, emporter l'Occident après l'Orient, c'eût été la paix triomphante, la véritable paix allemande, la paix accablante et écrasante. Mais, si l'Occident redresse le fléau et fait équilibre à l'Orient, M. de Hertling, et M. de Payer, sur la scène, M. Scheidemann et M. Erzberger, dans la coulisse, ne sont ni sourds ni muets : on pourra causer.

La défaite allemande de la Marne, qu'on « camoufle » pour le public et qu'on lui dissimule, mais qu'on ne saurait se dissimuler entre soi, diffère la solution en Occident, si elle ne la précipite ou ne l'entraîne pas, dans le temps même où, en Orient, les choses se gâtent. La décomposition russe atteint le dernier degré de la pourriture; mais nous ne nous trompions pas en indiquant, d'après certains symptômes, que, par-dessous, l'organisme travaille, qu'il reconstitue

çà et là ses cellules, et que déjà l'on entrevoit un bourgeonnement. Les Alliés se sont décidés à agir sur la côte mourmane pour maintenir leurs communications avec Arkhangel, et par là pouvoir tendre une main à ce qui et à ceux qui, en Russie, voudraient se relever. Le Japon paraît se décider à intervenir en Sibérie, après un flottement et des frottements qui ne lui sont sans doute pas tous imputables, pour ne pas laisser tomber vains les efforts des contre-gouvernements qui essaient de se former à Vladivostok, à Omsk ou ailleurs, pour ne pas laisser finir inutile la fantastique et superbe équipée des Tchéco-Slovaques. Il est tard, mais de grands tronçons du Transsibérien sont encore libres; par là encore, une main peut être tendue, et une main puissante. De Vologda à la mer Blanche, un des membres disjoints de l'énorme corps gisant s'agite ou remue. Aucune des questions baltiques, oukraniennes, caucasiennes n'est, ni intérieurement, ni extérieurement, réglée. Il y a la Finlande, il y a la Lithuanie, il y a la Pologne, il y a la République tatare; ou mieux, il n'y a ni Finlande, ni Lithuanie, ni Pologne, ni République tatare; ni les anciennes, ni les nouvelles. Il y a le néant, il y a le chaos, il y a l'anarchie, toutes les couleurs du mal, la nuit noire, la terreur rouge. L'Allemagne, pour avoir trop embrassé, ne tient rien. Le plus « chiffon de papier » de tous ses « chiffons de papier, » c'est le traité de Brest-Litovsk. Des questions se posent incessamment, inextricablement, aiguës, tragiques, qu'elle est incapable de résoudre. L'orgueil allemand a dû supporter, « avaler » et « digérer » l'assassinat du comte Mirbach; l'impérialisme allemand, la fraternité des souverains, la solidarité des têtes couronnées n'ont pu empêcher, — car on se refuse à croire que l'Empereur du moins ne l'ait pas voulu, — l'assassinat de Nicolas II. Ne lui prêtons pas gratuitement des calculs abominables ; nous-mêmes, à cet égard, nous ne sommes pas sans reproche. Avec les Lénine et les Trotsky, nous ne pouvions plus rien pour l'homme qui avait été notre ami; mais il y avait eu un moment, au début de la Révolution, où nous aurions pu dire un mot, faire un geste : qu'avons-nous fait? qu'avons-nous dit?

De sagaces esprits s'attendent à ce que nous assistions à un renversement de la politique allemande en Russie. Ayant tiré des complaisances bolchevistes tout ce qu'elle avait à en tirer, l'Allemagne casserait son outil et le rejetterait; elle remettrait d'accord son intérêt et ses principes en restaurant une monarchie, qui ne serait pas moins son esclave que les bolcheviks ne l'étaient, puisqu'elle leur devrait sa vie, comme ils lui devaient leur naissance. Peut-être le machiavé-

lisme de Frédéric II, infiniment plus cynique que celui du Prince, ne répugnerait-il pas à ce genre de combinaisons. Mais peut-être la vérité est-elle que l'Allemagne est empêtrée, à ne plus savoir quel parti prendre. Nous disions assez récemment qu'elle était obligée maintenant de traîner trois poids morts. Ce n'est pas trois, mais quatre : la Russie est le quatrième; et ce n'est pas le moins lourd, parce que combien mort! En Autriche-Hongrie, Seidler abattu, les Burian, les Czernin se débattent trop pour qu'on ne soit pas dans les transes. Le Bulgare est énigmatique. Le Turc s'émoustille, et prend au sérieux sa résurrection. Tout le reste du monde est ennemi ou hostile.

La seconde victoire de la Marne, qui de jour en jour se dessine et se développe, pourrait bien, avec le temps, changer de nom et s'appeler, du mot répété dans tant de télégrammes et de discours, « la victoire finale. » Mais avec du temps et de la constance, une constance ferme, un temps que nous ne connaissons pas. Les premières minutes du quart d'heure de Nogi sont passées, mais les premières minutes seulement, et ce quart d'heure, comme les années bibliques se mesurent par des siècles, peut se mesurer par des mois. Il n'importe; ou plutôt si : il importe beaucoup aux peuples qui souffrent et qui saignent, à la terre dévastée, à l'humanité désolée, à la civilisation suspendue. Mais ce n'est pas ce qui importe le plus. La vieille devise vénitienne, aussi utilitaire qu'épique, disait : *Navigare necesse est, vivere non necesse.* De même, pour nous, il n'est pas nécessaire de vivre, il est nécessaire de vaincre. Il ne vaudrait plus la peine de vivre, si nous n'avions pas vaincu. Nous vaincrons. Nous avons tout ce qu'il faut pour vaincre, et encore une fois que faut-il? L'unité dans la nation, l'union entre les nations. Que la nation ait le gouvernement, et l'armée, le commandement qu'elles méritent. Que le gouvernement mérite la nation, et le commandement, l'armée qu'ils ont. Que, par nonchalance, irrésolution, faiblesse, incapacité, idéologie de secte ou phobie de parti, le pouvoir ne soit pas employé à ronger et rogner l'initiative.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LA FAMILLE MESSAL

DERNIÈRE PARTIE (1)

LE DÎNER DE NOËL

C'était une nuit de Noël d'une paix limpide; l'étoile des bergers luisait sur la colline entre les croix du calvaire. Au loin, des fenêtres illuminées évoquaient des repas de famille, tous les parents réunis venant confronter leurs peines et s'adresser leurs souhaits au seuil de l'an neuf. Demain, après ce solstice, les ombres allaient diminuer sur la terre; et tous les êtres, avec cette épouvante instinctive des ténèbres qui recèlent tous les malheurs, apercevraient dans la course grandissante du soleil des motifs d'espérance.

En ce soir de réveillon, la rue des Consuls, habituellement déserte, était traversée par des servantes qui portaient, avec des allures de Victoires ailées, fougasses et pâtés en croûte.

Mioutou me sourit après m'avoir ouvert le vantail, d'ailleurs d'un sourire affreux qui fit onduler ses lèvres hérissées de poils. Elle m'introduisit dans le salon aux tapisseries orientales. Devant les palmiers était assise Sylvie Orbal, la taille si déviée entre les accoudoirs de son fauteuil, qu'elle semblait chercher à regarder derrière elle. Une double cataracte blanchissait ses yeux de brebis. Debout à son côté, en redingote boutonnée, René souriait tour à tour à son chapeau haute forme, à sa mère et à son frère. L'ataxique Cyprien, qui rappe-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet et 1er août 1918.

lait Don Quichotte par sa longueur étique, n'avait pu résister à la pensée de déguster un repas succulent et s'était traîné rue des Consuls.

Lorsque je les eus salués, ils s'inclinèrent légèrement et reprirent leur attitude compassée de personnes en visite de cérémonie. Aucun d'eux n'eut l'idée de me féliciter. Quelques minutes ennuyeuses s'étaient écoulées, lorsque Balsamie, essoufflée, pénétra dans le salon avec une mine qui annonçait une nouvelle heureuse. Je croyais qu'elle voulait exprimer aux Orbal sa satisfaction de me voir bientôt le mari de sa nièce, lorsque la vieille demoiselle déclama d'un ton passionné :

— S'il plaît à Dieu ! chers cousins, nous mangerons ce soir des petits pâtés feuilletés, une croûte aux ris de veau et morilles, un lièvre à la royale, désossé, ce qui ne pourra que faciliter votre plaisir, un pâté de foie gras truffé que j'espère cuit à point, et un savarin à la Chantilly... Ah! Seigneur! hormis que j'allais oublier un chapon rôti! Excusez-moi.

Son pouce sur son nez écaché, elle réfléchit avant d'ajouter :

— J'ai toujours eu des absences impardonnables dans les circonstances importantes de ma vie. Vous en souvenez-vous, Sylvie? en 1876, sous le gouvernement de Mac-Mahon, chargée par mon pauvre père de vous annoncer le menu, la mémoire m'avait également trahie ! Quelle fut la surprise de nos invités quand ils virent apparaître des perdreaux confits à l'ail et un pâté chaud sur lesquels ils ne comptaient pas! Quelques-uns en furent malades.

— Si je me le rappelle, Balsamie, s'écria Mme Orbal! Ouille! Ouille! je crois, que je m'en souviens.

A l'énumération du menu, René eut un petit clapotement des lèvres. Par avance, il appréciait les mets succulents annoncés.

Je réclamai des nouvelles de Robert: Balsamie me parut tout à fait rassurée.

Trop bien peignés, les cheveux rabattus sur le front et les oreilles, ce qui leur donnait la mine de caniches, Jean et Amédée vinrent avec des airs craintifs embrasser leurs parents Orbal. Quand je voulus retenir Jean près de moi, il s'échappa, la lèvre boudeuse. Il lui était désagréable de se rappeler le secours qu'il était venu chercher dans mon bureau.

Enfin parut Jeanne, pâle et dolente, mais toujours belle,

appuyée sur l'épaule de Raymonde. Ma fiancée me sourit avec confusion; elle se sentait observée. Une robe de crêpe de Chine blanc, unie et flottante comme une tunique, drapait sur elle de grands plis verticaux. Ses cheveux étaient nattés en diadème sur son front dont la courbure suave indiquait un doux entêtement.

M'élançant vers elle, je passai la bague de fiançailles à son annulaire. Paupières baissées, elle soupirait comme une personne oppressée. Autour de nous c'était un silence recueilli. Je venais de baiser sur la joue Raymonde, lorsqu'elle se raidit :

— Avez-vous appris quelles inquiétudes nous a données ce pauvre père, depuis son accident? me dit-elle d'un ton étrange. Hier encore la fièvre le dévorait; il croit maintenant le danger écarté.

Sa crainte contredisait l'assurance qu'avait témoignée sa tante. Pourquoi écoutais-je Raymonde avec surprise? Sans doute une fille pouvait exprimer son souci de la santé de son père et, pourtant, cette déclaration, au moment décisif du symbole de la bague qui nous consacrait l'un à l'autre, me blessa.

Pendant que ma fiancée me faisait cette réponse, Jeanne affirmait à Sylvie qui s'était inquiétée de la pâleur de son teint et de son apparente faiblesse, qu'elle se sentait à merveille depuis le traitement ordonné par son mari.

— Heu! Heu! vous me semblez pourtant encore fragile, ma belle cousine, insista Mme Orbal. Mes pauvres yeux, il est vrai, peuvent m'abuser...

— Ils vous abusent, assura paisiblement Jeanne.

Une voix d'une fraîcheur extraordinaire retentit alors dans le salon.

— O Jeanne! pouvez-vous calomnier ainsi cette charmante Sylvie, cette nymphe Jouvence, cette source d'éternelle jeunesse?

Tous les visages, ceux des Orbal, de Balsamie, de Jeanne, de Raymonde et des garçonnets avaient pris l'expression à la fois émerveillée et peureuse d'enfants en présence du canon dont l'explosion va les emplir en même temps d'enthousiasme et de terreur.

Une main appuyée de chaque côté de l'embrasure de la porte, Robert, son cou d'hercule dégagé par le col rabattu et

son vaste front hérissé de mèches rouges qui semblaient des flammes parmi sa chevelure grise, contemplait avec autorité sa famille. En m'apercevant, le docteur courut vers moi et me serra dans ses bras en m'appelant : « Mon fils. »

Je voulais répondre à cette marque d'affection, mais déjà, Robert, après avoir donné une tape amicale sur la joue de sa fille, était allé mettre genou en terre devant Sylvie dont il baisa la main osseuse en s'écriant :

— Toujours le satin d'un printemps perpétuel, fortunée dryade! Que demandiez-vous donc mon concours pour vous survivre ? Vous confondez les lois naturelles ; ou plutôt, ô fille de Saturne! chaque année vous ressuscite, bel épis blond!

De joie, la vieille dame, sa bouche brèche-dent largement ouverte, essayait de redresser son buste tors, quand Robert, tourné vers sa femme, reprit gaiement :

— Petite maman, ce dîner est-il prêt ? Oui ! Bravo ! Rien que cette annonce nous retire encore vingt hivers des épaules.

Il offrit son bras à l'octogénaire afin de la conduire à la salle à manger, et comme celle-ci, maladroite, se suspendait au coude du chirurgien, il le contracta douloureusement.

— Oh! Dieu! Vous ai-je fait mal ? interrogea Sylvie. J'oubliais votre accident, cette piqûre anatomique !

— On oublie tant de choses, Sylvie, et surtout les malheurs des autres.

— Serait-ce dangereux, mon cher Robert ?

— On en meurt si l'on n'en guérit point, répondit-il d'un ton badin.

— C'est épouvantable, cousin... mais vous êtes guéri ? Oh! Oh! vous voulez m'effrayer, vilain diable!

— Vous savez bien que je suis le démon, répliqua-t-il en lui faisant, par plaisanterie, un visage terrifiant.

— Robert, je ne pourrais plus vous regarder si j'étais une petite fille !

— Vous l'êtes encore, Sylvie. Comme vos fils, vous avez l'enfance vivace. Ah! quelle odeur exquise! Humèz! Les truffes et les morilles fleurent un parfum céleste. Grâces vous en soient rendues! cousins Orbal qui me valez cette aubaine, car pour nos petits fiancés, Balsamie et Jeanne n'étaient pas disposées à ce festin.

A cette allusion, sa sœur et sa femme, gênées, protestèrent du

geste et Raymonde détourna son regard du mien en rougissant.

On nous avait placés en face du docteur et, contre l'usage, Jeanne s'était mise à une extrémité de la table rectangulaire. Bon gré, mal gré, nous demeurions, ma fiancée et moi, sous la surveillance du chirurgien. A chaque instant ses yeux nous scrutaient avec malice. Jamais Robert ne m'était apparu aussi plein de bonne humeur et de simplicité. De grand appétit, il appréciait les mets. S'aperçut-il que nous ne mangions guère, Raymonde et moi? il dit à sa voisine, en nous désignant :

— Nous sommes de vilains matérialistes portés sur notre bouche, Sylvie. Est-ce beau, la jeunesse! Elle vit de son amour. Regardez-les! Sauront-ils jamais quel menu fut offert à leurs fiançailles? Non! ils planent, ils imaginent. Folie ou sublimité? Peut-être les deux?

Et comme ses réflexions nous affligeaient, à travers la table il nous offrit les mains, en s'écriant :

— Ces pauvres petits en sont encore à l'aube et leur soleil levant ignore les nuées qu'il rencontrera sur son chemin. Innocence!

— Vous avez raison, ils sont charmants, charmants, charmants, répéta Sylvie en s'inclinant trois fois.

Ses gros sourcils réunis, Robert reprit :

— Charmants, peut-être? Pourquoi tant de candeur peut-il renfermer les germes de tant de misères? Ils s'aiment et déjà le mal rôde autour d'eux pour faire son nid. Holà! René, je vous ordonne de me tenir tête devant ce bourgogne. Hardi! Cyprien, videz votre verre ou bien abandonnez toute espérance! Allons! Jeanne, beau chef-d'œuvre, un doigt de vin fera de vous une statue animée. Du courage, Jean et Amédée! Toi, ma sœur, pourquoi, de cet œil sévère, sembles-tu nous condamner à la potence? Tu protestes! A la bonne heure! Ton silence n'était donc que la forme d'un rite. Parbleu! je te savais de trop pure souche rouergate pour qu'un repas de Noël ne fût pas tenu par toi comme un office. O mon frère le pâté, merci de me réjouir! O ma sœur l'oie, soyez bénie pour vos aiguillettes! se fût écrié François d'Assise. Devant cette table, près de ce feu, parmi vous, je croirais qu'il n'est que de savoir examiner le monde sous un certain angle pour s'en déclarer satisfait, et cet angle, monsieur le contrôleur, c'est celui que dessine votre coude en portant un verre à votre bouche.

A cette apostrophe, René, aussi coloré que le bourgogne qu'il dégustait, rit en approuvant à grands coups de tête.

— Ne prenez pas en mauvaise part ma plaisanterie, mon bon René, qui cachez vos vertus à l'intérieur de vos joues dodues comme tant d'autres masquent leurs laides âmes sous la maigreur d'une fausse austérité. Ce n'est point parce que vous réjouissez les regards, que je vous refuserais mon estime.

Cette allusion au dévouement de son humble existence fit trembler René qui dut reposer son verre. Un peu plus tard, il examina d'un air d'adoration l'illustre parent qui lui rendait cette plaisante justice, et prononça d'un ton pénétré :

— Combien de milliers d'hommes, Robert, vous doivent en ce soir de Noël de pouvoir se réunir joyeusement en famille, qui, sans votre génie, ne seraient plus que des ossements!

— Quelle horreur ! protesta Sylvie en portant les paumes à ses yeux séniles. Tu manques toujours de goût, mon fils !

— Qui ne seraient plus que des ossements, répéta Robert à voix basse. Ah ! qu'est-ce que trente ou quarante années volées à l'éternité? Rien ! Mon action est donc dérisoire.

Appuyant alors sur Raymonde et sur moi des regards admirables de lumière, le chirurgien murmura :

— Fiancés!... puis il eut un geste extraordinaire de la main, étendue à plat, peut-être à l'image d'une pierre tombale. Tout bas, il dit en nous observant :

— Ne pouvoir les fixer de la sorte, immortels !

Une fois de plus la question redoutable qui s'était posée à ma conscience me hanta : « Vaut-il mieux que les humbles souffrent pour que s'épanouisse un génie bienfaisant? » Cédant au pouvoir de séduction du docteur j'étais tenté de le préférer à ses victimes. En son cœur brûlant d'un amour filial passionné, Raymonde me devina-t-elle? Je le crus, car sa main chercha la mienne sur la nappe et la pressa. C'était le dîner de nos fiançailles et cependant, Robert, seul, paraissait exister. Nous demeurions les comparses de son grand rôle.

Ses propos retentissaient dans la vaste salle à manger aux énormes placards à colonnes engagées, qui, partant du plancher pour monter jusqu'au plafond, donnaient de la sonorité aux voix. Que pouvions-nous exprimer parmi les éclats de Robert de plus en plus animé? Son teint avait monté de ton et,

plusieurs fois, il détendit son bras gauche avec une certaine gêne.

De temps à autre, Mioutou venait poser ses plats avec des mines d'empoisonneuse. Après avoir jeté un coup d'œil interrogatif à Jeanne qui s'inclina, cette servante pressa le service.

Lorsque fut attaqué le pâté truffé, chef-d'œuvre de ce festin, Balsamie prononça de l'air profond dont elle eût traité une question historique :

— En l'automne 1878, année de l'Exposition Universelle, les foies gras du Rouergue atteignirent la grosseur d'une tête d'enfant et les truffes de Limognes n'entraient pas dans les bocaux. Moi qui vous parle, je l'ai vu ! T'en souvient-il, Sylvie ?

— Ouille ! ma pauvre, répondit Mme Orbal avec les balancements de tête d'un violoniste à « l'allegro passionnato », je me rappelle aussi le malheur qui m'arriva, en janvier 1896, par la faute de ce faible d'esprit.

Elle montra René qui sourit, sans perdre une bouchée, opération difficile qui relevait les commissures de ses lèvres, tandis qu'en son centre sa bouche s'avançait en museau.

— Figure-toi mon chagrin, Balsamie, continua Sylvie. J'ouvre une boîte de pâté. Pécaïre ! il était cru ! Je coupe le ferblanc d'une seconde boîte ! Bonté de Dieu ! rouge comme bœuf ! Une troisième, sanguinolent ! C'était à quitter la maison. Prétextant son travail de bureau, René avait laissé mourir le feu sous le bain-marie. Ah ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert !

Robert riait de tout son cœur, ce qui n'empêcha pas Sylvie de reprendre avec un air de plus en plus vindicatif :

— Il y a six ans, autre malheur. René oublia des galantines sur un brasier d'enfer, sous le prétexte que, son directeur étant venu le surprendre, il n'avait pu le quitter. Ces galantines, — le ton de Sylvie se fit déchirant, — eurent le goût du bouilli ! Ah ! je les ai encore sur le cœur. Nigaud ! Nigaud ! Nigaud !

L'octogénaire ployait le cou à chacune de ces insultes.

— Cousine, intervint le docteur de plus en plus égayé, le cas était pendable. Alors que tant de malheureux se rongent le cœur pour ces sottises éphémères qui s'appellent : l'art, la philosophie, la jurisprudence, la politique, vous seule avez le sens des besoins éternels. Combien j'eus tort, moi-même, de sacrifier

mon existence aux buts fugaces et inaccessibles de la science, alors que, sous le bonnet du marmiton, j'eusse connu les jouissances de vos vies, belle Sylvie, doux René, excellent Cyprien!

La voix du chirurgien s'était élevée et il éclata d'un rire si communicatif que ses invités s'esclafferent à leur tour.

— Saurait-on vous en vouloir? méchant cousin, dit alors l'octogénaire qui minaudait, son petit doigt osseux écarté de ses autres doigts.

— Je voudrais bien voir qu'on m'en veuille, riposta-t-il avec une gaieté nerveuse inquiétante.

De temps à autre, inconsciemment, il tendait le bras gauche et le faisait ensuite ployer. Le feu de la fièvre cuivrait son teint. Ses saillies tempétueuses m'annihilaient au point que je n'osais plus même paraître m'intéresser à Raymonde. Sous le rayonnement de ce savant dont le cerveau riche de toute la connaissance humaine répandait à flots ses pensées brûlantes comme des laves, ma pauvre tendresse se terrait. Quelles fleurs auraient pu ne pas se flétrir près de ce volcan?

En ce dîner de fiançailles, Raymonde et moi, nous ne semblions plus exister dans la préoccupation des parents rassemblés autour de Robert pour l'adorer et trembler. J'eus même la tristesse de constater que Raymonde, chaque fois que je l'entretenais, tournait d'abord d'instinct les yeux vers son père, comme si elle lui demandait la permission de me répondre.

Une heureuse torpeur accablait René, qui ne cessait de sourire poliment à ses cousins, aux flacons, aux assiettes, au plafond.

Ses yeux de brebis rapprochés du majestueux savarin à la Chantilly, ravagé par de sombres galeries, et prêt à s'écrouler, Sylvie regrettait d'avoir à l'abandonner et le saluait de petits hochements amicaux.

Le chirurgien s'était renversé contre son dossier, et, contractant le coude, il eut une expression de douleur. Effrayés, nous l'observions, les yeux agrandis, lorsque, déjà calmé, il dit d'une voix flûtée qui se moquait de nous :

— Si je ne m'abuse, chers amis, vous êtes arrivés ici au terme de votre félicité. Eh bien! si nous passions maintenant au salon?

Au sortir de table où elle avait fait bonne contenance,

Sylvie, lassée, se voûta sur ses quatre-vingts années de repas trop abondants.

J'aurais voulu m'isoler avec Raymonde. Rien ne favorisa nos, ou plutôt « mes » desseins, car ma fiancée semblait de plus en plus préoccupée de son père, ce qui commençait à me désobliger.

Jeanne s'était placée de telle sorte qu'aucun geste de son mari ne pouvait lui échapper. Balsamie, proche de son frère, dirigeait la conversation qu'elle faisait sauter de sujet à sujet.

— Ne trouvez-vous pas la physionomie de mon père altérée? me demanda Raymonde.

Rien dans l'expression de Robert ne me parut d'abord justifier la crainte de sa fille. Cependant, de temps à autre, le docteur frictionnait son bras gauche comme s'il y éprouvait de l'engourdissement. A l'observation que j'en fis, Raymonde alla chuchoter à l'oreille de sa mère qui jeta un coup d'œil ennuyé sur les Orbal.

— Ton dîner fut merveilleux, Balsamie, s'exclamait Sylvie. J'y repenserai souvent avec plaisir. Cher Robert, si vous voulez assurer ma reconnaissance durable, vous voilà forcé de contribuer à ma longévité.

Avec une mélancolie dont il n'avait jamais laissé entendre les accents, le chirurgien répondit à l'octogénaire :

— Sachons d'abord réparer les rouages où la matière offre quelque ressource.

Trépignant de ses petits pieds qui se déjetaient, l'un en dehors et l'autre en dedans, Sylvie repartit :

— Non! Non! Empêchez l'horloge de s'arrêter et nous vous ferons grâce de la perfection. Vos restaurations de la jeunesse, Robert, c'est superfluité, travail d'artiste.

Balsamie étant venue s'asseoir sur le canapé, près de Sylvie, celle-ci reprit tristement :

— Serons-nous de ce monde au prochain réveillon? Oui, toi, Balsamie, jeune encore! Mais moi, j'en désespère, puisque ton méchant frère m'abandonne.

— Je savais que vous me preniez pour un sorcier, fit violemment le docteur. Ce soir, je suis pour vous le diable en personne. Gare aux anges révoltés!

Sur cet avertissement, Robert commença d'aller et venir du foyer à la porte. Une vie formidable illuminait sa physionomie

mobile où se nuançaient toutes ses pensées. Parfois il écoutait des voix, la bouche entr'ouverte. Nous l'entendîmes qui murmurait :

— Sans doute la croix du mauvais larron m'attend, parce que j'ai goûté à la Science qui est l'arbre du mal. Qu'est-ce qu'un savant, sinon un voleur des secrets divins?

— O le blasphémateur! repartit Sylvie. Eh quoi! Dieu défendrait aux hommes la connaissance, c'est-à-dire le pouvoir d'accomplir le bien?

Indifférent à cette réflexion et poursuivant ses tristes pensées, Robert grommela :

— Pourquoi cette malédiction sur ceux qui savent? O Socrate! O Galilée! nous sommes les aérolithes perdus entre les mondes qui ne veulent plus nous reconnaître.

Vivement René déclara :

— Nous protestons contre votre pessimisme. Votre gloire vous prouve assez combien votre science est honorée.

Haussant à nouveau ses larges épaules, Robert témoigna du peu d'importance qu'il attachait à cette opinion du contrôleur et prononça :

— Monter, c'est perdre contact avec la terre pesante, mais n'est-ce pas devenir inhumain? Serait-ce mon crime?

Éclatant d'un rire absurde, Sylvie, que ces réflexions mélancoliques dépassaient, avertit Messal de son seul crime véritable. Pouvant reculer la mort de ceux qui souhaitent prolonger leur vie, il ne s'en était pas assez soucié!

Frappant des talons le plancher, Robert se remit à marcher farouchement en grondant ;

— L'éternité! Pas davantage! Ces éphémères réclament l'éternité divine!

Aux mouvements qu'il se donnait, l'irritation du docteur grandissait.

— Robert! Mon frère! Cousin!

Jeanne, Balsamie et René s'étaient avancés vers le docteur et cherchaient à l'apaiser. Nous regardant les uns après les autres avec une expression de mépris, il déclara :

— Aimes-tu la terre ? Tu es de terre. Or, la terre se foule aux pieds et devient boue.

— Cher père! petit père!

A la vue de sa fille qui s'élançait vers lui, les yeux brillants

de larmes, l'expression du docteur se rasséréna, et il dit d'une voix ineffable de tendresse :

— Aimes-tu Dieu ? Tu es divine.

Et se penchant sur elle, il baisa ses cheveux.

Les pleurs qui s'échappèrent alors avec abondance des paupières de ma fiancée lui déplurent. Il lui gronda qu'elle aurait le temps de gémir lorsqu'elle serait femme.

Un sang épais bleuissait le chirurgien qui poussait d'énormes soupirs en luttant contre son mal grandissant.

Penchées l'une vers l'autre, Balsamie et Jeanne se regardaient avec l'air hagard de personnes qui attendent, chaque seconde, l'explosion de la mine qui peut les détruire.

Dans son effroi, Raymonde, en un mouvement de touchante faiblesse, appuya son épaule contre la mienne et me chuchota que sa mère et sa tante avaient voulu remettre cette réunion de famille au mois suivant. Le docteur s'y était refusé.

— C'est en effet votre père qui me paraissait surtout désirer notre union, lui dis-je tristement.

A cette observation, ma fiancée, pâlie, secoua la tête d'un air de vague protestation et je crus lui entendre dire :

« Vous saurez... je vous apprendrai... »

L'état d'hésitation de Jeanne et de Balsamie, qui ne portaient pas secours à Robert haletant, me stupéfiait. Enfin, avec des précautions incompréhensibles, sa femme et sa sœur vinrent le prier de s'aliter. Raymonde, agenouillée devant lui, joignit ses supplications à celles de sa mère.

Le chirurgien, qui s'était laissé tomber dans une bergère appuyait sa tête tantôt sur une oreille, tantôt sur l'autre, comme s'il cherchait à fuir son mal. De temps à autre, il s'exclamait :

— Non ! non ! Impossible ! Ce n'est pas possible !

A l'écart sur des tabourets, Jean et Amédée, que les alarmes de leur famille laissaient sans surveillance, se donnaient des chiquenaudes sur le nez.

Je venais de remettre une carafe d'eau à Raymonde qui mouillait les tempes brûlantes de son père, lorsque celui-ci rouvrit des yeux troubles et posa son index sur ma poitrine en s'exclamant :

— Pourquoi êtes-vous chez moi ?

Sylvie et René s'écrièrent ensemble :

— C'est Julien Cernais, le fiancé de votre fille. Vous le reconnaissez bien ?

Placée derrière le siège de son mari, Jeanne me fit signe de ne pas rester en face de lui. J'allai la rejoindre et, de façon à n'être pas entendu du fiévreux, je m'offris à ramener un médecin.

Mise au courant de ma proposition, Balsamie m'avertit dédaigneusement que son frère tenait ses collègues de Villefranche pour des hommes de si petite science qu'il ne les supporterait pas.

Penchée sur sa canne, Sylvie s'avança par petits glissements jusqu'à Robert. Elle l'examina comme un myope le ferait d'une fine écriture, son grand nez cartilagineux presque au contact du malade ; puis, elle revint me dire à l'oreille :

— Comprenez-vous que nos cousines puissent hésiter à réclamer tous les médecins de la ville, s'il le faut ? Écoutez-le, ce pauvre, la fièvre le fait divaguer.

Son poignet gonflé dans son autre main, le chirurgien prononçait sur le ton d'un professeur exposant un cas pathologique à des étudiants : « Nous y voilà ! Le fâcheux coup de bistouri introduisit l'ennemi. Les microbes inoculés s'avancent dans les artères et conquièrent les premières places fortes. Tout est à feu et à sang, d'où l'inflammation. Le blessé est-il perdu ? Non ! Ses alliés accourent. Les globules blancs de mes veines assaillent les microbes infectieux. Ils s'élancent et essaient d'absorber les envahisseurs. Atroce combat. Globules ! il faut vaincre ou je meurs. Je croyais avoir brûlé de mon thermocautère ces germes ignobles ! Quelques-uns avaient donc échappé ? Hardi ! Les phagocytes résistent, carnage. Malheureusement l'ennemi détruit se reforme, se multiplie, essaie de conquérir le cœur, le cerveau. Mon corps devient l'image de l'univers, un champ de bataille. L'homme, dans la nature, c'est le vaisseau livré à toutes les forces mauvaises de l'océan. Naviguer à pleines voiles, quel miracle !

Étreints, nous l'écoutions, quand ses prunelles rougies aperçurent vaguement Raymonde agenouillée à ses pieds, les mains jointes.

— Que fait-elle là ? demanda-t-il avec étonnement.

Ensuite il parut comprendre. Se tournant vers moi avec une lenteur émouvante, il me dit très bas comme en confidence, m'obligeant à me pencher :

— Laissons converser avec Dieu celle qui sera bientôt votre épouse. Une femme, même la plus humble d'esprit, ne conçoit-elle pas mieux le divin que nous? Ah! que nos compagnes sachent toujours les mots d'amour qui atteignent plus sûrement au ciel que nos spéculations! Julien, gardez-vous de jamais faire taire une bouche féminine qui balbutie aux étoiles, même si ces astres n'en doivent jamais savoir l'effusion.

Quelques secondes s'écoulèrent ensuite dans un repos pendant lequel le front du docteur avait recouvré sa sérénité, lorsqu'il cria rageusement :

— Encore là! Vous m'excédez. Au large! Fermez vos yeux! Taisez-vous! O silence beau comme Dieu!

— Hélas! c'est tout à fait le délire, gémit Sylvie terrifiée. Nous vous quittons, Balsamie. Demain nous viendrons aux nouvelles.

Au seuil du salon, René me dit d'une voix étrange :

— Nos cousines se refusent à ce que je leur envoie un docteur. C'est incompréhensible!

Le contrôleur présenta ses coudes à sa mère et à son frère.

Bientôt nous n'entendîmes plus leur piétinement inégal dans la rue des Consuls. Comme j'offrais à nouveau mes services à mes cousines et qu'elles m'en remerciaient, je voulus prendre congé. Jeanne m'avait déjà serré fiévreusement les mains, lorsque Balsamie protesta que je pourrais leur être utile et me demanda de rester. Raymonde avait appuyé cette demande d'un regard suppliant : je m'empressai d'accepter.

Revenues vers le malade, sa femme et sa sœur le soulevèrent sous les aisselles. Quand je voulus me substituer à la vieille demoiselle, afin d'aider au transport du blessé, elle s'y refusa sèchement. Au moment d'atteindre la porte, Robert, ranimé par la marche, reprit conscience. Il nous reconnut, Raymonde et moi :

— Ah! Julien, quelle douleur! Votre main.

Il la serra, et le visage plein de bonté, il me dit :

— Adieu! brave cœur. C'est moi, entendez-le, qui voulus vous accorder Raymonde. Lorsque vous vous en souviendrez, vous me pardonnerez d'avoir parfois été détestable. Ne niez pas, ce serait mentir. J'ai su quelques vérités et je ne sais pas encore la source du mal. D'où surgit-il? D'où souffle l'esprit de perversité? Si je fus parfois exécrable, je l'ai donc été à mon insu.

Avoir toujours rêvé la bonté et s'être senti souvent si lourd d'aversion que le monde tout entier eût été infecté de votre venin! Écrasant mystère! O mon ami puisque j'aurai été l'auteur de votre bonheur en vous donnant Raymonde, oubliez mes offenses.

Remué jusqu'au fond de l'âme par cette affirmation et son air affectueux, j'aurais voulus l'embrasser, et peut-être avait-il eu cette même intention, car il tendait le bras dans ma direction, lorsque, la tête renversée, il parut souffrir l'agonie :

— Je suis un corps ardent. Emmenez-moi! Ah! Ah! Pauvre petit enfant! petit enfant, tu m'as tué!

Sa sœur et Jeanne ayant encore repoussé mon intervention, entraînèrent Robert.

Aux premières marches de l'escalier, les voûtes, qui donnaient aux voix une sonorité impressionnante, répercutèrent les lamentations de ce Prométhée que dévorait aussi son vautour cruel.

— De l'eau! J'ai soif! soif! Je brûle comme une torche. A boire! Maudit enfant! Pour toi! Silence!

Ses clameurs incohérentes, après le témoignage qu'il venait de me donner de son affection, me bouleversaient.

— Comment pouvez-vous m'empêcher d'aller chercher du secours? demandai-je à ma fiancée,

Elle balbutia que ce n'était pas à elle de prendre une décision. Au ton de sa réponse je compris qu'elle-même se serait gardée de m'en donner l'ordre, si elle en avait eu le pouvoir. Aucun mot tendre ne me vint aux lèvres quand je la vis pleurer.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre. Sur un guéridon, la gerbe de fleurs blanches de nos fiançailles, trop rapprochée du feu, s'était déjà flétrie et les grappes du lilas s'abandonnaient sur leurs tiges amollies. J'en fus peiné comme à un présage funeste. Trop d'incidents et les réticences de Raymonde me faisaient douter de la sincérité de son affection. Ainsi concluais-je lorsque ma fiancée appuya sur moi un long regard plaintif. Avec la versatilité d'un amoureux, je portai fougueusement à mes lèvres sa petite main.

— Qu'avez-vous? s'exclama-t-elle en me dérobant ses doigts.

Puis, jugeant de son erreur à mon expression grave, elle ajouta que le cruel état de son père lui faisait perdre l'esprit.

Sa main restait suspendue. Le cœur étreint, je n'avais plus le goût de la reprendre. Elle la laissa donc retomber. Après un certain temps, elle murmura :

— On n'entend rien.

Elle faisait allusion au malade dont le repos la rassurait. Une bûche venait de s'écrouler parmi les braises, quand Balsamie reparut, la tête enveloppée de la fanchon dont elle maintenait les extrémités sur sa poitrine. D'un bond Raymonde s'était relevée. Par le seul hochement de son front, sa tante lui fit comprendre qu'il n'y avait aucun changement favorable ou défavorable dans l'état de Robert.

Après avoir marché quelques instants dans le salon, Balsamie eut un haut-le-corps en m'apercevant, comme si elle m'avait complètement oublié, — et s'enfuit, le dos arrondi, sans communiquer à sa nièce les réflexions qu'elle semblait prête à lui faire.

Le menton appuyé sur l'une de ses paumes, son cou allongé développant la ligne de sa nuque, ma fiancée observait avec un intérêt passionné le foyer mourant, comme si, de l'effondrement des bûches consumées, devait dépendre son sort.

A ses traits tendus, croyant la deviner, je lui dis que si l'état de son père s'était aggravé, sa tante l'en eût prévenue.

— Je pense le contraire, Julien.

— Comment cela?

Elle serra sa bouche, ce qui tendit les ailes de son nez, et je fus peiné de trouver à Raymonde une ressemblance avec sa tante. Sous sa douce apparence, elle était bien de la même race obstinée. Son attitude m'affligea tellement que je crus devoir hasarder la plus poignante des questions :

— Répondez-moi sans crainte de m'offenser. Comme votre père me l'apprenait tout à l'heure, notre mariage vous fut-il imposé par lui, contre votre gré et celui de votre mère?

Avec stupeur elle me demanda comment une telle idée avait pu me venir. Le docteur n'avait fait que traduire le vœu de toute sa famille.

— Alors, Raymonde, pourquoi votre âme me reste-t-elle fermée?

— Je ne vous comprends pas, Julien. Que voulez-vous qu'une pauvre recluse comme moi vous apprenne?

— Certaines choses qu'il ne vous plaît point, sans doute,

de me révéler. Je m'attriste de rester l'étranger que vous n'admettez pas à la connaissance de vos peines.

A cette allusion, elle rougit, sans cesser d'appuyer sur moi son regard candide. J'insistai doucement :

— Quand j'ai cru comprendre que vous étiez malheureuse, j'ai souhaité vous protéger et vous consoler.

Vivement elle se récria :

— Vous vous êtes abusé. Je n'étais pas malheureuse.

— Non, je ne me suis pas trompé, Raymonde, et je constate avec peine que vous ne voulez pas m'accorder l'évidence.

Tout le sang se retira du visage de la jeune fille, qui s'éloigna de moi comme si mes questions lui devenaient intolérables. J'avais moi-même quitté mon fauteuil, lorsqu'une marche rapide et pesante fit craquer les solives du plafond. Des cris incohérents s'élevèrent.

— Mon malheureux père souffre, fit-elle la tête levée.

Cette diversion lui permettait d'éluder une réponse précise. Je me rapprochai d'elle :

— Aussitôt votre père guéri, serez-vous heureuse d'être ma femme?

Elle sursauta comme si je l'avais outragée.

Plein d'amertume, je prononçai :

— Quel aveu!

Ses larmes recommencèrent à couler. J'étais ulcéré au point que je n'en fus pas ému. Lorsqu'elle se rendit compte de toute l'étendue de ma souffrance, elle s'exclama d'une voix que son émotion faisait trembler :

— Dieu m'est témoin que vous êtes tout mon espoir.

Elle voulut encore parler, des sanglots l'interrompirent, et elle cacha ses yeux. Son corps frêle fléchit. Alors, comme sa tête s'inclinait, j'y posai mes lèvres et je les maintins, en songeant :

« Pourquoi faut-il que sous ce front s'agitent des pensées qui me resteront peut-être toujours inconnues? »

Elle demeurait penchée, semblant goûter un chaste plaisir à sentir ma bouche sur ses cheveux. Quand je m'écartai, elle resta comme enchantée, les paupières closes et un sourire suave arquant sa petite bouche.

Balsamie rentrait précipitamment dans le salon, ne cherchant plus à me cacher son angoisse.

— Il est possible que vous nous soyez utile, Julien, me dit-elle aussitôt. Mon frère souffre passion. Peut-être faudra-t-il en venir à chercher quelque imbécile de médecin de cette ville.

Du geste, Raymonde implora la permission d'aller retrouver son père.

— Non, reste ici, commanda durement Balsamie en s'éloignant.

L'heure qui suivit fut peut-être la plus émouvante de cette soirée de nos fiançailles.

Au cours de cette veillée, pénible dans son oisiveté, mes doigts rencontrèrent, sur la table à galerie de bronze, un petit livre relié de chagrin vert, souvent manié ainsi qu'en témoignaient les cornes usées de sa reliure. Un signet de soie cerise marquait une page rayée par des ongles qui avaient souligné quelques passages. Et je lus :

« Il vous a précédé portant sa croix, et il est mort pour vous sur la croix afin que vous aussi portiez votre croix.

« Allez où vous voudrez et toujours vous trouverez qu'il vous faut souffrir quelque chose, que vous le vouliez ou non, et ainsi vous trouverez toujours la croix : car ou vous sentirez de la douleur dans le corps, ou vous éprouverez de l'amertume dans l'âme ! »

Cette lecture me rappela soudain les voix entendues, une nuit, après le chant exaspéré du violon de Robert.

Raymonde livide baissa les paupières aussitôt qu'elle rencontra mes regards interrogateurs. Le malade s'était apaisé. Je tendis à ma fiancée le petit ouvrage en lui demandant si c'étaient là les pensées familières d'une jeune fille heureuse.

Des pleurs obscurcirent sa vue. A travers le plafond les clameurs du délire nous arrivaient.

... Dans la galerie de Notre-Dame, le carillonneur Campono et ses aides commençaient leur sonnerie triomphale en l'honneur de l'Enfant divin. D'allègres vibrations enveloppèrent l'hôtel ; après cette première volée où les cloches, comme de grands oiseaux, essayaient leurs ailes avant de prendre un plus large vol, un chant d'une joie grandiose s'éleva du clavier...

Sa tête blanche échevelée, peut-être par les doigts convulsifs de Robert, Balsamie revenait vers nous.

— C'est une pitié de voir souffrir mon frère ! J'en ai le cœur broyé. Lorsqu'il s'était piqué dans sa clinique de Paris,

la crise avait été insignifiante. Aujourd'hui, quelle torture!

Les cloches de Notre-Dame, enivrées de joie, chantaient :

Il est né le divin Enfant,
Jouez hautbois et sonnez musettes !
Il est né le divin Enfant,
Chantons tous son avènement !

Les bras levés vers le clocher, Balsamie s'écria dans un transport qui la faisait rire et sangloter tour à tour :

— Entendez-vous ce cantique au petit Jésus? Eh bien! Robert se meurt pour un enfant, oui, un petit bébé. Par un temps horrible, une nuit qu'il pleuvait et ventait, une famille, jadis soignée par lui, vint le chercher en voiture. Jeanne et moi nous nous refusions à son départ, lorsque, du trottoir, — car nous n'avions pas voulu recevoir ces gens, — une mère s'écria : « Docteur! pitié pour un petit ange qui va mourir! » A cet appel Robert descendit précipitamment l'escalier. Jamais on ne put en vain invoquer son secours pour un innocent, — et il partit sans se douter, le malheureux! que ce corps enfantin l'empoisonnerait. O mon admirable frère! Misère!

Sur ces plaintes de Mlle Messal, je ne pus m'empêcher de m'écrier qu'elle devrait me laisser réclamer les secours d'un médecin qui, tout au moins, soulagerait mon cousin.

Furieuse, Balsamie protesta :

— Déclarez donc franchement que nous ne voulons pas soigner Robert! Croyez-le, instruites ces derniers jours par mon frère, dans les détails les plus minutieux, du traitement nécessaire, nous en savons plus sur ces crises que les ânes que vous voulez introduire.

Le carillon de Notre-Dame sonnait avec fougue le *Gloria in excelsis*.

Une foule murmurante piétinait la rue des Consuls.

Peu convaincu par les raisons de Balsamie, son opiniâtreté à refuser un docteur me semblait coupable.

Les éclats de voix du malade dominaient, par instants, jusqu'au tonnerre du gros bourdon.

— Son délire est horrible, gémit Balsamie qui, ses cheveux répandus misérablement sur ses joues, s'avançait de siège en siège sans se décider à s'asseoir. Raymonde pleurait toujours, les mains sur le visage, en se détournant de moi. Comme

d'autres clameurs nous arrivaient de la chambre de Robert, à ma stupéfaction Balsamie me pria de m'en retourner chez moi.

— Il vaut mieux que vous vous retiriez ! Si nous avons besoin de vous, Mioutou vous préviendra... Adieu...

Son émotion l'étouffait. Elle ajouta en me serrant les doigts à les broyer :

— Comme vous êtes désormais de la famille, mon neveu, je n'ai pas à vous recommander une absolue discrétion.

Raymonde sanglotait, mais semblait aussi pressée que sa tante de me voir partir.

Mioutou veillait dans l'office. A mon apparition, elle eut le bond d'une personne satisfaite et elle referma précipitamment sur moi le vantail.

Quand je fus dans la rue, les voix des cloches et des fidèles réunis à Notre-Dame pour fêter l'enfant-Dieu emplissaient la ville de leur énorme chant de joie. J'entrai dans la nef, palpitante aux flammes mobiles des cierges, et je m'arrêtai parmi la foule prosternée devant une crèche radieuse qui me rappela l'humble grotte de papier gris écrasée par Robert dont le génie contradictoire offrait tour à tour les aspects de la charité ou de la cruauté.

Parmi cette population en allégresse devant le Sauveur né, moi seul, fiancé de ce soir de Noël, j'étais triste à mourir. Aux cantiques rouergats, délicieux de bonhomie rustique, se mêlaient dans mon souvenir les cris atroces du délire. Après une élévation de mon âme mélancolique, je rentrai. La recommandation dernière de Balsamie, en apparence justifiée, me parut tout à coup bizarre.

Jusqu'au matin, j'attendis en vain l'appel de mes cousines.

LE SACRIFICE

Par cette tendre soirée d'avril, René Orbal s'en revenait avec moi de Fondiès vers la ville.

Aux rayons du soleil posé comme un bouclier d'or sur une colline, les toitures de tuile étincelaient comme des cuirasses. Nos pas faisaient sonner la route ferrée à neuf. De son visage, joufflu et riant, le contrôleur me désigna Notre-Dame, voisine de mon logis. Mon sourire lui fit comprendre que j'avais saisi son allusion.

Après le dîner auquel j'avais été prié, Jeanne et Balsamie devaient enfin régler les détails de mon mariage.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'effrayante mort de Robert à la suite de sa piqûre anatomique, et mes cousines, obsédées par son souvenir, n'avaient encore pu se décider à satisfaire aux lettres de ma mère, réclamant des précisions au sujet de notre union, à Raymonde et à moi. Leur deuil les excusait. La formidable personnalité de Robert avait tellement rempli la vie de mes cousines qu'on ne pouvait qu'approuver leurs regrets et leur tristesse.

Mais les semaines avaient passé et si les ténèbres persistaient dans les pièces de cet hôtel voué à sa nuit perpétuelle, néanmoins l'âme du grand mort s'en évaporait peu à peu.

Un lent changement se produisait chez Jeanne et Raymonde. Comme délivrées d'un fardeau, elles marchaient avec plus d'aise, et leurs voix, jadis assourdies, reprenaient leur timbre naturel.

Une tape amicale de René me sortit de ma songerie :

— Regardez donc la ville, s'écria-t-il ! Est-elle gracieuse, ce soir !

Un kilomètre nous séparait encore du faubourg Sainte-Claire. Dans la limpidité de l'air, les arbres et les bâtiments prenaient une vive arête. A l'orient, un horizon d'un violet de pervenche; à l'occident, une muraille orangée; au zénith, dans la verdeur de l'éther infini, la lune semblait un miroir où la Vérité eût voulu réfléchir son visage. Près de nous, sur la blanche tour d'un pigeonnier, des colombes amoureuses roucoulaient. René s'arrêta pour les écouter, les mains nouées derrière sa taille épaisse. Quand il reprit sa marche, sa physionomie exprimait l'affliction.

Partout, sur les coteaux à vignobles, retentissait le pépiement allègre des sécateurs taillant les sarments. En blouses blanches, les vignerons égaillés prenaient au crépuscule des aspects de fantômes. Nous approchions de cette cité de dix mille habitants mi-citadins, mi-rustiques, plantée sur son sol savoureux producteur de pain, de vin et de truffes, quand les cloches s'éveillèrent aux flèches des églises et de sa chartreuse médiévale. Au loin, dans la vallée aveyronnaise, des fumées bleues annonçaient le poème quotidien des repas de famille; elles s'élevaient dans l'air, puis inclinées par la brise se nouaient entre elles comme des écharpes.

« Ainsi l'amour va me fixer dans cette ville où je mourrai, pensais-je ! »

A Notre-Dame, le grand Campono tintait l'angélus. Aussitôt les sécateurs cessèrent de jacasser. Redressés, les tâcherons s'interpellaient de leurs voix au timbre chaleureux comme le soleil méridional sait en forger.

— Encore un jour de travail passé, pauvre ! Le cep promet ! Oille ! le vin ne sera pas de la piquette !...

Brusquement Orbal éclata de rire.

— Depuis un moment, mon cher Julien, vos pensées affleurent votre visage comme des poissons qui viendraient respirer à la surface. Prenez garde ! l'amour vous fait perdre la raison. Vous considérez Villefranche avec une telle bienveillance qu'il semblerait que nos toits n'abritassent que des gens heureux, vertueux, fortunés ! Hélas ! le fond de presque toutes les existences n'est-il pas moisi comme votre ruelle des Consuls et quoique mon teint donne de l'envie aux pivoines, je n'ai de Bacchus que l'apparence.

Une nuit idéale de pureté s'inaugurait au firmament où les étoiles surgissaient une à une des profondeurs sans limites de l'espace. Dressant son index vers elles, le geste de René signifia : « Au fait qu'est-ce que nos petites récriminations là dedans ? » Et il rit encore.

A la galerie de Notre-Dame, le carillonneur sonnait sur un rythme d'une langueur émouvante :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance.

A ce chant nostalgique, Orbal éprouva le besoin de passer sa main sous mon bras qu'il serra comme pour se réchauffer. Sans que rien me préparât à cette confession, il me dit après avoir soupiré :

— Je me deviens de plus en plus à charge à moi-même. Pourquoi cela ? Entendez-vous encore Robert me déclarant avec brutalité que certains sacrifices diminuent la personne humaine ? Eh bien ! il avait prédit juste en ce qui me concerne. Je me croyais un modèle de la piété filiale et j'étais aussi un sot ! Ah ! Ah ! Je vois un peu plus clair maintenant. Je constate qu'en étant un trop bon serviteur de ma mère, et pas assez son fils, je me suis avili. Le pire, c'est qu'en entretenant les manies

de ma pauvre maman et de Cyprien, j'ai desservi leurs âmes. Est-ce curieux! je suis en partie responsable de leur égoïsme. Quant à moi, j'ai pris à leur service un plat caractère et des goûts de valet pour la godaille. Il est trop tard maintenant pour remonter la pente, aussi je me sens bien las! Pourtant j'étais parti d'un bon pied, avec cœur, dans ma jeunesse. Vous souvient-il de m'avoir rencontré sur la promenade du Petit-Languedoc, un jour que je me rendais à la Banque? Sachez donc qu'hier j'ai fini d'éteindre les dettes contractées par ma mère, il y a trente-deux ans. Les ayant reconnues à ma majorité, depuis cette époque j'ai consacré mes économies à réparer les imprudences de cette pauvre maman. Chaque fois que je déposais un petit sac d'or sur le guichet, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Allons! René! C'est un peu de ton bonheur que tu cèdes, mon ami! » En effet je m'interdisais d'avoir des enfants tapageurs et un brave petit ménage personnel. Tant pis! Je m'étais engagé. Enfin me voilà délivré! Trop tard, car je me sens vieux, déchu, et pas du tout héroïque comme je me l'étais imaginé. Est-ce drôle!

Les yeux naïfs d'Orbal interrogeaient l'horizon. Ce brave garçon me peina. Sa jeunesse était consumée, or, seule, elle permet aux êtres assoiffés de tendresses humaines, les reconstructions sur la ruine des espoirs déçus.

Après un silence, il reprit sourdement :

— Combien je vous envie, Julien, de vous unir à une jeune fille qui sut se grandir par un dévouement utile à son illustre père! Quant à moi je me fais l'effet d'un comique et mon sacrifice prête au rire. Riez avec moi.

J'assurai René que je m'en garderais bien, car il méritait estime et respect.

— Croyez-vous? s'écria-t-il d'un pauvre air étonné.

Nous arrivions aux platanes de Guiraudet dont les feuilles nouvelles commençaient à couvrir de leurs broderies les branches flexueuses, lorsque cette réflexion jaillit aux lèvres d'Orbal :

— Pourquoi, même dans les familles les plus élevées, rien ne peut-il être parfaitement beau et clair? Je faisais allusion, tout à l'heure, au dévouement utile de Raymonde et de mes cousines... et cependant, que penser de la mort terrible et obscure de Robert?

L'allusion de René me chagrina, car je me considérais déjà comme l'allié de la famille Messal. Je lui fis remarquer que Robert n'était pas le premier chirurgien victime d'une piqûre anatomique.

— En effet, mon cher Julien, mais expliquez-moi pourquoi nos cousines n'ont réclamé un médecin qu'à la dernière extrémité! Lorsque le docteur Buron put approcher Robert, l'infection avait agi et il expira dans un affreux délire. Ce médecin a laissé courir le bruit que, prévenu la veille, il eût sauvé Messal.

Je repartis que deux médecins, et non un seul, avaient été demandés. Or, le second, mettant en doute l'opinion de son confrère, affirmait notre parent perdu de toutes façons. L'intoxication aurait été inévitable. Les cas semblables ne sont pas rares et les chirurgiens victimes de leur dévouement professionnel se comptent par douzaines.

— Soit, m'accorda René; pourtant, vous ne sauriez le nier, nos cousines retardèrent au delà de toute raison l'arrivée de ces docteurs et du curé de Notre-Dame.

Je protestai qu'il serait abominable de mettre en doute la tendresse profonde de Jeanne et de Balsamie.

Le contrôleur eut un singulier sourire :

— Au contraire, Julien, au contraire, je ne nie rien. Observez seulement qu'un amour passionné peut quelquefois amener des conséquences insensées. Sans adieu, mon ami. Il me faut regagner mon aimable ruelle Pâtissière.

Il s'éloigna les mains aux poches de son veston boutonné sur sa poitrine avantageuse.

Les propos ambigus de René renouvelèrent en moi des impressions désagréables que je m'étais efforcé d'oublier. La douleur de mes cousines garantissait leur sincérité. Pourtant, rien ne justifiait le refus qu'elles avaient opposé à nos propositions, à René et à moi, d'aller chercher des médecins, qui, même médiocres, eussent apporté quelque soulagement aux tortures du mourant. Cette volonté de ne pas recevoir ces docteurs s'accordait d'ailleurs avec la conduite passée de Mmes Messal. Jamais, à ma connaissance, aucune personne, homme ou femme, n'avait pénétré dans leur intimité. Seuls le contrôleur et moi pouvions nous vanter d'avoir été admis, et combien rarement! dans l'hôtel. Personnellement, je ne m'étais

pas trouvé une seule fois avec Robert dans sa maison sans que sa sœur et sa femme fussent présentes.

Notre rencontre la plus mémorable, et de pur hasard, avait été celle du Saint-Jean, lors de son retour du Mur-de-Barrez. Je lui gardais encore une gratitude profonde de la bonté qu'il m'avait témoignée pendant cette promenade où, soudain, il m'avait fait comprendre qu'il m'accueillerait volontiers comme gendre.

Qu'entendait René par : « les conséquences insensées d'un amour trop passionné ? » Devais-je chercher une intention ironique à ces paroles? Il eût été coupable de plaisanter des femmes austères. Non! la bonté d'Orbal me rassurait sur son allusion ; il fallait en chercher une explication plus sérieuse. Hélas! les mois passaient, Robert n'était plus, et rien ne s'éclairait des ombres où je continuais de m'égarer.

Certains faits assez surprenants des obsèques de Robert n'étaient pas davantage élucidés.

Pendant le discours prononcé au cimetière par le célèbre docteur V..., délégué par l'Académie de médecine, la satisfaction de mes cousines, aux éloges accordés à Robert, avait presque choqué l'assistance. Certes! la famille du chirurgien pouvait s'enorgueillir, mais dans la mesure réservée que commandaient les funèbres circonstances. Un peu plus tard, à l'affreux instant où les fossoyeurs avaient recouvert de terre la châsse du glorieux mort, Balsamie, Jeanne et Raymonde s'étaient considérées avec l'expression de personnes enfin victorieuses de difficultés presque insurmontables.

Pendant le défilé des assistants qui venaient assurer ces dames de leurs condoléances, Balsamie seule pleurait; Jeanne et sa fille paraissaient surtout accablées de fatigue ; les enfants n'avaient de regards que pour les panaches du corbillard. Depuis ces funérailles, les Villefranchois, peu sympathiques à la sœur et à la femme du chirurgien, les accusaient formellement de sa claustration dont ils trouvaient la raison dans une étrange jalousie conjugale et fraternelle. On savait assez comment l'irréductible passivité de femmes, en apparence soumises, pouvait lasser la volonté d'un homme !

Quand j'atteignis la rue des Consuls, par ce limpide crépuscule printanier, plusieurs fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et des voix s'entendaient. Maintenant, il arrivait fréquemment

à mes parentes de s'interpeller de pièce à pièce, sans se donner la peine, comme autrefois, de venir se chuchoter de bouche à oreille les propos qu'elles avaient besoin d'échanger.

Dans le salon aux tapisseries orientales, Jeanne et Balsamie, vêtues de noir, évoluaient parmi leur mobilier Empire avec une aisance qui, jadis, ne leur était pas coutumière. Leur accueil manqua de chaleur et leur air cérémonieux me déconcerta. Des cris perçants m'annoncèrent la folle arrivée des garçonnets qui me sautèrent au cou, non pas peut-être par affection bien vive, mais par besoin d'expansion physique.

— Grand cousin, jouez avec nous! me demandèrent-ils impétueusement. Jouez vite!

Comme je m'en défendais, Jean, l'aîné, s'exclama :

— Est-ce parce que nous portons aujourd'hui pour la première fois des pantalons, que vous n'osez pas? Cela nous fait des jambes longues, longues! Nous avons l'air de messieurs, maintenant, ne trouvez-vous pas?

En riant je leur avouai que je n'avais pas remarqué tout d'abord cet important changement à leurs costumes dont je les félicitais.

— Moi, je ne suis qu'en veston, me dit Amédée parce que j'ai un an de moins que lui. Mais admirez la jaquette de Jean. Hein! une fameuse jaquette avec ses basques pareilles à celle de notre professeur et des boutons brillants comme des yeux. Voyez donc, termina cet enfant en sautant au dos de son frère et il tiraillait les pans de son vêtement.

— Laisse-moi, protesta Jean. Tu me prends maintenant pour une cloche de Campono. Hé! Hé! Ding, ding, din, don. Assez! Assez! Je ne sonnerai point si tu m'ennuies.

Amédée semblait jaloux de l'habit de son aîné, qui, tout rengorgé d'orgueil, se tordait le cou, à chaque moment, pour tâcher de juger de l'effet que pouvaient produire au bas de ses reins ses basques en forme d'ailes de pigeon.

Ainsi ces frères, l'un sans cesse suspendu par malice à l'ornement de toilette de Jean, et celui-ci préoccupé de s'apercevoir de dos sans pouvoir y parvenir, tourbillonnaient autour de moi, quand Raymonde descendit de sa chambre.

Elle portait une liasse de journaux. La taille élancée de ma fiancée n'avait plus ce fléchissement qui la rendait touchante. Une robe noire à petit col et manchettes blancs l'amin-

cissait encore. Elle me tendit sagement la main et aussitôt me la retira. Sur son front plein d'assurance, elle avait disposé ses cheveux en bandeaux avec un souci de coquetterie qui me plut. Elle ouvrit devant moi des gazettes médicales qui célébraient les travaux du chirurgien Messal. Ces études plaçaient Robert au même plan que Laënnec, Claude Bernard ou Broca et magnifiaient sa mort comme martyr de cette science chirurgicale qu'il avait portée à un point admirable. Ces écrivains concluaient qu'il était permis d'affirmer qu'un jour on ne verrait plus d'infirmes, grâce aux prodigieuses méthodes du reboutage scientifique, devenu un mode opératoire rigoureusement exact, depuis les découvertes géniales du docteur Messal.

Une Revue faisait allusion au départ de Paris du chirurgien. Se dérober en plein succès, pour s'en aller travailler dans la solitude, c'était donner le plus haut exemple d'abnégation.

J'avais murmuré les passages essentiels de ces feuilles et, en m'écoutant, mes cousines souriaient avec fierté. Leur contentement l'emportait sur la tristesse de leur deuil d'une façon presque trop appuyée pour ne point me choquer.

Pendant le dîner, à propos d'un mets ou de la disposition du couvert, Balsamie et Jeanne rappelaient sans cesse les goûts et les opinions de Robert. Néanmoins, quand elles célébraient son intelligence, elles le faisaient d'un ton singulier qui les glorifiait elles-mêmes. Quel besoin poussait mes parentes, autrefois réservées, à me confier des détails sans intérêt? Il m'importait peu d'apprendre que le chirurgien détestait la crème au chocolat et recommandait l'usage des pommes non pelées, ou que le contact du bois ciré l'horripilait. Est-ce que, par hasard, délivrées de la terrible discipline qui les comprimait, mes cousines n'allaient pas se révéler comme des femmes d'intelligence assez moyenne? Quoique cette pensée me fût cruelle, à plusieurs signes, je dus reconnaître que Raymonde ressemblait maintenant aux jeunes demoiselles de son âge et de sa condition. Ses regards n'avaient plus cette profondeur secrète qui me laissait dans une perplexité à la fois pénible et délicieuse. Exceptionnelle par l'étrangeté de son existence recluse, la Raymonde au teint diaphane que j'aimais avait alors la poésie des clairs de lune et leur douce indécision. Depuis qu'elle avait recommencé de parcourir la ville et la campagne, ma fiancée,

plus rose de teint, si elle paraissait d'une meilleure santé, perdait beaucoup de son charme dolent.

Au cours du dîner, il lui arriva même, avec un petit trémoussement du buste, de s'écrier sur un ton puéril qui ne lui convenait plus :

— Oh! maman, Julien trouve excellent mon soufflé à l'orange!

Enfin, trop souvent, elle commandait à ses frères :

— Donne ton cou, Amédée. Jean, t'approcheras-tu ?

Et je lui voyais redresser de ses doigts impatients la régate du petit homme à la jaquette, une régate qui s'obstinait à bomber sous son menton comme une carène de poulet; ou bien Raymonde tirait de droite et de gauche sur le nœud de la lavallière à pois de son cadet, qui, pendant ce temps, le nez en l'air, grimaçait avec la mine apeurée d'un client sous le rasoir de son barbier.

D'ailleurs quelques minutes plus tard, l'agitation de ces garçons, soit afin de relever leurs jambes de pantalon, qui leur semblaient tomber au plancher; soit pour s'assurer, l'un que son veston n'avait pas poussé des basques, par hasard, et l'autre que les pans de sa jaquette n'avaient pas cédé aux assauts d'Amédée, déplaçait à nouveau leurs cravates.

Jeanne se révélait aussi sous un aspect nouveau. A cinquante ans, son profil gardait la pureté d'un camée. Jamais sourcils ne s'étaient arqués au-dessus d'yeux veloutés d'une forme plus parfaite. Malheureusement ces yeux qu'approfondissait jadis la vision intérieure d'un grand dessein, n'exprimaient plus qu'une sorte de béatitude. La bouche esquissait un sourire mécanique aux propos tenus pendant le dîner. Me fallait-il croire, aujourd'hui, que, née passive comme tant de personnes capables de subir les souffrances ou les joies de la vie avec une certaine indifférence, Jeanne, redevenue la femme qu'elle pouvait être avec ses aptitudes modérées de cœur et d'esprit, allait m'offrir l'image de ces mères qui aiment leurs enfants sans les chérir, leur veulent du bien sans passion, acceptent les jours bons ou mauvais d'une humeur surtout faite d'atonie?

Autrefois chats sauvages, Jean et Amédée s'affirmaient, ce qu'ils étaient, de solides corps avides de nourriture et de jeux. Leurs faces s'arrondissaient de plus en plus et leurs natures emportées les inclinaient à vociférer et à gesticuler sans aucun souci de bonne tenue.

Seule de ma future belle-famille, Balsamie n'avait guère changé et ses soucis anciens s'étaient gravés sur sa physionomie de septuagénaire. Néanmoins elle avait une façon nouvelle de secouer sa grosse tête en parlant avec autorité de minuties sans intérêt.

De tous ces indices je tirai la conclusion imprévue que, jadis prosternée devant Robert, cette famille jouissait depuis sa mort d'une sorte de victoire. Quelle pouvait être cette victoire?

Vers la fin du repas, Balsamie s'enferma dans un silence chagrin. En sortant de table elle accepta mon bras d'un air distrait pour regagner le salon. Pendant que nous descendions le ténébreux escalier, brusquement, elle m'avertit que l'heure lui semblait venue de m'apprendre certaines choses dont elle avait cru devoir différer l'explication jusqu'à ce jour. A ces mots, derrière nous, j'entendis soupirer dans l'obscurité. Le ton grave de Balsamie m'avait saisi. J'eus le pressentiment que ses confidences allaient remettre en question mon mariage.

Quand j'introduisis ma vieille cousine au salon, cette vaste pièce n'était pas encore éclairée par les lampes. Pour combattre la fraîcheur de cette nuit d'avril, Mioutou avait dressé un vrai bûcher dont les flammes, en déferlant comme des herbes au vent, communiquaient aux scènes orientales de la tapisserie une vie spectrale. Bayadères sous leurs palmiers ou muezzins versicolores des minarets, palpitaient, tandis que les gondoles, posées sur une mer d'indigo, se balançaient.

Raymonde nous rejoignit; elle portait une lampe de bronze cannelée que je reconnus pour être celle dont Robert se servait dans son laboratoire; ma fiancée tremblait si fort qu'elle faillit la renverser sur le guéridon. Je ne doutais pas qu'elle n'eût entendu l'avertissement de sa tante et qu'elle n'en fût troublée; il se pouvait aussi qu'elle manquât encore de force dans son bras, fracturé en cette nuit de cauchemar inoubliable.

Jeanne dissimulait sa préoccupation en apportant un soin extrême à la disposition des rondins sur leurs chenets. Impatientée, Balsamie la pria de s'asseoir afin d'écouter ce qu'elle avait décidé d'apprendre à leur cousin Cernais. Je fus presque effrayé que Balsamie ne m'eût pas donné mon titre de fiancé.

— Placez-vous devant moi, me demanda-t-elle. Toi, Raymonde, prends cette chaise. Eh bien! Jeanne, qu'attendez-vous?

Lorsque Mme Messal, toujours agenouillée sur un coussin

devant la cheminée, voulut se relever, un cri de douleur lui échappa. Elle sourit, tout aussitôt après, d'un sourire humilié qui m'évoqua si brusquement Robert, que je le cherchai autour de nous.

— Pauvre amie! la plaignit Balsamie, approchez-vous.

La singulière maladie qui avait accablé Mme Messal à l'époque du départ précipité de son mari pour le Mur-de-Barrez me revint à la mémoire. Tendrement Raymonde installa sa mère dans un fauteuil près de la table à galerie de bronze sur laquelle Jeanne appuya le coude. Paupières baissées, elle attendit l'explication de Balsamie. Les mains serrées entre les genoux, Raymonde fuyait mes regards. A l'autre extrémité du salon, Jean et Amédée avaient repris leur ancienne allure craintive.

L'air assez embarrassé et en frappant du plat de la main son accoudoir pour s'encourager, Balsamie commença :

— Ce soir, Julien, nous voudrions... c'est-à-dire que... c'est là du moins mon avis personnel, il faut que vous soyez mis au courant de certains faits... ensuite vous déciderez.

A ce prologue difficile, Raymonde, malheureuse, baissa la tête et le beau visage de sa mère se colora. Mon appréhension grandissait.

— Peut-être, quelquefois, notre genre d'existence vous surprit-il, continua Balsamie. Vous allez apprendre pourquoi nous nous sommes soumises à certaines obligations que vous deviez regretter, parce que le sens vous en échappait. Il est nécessaire de remonter à l'enfance de mon frère, pour vous expliquer son humeur et ses effets sur notre vie de famille.

Né dans cet hôtel, comme moi, son aînée de huit années, Robert perdit sa mère dès l'âge de cinq ans. Lorsque notre père, David, fut veuf, il quitta Villefranche-de-Rouergue pour les monts de l'Aubrac où il possédait un domaine au Mur-de-Barrez, un gros bourg alors sans communications avec le reste du monde. Cet enfant, sans caresses maternelles, fut élevé durement sur ces cimes que la neige recouvre les mois de l'hiver, par notre père, un original et sévère propriétaire de troupeaux.

David appelait d'ailleurs l'éducation : un dressage, et les punitions corporelles lui semblaient aussi nécessaires pour les enfants que pour les bêtes de son élevage. Ce père à l'ancienne

mode régentait ainsi trois fils, Napoléon, Joachim et Robert; moi, jeune fille, ordonnatrice du train de la maison, je jouissais de son indulgence ; il réservait ses sévérités pour ses fils. Napoléon ayant échoué à son baccalauréat, il l'avait conduit à Marseille et engagé dans la marine comme simple matelot. Dès son premier voyage notre aîné naufragea, et l'on ne sut jamais rien de sa pauvre âme. Certain jour, le cadet, Joachim, ne marquant pas assez de déférence à son père, celui-ci le frappa de telle sorte que ce jeune homme, révolté, courut s'engager aux zouaves. L'année suivante, il était tué en Italie. Ulcéré de ce qu'il appelait ses premiers échecs, notre père, qui avait de la lecture et une remarquable intelligence, reporta son attention sur le dernier de ses garçons. Il le tenait à la tâche de l'aube à la nuit. Quand Robert s'égarait, il le châtiait, et lorsque son fils lui donnait satisfaction, il se taisait. Notre père déclarait qu'il ne faut jamais donner aux enfants bonne opinion d'eux-mêmes et qu'on doit leur inspirer de la crainte par des alertes perpétuelles.

Les jours fériés, David coiffé de son grand chapeau à poil bourru, emmenait son fils à la promenade, l'obligeant à marcher droit comme l'épée, c'était sa formule. Pour ne pas perdre un temps précieux, chemin faisant il lui posait des questions sur ses dernières leçons de mathématiques et lui pinçait l'oreille lorsqu'il errait dans ses réponses. Ils revenaient ensuite à la maison, d'abord au pas accéléré pour renouveler le sang, puis ralenti afin que la transpiration et l'essoufflement, après un exercice salutaire, ne les gênassent point. Souvent, la nuit, mon père réveillait Robert à l'improviste. Il notait à la montre le temps qu'il mettait à se vêtir et le rudoyait lorsqu'il avait dépassé la cinquième minute.

Enfin, à force de cravacher, vitupérer, morigéner et tenir jour et nuit en haleine mon frère, celui-ci obtint le prix d'honneur de rhétorique au Concours général de l'Université. Pendant un jour, le vieux David exulta, parce qu'au sommet de ses rochers neigeux, en un pays barbare, il était arrivé à créer l'être exceptionnel qui se signalait entre tous les jeunes Français de sa génération. Il l'embrassa : son premier baiser.

— Maintenant, mon ami, repos. Nous allons chevaucher nos pâturages.

Dès l'aube, David et mon frère, à cheval, s'en allaient visiter jusqu'à Saint-Chély d'Aubrac les troupeaux et les burons où les pâtres fabriquaient leurs fromages. Un soir qu'ils s'en revenaient de Laguiole, quelques buroniers les appelèrent à grands cris. Un berger, jeté bas par une vache qui avait « mouché » s'était démis l'épaule. Impuissants à le soulager, ses camarades prièrent M. David, qui devait tout savoir, de le soigner.

— Ah! çà! mais je ne suis pas médecin, mes pauvres! Il faut porter votre blessé en ville.

— Hélas! De cette montagne il y faudrait deux jours!

— Mon père, déclara Robert, avec votre permission, je vais essayer de renouer ce pâtre.

— Je te prends au mot, garçon! Voyons cela!

Robert plaça sa tête sous l'aisselle de l'estropié, pesa de ses mains sur son épaule, pria deux de ses compagnons de le maintenir immobile et commanda à deux autres bergers de haler le bras du blessé, comme une corde, au commandement qu'il leur donnerait. Un craquement retentit avec un cri de souffrance, et Robert, retirant sa tête, déclara :

— C'est fait!

— Par exemple! s'exclama David charmé, d'où tiens-tu cette expérience?

— Il m'est arrivé de voir opérer le rebouteur d'Estaing, mon père. J'ai observé et retenu.

Ravi de cette explication et de la façon pleine de sang-froid dont mon frère avait guéri le buronier, mon père, remonté sur son cheval, après avoir réfléchi, déclara :

— Ta vocation vient d'éclater, Robert. Tu seras chirurgien. Cela me plaît!

Le mois suivant, il lui remit quelques centaines de francs en louis d'or, car il n'avait aucune confiance dans les billets de banque qu'il nommait les assignats, et lui dit :

— Va-t'en suivre à Paris les cours de médecine. Si tu me mécontentes, je te coupe les vivres et tu crèveras de faim. Est-ce compris? File, et que je ne te revoie plus que docteur... Un dernier mot, garçon, retiens qu'il faut considérer la vie comme une condamnation à laquelle on ne doit pas essayer de se dérober. Va!

La troisième année de son séjour à Paris, vers la fin de

février, Robert reçut à l'improviste la visite de son père, au sixième étage qu'il habitait rue Mouffetard. Pénétrant au pas de charge dans la chambre de l'étudiant, à dix heures du matin, le voyageur le trouvait alité pour travailler son cours de pathologie. Il lui donna un soufflet, en criant :

« Ah! gaillard, je te surprends à t'amollir. Couché à dix heures sous prétexte que tu manques de feu? Est-ce ainsi que les garnements d'aujourd'hui prétendent travailler? N'étais-je pas moi-même vêtu et debout dès six heures ce matin, après sept jours et sept nuits de diligences et de vos chemins de fer pour arriver de l'Aubrac jusqu'ici? Lève-toi au galop. »

Ridiculement habillé suivant une mode surannée, d'une redingote verdâtre à trois basques, d'un pantalon carrelé et du pétase à larges bords de nos montagnards, David, lorsqu'il sortit avec son fils, provoqua la gaieté des Parisiens. Hors de lui, notre père obligea l'étudiant à le faire respecter. Fonçant sur les badauds, Robert donna et reçut des coups. Le soir, David s'exclamait avec satisfaction :

— Vrai Dieu! je suis content. Dans cette ville, la lutte pour la vie s'affirme clairement. Tes Parisiens semblent vifs! Hardi! garçon, mène-moi tambour battant cette populace!

A l'instant de quitter Robert afin de regagner sa montagne, David demanda :

— Et ta santé? florissante, je suppose? D'ailleurs, seuls les vicieux sont malades; le ciel manifeste ainsi aux hommes qu'une créature mérite la maladie pour ses péchés.

— Mon père, répondit le jeune médecin, je ne me plaindrais pas de mon état, si je pouvais dormir : le sommeil me fuit de plus en plus.

— Oh! l'archibête! Eh quoi! tu te plains du plus grand des bienfaits, répliqua le vieillard. Parce que tu peux donner un peu plus d'heures à tes pensées, à tes travaux, tu gémis! La vieillesse te surprendra trop vite pour que tu geignes sur tes heureuses insomnies. Là-dessus, bonne chance, et faisons-nous nos adieux définitifs; j'ai dans l'idée que nous ne nous reverrons jamais...

David serra l'étudiant dans ses bras, et ce fut là son deuxième et suprême embrassement.

L'année suivante, pendant l'hiver, en descendant à cheval vers Entraygues à travers le Causse, notre père fut saisi par

une congestion. Son corps fut retrouvé dans la neige, trois semaines plus tard. Il ne mourut pas sur l'instant : il avait eu la force de crayonner ces lignes dans son calepin :

« Si tu deviens un homme à ma façon, Robert, sois béni! Si tu faiblis, sois maudit! »

Le testament ouvert, le notaire m'apprit que mon père me léguait sa petite fortune, afin que la pauvreté obligeât son fils à se créer une situation par son énergie.

Robert put arriver seulement au Mur-de-Barrez pour le service de neuvaine et prendre connaissance des volontés suprêmes de notre père, qu'il accepta, quoiqu'elles fussent contraires à l'esprit de la loi qui ne permettait point à David de déshériter son fils.

Robert ne connaissait guère quels sentiments affectueux je lui portais. Tant qu'il avait vécu dans notre maison, mon père l'avait si complètement accaparé, qu'il ne me voyait qu'aux heures des repas. Même dans ces moments, il ne nous était pas possible de nous entretenir, tant David nous en imposait par sa présence autoritaire. Cependant, dès cette époque, admirant Robert, j'étais décidée à lui consacrer ma vie. J'ai toujours prévu son illustre carrière. Me sachant assez disgraciée pour pouvoir renoncer au mariage sans regret, je priai mon frère de vouloir bien me recevoir à Paris, et j'ajoutai :

« Il me paraît injuste d'accaparer le revenu des quelques biens de notre famille dont la moitié devrait légitimement te revenir. Si le fonds me reste, partageons les rentes. Puisque tu souhaites te livrer à la science pure, il ne faut pas que les soucis de l'existence te préoccupent. Notre bourse sera commune. »

Il me prouva son amitié en acceptant mon offre.

Un labeur immense absorba mon frère. Pendant quinze années, je vécus dans son ombre, lui épargnant les moindres tracas, afin qu'il pût donner tout son effort. Délivré des débuts difficiles, Robert dominait déjà les chirurgiens de sa génération, quand il estima de son devoir de fonder une famille. Il me demanda conseil, car son existence laborieuse ne lui avait pas permis de fréquenter le monde. Ignorante, autant que lui, de la société, je l'entretins de notre cousin breton, Adrien Legall, que je savais père de trois jeunes filles.

— Sœur, me dit Robert, rends-moi le service d'aller voir

cette famille. Tu me donneras ton sentiment. N'oublie pas que toutes les vertus du monde ne me feront jamais supporter un laideron. J'aime la beauté et la santé.

A mon retour de Rohan, je pus assurer mon frère que Jeanne Legall lui plairait.

— Si cette jeune fille ressemble au portrait que tu me traces de ses perfections, Balsamie, je la crois en effet suivant mes goûts. En l'admettant, et au moment de m'engager, je veux te demander un sacrifice. Une femme doit être maîtresse dans son intérieur, par conséquent accepterais-tu de quitter cette maison? Si tu veux demeurer, je renonce au mariage.

Je lui répondis qu'avant même qu'il me le demandât, j'étais décidée à revenir occuper notre hôtel paternel de Villefranche.

— Depuis seize années que je tiens ton ménage, mon frère, je suis devenue une vieille personne. Il me plaît de regagner cette rue des Consuls où nous sommes nés et dont je ne sortirai plus qu'à ma mort. Viens m'y rejoindre quelque jour si le besoin du silence pour y poursuivre tes travaux est nécessaire. Adieu!

— Tu me fus dévouée comme une mère, me dit-il en me serrant seulement les mains, car il haïssait les embrassades. Ce furent ses remerciements. Je le quittai.

Après quelques secondes de méditation, Balsamie reprit :

— Le génie exige les plus lourds sacrifices, même et surtout ceux du cœur. J'ai néanmoins aimé et compris ce frère extraordinaire, et je lui ai pardonné de n'avoir pas gaspillé ses précieuses heures en affections.

Ces paroles de Balsamie me rappelèrent les confidences de Robert, en présence de Raymonde, le jour où il avait décidé de nos fiançailles. Je crus devoir les rappeler à Mlle Messal et j'ajoutai :

— Ma cousine, le docteur me prouva, pendant cet entretien, qu'il vous aimait à un point que vous ne semblez pas vous-même soupçonner, car, comme certains caractères forts, s'il manquait d'effusions, son cœur vous chérissait.

A cette déclaration, les yeux de la vieille demoiselle s'emplirent de grosses larmes.

— Pauvre grand homme! s'exclama-t-elle. Vous avez eu raison de le croire sincère, Julien, mais son amour était surtout

cérébral. Oui, tout se passait dans sa tête. Il imaginait des affections sublimes, et, ne pouvant les réaliser avec les humbles personnes que nous sommes, il nous dédaignait quelquefois.

Tournée vers Jeanne, Balsamie parut la prendre à témoin de la véracité de son explication et comme celle-ci baissait doucement la tête, Mlle Messal, mélancolique, la pria de bien vouloir me conter son mariage. Je comprendrais mieux ainsi les changements survenus dans le caractère du docteur, avec les années, et leur répercussion sur l'existence de sa famille.

A cette invitation, Jeanne considéra d'un air de reproche sa belle-sœur; mais lorsqu'elle comprit qu'il lui était impossible de se dérober à cette confession, elle commença d'une voix blanche :

— Un soir de mai, la diligence de Josselin à Rohan s'arrêtait devant le pauvre manoir de ma famille. Avant de frapper à notre seuil, Robert s'avança dans la châtaigneraie qui descendait jusqu'au canal de l'Oust. S'adossant à un arbre, il y nota les réflexions qui lui étaient venues en voyage sur ses travaux en cours. Notre jardinier avait remarqué l'arrivée du « monsieur de Paris » et vint nous en prévenir. Cependant, avant son entrée dans notre parc, une demi-heure s'écoula. Ce ne fut qu'après avoir terminé son travail qu'il se souvint de la raison qui l'amenait à Langoat.

— Oh! Jeanne, protesta Balsamie.

Sans relever les yeux vers sa belle-sœur, Mme Messal continua :

— Lorsque mon père et ma mère l'accueillirent avec des compliments mérités par sa jeune célébrité, il repartit seulement :

— Trop aimables, en vérité! Soyons brefs. Je dois regagner demain ma clinique. Ah! voici Mademoiselle Jeanne!

Après un profond salut, il s'approcha de moi, m'examina et me dit en souriant :

— Vous êtes belle. J'aime la grâce et la force.

Ensuite il m'interrogea, moins pour mettre à l'épreuve mon esprit que pour entendre le son de ma voix. Il lui importait peu d'épouser une femme intelligente, mais la future mère de ses enfants.

— Quelle exagération! fit Balsamie.

A cette protestation, Jeanne appuya des regards d'une telle

éloquence sur sa belle-sœur que celle-ci baissa le front.

— Sans me demander mon consentement, ni s'informer des sentiments que j'éprouvais, reprit Jeanne, Robert alla rejoindre mes parents qui nous attendaient sur un banc de la terrasse. S'inclinant devant eux, il leur apprit qu'avec leur agrément il m'épouserait volontiers.

— Notre consentement vous est acquis, répondit mon père dont j'étais la troisième fille peu fortunée.

D'ailleurs la demande de ce docteur, déjà fameux dans son art, le flattait. Ma mère, heureuse, sourit. A cet acquiescement de ma famille, Robert, satisfait, fut étincelant de gaieté. Vous avez connu ces explosions de son esprit, Julien, et vous comprendrez que je n'exagère rien en disant qu'il lui suffit de ces quelques heures pour que mes parents éblouis raffolassent de leur futur gendre. Quant à moi, subjuguée, puis émerveillée, car dans ma retraite je n'imaginais pas la possibilité d'intelligences si éclatantes, je l'admirai et je l'aimai. Malgré tout ce que notre existence devait me réserver d'amertume, je l'ai toujours chéri.

A ce dernier mot, Balsamie sourit avec une tendresse apitoyée à Jeanne.

Ses mains à plat sur les genoux, Mme Messal demeurait méditative.

Après une pause pendant laquelle on n'entendit que l'écroulement du bois consumé entre les chenets, elle reprit d'un ton de récitation, comme si elle narrait des événements étrangers à sa vie :

— Pendant les trois mois de nos fiançailles, Robert, que je ne revis pas, ses études le retenant à Paris, se rappelait à mon souvenir par l'envoi de bijoux d'un prix disproportionné avec ses ressources alors médiocres. La veille seulement de notre mariage, il réapparut au vieux manoir du Langoat où j'avais vécu une jeunesse si parfaitement unie que, maintenant, j'en confonds les années les unes avec les autres. Une grande lassitude accablait mon fiancé qu'obsédaient les recherches qui devaient le conduire aux découvertes qui l'ont rendu célèbre. A son aspect, je fus saisie des plus tristes pressentiments. Il semblait qu'un homme nouveau se présentait à la place du savant éblouissant de verve dont le souvenir m'était resté. A cette époque Robert avait déjà perdu le sommeil et ne pouvait

reposer que par l'usage des stupéfiants. Chaque soir, il absorbait tant de pierres de sucre saturées d'opium, qu'à la mairie de Rohan, lorsque la question sacramentelle lui fut posée : « Voulez-vous de Mlle Jeanne Legall pour épouse? » il rêvait. Le maire dut insister. Réveillé de sa somnolence, il s'exclama, rouge de confusion : « Ai-je la mine d'un homme qui se laisse marier contre son gré? Je dis oui, cent fois oui! » A cet éclat mes parents comprirent quel homme impérieux et violent serait leur gendre.

Dès cette heure j'étais résolue à ne jamais protester et à subir mon sort. Or, contre toute appréhension, mon mari m'affectionna et parut même apprécier la régularité de mes traits.

Il m'aima, à sa façon, et fut même jaloux des hommages que pouvaient m'adresser les quelques docteurs de notre fréquentation. Cette jalousie provoquait chez lui des colères subites. Lorsque son emportement était passé, de même que la foudre tombée le ciel s'éclaircit, il me revenait attentionné, rieur, charmant. Tel était son génie de séduction que je ne tardais pas à oublier ses injustices. Quelquefois aussi, quand je croyais l'avoir attendri par ma soumission, il me repoussait avec un tel sentiment de sa supériorité, que je me sentais plus malheureuse de m'être abaissée.

Embrassant sa mère, Raymonde appuya sa tête contre son épaule. Balsamie respirait avec peine. Et Jeanne continua :

— Des semaines s'écoulaient où je ne semblais pas plus exister pour lui qu'un meuble. Il me commandait alors par signes, sans admettre la plus légère hésitation. Soudain, par fantaisie, il me conquérait à nouveau et je retombais sous sa domination. A peine la paix et l'affection régnaient-elles entre nous, qu'une nouvelle fureur, sans cause, — et là fut désormais mon épouvante perpétuelle, — nous écartait l'un de l'autre. Parfois je crus à son intention de me rendre intolérable notre foyer. Des soupçons m'étaient venus et j'en avais fait part à mon père.

« Ma fille, m'écrivait-il, si les unions étaient fondées sur la raison et la bonté, le mariage serait un sacrement trop admirable pour être humain. Il semble que les êtres, même les plus élevés, prennent goût à faire souffrir et martyriser sans aucune utilité ou avantage. Les irritations de certains hommes rap-

pellent ces éléments néfastes qui noient les moissons, abattent les arbres admirables qu'il avait fallu des siècles pour former, ou consument les chefs-d'œuvre. Accepte ton sort, avec la résignation de notre vieux Langoat qui s'offre aux grêles et aux ouragans. Les jours plus cléments reviendront aussi fatalement que le soleil doit reparaître après les mois noirs. »

Ainsi la douceur de me taire me fut révélée et, résolument, je ne voulus plus être qu'une mère, c'est-à-dire celle qui s'incline toujours afin de sauver l'avenir de ses enfants.

... Cependant l'existence matérielle nous devenait difficile. Préoccupé de science pure, Robert négligeait une clientèle d'ailleurs insuffisante et se rendait compte que la hardiesse de ses tentatives épouvantait les familles et lui valait l'hostilité et la suspicion de ses collègues intéressés ou ignorants. Spectateurs de sa misère, mes enfants et moi subissions chaque jour davantage le poids de ses désillusions. Comme tant de gens malheureux, cette grande intelligence cherchait à se décharger de sa lourde croix. Avec l'âge, Robert, conscient de sa légitime autorité, n'admettait plus les observations des autres docteurs, ses assistants, ou des parents de sa clientèle.

Les jours sombres se multipliaient. Sa misanthropie nous défendait toutes relations, même avec les personnes reconnaissantes de ses soins et qui voulaient nous témoigner quelque amitié. S'il saluait les femmes, mon mari toisait les hommes les plus considérables, attendant d'abord leurs marques de respect avant de se décider à leur montrer de la courtoisie. De plus en plus retiré dans son laboratoire, tout bruit l'incommodait, l'énervait. Il ne pouvait plus supporter une conversation autour de lui sous le prétexte qu'il n'existait aucun sens à ces bavardages. Cette haine de Robert pour le monde me fit moi-même suspecter, et Raymonde dut fuir les fillettes de son âge qu'elle ne pouvait introduire dans notre intérieur.

Soudain ses expériences retentissantes sur la réduction des luxations congénitales lui valaient la célébrité et l'aisance. Hélas! quel génie insatiable le tourmentait? A peine goûta-t-il sa gloire. Déjà la neurologie l'attirait avec ses possibilités de pénétrer ce qu'il appelait : les secrets de la vie dynamique. Avec une sorte d'emportement qu'accroissaient ses succès, il ne vécut plus que pour les nouvelles conquêtes qu'il méditait. Surmené, hanté, son caractère devint épouvantable. « La vie

est un châtiment. » Cette maxime de son père David le dominait. En brutalisant ses enfants, il les prévenait qu'un père de famille doit être le fléau du Dieu terrible.

Depuis longtemps il ne pouvait plus calmer son cerveau en perpétuelle activité et trouver le sommeil qu'en s'empoisonnant au laudanum. L'approbation tardive des maîtres de la chirurgie, ses opérations longuement narrées par la grande presse comme des prodiges, l'empressement des malades les plus illustres à ses consultations, tout l'excitait, l'enfiévrait. Notre maison devint un enfer où ses paroles mauvaises nous brûlaient comme des flammes. Pourtant, nous nous efforcions, Raymonde, mes fils et moi, de cacher nos angoisses afin que la gloire de Robert restât pure et brillante. Que la foule reconnaissante le déclarât un bienfaiteur, fut notre récompense à tant de maux supportés silencieusement. Certes! il était le bienfaiteur des infirmes, mais pourquoi Dieu, par une sorte de compensation, exigea-t-il que Robert détestât l'humanité valide? — et il n'en excepta point sa famille!

Balsamie s'était levée; elle souffrait dans sa dévotion pour son frère. Elle marcha jusqu'à la cheminée en donnant des secousses aux bouts de la fanchon qui couvrait sa chevelure comme si elle ne pouvait la disposer à son gré. Puis elle fixa ses yeux cristallisés par une idée obsédante sur la cendre. A la révélation de leurs souffrances intimes, Raymonde, qui enlaçait toujours sa mère, avait caché son visage contre son épaule. Le front haut, Jeanne semblait maintenant déchiffrer sur les solives obscures une inscription difficile. Elle reprit lentement :

— Enfin l'état nerveux de Robert, à l'instant où sa renommée atteignait aux cimes, nous força d'abandonner Paris et de venir chercher ici le silence. Ma belle-sœur nous attendait dans cet hôtel où nous fûmes accueillis par son grand cœur à notre heure la plus tragique.

Ses coudes appuyés sur l'entablement de la cheminée, Balsamie se retourna d'un brusque mouvement, fit quelques enjambées vers moi et dit avec un accent dramatique :

— L'effroyable labeur de Robert fut la cause de notre misère. Cet admirable savant en était arrivé à ne plus gouverner son humeur.

— Balsamie! tante!

Jeanne et Raymonde, blêmies, considéraient avec reproche

Mlle Messal. Après un geste de désespoir, celle-ci se laissa tomber dans une bergère et suivit du regard les images fugitives formées par les braises palpitantes.

Une horrible indécision tourmentait Jeanne et sa fille, serrées l'une contre l'autre. Un long silence suivit pendant lequel s'élevait, de temps à autre, l'innocent ronflement de Jean et Amédée, endormis, jambes repliées sous eux, en la posture de petits Bouddha. Les réticences de mes cousines m'obligeaient à la réserve la plus pénible. Quelques minutes s'écoulèrent alors, affligeantes au point que je songeais à me retirer. La gravité de mon départ, dans de telles circonstances, le rendit impossible. J'attendais dans une sorte de stupeur. Enfin Raymonde vint placer une petite chauffeuse près de mon fauteuil et prit place sur ce siège bas. Les yeux vagues sous les paupières mi-closes, elle paraissait s'offrir à mes questions, tout en les redoutant, car elle tressaillait à mon plus léger mouvement. Je retrouvais cette jeune fille comme je l'avais connue à mon arrivée dans cette ville, parée de la poésie que donnent la faiblesse et l'infortune. Il avait suffi de l'effrayante évocation de son père pour qu'elle redevînt la touchante Raymonde que j'avais aimée. Sa tête était inclinée sur l'épaule avec une grâce accablée. Avançant une main, je caressai sur sa tempe une aile de ses bandeaux. Près de nous, le bouquet de roses blanches que j'avais envoyé à ma fiancée effeuillait ses pétales, par chutes soudaines, comme si des doigts invisibles cherchaient à détruire ce symbole de mon affection. Dans la ruelle formée par la rangée des fauteuils et l'embrasure de la grande baie cintrée, Jeanne, raidie et solennelle, marchait en nous jetant au passage un regard d'inquiétude.

Le drame secret continuait de nous envelopper. A côté de nous, Balsamie, par ses vifs changements de position dans sa bergère, révélait ses angoisses. En ce mutisme qui m'écrasait, je fus comme poussé à m'écrier d'un ton âpre qui me déconcerta moi-même :

— Mes cousines, n'aviez-vous pas l'intention de fixer ce soir la date de notre mariage?

A cette question Mme Messal eut le haut-le-corps d'une personne offensée et Raymonde me quitta précipitamment pour aller retrouver sa mère. Jeanne et sa fille se regardèrent alors avec une expression extraordinaire de doute.

Redressée sur sa bergère, Balsamie, quoiqu'elle ne se retournât pas vers nous, était ardemment attentive. Enfin Jeanne balbutia :

— N'est-il pas préférable que j'écrive à votre mère, mon cher Julien ? N'est-ce pas votre avis ?

A cette réponse sans sincérité, j'éprouvai une telle consternation que ma fiancée vint me saisir les mains en s'écriant :

— Peut-être eût-il mieux valu que vous ne me connaissiez pas ?

— Expliquez-vous, Raymonde. Ai-je démérité ?

— Oh ! mon Dieu ! vous ne me comprenez pas, me répondit-elle avec des sanglots.

— Dès l'instant où vous avez montré quelque inclination pour ma fille, dit avec difficulté Jeanne, qui cherchait sa respiration, j'aurais dû vous prévenir. Pourquoi ai-je toujours différé cet aveu douloureux ? Maintenant il n'est plus possible que vous ne sachiez la vérité.

Balsamie, chancelante, s'approchait. Dans sa désolation, elle me parut infiniment vieille, une épaule plus basse que l'autre et son front cireux strié de rides si nombreuses qu'elle semblait porter un bandeau noir au-dessus des sourcils. D'une voix rauque, elle gronda :

— Pendant de longues années nous avons lutté afin de cacher la terrible vérité. Nous voulions que notre glorieux Robert Messal fût inattaquable. Martyr d'un labeur surhumain, cet homme de génie lui sacrifia son admirable cerveau. Mon pauvre frère était parfois un fou furieux.

Balsamie m'avait crié ces derniers mots d'un air d'affreuse provocation ; puis elle poussa une longue plainte et, la taille courbée, regagna le coin du foyer.

A voix basse, Jeanne ajouta :

— Nous avons été forcées d'isoler le plus possible Robert. Chaque fois qu'il sortait, nous agonisions de crainte à l'idée d'un drame possible. Pour la même raison nous ne pouvions recevoir personne dans cette maison. Comprenez-vous aussi maintenant notre refus d'accepter les secours des médecins de Villefranche, qui n'eussent pas manqué de constater son état mental ? Or, jusqu'ici, dans notre misère, nous avions eu le bonheur immense de pouvoir dissimuler sa démence. Maintenant, Julien, que nous vous en avons fait l'aveu, décidez-vous

en toute liberté. Ce que vous savez, vous donne le droit de vous retirer!

— Mère, répondis-je, voulez-vous me permettre de vous donner mon premier baiser de fils?

En me rendant mon embrassement, elle pleura avant de pouvoir unir mes mains et celles de Raymonde dans les siennes.

Par quel prodige de sacrifice, mes cousines, livrées aux violences déchaînées de Robert, étaient-elles arrivées à celer au monde entier son lugubre délire? L'accident de Raymonde, peut-être son bras brisé? et les douleurs qui avaient abattu Jeanne, à la veille du départ précipité de Robert pour le Mur-de-Barrez, m'apparurent dans leur effrayante signification. Quelles femmes avaient jamais souffert avec plus de constance ce martyre, et du jour et de la nuit, exposées à n'avoir pour récompense de leur holocauste que la suspicion ou la calomnie de la foule? Que de cruautés quotidiennes acceptées pour l'honneur du nom! Que d'affronts immérités subis avec une inaltérable douceur! Toujours la malignité publique avait chargé les victimes pour plaindre leur bourreau. Mais ce bourreau n'était-il pas lui-même la plus pitoyable des victimes? Quelle tragédie en Robert Messal, cerveau génial, creuset fulgurant où s'étaient amalgamées puis dissociées toutes les forces bonnes et détestables de la vie, avec leurs alternatives de victoires et de défaites!

Maintenant tout s'éclairait pour moi de l'attitude réticente de ma fiancée et de sa froideur apparente. Croyant son mariage impossible, comment aurait-elle pu me témoigner son amour?

Jeanne et Raymonde étaient restées debout près de moi, hantées par leurs lamentables souvenirs. Je leur ouvris mes bras dans la pleine conscience des austères obligations de la vie et pénétré de respect pour l'exemple qu'elles m'avaient donné.

Humiliée de m'avoir révélé la misère de son illustre frère, Balsamie, à genoux devant le foyer, fixait d'un regard halluciné la cendre.

A cet instant je remarquai, sur la table à galerie de bronze, le petit livre relié de maroquin dont la lecture, au cours de la veillée tragique de Noël, avait commencé d'éclaircir pour moi le noble mystère des vies de mes cousines. Son signet de soie cerise le marquait encore à la même page. L'ouvrant, je lus à haute voix :

« Si vous portez votre Croix de bon cœur, elle-même vous

portera et vous conduira au terme désiré, où vous cesserez de souffrir; — mais ce ne sera pas en ce monde! »

Raymonde et sa mère m'écoutaient avec une résignation mélancolique. Encore agenouillée, Balsamie ouvrit les bras avec un air d'acceptation chrétienne.

Le bourdon de Notre-Dame tinta une seule fois et sa longue vibration s'évapora dans la nuit.

Je ne quittais plus du regard Raymonde, décolorée et frêle comme ces fleurs automnales nées dans les pleurs des cieux crépusculaires. Quel amour il me faudrait pour la guérir de ce passé si poignant!

Les pincettes, ayant glissé sur le marbre de la cheminée, tombèrent. A leur fracas, Jean et Amédée, subitement réveillés, portèrent d'un geste instinctif leurs coudes au-dessus de leurs têtes. Ils rougirent ensuite de confusion et tremblèrent en considérant le plafond avant d'être certains qu'un châtiment immérité ne les menaçait plus.

Inclinée devant le feu, Balsamie, sans se retourner vers nous, prononça :

— J'approche de la fin de mon existence et, comme il est écrit, la Croix vous conduit en effet au terme désiré où vous cessez de souffrir; — mais ce ne sera pas non plus pour moi en ce monde! O frère infortuné!

Sur cette déclaration Balsamie eut un sanglot, car Robert et sa gloire avaient été toute la récompense et le but idéal de son existence sacrifiée. S'enveloppant alors par-dessus la tête de son châle noir dont elle laissa retomber les côtés sur son visage, la septuagénaire dit encore :

— Aimez-vous, pauvres enfants! Sans amour sur cette terre de violence, mieux vaut mourir.

A cette invocation Raymonde et moi nous échangeâmes un baiser presque religieux. Mains étreintes, nos fronts restèrent unis.

En sa beauté calme, ses grands yeux invisibles dans une ombre noire comme la nuit, Jeanne figurait à nos côtés l'immortelle statue du devoir.

Agenouillés sur des coussins, les enfants, mains jointes, nous observaient avec des mines naïves de chérubins.

CHARLES GÉNIAUX

UN PARC
D'AVIATION FRANÇAISE
EN RUSSIE BOLCHEVISTE

Mars 1917 - Mars 1918

Ce n'est pas ici un chapitre d'histoire politique. M'étant trouvé en Russie au moment où la Révolution venait d'éclater, j'ai noté, pendant l'année que j'y ai passée, les faits qui m'ont le plus frappé : ce sont ces notes, prises au jour le jour par un témoin, que je transcris.

Le jour J, qui fut pour nous le 21 mars, nous trouva tous réunis sur le quai de la gare de Lyon, où la mission d'aviation française en Russie devait se grouper avant son départ. Le bruit courait de l'abdication du Tsar en faveur de son fils, qui devait régner sous la tutelle d'un des grands-ducs : l'événement, nous disait-on, s'était produit sous la pression de l'opinion publique qui exigeait que la guerre fût menée plus énergiquement. Tout semblait donc pour le mieux : enfin nous allions assister à cette guerre de mouvement, attendue depuis si longtemps! D'ailleurs le ministère avait laissé carte blanche à notre chef de mission, le commandant Berger, qui ne s'était pas fait faute de choisir les meilleurs pilotes, — au nombre desquels figuraient même des « as », — et de leur procurer un matériel de tous points excellent. Nous espérions bien montrer à nos alliés ce que vaut l'aviation française. De Paris, nous fîmes route vers Boulogne, où la mission s'embarqua pour Folkestone.

La traversée fut attristée par la vue d'un de nos torpilleurs d'escorte qui, rencontrant sans doute une mine, coula en quelques minutes. Une fois à terre, nous n'eûmes pas le loisir de méditer sur ce douloureux incident, car, à peine débarqués, on nous menait dans un restaurant où tout était préparé pour nous; puis, au sortir de table, on nous conduisait à la gare et en un clin d'œil nous étions embarqués, cadenassés, pour nous réveiller le lendemain matin à Liverpool, à quai, à quelques mètres de notre bateau, le *Dwinsk*, battant pavillon russe, état-major russe, équipage russe. C'était le premier contact avec nos alliés.

Si les Anglais avaient été pressés de nous faire traverser leur pays, ils ne le furent pas, — sans doute pour des raisons majeures, — de nous faire quitter la rade. Enfin, après plusieurs jours d'attente et un nouvel arrêt dans une petite baie du Nord de l'Écosse, nous passions par le travers des îles Feroé et nous faisions route : icebergs, aurore boréale, neige, brouillard, puis un beau jour, la terre, la baie de Kola et ses montagnes toutes blanches.

Je fus désigné pour aller reconnaître le « train de luxe » qui devait nous emmener jusqu'à Petrograd. Descendu la nuit à terre, ne comprenant pas alors un traître mot de russe, force me fut d'attendre l'aube, accroupi devant un brasero qui répandait une fumée âcre dans une sorte de cabane en bois servant vaguement de poste de police à de non moins vagues soldats.

Le lendemain matin j'avais l'heur de rencontrer sur le quai le capitaine de la Gatinerie, auprès duquel je m'enquis du lieu où je pourrais trouver les *sleeping* venus de Petrograd et destinés à l'état-major et aux officiers de la mission. « J'ai bien connaissance, me répondit-il, de quelques wagons de première et de seconde classe, qui étaient quelque part dans la gare, mais les marins révolutionnaires les ont pris hier pour aller à Petrograd, assurant qu'avec un peu de paille vous seriez très bien dans des wagons de quatrième. D'ailleurs, ajouta-il, on n'y est pas mal : vous pourrez vous étendre ! » J'ignorais alors ce qu'était ce genre de wagons : l'excellent capitaine ne devait pas être un sybarite pour les trouver presque confortables. Trois couchettes en bois superposées, un vague couloir, aucune séparation entre les compartiments et, campé au milieu, un énorme

poêle chauffé au bois, entretenu nuit et jour par le provodnick. (En Russie un homme est affecté à chaque wagon et ne le quitte jamais.) Je renonce à dépeindre l'état de saleté dans lequel je trouvai le train où nous devions passer quatorze jours. Était-ce là ce « train spécial » commandé exprès pour nous, en vue des réceptions officielles qui nous étaient promises à chaque station? Ainsi nous commencions à goûter la joie de vivre dans un pays qui venait de secouer le joug de la tyrannie.

Pendant la journée qui nous fut nécessaire pour embarquer bagages et matériel, nous eûmes la chance de rencontrer le chef révolutionnaire de l'endroit, un marin nanti d'une véritable tête de bull-dog. Interviewé par un colonel anglais, qui se trouvait avec nous, et qui, parlant fort bien le russe, avait voulu s'informer de leur programme, il lui débita incontinent une longue tirade, sans doute apprise par cœur, dans laquelle revenait sans cesse le mot de liberté; puis il proclama la nécessité d'abolir toutes traces de l'ancien régime, et termina en vantant l'institution de la République, ou plus exactement la *montée sur le trône de la République*. Intrigué par cette réponse, le colonel lui demanda ce qu'était cette République : « Ce doit être, hasarda-t-il, la femme de quelque grand-duc, mais je ne l'ai jamais vue. » Je garantis l'authenticité de ce propos.

Installés tant bien que mal, et plutôt mal que bien, nous ne tardions pas à quitter ce pittoresque pays de Mourmansk, non sans avoir été faire de nombreuses photographies de ces petits Lapons vêtus de peaux de bêtes cousues autour d'eux, et coiffés de si drôles de petits chapeaux chinois.

La voie qui traverse la contrée accidentée qui s'étend de Kola à Petrogawosk est un modèle du genre d'installation ultra-rapide. Le pays, excessivement montagneux, évoque tout de suite l'idée de ce qu'on appelle en effet des « montagnes russes. » Il fallait donc, Arkhangel étant gelé de fin octobre à fin avril, trouver un port qui pût permettre aux Alliés de continuer à envoyer en Russie, pendant cette longue période, tous les matériaux qui manquaient. En raison du passage du Gulf-Stream, le port de Kola ne gèle jamais au point de gêner la navigation : c'était le point de débarquement tout indiqué. Restait à créer une voie ferrée pour le desservir. Bravement, sans reculer devant d'innombrables difficultés, les Russes se

mirent à l'œuvre : il s'agissait de déboiser sur huit cents verstes de long une forêt continue, et d'établir ensuite une voie. Pour accomplir cet énorme travail, on ne disposait que de quatre mois par an, les quatre seuls mois pendant lesquels il n'y a pas de neige.

Les prisonniers autrichiens, par centaines de mille, y furent employés. A mesure qu'un arbre était abattu, il était équarri, puis transformé en traverse. Dame! la fixation des rails était plus que sommaire : un vague clou à crochet planté de loin en loin; mais la vitesse des trains ne dépassant guère 15 à 20 kilomètres à l'heure, on espérait que cela tiendrait. Le tracé de la ligne s'efforçait d'éviter le plus possible les côtes par trop raides, car le matériel roulant est tout à fait rudimentaire; les locomotives chauffent au bois, et elles sont seules munies de freins. Je ne me souviens pas, sur cet immense parcours, avoir vu plus de deux kilomètres de ligne droite. Et quelles courbes! Nos impressions étaient exactement celles éprouvées naguère à Magic-City, aux temps lointains de l'avant-guerre, où nous prenions le Scenic-Railway. Çà et là nous apercevions, gisant lamentablement le long de la voie, un wagon brûlé, un autre les roues en l'air, plus loin une locomotive désemparée. Par instants, c'était une course folle : le train profitait d'une descente rapide, pour prendre l'élan nécessaire à gravir la côte d'en face ; alors, pendant les derniers mètres, tout le train était ébranlé par les coups de piston désordonnés du mécanicien qui cherchait à faire gravir cette maudite côte au convoi. Hélas! ses efforts n'étaient pas toujours couronnés de succès; alors c'était l'arrêt, puis la descente, la remontée de la côte précédente qui devait nous servir de tremplin, et enfin une véritable course à l'abîme pour une nouvelle tentative. En cas de réussite, le mécanicien ne manquait pas de faire résonner les échos d'alentour de longs et stridents coups de sifflet qui annonçaient son triomphe.

Le soir, le spectacle était magnifique : une neige immaculée, éclairée par une lune aux dimensions extraordinaires, semblait un vaste miroir ou la traîne de quelque robe de fée. Nos locomotives lançaient des milliers d'étincelles qui couraient sur la neige, le long des wagons, ou parfois, emportées au loin, allaient se masser dans une clairière dont les arbres avaient l'air de s'écarter devant ce rouge diamant.

PÉTROGRAD

Nous mîmes huit jours pour arriver à Pétrograd, et la longueur du trajet se fit durement sentir à nos côtes endolories. Pétrograd, depuis la Révolution, avait cessé d'être la ville de toutes les élégances, et pourtant on y retrouvait un peu du cachet d'antan. Dans les rues circulaient toujours les minuscules traîneaux attelés d'un splendide trotteur conduit par un cocher ouaté et barbu ; mais aux maisons de nombreuses traces de balles attestaient la lutte récente ; partout une saleté repoussante ; partout des groupes débraillés de soldats révolutionnaires qui parcouraient la ville en vainqueurs.

Ce fut à Pétrograd que j'appris, par celui-là même qui avait été chargé de rédiger l'acte d'abdication proposé par le général Alexeieff, toutes les phases du grand drame historique auxquelles il avait assisté. Depuis quelque temps déjà, Nicolas II était pressenti par les députés de droite de la Douma et les principaux généraux qui tâchaient d'obtenir de lui quelques réformes urgentes, afin de permettre au régime de subsister et à la guerre de continuer. L'Empereur tardait, le temps pressait. Lors de son dernier voyage à la Stawka (G. Q. G.), le général Alexeieff, d'accord avec les autres chefs d'armée qui ne voyaient pas sans effroi les progrès des gauches et connaissaient les ramifications de celles-ci avec les Allemands, signifia à l'Empereur que la seule chance de salut pour le pays et pour la dynastie était qu'il abdiquât en faveur de son fils placé sous la tutelle du grand-duc Michel. Le Tsar remplaça le nom de son fils par celui de son frère, le grand-duc Michel, ne voulant pas se séparer du tsarevitch, en raison de son état de santé. Il ne prit conseil que d'une personne : son médecin. Au surplus, il quitta la Stawka sans avoir pris aucune décision ; pendant trois jours, il erra sur les chemins de fer. Vainement le général Alexeieff lui envoyait-il télégrammes sur télégrammes : aucun ne parvenait à destination. Pendant ce temps, la situation s'était entièrement modifiée. Au début, le tsarevitch eût pu être accepté par le pays; maintenant, il n'y avait plus aucune chance que le grand-duc Michel fût agréé. En l'absence de tout pouvoir organisé, les Soviets avaient, pendant ces jours décisifs, empiété d'heure en heure sur les attributions de la Douma. De

là naquit ce « double pouvoir, » qui entrava la marche du premier gouvernement provisoire. Est-il besoin d'ajouter que, derrière les Soviets, il y avait les Allemands?

Ce qui montra bien le travail allemand dans le mouvement révolutionnaire, c'est qu'au même moment, dans toutes les villes et sur tout le front, furent distribués des tracts, — traduits de l'allemand en mauvais russe, — annonçant que la Russie allait être libre, que les soldats, devenant les égaux de leurs officiers, ne seraient plus tenus, ni de les saluer, ni de leur obéir. On créerait dans chaque régiment un comité chargé de discuter les ordres donnés par les officiers, juger de leur opportunité et les transmettre au cas seulement où ils le jugeraient convenable. Les punitions seraient supprimées : seul le comité serait juge des sanctions à prendre. C'est lui aussi qui nommerait les officiers : ainsi devait-on voir plusieurs proporchick (adjudants) devenir colonels, et plus tard Krilenko généralissime.

Quant à la grande question qui, depuis des siècles, a servi à fomenter tant d'émeutes en Russie, le partage des terres, les Allemands n'avaient eu garde de l'oublier. Ils déployaient devant leurs tranchées d'immenses pancartes raillant les soldats qui avaient la candeur de rester au front, alors que le partage allait se faire sans eux. L'effet fut immédiat : en quelques jours il y eut plus de 2 millions de déserteurs. Qui de nous ne se rappelle ces locomotives grouillant de soldats, puis ces grappes humaines sur les toits, les marchepieds et même les tampons des wagons : cela malgré un froid très vif et pendant un trajet non pas de quelques heures mais de quelques jours? Les tranchées se vidaient et l'armée était sur les chemins de fer.

Le mal, cependant, n'était pas encore irrémédiable ; les Cosaques, toute la cavalerie et une partie de l'artillerie restaient fidèles ; la Douma, qui devait gouverner par intérim, était animée des meilleures intentions; le parti des ouvriers lui-même était pour la continuation de la guerre. Nous pouvions donc espérer que les intérêts français n'étaient pas trop gravement compromis. Nous avions vu quelques colonels, qui avaient choisi eux-mêmes leurs comités, continuer à commander leurs régiments comme par le passé. Tout finirait par s'arranger... Mais à condition d'agir... Les tracts lancés de tous côtés n'étaient pas l'œuvre des révolutionnaires, et il était difficile de trouver un meilleur moyen de démoralisation. Une main de maître avait

présidé longuement, minutieusement, à l'organisation de cette désorganisation; le péril était évident : il fallait employer un remède immédiat et énergique.

On ne fit rien.

KIEW

De Petrograd, nous devions aller à Kiew qui serait en quelque sorte notre dépôt. Nous mîmes cinq jours pour arriver dans la capitale de l'Ukraine, non sans passer par Vitepsk où nous dûmes subir plus de cinquante *Marseillaises*, et de non moins nombreux discours. Tous se terminaient par la même formule : « la guerre jusqu'au bout. » Rien n'était donc perdu. Il y avait bien la question des déserteurs qui continuaient à affluer de tous côtés, mais la Russie est si grande, elle avait mobilisé tant de monde que deux ou trois millions d'hommes en plus ou en moins ne pouvaient pas changer la face des choses.

A peine étions-nous arrivés à Kiew, une délégation du 3e parc d'aviation venait, drapeau rouge en tête, saluer les défenseurs de la France libre au nom de la nouvelle Russie libre. Notre commandant répondit par le cri de « guerre quand même : » un enthousiasme modéré accueillit ses paroles.

Le 1er mai eut lieu la première grande manifestation dont nous fûmes témoins : ce qui nous désobligeait tout particulièrement, c'est qu'elle devait se dérouler sur l'hippodrome, où nos hommes étaient logés. Dès huit heures du matin, d'immenses colonnes composées de plusieurs milliers de soldats, d'ouvriers et de femmes, défilèrent drapeau rouge en tête, sur le champ de courses, puis se massèrent autour des tribunes où des orateurs les haranguaient, énumérant les bienfaits qu'ils étaient en droit d'attendre du nouveau gouvernement. L'orateur était écouté en silence; une fois le speech terminé, la colonne se reformait en ordre, sans dire un mot, puis circulait dans les rues de la ville précédée d'une musique qui jouait une éternelle *Marseillaise*, définitivement adoptée comme chant révolutionnaire. Je n'ai rien vu de plus impressionnant que ces manifestations muettes : on a la sensation d'une force si énorme qu'une fois déchaînée rien ne pourrait la contenir. Sur cette mer humaine c'était encore le calme; mais au loin l'orage grondait. Un de nos interprètes eut l'occasion d'interroger plusieurs

manifestants; il obtenait invariablement cette réponse : « Maintenant que je suis libre, je veux profiter de la vie, des biens des riches, du partage des terres, et je ne vois pas la nécessité de retourner au front. » Il est clair que des hommes pour qui n'existaient ni le patriotisme ni le sentiment de l'honneur militaire, ne pouvaient raisonner autrement. Mais les meneurs à qui ces paroles furent rapportées commençaient à s'inquiéter : l'effet attendu était de beaucoup dépassé !

A la même date, la Douma, ou du moins le gouvernement provisoire, se décida à lancer un manifeste interdisant aux généraux de démissionner, et donnant l'ordre aux déserteurs de rejoindre leurs corps avant le 15 mai. Aucune punition ne leur serait infligée; au contraire des sanctions sévères seraient prises en cas d'insoumission.

Cependant, du front nous parvenaient d'étranges nouvelles. L'armée Broussiloff tenait bon, et on avait même espoir de la voir attaquer : c'est donc là que nos escadrilles iraient aussitôt que notre matériel serait arrivé. Mais à l'armée voisine, les fraternisations commençaient à se généraliser, et on nous citait ce fait qui devait se reproduire à plusieurs reprises. L'artillerie, constatant des allées et venues entre les tranchées, avait ouvert le feu; or, ce n'était pas une attaque de l'ennemi, mais bien des échanges de tabac, de pain, surtout d'alcool entre les deux armées. Ennuyés d'être dérangés aussi bruyamment, les *fraterniseurs* vinrent à la batterie, tuèrent quelques artilleurs et mirent des hommes à eux pour empêcher le tir.

Nous voici au 15 mai; dès le matin, grande animation : c'est le jour où tous les déserteurs doivent rejoindre leurs régiments. Peut-être en est-il qui ont déjà rejoint; en tout cas, beaucoup flânent encore dans les rues. Quelques arrestations sont opérées; mais bientôt la police ne suffit plus à arrêter et conduire les délinquants soit à la gare, soit en prison. Ce que voyant, ceux-ci se concertent rapidement, et ce sont eux maintenant qui arrêtent les policiers. Ils en tuent un certain nombre, puis ils recommencent à circuler dans les rues en manifestant bruyamment; sur ces entrefaites, un régiment resté fidèle s'organise en petits groupes (tout cela spontanément, sans ordre et sans officiers : c'est le plus grand qui commande), accourt en ville, recommence les arrestations, mais cette fois en fusillant sur place pas mal de déserteurs.

Kiew se vide peu à peu, le calme renaît; du reste la vie normale n'a même pas été troublée par ces quelques coups de fusil... Il en faut beaucoup plus pour émouvoir l'âme russe.

Mes camarades et moi, devant ces alternatives de haut et bas, nous nous demandons quelle sera la fin de cette tragi-comédie; à certains jours la discipline paraît rétablie, le lendemain l'anarchie est poussée à des limites non encore atteintes. Nous constatons alors combien il faut peu de chose pour entraîner les Russes. Comme je l'ai déjà dit, dès les premiers jours de la Révolution, les marques extérieures de respect, jusqu'alors si rigoureusement observées chez eux, en ont été supprimées. Or, l'artère principale de Kiew est une grande rue, où forcément, de cinq à sept heures, tout le monde se croise. Nous étions une quarantaine d'officiers, et nos hommes environ trois cents, par conséquent nous étions appelés à en rencontrer assez souvent sur ce parcours, et à recevoir leur salut. Nombre de soldats russes y venaient aussi. Au bout de fort peu de temps, rien qu'à voir nos hommes nous saluer, ils en reprirent l'habitude.

Ce simple fait nous donnait beaucoup à espérer. On ne pouvait manquer de connaître en haut lieu ce trait du caractère russe et certainement on allait faire un effort en ce sens pour arriver à réencadrer et à ramener dans le droit chemin tous ces égarés. Nous attendions de notre pays l'action énergique qui, à ce moment, pouvait encore tout sauver. Ce fut un homme politique qu'on nous envoya. M. Albert Thomas nous parla, et nous parla fort bien. L'après-midi, il alla haranguer nos alliés: il le fit avec beaucoup de fermeté; par malheur, la plupart de ceux à qui il s'adressait, entendant ce grand mot de « socialisme » pour la première fois, l'écoutaient bouche bée. Même, quelques-uns de nos interprètes prétendent que le discours n'était pas toujours traduit très fidèlement. Au surplus, cela n'a pas grande importance; dès que trois Russes sont réunis, il y en a tout de suite un qui fait un discours aux deux autres, et cela ne change ni leur opinion ni leur conduite. Les actes seuls influent sur eux. Plutôt que toute cette éloquence, un peu de poigne eût été préférable, — et eût suffi.

Ces meetings furent pour notre mission l'occasion de deux incidents diamétralement opposés. Quelques ouvriers des usines vinrent en délégués nous dire que si nous voulions la guerre...

nous n'avions qu'à aller la faire chez nous. On ne pouvait être plus aimable. — Inversement, le parti francophile organisa une grande manifestation. Disposés sur deux rangs, nous vîmes défiler devant nous une foule composée des éléments les plus variés, depuis le lycée de jeunes filles jusqu'au comité des ouvriers, sans oublier ni les cadets ni les Tchéquo-Slaves. Chaque groupe remettait à notre commandant un bouquet, un placet et un drapeau tricolore, brodé la plupart du temps. Commencé vers dix heures du matin, le défilé ne prit fin que vers trois heures. Le record des *Marseillaises* entendues à Vitepsk était battu.

Comme il aurait fallu peu de chose pour orienter, pendant qu'il en était encore temps, ce peuple incertain et versatile! A ce moment, se trouvait à Pétrograd un général français, qui connaissait admirablement la Russie et y était connu et estimé de tous : il demandait qu'on mît à sa disposition dix mille hommes et se faisait fort de supprimer les désertions. Il eût suffi, en effet, de garder militairement les gares et d'occuper Petrograd, Moscou, Kiew et Odessa : jamais l'armée russe n'aurait quitté le front. Les routes n'existant pas, le seul moyen de transport est le chemin de fer; c'est par le chemin de fer que les déserteurs fuyaient: ce moyen leur étant enlevé, ils auraient forcément gardé les tranchées. D'ailleurs, le soldat russe était mieux nourri au front que chez lui; il ne travaillait plus aux durs labeurs des champs; sa paresse naturelle et son appétit étant satisfaits, on n'en aurait peut-être pas obtenu une armée d'attaque remarquable, mais on aurait eu en tout cas une armée qui, vu l'étendue du front, aurait servi à immobiliser beaucoup de forces allemandes. La proposition fut écartée, et, pour des raisons que nul encore n'a pu pénétrer, on se résigna à l'abandon total de ce gigantesque allié.

Notre matériel était prêt : nous partîmes un beau matin pour le quartier général de Broussiloff; je devais y choisir un emplacement pour installer mon parc, après que celui des escadrilles aurait été désigné. J'ai dit tout à l'heure que les routes n'existaient pas en Russie; nous devions l'apprendre à nos dépens, car à peine avions-nous fait quelque cent kilomètres sur une route empierrée, qui ne rappelait que de très loin celles de France, nous nous trouvâmes en pleine piste. En été, cette piste est quelquefois praticable, mais à cette époque

encore trop rapprochée de la fonte des neiges, elle ressemble beaucoup plus à un champ labouré qu'à un chemin. Après quelques embourbements d'où nous ne nous tirâmes qu'à grand'peine, force nous fut, ayant trouvé des chevaux, de nous faire reconduire à notre point de départ. On voit par ce simple épisode quel tour de force c'est de faire avancer ou reculer une armée en Russie, et quelle endurance il a fallu aux soldats du début pour attendre l'arrivée de ravitaillements toujours problématiques. Notre voyage, ainsi remis, dut se faire par voie ferrée, c'est-à-dire qu'il nous prit cinq jours au lieu d'un.

LA DERNIÈRE OFFENSIVE

Les dernières arrestations de déserteurs à Kiew, les exhortations de Kerensky, la fermeté de l'état-major de Broussiloff, et aussi la pression exercée par les Alliés dont les officiers circulent partout en grand nombre, tout cela vient de décider les comités de l'armée de Galicie à accepter l'idée d'une offensive. Nous sommes dans la joie, car nous savons par ailleurs que cette armée encore assez disciplinée a du matériel, beaucoup de munitions et une réserve d'hommes telle que nous serons à plus de six contre un. De plus, les troupes autrichiennes qui tiennent le front d'en face ayant induit de quelques tirs de démolition qu'une offensive se préparait, commencent déjà à se rendre par paquets.

A propos des prisonniers autrichiens, il est bon d'ouvrir ici une parenthèse et de signaler le sort tout à fait exceptionnel qui leur était réservé, à Kiew notamment. Ils se promenaient librement, à toute heure du jour ou de la nuit, n'étaient soumis à aucun contrôle et occupaient toutes sortes de situations : cochers, jardiniers, valets de chambre, employés de banque, de tramways, etc., etc. Or, parmi les deux millions cinq cent mille hommes faits prisonniers, combien y avait-il d'agents de l'Allemagne? Ils avaient toute facilité pour la renseigner ou exécuter ses ordres. Combien de fois en ai-je vu prendre la parole dans des meetings! D'ailleurs, dans la rue, ils affectaient ostensiblement de ne pas saluer les officiers russes, et par contre de conserver vis-à-vis de leurs officiers à eux les mêmes égards que du temps où ils étaient directement sous leurs ordres.

Le parc d'aviation complètement terminé, les ateliers avaient été installés dans d'immenses wagons américains à boggie, ce qui, en cas d'avance ou de recul, devait nous permettre de suivre les escadrilles sans trop de difficulté. Nous partîmes pour la Galicie le 11 juin. Je devais monter les avions, et le reste de la mission, c'est-à-dire pilotes et mécaniciens des deux escadrilles, devait nous suivre quelques heures après. Nous nous arrêtâmes à Jézergany, non loin de Boutchache, où était l'état-major de l'armée, et tout se passa fort bien au début. Arrivés pendant la nuit, nous parvenions à battre un record, c'est-à-dire à décharger nos lourdes caisses d'avions, à en effectuer le montage et le réglage, et notre « as, » le lieutenant Lachman, pouvait finir de les essayer avant l'arrivée de nos camarades. L'escadrille de corps d'armée était installée dans un château autrichien, en un site charmant. Le capitaine Balavoine, qui la commandait, devait, avec quatre appareils, les autres étant encore à Arkhangel, assurer le service photographique et topographique, les réglages et les reconnaissances. Le travail ne lui manquait pas, car le front tenu par l'armée était de plus de 40 verstes. Moins bien partagée était l'escadrille de chasse, commandée par de Gueydon; on l'avait, je ne sais pourquoi, placée sur un mamelon « de tous côtés au soleil exposé, » sans un arbre, sans une maison, sans une goutte d'eau.

Je passe sous silence le travail de préparation, qui se fit normalement, quoique jamais les Russes ne voulurent admettre nos méthodes, basées sur l'expérience; c'est à peine s'ils daignaient écouter les renseignements fournis ou regarder les photographies prises en avion et montrant les points démolis. Le moral des troupes était fort bon : Kerensky se montrait partout et avait toute la confiance de l'armée. Il voulait l'offensive, on la ferait. Un trait cependant fera comprendre quelle étrange mentalité était celle du dictateur. Déjeunant un jour dans un état-major, il interrogea soudain au milieu du repas le soldat qui le servait, lui demandant si son comité fonctionnait bien et si lui-même n'avait rien à reprocher à ses chefs! Kerensky avait toujours sur sa table une *Histoire de la Révolution française* et la *Correspondance* de Napoléon. Lorsqu'il se fut nommé lui-même généralissime, des photographies de lui, prises au moment d'une revue, nous le montrent, tel l'Empereur, la main entre les deux boutons de son paletot,

ne saluant pas les hommes, mais en appelant quelques-uns par leur nom. A certains moments, ces familiarités avec les soldats pouvaient être du meilleur effet... mais je ne crois pas que ce fût le cas à la table d'un général!

J'ai dit que l'état-major affectait de vouloir se passer de nous : c'est malheureusement ce qui se produisit le jour de l'attaque. Elle devait avoir lieu à huit heures quarante-cinq. A six heures, on apportait une photographie prise le matin même à moins de 500 mètres et indiquant nettement les points démolis par où pourrait progresser l'infanterie. Mais les ordres étaient donnés : l'état-major ne voulut rien y changer. Le résultat fut qu'aux endroits démolis les pertes furent nulles et la progression très rapide; aux endroits qui l'étaient insuffisamment, ce fut très dur d'abord, puis très sanglant. Une partie de l'objectif fut cependant atteint; les Russes firent 18 000 prisonniers et prirent 30 canons; mais cela leur avait coûté 4 000 hommes et plus de 600 officiers. Ceux-ci furent admirables et se firent hacher, car, pour être certains d'entraîner leurs hommes, ils s'exposèrent maintes et maintes fois inutilement. Combien n'est-il pas curieux de rapprocher le mordant que montrèrent ces officiers à l'attaque, de l'attitude qu'ils devaient avoir plus tard, se laissant massacrer par leurs hommes sans même se défendre!

Cette victoire devait être sans lendemain : après une avance d'une vingtaine de kilomètres, le manque de discipline et de cohésion gâta tout. Les ravitaillements, vivres et munitions, ne suivirent pas; les comités voulurent s'en mêler; Kerensky était parti et avec lui l'enthousiasme des premiers jours. Fort peu de temps après, une légère contre-attaque allemande ramenait les Russes à leur point de départ. L'état-major, prévoyant que d'autres contre-attaques suivraient, et doutant de la solidité du front, se retira à plus de 80 kilomètres en arrière : l'effet fut désastreux.

Pour cette offensive, on avait choisi les meilleures troupes : peu ou prou de Russes par trop ensovietés, mais beaucoup de Cosaques du Caucase, des Croates et des Polonais. Tout autour de notre train, de nombreux régiments de cavalerie étaient prêts à intervenir. Le soir venu, les officiers se rassemblaient, puis faisaient venir les chanteurs et les danseurs de leurs régiments. Je ne me souviens pas avoir entendu de voix plus déli-

cieuses ni de chœurs plus harmonieux. Cette mélopée grave et triste agissait sur nous étrangement; ajoutez l'impression de vide produite par l'immensité des plaines environnantes où brillaient des milliers de feux de bivouacs, un silence impressionnant troublé seulement par le hennissement des chevaux, avec de temps à autre l'accompagnement de l'artillerie... Quelle invite à la plus poétique des rêveries, si nous n'avions pas eu la sensation d'assister au premier acte d'un grand drame!

Un soir, les Cosaques s'étaient mis à chanter une sorte d'hymne, plus lent, plus majestueux que les autres; je fis cette remarque que leur accent avait quelque chose de religieux. Soudain je les vis se regarder : ils se turent, et puis partirent d'un grand éclat de rire. Le colonel, qui parlait le français comme le parlent tous les Russes instruits, c'est-à-dire sans une faute et sans le moindre accent, me donna l'explication. « C'est, me dit-il, l'hymne au Tsarévitch... et ils viennent de se souvenir qu'ils sont en république. »

LA DÉBÂCLE

Ce fut un coup de foudre.

Le 22 juillet, un régiment qui, à hauteur de Tarnopol, tenait un front assez étendu, manifesta soudain l'intention d'aller au repos. Le comité ayant déclaré que cette idée était louable, ces bonnes gens partirent sans plus attendre. L'état-major chercha bien à faire venir des troupes de l'arrière pour les remplacer, mais pas assez à temps pour que les Allemands, aussitôt prévenus du trou qui venait de se produire, ne fissent immédiatement une avance de plus de 15 kilomètres. D'ailleurs, ils étaient renseignés sur tout ce qui se passait à l'intérieur et leurs avions, volant très bas, avaient suivi au jour le jour, ce qui les intéressait tout particulièrement : les progrès de la récolte Les blés de la Galicie, cet immense grenier, étaient fauchés, liés, séchés; restait à venir les prendre, ce qui ne tarda pas : c'était le but principal de leur avance. Celle-ci, nous en eûmes une fois de plus la preuve, avait été préparée à l'arrière comme à l'avant; car on vit aussitôt arriver de *l'intérieur* de nombreux camions chargés d'émissaires qui hurlaient aux dépôts de vivres et de munitions, et aux réserves : « Sauve qui peut! La cavalerie allemande a enfoncé nos lignes (vers Tarnopol) et se rabat

sur nous! » La manœuvre était logique : à quoi bon tirer des coups de canon sur des moineaux, quand il suffit d'un peu de bruit pour les mettre en fuite?

Tout de suite la débandade prit des proportions formidables, que je renonce à décrire. A travers champs, sur les routes, dévalait une file ininterrompue de soldats affolés, fuyant comme si réellement ils étaient chargés par des auto-mitrailleuses, alors qu'en réalité il y avait plus de 10 kilomètres entre eux et les premiers éléments des « moissonneurs » boches. Aucun dépôt de munitions, de vivres, d'habillement, ni d'armement ne fut sauvé. Pour mesurer l'importance de ce butin, il faut se rappeler que l'offensive n'avait été entreprise qu'à la condition formelle qu'il y eût dans les dépôts, immédiatement en arrière du front, pour plus de quatre mois de vivres ou de munitions. Les stocks existants avaient été dûment constatés par les comités : il y avait donc de quoi nourrir et habiller plusieurs millions d'hommes.

Les officiers auraient-ils pu arrêter cette débâcle? Ils ne firent rien pour s'y opposer. Deux faits, à titre d'exemples.

Derrière notre parc s'était installé un vaste Dépôt d'intendance. Naturellement, il avait avec lui le nombre de voitures et de chevaux nécessaire pour se transporter complètement, soit en avant, soit en arrière. Ce jour-là, il était prêt à déménager, et commençait à s'égrener le long de la route, lorsque survinrent des régiments en fuite : séance tenante, les fuyards déchargèrent toutes les voitures, jetant sacs de farine, de blé et d'avoine dans les fossés pour se mettre à leur place. Le tout appuyé par la menace de fusils braqués sur les malheureux conducteurs, qui n'en pouvaient mais. Inutile de dire que les camions automobiles avaient le même sort, avec cette différence que sur les voitures à chevaux le nombre des places était relativement respecté, tandis que les gros véhicules, — envoyés au prix de quelles difficultés par les Alliés! — étaient chargés jusqu'à limite extrême des ressorts. Autre fait : une automobile transportant un colonel et des officiers fut arrêtée, les officiers mis en joue et obligés de descendre pour laisser leurs places à des soldats pressés. Ce qui par-dessus tout nous parut navrant, ce fut l'absence de toute résistance de la part des officiers.

Ai-je besoin de dire qu'en revanche je ne vis passer ni un canon, ni un caisson? Où cette débandade allait-elle s'arrêter?...

Pendant ce temps nos escadrilles ralliaient le parc à Jezergany. Nous étions atterrés : à peine espérions-nous pouvoir sauver notre matériel : aurions-nous les locomotives nécessaires au transport?... Au loin, tous les villages brûlaient et nous ne savions même pas si c'étaient les Russes, qui, en s'en allant, recommençaient leurs dévastations de la première retraite, ou si c'étaient les Allemands qui avaient allumé ces incendies. Impossible d'avoir le moindre renseignement. Nous quittâmes enfin Jezergany le 24 juillet, mais sans connaître précisément notre direction.

Quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre, en passant à Boutchache, que nous étions dirigés sur Czernowitch, capitale de la Bukovine! Tout n'était donc pas perdu, puisqu'on expédiait l'aviation française en un point dont la reprise devait être chère aux Autrichiens. Sans doute, une ligne de résistance était prévue, et d'autres positions préparées d'avance devaient enfin arrêter cet exode. Hélas! il n'en était rien. Car, deux jours après notre arrivée en cette ville, ordre nous était donné de l'évacuer.

Nous vîmes alors des choses inouïes. Des trains entiers envoyés de l'arrière, pour sauver l'immense matériel de toute sorte accumulé dans cette ville, étaient pris d'assaut par la populace, par le personnel des hôpitaux, par des infirmières : tout ce monde s'installait dans les wagons de marchandises, résolu à les transformer en maisons d'habitation. Généralement, il fallait un wagon par famille : le matériel emporté par ces pauvres gens consistait en quelques vieilles tables et chaises cassées, et l'inévitable samovar. A la même heure, non loin des quais, on abandonnait des millions de kilos de farine et de sucre. A ma profonde stupeur, je vis mettre le feu à un dépôt contenant 80 000 paires de bottes, alors que tous les soldats marchaient presque pieds nus. Comme je demandais à un officier de l'intendance pourquoi il les faisait brûler plutôt que de les distribuer, « c'est, me dit-il, pour empêcher le pillage : si les hommes avaient eu connaissance de ce dépôt, ils seraient tous venus en chercher, et ç'aurait été un retard dans la retraite... » Il est bon d'ajouter qu'avec une paire de bottes neuves, un soldat russe est l'homme le plus heureux de la terre. Que ne leur ferait-on pas faire pour une paire de bottes?

Peu à peu, la ville se vidait, les trains succédaient aux trains, et bientôt il ne resta plus dans la gare qu'une mau-

vaise locomotive de manœuvre. Le pont sur le Pruth était miné, il allait certainement sauter d'une minute à l'autre et personne ne parlait de venir nous tirer de là ! Tous les jours, j'allais à l'État-Major, à la direction des chemins de fer, auprès du colonel commandant la gare : « On s'occupe de vous, » me répondait-on très poliment, et même très aimablement... Mais je ne voyais toujours rien venir. Le quatrième jour, j'appris que l'État-Major et tous les services étaient partis pendant la nuit, et que les Autrichiens n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de la ville. Il fallait agir.

Avant toute chose, je fis garder la locomotive de manœuvre par un sergent et six hommes décidés et solidement armés, pour empêcher qu'elle ne quittât la gare sans nous emmener. Puis j'allai trouver à nouveau le colonel commandant la station. Plutôt que de reproduire le dialogue qui eut lieu alors, j'emprunterai simplement au journal le plus important de Moscou, le *Rousky Sélo*, du 26 juillet (V. S.) le récit suivant : « Alors que, depuis une dizaine de jours, on déménageait les meubles, les miroirs de la ville, alors qu'il n'y avait pas même suffisamment de wagons pour l'évacuation des biens de l'État, dans la gare se trouvait un train français chargé d'avions, et comprenant aussi des ateliers, commandé par le lieutenant français S... Après lui avoir refusé une locomotive pendant plusieurs jours, on ne finit par lui en donner une que quand il eut installé ses mitrailleuses et les eut braquées sur la gare... » Ce ne fut, en effet, qu'après une explication assez vive que le colonel, comprenant que j'étais bien décidé à voir la fin de cette petite comédie, vint chapeau bas me faire donner la malheureuse locomotive, toujours gardée par mon sergent Quiniou. Il n'eut de cesse que lorsqu'il m'eut, suivant la coutume, embrassé sur la bouche, pour me dire que si dès le début on avait agi ainsi avec les soldats russes, le pays n'en serait sans doute pas où il en était.

Je n'étais pas au bout de mes peines. De Czernowitch à Novo-Silistza, gare régulatrice, il y a trente kilomètres : avec quel dépit je m'aperçus, après avoir passé le Pruth, qu'une suite ininterrompue de wagons occupait ces trente kilomètres!... Nous mîmes cinq jours à les parcourir. Comme j'étais parti avec trois jours de vivres, je fus obligé d'envoyer mes hommes, une centaine, dans les champs pour en rapporter tout au moins

des pommes de terre. Mais ils vinrent bientôt m'informer que les soldats russes les empêchaient de toucher aux récoltes. Et, en effet, une délégation de ces derniers m'était envoyée pour protester que le sol sur lequel nous étions était autrichien, que l'armée autrichienne arrivait derrière nous, et qu'il ne fallait pas, lorsqu'elle reprendrait un territoire jusque-là occupé indûment par eux, qu'elle eût à se plaindre qu'il l'eût été par des vandales : les Autrichiens étaient aussi bons démocrates qu'eux, donc il fallait respecter leurs terres. Force me fut alors, pour me procurer de quoi nourrir mes hommes, de faire de véritables tirs de barrage, sous couleur d'essayer mes mitrailleuses ; sous leur protection la récolte pouvait s'opérer sans trop de risques.

Cependant, comme les trains n'avançaient que par bonds de cent mètres, et seulement toutes les quatre heures, les passagers en profitaient pour faire leur popote le long de la voie : d'autres, accablés par une chaleur réellement tropicale, se délassaient en prenant des bains dans une rivière que longeait notre ligne : suivant la mode russe, hommes, femmes, enfants, tous se baignaient côte à côte, dans le costume cher à nos premiers parents.

Au milieu de cette débandade, que devenaient nos escadrilles? Comment les rejoindre? Comment surtout les aviser du point où nous étions, puisqu'il n'y avait plus ni télégraphe, ni téléphone? Ce fut le hasard qui se chargea de me renseigner. Arrivant, après huit jours de voyage à l'aventure, dans une gare assez importante, Gmerinka, je vis sur un wagon un de nos avions convoyé par un de nos mécaniciens. Il m'apprit que notre mission avait élu provisoirement domicile à Kaminetz-Podolsk. J'en avisai de suite mon commandant : ce fut pour mes camarades un grand soulagement d'apprendre que le « train fantôme » était retrouvé, car, au moment du départ, j'avais pris avec moi tous leurs bagages, et depuis quinze jours que durait notre séparation, ils n'avaient pour toute garde-robe que ce qu'ils portaient sur eux.

Quelques jours après, nous recevions l'ordre d'aller nous installer à Proscouroff, petite ville suffisamment éloignée du front pour nous permettre, en cas de nouveau recul, de nous replier sans courir les mêmes risques que la première fois. D'ailleurs la situation n'était pas encore très rassurante, car,

le 8 août, le communiqué allemand disait : « Le troupeau russe continue à fuir en désordre devant nous, sans que nous puissions arriver à en découvrir la cause... » Mais arrivés à la limite de la zone cultivée, et n'ayant dès lors aucun intérêt à étendre indéfiniment leur front, les Centraux s'arrêtaient enfin.

Nous eûmes alors cette surprise de voir, aux environs de Kaminetz-Podolsk, les deux fronts distants de plus de 8 et 10 kilomètres. Les soldats russes, s'ils n'étaient plus organisés, avaient du moins conscience que, pour eux, le meilleur abri contre les obus allemands était... la distance. Désormais, on put assister à ce fait, au moins imprévu dans la guerre de tranchées (et cependant renouvelé de la première campagne de Napoléon en Russie lors de la bataille de Vitepsk), que l'artillerie de campagne était obligée de se placer devant l'infanterie lorsqu'elle voulait exécuter un tir quelconque.

D'ailleurs, à Kaminetz, distant de 20 kilomètres environ des premières lignes, il était impossible de se douter que l'on fût si près du front. Tous les soirs, se donnaient de grands bals publics avec éclairage à giorno de toute la ville. Toute la journée, pâtisseries et restaurants regorgeaient de monde. Par contre, le désordre et l'anarchie dans l'armée continuaient leur courbe ascendante, avec parfois des incidents pleins de saveur.

C'est ainsi que, certain soir, dans un bal public, à la suite d'une discussion survenue entre quelques officiers d'un régiment et ceux des autos-mitrailleuses, on vit les soldats des deux partis adverses prendre fait et cause pour leurs chefs. Après un pugilat en règle, les autos-mitrailleurs, numériquement inférieurs et bien décidés à avoir l'avantage, partirent à leur cantonnement pour chercher leurs véhicules, et revinrent en tirant dans les rues. Fort heureusement, comme il était deux heures du matin, les passants étaient rares et surtout, les tireurs étant ivres, leur tir manquait de précision : il y eut cependant quelques victimes. Or, le jour des obsèques, que l'on voulut les plus impressionnantes possible, quel ne fut pas notre étonnement de voir une auto-mitrailleuse servir de corbillard à ses propres victimes et une deuxième, chamarrée de drapeaux rouges, portant des fleurs et des couronnes ! ! ! Les deux partis adverses, s'étant réconciliés, voulaient ainsi sceller leur parfait accord !

C'est encore dans cette bonne ville de Kaminetz que nous

voyions presque journellement des chariots appartenant à des juifs, se diriger vers les lignes, puis revenir après avoir échangé leur chargement de farine contre des caisses renfermant des objets portant tous l'estampille *Made in Germany*.

A cette époque eut lieu la tentative de contre-révolution connue sous le nom de mouvement de Korniloff. Celui-ci avait fait un appel aux Cosaques, qui devaient le rejoindre aux environs de Moscou. Le but était d'installer un gouvernement Korniloff-Kerensky. Que se passa-t-il au dernier moment? A quels mobiles obéit Kerensky? Mystère. Toujours est-il que les journaux publièrent en grandes lettres que Korniloff était déclaré « traître à la Patrie » par Kerensky lui-même, et que celui-ci sommait le peuple russe de s'opposer par tous les moyens possibles au groupement de cette armée contre-révolutionnaire. Notre dernier espoir d'une « poigne » pour remettre de l'ordre nous était enlevé. Il n'y avait plus de généraux ayant suffisamment d'autorité pour rétablir une discipline. D'ailleurs, la cavalerie et les Cosaques commençaient aussi à se mettre en « soviets » et à nommer eux-mêmes leurs officiers.

Pour expliquer cette défaillance de l'autorité qui fut le grand scandale et le pire désastre, il faut se souvenir que presque tous les officiers de carrière avaient été tués; l'encadrement de la troupe était loin de présenter la solidité qu'il avait au début de la guerre. On avait nommé beaucoup d'officiers peu instruits, d'esprit peu militaire, et cherchant beaucoup plus à se tirer d'affaire qu'à rétablir l'ordre et la discipline dans leurs unités. Le gouvernement lui-même s'ingéniait à rendre la vie odieuse à ces malheureux. Non seulement ils n'avaient plus le droit de commander directement, mais on leur avait supprimé d'abord leurs ordonnances, puis le droit d'avoir une cuisine autre que celle des soldats, puis finalement leur solde. Ils ne touchèrent bientôt plus que 7 roubles par mois.

Or, par une conséquence naturelle de cet état de choses, le coût de la vie augmentait dans des proportions inquiétantes. Une archine d'étoffe (0 m. 60) coûtait 100 roubles. Une paire de bottes, qui au début de la guerre coûtait 20 ou 30 roubles, en valut bientôt de 150 à 200. Les vivres subissaient la même hausse de prix, tandis que leur qualité et leur quantité diminuaient sans cesse. Trouver de la farine et de la viande devenait un véritable tour de force.

Bientôt le bruit se répandit que cette pénurie et cette vie chère provenaient de ce que les « bourgouï » avaient tout accaparé. On décida de s'en prendre à eux. Les massacres et les pillages commencèrent. Ce fut le prélude du bolchévisme.

Sous couleur de perquisitions, des bandes de soldats armés jusqu'aux dents se mirent à entrer dans les maisons et dans les propriétés des riches, pour s'assurer qu'il n'y avait ni armes ni munitions cachées. Ils se faisaient livrer toutes les clefs et ouvraient les meubles pour y prendre tout l'argent possible... dont ils donnaient un reçu revêtu de quelque vague signature. Les propriétaires faisaient-ils des difficultés pour laisser fouiller leurs maisons, ils les tuaient. Ne pouvant emmener le bétail, et plutôt que d'en faire profiter des gens manquant réellement de tout, ils l'égorgeaient. Un jour, perquisitionnant dans la propriété d'Yvanoff Loutzévine, maréchal de noblesse de Proscouroff, ils trouvèrent un haras de quatre-vingts chevaux de pur sang. Comme il eût été trop long de les tuer les uns après les autres, ils imaginèrent de tirer sur eux à coups de mitrailleuses... pour aller plus vite.

Au milieu de tous ces désordres, ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est qu'il subsistait encore une sorte de front. Mais l'époque de la neige approchait; les comités des armées du Sud-Ouest, où nous nous trouvions, déclarèrent que si on ne leur distribuait pas d'effets chauds, ils considéreraient la guerre comme terminée le 1er octobre et qu'à cette date ils rentreraient purement et simplement dans leurs foyers. Or, il y avait fort peu de vêtements d'hiver, car si au front les soldats ne se battaient plus, dans les usines les ouvriers avaient cessé de travailler. L'intendance, dont les dépôts étaient très démunis, était dans l'impossibilité de nourrir et d'habiller des effectifs considérables.

Pour maintenir une armée en ligne, le gouvernement décida de libérer toutes les vieilles classes. Cela lui permettrait de ne conserver que 150 à 200 divisions qu'on parviendrait à entretenir avec ce qui se trouvait dans les dépôts ; car il est à remarquer qu'à ce moment encore le gouvernement ne cessait de publier des manifestes pour déclarer qu'il fallait à tout prix mener la guerre jusqu'au bout. Il est vrai aussi que ces manifestes étaient médiocrement goûtés.

Le résultat fut ahurissant. Les soldats ne voulaient pas aller

au front : ils ne voulurent pas davantage rentrer dans leurs foyers. Lorsqu'une troupe se trouvant à l'arrière était désignée pour rejoindre la ligne de feu, aux exhortations des officiers les hommes répondaient simplement: « Libre à toi d'y aller si tu le veux; quant à nous, nous sommes très bien ici et nous y restons. » Ce fut à peu près le même langage que tinrent les troupes libérées par le décret dont nous venons de parler. Des hommes qui depuis trois ans avaient pris l'habitude de ne rien faire, d'être nourris et bien nourris, sans avoir à se livrer comme autrefois aux durs travaux des champs, ne se soucièrent nullement de quitter l'armée... ou du moins l'uniforme.

Survint alors un phénomène bizarre et qui devait avoir une répercussion énorme sur l'état de la Russie tout entière : ce peuple, qui n'avait jamais quitté sa chaumière, fut pris d'un subit besoin de voyager! Soudain, des milliers et des milliers d'êtres furent en proie à la *monomanie du voyage*.

Mais ce qu'étaient ces voyages, nul ne peut, sans l'avoir vu, s'en faire une idée. Les gares devinrent pour les soldats leurs lieux de prédilection; ils y vivaient, ils y couchaient sans vouloir en démarrer. On les voyait allongés par terre, entassés les uns sur les autres, sans faire un mouvement, si ce n'est celui des mâchoires broyant et crachant éternellement leurs graines de soleil. Un train arrivait-il, c'était la ruée folle. Les portes n'offrant pas un assez large accès, ils passaient par les fenêtres, brisées à coups de crosse. C'était seulement lorsqu'ils étaient installés, et parfois quand le train roulait déjà depuis des heures, qu'ils s'inquiétaient de sa destination.

Nous en avons vu qui, projetant d'aller à Moscou, apprenaient qu'ils étaient sur la ligne d'Odessa. Ils ne quittaient pas leur place pour si peu, et vous répondaient par leur éternel et démoralisant « Nitchevo. » N'allaient cependant jusqu'à destination extrême que ceux qui avaient une place assise ou debout dans le couloir. Ceux qui étaient moins bien partagés et qui n'avaient qu'une place de second ordre, c'est-à-dire soit sur le marchepied, soit sur le toit, soit même sur le tampon, quittaient leur inconfortable perchoir pour s'arrêter quelques jours dans la première ville qui leur paraissait offrir matière à d'honorables profits. Puis, lorsqu'ils estimaient avoir fait une rafle suffisante, ils reprenaient leur voyage toujours sans but et sans destination définie.

Inutile de dire que depuis fort longtemps les soldats négligeaient de prendre le moindre billet.

En revanche, combien de fois arrivait-il que les malheureux employés de chemin de fer fussent, pour les faits les plus indépendants de leur volonté, malmenés par ces déments! Un jour, dans la secousse d'un démarrage un peu brusque, un soldat juché sur le toit tomba sur la voie et fut broyé par les wagons. Au premier arrêt, les témoins de l'accident bondirent sur le mécanicien de la locomotive et le tuèrent sans autre forme de procès... Une autre fois, désireux d'arriver plus vite à Kiew, des soldats jetèrent par-dessus bord chauffeur et mécanicien. Le train prit alors des allures de grand express européen, et fit une entrée sensationnelle dans la gare. Malheureusement ses mécaniciens de fortune ne surent l'arrêter à temps, de sorte que ce train bolide renversa un butoir, sauta sur la chaussée et vint s'enclaver dans le bureau du télégraphe où il tua une dizaine d'employés!

Cet amour intempestif des voyages ne fut pas le seul qui s'empara de ces vieilles classes libérées : peu à peu elles prirent aussi le goût du lucre. N'attendant aucune ressource d'aucun travail avouable, elles commencèrent à former de petites associations qu'on pourrait comparer à celle d'Ali-Baba et des quarante voleurs, prélude des bienfaits que ne pouvait manquer de procurer le « bolchevisme », entendez : le brigandage à main armée et à grand rendement.

En novembre, on entendit encore quelques coups de canon. Certes, les tentatives de fraternisation devenaient de plus en plus fréquentes; mais les Allemands en sentaient tous les dangers pour leurs propres troupes; aussi ne se souciaient-ils pas de leur laisser prendre une trop grande extension. Ils préféraient de beaucoup agir directement sur l'intérieur du pays. D'ailleurs, quoique désireux d'obtenir la paix le plus tôt possible, ils crurent bon de prendre encore Riga, après une bataille où les Russes subirent des pertes assez sérieuses. Sur notre front on se battait encore. Ce fut à ce moment que deux de mes camarades d'escadrille remportèrent, à quelques jours d'intervalle, cinq victoires aériennes. Et les soldats continuaient à nous répéter qu'ils resteraient « sur leurs positions, » si on leur donnait des vêtements chauds!

Mais à la fin de ce mois, les événements allaient se préci-

piter. Depuis que Lénine était au pouvoir, l'anarchie avait progressé à pas de géant. Désormais elle était partout : c'est alors qu'à la Stawka le généralissime fut assassiné, puis remplacé par le proporchik Krilenko. Les détails parvenus plus tard nous apprirent que l'infortuné général, ayant eu vent du complot ourdi contre lui, avait décidé de quitter la Stawka; il était même déjà dans son wagon, lorsque des marins, — devenus les prototypes de toute violence, — l'aperçurent, se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de sa place, puis l'écharpèrent littéralement dans la gare.

Ce fut comme le signal attendu par cette horde de brigands et d'assassins. Cela commença par la suppression des signes extérieurs pour les grades. Un décret abolit les pagonnes (galons) et cocardes des officiers; l'exécution de cet ordre donna lieu à des scènes révoltantes. Non contents de contraindre les officiers à les enlever, ils s'élançaient sur eux brutalement et les leur arrachaient en les malmenant. En Russie, les généraux en retraite ont le droit de rester en tenue; leurs cheveux blancs ne leur valurent même pas d'être épargnés : comme les jeunes officiers, ils eurent la douleur d'être en quelque sorte dégradés en pleine rue et par leurs propres soldats.

Le pillage allait, bien entendu, de pair avec l'indiscipline. Les banques commencèrent à recevoir la visite de bandes armées enjoignant qu'on leur remît immédiatement 100 000 ou 200 000 roubles. Si le directeur s'exécutait, on lui signait un « reçu; » s'il refusait, il était tué et la banque était ensuite mise à sac. Ceci explique les deux faits suivants qui dès lors se répétèrent continuellement. Un jour, un soldat, qui venait d'être tué par ses camarades, fut déshabillé pour être mis en bière; on trouva sur lui 55 000 roubles! Vers le même temps, à Petrograd, un officier étranger fut arrêté la nuit par une bande d'énergumènes. Son manteau s'étant trouvé du goût d'un de ceux-ci, il dut, sous la menace des revolvers, se dévêtir pour le remettre à l'un d'eux. En échange, ce soldat lui donna sa vieille « chouba. » Rentré chez lui, il trouvait dans une poche, enveloppés dans un débris de journal, dix-sept billets de mille roubles... C'était sans doute le fruit de quelque opération dite « réquisition. »

Au milieu de ces hordes, la situation de mes hommes devenait de plus en plus critique; l'armistice étant sur le point

d'être signé, nous risquions vingt fois d'être faits prisonniers, ou même d'être livrés aux Allemands. Je reçus enfin l'ordre de me rendre à Loubny, petite ville sise à 150 verstes à l'Est de Kiew : on espérait que nous nous y trouverions un peu plus en sécurité. Loubny est en Ukraine, et nous étions en train de chercher à nous attacher ce groupement qui semblait offrir certaines garanties.

EN UKRAINE

L'Ukraine, communément appelée Petite-Russie, réclamait son autonomie; elle prétendait, quoiqu'en l'absence de toutes frontières naturelles, n'avoir aucune raison d'être rattachée à la Russie du Nord. Ni par les mœurs, ni par les coutumes, elle ne se distingue des autres régions; c'est tout au plus si une plus grande élégance de costume la fait reconnaître : somme toute, elle est à la Grande-Russie ce que la Bretagne est à la France. Au point de vue économique seulement, la différence est sensible; car, à part la Sibérie, non encore suffisamment exploitée, c'est de beaucoup le pays le plus riche de cet immense empire, et sa dénomination de « grenier de la Russie » est de tous points exacte. Les habitants en sont aussi un peu plus cultivés et d'une mentalité légèrement supérieure.

Donc, à Kiew, après une bataille de rues, s'était constituée une Rada, ou gouvernement de l'Ukraine, ayant ses ministres, ses fonctionnaires, sa police, et qui manifesta le désir de se débarrasser de tous les « indésirables, » afin de rétablir l'ordre et de permettre au commerce et à l'industrie de reprendre une marche normale. Elle voulut se créer une armée ayant des cadres, une tenue à elle; en un mot, on sentait un effort pour enrayer l'anarchie. De fait, une manière d'ordre commençait à se rétablir. On assistait même à la naissance d'une armée qui, une fois disciplinée, reprendrait peut-être l'esprit offensif capable d'immobiliser un bon nombre de divisions allemandes et de porter secours aux malheureux Roumains victimes de la défection russe. Le gouvernement français n'hésita pas, il reconnut le gouvernement de la Rada et envoya auprès de lui un représentant, le général Tabouis. La déception devait être rapide, et bientôt aucune illusion ne nous fut plus permise sur le peu d'influence que pourrait exercer cette mission.

Ukrainiens et Autrichiens ont beaucoup d'affinités de sentiments; de plus, en temps de paix, des rapports commerciaux et même des liens de famille s'étaient forcément établis entre les deux pays limitrophes. Si les Petits-Russiens étaient bien disposés pour nous, ils ne se sentaient aucune animosité contre les Autrichiens. Ajoutez que la plus grande partie de l'armée autrichienne s'était rendue à Broussiloff en 1916 et était actuellement en liberté, vaquant à toutes sortes de travaux à Kiew et dans toute l'Ukraine. La Rada ne demandait pas mieux que de rester en bonnes relations avec la France, mais ses soldats entendaient ne pas continuer la guerre en général, et la guerre à l'Autriche en particulier. De plus, pour subsister, ce gouvernement avait dû faire d'énormes concessions à l'élément populaire et promettre en quelque sorte le paradis sur terre, de sorte que comités et soviets existaient toujours; l'exercice de l'autorité ne pouvait donc y être que très précaire. La France avait pour programme : « paix chez vous et guerre à l'extérieur, » tandis que l'Autriche disait : la paix partout. En outre, elle garantissait l'appui de ses troupes pour le cas où les bolcheviks, une première fois chassés, menaceraient d'un retour offensif. Dès maintenant elle faisait des offres pour la reprise immédiate des affaires entre les deux pays. La France malheureusement ne pouvait donner qu'un peu d'argent et beaucoup de conseils.

Il advint qu'abusés par cet essai de regroupement, beaucoup d'officiers de tous grades et de toutes armes se réunirent à Kiew, suppliant les Français de les enrôler, ne fût-ce que comme simples soldats, pour chercher à maintenir un front quelconque. Hélas! le mal était trop grand, et, pour soulever cette masse immense, le levier était trop faible et surtout sans point d'appui sérieux. C'était bien fini : personne ici ne voulait plus se battre. Combien de fois ai-je entendu des gens de l'endroit, parmi les plus influents et les mieux renseignés, s'étonner de notre insistance! Les voyageurs de commerce d'outre-Rhin circulaient déjà partout, au vu et au su de tout le monde, prenant des commandes et fixant des dates de livraison. « Pourquoi, nous disait-on, vous obstiner quand tout le monde ne parle que de paix? Pourquoi donner de l'argent qui, reçu d'une main, vient retrouver dans la poche du même individu l'argent allemand reçu de l'autre main, et même en

plus grande quantité? » Les dirigeants de l'Ukraine nous auraient très bien vus cherchant à orienter les pourparlers de paix qui allaient être infailliblement signés.

La tentative était donc vouée à l'insuccès : du moins nous servit-elle à nous démontrer l'attachement qu'avaient les officiers russes pour la France; car ils cherchaient, par tous les moyens, à nous faire oublier tout ce que leur malheureux pays étalait d'horreurs propres à nous détacher de lui à tout jamais. Non seulement ils s'en excusaient en paroles, mais leur attitude prouvait éloquemment combien ils en souffraient. Lorsqu'ils nous rencontraient dans la rue ou venaient voir nos chefs au bureau de notre mission, c'était toujours pour demander qu'on leur permît de s'engager dans l'armée française.

Les fêtes de Noël et du Nouvel An se passèrent dans un calme relatif. Bien entendu, il n'était plus question de guerre; l'armistice, suivi des pourparlers de Brest-Litowsk, menait infailliblement à la paix. Un seul nuage à l'horizon pour les Empires centraux, et c'était ce regroupement de l'Ukraine. Ils avaient beau être fixés sur les sentiments des Ukrainiens, tous favorables à la cessation des hostilités; il suffisait qu'il y eût à Kiew une armée et qu'il s'y trouvât plusieurs milliers d'officiers: c'en était assez pour leur faire redouter la possibilité d'un mouvement nationaliste. Ils ne voulaient donc pas s'engager plus avant, tant que ce foyer n'aurait pas été complètement éteint. Ils ne pouvaient songer à envoyer des troupes, ce qui aurait pu tout gâter. Un moyen, qui ne devait coûter que du papier russe, s'offrait : le « bolchevisme. » On va voir comment ils surent s'en servir.

Presque toutes les grandes villes, presque tous les grands centres s'étaient ralliés à la doctrine des bolcheviks, qui était une doctrine simpliste, consistant à piller, voler ou assassiner les bourgeois. Seule, Kiew avait résisté à leurs menées. Une campagne s'organisa donc, ayant pour centre Poltava. Sous le commandement du colonel Mouraview, — que l'ancien régime avait connu colonel de gendarmerie à Petrograd, — un groupement d'environ trois mille hommes fut constitué. Pour l'enrôlement on ne s'embarrassait d'aucunes formalités. Le salaire était fixé d'après la tête de l'individu : une figure de mauviette n'obtenait que 15 roubles par jour, tandis qu'une franche trogne de brigand en ramassait le double. Comme

armement, tout un arsenal : le grand sabre caucasien, deux revolvers aux côtés, souvent un troisième dans la poche, un poignard dans la ceinture, un fusil toujours muni de sa baïonnette (en Russie le fourreau n'existe pas), puis en bandoulière une bande de mitrailleuse servant de cartouchière. Cet accoutrement était porté par des gamins de quinze ans, à peine aussi hauts que leur sabre, tout de même que par des vieillards. Cependant l'âge du plus grand nombre de ces apaches ne dépassait pas la trentaine.

Pour les nourrir, des stocks énormes appartenant à la Croix-Rouge furent réquisitionnés, tandis que, venues de tous côtés, s'amoncelaient des quantités considérables de munitions.

Cette armée devait être transportée de Poltava à Kiew par voie ferrée, sur des trains dits blindés. Ces trains, en réalité, comprenaient, à l'avant de la locomotive, des wagons métalliques destinés au transport du charbon, sur lesquels on avait juché des pièces de 75 et de 105, puis, debout contre les parois, des plaques de tôle en guise de pare-éclats. Derrière la locomotive, de simples wagons de voyageurs, destinés à servir de casernement aux hommes et dans les couloirs desquels étaient installées des mitrailleuses. Le dernier wagon était toujours une voiture de train sanitaire, occupée par quelques jeunes et jolies infirmières.

Dès que l'expédition fut prête, les premiers trains s'ébranlèrent; à chaque station, des détachements s'arrêtaient, descendaient en ville, s'assuraient des dispositions des habitants, laissaient des hommes à eux à la poste et à la gare, nommaient un commandant de la ville, puis reprenaient leur marche en avant, leur repli étant désormais assuré. D'ailleurs, qui aurait osé s'attaquer à eux? Leur nom seul faisait trembler à dix lieues à la ronde. Bientôt ils arrivèrent à Loubny, où j'étais toujours, attendant, mais en vain, des ordres, et surtout de l'argent pour faire vivre mon détachement.

Le premier train qui arriva à Loubny était composé d'éclaireurs, sans armes apparentes, et qui avaient pour mission de sonder la population. Celle-ci les ayant reçus avec le pain et le sel, les pouvoirs furent immédiatement distribués. Un commandant de la ville s'installa à la gare, et des télégraphistes sûrs remplacèrent les Ukrainiens. Tout le système d'informations et de communications dûment occupé, les trains blindés commen-

cèrent à arriver, et leur contenu se déversa aussitôt dans les rues de la ville pour y perquisitionner.

Dès qu'ils entendaient à leur porte les coups de crosse annonçant la visite de ces bandits, les habitants se croyaient perdus : il n'était pas une cachette qu'ils ne se missent en devoir de leur ouvrir, crainte de froisser de si irritables personnages. Non loin de notre parc, existait un immense dépôt de la Croix-Rouge; les bolcheviks le réquisitionnèrent immédiatement, puis expédièrent tout ce qu'il y avait de vivres à Poltava. Bientôt, ayant appris qu'il y avait là des troupes françaises, le commandant m'envoyait une délégation pour nous demander quelles étaient nos intentions : « Nous sommes toujours les alliés des Russes, et nous ne nous occupons pas de leur politique intérieure, » fut la réponse... Et pour cette fois, ils nous laissèrent tranquilles.

Mais à quelques jours de là, mon camarade Lachman, dont l'escadrille avait aussi quitté le front et s'était repliée à quelques kilomètres de nous, envoya un de ses avions à Kiew pour y prendre des ordres, chercher de l'argent, et informer notre général que nous ne pouvions plus songer à le rejoindre, puisque la voie était prise par les Bolcheviks qui partaient à la conquête de Kiew. Instruit de cette démarche, Mouraview donna l'ordre d'arrêter et de désarmer tous les Français.

Je ne dépeindrai pas ici le serrement de cœur qui m'étreignit, lorsque je vis cette bande d'énergumènes me réclamer les mitrailleuses dont j'étais dépositaire, ainsi que mes armes et celles de mes hommes. Heureusement, aucun de ceux qui étaient venus les chercher ne parlait français; j'eus donc le temps de faire comprendre aux miens que contre le nombre il n'y avait rien à faire, que toute résistance était inutile, mais que j'entendais qu'aucune arme ne fût livrée en état de servir. Puis je me dirigeai, suivi des bolcheviks, vers le bout du train opposé à celui qui contenait notre armurerie. Pendant ce temps, les gros marteaux aplatirent sur les enclumes les canons et les mécanismes; pâles de rage et la mort dans l'âme, mes bommes frappèrent à coups redoublés, tant et si bien que, quand je revins suivi de ma meute, elle ne trouva plus par terre, dans la boue, que des morceaux de ferraille informes, où on aurait eu peine à découvrir les 30 mitrailleuses dont nous aurions eu tant de plaisir à nous servir!

Au cours de l'interrogatoire qui suivit, Mouraview, ayant acquis la conviction que les Français ne prendraient fait et cause ni pour ni contre les bolcheviks, donna l'ordre qu'on nous remît en liberté, et même que nos armes nous fussent rendues. La dernière partie de cet ordre ne put être exécutée, car nos revolvers avaient déjà pris une direction inconnue. A quelques-uns de mes camarades, cependant, on permit de choisir, parmi les armes saisies au cours des dernières perquisitions, celles qui leur conviendraient.

Quand la « prise de Loubny » fut considérée comme achevée, c'est-à-dire quand le sac des maisons bourgeoises fut chose accomplie, les trains blindés reprirent leur marche en avant. J'eus alors assez souvent l'occasion d'être en contact avec le gouverneur de la ville. C'était un homme point trop mal intentionné, qui s'opposait au brigandage dans une certaine mesure, et à condition qu'on n'oubliât pas de le payer un bon prix. Aucune pensée politique derrière la tête; une seule idée : faire promptement fortune.

Il arriva qu'un de mes wagons-ateliers prit feu. C'était justement celui où se trouvaient les machines-outils et les groupes électrogènes, et qui partant contenait de l'essence. Lorsque je vis qu'il n'y avait aucune chance de maîtriser l'incendie, que les extincteurs étaient impuissants, et que l'explosion des bidons de réserve était inévitable, je fis reculer tout mon monde. A ce moment arriva le chef bolchevik, — légèrement pris de boisson, — qui voulut à tout prix entrer encore une fois dans le wagon pour y prendre... je ne sais quoi. Soudain l'explosion prévue se produisit : le malheureux fut horriblement brûlé aux mains et au visage. Je dus le conduire tout de suite à un hôpital où on lui banda complètement mains et visage. Puis il regagna la gare où il avait élu domicile, malgré les exhortations du docteur qui voulait le garder chez lui. Le lendemain matin, j'allai prendre de ses nouvelles; quel ne fut pas mon étonnement, sachant que ses brûlures quoique sérieuses n'étaient que superficielles, d'apprendre qu'il était mort! Ayant réussi à monter jusque dans sa chambre, ma surprise augmenta à voir que l'on procédait déjà à la mise en bière. Tout s'expliqua quand je constatai qu'il avait reçu, à bout portant, deux balles de revolver dans la tête. Ses acolytes, profitant de ce qu'il était dans l'impossibilité de se servir de ses mains pour se défendre, s'étaient débar-

rassés de lui, pour pouvoir continuer à piller tranquillement... On voit à ce trait quelles étaient les mœurs de ces rénovateurs de l'ordre.

Cependant les autres villes situées entre Loubny et Kiew continuaient à se rendre aux bolcheviks sans leur opposer la moindre résistance, de sorte que les trains blindés et tout l'échelon n'allaient pas tarder à entrer dans la capitale de l'Ukraine. Nous pensions tous que les Ukrainiens livreraient une bataille, et même feraient sauter le pont du Dnieper, ce qui aurait du moins ralenti et même arrêté leur marche pendant quelque temps; il n'en fut rien.

Dans l'intérieur de Kiew, voici comment les choses se passèrent. Il existait dans la ville un noyau assez important de bolcheviks; ceux-ci, apprenant l'arrivée du gros de leurs partisans, commencèrent à se remuer. Les Ukrainiens, qui se savaient en nombre, se groupèrent et contre-attaquèrent assez vigoureusement. Les bolcheviks, groupés dans l'arsenal transformé en blockhaus, se mirent à tirer de là sur la ville à coups de canon et sur les assaillants à coups de mitrailleuses. L'avantage resta aux Ukrainiens qui prirent l'arsenal et fusillèrent tous les occupants. Fiers de leur succès, les vainqueurs défilèrent dans les rues, musique et drapeaux en tête : abusés par la facilité relative avec laquelle ils avaient eu raison de cette résistance, ils pensèrent qu'il en serait de même avec les bolcheviks arrivant par la voie ferrée.

Ceux-ci, ayant pénétré de nuit dans la ville, commencèrent, dès le lendemain matin, leurs arrestations. Profitant de ce qu'ils étaient habillés comme les soldats russes, ils s'approchaient par petits groupes des passants bien mis et leur demandaient leurs papiers. Ceux-ci, sans méfiance, sachant que la veille au soir ils étaient encore sous la garde des Ukrainiens, présentaient la carte rouge délivrée par eux et qui leur servait de sauf-conduit. Dès que cette carte dénonciatrice était exhibée, les soldats disaient simplement : « Tourne-toi. » Toujours sans méfiance, les malheureux obéissaient : immédiatement ils recevaient deux ou trois balles dans la tête.

Cependant les Ukrainiens se rassemblaient et une grande bataille de rues qui devait durer plusieurs jours ne tarda pas à s'engager. Il y eut des barricades défendues par des mitrailleuses et même par des canons; il y eut des charges à la baïon-

nette ; il y eut surtout un actif bombardement par les pièces des trains blindés. Les obus tombèrent un peu partout, mais s'acharnèrent particulièrement sur les maisons habitées par les membres de la Rada. L'accès des rues était impossible car, à chaque angle, il y avait une mitrailleuse tirant sans pitié sur quiconque se présentait, ami ou ennemi.

Malgré une défense sérieuse, la ville tomba entre les mains des bolcheviks qui avaient la supériorité du nombre et de l'armement. Il se produisit alors des scènes de carnage abominables. Un « tribunal » siégea en permanence dans un des palais de la ville : c'est là qu'étaient amenés tous les officiers et tous les suspects, c'est-à-dire quiconque était supposé hostile au bolchevisme. On les rangeait à droite ou à gauche de la salle. A ceux qui étaient à droite on remettait une sorte de laisser-passer : c'étaient les élus. Quant à ceux de gauche, on attendait qu'ils fussent une trentaine, puis on les emmenait dans un jardin sis non loin du Dnieper, où quelques jours auparavant se pressaient encore tous les élégants de la ville. Arrivés là, on les faisait déshabiller, — n'oublions pas qu'une crise des étoffes sévissait en Russie, — on les groupait au petit bonheur, et les soldats tiraient dans le tas. Quand le tribunal leur envoyait trop de monde, c'est à coups de mitrailleuses qu'ils accomplissaient leur macabre besogne. Des paquets de condamnés attendaient leur tour, ou attendaient simplement que les bourreaux eussent fini de fouiller leurs victimes ou de leur enlever leurs bottes.

D'autres bandes étaient chargées de perquisitionner et d'arrêter les « bourgeois; » souvent lorsqu'elles opéraient trop loin du tribunal, elles s'arrêtaient à mi-chemin et fusillaient leurs victimes dans la rue, trouvant inutile de se donner la fatigue d'un si long parcours... Et ce fut ainsi pendant plusieurs jours.

Lorsque le calme commença à renaître, Mouraview, satisfait, décida de prononcer un discours du balcon de la mairie. Il annonça que, justice étant faite, une ère de paix et de prospérité allait maintenant descendre sur les habitants de Kiew, enfin débarrassée de ses oppresseurs!

Pendant ce temps, le petit détachement de notre aviation laissé à Kiew devait rester caché, car, dès les premiers jours, notre dépôt de matériel et surtout nos automobiles avaient été

pris. Le magasin de vivres de réserve avait, bien entendu, été pillé. Tout cela n'aurait rien été si nous n'avions eu à déplorer la mort du commandant Jourdan tué d'une balle au cou, alors qu'il venait au bureau. C'était un officier d'une grande valeur, blessé deux fois sur le front français, prisonnier en Allemagne d'où il s'était évadé : et il succombait à une mort stupide, sous les coups de brutes tirant au hasard !

Une fois le gouvernement bolchevik installé à Kiew, les Allemands, qui ne couraient plus aucun danger, arrivèrent par trains ordinaires. Ils avaient déjà occupé Proscouroff, Gmerinka, et n'étaient plus qu'à quelques verstes de Kiew. Il était évident que dans de telles conditions notre présence en Ukraine n'avait plus aucune raison d'être : le général Tabouis donna l'ordre du départ. Ce fut pour nos hôtes un véritable désespoir : nous fûmes l'objet de scènes réellement touchantes.

Nous quittâmes l'Ukraine le 18 février, pour Moscou, où toutes nos missions devaient se réunir. Inutile de dire qu'à chaque station il fallait parlementer avec le commandant bolchevik qui nous posait toujours les mêmes questions et surtout nous demandait si nous n'avions pas de « polimiotes » (mitrailleuses) dont ils avaient grand peur. A chaque station, il fallait aussi se défendre contre l'invasion de nos wagons par les soldats errants, de plus en plus atteints de la monomanie du voyage. Un détachement de notre mission qui se trouvait non loin d'Odessa, eut une chance inouïe. Un grand chef révolutionnaire de l'endroit eut soudain l'idée de prendre le même train pour aller à Moscou, et comme il avait fait ses études en France et qu'il parlait très correctement notre langue, il s'ingénia à faciliter le voyage de nos camarades. Leur train spécial, c'est-à-dire uniquement réservé aux Français, du moins en théorie, mit à peine quarante-huit heures pour atteindre Moscou, alors que normalement il aurait dû mettre cinq ou six jours.

Le procédé de ce parfait révolutionnaire était des plus simples : aussitôt arrivé à un embranchement, il bondissait, revolver au poing, chez le chef de gare, et lui enjoignait d'atteler immédiatement la meilleure locomotive du dépôt et de faire partir de suite le convoi. L'argument étant sans réplique, l'ordre était exécuté avec une rapidité telle que je n'en ai jamais vu de plus grande. Une fois la machine attachée, même cérémonie auprès des mécaniciens et même succès. Pour nous, qui ne

disposions pas des mêmes moyens, nous mîmes 33 jours pour gagner Kola, notre point de départ : détail curieux, nous devions quitter ce port un an jour pour jour, après notre arrivée.

A Pétrozawosk, nous rencontrâmes le général Niessel, chef des missions françaises en Russie : quand il nous fit ses adieux, il termina sur ces mots : « Bon courage, et dites bien en arrivant en France où la politique d'utopie et le manque de discipline ont conduit ce pauvre pays!... »

Malgré tout le plaisir que nous avions à penser que, dans quelques jours, nous serions enfin en France, dans nos foyers, tant de fois évoqués, si ardemment désirés, notre voyage de retour fut mélancolique. Alors qu'un an auparavant, nous suivions cette même voie, croyant aller vers un avenir plein de belles perspectives, où chacun de nous espérait faire flotter plus haut nos trois couleurs, nous revenions tristes et las. Tristes parce que nous considérions la fin lamentable de notre mission et les conséquences de l'abandon de notre alliée, comprenant bien que notre pays allait supporter plus lourdement encore le poids terrible que rejetait sur lui ce lâche abandon. Las, parce que nous nous étions dépensés sans compter, parce que nos hommes au milieu des pires difficultés n'avaient pas cessé d'être un exemple vivant, une superbe leçon de choses donnée à tout moment à ces révolutionnaires inconscients, et que tant d'efforts et des peines si noblement supportées n'avaient abouti à rien!

Tristes et las, oui, mais non pas découragés : certes la tâche serait plus dure, mais plus le travail est pénible et plus la gloire sera grande. Or, que faut-il au soldat français pour oublier d'un seul coup blessures, fatigues, tourments ? un peu de gloire.

De Kola par l'océan Glacial, nous gagnâmes l'Angleterre : ce fut pour nous une stupéfaction, les premiers jours, de constater qu'il était encore au monde des pays où l'ordre régnait, où les chemins de fer n'étaient pas pris d'assaut, où l'on pouvait déjeuner dans un restaurant sans voir arrêter son voisin, où les rues n'étaient pas balayées par les mitrailleuses!

Après une rapide traversée de l'Angleterre, nous arrivâmes en France le dimanche de Pâques. Heureux présage! Encore une fois, on avait eu de durs moments; mais le flot ennemi était enfin contenu.

Depuis notre retour de Russie, quelques-uns de nos camarades, laissés derrière nous pour diverses raisons, ont pu rejoindre, eux aussi, la France et apporter quelques renseignements sur les premiers événements survenus depuis l'arrivée des Allemands. D'ores et déjà, nous savons qu'ils ne pourront rien tirer cette année de la Russie, les champs n'ayant pas été ensemencés; le danger de l'infiltration n'en est pas moins certain : étant parvenus à envoyer pas mal de marchandises de première nécessité en Russie, au lieu de faire rentrer chez eux des billets, faux pour la plupart et sans aucune valeur, ils font acheter par leurs agents tout ce qui est valeur industrielle, et à des prix invraisemblables. De sorte que d'ici fort peu de temps, tramways, chemins de fer, usines, tout sera virtuellement en leur pouvoir.

Nous avons confiance qu'un tel état de choses ne saurait durer. D'ailleurs des hommes tels que le général Berthelot et le général Janin ont laissé de tels souvenirs partout où ils sont passés, que le jour où ils lèveront le drapeau de ce qu'on peut appeler « la résurrection de la Russie » ce ne sont pas des milliers, mais des millions d'hommes qui se redresseront et viendront se grouper autour d'eux. A leur valeur personnelle et à leur science s'ajoute le prestige du nom français qui n'a cessé d'être aimé et respecté à la ville et dans les camps aussi bien que dans la plus humble chaumière.

Le réveil sera dur, car le pangermanisme a cherché partout à s'enraciner, et nous trouverons en maints endroits trace de son passage. La Russie, par la faute des politiciens aidés par les Allemands, nous a abandonnés à un moment critique de la guerre. Je reste quand même persuadé qu'au jour de l'assaut final, elle sera de nouveau à nos côtés, — si nous voulons nous donner la peine de l'aider à se ressaisir.

Lieutenant Louis Sers.

LES
BATAILLES DE L'AISNE

II [1]

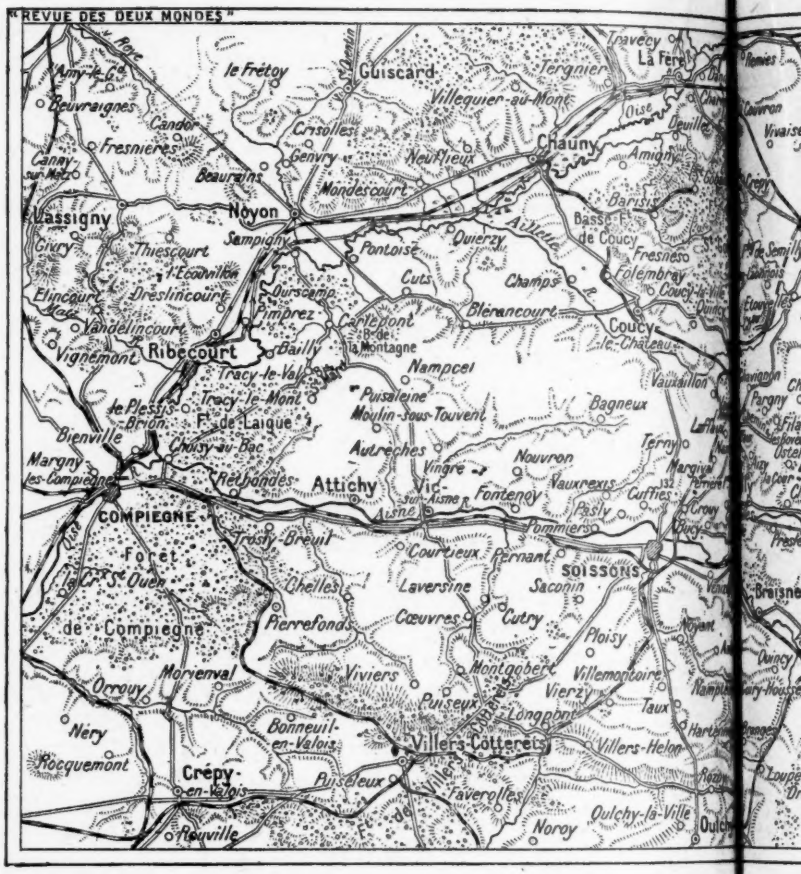
LA BATAILLE DE 1914

I. — DE LA MARNE A L'AISNE

« L'éternel champ de bataille » : ainsi nous avons qualifié cette région de l'Aisne où, à toutes les époques de notre histoire, — les plus reculées et les plus proches, — les armées se sont heurtées. Champ de bataille où, après César, après Clovis, après les petits-fils de Charlemagne, après les Capétiens, après Jeanne d'Arc, après Mazarin, Napoléon était apparu, y jouant sa fortune et la perdant; champ de bataille encore où, du 10 au 13 septembre 1914, les armées françaises étaient ramenées derrière l'ennemi, battu, en de mémorables journées, sur la Marne et courant vers le Nord. C'était dans ce massif de l'Aisne, c'était dans cette forteresse naturelle dont nous avons dit le formidable caractère, que forcément l'Allemand, en mauvais arroi, devait chercher à se réfugier pour y faire tête à nos armées victorieuses. C'était vers elle qu'il nous entraînait. C'était devant elle que, des mois, des années, nous devions mettre le siège avant de pouvoir en conquérir, au cours de l'année 1917 seulement, la première muraille.

Telle était cependant, dans les journées du 11 et du 12 sep-

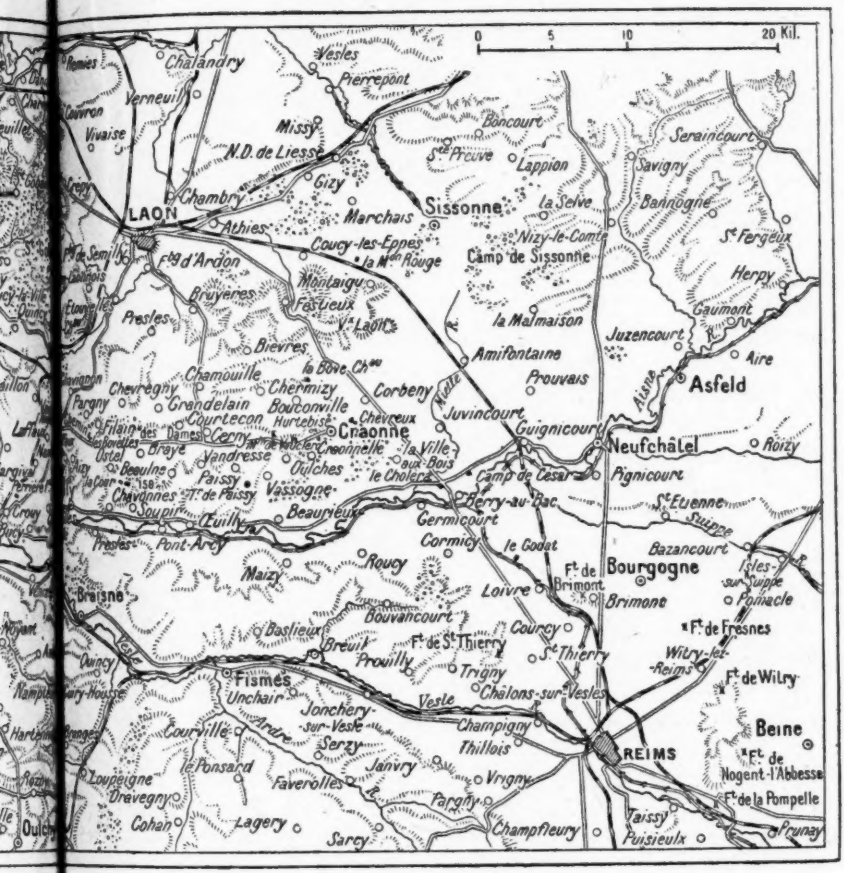
(1) Voyez la *Revue* du 1er août.



CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE

tembre 1914, la situation, que l'on pouvait se demander si les Allemands, battus sur toute la ligne de la Marne, n'allaient pas retraiter vers la frontière et *si, partant, il y aurait même bataille de l'Aisne*. Le 12 encore, le maréchal French, arrivé cependant en face de la falaise du Sud, admettra comme « établi » que les Allemands « ne tiendraient pas sur la ligne de l'Aisne et allaient dès lors être obligés de reculer jusqu'à la Meuse. »

Le général Joffre dont j'ai dit, en essayant de conter la vic-



TRE LES ONS DE LA BATAILLE DE 1914

toire de la Marne, qu'il possédait cette « tête froide » que Napoléon tenait pour « la première qualité d'un général en chef », n'admettait point la chose comme si « établie. » Il était avéré que, devant Maunoury, devant French, devant Franchet d'Esperey, devant Foch, après de durs combats, l'ennemi reculait, qu'il commençait à lâcher pied devant Langle de Cary et Sarrail. Mais deux hypothèses s'offraient que, dans sa « tête froide, » Joffre examinait. Ou l'ennemi, battu, désemparé, démoralisé,

ayant manqué son coup sur Paris et son attaque brusquée sur la France, allait, sans s'accrocher aux lignes de l'Aisne et de l'Oise, se rabattre sur la Meuse, et il le fallait vigoureusement reconduire. Ou, s'agrippant à ces lignes, il essaierait d'y faire front sérieusement; et alors il se faudrait garder de s'y briser, mais bien plutôt tenter de tourner le massif soit à l'Est, soit, de préférence, à l'Ouest.

Le massif restait en effet celui qu'avaient, à tous les âges, de César à Napoléon, affronté avec appréhension les armées qui s'y heurtaient. Si l'antique *Bibrax* des Rémois s'était écroulé, si le Coucy des Enguerrand avait été en partie jeté bas, la forteresse naturelle restait, du massif de Saint-Gobain aux dernières pentes de Craonne, celle que nous avons décrite, et la falaise du Sud en particulier s'élevait, de Soissons à Pontavert, avec le même redoutable aspect qui avait fait repousser à Napoléon cette idée d'un assaut que Blücher lui avait un instant prêtée, l'avait jeté immédiatement vers la plaine champenoise, à l'Est, comme, dix-neuf siècles avant, César vers le Beauvaisis, à l'Ouest. Par surcroît, il était croyable que, s'ils s'arrêtaient là, les Allemands allaient utiliser, avec leur particulier génie de la fortification, la moindre terrasse, le plus mince couloir, la plus petite anfractuosité, que, non contents de relever les défenses existantes, ils sauraient se créer des « Camps de César » et des « châteaux de Coucy » de fortune, et qu'en un mot, ils feraient promptement de ce massif ce que les ennemis de César et de Napoléon eux-mêmes n'auraient su faire : une forteresse inexpugnable.

Sans doute pourrait-on tenter de les suivre d'assez près et de les poursuivre avec assez de vigueur, non seulement pour les rejeter au delà de la rivière, mais pour les bousculer entre Aisne et Ailette, — et la chose était possible, puisque Maud'huy l'allait précisément faire. Et en ce cas, peut-être, — s'ils n'étaient qu'à moitié résolus à tenir là, ou si, pour quelque raison, ils en étaient empêchés, — arriverait-on à les reconduire au delà du Chemin des Dames et de l'Ailette; mais même rejetés de ce double mur d'enceinte, les petits-neveux de Blücher n'avaient-ils pas la ressource du vieux chef de guerre germain : le donjon imprenable de Laon? Et si, après le redoutable mur, le donjon imprenable lui-même devait être enlevé, de quel prix se paieraient de pareils assauts?

Puisque le dispositif de la bataille déjà livrée offrait à Joffre des ressources que, ni César, ni Napoléon n'avaient connues, puisque les armées de gauche étaient victorieuses de Nanteuil-le-Haudoin à Fère-Champenoise, puisque Maunoury, en particulier, était en quelque sorte tout porté par sa victoire de l'Ourcq vers l'Oise, et, de là, pouvait gagner la Haute-Somme, pourquoi ne tournerait-on pas simplement le massif par Compiègne, Lassigny, Roye et Péronne, ou tout au moins Noyon et la Fère, tandis que French le tâterait de front, que d'Esperey tenterait de le déborder à l'Est?

Aucun doute n'est possible sur la pensée du général en chef. S'il ne cesse de presser les armées de son centre d'agir vigoureusement, s'il ne perd pas de vue le plateau de Craonne et la trouée que cette position domine à l'Est, c'est à Maunoury qu'il revient sans cesse; c'est à lui qu'il a destiné dans la seconde bataille qui s'engage, entre Oise et Meuse, le rôle « décisif » : « Il faut prévoir, lui écrit-il dès le 11, que l'ennemi, faisant tête sur l'Aisne, il vous serait difficile d'attaquer de front et il paraît nécessaire que *vous ayez le plus tôt possible des forces remontant la rive droite de l'Oise pour déborder l'aile droite ennemie.* » Et nous verrons Joffre insister, à peu près tous les jours, sur la nécessité de tourner la position. Sa pensée s'est précisée dès le 12 très formellement : « Afin de déborder l'ennemi par l'Ouest, la sixième armée, laissant un fort détachement dans l'Ouest du massif de Saint-Gobain pour assurer en tout état de cause la liaison avec l'armée anglaise, *portera progressivement ses gros sur la rive droite de l'Oise.* » La préoccupation constante est de fortifier, de grossir, d'allonger l'armée Maunoury à l'Ouest du massif. C'est d'elle, finira-t-il par crier, que « *dépend actuellement le sort de la bataille engagée.* » Quelles causes empêcheront cette manœuvre d'avoir son effet, je le dirai dans la mesure compatible avec la discrétion encore nécessaire. Mais sur la pensée stratégique de Joffre, il ne fallait pas qu'un doute restât : le massif de l'Aisne devait être sans doute *abordé* au Sud, ne fût-ce que pour « fixer l'ennemi », il devait être plus sûrement *tourné* à l'Ouest. Ce fut le principe de la bataille de l'Aisne de 1914.

A dire vrai, la tendance des lieutenants de Joffre n'était pas, à cette heure, tout à fait conforme à ses intentions. Ces « généraux de la Marne » qui, de l'Ourcq à l'Ornain, venaient de

servir, d'une façon si parfaite, la conception du Haut Commandement, y étaient arrivés, j'ai tenté de le montrer ailleurs (1), par la pratique d'une étroite et heureuse solidarité. Se soutenant et souvent se secourant l'un l'autre spontanément, ils n'avaient cessé de rester liés, dans un relatif contact qu'en aucun point l'ennemi n'avait pu briser.

Les chefs gardaient de cette première expérience une tendance au *coude à coude* qui d'ailleurs ne leur était point particulière et se manifestait aux échelons inférieurs, puisque, au cours de la bataille, un des lieutenants de Maunoury devait signaler à ses divisionnaires comme un vrai danger « ce souci exagéré de la liaison et de l'alignement », ajoutant que, « chacun marchant carrément et résolument sur son objectif, la liaison se trouverait par là même réalisée. » Ces fortes paroles eussent pu avec profit s'adresser en haut comme en bas. Plus particulièrement, — nos Alliés l'ont depuis reconnu avec une bonne grâce qui me libère de tout scrupule, — le maréchal French, aussi prudent que vaillant, éprouvait depuis le début de la campagne une constante appréhension de rester, si peu que ce fût, isolé. Il avait comme excuse ce qu'il appelle lui-même « la faiblesse de son armée. » Aussi ne cessait-on de recommander que nos Alliés « fussent toujours très fortement encadrés sur leurs deux flancs. » Le Maréchal se trouvant entre les armées Maunoury, à sa gauche, et d'Esperey à sa droite, le Haut Commandement lui-même prescrivait aux deux généraux français de rester liés d'une façon très étroite avec les Anglais : comme le général d'Esperey, nous le verrons, était amené à appuyer assez fortement à droite vers la région de Reims, le souci qu'avait le Maréchal de rester « lié » l'entraînait à son tour vers l'Est; mais, par ailleurs, presque insensiblement, le général Maunoury, soucieux de satisfaire aux inquiétudes du Maréchal, serrait sur lui et, prolongeant sa droite vers Soissons, était par elle retenu de telle façon, qu'à peine son extrême gauche pouvait enjamber l'Oise.

Dès l'abord, la tendance à appuyer à droite fut manifeste, et c'est parce que le point de départ de la bataille de l'Aisne est bien au soir de celle de la Marne, qu'il faut en quelques mots revenir sur la poursuite.

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 septembre 1916, notre article sur la *Victoire de la Marne*.

*
* *

A gauche des armées françaises, la 6e armée (Maunoury) restait, depuis le soir du 9 septembre, maîtresse du champ de bataille de l'Ourcq ; Klück, en pleine retraite, se repliait vers le Nord-Est ; la 6e armée, ayant reçu mission de gagner le Nord *en appuyant sa droite à l'Ourcq*, était déjà amenée à obliquer un peu vers l'Est avec la rivière : « aller vers le Nord, » pour les vainqueurs d'entre Meaux et Senlis, c'était marcher droit sur Compiègne, la gauche sur Clermont, la droite tout au plus sur Vic-sur-Aisne : dès l'abord, le champ de bataille en eût été singulièrement élargi, et Klück débordé sur sa droite. Précédée du corps de cavalerie Bridoux, la 6e armée s'orientait cependant dans la direction Compiègne-Soissons : le 11, elle portait ses avant-gardes sur Pierrefonds-Chaudun ; mais le Haut Commandement, dans la pensée que l'on sait, donnait l'ordre au 13e corps, prélevé sur la 1re armée (des Vosges), de venir renforcer et allonger la gauche de l'armée Maunoury. Le 12, le quartier général de celui-ci était à Villers-Cotterets : ses troupes commençaient à rencontrer une résistance assez sérieuse « appuyée par des obusiers lourds ; » c'étaient, de la gauche à la droite, le 7e corps (Vauthier), le 6e groupe de divisions de réserve (Ebener), le 4e corps (Boelle), le 5e groupe (de Lamaze).

Déjà, la gauche tentant de franchir l'Oise à Verberie, la droite, — le groupe Lamaze, — bordait l'Aisne, assurant la liaison de l'armée avec les Anglais. Mais les troupes étant fatiguées, Maunoury demandait un jour de repos. D'autre part, le commandant de la 6e armée, se rendant compte qu'il était, pour la mission qui lui était confiée, tiré trop à droite, demandait lui-même à « désaxer » sa direction « pour la porter plus à l'Ouest, de manière à déborder franchement la droite ennemie qui semblait être à Saint-Just. » Il lui semblait que « les Anglais, en confiance avec nous, ne craignaient plus que nous les livrions à eux-mêmes. » A dix-neuf heures, le front atteint par la 6e armée était sur le plateau occidental entre Aisne et Oise, vers Tracy-le-Mont, Moulin-sous-Touvent, Vingré, Nouvion, et sur les bords de l'Aisne, de Fontenoy à Soissons. Le groupe de Lamaze trouvant les ponts détruits, la 55e division s'installait à Soissons ; la 45e, extrême droite de Maunoury,

par une passerelle imparfaitement détruite, jetait cependant quelques éléments de sa 89e brigade sur la rive droite.

Les Anglais étaient arrivés à peu près à la même heure sur la rive gauche de l'Aisne qu'ils comptaient passer entre Soissons et Bucy-le-Long: le 1er corps (Douglas Haig) visant Bourg et Comin, le 2e (Smith-Dorrien) Vailly, et le 3e (Pulteney) Bucy-le-Long ; le 11, la cavalerie (Allenby et Gough) débouchait sur la rive gauche. C'est alors que, trouvant les ponts détruits, et instruits que l'aile droite de la 6e armée rencontrait, à l'Ouest de Soissons, une vive résistance, ils s'étaient arrêtés en face de la rivière. « D'après certains indices, recueillis tout le long de la ligne, écrit French, je me formai l'opinion que l'ennemi avait, pour le moment du moins, suspendu sa retraite et se préparait à disputer le passage de l'Aisne avec quelque vigueur. » Le Maréchal cependant tenait pour momentanée cette résistance ennemie et se préparait à rétablir les ponts, d'accord avec les soldats de Maunoury à sa gauche, avec ceux de Franchet d'Esperey à sa droite.

Cette armée d'Esperey (la 5e), qui venait de bousculer autour de Montmirail le IIe corps allemand, s'était alors jetée sur les traces de l'ennemi, le 18e corps à gauche, 3e au centre et 1er à droite. Le général de Maud'huy, avec l'allant d'un jeune sous-lieutenant, s'était, à la tête du 18e, lancé à la poursuite et avait atteint, dès le 9 au soir, la Marne à Château-Thierry où, par malheur, il était resté immobilisé, alors qu'il eût pu se jeter, semble-t-il, au delà de la rivière, contre le flanc de Klück, en retraite devant Maunoury. Peut-être, d'une façon générale, eût-il été préférable que la 5e armée fût alors nettement dirigée vers le Nord, où elle eût encore bousculé, le 10, les arrière-gardes et les convois de la Ire armée allemande. Mais la liaison particulièrement étroite que l'envoi du 10e corps à Foch établissait entre les 5e et 9e armées, tirait le général d'Esperey vers la Champagne. Son armée s'orientait donc non vers le Nord, mais vers le Nord-Est, puisque, le 10, elle donnait comme point de direction au 18e corps (Maud'huy) Vailly, au 4e groupe, (Valabrègue) Brenne, au 3e corps (Hache) Bazoche, au 1er corps (Deligny), Courville, tandis que le 10e corps restait provisoirement lié au sort de la 9e armée qui, ayant bousculé la garde dans l'inoubliable journée de Fère-Champenoise, s'avançait, à travers les marais de Saint-Gond, vers la Marne qu'elle allait

franchir dans la région de Châlons, en direction de Vouziers. « Se liant étroitement aux Anglais, » d'Esperey continuait sa marche vers la région de Reims, ne comptant aborder le massif que par le corps Maud'huy, à l'extrémité du plateau de Craonne.

Ce vaillant 18e corps montrait un « cran » qui excitait l'admiration du général d'Esperey. Le général de Maud'huy lui avait fait passer son « diable au corps » et n'ayant pu, selon son gré, foncer sur le flanc de Klück, rêvait d'aller relancer l'ennemi sur le plateau de l'Aisne avant qu'il eût pu s'y installer. Il s'était rapidement engagé dans la vallée de la Vesle et, malgré l'encombrement des routes et la pluie diluvienne, il arrivait, le 11 au soir, dans les environs de Fismes quand il apprit que le corps de cavalerie Conneau s'était heurté, à Fismes même, à une forte résistance et n'avait pu la vaincre. D'Esperey, qui, le 11 au soir, ignorait l'échec de la cavalerie à Fismes, poussait ses corps, le groupe Valabrègue, vers Berry-au-Bac, Guignicourt, Juvincourt, la trouée de Champagne, le 3e corps vers Saint-Thierry et Thillois, en direction de Brimont, le 1er vers Reims. Cependant « les corps d'aile gauche devraient être prêts à s'orienter, le cas échéant, au Nord de l'Aisne, pour agir contre les forces allemandes signalées vers Soissons. »

Dans la journée du 11, le 3e corps enlevait les hauteurs de Saint-Thierry au Nord-Ouest de Reims, tandis que les 1er et 10e poussaient leurs avant-gardes jusqu'aux faubourgs de la ville.

Le 18e corps étant arrêté par l'accrochage de la cavalerie à Fismes, ordre lui fut donné d'intervenir, : ayant ouvert le passage, il se porterait vers l'Aisne, la franchirait, aborderait le « plateau de Vieux Laon, » — notre *Bibrax* de César, — et pousserait, de l'autre côté de l'Ailette, jusqu'au château de La Bove, tandis que le groupe Valabrègue jetterait ses avant-gardes vers Amifontaine et Prouvais, dans la trouée. On pensait que la résistance qu'on commençait à rencontrer sur toute la ligne n' « avait pour but que de gagner du temps » et on espérait partout la vaincre.

Maudh'uy porta, le 12, sa 38e division sur Fismes où l'ennemi continuait à disputer le passage et, à 15 heures, les ponts de Fismes étaient enlevés après un combat court, mais vigou-

reux, et le 18e corps forçait partout le passage de la petite rivière et marchait enfin vers l'Aisne.

Ainsi, le 12 au soir, les trois armées qui, dans l'esprit du Haut Commandement, devaient livrer bataille entre Oise et Champagne, étaient, de la région de Compiègne à celle de Reims, à pied d'œuvre. L'extrême gauche de Maunoury franchissait l'Oise, extrême gauche que le 13e corps, s'acheminant vers la région, devait prolonger au delà de la rivière; les autres éléments de la 6e armée avaient passé l'Aisne, de Choisy-au-Bac à Fontenoy; son extrême droite était arrêtée, de Fontenoy à Soissons. L'armée anglaise garnissait les plateaux, au Sud de l'Aisne qu'elle comptait passer entre Soissons et Œuilly. L'armée d'Esperey, nettement dirigée vers le Nord-Est, pouvait, par son 18e corps, — après les combats de Fismes, — déboucher entre Pontavert et Berry-au-Bac; par le groupe Valabrègue, elle était en face de la trouée dominée par La Ville aux Bois, par son 3e corps en face de Brimont, par son 1er dans les faubourgs de Reims, par son 10e, en face de Berru et la Pompelle. Les armées alliées présentaient ainsi entre Oise et Suippes une ligne continue, étroitement liée, presque trop étroitement, puisque la nécessité pour le général d'Esperey d'assurer sa droite vers la Suippes entraînait, grâce à ce souci de la liaison, la masse de nos forces un peu trop vers l'Est et avait pour lointaine conséquence, en désaxant la direction générale, de retenir Maunoury vers l'Aisne, quand c'était sur la rive droite de l'Oise qu'on attendait qu'il tournât le massif, menacé par les autres.

*
* *

L'ennemi allait-il résister sur la ligne de l'Aisne?

Au vrai, il se sentait bien battu et la lecture des carnets de route et lettres saisis postérieurement, montre que, moins que nous encore, les soldats allemands, et leurs officiers surtout, s'y trompaient. Les dépêches échangées entre les grands chefs et le grand quartier impérial accusaient, — en haut, — un désarroi qui allait jusqu'à l'exaspération, puisque entre Bülow et Klück, commandant les IIe et Ire armées, entre Klück et l'état-major de Moltke, la mésentente avait été jusqu'à la fureur. Mais en bas surtout, la démoralisation était grande. Dès le 9, le bruit avait couru que « la gauche française, ayant rejeté notre aile droite », écrit un aviateur, il allait falloir reculer et

ce sergent Schlichting nous permet de revivre l'effarement de cette retraite devant la menace d'un enveloppement de la Ire armée : « Les troupes se retiraient rapidement et *essayaient* de se rassembler à la hauteur de Reims où elles devaient, disait-on, recevoir du renfort de la VIIe armée. » La nouvelle que « la cavalerie française avait franchi la Marne et serait sur nous en très peu de temps » obligeait les aviateurs eux-mêmes à se jeter sur leurs appareils et « *c'est en fuite rapide que nous continuions notre retraite.* » « *Nous reculons dans une bousculade épouvantable,* » écrit, de son côté, un lieutenant saxon du 177e d'infanterie qui, à la vérité, ajoute avec une pointe de doute explicable : « Bien que nous ayons, *dit-on*, été victorieux. » Pas plus que ce lieutenant saxon, le médecin-major de Stalzahn n'est déjà très persuadé qu'une retraite si précipitée soit la suite logique d'une victoire, quand « le soir arrivent toutes sortes de nouvelles sur la marche en avant des Français et de *leur percée entre la Ire* et *la IIe armée.* » Je pourrais multiplier ces citations. C'était bien « le cœur lourd » que, comme l'armée Klück, toutes les armées battaient en retraite et il n'est guère douteux que si toutes n'opéraient point leur « repli » « dans une bousculade épouvantable, » des corps de cavalerie français eussent pu, sur tous les points, du 10 au 12, rendre générale cette « bousculade » et ainsi consommer notre victoire. On abandonnait blessés en masse, obus par millions, parfois voitures et canons. Et, la mort dans l'âme, on lâchait rapidement ces villes déjà tenues pour proies assurées : Château-Thierry, Épernay, Châlons, Compiègne, Beauvais, Soissons, à plus forte raison l'espoir d'entrer à Paris. L'armée allemande, battue, était en partie démoralisée et, par surcroît, Klück aussi irrité contre le haut commandement qu'on l'était contre lui au grand quartier impérial.

Le 11 septembre, l'armée Klück battait en retraite dans la direction Nord-Est, — suivant la voie que cent ans avant, après son échec sur l'Ourcq et sous la menace d'une attaque de flanc de Napoléon, le vieux Blücher avait, on se le rappelle, suivie de fort mauvaise humeur. Elle retraitait entre l'Oise et la ligne Braine-Laon, la IIe armée Bülow opérant sa retraite à l'Ouest de cette dernière ligne sans arriver à recréer tout à fait la liaison rompue au cours de la précédente bataille. Le 12, la Ire armée, composée des IXe, IVe corps, IVe de réserve,

IIe et IIIe corps, — la plus formidable, — s'étendait de l'Oise à peu près à la ligne de chemin de fer de Soissons à Laon; elle reculait devant l'armée Maunoury, qu'elle pouvait attendre, si elle n'était tournée par elle, sur les plateaux entre Oise et Aisne, de Noyon à Soissons. La IIe armée occupait les plateaux orientaux, entre Soissons et Corbeny, par ses VIIe corps et Xe de réserve, tandis que son Xe corps et la Garde tenaient la trouée de Champagne, la IIIe armée (Hausen) la prolongeant de la région de Reims à la Suippe par ses XIIe de réserve, XIIe et XIXe corps. Un corps de cavalerie essayait d'assurer la liaison entre l'armée Klück et le groupe de l'Est.

En plaine, l'armée allemande eût été singulièrement en péril. Mais le massif de l'Aisne lui offrait le fort retranchement que l'on sait : des gens que les circonstances obligeaient à transformer la guerre de mouvement en guerre de positions et qui, d'ailleurs, s'y étaient éventuellement préparés, devaient être tentés par une des plus belles « positions » qui se pût rêver.

On a beaucoup dit, et jusqu'aujourd'hui, que, tout en jetant sur la Marne, à destination de Paris, leurs armées enivrées d'orgueil, les Allemands avaient, avec soin, préparé, derrière elles, un champ de bataille formidablement organisé grâce à la confection de retranchements auxquels nous nous serions ensuite heurtés et brisés. Certains même ont prétendu que, secrètement *reconnues* par eux avant la guerre, les *creutes*, champignonnières, carrières du plateau, avaient été, bien avant, machinées de telle façon que, d'avance, l'état-major allemand avait pu décréter que là se briserait notre effort de réaction possible. J'ai interrogé depuis 1914 bien de nos combattants, interrogé en 1917 des habitants de la région et il en résulte que « les positions formidables de l'Aisne » doivent être d'ores et déjà classées, — j'entends parler de celles de mi-septembre 1914, — parmi les légendes historiques. La preuve d'ailleurs est que, le 13, nous le verrons, de fortes reconnaissances anglaises et françaises qui purent franchir le Chemin des Dames, non seulement descendirent sur l'Ailette, mais, passant le marécage, parurent sur le plateau septentrional, notamment à Chermizy. Comment nos gens y fussent-ils arrivés s'ils avaient dû passer à travers un système de fortifications même ébauché et s'en revenir sains et saufs ?

En réalité, nous le verrons, notre échec devant les plateaux

de l'Aisne va tenir à une tout autre cause, qu'aujourd'hui, il n'y a aucun inconvénient à indiquer puisqu'elle a été proclamée à la tribune même du Parlement : la soudaine paralysie de l'action par l'absence de munitions d'artillerie. En 1914, il était impossible, il eût été criminel, on le comprend, de dire sur ce point la vérité : l'état-major français se trouva donc obligé d'admettre en apparence l'explication de l'état-major adverse dont l'orgueil s'accommodait fort de ces fameuses « positions formidables préparées à l'avance, » car la légende lui permettait de traiter de « combats d'avant-gardes » les batailles de la Marne : les « positions formidables de l'Aisne » prouvaient que là seulement l'« incomparable armée » avait entendu affronter les Français après les y avoir attirés : ainsi était restauré le prestige de son infaillibilité stratégique comme de sa supériorité tactique. Le malheur est qu'il n'y avait pas de positions formidables et même fort peu de positions préparées; mais la légende, grossie de détails romanesques, plut à tous, y compris la mirifique histoire de Klück venant, dès 1913, explorer, en touriste, les champignonnières de l'Aisne.

Ce qui est vrai, c'est que l'armée allemande, battue et décontenancée du haut en bas, n'eût même pas tenu sur ce massif, si, pressée vivement par une armée à la fois résolue et fraîche, elle n'avait pas eu le temps de s'y asseoir. Mais notre armée arrivait fatiguée, de l'aveu de ses chefs, jusqu'à l'hallucination, privée d'une partie de ses cadres par suite du véritable massacre d'officiers qu'avaient vu les premières semaines de guerre, retardée par ces embarras que signalent la plupart des généraux et par un temps devenu affreux, enfin décontenancée par des barrages d'artillerie lourde que nos 75 ne purent, — et pour cause, — faire cesser.

Les Allemands qui, très probablement, n'excluaient pas de leurs hypothèses l'abandon du massif s'ils y étaient talonnés, eurent quarante-huit heures pour s'y retrancher et, s'il s'agit de certaines parties déjà abandonnées, pour y revenir. Les habitants de Chermizy, — de l'autre côté de l'Ailette, — ont vu les Allemands en retraite sur Laon le 12, ne refluer vers le Sud que passé le 14 et refranchir la vallée de l'Ailette. C'est que, d'une part, ils voyaient Anglais et Français aborder en général avec hésitation la base même de la falaise; c'est surtout

qu'aux troupes, elles aussi fatiguées par la bataille, quelques-unes très démoralisées par la défaite, arrivait un renfort moins important encore par sa force matérielle intacte que par la confiance qu'un succès récent exaltait en lui : le VIIe corps accourant de Maubeuge.

La place avait capitulé le 6 et dans de telles conditions que les troupes qui l'investissaient n'avaient pour ainsi dire pas connu de dommages. En outre, ce succès, — assurément important, — avait été grossi de telle façon aux yeux des « assaillants », qu'il devait, grâce à une consigne qui partout fut observée, compenser, — provisoirement, — aux yeux de toute l'armée allemande, la perte de la bataille de la Marne. Comparons aux tristes carnets de marche des battus de la Marne, où parfois passe un souffle de panique, celui d'un des « vainqueurs de Maubeuge » arrivant le 13 dans la région de Laon-Soissons, à la rescousse des frères vaincus. « Maubeuge est à nous », s'est-il écrié le 6; et tout de suite il a, dans l'ivresse du triomphe, accepté, le 7, et la nouvelle que l'armée française était battue, « coupée de la route de Paris » et celle que « Verdun était tombé. » Le 10, il marche avec tout son corps vers l'Aisne : s'il apprend avec scandale que des cavaliers anglais ont débouché dans la région, c'est avec une superbe confiance qu'il ajoute : « Il serait temps que nous remettions la main la pâte ! » et, avec plus d'assurance même : « Ce sera la victoire ! » Le 12, il marche sur Soissons, persuadé qu'on va bousculer Anglais et Français et reprendre la route de Paris avant qu'il soit peu, et c'est en effet le 13 que le VIIe corps, frais, alerte, plein d'une confiance et d'un orgueil inentamés, vient prendre sa place entre le IIIe corps et le VIIe de réserve, au Nord de la région de Vailly. La présence d'un corps nouveau, arrivant dans de si favorables dispositions, suffirait à expliquer le relèvement soudain du courage allemand. Que sera-ce quand le 14, la VIIe armée du général de Heeringen sera venue grossir la masse déjà importante des I^e et IIe armées ainsi renforcées?

Puisque le 13, ils ont pu tenir, les Allemands se seront ressaisis le 14 et c'est plus à l'arrivée de ces renforts qu'aux fameuses « positions organisées » qu'est due la résistance qui va donner à nos ennemis le temps d'en organiser de très réelles sous nos canons, bientôt presque impuissants.

II. — L'OFFENSIVE FRANÇAISE (13-16 SEPTEMBRE)

On connaît au Grand Quartier français, et la marche du VIIe corps allemand vers la région de Soissons, et le caractère singulièrement abrupt des falaises de l'Aisne. Plus que jamais, Joffre estime que, si les Anglais et d'Esperey doivent vigoureusement attaquer au Sud et à l'Est du massif, ne fût-ce que pour y fixer les masses allemandes, « *c'est des forces de gauche... que dépend... le sort de la bataille engagée.* » Sans doute entend-il que d'Esperey, « orientant sa marche un peu plus vers le Nord, » appuie son 18e corps « pour rompre le dispositif ennemi; » sans doute insistera-t-il le lendemain pour que, dès qu'il sera maître du massif de Brimont à l'Est, « il dispose ses forces au Nord-Ouest de la route de Reims à Neufchâtel, de manière à les porter sur la rive droite de l'Aisne ; » — et par là il montre assez que le massif se peut, à son sens, tourner à l'Est comme à l'Ouest; c'est cependant sur la manœuvre de l'Ouest qu'il fonde ses principaux espoirs. On est maintenant persuadé au Grand Quartier (j'en crois les notes quotidiennes d'un officier) que « l'idée allemande est d'organiser une bataille défensive sur l'Aisne. » Mais il paraît bien que si l'on doit laisser les Anglais tenter d'aborder le Chemin des Dames, ce n'est point là-dessus que l'on compte pour obtenir la décision : si d'Esperey se trouve, du fait des résistances qui, de Brimont à la hauteur de la Pompelle, retiennent son centre et sa droite, empêché d'engouffrer toute son armée dans la trouée de Juvincourt, le massif, fortement attaqué d'ailleurs de Craonne à Soissons, sera tourné à l'Ouest par Maunoury qui, à tout prix, doit *tirer* vers la vallée de l'Oise et y engager son gros. Le 13e corps ne lui a été envoyé qu'à cet effet.

Le général Maunoury se trouve à la vérité aux prises avec les plus grandes difficultés : le gros de ses forces, qui a passé l'Aisne les 12 et 13, est engagé sur l'énorme plateau occidental. Ebener, avec le 6e groupe de divisions de réserve, Vauthier avec son 7e corps y ont pris pied, mais s'y heurtent à la résistance qu'on pouvait attendre en ce pays accidenté, du moment que l'ennemi faisait front appuyé par sa grosse artillerie. Par surcroît, le groupe Lamaze n'a pu, le 13 encore, franchir l'Aisne entre Fontenoy et Soissons, sauf la 45e division, qui,

avec une de ses brigades, occupe la boucle de l'Aisne au Sud de Crouy. Sur le plateau occidental, les corps engagés avancent lentement. Cependant la 37e division a franchi l'Oise à Verberie, et on peut espérer que, toute l'armée appuyant à gauche, on va pouvoir engager dans ce couloir le gros de Maunoury; le 4e corps cherchant à franchir également la rivière à Plessis-Brion, Pimprez et Ourscamp, s'y engagera derrière la 37e division, menaçant Noyon. Le 13e corps, débarquant dans la région de Creil, viendra grossir l'aile enveloppante.

Mais le 14, le 7e corps continue à piétiner en face de la ligne ferme Puisieux-Vingré-Fontenoy-Nouvron; Nampcel fortement tenu résiste; il faut, pour faire tomber cette résistance, que le 4e corps, à la gauche du 7e, renonçant à passer l'Oise, attaque sur le plateau à l'Ouest de Nampcel, sur Puisaleine et Tracy-le-Mont: la 37e division elle-même ramenée sur le plateau, s'éloigne de l'Oise, se portant sur Cuts. Maunoury pense envelopper l'ennemi, mais sur le plateau même, alors qu'on attend de lui qu'il enveloppe, par la vallée de l'Oise, le plateau lui-même.

L'attaque sur le plateau devait se produire le 15 dès l'aube. Elle échoua, et toute l'armée marquait le pas. Mais on espérait beaucoup du 13e corps, en pleine marche maintenant dans la vallée de l'Oise. S'il faisait tomber Noyon et, derrière la cavalerie du général Bridoux, pouvait se jeter dans la direction de Saint-Quentin, le mouvement enveloppant s'amorçait et il n'était pas téméraire de penser que, sur le plateau même, toute résistance de ce fait allait tomber.

A la vérité, l'ennemi massait ses troupes, résolu à barrer la route à Maunoury. Celui-ci se heurtait au IXe, IIe, IVe corps, au IVe de réserve, au IIIe corps, toute l'armée de Klück et, tandis que l'Allemand organisait ses positions, il bourrait : des colonnes étaient, le 14 au soir, signalées par nos renseignements, se dirigeant, de Tournai et Valenciennes, en toute hâte vers le Sud; le lendemain, elles débouchaient. Les Allemands étaient à tout prix résolus à résister sur le plateau même. Raison de plus, répondait le Grand Quartier, pour accentuer dans la vallée le mouvement enveloppant. Mais Maunoury espérait encore briser la ligne allemande, faisant, le 15 au soir, pour le lendemain, appel au courage éprouvé des vainqueurs de l'Ourcq pour qui, derechef, « il s'agissait de vaincre ou de se faire tuer. »

Le 16, on se heurta une fois de plus à une résistance acharnée. L'attaque du 7e corps ne put progresser et le 4e corps, ayant fait occuper par une compagnie le village de Carlepont, était obligé de la replier sous la menace d'une contre-attaque. Ce repli mettait en danger la 37e division qui occupait Cuts et se trouvait dès lors en flèche, dans une situation très critique. La brigade marocaine fut lancée sur Carlepont. Quiconque a regardé la carte comprend l'acharnement que mettaient les deux partis à se disputer ce médiocre village; c'était, au Nord-Ouest du plateau, la dernière position défensive des Allemands. Repoussés de Carlepont, ils étaient rejetés sur la boucle de l'Oise et perdaient pied. Si, sur ces entrefaites, le 13e corps qui opérait dans la vallée avait enlevé Noyon, l'ennemi était pris entre deux feux. Ordre était donné à ce corps si attendu d'activer sa marche que ne pouvaient entraver que deux divisions de landwehr jetées à sa rencontre.

Carlepont ayant été repris et une contre-attaque allemande débouchant de Pontoise arrêtée par les Marocains, la 37e division dégagée prenait de l'air, se jetant sur Blérancourt. Les Allemands étaient très menacés. On comptait, le 16 au soir, que le 13e corps enlevant Noyon, pousserait plus avant dans la direction de Guiscard. L'ennemi serait alors tout à fait débordé : déjà les cavaliers de Bridoux patrouillaient dans la direction de Saint-Quentin.

*
* *

Cependant, en face de l'Aisne, la droite de Maunoury, les Anglais, la gauche de d'Esperey essayaient, — après avoir passé la rivière, — de tâter les premières terrasses.

Les divisions de Lamaze devaient, le 13, tenter de franchir l'Aisne, la 56e à Pommiers, la 55e au Sud de Pasly; la 45e se jetterait sur Cuffies en liaison avec l'armée anglaise.

Encore que les batteries lourdes allemandes, bien défilées, couvrissent de projectiles Soissons, la route de Paris et la route de Rouen, le génie parvenait à jeter des passerelles devant Soissons, et sur ces passages, la 45e division, puis la 289e brigade de la 55e division atteignaient la rive droite; l'une devait aussitôt attaquer la croupe 132 au Nord-Est de Cuffies, l'autre la croupe 129 au Sud de Pasly. Ainsi l'entrée du couloir de Soissons serait forcée. Mais les troupes se trouvaient bien hasar-

dées pour tenter une attaque sur des positions qui se révélaient sérieusement défendues. Force fut, après une attaque qui coûta cher, d'y renoncer jusqu'à ce que l'armée anglaise pût, par un mouvement en avant, faciliter notre tâche. Cette aide ne se produisant pas, la 45e division reprit, le 15, ses attaques qui, après avoir lentement progressé, furent arrêtées.

Le général de Lamaze n'était pas homme à rester sur cet échec. Il fallait, lui disait l'armée, forcer le couloir avant que l'ennemi se fût encore renforcé au Nord de Crouy. Sans attendre que les Anglais vinssent à la rescousse, il donna ordre d' « attaquer avec la plus grande violence. » La brigade marocaine (général Ditte) se jetterait, le 16, avant le lever du jour à l'assaut, de façon que le succès pût être exploité par les autres troupes et fût pour elles le signal d'une attaque générale « qui devra être menée à fond, résolument, sans arrière-pensée, » écrit Lamaze. La brigade s'élança contre la croupe 132 avec un admirable courage : elle enleva une partie des tranchées allemandes, mais fut arrêtée par les barrages à 300 mètres au Sud de la ferme La Perrière. Les 45e et 55e divisions, derrière elle, essayèrent de progresser : elles le firent jusqu'à ce que leurs premiers éléments fussent arrivés à « une zone de mort infranchissable. » Ordre fut donné de se fortifier sur les positions conquises et on se mit à remuer la terre, — en attendant que l'armée anglaise donnât par sa gauche.

*
* *

L'état-major anglais, suivant ses principes, entendait, avant d'attaquer à fond, que les ponts fussent assez solidement établis pour que l'artillerie pût suivre immédiatement l'infanterie. La résistance qu'il rencontrait lui faisait envisager le 13 que, décidément, c'était une grosse bataille qui s'engageait et l'esprit anglais répugne, on le sait, aux improvisations.

Le 2e corps avait trouvé, le 13, devant lui tous les ponts détruits « à l'exception de celui de Condé que l'ennemi tenait et continua de tenir jusqu'à la fin de la bataille. » Le 1er corps avait pu, par sa 2e division, passer l'eau à Missy : une de ses brigades put établir sa gauche à Sainte-Marguerite, au Nord Est de Bucy-le-Long. Le 3e corps ayant, lui, un beau pont, celui de Venizel, et ayant jeté un pont de bateaux à Soissons, la 12e brigade avait, le 13 au matin, pu franchir la rivière.

Le 1er corps avait alors pris comme points de direction plus ou moins lointains, Chamouille, Courtecon et Presles. La cavalerie, à sa droite, et la 1re division, ne rencontrant, chose imprévue, qu'une courte résistance, se portèrent en avant, refoulant l'ennemi jusqu'aux pentes; à l'extrême gauche, la 4e brigade de la Garde se heurta à une vive résistance dans Chavone, mais força le passage. L'ennemi abandonna la vallée et se retrancha sur les plateaux.

Avant de l'y attaquer, le Maréchal, — toujours prudent, — entendait que le passage de la rivière fût largement assuré. Ce fut, pendant les journées du 14 et du 15, le génie qui travailla. Travail pénible : les obus pleuvaient, mais les sapeurs les voyaient tomber avec ce flegme qui est une des belles formes du courage. Le pis était que, le temps étant depuis plusieurs jours pluvieux, les abords de la rivière devenaient vaseux. Néanmoins, après quarante-huit heures d'un travail acharné, huit ponts de bateaux étaient établis et une passerelle jetée, les trois ponts carrossables de Venizel, Missy et Vailly réparés, le pont du chemin de fer entre Vailly et Chavone rétabli.

Le 15 enfin, French se décida à faire avancer ses troupes. A la vérité, c'était pour sonder l'ennemi plus que pour le bousculer : le Maréchal en était encore à se demander si celui-ci ne marquait pas simplement un arrêt temporaire couvert par de fortes arrière-gardes ; voulant en avoir le cœur net, il donna l'ordre d'attaquer. Le principal acteur de cette attaque devait être le général Douglas Haig, commandant le 1er corps, à qui son grand chef décerne avec raison ce brevet d'opiniâtreté que le futur Maréchal devait si souvent justifier par la suite (1).

Le corps Haig reçut l'ordre d'attaquer le plateau de Chivy, au Nord de Pontarcy. A 3 heures du matin, les Fusillers du Roi et le Royal Sussex se portaient en avant, tandis que le Northampton Regiment était dirigé à droite sur l'éperon Est de Troyon et le Loyal North Lancashire, un peu plus tard, sur Vendresse, la droite de Haig s'appuyant sur le plateau de Paissy où jadis les cavaliers de Nansouty avaient fait une si belle conduite aux cosaques de Woronzof. Il y eut sur le plateau une suite d'engagements assez âpres; les contre-attaques succédant aux contre-attaques, les Allemands furent finalement rejetés à la baïonnette.

(1) Voir ce que je dis du général Haig et de son rôle devant Ypres. — *La Bataille des Flandres*, dans la *Revue* des 15 juillet et 1er août 1917.

A gauche, une nouvelle brigade, la 5e, droite du 2e corps était engagée, à l'Ouest du plateau de Chivy, dans la direction de Courtecon. Enfin, la 6e brigade, franchissant la rivière à Pont-Arcy, remontait le ravin qui, entre les deux plateaux d'Ostel et de Chivy, s'enfonce en coin vers Braye; mais arrivés à mi-chemin entre la Bovette (sur le flanc du plateau d'Ostel), et le Tilleul (à l'extrémité Sud du plateau de Chivy), nos Alliés furent assaillis par un feu violent d'artillerie lourde et par lui arrêtés. Haig continua à bourrer, appelant à lui, de la rive gauche, la 4e brigade de la Garde; elle parvint jusqu'à la crête d'Ostel, près de la Cour Soupir. Brusquement, l'ennemi, se jetant entre les deux corps anglais, tenta de les couper. Haig, très sérieusement pressé, se dégagea au cours de combats sanglants : voyant s'affaiblir les attaques ennemies, il ordonna une nouvelle avance et arriva à quelque cent mètres du Chemin des Dames au Nord-Est de Chivy. Il appuyait sa droite au 18e corps français (Maud'huy) qui, nous le verrons, avait enlevé le Chemin des Dames, mais sa gauche, qui s'était avancée jusqu'à Aizy, avait été refoulée à un mille au Nord de Vailly. Le reste de l'armée britannique, — 2e et 3e corps, — avait, en totalité, ce pendant, franchi l'Aisne, le 2e à Vailly et à Mezy, le 3e à Venizel et l'artillerie des deux corps s'installait au Sud de Montreuil et au Nord de Celles. Le 2e avait, par sa 5e brigade, on l'a vu, soutenu la gauche du 1er corps sans pouvoir, comme lui, accéder à la crête des plateaux. Le 3e s'était avancé sur Chivres, Bucy-le-Long et au Nord de Crouy, mais restait au pied des pentes.

La journée avait été fort dure. Les Anglais avaient perdu 5000 hommes. Le Maréchal était instruit qu'en face de lui, non seulement le corps allemand arrivant de Maubeuge venait apporter à l'armée ennemie renfort et réconfort, mais « qu'une grande partie des pièces de siège évacuées de cette place » renforçaient la position ennemie. Le Maréchal pensait bien pousser vers le Nord le 1er corps dans la journée du 16; mais il craignait toujours d'être attaqué de flanc. « *De plus, j'appris du général en chef français*, ajoute-t-il, *qu'il était en train de renforcer considérablement la 6e armée à ma gauche* (1) *dans l'intention d'amener toute la gauche des alliés à attaquer le flanc droit*

(1) L'envoi à Maunoury du 13e Corps.

ennemi et de le contraindre à la retraite. » En conséquence, très éprouvé la veille, un peu effrayé par l'audace de Maud'huy, qui, débordant le Chemin des Dames, eût entraîné, confiait-il à un officier, sa droite jusqu'à la distendre, et heureux de trouver dans le plan de débordement par la gauche du général Joffre une excellente raison de ne pas s'engager plus avant dans le dangereux dédale de ravins et de plateaux qu'offrait le massif, French se contenta de faire organiser ses positions. Le 1er corps resta au Sud du Chemin des Dames, le 2e au Sud de Chivres, le 3e le long de la rivière. C'est ainsi que Lamaze, attaquant à sa gauche, n'obtint point l'appui qu'il attendait de ce dernier corps et dut s'arrêter, nous l'avons vu, après de vains et héroïques efforts sur les hauteurs de Cuffies et de Crouy.

***

Maud'huy, sur la droite des Anglais, avait paru, lui, entamer sérieusement le massif. A la vérité, sa mission était simplement, en s'emparant, d'Hurtebise à Craonne, de la partie orientale des plateaux, de couvrir la gauche du groupe Valabrègue qui, ainsi protégé contre toute surprise sur son flanc, s'engagerait, pensait-on, délibérément dans la trouée entre Corbeny et Prouvais. Encore fallait-il que, sur son flanc droit, d'autre part, celui-ci ne fût pas inquiété et que, partant, Brimont n'arrêtât pas le 3e corps dans sa marche vers le Nord-Est. Ce corps et le 1er même ne pouvaient continuer à avancer que si, Brimont étant ou réduit ou tourné, Berru, Nogent-l'Abbesse au Sud, et plus au Sud encore, la Pompelle cédaient devant les 1er et 10e corps. L'armée d'Esperey se trouvait en effet devant un coude du front; il lui fallait faire face au Nord et à l'Est et, tirée sur sa droite par sa liaison avec la 9e armée, elle ne pouvait assurer autant qu'il eût convenu la liberté de sa marche au delà de l'Aisne où ne cessaient de la pousser les ordres pressants du général en chef. Le général d'Esperey dépensait, pour faire face à une situation si complexe, une activité quelque peu inquiète.

Maud'huy et Valabrègue seuls étaient dans la direction rêvée. Le premier avait d'abord pensé s'engager dans la direction d'Amifontaine, en plaine. Mais l'ennemi paraissant s'installer, — plus ou moins sérieusement, — sur le massif, il eût été téméraire de laisser sur notre flanc gauche une pareille

menace, et d'Esperey, le 13 septembre, — parce qu'il était dans la même situation que Napoléon le 5 mars 1814, — devait, comme lui, s'assurer du plateau de Craonne. Le 18e corps, redressé, reçut l'ordre de porter ses gros dans la région de Corbeny-Craonne-Pontavert-Roucy-Beaurieux, le corps de cavalerie étant, à sa droite, lancé vers le camp de Sissonne, et le groupe Valabrègue ayant mission de s'engager dans la région de Juvincourt. En conséquence, la 35e division de Maud'huy s'avançant vers Corbeny, les 36e et 38e prenaient par Beaurieux le chemin de Craonnelle et Craonne. Ainsi rempliraient-elles leur rôle de flanc-garde de la 5e armée. Balayant devant eux les restes des éléments qui, à Fismes, s'étaient opposés à leur marche, les soldats de Maud'huy s'avançaient vers le Nord quand leur général reçut avis par la cavalerie que l'ennemi occupait Corbeny et, au Sud et au Nord de Craonne, les bois de Beaumarais et de Chevreux.

A quatorze heures, la 70e brigade, ayant passé l'Aisne à Pontavert, se disposait à attaquer Corbeny et Craonne ; à dix-neuf heures, Corbeny était enlevé. Par ailleurs, Craonne était, « après une action extrêmement vive, » emporté à son tour. En quelques heures, la première mission du général de Maud'huy était ainsi accomplie et le groupe Valabrègue parfaitement couvert sur sa gauche.

La 36e division, mise en retard, arrivait cependant à son tour; le 5e chasseurs d'Afrique ayant, devant elle, enlevé d'un coup de main le pont de Maisy avant que l'ennemi eût eu le temps de le détruire, elle put passer l'eau et, à quinze heures, elle abordait les bois de Beaurieux et Craonnelle. Arrivant cinq heures plus tôt, — ce retard que les circonstances excusent n'en fut pas moins un grand malheur, — elle eût trouvé abandonnés l'isthme d'Hurtebise et le plateau de Vauclerc, l'ennemi, pris de panique, s'étant jeté de l'autre côté de l'Ailette ; mais il venait de réoccuper en forces ces positions et, après un violent combat, notre infanterie dut s'arrêter à la lisière Nord du bois, au Sud d'Oulches et de Craonnelle.

Cependant la gauche de Maud'huy (la 38e division) avait occupé le plateau de Paissy, où les tirailleurs se trouvèrent soudain en présence de troupes anglaises, — preuve d'une liaison étroite qui eût enchanté le maréchal French. En revanche, la 36e division, s'estimant isolée, recula légèrement, à la nuit, sur

le même plateau de Paissy. Ce qui permet de penser que les Allemands, dans cette journée du 15, avaient momentanément renoncé à défendre le plateau méridional, c'est que, au témoignage du curé de Chermizy, l'abbé Ambroise, des patrouilles anglaises et françaises arrivèrent à son presbytère, d'où elles fusillèrent deux heures durant les Allemands qui s'étaient jetés au Nord du village. Or, Chermizy est, on le sait, sur le plateau dominant la rive droite de l'Ailette. Tel fait montre de quel esprit étaient animés les soldats de Maud'huy, — comme d'ailleurs ceux de Haig. — Et de cet élan on pouvait attendre de beaux résultats : si, le lendemain, le plateau de Craonne était emporté, on devait espérer que le groupe Valabrègue pourrait s'engager délibérément vers Juvincourt. A sa droite, le reste de la 5e armée avait, en cette journée du 13, vigoureusement attaqué sur le front Brimont-Berru-Nogent-l'Abbesse et on était autorisé à penser qu'enlevant ces positions, les 3e et 1er corps faciliteraient de leur côté à Valabrègue le mouvement qui lui était prescrit vers la route de Laon. Précisément, dans la nuit, parvenait au général d'Esperey l'ordre d' « orienter sa marche un peu plus vers le Nord : » Maud'huy et Valabrègue lui en ouvriraient le chemin.

Déjà les soldats de Maud'huy s'apprêtaient à donner l'assaut au moulin de Vauclerc et à la ferme d'Hurtebise. Mais, de leur côté, les Allemands, inquiets de leurs échecs de la veille, se préparaient à réagir. A onze heures trente, de fortes colonnes ennemies se dirigeaient sur Corbeny qui, violemment bombardé, dut être abandonné. Mais à gauche, au contraire, nous progressions : la 36e division, jetée à l'assaut, avait enlevé les pentes du plateau de Vauclerc, et, tandis qu'on occupait Craonnelle, avançait au delà des crêtes; à la même heure, la brigade Pichon, à travers le plateau de Paissy, parvenait au Chemin des Dames et sautait dessus. Les soldats de Maud'huy entraient dans la ferme Hurtebise où tant de glorieux souvenirs accueillaient ces braves. De si brillants succès faisaient plus que compenser la perte de Corbeny qui, d'ailleurs, l'Ailette franchie, retomberait fatalement entre nos mains.

Malheureusement, Valabrègue avait été beaucoup moins heureux. Fortement attaqué, il n'avait pu que se défendre sur la rive gauche, à l'Est de Berry-au-Bac. Seul, le 287e avait remporté un beau succès, car, ayant enlevé le village après le canal

et le pont, il avait, après une lutte sanglante autour de l'église, rejeté l'ennemi au Nord, s'était incontinent jeté sur la ferme du Choléra, avait arraché la position avec 200 prisonniers à l'Allemand. Mais le groupe Valabrègue, n'arrivant pas à déboucher, laissait Maud'huy fort en l'air, et les attaques du 3e corps, chargé de soutenir les divisions de réserve, s'en trouvait empêché, étant lui-même gêné par l'arrêt de la droite de la 6e armée. Pour libérer celle-ci et activer le mouvement, d'Esperey sollicitait l'appui de la 9e Armée à sa droite : s'il lui était donné, il pourrait orienter vers le Nord l'attaque de ses gros.

En attendant, il tenta, le 15, un grand effort sur tout son front. Cet effort parut d'abord heureux. Le 1er corps enlevait le château de Brimont à droite. Mais, au centre, Valabrègue, continuant à marquer le pas devant de fortes attaques ennemies, Maud'huy fut appelé à la rescousse : le 1er Corps, par ailleurs, se porterait au sud du 18e pour l'appuyer. Celui-ci devait, le 15, en attendant cet appui, se maintenir sur ses positions d'Hurtebise à la Ville-au-Bois. Maud'huy était inquiet de son flanc droit qui jusqu'à nouvel ordre restait découvert; les Allemands attaquant sur la Ville-au-Bois, on perdit le village. Ordre fut donné de le reprendre. Au centre, une autre attaque allemande se produisait sur le Nord de Craonne et l'on se devait replier sur le bourg. En revanche, à gauche, la brigade Pichon, descendant du plateau, lançait ses éléments sur Ailles, dans la vallée de l'Ailette.

Mais, sur ces entrefaites, Valabrègue perdait ses positions de la rive gauche même et la situation de Maud'huy devenait, partant, de plus en plus scabreuse. Il reporta de Pontavert sur Roucy son quartier général. C'est de la tour « qui formait un splendide observatoire » que le général surveille dès lors la bataille. La tour de Roucy! En cette région de l'Aisne, les guerriers coudoient, si j'ose dire, à chaque pas, les ombres des guerriers morts. Voici, ses soldats marchant par ailleurs sur les traces des grognards de l'Empereur, ce vaillant Maud'huy en pleine chevalerie!

La journée du 16 pouvait être décisive de ce côté : d'Esperey s'apprêtait enfin à jeter son gros dans la trouée. Les 3e et 10e corps assurant sa droite vers l'Est, le 18e allait reprendre ses attaques, appuyé par le 1er maintenant à son Sud, et le groupe Valabrègue, ainsi dégagé, pourrait réparer ses échecs et aller

de l'avant. Déjà Maud'huy s'apprêtait à agir dans la trouée entre Craonne et Prouvais, lorsque Craonne même, attaqué violemment, défendu avec acharnement par un bataillon du 144e, bientôt écrasé par l'artillerie lourde, dut être abandonné. L'opération sur Prouvais était, de ce fait, derechef compromise. Il fallait pour qu'elle se fît avec succès reprendre auparavant Craonne et Corbeny : la brigade Passaga fut chargée de cette mission. On demanda l'aide des Anglais. Le Maréchal déclina l'invitation ; on sait pour quelles raisons : tandis que Maud'huy préparait, en dépit de ce refus, l'attaque qui permettait d'élargir à l'Est du massif l'action de la 5e armée, French attendait des opérations de Maunoury un résultat qui le dispenserait d'engager ses corps en une action, forcément meurtrière, sur la muraille méridionale de l'énorme forteresse.

III. — LA CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE (17-21 SEPTEMBRE).

On peut dire sans trop d'exagération que, le 17 au matin, le sort de l'énorme bataille engagée entre Noyon et Reims, sur un front de plus de 25 lieues, par trois armées, tient au succès de son extrême aile gauche, en l'espèce le seul 13e corps ; si celui-ci, délibérément jeté dans la vallée de l'Oise, enlève, le 17, Noyon, et marche hardiment sur Saint-Quentin, l'Allemand sera contraint d'abandonner l'extrême bord du plateau occidental de l'Aisne : car, maîtres de Noyon, à plus forte raison de Saint-Quentin, nous pouvons tourner le plateau occidental par la rive droite, de Noyon à la Fère. A cette époque où il n'y a pas de « ligne Hindenburg », l'abandon du plateau occidental entraîne à peu près fatalement pour les Allemands celui du massif de Saint-Gobain ; mais, s'ils abandonnent Saint-Gobain, il leur est bien difficile de se maintenir sans grave danger sur le plateau oriental. Il leur faut se replier sur Laon, et encore Laon même sera-t-il, par la Fère, menacé d'enveloppement et c'est toute la forteresse, — le donjon compris, — qu'il faudra que Bülow, après Klück, abandonne. Dès lors, d'Esperey pourra hardiment jeter ses corps vers le Nord de l'Aisne où il est peu croyable qu'ils rencontrent, même dans le camp de Sissonne et la plaine de Laon, la résistance que, le 16, l'ennemi lui oppose de Corbeny à Guignicourt. Ainsi se justifieraient le

plan de Joffre et l'expectative de French qui, entre Soissons et Paissy, attend, avant de donner l'assaut, que Maunoury ait largement tourné la position.

Le malheur est qu'on avait perdu trois jours, et trois jours dans de pareilles circonstances valaient trois mois. Ce n'était pas tant parce que, dans ces trois jours, l'ennemi se pouvait fortifier par ses travaux : il n'en était guère dans la vallée de l'Oise; mais la capitulation de Maubeuge, nous l'avons dit, en libérant un magnifique corps allemand, d'une part, et, de l'autre, l'accalmie sur les fronts lorrains, en permettant à Moltke de prélever une de ses armées de l'Est et de la jeter vers l'Aisne et l'Oise, procuraient aux armées fatiguées de Klück et Bülow un renfort tel qu'il devait suffire à tout arrêter. L'événement était prévu puisque, dès le 11, en incitant Maunoury à se détourner du plateau « où il lui serait difficile d'attaquer de front » et en lui prescrivant de jeter « le plus tôt possible des forces » sur « la rive droite de l'Oise pour déborder l'aile droite ennemie », Joffre ajoutait « *qu'on devait craindre de voir avant peu de nouveaux corps allemands intervenir à l'extrême droite de Klück* Le 13e corps serait tout disposé à appuyer votre action contre ces derniers », concluait-il. Sans doute Maunoury avait-il montré de la sagesse en ne voulant pas laisser sur sa droite l'ennemi installé sur le plateau. Balayer celui-ci jusqu'à Carlepont, avant de marcher sur Noyon, lui avait paru aussi nécessaire qu'à d'Esperey de faire saisir le plateau de Craonne par Maud'huy, avant de déboucher dans la plaine à l'Est. Mais il est des heures où, fort immoralement, la sagesse coûte cher. Il fallait de la hardiesse. Aussi le 16 au soir, le général en chef pressait-il plus vivement encore la 6e armée, « *de qui dépendait actuellement le sort de la bataille engagée,* » de se servir du 13e corps avec vigueur : il fallait qu'il marchât sur Noyon, sur Guiscard, sur Vilquier-Aumont : ainsi tomberaient d'elles-mêmes les positions allemandes de Carlepont-Cuts, largement tournées, et le reste des plateaux. « *La présence du 13e corps dans cette région aura sans doute pour la décision de la bataille plus de valeur qu'une intervention immédiate.* » Le corps de cavalerie Conneau, alors à la 5e armée, était appelé à Compiègne et mis à la disposition de Maunoury. Il fallait donc que, derrière le 13e corps, une partie de l'armée Maunoury s'engageât. Le 7e corps pouvait, dans cet ordre d'idées, être porté sur la

rive droite de l'Aisne pour agir avec le 13e. Le 4e l'y suivait et on allait dépêcher vers la région de la Somme un corps de plus (le 20e) prélevé sur les forces de l'Est et, qui, avant peu, prolongerait encore le dispositif à gauche.

Mais en attendant, il fallait que 13e corps agît vigoureusement et rapidement : on savait, dès le 10 au soir, au Grand Quartier, que la VIIe armée (Heeringen) était transportée de l'Est dans la région Aisne-Oise; détachant simplement un de ses corps en face de d'Esperey, il était probable qu'elle se porterait à la droite de Klück : dès le 18, elle serait déjà en mesure d'agir (1), et si nous n'avions pris les devants, en nous jetant dans la direction de Saint-Quentin, par Noyon, au lieu de déborder l'ennemi, nous étions par lui débordés.

*
* *

Devant le 13e corps en marche sur Noyon le 17 au matin, il n'y avait, nous le savons, que deux divisions. On les devait à tout prix bousculer. Il eût fallu à la tête de ce corps un Maud'huy, à la tête de ses divisions des Mangin et des Passaga, — des oseurs. Il paraît bien que l'opération fut assez mollement menée. La journée du 17 par surcroît fut effroyable : la pluie ne cessa de tomber de neuf heures du matin à la chute du jour. La boue empêtrait la marche du corps d'armée. Par ailleurs, si les forces d'infanterie qu'il s'agissait de bousculer n'étaient pas supérieures aux nôtres, la terrible artillerie lourde allemande, à laquelle nous ne pouvions guère opposer que nos 75, ravageait les rangs français et terrifiait, — car c'était presque une nouveauté. « Énorme lutte d'artillerie, écrit, sur son carnet, un officier français, le 17 au matin, du poste de commandement du 13e corps. De minute en minute, d'énormes rafales d'artillerie lourde et de canons de campagne. La pluie commence à tomber. » L'officier voyait le général « très hésitant. » Il a, de Clairoix, l'impression que les divisions, engagées dans « le massif boisé au Nord de Compiègne, » — la « Petite Suisse », — mènent « un combat confus, sans ordre et mal conduit. » Loin d'avancer, la 25e division (du 13e corps) a reculé, ce qui, isolant derechef la 37e division sur le plateau de droite, à Cuts, a jeté toute la gauche de la 6e armée dans

(1) Le 18, le général von Heeringen était déjà à Château-Porcien, entre Bethel et Laon, poussant vivement ses corps vers l'Ouest.

ce « complet désarroi. » Cependant, on espère encore. Mais le temps continue à être effroyable : « Il n'a pas cessé de pleuvoir sans arrêter. Les chemins sont affreux; les troupes sont exténuées. Pauvres gens! On se couche le cœur serré, en pensant à la situation qui paraît très compromise à gauche. »

L'événement était conforme à ces impressions. Nous arrivions décidément trop tard, — d'un jour peut-être. Le 13e corps s'était, dès le matin, heurté à une contre-offensive allemande qui, à la même heure, se développait sur toute la ligne de l'Oise à Reims. Alors que, la veille au soir, il n'était plus qu'à trois lieues de Noyon, il avait, d'avance, le 17, été refoulé d'Élicourt sur Vaudelicourt et Vignemont à sa gauche et ne parvenait pas, sur sa droite, à dépasser Dressincourt et l'Écouvillon. La marche sur la ligne Lassigny-Noyon était du coup manquée. Et aussitôt, cet échec avait sa répercussion sur le plateau où, attaquée violemment à Cuts et près d'être encerclée, la 37e division s'était repliée. Un désordre général se produisait sur toute cette partie du champ de bataille et les combats continuaient dans la confusion. Ce n'est qu'au soir que le général Ebener remettait de l'ordre dans le combat. « Les troupes étaient épuisées, écrit un témoin, par cinq ou six jours de privations et de combats. Il pleuvait, tout s'acharnait contre nous. » Il y eut cependant un rayon de soleil : le 3e zouaves, attaquant Tracy-le-Val, enlevait un beau « drapeau blanc brodé d'or à l'aigle noir, » saisi entre les mains crispées de l'ober-lieutnant Von der Golz, brave officier, qui s'était fait tuer sans lâcher son drapeau.

Le général Maunoury n'était pas homme à renoncer. Il prenait ses mesures pour que le 4e corps, retiré du plateau, fût porté à gauche du 13e, et appuyât, le 18, la marche sur Noyon.

Le Haut Commandement était plus que jamais décidé à y faire jaillir la décision. L'échec du 13e corps, loin de le décourager, lui faisait simplement penser que la manœuvre devait prendre, avec des forces bien supérieures, une plus large envergure. D'ailleurs, la marche vers l'Ouest de l'armée Heeringen indiquait assez que, si nous ne débordions point l'ennemi, c'est lui qui nous allait déborder à notre gauche. La manœuvre allait commencer de part et d'autre qui, se prolongeant, de la vallée de l'Oise à celle de la Somme, de celle-ci aux plateaux d'Artois, de ceux-ci aux plaines de Flandre, devait

garder dans l'histoire le nom de *Course à la Mer*. Et cette manœuvre qui devait aboutir à la *Bataille des Flandres*, allait laisser loin derrière elle la bataille de l'Aisne qui, dès lors, s'affaisserait. Le 18, on décidait le transfert, à gauche de Maunoury, du général de Castelnau à la tête de la 2e armée à laquelle seraient rattachés avant peu les 13e et 4e corps, repris à la 6e (1).

Mais, le 18 au matin, Maunoury espérait encore faire aboutir la manœuvre de débordement. Quoique assombrie, dès le matin, par la mort tragique du général Bridoux, commandant le corps de cavalerie, la journée pouvait encore être la revanche de celle du 17. Mais il se fallait réorganiser et cela mangeait une journée. Ebener réoccupait sur le plateau, avec ses forces remises d'aplomb, la ligne Bailly-Tracy-le-Val-Bois de la Montagne. Et le 4e corps gagnait, derrière cette ligne bien tenue, la vallée de l'Oise par Compiègne pour prêter main-forte au 13e.

La pluie continuait à tomber, « torrentielle, » le 19. Cette circonstance rendait la marche pénible. L'attaque des forces de la vallée de l'Oise sur la ligne Lassigny-Guiscard ne pourrait se produire que le 20. L'avis du général Maunoury était maintenant que, sur le plateau, « *de part et d'autre, on ne pouvait que s'immobiliser.* » Les munitions commençaient à manquer; faute de nouveaux lots de munitions, le feu pouvait cesser le lendemain.

« S'immobiliser, » c'était, en effet, ce qu'on devait faire sur le plateau, et, quant à la manœuvre de débordement, elle passait au général de Castelnau qui, le 20, arrivait dans la région et déjà jetait des forces du côté de Lassigny. La première bataille de la Somme allait commencer. En attendant, les 4e et 13e corps, éreintés, se reposaient. Mais, sur le plateau, l'ennemi ne semblait pas disposé, lui, à « s'immobiliser. » Le 20, le centre de Maunoury (devenu sa gauche par le passage à Castelnau des 13e et 4e corps) était violemment attaqué. Le plateau fut derechef le théâtre d'engagements divers, le 7e corps avançant, la 62e division reculant; finalement, on tenait sur le plateau une ligne qui biaisait de Tracy-le-Mont au Nord-Ouest à Fontenoy au Sud-Est. Le 21, ayant repoussé et paralysé, sem-

(1) L'armée Castelnau avait en outre les 14e et 20e corps.

blait-il, entre Tracy-le-Mont et Moulin-sous-Touvent, la contre-offensive allemande, on s'en tint là; la consigne courut : « *Se retrancher.* » Et déjà elle indiquait un *tournant* de la grande guerre.

*
* *

La manœuvre de notre gauche avait, somme toute, échoué. Il fallait que Castelnau la reprît, mais il s'éloignait du massif. Au centre et à droite, — chez les Anglais et à la 5e armée, — on en était à défendre difficilement contre l'offensive allemande les quelques positions conquises.

Sur le front anglais, le 1er corps seul était, on le sait, vraiment engagé, puisque, du Nord de Vailly au Chemin des Dames, Haig, par l'extrémité du plateau d'Ostel, le ravin de Braye et le Nord du plateau de Chivy, rejoignait à peu près en plein massif méridional le 18e corps français. Le reste de l'armée anglaise marquant le pas au pied de la falaise de Vailly à Bucy-le-Long, en passant au Sud de la rivière devant Condé, le 1er corps fut seul aux prises avec l'ennemi pendant ces journées du 17 au 21, qui marquèrent l'effort contre-offensif de l'armée allemande.

Il tint bon. Si, dans l'après-midi du 17, le flanc de la 1re division était menacé, une contre-attaque du régiment Northampton déblaya un instant le terrain : se glissant, à la faveur du brouillard, jusqu'à une centaine de mètres des tranchées ennemies, nos alliés, mettant baïonnette au canon, sautèrent sur l'Allemand et le chassèrent, après une lutte qui coûta cher aux deux adversaires. Trois attaques allemandes étaient repoussées avec le même succès; mais le chef d'état-major du Maréchal, le général Wilson, déclarait que « l'armée maintenait partout ses positions, mais ne serait pas assez forte pour attaquer en masse. »

Des avis qu'il recevait du Grand Quartier Général français au sujet de la manœuvre par l'Oise, le Maréchal continuait à induire que le rôle du centre et de la droite des Alliés se réduisait à tenir bon encore quelques jours; l'esprit d'entreprise du 18e corps à sa droite, tout en l'édifiant, l'effrayait un peu. « L'essentiel » était maintenant pour lui d'organiser « *une guerre de siège* » et la relève dans les tranchées. Peut-être verrait-on sous la pression de Maunoury, — ou devant la manœuvre de

Castelnau, — l'ennemi abandonner les positions du massif : ce serait l'heure d'agir. Pour cela, il ne fallait que garder le contact, sans plus. Mais l'Allemand ne paraissait guère près de décamper. Pendant la nuit du 19 au 20, il attaquait violemment et d'ailleurs sans succès la droite du 2e corps, et, dans la journée, la gauche du 1er, sans autre résultat d'ailleurs que de se faire repousser avec pertes. A la vérité, celles des Anglais étaient telles, de l'avis du Maréchal, que, devant son 1er corps épuisé, il s'ancrait dans l'idée de ne rien entreprendre jusqu'à ce que la retraite de l'ennemi, « qui ne tarderait guère à commencer, » permît d'utiliser, en de meilleures conditions, ses divisions fraîches. Il se contentait, le 21, d'opposer aux attaques allemandes les ripostes d'un boxeur flegmatique et résolu, rejetant sanglant, après chaque attaque, sur le Nord des plateaux, l'ennemi en mauvais arroi. Quant à avancer avant qu'eût réussi la manœuvre de Maunoury, il n'y consentait point.

***

A sa droite, le 18e corps français continuait à montrer un esprit offensif beaucoup plus prononcé. On se rappelle que, le 16, en attendant que le 1er corps français, en marche de la région Sud de Reims sur celle de Pontavert, le vînt soutenir, Maud'huy devait étendre son action vers la plaine jusqu'à Prouvais ; son entrée en jeu avait été la reprise de la Ville-au-Bois; mais nous avons vu que la perte de Craonne, s'ajoutant à celle de Corbeny, lui avait paru devoir faire ajourner l'exécution de cette opération après la reprise des deux villes. En dépit du refus qu'opposait l'armée anglaise à ces demandes d'appui, il était résolu à l'entreprise, d'autant que d'Esperey semblait maintenant bien décidé à orienter nettement toute son armée vers le Nord.

Mais le 17, au matin, le 18e corps, loin de pouvoir attaquer, se trouva aux prises avec une attaque des plus violentes de l'ennemi : celui-ci débouchait, à l'aube, de Juvincourt sur la Ville-au-Bois. Déjà Maud'huy avait jeté la brigade Passaga, — à sa gauche, — sur Craonne; mais déclenchée à la fin de la nuit, l'attaque s'égara; des bataillons errèrent; un seul, du 34e, parvint en face de Craonne et l'assaillit; mais c'était peu pour une position que l'ennemi avait hâtivement, mais activement for-

tifiée; bientôt on vit refluer les troupes jusqu'à la lisière Nord du bois de Beau-Marais. A l'autre extrémité de la ligne, on n'était pas plus heureux : la brigade Brulard attaquait sur la croupe qui, de la ferme du Choléra au Camp de César, dominait l'Aisne au Nord-Est de Berry-au-Bac; projetée pour le petit jour, l'attaque tarda et par là s'éventa; les troupes escaladaient la pente où, on s'en souvient, les Gaulois avaient jadis présenté en vain la bataille à César, lorsque soudain elles furent prises de flanc par des feux d'artillerie et de mitrailleuses partant des lisières Sud du bois de la Ville-au-Bois; c'est que nous venions de perdre le petit massif, et tel événement détraquait toute la bataille Maud'huy.

La 35e division avait d'abord tenu bon, mais, vers dix heures, soumises à un bombardement des plus violents et assaillies de deux côtés, ses troupes avaient abandonné le village, le bois, tout le massif. L'événement était grave : Pontavert était menacé et nous pouvions y être attaqués alors que notre gauche était encore en ligne du Chemin des Dames à l'Ouest d'Hurtebise au bois de Beau-Marais. Il fallait utiliser à reprendre le petit massif les troupes destinées à la prise de la croupe du Choléra qui, par la perte de la Ville-au-Bois, devenait sans utilité. Tandis que la brigade Brulard, redressée, s'orientait sur les bois, un régiment de zouaves était jeté sur la position : le bois était repris, mais l'ennemi tenait bon dans le village.

Sur ces entrefaites, la gauche de Maud'huy était à son tour violemment attaquée. La ferme d'Hurtebise était l'objectif visé par l'Allemand, et, avant même qu'il ne l'assaillît, ses obus y mettaient le feu. C'est donc à la lueur des flammes et dans un nuage de fumée, — comme jadis, le 7 mars 1814, les *Marie-Louise* de Boyer de Rebeval, derrière la ferme incendiée par les Cosaques, — que les soldats de la 36e division tenaient, et, comme en 1814, ce n'était pas sans pertes cruelles; mais à la fin de la journée, elles n'avaient pas reculé d'un pas du moulin de Vauclerc à Hurtebise, tandis que la 38e division, de la Creute au poteau d'Ailles, restait toujours à cheval sur le Chemin des Dames et dominait la vallée de l'Ailette. Cette situation était des plus scabreuses si, à gauche, les Anglais ne se décidaient pas à leur tour à enjamber le célèbre chemin au Sud de Cerny, si, surtout à droite, la Ville-au-Bois restait au pouvoir de l'ennemi. Mais on ne désespérait pas de décider

French à pousser le corps Haig et d'une façon plus certaine, on attendait l'intervention, entre Pontavert et Berry-au-Bac, du 1er corps français, rappelé du Sud. Aussitôt que celui-ci serait entré en ligne, le corps Maud'huy attaquerait hardiment sur le plateau Nord, vers Chermizy et Bouconville; cependant le 1er corps français essaierait d'enlever Craonne et Corbeny. Le 10e corps qui, dans la nuit, emportait la Pompelle à l'extrême droite du front de d'Esperey, serait à son tour porté vers le Nord et il semblait qu'un effort sérieux allait être enfin tenté pour déborder par l'Est le plateau que la 6e armée n'arrivait pas à déborder vers l'Ouest.

Malheureusement, dans la nuit du 17 au 18, le 3e corps perdit le château de Brimont : violemment attaqué sur la rive Ouest du canal de l'Aisne à la Marne, il s'y maintenait difficilement dans la matinée du 18, puis était en partie refoulé jusqu'à la route nationale. Cet incident paraissait grave parce qu'il posait derechef devant le commandant de la 5e armée un problème qui lui paraissait décidément insoluble. Comment livrer bataille sur deux fronts qui, à Berry-au-Bac, se coudaient au point de faire presque angle droit? Dès qu'il porterait ses corps vers le front de l'Aisne et la direction de Laon, son flanc droit, dégarni, serait attaqué, entamé, comme il venait de l'être, peut-être refoulé et toute la droite de l'armée alliée serait ainsi tournée. Quant à en finir par une seule opération avec les hauteurs fortifiées « bastionnées » de Brimont-Nogent-l'Abbesse, dont la seule possession assurerait sa droite, il n'y fallait pas songer : outre l'importance de ses travaux, l'ennemi avait l'avantage d'une artillerie lourde que nous ne pouvions contre-battre. Sans doute, la 9e armée, étendant vers le Sud de Reims son secteur de bataille, pourrait-elle prendre à son compte la défense d'une partie du front d'Esperey. Mais la perte du château de Brimont et du canal obligeait le 10e corps, en marche vers le Nord, à s'arrêter dans cette région pour appuyer le 3e.

Les ordres d'attaque hardie donnés aux 18e et 1er corps devenaient donc presque imprudents si, par surcroît, les Anglais ne collaboraient point avec notre gauche. En fait, ces corps n'attaquèrent pas. Les éléments avancés du 18e corps parvenus sur l'Ailette furent refoulés : les troupes étaient fatiguées par cinq jours de bombardement et de combats; il fallait opérer des relèves. En face des deux corps, des forces alle-

mandes considérables s'accumulaient ; au XIIe corps qui tenait en face de Craonne, le XVe s'était joint qui venait de Lorraine, et, de Berry à Reims, on avait en face de soi, avec la Garde, le Xe de réserve et le Xe corps. Enfin, de toutes parts, nos gens se plaignaient d'être, sans qu'on pût étendre son feu faute de pièces à longue portée, décimés par l'artillerie lourde ennemie. Le 1er corps, « coincé » entre l'éperon de Craonne et la crête organisée du Choléra, allait par surcroît se trouver en face de forces imposantes. Tout ce que pourraient faire les 18e et 1er corps serait de résister à des attaques imminentes : les Anglais prévenaient que de fortes colonnes allemandes étaient en marche entre Chamouille et Vendresse et, à leur tour, demandaient l'appui de Maud'huy.

L'attaque se produisit, en effet, extrêmement violente, le 19, de dix heures à onze heures trente, sur le front de la Creute-Hurtebise. Le général de Maud'huy, de la tour de Paissy, dirigea la résistance qui fut magnifique et rejeta les Allemands sur l'Ailette. « Nos troupes, écrit ce jour-là un officier allemand, souffrent énormément de la faim, du climat et du combat. Il ne reste plus d'officiers. » C'est sans doute ce sanglant échec qui, provoquant la colère de l'ennemi déçu, condamnait Reims au plus violent bombardement que la noble cité eût encore subi. Tandis que les soldats de Maud'huy continuaient à bivouaquer sur le Chemin des Dames, ils pouvaient voir derrière eux, dans la plaine, s'élever une énorme lueur : la cathédrale sciemment incendiée flambait, rançon de leur succès. Mais dans ce ciel rougi, les ombres des héros qui y avaient paru, de Clovis à Jeanne d'Arc, criaient à tous de tenir bon.

Le conseil était écouté. La journée du 20 fut une de celles qui honorèrent la 5e armée, et le vaillant 18e entre tous.

Il ne fallait plus maintenant que tenir, tenir à tout prix, pour que la manœuvre de l'Ouest fût possible. Mais le 20, Maud'huy était attaqué avec une violence sans précédent, de l'aube au soir. Contre lui, deux corps allemands se déchaînèrent. Sous la poussée, trois fois notre ligne recula, trois fois elle se reforma sur l'isthme d'Hurtebise. A seize heures, les Allemands reprirent encore pied sur le Chemin des Dames ; les nôtres se replièrent jusqu'à l'arbre de Paissy où jadis s'était adossé Napoléon ; mais, relancés à l'assaut, ils reprirent les positions, l'isthme, la ferme en ruines, le monument écroulé.

A droite de Craonnelle, tenu par le 249e, c'était une lutte non moins acharnée : les Allemands reçus, reconduits à la baïonnette. Seul le plateau du Moulin de Vauclerc, chaudement disputé, restait, en fin de journée, dans leurs mains. De son côté, le 1er corps avait résisté à trois assauts.

A dix-huit heures, sur le front du 18e corps, se lisait le message du grand Chef : « Le Général en chef félicite les 1er et 18e corps pour l'énergie dont ils ont fait preuve en repoussant brillamment toutes les attaques ennemies depuis plusieurs jours et spécialement au cours de la journée d'aujourd'hui. » Dès le 11, d'Esperey avait écrit : « Maud'huy est hors de pair. »

Mais il était clair que tels assauts ne pourraient être longtemps supportés par un corps en flèche, hasardé en plein massif de l'Aisne, alors qu'à sa gauche le front anglais, encore que très opiniâtrement tenu par le corps Haig, restait pour sa plus grande partie sur les bords du fleuve, et qu'à sa droite, le 1er corps français ne parvenait pas à déboucher vers Corbeny et Juvincourt. Le 21, la ferme Hurtebise, déjà à moitié détruite, était derechef attaquée : incendiée pour la seconde fois, croulant sous les obus, elle était évacuée par nous et le 18e corps s'enterrait dans les tranchées voisines, accroché maintenant au sol de l'isthme et résolu à y tenir. Du côté allemand, un officier écrit : « Les pertes sont lourdes. » Mais de jour en jour, il apparaissait que ce front de bataille perdait de son intérêt et que le massif de l'Aisne n'ayant pu être qu'à moitié assailli, n'ayant pas été tourné par la droite et ne l'ayant été que fort imparfaitement par la gauche, était en quelque sorte abandonné par la bataille qui se portait en d'autres régions.

IV. — FIN DE BATAILLE (22-30 SEPTEMBRE)

« L'impression unanime, écrivait, dès le 20, un chef de corps, — l'un des plus vaillants, — à son commandant d'armée, est que nous sommes dominés par l'artillerie de gros calibre adverse. Cette impression se transforme depuis les derniers engagements en un sentiment d'impuissance et de découragement. »

Dès le début de la bataille, ç'avait été le souci constant de ces soldats, des plus grands aux plus petits. La disproportion de nos moyens d'artillerie avec ceux de l'ennemi devenait écla-

tante depuis qu'amenées sous des positions que notre artillerie de campagne ne pouvait que difficilement battre, nos troupes essuyaient, pour la première fois, d'une façon continue et intense, le feu de l'énorme artillerie lourde. Plusieurs fois déjà, les chefs avaient, devant un admirable assaut d'infanterie, littéralement étouffé ou brisé par le feu des grosses pièces, esquissé un geste de colère et parfois, suivant l'expression d'un très brave soldat, de « découragement. » Nos pièces restaient « impuissantes, » faute de longue portée, à détruire les batteries et à éteindre le feu de l'ennemi. Dès lors, quel que fût l'héroïsme des troupes d'assaut, les chefs les plus optimistes ne pouvaient jamais répondre du succès. Notre 75, nos trop rares batteries lourdes étaient incapables de l'assurer. L'Allemand s'en rendait compte, et que son salut était dans son artillerie. Avec quel soupir de soulagement un officier du 173e Saxon a écrit le 19 : «... *Les mortiers sont arrivés!* »

Or, le 24 septembre, après plusieurs avertissements discrets, le Général en Chef était contraint d'avertir ses lieutenants que cette artillerie, déjà si insuffisante en face des gros canons allemands, allait, — situation tragique, — manquer, si on ne ménageait pas les munitions. « Si la consommation continue au même taux, il sera impossible de continuer la guerre, faute de munitions, dans quinze jours. »

Nul n'ignore aujourd'hui quelle fut la gravité de cette « crise des munitions » et de quelle angoisse furent étreints au cœur ceux qui connurent la vérité. Depuis, le ministre de la Guerre de septembre 1914 a dit les affres par lesquelles on passa : « Le problème des munitions est tous les jours plus graves, devait écrire sur son carnet, le 3 octobre, un officier du Grand Quartier, nous avons à peine trois cents coups par pièce. »

Sans doute, nous le savons aujourd'hui, l'Allemand connaissait la même crise et éprouvait les mêmes angoisses. Le fait ne nous fut révélé qu'au cours de la bataille des Flandres; nous l'ignorions alors, mais ce que nous savions, c'est que l'ennemi allait, n'ayant pu prendre sur l'Aisne sa revanche de la Marne, faire un effort nouveau pour tourner nos armées sur leur gauche, tandis qu'en Woëvre il essayait de nous percer sur notre flanc droit.

L'attaque sur la Meuse était promptement et heureusement arrêtée sur Chauvoncourt; mais il fallait s'attendre à une grande

bataille dans le Nord, si, entre l'Oise et la mer, essayant de se déborder l'une l'autre, les deux armées en venaient derechef aux mains. L'armée Castelnau s'engageait déjà en d'âpres combats sur la Somme; l'incendie allait gagner l'Artois; il atteindrait en Flandre, de la Lys à la mer, sa plus grande violence. Il fallait prévoir cette bataille d'un mois et, sur tous les fronts où l'offensive paraissait paralysée, s'enterrer, se fortifier, se stabiliser, sauf, où nécessité serait, à rectifier auparavant un front trop aléatoire par des attaques locales.

Sur le front des trois armées de l'Aisne, on ne pouvait cependant rompre brusquement le combat. Ces armées, qui de l'Oise à la Champagne venaient de traverser de si rudes combats, devaient, avant de s'enterrer, recevoir une dernière mission, toute d'abnégation. L'ennemi, pour nous déborder, essayait d'enlever du front de l'Aisne des forces importantes : un glissement était constaté des Allemands vers l'Ouest. Il fallait, par une série d'offensives intermittentes et d'attaques partielles, laisser suspendue sur sa tête la menace d'une reprise de bataille et, en le menaçant, « fixer l'ennemi. »

Ce fut donc une offensive d'un caractère tout nouveau, qui, du 22 au 25, fut ordonnée aux armées de l'Aisne : « Renoncer à des attaques générales qui usent les troupes sans résultat sérieux, procéder par attaques locales exécutées en accumulant les moyens d'action sur les points choisis : » telle fut la consigne. L'ennemi devait opposer à ces attaques une opiniâtre résistance. Sans doute, lui aussi, devait renoncer, de son côté, aux grands espoirs. Lorsque, le 14, on avait vu, après une retraite assez précipitée, les Allemands reparaître dans les villages du plateau septentrional, à Bouconville, Chermizy, Chamouille, Chevrigny, ils affichaient hautement l'intention de reprendre la marche sur Paris. Et tout n'était pas désir d'en imposer dans ces propos (1). Les plateaux de l'Aisne pouvaient être le tremplin, d'où solidement installés, et reconstitués, les Allemands

(1) L'abbé Ambroise, curé de Chermizy, revenu après deux ans de captivité en Allemagne, me contait qu'il hospitalisait un général de brigade allemand, le général Von G., qui, le 14, annonça qu'il ne resterait qu'un jour, la marche sur Paris allant reprendre. Chaque soir, du 14 au 21, il fit la même déclaration. Le 22, l'abbé Ambroise, ne voyant point se produire la déclaration quotidienne, dit, non sans malice, à son hôte forcé : « Partez-vous demain, général? » — ce qui lui attira un regard inquiétant. En fait, le général resta des mois — en secteur — et quand il partit, ce ne fut certainement pas « pour Paris. »

pourraient reprendre leur élan vers l'Ile-de-France. Ils l'avaient tenté lors de leur contre-offensive du 20-22. Elle s'était brisée contre un mur et il semble qu'un vent de découragement ait soufflé aussi chez l'ennemi : « Ce pays sera notre tombeau, » écrit le 22 un des soldats. Un autre soupire : « Bataille dure; notre 3e compagnie n'a plus que 70 hommes au lieu de 250. » Et un troisième conclura, le 27 : « *On ne peut les déraciner.* » C'était sans doute l'avis des chefs.

Ils y renonçaient, mais momentanément, pour essayer, en nous abordant par le Nord, de réaliser un nouveau plan. Seulement, ils n'entendaient pour rien au monde nous laisser prendre, fût-ce par des attaques locales, de nouvelles positions sur les plateaux; ils ne pouvaient même souffrir que le Chemin des Dames restât sur un point quelconque entre nos mains, s'il s'agissait de leur droite, qu'à leur gauche la bordure septentrionale du massif, entre Aisne et Oise, leur fût arrachée; au centre enfin, ils devaient apporter un soin jaloux à maintenir les Alliés au pied de la falaise de Vailly à Fontenoy, adossés à l'Aisne, et placés jour et nuit sous leur feu. Le massif de l'Aisne restait pour eux, au début du mouvement, vers le Nord, la charnière qui, cédant, détraquerait tout le mouvement. Klück et Bülow ayant à réparer de grandes fautes — le premier surtout — veilleraient au moins à ce que la Marne n'eût pas de lendemain. On maintenait donc, en face de nous, en hommes, des forces imposantes qui, le 29 encore, de Noyon à Reims, représentaient plus de onze corps d'armée. Les canons restaient en position, aussi nombreux, aussi redoutables. Avec méthode et rapidité, l'ennemi, utilisant cette merveilleuse position naturelle des plateaux à creutes, la rendait, par ses travaux, presque inabordable. Il fortifiait villages, fermes, buttes et terrasses. Il opposait donc tous les jours un front plus inexpugnable à des attaques qui, par ailleurs, nous le savons, ne pouvaient être ni assez constantes, ni assez fortes pour rompre ce front.

*
* *

Le général Maunoury essaya encore cependant, le 22, d'une attaque pour nettoyer le plateau oriental qui restait son seul champ de bataille. Il demanda l'appui de Castelnau qui effectivement lança ses troupes sur Lassigny, et French qui fit

savoir qu'il était disposé à attaquer en liaison avec la 6e armée, mais seulement si l'offensive était générale. C'eût été recommencer la grande bataille et telle chose n'était pas, on le sait, dans les idées de Joffre.

Maunoury se maintint néanmoins dans sa résolution : Vautier attaquerait sur Nampcel et Vingré, Ebener sur Moulin-sous-Touvent, Puiseleine, Tracy-le-Val, Lamaze sur les collines au Nord de Soissons. Ce furent, les 23 et 24, dans la boue et le brouillard, d'âpres assauts. Quelques succès (sur Tracy-le-Val et le bois Saint-Mard) démontraient une fois de plus l'opiniâtre héroïsme de nos troupes, mais, presque partout, elles furent arrêtées devant l'objectif principal. A droite, les Anglais, qui avaient promis d'attaquer sur le plateau de Vregny pour appuyer Lamaze, ne purent sortir de leurs tranchées. Non seulement, le 3e corps anglais ne bougea pas, mais, à sa droite le Maréchal attendit, pour actionner le 1er corps Haig sur les bois à l'Ouest d'Ailles, que le 18e corps « eût progressé suffisamment. »

D'Esperey avait en effet tenté, de son côté, sinon un assaut général, du moins une avance de ses corps qui, on se le rappelle, semblaient maintenant en position d'opérer des deux côtés de l'Aisne : le 18e corps sur Craonne, le 1er sur Ville-au-Bois et la croupe du Choléra, le groupe Valabrègue sur les hauteurs Est de Berry-au-Bac, tandis que le 3e corps opérerait encore sur Brimont. Fortement combattue par l'artillerie lourde ennemie, cette attaque ne fit dans la journée « que des progrès insignifiants » dont « le brouillard intense » gêna le développement. Le 18e corps continua à tenir, de la ferme d'Hurtebise aux lisières Sud de Craonne, les positions conquises sans les porter sensiblement plus au Nord. Le 1er corps entama le bois de Ville-au-Bois, et prit la ferme du Choléra. Le groupe Valabrègue réoccupa Berry et une des hauteurs. Le 3e corps subissait entre la ferme du Godat et Courcy une effroyable canonnade, tandis que faisaient défaut les munitions de 75. Le 24, le général d'Esperey constatait que « le résultat cherché, en fixant l'ennemi, était obtenu, mais que la 5e armée, se trouvant actuellement en pointe par rapport aux armées voisines, devait se borner à se consolider. »

De son côté, le général Maunoury constatant, après une tournée sur ses lignes, que la poussée vers le Nord était « en ce moment une espérance vaine », estimait que, « sauf renfor-

cement, une attaque nouvelle ne conduirait pas à des résultats appréciables. »

*
* *

La bataille eût donc pris fin dès le 25, si le Haut Commandement, instruit que Castelnau attaquait à gauche, n'avait de nouveau ordonné à la 6e armée de soutenir par son action le mouvement de la 2e; si, d'autre part, l'ennemi n'avait, au centre et à droite, tenté un suprême effort pour rompre notre front.

Maunoury donna l'ordre de pousser les attaques, un instant abandonnées, « avec la dernière énergie, » du rebord Nord-Ouest du plateau occidental à la région de Crouy. Elles furent sans résultat : partout, on constatait les progrès énormes que faisaient les travaux défensifs allemands. Et c'est contre des positions maintenant sérieuses et par surcroît hérissées de mitrailleuses, qu'une dernière fois se brisa l'héroïsme des vainqueurs de l'Ourcq. Le 29, le général en chef lui-même faisait connaître qu'autorisant des attaques partielles, il estimait que « l'offensive ne devait être poursuivie que si elle paraissait devoir donner des résultats importants. »

Sur le front anglais, c'était, au contraire, l'ennemi qui, pour couvrir sans doute le glissement vers l'Ouest de certains de ses éléments, parut prendre l'offensive. Un « bombardement continuel et vigoureux, écrit le Maréchal, persista toute la journée du 25. » Les Allemands poussaient leurs sapes vers les lignes de la première division de Haig et celui-ci dut, par une vive attaque, arrêter ces travaux d'approche. L'ennemi contre-attaqua, très vivement aussi, mais sans succès, et de violentes attaques se produisirent les 27, 28 et 29 sur le front de Haig qui les repoussa toutes avec sa coutumière énergie. « Il est certain que l'ennemi fit alors son dernier et suprême effort pour établir son ascendant. » Et sir John French concluait que, cette tentative ayant échoué, la bataille se terminait. Le Maréchal commençait à se désintéresser du front de l'Aisne : il aspirait, il demandait à être reporté sur la gauche de l'armée française et j'ai dit dans une autre étude (1) combien cette requête, en principe accueillie, se justifiait. Le général Joffre cependant faisait sagement d'ajourner l'exécution de ce considérable remaniement

(1) Voir notre *Bataille des Flandres*, *Revue* des 15 juillet et 1er août 1917.

dans le dispositif allié. Devant des forces allemandes qui ne paraissaient pas encore sensiblement diminuées, il eût été souverainement imprudent de diminuer de trois corps l'importance des effectifs qu'on leur opposait.

Comme sur le front anglais, les Allemands avaient, en effet, sur le front d'Esperey, tenté une assez vigoureuse réaction.

Dans la nuit du 25 au 26, leur effort se porta sur le flanc droit de la 5e armée : le 3e corps attaqué avec la plus grande violence entre le Godat et Loivre, à l'Ouest de Brimont, se défendit avec une magnifique énergie. Sous le général Hache, deux divisionnaires, qui devaient s'illustrer à des titres et des degrés divers, étaient résolus à tenir et au besoin à réagir. A gauche, c'était le général Pétain, commandant la 6e division, à droite le général Mangin, commandant la 5e. Avec la froide opiniâtreté et la calme énergie qui l'ont toujours caractérisé, le premier repoussait les attaques, reprenait le terrain un instant perdu et progressait par sa gauche, encore que les forces dont il disposait s'épuisassent, régiments réduits au tiers de leur effectif, officiers fauchés à la tête de leurs unités, le seul 5e de ligne perdant trois fois en trois jours son chef de corps. Quant au général Mangin, impatient devant les attaques, il « insistait pour avoir deux bataillons sénégalais avec lesquels il se faisait fort de nettoyer les pentes orientales du massif de Saint-Thierry. » Ainsi, en ces semaines de 1914, s'affirmaient le caractère et je dirai le tempérament, différemment mais admirablement énergique, de deux futurs chefs de nos armées. Le résultat était que, les Allemands ayant un instant passé le canal, ils étaient vigoureusement ramenés sur l'autre rive.

Gardé sur son flanc droit par l'héroïsme du 3e corps, d'Esperey pouvait supporter sur le front Nord le suprême effort de réaction allemande. Le 18e corps était assailli, dès le 26, avec une particulière âpreté. A tout prix, l'ennemi voulait reprendre l'entrée du Chemin des Dames. Attaqué à quatre heures sur tout son front, le corps Maud'huy se battit avec son habituelle ardeur. Tandis que la 38e division repoussait, au prix de fortes pertes, sur le plateau du Moulin de Vauclerc, l'assaut de forces supérieures, la 36e ne fléchissait un instant au Sud d'Hurtebise que pour se rejeter sur les tranchées perdues et les reprendre : le 41e de ligne y cueillit dans le sang un magnifique succès. La 35e division cependant opposait un front

de bronze aux attaques sur les lisières Nord du bois de Beau Marais.

C'était sur toute la ligne un sursaut d'héroïsme. On n'avait pu rejeter l'ennemi sur l'Ailette; du moins, ne passerait-il pas l'Aisne. C'est ce soir-là qu'un soldat allemand du 100e d'infanterie écrit de la Ville-au-Bois : « *Il n'y a pas moyen de les déraciner*. Ils ont de grosses pertes, mais nous aussi... Tous ici, nous en avons par-dessus la tête de la guerre. » Dans la nuit du 26 au 27, toute la journée du 27, les Allemands, infatigablement, déferlaient sur l'isthme d'Hurtebise : chacune de leurs attaques était, ou clouée sur place par nos feux, ou repoussée violemment à la baïonnette. Sous un bombardement sans précédent, les soldats de Maud'huy barraient la route, superbes de résolution et d'entrain guerriers, tandis qu'à la droite de d'Esperey, le général Hache maintenait imperturbablement son front. Les attaques furieuses de l'ennemi continuaient le 28, le 29, sans plus de succès. Et le 30, nos soldats, après ces journées effroyables, n'hésitaient pas à se jeter en avant; de hardies reconnaissances se portaient vers le Nord : c'était d'ailleurs pour « constater que l'ennemi était toujours en force devant nous. » Dans ces conditions, d'Esperey jugeait « inutile de continuer l'offensive. » « Le 1er octobre, lit-on dans l'historique du corps, le 18e corps reprit sa mission antérieure : tenir et durer jusqu'à la reprise de l'offensive générale. Il devait la conserver plus de quatre mois. »

Le vaillant corps pouvait prendre sa large part des félicitations que, dès le 28, le général Joffre adressait aux troupes du général d'Esperey : « Depuis deux semaines, écrivait le général en chef, les troupes de la 5e armée, placées dans des conditions difficiles, repoussent victorieusement les attaques d'un ennemi supérieur en nombre dans des combats continuels de jour comme de nuit. Elles ont montré, sous la conduite de chefs intrépides, une bravoure et un entrain qui ne se sont pas un instant démentis. »

Cet ordre du jour fermait la première bataille de l'Aisne de la grande guerre, au cours de laquelle nos soldats avaient montré, dans les plus défavorables conditions, un héroïsme, sinon fécond en très grands résultats, du moins gros de promesses pour l'avenir du pays. Lorsque, en 1917, ce plateau, déjà témoin, depuis des siècles, de tant de valeureuses actions,

les reverra monter à l'assaut, ce seront les mêmes soldats, — car les mêmes régiments devaient reparaître aux mêmes lieux, — mais la longue guerre aura transformé en guerriers expérimentés ces bouillants soldats. Et ce n'est pas seulement sur un point que le plateau sera enlevé, mais sur tous, au cours de cette deuxième et célèbre bataille de l'Aisne.

LES CONCLUSIONS

Celle de 1914 n'avait point donné les résultats qu'on en avait un instant attendus. Elle ne les pouvait donner que dans le très court laps de temps où l'ennemi, désemparé par sa défaite de la Marne, cherchait dans le massif un abri que, contrairement à la légende, il n'avait pu, à cette heure, que très sommairement fortifier.

Pourquoi cette poursuite ne put-elle avoir lieu, telle que celle qui transforma, en octobre 1806, pour l'armée prussienne, la défaite d'Iéna en un effroyable désastre? Il faut songer au tour de force qu'avait été le *rétablissement* de la Marne : il était sans précédent qu'une armée déjà cruellement éprouvée, retraitant depuis douze jours, eût, faisant un simple demi-tour, combattu, vaincu et refoulé l'ennemi en quatre jours de deux combats. L'effort demandé à nos troupes pendant ces dix-sept jours, du 25 août au 10 septembre, sans parler des marches et combats qui, pour la plupart d'entre elles, avaient précédé le 25, excédait les forces humaines, physiques et morales. L'armée de Maunoury, elle, avait, — du 5 au 9, — supporté la poussée d'une armée numériquement deux fois supérieure et était, de l'avis de son chef, grand soldat qu'on ne peut soupçonner de sensiblerie, exténuée au point de ne *pouvoir* marcher. Quant à la cavalerie, à qui assurément revenait plus qu'à l'infanterie le soin de la poursuite, on sait que l'emploi assez peu prévoyant qu'on en avait fait depuis un mois avait crevé ses chevaux et éreinté ses hommes. Soudain, quand son rôle commençait, elle se trouvait incapable de remplir sa tâche. Ainsi l'ennemi ne fut-il pas poursuivi l'épée dans les reins, put-il passer l'Aisne et s'établir sur le plateau sans être talonné. Peut-être cependant eût-on pu encore l'en couper en dirigeant les troupes droit vers le Nord. Au lieu d'aller droit au Nord, les Anglais et d'Esperey

appuyèrent vers le Nord-Est et en quelque sorte longèrent l'ennemi au lieu de l'assaillir. Et il faut ajouter qu'appuyant à droite, le bloc des futures armées de l'Aisne entraînait Maunoury hors de la voie où l'orientaient les instructions du Grand Quartier.

J'ai dit quelle avait été la conception de Joffre dès le 10. S'il tenait pour nécessaire de s'attacher à l'ennemi en retraite, s'il lui paraissait bon que les plateaux de l'Aisne fussent ensuite *menacés* de front, il entendait que le massif fût, non point pris d'assaut, mais tourné. Pendant que d'Esperey le tournerait à l'Est, comme Napoléon l'avait tenté, Maunoury, par un mouvement plus large et dont on pouvait plus attendre, l'envelopperait vers l'Ouest, ainsi que César y avait réussi. Ainsi la forteresse formidable dont Laon est l'imposant donjon serait-elle investie et tomberait-elle sans assaut. Mais un tel plan impliquait que, l'armée anglaise se chargeant de fixer l'ennemi sur les plateaux, on ne se lierait à elle que très largement, que dans chaque armée même, les corps, les divisions, les régiments renonceraient au *coude à coude*, « à ce souci exagéré de la liaison et de l'alignement » qu'un commandant de corps reprochait à ses divisionnaires. A la vérité, j'ai dit, — et je n'y reviendrai pas, — ce qui excusait ce souci simplement excessif de la *liaison*, comment les lieutenants de Joffre pouvaient attribuer à ce « souci » le gain de la Marne, et comment d'autre part le maréchal French, sans cesse « hanté de la crainte d'être découvert sur ses flancs, » recherchant la liaison à sa droite vers d'Esperey, tirait à son tour Maunoury et, insensiblement, le détournait de la voie normale.

Maunoury pouvait-il s'engager dès le 13 dans la vallée de l'Oise, sans qu'à sa droite le plateau fût occupé par ses troupes? J'hésiterais à l'affirmer. Mais lorsque, le 15, il recevait le 13e corps, il était encore temps de tenter la manœuvre de débordement du massif : Maunoury le comprit et poussa ce corps vers Noyon. Il est possible que le sort de la bataille ait tenu à la conduite de ce corps d'armée. On sait qu'il se laissa arrêter et qu'ayant perdu deux jours, il fit dès lors échouer toute la manœuvre.

C'est que chaque heure perdue, à plus forte raison, chaque jour perdu, diminuait à un point difficilement appréciable nos chances de succès. Le massif ne pouvait être tourné ou enlevé

que par la surprise et, si j'ose dire, à l'esbroufe. La surprise ne fut guère possible que deux ou trois jours, quatre au plus. L'arrivée du VIIe corps, survenant dans toute l'ivresse de son triomphe de Maubeuge, celle de l'Armée Heeringen, jetée au secours de Bülow et de Kluck allaient augmenter d'un tiers les forces de l'ennemi. Par surcroît, quatre jours, dans un pays aussi accidenté, suffisaient pour rendre, même par une fortification hâtive, le massif difficile à enlever, alors que, la traversée du plateau oriental à son extrémité est par Maud'huy, la marche rapide des corps de Maunoury presque jusqu'au rebord Nord-Ouest du plateau occidental, montraient que, les pentes enlevées, on n'eût, dans les trois premiers jours, trouvé aucune fortification capable d'arrêter nos soldats.

L'extrême prudence du maréchal anglais, placé au centre du dispositif, parfaitement excusable lorsqu'on songe aux pertes qu'il avait faites et à l'impossibilité où il était de les combler, gênait par ailleurs le mouvement en avant. En vain, à maintes reprises, Lamaze à sa gauche, Maud'huy à sa droite firent appel à son appui. Persuadé, comme Joffre, que la falaise de l'Aisne ne « s'enlevait pas, » il affirmait avoir confiance dans le mouvement tournant de l'Ouest, estimant, peut-être avec raison, qu'il était dès lors inutile de sacrifier des hommes pour escalader une formidable position qui, tournée, tomberait d'elle-même : il était là pour fixer l'ennemi, sonder ses intentions de résistance ou de retraite, sauter sur ses derrières quand, se sentant tourné, il tenterait de se retirer. Cette attitude empêchait Lamaze, en assaillant avec succès les hauteurs au Nord de Cuffies et Crouy, de forcer le fameux couloir qui, de Soissons, par Laffaux, Vauxaillon et La Malmaison, mène à Laon, et, d'autre part, ne permettait guère à Maud'huy de pousser au delà de l'Ailette ses heureux assauts.

Lorsque, pour diverses raisons, on eut perdu du temps, laissant l'ennemi grossir son armée et organiser sa position, on se trouva par surcroît impuissant à l'y forcer parce que, pourvu d'une artillerie à longue portée, l'Allemand n'en trouvait pas une en face de lui, capable d'atteindre ses batteries et d'éteindre son feu. De l'Oise à Reims, ce sera constamment la même lamentation : l'artillerie écrasante des Allemands semait, avec la mort, nous le savons par l'aveu d'un vaillant chef, « le découragement. » Que fût-ce quand, à notre artillerie de

campagne elle-même, les munitions menacèrent de manquer?

Elles menaçaient de manquer quand déjà on pouvait prévoir qu'une autre bataille s'allait engager au Nord-Ouest et plutôt trois qu'une. Du jour où la *Course à la Mer* commençait, la Bataille de l'Aisne devait s'affaisser.

Elle s'affaissa. Pendant les derniers jours, elle ne fut plus qu'une bataille de fixation, une *bataille d'accrochage*, retenant l'ennemi et permettant ainsi à nos armées de gauche, en formation, de ne pas être débordées et peut-être de déborder. Pleines d'abnégation, les armées de l'Aisne assumèrent ce rôle ingrat. Puis, comme les autres, elles *s'enterrèrent*. Enterrées, elles continuèrent bien après le 1er octobre d'alerter l'ennemi. De la rive gauche de l'Oise à la plaine de Reims, cette guerre de siège ne fut plus, après le 15, menée que par les 6e et 5e armées. Elles devaient, — non sans de très vifs incidents dont les plus célèbres sont les surprises qui nous firent perdre Vailly, le 8 novembre, et toute la rive droite devant Soissons le 13 janvier, — garder sur ce front stabilisé le fossé que les tranchées allaient creuser entre la France sauvée et l'envahisseur. La bataille, en réalité terminée le 30 septembre 1914, ne se devait réveiller tout à fait que 928 jours après, le 16 avril 1917, où elle sera reprise à peu près sur les positions qu'occupaient nos troupes à la fin de cette bataille si essentiellement indécise et décevante.

Décevante, elle le fut pour les deux partis. Il y a peu de doute que l'Allemand n'y ait connu un nouveau mécompte, car, du massif si âprement défendu il avait entendu faire un tremplin pour une réaction qui, nous rejetant au delà de l'Aisne, nous eût refoulés vers Paris. Maunoury constatait, dès le 23, la « réciprocité » des situations : les attaques allemandes étaient aussi vaines en résultats que les nôtres ; on se pouvait prendre ou reprendre un bois, un village, une ferme, une butte, mais l'inviolabilité des deux fronts se créait. Nous avons entendu d'ailleurs la plainte d'un officier ennemi : « On ne peut les *déraciner*. » Aucun des deux partis ne put « déraciner l'autre. » C'est au cours de la bataille de l'Aisne que la guerre de mouvement se mua, — au grand dépit des deux partis, — en guerre de siège.

Plus peut-être que sur la Marne, nos soldats y avaient déployé une incomparable valeur. Entrer dans le détail de leurs

héroïques faits d'armes eût été, — on devine avec quelle peine j'ai résisté à la tentation, — allonger singulièrement cette simple étude des grands traits de la bataille. C'est précisément parce que, des combats de Carlepont, à l'extrême Ouest du massif, aux combats des soldats de d'Esperey à l'extrême Est, cinquante régiments et bataillons se distinguèrent, que cette étude sommaire s'en fût trouvé alourdie, — alourdie de gloire, à la vérité. Notre dessein devait nous rendre sobre : il ne nous permet pas d'être injuste. En face de positions naturelles formidables, qu'après quatre jours de combat l'ennemi commençait à rendre plus formidables encore, placés sous le feu d'une artillerie lourde indestructible, fatigués par vingt jours et plus de marches et de combats incessants, démunis de ce qui devenait nécessaire à cette guerre de positions (« seules, ai-je lu dans une notice de régiment, des tranchées ébauchées avaient été creusées, au cours de la lutte, *avec les outils portatifs* »), très souvent inférieurs en nombre, nos soldats ne le furent pas une heure en valeur, arrachant par leur héroïsme et leur « maîtrise » à l'ennemi des cris d'admiration : « Les Français sont maîtres dans les combats de la rue comme dans les combats où ils peuvent s'appuyer sur un obstacle, » écrit de La Ville-au-Bois un officier saxon. Il eût fallu se pouvoir appuyer partout sur un obstacle et avoir, pour le créer au besoin, d'autres instruments que « des outils portatifs. » Il fut toujours un outil portatif dont nos hommes se servirent merveilleusement : leur baïonnette. A plusieurs reprises, le découragement constaté de l'ennemi au lendemain d'un de nos assauts heureux était leur plus belle justification. Et conscients de la force que donne un « moral » que les chefs, même à la fin de la bataille, déclaraient « excellent, » ils s'étaient, à la voix de ceux-ci, jetés aux assauts les plus périlleux avec un courage vraiment prodigieux.

Il était ainsi avéré que le soldat français restait ce que le pays de l'Aisne l'avait toujours vu. Fils tout à la fois de ces légionnaires latins qui avaient vaincu, par la stricte observance de la discipline, du camp de César aux rives de l'Oise, de ces Gaulois qui intrépidement venaient, devant la Miette, provoquer au combat ces soldats invaincus, et de ces Francs de Clovis qui avaient, devant Soissons, vaincu ces mêmes Romains dont ils allaient retremper la race dégénérée; fils des soldats que s'opposaient, jusqu'à balancer un siècle entier la fortune,

ducs de France et « rois de Laon ; » fils des soldats que les Capétiens jetaient contre les donjons de l'Aisne et fils de ceux qui, si âprement, les défendaient ; fils des gens d'armes qui, derrière Jeanne d'Arc, cheminaient un jour de Corbeny à Compiègne ; fils plus proches des guerriers de l'Empereur qui, le 7 mars, vainquirent sur le plateau de Craonne, ils s'étaient montrés dignes des plus grands ancêtres. Les mêmes lieux avaient revu les mêmes hommes. Que dira-t-on de tous ceux qu'ils reverront en 1917 ? A travers les siècles, l'histoire ainsi se recommence. Un général de Maud'huy s'accoude le 15 septembre sur la tour de Roucy pour suivre sa bataille, au centre de cette ferté d'où, bardés de fer, des gens d'armes partaient pour battre le plateau ; il s'adosse, le 20, à l'arbre de Paissy où Napoléon s'était adossé ; il regarde nos hommes tenter l'assaut du camp de César. Un général de Lamaze se bat sur un terrain où se sont, — depuis ceux de Clovis, — livrés vingt combats. Mais il se faut élever au-dessus de ces détails et regarder la masse. La masse, c'est l'énorme forteresse de l'Aisne : vingt siècles ont passé depuis que César la contemplait, barrant en apparence la route à sa fortune ; elle a barré la route à bien d'autres fortunes qui, les unes en ont triomphé, les autres s'y sont brisées. Et, comme l'histoire est serve des lieux, les grands chefs de guerre avaient tous devant l'obstacle eu la même pensée : tourner le massif. Lorsque, fixant simplement l'ennemi, César lançait ses troupes alliées vers l'Oise, lorsque Napoléon, les yeux fixés sur le massif, essayait de jeter son armée dans la trouée de Corbeny, ils pensaient de même avec d'autres procédés : lorsque Joffre poussait Maunoury vers l'Oise, d'Esperey vers Juvincourt, il réunissait les deux plans. Il était donné à l'héroïsme de nos troupes d'en faire réussir trois ans plus tard un troisième, celui que tant de grands chefs n'avaient osé imposer à leurs soldats, cependant braves entre les braves : forcer de front la forteresse. Ce sera la bataille de 1917. L'héroïsme de l'éternel soldat des Gaules fait le lien des dix batailles de l'Aisne.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

UNE JEUNE FILLE

AU TEMPS DE LA FRONDE

MADEMOISELLE DE LA VERGNE
PLUS TARD MADAME DE LA FAYETTE

II[1]

M. Costar était Parisien, de petite origine et fils d'un chapelier, pour quoi il observait d'habitude une cérémonie déférente, une humble politesse; et Dalibrai disait qu'il avait toujours le chapeau à la main, tenant cela de son père. Il s'appelait en vérité Costaud; mais ce nom ne lui allait pas; il le modifia. Pour sortir de la chapellerie paternelle, il eut recours à l'Église. Il fut abbé. D'ailleurs, il était peu réglé dans ses mœurs, mais fort étudié dans son ajustement : on riait de sa « propreté, » qui ne l'empêchait pas de sentir la boutique.

Claude de Rueil, évêque de Bayonne et puis d'Angers, l'avait pris chez lui en qualité d'homme de lettres. A la mort de ce prélat, en 1649, M. Costar eut un autre protecteur, l'évêque du Mans, M. de Lavardin. Et il était archidiacre du Mans, à l'époque de ses relations avec Mlle de La Vergne. Il avait cinquante ans et vivait bien, soignant sa goutte, se faisant lire les auteurs et donnant de beaux repas. Il venait de publier son premier ouvrage, la *Défense des ouvrages de M. Voiture*, dédiée à M. de Balzac. Il défendait la mémoire et les écrits de son ami M. Voiture contre Paul Thomas, sieur de

(1) Voir la *Revue* du 15 juillet 1918.

Girac, un provincial, un humaniste rural, ami de Balzac et un peu son voisin. Le rôle de Balzac, en cette affaire, est assez trouble. Voiture était mort en 1648; on avait bientôt publié sa correspondance : elle parut en 1650, avec un grand succès. Il semble que Balzac ait désiré de voir le talent de son émule discuté. M. de Girac, sollicité par lui, écrivit une dissertation latine, où Voiture est loué suffisamment à notre goût, mais où Voiture est épluché, où Voiture même est accusé de n'être pas toujours assez balzacien, *non satis balzacianus*. La dissertation latine courut, par les soins de Balzac. M. Costar fut prié de donner son avis. Il n'y manqua point : lentement, car il avait l'esprit lent, il composa cette *Défense*, qui n'était pas ce qu'attendait Balzac et plutôt en était le contraire. Pour avoir été reçu jadis à l'hôtel de Rambouillet, pour y avoir lié connaissance avec Voiture, M. Costar avait conscience d'être quelqu'un. Mais on ne le savait pas. Sa renommée dormait cachée dans l'évêché du Mans. Or, il avait de l'ambition; et il avait une ambition provinciale, qui a du loisir et n'a point de divertissement, qui souffre et qui enrage d'elle-même. Voici l'affaire Voiture, à lui tendue comme une perche par M. de Balzac. Il la saisit. Il ne la lâchera plus : et tant pis même pour le sauveteur, si la perche devient un gourdin dans les mains du sauvé! M. de Girac recevra des horions; et M. de Balzac, les contrecoups. Désormais, M. de Costar n'est plus que le défenseur de Voiture. Il a publié en 1653 la *Défense*. L'année suivante, il donne les *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar :* ce sont des lettres alternées du défenseur et du défendu, mais il n'est pas sûr que les lettres du défendu ne soient aucunement du défenseur. L'année suivante, il donne la *Suite de la défense des œuvres de M. Voiture*. Et, l'année suivante, pour couronner l'édifice de ces trois tomes qui font 176, plus 567, plus 425 pages de texte lourd, paraissent les 420 pages de l'*Apologie de M. Costar*, par M. Costar. Entre temps, M. de Girac avait lancé sa réplique, où il prouvait que son impertinent contradicteur n'avait pas fort lu les anciens poètes, appliquait très mal certain passage de Tacite, disait à la légère que la Lune n'avait pas eu d'amant, ignorait que l'étoile du matin fût la même que celle de Vénus, et enfin ne savait rien de rien. Costar lui jeta les *Entretiens* et l'*Apologie*. Mais, redoutant une seconde réplique, il eut soin de la faire interdire et saisir par

le lieutenant civil, au moment qu'elle était à l'impression. Voilà le bonhomme Costar. Il n'est pas délicieux. Et il l'est encore moins si l'on remarque en lui une double nature : autant il fait, dans ses lettres et démarches mondaines, le bénin, le timide et le cérémonieux, autant ce patelin se dévoile, dans la querelle, violent, injurieux, brutal; et sans esprit : on le savait; sans manières : il le cachait.

Tel étant M. Costar, Mlle de La Vergne a recherché sa connaissance. Il y avait, entre elle et lui, M. Ménage, à qui sont dédiées l'*Apologie* et la *Suite de la défense*. Elle écrit à M. Costar : c'est elle qui attaque. Elle lui déclare tout net qu'elle sait bien qu'il est incomparable. Aussitôt, il est confus. Incomparable? c'est vous, mademoiselle! Et, dans une note qu'il joint à sa lettre publiée, il assure que, Mlle de La Vergne, « on la nommait ordinairement l'Incomparable. » Je ne sais pas s'il l'invente, et je n'ai pas trouvé ailleurs la mention d'un sobriquet si flatteur (1). Mais il y tient : « Je reçois de votre courtoisie une qualité qui vous appartient, que les justes distributeurs de la réputation et de l'estime vous ont affectée et qui ne vous est pas moins propre, à cette heure, que votre nom... » Et il s'étend là-dessus, avec une terrible longueur. Il n'a pas le badinage de Voiture, et il n'a pas l'éloquence de Balzac; mais, recherchant l'une et l'autre, il est rhétoriqueur et futile.

Mlle de La Vergne pouvait en rester là. Elle ne connaissait point M. Costar que sur les propos de Ménage et sur cette lettre ennuyeuse. Mais elle continue! Elle écrit à M. Costar, et sans doute n'ayant rien à lui dire, car il n'a rien à lui répondre. La lettre de Mlle de La Vergne est perdue. Celle de M. Costar, M. Costar l'a imprimée. Elle ressemble à la précédente et ressemble à tout ce qui est sorti de la plume de M. Costar, quand il n'injurie pas M. de Girac. C'est une lourde fadaise. Il compte Mlle de La Vergne parmi « les personnes extraordinaires qui ont l'approbation de la cour et de ce que nous appelons le beau monde. » Elle lui a dit qu'elle était bonne; elle lui a demandé son amitié... Certes, il la donne, et de grand cœur, flatté, reconnaissant, joyeux. « Votre beauté... votre vertu... votre esprit... » ces mots, il les balbutierait avec émoi, s'il n'écrivait à loisir et s'il n'avait accoutumé d'emmitoufler sa pensée sous

(1) Costar prétend qu'il tient ce renseignement de Marigny, frondeur et chansonnier.

des phrases en périodes. Et il se plaint : « Nous autres provinciaux... » Puis : « Étant réduit à passer ma vie à quatre journées de votre charmante personne... » Il compte loin du Maine à l'Anjou : c'est qu'il est goutteux, douillet et casanier. Réduit à languir au Mans, il promet de n'abuser point des avances de Mlle de La Vergne et de répondre à ses compatissantes hardiesses par une obéissance, une réserve, une discrétion qui lui coûtent.

Au printemps de l'année 1653, il risqua le voyage d'Anjou et vit Mlle de La Vergne. Il en fut charmé : « si belle, si spirituelle, si raisonnable... » Si raisonnable, c'est-à-dire qu'elle prenait sagement son parti d'être exilée loin de la cour et du beau monde. Ceci néanmoins le tourmente : « Je prendrai la liberté de vous demander si vous goûtez bien dans votre solitude le contentement de posséder la plus précieuse chose du monde en vous possédant vous-même tout à votre aise et en pleine liberté, si vous jouissez paisiblement de la chère compagnie de vos pensées... » Comment s'accommode-t-elle des « nobles » de son voisinage? Ne la trouvent-ils pas trop aimable pour ne la point importuner de leurs visites? A-t-elle inventé le moyen de « sauver et mettre à couvert de leurs persécutions » le temps de « lire les belles choses? » Précisément, il venait de publier la *Défense;* elle comprit : elle lut la *Défense*. Elle félicita M. Costar, et sur le ton d'un enthousiasme tel qu'il se méfia. « J'ai bien de la joie que mon livre vous ait plu, » dit-il. Et, jusqu'à ce point d'assentiment, il est crédule. Mais elle a parlé de ses « ravissements : » avant de se monter la tête, il attend « un second ordre et un commandement plus exprès. » En vérité, c'est trop : car il s'en aperçoit lui-même. Il engage Mlle de La Vergne à dissimuler son délire : « Autrement, mademoiselle, j'appréhenderais que ceux qui ne trouvent rien à dire en vous, sinon que vous avez la bouche trop petite et que vous écrivez aux beaux esprits, n'y remarquent des défauts bien plus importants. Et, certes, il serait fort étrange qu'une personne que l'on appelle Incomparable, qui, dans la première fleur d'une excellente beauté, se passe si aisément de Paris et n'est point enchantée de la cour, eût découvert dans mon petit ouvrage quelque chose capable de la surprendre... » La lettre de M. Costar est assez jolie.

Ces lettres de M. Costar sont précieuses pour nous montrer

Mlle de La Vergne à dix-neuf ans, si prompte à l'entrain, si animée de jeunesse heureuse que l'exil ne l'attriste pas. Elle a quitté Paris et la cour avec facilité : elle porte avec elle sa gaieté, son plaisir. Comme on la connaît plutôt à l'âge de ses mélancolies et de sa méditation retirée, l'on aime à la trouver ici très jeune fille, avec une gracieuse allégresse et tant de zèle à vivre. Elle sera plus mondaine : elle aura un plus grand besoin de la diversion que procure la frivolité apparente, lorsqu'elle sera triste. Elle est gaie et, pour ainsi parler, n'a besoin de personne. D'ailleurs, sa retraite de Champiré n'est pas le « désert » où Alceste aurait voulu emmener Célimène : et Célimène l'eût appelée un « désert » cependant, Célimène qui n'a aucune compagnie d'elle-même. Mlle de La Vergne, en dépit de quelque entourage parisien, c'est pourtant une demi-solitude qu'elle accepte : et Costar loue à bon droit cette jeune raison que la cour n'a point enchantée. Un trait de son caractère aussi est sa curiosité de la littérature. Elle écrit aux beaux esprits : témoin Costar. Elle leur écrit même un peu étourdiment et avec une vivacité qui cessera d'être sa manière : elle, si réservée, prudente et plus attentive que soudaine. L'appelait-on l'Incomparable ? Je n'en sais rien. Mais il semble qu'elle eût, dès l'adolescence, une certaine renommée de fille savante.

Son bel esprit de prédilection, le plus fidèle, — et qui lui en amenait d'autres, — ce fut Ménage. Or, Ménage a du loisir. Il a quitté le service du cardinal de Retz et, notons-le, plus de deux mois avant l'arrestation du cardinal ; on ne saurait l'accuser d'avoir abandonné la disgrâce et le malheur : il n'est point vil. Mais il était orgueilleux, il était susceptible. La situation qu'il avait chez le cardinal ne lui donnait pas toute satisfaction d'amour-propre. Il voulait sa liberté, ne fût-ce que pour travailler à sa guise : il s'en alla, quand il le put. Et il ne devint pas un ennemi ou seulement un adversaire du cardinal. Bref, il n'est point un politique ou, à tout le moins, comme d'autres, un homme de parti. Les désordres de l'État le gênent. Il n'approuve pas l'agitation du cardinal : agitation qui rend sa maison peu quiète et souvent menacée par les créanciers ; agitation qui se répand jusqu'au dehors et a l'inconvénient de troubler le royaume. Il est de ceux qui déploraient la Fronde et lui reprochaient la perte de leur tranquillité. Mais il avait quitté le cardinal depuis deux ans, lorsque au mois d'octobre 1654,

il sert de truchement très affectueux entre son ancien protecteur, lui mazariniste par amour de l'ordre, et Mme de Sévigné la veuve. Les partis n'étaient pas ce qu'ils sont : les gens non plus.

En 1653, M. Ménage est tout consacré au service de Mlle de La Vergne, épris d'elle, on n'en peut douter, d'une manière un peu ridicule, si l'on veut, mais gentille, et qui n'importunait pas Mlle de La Vergne. Il lui dédia ses commentaires italiens de l'*Aminte*, qui parurent deux ans plus tard, en un beau livre, chez Augustin Courbé : *Aminta, favola boscareccia di Torquato Tasso, con le annotazioni d'Egidio Menagio, accademico della Crusca.* Le livre est précédé d'une longue lettre en italien, 17 janvier 1654 : *A l'illustrissima signora Maria de La Vergna, mia Signora e Padrona colendissima.* Et il énumère complaisamment ses qualités : « beauté, charme, gentillesse, bonté, vertu, bienséance, plaisantes manières, douceur habituelle, vivacité de l'esprit, un génie perspicace, un jugement très pur en toutes choses et, à un âge si tendre, un savoir très varié, merveilleux. » Depuis longtemps, il souhaite de faire paraître au monde la dévotion, l'admiration qu'il a pour elle, en lui dédiant une de ses œuvres : voici ses notes sur l'*Aminte*. Aussi bien Mlle de La Vergne a-t-elle un goût particulier pour la langue italienne ; et, parmi les poètes italiens, pour le Tasse ; et, parmi les œuvres du Tasse, pour l'*Aminte*. Il le sait : elle le lui a dit ; et il l'a éprouvé lui-même, le dernier printemps, lorsqu'il était auprès d'elle, à Champiré. Car il a fait un séjour au château de l'exilée. Je crois même qu'il avait accompagné Mlle de La Vergne et sa mère, quand elles quittaient Paris pour aller rejoindre à Champiré leur beau-père et leur époux. Il ne parle pas seulement d'un séjour, mais d'un voyage ; et, dans une lettre, plus tard, Mme de La Fayette lui rappelle ce voyage et note, sur le chemin, Trappe et Montfort : c'est le commencement du parcours. *Quel felice viaggio, quel dolce tempo ogni di infinite volte con infinito piacer mi si rappresentan nell' animo.* Il se souvient de ce doux temps qu'il a passé *nella deliciosissima villa di Ciampirè.* Il ne s'est point aperçu que le château fût revêche de mine et caduc. Il n'a point souffert de l'humeur chagrine où était le chevalier de Sévigné. Les printemps de l'Anjou sont ravissants. Mlle de La Vergne était charmante. Et ils se promenaient dans la campagne, au bord de la rivière,

lisant l'*Aminte* ou le *Pastor fido*, ou telles œuvres bucoliques, *si come a cittadini di boschi conveniva*. Et elle lui disait de jolies choses, touchant leur lecture et le paysage pareils, de jolies choses, même simplettes, et auxquelles il se faisait un plaisir d'attribuer trop d'importance : l'amitié finement émue travaille ainsi à orner les aspects d'une âme qui a un gracieux visage. Ce qu'elle lui disait, comment l'oublierait-il? Douces conversations; et fructueuses, il s'en persuade... Et il baise les belles mains de la très illustre demoiselle, sa Dame et sa patronne.

Les poètes italiens étaient à la mode; et la langue italienne aussi : les jeunes femmes et les jeunes filles l'apprenaient. Ménage, dit-on, l'avait enseignée à Mme de Sévigné la veuve. L'enseigna-t-il à Mlle de La Vergne? Un peu, sans doute; mais, ainsi qu'à Mme de Sévigné, un peu. L'on a généralement présenté Ménage comme le professeur de l'une et de l'autre. Même, on raconte que Mlle de La Vergne avait deux maîtres de latin, Ménage et le Père Rapin; voire, on assure que la jeune élève, au bout de trois mois à peine, en savait plus que ses deux maîtres. Un jour qu'ils la « faisaient expliquer, » ils eurent « dispute ensemble » touchant l'interprétation d'un passage; et ils se querellaient, avec l'opiniâtreté fameuse des commentateurs. Mlle de La Vergne leur dit : « Vous n'y entendez rien ! » Elle leur traduisit à sa guise les lignes contestées; et ils se rendirent à l'évidence : elle avait raison. Cela se lit dans les *Segraisiana*. Seulement, les *Segraisiana* ne méritent aucun crédit. Quant au Père Rapin, Mlle de La Vergne et puis Mme de La Fayette ne disent pas un mot de lui : Mlle de La Vergne ne dit pas un mot de lui, dans ses lettres à Ménage, à l'époque où ces deux hommes auraient été ses deux maîtres. Ménage ne dit pas un mot de cette prétendue collaboration pédagogique. Et, dans ses *Mémoires*, le Père Rapin mentionne Mme de La Fayette, mais en passant, d'une manière évasive, pour noter qu'elle fréquentait chez les du Plessis-Guénégaud, maison qu'il n'aime pas, vu qu'on y « enseignait l'évangile janséniste. » Et M. Ménage n'était pas un pédagogue. Il n'a pas été le professeur de Mlle de La Vergne. Il a été l'un des beaux esprits que recevait la mère de cette jeune fille. Et il avait l'âme érudite et galante. Mlle de La Vergne lui plut par son visage et son intelligence. Ce fut, dans l'exil angevin, son amusement de lire avec elle l'*Aminte* et le *Pastor fido*, de l'éveiller à cette poésie et,

comme il était amoureux d'elle, mais en lettré sensible, et non pas en libertin, de l'émouvoir à ses goûts littéraires, de croire qu'elle lui révélait maintes beautés fraîches parmi les vieux livres, de lui attribuer ses découvertes, ses conjectures de philologue. Mlle de La Vergne se prêtait volontiers, et avec la double satisfaction d'une attrayante lecture et de quelque vanité flattée, à ce manège subtil et innocent. Mme de La Fayette n'a jamais été grande latiniste : un peu latiniste, elle ne l'a été que plus tard.

Au printemps de l'année 1653, il ne s'agit que d'italien. L'année suivante, Ménage est en querelle avec Chapelain sur l'interprétation d'un vers de Pétrarque, le troisième vers du premier tercet du sonnet *Rapido fiume*. Pétrarque descend du Rhône vers Avignon et prie le fleuve, plus rapide, de saluer sa Dame dès avant lui...

Forse (o che spero) il mio tardar la dole.

« Peut-être, et je l'espère, mon retard la chagrine. » *O che spero :* « ce que j'espère, » ou bien « oh! que je l'espère! » Ménage entend une exclamation, que Chapelain n'entend pas. Ménage s'avisa de soumettre la bisbille au jugement de Mlle de La Vergne : hélas! elle lui donna tort. Il ne se tint par pour battu. Il avait de l'entêtement; il continuait les polémiques et les moindres discussions avec une admirable persévérance. C'était l'usage, en ce temps où l'on avait plus de loisir, et peut-être aussi plus de zèle pour la littérature. Condamné en première instance, il en appelle. Or, il est membre de l'Académie de la Crusca : il porte à cette Académie son différend. Les académiciens demandèrent un délai; ils répondirent comme fait la Raison choisie pour juge entre Pétrarque et l'Amour :

Piace mi aver vostre questioni udite ;
Ma più tempo bisogna a tanta lite.

Ce n'est pas encore un succès. Pourtant Ménage triomphe. Il écrit à Mlle de La Vergne : *Quindi può conoscer V. S. illustrissima ch'elle ebbe torto a pronunziar così presto contro di me in favore del signor Capellano.* La très illustre seigneurie eut tort de se prononcer contre lui, sans doute; et elle eut tort de se prononcer avec tant de hâte, car ainsi le jeu finit trop vite. Les académiciens de la Crusca surent mieux prolonger le plaisir. En outre, ils ne désiraient pas offenser l'une des

parties plaidantes. Ils auraient voulu contenter ces deux personnes considérables, M. Ménage et M. Chapelain. Après avoir pris le temps de réfléchir, ils les invitèrent à se considérer comme vainqueurs l'un et l'autre : les deux interprétations étaient bonnes. Mais ni Ménage ni Chapelain ne consentirent à cette paix honorable. Ils rédigèrent de nouveaux mémoires. Au bout de quelques mois, les académiciens de la Crusca glissèrent, parmi des compliments décernés à Chapelain, le gain de cause accordé à Ménage, qui du reste continua de se chamailler avec Chapelain. Mlle de La Vergne, Ménage ne lui en veut pas! Il lui pardonne, et tendrement. Il se flatte d'aller bientôt la revoir à Champiré, *e forse (o che spero!) il mio tardar la dole...* Elle lui a écrit pour l'y engager; elle lui a écrit, badinant sur ce qu'il avait l'habitude agitée, que sans doute il faisait chaque jour mille et mille voyages sans quitter Paris : mais oui! c'est vrai, chaque jour il s'évade et, en imagination, vole mille et mille fois à la délicieuse hospitalité angevine. En terminant, il donne des nouvelles de la ville. Mme de Sévigné, la veuve, se porte à merveille et baise affectueusement les mains de son amie. Pour lui, somme toute, il va mieux : *È passata la febre; ma tuttavia mi resta un po' di calore.*

Dove fu gia gran foco,
Caldo riman per lungo tempo il loco.

Le feu de la fièvre et la ferveur d'amour font une poétique analogie que Pétrarque a maintes fois célébrée. Ménage la laisse deviner. Et on le voit qui, peu à peu, mène Mlle de La Vergne à lui être Laure, afin qu'il soit Pétrarque.

Cependant, elle reste gentiment simple, dans ses lettres, et n'y a point les attitudes arrangées d'une muse. Elle écrit à Ménage très souvent, et avec plus de spontanéité que d'application (1). « Ma mère et M. de Sévigné me font mille réprimandes de ce que je manque à vous faire leurs compliments. Au moins, quand je l'oublierai, ne laissez pas de croire qu'ils vous en ont fait, car je vous réponds qu'ils me le disent très souvent. Je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui, car voilà M. de Landemont, que je veux aller entretenir. Adieu,

(1) Une correspondance inédite de Mmes de La Fayette et de Ménage, provenant de l'ancienne collection Tarbé et que M. le comte d'Haussonville a signalée ici même, m'a été très obligeamment communiquée par Mlle Feuillet de Conches.

notre ami ; je suis la plus humble des vôtres. » Elle a si peu de prétention littéraire qu'elle raconte assez gaiement le reproche que son beau-père lui adresse, d'oublier à parler français. Ménage est-il de cet avis ? « Mandez-moi si je fais bien des fautes dans mes lettres, afin que j'y prenne garde. » Ménage lui garantit que ses lettres sont parfaites. Et elle : « Je suis bien aise que vous trouviez mes lettres à votre gré ; vous n'y en trouvez pas si souvent ! » Et, puisqu'il se contente si bien et assure même que ses lettres le consolent de son absence, il en aura : « Vous n'avez qu'à parler !... Vous n'en chômerez non plus que de l'eau de la rivière... » Elle ajoute, sans façons : « principalement à cette heure... » et c'est l'automne... « à cette heure que le vilain temps m'ôtera le plaisir de la promenade... » Elle écrivait, sans presque y songer, ce qui lui venait à l'esprit. Un jour, M. Ménage a fait une folie : elle le gronde. M. Ménage n'a pas balancé de prêter quatre cents pistoles, une somme, et à qui, mon Dieu ? — à un Suédois : « Il n'y a que vous au monde qui alliez chercher des gens du Nord pour leur prêter votre argent. Vous savez que c'est tout ce qu'on peut faire, que de faire payer des gens qui sont à sa porte : vous jugez donc comme l'on vient à bout de ceux qui sont delà les mers et s'il y a un sergent qui veuille aller donner un exploit à Stockholm... » Cette petite a le sens des réalités. Elle se fâche : « Je vous dis qu'il n'y a rien d'égal à ce que vous faites et qu'en bonne justice il vous faudrait mettre en tutelle. Mais est-ce que vous ne comprenez point ce que c'est que quatre cents pistoles, pour les jeter comme cela à la tête d'un Ostrogoth que vous ne reverrez jamais ? Si M. le cardinal de Richelieu eût fait une chose de cette force, on le lui eût pardonné ; mais, pour vous qui n'avez point de richesse que celle des beaux esprits, on ne peut pas vous en faire assez de réprimande. Je me sens si forte sur ce chapitre-là que, si je me croyais, je n'en finirais point. Mme de Sévigné doit avoir bien de la honte que vous ayez fait cette sottise en sa présence : Charlot et vous faites mille belles affaires ! » Charlot, c'est Charles de Sévigné ; il a cinq ans : M. Ménage n'est pas plus raisonnable que ce gamin !... Mlle de La Vergne raconte à M. Ménage les incidents menus de sa vie : Catherine, sa femme de chambre, qui a la fièvre double quarte, et « j'en suis bien fâchée pour l'amour d'elle et pour l'amour de moi-même. » Elle s'adresse à

M. Ménage pour avoir des livres, des romans, le dernier tome du *Cyrus*. Et M. Ménage tarde à le lui envoyer; c'est mal : « c'est voler sur l'autel, que de retarder un plaisir à une pauvre paysanne comme moi ! » Pourquoi cette négligence? Le bruit court que M. Ménage est sur le point d'aller en Suède, — à la poursuite de son Ostrogoth? — non pas : mais appelé par la reine Christine, si curieuse de réunir autour d'elle une cour des plus beaux esprits de l'Europe. On le dit; Mlle de La Vergne ne le croit pas : « Je ne crois pas que cela soit véritable, puisque vous ne me l'avez pas mandé. » Il lui disait tout; il la consultait. Après le dernier *Cyrus* et avant la première *Clélie*, que lire? Est-ce que Mlle de Scudéry ne fait rien? « Pour moi, je perdrai tout à fait, si elle cesse de travailler. » Voici *Clélie* enfin : Mlle de La Vergne en lit le premier tome « avec tout le plaisir imaginable; » et nous avons peine à imaginer ce plaisir.

Cette Mlle de La Vergne est différente de celle qu'on a généralement peinte et que M. Costar nous aurait peut-être fait redouter. Elle n'est pas du tout « incomparable » et elle n'est pas du tout précieuse. Il faut en être satisfait. Car on a tout dit sur les mérites des précieuses, sur le service éminent qu'elles ont rendu à la langue et à la conversation françaises : en dépit de tout, les précieuses sont insupportables. Et l'on a tout dit sur les grâces de l'hôtel de Rambouillet : cependant, l'hôtel est insupportable, avec sa guirlande de Julie, avec son nain de Julie, avec ses bons mots de Mme Cornuel, avec ses petits vers des grands poètes, avec ses plaisanteries et farces de Voiture. Ce n'est pas un joli endroit de sentiment ni de pensée. La liberté même y a quelque chose de guindé. L'art en est petit, petiot, prétentieux. Il n'y a ni verdeur, ni gaieté, ni bonhomie. C'est de l'application, très ennuyeuse. Mlle de La Vergne a été dispensée, préservée de l'hôtel de Rambouillet par son âge. Elle a connu Mme de Rambouillet, Mme de Montausier, Mlle de Rambouillet qui devint la première Mme de Grignan. Et, comme M. Ménage a, de ces dames, des amitiés pour elle, certes elle veut que M. Ménage y réponde bien. Mais Julie, la merveilleuse et l'intolérable Julie, épousa M. de Montausier le 15 juillet 1645; trois semaines après, Pisani, le fils unique de la marquise, était tué à la bataille de Nordlingen. Ces deux événements, l'un qui attristait la marquise, l'autre qui lui ôtait le principal attrait de son illustre salon, marquent, pour

l'hôtel de Rambouillet, le commencement de la fin. Si les réunions ne cessent pas tout à fait, du moins sont-elles plus rares et moins brillantes. Et, en 1645, Mlle de La Vergne a onze ans. Voiture mourut en 1648; et l'hôtel du Rambouillet sans Voiture, ce n'est plus rien : Mlle de La Vergne a quatorze ans. Vint la Fronde : et la société parisienne fut divisée, fut dispersée. Le 26 février 1652, le marquis de Rambouillet trépasse; et il n'était pas le personnage important de la maison; mais enfin son trépas achève la vie mondaine de sa femme.

Mlle de La Vergne ne fut pas de l'hôtel de Rambouillet. Et elle n'est pas une précieuse, dans ses lettres à Ménage, si naturelles, si négligées, si aimables de naturel et même de négligence. Une fois que M. Ménage lui annonce le projet de remonter sur le Parnasse, l'occasion se présente, si elle est précieuse, de le montrer. Voici comme elle répond au poète : « Je suis bien aise que vous remontiez sur le Parnasse... » Elle ne lui fait pas un compliment très mirifique : « Il y a si peu de presse, et les muses ont si peu de gens à qui donner leurs grâces que je crois qu'elles augmenteront celles qu'elles ont accoutumé de vous faire... » Et, si la phrase est un peu plus soignée, un peu plus enjolivée que d'habitude, elle s'en amuse la première : « Voilà de si grands mots, au commencement de ma lettre, que j'ai envie de ne la pas faire plus longue; car, quand on a parlé des muses et du Parnasse, l'on ne peut pas se rabaisser à parler d'autre chose. Je m'en vais pourtant tomber de bien haut en vous disant... » Et elle passe à une baliverne. C'est aussi dans cette lettre qu'elle s'accuse d'oublier à parler français et prie Ménage de lui dire si elle fait beaucoup de fautes en écrivant.

M. Ménage est en effet monté sur le Parnasse. Il compose des élégies, des églogues, des épigrammes et des madrigaux, en français, en italien, en latin : prochainement, il s'établira poète grec. Beaucoup de ses poèmes français sont dédiés *A Mlle de La Vergne;* beaucoup de ses poèmes italiens, *Per Madamigella della Vergna;* beaucoup de ses poèmes latins, *Ad Mariam Magdalenam Lavernam.* Mais il n'est pas facile de démêler ceux qui sont précisément de cette époque. Les éditions des *Poemata* sont toutes postérieures au mariage de sa Dame : la première est de 1656. Et, la plupart des dédicaces, il ne les a mises que dans les éditions suivantes, comme s'il ne

convenait pas qu'il affichât ce vif amour à l'égard d'une toute jeune mariée. Puis, le thème d'une jeune fille à qui vont ses tendresses lui ayant plu, je crois que, même après le mariage de Mlle de La Vergne, il continua d'écrire en vers *Ad Mariam Magdalenam Lavernam*, *Per Madamigella della Vergna* et *A Mlle de La Vergne*. C'est plus tard qu'il réunira toutes les fleurs de sa guirlande de Marie, appelée encore Phylis, ou Lycoris, ou Enone, et de tous les noms de la mythologie galante. En 1653, il prélude. Un jour, elle le remercie d'une élégie, dont elle est charmée et qu'elle a fait lire « à tous ceux qui sont venus céans. » Il la lui avait donnée ; bientôt, il la lui réclame, ayant perdu le brouillon : mais elle, ne l'a-t-elle pas perdue ? Non : « Je ne perds pas ainsi ce que vous faites à ma louange ! » Il y a deux élégies de Ménage à Mlle de La Vergne. L'une, en latin ; c'est après avoir quitté Champiré : *Quot mala sum passus, postquam tua limina liqui!* Et il se repent comme d'un crime, de s'être éloigné. Il appelle Mlle de La Vergne *Domina, pulcra Laverna, docta puella, mea lux;* il la compare à Laure de Pétrarque :

Laura, quid invideat, pulcra Laverna, tibi?

Mais ce n'est pas une élégie latine que Mlle de La Vergne a donnée à lire « à tous ceux qui sont venus céans. » Il y a une élégie française *Sur la fièvre de Phylis*. Elle parut, sans dédicace, dans les *Poemata* de 1656. Sept ans après, quand Mme de La Fayette n'est plus une petite épouse et que M. de La Fayette n'a plus à montrer d'ombrage, l'élégie eut ce titre : *Sur la fièvre de Mlle de La Vergne*. Mlle de La Vergne est Phylis ; et M. Ménage est Évandre, qui se plaint et s'écrie :

L'orgueilleuse Phylis brûle enfin à son tour;
Elle brûle, il est vrai, mais ce n'est pas d'amour.

Non, c'est la fièvre. Et le triste Évandre divertit sa douleur à noter longuement les contrastes d'un tel feu et des froideurs de Phylis. Je crois que ce poème date de la fin de l'année 1654, où Mlle de La Vergne fut très malade. Le 29 novembre, elle est quitte de la fièvre tierce, mais craint de tomber dans la fièvre quarte ; elle écrit à Ménage : « Si j'étais assez malheureuse pour avoir un mal aussi fâcheux et aussi long que cette maladie-là, je crois en vérité que je n'y résisterais pas, tant je suis

accablée de mon mal de côté. Il ne me quitte plus et, si vous m'aimiez autant que vous m'avez aimée, vous auriez sujet de craindre de me perdre bientôt... » L'aime-t-il moins? Mais non ; seulement, ils ont dès cette époque ces querelles amicales qui ensuite les occuperont sans cesse. M. Ménage eut grand chagrin de la maladie de Mlle de La Vergne : et, s'il a fait de sa douleur un poème assez fade, c'est qu'il n'était pas un assez grand poète pour être un poète ingénu.

***

A Champiré, les exilés subissaient, et parfois grièvement, les tribulations du parti. Sévigné n'était pas gai tous les jours. Les nouvelles qu'il recevait de Paris n'étaient pas pour adoucir ses alarmes. Retz toujours en prison : l'on ne savait ni quand il aurait sa liberté, ni ce qu'il en ferait. Ce fut au point que son fidèle arrivait à n'être pas sûr de souhaiter qu'il fût libre. Des bruits couraient : on prétendait que la prison devenait si fastidieuse au cardinal-coadjuteur qu'il songeait à se démettre de sa coadjutorerie, pour sortir de prison. Le 21 février 1654, Sévigné mande à Madame Royale ce bruit qui l' « afflige très fort » et qu'il n'a pas l'entrain de démentir : « Autrefois, j'eusse juré qu'il n'eût pas été capable de le faire. Mais, comme les grands seigneurs ne se piquent pas de la probité ni de la générosité dont les simples gentilshommes font profession, j'ai grand'peur qu'il ne préfère sa liberté à son honneur. » Cela lui coûte à dire; il le dit pourtant : c'est le chagrin qui lui arrache ses illusions.

Le 21 mars, l'archevêque de Paris mourut. Ménage en avertit Mlle de La Vergne, qui répond : « J'ai bien envie de voir quel effet produira [cette mort] dans les affaires de M. le cardinal de Retz. » Du fait de cette mort, le coadjuteur devenait archevêque. Mais il est en prison comme personnage dangereux : si, coadjuteur, il paraissait dangereux, archevêque, il l'est plus encore. Que faut-il espérer? Le chevalier de Sévigné endure, dans le doute, une cruelle angoisse. Et il atteint à une véritable grandeur de souffrance, lorsque ses appréhensions de partisan se dégagent des circonstances mesquines et vont bien au delà; ce n'est plus pour la fortune du cardinal et pour la sienne qu'il frémit : son patriotisme saigne. Il écrit, avec une farouche révolte d'orgueil blessé : « Lorsque je suis venu au monde, l'on

appelait ma patrie France ; maintenant, elle a si bien changé qu'elle n'est plus reconnaissable... » Et quelle amertume, dans ces mots : « La France qui n'est plus... La Sicile qui règne à sa place !... » La passion politique l'entraîne : il méconnaît « le Mazarin, » ne devine pas que le salut viendra de ce côté. Son erreur a pourtant un noble caractère, et pathétique.

Le nouvel archevêque de Paris songe à soi. Il se sent habile et fort. Il ne sait pas ce qu'il fera ; mais il a conscience d'être fertile en ressources : à vrai dire, c'est toute la conscience qu'il a. Peu lui importe d'être ou de n'être plus archevêque : il compte sur soi. Mais il lui faut la libre disposition de soi : le tout n'est que de sortir de prison. D'ailleurs, il s'ennuie, entre quatre murs ; son activité s'y ennuie, et aussi sa frivolité. Il donne sa démission d'archevêque, moyennant sa liberté. La cour accepterait sa démission ; mais, sous prétexte que Rome ne l'a point encore acceptée, — et Retz ne spéculait-il pas sur de telles complications pour retirer de son malin renoncement deux bénéfices, la liberté d'abord, et puis le secours de Rome ? toute sa politique est dans la complication, — la cour le garde et lui concède seulement une prison moins resserrée, non plus à Paris, à Nantes. Bref, il a cédé aux conditions de la cour : on ne prévoit pas ce qu'il manigance ; et l'on note son apparente abnégation, qui n'est pas fière. Le 6 avril, le chevalier de Sévigné mande à Madame Royale : « Votre Altesse Royale me pardonnera bien si je ne lui dis pas mes sentiments sur l'action qu'a faite le cardinal. Il est trop mon ami pour le blâmer, et je suis trop sincère pour le louer... » Ses autres partisans l'approuvent, disent que l'événement le justifiera. Le chevalier n'attend rien de bon. Mais il se réserve : on doit amener à Nantes le prisonnier ; de Champiré à Nantes, la distance n'est que de treize lieues... « J'aurai la liberté de le voir et, par conséquent, je saurai ses raisons... » Une quinzaine de jours plus tard, Sévigné vit le cardinal, au château de Nantes. Et, quand on voyait le cardinal, on était perdu ; il vous avait bientôt persuadé : « Il m'a dit ses raisons, que je trouve capables de justifier l'action qu'il a faite. » Sévigné ne rapporte pas à Madame Royale ces raisons, qui ont suffi à le convaincre et pourtant ne l'empêchent pas de mettre dans ces mots « l'action qu'il a faite » un reste de colère. Quant aux projets du cardinal, dès qu'il sera en pleine liberté, il se hâtera de faire son équi-

page et de partir pour Rome ; à quelles fins ? Sévigné, s'il le sait, ne le dit pas. Mais il annonce que le cardinal passera par les États de Son Altesse Royale de Savoie. Or, la Savoie était en difficultés avec la cour de France : et, partout où il y avait des difficultés, Retz trouvait son profit. Sévigné, dès lors, prépare la bonne volonté de la Savoie à l'endroit du cardinal : « S'il était en la place de l'Éminentissime..., » c'est Mazarin..., « les États de S. A. R. Monsieur votre fils n'auraient pas été outragés comme ils l'ont été... » Avis à la cour de Savoie, qui doit connaître ses amis. Et, patriote, Sévigné recourt à l'étranger : c'est le malheur des temps, c'est une folie ancienne.

Mlle de La Vergne, au milieu de ces péripéties, que devient-elle ? Sans doute reçoit-elle le contre-coup des événements, qui ne sont pas destinés à elle et où elle ne se mêle pas. La voici, par les soins ou par l'imprudence de sa mère, mêlée à l'aventure. Au château de Nantes, sous la garde du maréchal de La Meilleraye, le cardinal de Retz avait la vie très agréable : « On ne pouvait, dit-il, rien ajouter à la civilité avec laquelle il me garda. » A dire vrai, c'est un peu plus que de la civilité : une extrême complaisance. Le prisonnier recevait maintes visites, car tout le monde s'empressait à le voir et il aimait à être vu. Le maréchal lui procurait « tous les divertissements possibles » et, presque chaque soir, lui offrait la comédie : « toutes les dames de la ville s'y trouvaient et elles y soupaient souvent. » Mme de Sévigné ne manqua point à ce rendez-vous si attrayant. « Elle me vint voir et amena Mlle de La Vergne, sa fille, qui est présentement Mme de La Fayette. Mlle de La Vergne était fort jolie et fort aimable et elle avait, de plus, beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières. Elle me plut beaucoup. La vérité est que je ne lui plus guère, soit qu'elle n'eût pas d'inclination pour moi, soit que la défiance que sa mère et son beau-père lui avaient donnée dès Paris, même avec application, de mes inconstances et de mes différentes amours la missent en garde contre moi. Je me consolai de sa cruauté avec la facilité qui m'était assez naturelle; et la liberté que M. le maréchal de La Meilleraye me laissait avec les dames de la ville, qui était à la vérité très entière, m'était d'un fort grand soulagement. » Il a bien l'air d'avoir mené gaillardement son entreprise. Les « cruautés » qu'il a subies sont l'aveu, et qui ne lui coûte guère, de ses prétentions déclarées; la consolation que lui offrent tant

d'obligeantes dames est encore le signe de ce qu'il réclamait : et l'on devine, je crois, une scène de galanterie poussée avec autant d'ardeur que de grâce. Sa légèreté est remarquable, dans le moment que sont en cause tant de grands intérêts, de par lui. Sa fatuité est singulière, qui lui fait chercher maintes explications, touchant une jeune fille un peu malaisée à séduire. Il admet cependant qu'il ait pu ne plaire pas beaucoup. Mais il est un philosophe cynique ; et il sait que, d'habitude, la question de plaire ou non n'est pas le principal. Il a compté sur des attraits qui ne tiennent point à sa personne. Il n'était pas beau. Tallemant l'appelle « un petit homme noir qui ne voit que de fort près, mal fait, laid et maladroit de ses mains à toutes choses. » Si maladroit qu'il ne savait pas se boutonner; si maladroit qu'un jour, à la chasse, il fallut que M. de Mercœur lui remît son éperon; si maladroit que son écriture n'était que du « griffonnis » et que ses lignes faisaient des « arcades; » si maladroit qu'il en était malpropre, et surtout à manger. Tourné comme il l'était, la soutane lui allait mieux que l'épée, allait mieux non point à son humeur, encline à l'amour et aux amours tapageuses, mais allait mieux à son corps grêle. Avec tout cela, si l'on en croit Tallemant, « il n'avait pourtant pas la mine d'un niais; » et « il y avait quelque chose de fier dans son visage. » Que sa laideur fût rehaussée de génie, on s'en doute; mais son génie était de malice. Il avait le charme d'un homme qui a tout vu et tout compris, tout méprisé finalement. C'est un charme qui impose, en fait de femmes, à des sottes, car il en a raison très vite, ou à des rouées, car elles en apprécient la subtile perfection. Mlle de La Vergne n'est ni sotte ni rouée : sans niaiserie, elle est jeune fille et crédule à des idées, ou fût-ce à des illusions, que le sourire de Retz lui dénigre. Et puis, elle est honnête, tout simplement : c'est ce qu'il a oublié de se dire.

Il n'oublie pas de dire qu'elle était « fort jolie. » Et c'est bien heureux, parce qu'on a dit le contraire : mais un pareil témoignage emporte la question. Ses portraits, une douzaine de pauvres images au Cabinet des Estampes, ne sont pas jolis et même ne donnent aucune idée de quelque attrait qu'on lui voulût attribuer. On l'y cherche vainement. Ces images n'ont pas de ressemblance entre elles : et à laquelle ressemblait-elle un peu?... Mais elle était « fort jolie » : Retz a l'autorité d'un

connaisseur. Il ajoute « fort aimable » : et il entend qu'elle valait bien d'être aimée ; l'on sait ce qu'il entend par là. Guy Joly déclare qu'elle était « fort bien faite. » Mais, Guy Joly, ce n'est rien. Je m'en rapporte beaucoup mieux à tel ami des femmes, et qui les a insultées autant qu'il était curieux d'elles, Bussy. On lit dans le *Pays de Braquerie :* « La Vergne est une grande ville fort jolie... » Les louanges de Bussy, prenons-les pour justes : c'est à décrier qu'il perd la mesure. Et il n'eut aucune amitié pour Mlle de La Vergne ni pour Mme de La Fayette, qui d'ailleurs ne l'estimait pas. Sur la beauté de Mlle de La Vergne, nous avons un autre témoignage : le sien. Le 6 novembre 1656, après vingt mois de mariage et quand elle a vingt-deux ans, si Ménage est négligent à lui écrire, elle feint qu'il se détache d'elle et le réprimande : « Vous ne m'aimez plus comme vous avez fait. Vous n'avez point de bonne raison à en dire : je ne suis ni plus laide ni plus sotte que j'étais il y a deux ans. Je suis un peu plus vieille, il est vrai ; mais je suis encore si riche de jeunesse que ces deux années-là ne m'appauvrissent guère... » Une femme qui avoue qu'elle ne se croit pas laide est sûre de sa beauté, sûre aussi du renom de sa beauté. L'année suivante, Mme de La Fayette a été malade et assez durement éprouvée par une grossesse. Ménage redevient exact à lui écrire : « Me voilà donc assurée, dit-elle, que je ne perdrai point votre amitié pour avoir perdu le peu de beauté que j'avais. » Le peu de beauté, c'est modestie. Elle dit, une ligne après : « ma beauté. » Sa beauté de l'année dernière ; ce n'est pas vieux : « J'étais assez jolie, en ce temps-là... » Elle l'est encore, ou ne l'est un peu moins que l'espace de la convalescence. Il est vrai aussi que, de bonne heure, elle perdit la santé : peut-être sa beauté ne fut-elle pas durable. Mais nous sommes à ses vingt ans qui fleurissent.

Comment fut-elle jolie? L'ennui est que Retz, qui la trouvait à son goût, ne dise pas ce qui l'aguichait en elle. Ou bien, il le dit, d'une manière qui le touchait et qui ne nous est pas sensible. Elle avait, dit-il, « beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières. » Il suffirait que nous connussions l'air de Mme de Lesdiguières : nous aurions, par l'analogie, l'air que nous cherchons, l'air de Mlle de La Vergne.

Une Mme de Lesdiguières nous vient à la mémoire. La Bruyère l'a peinte sur le tard, au moment où la dévotion la prit « comme

une passion, comme le faible d'un certain âge ou comme une mode qu'il faut suivre. » Elle prélude à la dévotion par la galanterie, dans cette liaison qu'elle a longtemps avec l'archevêque de Paris, M. de Harlay. Toutes les après-dînées, elle va lui tenir douce compagnie au château de Conflans, belle résidence et don du roi; ils se promènent à pas lents par les allées du « jardin délicieux » : des jardiniers effacent les traces de leurs pas sur le sable. Saint-Simon ne la rencontre jamais dans son récit, qu'il ne l'appelle « une espèce de fée, » une « fée solitaire » et qui habite « un palais enchanté. » Mais ce n'est point à cette fée que ressemblait Mlle de La Vergne : Paule-Marguerite-Françoise de Gondi, duchesse de Lesdiguières, est de la génération suivante. Il s'agit d'Anne de La Magdelaine de Ragny, duchesse de Lesdiguières et, par sa mère Hippolyte de Gondi, cousine germaine du cardinal. Elle est aussi, et non loin de La Vergne, sur la *Carte du Pays de Braquerie :* « Lesdiguières est une ville assez forte, quoique commandée par une éminence... » Cette éminence : le cardinal... « Elle est hors d'insulte et on ne saurait la prendre que par les formes. Mais elle a pourtant été prise et minée, comme tout le monde le sait, ainsi que la manière dont elle fut traitée, par un homme à qui elle s'était rendue sous des conditions avantageuses; et, voyant qu'il n'y avait pas de foi parmi les gens d'épée, elle se jeta entre les bras de l'Église et a pris son évêque pour gouverneur. » L'homme d'épée, c'est Gaston, marquis de Roquelaure, maître de la garde-robe, duc à brevet : un insolent, un ferrailleur, qui n'avait à se vanter que d'une blessure, mais qui s'était procuré « un certain empire sur les gens de sa volée, » dit Tallemant, et un butor. Au bal, un soir, il s'approcha de Mme de Longueville et, désignant Mme de Lesdiguières, il dit à la princesse : « Madame, vous avez été trahie. Toutes les confidences que vous avez faites à cette ingrate n'ont pas été tenues secrètes : et c'est à moi qu'elle a tout dit! » Cette absurde avanie et le scandale qui en résultait pour Mme de Longueville, autant que pour Mme de Lesdiguières, firent « un bruit épouvantable. » Puis, le temps passe; et Roquelaure, sur le point de se marier, recherche Mlle du Lude. La mère de cette jeune fille est une femme de précaution : devant que de donner sa fille, elle veut des renseignements et, pour en avoir, s'adresse à qui? à Mme de Lesdiguières. Celle-ci d'abord s'étonne et rit bientôt. Mme du Lude

ne rit pas; alors Mme de Lesdiguières ne rit plus et, attentivement, dit ce qu'elle sait : pour peu que Mlle du Lude veuille avoir de la complaisance, elle sera fort heureuse avec M. de Roquelaure. Se moque-t-elle? se venge-t-elle? et aux dépens de qui n'est point coupable? Non! Elle dit posément la vérité, que d'autres n'auraient pas devinée : Roquelaure épousa Mlle du Lude et fut un bon mari pendant quatre ans que vécut la duchesse de Roquelaure. Retz avait été amoureux et, dit-on, l'amant de Mme de Lesdiguières, en sa jeunesse. Quand il trouve à son goût cette petite de La Vergne, en 1654, ce qui l'amuse, le touche et l'anime, c'est d'apercevoir sur un visage de vingt ans l'air qui autrefois lui rendait agréable un autre visage. Seulement, ni Bussy ni Tallemant plus que Retz n'ont peint ou même esquissé l'air de Mme de Lesdiguières. Tallemant dit qu'elle était « bien faite » et « ne manquait pas d'esprit. » Ce n'est rien dire. Et l'air de Mme de Lesdiguières est perdu.

Mme de La Fayette, quand la maladie l'a toute émaciée, rappelle à Ménage qu'elle avait, à l'époque où Ménage l'aimait le plus, lors du séjour à Champiré, lors de l'étape vers Montfort, presque un peu trop d'embonpoint. Je me la figure une jeune fille assez tôt formée de corps ainsi que d'intelligence et d'esprit mondain. Grande, à ce qu'il paraît, puisqu'au *Pays de Braquerie* elle est une « grande ville. » Et faut-il tenir compte du galant badinage de Costar, qui prétend qu'on reproche à Mlle de La Vergne sa bouche trop petite? C'est un compliment déguisé : probablement avait-elle la bouche petite. Ses portraits, qui ne valent rien, s'accordent pourtant à lui dessiner le nez de quelque longueur. Et, puisqu'elle était si jolie, elle n'avait pas le nez trop long; mais elle n'avait pas un minois : j'entrevois un visage aux traits espacés, réguliers, beaux, sans l'une de ces singularités que notent les caricatures et les madrigaux.

On ose à peine utiliser les éloges que Ménage lui adresse en vers latins, français et italiens. Il y a là de la galanterie. Cependant, la galanterie, même emphatique, ne dit pas le contraire de la vérité; elle ne dit que des riens, ou elle exagère la vérité plus modeste : elle ne commet pas l'impertinence de l'antiphrase. Je crois que Mlle de la Vergne avait de beaux yeux, puisque Ménage vante « ses beaux yeux plus brillants que le jour, » se déclare si content « de l'éclat immortel de ses divins regards » et assure que « les moindres traits qui partent de ses

yeux » peuvent « assujettir le plus puissant des dieux. » Elle avait les yeux beaux et brillants ; mais de quelle couleur? Ménage ne l'a pas dit. Et ses cheveux? Ménage, une fois qu'il imagine en latin la mort et les funérailles de Ménage, se souvient de Properce qui appelle Cynthie à suivre sa dépouille; il convoque les femmes qu'il a aimées, et Mme de La Fayette : *Flebit et effusis nostra Laverna comis.* Elle aura les cheveux épars, en signe de deuil. Voilà tout ce qu'il dit de ses cheveux et ne dit pas s'ils étaient bruns ou blonds. Et il vante ses belles mains, habiles à toucher le luth et l'angélique. Il vante « de son beau teint la fraîcheur immortelle, de son beau sein la blancheur éternelle... » Blonde, peut-être?... Il parle, — et peut-être ceci est-il à noter plus attentivement, — de son « port hautain » qui « n'est pas d'une mortelle. » Et il l'a vue « pompeuse au milieu de la danse, » parmi les autres jeunes filles, pareille à Diane invitant les nymphes à danser. Elle était sans doute assez grande et avait une allure de gracieuse noblesse. Grande, belle, un peu souveraine... C'est probablement cela que Retz entend par « beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières. » Ceci encore : elle plaît aux hommes, ainsi que Ménage le dit presque un peu vivement : *Tu cunctis sensus surripis una viris...*

Un jour, dit Tallemant, cette « petite de La Vergne, » au bal ou dans quelque assemblée, vit Roquelaure s'approcher et se mettre à côté d'elle. Et elle savait comme pas une les histoires de Roquelaure; elle savait aussi qu'on lui trouvait beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières : le cardinal ne le lui avait pas caché. Elle n'était point timide. Elle dit à Roquelaure : « Monsieur, prenez garde à la ressemblance. » Et lui : « Mademoiselle, prenez-y garde vous-même. » Comment elle reçut l'impertinence, on le devine, à la manière dont elle l'avait provoquée... Lorsque mourut Mme de Lesdiguières, on parla de Mme de Launay Gravé pour lui succéder dans sa charge de cour; et Mme de La Fayette écrivait alors à Ménage : « J'estime infiniment Mme de Launay Gravé, quoique je ne la connaisse point; mais j'aurais peine à consentir de lui voir remplir la place de Mme de Lesdiguières : il me semble qu'il n'y a personne en France qui le puisse faire. » Ces lignes sont charmantes, si l'on y voit, de la part de Mme de La Fayette, avec tant d'amitié pour le souvenir de Mme de Lesdiguières, un peu d'amitié pour une image d'elle-même. C'est

l'année qu'elle a cru que sa beauté avait disparu pour jamais; et elle ensevelit Mme de Lesdiguières, avec coquetterie et mélancolie, comme elle eût brisé son miroir.

Pour assez agréable que fût à Nantes la prison du Cardinal, c'était encore la prison. Le Cardinal s'y plut quelque temps, puis rêva de s'en évader. Une nouvelle aussi le décidait à l'impatience : le Pape refusait la démission de l'archevêque de Paris. Retz eut bientôt pris son parti de filer : le maréchal de La Meilleraye s'en aperçut peut-être, car il montra de la précaution, de la sévérité. Quant à Sévigné, dans cette affaire, il souffre. Il a visiblement perdu sa foi politique. Vers la fin du printemps, il demande la permission de retourner à Paris; Mme d'Aiguillon s'est chargée de sa prière : on ne veut pas de lui dans Paris. Il restera donc à Champiré; quelques voyages à Angers ou à Nantes sont tout son divertissement; et les voyages à Nantes, son tourment. Le 8 août, le Cardinal s'est évadé. Il a pour compagnons, ou complices, les ducs de Retz et de Brissac et le chevalier de Sévigné. Retz a conté son évasion, dans ses *Mémoires*, d'une merveilleuse façon. Mais, Sévigné, qu'il est à plaindre! Il n'a, dans cette aventure, ni l'amusement, qui est le tout de Retz, ni l'espèce de gloire que donne la réussite : il a le risque, et voilà tout. Le zèle du partisan n'est plus ce qui l'excite : ce qui le lance, ou peu s'en faut, à la rébellion, c'est l'honneur. Sa lente déception l'a privé de son enthousiasme, non de sa fidélité. Quelques jours après la « sortie » du Cardinal, Mme de Sévigné, demeurée seule avec sa fille à Champiré, écrit à Madame Royale. Premièrement, elle justifie l'évasion sur le fait que la cour n'observait plus les conventions passées avec le prisonnier, mais le « resserrait. » Le Cardinal est à Belle-Isle, après avoir échappé à quinze vaisseaux corsaires qui le guettaient, et à trente gardes qui n'étaient qu'à une lieue de l'endroit où il s'arrêta un jour, s'étant fort blessé à l'épaule, par une chute de cheval. Maintenant, il va bien. Il a écrit de Belle-Isle au roi en termes déférents... « M. de Sévigné est avec lui à Belle-Isle et ne l'a point abandonné depuis sa sortie. » C'est tout ce qu'elle dit de son époux : elle lui laisse la place, où d'ailleurs il se mettait, d'un bon serviteur, prompt au sacrifice et parfaitement sûr de son abnégation.

Néanmoins, son rôle n'est pas l'obéissance passive : il s'est montré ce qu'il était. Nous le saurons par une lettre de sa belle-

fille à Ménage. Elle écrit à Ménage deux mois plus tard, et quand les choses ont pris un tour inattendu; mais, dans cette lettre du 1er octobre, elle note les événements du mois d'août : « Ce serait, dit-elle, avec une grande injustice que M. de Brissac et M. de Sévigné pâtiraient des cabales du cardinal de Retz, s'il en faisait présentement ; car, lorsque ce cardinal leur proposa de l'assister dans sa sortie, ils lui promirent, mais à condition qu'il ne ferait plus rien contre le service du Roi et que, s'il le faisait, ils l'abandonneraient entièrement et ne seraient jamais dans ses intérêts lorsqu'ils seraient contraires à ceux de l'État. » Elle insiste : « Ce que je vous dis là est la vérité même. » Quant à Sévigné, ce n'est pas douteux. Depuis que Retz a donné sa démission d'archevêque, Sévigné ne l'admire plus et n'attend plus qu'il sauve le royaume. Dans les causeries de sa captivité, au château de Nantes, Retz a fourni ses excuses : mais un chef qui en est à s'excuser n'est plus un chef. Et, dans ces mêmes causeries du château de Nantes, Retz ne s'est-il pas révélé pour ce qu'il est réellement, avec ses velléités, ses incertitudes, ses folies? Son ami désenchanté, l'ami de ce turbulent qu'il avait pris pour un sage, ne l'abandonnera pas ; il le sauvera. Mais il pose ses conditions : en le sauvant, il entend ne point aventurer l'État. Retz a promis de ne rien faire contre le service du Roi. Retz, à tout hasard, promet toujours. S'il oublie sa promesse, du moins Sévigné marque-t-il les bornes de son dévouement. Mlle de La Vergne est contente de le dire. Elle n'a jamais été frondeuse. Elle a suivi, sans crainte et sans arrière-pensée, sa mère et son beau-père dans la retraite où les reléguait la politique imprudente de Sévigné. Mais, si la destinée la fait pâtir avec les imprudents, elle a gardé l'usage de considérer le service du Roi comme la règle du devoir.

Les promesses que Sévigné avait obtenues de Retz, tout cela s'évanouit. Cependant, Mme de Sévigné, dans sa lettre du 26 août, dit à Madame Royale : « Le Cardinal a mandé à quelqu'un de ses amis de parler au Premier président afin qu'il assurât Leurs Majestés qu'il était prêt d'aller où il leur plairait ordonner, pourvu qu'elles agréassent qu'il conservât son archevêché, et qu'il ne ferait jamais rien contre leur service... » On reconnaît ici la pensée et les mots de Mlle de La Vergne. L'offre que l'évadé soumet à Leurs Majestés contient les termes de la promesse que Sévigné avait obtenue du prisonnier.

Retz était arrivé à Belle-Isle le 16 août : le 22 septembre, il part, en tapinois ; et l'on sait la suite de son histoire. Sévigné demeure à Belle-Isle, dans la situation la plus fâcheuse. Entre temps, Mlle de La Vergne a fait un séjour à Brissac, auprès de la duchesse de Brissac, non loin d'Angers, pendant que le duc était à Belle-Isle et tandis que Mme de Sévigné se remuait fort, tâchant d'arranger les affaires de son mari. Le 1er octobre, la mère et la fille sont à Angers, où Mme de Sévigné est venue quérir sa fille, et où son inquiétude est grande. Voici ce que nous apprenons par la lettre de Mlle de La Vergne à Ménage. Une déclaration de la cour oblige « tous les gentilshommes qui ont assisté à la sortie du cardinal de Retz, » — et, pour Sévigné, ce n'est pas trop dire, — « à venir faire un nouveau serment de fidélité. » Or, Sévigné est à Belle-Isle ; entre l'île et le continent, les passages sont « entièrement bouchés : » de sorte que Sévigné ne sait même pas ce que la cour attend de lui. Mme de Sévigné s'occupe de lui communiquer les ordres de la cour et de lui obtenir un passeport, afin qu'il rentre à Champiré. Ce n'est pas facile ; et d'abord il faudrait la bonne volonté du maréchal de La Meilleraye, lequel a cessé d'être bon homme. La situation du chevalier de Sévigné n'est pas drôle. Et Retz, qui l'y a mis, note : « Le chevalier de Sévigné, homme de cœur, mais intéressé, craignait qu'on ne lui rasât sa maison... » Il ajoute que c'est « par amour pour lui » que Sévigné court de tels risques ; il assure qu'il avait quelque « impatience » de le voir tiré d'ennui : mais il l'a laissé à Belle-Isle.

Les deux femmes n'ont précisément rien à redouter pour elles. Mlle de La Vergne le dit à Ménage : elles n'ont pas eu « ordre de sortir de Paris ; » elles y retourneraient, s'il leur plaisait, de sorte que Ménage est prié de ne parler d'elles et de leur sort ni à M. Servien ni à d'autres personnages influents. Et Mlle de La Vergne, au 1er octobre, marque bien sa tranquillité en chargeant Ménage de lui commander, chez un bon graveur, de jolies empreintes de cachets : il les choisira et les fera graver sur de l'argent. Bref, il n'est pas question de quitter l'Anjou. Puis, au retour de son voyage à Brissac, Mlle de La Vergne tombe malade : la fièvre et le point de côté. Elle écrit à Ménage, le 29 novembre : « Nous partirons dans trois semaines pour Paris, ma mauvaise santé nous obligeant à aller plus tôt que nous ne l'avions résolu aux lieux où l'on peut espérer du

secours... Je vous assure que j'aurai bien de la joie de vous y voir. » Le 4 décembre, elles sont à Paris. Sévigné, lui, toujours à Belle-Isle. Mme de Sévigné « travaille de toute sa puissance » à obtenir son retour : elle n'y parvient pas, quoiqu'elle ait mis en mouvement des gens « qui sont assez en crédit. » Le 1er janvier, les nouvelles sont meilleures, mais encore imparfaites : Paris continue d'être interdit à Sévigné, qui n'a licence que de passer l'eau et de se retirer, mais étroitement, à Champiré, « dans notre désert de Champiré, » comme écrit Mme de Sévigné à Madame Royale, « où je tâcherai de l'aller retrouver dès que j'aurai donné quelque ordre à nos misérables affaires particulières... » C'est une bonne femme. A Champiré, le chevalier s'attriste et se fâche. Il écrit à Madame Royale, le 22 janvier : « Le Roi m'a enfin permis de me retirer chez moi en sûreté : je prie Dieu que cela soit... » Il n'est pas sûr de sa sûreté... « Votre Altesse Royale voit que mes amis, ou n'ont guère de crédit, ou ont bien manqué de volonté pour me faire aller à Paris... » Et il déplore « l'infidélité des amis de cour. » Ce qui le console, c'est que « la cause de son crime n'est pas honteuse : » si peu honteuse qu'il ne voudrait pas en être innocent. « J'espère que Dieu me vengera de mes ennemis : » voilà son dernier mot. De Retz, il ne dit rien : cela, c'est fini.

***

Ce qui retarde le départ de Mme de Sévigné pour l'Anjou, le 1er janvier 1655, c'est, dit-elle, le soin de leurs « misérables affaires particulières. » Quelles affaires? — Le 15 février, Mlle de La Vergne épousera M. de La Fayette. Et l'on ne s'y attendait pas : la soudaineté de ce mariage est singulière.

Mlle de La Vergne n'avait pas l'air de songer au mariage : elle semblait un peu s'établir dans sa vie de jeune fille. Le 18 septembre 1653, au milieu de sa vingtième année, elle écrivait à Ménage : « Je suis ravie que vous n'ayez point de caprice. Je suis si persuadée que l'amour est une chose incommode, que j'ai de la joie que mes amis et moi en soyons exempts... » Peut-être, au sujet de M. Ménage, qui est amoureux d'elle, cette malice l'amuse-t-elle. Mais, quant à elle, je ne crois pas du tout qu'elle plaisante : elle a peur de l'amour.

... Il y a un petit roman, de cette époque ou à peu près, qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui est le signe du sentiment

que Mlle de La Vergne indique. Ce petit roman, *Le Triomphe de l'indifférence*, n'a jamais été publié; le manuscrit en est gardé à la bibliothèque Sainte-Geneviève (1). L'auteur est inconnu. Mais ce dut être une jeune fille : elle parle d'elle au féminin d'abord; et puis elle a corrigé, dans les phrases où l'on s'adresse à elle, « mademoiselle » en « monsieur. » Elle est du monde et elle en a deviné ce qu'elle n'en a pas vu : ses naïvetés ne l'empêchent pas d'être au courant de bien des choses. Elle a aussi de la littérature, cite les auteurs anciens et les modernes, cite l'histoire et la fable, confond l'une et l'autre. Elle a même de la philosophie et, quand elle épilogue sur les déclins de l'amour satisfait, dit que « la privation irrite le désir et la possession le fait mourir. » Elle ne l'a pas inventé : elle doit aux livres cette information. Elle est fine et ingénieuse, habile à transformer en théories les petits faits qu'elle a notés, les impressions qu'elle a reçues. Mais elle a une vivacité qui l'empêche de suivre posément sa dialectique; elle cède à l'idée qui la tente, et elle est en état de perpétuelle digression. Cependant, elle ne renonce point au plaisir ou à l'enfantine manie d'argumenter; et il lui faut de l'effort et du temps pour rattraper le fil de son raisonnement, qui sans cesse lui échappe et qu'elle a tort de ne point abandonner. Il en résulte des lenteurs qui vont, pour le lecteur, à quelque ennui; et les phrases sont un peu embrouillées. Le roman serait délicieux, s'il consentait à n'être que sentimental. Encore est-il assez charmant et précieux, pour nous montrer des jeunes filles de ce temps-là, et peintes par l'une d'elles.

Deux jeunes filles, sans compter l'auteur. L'une, Mlle de La Tremblaye, est enjouée; elle a confiance dans la vie : elle attend l'amour. L'autre, Mlle de Saint-Ange, un amour l'a blessée : elle se venge à dénigrer l'amour. Elles ont une « conversation; » le hasard l'a suscitée; mais elles l'ont organisée, comme font, dans Platon, les interlocuteurs des dialogues socratiques. Il s'agit de décider qui vaut le mieux, l'amour ou l'indifférence. Le roman n'est que ce débat. Elles se promènent au jardin des Tuileries, qui est « le rendez-vous ordinaire des amants. » Elles rencontrent des amants « de toute espèce, de contents et de désespérés, au moins qui paraissent tels à leur

(1) Ms. 3213.

extérieur. » A les voir, Mlle de Saint-Ange fait « un souris de compassion » et, haussant les épaules, dit : « Que de faiblesse! » Mlle de La Tremblaye lui reproche d'être « toujours en colère contre l'amour : » en a-t-elle reçu d'amers déplaisirs? Mlle de Saint-Ange avoue que l'amour a été son vainqueur impitoyable. C'est un aveu gênant pour son amie : et celle-ci, tout en poussant avec entrain la défense de l'amour, le blâmera d'avoir été cruel à Saint-Ange, si jolie, parfaite et digne d'être heureuse. Les jeunes filles aperçoivent quelques personnes de leurs relations, qui les vont aborder : elles ajournent au lendemain la suite de leur courtoise querelle et, afin de n'être pas interrompues à nouveau, décident de se retrouver à une heure plus favorable, dans une allée moins fréquentée, où en effet il n'y a que de jeunes abbés qui se promènent, un livre à la main.

Et alors elles instituent le procès de l'amour. Qu'est-ce que l'amour? « Le centre du cœur et la sphère de l'esprit... » Voilà de la métaphysique : et l'on s'y perd. Mlle de Saint-Ange revient à quelque réalité : l'amour est « la vie de l'esprit et du cœur. » Mais, si l'amour est la vie de l'esprit et du cœur, en supprimant l'amour, vous nous tuez! répond Mlle de La Tremblaye : « il faut donc renoncer à la vie? » Mlle de Saint-Ange : « Non; l'indifférence n'a jamais tué personne! » Elle a quelquefois de ces réflexions qui révèlent une mélancolie à laquelle succombe la gaieté de Mlle de La Tremblaye; Mlle de La Tremblaye n'a plus de zèle à riposter : elle « rêve au lieu de répondre. » Ah! si l'amour était ce qu'il doit être : « éclairé, doux, constant et heureux! » Il est tout le contraire : « le monstre de la nature, la perte du genre humain, le perturbateur du repos public! » Pour que l'amour ne soit pas nos délices, il y a nos cœurs, si frivoles que leurs alarmes ne sont rien, ni rien nos résolutions; et l'on ne saurait promettre d'aimer. Ni promettre de ne pas aimer, à cause de notre « inconstance naturelle, » qui peut nous donner à l'amour et nous interdit d'être à lui longtemps... « Pourtant, je sais des gens qui ont aimé toute leur vie, reprit Mlle de La Tremblaye. — Leur vie n'a donc pas été longue! répondit froidement Mlle de Saint-Ange. » Elle n'appelle pas amour les langueurs de la tendresse finissante : on n'a pas vu de gens s'aimer « violemment et longtemps; » et, l'amour sans violence, elle le dédaigne. Mlle de La Tremblaye

s'accommoderait d'un amour bref : « Si l'on n'aime point du tout, n'est-ce pas un plus grand mal de mourir tout à fait que de vivre quelque temps, puis mourir et revivre?... » Cette petite a bien de la ferveur et de l'imprudence, dont éclate de rire Mlle de Saint-Ange, avec un peu de honte aussi. Mlle de La Tremblaye va se fâcher : quoi! l'on vous parle d'un amour innocent!... Mieux avertie, Mlle de Saint-Ange sait qu'il y a peu de distance et qu'il y a d'inévitables transitions de l'amour innocent à l'amour criminel. En définitive, l'amour est le désir de « posséder l'objet qui plaît; » et vous voilà toute empêchée de « circonspection : » dites si c'est un beau plaisir, que d'aimer d'une façon si gênante! Mlle de La Tremblaye est sensible à ces difficultés : la « trop grande circonspection qu'il faut apporter en aimant » la détournerait de l'amour plus que la crainte des larmes qu'il coûte.

Leur science du plaisir et des peines d'amour, ces deux jeunes filles l'empruntent à l'histoire, je le disais, et aux livres. Elles citent le roi Salomon, Marc-Antoine et la reine Cléopâtre, Aristote le prince des philosophes et Sénèque le plus beau génie du monde. Et, si Mlle de Saint-Ange invoque le souvenir de la très sage Lucrèce, Mlle de La Tremblaye a vite fait de l'interrompre : « Mademoiselle, n'a-t-elle pas aimé Brutus? » Elle a aimé Brutus; mais Brutus « était d'un caractère bien différent des autres hommes. » Pour interpréter les enseignements de l'histoire, il faut l'expérience de chacun : Mlle de La Tremblaye n'a que des projets; Mlle de Saint-Ange a ses déceptions. Mais elles ont l'une et l'autre le spectacle de ce qu'on voit, quand on est du monde et qu'on y a de bons yeux. Elles s'entendent à demi-mot sur l'histoire de la marquise de*** : une personne « des plus distinguées et qui avait un siège chez la Reine » est devenue « le mépris de tout Paris » pour avoir épousé son valet qui, au bout de trois mois, l'a délaissée. Et la pauvre Mme de ***... « Vous en savez bien quelque chose, mademoiselle, puisque votre maison a été son asile contre l'orage le plus violent... Cet exemple et mille autres qui se voient tous les jours ne prouvent que trop les malheurs et les disgrâces de l'amour... » Mille exemples, et qu'il ne faut pas chercher plus loin qu'à la cour, « qui est l'école de l'amour. » En effet, « rappelez dans votre esprit ce que vous savez de toutes les personnes qui la composent. Que sont devenues, s'il vous plaît,

toutes ces belles passions qui avaient si bien commencé et qui ont si mal fini ? Quelles bizarreries, quelles inégalités, quels dégoûts ont suivi les premières ferveurs !... »

Mlles de Saint-Ange et de La Tremblaye et l'auteur du *Triomphe de l'indifférence* voient de tout près la cour, comme l'a vue aussi Mlle de La Vergne. Et il y a l'air de la cour, dans ce petit roman, la mélancolie des amours élégantes et, quelques-unes, royales, si brillantes en leurs débuts, ornées de fêtes, puis terminées par la honte, ou l'exil, ou très souvent la solitude religieuse : dans les couvents, que de larmes sempiternelles payaient de courtes félicités !... Parmi tant d'anecdotes, l'une allait plus que toutes les autres au cœur des sensibles jeunes filles : celle de Mlle de La Fayette, que Louis XIII avait aimée et qui, chez les Visitandines, était la mère Louise-Angélique. Douce victime de l'amour, et sans avoir commis nulle faute, nulle imprudence même, hormis l'imprudence d'aimer ! L'auteur du *Triomphe de l'indifférence* fait allusion à elle, vante sa vertu, son mérite si rare, et plaint son infortune. Mlle de La Tremblaye avoue qu'on est très malheureuse, si l'on aime en un lieu inaccessible. Et Mlle de Saint-Ange : « La pauvre La Fayette en est une triste preuve. — Je ne me souviens jamais de cette fille, reprend Mlle de La Tremblaye, qu'avec une extrême douleur ! » Du reste, l'aventure de Mlle de La Fayette est déguisée, comme voilée, dans le *Triomphe de l'indifférence*. Mlle de La Fayette y devient une personne inventée, qui aurait vécu au commencement du xve siècle, fille d'honneur de Catherine de France, reine d'Angleterre, et amoureuse non du Roi, mais de ce bel Owen Tudor, l'amant de la Reine. C'est un épisode ajouté au drame de l'histoire; l'amour y fait trois victimes : « Catherine de France, qui aimait Tudor et qui en fut aimée avec toute la passion dont un cœur est capable, quoiqu'elle n'eût rien à souffrir du côté de La Fayette, était tourmentée, puisqu'elle était aimée de Tudor jusqu'à la fureur. Que ne souffrit-elle pas ? Jamais d'amour plus doux et plus cruel en même temps que celui de cette pauvre princesse ! Si La Fayette avait pu pénétrer dans le cœur de son amant et dans celui de sa rivale, qu'elle aurait eu lieu de se consoler de ses maux ! et, si elle avait pu prévoir la mort funeste que leur amour leur attira, il est à croire que le moment si court de leur félicité ne lui aurait pas donné la mort... » C'est une autre

La Fayette, que l'auteur du *Triomphe de l'indifférence* substitue à la vraie et vivante. L'aventure de la vraie et vivante n'était pas si ancienne qu'on se permît de la conter. Mais, sous le déguisement, c'est la vraie et vivante La Fayette que l'on invoque en témoignage des tribulations que l'amour cause. « Je ne me souviens jamais de cette fille qu'avec une extrême douleur... »

Mlle de Saint-Ange condamne l'amour. Mlle de La Tremblaye ne cède pas facilement à l'attrait de ces mots, « une heureuse indifférence. » Elle dit : « Ce n'est pas un grand bonheur de ne rien aimer! » Mlle de Saint-Ange répond : « Ce n'est pas véritablement un grand bonheur... L'indifférence est un état assez languissant ; mais la paix ou le repos dont il est accompagné le rend infiniment préférable aux amères douleurs de l'amour. Ne convenez-vous pas de cela, mademoiselle? » Mlle de La Tremblaye, avec chagrin, convient de cela. Elle est vaincue; elle consent que « le meilleur est de vivre sans attache. » Et c'est aussi ce que dit Mlle de La Vergne à Ménage : « Je suis si persuadée que l'amour est une chose incommode que j'ai de la joie que mes amis et moi en soyons exempts. » Voilà son opinion de jeune fille. Quelques années plus tard, en 1663, au printemps, à la campagne, elle composera un petit traité qu'elle entend ne montrer à personne, ou à Corbinelli seulement; et Corbinelli l'a montré à Mlle de La Trousse, qui l'a montré à Huet, qui ne l'a peut-être pas tenu fort secret. Ce petit ouvrage, quelques pages écrites « sur le bout d'une table, » est perdu. Mme de La Fayette l'appelle « un raisonnement contre l'amour. » Et tous ses livres sont, en quelque façon, des raisonnements contre l'amour : des raisonnements appuyés sur des faits ou des remarques, enfin des opinions : l'amour y est peint de couleurs sombres.

Cependant, Mlle de La Vergne se marie : et elle épouse le frère de la mère Louise-Angélique, autrefois Mlle de La Fayette à la cour du roi Louis XIII.

François de La Fayette appartenait à l'une des plus illustres et anciennes familles de l'Auvergne, zélée au service du Roi et de la religion. Son premier ancêtre connu, Gilbert du Motier, est mentionné au cartulaire de Soucillange, pour une fondation qu'il a faite en l'année 1025. Gilbert II se croisa l'an 1095, sous le règne de Philippe Ier, et Gilbert IV, sous le règne de Phi-

lippe Auguste. Les autres Gilbert du Motier, seigneurs de La Fayette, se distinguent généralement par leurs fondations pieuses et leur belle conduite dans les guerres contre les Anglais. Un Jean du Motier fut tué à la bataille de Poitiers, combattant auprès du Roi. Mais le grand homme, et de qui date la renommée de la famille, est Gilbert VII, au début du xve siècle, conseiller chambellan du roi Charles VI et de Mgr le Dauphin, régent du royaume, son lieutenant et capitaine général dans le Lyonnais et Mâconnais et maréchal de France pour avoir, le samedi saint de l'année 1421, battu à Baugé le duc de Clarence et la gendarmerie anglaise. Au xvie siècle, un Jean du Motier, comte de La Fayette, épouse une Françoise de Montmorin : et, par cette alliance, il y a, si l'on veut, quelque parenté entre deux femmes qui, à cent années d'intervalle, ont délicieusement possédé les grâces de l'esprit français, Mme de La Fayette et Mme de Beaumont, née Montmorin de Saint-Hérem. Jean de La Fayette et Françoise de Montmorin eurent, parmi leurs enfants au nombre de six, un fils, Pierre du Motier de La Fayette, qui fut tué à la bataille de Moncontour en 1569 et qui se trouve extrêmement maltraité par le terrible Jean de Serres, dans son *Recueil des choses mémorables*. Jean de Serres appelle La Fayette « voleur insigne, » tout nettement.

Il raconte qu'au mois de mai 1562, avec d'autres chefs et soldats du parti romain, La Fayette vint à Nevers et se rua sur « ceux de la religion, » emprisonna les ministres, fit rebaptiser les enfants, réitérer les mariages et « nettoyer » les maisons. Il l'accuse d' « infinis pillages sur les bateaux passans par là » et d'avoir enfin rapporté en sa maison d'Auvergne un butin de quarante à cinquante mille écus. Le mois d'après, La Fayette pénétra dans la ville de la Charité, qu'il assiégeait depuis le printemps : « ceux de la religion furent pillés et rançonnés en tant de sortes qu'ils n'en pouvaient plus, par La Fayette, à qui rien n'était trop chaud, ni trop froid, ni trop pesant. » Voilà ce que dit Jean de Serres ; mais il écrit plus tard et n'a pas vu ce qu'il raconte. Et Moréri nous avertit de ne pas nous fier à ce huguenot passionné qui recueillait les plus anciennes rancunes de ses coreligionnaires. Mais comme, dix années après la révocation de l'édit de Nantes et à l'occasion de la mort du fils cadet de Mme de La Fayette, le *Mercure galant* glorifie les La Fayette d'avoir bien défendu l'Église contre les huguenots, il est pro-

bable que Pierre de La Fayette a en effet durement travaillé à Nevers et à La Charité. Il mourut sans enfants. La lignée descend de son frère cadet Claude, lequel eut parmi ses fils un personnage remarquable et que Mme de La Fayette a connu, François de La Fayette, évêque de Limoges.

Il était né en 1590, au château d'Épinasse, en Auvergne. Comme plusieurs membres de sa famille avant lui, deux Motier de La Fayette et trois Motier de Champetières, il fut, et le fut à vingt ans, chanoine de l'église de Lyon, qui lui donnait le titre de comte de Lyon. Quand, au mois de juillet 1785, le général de La Fayette vint à Lyon, le doyen du chapitre lui rappela les trois La Fayette qui avaient été chanoines. François de La Fayette fut choisi pour aumônier ordinaire de la reine Anne d'Autriche, puis, en 1617, à la mort de Pedro de Castro, pour premier aumônier. C'est le commencement des honneurs. Le 11 janvier 1627, Louis XIII le nomma évêque de Limoges. Il fut sacré à Paris l'année suivante. La reine, Monsieur frère du roi, plusieurs princes du sang, le nonce du pape et quantité de seigneurs de la cour assistaient au sacre. Pendant la cérémonie, la reine ôta de son doigt une bague précieuse et la fit porter à M. de Limoges, qui, dans ses portraits, fut toujours représenté avec deux bagues, l'anneau pastoral et le présent de la reine. François de La Fayette quitta la cour et partit pour Limoges. Le soin de son diocèse le consola-t-il de la cour? En 1635, pour l'assemblée générale du clergé de France, il revint à Paris et, à ce qu'il semble, fut repris du goût de ce brillant séjour. Il reparut à la cour. C'est le temps où Mlle de La Fayette, sa nièce, ayant ému le cœur du roi, se trouva être un bon instrument politique entre les mains des intrigants. L'attachement que M. de Limoges avait pour la reine engageait ce prélat contre le cardinal de Richelieu. Au bout du compte, M. de Limoges fut renvoyé dans son diocèse. Après cela, il paraît n'avoir plus cherché d'autre occupation que religieuse et mérita la renommée d'un excellent évêque. On admirait son « air majestueux » dans les cérémonies. Cependant, il suivait les règles de l'humilité; il s'écriait : « Hélas! je ne méritais pas d'être évêque! J'étais indigne de ce caractère : j'étais propre à servir un maître et à être valet de pied! » Ce poignant scrupule ne le tourmentait pas au point qu'il ne vécût environ quatre-vingt-six ans.

Le comte de La Fayette, qui épousa Mlle de La Vergne, était neveu de M. de Limoges. Il était fils de Jean du Motier comte de La Fayette et de Marguerite de Borbon-Buffet. Il avait trois sœurs : celle qui devint la mère Louise-Angélique; une autre, qui fut abbesse au monastère royal de Saint-Georges de Rennes; et la troisième épousa M. de Chavini de Blot. Il avait trois frères aussi; mais Charles, l'aîné, avait été tué à la bataille d'Étampes en 1631; le deuxième, Claude, était abbé; le troisième, Jacques, était chevalier de Malte. Aucun de ces beaux-frères et belles-sœurs de Mme de La Fayette, hormis la mère Louise-Angélique, n'aura guère aucun rôle dans son histoire. Peut-être convient-il pourtant de mentionner l'abbesse de Saint-Georges, très noble et très vertueuse dame Magdelaine de La Fayette. Cette sœur de la mère Louise-Angélique avait eu d'abord une tout autre destinée. Elle était entrée au couvent très jeune, avant d'avoir pu connaître le monde; et elle ne le connut jamais. De sorte que son sacrifice a moins de portée, moins de mérite; mais il a une candeur plus parfaite. Et c'est un point sur lequel, à ses funérailles, le 28 juillet 1688, insista le panégyriste. Il la montre enfermée dans cette royale maison religieuse de Saint-Georges « dès le printemps de son âge »; il la montre bien éloignée des sentiments de ceux qui, « ayant donné leurs plus beaux jours à l'amour du monde, de la chair et des sens, croient qu'il suffit d'offrir au Divin une vieillesse tout usée de crimes et l'esclave de la vanité. » A cette époque, la mère Louise-Angélique était morte depuis plus de vingt ans : on ne peut dire qu'elle n'eût donné à Dieu qu'une vieillesse tout usée de crimes! Le panégyriste ne songe point à elle. Mais enfin, l'abbesse de Saint-Georges est la perfection de l'innocence : « La petite La Fayette consacra à Dieu les prémices de sa vie avec une volonté prompte et pleine d'affection. » L'une de ses tantes, sœur de M. de Limoges, était abbesse de Saint-Georges avant elle. Et elle fut maîtresse des novices, prieure ensuite, coadjutrice de sa tante et, à vingt-cinq ans, à la mort de sa tante, elle fut nommée abbesse. Des aventures mondaines de sa sœur, on ne sait pas ce qu'elle apprit. A Saint-Georges, la règle était sévère; et elle-même tenait à ne la point adoucir. Comme elle était malade, les médecins dirent que le changement d'air la guérirait; les religieuses la conjuraient d'obéir à ce conseil. Elle répondait :

« Non, mes sœurs, l'amour de la vie n'aura jamais sur moi plus de pouvoir que le zèle de ma règle et de mes vœux. Souffrons tant qu'il plaira à Dieu plutôt que de manquer à l'obligation de la clôture où nous sommes engagées; mourons même, s'il le faut, plutôt que de rien faire de contraire à la perfection de notre état. » Cependant, à la longue, elle dut céder aux prières de ses chères filles : elle fit, âgée, une sortie; mais, comme son heure dernière approchait, elle voulut retourner au monastère. Le chemin difficile et son extrême faiblesse faisaient obstacle à son retour. Elle dit que « c'était principalement à la fin que la générosité devait paraître : » et elle mourut deux jours après s'être de nouveau mise dans sa clôture.

Voilà, en somme, la famille où entre Mlle de La Vergne : une famille bien échantillonnée des souvenirs, des ardeurs, des remuantes ambitions et des vertus de l'ancienne France. Mais l'homme qu'elle épouse n'en est pas le personnage le plus remarquable et n'en est pas le plus exactement connu. Il avait probablement une vingtaine d'années de plus que Mlle de La Vergne; et il devait être à peu près de l'âge de La Rochefoucauld et de Ménage, nés tous deux la même année 1613. En effet, il a été mêlé aux intrigues de cour qui se formèrent autour de Mlle de La Fayette; et il faut supposer qu'il avait alors, aux environs de 1637, un peu plus de vingt ans. On dit qu'à cette date il avait déjà servi en Hollande et qu'il ménageait sa carrière en ne déplaisant pas à Richelieu. L'aventure de sa sœur était pour le gêner. Toujours est-il qu'à la fin de décembre 1638, l'un de ses oncles, Philippe-Emmanuel de La Fayette, chevalier de Malte, et qui avait été, avec M. de Limoges et Mme de Sennecé, l'un des fauteurs de la cabale, écrivait à M. de Limoges : « J'ai entretenu mon neveu devant sa sœur... » Et ce dut être au parloir des Visitandines de la rue Saint-Antoine... « La tête lui fut lavée doucement et fortement. Je crois que c'est lessive perdue; néanmoins il accepta les remèdes qu'on lui proposa pour vivre mieux à l'avenir. Je travaille par voies secrètes à le mettre mieux dans l'esprit de ceux avec lesquels il s'est mal conduit. Sa sœur négocie cela; enfin, il faut essayer d'employer utilement tout le peu qu'il a de bon en lui. Je ne me rétracte pas du raisonnement que j'ai fait sur sa personne; au contraire, j'y ferais encore des commentaires moins avantageux... » A première vue, ce n'est pas

brillant. Mais les oncles de ce jeune officier sont des gens de parti, fort occupés de leur idée et qui ne tolèrent pas la tiédeur. Ils auraient voulu trouver en leur neveu un auxiliaire : ils ont trouvé, sinon tout à fait un adversaire, au moins un garçon qui se réserve. Mais la famille de La Fayette n'était pas unanime à pousser l'intrigue, et les parents de Louise-Angélique et du jeune François de La Fayette souhaitaient de rester à l'écart; même, leur abstention fut un peu singulière, quand il s'agit, pour la jeune fille, d'obtenir un avis et bientôt une permission, touchant son vœu d'entrer au couvent : ils ne répondirent pas. Un témoignage contemporain les accuse de pusillanimité : ils auraient craint de déplaire soit au cardinal, soit au roi. Ils vivent dans la retraite, fort loin de la cour. En dehors de leurs intérêts particuliers, peut-être leurs opinions les ont-elles obligés à ne se point lancer dans une cabale. Les La Fayette avaient, depuis des siècles, une tradition de service fidèle au roi. Lors des guerres civiles, où les partis embrouillaient les convictions, ils s'étaient tenus au parti du roi. L'on peut croire que l'aventure de leur fille leur déplut; mais ils étaient vieux et retirés : c'est probablement à leur fils que fut confié le soin de marquer leur mauvaise humeur. Seulement, ce jeune homme avait peu d'initiative contre ses oncles forcenés : et d'autant qu'il était de petite valeur.

Sur quelque médiocrité du comte François de La Fayette, il y a l'accord de tous ceux qui ont parlé de lui. Au moment de son mariage, les chroniqueurs, chansonniers, faiseurs de mots et de petits vers le dénigrent à l'envi. Une chanson ridiculisa la première entrevue qu'il eut avec Mlle de La Vergne : il y fut niais. Et, quand il sortit, la compagnie, d'un même ton, s'écria :

La sotte contenance !
Ah ! quelle heureuse chance
D'avoir un sot et benêt de mari
Tel que l'est celui-ci !

Et Mlle de La Vergne, qu'a-t-elle dit ? Elle a dit :

Qu'il paraissait si doux
Et d'un air fort honnête
Quoique peut-être bête,
Mais qu'après tout, pour elle, un tel mari
Était un bon parti.

C'est la chanson, qui s'amuse à de telles méchancetés. Mais la chanson tourne à la prophétie, quand elle annonce que le mari « ira vivre en sa terre, — comme monsieur son père » et que la femme fera « des romans à Paris, — avec les beaux esprits. » C'est bien cela qu'il advint.

Ce comte François de La Fayette, je ne sais pas s'il est beau ; mais il n'est pas fort jeune : il a passé la quarantaine. Il n'est pas très intelligent : il n'a seulement pas de vivacité mondaine. Mlle de La Vergne, ennemie déclarée de l'amour, ne fait pas un mariage d'amour. Elle épouse volontiers ce garçon, qui est de très noble famille et qui, après avoir servi en Hollande, a été enseigne de la compagnie du maréchal d'Albret, puis lieutenant des gardes françaises. Un bon garçon, d'ailleurs : et elle ne demande pas davantage. Peut-être les fantaisies frondeuses de son beau-père, qui l'ont écartée de la cour, l'engagent-elles à n'être pas ambitieuse. Elle a vingt et un ans : et la plupart de ses compagnes sont mariées. Elle fait un mariage raisonnable, sinon un mariage de raison. Il faudra vivre à la campagne? Ce n'est pas pour lui déplaire infiniment, après qu'elle a vu que l'exil de Champiré, pendant deux ans, ne lui était pas intolérable. En outre, La Fayette, doux et honnête, a, je suppose, dans son air et dans ses habitudes, quelque chose de reposé qui lui promet le calme dont l'avaient privée les agitations de son beau-père et de sa mère. Il n'est pas frondeur : elle non plus. A-t-elle aussi quelque arrière-pensée de ce que la chanson fait prévoir et, fût-ce un peu vaguement, compte-t-elle sur la commodité que donne un mari débonnaire? A-t-elle déjà quelque souci de l'arrangement qui sera le sien, la vie à Paris, tandis que le mari demeure aux champs? C'est possible. Dans ce mariage, il paraît bien qu'elle ne cède pas à une impulsion de son cœur; à des calculs? c'est trop dire; mais à des intentions toutes pleines de discernement, c'est probable.

Et qui a fait le mariage? J'en attribue l'idée et la réussite à la Mère Louise-Angélique de la Visitation. Mme de La Fayette, au commencement de la *Vie de Madame Henriette*, résume, — et, du reste, un peu inexactement, — l'histoire de la religieuse; et elle ajoute : « J'épousai son frère. Quelques années devant le mariage, et comme j'allais souvent dans son couvent... (1) »

(1) Ce n'est pas le texte des éditions; mais c'est le texte véritable.

Ainsi, elle connaissait la Mère Louise-Angélique et elle était en relations avec elle dès avant son mariage. Les relations durent être interrompues au cours des mois pendant lesquels Mlle de La Vergne habitait Champiré; mais elles reprirent quand Mlle de La Vergne et sa mère revinrent à Paris, les premiers jours de décembre 1654. Et nous sommes alors à peu de semaines du mariage : le mariage s'est fait, je l'ai dit, extrêmement vite.

La Mère Louise-Angélique était alors une personne très différente de ce que nous l'avons vue en 1637. Elle avait trente-six ans; elle était religieuse depuis quelque dix-huit ans; les charges qu'elle avait occupées à la Visitation, comme aussi le souvenir de son aventure et le fidèle attachement de la reine lui valaient beaucoup de considération. Le 19 mai 1637, quand elle était arrivée aux Filles Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, elle cherchait un refuge. Sa grande piété n'empêchait pas qu'elle ne fût alarmée, une âme en peine et qui aura besoin de temps pour s'apaiser. Elle se précipite à la vie religieuse avec un zèle qui trahit son inquiétude. Peu de jours après son arrivée au couvent, la reine l'y vint voir. Elle n'avait pas encore l'habit; mais, afin de marquer sa rupture avec le monde, elle s'était accoutrée singulièrement. « Elle alla recevoir la reine les cheveux couchés sous son bonnet, une façon de serviette pliée en biais à son cou, des demi-manches attachées à celles de sa robe, qui lui serraient les bras jusqu'aux poignets. Elle avait aussi enlevé le bourrelet de sa jupe, qu'elle avait fermée, contre la mode du temps. » Sa Majesté, en la voyant, ne retint pas ses larmes; et toutes les dames qui accompagnaient Sa Majesté pleuraient pareillement. Une des amies de Mlle de La Fayette ne put la souffrir en cet « équipage » et lui dit : « Ma chère, es-tu folle, de t'habiller ainsi? » Elle répondit un peu sèchement : « Je croyais vous avoir laissé la folie, en laissant le monde! » Il y a de l'acidité dans son esprit. Dès son arrivée au couvent, elle rechercha tous les stratagèmes de mortification, réclama de balayer le monastère, laver la vaisselle, servir les malades, porter les lessives, enfin les besognes basses et répugnantes. « Jamais elle n'était contente que lorsqu'elle avait la hotte sur le dos... » Elle eut quelque temps le soin de la basse-cour, les pieds dans des sabots. Elle mangeait la nourriture la plus vile et les parties gâtées des fruits, voire les vers qui s'y mettent,

disant qu'il ne faut rien donner à la concupiscence. Elle jetait ainsi sa gourme sainte, si l'on peut dire. Elle venait de la folie mondaine, selon ses mots : avant d'aboutir à la sagesse, elle porta son humeur, sa fougue et même un peu de bizarrerie aux lieux où elle s'apaisera. Elle devint ensuite une religieuse des plus raisonnables. Quelques semaines après son entrée au couvent de la rue Saint-Antoine, elle reçut le saint habit ; l'année suivante, le 28 juillet, elle fit profession. Quatre ans plus tard, elle fut nommée maîtresse des novices. En 1647, avec d'autres sœurs, elle eut mission de réformer un monastère de la rue Saint-Honoré, qui allait à quelque désordre. Et, en 1651, lorsque les Visitandines fondèrent le monastère de Chaillot, sur le désir de la reine exilée d'Angleterre, elle y fut assistante de la Mère Hélène-Angélique Lhuillier, qui mourut et qu'elle remplaça peu après le mariage de son frère et de Mlle de La Vergne. Il y avait, dans sa vie religieuse, autant d'activité que de contemplation. Le monastère de Chaillot, tout saint qu'il fût, n'était pas absolument fermé au monde. L'on y verra la Mère Louise-Angélique assez souvent occupée, non à son gré, mais pour le bien des événements et des gens de la cour et de la ville. Comme elle devra s'entremettre, par exemple, — et avec une ingénuité parfaite, — dans les galanteries de Madame Henriette et du comte de Guiche, il n'est pas surprenant qu'elle ait eu l'initiative du mariage de son frère et d'une jeune personne avec qui elle était liée. Son frère, assez timide; Mlle de La Vergne, que les hasards de la politique avaient écartée de la cour : ces deux êtres lui semblèrent avoir des analogies qui les pouvaient accorder. S'est-elle trompée ? On le verra.

Le mariage de Mlle de La Vergne et de haut et puissant seigneur messire François, comte de La Fayette, Naddes, Épinasse et autres lieux, fut célébré le 15 février 1655, environ deux mois et demi après que Mlle de La Vergne était rentrée à Paris, environ six semaines après que Mme de Sévigné, un peu nerveuse, écrivait à Madame Royale qu'elle attendait, pour aller retrouver son époux à Champiré, d'avoir donné quelque ordre à ses misérables affaires particulières. Mme d'Aiguillon, comme toutes les fois que la famille de La Vergne fut en cérémonie conjugale, signa sur le contrat de mariage. Loret, dans sa *Gazette*, ne manqua point de signaler ce mariage. Et il le fit, selon son usage, d'une façon qui a l'air de sous-entendre on ne

sait quoi d'un peu étrange : « La Vergne, cette demoiselle, — à qui la qualité de belle — convient si légitimement, — se joignant par le sacrement — à son cher amant La Fayette, — a fini l'austère diète — qu'en dût-elle cent fois crever — toute fille doit observer. — Ce fut lundi qu'ils s'épousèrent — et que leurs feux ils apaisèrent. — Ainsi cette jeune beauté — peut dire avec que vérité — que, quand le carême commence, — elle finit son abstinence... » N'est-ce pas bien joliment dit?... Qu'est-ce qu'il donne à entendre? Et, au surplus, a-t-il quelque chose en tête? On en douterait, connaissant sa manière. Mais voici d'autres malices d'un autre.

On lit, dans le *Recueil des épîtres en vers burlesques de M. Scarron et d'autres auteurs sur ce qui s'est passé de remarquable en l'année 1655* : « Autre histoire. Un homme sans nom — arrive à Paris de Bourbon — vendredi, samedi s'habille — chez le fripier, voit une fille — dimanche et l'épouse lundi. — Il peut dire : *Veni, vidi — et vici;* si l'on l'en veut croire, — l'on doute si cette victoire... » Ici, un vers trop déshonnête... « L'historiette, tout de bon, — n'est pas à plaisir inventée... » Tallemant, qui n'a point assez de ses méchancetés pour ne pas recueillir celles des autres, cite ou résume ces petits vers et ajoute : « Or, en ce même jour, La Fayette, toutes choses étant conclues dès Limoges par son oncle qui en est évêque, était venu ici et avait épousé Mlle de La Vergne. Le lendemain, quelqu'un, pour rire, dit que c'était La Fayette et sa maîtresse. Dans la gazette suivante, Scarron s'excusa et en écrivit une grande lettre à Ménage qui, étourdiment, l'alla lire à Mlle de La Vergne; et il se trouva qu'elle n'en avait pas ouï parler... » Il est vrai que, dans la gazette suivante, Scarron s'excusa ou, du moins, accusa les malins qui s'étaient donné le détestable plaisir de mettre des noms, et les noms que voilà, sous son anecdote. Il les traite de « lâches corrupteurs d'une histoire. » A l'entendre, quelle apparence y a-t-il qu'il ait appelé « homme qui n'a point de nom » et « originaire de Bourbon, » le comte de La Fayette, un homme de qualité, originaire d'Auvergne? Et quelle apparence qu'il ait choisi pour objet de sa moquerie « une demoiselle très chère, » dont il « aime et honore » la mère, et « un homme dont l'oncle lui fut — intime ami tant qu'il vécut? » Cet oncle, c'est, il faut croire, Philippe Emmanuel de La Fayette, le chevalier de Malte. Et Scarron se fâche. Il n'a

songé qu'à raconter une histoire vraie, qui n'a rien à faire avec Mlle de La Vergne et le comte de La Fayette : il ne sait pas les noms du héros et de l'héroïne ; il sait que l'histoire s'est passée au Marais et qu'il l'a contée parce qu'elle lui a paru amusante. La défense a l'air sincère. La gazette que l'on reproche à Scarron est datée, dans le *Recueil*, du 2 février 1655 : elle serait ainsi de deux semaines antérieure au mariage. Sans doute, Scarron ne pensait-il point à Mlle de La Vergne ni au comte de La Fayette, quand il a rimé cette anecdote.

Il reste que le public a mis les noms de La Vergne et de La Fayette sous ces petits vers impertinents. Et il reste qu'au dire de Tallemant l'on eut tant à se dépêcher que M. de Limoges avait usé de ses prérogatives pour hâter les formalités religieuses. Il y aurait pourtant de la malignité à chercher, là-dessus, des interprétations désobligeantes. Si le mariage de Mlle de La Vergne se fit promptement, prestement, et fut comme un peu bâclé, nous avons tout le très simple secret de l'aventure dans cette lettre de Mme de Sévigné à Madame Royale en date du 1er janvier 1655. Cette excellente épouse ne vivait pas, loin de son mari, malade peut-être et menacé de maints périls : elle voulait partir pour Champiré sans retard. Elle était plus tendre épouse que mère très attentive. Elle n'a pas laissé traîner le mariage de sa fille. Et voilà tout ! Mais « le monde est méchant, ma petite ! » Et il l'était, à l'époque de Tallemant déjà.

Mlle de La Vergne se maria si promptement que, pour la complimenter, M. Costar fut pris au dépourvu. Il n'était pas improvisateur. Il avait une lenteur de travail qui eût voulu de longues fiançailles : de sorte que, sa lettre terminée, Mlle de La Vergne était Mme de La Fayette. Il la complimente. Il lui dit : « Madame, il y a de la sûreté à se réjouir avec vous de votre heureux mariage... » Quelle sûreté ? pourquoi ce mariage est-il un heureux mariage ? « Car on doit être également persuadé qu'il est de votre choix et que vous ne sauriez faire que de bonnes élections... » C'est un raisonnement. Et son assurance ne va point à l'enthousiasme ; il montre même une terrible modération dans son espérance et dans ses vœux : « Il est presque impossible que vous ne soyez aussi satisfaite dans cette nouvelle condition que vous l'avez été dans la première... » Et pourquoi ? C'est qu'il l'a bien jugée, une « des plus raisonnables

personnes » qui soient au monde. Il lui annonce, comme la récompense d'une âme judicieuse, « des plaisirs tranquilles et des contentements tout purs, qui ne coûteront que ce qu'ils valent et qui n'auront point de fâcheuses suites. » Ce n'est pas un délire de joie communicative ; il y a là de quoi navrer toute confiance un peu crédule ! M. Costar promet aussi à la jeune mariée le meilleur résultat d'une sagesse avertie : elle détournera « une partie des accidents, » afflictions et disgrâces les plus difficiles à éviter ; « vous en corrigerez l'amertume et le mauvais goût, vous les prendrez par le bon côté et par l'endroit qui blesse et qui offense le moins. » Il l'engage encore à ne pas négliger la consolation religieuse... Et il conclut : « Ce sont là, madame, les pensées les plus agréables dont je m'entretienne... » Et ce n'est pas gai.

Mais aussi, le mariage de Mlle de La Vergne, sans être véritablement triste, n'est pas gai non plus. On a l'impression que Mme de Sévigné se débarrasse de sa fille et que Mlle de La Vergne se délivre de sa mère et de son beau-père. Elle n'a pas beaucoup d'élan ; elle n'a guère d'illusions et de naïveté : elle n'aura guère de déceptions. Je crois qu'elle entre dans sa vie de femme sans compter sur de grandes aubaines. Elle a vu, très jeune, le train de la vie ; elle a vu, de la vie, plus que n'en voient d'autres jeunes filles. Elle dira, plus tard : « C'est assez que de vivre ! » Elle n'en est pas à le dire. Peut-être commence-t-elle, tout bas et discrètement, selon sa manière, à le penser.

André Beaunier.

PLAIDOYERS ALLEMANDS

Les historiens de l'avenir nous diront sans doute un jour combien de millions, — et peut-être de milliards, — les Allemands ont consacrés à leur service de propagande auprès des neutres pendant la guerre. Soyons convaincus que les révélations à cet égard nous viendront des Allemands eux-mêmes. *Germanus animal scribax*, a dit l'un d'eux : l'Allemand est un animal écrivassier. Qu'il s'appelle Lichnowsky, Muehlon, — ou de tout autre nom, — il finit par tout dire ou tout écrire. Il faut qu'il prenne le monde à témoin de ses idées les plus secrètes, de ses sentiments les plus intimes. A bien plus forte raison, quand il s'agit d'une « organisation » aussi « colossale, » aussi parfaite en son genre que le service allemand d'espionnage et de propagande, il ne pourra se tenir de nous en dévoiler les beautés et de nous manifester sa fierté.

En attendant, il n'est peut-être pas sans intérêt, ni sans utilité, de signaler quelques-uns des procédés auxquels a recours l'active Allemagne pour répandre parmi les neutres « la vérité allemande, » et pour retourner en sa faveur une opinion publique qui, de jour en jour, elle le sent, lui devient de plus en plus sévère. J'ai là sous les yeux, rassemblées pour moi par une main amicale, un certain nombre de brochures françaises, — je veux dire rédigées en français, — les unes anonymes, les autres signées, et qui sont abondamment répandues en Suisse par des agents allemands ou au service de l'Allemagne. Ces brochures, fort bien imprimées, sur d'excellent papier, très agréablement présentées, parfois accompagnées de

jolies photogravures, sont envoyées gratuitement aux personnes, généralement assez modestes, qu'on croit avoir intérêt à atteindre et à ébranler. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, assurément. Mais, sous leur forme, d'ordinaire assez modérée, avec l'appareil documentaire ou « scientifique » qu'elles déploient, elles ne manquent pas d'habileté, et, à la longue, on conçoit qu'elles puissent agir sur des esprits sans défense ou sans critique.

*
* *

Un des thèmes que les auteurs de ces brochures développent avec le plus de complaisance, ce sont les soi-disant « atrocités » commises, non point par les Allemands, mais... par les divers peuples de l'Entente (1). Cette préoccupation se comprend sans peine. Les neutres ont été, de bonne heure, très vivement émus par les témoignages qui leur parvenaient sur les innombrables crimes allemands de Belgique et de France, par les rapports des commissions d'enquête belges et françaises, par diverses publications, entre lesquelles il convient surtout de citer l'article, qu'on a lu ici même, de M. Pierre Nothomb sur *le Martyre de la Belgique*, et la brochure, irréfutable, de M. Joseph Bédier, sur *les Crimes allemands d'après des témoignages allemands* (2). Il s'agissait de détruire, ou tout au moins d'atténuer ces fâcheuses impressions, d'opposer témoignage à témoignage, et de répandre l'opinion que les faits allégués étaient faux, ou inexacts, ou singulièrement exagérés, et qu'en tout cas ils ne dépassaient pas la moyenne des « atrocités » commises par toutes les armées belligérantes. Il fallait dénoncer la « hâte » et la « superficialité » avec lesquelles « souvent on a établi de nombreux rapports de commissions ou autres, de soi-disant recueils de preuves, destinés à exploiter les horribles et tragiques événements de cette catastrophe mondiale au profit de certaines

(1) *Les exactions des Anglais et des Français dans les colonies*, par le Dr E. Bischoff, avec une introduction de M. le professeur Dr A. Forel, Zurich, Orell Fussli, 1918; — *Le Droit et la Guerre*, par Anacharsis le Jeune, Monaco, Imprimeries artistiques réunies.

(2) Depuis la publication de la brochure de M. Bédier (Armand Colin, 1915), les instructions les plus sévères ont été données aux soldats allemands en ce qui concerne la rédaction de leurs carnets de route : les aveux compromettants y sont devenus infiniment plus rares. On a essayé, sans succès, de répondre à M. Bédier. Cf. *Le professeur Bédier et les carnets de soldats allemands*, par le professeur Charles Larsen (5e mille [?], Ferd. Wyss, Berne, 1917).

opinions préconçues. » Et c'est à quoi ont travaillé de nombreux compilateurs. L'un d'eux, le Dr Ernest Bischoff, a extrait, à l'usage des lecteurs de langue française, les « documents et rapports contenus dans les deux *Livres blancs* de l'Office allemand des colonies; » un professeur suisse, fougueux germanophile, a préfacé ce recueil de dépositions des principales « victimes » de la « barbarie » française et anglaise au Cameroun et au Togo, et il nous invite à « juger les choses » « d'un point de vue humanitaire général. » Il est facile de lui donner cette satisfaction.

Ces dépositions ont été, nous dit-on, recueillies « sous la foi du serment. » Il est probable qu'un certain nombre d'entre elles sont sujettes à caution. N'oublions pas que les Allemands, pour des raisons plus politiques que sentimentales, ont essayé de créer une légende d'après laquelle leurs prisonniers et leurs coloniaux auraient été en Afrique accablés par nous de mauvais traitements : pour les soustraire à ce prétendu « enfer, » ils en ont imaginé un autre, réel celui-là, ces effroyables camps de représailles où ils ont fait vivre, — on se rappelle dans quelles conditions (1), — 30 000 des nôtres. Or, il est établi, par des témoignages neutres, et même allemands, que tout était faux dans les accusations qu'outre-Rhin on ne se lassait pas de lancer contre nous. Et voilà qui doit nous induire en défiance contre les attestations officielles de la bonne foi germanique.

Cette réserve faite, il faut reconnaître qu'il est difficile de contrôler l'exactitude des témoignages qui nous sont ainsi fournis. Nous ne saurons jamais s'il est vrai que le consul allemand de Libreville, emmené en captivité à Cotonou, « lors de l'embarquement, dut porter *lui-même* son bagage sur le bateau, et le tirer du magasin à l'arrivée à Cotonou. » Et pareillement, nous ignorerons toujours si le pasteur Schwarz interné à Duala est fondé à déclarer : « *Les soldats noirs anglais* ont brutalement arraché à ma femme l'anneau qu'elle portait au doigt. » Hélas! les soldats blancs allemands en ont commis bien d'autres!

(1) Voyez dans la *Revue* des 1er et 15 mars 1918, les douloureux articles intitulés : *Dans les camps de représailles*, et, pour la réfutation péremptoire des calomnies allemandes, la brochure : *les Prisonniers allemands au Maroc : la Campagne de diffamation allemande, le Jugement porté par les neutres, le Témoignage des prisonniers allemands*, avec 32 planches de photographie tirées hors texte, in-8°, Paris, Hachette, 1917.

Car, soyons beaux joueurs. Ne contestons rien. Admettons comme parole d'Évangile tous ces dires. Aux dépositions recueillies par le Dr Bischoff, qu'on joigne toutes celles que contiennent les divers *Livres blancs* allemands et les rapports de commissions d'enquête instituées par nos ennemis. Mais qu'en face de tous ces témoignages, on dresse ceux de l'autre camp. Et que l'on compare! Ni pour le nombre, ni pour la nature ou la gravité des méfaits ou des attentats commis, l'Entente n'a rien à redouter d'une comparaison, qui serait écrasante pour la Quadruple-Alliance. Les crimes allemands, — et nous ne les connaissons pas tous, — seront pour l'impartial avenir un objet unique d'horreur et d'étonnement. Aussi bien, le monde a déjà choisi et jugé en connaissance de cause, et tous les efforts de la propagande allemande n'y changeront rien. M. Joseph Reinach nous contait récemment qu'*aux premiers mois de 1915*, il reçut la visite de l'intime ami du président Wilson, le colonel House, lequel lui déclara que le président « *était convaincu du bon droit de l'Entente dans la guerre,* » et que, « n'obéissant jamais qu'à sa conscience, il interviendrait, avant la fin de la guerre, en notre faveur. » Le président Wilson n'est pas seulement un juriste; il est un justicier. A qui fera-t-on croire qu'avant de formuler un jugement moral de cette portée, il n'ait pas pris soin de recueillir et de confronter tous les témoignages essentiels, et, comme disait Pascal, d' « ouïr les deux parties? »

A en croire les Allemands, c'est en Prusse orientale, durant leur trop courte occupation, que les Russes auraient commis les actes de destruction et de « barbarie » les plus répréhensibles. Un de leurs scribes, — qui signe « le jeune Anacharsis, » et qui définit « ce bon président Wilson » « le plus nigaud de tous les hommes politiques actuellement au pouvoir, » — s'apitoie, à grand renfort de chiffres, sur ces prétendues déprédations : « Dans la Prusse orientale, écrit-il, le dernier rapport officiel du gouvernement allemand compte 34 000 bâtiments entièrement détruits, dont 2 400 dans le gouvernement de Kœnigsberg, 13 000 dans celui d'Allenstein, 18 600 dans celui de Gumbinnen. 3 200 seulement de ces maisons, fabriques, etc., étaient sises dans des villes. A peu près 400 000 personnes ont dû fuir devant la fureur des armées russes... En se retirant, les Russes ont tout emporté et détruit ce qu'ils ne pouvaient

emporter : machines, installations électriques et hydrauliques... » Et cela est sans doute fort attendrissant. Seulement...

Seulement, il y a le livre tout récent d'un honnête Allemand, le Dr Muehlon, ancien directeur de Krupp, sur *l'Europe dévastée* (1), — un livre qu'on devrait bien traduire et répandre à profusion chez les neutres et chez les Alliés. Et M. Muehlon nous apprend qu'une commission d'enquête, composée, entre autres grands personnages, du ministre de l'Intérieur, du premier président, est rentrée à Berlin sans avoir pu établir l'exactitude d'un seul des faits dont on avait mené si grand bruit. Elle aurait même déclaré, — à huis clos, — que très souvent la population et les autorités de la Prusse orientale se sont exprimées en termes fort élogieux sur le compte des Russes. On s'est, d'ailleurs, bien gardé de détruire l'odieuse légende : « les Allemands, nous dit M. Muehlon, répandent la vérité ou le mensonge selon que cela convient ou non à leurs fins. » Nous en croyons plus volontiers M. Muehlon, qui est Allemand, que « le jeune Anacharsis, » qui est peut-être Grec.

*
* *

Après le reproche de « barbarie, » il n'en est peut-être aucun auquel les Allemands aient été plus sensibles qu'à celui de « vandalisme. » Et ils ont multiplié les efforts, — et les brochures (2), — pour essayer de l'écarter, et de le retourner contre l'adversaire. Eux, les joyeux destructeurs de nos cathédrales et de nos plus beaux monuments historiques ? Comme l'on méconnaît leurs âmes d'artistes, de poètes, de pieux adorateurs du passé ! On ne saura jamais toutes les larmes de sang qu'ils ont versées sur les chefs-d'œuvre que, pour d'inéluctables nécessités militaires, ils ont été obligés de détruire, ou plutôt d'endommager. Combien différents en cela de ces insouciants Français qui, non contents, pendant la paix, ainsi que Maurice Barrès le leur a si justement reproché, de laisser leurs églises tomber en ruine, ont négligé de mettre à l'abri les œuvres d'art qu'ils possédaient, et, aujourd'hui, de gaieté de cœur, sans

(1) W. Muehlon, *Die Verheerung Europas*, Zurich, Orell Füssli.

(2) *La dèstruction de la collégiale de Saint-Quentin*, Lausanne, Librairie nouvelle, 1918; — *la Basilique de Saint-Quentin, ses rapports avec la science, sa destinée dans la guerre mondiale* ouvrage orné de 16 gravures, par le R. P. franciscain, Dr Dreiling, Lausanne, Librairie nouvelle, 1918.

que l'intérêt militaire les y oblige, s'acharnent à bombarder, à incendier, à démolir leurs propres villes, leurs monuments les plus rares, alors qu'ils n'auraient eu qu'un mot à dire, un geste à esquisser pour sauver à tout jamais leurs richesses d'art comme les autres, et s'épargner toutes les horreurs de la guerre ! Oui ou non, sont-ce les Français qui ont réduit en cendres Bapaume, Péronne, la Fère, Montdidier, Soissons, Château-Thierry, Saint-Quentin ? A Saint-Quentin, il y avait une superbe basilique, l'un des chefs-d'œuvre de l'art gothique. Aujourd'hui, le monument est en ruines : l'artillerie alliée l'a pris pour cible, y a déterminé un violent incendie. Et il est vrai, les communiqués français ont déclaré, le 16 août 1917 : « Les Allemands ont mis le feu à la collégiale de Saint-Quentin qui brûle depuis plusieurs heures. » Mais c'est, répond l'Allemand, un mensonge et une absurdité : les témoignages, — allemands, — les plus authentiques, établissent que l'incendie a été allumé par des obus incendiaires français, et les photographies prouvent d'une manière indubitable que les batteries françaises et anglaises, « sans pouvoir se prévaloir seulement d'un semblant de nécessité militaire, et par pure rage de destruction, » selon la formule de M. Delcassé à propos du premier bombardement de Reims, se sont acharnées sur l'auguste édifice. Bien loin de collaborer à cette œuvre de destruction, les Allemands, « profondément émus, » ont sauvé de la collégiale, « au prix des plus grandes difficultés, » tout ce qu'ils ont pu en sauver, notamment les verrières encore intactes, et une délicieuse statue de la Vierge. Ils ont fait presque mieux encore. « Pendant l'occupation allemande, un Père franciscain enthousiaste d'art, le professeur Dr Raymond Dreiling, a consacré au monument une petite publication qui maintenant restera le dernier document publié sur l'antique église. » Ce précieux opuscule est intitulé élégamment, à l'allemande : *la Basilique de Saint-Quentin, ses rapports avec la science, sa destinée dans la guerre mondiale.*

Et ne croyez pas que « le haut commandement allemand, » pour se faire pardonner sans doute le bombardement de Reims, s'en soit tenu à ce seul sauvetage. « Tout le long du front occidental, dans la mesure permise par la situation militaire, » des ordres ont été donnés et exécutés « d'une façon exemplaire et pleine de prévoyance, » pour mettre à l'abri toutes les œuvres

d'art, publiques et privées, qui seraient susceptibles d'être atteintes par les bombardements français ou anglais. Des spécialistes, conservateurs de musées, « officiers historiens d'art, » architectes, maçons et ouvriers compétents ont été envoyés pour procéder avec tout le soin possible au déplacement, à l'expédition ou à la préservation de ces œuvres. Et comme il s'agissait de donner au monde « un aperçu de la richesse artistique du territoire français et de l'étendue de l'œuvre de sauvetage allemande, » on a chargé de cette tâche un certain Theodor Dimmler, dont les pages intitulées *Asiles d'art* ont été publiées dans l'*Almanach illustré de la Gazette des Ardennes pour 1918* (1). Il va sans dire que les jolies reproductions photographiques qui accompagnent la prose de l'ingénieux écrivain allemand en sont le plus bel ornement; mais cette prose elle-même ne manque pas d'une certaine saveur.

Évidemment, l'objet essentiel du savant Theodor Dimmler est d'attirer la reconnaissance universelle aux « mains charitables qui ont emmené les œuvres d'art françaises, de leur ancienne demeure trop exposée, vers des asiles plus sûrs. » Il veut « rendre témoignage de la bonne volonté de l'armée allemande d'arracher, autant que possible, les monuments irremplaçables aux griffes du génie destructeur de la guerre. » Et il énumère sans se lasser les difficultés sans nombre d'une pareille entreprise. Il nous apprend que les plus belles œuvres du sculpteur Ligier-Richer ont été transportées d'Étain, d'Hattonchatel, de Saint-Mihiel à Metz. Diverses statues de la région de Reims ont été hospitalisées à Charleville. Pendant la bataille de la Somme, c'est à Saint Quentin qu'on envoya les œuvres de la région de Péronne. Et quand Saint-Quentin fut bombardé à son tour, c'est Maubeuge qui servit de refuge aux œuvres chassées de Saint-Quentin, — en attendant sans doute un troisième, et dernier déménagement. Un ancien bazar les accueillit, qui semblait peu se prêter à pareille destination. « Mais, *en un tour de main*, un architecte habile, le lieutenant Keller, le métamorphosa *à ne plus le reconnaître;* il en fit une série de pièces intimes, cadre coquet pour les délicieux pastels de La Tour. » Après la guerre, « le bazar redeviendra bazar. *Et de toute cette splendeur, il ne restera qu'un catalogue*

(1) *Almanach illustré de la Gazette des Ardennes pour 1918*, à la *Gazette des Ardennes*, Charleville, in-8°; 1918.

scientifique, rédigé par le baron von Hadeln, qui eut soin de tout cet arrangement, et intitulé : *Le Musée « Au Pauvre Diable » à Maubeuge, Exposition d'œuvres d'art sauvées de Saint-Quentin et environs. Édité par ordre du commandement en chef. Stuttgart, 1917.* » L'âme allemande est presque tout entière dans ces innocentes phrases.

C'est à Valenciennes qu'a été transporté « tout ce qui avait de la valeur dans les collections publiques de Cambrai, Douai et Lille, » « dans un travail qui prit des mois, sans être encore achevé. » Et s'il faut en croire M. Dimmler, le musée de Valenciennes ainsi transformé, sans « le moindre encombrement ou désordre, » « présente un ensemble bien composé. » Croyons-l'en sur parole. Et recueillons surtout sa conclusion, sa pathétique conclusion :

En Allemagne, comme en France, malgré toutes les dissensions politiques, on a gardé le même sentiment vis-à-vis de l'art, un respect profond et une admiration d'autant plus émue que le sourire de la beauté est encore une dernière consolation qui nous reste dans ces temps terribles... Peut-être alors qu'à ces sentiments se mêlera aussi un peu de reconnaissance pour ces hommes qui ont mis tous leurs efforts à la disposition de cette œuvre de sauvetage. Ils n'ont pas parlé pour l'art, ils ont agi et, soldats dévoués à leur patrie, ils ont su, en même temps, être ceux de l'humanité.

Pour souscrire à ce langage peut-être un peu emphatique, il ne resterait plus maintenant qu'à trancher deux toutes petites questions qui ne peuvent manquer de se poser à l'esprit des lecteurs suisses ou français de l'*Almanach illustré de la Gazette des Ardennes :*

D'abord, jusqu'à quel point ces dévoués « sauvetages » n'ont-ils pas été pratiqués dans une pensée, sinon de vol, tout au moins de lucre ? Et par hasard, ces œuvres d'art n'auraient-elles pas été conservées pour servir de « valeur d'échange » au moment du règlement de comptes ?

Et, d'autre part, en quoi la préservation des pastels de La Tour justifie-t-elle les Allemands d'avoir, sans aucune nécessité militaire, — l'univers entier, sauf l'Allemagne, en est convaincu aujourd'hui, — détruit la cathédrale de Reims ? Voilà, au point de vue de l'art, le crime inexpiable.

*
* *

Cette justification de l'Allemagne ne serait pas complète, si elle ne s'accompagnait pas de quelques diatribes contre « l'ennemi héréditaire. » L'Allemand a toujours pensé que la meilleure manière de se défendre, c'est de prendre l'offensive. Et c'est ce qu'a fait, en un juste volume, une soi-disant Allemande qui aurait longtemps vécu chez nous et qui, je ne sais trop comment, aurait, même pendant la guerre, s'il fallait l'en croire, conservé des relations avec des officiers français. Son livre, intitulé *la Culture française : Légende ou Réalité?* dit assez son objet, qui est de défendre et de venger la « culture » allemande (1). C'est un amas d'anecdotes plus ou moins controuvées, d'impressions et d'observations plus ou moins fausses, d'affirmations sans preuves, de calomnies gratuites, mais parfois assez perfidement présentées. Tous les défauts, réels ou imaginaires, de l'esprit ou du caractère français y sont consciencieusement rassemblés, notés, flagellés. On y apprend, entre autres choses, que « de ces paysans français en train de se faire tuer dans les bois de l'Argonne ou dans les plaines des Flandres, il n'en est peut-être pas un qui sache, je ne dirai même pas *pourquoi*, mais *contre qui* il se bat. » Et la conclusion est que « la supériorité légendaire de la vieille culture française n'est plus aujourd'hui qu'un vain mot. » Il n'y aurait plus là-dessus qu'à prier cette aimable Allemande de se mettre d'accord avec deux de ses compatriotes, le Dr G. Ost et le Dr Muehlon. Le Dr G. Ost est l'auteur d'une curieuse brochure allemande, intitulée : *Notre erreur sur la France*, dans laquelle il n'a pas assez de railleries pour « l'Allemand moyen » qui crie à la décadence française, et qui méconnaît « la somme énorme d'énergie vitale que recèle encore l'âme du peuple français. » Et quant au Dr Muehlon, voici en quels termes il définit « la conception prussienne, allemande, germanique du droit... de la morale » récemment célébrée par Guillaume II :

La Prusse d'aujourd'hui ne peut qu'infuser à l'Europe des haines plus profondes, la plonger *dans une sorte de possession démoniaque*.

(1) A. Lien, *la Culture française, Légende ou Réalité?* Genève, éditions de l'Indépendance helvétique 1916. — Ces diverses publications sont accompagnées d'un suggestif prospectus en trois langues, ainsi libellé : « Envoyé gratuitement avec les meilleures recommandations du dépôt des journaux allemands, Zurich. »

La Prusse volera tout ce qu'elle pourra, et, pour le conserver, jamais elle n'ôtera le pied qu'elle aura mis sur la gorge de ceux qu'elle aura vaincus ou surpris. *Elle forcera toute culture étrangère à adorer sa barbarie.* Elle ne croit qu'à la force du poing.

Sur les innombrables fautes qu'a commises la France avant et pendant la guerre, sur les devoirs qui s'imposent désormais à elle, tracts, brochures, journaux ne tarissent point. D'abord, c'est, de toute évidence, la France qui a voulu et préparé la guerre : la France, depuis quarante-quatre ans, n'a jamais songé qu'à « la revanche. » Si vous en doutiez, lisez les innombrables articles où le journal *la Paix*, — dont la rédaction et l'administration sont officiellement installées à Berlin, — et la fameuse *Gazette des Ardennes* reviennent inlassablement sur cette vérité première ; lisez aussi certaine brochure intitulée : *la France et la Revanche* (1) :

Il est rare qu'un pays quelconque ait préparé une guerre avec une ardeur si infatigable, avec une telle opiniâtreté et un tel manque de scrupules que la France pour la guerre actuelle. Sa politique extérieure n'était guidée que par l'idée de revanche ; à l'intérieur, tous les dirigeants, à de rares et insignifiantes exceptions près, ont éveillé et cultivé la plus ardente des soifs de vengeance, qui privait le peuple de raison et de bon sens et le faisait languir après la guerre.

Battue en maintes rencontres, envahie, ruinée, ravagée, saignée aux quatre veines, la France non seulement a lié sa fortune à celle de la Russie et de l'Angleterre par le funeste pacte de Londres, mais elle a repoussé follement, avec une rare insolence, la main loyale qui s'offrait généreusement à elle (2). Et que lui a rapporté cette prodigieuse obstination? De nouveaux deuils, de nouvelles dévastations, de nouvelles défaites aussi, que tous les mois, le *Journal de la Guerre* résume et commente, à l'usage des lecteurs neutres ou des lecteurs français des régions envahies. La conclusion qui, manifestement,

(1) *La France et la Revanche*, Karl Curtius, Berlin, 1918. — Une autre brochure, de E. D. Morel sur *la Part du Tsarisme dans la guerre* (Reimar Hobbing, Berlin) développe le thème que M. de Kühlmann a repris dans son récent discours au Reichstag. — Cf. Dr Ed. David, député socialiste au Reichstag, *Pourquoi les peuples se battent*, discours prononcé à Stockholm, le 6 juin 1917, F. Wyss, Berne, 1917.

(2) *La première offre de paix et la première paix*, Librairie nouvelle, Lausanne, 1918. — *Paroles et actes : les conférences de l'Entente et leurs effets*, *id.*, 1918.

s'impose, c'est celle que, tout récemment, *la Gazette des Ardennes* exprimait, comme légende d'une saisissante image :

Trois ans et demi de guerre ont fait une profonde blessure au flanc de la France : villes et villages ravagés, cités industrielles détruites, champs dévastés et rendus incultes par le fer des obus.

Quand cette blessure pourra-t-elle se fermer? Ou bien s'élargira-t-elle encore, soit vers le Sud-Ouest et l'Ouest (si les Allemands poursuivent leur avance victorieuse), soit vers le Nord-Est (si les désirs de MM. Clemenceau et Lloyd George se réalisaient)?

Combien cette blessure eût été moins profonde, moins large et plus facile à guérir, si les politiciens avaient songé plus tôt à faire la paix! [4 mai 1918.]

Le devoir de l'avenir est clair. Terminons la guerre par un « arrangement » qui ne coûtera rien à personne, qui laissera tout le monde vainqueur. Et constituons une Europe nouvelle, dont une entente franco-allemande sera la base inébranlable :

Tout le monde est d'accord sur la nécessité que l'Allemagne et la France comptent parmi les fondateurs de la Confédération européenne, et que leur alliance entraîne certains effets. Ainsi, on reconnaît *qu'un accord entre l'Allemagne et la France est la première condition nécessaire à la création de la fédération*, et que l'adhésion d'un certain nombre d'autres États en est la seconde condition ; c'est là le gage de sécurité et de paix pour les peuples européens.

Travailler à cet accord, c'est le rôle providentiel qui appartient à la Suisse pacifique, et qui, elle aussi, a eu tant à souffrir de la guerre (1).

***

On voit maintenant où tend tout ce luxe de propagande allemande. Innocenter l'Allemagne, la pacifique, humanitaire, et d'ailleurs toute-puissante et invincible Allemagne; détourner d'elle les responsabilités de la guerre, et en charger l'Entente; démontrer que, pour la France en particulier, la guerre est une désastreuse « affaire ; » exploiter la crédulité, l'ignorance et la lassitude; insinuer par tous les moyens l'idée d'une paix

(1) *Comment l'Angleterre combat les neutres* par ***, Zurich, Orell Füssli, 1917; — *l'Entente et la Grèce*, par Michel Passaris, Genève, Ed. Pfeffer, 1917; — *Tous vainqueurs! Une proposition et un appel*, par un Européen, Zurich. Orell Füssli, 1916.

séparée, d'une paix de « conciliation, » dont on se garde bien de préciser les termes, c'est-à-dire d'une paix allemande : pour répandre cet état d'esprit parmi les neutres, l'Allemagne a soudoyé toutes les consciences et toutes les plumes qu'elle pouvait atteindre et mobiliser.

On dira peut-être que ces grossiers arguments ne peuvent tromper personne, et que voilà donc bien de l'argent dépensé en pure perte ; qu'en tout cas ces campagnes de presse n'ont empêché ni l'Italie, ni la Roumanie, ni les États-Unis de se ranger à nos côtés, et que, même chez les neutres, elles n'ont pas ruiné les sympathies qui, de jour en jour plus décidées, se manifestent pour notre cause.

Ne nous y fions pas trop cependant. N'oublions pas, chez tous les esprits mal informés et sans critique, c'est-à-dire chez la plupart des hommes, la vertu de la lettre imprimée, surtout aux heures troubles, — hélas ! trop nombreuses depuis quatre ans, — où la fortune semble déserter les causes les plus justes. « Mentez, mentez : il en reste toujours quelque chose ! » Le mot célèbre est toujours vrai. Qui dira l'influence subtile de certaines paroles prononcées dans certains milieux, de certaines pages lues par de certains yeux, à de certains moments ? Toutes ces brochures qui nous font lever les épaules, elles ont eu leur part d'action, plus considérable qu'on ne pense, dans les résistances que notre diplomatie a rencontrées parfois à Berne et à la Haye, à Madrid et à Stockholm, à Copenhague et à Christiania. Ne doutons pas non plus qu'elles n'aient trouvé trop de lecteurs au Vatican.

Et nous, pour riposter à ces « manœuvres morales, » que faisons-nous ? Opposons-nous brochures à brochures, et la vérité loyalement présentée aux subtilités de la casuistique allemande ? Réalisons-nous enfin *la guerre totale ?* Nous rendons-nous bien compte que cette guerre n'est pas seulement une guerre de « matériel humain » et de matériel tout court, mais une guerre d'opinion, et agissons-nous en conséquence ? Je le souhaite. Je l'espère. Je voudrais en être sûr.

VICTOR GIRAUD.

ARRIGO BOITO

LETTRES ET SOUVENIRS

Verdi, voilà tantôt vingt ans! Pie X, aux premiers jours de la guerre! Boito, il y a quelques semaines! C'en est fait des plus nobles, des plus saintes amitiés. Le long des chemins d'Italie, s'il nous est donné de les suivre encore, nous marcherons entre des tombeaux. Sur celui qui vient de se fermer, on pourrait écrire : *Arrigo Boito, Milanese*. C'est à Milan que le poète-musicien a vécu presque toute sa vie et qu'il est mort. Mais il était né à Padoue, et Dante, son Dante bien aimé, l'accueillant parmi les ombres, n'aura changé qu'un mot, le dernier, au salut qu'il adresse à Virgile : « *O anima cortese* Padovana! »

Anima cortese. Il y a plus de choses dans l'expression italienne, que le français n'en saurait traduire. Elle dit mieux, non seulement la distinction et l'urbanité, mais l'amitié la plus fidèle et la plus généreuse, avec je ne sais quelle grâce, exquise et tendre, de l'esprit et du cœur. Un pouvoir singulier d'attirer et de séduire dès la première rencontre, le don de gagner la sympathie et l'affection, le soin de la garder et de l'entretenir, voilà ce qu'on se rappelle d'abord, — avec quel regret! — lorsqu'on se souvient d'un tel ami. Aussi bien c'est lui-même, lui seul, peut-être supérieur encore à son œuvre, — pourtant insigne, — de poète et de musicien, dont nous voulons évoquer ici la mémoire.

Un soir de la fin de janvier 1887, nous arrivions à Milan, pour assister à la première représentation de l'*Otello* de Boito et Verdi. Nous n'avions encore jamais rencontré ni le musicien ni le poète. Sur le quai de la gare, Boito nous attendait. Il vint à nous et, nous prenant les mains, nous adressa le plus affable des compliments de bienvenue. Dès ce premier abord il nous devint ami. Peu après, il nous présentait à son illustre collaborateur. Le « grand vieillard, » lui aussi, daigna nous accueillir avec bienveillance. Et pendant le peu, trop peu de semaines que nous passâmes à Milan, il se plut à rapprocher tous les jours davantage, dans son intimité et sous son influence, deux esprits et deux cœurs attirés l'un vers l'autre par une commune admiration pour le génie et le caractère du vieux maître et pour son chef-d'œuvre nouveau. Tels furent les premiers et glorieux auspices d'une longue et fidèle amitié.

Elle devait durer trente-deux ans, toujours égale, en dépit de l'éloignement et parfois d'un silence dont Boito seul était coupable, ou victime d'abord, et bientôt après repentant.

« Je viens de traverser une longue crise d'*agraphie*, mais finalement et grâce à vous, j'en sors. J'ai beaucoup souffert de ne pas pouvoir vous parler. Vous ne pouvez pas vous imaginer dans quel douloureux cauchemar on vit lorsque cet affreux mutisme de la plume vous prend. Interrogez là-dessus un médecin : il vous dira que c'est un symptôme de maladie des centres nerveux et il ne saura pas le guérir. Voilà vingt-cinq ans, et plus, que j'ai ce symptôme, et il demeure à l'état de symptôme. Après un intervalle de quatre, de cinq ans, il reparaît ; il passe ; mais il n'a jamais duré si longtemps. »

. . . . . .

. . . . . .

« Ayez pitié d'un pauvre muet. Et vous, qui pouvez parler, dites-moi si vous viendrez en Italie et quand. En avril? En mai? Dites-le donc. Je me placerai sur votre chemin. »

Chaque année, il nous jetait ainsi son affectueux, son mélodieux appel, et dans sa voix il nous semblait entendre la voix de l'Italie elle-même :

« Arrivez ! N'attendez pas plus longtemps ! Le soleil brille sur toute l'Italie. Tout vous invite: *l'ora del tempo e la dolce*

stagione, et Rome, et les fleurs de la *Piazza di Spagna*, et la Sixtine, et moi. »

Quelquefois, selon sa promesse, il se plaçait sur notre chemin. Nous le trouvions à Gênes, dans l'hôtel délicieux qu'était devenue, aux portes de la ville, une vieille villa toute rose, cachée et comme endormie sous les palmiers, les magnolias et les lauriers en fleurs. Le matin, nous allions saluer les nobles Van Dyck du Palazzo Brignole. De loin, nous donnions un regard au Palazzo Doria, dont Verdi, chaque hiver, avait coutume d'être l'hôte. Une autre fois, c'est Verdi lui-même qui nous réunissait, aux champs, en sa villa de Sant'Agata, et faisait de nous, pendant quelques jours d'été, les témoins de sa vieillesse patriarcale et les familiers de son âme, au moins égale à son génie. Heures inoubliables, de celles qu'on voudrait, comme disait Alphonse Daudet, fixer avec des épingles d'or.

Mais le plus souvent Milan était la première halte de nos pèlerinages italiens. Notre ami ne manquait pas de nous y promettre un accueil dont la réalité manquait encore moins de surpasser la promesse. D'avance il aimait à nous soumettre le programme de notre revoir, de nos causeries et de nos promenades, même de nos repas, qu'il ordonnait avec les recherches d'un gourmet et le luxe d'un grand seigneur. Le menu, par nous conservé, d'un de ces festins en tête-à-tête, ne comprend pas moins d'une dizaine d'articles, avec ce *post-scriptum* à la Musset :

« Au cas où Madonna serait du voyage, du champagne, des fleurs, des sorbets et des bonbons à la vanille. »

Le soir, on soupait au clair de lune, sur la terrasse d'un restaurant voisin de la Scala. Et puis, toute une matinée, il nous accompagnait, ou plutôt il nous guidait parmi les chefs-d'œuvre de l'exquise galerie Poldi-Pezzoli ou du musée Brera. Devant les mystérieux sourires de Léonard, il évoquait, pour l'en trouver plus belle, certaine mélodie, étrange aussi, de la Dalila de Hændel. « Ainsi, disait-il, le hasard d'une analogie accroît la valeur d'une œuvre d'art. » Et nous, en écoutant ses gloses éloquentes, nous souscrivions à l'une de ses maximes préférées : « Savoir comprendre, savoir aimer, savoir exprimer, voilà les grandes joies de l'esprit humain. »

Son esprit, qui les ressentait toutes trois, y associait libéralement le nôtre. Que d'heures s'écoulèrent ainsi, heures chaudes des après-midi d'été, dans l'ombre silencieuse et fraîche du *studio* de la Via Principe-Amedeo, non loin d'un de ces petits canaux milanais, quasi vénitiens, où se mirent des verdures penchantes. Les sièges, les tables de la chambre d'étude étaient chargés de papiers et de livres. De grands portefeuilles entr'ouverts semblaient offrir aux regards du visiteur les images de tous les chefs-d'œuvre du monde. Sur le gris de la muraille brillait un masque d'or : Néron, depuis des années hôte terrible du logis, tourmenteur du maître, tragique héros de l'œuvre grandiose, longtemps attendue, délaissée et reprise sans cesse, dont le poème parut enfin en 1901, et dont la musique, à peu de chose, très peu de chose près, est achevée. Cette musique, la sienne, et pour son drame, le musicien, à la longue, en avait presque peur. On eût dit qu'il reculait devant elle. Aux félicitations que nous adressions, après lecture, au poète, le musicien répondait ainsi :

« Vous commencez par un mot redoutable, qui est au fond de ma conscience et qui renferme un éloge : « *Quelle musique ne faudra-t-il pas!* » Oui, j'ai forgé de mes propres mains l'instrument de ma torture. Je suis encore là, à souffrir. Mon cher ami, quel travail! Et qu'elles sont aujourd'hui peu nombreuses, les notes dignes d'être mises sur la portée! En aurai-je? »

Nous pouvons témoigner qu'il en eut, et plus d'une. Au mois de juillet 1912, Boito consentit enfin à nous faire entendre deux grandes scènes de son *Néron* inconnu : l'une se passe dans un jardin, à l'entrée des catacombes de la voie Appienne; l'autre, dans les souterrains du cirque (le *spoliarium*), où les chrétiens, portés mourants après les jeux, achèvent de mourir. Poésie et musique nous semblèrent également belles, d'une pure, tendre et profonde beauté. Surtout il nous souvient du dernier épisode : l'agonie d'une jeune martyre, caressée par le murmure très doux, qui la berce et l'endort, de saintes cantilènes et de récits évangéliques. Pieuses, mystiques même par le sentiment, ces pages, par la force et par la clarté, par la liberté, par la richesse aussi de la forme, étaient magnifiquement italiennes et latines. Ce jour-là plus que jamais, rien qu'à revoir notre ami, rien qu'à le réentendre, nous sentîmes frémir en nous, comme

en lui, grâce à lui, le génie commun de sa patrie et de la nôtre. L'accord de nos deux esprits et de nos deux cœurs en vibra plus profond, plus joyeux, pareil à cette harmonie musicale que célèbre, au dernier acte de *Falstaff*, le sonnet délicieux de Fenton :

Allor la nota che non è più sola,
Vibra di gioia in un accordo arcano.

En signe de leur affection, déjà vieille de près de vingt ans, les deux amis étaient convenus un jour de se tutoyer, de se « *dar del tu,* » comme dit joliment l'italien.

« Toi, moi, nous écrivait Boito, cela rafraîchit l'amitié. Le tutoiement offre encore d'autres avantages. Il a l'air de rajeunir les interlocuteurs, ce qui est très bon pour moi. Il aime la vérité. Il facilite les discussions en enlevant toute conséquence aux contradictions les plus exagérées. Un jour, tu me diras : « *Tu es un imbécile,* » et cela n'aura pas d'importance. Tandis que : « *Vous êtes un imbécile!...* » Alors il faut se battre. Tutoyons-nous donc, cher ami, cela prolongera notre existence. »

Pourtant, fût-ce à ses plus familiers, à ses plus intimes, Boito ne se livrait pas sans réserve. Nul n'a gardé plus strictement le double précepte : « Cache ta vie et répands ton esprit. » Jamais il ne parlait de lui-même, des siens, de sa jeunesse; à peine de ses œuvres, et de ses succès moins encore. Surtout pas un mot de ses souffrances. Mais quelquefois, à certains accents, on ne pouvait douter qu'il eût souffert.

« Je voudrais entrer, à la place de cette lettre, dans votre aimable et paisible demeure. Chez moi, tout est crainte et tristesse. N'oubliez pas que vous êtes heureux. Voilà une maxime qui me vient à l'esprit chaque fois que je songe à vous. Elle n'est pas plus sensée qu'une autre. Autant dire au poisson : N'oubliez pas que vous êtes dans l'eau. *Mais c'est terrible d'être obligé d'en sortir.* »

Oublieux et comme ignorant de sa personne, il ne l'était pas moins de ses ouvrages. La discrétion de l'homme n'avait d'égale en lui que la modestie de l'artiste.

« Je vous envoie un petit livre qui contient des vers d'ado-

lescent. Ne le lisez pas, cela n'en vaut pas la peine, mais gardez-le en souvenir de moi. »

Il nous avait pour ainsi dire arraché la promesse, non seulement de ne pas parler et encore moins écrire de son *Mefistofele*, qu'il désavouait, mais de ne pas même aller l'entendre. Un jour que, malgré sa défense, nous nous étions permis d'en louer les premières pages (le Prologue dans le Ciel), il nous écrivait :

« Je suis très heureux de ne pas vous avoir trop déplu avec ma vieille guitare. Mais la psalmodie des femmes mérite toute votre réprobation. C'est sec, creux, grimaçant et banal. Je voudrais pouvoir redresser ce fragment, mais l'ensemble de la composition n'est plus d'âge à supporter une opération orthopédique. »

Son *Nerone* même, son œuvre maîtresse, à la fois redoutée et chérie, il s'étonnait, s'excusait presque de l'avoir entreprise et de la reprendre sans cesse :

« Figurez-vous que je travaille beaucoup, et, — stupeur! ou bien stupidité! — je travaille pour mon compte et de mon cru. Il aurait mieux valu continuer la greffe Shakespeare-Verdi. »

Heureuse greffe, qui donna ces fruits savoureux : *Otello* et *Falstaff*, deux œuvres admirables de poésie, avant de l'être, plus encore, de musique. A deux reprises, avec le même talent, le même respect, le même amour, Boito traduisit Shakespeare pour Verdi. Musicien-poète, il se fit l'intermédiaire, et rien de plus, entre le poète et le musicien plus grands que lui. Il est vrai que s'inspirer de Shakespeare pour inspirer Verdi, n'était pas un médiocre honneur. Honneur moral, car tant de modestie et de renoncement est vertu peu commune; honneur esthétique même, peu de créations personnelles étant plus enviables qu'une si belle entremise. Aussi, doublement reconnaissante, la postérité ne séparera pas le maître et le serviteur Elle n'oubliera pas que, sans Arrigo Boito, l'*Otello* et le *Falstaff* de Verdi, non seulement ne seraient pas ce qu'ils sont, mais n'auraient jamais été. Cette poésie fut la conseillère, que dis-je! la cause de cette musique, avant d'en être la compagne et la parure. Deux fois encore, après que Verdi s'était promis de se taire, Boito, comme il l'a dit lui-même, fit « résonner le colosse

de bronze, » et les sons qu'il en tira, les derniers, furent les plus profonds et les plus purs.

« Il faut qu'il croisse et que je diminue. » A l'égard de Verdi, Boito n'a pas eu d'autre volonté, n'a pas suivi d'autre loi.

« *La servitude volontaire* que j'ai consacrée à cet homme juste, noble entre tous et vraiment grand, est l'acte de toute ma vie dont je me félicite le plus. »

Ailleurs, en réponse à des pages écrites par nous sur *Otello* et sur *Falstaff :*

« Être son fidèle serviteur et celui de l'Autre, qui naquit sur les bords de l'Avon, je ne souhaite rien de plus. Le grand vieillard bénit tes paroles; elles sont paroles de vérité, comme ses notes, que tu as bénies...

« Je sens le besoin de te dire *merci* d'avoir bien voulu trouver une place pour mon nom à côté du sien dans un coin bien intime de ta pensée. Rien ne me touche plus profondément que de m'entendre nommer quand on parle de Lui...

« Celui qui admire a la meilleure part. L'autre, pendant qu'il crée, souffre, gémit (j'aime à le croire...). Exception faite pour les compositeurs qui étalent avec orgueil leur fécondité d'insectes et vivent dans la plus souriante *autolâtrie*. Mais à celui qui admire, tout est jouissance, jouissance sans écart et sans limite. »

Comme il le comprenait, son maître bien-aimé, comme il jouissait de le comprendre et souhaitait qu'il fût compris! Il nous écrivait, à propos de *Falstaff*, que nous n'avions fait que lire encore :

« Ah! ce *Falstaff!* Combien vous avez raison d'aimer ce chef-d'œuvre! Et quel bienfait pour l'art, quand tous arriveront à le comprendre!... Ce que vous ne pouvez pas vous imaginer, c'est l'immense joie intellectuelle que cette comédie lyrique latine produit sur la scène. C'est un vrai débordement de grâce, de force et de gaîté. L'éclatante farce de Shakespeare est reconduite par le miracle des sons à sa claire source toscane de Ser Giovanni Fiorentino. Venez, venez, cher ami, venez entendre ce chef-d'œuvre! Venez vivre deux heures dans les jardins du Décaméron et respirer des fleurs qui sont des notes et des brises qui sont des timbres. »

Le disciple admirait le maître tout entier, ou, plus exactement, en toute œuvre du maître il trouvait, — avec raison, — quelque chose d'admirable. Ainsi, dans *Luisa Miller :*

« *Quando le sere al placido*
Chiaror d'un ciel stellato...

« Ah! si tu savais ce que cette cantilène *(divina cantilena!)* réveille d'échos et d'extases dans l'âme italienne, et surtout dans l'âme de qui l'a chantée depuis sa plus tendre jeunesse! Si tu savais! Jeunesse! Patrie! Musique! Amour! Hélas! hélas! »

Pour la finesse et la justesse du sentiment, citons cette analyse, — que nous traduisons à regret, — du prélude du dernier acte de la *Traviata :*

« *Subtil*, au sens latin de *gracilis, exilis*, voilà véritablement l'épithète nécessaire pour qualifier cette page émouvante. Le mot français répond à certaine expression de la langue italienne. Nous disons d'une personne qui meurt phtisique : *Muore del mal sottile*. Il semble que ce prélude le dise avec des sons, des sons aigus, tristes et grêles, presque immatériels, éthérés, malades et tout près de mourir. Que la musique ait le pouvoir de réaliser l'atmosphère d'une chambre close, où l'on veille un malade, à l'aube, l'hiver, qui l'aurait pu croire avant que ce prélude fût écrit? Quel silence! Quel paisible et pénible silence, fait de sons! L'âme de la mourante, qui ne tient plus à son corps que par le fil le plus ténu, par un souffle, et qui reprend deux fois, avant de se détacher, son dernier souvenir d'amour! *Arte latina! Arte divina, divina!* Cher, cher ami! Cet homme était un artiste prodigieux, un génie, un génie de la musique et du théâtre. Dans un mois et demi, dix ans auront passé depuis la nuit où je l'ai vu mourir! »

Cette mort, dont, après dix années, il restait encore et devait toujours rester inconsolable, Boito nous en avait naguère annoncé l'approche par le billet que voici, tracé d'une main tremblante :

22 janvier 1901.

« Ce que vous lisez dans les journaux n'est que trop vrai. Le maître se meurt. »

Et puis, durant deux mois, ce fut le silence. Mais, le jour de Pâques, il le rompit et nous envoya cette magnifique oraison funèbre :

Pâques, 1901.

« Mon cher ami,

C'est aujourd'hui le jour du pardon : il faut donc me pardonner. Je passais tous les ans cette journée à Gênes, avec lui. J'arrivais le Vendredi saint. (Il gardait dans son cœur le culte des grandes fêtes du christianisme : Noël et Pâques.) Je restais jusqu'au lundi. Le charme tranquille de cette visite annuelle me revient à l'esprit, avec les entretiens du maître, la table patriarcale, strictement rituelle avec les mets d'usage, la douceur pénétrante de l'air, et ce grand palais Doria, dont il était le Doge.

« C'est la première fois que j'ose parler de lui dans une lettre. Vous voyez bien qu'il faut me pardonner. J'étais victime d'une espèce d'*aboulie* partielle. Ma pensée allait vers vous presque tous les jours, sous la forme d'un véritable remords. Vous m'écriviez de si bonnes lettres... si douces et si noblement émouvantes. Ma volonté était impuissante à vous répondre, car il fallait vous dire quelque chose de cette grande mort, et je ne le pouvais pas; j'en souffrais, j'étais malade.

« Je me suis jeté dans mon travail comme à la nage, pour me sauver, pour entrer dans un autre élément, pour gagner je ne sais quel rivage, ou pour être englouti avec mon fardeau dans un effort (plaignez-moi, mon cher ami !) supérieur à ma courte vaillance.

« Verdi est mort. Il a emporté avec lui une dose énorme de lumière et de chaleur vitale. Nous étions tous ensoleillés par cette vieillesse olympienne. Il est mort avec magnificence, comme un lutteur formidable et muet. Le silence de la mort était tombé sur lui une semaine avant de mourir.

« Connaissez-vous l'admirable buste du maître exécuté par Gemito?.... Ce buste, sculpté il y a quarante ans, est l'image exacte du maître tel qu'il était le quatrième jour avant la fin. La tête inclinée sur la poitrine et les sourcils sévères, il regardait en dessous et paraissait toiser du regard un adversaire inconnu et redoutable et calculer mentalement les forces qu'il fallait lui opposer.

« Aussi lui a-t-il opposé une résistance héroïque. Le souffle de sa large poitrine l'a soutenu victorieusement pendant quatre

jours et trois nuits. La quatrième nuit encore, ce souffle emplissait la chambre. Mais la fatigue!... Pauvre maître! Comme il a été brave et beau jusqu'au dernier moment! N'importe, la vieille faucheuse a dû remporter son arme bien ébréchée!

« Mon cher ami, j'ai perdu dans ma vie des personnes idolâtrées. La douleur a survécu à la résignation. Mais je ne me suis jamais surpris dans un sentiment de haine contre la mort et de mépris pour cette puissance mystérieuse, aveugle, stupide, triomphante et lâche. Il fallait la mort de ce nonagénaire pour éveiller en moi cette impression.

« Il la haïssait, lui aussi, car il était la plus puissante expression de vie que l'on pouvait imaginer. Il la haïssait comme la paresse, l'énigme et le doute.

« Maintenant, tout est fini. Il dort, comme un roi d'Espagne en son Escurial, sous une dalle de bronze qui le couvre tout entier.

. . . . . .

« Mon cher ami, je vous embrasse de grand cœur, car vous m'avez pardonné. »

Neuf ans après ce mémento pascal, un autre souvenir, de Noël :

« Voici le jour d'entre les jours de l'année qu'il aimait le plus. La veille de Noël lui rappelait les saintes magies de l'enfance, les enchantements de la foi, qui n'est vraiment céleste que lorsqu'elle monte jusqu'à la crédulité au prodige. Cette crédulité, hélas! il l'avait perdue... de bonne heure, mais il en garda... un poignant regret pendant toute sa vie.

« Il a donné l'exemple de la foi chrétienne par l'émouvante beauté de ses œuvres religieuses, par l'observance des rites (tu dois te souvenir de sa belle tête baissée dans la chapelle de Sant'Agata), par son illustre hommage à Manzoni (1), par l'ordonnance de ses funérailles, trouvée dans son testament : *un prete, un cero, una croce* (2). Il savait que la Foi est le soutien des cœurs. Aux travailleurs des champs, aux malheureux, aux affligés qui l'entouraient, il s'offrait lui-même comme exemple, sans ostentation, humblement, sincèrement, pour être utile à leurs consciences. »

(1) La messe de *Requiem*.
(2) Un prêtre, un cierge, une croix.

Enfin, comme nous devions un jour parler de Verdi, Boito nous donnait ce conseil :

« Commencez par :

Primavera, gioventù dell' anno,

par un hymne à la vie, car personne n'a mieux compris, n'a mieux exprimé le sens de vivre. Il était homme parmi les hommes, et il osait l'être. On lui aurait offert d'être un dieu, qu'il aurait refusé, car il aimait se sentir humain dans le cercle ardent de l'épreuve terrestre. »

Impossible de définir avec plus de force, en moins de mots, le génie du maître. Et quand on médite les paroles du disciple, on se demande ce qui les fait plus belles, si c'est l'esprit ou le cœur, la poésie ou l'amitié. Boito fut de ceux qui comprennent et connaissent, mais peut-être encore plus de ceux qui aiment : « Oh ! ces nobles amours de l'intelligence, écrivait-il, ni l'égoïsme, ni la jalousie ne les peuvent troubler. Au contraire, leur flamme grandit avec le nombre des aimants. » Cette flamme, qui l'anima toujours, il n'était jaloux, comme le coureur antique, que de la transmettre. Un Verdi fut son maître, mais un Palestrina, un Bach, un Beethoven, un Shakespeare,— nous l'avons vu, — un Dante, un Dante surtout, furent ses dieux. Pour une étude, que nous préparions alors sur *Dante et la musique*, Boito nous envoya jadis une véritable « Somme » poétique et musicale. Nous en avons ici même, naguère, publié le préambule, mais les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de le leur rappeler :

« Il ne s'est pas trouvé jusqu'à présent, à travers six siècles de lecture, un lecteur assez musicien pour concevoir la beauté de ce thème et la nécessité de le proclamer...

« Dante a créé la polyphonie de l'idée ; ou, pour mieux dire : le sentiment, la pensée, la parole s'incarnent chez lui si miraculeusement, que cette trinité ne fait plus qu'une unité, qu'un accord de trois sons, parfait, où le sentiment (qui est l'élément musical) domine. La divination par laquelle il choisit la parole, la place que cette parole occupe, ses liens mystérieux avec les vocables, les rythmes, les assonances, les rimes, qui précèdent et qui suivent, tout cela, et quelque chose de plus arcane encore, donne au tercet de Dante la valeur d'une

véritable musique de musicien. Il opère avec les mots le même prodige que votre divin Mozart et mon divin Jean-Sébastien Bach opéraient avec les notes, et de la même manière.

« Mais lui est le plus divin; Mozart et Bach n'ont pas dépassé la région de leur art; lui, il est monté plus haut que la sienne. Il est plus divin qu'Homère, qu'Eschyle, même plus divin que Shakespeare.

« Il a touché, il a franchi les limites de la connaissance. Confrontez ce qui nous reste de la musique de son temps avec les formes qu'il a rêvées...

« Dans votre illustre et singulier cénacle des musiciens *in partibus*, ce convive-là n'a pas de place. Il est trop grand. Un seul est digne de s'asseoir au pied de son lit tricliniaire : c'est Léonard, ce magicien qui savait tout, lui aussi, et qui dépassait, lui aussi, les connaissances de son siècle et presque du nôtre. »

Mais l'admiration de notre ami, tout au moins son admiration sans réserve, n'allait qu'aux génies sans mélange. Wagner lui-même n'a pas conquis tout entier cet esprit de pure race latine.

« Je suis dans l'Autriche italienne, ou, pour mieux dire, dans l'Italie autrichienne : un site idéal, non loin de Trente, ignoré par le *beau monde*, tout entouré de solitude, sur des prairies ondoyantes, immenses, et fleuries, et boisées, dignes d'encadrer le réveil de Faust (2e partie) ou plutôt (j'entends les clochettes des chèvres) le réveil de *Tannhäuser* dans la seconde scène du deuxième acte. Il sera donc dit que ce créateur tudesque, adorable et odieux, nous reviendra toujours à l'esprit toutes les fois que nous serons au contact des grandes sérénités, ou des spasmes de la nature ou du cœur. Hybride, monstrueux, moitié homme, moitié brute, faune, satyre, centaure ou triton, ou bien plutôt moitié dieu, moitié âne, Dionysius par le délire divin de l'inspiration, Bottom par l'opiniâtreté stupide, nous ne l'aimerons jamais tout entier. Mais, si nous oublions son train de derrière, lourd, tardif, ridicule et récalcitrant, et si nous ne regardons que le buste, c'est à genoux qu'il faut le contempler. Comme harmoniste, à part telle ou telle ruade asinine, je l'admire sans réserve. Il a possédé le monde harmonique et *métabolique* tout entier, dont on n'avait conquis, avant lui, qu'un seul hémisphère. »

Aussi bien qu'admirer et qu'aimer, le grand artiste qu'était Boito savait détester et maudire. Il lui plaisait même que l'on connût ses haines, témoin le billet indigné qu'il nous écrivit après avoir entendu la *Salomé* de M. Richard Strauss :

« J'ai été, ces jours derniers, témoin d'un outrage sans nom fait à une immortelle non moins auguste que la Foi. L'insulteur est un lourdaud bavarois (*tedesco lurco*), nommé Richard Strauss, vitrioleur de l'Art. Fort heureusement, les formes divines de la musique ne sont visibles qu'à l'âme, et l'outrage, ne laissant pas de traces, sera bien vite oublié. »

Oublions-le donc. Ou plutôt nous l'avons depuis longtemps oublié, comme il fit lui-même. Il les voulait tout à fait purs, les élus de son esprit et de son cœur. Pareil aux prophètes d'Israël, il ne sacrifia jamais que sur les lieux hauts. Parmi les objets de son culte, fidèle jusqu'à la mort, il en est un surtout qu'il nous plaît d'exalter, d'adorer avec lui : c'est la France. L'âme de notre ami, sa grande âme latine, aima nos deux patries d'un seul et même amour. Après l'assassinat du président Carnot, il nous écrivait déjà :

« J'espérais vous revoir à Paris. J'y ai passé une douzaine de jours, jusqu'au lendemain de l'horrible événement. Je m'étais promis de revenir par la Suisse et de vous serrer la main en passant; mais j'avais le cœur trop gros de douleur et de rage pour vous faire subir la tristesse de ma visite. J'ai vu le deuil de la France et le deuil, tout aussi sincère, de l'Italie : c'était la même consternation, subie avec le même sentiment d'honneur et de générosité. Que Dieu protège nos deux chères patries! »

Quand l'Italie, en la personne de son roi, fut frappée à son tour :

« Merci, mon cher ami, pour le mot si ému que vous m'adressez dans cette heure tragique. Je voudrais pouvoir vous embrasser, et avec vous la France tout entière. Elle a répondu au coup de foudre de notre malheur par un élan de fraternité dont elle seule est capable. J'ai passé vingt-quatre heures à Milan, toutes les portes des maisons mi-closes. Dans chaque famille il y a ce mort. »

Ainsi, toute joie, et plus souvent hélas! toute douleur, pu-

blique ou privée, nous était commune. Avec quelle poésie, quelle éloquence, il nous exprimait sa compassion ou nous remerciait de la nôtre! Un jour, il maudissait l'outrage infligé par les inondations au « sol sacré de la France. » Une autre fois, après le tremblement de terre de Sicile, il répondait à nos condoléances :

« Ta douleur, ta pitié, je les savais avant que tu parles. Messine, Messine! T'en souviens-tu? C'était comme une tapisserie tendue pour une fête éternelle sur le rivage de la mer. »

La guerre enfin, dont la veille, ou peu s'en faut, devait être le dernier jour où je le vis, la guerre acheva de le faire nôtre. Alors vraiment son vœu d'amour s'accomplit, et jusqu'à la fin il tint la France entière entre ses bras et sur son cœur :

25 août 1914.

« Depuis le jour où nous nous sommes quittés, le monde est en flammes. Combien durera l'incendie? Tout mon vieux cœur pour la France! Je n'ai plus qu'un seul cri dans l'âme : Dieu sauve la France! A tes fils, qui combattent avec leurs frères de France, de Russie, d'Angleterre, je souhaite bonne chance. Bonne chance à celui qui lance la foudre du haut du ciel, à ceux qui la lancent sur la terre. Victoire à la France, à la Civilisation, à l'Art, à la Justice, à la Liberté, à l'Humanité. »

Quelques lignes plus bas, pleurant avec nous la mort du pape Pie X, il ajoutait :

« La plus blanche de toutes les âmes a fui ce monde d'horreur et de sang. »

Novembre 1914.

« A toute heure du jour, et la nuit, quand l'insomnie me tourmente, je pense à la tragédie qui inonde la terre. Je pense à la France, tienne et mienne aussi. Je maudis l'infâme assassin de millions d'hommes, qui, l'ayant préparée depuis trente ans, a déchaîné cette guerre. Avec Caïn et Judas, il est le grand criminel de l'humanité et, pour comble d'ironie ou de stupide inconscience, il se croit un envoyé de Dieu. France, Belgique, Angleterre, Russie, en avant!... Je t'écris peu : la plume ne trouve pas les mots. Les yeux et les lèvres seuls pourraient parler. Il ne me vient que ce cri : Vive la France, bonne, forte,

sainte, héroïque! Elle sortira du vaste sépulcre des tranchées, rayonnante de gloire et transfigurée. Cela est certain, plus que certain. »

Les lettres de Boito, désormais et de plus en plus, respirent un fraternel enthousiasme. Il en est une qui nous annonce, nous promet l'alliance prochaine :

16 mars 1915.

« Sans la douleur, il n'est pas de transfiguration et de gloire, ni dans le ciel, ni sur la terre. Nous, nous n'avons pas encore traversé le feu de la purification, mais nous le traverserons, n'en doute pas. »

Maintenant, l'Italie est entrée dans la fournaise :

Juin 1915.

« Pour toi, qui m'es aujourd'hui plus que jamais cher, un noble embrassement.

« Gloire aux nations sœurs qui combattent ensemble... Le 20, j'ai eu la joie de donner ma voix au Sénat pour la belle guerre. Quel spectacle sublime! Notre Rome exultante, enivrée de la passion de l'héroïsme, de la justice, de la gloire! »

Août 1915.

« Je t'écris peu, mais à tout moment nous vivons l'un comme l'autre dans la même palpitation, dans la même attente de la gloire finale, plus certaine que toute certitude. Mais toute grande attente est pleine d'inquiétude et d'angoisse...

« Aimons-nous, aimons-nous! Notre fraternité est indispensable à la cause de la civilisation. »

Mai 1916.

« Je suis heureux d'apprendre que la partie aérienne de ta famille continue à se faire honneur en défendant le ciel de France. D'autres héros français de l'éther ont admirablement combattu au-dessus de l'Adriatique, avec les nôtres. Anges gardiens de nos deux sublimes patries, soyez bénis! »

De nos deux patries, hélas! la voix du poète, qui les chérissait l'une et l'autre, ne célébrera pas le triomphe. Voici qu'elle s'affaiblit, cette voix généreuse et tendre, mais près de se

taire, ne fût-ce que par un cri, par un soupir, elle bénit encore, toujours :

« France sublime, sois glorifiée dans les siècles des siècles !
« Je t'embrasse et je bénis la France. »

Avant-dernier billet, à peine lisible.

13 février 1918.

« J'espère guérir. Mais assez de moi. France ! Italie ! Angleterre ! Amérique ! Vertu ! Honneur ! Gloire ! Parmi toutes les nations bénies, bénie aujourd'hui soit la France ! Bénie et bienheureuse dans l'histoire de l'humanité ! Que Dieu l'aide ! »

Écoutons enfin, — et cette fois qu'il me soit permis de parler à notre patrie tout entière, — écoutons et recevons tous avec un pieux orgueil le suprême et sublime hommage de celui qui mourut en nous aimant :

14 mai 1918
(trois semaines avant sa mort).

« Mon très cher,

« Merci pour tes demandes anxieuses, mais, avant toute chose, je m'agenouille devant la France. »

Nous n'ajouterons pas un mot. Le poète, le musicien, l'ami que nous venons de perdre nous a prodigué les joies de l'esprit et du cœur. Nous n'en oublierons aucune. Mais la dernière, si mêlée qu'elle soit de tristesse, égale et peut-être surpasse toutes les autres. Aujourd'hui, demain, et longtemps encore, nous verrons Arrigo Boito, cette grande figure italienne, à genoux devant notre patrie.

CAMILLE BELLAIGUE.

SUR LA CÔTE MOURMANE

Que de choses nous apprend cette guerre! « L'honnête homme » de chez nous, — j'entends des plus cultivés et sachant même la géographie, — savait-il qu'au delà de ce cap Nord de Norvège, où l'on allait voir le soleil de minuit rouler le long de l'horizon, s'étendait une côte qui, en plein hiver de l'Arctique, restait ouverte à la navigation, grâce à quelques restes de la chaleur apportée des Antilles par le *Gulf-Stream* expirant?

J'avoue, pour ma part, que je n'ai dû de connaître cette curieuse particularité du littoral lapon qu'à un événement de mer qui, il y a quelque vingt-six ans, par une nuit venteuse de notre automne, jeta le brick norvégien *Selma* sur les cailloux aigus de l'entrée de la Rance. Je commandais là une petite division de garde-pêches. Au jour et dès que je pus sortir du bassin de Saint-Malo, je me hâtai vers le bateau échoué que j'espérais tirer du plain en attelant sur son arrière mon aviso-torpilleur, la *Sainte-Barbe*.

Je n'y réussis pas complètement. La vaillante petite *Sainte-Barbe* avait plus de bonne volonté que de puissance. Nous avions cependant, en peinant beaucoup, « décollé » le brick, de sorte que, la nuit suivante et tandis que nous charbonnions, un changement de vent et une assez forte marée le renflouèrent. Mais, entre temps, j'avais vu sur le tableau de poupe du *Selma*, à côté de ce nom, celui de son port d'attache, Vardö ou Vardoe (1).

Vardö? Qu'était-ce que ce havre à peu près inconnu? Renseignements pris dans les Instructions nautiques, il s'agissait

(1) Vardö ou Vardoe se prononce Vardeu; oe ou ö signifie île en norvégien.

d'une petite île qui, collée au flanc du Varyag Njarga (nom lapon de la grande presqu'île Varanger), forme un port, le Busse sund, où le mouillage est sûr.

Là, s'agissant en fait d'un détroit (sund), ouvert au Nord et au Sud, les glaces flottantes descendues du lointain archipel polaire de François-Joseph ne se soudent point et suivent, en fondant peu à peu, le fil de l'eau encore un peu tiède du grand courant de l'Atlantique Nord.

Mais à Vardö et bien plus loin au Sud, au delà du Varyag Njarga, on est encore, — politiquement, — en Norvège. C'est un peu à l'Ouest du petit fjord de Petschen (1), dont il est question depuis quelque temps, que commence ce qui fut autrefois une province de la Russie, ce qui est toujours le « Lappland » ou terre lapone et ce qui est revendiqué par le nouvel État finlandais. Mais on n'est pas encore, cependant, à la côte mourmane.

Pour y arriver, il faut, aussitôt après avoir dépassé le fjord de Petschen, doubler une nouvelle presqu'île, moins développée que le Varyag Njarga, mais qui ressemble à celle-ci comme une petite sœur à sa grande. C'est ce qu'en dialecte finnois on appelle le Rybatschii, sorte de bourgeon charnu qu'un pédoncule étroit greffe sur le Lappland; et c'est au Sud de la baie de Motowsk, celle qui, du côté de l'Est, resserre ce pédoncule, que l'on se trouve sur la côte mourmane.

Arrivés là et passant sur quelques échancrures peu profondes, telles que le port Wladimir, nous voyons s'ouvrir devant nous le grand fjord d'Alexandrowsk-Kola, estuaire de 75 kilomètres de longueur du Tulom-jok (jok, fleuve, en finnois) ou Tuloma. A l'origine de cet estuaire et sur sa rive droite, au point même où s'y déverse la rivière de Kola, issue de l'un des innombrables lacs du Lappland, s'élève le gros bourg de Kola, voisin de Mourmansk, véritable terminus de la nouvelle voie ferrée Pétrograd-Kem-Kandalaksha.

Nous allons revenir sur ce point important. Finissons-en avec l'examen de la côte mourmane, en disant que l'influence du Gulf-Stream s'y fait encore sentir à plus de 200 kilomètres de là, jusque vers Warssinsk (2). Aussi, bien que le caractère

(1) Ou fjord de Petschenga. Ce dernier nom est celui du petit fleuve dont le fjord est l'embouchure et aussi celui d'un bourg de pêcheurs lapons.

(2) Havre de pêche du fond de la baie de l'île Nokujew (voir la carte ci-jointe : *détail de la côte mourmane*).

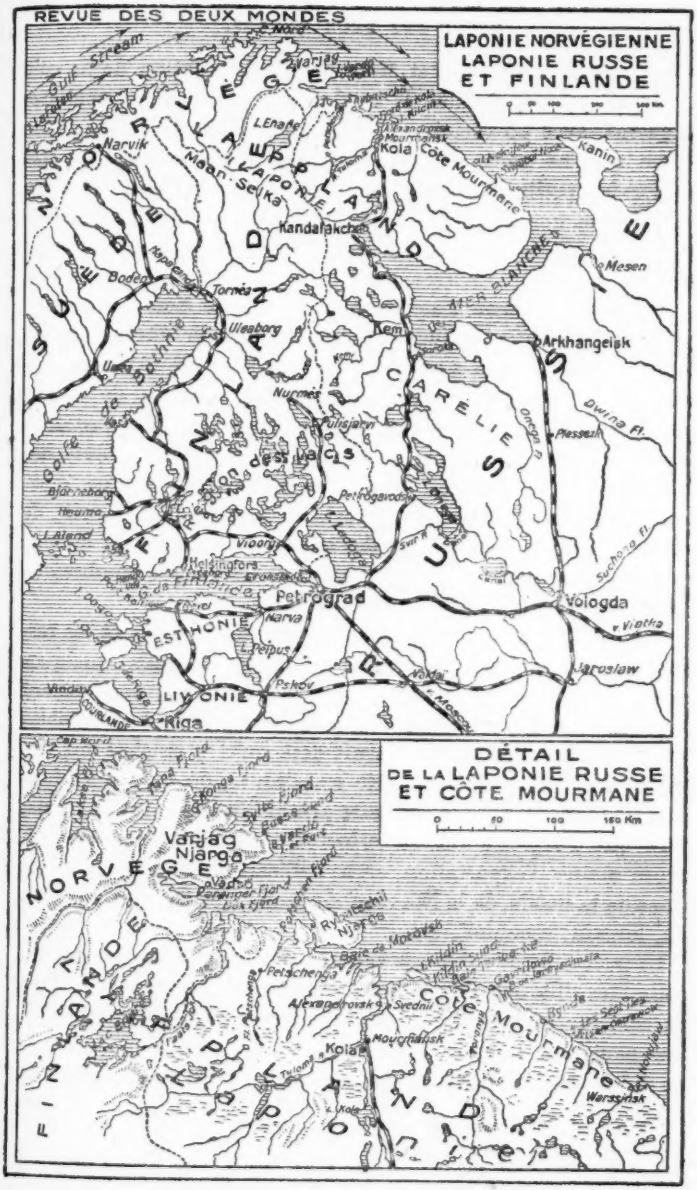
de ce littoral, — une haute falaise presque rectiligne, — diffère tout à fait de celui que nous venons d'étudier et qu'on n'y remarque plus de ces longues et profondes cassures perpendiculaires à la côte, que l'on désigne en Scandinavie sous le nom de fjords, le navigateur y utilise-t-il quelques abris, quelques baies trop ouvertes mais où la tenue est bonne, tels le Kildinsund, le havre du petit fleuve Teriberka, celui du Woronja, le mouillage des Sept Ilots (les « Sem Ostrowow »), les deux baies que forme l'île de Nokujew et enfin, — à la limite extrême de l'empire des glaces compactes, — le petit golfe Swjatonosk ou de Jokansk, que défend de la poussée des banquises la longue pointe de Swjatoï Noss, le cap sacré.

Il ne faut d'ailleurs pas se représenter les bourgades, les hameaux de pêcheurs, pour mieux dire, que j'ai eu l'occasion de citer comme ressemblant à ceux de nos côtes. Ces huttes disséminées au fond d'une baie silencieuse sont souvent désertes. En été les hommes vont assez volontiers à Arkhangelsk pour s'employer sur le port et y gagner quelque argent. Peu à peu, disent nos Instructions, avec une naïveté un peu malicieuse, peut-être, les femmes vont les retrouver; sans doute quand elles ont réussi à vendre à quelques rares navigateurs de passage leur poisson séché, leurs huiles et fanons de baleines.

Quant aux « villes » du fjord de Kola, Kola même, Mourmansk et Alexandrowsk, devenue récemment la capitale officielle de la Laponie russe (1), elles se composent en général d'une longne rue de maisons basses, d'une église assez soignée, de quelques établissements publics, — un hôpital, entre autres, — et tout cela contient de 1800 à 3000 habitants, Lapons-Norvégiens, Russes, Finnois ou Finlandais, Caréliens de type ethnique fort indécis, avec, en plus, quelques Anglais et quelques Allemands.

De ressources utilisables pour les bâtiments, pour les vapeurs, surtout, fort peu, du moins jusqu'à ces dernières années.

(1) Alexandrowsk est quelquefois désigné (par exemple dans la remarquable étude de M. Ed. Blanc, parue le 15 janvier 1916 dans les « Annales de la société de géographie ») sous le nom de *Ekaterininskoïe gavan*, le port de Catherine. Mourmansk semble être une création toute nouvelle répondant à des convenances particulières des marines alliées. Cette base d'opérations maritime est à quelques kilomètres au Nord de Kola.



LA CÔTE MOURMANE

Il est possible qu'à Kola et Mourmansk, la création de la voie ferrée ait provoqué celle de quelques ateliers et de quelques magasins, avec un certain outillage industriel. Il est probable même que les gares de ces deux bourgades seraient en état d'aider les petits bâtiments pour leurs réparations. C'est un grand point que d'avoir, à terre, une forge relativement puissante, un tour de dimensions sérieuses, une petite fonderie de bronze.

Du moins peut-on trouver dans le fjord de Kola, — comme à Vardö, du reste, et à Vadsö (1), — du charbon, sûrement, des huiles minérales et des essences, le plus souvent. Ajoutez-y de l'eau fort pure, des conserves, du poisson, un peu de bétail, quelquefois, — des rennes même, — certains légumes, certaines salades fraîches (encore un grand point sous ces latitudes!), des *baies* de diverses espèces, sinon des fruits, enfin la vue reposante de bouquets de buissons verts et de bois de bouleaux, de sapins, d'érables, sans parler des mousses qui tapissent de vert les montagnes aux sommets neigeux et les roches sombres de gneiss, de granit, de schiste noir et rouge.

Ce n'est pas tout dire, cependant, sur les mérites et les ressources du Lappland norvégien ou russe. Depuis quelques années, l'attention se porte sur ces contrées qui paraissaient jusqu'ici bien déshéritées, parce qu'on y découvre de véritables richesses minérales (2). On savait déjà qu'il y existait du fer, comme dans toute la presqu'île scandinave, ou au moins dans les régions montagneuses de cette presqu'île. On le savait, mais, outre que l'exploitation du minerai n'en était pas facile, ni, encore moins, l'exportation, on se suffisait, en Europe, avec les mines de la Suède, de la Norvège moyenne, des bassins westphalien, lorrain, espagnol, etc...

La guerre formidable est venue qui a, en peu de temps, fait sentir l'insuffisance de ces ressources ou qui en a privé, dans une certaine mesure, l'un des belligérants, l'Allemagne. Celle-ci ne peut plus compter sur les minerais espagnols; les minerais et les précieuses fontes de Suède lui furent contestés, il y a

(1) Port du Lappland norvégien, sur le revers sud du Varyag Njarga et dans le Varanger fjord. Vadsö est le chef-lieu de la province.

(2) Je ne puis insister sur ce sujet dans une si courte étude. Notons seulement qu'il existe en Laponie du cuivre, du nickel et même des *métaux rares*, le tout ayant certainement une grande valeur. *L'attention des Allemands est, en ce moment, très attirée par les mines de cuivre du Syd Varanger.*

deux ans, par l'activité des sous-marins anglais et le sont, aujourd'hui, par une convention anglo-suédoise au sujet de laquelle la Wilhelmstrasse vient de faire d'assez brutales menaces au cabinet de Stockholm. On ne s'étonnera donc pas que nos ennemis aient jeté des yeux de convoitise sur les riches gisements du Finmark (1), qui sont tout voisins de la frontière de Finlande, l'ancienne frontière russe, si capricieusement découpée.

A la date du 8 juillet dernier, un de mes correspondants norvégiens m'écrivait : « La presse alliée s'occupe aujourd'hui de la nécessité d'intervenir sur la côte Nord de la Russie (ou de la Finlande ?) ; mais, autant que je puis le savoir, aucun journal n'a fait mention du fait que les plus importantes mines de fer de la Norvège, celles du Syd-Varanger (2), vers Kirkenœs, ne sont qu'à une cinquantaine de kilomètres au Nord-Ouest de Petschenga. Or, la production westphalienne pouvant être prochainement très menacée par l'aviation alliée (3), n'est-il pas à craindre que les Allemands veuillent, un jour ou l'autre, substituer le Syd-Varanger à la Westphalie ? L'Allemagne n'a pas encore protesté contre la diminution des exportations des minerais norvégiens en Allemagne imposée par le traité conclu dernièrement entre la Norvège et les Alliés. Mais ne se réserve-t-elle pas d'utiliser cette circonstance pour justifier ultérieurement sa mainmise sur le Syd-Varanger, quand elle sera, sous le couvert de la Finlande, bien établie à Petschenga et dans les régions limitrophes ? — B. G... »

Rien de plus judicieux et de plus clairvoyant que ces réflexions. Je viens de dire que l'Allemagne s'était élevée, vers le 22 juillet, contre la diminution des exportations de minerais de fer suédois qui lui sont réservées. Assurément, si elle n'en use pas de même à Christiania qu'à Stockholm, c'est qu'elle pense bien « punir » la Norvège, — on sait qu'elle prétend « punir » qui s'oppose à ses desseins, même en usant d'un

(1) Nom officiel — « marche, frontière des Finnois, » — de la province du Lappland norvégien.

(2) Le nom de Syd-Varanger, — pays au sud du Varanger fjord, — s'applique à la fois à la contrée et au petit port qui est au fond du Bök fjord, embouchure du Paats Jok ou Fl. Paatsvick, lequel, sortant du lac Enare, sert de frontière sur la presque totalité de son cours entre la Norvège et la Finlande.

(3) Quelles clartés ceci jette sur « la guerre du fer » que, depuis longtemps, nous eussions pu faire à l'Allemagne !

droit absolu, le droit qu'on a d'être le maître chez soi, — de la bonne volonté qu'elle montre aux Alliés dans cette affaire. Et quelle meilleure, quelle plus profitable occasion de « punir » la Norvège que de se saisir justement de ces mines dont les produits ne sont plus réservés désormais en totalité aux hauts fourneaux du royaume des Krupp?

Or, quelques jours après avoir reçu la lettre de M. B. G... je lisais, dans les journaux les mieux renseignés sur les affaires des neutres du Nord, que la Finlande, arguant d'affinités ethniques avec les indigènes du Lappland tout entier, — donc, du Finmark norvégien, — se proposait de revendiquer toute la région du Cap Nord, sauf peut-être à offrir en compensation, à la Norvège, le Maan Selka, cette avancée singulière de son territoire vers Tromsö, la langue de terre qui s'étend sur la rive gauche de la Kängäma, affluent de la Tornéa et frontière suédoise.

Mais ce n'est pas seulement la Norvège qui se sent menacée par l'extension inattendue que les Germano-Finlandais donnent aux prétendues réclamations de la nation finno-lapone, — laquelle ne réclame rien, en réalité, et, modeste autant que simple, s'effarouche du bruit que l'on fait autour d'elle : « Du moment que la Finlande, disait ces jours-ci le *Stockholm's Dagblad*, médite l'annexion de territoires situés à l'Est et au Nord-Est des frontières de l'ancien duché, sous prétexte que ces régions sont habitées par des Finnois, ne nourrit-elle pas la même ambition du côté de l'Ouest, régions peuplées aussi de Finnois et qui ont toujours fait partie de la Suède? »

Assurément la Finlande germanisée, qui n'est sans doute pas toute la Finlande, qui est du moins celle qui parle, qui écrit, qui agit surtout, cette Finlande, dis-je, nourrit de telles ambitions. Et peut-être, au fond, devons-nous en être satisfaits. Ne faut-il pas que les Suédois voient bien où les a conduits leur confiance dans l'amitié allemande?

*
* *

Que l'on ait tout de suite pensé, — dès 1914, en fait, — à utiliser la précieuse propriété de la côte mourmane de rester toujours libre de glaces *soudées*, pour créer, par le Nord de la Russie, l'Arctique et l'Atlantique, la ligne de communications *permanente* avec les Alliés d'Occident que ne procurait pas la

mer Blanche et son Arkhangelsk, c'est ce qui ne saurait surprendre ; et d'autant moins que les plans de la voie ferrée Kola-Petrograd étaient établis déjà quelques années avant cette guerre. Seulement, outre que l'on s'était un peu arrêté devant les difficultés de l'entreprise, plusieurs solutions du problème étaient en présence, puisque aussi bien il paraissait logique d'utiliser, pour atteindre la capitale de l'Empire, une des trois lignes que le réseau ferré de la Finlande poussait vers le Nord. Du moins, sans aller jusqu'à envisager le tracé Kola-Uléaborg, pouvait-on s'attacher à réaliser le tracé aboutissant à Kajana et, mieux encore, celui qui, arrivé à Nurmès, serait allé directement de ce terminus à Viborg, puis à Petrograd.

Fort heureusement, d'autres idées prévalurent, à quoi l'on voit bien que l'attitude prise, depuis, par la Finlande, n'était pas absolument inattendue. On se décida pour le quatrième tracé dit « de l'Est du Ladoga, » qui faisait passer, en effet, la voie ferrée en projet entre ce grand lac et l'autre mer intérieure, l'Onéga, en traversant le chef-lieu, Petrogavodsk, du gouvernement d'Olonetz. De Petrogavodsk on s'élevait, à peu près en ligne droite, au Nord, et on atteignait la côte Ouest de la mer Blanche aux environs du petit port de Soroka, d'où plus tard on se réservait de faire partir un long embranchement qui rejoindrait la Dwina et, par Kotlas, se souderait à Viatka au Transsibérien (1).

De Soroka on passait à Kem, autre port relativement important de la mer Blanche, puis à Kandalakcha, bourgade de pêche des Lapons-Caréliens, au fond du golfe Nord-Ouest qui porte le même nom, et enfin on arrivait à Kola-Mourmansk en suivant une ligne d'eau lacustre et fluviale très favorable.

Le trajet total dépassait 1 500 kilomètres, soit deux fois environ la distance de Paris à Avignon. On en eût économisé 700, à peu près, en raccordant la voie au réseau finlandais, mais aujourd'hui nous ne pourrions plus atteindre la Russie que par Arkhangelsk, c'est-à-dire quatre ou cinq mois seulement sur douze. D'ailleurs, dès 1917, le chemin de fer carélien était suffisamment terminé et rendait les plus grands services. Il en eût rendu plus encore et nous eût probablement épargné

(1) Le gouvernement russe se proposait, très judicieusement, de faire de la ligne Perm-Viatka-Kotlas-Soroka-Kola, la grande voie d'exportation des produits sibériens.

le désastre russe si les Alliés avaient voulu, avaient osé s'en servir pour venir au secours du gouvernement provisoire ou si seulement, — et c'est l'opinion qu'émettait, il y a quelques mois, un attaché militaire russe auprès d'une des puissances de l'Ouest, — ils avaient envoyé par là à Petrograd des denrées alimentaires au lieu d'un inutile matériel de guerre qui encombre encore aujourd'hui les principales stations, aussi bien, du reste, que les quais d'Arkhangelsk et que la voie Arkhangelsk-Vologda : « La révolution maximaliste, me disait cet officier supérieur, n'a peut-être tenu qu'à quelques boîtes de conserve et quelques sacs de farine. » C'est assez l'habitude des grandes révolutions, en effet : elles ont toujours et partout leur journée du 5 octobre.

Quelle était exactement la situation au double point de vue politique et militaire dans la région qui nous occupe, lorsque a commencé l'entreprise germano finlandaise sur la côte mourmane, *la course à la mer libre?* Comment l'état-major allemand entendait il procéder pour cette mainmise et dans quelle mesure pouvait-il compter sur le gouvernement bolchevik de Moscou pour l'aider dans l'exécution de ses desseins? Enfin, quels étaient les objectifs exclusivement militaires et d'une portée immédiate que visaient de ce côté nos ennemis?

A la première de ces questions il est sans doute malaisé de répondre et il semble bien que dans l'état d'anarchie complète qui régnait depuis le début de novembre 1917 en Russie, un bien petit nombre de personnes étaient en état d'évaluer les forces armées existant soit à Arkhangelsk, soit à Alexandrowsk, soit sur la voie ferrée Kola-Petrograd, au moins jusqu'à la station de Petrogavodsk.

Nous savons seulement et un peu confusément qu'en ce qui touche les Alliés d'Occident, Français et Anglais, il y avait sur ces divers points des détachements fort hétérogènes, troupes techniques, éléments organisés, soit de la guerre, soit de la marine, pour la garde de magasins, entrepôts, ateliers, etc..., avec des états-majors variés, plus tard des missions militaires qui, peu à peu, refluaient vers le Nord (1). Chose singulière et

1) Je note ici, sous quelque réserve, qu'il y aurait sur la côte mourmane un petit corps de 4 000 à 5 000 Yougo-Slaves, anciens prisonniers autrichiens qui se seraient délivrés et armés, réussissant ensuite à se faire jour vers le Nord.

assez significative pour qui était convaincu *a priori* de la complicité du haut personnel bolchevik avec l'Allemagne, ces très faibles effectifs, disséminés sur des aires considérables et hors d'état de communiquer entre eux, furent, dès l'automne de 1917, l'objet des préoccupations hostiles des maximalistes et cela au moment même où, l'armistice conclu, on autorisait une mission allemande à se rendre à Arkhangelsk sous le prétexte d'y étudier les moyens de faire refleurir le plus tôt possible le commerce maritime avec les empires centraux, aussitôt faite la paix définitive.

Quant aux troupes russes, aux anciennes garnisons, il est certain qu'elles n'avaient pas, de ce côté-là plus qu'ailleurs, résisté aux procédés de dissolution rapide de la force armée nationale instaurés par le nouveau gouvernement. En tout cas, résolus en apparence à défendre le Nord extrême de la Russie contre les entreprises des « impérialismes anglais et français, » les commissaires du peuple font appel aujourd'hui à d'illusoires soviets d'Arkhangelsk et de la côte mourmane pour courir sus aux envahisseurs, après avoir mobilisé cinq classes d'ouvriers et de paysans.

Ce ne sont là que des mots. L'expédition qui commence n'aura probablement à compter qu'avec les Germano-Finlandais, — du moins tant qu'elle ne se rapprochera pas trop de la grande voie ferrée transversale Petrograd - Vologda - Viatka-Perm. Et les plus grands obstacles lui viendront sans nul doute de la nature des choses, comme nous le verrons tout à l'heure.

La seconde question que je posais plus haut peut être résolue avec un peu plus de précision que la première, toutes réserves faites, c'est entendu, sur l'authenticité des renseignements qui nous parviennent de Suède, sur les mouvements de l'armée des « gardes blancs » de Finlande et du corps débarqué à Hangö par les Allemands, après l'occupation des îles Aland.

Dès la fin du printemps de cette année, un double mouvement se dessinait vers le Nord : un détachement de quelque 600 hommes mi-partie finlandais, mi-partie allemands, pompeusement qualifié d'avant-garde, — au fond, un groupe d'*enfants perdus*, — pointait droit sur la Rybatschii Njarga, peut-être par la piste Hütte-Songelsk, peut-être par la haute vallée du Kensi-yok finlandais, sans que l'on pût affirmer immédia-

tement s'il visait le fjord de Kola ou celui de Petschen, qui encadrent la presqu'île. On a su, depuis, que cette faible troupe se dirigeait sur Petschenga, probablement parce que ce petit port n'était pas occupé par les Alliés, ni, sans doute, le fjord de Petschen fréquenté par leurs bâtiments de guerre, tandis qu'à Kola, on était assuré de se heurter à une résistance sérieuse.

D'ailleurs, il semble que ce que l'on voulait tout d'abord, c'était tendre la main aux sous-marins allemands qui opéraient dans l'Arctique et sur toute la côte qui va du fjord de Petschen au petit golfe de Swjatonosk, interceptant notre route de navigation et molestant les pêcheurs mourmans pour les bien persuader d'avance de la puissance du Deutschtum.

On ne sait au juste, au moment où j'écris, ce qu'il est advenu de cette expédition aventureuse et qui empruntait la région la plus difficile, la plus désolée du Lappland russe. Il ne paraît pas que les Germano-Finlandais aient atteint leur but en occupant Petschenga (1).

En tout cas il est de moins en moins probable qu'ils réussissent à occuper Kem, qui était leur second objectif. La distance à franchir est cependant bien moindre et les difficultés matérielles, — toujours considérables dans un tel pays, — ni plus, ni moins fortes que dans le cas de l'expédition sur Petschenga. Mais déjà les Alliés sont en force sur le Tuloma et ils ne tarderont pas trop, sans doute, à descendre vers le Sud en suivant le chemin de fer. Ils seront à Kandalakcha avant que les Germano-Finlandais aient pu organiser la base Pulisjarvi (à 6 kilomètres au Sud-Est de Nurmès) qui leur permettrait d'utiliser la remarquable voie d'eau continue lac de Pulis-la Penga et ses lacs-la Tchirska Kem ou Kemi jök, aboutissant à Kem même après un parcours de 290 kilomètres à vol d'oiseau, mais de 400 ou 450 environ si l'on tient compte des détours.

Aux facilités que leur donnerait ce chemin naturel, ce « chemin qui marche », lentement à la vérité, en raison de la faiblesse de la pente, nos adversaires ajouteront-ils celles qu'ils trouveraient dans la création rapide d'une voie ferrée « de fortune » poussant ses rails à peu près aussi vite que marcheraient

(1) Un grand journal de Christiania annonce, à la date du 26 juillet, que 500 Allemands seraient à Kyrö, au Sud du lac Enare et qu'ils auraient détaché un avant poste sur la rive orientale du Paatswick, à 70 ou 80 kilomètres de Petschenga.

leurs colonnes sur un sol mouvant et gorgé d'eau? On l'a dit, mais l'entreprise apparaît quelque peu chimérique.

Si donc nous ne sommes pas arrêtés nous-mêmes par le mauvais état de la voie ferrée Kola-Kandalakcha-Kem (1), ou, — ce qui est possible, — par la destruction systématique de ce chemin de fer par des agents bolcheviks, nous arriverons les premiers à Kem et ce sera un grand point. J'observe, de plus, que pendant les mois de juillet et d'août, probablement aussi dans la première quinzaine de septembre, les communications par mer entre Kandalakcha et Kem sont faciles. On en a déjà usé, si je ne me trompe, en 1916 ou 1917, pour aller de Kola à Petrograd avant que la section Kandalakcha-Kem fût achevée.

Plus près du terminus méridional de la voie qui nous occupe et tout proches de Petrograd dont ils bloquent les abords du côté de l'Est, se tiennent, paraît-il, aujourd'hui des sous-marins allemands, transportés *tout entiers* de Viborg à Sordavala, du golfe de Finlande dans le lac Ladoga, par cette même voie ferrée dont le point extrême, au Nord, est Nurmès, dont nous parlions tout à l'heure.

Des sous-marins allemands dans le lac Ladoga! Il faut avouer que nos adversaires font souvent preuve de l'esprit d'entreprise que n'effraie aucune difficulté, et plutôt encore que de l'ingéniosité qui tourne les obstacles, de la ténacité qui, à la longue, les surmonte. Ils y ajoutent toujours l'absolu défaut de scrupules et le mépris du droit d'autrui, ce qui à la longue se retourne contre eux et leur coûtera cher, mais qui, à la guerre, assure souvent de premiers avantages. Il est vrai que, dans le cas dont il s'agit, ils sont bien assurés que messieurs Lénine, Trotski et Tchitcherine ne protesteront pas si les sous-marins, partant des eaux septentrionales du grand lac, qui sont finlandaises, s'avancent jusque dans les eaux méridionales, qui sont russes, jusqu'à la bouche de la Néva, jusqu'à cette côte de Schlusselbourg à Saguwje dont le long canal de Pétrograd à la Dwina épouse les contours.

Quant au fait même du transport d'un sous-marin, — de faibles dimensions, sans doute, — d'un point à un autre au

(1) Vers le 25 juillet, les journaux norvégiens ont affirmé qu'un détachement britannique renforcé de « gardes rouges » passés du côté de l'Entente, moyennant sans doute, quelque argent et quelque nourriture, avait occupé Kem. En tout cas, les Alliés auraient atteint Kandalakcha.

moyen d'un chemin de fer, ce n'est pas tout à fait une nouveauté. Peu de temps après l'occupation d'Anvers et de Zeebrugge, les Allemands amenaient de cette manière dans leur nouvelle base d'opérations navale de la côte de Flandre des sous-marins *entiers* qu'ils installaient sur des trucs à boggies d'une construction spéciale. Ils ne séparaient par tranches que les unités de plongée destinées à passer d'Allemagne en Autriche, de Kiel à Pola, parce que les rampes et les lacets dans les Alpes ne permettaient pas de telles licences.

Il n'y aurait pas eu de courbes intransigeantes dans le tracé de la voie que je proposais ici même, en mai 1915, d'établir dans l'isthme de Gallipoli pour faire passer les sous-marins et navires légers de surface du golfe de Saros dans la mer de Marmara. Cette solution d'un problème que de trop rares sous-marins réussirent à résoudre en passant sous les filets de Tchanak-Nagara, aurait peut-être changé bien des choses, d'autant mieux que l'occupation de l'isthme eût donné à l'armée expéditionnaire de grandes chances de succès. Mais nous avons trop souvent dans cette longue guerre hésité à adopter en temps utile des idées neuves et hardies.

Quoi qu'il en soit, convenons qu'en laissant les Allemands s'installer ainsi sur le Ladoga et y dominer la jonction du chemin de fer de Kola avec la grande voie Viatka-Vologda-Petrograd, le gouvernement maximaliste donne à nos adversaires une aide positive, autant qu'en essayant de former une armée plus solide que celle des « gardes rouges » dont Trotsky se plaint amèrement, affirme le *Lokal Anzeiger*, et qu'il prétend remplacer au pied levé par des troupes instruites par des sous-officiers allemands, — ce qui est, remarquons-le, *l'amorce du renforcement des armées des empires centraux* par le « matériel humain » fourni par la Russie.

Dernière question : quels étaient, quels sont encore les buts militaires *immédiats* visés par nos ennemis dans leur tentative d'occupation des fjords de la côte mourmane?

J'en vois au moins trois.

Le premier, le plus immédiat, est de tourner par l'Arctique le grand barrage de mines que l'amirauté anglaise a fait disposer, ce printemps, au Nord de la mer du Nord.

Il est vrai que si ce barrage a paru, en mai et juin, retenir

un assez grand nombre d'unités de plongée, le succès n'en est pas le même au moment où j'écris, — commencement d'août, — et où les torpillages paraissent reprendre, les destructions affectant surtout les plus grands paquebots des Alliés, *Cincinnati*, *Carpathia*, *Justicia*.

Mais l'état-major naval de Berlin a pensé sans doute que deux précautions valaient mieux qu'une et que de s'ingénier à franchir ce redoutable barrage, cela n'empêchait pas d'essayer de le rendre inutile en créant dans l'Arctique libre un nouveau débouché pour ses sous-marins transportés par voie ferrée. Et j'entends bien que ce nouveau débouché n'eût pas été prêt de sitôt; mais on n'en est pas, à la Potsdamer platz, à croire que la guerre sera finie dans trois mois. D'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, il y avait intérêt, dès maintenant, à créer cette base de réparations et de ravitaillement en faveur des submersibles qui opèrent déjà sur la côte mourmane, après avoir eu la chance de franchir le barrage.

Le second objectif était certainement de couper toute communication entre les Alliés et une Russie, réduite sans doute à ce qu'était au XVIIe siècle la Moscovie, mais qui, moyennant quelque secours d'Occident, en attendant l'aide qui lui viendrait, un jour ou l'autre, des empires des Jaunes, pouvait se redresser à la fois contre ses envahisseurs et contre leurs complices, ses maîtres d'un jour.

Le troisième objectif concernait les neutres du Nord ou du moins ceux de la grande péninsule scandinave que l'on ne sentait plus « en main » depuis quelque temps. Dès l'automne de 1917, un de mes correspondants norvégiens prévoyait un gros effort de l'Allemagne pour s'établir dans la région des fjords du Cap Nord, que le décret royal du 13 octobre 1916 interdisait à ses sous-marins et dont la convention de janvier 1917 ne lui rendait pas un plein usage : « Ils gagneront ainsi progressivement du Nord au Sud, par la voie de terre, me disait ce neutre clairvoyant et attristé, pendant qu'ils nous menacent toujours dans le Sud par la voie de la mer... » Cette double manœuvre est bien, dans l'esprit de la brutale diplomatie allemande, de nature à retenir dans une docile et tremblante neutralité cette Norvège que l'on sentait exaspérée par la destruction systématique de sa flotte de commerce.

Menace encore, et très claire cette fois. à l'adresse de la

Suède, que cette revendication du « Lappland intégral » par l'ingrate Finlande germanophile. Qu'arriverait-il si cette revendication prenait une forme officielle, soutenue qu'elle serait, nécessairement, par l'Allemagne? La Suède ne serait-elle pas, alors, obligée de faire front vers le Nord, en même temps qu'à l'Est, — et tout près de Stockholm! — à cause des îles Aland, en même temps qu'au Sud, parce que sa riche Gothie n'est qu'à 100 milles de la côte allemande? Et ne vient-on pas d'apprendre, justement, que l'État-major de Berlin renforce son escadre et ses flottilles de la Baltique?

*
* *

Les desseins de nos ennemis étaient sans doute connus depuis longtemps des gouvernements de l'Entente. Un « leader article » du *Temps*, du mois de juillet, nous apprend que M. l'ambassadeur Noulens avertissait le nôtre, à la date du 14 avril dernier, des visées allemandes sur le Nord de la Russie et de l'intérêt pressant qu'il y avait à se jeter à la traverse (1).

Il faut reconnaître que l'on a tenu compte des avis ainsi donnés; avec quelque retard, toutefois. Nous sommes au mois d'août et s'il est vrai que, justement en raison des propriétés signalées plus haut du littoral mourman, l'obstacle des glaces ne doive pas entrer en ligne de compte, s'il l'est même qu'à certains égards la marche d'une troupe armée dans les difficiles fondrières du Lappland et de la Carélie soit plus sûre en hiver qu'en été, il n'en existe pas moins de sérieuses raisons, — la brièveté très grande des jours et la rigueur extrême du froid, dès que l'on s'éloigne de la côte, par exemple, — de souhaiter que les Alliés arrivent à un résultat avant le fort de la saison hivernale.

Mais, en fait, quel résultat les Alliés veulent-ils atteindre? Quel est leur objectif précis? Quelle est, dans l'esprit des dirigeants de l'Entente, la portée de l'expédition qui commence et quelles sont les limites que cette expédition ne doit pas dépasser?

On pense bien que je n'ai pas les moyens de répondre à de

(1) Je prends la liberté de signaler que j'avais traité sommairement la question qui nous occupe, dans la presse quotidienne, dès la fin de novembre 1917 et, plus complètement, dès le 11 janvier 1918, dans la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest*.

telles questions. Si j'avais cet avantage, j'aurais en même temps le regret de ne le pouvoir partager avec les lecteurs de cette *Revue* : je ne puis donc que hasarder quelques conjectures, risquer quelques recommandations.

Faut-il, au nombre des conjectures plausibles, ranger celle de la reconnaissance officielle de ce que j'ai appelé depuis bien longtemps *le front Nord?* Je ne me borne plus à le souhaiter : je l'espère. C'était d'ailleurs inévitable, d'une manière ou d'une autre, — il y en a une autre, en effet, dont je ne dirai rien ici pour le moment. C'était inévitable, dis-je, et c'est arrivé.

A la vérité, il est bien particulier, le front Nord actuel, bien lointain, fort incommode, avec cela ; enfin ce n'est, après tout, qu'une partie, qu'un secteur du *vrai front Nord* et le secteur où les opérations, quels qu'en soient l'étendue et le caractère, seront le moins immédiatement décisives. Ne nous plaignons pas, cependant. Il y a commencement à tout.

Je viens d'écrire : *l'étendue et le caractère*. Gros problèmes que ceux-là. J'ignore avec quelles forces, — on parle dans les journaux de plusieurs divisions, mais ces mots sont assez élastiques, — débute la nouvelle entreprise des Alliés. En somme, s'il ne s'agissait que d'interdire aux Germano-Finlandais l'accès des débouchés qui pourraient être vraiment utiles aux submersibles allemands, il ne faudrait que des effectifs assez restreints, appuyés sur une force navale qui a été renforcée sensiblement depuis quelques semaines et dont la base de Mourmansk semble bien pourvue.

Ce serait tout autre chose si l'expédition avait, comme celle qui se prépare, assure-t-on, pour la reconstitution d'un front oriental, « un caractère politique autant que militaire. » Mais encore un coup, il serait prématuré de traiter cette question, épineuse à tant de titres. Laissons-la donc...

Ce que l'on peut dire, je crois, en se plaçant de préférence au point de vue militaire, c'est qu'il ne convient pas que « la force » employée, quelle qu'elle soit, se disperse et affaiblisse son action en l'étendant outre mesure.

Un premier écueil serait de comprendre une trop grande étendue de côte et une aire trop vaste sous le vocable adopté de *côte mourmane*. Beaucoup de personnes paraissent croire qu'Arkhangelsk y est compris. C'est inexact au point de vue purement géographique et ce serait fâcheux au point de vue

stratégique. Le grand port de la Dwina est tout à fait excentrique par rapport à l'axe du nouveau théâtre, à la ligne d'opérations essentielle qui est le chemin de fer de Kola. Qu'on ne l'abandonne pas avant l'hiver venu avec son blocus naturel de glaces soudées, cela peut se défendre, ne fût-ce que pour avoir le temps d'évacuer les munitions, armes, engins, matériel de guerre et matières de toute sorte qui y furent accumulées jusqu'au dernier moment, peut-être jusqu'à la dernière révolution maximaliste. Mais il ne saurait être question, semble-t-il, de s'y établir à demeure, au risque de scinder en deux l'expédition.

Si l'on opposait à ceci l'intérêt d'empêcher les Allemands, — d'accord avec le gouvernement bolchevik, — d'y organiser précisément, pour l'été de 1919, la base de sous-marins qu'ils recherchent, je répondrais qu'Arkhangelsk serait, à cet égard, bien mal choisi, étant très facile à bloquer avec une force navale légère quand il n'est plus fermé par la banquise, et que les fonds du delta de la Dwina se prêtent complaisamment à l'organisation des barrages de toute espèce, obstructions, pannes flottantes, filets métalliques et mines automatiques.

Dans le cas, par conséquent, — cas peu probable, en raison de la tournure des événements, — où l'état-major allemand s'aventurerait à faire occuper Arkhangelsk, position encore plus excentrique pour son propre dispositif stratégique qu'elle ne le serait pour nous, placés sur la côte mourmane, il nous serait aisé de « masquer » cette place maritime d'importance transitoire et d'y boucher aux sous-marins toutes les portes de la haute mer.

Serait-ce un deuxième écueil que de s'écarter un peu sur la droite, — face au Sud, — de la ligne d'opérations tracée par la voie ferrée Kola-Kem-Petrograd et de tenir ce que l'on appelait autrefois « un corps d'observation, » ce que j'appellerai dans ce cas « un corps de liaison éventuelle, » sur un point bien choisi du Lappland, à la fois couvrant les districts miniers de la Norvège et *contenant* les éléments Finno-Lapons voisins de la Tornéa qui seraient tentés de provoquer de l'agitation chez leurs congénères d'au delà de la frontière suédoise, faisant ainsi le jeu de l'Allemagne ?

Évidemment non. Et si, acceptant cette idée, on se demandait quel serait le meilleur point à choisir, il semble bien que

le port même de Tornéa (sur le golfe de Bothnie) devrait rallier tous les suffrages. Il est d'ailleurs bien entendu que cette occupation ne pourrait se produire que si la Finlande, jusqu'ici *état neutre*, officiellement du moins, entrait dans le conflit. C'est là une hypothèse qu'on a, dans l'état présent des choses, le droit d'envisager...

Peu importe, d'ailleurs. Le point essentiel, dans cette affaire, c'est qu'il y aurait l'intérêt politico-militaire le plus marqué à ce que l'armée alliée se tînt, par son aile droite, le plus près possible de la Norvège et de la Suède. Je ne veux pas insister indiscrètement sur ce côté de la question; il me suffira, pour me faire entendre et aussi pour conclure, de rappeler l'habile conduite que tinrent, au printemps et dans l'été de 1813, les coalisés russo-prussiens. Convaincus moralement que l'Autriche, alliée pourtant de Napoléon, sympathisait profondément avec eux, ils résolurent, quoi qu'il pût arriver, de rester toujours en contact avec son territoire. L'Empereur français eut beau les battre à Lützen et à Bautzen, il eut beau les pousser jusqu'au delà de la Katzbach et menacer ainsi leur ligne de retraite naturelle sur Posen, ils restèrent cramponnés par leur aile gauche au Riesen Gebirge et aux débouchés de la Bohême. L'armistice les y trouva, l'armistice qui nous fut si fatal et qui jeta l'Autriche dans les bras de ses anciens amis. Deux mois après, le 16 octobre 1813, les trois armées se trouvaient réunies contre nous dans les plaines de Leipzig.

Amiral Degouy.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE CANON D'INFANTERIE

De vives polémiques se sont élevées depuis quelque temps dans la presse à propos de la question du canon d'accompagnement de l'infanterie. Ces polémiques avaient été précédées d'autres non moins vives, mais plus discrètes, dans le champ clos des commissions d'expériences. Depuis les tentatives de percée disruptive des fronts inaugurées par les Allemands le 21 mars dernier et qui aujourd'hui d'ailleurs paraissent se retourner contre eux, ces controverses ont redoublé d'intensité. Des débats se sont produits, où la vigueur des arguments invoqués n'égalait pas toujours l'ardeur de la discussion. Je ne voudrais pour rien au monde, et je ne dois ni ne puis « pour cent une raisons » prendre ici parti. Ce que je voudrais, c'est, tâchant d'en abaisser... ou d'en élever le diapason du domaine des polémiques à celui d'un exposé purement objectif, m'efforcer d'examiner impartialement l'état du problème et ce qu'on peut raisonnablement induire des deux opinions contradictoires.

A priori d'ailleurs, — et il en est ainsi hélas ! dans toutes les choses humaines, — il est certain que ni l'une ni l'autre ne doit être parfaitement bonne ni parfaitement mauvaise, que la plus juste doit contenir quelque part contestable et que dans la plus fausse doit surnager un brin de vérité.

Telle est en effet, nous pouvons le dire dès maintenant, la conclusion à laquelle nous conduira un examen aussi impartial que possible, — *errare humanum est*, — des doctrines en présence.

Il va de soi d'ailleurs que nous ne pouvons pas ici dire tout ce que nous savons. Au point de vue technique, je ne donnerai que des

renseignements qui, nous en avons la preuve, sont connus de l'ennemi : ne pas instruire celui-ci reste pour l'écrivain le plus sacré des devoirs.

On peut résumer de la façon suivante les deux opinions antagonistes relatives au canon d'accompagnement, à la lumière, — si on peut dire, — des enseignements dégagés par les opérations des quatre derniers mois, et qui n'ont fait d'ailleurs que raviver et renouveler la discussion.

Première opinion. Si les Allemands ont pu réaliser à diverses reprises la percée des fronts, c'est parce qu'ils possèdent abondamment des canons d'accompagnement de leur infanterie. Là est le secret de leurs succès heureusement éphémères et déjà balayés par le balancier oscillant de la guerre. Là est le moyen pour les Alliés de percer victorieusement le front ennemi et de finir la guerre.

Deuxième opinion. L'artillerie d'accompagnement des Allemands n'est pour rien, ou presque, dans leurs succès du premier semestre 1918. Ce genre d'engins ne saurait prétendre à être la « machine à finir la guerre. »

J'ai à dessein schématisé d'une manière un peu simpliste les opinions en présence. En vérité, elles touchent à beaucoup d'autres problèmes, comme nous le verrons au cours de cette brève étude. En particulier, les partisans de la deuxième opinion se sont surtout recrutés parmi ceux qui croyaient la rupture des fronts impossible, leurs adversaires parmi ceux qui estimaient, au contraire, cette rupture, cette percée très possible, et qui considéraient la surprise, la rapidité du coup donné, comme la condition réalisable de cette percée et le canon d'accompagnement comme son agent nécessaire. Il faut bien reconnaître qu'à cet égard ce sont ces derniers qui avaient raison, en principe du moins, car dans les modalités il est fort contestable que l'agent essentiel des récentes surprises allemandes ait été leur canon d'accompagnement.

A la tête de ceux-là, à la tête de ceux qui se sont faits les protagonistes du canon d'infanterie, il faut placer l'ingénieur Archer. Avec une ardeur passionnée et qui n'est ni sans péril ni sans courage, avec une fougue qui ne connaît pas les obstacles, et qui peut-être eût gagné à les vouloir tourner plutôt que heurter de front, avec une passion qui roule pêle-mêle, ainsi qu'un torrent tumultueux, beaucoup d'idées limpides et quelques scories, ce jeune technicien poursuit depuis trois ans une lutte sans fin en faveur de l'engin nouveau dont il a voulu doter son pays, en faveur du « canon d'infanterie. »

Quelque exagérés que puissent être, comme nous serons obligés de le conclure, les espoirs qu'il n'a pas cessé de fonder sur cet engin, quelle que puisse être par ailleurs la supériorité ou l'infériorité du canon Archer par rapport à d'autres canons analogues étudiés depuis, il faut rendre à ce jeune ingénieur l'hommage que mérite son énergie. C'est toujours beau de lutter sans crainte et sans trêve pour une idée qu'on croit juste, même quand cette idée n'est peut-être pas tout à fait juste; c'est toujours beau d'avoir la foi, même quand cette foi trouve des incrédules, même quand les faits donnent de faciles arguments à ces incrédules.

Le mérite d'Archer est d'avoir, le premier en France, voulu énergiquement doter notre armée en guerre d'un bon canon accompagnant l'infanterie. Ce n'est pas un mince mérite.

Car, entre désirer ou souhaiter une chose utile à son pays, et la vouloir, il y a mieux qu'une nuance, il y a un abîme, il y a l'abîme qui sépare la pensée de sa réalisation, la conception de l'acte. Et, dans cet abîme, il y a toutes sortes d'obstacles, toutes sortes de monstres infernaux dont les gueules vomissent, comme sur le chemin d'Orphée aux Enfers, des flammes brûlantes et des encens empoisonnés : il y a la force d'inertie, la plus grande force de la terre ainsi que prouve la mécanique rationnelle, il y a la routine, il y a le misonéisme, il y a même quelquefois l'intérêt et la vanité. Et pourtant, je demande grâce pour tous ces monstres qui se mettent parfois sur le chemin d'un progrès technique, et je voudrais avoir la permission de plaider ici leur cause, car je suis convaincu que d'un côté comme de l'autre dans ces controverses, dans ces luttes pour ou contre une idée, pour ou contre une arme nouvelle, on est neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille de bonne foi, et on a également en vue le bien du pays. — Le misonéiste, le routinier à qui on apporte un engin nouveau, il y a du vrai dans sa méfiance : il y a que l' « expérience étant la source unique de toute vérité, » suivant la parole immortelle de Henri Poincaré, on n'a point le droit de le considérer comme bon avant la sanction de l'expérience, tandis que les engins auxquels veut se substituer le nouveau, l'ont, eux, cette sanction, puisqu'ils existent. L'intérêt et la vanité de ceux que va déranger l'arme nouvelle n'ont pas moins de bonnes raisons pour se rebiffer : n'est-il pas naturel et humain que chacun de nous identifie son propre intérêt à l'intérêt général au point que, lorsque le premier est lésé, il nous semble qu'on meurtrit le second; cela n'a-t-il pas comme heureuse contre-partie que nous aurons ainsi souvent ten-

dance à respecter et servir le second pour soigner le premier que nous lui avons innocemment identifié ?

N'est-il pas naturel que lorsqu'à l'un de nous chargé, de par ses fonctions, d'une certaine organisation, on vient apporter une chose à laquelle il n'avait pas pensé, il se rebiffe en considérant que cela constitue un blâme, un reproche indirect à son égard, et que la pensée de n'avoir pas tout prévu et tout préparé à la perfection lui soit insupportable? Ne mérite-t-il pas toutes les légitimes défenses de l'orgueil offensé, celui qui ose apporter une pierre nouvelle à l'édifice qui *a priori* devait être parfait? L'orgueil n'est-il pas un des plus beaux sentiments, un des plus nobles moteurs des actions humaines?

Tout cela fait qu'il faut apporter une infinie indulgence aux appréciations qu'on fait dans ces discussions techniques. On y pourrait joindre même un bienveillant et sceptique sourire si ce qui est en jeu n'était pas parfois le sang précieux de nos soldats.

Mais, j'ai hâte de revenir à mon sujet, que cette digression côtoie d'ailleurs étroitement, et je dois indiquer maintenant, — mieux vaut tard que jamais, —comment s'est posée d'abord la question du canon d'infanterie.

Elle ne date pas d'hier. Il y a trois siècles déjà que le canon de bataillon au service de l'infanterie a été inventé par Gustave-Adolphe. Le maréchal de Saxe, entre beaucoup d'autres grands capitaines, en fit un remarquable usage, et Napoléon, à diverses reprises, regretta amèrement la disparition de cet engin. Mais les armes s'étaient spécialisées de plus en plus et partant séparées; elles tendaient à servir chacune indépendamment, à s'ignorer trop peut-être, car la fable « des membres et l'estomac » ne faisait pas partie des programmes des Académies militaires.

Pourtant, dès les environs de 1885, d'après le général Malleterre, on avait repris l'étude d'un canon léger, mobile, servi par l'infanterie. Et il n'y a pas bien longtemps, si mes souvenirs sont exacts, que, dans cette *Revue*, le regretté général Langlois, à la suite des constatations faites dans la guerre du Transvaal préconisait le petit canon pompom à tir rapide comme arme d'accompagnement de l'infanterie.

C'est alors que la naissance du 75 et ses remarquables qualités balayèrent tous ces engins considérés comme secondaires et embarrassants. Le 75 est une merveille et ici même, à diverses reprises, on a fait l'éloge sans réserve de ses précieux services. Mais il n'est point, pas

plus à la guerre qu'ailleurs, de panacée universelle. Dans l'attaque et dans la défense, les armes ont des rôles multiples à remplir, et c'est pourquoi une seule ne saurait suffire à tous, ou du moins les remplir tous également bien. La spécialisation, l'adaptation des organes aux fonctions est ce qui crée la variation des espèces et leur différenciation. On ne saurait bien faire la guerre sans suivre les exemples que nous donne la nature ; on perd toujours à s'insurger contre ses enseignements. Et c'est pourquoi, si parfait que fût le 75, on a eu tort de vouloir en faire un engin « omnibus » apte à la fois à la destruction du personnel et du matériel, au tir tendu et courbe, à brève et longue portée ; cela a été cause en partie que nous étions démunis d'artillerie lourde et d'engins de tranchée au début de la guerre. Pareille erreur a failli être commise dans le domaine de l'aviation, et la poursuite de ce mythe : l'avion propre à la fois au bombardement, à la chasse, à la reconnaissance, a retardé longtemps notre supériorité aérienne. Si j'insiste sur ces souvenirs, c'est précisément pour mettre d'abord en garde contre une exagération les protagonistes enthousiastes du canon d'accompagnement : croire comme ils le font que cet engin, si réelles que soient ses qualités, puisse suffire à tout, remplacer en particulier toute artillerie lourde, c'est retomber dans un errement déplorable. La guerre est une équation à plusieurs inconnues qui admet des « racines » ou, comme on dit vulgairement, des solutions multiples. Ce qui importe surtout, — tous ceux qui ont mordu un peu au biberon mathématique me comprendront, — c'est d'écarter les « solutions imaginaires. »

Dès que, à la fin de 1914, la lutte se fut cristallisée en guerre de tranchées, on se proposa de part et d'autre le problème de la destruction de la tranchée et de ses défenses accessoires. Cette destruction était le préliminaire indispensable de toute opération offensive. A cet effet, on développa les canons lourds et en même temps on vit apparaître, à l'imitation des Allemands, des engins périmés, anciens mortiers, petits obusiers, qui lançaient de tranchée à tranchée des projectiles très chargés en explosifs et auxquels vinrent s'ajouter bientôt des engins nouveaux et notamment le 58 de tranchée et ses succédanés plus gros qui ont rendu de bons services.

Malgré tout, on n'allait pas assez vite dans cette voie et on persistait à vouloir assurer la destruction de la tranchée par l'artillerie lourde proprement dite. Archer a eu le mérite de s'élever avec un vigoureux bon sens contre cette conception bâtarde. Il était clair en effet, — bien que ce n'ait point été admis sans grandes conteste et

résistance, — que charger l'artillerie lourde de détruire avant toute attaque ces fortifications de campagne de l'ennemi avait deux inconvénients ou plutôt trois.

D'abord, de par sa nature même, sa difficulté de transport et d'installation, elle ne peut tirer que de loin, de plusieurs kilomètres de distance en général. Il s'ensuit que la dispersion des coups qui augmente, comme on sait, avec la distance, est assez grande de ce fait même, et qu'il faut aux canons lourds en général, un bon nombre de projectiles pour atteindre un objectif linéaire comme une tranchée. D'où grande dépense. Ensuite, lorsqu'une première ligne de tranchées était détruite, — on l'a bien vu lors de la première offensive de la Somme, — il fallait un temps assez long pour prendre les dispositions nécessaires à la destruction de la suivante, si bien que l'ennemi avait le temps de créer une autre ligne plus en arrière et que le problème de la percée devenait un cercle vicieux. Enfin, tout cela, — projectiles et canons lourds, — coûtait cher.

On avait si bien senti, à l'imitation des Allemands, que le canon tirant de loin était insuffisant pour la destruction de la tranchée que nos troupes depuis 1915 étaient dotées de tout un matériel d'artillerie de tranchée dont le canon de 58 fut longtemps le plus répandu. Mais avait-on assez développé d'abord l'artillerie de tranchée en fonction de la lourde? A cet égard M. André Tardieu, dans une interview donnée à la presse américaine, a fourni des chiffres intéressants : « Lors de la dernière offensive (1), a-t-il dit, nous avons envoyé par mètre courant de tranchée, 407 kilogs de projectiles au moyen de nos canons de campagne, 203 kilogs au moyen d'engins de tranchée, 704 kilogs avec notre artillerie lourde et 728 kilogs avec notre artillerie lourde à grande puissance. » Ainsi notre artillerie lourde, tirant de loin, a envoyé sur les tranchées une masse de projectiles *quatorze fois* plus grande que les engins de tranchée eux-mêmes. Or, le prix de revient et la durée de fabrication d'un coup d'engin de tranchée sont, si on tient compte du prix du matériel, au moins dix fois plus faibles, en moyenne, que ceux du même coup lancé par l'artillerie. Et alors la question se pose : si la même somme globale avait été dépensée en majorité pour alimenter une artillerie de tranchée, de combien de millions de projectiles supplémentaires les tranchées allemandes n'auraient-elles pas été arrosées? Et quelles n'en eussent pas été les conséquences?

(1) Il s'agit de l'offensive du 16 avril 1917.

C'est pour cela que les Allemands ont, dès le début de la campagne, intensifié l'emploi de leurs « minenwerfer » (lance-mines) de trauchée. C'est pourquoi nos Alliés anglais ont développé l'usage d'un engin analogue, leur canon Stokes, dont ils ont fait notamment sur la Somme un fructueux usage, canon léger, sans culasse, et qui lance, comme chacun sait, un petit projectile fort démoralisant de 5 kilogs environ.

A côté de ces engins, notre 58 était évidemment encombrant, lourd, imprécis, difficilement maniable, d'un tir lent. Ce fut un bon outil d'improvisation, qui n'eût dû être qu'une transition et dont on voulait faire (le provisoire étant administrativement toujours destiné à durer) une chose que rien ne devait remplacer. C'est dans ces conditions que, dès 1915, Archer présenta son canon dont, sans vouloir en donner ici aucune des caractéristiques, on peut dire qu'il était infiniment plus léger, plus maniable, plus précis, plus rapide. Depuis, d'autres engins analogues ont été mis au point chez nous pour la destruction de tranchée à tranchée, et il n'entre point dans mon sujet d'en balancer les avantages respectifs. Ce qu'on peut dire seulement c'est qu'ils paraissent équivalents. Pourtant, quand le canon Archer fut imaginé, il présentait une supériorité marquée sur les engins alors en service. Il a des inconvénients; il a aussi des avantages, notamment de pouvoir lancer des projectiles des calibres les plus variés, ce qui permettrait d'utiliser les lots abondants de projectiles rebutés que nous possédons.

En somme, il résulte de cet exposé que la première nécessité à laquelle a paru répondre d'abord le canon de tranchée (qui est bien un canon d'infanterie, puisqu'il est là où est l'infanterie) ce fut la destruction de la tranchée adverse.

A cet égard, une remarque et une réserve s'imposent immédiatement : il est maintenant admis, et cela ne fut point sans peine, que la destruction de la première tranchée n'est point le rôle de l'artillerie lourde. Comme le disait naguère le chef d'armée allemand von Below, dans une instruction confidentielle : « L'artillerie lourde ne doit pas se laisser entraîner à choisir des positions trop en arrière en se basant sur la portée de ses pièces. Celle-ci n'a pas pour but de permettre aux batteries d'échapper au tir de l'ennemi en se plaçant loin, *mais d'utiliser cette grande portée pour agir très loin en arrière du front ennemi* (1). »

(1) C'est moi qui souligne. — C. N.

Là est précisément l'importance de l'artillerie lourde et sa fonction que nulle autre ne peut remplir : battre les positions et les voies de communication lointaines de l'ennemi, contre-battre ses pièces (et on sait quelle importance a prise la contre-batterie, déjà si remarquable à Verdun sous Nivelle, depuis l'emploi des obus toxiques). Ces besognes essentielles, indispensables, un canon d'infanterie ne les peut assumer, et c'est pourquoi en faire l'instrument unique, l'instrument « Maître Jacques » de la victoire, a été, de la part de ses plus fanatiques partisans, une erreur de conception ou de tactique que je déplore pour ma part. « Qui veut trop prouver ne prouve rien » est un proverbe inexact comme tous les proverbes, mais dont il faut éviter sagement que des adversaires ne puissent vous faire l'application simpliste.

Ce canon d'infanterie, tel que nous l'avons étudié jusqu'ici, n'a qu'un rôle, en quelque sorte fixe, de destructeur de tranchées, et nous n'avons pas encore vu intervenir sa fonction d'accompagnement. Cette fonction est essentielle.

Initialement, le canon d'infanterie devait avoir pour but, par la rapidité de transport, de mise en batterie et de tir, de détruire au fur et à mesure qu'on avancerait les lignes de tranchées successives, ce que ne pourrait faire l'artillerie ordinaire à cause de son éloignement qui risquait de lui faire atteindre les troupes amies, à cause aussi de la distance ou de la précarité des liaisons.

Mais, à la suite de la dure expérience faite par eux lors de la bataille de la Somme, qui, si j'ose dire, fut le type de la bataille de pilonnage, les Allemands substituèrent au système des tranchées linéaires successives, et dont la puissance défensive allait crescendo vers l'avant, le système de la fortification en profondeur et en surface. Dans ce nouveau dispositif la tranchée était remplacée par une série de simples trous, empêchant la concentration du tir ennemi et disposés de manière que la résistance croisse du front ennemi jusqu'à un certain maximum plus en arrière, afin que l'attaque pénètre en s'amortissant comme dans un obstacle mou. C'est la méthode encore employée dans ses grandes lignes de part et d'autre aujourd'hui; elle a vu se multiplier les « centres de résistance » que l'attaquant rencontre à l'improviste et qui le désorganisent; contre eux l'artillerie ordinaire est impuissante, à cause de l'impossibilité pour elle de régler; et la nécessité d'une artillerie accompagnant l'infanterie et servie par elle en a été encore augmentée,

Le canon préconisé par Archer, d'autres imaginés depuis, plus ou

moins analogues (je n'en puis discuter ici les avantages et inconvénients respectifs, et je dois dire d'ailleurs qu'ils me paraissent à peu près équivalents) fournissent de bonnes solutions du problème.

Je préfère, — car ceci n'apprendra rien à l'ennemi que nous ne sachions par lui, — donner ici quelques détails sur la manière dont les Allemands ont, pour ce qui les concerne, résolu la question du canon d'accompagnement.

L'engin adopté par eux est un petit « minenwerfer, » — un petit « minen » comme disent les techniciens, en vertu de leur faculté d'abréviation qu'il serait souhaitable de pouvoir appliquer à la guerre elle-même, — du calibre de 75 millimètres, comme notre pièce de campagne. On peut en voir les anciens modèles dans la cour des Invalides. C'est un petit canon rayé, lançant des projectiles à ceinture préparée, chargé par la gueule, muni de freins hydrauliques et de récupérateurs à ressorts. L'ensemble est monté sur une petite plate-forme circulaire et très inclinée, portée sur un petit chariot à deux roues basses. Le tout pèse environ 145 kilogs. Ce M. W. (encore une abréviation très usitée) tel qu'on le voit aux Invalides, ne peut faire du tir tendu.

Postérieurement modifié, sous l'appellation de L. M. W. N. A. (*leichter minenwerfer neuer art* = M. W. léger nouveau modèle), cet engin envoie jusqu'à une portée de 1 300 mètres environ des projectiles de 4 à 5 kilogs chargés d'explosifs ou de gaz. Les premiers ont à peu près la même efficacité que le projectile du canon de campagne, mais ils ne possèdent pas ses effets de pénétration à cause de la vitesse initiale moindre. Peu efficaces contre les obstacles sérieux, ils le sont surtout contre le personnel.

Ces engins, tels qu'on les voit aux Invalides, étaient destinés au tir courbe (évidemment le plus important, puisque généralement la troupe se place derrière quelque couvert) et leur plate-forme ne permettait pas de leur donner une inclinaison inférieure à 45°. En vue de les adapter au tir tendu et spécialement afin de leur permettre de tirer contre nos tanks, ces M. W. ont été récemment munis d'un affût spécial permettant à volonté et presque instantanément de faire passer l'engin du tir courbe au tir tendu et réciproquement. Nous en avons eu un exemplaire sous les yeux : le dispositif est rustique et ingénieux, mais il pèse environ 25 kilogs, ce qui porte à environ 170 kilogs le poids du M. W.

Par ce moyen les Allemands disposent dans le même engin à la fois d'un obusier et d'un canon à tir tendu, contre-partie de l'excel-

lent petit canon de 37 dont nos fantassins sont munis depuis 1916 et qui n'a que l'inconvénient grave de n'être efficace que contre le personnel découvert. L'engin allemand peut être tiré soit par un cheval, soit à la bricole par des hommes (de deux à quatre).

Tel est le canon d'accompagnement d'infanterie dont nos ennemis ont fait usage lors de leurs dernières offensives disruptives.

L'emploi de cet engin paraît avoir été envisagé par eux sur une très large échelle, puisque, d'après leur programme tel qu'il devait être réalisé fin décembre 1917 (et qui paraît même avoir été dépassé depuis), chaque bataillon d'infanterie devait être à cette date muni de 8 M. W. léger, ce qui correspondait à plus de 17 000 M. W. pour l'ensemble de l'armée allemande.

Quel a été le rôle de ces milliers de M. W. dans les offensives allemandes du dernier trimestre? Quelle a été leur importance? On entend et on lit là-dessus les choses les plus contradictoires, et il faut craindre qu'un peu de passion ne tire à hue et à dia la trame encore assez limitée des renseignements précis recueillis là-dessus. En toute impartialité, il faut reconnaître que les M. W. ont certainement joué dans la première partie, dans la période de rupture initiale des dernières offensives allemandes, un rôle dont l'importance s'est ralentie ensuite.

Par exemple, lors de l'avance allemande du printemps en Picardie le correspondant du *Times* auprès du G. Q. G. écrivait :

« Au nombre des raisons pour lesquelles l'ennemi put avancer aussi loin et aussi rapidement qu'il le fit durant les premiers jours de l'offensive, contrairement à tous les précédents de la guerre se trouve la suivante : pendant la première partie de son avance, l'infanterie était suivie de près et accompagnée par un « minnenwerfer » d'un modèle particulier (1). La pièce reste sur roues pendant le tir qui est suffisamment précis pour qu'on puisse employer utilement cette arme contre les tanks et les nids de mitrailleuses. En outre, son feu direct à une si faible distance le rend très efficace contre l'infanterie. Mais, en raison de la difficulté d'emporter suffisamment de munitions, il ne pouvait accompagner l'infanterie pendant plus d'un jour ou deux, et c'est un fait positif qu'ils n'ont pas fait leur réapparition dans la bataille depuis que les positions se sont stabilisées. Mais, c'est là leur seul défaut et, pendant les deux premières journées de l'offensive, ils ont rendu des services inappré-

(1) C'est celui que nous venons de décrire.

ciables à l'ennemi en achevant quelques-uns des travaux de destruction commencés, besogne qui, autrefois, était toujours accomplie par l'artillerie au cours d'une préparation qui durait des journées au lieu d'heures. »

Le pour et le contre semblent assez bien résumés dans cet exposé du journaliste anglais. La grande pierre d'achoppement du canon d'infanterie est évidemment la difficulté d'approvisionner en munitions, à travers les bombardements du champ de bataille, ce mangeur de projectiles qui est d'autant plus vorace qu'il tire plus vite et que les projectiles qu'il lance sont plus puissants : autrement dit, il tire ses faiblesses de l'excès même de ses qualités. C'est pour cela sans doute que, si important qu'ait été le rôle du M. W., il a été singulièrement dépassé par celui des mitrailleuses légères dont l'approvisionnement et le déplacement sont bien plus aisés et qui, tirant soit en tir tendu, soit même en tir courbe, en barrage (d'après la conception ancienne du capitaine français Carrier), ont été véritablement les outils essentiels des succès temporaires remportés par l'ennemi. Il faut y ajouter, naturellement, l'effet de surprise que l'ennemi a obtenu par divers procédés, et notamment par l'emploi intensif et rapide d'obus à gaz ; il faut y ajouter aussi l'esprit offensif qui permet, par des concentrations habiles, d'être, là où l'on attaque, d'une supériorité écrasante sur l'ennemi, fût-il même plus nombreux sur l'ensemble des lignes.

Il n'en reste pas moins que les canons d'infanterie sont des engins précieux et indispensables, et que l'ennemi en possède incomparablement plus que nous. Certes, ce n'est qu'un des éléments du problème tactique, puisque malgré cela la victorieuse contre-offensive de Foch a donné les brillants résultats que l'on sait. C'est qu'heureusement notre général en chef disposait, en grandes quantités, d'une arme qui paraît être, comme je l'ai dit naguère ici même, le canon d'accompagnement idéal : le tank, et surtout le tank léger, qui transporte lui-même ses munitions, qui est peu vulnérable aux balles à cause de sa cuirasse, aux obus à cause de sa mobilité, et qui ajoute à son armement contre le personnel l'effet d'écrasement de sa masse contre les obstacles matériels.

Mais, comme le prix des tanks est élevé, que leur fabrication en grand nombre, — où nous avons d'ailleurs une supériorité qu'il faut espérer voir conservée, — est longue et difficile, il ne faut point négliger cette autre solution, moins parfaite, mais aussi plus rapide et meilleur marché du problème de l'accompagnement : le canon d'infanterie.

Entre les divers types de ce canon étudiés chez nous, je ne veux, encore un coup, ni ne puis faire un choix. Il nous sera permis cependant de déplorer un peu que tant de semaines et de mois... d'années quelquefois, se passent en études, en transmissions de rapports, en expériences, à la poursuite de cette chimère : la perfection. A la guerre, l'engin le plus parfait, c'est celui qui existe, à l'encontre de celui qui existera un jour... Mais voilà que je m'oublie à employer, en faveur des canons d'infanterie, les plus anciens, le même argument qu'on leur objecta naguère lorsqu'il s'agissait de substituer au vieux 58 quelque chose de mieux. J'en demande pardon...

Il est bien difficile de sortir de toutes les contradictions que la guerre traîne dans les plis de sa robe sanglante. Il est bien difficile de savoir si le mieux est ou n'est pas l'ennemi du bien, et de savoir si aujourd'hui doit ou non céder le pas à demain.

Et pourtant ces problèmes sont importants : une décimale de plus ou de moins dans le chiffre qui exprime l'efficacité d'un engin peut décider du sort des batailles, de même qu'une décimale changée, en physique, a fait faire parfois des découvertes, des progrès capitaux.

C'est ainsi que l'incertitude, l'équilibre si difficile à garder entre le possible et le réel, font que la tactique, la technique de guerre qu'on pourrait croire les plus positives des sciences, finissent par devenir de petites choses presque aussi conjecturales, je ne dirai pas que l'histoire, qui l'est moins, mais que la métaphysique.

Mais ce que la France est en droit d'exiger dans ce domaine, ce qui a manqué un peu parmi les rouages, — admettons qu'il y a de cela très longtemps, — c'est la volonté, c'est parfois la bonne volonté.

Voilà qu'à l'horizon, dans la constellation des étoiles américaines où notre étendard se profile comme un arc-en-ciel, la Victoire altière s'avance : arrachons du chemin toutes les pierres qui pourraient encore retarder d'une heure sa marche désormais rectiligne.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Jusqu'aux environs du 28 juillet, la bataille de France (aux heures enchantées de la *Friedenssturm*, on disait même en Allemagne : la bataille d'Occident) s'est développée selon le rythme et par les mouvements prévus. De progrès en progrès, la poche où se débattaient, comme chats enragés dans un sac, les armées du Kronprinz impérial, a été réduite de plus de moitié. Tantôt c'était d'une épaule, tantôt de l'autre, et puis de la poitrine que nous poussions ; tantôt c'était notre gauche, tantôt notre droite, et puis notre centre, qui repoussaient l'ennemi ; Mangin, puis Degoutte, puis Berthelot et Mitry, sous la pression de qui la poche se rétrécissait. Elle se faisait d'autant plus étroite que, plus il perdait de terrain, plus Ludendorff, qui avait mis au jeu, outre tout le reste, sa réputation et sa situation, s'acharnait à y jeter divisions sur divisions, au nombre, a-t-on dit, de soixante-treize, Bavarois et Saxons, frères sinon ennemis, du moins jaloux, les réserves du prince héritier Ruprecht par-dessus celles du prince héritier Frédéric-Guillaume, la garde même ou son *Ersatz*, ce qui en tient lieu au bout de quatre années terribles, et la parfaite mécanique des Prussiens, et le dur noyau des Brandebourgeois, les meilleures troupes de tout l'Empire. Si l'on s'est attaché, dans la joie d'un succès qui est allé sans cesse grandissant, à marquer sur une carte notre avance quasi quotidienne depuis le 18, on a tout à fait l'image d'une toile que nous aurions rognée de trois côtés ; mais il ne suffit pas de tailler, il faut coudre ; de là, chaque troisième ou quatrième jour, un arrêt. On pouvait croire alors la bataille stabilisée : soudain elle rebondissait.

Après avoir repassé la Marne et opéré un repli que le Quartier-Maître général, afin de rassurer l'opinion inquiète, s'est ingénié de toute sa malice à présenter comme « volontaire, » l'Allemand a

essayé de faire front sur les plateaux découverts et les coteaux boisés du Tardenois, en avant de cette ligne de la Vesle sur laquelle il avait semblé un instant qu'il se préparât à se retirer. Était-ce la vraie position où il voulait, d'une résolution définitive, accrocher sa résistance, pour en repartir à l'occasion, ou ne faisait-il qu'esquisser une feinte qui lui permettrait, sous la protection d'arrière-gardes résignées au sacrifice, de sauver la plus grosse partie de ses effectifs et de son matériel, de ses hommes et de ses approvisionnements? Les critiques militaires en ont savamment disputé; mais l'événement a rendu la question oiseuse. Quoi qu'il en soit, ou qu'il en ait été, il n'y avait plus seulement la volonté de l'ennemi ; désormais il y avait la nôtre.

Les résultats sont magnifiques. En une quinzaine, du 15 au 31 juillet, nous avons fait 35 000 prisonniers, capturé 700 canons, enlevé ou détruit des convois entiers, d'énormes dépôts de munitions et de vivres, obligé d'en détruire de plus considérables encore ; de toutes parts s'est élevée la flamme des incendies qui dévoraient de la puissance allemande, mêlée souvent, hélas! à de la richesse française, et si l'ennemi a brûlé nos forêts et nos moissons avec ses armes et ses équipements, que ces bois et ces blés sacrés aient été ainsi comme le bûcher de l'abominable Allemagne, nous y trouvons une sorte d'amère consolation. Nous avons libéré de l'invasion quelques-unes de nos villes, deux cents de nos villages, regagné, dans la sueur et dans le sang, des lieues carrées de notre pays, reconstitué un morceau de la patrie. Nos communications directes avec nos armées de l'Est, par la voie ferrée Dormans, Épernay, Châlons, ont été rétablies. Reims, demeuré inviolable, respire un peu moins mal. Nous sommes rentrés dans Soissons et dans Château-Thierry. Nous sommes sur la Vesle et sur l'Aisne. L'État-major impérial allègue volontiers, quand il recule, que le lieu où l'on diminue l'adversaire importe peu; que ce qui importe, c'est de le diminuer. Nous n'avons pas de peine, en cette circonstance, à nous ranger à son avis. Pourtant, il y a des lieux qui nous importent, et même ils nous importent tous, parce qu'ils sont chez nous. Lorsqu'on regarde plus loin que le champ immédiat du combat, Paris est sensiblement dégagé; la menace qui pesait sur lui s'est, de ce côté, éloignée d'une trentaine de kilomètres ; une des boucles de la ceinture hérissée de baïonnettes a sauté. A l'autre maintenant, du côté d'Amiens.

Ce n'est certes pas le comble de nos espérances, mais c'est beaucoup, et c'est très beau. Ne rêvons pas trop tard à ce qui aurait pu

être ; ne pensons pas trop tôt à ce qui sera; prenons, tel qu'il est, ce qui est; apprécions en lui-même, aimons, honorons pour lui-même ce cher présent, acquis, fixé, certain. De quelles acclamations n'aurions-nous pas salué, il n'y a guère que trois semaines, celui qui nous aurait annoncé seulement que cette cinquième offensive allemande, d'apparence si redoutable, serait brisée sur place, et que nous tiendrions en respect, assez heureusement pour que le renfort américain pût arriver, non à son plein, mais déjà à son utile effet, les cinquante divisions dont la défection russe et la soumission roumaine avaient rendu à Hindenburg la disposition contre nous? La prédiction est aujourd'hui réalisée, et au delà. Nous avons fait mieux que de briser la grande « offensive de paix ; » nous faisons mieux que de tenir les armées allemandes en respect; mieux que de les grignoter, de les user; nous les battons, nous les démolissons. A n'en mesurer même que les éléments pondérables, la balance des forces penche nettement en notre faveur, mais qu'est-ce donc, si nous y ajoutons, comme il convient, le poids des impondérables? L'avantage positif, réel, matériel, est visible et tangible ; quant à l'avantage moral, il est plus difficile à mesurer, mais c'est précisément le cas de dire qu'il est « immense. » L'initiative reprise, notre volonté réveillée, notre confiance ranimée et comme rallumée, notre patience retrempée. Bien plus. Dans cette bataille que soutiennent simultanément cinq armées, Mangin, Degoutte, Mitry, Berthelot, Gouraud, avec des soldats de quatre nationalités au moins, Français, Anglais, Américains, Italiens, on sent qu'une pensée circule, une seule pensée dont l'unité articule la diversité de l'action ; que personne ne s'agite et que quelqu'un mène; on a, pour la première fois depuis longtemps, et peut-être pour la première fois absolument, au camp des Alliés, l'impression que la guerre est conduite.

Quand nous disons : « ce n'est pas le comble de nos espérances, » nous voulons dire : ce n'est pas encore la fin dans la victoire, ce n'est pas encore la victoire de la fin. Mais c'est parfaitement, pleinement, une seconde victoire de la Marne, et c'est la promesse, le gage, le commencement de la victoire finale. Il est trois ou quatre heures du matin. Il filtre, à travers les persiennes, un rayon pâle et faible encore; pas même un rayon; à peine, dans l'épaisseur noire de l'interminable nuit, une mince raie un peu plus blanche : mais c'est néanmoins le soleil. Écoutez le communiqué français du 2 août, comme le coq y chante! « Les attaques menées depuis deux jours par nos troupes et les unités alliées sur le front au Nord de la Marne ont

obtenu un plein succès. Bousculés sur toute la ligne, les Allemands ont été contraints d'abandonner la position de résistance qu'ils avaient choisie entre Fère-en-Tardenois et Ville-en-Tardenois et de précipiter leur retraite. » Et le communiqué américain, comme il sonne! « Ce matin, renonçant aux efforts qu'il avait tentés pour arrêter notre avance, l'ennemi a commencé à se replier, étroitement poursuivi par nos troupes. Le feu de notre artillerie a interrompu ses communications et détruit de grandes quantités de matériel. Notre avance, qui a déjà atteint une profondeur de huit kilomètres, continue. » La « position de résistance » ne sera donc plus celle que l'Allemand avait choisie, sur les plateaux du Tardenois, elle est tombée. Ce ne sera probablement pas la ligne de la Vesle, elle est tournée. Sera-ce l'Aisne? mais, le 3, on nous apprend que les divisions de l'armée Mangin « bordent » cette rivière entre Soissons et Venizel. Cependant, comment Ludendorff, avec les précautions d'usage, fait-il part à l'Allemagne de sa déception? Jamais la rude langue des Boches ne s'était montrée si souple, si melliflue. Ce que nous appelons: « précipiter la retraite, » ils l'appellent : « relâcher ou ralentir le contact avec l'ennemi ; » et ils appellent « une grande bataille d'arrière-garde » cette « avance » et cette « poursuite » où ils détalent à de telles enjambées qu'il nous faut courir et voler pour ne pas perdre leur trace. Il y a bien eu, en effet, une grande bataille, ou même toute une série de grandes batailles ; mais nous les avons gagnées. Jamais non plus l'Allemagne ne les connaîtra par son État-major. Comme elle a ignoré officiellement notre première victoire de la Marne, elle ignorera la seconde. Et jamais personne en Allemagne n'aura la curiosité de demander par quel miracle il peut se faire que l'Empire toujours triomphant ne soit point venu à bout, en quatre années entières, de l'adversaire toujours vaincu. Encore Ludendorff a-t-il de la bonté de reste de dire ou d'écrire quoi que ce soit ; il n'aurait qu'à se taire, nul ne l'interrogerait. Mais, en ce moment, pour lui-même, si ce n'est pour un public qu'il dédaigne et qui ne compte pas, il sent la nécessité de parler. Voici, subitement, que Hindenburg, escamoté aux jours radieux, réapparaît dans les radiotélégrammes, dès qu'il s'agit d'ordonner la retraite et d'endosser les responsabilités ; il redevient *unser Hindenburg*, « notre Hindenburg, » moins généralissime que fétiche l'astucieux et ambitieux Ludendorff se couvre de sa large carrure. Nous ne savons pas si, comme le bruit en a couru, ils ont été en dissentiment sur l'opportunité de l'offensive de Champagne ; en tout cas, maintenant que cette offensive a été engagée et qu'elle est

manquée, Ludendorff ne permet pas à Hindenburg de n'être point solidaire et, à un degré plus haut, responsable de son échec devant l'Empire et devant l'Empereur, surtout devant l'Empereur.

Dans le dernier discours qu'il leur tint face à face, le 15 juin, au Quartier général, en fêtant avec eux, à table, le trentième anniversaire de son avènement, (c'est le discours dit : des deux conceptions opposées du monde), Guillaume II, quoiqu'il n'eût à répondre qu'à Hindenburg, laissait percer le souci manifeste de les mettre tous les deux, Hindenburg et Ludendorff, sur le même pied et sur le même plan ; ce qui, l'un étant le subordonné de l'autre, était témoigner plus de tendresse pour l'un que pour l'autre. Gauchement, lourdement, l'Empereur appuyait, redoublait : « En la personne de Votre Excellence et du général [Ludendorff], le Ciel a donné à l'Empire allemand, à l'armée allemande et à notre grand État-major, les hommes qualifiés pour conduire, en cette grande époque, le peuple allemand en armes... Aussi je remercie le Ciel d'avoir mis comme conseillers à mes côtés Votre Excellence et vous aussi, mon cher général. » Comme conclusion : « Ai-je besoin de vous dire que le peuple allemand et l'armée allemande, — à présent le peuple et l'armée ne font qu'un, — lèvent vers vous un regard plein de reconnaissance? Sur le front, tous les soldats savent pour quoi ils se battent; l'ennemi le reconnaît lui-même. Par conséquent (la conséquence ne paraît pas inévitable), c'est nous qui remporterons la victoire! La victoire de la conception allemande du monde! Car c'est de cela qu'il s'agit. »

Ces paroles coulaient des lèvres impériales et pieusement étaient bues par les militaires courtisans, voilà six semaines, le 15 juin, après l'offensive ratée sur Compiègne, avant l'offensive ratée sur Châlons. Depuis lors, l'Empereur, naturellement, a continué de célébrer les anniversaires que lui indiquait son calendrier, ne fût-ce que celui, qui lui appartient à juste titre, de la déclaration de guerre. En ce jour, voué, chez tout ce qui a un cœur d'homme, à l'universelle et éternelle exécration, il ne s'est pas fait faute d'adresser à son peuple, comme à son armée et à sa marine, des proclamations jumelles. Auprès de la harangue du 15 juin, ce n'est plus, à six semaines de distance, qu'une littérature insipide. On en a relevé ailleurs l'hypocrisie, les faussetés, les contradictions ; mais, à les signaler, on fait un travail inutile, au moins à l'égard du peuple allemand. Au peuple allemand l'Empereur allemand peut dire tout ce qu'il veut : il a affaire à un auditoire d'une crédulité sans limites, crédulité qui, sans rechercher

ses autres sources dans l'esprit et dans l'âme, tire en grande partie son origine d'une vanité sans bornes. Il peut lui dire et lui faire croire tout ce qu'il veut, rien que parce qu'il est l'Empereur allemand et parce que c'est le peuple allemand. De l'Empereur au peuple, il n'y a pas seulement une vérité, mais une vérité « allemande, » *die deutsche Wahrheit;* — et, du peuple à l'Empereur, non pas seulement une fidélité, mais une fidélité « allemande, » *die deutsche Treuheit.* L'Empereur ne peut pas « nous » mentir, précisément parce qu'il est *nôtre;* le peuple ne peut pas « me » démentir, précisément parce qu'il est *mien.* Entre le peuple et l'Empereur, il y a le lien, la chaîne, le serment, le ciment. Il y a la probité allemande, la sincérité allemande, toutes les qualités spécifiques, toutes les vertus privilégiées de la nation allemande, miroir et prototype de sur-humanité. On ne surprend pas un Allemand, on ne le trompe pas, on ne le « refait » pas. Un autre Allemand moins que tout autre homme, et *son* Empereur moins que tout autre Allemand.

De la totale crédulité allemande, la totale crédibilité de « notre Empereur, » de « notre Hindenburg. » En dehors de ce que nous disent « notre Empereur » et « notre Hindenburg, » il ne peut pas y avoir un mot de vrai, et il ne peut pas, dans ce qu'ils nous disent, y avoir un mot d'inexact. Ainsi raisonne, ou même, sans raisonner, sent, réagit, tout Allemand d'un bout à l'autre de l'Allemagne. C'est pourquoi, dès le début, la censure allemande n'a pas vu d'inconvénient à laisser imprimer dans les journaux les communiqués français, sûre que le lecteur, vacciné par son amour-propre, mariné dans l'orgueil de la supériorité nationale, n'y trouverait qu'une preuve supplémentaire de l'imagination perverse et de la mauvaise foi des *Welches.* Cependant, soit dans la proclamation au peuple, soit dans celle à l'armée et à la marine, se rencontrent deux affirmations un peu fortes. Dans la première, à l'usage du peuple, Guillaume II assure qu'à l'Orient, en Russie et en Roumanie, la paix allemande est « garantie par les traités. » Jusques à quand? Dans la seconde, à l'usage de l'armée, qui, elle, sait mieux que lui-même ce qui se passe en Europe, il déclare que « loin de la patrie, notre héroïque petit contingent de troupes de protection lutte ferme. » Où lutte-t-il?

A l'intérieur, malgré cette capacité d'absorption de la cervelle allemande, il semble qu'une inquiétude s'éveille et que l'on soit contraint de faire en quelque manière cautionner les dépêches de Ludendorff et jusqu'aux rescrits impériaux par l'autorité longtemps sans rivale de Hindenburg. On fait parler l'idole de bois, et elle s'exprime avec

une douceur et une modestie auxquelles le militarisme prussien ne nous avait pas accoutumés : « Nous souhaitons tous la paix, murmure une voix assourdie dans le visage effroyable ; mais ce doit être une paix pleine d'honneur, et elle le sera, j'en suis convaincu. » *Ehrenvoll*, pleine d'honneur, mais l'honneur s'entend, à l'allemande, avec le profit, et là-dessus, en Allemagne même, la certitude faiblit.

A l'extérieur, chez les alliés ou les vassaux et chez les neutres, le prestige de l'Empire, qui reposait exclusivement sur sa légende d'invincibilité, s'il n'est pas encore gravement atteint, n'est plus tout à fait intact. En Autriche, où le nouveau ministre Hussarek, succédant à M. de Seidler, n'a obtenu que péniblement 15 voix de majorité, la défaite du Kronprinz allemand sur la Marne peut avoir des répercussions hier insoupçonnées. On devine, à de certaines réticences comme à de certaines allusions, que la fierté ou la morgue autrichienne blessée fait silencieusement la comparaison de la Marne et de la Piave. Ceux à qui, après la Piave, on avait voulu envoyer Otto von Below, se tiennent à quatre pour ne pas, — politesse contre politesse, — offrir, après la Marne, Boroevic ou Conrad de Holtzendorff. La Hongrie, moins stylée et plus brutale, n'y met aucun ménagement, et la presse allemande s'en plaint : « Sur ce fait, il n'y a pas de doute et rien ne sert de le cacher, gémit la *München-Augsburger Abendzeitung*, à côté de la politique hongroise officielle qui désire une alliance étroite avec nous et qui le prouve dans la lutte commune, sur le champ de bataille, il se manifeste depuis plus d'un an en Hongrie une excitation mauvaise contre l'Allemagne. » Non point de la part du premier venu, ni dans les carrefours ou dans les clubs, mais en pleine Chambre des députés, de la part d'hommes considérables, comme le comte Théodore Batthianyi, de tout un parti, comme le groupe du comte Michel Karolyi. Un orateur ne s'est pas gêné pour prétendre que « le soldat allemand ne respecte la propriété privée que chez lui ; qu'à l'étranger, il s'affranchit aisément de ses scrupules ; et que, par exemple, lorsqu'il vint au secours de la Transylvanie, il ne put s'empêcher d'expédier à sa famille toute espèce d'objets pillés dans des maisons particulières. » C'est l'aveu que l'Allemagne aurait révélé, à ses amis mêmes, un des aspects de sa figure qui n'est pas des plus sympathiques. D'autre part, on a dit et l'on s'est trop hâté de dire, que la Turquie allait rompre avec l'Allemagne, et conclure une paix séparée. Elle n'en est pas là, non plus que la Bulgarie, et plutôt elles rompraient d'abord l'une avec l'autre. Mais toutes deux, chacune

pour soi, en sont, comme la Russie, comme l'Oukraine, comme la Roumanie, comme demain peut-être la Finlande, au point où le joug allemand s'appesantit. En ce point, il n'est pas permis à la puissance allemande de mollir : elle ne déclinerait pas impunément. Ce qui condamne le règne de la peur, c'est qu'elle condamne à toujours faire peur. La faiblesse de la force, c'est qu'il faut que jamais elle ne cesse d'être la plus forte.

L'Allemagne n'inspire plus assez la peur pour ne pas avoir à craindre de trop inspirer l'horreur. Après le comte de Mirbach à Moscou, le feld-maréchal von Eichhorn vient d'être assassiné à Kieff. Un jeune homme, qui se dit socialiste révolutionnaire et qu'on dit avoir été plus ou moins le secrétaire de l'ancien commissaire à la guerre du temps de Kerensky, Savinkoff, lui a lancé une bombe dans la rue et à quelques pas du palais qu'il habitait. Tout de suite, la presse de la Wilhelmsstrasse a dénoncé l'œuvre de l'Entente, à qui c'était faire une injure bien gratuite. Sans compter que ce sont des armes qu'elle n'emploie pas, elle s'était trop longtemps montrée incapable d'intervenir en Russie par des moyens quelconques, pour pouvoir être suspectée d'être intervenue par des moyens si énergiques. Au surplus, le crime eût été aussi imbécile qu'odieux. Même pour une politique, complètement indifférente à la morale, qui ne regarde qu'à la fin, telle qu'on en a quelquefois, et autrefois, formulé de pareilles par amour de l'art, ou pratiqué par vice, par nécessité, par dilettantisme, le pire des crimes est un crime inutile. Quel mobile eût porté l'Entente à l'assassinat d'Eichhorn? Pour quel bénéfice? Supprimer le maréchal, était-ce chasser l'Allemagne de l'Oukraine? Mirbach au cercueil, est-ce que Helfferich a hésité à accepter son poste? On ne pouvait se flatter de brouiller le gouvernement impérial avec le gouvernement oukranien, premièrement parce que l'Empire, qui a supporté l'attentat contre son ambassadeur, eût été embarrassé pour châtier le meurtre de son représentant militaire ; deuxièmement, parce qu'il eût été absurde jusqu'à l'impossible de s'en prendre de la mort violente du maréchal Eichhorn à l'hetman Skoropadsky, si, comme on l'a dit, l'hetman, qui multiplie du reste les signes de soumission, était le propre beau-frère du maréchal. L'axiome : « Cherche à qui cela profite, » ne s'applique donc pas ici, en tout cas ne s'applique point à l'Entente, car, hors de la Russie et de l'Oukraine, où il n'est pas certain que cela profite à quelqu'un, on ne voit personne à qui cela ait pu ou puisse profiter. La vérité est beaucoup plus simple. L'Allemagne récolte ce qu'elle a

semé, elle rentre dans la règle du jeu. Il faut, quand on empoche ce qu'on a pu y gagner, prévoir ce qu'on peut y perdre. La position du *principe nuovo*, plus encore que le métier de prince en général, a ses risques, surtout lorsqu'on est parvenu au principat *per scelleratezze*. Les greniers de l'Oukraine vidés, ses villages dévastés, ses terres confisquées, ses paysans affamés pour apaiser la faim de l'Allemagne, asservis au travail forcé, ses chemins de fer et ses ports exploités à fond pour la dépouiller, tout se paie : un fou survient qui croit tout faire payer d'un coup. La tyrannie appelle le tyrannicide. Ainsi est mort le maréchal von Eichhorn, qui personnellement n'eut peut-être pas l'âme d'un tyran, mais en qui s'incarna la tyrannie allemande : en le tuant, c'est l'Allemagne dominatrice, usurpatrice, qu'une main russe a voulu frapper.

Pour les mêmes causes, par les mêmes procédés, les mêmes difficultés qu'elle rencontre, les mêmes périls qu'elle suscite contre elle en Oukraine et dans d'autres régions de l'ancien empire des Tsars, l'Allemagne les rencontre et se les suscite, les mêmes rigueurs attisent les mêmes haines en Roumanie. Là aussi, elle s'est attaquée aux personnes et aux choses, à l'homme et à la terre ; là aussi, dans une prétendue paix, elle continue de faire la guerre aux individus et à la nation. Sous le couvert d'une comédie judiciaire, elle a entamé contre ce qui fut le ministère Bratiano des représailles qu'elle n'a peut-être fait qu'ajourner contre la dynastie même, contre le roi Ferdinand, coupable à ses yeux d'avoir été plus roi et plus Roumain que Hohenzollern, contre la reine coupable de n'être pas assez Cobourg et de choisir ses amitiés. Déjà lève le grain de révolte que la politique allemande a semé. Il paraît que, sollicité d'envoyer d'urgence à Ludendorff, mal en point dans son offensive de la Marne, les divisions disponibles, Mackensen aurait répondu qu'il n'y avait ni en Valachie ni en Moldavie un soldat qu'il pût détacher. Pour les mêmes causes aussi, ou des causes analogues, d'autres orages s'amassent dans le Nord. L'Allemagne, dont le dessein était de se faire de la Finlande « un pont » vers l'Océan glacial, n'est qu'à demi satisfaite d'une solution qu'elle regarde comme une demi-solution. Elle pousse, elle presse, elle exige là-bas l'institution d'une royauté, qui serait une vice-royauté, une pseudo-royauté placée féodalement dans la mouvance de la couronne prussienne. Berlin ne se contenterait même pas d'un prince allemand, il le lui faut prussien : le duc d'Urach et la maison de Würtemberg en ont fait récemment la claire expérience ; la maison de Saxe, si elle ne retient pas ses ambitions, la fera ailleurs, et la

Bavière, ailleurs encore, à leur tour. Voilà Guillaume II engagé, sans être Napoléon, et plus près de Waterloo que d'Austerlitz, dans le système napoléonien, qui finit mal, d'entourer son trône suprême de trônes satellites, donnés en apanage à sa famille. Du moins il ne songe qu'à s'y engager, et les mesures prises dans les provinces baltiques ne sont sans doute que des manœuvres préparatoires. Il est présentement question, si ce n'est fait, de partager en deux gouvernements militaires la Courlande, la Livonie, l'Esthonie et la Lithuanie, qui, du consentement des bolcheviks, ne sont plus russes, ne sont pas de fait indépendantes, et dont le statut national reste réservé. Mais, en même temps qu'on les prussianiserait ou prussifierait par en haut, par le gouvernement, on les prussianiserait également par en bas, par le sol, en y établissant des colons, à la mode usitée et jugée en Pologne, où elle a fait germer aussi des semences de haine. Nous sommes fort peu informés de ce qui se passe en Russie, et des faits eux-mêmes nous ne devons tirer argument qu'avec une extrême prudence; bien plus ardu et plus scabreux encore serait-il d'essayer d'en pénétrer les raisons. Mais une agence a répandu ces jours-ci la nouvelle qu'une armée de 35 000 Lithuaniens, vétérans de l'armée russe, se serait emparée de Vitebsk, après avoir infligé une sévère leçon aux bandes des Soviets. Que fait l'Allemagne là dedans? Où est-elle? Nous demandons : avec qui et contre qui est-elle? Avec les Soviets ou contre eux? Complice ou contraire? Avec eux à Moscou, contre eux à Kieff; avec eux en avril, contre eux en juillet. Son attitude dépend du milieu et du moment; mais toujours et partout la race en est le grand facteur. La dernière chose dont l'Allemagne se pique, c'est d'être logique; elle enseigne dans toutes ses chaires, elle démontre par tous ses actes, que, suivant elle, ni la nature, ni la vie, ni la puissance ne sont logiques. Toujours et partout, elle est avec elle-même et pour elle-même. Elle entend que la nature et la vie et la puissance soient allemandes; il ne lui en coûte rien de changer, de renverser, de retourner ses moyens, de « se couper » et de se désavouer, de se contredire et de se contrefaire, pourvu que son objet reste immuable; son objet éminent, débordant, absorbant, qui est le Moi le plus despotique que le monde ait jamais connu.

Elle seule, mais ce n'est plus assez. Des groupes de résistance se forment en maints endroits de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie, et vers ces petits groupes, vivaces, mais isolés, se tendent enfin des bras secourables. L'expédition des Alliés sur la côte mour-

mane, appuyée par une démonstration navale, s'est peu à peu étendue jusqu'à les amener à Arkhangel, d'où leurs ambassades avaient dû partir pour Kandalakcha, expulsées par les Lenine, les Trotsky et les Tchitcherine, dont les sentiments se sont exprimés assez grossièrement pour que nous n'ayons à prendre envers eux ni gants ni mitaines. Les corps tchéco-slovaques qui, avec les 15 000 cosaques de Doutoff, auraient atteint le chiffre respectable de 75 000 hommes, poursuivent à travers la Sibérie la randonnée extraordinaire qui renouvelle, en plus grand, l'exploit de Iermak. Tandis que les Anglo-Français, renforcés de Polonais et de Serbes, rouvrent à l'action de l'Entente, par Arkhangel, la porte de la Mer-Blanche, ils maintiennent libre, dans la direction de Vladivostok, la voie du Transsibérien. A l'autre extrémité, sur la Caspienne (mais la rumeur en mériterait confirmation), un contingent britannique serait apparu, qui menacerait dans Bakou l'anarchie et la trahison bolchevistes.

Toutes ces tentatives, tous ces efforts se rejoignent, se relient et se concentrent en un fait qui les domine, leur donnant la plénitude de leur sens et de leur efficacité. Le Japon s'est décidé à intervenir. C'est une intervention délibérée, réglée et exécutée en commun; ce sera une intervention limitée, qui s'interdit de tourner à l'installation. Le gouvernement japonais en fait à l'avance la déclaration solennelle. Il ne vise qu'à aider au prompt rétablissement de l'ordre en Russie, à la reprise « du cours vigoureux de la vie nationale russe; » qu'à empêcher « les empires centraux européens de consolider leurs emprises sur ce pays » et de les « étendre sans cesse vers les possessions russes d'Extrême-Orient; » qu'à frayer un passage sûr aux troupes tchéco-slovaques, entravées dans leur marche par des forces où s'enrôlent et que commandent virtuellement des prisonniers austro-allemands. « Les troupes tchéco-slovaques qui aspirent à conquérir pour leur race une existence libre et indépendante et qui épousent loyalement la cause commune des Alliés ont légitimement droit, pose en principe la déclaration de Tokio, à la sympathie et à la considération des cobelligérants auxquels leur sort ne cesse d'inspirer de profondes préoccupations. » Tel est le sentiment unanime des Alliés, européens ou extra-européens. C'est sur une démarche expresse du gouvernement des États-Unis que l'expédition de troupes japonaises à Vladivostok a été résolue, et la Chine va grossir de son appoint cette armée, où, du moins en réduction, sera figurée toute l'Entente. L'intervention qui débute a donc beau être circonscrite : elle arbore, en quelque sorte, un haut caractère international; et il y a quelque

chose de symbolique à voir combattre ensemble, au bout de l'Asie, pour une cause qui n'est celle de chacun d'eux que parce qu'elle leur est commune à tous, tant de peuples divers, Français, Anglais, Polonais, Serbes, Tchéco-Slovaques, Américains, Japonais, Chinois, des Blancs, des Jaunes, et ces Noirs, si méprisés de Hindenburg. Pour aucun d'eux il ne s'agit, comme il s'agit pour lui de conquérir la paix allemande, de conquérir une paix française, ou britannique, ou américaine, ou slave, ou nipponne. Chacun d'eux, et eux tous en union indissoluble, ils poursuivent une paix unique, indivisible, ni occidentale, ni orientale, la paix de l'humanité qui veut vivre, en face de la barbarie qui veut dévorer. Ils ont juré que ce serait la paix du droit ; ce mot seul tranche la question. Pour chacun et pour tous, en Occident et en Orient, il n'y aura qu'une paix, parce qu'il n'y a qu'un droit.

« Regarde et passe ! » avons-nous écrit l'autre jour, en opposant, dans leur contraste qui crève les yeux, le glorieux spectacle du champ de bataille où venait de se poser la Victoire, et le spectacle de la Haute-Cour où l'affaire Malvy se traînait, chargée de tristesse et d'ennui. Et nous passâmes, presque sans regarder, mais il convient que nous nous retournions, pour reconnaître et écarter. M. Malvy déclaré atteint et convaincu de « forfaiture, » coupable d'avoir « méconnu, trahi et violé les devoirs de sa charge, » a été puni de la peine du bannissement. De ces débats, toujours pénibles, souvent fastidieux, il est deux points à retenir, deux points qui doivent faire scandale. C'est, en premier lieu, que l'on ait cru pouvoir confondre la « classe ouvrière » avec un Almereyda, un Duval, un Sébastien Faure. La classe ouvrière : ceux qui, comme nous l'avons fait ici pendant dix ans, ont étudié sa lente et longue et laborieuse et méritoire évolution sont prêts à lui rendre témoignage ; ils savent combien on la rapetisse, on l'humilie, et quel tort, pour ne pas dire quelle injure, on lui fait en ne la séparant pas de certains de ses parasites qui n'ont jamais été des ouvriers, et qui n'ont jamais travaillé qu'au désordre des lois et des mœurs. C'est ensuite qu'on ait paru vouloir identifier la République, ou même le gouvernement en soi, tout gouvernement possible, avec le ministère de M. Malvy, et que, par là, l'affaire Malvy ait cessé d'être le procès d'un homme pour devenir celui, sinon d'un régime, au moins d'un personnel et d'une manière politiques. Quoi donc? Qu'est-ce qui était en cause, et qu'est-ce qui est condamné? Une forme inférieure, la forme la plus basse d'une vie d'État ravalée par la camaraderie facile à des habitudes

d'abandon veule et de complaisance criminelle; un système de gouvernement qui n'était que la corruption du gouvernement. Toutes ces pratiques mesquines ou misérables, ces compromissions louches, ces frôlements et ces tutoiements, la dégradation du pouvoir jusqu'à l'oubli de la fonction, voilà, quoiqu'elle fût la France, ce que la France a dû subir. Mais justement, parce qu'elle est la France, voilà ce que ne veut plus revoir cette terre d'héroïsme et de haute tenue, revenue, par quatre ans de sacrifice, à la saine conscience de ce qu'elle est et de ce qu'on lui doit.

Le contraste s'est dégagé, avec un relief saisissant, violent et comme dramatique, dans le décret qui, à l'instant même où la pitoyable politiquaille sortait effondrée de la Cour de justice, conférait au général Foch le bâton de maréchal; coïncidence trop significative pour n'avoir pas été voulue. *Terror belli, decus pacis*, porte en exergue le bâton de commandement; et le décret commente, en termes d'inscription, eux aussi : « La confiance placée par la République et par tous ses alliés dans le vainqueur des marais de Saint-Gond, dans le chef illustre de l'Yser et de la Somme, a été pleinement justifiée. La dignité de maréchal de France, conférée au général Foch, ne sera d'ailleurs pas seulement une récompense pour les services passés; elle consacrera, mieux encore, dans l'avenir, l'autorité du grand homme de guerre appelé à conduire les armées de l'Entente à la victoire définitive. » M. Clemenceau a raison d'ajouter que ce décret est rendu « au nom de la France entière. » La France, la France entière : il n'y en a qu'une, qui s'est retrouvée.

Le nouveau maréchal ne lui aura pas demandé un long crédit. L'opération que tout faisait pressentir aux environs d'Amiens, et que l'armée britannique exécute, soutenue par notre première armée, a débuté très brillamment. L'ennemi a été si désemparé qu'un de ses généraux a été cueilli dans son lit. S'il n'est pas encore perdu, il est déjà aveuglé. Il y a quelque chose de changé, — le destin lui-même est changé, — depuis que nous avons repris, avec l'initiative, le mouvement. C'est un autre retour aux vertus françaises. Le maréchal Foch le fait bien voir.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

JUILLET — AOÛT

Livraison du 1er Juillet.

Pages.

La Famille Messal, première partie, par M. Charles GENIAUX. 5

Problèmes économiques d'après guerre. — I. *L'Organisation industrielle*, par M. Louis DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 57

François Buloz et ses amis. — *George Sand*. II, par Mme Marie-Louise PAILLERON 91

L'Avenir des petits États. — V. *La Belgique*, par M. le Baron BEYENS. 128

Verdun (*Mars-Mai 1916*). II, par Raymond JUBERT. 161

Poésies. — *Le Verger d'Assise*, par M. Régis DE BREM 194

La Bataille vue du côté des chefs, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 201

Un Romancier italien. — *Guido Da Verona*, par M. Paul HAZARD. . . . 206

Revue littéraire. — *Une Philosophie de l'histoire*, par M. André BEAUNIER 218

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 230

Livraison du 15 Juillet.

La Bataille de France de 1918. — *Entre Somme et Oise*, avec une carte, par X. 241

La Famille Messal, deuxième partie, par M. Charles GÉNIAUX. 303

Une Jeune Fille au temps de la Fronde, par M. André BEAUNIER 339

Les Nouveaux Riches, par M. le Vicomte Georges D'AVENEL. 378

Poésies, par M. Henri DE RÉGNIER, de l'Académie française. 398

Pages.

LE FRONT D'ASIE, par M. AUGUSTE GÉRARD 408
LA TERRE PENDANT L'ÉPREUVE. — *LA VOCATION PAYSANNE*, par M. EMMANUEL LABAT. 426
LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 451
REVUE SCIENTIFIQUE. — *LES CANONS A FIL D'ACIER*, par M. CHARLES NORDMANN. 458
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 470

Livraison du 1er Août.

AOÛT 1914 - AOÛT 1918, par M. A. MILLERAND. 481
SUR LES ROUTES DE LA DOUCE FRANCE, par M. G. LENOTRE. 487
LA FAMILLE MESSAL, troisième partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. 522
FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS. — VI. *SAINTE-BEUVE*, par Mme MARIE-LOUISE PAILLERON 570
LES BATAILLES DE L'AISNE. — I. *DANS L'HISTOIRE*, avec trois cartes, par M. LOUIS MADELIN 598
POÉSIES, par Mme la Comtesse DE NOAILLES. 645
L'ARME ÉCONOMIQUE, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 658
REVUE LITTÉRAIRE. — *NAPOLÉON JOURNALISTE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. . 693
REVUE DRAMATIQUE. — *L'ÉCOLE DES FEMMES*, à la Comédie-Française, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 705
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 710

Livraison du 15 Août.

LA FAMILLE MESSAL, dernière partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. 721
UN PARC D'AVIATION FRANÇAISE EN RUSSIE BOLCHEVISTE. — *MARS 1917 - MARS 1918*, par le Lieutenant SERS 764
LES BATAILLES DE L'AISNE. — II. *LA BATAILLE DE 1914*, par M. LOUIS MADELIN 799
UNE JEUNE FILLE AU TEMPS DE LA FRONDE. — II, par M. ANDRÉ BEAUNIER. . 847
PLAIDOYERS ALLEMANDS, par M. VICTOR GIRAUD. 888
ARRIGO BOITO. — *LETTRES ET SOUVENIRS*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. . . 900
SUR LA CÔTE MOURMANE, par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 916
REVUE SCIENTIFIQUE. — *LE CANON D'INFANTERIE*, par M. CHARLES NORDMANN. 934
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 946

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 54383.